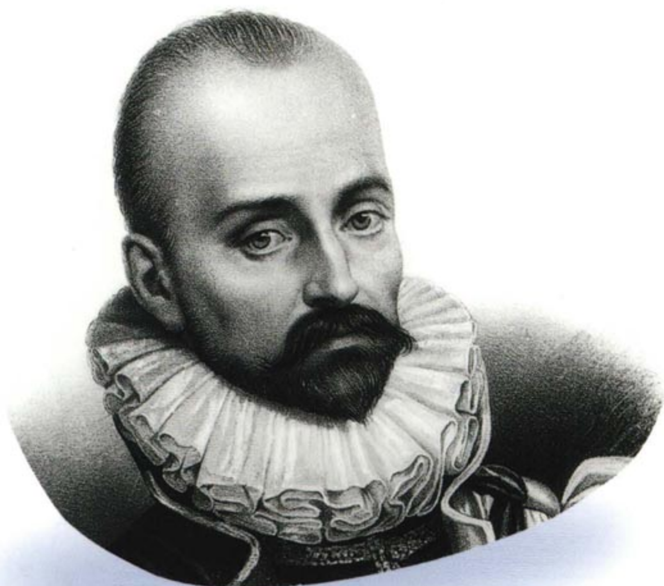
MONTAIGNE
LES ESSAIS

MIS EN FRANÇAIS MODERNE ET PRÉSENTÉS PAR CLAUDE PINGANAUD





LES ESSAIS

liuré bataille aux ennemis à pied sec, & les y auoit desfaicts: l'esté venu, il y gaigna contre eux encore vne bataille nauale. Sur le subiect de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustremens, iamais ne les reiteroit, employant sa desferre à ses cõtinuelles liberalitez & recompenses: comme aussi iamais ny pot, ny plat, ny vtensile de sa cuisine, & de sa table ne luy estoient seruis à deux fois.

Du ieune Caton. CHAP. XXXVII.

IE n'ay point cette erreur cõmune, de iuger d'autruy selon moy, & de rapporter la condition des autres hõmes à la mienne. Ie croy aysément d'autruy beaucoup de choses, où mes forces ne peuuent attaindre. La foiblesse que ie sens en moy, n'altere aucunement les opinions que ie dois auoir de la vertu & valeur de ceux qui le meritent. Rampant au limõ de la terre, ie ne laisse pas de remerquer iusques dans les nuës la hauteur d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'auoir le iugement reglé, si les effects ne le peuuẽt estre: & maintenir, au moins cette maistresse partie, exempte de la corruption & débauche: C'est quelque chose d'auoir la volonté bonne, quand les iambes me faillent. Ce siecle, auquel nous viuons, au moins pour nostre climat, est si plõbé, que le goust mesme de la vertu en est à dire, & semble que ce ne soit autre chose qu'vn iargon de colliege, *Virtutem verba putant, vt lucum ligna.* Il ne se recognoit plus d'action purement vertueuse: celles qui en portẽt le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence: car le profit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, & autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debõnaireté, que nous exerçons lors, elles peuuent estre dictes telles, pour la consideration d'autruy, & du visage qu'elles portent en public, mais chez l'ouurier ce n'est aucunement vertu: Il y a vne

Michel de Montaigne

LES ESSAIS

Édition établie et présentée par Claude Pinganaud

arléa

16, rue de l'Odéon, 75006 Paris

arlea.fr

En couverture :
Michel de Montaigne © Document Roger-Viollet

En frontispice :
Page des *Essais* (exemplaire « de Bordeaux »),
avec les corrections manuscrites de Montaigne
© Document Roger-Viollet

ISBN 2-86959-594-8

Il n'est qu'une erreur et qu'un crime : vouloir enfermer la diversité du monde dans des doctrines et des systèmes. C'est une erreur que de détourner d'autres hommes de leur libre jugement, de leur volonté propre, et de leur imposer quelque chose qui n'est pas en eux. Seuls agissent ainsi ceux qui ne respectent pas la liberté, et Montaigne n'a rien tant haï que la « frénésie », le furieux délire des dictateurs de l'esprit, qui veulent avec arrogance et vanité imposer au monde leurs « nouveautés » comme la seule et indiscutable vérité, et pour qui le sang de centaines de milliers d'hommes n'est rien pourvu que leur cause triomphe.

Stefan Zweig
Montaigne

NOTE DE L'ÉDITEUR

Bien que Montaigne prétende avoir écrit son livre « à peu d'hommes et à peu d'années », les *Essais* s'imposent aujourd'hui avec la même pertinence, la même force, la même « actualité » qui, à leur parution, firent la renommée de l'auteur et de l'œuvre.

Quel merveilleux projet cet homme a eu de se peindre ! Cette attentive et continuelle observation de soi-même, à laquelle, retiré dans sa bibliothèque, à Montaigne, il a passé « et la plupart des jours de [s]a vie, et la plupart des heures du jour », lui a donné loisir de tracer, pour les siècles qui en garderont longtemps la mémoire, le portrait de l'homme universel. Pourtant chacun, le lisant, croit voir se nouer des connivences, et finit même par soupçonner que l'auteur, lui offrant l'amitié d'une conversation à bâtons rompus, s'adresse à lui en particulier. Éprouver de l'amitié pour l'auteur qu'on lit est chose émouvante qui ajoute, bien sûr, au plaisir de la lecture, mais, avec *Les Essais*, ce sentiment se trouve renforcé par l'aveu même de Montaigne : « S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie aux champs, en la ville, en France ou ailleurs, resséante [*sédentaire*] ou voyagère, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur irai fournir des essais en chair et en os. »

Montaigne nous convie à nous faire proprement les témoins de sa vie, car « [s]on métier et [s]on art, c'est vivre ». Il se dévoile avec une sincérité proclamée dès l'avis au lecteur : « Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention [*effort*] ni artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve [*naturelle*], autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier et tout nu. »

S'il ne ressent nulle gêne à révéler ses défauts, il revendique en revanche l'audace de mettre ses qualités en lumière, car « dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ».

L'homme est tout entier dans son livre ; il est son livre : « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et étrangère comme tous autres livres. »

Soucieux de remplir son rôle, d'être à sa place, sans envie, sans alarme, et d'accepter son destin, il nous confie que « notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos ». S'il cherche à connaître la constance qu'ont montrée les grandes âmes du passé devant la mort, c'est pour en tirer quelque leçon et les mettre à profit quand, à son tour, il passera ce cap. Car si la mort ne l'effraie pas, oui bien le mourir !

Œuvre unique d'un homme unique, *Les Essais* n'ont pris modèle sur aucun livre et n'ont jusqu'ici servi de modèle à aucun. Le dessein de l'auteur est de nous faire connaître quel homme il est. Il précise d'ailleurs au lecteur, dès l'avis qui ouvre *Les Essais*, qu'il n'a eu « nulle considération de [s]on service ». Montaigne ne nous fait pas la leçon. Il n'est hanté d'aucun souci pédagogique : « Les autres forment l'homme ; je le récite, et en représente un particulier bien mal formé, et lequel, si j'avais à façonner de nouveau, je ferais vraiment bien autre qu'il n'est. »

De par la fréquence des citations, le premier livre des *Essais* nous éclaire sur le titre même de l'ouvrage : c'est à partir des notations qu'il griffonne en marge des livres auxquels il fait « une charge ou deux », que Montaigne, aiguisant et sa manière et sa pensée, dérobe aux poètes et philosophes de l'Antiquité les centons qu'il incorpore peu à peu à son propos, comparant sa vie et les grands noms de son temps aux vies illustres qu'il admirera toujours – César, Pompée, Alexandre, Caton, Socrate, Épaminondas...

De lecture en réflexion, de ravissement en étonnement, il prend conscience du projet qui l'occupera une grande partie de sa vie, et met au point cette construction originale, jamais imitée, qui consigne ses premières tentatives, ses premiers « essais ». Les chapitres du premier livre sont nombreux (cinquante-sept), plutôt courts, et embrassent des sujets très variés, sans ordre apparent, sans élection particulière. Certains commentateurs le considèrent comme un hommage à l'ami disparu, Étienne de La Boétie. Ce premier livre contient quelques essais parmi les plus originaux (chapitre 19, « Qu'il ne faut juger de notre heur qu'après la mort » ; 25, « Du pédantisme » ; 26, « De l'institution des enfants » ; 28, « De l'amitié », et surtout 31, « Des cannibales », où Montaigne, avec humour et brio, règle son compte au racisme et à la peur de l'autre.

Après qu'il a passé en revue les diverses écoles de l'Antiquité, ce qui le trouble, ce qui va devenir le fondement de sa pensée, de sa vraie philosophie (si le mot – et la chose – signifie bien « amour de la sagesse »), c'est que, parmi ces voix chères, assez fortes pour montrer à l'humanité les chemins pouvant lui donner accès au bien suprême, ce n'est pas raison d'opter pour l'une plus que pour l'autre. Peu ou prou, il les fait toutes siennes, mais en rejetant délibérément de chaque « secte » – ainsi qu'il appelle ces écoles de la philosophie grecque – les idées qui ne sont que spéculations de rhétoricien, pour embrasser celles qui s'adressent au vivant, qui ont assez de force pour servir l'homme et l'aider à vivre.

Sa vie durant, et au long des trois livres des *Essais* (dont la rédaction va durer plus de treize années, de 1572 à 1588) il confessera un penchant pour la secte qui, parce qu'elle doute de tout et du contraire de tout, lui semble au plus près de ses propres irrésolutions : le scepticisme pyrrhonien. À cet égard, le choix de sa devise est éloquent : le fameux « Que sais-je ? », devise qu'il fait plus parlante encore grâce au dessin d'une balance aux plateaux en équilibre.

Il ne laissera cependant jamais d'afficher pour Sénèque (l'auteur qu'après Plutarque il cite le plus souvent dans *Les Essais*) une grande tendresse, qu'il n'étend pas pour autant au stoïcisme en général.

Le deuxième livre (trente-sept chapitres), où la figure du père, Pierre de Montaigne, est souvent évoquée, est construit autour du chapitre 12, l'« Apologie de Raymond Sebon », qui en occupe presque les deux tiers. Sont ici passés en revue les arguments de Sebon, théologien catalan d'expression latine, lequel, dans sa *Théologie naturelle, ou Livre des créatures*, que le père de Montaigne a demandé à son fils de lui traduire, a l'ambition de réconcilier foi et raison.

Montaigne s'y montre lecteur diligent d'Augustin et des autres pères de l'Église. Mais s'il défend ouvertement le parti de Sebon, fortifiant même les arguments du théologien en leur incorporant les hypothèses et les concepts de la pensée grecque, il finit par distancer son auteur, nuance son propos et finalement revient au sujet qui le tient avant tous les autres et qu'il n'entend pas perdre de vue : Michel de Montaigne. Outre l'« Apologie », le deuxième livre renferme des essais importants, comme les chapitres 10, « Des livres » ; 16, « De la gloire » ; 32, « Défense de Sénèque et de Plutarque »...

Le troisième livre, enfin, avec ses chapitres sensiblement plus longs et moins nombreux que ceux des deux premiers (treize), est une revue des pratiques diverses que l'humanité a élaborées afin de sortir du chaos, mais passées au crible du jugement de Montaigne. Il ne s'agit plus ici de stoïcisme, d'académisme, de pyrrhonisme : il s'agit de Michel de Montaigne, un homme, « sujet merveilleusement divers et ondoyant ». Si le premier livre est hommage à l'ami et le second au père, le troisième, sans nul doute, est un retour à l'étude de soi-même. Il illustre à la perfection le projet affirmé dans l'avis au lecteur des *Essais* : « Je suis moi-même la matière de mon livre... ». Dans les purs joyaux que sont les chapitres 5 « Sur des vers de Virgile » ; 6, « Des coches » ;

9 « De la vanité » ; 12 « De la physionomie » et 13 « De l'expérience », la figure de Montaigne se fait à la fois plus nette, plus proche, plus amicale et plus sincère, et, au moment de refermer le livre, on n'est pas loin de s'oser croire familier d'un homme qui a eu le courage et la patience de se découvrir à nous, comme si cette introspection sans égale n'avait eu pour but que la recherche de compagnie et d'amitié.

Depuis la publication des *Essais*, tous les clans et partis, toutes les sectes et factions ont couché Montaigne sur leur rôle. Les chrétiens voient toujours en lui le chrétien (les catholiques se réjouissent, bien sûr, de sa profession de foi affirmée et renouvelée, tandis que les protestants saluent l'homme de dialogue, l'esprit tolérant qui n'a pas manqué de dénoncer les abus, ni de condamner les crimes de l'Église). Ce qui n'empêche pas les athées, les agnostiques et tous les autres de trouver en ses idées matière à soutenir leur drapeau...

L'arène politique elle-même n'a pas manqué de le tirer à hue et à dia. Depuis toujours on le revendique partout, car il a su isoler en chaque camp les éclairs de bon sens au milieu de l'intolérance et du crime qui conduisent les hommes à leur perte. On l'a dit partisan de l'absolutisme éclairé, admirateur de la démocratie athénienne, soutien enthousiaste de la République romaine (sa passion pour César ne l'empêchant pas de lui préférer Pompée, ni de condamner les « fausses couleurs de quoi il [*César*] veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente [*pernicieuse*] ambition » : la confiscation de la république). On l'a cru démocrate convaincu, on l'a vu aristocrate élitiste, on l'a dit humaniste, universaliste (lui qui se méfie cependant de la « nouvelleté » et trouve que les meilleures lois sont celles sous lesquelles on naît). En fait, Montaigne ne fut que soumis – si un tel homme est susceptible d'avoir été soumis à quoi que ce fût – à la seule vérité, qu'il savait reconnaître et accueillir jusque dans les idées et les actes de son ennemi – tout comme il n'hésita pas à dénoncer l'erreur, le mensonge et le crime des siens, dénonciation qui, dans chaque camp, le rendit suspect d'être du parti de l'autre – « gibelin aux guelfes, aux gibelins guelfe ».

En tâchant de sauvegarder sa vie privée, le maire de Bordeaux a rempli ses fonctions, pendant deux mandats consécutifs, sans heurt ni éclat particulier, estimant que les magistratures qui n'éveillent ni troubles ni émotions sont douces aux administrés, même si elles ne signalent pas publiquement l'excellence des édiles.

Après la vraie découverte que je fis des *Essais*, en 1974 – grâce à la lecture d'un livre, *Mes Contre-Poisons* (Gallimard, 1974), dans lequel l'auteur, Étiemble, avait rassemblé, pour tordre le coup aux venins de l'époque, un petit nombre d'écrivains qu'il recommandait chaudement de lire (Montesquieu, Crébillon fils, le président de Brosses, le Voltaire du *Dictionnaire philosophique*, Senancour, Julien Benda), et au premier rang desquels il plaçait Montaigne –, j'ai sans relâche tenté, partout où il m'a été donné de le faire, d'inciter à la lecture de ce livre ; mais dans le meilleur des cas je me suis entendu répondre que la lecture en était trop difficile, l'écriture illisible, et d'autres commentaires de cette veine.

Il fallait donc intervenir sur le texte pour le rendre intelligible aux lecteurs de ce nouveau siècle, les « montagnistes » avertis disposant, eux, et depuis des siècles, d'éditions « en langue originale », savantes et glosées.

Cette entreprise de permettre au plus grand nombre la lecture de Montaigne a pris trois formes en trois étapes.

En 1992, l'édition des *Essais* en français moderne ; suivie, l'année 2002, par une anthologie, *Le Meilleur des Essais*, qui rassemble les pépites les plus étincelantes, recueillies au cours de nombreuses lectures. Enfin, dernière étape, la présente édition au format de poche, en un seul volume, dans une langue qui suit les règles d'orthographe et de ponctuation d'aujourd'hui, et où se manifeste une plus grande audace dans le rajeunissement de l'écriture.

En outre, pour ce qui concerne les citations des auteurs de l'Antiquité, très nombreuses dans les *Essais*, la présente édition se signale par une innovation conséquente : la suppression de la langue originale (grecque ou latine), remplacée par une traduction en français, ce qui offre une facilité de compréhension et un suivi de lecture, car Montaigne, faisant en quelque sorte siennes la pensée et la phrase de l'auteur qu'il citait, incluait souvent la citation dans son propre discours. La langue originale constituait alors, pour les non hellénistes et non latinistes, qui sont de plus en plus nombreux aujourd'hui, une solution de continuité dans l'intelligence globale du texte.

Pour ce qui concerne les mots, expressions et tournures disparus de notre langue, ou dont le sens a évolué ou changé depuis le XVI[e] siècle, et qui se présentent au lecteur d'aujourd'hui comme des faux-amis (je pense à *succéder*, qui, pour Montaigne, a le sens de « réussir »), plutôt que de renvoyer à des notes de bas de page, qui interrompent malencontreusement la lecture, on a fait suivre ces mots ou expressions par leur équivalent en français moderne [*entre crochet et en italique*].

Pour des expressions qui reviennent très souvent et pour lesquelles le recours aux crochets constituerait un alourdissement importun du texte – « y celuy » *(celui-ci)*, « y celle » *(celle-ci)*, y ceux *(ceux-ci)*, etc., les formes conjuguées du verbe « ouïr » : « j'oyais » *(j'entendais)*, etc., la conjonction « ains » *(mais)*, les prépositions « ès » *(dans les)*, « emmi » *(parmi)*, l'adverbe « hormais » *(désormais)*, les locutions « quant et » *(avec)*, « quant et quant » *(en même temps que)*, le pronom « aucuns » *(certains)*, etc. –, j'ai décidé de les remplacer purement et simplement par leur équivalent moderne, dans le souci d'ôter au texte toute étrangeté qui pourrait lui conférer un « exotisme archaïque ».

Autre conséquence de la modernisation de l'orthographe : l'accord des verbes, des participes ou des adjectifs épithètes régis par plusieurs sujets, plusieurs noms. Latiniste « de naissance », Montaigne conservait à ces formes-là, comme en latin, le verbe au singulier, ou faisait l'accord de l'épithète avec le nom le plus proche. Là encore, chaque fois que le texte l'a permis, les règles actuelles d'accord ont été rétablies.

Pour compléter ces diverses aides à la lecture, on trouvera à la fin du livre (page 807) un glossaire comportant les mots qui, à cause de leur emploi fréquent, ne sont pas expliqués à chacune de leur apparition dans le texte.

Cette édition au format de poche se voulant avant tout un « livre de lecture », elle ne se soucie pas non plus de gloser le texte, ni ne fait mention des diverses couches (contributions des différentes éditions) qui ont abouti à la forme actuelle des *Essais*.

Comme celui de l'édition Arléa de 1992, le texte de la présente édition est fondé sur l'« édition municipale » de Fortunat Strowski (l'exemplaire dit « de Bordeaux » enrichi des additions et corrections faites par Montaigne lui-même sur son exemplaire de 1588), considérée comme la version définitive que l'auteur, avant sa mort, désirait donner de son livre.

Mention n'est faite de variantes – puisées dans les éditions antérieures ou postérieures à celle de 1588, et surtout dans l'édition de 1595 due à Marie de Gournay, et placées en notes de bas de page – que lorsqu'elles apportent des changements notables ou des compléments à des manques de l'édition de référence. Dans ces notes de bas de page figurent aussi une centaine de précisions qui tentent d'éclairer certains passages obscurs du texte.

Enfin, Montaigne ayant affirmé à plusieurs reprises qu'il était lui-même la matière de son livre, il était utile de fournir quelques renseignements sur sa vie. On les trouvera, avec les événements importants de son temps, dans les repères chronologiques situés en fin de volume (page 801).

Mais il est temps de faire place à ce « livre de bonne foi ».

Claude Pinganaud

LES ESSAIS

Au lecteur

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver certains traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré et me présenterais en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention [*effort*] ni artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve [*naturelle*], autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc ; de Montaigne, ce premier de mars mille cinq cent quatre-vingt.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Par divers moyens on arrive à pareille fin

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lorsque ayant la vengeance en main ils nous tiennent à leur merci, c'est de les émouvoir par soumission à commisération et à pitié. Toutefois, la braverie et la constance, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce même effet.

Édouard, prince de Galles, celui qui régenta si longtemps notre Guyenne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties [*qualités*] de grandeur, ayant été bien fort offensé par les Limousins, et prenant leur ville par force, ne put être arrêté par les cris du peuple, et des femmes et enfants abandonnés à la boucherie, lui criant merci et se jetant à ses pieds, jusqu'à ce que, passant toujours outre dans la ville, il aperçut trois gentilshommes français qui, d'une hardiesse incroyable, soutenaient seuls l'effort de son armée victorieuse. La considération et le respect d'une si notable vertu rebouchèrent [*atténuèrent*] premièrement la pointe de sa colère, et [*il*] commença par ces trois à faire miséricorde à tous les autres habitants de la ville.

Scanderberg, prince de l'Épire, suivant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat ayant essayé par toute espèce d'humilité et de supplication de l'apaiser, se résolut à toute extrémité de l'attendre l'épée au poing. Cette sienne résolution arrêta sus bout [*tout net*] la furie de son maître, qui, pour lui avoir vu prendre un si honorable parti, le reçut en grâce. Cet exemple pourra souffrir autre interprétation de ceux qui n'auront lu la prodigieuse force et vaillance de ce prince-là.

L'empereur Conrad III[e], ayant assiégé Guelphe, duc de Bavières, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et lâches satisfactions qu'on lui offrît, que de permettre seulement aux gentils-femmes qui étaient assiégées avec le duc de sortir, leur honneur sauf, à pied, avec ce qu'elles pourraient emporter sur elles. Elles, d'un cœur magnanime, s'avisèrent de charger sur leurs épaules leurs maris, leurs enfants et le duc même. L'empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage [*noblesse de leur cœur*] qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avait portée contre ce duc, et dès lors en avant [*après*] le traita humainement lui et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteraient aisément, car j'ai une merveilleuse [*extraordinaire*] lâcheté vers la miséricorde et la mansuétude. Tant y a qu'à mon avis je serais pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation ; si [*pourtant*] est la pitié passion vicieuse aux stoïques [*stoïciens*] : ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on fléchisse et compatisse avec eux.

Or ces exemples me semblent plus à propos : d'autant qu'on voit ces âmes, assaillies et essayées [*éprouvées*] par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'ébranler et courber sous l'autre. Il se peut dire que, de rompre son cœur à la commisération, c'est l'effet de la facilité, débonnaireté et mollesse, d'où il advient que les natures plus faibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus sujettes ; mais, ayant eu à dédain les larmes et les prières, de se rendre à la seule révérence de la sainte image de la vertu, que c'est l'effet d'une âme

forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur mâle et obstinée. Toutefois, dans les âmes moins généreuses, l'étonnement et l'admiration peuvent faire naître un pareil effet. Témoin le peuple thébain, lequel, ayant mis en justice d'accusation capitale ses capitaines pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avait été prescrit et préordonné, absolut [*pardonna*] à toutes peines [*à grand-peine*] Pélopidas, qui pliait sous le faix de telles objections et n'employait à se garantir que requêtes et supplications ; et, au contraire, Épaminondas, qui vint à raconter magnifiquement les choses par lui faites, et à les reprocher au peuple d'une façon fière et arrogante, il [*le peuple*] n'eut pas le cœur de prendre seulement les ballotes [*billes de scrutin*] en main ; et se départit [*se sépara*] l'assemblée, louant grandement la hautesse du courage de ce personnage.

Denys le Vieux, après des longueurs et difficultés extrêmes, ayant pris la ville de Rhegium et en celle-ci le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avait si obstinément défendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il lui dit premièrement comment, le jour avant, il avait fait noyer son fils et tous ceux de sa parenté. À quoi Phyton répondit seulement qu'ils en étaient d'un jour plus heureux que lui. Après, il le fit dépouiller et saisir à des bourreaux et le traîner par la ville en le fouettant très ignominieusement et cruellement, et en outre le chargeant de félonnes paroles et contumélieuses [*infamantes*]. Mais il eut le courage toujours constant, sans se perdre ; et, d'un visage ferme, allait au contraire ramentevant [*rappelant*] à haute voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son pays entre les mains d'un tyran, le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Denys, lisant dans les yeux de la commune de son armée qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemi vaincu, au mépris de leur chef et de son triomphe, elle allait s'amollissant par l'étonnement d'une si rare vertu et marchandait de [*hésitait à*] se mutiner, étant à même d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergents, fit cesser ce martyre et, à cachettes, l'envoya noyer en la mer.

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. Voilà Pompée qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il était fort animé, en considération de la vertu et magnanimité du citoyen Zénon, qui se chargeait seul de la faute publique et ne requérait autre grâce que d'en porter seul la peine. Et l'hôte de Sylla, ayant usé en la ville de Pérouse de semblable vertu, n'y gagna rien, ni pour soi, ni pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardi des hommes et si gracieux [*clément*] aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultés la ville de Gaza, rencontra Bétis, qui y commandait, de la valeur duquel il avait, pendant ce siège, senti des preuves merveilleuses – alors seul, abandonné des siens, ses armes dépecées, tout couvert de sang et de plaies, combattant encore au milieu de plusieurs Macédoniens qui le chamaillaient de toutes parts –, et lui dit, tout piqué d'une si chère victoire, car entre autres dommages il avait reçu deux fraîches blessures sur sa personne : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Bétis. Fais état qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourments qui se pourront inventer contre un captif. » L'autre, d'une mine non seulement assurée mais rogue et altière, se tint sans mot dire à ces menaces. Alexandre, voyant son fier et obstiné silence : « A-t-il fléchi un genou ? Lui est-il échappé quelque voix suppliante ? Vraiment je vaincrai ta taciturnité ; et si je n'en puis arracher parole, j'en arracherai au moins du gémissement. » Et tournant sa colère en rage, commanda

qu'on lui perçât les talons, et le fit ainsi traîner tout vif, déchirer et démembrer au cul d'une charrette.

Serait-ce que la hardiesse lui fût si commune que, pour ne l'admirer point, il la respectât moins ? Ou qu'il l'estimât si proprement sienne qu'en cette hauteur il ne pût souffrir de la voir en un autre sans le dépit d'une passion envieuse ? Ou que l'impétuosité naturelle de sa colère fût incapable [*ne pût supporter*] d'opposition ?

De vrai, si elle eût reçu la bride, il est à croire qu'en la prise et désolation de la ville de Thèbes elle l'eût reçue à voir cruellement mettre au fil de l'épée tant de vaillants hommes perdus et n'ayant plus moyen de défense publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut vu ni fuyant ni demandant merci, au rebours cherchant, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquant à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut vu si abattu de blessures qui n'essayât en son dernier soupir de se venger encore, et avec les armes du désespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemi. Si [*cependant*] ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Dura ce carnage jusqu'à la dernière goutte de sang qui se trouva épandable, et ne s'arrêta qu'aux personnes désarmées, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

CHAPITRE 2

De la tristesse

Je suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ni l'estime, quoique le monde ait pris comme à prix fait [*allant de soi*] de l'honorer de faveur particulière. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et monstrueux ornement. Les Italiens ont plus sortablement [*pertinemment*] baptisé de son nom la malignité. Car c'est une qualité toujours nuisible, toujours folle, et, comme toujours couarde et basse, les stoïciens en défendent le sentiment à leurs sages.

Mais le conte dit que Psamménite, roi d'Égypte, ayant été défait et pris par Cambyse, roi de Perse, voyant passer devant lui sa fille prisonnière, habillée en servante, qu'on envoyait puiser de l'eau, tous ses amis pleurant et lamentant autour de lui, se tint coi, sans mot dire, les yeux fichés en terre ; et voyant encore tantôt qu'on menait son fils à la mort, se maintint en cette même contenance ; mais qu'ayant aperçu un de ses domestiques conduit entre les captifs, il se mit à battre sa tête et mener un deuil extrême.

Cela se pourrait apparier à ce qu'on vit dernièrement d'un prince des nôtres [*Charles de Guise, cardinal de Lorraine*], qui, ayant ouï à Trente, où il était, nouvelles de la mort de son frère aîné, mais un frère en qui consistaient l'appui et l'honneur de toute sa maison, et bientôt après d'un puîné, sa seconde espérance, et ayant soutenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours après un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident et, quittant sa résolution, s'abandonna au deuil [*douleur*] et aux regrets, en manière que certains en prirent argument qu'il n'avait été touché au vif que de cette dernière secousse. Mais, à la vérité, ce fut qu'étant d'ailleurs plein et comblé de tristesse la moindre surcharge brisa les barrières de la patience [*endurance*]. Il s'en pourrait (dis-je) autant juger de notre histoire, n'était qu'elle ajoute que Cambyse, s'enquérant à Psamménite pourquoi, ne s'étant ému au malheur de son fils et de sa fille, il portait si impatiemment celui d'un de ses amis : « C'est, répondit-il, que ce seul dernier déplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassant de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer. »

À l'aventure [*peut-être*] reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à représenter au sacrifice d'Iphigénie le deuil [*douleur*] des assistants, selon les degrés de l'intérêt que chacun apportait à la mort de cette belle fille innocente, ayant épuisé les derniers efforts de son art, quand se vint au père de la fille, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvait représenter ce degré de deuil. Voilà pourquoi les poètes feignent cette misérable mère Niobé, ayant perdu premièrement sept fils et puis de suite autant de filles, surchargée de pertes, avoir été enfin transmuée en rocher,

pétrifiée de douleur,
(Ovide, *Métamorphoses*, VI, 303)

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit lorsque les accidents nous accablent, surpassant notre portée.

De vrai, l'effort d'un déplaisir, pour être extrême, doit étonner toute l'âme et

lui empêcher la liberté de ses actions : comme il nous advient, à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis et comme perclus de tous mouvements, de façon que l'âme, se relâchant après aux larmes et aux plaintes, semble se déprendre, se démêler et se mettre plus au large et à son aise,

Et enfin, à grand-peine, la douleur céda le pas à la voix.
(Virgile, *Énéide*, XI, 151)

En la guerre que le roi Ferdinand fit contre la veuve de Jean, roi de Hongrie, autour de Bude, Raïsciac, capitaine allemand, voyant rapporter le corps d'un homme de cheval à qui chacun avait vu excessivement bien faire en la mêlée, le plaignait d'une plainte commune ; mais curieux, avec les autres, de reconnaître qui il était après qu'on l'eut désarmé, trouva que c'était son fils. Et, parmi les larmes publiques, lui seul se tint sans épandre ni voix ni pleurs, debout sur ses pieds, ses yeux immobiles, le regardant fixement, jusqu'à ce que l'effort de la tristesse venant à glacer ses esprits vitaux le porta en cet état raide mort par terre.

Qui peut dire comment il brûle brûle d'un feu léger,
(Pétrarque, *Sonnet* CXXXVII)

disent les amoureux, qui veulent représenter une passion insupportable :

Bonheur qui vole à ma pauvre âme
L'usage de tous mes sens :
À peine t'ai-je aperçue, Lesbie,
Que ma voix se meurt en ma bouche,
Ma langue est percluse, un feu brûle en mes membres,
Un bourdonnement subtil résonne à mes oreilles
Et une double nuit recouvre mes yeux.
(Catulle, III, 5)

Aussi n'est-ce pas en la vive et plus cuisante chaleur de l'accès que nous sommes propres à déployer nos plaintes et nos persuasions ; l'âme est alors aggravée [*alourdie*] de profondes pensées, et le corps abattu et languissant d'amour.

Et de là s'engendre parfois la défaillance fortuite, qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extrême, au giron même de la jouissance. Toutes passions qui se laissent goûter et digérer ne sont que médiocres,

Les petits chagrins sont bavards, les grands sont muets.
(Sénèque, *Hippolyte*, II,3)

La surprise d'un plaisir inespéré nous étonne [*stupéfie*] de même,

Dès qu'elle m'aperçut et qu'elle vit
Autour de moi les armes troyennes,
Égarée, épouvantée par ce grand prodige,
Elle demeura le regard fixe, la chaleur quitta ses os.
Elle s'évanouit et ce n'est qu'après une longue absence
Qu'elle put enfin parler.
(Virgile, *Énéide*, III, 306)

Outre la femme romaine, qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenu de la route [*déroute*] de Cannes, Sophocle et Denys le Tyran, qui trépassèrent d'aise, et Talva qui mourut en Corse, lisant les nouvelles des honneurs que le

sénat de Rome lui avait décernés, nous tenons en notre siècle que le pape Léon X, ayant été averti de la prise de Milan, qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excès de joie que la fièvre l'en prit et [*qu'il*] en mourut. Et pour un plus notable témoignage de l'imbécillité [*faiblesse*] humaine, il a été remarqué par les anciens que Diodore le dialecticien mourut sur-le-champ, épris d'une extrême passion de honte pour, en son école et en public, ne se pouvoir développer [*dépêtrer*] d'un argument qu'on lui avait fait.

Je suis peu en prise de ces violentes passions. J'ai l'appréhension naturellement dure, et l'encroûte et épaissis tous les jours par discours [*raisonnement*].

CHAPITRE 3

Nos affections s'emportent au-delà de nous

Ceux qui accusent les hommes d'aller toujours béant après les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens présents et nous rasseoir en ceux-là, comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur chose à quoi nature même nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse, plus jalouse de notre action que de notre science. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance nous élancent vers l'avenir, et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Malheureux l'esprit anxieux de l'avenir* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCVIII).

Ce grand précepte est souvent allégué en Platon : « Fais ton fait et te connais. » [*Timée*]. Chacun de ces deux membres enveloppe généralement tout notre devoir, et semblablement enveloppe son compagnon. Qui aurait à faire son fait verrait que, sa première leçon, c'est connaître ce qu'il est et ce qui lui est propre. Et qui se connaît ne prend plus l'étranger fait pour le sien, s'aime et se cultive avant toute autre chose, refuse les occupations superflues et les pensées et propositions inutiles. *Comme la folie, quand on lui octroiera ce qu'elle désire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est présent, ne se déplaît jamais de soi.* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 18).

Épicure dispense son sage de la prévoyance et sollicitude [*souci*] de l'avenir.

Entre les lois qui regardent les trépassés, celle-ci me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à être examinées après leur mort. Ils sont compagnons sinon maîtres des lois. Ce que la justice n'a pu sur leurs têtes, c'est raison qu'elle l'ait sur leur réputation, et [*sur les*] biens de leurs successeurs : choses que souvent nous préférons à la vie. C'est une usance qui apporte des commodités singulières aux nations où elle est observée, et désirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la mémoire des méchants comme la leur. Nous devons la sujétion et l'obéissance également à tous rois, car elles regardent leur office, mais l'estimation [*estime*] non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes, de celer leurs vices, d'aider de notre recommandation leurs actions indifférentes pendant que leur autorité a besoin de notre appui. Mais notre commerce fini, ce n'est pas raison de refuser à la justice et à notre liberté l'expression de nos vrais ressentiments [*sentiments*], et nommément de refuser aux bons sujets la gloire d'avoir révéremment et fidèlement servi un maître, les imperfections duquel leur étaient si bien connues, frustrant la postérité d'un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privée, épousent iniquement la mémoire d'un prince mélouable [*qu'on ne doit louer*] font justice particulière aux dépens de la justice publique. Tite-Live dit vrai, que le langage des hommes nourris sous la royauté est toujours plein de folles ostentations et vains témoignages, chacun élevant indifféremment son roi à l'extrême ligne de valeur et grandeur souveraine.

On peut réprouver la magnanimité de ces deux soldats qui répondirent à Néron à sa barbe. L'un, enquis de lui pourquoi il lui voulait du mal : « Je t'aimais quand tu le valais, mais depuis que tu es devenu parricide, boute-feu, bateleur, cocher, je te hais comme tu mérites. » L'autre, pourquoi il le voulait tuer : « Parce que je ne trouve autre remède à tes continuelles méchancetés. » [Tacite, *Annales*, XX, 67 et 68]. Mais les publics et universels témoignages qui, après sa mort, ont été rendus et le seront à tout jamais de ses tyranniques et vilains déportements, qui de sain entendement les peut réprouver ?

Il me déplaît qu'en une si sainte police [*administration*] que la lacédémonienne se fût mêlée une si feinte cérémonie. À la mort des rois, tous les confédérés et voisins, tous les ilotes, hommes, femmes, pêle-mêle se découpaient le front pour témoignage de deuil, et disaient en leurs cris et lamentations que celui-là, quel qu'il eût été, était le meilleur roi de tous les leurs : attribuant au rang le los [*louange*] qui appartenait au mérite, et qui appartenait au premier mérite au postrême et dernier rang.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon que nul avant sa mort ne peut être dit heureux, si celui-là même qui a vécu et qui est mort selon ordre peut être dit heureux, si sa renommée va mal, si sa postérité est misérable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par préoccupation où il nous plaît : mais étant hors de l'être, nous n'avons aucune communication avec ce qui est. Et serait meilleur de dire à Solon que jamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus.

On a peine à s'arracher, à se retrancher de la vie.
Inconsciemment, on croit qu'une part de soi va survivre,
On ne peut séparer son être propre
De cette chose étrangère, de ce cadavre étendu.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 890)

Bertrand du Guesclin mourut au siège du château de Randon, près du Puy en Auvergne. Les assiégés, s'étant rendus après, furent obligés de porter les clefs de la place sur le corps du trépassé.

Barthélemy d'Alviane, général de l'armée des Vénitiens, étant mort au service de leurs guerres en La Bresse [*à Brescia*], et son corps ayant à être rapporté à Venise par le Véronais, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée étaient d'avis qu'on demandât sauf-conduit pour le passage à ceux de Vérone. Mais Théodore Trivolce y contredit, et choisit plutôt de le passer par vive force, au hasard du combat : « N'étant convenable, disait-il, que celui qui en sa vie n'avait jamais eu peur de ses ennemis, étant mort, fît démonstration de les craindre. »

De vrai, en chose voisine, par les lois grecques, celui qui demandait à l'ennemi un corps pour l'inhumer renonçait à la victoire, et ne lui était plus loisible d'en dresser trophée. À celui qui en était requis, c'était titre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avait nettement gagné sur les Corinthiens. Et au rebours, Agésilas assura celui qui lui était bien douteusement acquis sur les Béotiens.

Ces traits se pourraient trouver étranges, s'il n'était reçu de tout temps non seulement d'étendre le soin que nous avons de nous au-delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les faveurs célestes nous accompagnent au tombeau, et continuent à nos reliques. De quoi il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nôtres, qu'il n'est besoin que je m'y étende. Édouard Ier, roi d'Angleterre, ayant essayé [*éprouvé*] aux longues guerres d'entre lui et Robert, roi d'Écosse,

combien sa présence donnait d'avantage à ses affaires, rapportant toujours la victoire de ce qu'il entreprenait en personne, mourant, obligea son fils par solennel serment à ce qu'étant trépassé il fît bouillir son corps pour déprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer ; et quant aux os, qu'il les réservât pour les porter avec lui et en son armée toutes les fois qu'il lui adviendrait d'avoir guerre contre les Écossais. Comme si la destinée avait fatalement attaché la victoire à ses membres.

Jean Zisca, qui troubla la Bohême pour la défense des erreurs de Wycliffe, voulut qu'on l'écorchât après sa mort et de sa peau qu'on fît un tambourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela aiderait à continuer les avantages qu'il avait eus aux guerres par lui conduites contre eux. Certains Indiens portaient ainsi au combat contre les Espagnols les ossements d'un de leurs capitaines, en considération de l'heur qu'il avait eu en vivant. Et d'autres peuples, en ce même monde, traînent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement.

Les premiers exemples ne réservent au tombeau que la réputation acquise par leurs actions passées ; mais ceux-ci y veulent encore mêler la puissance d'agir. Le fait du capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel, se sentant blessé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la mêlée, répondit qu'il ne commencerait point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemi ; et, ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant défaillir et échapper de cheval, commanda à son maître d'hôtel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fût en façon qu'il mourût le visage tourné vers l'ennemi, comme il fit.

Il me faut ajouter cet autre exemple, aussi remarquable pour cette considération que nul des précédents. L'empereur Maximilien [*d'Autriche*], bisaïeul du roi Philippe [*Philippe II d'Espagne*], qui est [*règne*] à présent, était prince doué de tout plein de grandes qualités et, entre autres, d'une beauté de corps singulière. Mais parmi ces humeurs, il avait celle-ci bien contraire à celle des princes qui, pour dépêcher les plus importantes affaires, font leur trône de leur chaise percée : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre si privé à qui il permît de le voir en sa garde-robe. Il se dérobait pour tomber de l'eau [*pisser*], aussi religieux qu'une pucelle à ne découvrir ni à médecin, ni à qui que ce fût les parties qu'on a accoutumé de tenir cachées. Moi, qui ai la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de cette honte [*pudeur*]. Si ce n'est à une grande suasion [*sollicitation*] de la nécessité ou de la volupté, je ne communique guère aux yeux de personne les membres et actions que notre coutume ordonne être couverts. J'y souffre plus de contrainte que je n'estime bienséant à un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais lui en vint à telle superstition qu'il ordonna par paroles expresses de son testament qu'on lui attachât des caleçons quand il serait mort. Il devait ajouter par codicille que celui qui les lui monterait eût les yeux bandés. L'ordonnance que Cyrus fait à ses enfants, que ni eux ni autre ne voient ni touchent son corps après que l'âme en sera séparée, je l'attribue à quelque sienne dévotion. Car et son historien [*Xénophon*] et lui, entre leurs grandes qualités, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soin et révérence à la religion.

Ce conte me déplut qu'un grand me fit d'un mien allié, homme assez connu et en paix et en guerre : c'est que mourant bien vieux, en sa cour, tourmenté de douleurs extrêmes de la pierre, il amusa [*occupa*] toutes ses heures dernières, avec un soin véhément, à disposer l'honneur et la cérémonie de son enterrement, et

somma toute la noblesse qui le visitait de lui donner parole d'assister à son convoi [*funèbre*]. À ce prince même, qui le vit sur ses derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fût commandée de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'était chose qui appartenait à un homme de sa sorte, et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre [*obsèques*]. Je n'ai guère vu de vanité si persévérante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ai point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à celle-ci, d'aller se soignant [*souciant*] et passionnant à ce dernier point à régler son convoi, à quelque particulière et inusitée parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Je vois louer cette humeur, et l'ordonnance de Marcus Émilius Lépidus, qui défendit à ses héritiers d'employer pour lui les cérémonies qu'on avait accoutumé en telles choses. Est-ce encore tempérance et frugalité d'éviter la dépense et la volupté desquelles l'usage et la connaissance nous sont imperceptibles ? Voilà une aisée réformation, et de peu de coût. S'il était besoin d'en ordonner, je serais d'avis qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chacun en rapportât la règle à la forme de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils aviseront pour le mieux, et, quant aux funérailles, de les faire ni superflues ni mécaniques [*mesquines*]. Je laisserai purement la coutume ordonner de cette cérémonie, et m'en remettrai à la discrétion des premiers à qui je tomberai en charge. *C'est un soin qu'il faut mépriser totalement pour nous, mais ne pas négliger pour les nôtres.* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 45). Et est saintement dit à un saint : *Le service des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques sont plus une consolation pour les vivants qu'un secours pour les morts* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 12). Pourtant Socrate, à Criton qui, sur l'heure de sa fin, lui demande comment il veut être enterré : « Comme vous voudrez, répond-il. » Si j'avais à m'en empêcher [*soucier*] plus avant, je trouverais plus galant d'imiter ceux qui entreprennent, vivant et respirant, jouir de l'ordre et honneur de leur sépulture, et qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent réjouir et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort !

À peu que je n'entre en haine irréconciliable contre toute domination populaire, quoi qu'elle me semble la plus naturelle et équitable, quand il me souvient de cette inhumaine injustice du peuple athénien de faire mourir sans rémission, et sans les vouloir seulement ouïr en leurs défenses, ses braves capitaines venant de gagner contre les Lacédémoniens la bataille navale près des îles Arginuses – la plus contestée, la plus forte bataille que les Grecs aient jamais donnée en mer de leurs forces – parce qu'après la victoire ils avaient suivi les occasions que la loi de la guerre leur présentait, plutôt que de s'arrêter à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette exécution plus odieuse le fait de Diomédon : celui-ci est l'un des condamnés, homme de notable vertu, et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler après avoir ouï l'arrêt de leur condamnation, et trouvant seulement alors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause et à découvrir l'évidente injustice d'une si cruelle conclusion, ne représenta qu'un soin de la conservation de ses juges, priant les dieux de tourner ce jugement à leur bien ; et afin qu'à faute de rendre les vœux que lui et ses compagnons avaient voués, en reconnaissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eux, les avertissant quels vœux c'étaient. Et sans dire autre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune quelques années après les punit de même pain soupe [*leur rendit la pareille*]. Car Chabrias, capitaine général de l'armée de mer des Athéniens, ayant eu le dessus au combat contre Pollis, amiral de Sparte, en l'île de Naxos, perdit le fruit tout net et comptant de sa victoire, très importante à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple. Et pour ne perdre peu des corps morts de ses amis qui flottaient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis [*après*], leur firent bien acheter [*payer*] cette importune superstition.

Tu demandes où tu seras après la mort ?
Où sont ceux qui ne sont pas nés.
(Sénèque, *Les Troyennes*, II, 30)

Cet autre redonne le sentiment du repos à un corps sans âme :

Pas de tombeau pour le recevoir, de port où reposer son corps
Déchargé du poids de la vie humaine, à l'abri des maux.
(Ennius, cité par Cicéron, *Tusculanes*, I, 44)

Tout ainsi que nature nous fait voir que plusieurs choses ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altère aux caves, selon certaines mutations des saisons de sa vigne. Et la chair de venaison change d'état aux saloirs, et de goût, selon les lois de la chair vive, à ce qu'on dit.

CHAPITRE 4

Comme l'âme décharge ses passions sur des objets faux quand les vrais lui défaillent

Un gentilhomme des nôtres, merveilleusement [*extraordinairement*] sujet à la goutte, étant pressé par les médecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avait accoutumé de répondre fort plaisamment que, sur les efforts et tourments du mal, il voulait avoir à qui s'en prendre et que, s'écriant et maudissant tantôt le cervelas, tantôt la langue de bœuf et le jambon, il s'en sentait d'autant allégé. Mais en bon escient, comme le bras étant haussé pour frapper il nous deult [*fait mal*] si le coup ne rencontre [*porte*] et qu'il aille au vent ; aussi que, pour rendre une vue plaisante il ne faut pas qu'elle soit perdue ni écartée dans le vague de l'air, mais qu'elle ait butte [*appui*] pour la soutenir à raisonnable distance,

Le vent, s'il ne rencontre pas de forêts épaisses
Perd ses forces qui se fondent dans l'espace.
(Lucain, *La Pharsale*, II, 362)

de même il semble que l'âme ébranlée et émue se perde en soi-même si on ne lui donne prise ; il faut toujours lui fournir d'objet où elle s'abutte et agisse. Plutarque dit, à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise légitime, plutôt que de demeurer en vain s'en forge ainsi une fausse et frivole. Et nous voyons que l'âme en ses passions se pipe plutôt elle-même, se dressant un faux sujet et fantastique, voire contre sa propre croyance, que de n'agir contre quelque chose.

Ainsi emporte les bêtes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur soi-même du mal qu'elles sentent.

Ainsi l'ours de Pannonie, frappé du javelot
Retenu par sa courroie de Libye,
Se roule sur sa blessure en cherchant à mordre
Le fer qui le blesse, et fuit avec lui.
(Lucain, *La Pharsale*, VI, 220)

Quelles causes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent ? À quoi ne nous prenons-nous, à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu déchires, ni la blancheur de cette poitrine que, dépitée, tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frère bien-aimé : prends-t'en ailleurs. Livius, parlant de l'armée romaine en Espagne après la perte des deux frères, ses grands capitaines : *tous de pleurer et de se frapper la tête* (Tite-Live, XXV, 37), c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roi qui de deuil s'arrachait les poils [*cheveux*], fut-il pas plaisant : « Celui-ci pense-t-il que la pelade soulage le deuil ? » Qui n'a vu mâcher et engloutir les cartes, se gorger d'une bale [*cornet*] de dés, pour avoir où se venger de la perte de son argent ? Xerxès fouetta la mer de l'Hellespont, l'enforgea [*mit aux fers*] et lui fit dire mille vilenies, et écrivit un cartel de défi au mont Athos. Et Cyrus amusa [*occupa*] toute une armée plusieurs jours à se venger de la rivière de Gyndus

pour la peur qu'il avait eue en la passant ; et Caligula ruina une très belle maison, pour le plaisir[1] que sa mère y avait eu.

Le peuple disait en ma jeunesse qu'un roi de nos voisins, ayant reçu de Dieu une bastonnade, jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priât, ni parlât de lui, ni, autant qu'il était en son autorité, qu'on ne crût en lui. Par où on voulait peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation de quoi était le conte. Ce sont vices toujours conjoints, mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encore d'outrecuidance que de bêtise.

Auguste César, ayant été battu de la tempête sur mer, se prit à défier le dieu Neptune et, en la pompe des jeux circenses [*du cirque*], fit ôter son image [*statue*] du rang où elle était parmi les autres dieux pour se venger de lui. En quoi il est encore moins excusable que les précédents, et moins qu'il ne fut depuis, lorsque ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus, en Allemagne, il allait, de colère et de désespoir, choquant sa tête contre la muraille en s'écriant : « Varus, rends-moi mes soldats ! » Car ceux-là surpassent toute folie, d'autant que l'impiété y est jointe, qui s'en adressent à Dieu même, ou à la fortune, comme si elle avait des oreilles sujettes à notre batterie, à l'exemple des Thraces qui, quand il tonne ou éclaire, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titanienne, pour ranger Dieu à raison à coups de flèches. Or, comme dit cet ancien poète chez Plutarque,

Point ne faut courroucer aux affaires.
Il ne leur chaut de toutes de nos colères.
(Traduction d'Amyot)

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au dérèglement de notre esprit.

1. Ironie de Montaigne ou coquille ? Sénèque écrit en effet dans *La Colère* : « Caligula fit démolir une belle maison d'Herculanum parce que sa mère y avait été retenue prisonnière pendant un moment. »

CHAPITRE 5

Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer

Lucius Marcius, légat des Romains, en la guerre contre Persée, roi de Macédoine, voulant gagner le temps qu'il lui fallait encore à mettre en point son armée, sema des entregets [*propositions*] d'accord, desquels le roi endormi [*abusé*] accorda trêve pour quelques jours, fournissant par ce moyen son ennemi d'opportunité et loisir pour s'armer, d'où le roi encourut sa dernière ruine. Si est-ce [*si bien*] que les vieux du sénat, mémoratifs des mœurs de leurs pères, accusèrent cette pratique comme ennemie de leur style ancien, qui fut, disaient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ni par surprises et rencontres de nuit, ni par fuites apostées [*feintes*] et recharges inopinées, n'entreprenant guerre qu'après l'avoir dénoncée, et souvent après avoir assigné l'heure et le lieu de la bataille. De cette conscience ils renvoyèrent à Pyrrhus son traître médecin, et aux Falisques leur méchant maître d'école[1]. C'étaient les formes vraiment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup, mais celui seul se tient pour surmonté qui sait l'avoir été ni par ruse ni de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une loyale et juste guerre. Il apparaît bien par le langage de ces bonnes gens qu'ils n'avaient encore reçu cette belle sentence :

ruse ou bravoure, entre ennemis qu'importe ?
(Virgile, *Énéide*, II, 390)

Les Achaïens, dit Polybe, détestaient toute voie de tromperie en leurs guerres, n'estimant victoire sinon où les courages des ennemis sont abattus. *L'homme vertueux et sage sait que la victoire véritable est celle qu'on gagne sans manquement à la loyauté ni à l'honneur* (Florus, cité par Juste Lipse, *Politiques*, V, 17), dit un autre.

Que ce soit à vous ou à moi que la fortune souveraine offre un trône,
Le courage nous l'apprendra.
(Ennius, cité par Cicéron, *Des Charges*, I, 12)

Au royaume de Ternate, parmi ces nations que si à pleine bouche nous appelons barbares, la coutume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premièrement dénoncée, y ajoutant ample déclaration des moyens qu'ils ont à y employer : quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes offensives et défensives. Mais cela fait, aussi, si leurs ennemis ne cèdent et viennent à accord, ils se donnent loi au pis faire [*s'autorisent le pire*], et ne pensent pouvoir être reprochés de trahison, de finesse, ni de tout moyen qui sert à vaincre.

Les anciens Florentins étaient si éloignés de vouloir gagner avantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les avertissaient un mois avant que de mettre leur

1. Un maître d'école avait livré aux Romains les enfants nobles des Falisques en guerre contre eux.

exercité [*armée*] aux champs par le continuel son de la cloche qu'ils nommaient Martinella.

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celui avoir l'honneur de la guerre qui en a le profit, et qui, après Lysandre, disons que, où la peau du lion ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du renard, les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique ; et n'est heure, disons-nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet que celle des parlements [*pourparlers*] et traités d'accord. Et pour cette cause, c'est une règle, en la bouche de tous les hommes de guerre de notre temps, qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiégée sorte lui-même pour parlementer. Du temps de nos pères, cela fut reproché aux seigneurs de Montmort et de L'Assigny, défendant Mousson contre le comte de Nassau. Mais aussi, à ce compte, celui-là serait excusable qui sortirait en telle façon que la sûreté et l'avantage demeurassent de son côté, comme fit en la ville de Reggio le comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guichardin[1] dit que ce fut lui-même) lorsque le seigneur de L'Escut s'en approcha pour parlementer. Car il abandonna de si peu son fort qu'un trouble s'étant ému [*élevé*] pendant ce parlement, non seulement monsieur de L'Escut et sa troupe, qui était approchée avec lui, se trouva le plus faible, de façon qu'Alexandre Trivulce y fut tué, mais lui-même fut contraint, pour le plus sûr, de suivre le comte et se jeter sur sa foi, à l'abri des coups, dans la ville.

Eumenès, en la ville de Nora, pressé par Antigonos, qui l'assiégeait, de sortir parler à lui, et qui après plusieurs autres entremises alléguait que c'était raison qu'il vînt devers lui, attendu qu'il était le plus grand et le plus fort, après avoir fait cette noble réponse : « Je n'estimerai jamais homme plus grand que moi tant que j'aurai mon épée en ma puissance », n'y consentit qu'Antigonos ne lui eût donné Ptolémée, son propre neveu, otage, comme il demandait.

Si est-ce que [*cependant*] encore en y a-t-il qui se sont très bien trouvés de sortir sur la parole de l'assaillant. Témoin Henri de Vaux, chevalier champenois, lequel étant assiégé dans le château de Commercy par les Anglais, et Barthélemy de Bonnes, qui commandait au siège, ayant par-dehors fait saper la plupart du château, si [*si bien*] qu'il ne restait que le feu pour accabler les assiégés sous les ruines, somma ledit Henri de sortir à parlementer pour son profit, comme il fit, lui quatrième, et son évidente ruine lui ayant été montrée à l'œil, il s'en sentit singulièrement obligé à l'ennemi ; à la discrétion duquel, après qu'il se fut rendu et sa troupe, le feu étant mis à la mine, les étançons de bois venus à faillir, le château fut emporté de fond en comble.

Je me fie aisément à la foi d'autrui. Mais malaisément le ferais-je lorsque je donnerais à juger l'avoir plutôt fait par désespoir et faute de cœur que par liberté et confiance en sa loyauté.

1. Francesco Guicciardini (François Guichardin, Florence 1482-Santa Margherita in Montici 1540), historien, créateur de la méthode historique moderne, auteur, entre autres nombreux ouvrages, d'une magistrale et monumentale *Histoire d'Italie* (de 1494 à 1534) que Montaigne avait lue, en italien, en 1572.

CHAPITRE 6

L'heure des parlements [*pourparlers*] dangereuse

Toutefois je vis dernièrement, en mon voisinage de Mussidan, que ceux qui en furent délogés à force par notre armée[1] et autres de leur parti criaient comme de trahison de ce que, pendant les entremises d'accord et le traité se continuant encore, on les avait surpris et mis en pièces ; chose qui eût eu à l'aventure apparence en un autre siècle ; mais, comme je viens de dire, nos façons sont entièrement éloignées de ces règles, et ne se doit attendre fiance [*confiance*] des uns aux autres que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé ; encore y a-t-il alors assez affaire.

Et a toujours été conseil hasardeux de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foi [*promesse*] qu'on a donnée à une ville qui vient de se rendre par douce et favorable composition, et d'en laisser sur la chaude [*dans le feu de l'action*] l'entrée libre aux soldats. L. Émilius Regillus, préteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocée à force, pour la singulière prouesse des habitants à se bien défendre, fit pacte avec eux de les recevoir pour amis du peuple romain et d'y entrer comme en ville confédérée, leur ôtant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant avec lui introduit son armée pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en sa puissance, quelque effort qu'il y employât, de tenir la bride à ses gens, et vit devant ses yeux fourrager [*dévaster*] bonne partie de la ville, les droits de l'avarice et de la vengeance suppéditant [*supplantant*] ceux de son autorité et de la discipline militaire.

Cléomène disait que, quelque mal qu'on pût faire aux ennemis en guerre, cela était par-dessus la justice et non sujet à celle-ci, tant envers les dieux qu'envers les hommes. Et, ayant fait trêve avec les Argiens pour sept jours, la troisième nuit après il les alla charger tous endormis et les défit, alléguant qu'en sa trêve il n'avait pas été parlé des nuits. Mais les dieux vengèrent cette perfide subtilité.

Pendant le parlement et qu'ils musaient sur leurs sûretés [*s'attardaient sur leurs garanties*], la ville de Casilinum fut saisie par surprise, et cela pourtant aux siècles et des plus justes capitaines et de la plus parfaite milice romaine. Car il n'est pas dit que, en temps et lieu, il ne soit permis de nous prévaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lâcheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privilèges raisonnables au préjudice de la raison ; et ici faut [*est en défaut*] la règle : *Nul ne doit profiter de l'ignorance d'autrui* (Cicéron, *Les Charges*, III, 17).

Mais je m'étonne de l'étendue que Xénophon leur donne, et par les propos et par divers exploits de son parfait empereur[2] : auteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine et philosophe des premiers disciples de Socrate. Et ne consens pas à la mesure de sa dispense, en tout et par tout.

Monsieur d'Aubigny, assiégeant Capoue, et après y avoir fait une furieuse

1. Au moment du siège de cette ville, proche de Montaigne, en avril 1569.

2. Le « souverain idéal » du livre de Xénophon, *La Cyropédie* [*Éducation de Cyrus*], qui ne peut trouver son bonheur que dans celui de ses sujets.

batterie [*tir d'artillerie*], le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gens faisant plus molle garde, les nôtres s'en emparèrent et mirent tout en pièces.

Et de plus fraîche mémoire, à Yvoy, le seigneur Jullian Romero, ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec monsieur le connétable, trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiégeant Gênes, où le duc Octavian Fregose commandait sous notre protection, et l'accord entre eux ayant été poussé si avant qu'on le tenait pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols s'étant coulés dedans en usèrent comme en une victoire plénière. Et depuis, en Ligny-en-Barrois, où le comte de Brienne commandait, l'empereur l'ayant assiégé en personne, et Bertheuille, lieutenant dudit comte, étant sorti pour parler, pendant le marché la ville se trouva saisie.

Vaincre fut toujours un fait glorieux,
Qu'on ait vaincu par chance ou bien par ruse,
(Arioste, *Roland furieux*, XV,1)

disent-ils. Mais le philosophe Chrysippe n'eût pas été de cet avis – et moi aussi peu – car il disait que ceux qui courent à l'envi doivent bien employer toutes leurs forces à la vitesse, mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrêter, ni de lui tendre la jambe pour le faire choir.

Et plus généreusement encore ce grand Alexandre, à Polypercon qui lui suadait [*conseillait*] de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuit lui donnait pour assaillir Darius : « Point, fit-il, ce n'est pas à moi d'employer des victoires dérobées : *je préfère me plaindre du sort qu'avoir honte de la victoire* (Quinte-Curce, IV, 13).

Et lui trouve indigne d'abattre Orodès qui s'enfuit
En lui portant un coup par-derrière ;
Il court au-devant lui, et c'est d'homme à homme
Qu'il l'affronte et triomphe.
(Virgile, *Énéide*, X, 732)

CHAPITRE 7

Que l'intention juge nos actions

La mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sais qui l'ont pris en diverse [*étrange*] façon. Henry VII, roi d'Angleterre, fit composition avec Don Philippe, fils de l'empereur Maximilien – ou, pour le confronter plus honorablement, père de l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] –, que ledit Philippe remettait entre ses mains le duc de Suffolk, de la Rose blanche, son ennemi, lequel s'en était fui et retiré aux Pays-Bas, moyennant qu'il promettait de n'attenter rien sur la vie dudit duc. Toutefois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir soudain après qu'il serait décédé.

Dernièrement, en cette tragédie que le duc d'Albe nous fit voir, à Bruxelles, entre les comtes de Horn et d'Egmont, il y eut tout plein de choses remarquables, et entre autres que ledit comte d'Egmont, sous la foi et assurance duquel le comte de Horn s'était venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le fît mourir le premier, afin que sa mort l'affranchît de l'obligation qu'il avait audit comte de Horn. Il semble que la mort n'ait point déchargé le premier de sa foi donnée, et que le second en était quitte, même sans mourir. Nous ne pouvons être tenus au-delà de nos forces et de nos moyens. À cette cause, parce que les effets et exécutions ne sont aucunement en notre puissance et qu'il n'y a rien en bon escient [*réellement*] en notre puissance que la volonté, en celle-là se fondent par nécessité et s'établissent toutes les règles du devoir de l'homme. Par ainsi le comte d'Egmont, tenant son âme et sa volonté endettées à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fût pas en ses mains, était sans [*sans aucun*] doute absous de son devoir, quand il eût survécu au comte de Horn. Mais le roi d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusqu'après sa mort l'exécution de sa déloyauté ; non plus que le maçon d'Hérodote, lequel, ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des trésors du roi d'Égypte son maître, mourant, les découvrit à ses enfants.

J'ai vu plusieurs, de mon temps, convaincus par leur conscience retenir de l'autrui [*embarrassés de détenir des biens d'autrui*], se disposer à y satisfaire [*remédier*] par leur testament et après leur décès. Ils ne font rien qui vaille : ni de prendre terme à chose si pressante, ni de vouloir rétablir une injure avec si peu de leur ressentiment et intérêt [*sans en souffrir grand dommage*]. Ils doivent du plus leur [*davantage du leur*]. Et d'autant qu'ils payent plus pesamment et incommodément, d'autant en est leur satisfaction plus juste et méritoire. La pénitence demande à se charger. Ceux-là font encore pis, qui réservent la révélation de quelque haineuse volonté envers le proche à leur dernière volonté, l'ayant cachée pendant la vie, et montrent avoir peu de soin du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur mémoire, et moins de leur conscience, n'ayant, pour le respect de la mort même, su faire mourir leur maltalent [*ressentiment*] et en étendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus de connaissance de cause.

Je me garderai, si je puis, que ma mort dise chose que ma vie n'ait premièrement dite.

CHAPITRE 8

De l'oisiveté

Comme nous voyons des terres oisives, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assujettir et employer à certaines semences pour notre service ; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pièces de chair informes – mais que pour faire une génération bonne et naturelle il les faut embesogner d'une autre semence –, ainsi est-il des esprits : si on ne les occupe à certain sujet, qui les bride et contraigne, ils se jettent, déréglés, par-ci par-là, dans le vague champ des imaginations.

Ainsi, lorsqu'en un vase de bronze le reflet tremblant de l'eau
Réfléchit la lumière du soleil ou l'image brillante de la lune,
Il s'éparpille, s'élève dans l'air et va frapper les lambris du plafond.
(Virgile, *Énéide*, VIII, 22)

Et n'est folie ni rêverie qu'ils ne produisent en cette agitation,

ils forgent des chimères vaines
comme des songes de malades.
(Horace, *Art poétique*, 7)

L'âme qui n'a point de but établi, elle se perd : car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu que d'être partout.

Qui habite partout, Maxime, n'habite nulle part.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 73)

Dernièrement que je me retirai chez moi, délibéré [*résolu*] autant que je pourrais ne me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser, en pleine oisiveté, s'entretenir soi-même et s'arrêter et rasseoir en soi : ce que j'espérais qu'il pût désormais faire plus aisément, devenu avec le temps plus pesant et plus mûr. Mais je trouve,

l'oisiveté dissipant sans cesse l'esprit,
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 704)

que, au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus d'affaire à soi-même qu'il n'en prenait pour autrui, et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle [*enregistrer*], espérant avec le temps lui en faire honte à lui-même.

CHAPITRE 9

Des menteurs

Il n'est homme à qui il sièse [*convienne*] si mal de se mêler de parler de mémoire ; car je n'en reconnais quasi trace en moi, et ne pense qu'il y en ait au monde une autre si monstrueuse en défaillance. J'ai toutes mes autres parties viles et communes, mais en celle-là je pense être singulier et très rare, et digne de gagner par là nom et réputation.

Outre l'inconvénient naturel que j'en souffre – car certes, vu sa nécessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante déesse ; si en mon pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de mémoire et, quand je me plains du défaut de la mienne, ils me reprennent et mécroient, comme si je m'accusais d'être insensé. Ils ne voient pas de choix [*différence*] entre mémoire et entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort, car il se voit par expérience plutôt au rebours que les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugements débiles. Ils me font tort aussi en ceci, [*moi*] qui ne sais rien si bien faire qu'être ami, que les mêmes paroles qui accusent ma maladie représentent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma mémoire et, d'un défaut naturel, on en fait un défaut de conscience. Il a oublié, dit-on, cette prière, ou cette promesse. Il ne se souvient point de ses amis. Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moi. Certes je puis aisément oublier, mais de mettre à nonchaloir [*négliger*] la charge que mon ami m'a donnée, je ne le fais pas. Qu'on se contente de ma misère sans en faire une espèce de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur.

Je me console aucunement [*en quelque façon*].

Premièrement sur ce que c'est un mal duquel principalement j'ai tiré la raison de corriger un mal pire, qui se fût facilement produit en moi, savoir est l'ambition, car c'est une défaillance insupportable à qui s'empêche [*s'occupe*] des négociations du monde ; que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrès [*marche*] de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultés en moi, à mesure que celle-ci s'est affaiblie, et irais facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon jugement sur les traces d'autrui, comme fait le monde, sans exercer [*mettre à l'épreuve*] leurs propres forces, si les inventions et opinions étrangères m'étaient présentes par le bénéfice de la mémoire ; que mon parler en est plus court, car le magasin de la mémoire est volontiers plus fourni de matière que n'est celui de l'invention ; si elle m'eût tenu bon [*secondé*], j'eusse assourdi tous mes amis de babil, les sujets éveillant cette faculté que j'ai de les manier et employer, échauffant et attirant mes discours. C'est pitié. Je l'essaye par la preuve de certains de mes privés amis : à mesure que la mémoire leur fournit la chose entière et présente, ils reculent si arrière leur narration et la chargent de vaines circonstances que, si le conte est bon, ils en étouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous êtes à maudire ou l'heur de leur mémoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper, depuis [*après*] qu'on est arouté [*lancé*]. Et n'est rien où la force d'un cheval se connaisse plus qu'à faire un arrêt rond et net. Entre les pertinents même, j'en vois qui veulent et ne se peuvent défaire de

leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clore le pas, ils s'en vont balivernant et traînant comme des hommes qui défaillent de faiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure et ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ai vu des récits bien plaisants devenir très ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant été abreuvé cent fois.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses reçues – ainsi que disait cet ancien, il me faudrait un protocole [*souffleur*], comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avait reçue des Athéniens, faisait qu'un page, à tous les coups qu'il se mettait à table, lui vînt rechanter par trois fois à l'oreille : « Sire, souvenez-vous des Athéniens » – et que les lieux et les livres que je revois me rient toujours d'une fraîche nouveauté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit que qui ne se sent point assez ferme de mémoire ne se doit pas mêler d'être menteur. Je sais bien que les grammairiens font différence entre dire mensonge et mentir ; et disent que, dire mensonge, c'est dire chose fausse mais qu'on a prise pour vraie, et que la définition du mot de mentir en latin, d'où notre français est parti, porte autant comme « aller contre sa conscience », et que, par conséquent, cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils savent, desquels je parle. Or ceux-ci, ou ils inventent marc et tout [*le principal*], ou ils déguisent et altèrent un fonds véritable. Lorsqu'ils déguisent et changent, à les remettre souvent en ce même conte, il est malaisé qu'ils ne se déferrent [*troublent*], parce que la chose comme elle est, s'étant logée la première dans la mémoire et s'y étant empreinte par la voie de la connaissance et de la science, il est malaisé qu'elle ne se représente à l'imagination, délogeant la fausseté qui n'y peut avoir le pied si ferme, ni si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne fassent perdre le souvenir des pièces rapportées, fausses ou abâtardies. En ce qu'ils inventent tout à fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui choque leur fausseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mécompter. Toutefois encore, ceci, parce que c'est un corps vain et sans prise, échappe volontiers à la mémoire si elle n'est bien assurée. De quoi j'ai souvent vu l'expérience, et plaisamment, aux dépens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils négocient, et qu'il plaît aux grands à qui ils parlent. Car ces circonstances à quoi ils veulent asservir leur foi et leur conscience étant sujettes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie en même temps ; d'où il advient que de même chose ils disent gris tantôt, tantôt jaune ; à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre ; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient ce bel art ? Outre ce qu'imprudemment ils se déferrent [*troublent*] eux-mêmes si souvent, car quelle mémoire leur pourrait suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgées à un même sujet ? J'en ai vu plusieurs, de mon temps, envier la réputation de cette belle sorte de prudence, qui ne voient pas que, si la réputation y est, l'effet n'y peut être.

En vérité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connaissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux enfants des erreurs innocentes très mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions téméraires qui n'ont ni impression [*empreinte*] ni suite. La menterie seule et, un peu au-dessous, l'opi-

niâtreté [*entêtement*] me semblent être celles desquelles on devrait à toute instance combattre la naissance et le progrès. Elles croissent avec eux. Et depuis [*après*] qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient que nous voyons des honnêtes hommes d'ailleurs y être sujets et asservis. J'ai un bon garçon de tailleur à qui je n'ouïs jamais dire une vérité, non pas [*même pas*] quand elle s'offre pour lui servir utilement.

Si, comme la vérité, le mensonge n'avait qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que dirait le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini.

Les pythagoriciens font le bien certain et fini, le mal infini et incertain. Mille routes dévient du blanc [*du centre de la cible*], une y va. Certes je ne m'assure pas que je puisse venir à bout de moi à garantir un danger évident et extrême par un effronté et solennel mensonge.

Un ancien père dit que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien connu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu. *Si bien que, pour autrui, l'étranger n'est pas un homme* (Pline, *Histoire naturelle*, VII, 1). Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence.

Le roi François Ier se vantait d'avoir mis au rouet [*avoir réduit à un cercle vicieux*] par ce moyen Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforza, duc de Milan, homme très fameux en science de parlerie. Celui-ci avait été dépêché pour excuser son maître envers Sa Majesté d'un fait de grande conséquence, qui était tel : le roi, pour maintenir toujours quelques intelligences en Italie, d'où il avait été dernièrement chassé, même au duché de Milan, avait avisé d'y tenir près du duc un gentilhomme de sa part [*parti*], ambassadeur par effet [*effectivement*], mais par apparence homme privé, qui fît la mine d'y être pour ses affaires particulières ; d'autant que le duc, qui dépendait beaucoup plus de l'empereur lors principalement qu'il était en traité de mariage avec sa nièce, fille du roi de Danemark, qui est à présent douairière de Lorraine, ne pouvait découvrir avoir aucune pratique et conférence avec nous, sans son grand intérêt [*dommage*]. À cette commission se trouva propre un gentilhomme milanais, écuyer d'écurie chez le roi, nommé Merveille. Celui-ci, dépêché avec lettres secrètes de créance et instructions d'ambassadeur, et avec d'autres lettres de recommandation envers le duc en faveur de ses affaires particulières pour le masque et la montre, fut si longtemps auprès du duc qu'il en vint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit après, comme nous pensons, qui fut que, sous couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui lui fait trancher la tête de belle nuit, et son procès fait en deux jours. Messire Francisque, étant venu prêt [*muni*] d'une longue déduction contrefaite [*récit mensonger*] de cette histoire – car le roi s'en était adressé, pour demander raison, à tous les princes de Chrétienté et au duc même –, fut ouï aux affaires du matin, et, ayant établi pour le fondement de sa cause et dressé, à cette fin, plusieurs belles apparences du fait – que son maître n'avait jamais pris notre homme que pour gentilhomme privé, et sien sujet, qui était venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avait jamais vécu là sous autre visage, désavouant même avoir su qu'il fût en état [*au service*] de la maison du roi, ni connu de lui, tant s'en faut qu'il le prît pour ambassadeur –, le roi à son tour le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le point de l'exécution, faite de nuit et comme à la dérobée. À quoi le pauvre homme, embarrassé, répondit, pour faire l'honnête, que, pour le respect de Sa Majesté, le duc eût été bien marri que telle exécution se fût faite

de jour. Chacun peut penser comme il fut relevé, s'étant si lourdement coupé, et à l'endroit d'un tel nez que celui du roi François.

Le pape Jules II ayant envoyé un ambassadeur vers le roi d'Angleterre pour l'animer contre le roi François Ier, l'ambassadeur ayant été ouï sur sa charge et le roi d'Angleterre s'étant arrêté, en sa réponse, aux difficultés qu'il trouvait à dresser les préparatifs qu'il faudrait pour combattre un roi si puissant, et en alléguant quelques raisons, l'ambassadeur répliqua mal à propos qu'il les avait aussi considérées de sa part et les avait bien dites au pape. De cette parole si éloignée de sa proposition, qui était de pousser incontinent à la guerre, le roi d'Angleterre prit le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effet, que cet ambassadeur, de son intention particulière, pendait [*penchait*] du côté de France. Et, en ayant averti son maître, ses biens furent confisqués et ne tint à guère qu'il n'en perdît la vie.

CHAPITRE 10

Du parler prompt ou tardif

Onc [jamais] *ne furent à tous toutes grâces données.*
(La Boétie, *Vers français*, sonnet XIV)

Aussi voyons-nous qu'au don d'éloquence les uns ont la facilité et la promptitude et, ce qu'on dit, le boute-hors si aisé [*si grande aisance à parler*], qu'à chaque bout de champ ils sont prêts ; les autres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élaboré et prémédité. Comme on donne des règles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau, si j'avais à conseiller de même, en ces deux divers avantages de l'éloquence, de laquelle il semble en notre siècle que les prêcheurs et les avocats fassent principale profession, le tardif serait mieux prêcheur, ce me semble, et l'autre mieux avocat : parce que la charge de celui-là lui donne autant qu'il lui plaît de loisir pour se préparer, et puis sa carrière se passe d'un fil et d'une suite, sans interruption, là où les commodités de l'avocat le pressent à toute heure de mettre en lice, et les réponses imprévues de sa partie adverse le rejettent hors de son branle, où il lui faut sur-le-champ prendre nouveau parti.

Si est-ce [*toujours est-il*] qu'à l'entrevue du pape Clément et du roi François à Marseille, il advint tout au rebours que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourri au barreau, en grande réputation, ayant charge de faire la harangue au pape et l'ayant de longue main pourpensée [*préparée*], voire, à ce qu'on dit, apportée de Paris toute prête, le jour même qu'elle devait être prononcée, le pape, se craignant qu'on lui tînt propos qui pût offenser les ambassadeurs des autres princes qui étaient autour de lui, manda au roi l'argument qui lui semblait être le plus propre au temps et au lieu, mais de fortune tout autre que celui sur lequel monsieur Poyet s'était travaillé ; de façon que sa harangue demeurait inutile, et lui en fallait promptement refaire une autre. Mais, s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prît la charge.

La part de l'avocat est plus difficile que celle du prêcheur, et nous trouvons pourtant, ce m'est avis, plus de passables [*acceptables*] avocats que prêcheurs, au moins en France.

Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son opération prompte et soudaine, et plus le propre du jugement de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se préparer, et celui aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'étrangeté. On récite [*rapporte*] de Sévérus Cassius qu'il disait mieux sans y avoir pensé ; qu'il devait plus à la fortune qu'à sa diligence ; qu'il lui venait à profit d'être troublé en parlant, et que ses adversaires craignaient de le piquer de peur que la colère ne lui fît redoubler son éloquence. Je connais, par expérience, cette condition de nature qui ne peut soutenir une véhémente préméditation, et laborieuse. Si elle ne va gaiement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons de certains ouvrages qu'ils puent l'huile et la lampe, pour certaine âpreté et rudesse que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais, outre cela, la sollicitude de

bien faire, et cette contention [*effort*] de l'âme trop bandée et trop tendue à son entreprise la mettent au rouet [*réduisent à un cercle vicieux*], la rompent et l'empêchent, ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser de sa violence et abondance, ne peut trouver issue en un goulet ouvert.

En cette condition de nature de quoi je parle, il y a en même temps aussi cela, qu'elle demande à être non pas ébranlée et piquée par ses passions fortes, comme la colère de Cassius (car ce mouvement serait trop âpre), elle veut être non pas secouée, mais sollicitée ; elle veut être échauffée et réveillée par les occasions étrangères, présentes et fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que traîner et languir. L'agitation est sa vie et sa grâce.

Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition. Le hasard y a plus de droit que moi. L'occasion, la compagnie, le branle même de ma voix tirent plus de mon esprit que je n'y trouve lorsque je le sonde et emploie à part moi.

Ainsi les paroles en valent mieux que les écrits, s'il y peut avoir choix où il n'y a point de prix.

Ceci m'advient aussi : que je ne me trouve pas où je me cherche ; et me trouve plus par rencontre [*hasard*] que par l'inquisition de mon jugement. J'aurai élancé quelque subtilité en écrivant. (J'entends bien : mornée [*émoussée*] pour un autre, affilée pour moi. Laissons toutes ces honnêtetés ; cela se dit par chacun selon sa force.) Je l'ai si bien perdue que je ne sais ce que j'ai voulu dire ; et l'a l'étranger découverte parfois avant moi. Si je portais le rasoir [*grattoir*] partout où cela m'advient, je me déferais tout [*j'effacerais tout*]. La rencontre m'en offrira le jour [*lumière*] quelque autre fois, plus apparent que celui du midi ; et me fera étonner de mon hésitation.

CHAPITRE 11

Des pronostications

Quant aux oracles, il est certain que, bonne pièce [*longtemps*] avant la venue de Jésus-Christ, ils avaient commencé à perdre leur crédit : car nous voyons que Cicéron se met en peine de trouver la cause de leur défaillance ; et ces mots sont à lui : *D'où vient qu'à Delphes on ne rend plus de tels oracles, et pas seulement de nos jours mais depuis longtemps, si bien qu'il n'est rien de plus méprisé ?* (Cicéron, *La Divination*, II, 57). Mais quant aux autres pronostics, qui se tiraient de l'anatomie des bêtes aux sacrifices, auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes de celles-ci, du trépignement des poulets, du vol des oiseaux – *nous nous figurons que certains oiseaux n'existent que pour servir à l'art des augures* (Cicéron, *La Nature des dieux*, II, 64) –, des foudres, du tournoiement des rivières – *les aruspices devinent beaucoup de choses, les augures prévoient beaucoup de choses, et beaucoup de choses sont annoncées par les oracles, beaucoup par les songes, beaucoup par les prodiges* (Cicéron, *La Nature des dieux*, II, 45) –, et autres sur lesquels l'ancienneté [*Antiquité*] appuyait la plupart des entreprises, tant publiques que privées, notre religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination dans les astres, dans les esprits, dans les figures du corps, dans les songes, et ailleurs – notable exemple de la forcenée curiosité de notre nature, s'amusant à préoccuper [*anticiper sur*] les choses futures, comme si elle n'avait pas assez affaire à digérer les présentes :

roi de l'Olympe, pourquoi ajouter aux maux des mortels
L'angoisse de leur faire connaître,
Par de cruels présages, leurs malheurs futurs ?
Que tes desseins nous frappent à l'improviste,
Que l'avenir soit caché aux hommes,
Que l'espoir leur soit permis malgré leurs craintes !
(Lucain, *La Pharsale*, II, 4-6 et 14-15)

Il n'est pas utile de connaître l'avenir. C'est un malheur, en effet, de se tourmenter sans profit (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 6), si est-ce [*encore*] qu'elle est de beaucoup moindre autorité.

Voilà pourquoi l'exemple de François, marquis de Saluces, m'a semblé remarquable. Car, lieutenant du roi François I[er] en son armée delà les monts [*d'Italie*], infiniment favorisé de notre cour et obligé au roi du marquisat même qui avait été confisqué de son frère, au reste ne se présentant occasion de le faire, son affection même y contredisant, se laissa si fort épouvanter (comme il a été avéré) aux belles pronostications qu'on faisait alors courir de tous côtés à l'avantage de l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] et à notre désavantage, même en Italie, où ces folles prophéties avaient trouvé tant de place qu'à Rome fut baillé grande somme d'argent au change, pour cette opinion de notre ruine, qu'après s'être souvent condolu [*plaint*] à ses privés des maux qu'il voyait inévitablement préparés à la couronne de France et aux amis qu'il y avait, se révolta et changea de parti, à son grand dommage, pourtant, quelque constellation qu'il y eut. Mais

il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions. Car ayant et villes et forces en sa main, l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de lui, et nous sans soupçon de son fait, il était en lui de faire pis qu'il ne fit. Car, pour sa trahison, nous ne perdîmes ni homme, ni ville que Fossan – encore après l'avoir longtemps contestée.

Un dieu sage nous cache
Les événements d'une nuit ténébreuse,
Et se rit du mortel qui porte
Ses inquiétudes plus loin qu'il ne doit.
(Horace, *Odes*, III, 29, 29-32)

Il est maître de lui et peut vivre dans la joie
Celui qui peut dire chaque jour :
« J'ai vécu ; qu'importe si demain
Jupiter voile le ciel de nuages sombres
Ou nous donne un soleil radieux ! »
(Horace, *Odes*, II, 29, 41-44)

l'esprit joyeux dans le présent
Détestera de se soucier de l'avenir.
(Horace, *Odes*, II, 16, v. 25)

Et ceux qui croient ce mot au contraire le croient à tort : *Ils argumentent ainsi : si la divination est possible, c'est que les dieux existent ; et si les dieux existent, la divination est possible* (Cicéron, *La Divination*, I, 6). Beaucoup plus sagement Pacuvius :

Quant à ceux qui comprennent le langage des oiseaux
Et qui se fient au foie d'un animal plutôt qu'à leur propre cœur,
Je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire.
(Pacuvius, cité par Cicéron, *La Divination*, I, 57)

Ce tant célébré art de deviner des Toscans naquit ainsi. Un laboureur, perçant de son coutre [*lame placée devant le soc d'une charrue*] profondément la terre, en vit sourdre Tagès, demi-dieu d'un visage enfantin mais de sénile prudence. Chacun y accourut, et furent ses paroles et science recueillies et conservées à plusieurs siècles, contenant les principes et moyens de cet art. Naissance conforme à son progrès.

J'aimerais bien mieux régler mes affaires par le sort des dés que par ces songes.

Et de vrai, en toutes républiques, on a toujours laissé la bonne part d'autorité au sort. Platon, en la police [*constitution politique*] qu'il forge à discrétion, lui attribue la décision de plusieurs effets d'importance, et veut entre autres choses que les mariages se fassent par sort entre les bons ; et donne si grand poids à cette élection fortuite que, les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soient nourris au pays ; ceux qui naissent des mauvais en soient mis hors ; toutefois, si quelqu'un de ces bannis venait par cas d'aventure à montrer en croissant quelque bonne espérance de soi, qu'on le puisse rappeler, et exiler aussi celui d'entre les retenus qui montrera peu d'espérance de son adolescence.

J'en vois qui étudient et glosent leurs almanachs, et nous en allèguent l'autorité aux choses qui se passent. À tant dire, il faut qu'ils disent et la vérité et le mensonge : *En effet, quel est celui qui, s'exerçant tous les jours au javelot, n'atteindra pas une fois le but ?* (Cicéron, *La Divination*, II, 59). Je ne les estime de rien

mieux pour les voir tomber en quelque rencontre [*tomber juste*] : ce serait plus de certitude s'il y avait règle et vérité à mentir toujours. Joint [*outre*] que personne ne tient registre de leurs mécomptes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis ; et fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables et prodigieuses. Ainsi répondit Diagoras, qui fut surnommé l'Athée, étant en la Samothrace, à celui qui, en lui montrant au temple force vœux et tableaux de ceux qui avaient échappé le naufrage, lui dit : « Eh bien, vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les [*ne se préoccupent pas des*] choses humaines, que dites-vous de tant d'hommes sauvés par leur grâce ? – Il se fait ainsi, répondit-il : ceux-là ne sont pas peints qui sont demeurés noyés en bien plus grand nombre. »

Cicéron dit que le seul Xénophane Colophon, entre tous les philosophes qui ont avoué les [*reconnu l'existence des*] dieux, a essayé de déraciner toute sorte de divination. D'autant est-il moins de merveille si nous avons vu parfois à leur dommage certaines de nos âmes principesques [*de princes*] s'arrêter à ces vanités.

Je voudrais bien avoir reconnu de mes yeux ces deux merveilles : du livre de Joachim, abbé calabrais, qui prédisait tous les papes futurs, leurs noms et formes ; et celui de Léon l'empereur, qui prédisait les empereurs et patriarches de Grèce. Ceci ai-je reconnu de mes yeux, que dans les confusions publiques les hommes étonnés de leur fortune se vont rejetant, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur. Et y sont si étrangement heureux de mon temps qu'ils m'ont persuadé, qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oisifs, ceux qui sont duits [*entraînés*] à cette subtilité de les replier et dénouer seraient en tous écrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais surtout leur prête beau jeu le parler obscur, ambigu et fantastique du jargon prophétique, auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair, afin que la postérité y en puisse appliquer de tel qu'il lui plaira.

Le démon de Socrate était, à l'aventure, certaine impulsion de volonté, qui se présentait à lui sans attendre le conseil de son discours [*raison*]. En une âme bien épurée, comme la sienne, et préparée par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraisemblable que ces inclinations, quoique téméraires et indigestes, étaient toujours importantes et dignes d'être suivies. Chacun sent en soi quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, véhémente et fortuite. C'est à moi de leur donner quelque autorité, qui en donne si peu à notre prudence. Et en ai eu de pareillement faibles en raison, et violentes en persuasion ou en dissuasion, qui étaient plus ordinaires en Socrate, auxquelles je me laissai emporter si utilement et heureusement qu'elles pourraient être jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE 12

De la constance

La loi de la résolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir [*protéger*], autant qu'il est en notre puissance, des maux et inconvénients qui nous menacent, ni par conséquent d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours, tous moyens honnêtes de se garantir des maux sont non seulement permis, mais louables. Et le jeu de la constance se joue principalement à porter patiemment les inconvénients où il n'y a point de remède. De manière qu'il n'y a souplesse de corps, ni mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue [*porte*].

Plusieurs nations très belliqueuses se servaient, en leurs faits d'armes, de la fuite pour avantage principal, et montraient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage. Les Turcs en retiennent quelque chose. Et Socrate, en Platon, se moquant de Lachès qui avait défini la fortitude [*bravoure*] : se tenir ferme en son rang contre les ennemis. « Quoi, fit-il, serait-ce donc lâcheté de les battre en leur faisant place ? » Et lui allègue Homère, qui loue en Énée la science de fuir. Et parce que Lachès, se ravisant, avoue [*reconnaît*] cet usage aux Scythes, et enfin généralement aux gens de cheval, il lui allègue encore l'exemple des gens de pied lacédémoniens, nation sur toutes duite [*plus que toutes entraînée*] à combattre de pied ferme, qui en la journée [*bataille*] de Platées, ne pouvant ouvrir [*enfoncer*] la phalange perse, s'avisèrent de s'écarter et sier arrière [*reculer*], pour, par l'opinion de leur fuite, faire rompre et dissoudre cette masse en les poursuivant. Par où ils se donnèrent la victoire.

Touchant les Scythes, on dit d'eux, quand Darius alla pour les subjuguer, qu'il manda à leur roi force reproches pour le voir toujours reculant devant lui et gauchissant [*évitant*] la mêlée. À quoi Indathyrsès – car ainsi se nommait-il – fit réponse que ce n'était pour avoir peur ni de lui, ni d'homme vivant, mais que c'était la façon de marcher de sa nation, n'ayant ni terre cultivée, ni ville, ni maison à défendre, ni à craindre que l'ennemi en pût faire profit. Mais s'il avait si grand faim d'y mordre, qu'il approchât pour voir le lieu de leurs anciennes sépultures, et que là il trouverait à qui parler.

Toutefois, aux canonnades, depuis [*dès*] qu'on leur est planté en butte [*devient leur cible*], comme les occasions de la guerre portent souvent, il est malséant de s'ébranler pour la menace du coup, d'autant que, pour sa violence et vitesse, nous le tenons inévitable. Et y en a maint un [*plus d'un*], qui, pour avoir ou haussé la main ou baissé la tête, en a pour le moins prêté à rire à ses compagnons.

Si est-ce qu'au voyage [*toujours est-il qu'à l'expédition*] que l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] fit contre nous en Provence, le marquis de Guast, étant allé reconnaître la ville d'Arles, et s'étant jeté hors du couvert d'un moulin à vent à la faveur duquel il s'était approché, fut aperçu par les seigneurs de Bonneval et sénéchal d'Agenais qui se promenaient sur le théâtre aux arènes. Lesquels, l'ayant montré au seigneur de Villier, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine que, sans ce que ledit marquis, voyant mettre le feu, se lança à quartier [*fit un écart*], il fut tenu qu'il en avait dans le corps.

Et de même, quelques années auparavant, Laurent de Médicis, duc d'Urbino, père de la reine mère du roi [1], assiégeant Mondolfo, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une pièce qui le regardait, bien lui servit de faire la cane [*s'accroupir en canard*]. Car autrement le coup, qui ne lui rasa que le dessus de la tête, lui donnait sans [*sans aucun*] doute dans l'estomac. Pour en dire le vrai, je ne crois pas que ces mouvements se fissent avec discours [*de façon raisonnée*] ; car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? Et est bien plus aisé à croire que la fortune [*chance*] favorisa leur frayeur, et que ce serait moyen, une autre fois, aussi bien pour se jeter dans le coup que pour l'éviter.

Je ne me puis défendre, si le bruit éclatant d'une arquebusade vient à me frapper les oreilles à l'imprévu en lieu où je ne le dusse pas attendre, que je n'en tressaillisse, ce que j'ai vu encore advenir à d'autres qui valent mieux que moi.

Ni n'entendent les stoïciens que l'âme de leur sage puisse résister aux premières visions et fantaisies qui lui surviennent, mais, comme à une sujétion naturelle, consentent qu'il cède au grand bruit du ciel, ou d'une ruine [*effondrement*], par exemple, jusqu'à la pâleur et contraction [*saisissement*]. Ainsi aux autres passions, pourvu que son opinion demeure sauve et entière, et que l'assiette de son discours [*le fondement de son raisonnement*] n'en souffre atteinte ni altération quelconque, et qu'il ne prête nul consentement à son effroi et souffrance. De celui qui n'est pas sage il en va de même en la première partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en lui superficielle, mais va pénétrant jusqu'au siège de sa raison, l'infectant et la corrompant. Il juge selon celles-ci et s'y conforme. Voyez bien disertement [*clairement*] et pleinement l'état du sage stoïcien :

Son esprit reste inflexible, ses pleurs coulent en vain.
(Virgile, *Énéide*, IV, 449)

Le sage péripatéticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modère.

1. Catherine de Médicis, mère du roi régnant alors : Henri III.

CHAPITRE 13

Cérémonie de l'entrevue des rois

Il n'est sujet si vain qui ne mérite un rang en cette rhapsodie. À nos règles communes, ce serait une notable discourtoisie, et à l'endroit d'un pareil [*égal*] et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous aurait averti d'y devoir venir. Voire, ajoutait la reine de Navarre Marguerite à ce propos, que c'était incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se fait le plus souvent, pour aller au-devant de celui qui le vient trouver, pour grand qu'il soit ; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne fût-ce que de peur de faillir sa route ; et qu'il suffit de l'accompagner à son partement [*départ*].

Pour moi, j'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices, comme je retranche en ma maison toute cérémonie. Quelqu'un s'en offense ? Qu'y ferais-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois qu'à moi tous les jours ! Ce serait une sujétion continuelle. À quoi faire [*pourquoi*] fuit-on la servitude des cours si on l'entraîne jusqu'en sa tanière ?

C'est aussi une règle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux dû aux plus apparents [*importants*] de se faire attendre. Toutefois, à l'entrevue qui se dressa du pape Clément VII et du roi François Ier, à Marseille, le roi, y ayant ordonné les apprêts nécessaires, s'éloigna de la ville et donna loisir au pape de deux ou trois jours pour son entrée et rafraîchissement [*repos*], avant qu'il le vînt trouver. Et de même, à l'entrée aussi du pape et de l'empereur à Boulogne, l'empereur donna moyen au pape d'y être le premier, et y survint après lui. C'est, disent-ils, une cérémonie ordinaire aux abouchements [*rencontres*] de tels princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voire avant celui chez qui se fait l'assemblée ; et le prennent de ce biais que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas lui eux.

Non seulement chaque pays, mais chaque cité a sa civilité particulière, et chaque vacation [*métier*]. J'y ai été assez soigneusement dressé en mon enfance, et ai vécu en assez bonne compagnie pour n'ignorer pas les lois de la nôtre française ; et en tiendrais école. J'aime à les suivre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contrainte. Elles ont quelques formes pénibles, lesquelles, pourvu qu'on oublie par discrétion [*choix*], non par erreur, on n'en a pas moins de grâce. J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est, au demeurant, une très utile science que la science de l'entregent [*civilité*]. Elle est, comme la grâce et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité ; et par conséquent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui, et à exploiter et produire notre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

CHAPITRE 14

Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons

Les hommes (dit une sentence grecque ancienne) sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mêmes. Il y aurait un grand point gagné pour le soulagement de notre misérable condition humaine, qui pourrait [*si l'on pouvait*] établir cette proposition vraie tout par tout. Car si les maux n'ont entrée en nous que par notre jugement, il semble qu'il soit en notre pouvoir de les mépriser ou contourner à bien. Si les choses se rendent à notre merci, pourquoi n'en chevirons-nous [*viendrons-nous à bout*] ou ne les accommoderons-nous à notre avantage ? Si ce que nous appelons mal et tourment n'est ni mal ni tourment de soi, mais seulement que notre fantaisie lui donne cette qualité, il est en nous de la changer. Et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes étrangement fous de nous bander pour le [*nous attacher au*] parti qui nous est le plus ennuyeux [*nuisible*], et de donner aux maladies, à l'indigence et au mépris un aigre et mauvais goût, si nous le leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matière, c'est à nous de lui donner la forme. Or, que ce que nous appelons mal ne le soit pas de soi, ou au moins tel qu'il soit qu'il dépende de nous de lui donner autre saveur et autre visage, car tout revient à un, voyons s'il se peut maintenir.

Si l'être originel de ces choses que nous craignons avait crédit de se loger en nous de son autorité, il logerait pareil et semblable en tous ; car les hommes sont tous d'une espèce et, sauf le plus et le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instruments pour concevoir et juger. Mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses-là montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition ; tel, à l'aventure, les loge chez soi en leur vrai être, mais mille autres leur donnent un être nouveau et contraire chez eux.

Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties [*adversaires*]. Or cette mort que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible », qui ne sait que d'autres la nomment « l'unique port des tourments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appui de notre liberté, et commune et prompte recette à tous maux ? » Et comme les uns l'attendent tremblants et effrayés, d'autres la supportent plus aisément que la vie.

Celui-là se plaint de sa facilité :

Ô mort ! fasse le ciel que tu dédaignes
D'enlever les lâches à la vie,
Et sois seulement le lot des braves !
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 580)

Or laissons ces glorieux courages. Théodore répondit à Lysimaque menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide !... » La plupart des philosophes se trouvent avoir ou prévenu par dessein ou hâté et secouru leur mort.

Combien voit-on de personnes populaires, conduites à la mort, et non à une

mort simple mais mêlée de honte et quelquefois de graves tourments, y apporter une telle assurance, qui par opiniâtreté [*entêtement*], qui par simplesse naturelle, qu'on n'y aperçoit rien de changé de leur état ordinaire ; établissant leurs affaires domestiques, se recommandant à leurs amis, chantant, prêchant et entretenant le peuple ; voire y mêlant quelquefois des mots pour rire, et buvant à leurs connaissants, aussi bien que Socrate. Un qu'on menait au gibet disait que ce ne fût pas par telle rue car il y avait danger qu'un marchand lui fît mettre la main sur le collet à cause d'une vieille dette. Un autre disait au bourreau qu'il ne le touchât pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire tant il était chatouilleux. L'autre répondit à son confesseur qui lui promettait qu'il souperait ce jour-là avec Notre-Seigneur : « Allez-y, vous, car de ma part je jeûne. » Un autre, ayant demandé à boire, et le bourreau ayant bu le premier, dit ne vouloir boire après lui de peur de prendre la vérole. Chacun a ouï faire le conte du Picard, auquel, étant à l'échelle [*du gibet*], on présenta une garce, et que (comme notre justice permet quelquefois) s'il la voulait épouser on lui sauverait la vie ; lui, l'ayant un peu contemplée et aperçu qu'elle boitait : « Attache, attache, dit-il, elle cloche. » Et on dit de même qu'en Danemark un homme condamné à avoir la tête tranchée, étant sur l'échafaud, comme on lui présenta une pareille condition, la refusa parce que la fille qu'on lui offrit avait les joues avalées [*tombantes*] et le nez trop pointu. Un valet, à Toulouse, accusé d'hérésie, pour toute raison de sa croyance se rapportait à celle de son maître, jeune écolier prisonnier avec lui ; et aima mieux mourir que se laisser persuader que son maître pût faillir. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lorsque le roi Louis XI la prit, qu'il s'en trouva bon nombre parmi le peuple qui se laissèrent pendre plutôt que de dire « Vive le roi ! »

Au royaume de Narsinque, encore aujourd'hui les femmes de leurs prêtres sont vives ensevelies avec leurs maris morts. Toutes autres femmes sont brûlées vives non constamment [*avec constance*] seulement, mais gaiement, aux funérailles de leurs maris. Et quand on brûle le corps de leur roi trépassé, toutes ses femmes et concubines, ses mignons et toute sorte d'officiers et serviteurs, qui font un peuple, accourent si allègrement à ce feu pour s'y jeter avec leur maître, qu'ils semblent tenir à honneur d'être compagnons de son trépas.

Et de ces viles âmes de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie [*ironie*] en la mort même. Celui à qui le bourreau donnait le branle s'écria : « Vogue la gallée ! », qui était son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avait couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foyer, sur une paillasse, à qui le médecin demandant où le mal le tenait : « Entre le banc et le feu », répondit-il. Et le prêtre, pour lui donner l'extrême-onction, cherchant ses pieds, qu'il avait resserrés et contraints par la maladie : « Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes. » À l'homme qui l'exhortait de se recommander à Dieu : « Qui y va ? », demanda-t-il ; et l'autre répondant : « Ce sera tantôt vous-même, s'il lui plaît. – Y fussé-je bien demain au soir, répliqua-t-il. – Recommandez-vous seulement à lui, suivit l'autre, vous y serez bientôt. – Il vaut donc mieux, ajouta-t-il, que je lui porte mes recommandations moi-même. »

Pendant nos dernières guerres de Milan, et tant de prises et rescousses [*reprises*], le peuple, impatient [*lassé*] de si divers changements de fortune, prit telle résolution à la mort que j'ai ouï dire à mon père qu'il y vit tenir compte de bien vingt-cinq maîtres de maison qui s'étaient défaits eux-mêmes en une semaine. Accident approchant à celui de la ville des Xantiens, lesquels, assiégés par Brutus,

se précipitèrent pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, avec un si furieux appétit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort que ceux-ci ne fissent pour fuir la vie, en manière qu'à peine put Brutus en sauver un bien petit nombre.

Toute opinion est assez forte pour se faire épouser au prix de la vie. Le premier article de ce beau serment que la Grèce jura et maintint en la guerre Médique, ce fut que chacun changerait plutôt la mort à la vie que les lois perses aux leurs. Combien voit-on de monde, en la guerre des Turcs et des Grecs, accepter plutôt la mort très âpre que de se décirconcire pour se baptiser ? Exemple de quoi nulle sorte de religion n'est incapable.

Les rois de Castille ayant banni de leurs terres les juifs, le roi Jean de Portugal leur vendit à huit écus pour tête la retraite aux siennes, en condition que dans certain jour ils auraient à les vider ; et lui, promettait leur fournir de vaisseaux à les trajecter [*les faire passer*] en Afrique. Le jour venu – lequel, passé, il était dit que ceux qui n'auraient obéi demeureraient esclaves –, les vaisseaux leur furent fournis écharcement [*chichement*], et ceux qui s'y embarquèrent, rudement et vilainement traités par les passagers qui, outre plusieurs autres indignités, les amusèrent [*leur firent perdre leur temps*] sur mer, tantôt avant, tantôt arrière, jusqu'à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles et fussent contraints d'en acheter d'eux, si chèrement et si longuement qu'ils fussent rendus à bord [*au rivage*] après avoir été du tout [*tout à fait*] mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportée à ceux qui étaient en terre, la plupart se résolurent à la servitude ; certains firent contenance de changer de religion. Emmanuel, venu à la couronne, les mit premièrement en liberté, et, changeant d'avis depuis [*après*], leur donna temps de vider ses pays, assignant trois ports à leur passage. Il espérait, dit l'évêque Osorius, le meilleur historien latin de nos siècles, que la faveur de la liberté qu'il leur avait rendue ayant failli de [*échoué à*] les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre, comme leurs compagnons, à la volerie [*vol*] des mariniers, d'abandonner un pays où ils étaient habitués avec grandes richesses, pour s'aller jeter en région inconnue et étrangère les y ramènerait. Mais, se voyant déchu de son espérance, et eux tous délibérés au passage, il retrancha deux des ports qu'il leur avait promis, afin que la longueur et incommodité du trajet en ravisassent certains, ou pour les amonceler tous à un lieu, pour une plus grande commodité de l'exécution qu'il avait destinée [*envisagée*] : ce fut qu'il ordonna qu'on arrachât d'entre les mains des pères et des mères tous les enfants au-dessous de quatorze ans, pour les transporter hors de leur vue et conversation, en lieu où ils fussent instruits à notre religion. Ils disent que cet effet produisit un horrible spectacle, la naturelle affection d'entre les pères et les enfants et, de plus, le zèle à leur ancienne croyance combattant à l'encontre de cette violente ordonnance. Il y fut vu communément des pères et mères se défaisant [*tuant*] eux-mêmes ; et, d'un plus rude exemple encore, précipitant par amour et compassion leurs jeunes enfants dans des puits pour fuir à la loi. Au demeurant, le terme qu'il leur avait préfixé expiré, par faute de moyens ils se remirent en servitude. Quelques-uns se firent chrétiens, de la foi desquels, ou de leur race, encore aujourd'hui, cent ans après, peu de Portugais s'assurent, quoique la coutume et la longueur du temps soient bien plus fortes conseillères que toute autre contrainte. *Combien de fois non seulement nos généraux, mais aussi des armées entières ont couru à une mort certaine !* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 37).

J'ai vu quelqu'un de mes intimes amis courre [*poursuivre*] la mort à force, d'une vraie affection et enracinée en son cœur par divers visages de discours

[*raisonnements*], que je ne lui sus rabattre, et, à la première qui s'offrit coiffée d'un lustre d'honneur, s'y précipiter hors de toute apparence [*apparence de raison*], d'une faim âpre et ardente.

Nous avons plusieurs exemples en notre temps de ceux, jusqu'aux enfants, qui, de crainte de quelque légère incommodité, se sont donnés à la mort. Et à ce propos, que ne craindrons-nous, dit un ancien, si nous craignons ce que la couardise même a choisi pour sa retraite ? D'enfiler ici un grand rôle [*liste*] de ceux de tous sexes et conditions, et de toutes sectes dans les siècles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment [*avec constance*], ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais certains pour fuir simplement la satiété de vivre, et d'autres pour l'espérance d'une meilleure condition ailleurs, je n'aurai jamais fait [*fini*]. Et en est le nombre si infini qu'à la vérité j'aurai meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte.

Ceci seulement. Pyrrhon le philosophe, se trouvant un jour de grande tourmente dans un bateau, montrait à ceux qu'il voyait les plus effrayés autour de lui, et les encourageait par l'exemple d'un pourceau qui y était, nullement soucieux de cet orage. Oserons-nous donc dire que cet avantage de la raison, de quoi nous faisons tant de fête, et pour le respect duquel nous nous tenons maîtres et empereurs du reste des créatures, ait été mis en nous pour notre tourment ? À quoi faire la connaissance des choses si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela, et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrhon ? L'intelligence qui nous a été donnée pour notre plus grand bien, l'emploierons-nous à notre ruine, combattant le dessein de nature, et l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses outils et moyens pour sa commodité ?

Bien, me dira-t-on, votre règle serve à la mort ; mais que direz-vous de l'indigence ? Que direz-vous encore de la douleur, qu'Aristippe, Hiéronyme et la plupart des sages ont estimé le dernier mal – et ceux qui le niaient de parole le confessaient par effet ? Posidonios étant extrêmement tourmenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompée le fut voir et s'excusa d'avoir pris heure si importune pour l'ouïr deviser de la philosophie : « Qu'à Dieu ne plaise, lui dit Posidonios, que la douleur gagne tant sur moi qu'elle m'empêche d'en discourir et d'en parler ! », et se jeta sur ce même propos du mépris de la douleur. Mais cependant elle jouait son rôle et le pressait incessamment. À quoi il s'écriait : « Tu as beau faire, douleur, si [*pourtant*] ne dirai-je pas que tu sois mal. » Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte-t-il pour le mépris de la douleur ? Il ne débat que du mot, et cependant, si ces pointures [*douleurs poignantes*] ne l'émeuvent, pourquoi en rompt-il son propos ? Pourquoi pense-t-il faire beaucoup de ne l'appeler pas mal ?

Ici, tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinons du reste, c'est ici la certaine science, qui joue son rôle. Nos sens mêmes en sont juges,

Si les sens nous trompent, la raison tout entière n'est, elle aussi, qu'erreur.
(Lucrèce, La Nature des choses, IV, 485)

Ferons-nous croire à notre peau que les coups d'étrivière la chatouillent ? Et à notre goût que l'aloès soit du vin de graves ? Le pourceau de Pyrrhon est ici de notre écot [*parti*]. Il est bien sans effroi à la mort, mais, si on le bat, il crie et se tourmente. Forcerons-nous la générale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur ? Les arbres mêmes

semblent gémir aux offenses qu'on leur fait. La mort ne se sent que par le discours [*raisonnement*], d'autant que c'est le mouvement d'un instant :

Ou elle est passée, ou elle va venir : il n'est rien de présent en elle.
(Vers tiré d'une satire de La Boétie adressée à Montaigne)

Et la mort fait moins de mal que l'attente de la mort.
(Ovide, *Héroïdes*, Ariane à Thésée, 82)

Mille bêtes, mille hommes sont plutôt morts que menacés. Et à la vérité ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avant-coureuse coutumière.

Toutefois, s'il en faut croire un saint père : *La mort n'est un mal que par ce qui la suit* (Saint Augustin, *Cité de Dieu* I, 11). Et je dirai encore plus vraisemblablement que ni ce qui va devant, ni ce qui vient après n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faussement. Et je trouve par expérience que c'est plutôt l'impatience de [*incapacité de supporter*] l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griève [*pénible*] de ce qu'elle nous menace de mourir. Mais la raison accusant notre lâcheté de craindre chose si soudaine, si inévitable, si insensible, nous prenons cet autre prétexte plus excusable.

Tous les maux qui n'ont autre danger que du mal, nous les disons sans danger ; celui des dents ou de la goutte, pour grave qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie ? Or bien présupposons-le qu'en la mort nous regardons principalement la douleur. Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles qu'elle nous fait souffrir.

Ainsi n'ayons affaire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de notre être, et volontiers – car je suis l'homme du monde qui lui veux autant de mal, et qui la fuis autant, pour jusqu'à présent n'avoir pas eu, Dieu merci ! grand commerce avec elle. Mais il est en nous sinon de l'anéantir, au moins de l'amoindrir par la patience, et, quand bien le corps s'en émouvrait, de maintenir ce néanmoins l'âme et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'était [*s'il n'était pas en nous de l'amoindrir*], qui aurait mis en crédit parmi nous la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la résolution ? Où joueraient-elles leur rôle s'il n'y a plus de douleur à défier ? *La vaillance est avide de danger* (Sénèque, *La Providence*, IV). S'il ne faut coucher sur la dure, soutenir armé de toutes pièces la chaleur du midi, se paître d'un cheval et d'un âne, se voir détailler en pièces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cautériser et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loin de fuir le mal et la douleur, ce que disent les sages, que, des actions également bonnes, celle-là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine. *En effet, ce n'est pas dans la joie, ni dans le plaisir, ni dans le rire, ni dans le jeu, compagnons de la légèreté, qu'on est heureux, mais plutôt, souvent, dans la tristesse, par la fermeté et la constance* (Cicéron, *Les Fins*, II, 20). Et à cette cause il a été impossible de persuader à nos pères que les conquêtes faites par vives forces, au hasard de la guerre, ne fussent plus avantageuses que celles qu'on fait, en toute sûreté, par pratiques et menées [*ruses et artifices*] :

Il y a plus de joie dans la vertu quand elle nous coûte.
(Lucain, *La Pharsale*, IX, 404)

Davantage, cela doit nous consoler que, naturellement, *si la douleur est violente elle est courte, si elle est longue elle est légère* (Cicéron, *Les Fins*, II, 29 ; traduction de Montaigne). Tu ne la sentiras guère longtemps si tu la sens trop ; elle mettra fin à soi ou à toi : l'un et l'autre reviennent à un. Si tu ne la portes [*supportes*], elle t'emportera. *Souviens-toi que la mort met fin aux plus grandes douleurs : les petites ont beaucoup d'intermittences et nous sommes maîtres des moyennes. Tolérables, nous les supportons ; intolérables, nous nous y dérobons en sortant, comme d'un théâtre, d'une vie qui ne nous plaît pas* (Cicéron, *Les Fins*, I, 15).

Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'être pas accoutumés de prendre notre principal contentement en l'âme, de ne nous attendre point assez à [*ne pas compter suffisamment sur*] elle, qui est seule et souveraine maîtresse de notre condition et conduite. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli. Elle est variable en toute sorte de formes, et range à soi et à son état, quel qu'il soit, les sentiments du corps et tous autres accidents. Pourtant la faut-il étudier et enquérir, et éveiller en elle ses ressorts tout-puissants. Il n'y a raison, ni prescription, ni force qui puisse contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons-lui-en un propre à notre repos et conservation, nous voilà non couverts seulement de toute offense, mais gratifiés même, et flattés, si bon lui semble, des offenses et des maux.

Elle fait son profit de tout, indifféremment. L'erreur, les songes lui servent utilement, comme une loyale matière à nous mettre à garant et en contentement.

Il est aisé à voir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la pointe de notre esprit. Les bêtes, qui le tiennent sous boucle [*en laisse*] laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs [*naturels*], et par conséquent uns, à peu près en chaque espèce, comme nous voyons par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la juridiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieux, et que nature leur a donné un juste et modéré tempérament envers la volupté et envers la douleur. Et ne peut faillir d'être juste, étant égal et commun. Mais puisque nous nous sommes émancipés de ses règles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantaisies, au moins aidons-nous à les plier du côté le plus agréable.

Platon craint notre engagement âpre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'âme au corps. Moi, plutôt au rebours, d'autant qu'il l'en déprend et décloue.

Tout ainsi que l'ennemi se rend plus aigre à notre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui lui fera tête. Il se faut opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arrière, nous appelons à nous et attirons la ruine qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l'âme.

Mais venons aux exemples qui sont proprement du gibier des gens faibles de reins, comme moi, où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres qui prennent couleur ou plus haute ou plus morne selon la feuille où l'on les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous lui en faisons. *Ils ont souffert d'autant plus*, dit saint Augustin, *qu'ils se sont livrés à la douleur* (*Cité de Dieu*, I, 10). Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien que dix coups d'épée en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les médecins et par Dieu même estimées grandes, et que nous passons avec tant de

cérémonies, il y a des nations entières qui n'en font nul compte. Je laisse à part les femmes lacédémoniennes, mais aux Suisses, parmi nos gens de pied, quel changement y trouvez-vous ? Sinon que, trottant après leurs maris, vous leur voyez aujourd'hui porter au cou l'enfant qu'elles avaient hier au ventre. Et ces Égyptiennes contrefaites [*pseudo-Égyptiennes, ou bohémiennes*], ramassées d'entre nous, vont elles-mêmes laver les leurs qui viennent de naître, et prennent leur bain en la plus prochaine rivière. Outre tant de garces [*jeunes filles*] qui dérobent [*cachent*] tous les jours leurs enfants, tant en la génération qu'en la conception, cette honnête femme de Sabinus, patricien romain, pour l'intérêt d'autrui supporta le travail de l'enfantement de deux jumeaux, seule, sans assistance, et sans voix ni gémissement. Un simple garçonnet de Lacédémone, ayant dérobé un renard (car ils craignaient encore plus la honte de leur sottise au larcin que nous ne craignons sa peine) et l'ayant mis sous cape, endura plutôt qu'il lui eût rongé le ventre que de se découvrir. Et un autre, donnant de l'encens à un sacrifice, le charbon lui étant tombé dans la manche, se laissa brûler jusqu'à l'os pour ne troubler le mystère [*cérémonie*]. Et s'en est vu un grand nombre pour le seul essai de vertu, suivant leur institution, qui ont souffert en l'âge de sept ans d'être fouettés jusqu'à la mort sans altérer leur visage. Et Cicéron les a vus se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, jusqu'à s'évanouir avant que d'avouer être vaincus. *Jamais l'usage n'aurait vaincu la nature car elle est toujours invincible ; c'est nous qui, par le bien-être, les délices, l'oisiveté, l'indolence et la nonchalance, avons pourri notre âme et, à coup de préjugés, de mauvaises habitudes, l'avons amollie et corrompue* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 27).

Chacun sait l'histoire de Scévola qui, s'étant coulé dans le camp ennemi pour en tuer le chef et ayant failli d'atteinte [*manqué son coup*], pour reprendre son effet d'une plus étrange invention et décharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui était le roi qu'il voulait tuer, non seulement son dessein, mais ajouta qu'il y avait en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que lui. Et pour montrer quel il était, s'étant fait apporter un brasier, vit et souffrit griller et rôtir son bras, jusqu'à ce que l'ennemi même en ayant horreur commanda ôter le brasier. Quoi ? celui qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisait. Et celui qui s'obstina à se moquer et à rire à l'envi des maux qu'on lui faisait : de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenaient, et toutes les inventions des tourments redoublés les uns sur les autres lui donnèrent gagné. Mais c'était un philosophe. Quoi ? un gladiateur de César endura toujours riant qu'on lui sondât et détaillât ses plaies. *Quel gladiateur, même médiocre, a jamais gémi ou changé de visage ? En a-t-on seulement vu un seul se tenir ou tomber lâchement ? Un seul, à terre et contraint de recevoir la mort, détourner la tête ?* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 17). Mêlons-y les femmes. Qui n'a ouï parler, à Paris, de celle qui se fit écorcher pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mépris de la douleur avons-nous en ce genre ? Que ne peuvent-elles ? Que craignent-elles ? pour peu qu'il y ait d'agencement à espérer en leur beauté :

Elles qui ont soin d'épiler jusqu'à la racine leurs cheveux blancs
Et de se refaire un visage tout neuf en s'arrachant la peau.
(Tibulle, I, 8, 45)

J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac pour acquérir les pâles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé [*mince*], quelles géhennes [*tortures*] ne souffrent-elles, guindées et sanglées, avec de grosses coches [*entailles*], sur les côtés, jusqu'à la chair vive ? Oui quelques fois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de notre temps de se blesser à escient, pour donner foi à leur parole ; et notre roi [*Henri III*] en récite [*rapporte*] des notables exemples de ce qu'il en a vu en Pologne et en l'endroit de lui-même. Mais, outre ce que je sais en avoir été imité en France par certains, j'ai vu une fille, pour témoigner l'ardeur de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portait en son poil [*cheveux*], quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui lui faisaient craqueter la peau et la saignaient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres [*estafilades*] pour leurs dames ; et, afin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la plaie et l'y tiennent un temps incroyable pour arrêter le sang et former la cicatrice. Gens qui l'ont vu l'ont écrit et me l'ont juré. Mais pour dix âpres [*petites pièces d'argent*], il se trouve tous les jours entre eux qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses.

Je suis bien aise que les témoins nous sont plus à main où nous en avons plus affaire ; car la Chrétienté nous en fournit à suffisance. Et, après l'exemple de notre saint guide, il y en a eu force qui, par dévotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons par témoin très digne de foi que le roi saint Louis porta la haire jusqu'à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa, et que, tous les vendredis, il se faisait battre les épaules par son prêtre de cinq chaînettes de fer, que pour cet effet il portait toujours dans une boîte. Guillaume, notre dernier duc de Guyenne, père de cette Aliénor qui transmit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse, sous un habit de religieux, par pénitence. Foulques, comte d'Anjou, alla jusqu'en Jérusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la corde au cou, devant le sépulcre de Notre-Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours, le vendredi saint, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre jusqu'à se déchirer la chair et percer jusqu'aux os ? Cela ai-je vu souvent et sans enchantement ; et disait-on (car ils vont masqués) qu'il y en avait qui, pour de l'argent, entreprenaient en cela de garantir la religion d'autrui par un mépris de la douleur d'autant plus grand que plus peuvent les aiguillons de la dévotion que de l'avarice.

Quintus Maximus enterra son fils consulaire, Marius Caton le sien préteur désigné ; et Lucius Paulus les siens deux en peu de jours, d'un visage rassis et ne portant aucun témoignage de deuil [*douleur*]. Je disais, en mes jours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avait choué [*floué*] la divine justice ; car la mort violente de trois grands enfants lui ayant été envoyée en un jour pour un âpre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prît à gratification. Et j'en ai perdu, mais en nourrice, deux ou trois sinon sans regret, au moins sans fâcherie. Si [*pourtant*] n'est-il guère accident qui touche plus au vif les hommes. Je vois assez d'autres communes occasions d'affliction qu'à peine sentirais-je si elles me venaient, et en ai méprisé, quand elles me sont venues, de celles auxquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserais m'en vanter au peuple sans rougir. *D'où l'on comprend que le chagrin n'est pas dans la nature, mais dans l'opinion* (Cicéron, *Tusculanes*, III, 28).

L'opinion est une puissante partie, hardie et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la sûreté et le repos qu'Alexandre et César ont fait l'inquiétude et les difficultés ? Térès, le père de Sitalcès, soulait [*avait coutume de*] dire que, quand il ne faisait point la guerre, il lui était avis qu'il n'y avait point différence entre lui et son palefrenier.

Caton consul, pour s'assurer de certaines villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitants de celles-ci de porter les armes, grand nombre se tuèrent : *Peuple fier qui ne pensait pas qu'on pût vivre sans armes* (Tite-Live, XXXIV, 17). Combien en savons-nous qui ont fui la douceur d'une vie tranquille, en leurs maisons, parmi leurs connaissants, pour suivre l'horreur des déserts inhabitables, et qui se sont jetés à l'abjection, vilité et mépris du monde, et s'y sont plu jusqu'à l'affectation [*les préférer*]. Le cardinal Borromée, qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la débauche à quoi le conviaient et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austère, que la même robe qui lui servait en été lui servait en hiver, n'avait pour son coucher que la paille, et, les heures qui lui restaient des occupations de sa charge, il les passait étudiant continuellement, planté sur ses genoux, ayant un peu d'eau et de pain à côté de son livre, qui était toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employait. J'en sais qui à leur escient ont tiré et profit et avancement du cocuage, de quoi le seul nom effraie tant de gens. Si la vue n'est le plus nécessaire de nos sens, elle est au moins le plus plaisant ; mais et les plus plaisants et utiles de nos membres semblent être ceux qui servent à nous engendrer ; toutefois, assez de gens les ont pris en haine mortelle pour cela seulement qu'ils étaient trop aimables, et les ont rejetés à cause de leur prix et valeur. Autant en opina des yeux celui qui se les creva [*Démocrite*].

La plus commune et la plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moi et quelques autres à pareil heur le défaut.

Et quand on demande à Thalès pourquoi il ne se marie point, il répond qu'il n'aime point à laisser lignée de soi.

Que notre opinion donne prix aux choses, il se voit par celles en grand nombre auxquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, mais à nous, et ne considérons ni leurs qualités, ni leurs utilités, mais seulement notre coût à les recouvrer, comme si c'était quelque pièce de leur substance, et appelons valeur en elles non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur ce quoi je m'avise que nous sommes grands ménagers de notre mise. Selon qu'elle pèse, elle sert de ce même qu'elle pèse. Notre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret [*sans charge utile*]. L'achat donne titre au diamant, et la difficulté à la vertu, et la douleur à la dévotion, et l'âpreté à la médecine [*médicament*].

Tel, pour arriver à la pauvreté, jeta ses écus en cette même mer que tant d'autres fouillent de toutes parts pour y pêcher des richesses. Épicure dit que l'être riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. De vrai, ce n'est pas la disette, c'est plutôt l'abondance qui produit l'avarice. Je veux dire mon expérience autour de ce sujet.

J'ai vécu en trois sortes de condition depuis être sorti de l'enfance. Le premier temps, qui a duré près de vingt années, je le passai n'ayant autres moyens que fortuits, et dépendant de l'ordonnance et secours d'autrui, sans état certain [*compte précis*] et sans prescription [*règle*]. Ma dépense se faisait d'autant plus allègrement et avec moins de soin qu'elle était toute en la témérité de la fortune [*hasard*]. Je ne fus jamais mieux. Il ne m'est jamais advenu de trouver la bourse de mes amis

close, m'étant enjoint au-delà de toute autre nécessité la nécessité de ne faillir au terme que j'avais pris à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois allongé, voyant l'effort que je me faisais pour leur satisfaire ; en manière que j'en rendais une loyauté ménagère [*économe*] et aucunement piperesse [*d'une certaine façon trompeuse*]. Je sens naturellement quelque volupté à payer, comme si je déchargeais mes épaules d'un ennuyeux poids, et de cette image de servitude ; aussi, qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste et contenter autrui. J'excepte les paiements où il faut venir à marchander et compter car, si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les éloigne honteusement et injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler sont du tout incompatibles. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander. C'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence : après une heure de débat et de barguignage, l'un et l'autre abandonnent leur parole et leurs serments pour cinq sous d'amendement. Et si [*pourtant*], empruntais avec désavantage, car, n'ayant point le cœur de requérir en présence [*de vive voix*], j'en renvoyais le hasard sur le papier, qui ne fait guère d'effort, et qui prête grandement la main au refuser. Je me remettais de la conduite de mon besoin plus gaiement aux astres, et plus librement, que je n'ai fait depuis à ma providence et à mon sens.

La plupart des ménagers [*économes*] estiment horrible de vivre ainsi en incertitude, et ne s'avisent pas, premièrement, que la plupart du monde vit ainsi. Combien d'honnêtes hommes ont rejeté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les jours, pour chercher le vent de la faveur des rois et de la fortune ? César s'endetta d'un million d'or, outre son vaillant [*fortune personnelle*], pour devenir César. Et combien de marchands commencent leur trafic [*commerce*] par la vente de leur métairie, qu'ils envoient aux Indes

À travers des flots déchaînés !
(Catulle, IV, 18)

En une si grande siccité [*sécheresse*] de dévotion, nous avons mille et mille collèges qui la passent commodément, attendant tous les jours de la libéralité du ciel ce qu'il faut à leur dîner.

Secondement, ils ne s'avisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent n'est guère moins incertaine et hasardeuse que le hasard même. Je vois d'aussi près la misère au-delà de deux mille écus de rente que si elle était tout contre moi. Car, outre ce que le sort a de quoi ouvrir cent brèches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen [*moyen terme*] entre la suprême et infime fortune :

La fortune est de verre ; dès qu'elle brille elle se brise ;
(Juste Lipse, *Politiques*, V, 18)

et envoyer cul sur pointe toutes nos défenses et levées [*digues*], je trouve que par diverses causes l'indigence se voit autant ordinairement logée chez ceux qui ont des biens que chez ceux qui n'en ont point, et qu'à l'aventure [*peut-être*] est-elle d'une certaine façon moins incommode quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre que de la recette : *Chacun est l'artisan de sa fortune* (Salluste, *La République*, I, 1). Et me semble plus misérable un riche malaisé, nécessiteux, affaireux [*dans l'embarras*], que celui qui est simplement pauvre. *Être pauvre au milieu des richesses est la plus pénible des pauvretés* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXIV).

Les plus grands princes et plus riches sont par pauvreté et disette poussés ordinairement à l'extrême nécessité. Car en est-il de plus extrême que d'en devenir tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs sujets ?

Ma seconde forme, ç'a été d'avoir de l'argent. À quoi m'étant pris, j'en fis bientôt des réserves, notables selon ma condition, n'estimant que ce fût avoir, sinon autant qu'on possède outre sa dépense ordinaire, ni qu'on se puisse fier du bien qui est encore en espérance de recette, pour claire qu'elle soit. Car, quoi ? disais-je, si j'étais surpris d'un tel ou d'un tel accident ? Et à la suite de ces vaines et vicieuses imaginations, j'allais, faisant l'ingénieux à pourvoir par cette superflue réserve à tous inconvénients, et savais encore répondre à celui qui m'alléguait que le nombre des inconvénients était trop infini, que, si ce n'était à tous, c'était à certains et plusieurs. Cela ne se passait pas sans pénible sollicitude. J'en faisais un secret. Et moi, qui ose tant dire de moi, ne parlais de mon argent qu'en mensonge, comme font les autres, qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de jamais témoigner sincèrement de ce qu'ils ont. Ridicule et honteuse prudence. Allais-je en voyage, il ne me semblait être jamais suffisamment pourvu. Et plus je m'étais chargé de monnaie, plus aussi je m'étais chargé de crainte – tantôt de la sûreté des chemins, tantôt de la fidélité de ceux qui conduisaient mon bagage, duquel, comme d'autres que je connais, je ne m'assurais jamais assez si je ne l'avais devant mes yeux. Laissais-je ma boîte [*coffre*] chez moi, combien de soupçons et pensements [*pensées*] épineux, et, qui pis est, incommunicables ! J'avais toujours l'esprit de ce côté. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir. Si je n'en faisais du tout tant que j'en dis, au moins il me coûtait à m'empêcher de le faire. De commodité, j'en tirais peu ou rien : pour avoir plus de moyen de dépense, elle ne m'en pesait pas moins. Car, comme disait Bion, autant se fâche le chevelu comme le chauve qu'on lui arrache le poil ; et depuis [*dès*] que vous êtes accoutumé et avez planté votre fantaisie sur certains monceau [*tas d'or*], il n'est plus à votre service ; vous n'oseriez l'écorner. C'est un bâtiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez. Il faut que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer. Et, auparavant, j'engageais mes hardes et vendais un cheval avec bien moins de contrainte et moins envi [*de regret*] que lorsque je ne faisais brèche à cette bourse favorite que je tenais à part. Mais le danger était que malaisément peut-on établir bornes certaines à ce désir (elles sont difficiles à trouver dans les choses qu'on croit bonnes) et arrêter un point à l'épargne. On va toujours grossissant cet amas et l'augmentant d'un nombre à autre, jusqu'à se priver vilainement de la jouissance de ses propres biens, et l'établir toute en la garde et à n'en user point.

Selon cette espèce d'usage, ce sont les plus riches gens de monnaie ceux qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pécunieux est avaricieux à mon gré.

Platon range ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse. Et la richesse, dit-il, n'est pas aveugle mais très clairvoyante, quand elle est illuminée par la prudence.

Denys le fils eut sur ce propos bonne grâce. On l'avertit que l'un de ses Syracusains avait caché dans la terre un trésor. Il lui manda de le lui apporter, ce qu'il fit, s'en réservant à la dérobée quelque partie, avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où, ayant perdu cet appétit de thésauriser, il se mit à vivre plus libéralement. Ce qu'entendant Denys lui fit rendre le demeurant de son trésor, disant que, puisqu'il avait appris à en savoir user, il le lui rendait volontiers.

Je fus quelques années en ce point. Je ne sais quel bon démon m'en jeta hors très utilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon, le plaisir de certain voyage de grande dépense ayant mis au pied cette sotte imagination. Par où je suis retombé à une troisième sorte de vie (je dis ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup, et plus réglée : c'est que je fais courir ma dépense avec ma recette ; tantôt l'une devance, tantôt l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir de quoi suffire aux besoins présents et ordinaires ; aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sauraient baster [*suffire*]. Et est folie de s'attendre que fortune elle-même nous arme jamais suffisamment contre soi. C'est de nos armes qu'il la faut combattre. Les fortuites nous trahiront au bon du fait [*moment crucial*]. Si j'amasse, ce n'est que pour l'espérance de quelque voisine emploite [*dépense prochaine*]. Non pour acheter des terres, de quoi je n'ai que faire, mais pour acheter du plaisir. *Ne pas être avide d'acquérir, c'est une fortune ; ne pas être acheteur, c'est un revenu* (Cicéron, *Paradoxes*, VI, 3). Je n'ai ni guère peur que bien me faille [*manque*], ni nul désir qu'il m'augmente : *Le fruit des richesses est dans l'abondance, et la satiété révèle l'abondance* (Cicéron, *Paradoxes*, VI, 2). Et me gratifie singulièrement que cette correction me soit arrivée en un âge naturellement enclin à l'avarice, et que je me voie défait de cette maladie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Phéraulas, qui avait passé par les deux fortunes et trouvé que l'accroît de chevance [*biens*] n'était pas accroît d'appétit au boire, manger, dormir et embrasser sa femme (et qui, d'autre part, sentait peser sur ses épaules l'importunité de l'économie, ainsi qu'elle fait à moi), délibéra de contenter un jeune homme pauvre, son fidèle ami, aboyant après les richesses, et lui fit présent de toutes les siennes, grandes et excessives – et de celles encore qu'il était en train d'accumuler tous les jours par la libéralité de Cyrus, son bon maître, et par la guerre –, moyennant qu'il prît la charge de l'entretenir et nourrir honnêtement comme son hôte et son ami. Ils vécurent ainsi, depuis, très heureusement, et également contents du changement de leur condition. Voilà un tour que j'imiterais de grand courage [*de bon cœur*].

Et loue grandement la fortune d'un vieux prélat, que je vois s'être si purement démis de sa bourse, de sa recette et de sa mise [*dépense*], tantôt à un serviteur choisi, tantôt à un autre, qu'il a coulé un long espace d'années, autant ignorant cette sorte d'affaires de son ménage comme un étranger. La fiance de [*confiance en*] la bonté d'autrui est un non léger témoignage de la bonté propre ; partant, la favorise Dieu volontiers. Et, pour son regard, je ne vois point d'ordre de maison ni plus dignement, ni plus constamment conduit que le sien. Heureux qui ait réglé à si juste mesure son besoin, que ses richesses y puissent suffire sans son soin et empêchement [*sans qu'il s'en mêle et s'en soucie*], et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'autres occupations qu'il suit, plus sortables [*appropriées*], tranquilles et selon son cœur.

L'aisance, donc, et l'indigence dépendent de l'opinion d'un chacun ; et non plus la richesse, que la gloire, que la santé n'ont qu'autant de beauté et de plaisir que leur en prête celui qui les possède. Chacun est bien ou mal selon qu'il s'en trouve. Non de qui on le croit, mais qui le croit de soi est content. Et en cela seul la croyance se donne essence et vérité.

La fortune ne nous fait ni bien ni mal : elle nous en offre seulement la matière et la semence, laquelle notre âme, plus puissante qu'elle, tourne et applique

comme il lui plaît, seule cause et maîtresse de sa condition heureuse ou malheureuse.

Les accessions externes [*acquisitions*] prennent saveur et couleur de l'interne constitution, comme les accoutrements nous échauffent non de leur chaleur, mais de la nôtre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir ; qui en abriterait un corps froid, il en tirerait même service pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace.

Certes, tout en la manière [*de même*] qu'à un fainéant l'étude sert de tourment, à un ivrogne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice au luxurieux, et l'exercice géhenne [*torture*] à un homme délicat et oisif : ainsi est-il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses, ni difficiles d'elles-mêmes, mais notre faiblesse et lâcheté les font telles. Pour juger des choses grandes et hautes, il faut une âme de même, autrement nous leur attribuons le vice qui est le nôtre. Un aviron droit semble courbe en l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voie la chose, mais comment on la voit.

Or sus [*de plus*], pourquoi de tant de discours [*arguments*], qui persuadent diversement les hommes de mépriser la mort et de porter [*supporter*] la douleur, n'en trouvons-nous quelqu'un qui fasse [*efficace*] pour nous ? Et de tant d'espèces d'imaginations, qui l'ont persuadé à autrui, que chacun n'en applique-t-il à soi une le plus selon son humeur ? S'il ne peut digérer la drogue forte et abstersive [*radicale*] pour déraciner le mal, au moins qu'il la prenne lénitive pour le soulager. *Un certain préjugé, efféminé et futile, nous domine dans la douleur comme dans le plaisir. Quand nos âmes en sont liquéfiées et coulantes de mollesse, nous ne pouvons supporter un dard d'abeille sans crier ; le tout est de savoir se dominer* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 22). Au demeurant, on n'échappe pas à la philosophie pour faire valoir outre mesure l'âpreté des douleurs et l'humaine faiblesse. Car on la contraint de se rejeter à ces invincibles répliques : s'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité il n'est aucune nécessité.

Nul n'est mal longtemps qu'à sa faute.

Qui n'a le cœur de souffrir ni la mort ni la vie, qui ne veut ni résister ni fuir, que lui ferait-on ?

CHAPITRE 15

On est puni pour s'opiniâtrer [*s'entêter*] à une place sans raison

La vaillance a ses limites, comme les autres vertus ; lesquelles franchies, on se trouve dans le train du vice, en manière que par chez elle on se peut rendre à la témérité, obstination et folie, qui [*si l'on*] n'en sait bien les bornes, malaisées en vérité à choisir [*distinguer*] sur leurs confins. De cette considération est née la coutume, que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniâtrent [*s'entêtent*] à défendre une place qui, par les règles militaires, ne peut être soutenue. Autrement, sous l'espérance de l'impunité, il n'y aurait poulailler qui n'arrêtât une armée. Monsieur le connétable de Montmorency, au siège de Pavie, ayant été commis pour passer le Tessin et se loger aux faubourgs Saint-Antoine, étant empêché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniâtra [*s'entêta*] jusqu'à se faire battre, fit pendre tout ce qui était dedans. Et encore depuis [*après*], accompagnant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le château de Villane, et tout ce qui était dedans ayant été mis en pièces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les fit pendre et étrangler pour cette même raison ; comme fit aussi le capitaine Martin du Bellay, alors gouverneur de Turin en cette même contrée, le capitaine de Saint-Bony, le reste de ses gens ayant été massacré à la prise de la place. Mais, d'autant que le jugement de la valeur et faiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids [*comparaison*] des forces qui l'assaillent – car tel s'opiniâtrerait justement contre deux couleuvrines, qui ferait l'enragé d'attendre trente canons –, où se met encore en compte la grandeur du prince conquérant, sa réputation, le respect qu'on lui doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce côté-là. Et en advient par ces mêmes termes – que tels ont si grande opinion d'eux et de leurs moyens – que, ne leur semblant point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire tête, passent le couteau partout où ils trouvent résistance, autant que fortune leur dure ; comme il se voit par les formes de sommation – et défi – que les princes d'Orient et leurs successeurs, qui sont encore, ont en usage, fière, hautaine et pleine d'un commandement barbaresque.

Et au quartier [*dans la région*] par où les Portugais écornèrent les Indes, ils trouvèrent des États avec cette loi universelle et inviolable, que tout ennemi vaincu, du roi en présence ou de son lieutenant, est hors de composition de rançon et de merci.

Ainsi surtout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un juge ennemi, victorieux et armé.

CHAPITRE 16

De la punition de la couardise

J'ouïs autrefois tenir à un prince et très grand capitaine que, pour lâcheté de cœur, un soldat ne pouvait être condamné à mort ; lui étant, à table, fait récit du procès du seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort pour avoir rendu Boulogne.

À la vérité, c'est raison qu'on fasse grande différence entre les fautes qui viennent de notre faiblesse, et celles qui viennent de notre malice. Car en celles-ci nous nous sommes bandés à notre escient contre les règles de la raison, que nature a empreintes en nous ; et en celles-là il semble que nous puissions appeler à garant cette même nature, pour nous avoir laissés en telle imperfection et défaillance ; de manière que prou [*beaucoup*] de gens ont pensé qu'on ne se pouvait prendre à nous que de ce que nous faisons contre notre conscience ; et sur cette règle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux hérétiques et mécréants, et celle qui établit qu'un avocat et un juge ne puissent être tenus de ce que par ignorance ils ont failli en leur charge.

Mais, quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la châtier par honte et ignominie. Et tient-on que cette règle a été premièrement mise en usage par le législateur Charondas, et qu'avant lui les lois de Grèce punissaient de mort ceux qui s'en étaient fuis d'une bataille, là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois jours assis au milieu de la place publique, vêtus de robe de femme, espérant encore s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte. *Il vaut mieux faire venir le sang aux joues d'un homme que de le répandre* (Tertullien, *Apologétique*). Il semble aussi que les lois romaines condamnaient anciennement à mort ceux qui avaient fui. Car Ammien Marcellin raconte que l'empereur Julien condamna dix de ses soldats qui avaient tourné le dos en une charge contre les Parthes à être dégradés et, après, à souffrir mort, suivant, dit-il, les lois anciennes. Toutefois, ailleurs, pour une pareille faute, il en condamne d'autres seulement à se tenir parmi les prisonniers, sous l'enseigne du bagage. L'âpre condamnation du peuple romain contre les soldats échappés de Cannes et, en cette même guerre, contre ceux qui accompagnèrent Cn. Fulvius en sa défaite, ne vint pas à la mort.

Si [*encore*] est-il à craindre que la honte les désespère et les rende non froids seulement, mais ennemis.

Du temps de nos pères, le seigneur de Franget, jadis lieutenant de la compagnie de monsieur le maréchal de Châtillon, ayant été mis par monsieur le maréchal de Chabanes, gouverneur de Fontarrabie au lieu de monsieur du Lude, et l'ayant rendu aux Espagnols, fut condamné à être dégradé de noblesse et, tant lui que sa postérité, déclaré roturier, taillable et incapable de porter armes ; et fut cette rude sentence exécutée à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouvèrent dans Guise lorsque le comte de Nassau y entra ; et autres encore depuis [*après*].

Toutefois, quand il y aurait une si grossière et apparente ou ignorance ou couardise qu'elle surpassât toutes les ordinaires, ce serait raison de la prendre pour suffisante preuve de méchanceté et de malice, et de la châtier pour telle.

CHAPITRE 17

Un trait de quelques ambassadeurs

J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles écoles qui puisse être), de ramener toujours ceux avec qui je confère aux propos des choses qu'ils savent le mieux.

Que le marin se borne à parler des vents,
Le laboureur des taureaux, le guerrier de ses blessures
Et le pâtre de ses troupeaux.
(Vers de Properce [II, 1], cités par Montaigne en italien)

Car il advient le plus souvent, au rebours, que chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise : témoin le reproche qu'Archidamos fit à Periandre, qu'il quittait la gloire de bon médecin pour acquérir celle de mauvais poète.

Voyez combien César se déploie largement à nous faire entendre ses inventions à bâtir ponts et engins ; et combien au prix [*en comparaison*] il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance et conduite de sa milice. Ses exploits le vérifient [*prouvent*] assez capitaine excellent : il se veut faire connaître excellent ingénieur, qualité en quelque façon étrangère.

Un homme de vacation [*profession*] juridique, mené ces jours passés voir une étude fournie de toutes sortes de livres de son métier, et de toute autre sorte, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir. Mais il s'arrête à gloser rudement et magistralement une barricade logée sur la vis [*escalier à vis*] de l'étude, que cent capitaines et soldats rencontrent tous les jours, sans remarque et sans offense.

Le vieux Denys était très grand chef de guerre, comme il convenait à sa fortune ; mais il se travaillait à donner principale recommandation de soi par la poésie : et si [*pourtant*] n'y savait rien.

Le bœuf nonchalant aspire à la selle, le cheval à labourer.
(Horace, *Épîtres*, I, 14, 43)

Par ce train vous ne faites jamais rien qui vaille.

Ainsi, il faut rejeter toujours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chacun à son gibier. Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le sujet de toutes gens, j'ai accoutumé de considérer qui en sont les écrivains : si ce sont personnes qui ne fassent autre profession que de lettres, j'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont médecins, je les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complexion des princes, des blessures et maladies ; si jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droits, les lois, l'établissement des polices et choses pareilles ; si théologiens, les affaires de l'Église, censures ecclésiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cérémonies ; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les déductions [*récits*] des exploits où ils se sont trouvés en personne ; si ambassadeurs, les menées, intelligences et pratiques, et manière de les conduire.

À cette cause, ce que j'eusse passé à un autre sans m'y arrêter, je l'ai pesé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey [*Guillaume du Bellay*], très entendu en telles choses. C'est qu'après avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles V [*Charles Quint*], faites au consistoire, à Rome, présents l'évêque de Mâcon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avait mêlé plusieurs paroles outrageuses contre nous, et entre autres que, si ses capitaines, soldats et sujets n'étaient d'autre fidélité et suffisance en l'art militaire que ceux du roi, tout sur l'heure il s'attacherait la corde au cou pour lui aller demander miséricorde (et de ceci il semble qu'il en crût quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il lui advint de redire ces mêmes mots) ; aussi qu'il défia le roi de le combattre en chemise, avec l'épée et le poignard, dans un bateau. Ledit seigneur de Langey, suivant son histoire, ajoute que lesdits ambassadeurs, faisant une dépêche au roi de ces choses, lui en dissimulèrent la plus grande partie, même lui célèrent les deux articles précédents. Or j'ai trouvé bien étrange qu'il fût en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur [*choisir entre*] les avertissements qu'il doit faire à son maître, même [*spécialement*] de telle conséquence, venant de telle personne, et dits en si grande assemblée. Et m'eût semblé l'office du serviteur être de fidèlement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenues, afin que la liberté d'ordonner, juger et choisir demeurât au maître. Car de lui altérer ou cacher la vérité de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, et que cela ne le pousse à quelque mauvais parti, et cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eût semblé appartenir à celui qui donne la loi, non à celui qui la reçoit ; au curateur et maître d'école, non à celui qui se doit penser inférieur non en autorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas être servi de cette façon en mon petit fait.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque prétexte, et usurpons sur la maîtrise, chacun aspire si naturellement à la liberté et autorité, qu'au supérieur nulle utilité ne doit être si chère, venant de ceux qui le servent, comme lui doit être chère leur naïve [*naturelle*] et simple obéissance.

On corrompt l'office du commander quand on y obéit par discrétion [*en jugeant*], non par sujétion. Et P. Crassus, celui que les Romains estimèrent cinq fois heureux, lorsqu'il était en Asie consul, ayant mandé à un ingénieur grec de lui faire mener le plus grand des deux mâts de navire qu'il avait vus à Athènes, pour quelque engin de batterie qu'il en voulait faire, celui-ci, sous titre de sa science, se donna loi de choisir autrement, et mena le plus petit et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment ouï ses raisons, lui fit très bien donner le fouet, estimant l'intérêt de la discipline plus que l'intérêt de l'ouvrage.

D'autre part, pourtant, on pourrait aussi considérer que cette obéissance si contrainte n'appartient qu'aux commandements précis et préfixés. Les ambassadeurs ont une charge plus libre qui, en plusieurs parties, dépend souverainement de leur disposition ; ils n'exécutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maître. J'ai vu en mon temps des personnes de commandement reprises d'avoir plutôt obéi aux paroles des lettres du roi qu'à l'occasion des affaires qui étaient près d'eux.

Les hommes d'entendement accusent encore l'usage des rois de Perse de tailler les morceaux si courts [*donner des ordres si précis*] à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance ; ce délai, en une

si longue étendue de domination, ayant souvent apporté de notables dommages à leurs affaires.

Et Crassus, écrivant à un homme du métier et lui donnant avis de l'usage auquel il destinait ce mât, semblait-il pas entrer en conférence de sa délibération et le convier à interposer son décret ?

CHAPITRE 18

De la peur

Je demeurai stupide, mes cheveux se dressèrent, ma voix s'étrangla dans ma gorge.
(Virgile, *Énéide*, II, 774)

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sais guère par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant y a que c'est une étrange passion ; et disent les médecins qu'il n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa due assiette [*place*]. De vrai, j'ai vu beaucoup de gens devenus insensés de peur ; et aux plus rassis, il est certain, pendant que son accès dure, qu'elle engendre de terribles éblouissements. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle représente tantôt les bisaïeux sortis du tombeau, enveloppés en leur suaire, tantôt des loups-garous, des lutins et des chimères. Mais, parmi les soldats mêmes, où elle devrait trouver moins de place, combien de fois a-t-elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets [*cuirassiers*], des roseaux et des cannes en gens d'armes et lanciers, nos amis en nos ennemis et la croix blanche à la rouge ?

Lorsque monsieur de Bourbon prit Rome, un porte-enseigne qui était à la garde du bourg Saint-Pierre fut saisi d'un tel effroi à la première alarme, que, par le trou d'une ruine, il se jeta, l'enseigne au poing, hors la ville, droit aux ennemis, pensant tirer [*se diriger*] vers le dedans de la ville ; et à peine, enfin, voyant la troupe de monsieur de Bourbon se ranger pour le soutenir [*lui résister*], estimant que ce fût une sortie que ceux de la ville fissent, il se reconnut et, tournant tête, rentra par ce même trou par lequel il était sorti plus de trois cents pas avant en la campagne.

Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Juille, lorsque Saint-Pol fut pris sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu ; car, étant si fort éperdu de la frayeur de se jeter avec son enseigne hors de la ville par une canonnière [*meurtrière*], il fut mis en pièces par les assaillants. Et au même siège, fut mémorable la peur qui serra, saisit et glaça si fort le cœur d'un gentilhomme qu'il en tomba raide mort par terre, à la brèche, sans aucune blessure.

Pareille peur saisit parfois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemands, deux grosses troupes prirent, d'effroi, deux routes opposites ; l'une fuyait d'où l'autre partait.

Tantôt elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers ; tantôt elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit l'empereur Théophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarènes, devint si étonné [*abasourdi*] et si transi, qu'il ne pouvait prendre parti de s'enfuir – *tant la peur fait craindre même les secours* (Quinte-Curse, III, 11) –, jusqu'à ce que Manuel, l'un des principaux chefs de son armée, l'ayant tirassé et secoué comme pour l'éveiller d'un profond somme, lui dit : « Si vous ne me suivez, je vous tuerai ; car il vaut mieux que vous perdiez la vie que si, étant prisonnier, vous veniez à perdre l'Empire. »

Alors exprime-t-elle sa dernière force quand, pour son service, elle nous rejette à la vaillance qu'elle a soustraite à notre devoir et à notre honneur. En la première

juste [*régulière*] bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied ayant pris l'épouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lâcheté, s'alla jeter au travers le gros des ennemis, lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois, achetant une honteuse fuite au même prix qu'elle eût eu d'une glorieuse victoire. C'est ce de quoi j'ai le plus de peur que la peur.

Aussi surmonte-t-elle en aigreur tous autres accidents.

Quelle affection peut être plus âpre et plus juste que celle des amis de Pompée qui étaient, en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que [*et pourtant*] la peur des voiles égyptiennes, qui commençaient à les approcher, l'étouffa, de manière qu'on a remarqué qu'ils ne s'amusèrent qu'à hâter les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron, jusqu'à ce qu'arrivés à Tyr, libres de crainte, ils eurent loi de tourner leur pensée à la perte qu'ils venaient de faire, et lâcher la bride aux lamentations et aux larmes, que cette autre plus forte passion avait suspendues[1].

La peur m'arrache alors toute sagesse du cœur.
(Ennius, cité par Cicéron, *Tusculanes*, IV, 7)

Ceux qui auront été bien frottés en quelque estour [*combat*] de guerre, tout blessés encore et ensanglantés, on les ramène bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conçu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'être exilés, d'être subjugués vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos ; là où les pauvres, les bannis, les serfs vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens qui, de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyés et précipités nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et insupportable que la mort.

Les Grecs en reconnaissent une autre espèce, qui est outre l'erreur de notre discours [*jugement*], venant, disent-ils, sans cause apparente et d'une impulsion céleste. Des peuples entiers s'en voient souvent saisis, et des armées entières. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse [*extraordinaire*] désolation. On n'y entendait que cris et voix effrayées. On voyait les habitants sortir de leurs maisons, comme à l'alarme, et se charger, blesser et entretuer les uns les autres comme si ce fussent ennemis qui vinssent à occuper leur ville. Tout y était en désordre et en tumulte, jusqu'à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent apaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela terreurs *paniques.*

1. Ce paragraphe, depuis « Quelle affection... » jusqu'à « ... suspendues », ne figure pas sur l'exemplaire de Bordeaux ; il est tiré de l'édition de 1595.

CHAPITRE 19

Qu'il ne faut juger de notre heur qu'après la mort

Il faut toujours attendre
Le dernier jour d'un homme, et personne ne peut être dit heureux
Avant la mort et les funérailles.
(Ovide, *Métamorphoses*, III, 135)

Les enfants savent le conte du roi Crésus à ce propos ; lequel, ayant été pris par Cyrus et condamné à la mort, sur le point de l'exécution il s'écria : « Ô Solon, Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'étant enquis que c'était à dire [*ce que cela voulait dire*], il lui fit entendre qu'il vérifiait alors à ses dépens l'avertissement qu'autrefois lui avait donné Solon, que les hommes, quelque beau visage que fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux jusqu'à ce qu'on leur ait vu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variété des choses humaines qui, d'un bien léger mouvement, se changent d'un état en autre tout divers. Et pourtant Agésilas, à quelqu'un qui disait heureux le roi de Perse de ce qu'il était venu fort jeune à un si puissant état : « Oui mais, dit-il, Priam en tel âge ne fut pas malheureux. »

Tantôt, des rois de Macédoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome ; des tyrans de Sicile, des pédantes [*précepteurs*] à Corinthe. D'un conquérant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en fait un misérable suppliant des bélîtres officiers d'un roi d'Égypte : tant coûta à ce grand Pompée la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et, du temps de nos pères, ce Ludovic Sforza, dixième duc de Milan, sous qui avait si longtemps branlé toute l'Italie, on l'a vu mourir prisonnier à Loches, mais après y avoir vécu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle reine [*Marie Stuart*], veuve du plus grand roi de la Chrétienté, vient-elle pas de mourir par main de bourreau ? Et mille tels exemples. Car il semble que, comme les orages et tempêtes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bâtiments, il y ait aussi là-haut des esprits envieux des grandeurs de çà-bas.

Tant il est vrai qu'une force secrète
S'acharne sur l'homme et sur sa destinée,
Se faisant un jeu de fouler aux pieds
Les nobles faisceaux et les haches redoutables.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1233)

Et semble que la fortune, quelquefois, guette à point nommé le dernier jour de notre vie pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avait bâti en longues années ; et nous fait crier, après Labérius : *Oui, j'ai vécu un jour de plus que je n'aurais dû vivre !* (Macrobe, *Saturnales*, II, 7).

Ainsi se peut prendre avec raison ce bon avis de Solon. Mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgrâces de la fortune ne tiennent rang ni d'heur ni de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu près indifférente, je trouve vraisemblable qu'il ait regardé plus

avant, et voulu dire que ce même bonheur de notre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né, et de la résolution et assurance d'une âme réglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme qu'on ne lui ait vu jouer le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance ; ou les accidents, ne nous essayant [*éprouvant*] pas jusqu'au vif, nous donnent loisir de maintenir toujours notre visage rassis. Mais à ce dernier rôle de la mort et de nous, il n'y a plus que [*rien à*] feindre, il faut parler français, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot,

Alors seulement jaillissent
Du fond du cœur des paroles sans fard,
Alors le masque tombe, et la réalité, nue, demeure.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 57)

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier trait toucher [*comparer*] et éprouver toutes les autres actions de notre vie. C'est le maître jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dit un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur.

J'ai vu plusieurs donner par leur mort réputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau-père de Pompée, rhabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avait eue de lui jusqu'alors. Épaminondas, interrogé lequel des trois il estimait le plus, ou Chabrias, ou Iphicrate, ou soi-même : « Il nous faut voir mourir, fit-il, avant que d'en pouvoir résoudre. » De vrai, on déroberait beaucoup à celui-là, qui le pèserait sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a plu ; mais en mon temps, trois les plus exécrables personnes que je connusse en toute abomination de vie, et les plus infâmes, ont eu des morts réglées et, en toutes circonstances, composées jusqu'à la perfection.

Il est des morts braves et fortunées. Je lui ai vu trancher le fil d'un progrès de merveilleux avancement, et dans la fleur de son croît, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse qu'à mon avis ses ambitieux et courageux desseins n'avaient rien de si haut que fut leur interruption. Il arriva sans y aller où il prétendait, plus grandement et glorieusement que ne portait ses désir et espérance. Et devança par sa chute le pouvoir et le nom où il aspirait par sa course.

Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comment s'en est porté le bout ; et des principales études de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est-à-dire quiètement et sourdement [*sans éclat*].

CHAPITRE 20

Que philosopher, c'est apprendre à mourir

Cicéron dit que philosopher ce n'est autre chose que s'apprêter à la mort. C'est d'autant que l'étude et la contemplation retirent en quelque façon notre âme hors de nous, et l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort ; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se résolvent enfin à ce point de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vrai, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre, en somme, à nous faire bien vivre, et à notre aise, comme dit la Sainte Écriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est notre but, quoiqu'elles en prennent divers moyens ; autrement, on les chasserait d'arrivée, car qui écouterait celui qui pour sa fin établirait notre peine et mésaise ?

Les dissensions des sectes philosophiques, en ce cas, sont verbales. *Passons bien vite sur d'aussi subtiles bagatelles* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXVII). Il y a plus d'opiniâtreté [*entêtement*] et de picoterie qu'il n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage [*rôle*] que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmi. Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. Il me plaît de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur. Et s'il signifie quelque suprême plaisir et excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour être plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus sérieusement voluptueuse. Et lui devions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel, non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. Cette autre volupté plus basse, si elle méritait ce beau nom, ce devait être en concurrence, non par privilège. Je la trouve moins pure d'incommodités et de traverses [*obstacles*] que n'est la vertu. Outre que son goût est plus momentané, fluide et caduc, elle a ses veillées, ses jeûnes et ses travaux, et la sueur et le sang ; et en outre, particulièrement, ses passions tranchantes [*souffrances poignantes*] de tant de sortes, et à son côté une satiété si lourde, qu'elle équipolle [*équivaut*] à pénitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommodités lui servent d'aiguillon et de condiment à sa douceur – comme en nature le contraire se vivifie par son contraire – et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suites et difficultés l'accablent, la rendent austère et inaccessible, là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles ennoblissent, aiguisent et rehaussent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moyenne [*procure*]. Celui-là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepèse [*égale*] son coût à son fruit, et n'en connaît ni les grâces ni l'usage. Ceux qui nous vont instruisant que sa quête est scabreuse [*périlleuse*] et laborieuse, sa jouissance agréable, que nous disent-ils par-là sinon qu'elle est toujours désagréable ? Car quel moyen humain arriva jamais à sa jouissance ? Les plus parfaits se sont bien contentés d'y aspirer et de l'approcher sans la posséder. Mais ils se trompent, vu que, de tous les plaisirs que nous connaissons, la poursuite même en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effet [*de la chose elle-même*], et

consubstantielle. L'heur et la béatitude qui reluisent en la vertu remplissent toutes ses appartenances et avenues [*dépendances et accès*], jusqu'à la première entrée et extrême barrière. Or des principaux bienfaits de la vertu est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, nous en donne le goût pur et aimable, sans qui toute autre volupté est éteinte.

Voilà pourquoi toutes les règles se rencontrent et conviennent à cet article. Et, bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mépriser la douleur, la pauvreté et autres accidents à quoi la vie humaine est sujette, ce n'est pas d'un pareil soin, tant par ce que ces accidents ne sont pas de telle nécessité (la plupart des hommes passent leur vie sans goûter de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur ni de maladie, comme Xénophile le musicien, qui vécut cent six ans d'une entière santé), qu'aussi d'autant qu'au pis-aller la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à [*faire cesser*] tous autres inconvénients. Mais quant à la mort, elle est inévitable,

Tous, nous sommes poussés vers le même terme ;
Notre lot à tous est agité dans l'urne ;
D'où il sortira pour nous envoyer
Dans la barque à Caron vers la mort éternelle.
(Horace, *Odes*, II, 3, 25)

Et par conséquent, si elle nous fait peur, c'est un sujet continuel de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne ; nous pouvons tourner sans cesse la tête, çà et là, comme en pays suspect – *comme le rocher toujours suspendu au-dessus de Tantale* (Cicéron, *Les Fins*, I, 18). Nos parlements renvoient souvent exécuter les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez-les par des belles maisons, faites-leur tant de bonne chère qu'il vous plaira,

Les mets de Sicile n'auront plus
Pour lui leur douce saveur,
Les chants d'oiseaux, pas plus que la cithare,
Ne pourront lui rendre le sommeil,
(Horace, *Odes*, III, 1, 18)

pensez-vous qu'ils s'en puissent réjouir, et que la finale intention de leur voyage leur étant ordinairement devant les yeux ne leur ait altéré et affadi le goût à toutes ces commodités ?

Il s'enquiert du voyage, compte les jours,
Mesure sa vie à la longueur du chemin,
Tourmenté par l'idée du supplice qui l'attend.
(Claudien, *Contre Rufinus*, II, 137)

Le but de notre carrière, c'est la mort ; c'est l'objet nécessaire de notre visée : si elle nous effraie, comme est-il possible d'aller un pas avant sans fièvre ? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'âne par la queue,

Un homme qui veut marcher la tête en bas.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 472)

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piège. On fait peur à nos

gens seulement de nommer la mort, et la plupart s'en signent comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main que le médecin ne leur ait donné l'extrême sentence ; et Dieu sait alors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le pâtissent [*cuisinent*].

Parce que cette syllabe frappait trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur semblait malencontreuse, les Romains avaient appris de l'amollir ou de l'étendre en périphrases. Au lieu de dire : il est mort ; il a cessé de vivre, disent-ils, il a vécu. Pourvu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté notre « feu maître Jean ».

À l'aventure, est-ce que, comme on dit, le terme vaut l'argent [*le délai vaut remise de dette*]. Je naquis entre onze heures et midi, le dernier jour de février 1533, comme nous comptons à cette heure, commençant l'an en janvier[1]. Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi trente-neuf ans ; il m'en faut pour le moins encore autant ; cependant, s'empêcher [*se tourmenter*] du pensement de chose si éloignée, ce serait folie. Mais quoi, les jeunes et les vieux laissent la vie de même condition. Nul n'en sort autrement que comme si tout présentement il y entrait. Joint qu'il n'est homme si décrépit, tant qu'il voit Mathusalem devant [*tant qu'il n'a pas atteint l'âge de Mathusalem*], qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fou que tu es, qui t'a établi les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des médecins. Regarde plutôt l'effet et l'expérience. Par le commun train des choses, tu vis depuis longtemps par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumés de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connaissants combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'y en a qui l'aient atteint ; et de ceux mêmes qui ont ennobli leur vie par renommée, fais-en registre, et j'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'après trente-cinq ans. Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité même de Jésus-Christ : or il finit sa vie à trente-trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Combien a la mort de façons de surprise ?

L'homme ne peut jamais prévoir, à chaque moment,
Le danger qu'il lui faut éviter.
(Horace, *Odes*, II, 13,13)

Je laisse à part les fièvres et les pleurésies. Qui eût jamais pensé qu'un duc de Bretagne dût être étouffé de la presse [*foule*], comme fut celui-là à l'entrée du pape Clément, mon voisin[2], à Lyon ? N'as-tu pas vu tuer un de nos rois en se jouant[3] ? Et un de ses ancêtres mourut-il pas choqué par un pourceau[4] ? Eschyle, menacé de la chute d'une maison, a beau se tenir à l'airte [*sur ses gardes*] : le voilà assommé d'un toit de tortue qui échappa des pattes d'une aigle en l'air. L'autre mourut d'un grain de raisin ; un empereur, de l'égratignure d'un peigne en se testonnant [*coiffant*] ; Émilius Lépidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis, et Aufidius, pour avoir choqué en entrant contre la porte de la

1. Jusqu'en 1564, l'année commençait à Pâques.
2. Clément V, pape de 1305 à 1314, avait été archevêque de Bordeaux.
3. Henri II fut tué dans un tournoi en 1559.
4. Philippe, fils de Louis le Gros, mourut en 1131 d'une chute de cheval provoquée par un porc, rue Saint-Antoine.

chambre du conseil. Et entre les cuisses des femmes : Cornélius Gallus, préteur, Tigillinus, capitaine du guet à Rome, Ludovic, fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue, et d'un encore pire exemple, Speusippus, philosophe platonicien, et l'un de nos papes[1]. Le pauvre Bébius, juge, cependant qu'il donne délai de huitaine à une partie, le voilà saisi, le sien de vivre étant expiré. Et Caius Julius, médecin, graissant les yeux d'un patient, voilà la mort qui clôt les siens. Et s'il m'y faut mêler, un mien frère, le capitaine Saint-Martin, âgé de vingt-trois ans, qui avait déjà fait assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, reçut un coup d'esteuf [*balle*] qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droite sans aucune apparence de contusion, ni de blessure. Il ne s'en assit, ni reposa, mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup lui causa. Ces exemples si fréquents et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse défaire du pensement de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet ?

Qu'importe-t-il, me direz-vous, comment que ce soit, pourvu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet avis et, en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse. Car il me suffit de passer [*passer le temps*] à mon aise ; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prends, si peu glorieux, au reste, et exemplaire que vous voudrez,

Si mes défauts me plaisent, s'ils m'abusent,
J'aime mieux passer pour un fou, ou un sot,
Que d'être un sage qui enrage.
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 126)

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort, nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi, quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude [*à l'improviste*] et à découvert, quels tourments, quels cris, quelle rage, et quel désespoir les accablent ! Vîtes-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'était ennemi qui se pût éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise. Mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme,

Certes, il poursuit l'homme qui le fuit
Sans épargner les jarrets ni le dos poltron
D'une jeunesse sans courage.
(Horace, *Odes*, III, 2, 14)

et que nulle trempe de cuirasse vous couvre,

Il a beau se dissimuler prudemment sous le fer et le bronze,
La mort saura découvrir sa tête abritée,
(Properce, IV, 18, 25)

apprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la

1. Probablement Jean XXII.

commune. Ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. À tout instant, représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqûre d'épingle, remâchons soudain : « Eh bien, quand ce serait la mort même ? », et, là-dessus, raidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir que, parfois, il ne nous repasse en la mémoire en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisaient les Égyptiens, qui, au milieu de leurs festins et parmi leur meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche [*squelette*] d'un homme mort pour servir d'avertissement aux conviés.

Imagine que chaque jour qui se lève est pour toi le dernier,
Et tu accueilleras avec gratitude l'heure que tu n'espérais plus.
(Horace, *Épîtres*, I, 4, 13)

Il est incertain où la mort nous attende : attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir-mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Paul-Émile répondit à celui que ce misérable roi de Macédoine, son prisonnier, lui envoyait pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en fasse la requête à soi-même. »

À la vérité, en toutes choses, si nature ne prête un peu, il est malaisé que l'art et l'industrie aillent guère avant. Je suis de moi-même non mélancolique, mais songe-creux. Il n'est rien de quoi je me sois dès toujours plus entretenu que des imaginations de la mort : voire en la saison la plus licencieuse de mon âge,

Quand mon âge en fleur roulait son gai printemps,
(Catulle, LXVIII, 16)

parmi les dames et les jeux, tel me pensait empêché [*occupé*] à digérer à part moi quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque espérance, cependant que je m'entretenais de je ne sais qui, surpris les jours précédents d'une fièvre chaude, et de sa fin, au partir d'une fête pareille, et la tête pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moi, et qu'autant m'en pendait à l'oreille :

Bientôt, elle aura fui (la jouissance de ce monde), *et jamais plus*
Il ne nous sera donné de la rappeler à nous.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 925)

Je ne ridais non plus le front de ce pensement-là que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqûres de telles imaginations. Mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans [*sans aucun*] doute. Autrement, de ma part, je fusse en continuelle frayeur et frénésie ; car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fit moins d'état de sa durée. Ni la santé, que j'ai jouie jusqu'à présent très vigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en allonge l'espérance, ni les maladies ne me la raccourcissent. À chaque minute il me semble que je m'échappe. Et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peut être fait un autre jour le peut être aujourd'hui. » De vrai, les hasards [*risques*] et dangers nous approchent peu ou rien de notre fin ; et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions

d'autres sur nos têtes, nous trouverons que, gaillards et fiévreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est également près. *Personne n'est plus fragile qu'un autre ; personne n'est plus sûr du lendemain* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCI).

Ce que j'ai à faire avant mourir, pour l'achever, tout loisir me semble court, fût-ce d'une heure. Quelqu'un, feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un mémoire de quelque chose que je voulais être faite après ma mort. Je lui dis, comme il était vrai, que, n'étant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, je m'étais hâté de l'écrire là pour ne m'assurer point [*parce que je n'étais pas sûr*] d'arriver jusque chez moi. Comme celui qui continuellement me couve de mes pensées et les couche en moi, je suis à toute heure préparé environ ce que je puis être. Et ne m'avertira de rien de nouveau la survenance de la mort.

Il faut être toujours botté et prêt à partir en tant qu'en nous est, et surtout se garder qu'on n'ait alors affaire qu'à soi :

Pourquoi, dans une vie si courte,
Une telle ardeur à former des projets ?
(Horace, *Odes*, II, 16, 17)

Car nous y aurons assez de besogne sans autre surcroît. L'un se plaint plus que de la mort de quoi elle lui rompt le train d'une belle victoire ; l'autre, qu'il lui faut déloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrôlé l'institution [*éducation*] de ses enfants ; l'un plaint [*regrette*] la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commodités principales de son être.

Je suis pour cette heure en tel état, Dieu merci, que je puis déloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me peser. Je me dénoue partout ; mes adieux sont à demi pris de chacun, sauf de moi. Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en déprit plus universellement que je m'attends de faire.

Malheur ! disent les hommes,
Malheureux que nous sommes,
Puisqu'un seul jour, jour fatal,
A suffi pour nous ôter les douceurs de la vie !
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 898)

Et le bâtisseur :

Mes travaux demeurent inachevés,
Puissantes murailles qui menacent ruine.
(*Virgile*, Énéide, IV, 88)

Il ne faut rien desseigner [*projeter*] de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour n'en voir la fin. Nous sommes nés pour agir :

Quand je mourrai, je veux que la mort me surprenne en plein ouvrage.
(Ovide, *Amours*, II, 10, 36)

Je veux qu'on agisse, et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un qui, étant à l'extrémité, se

plaignait incessamment de quoi sa destinée coupait le fil de l'histoire qu'il avait en main, sur le quinzième ou seizième de nos rois.

Ils omettent toutefois d'ajouter :
« Ce qui nous sera ôté en même temps,
C'est le regret de ces biens ».
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 900)

Il faut se décharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières joignant les églises, et aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour accoutumer, disait Lycurgue, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, et afin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois nous avertisse de notre condition :

Plus encore, on avait coutume, jadis,
D'égayer les festins par des meurtres,
De mêler aux banquets
Le cruel spectacle de combats de gladiateurs
Qui souvent s'écroulaient jusque sur les coupes
Et inondaient les tables d'un flot de sang ;
(Silius Italicus, XI, 51)

et comme les Égyptiens, après leurs festins, faisaient présenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur criait : « Bois et te réjouis, car, mort, tu seras tel », aussi ai-je pris en coutume d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en bouche ; et n'est rien de quoi je m'informe si volontiers que de la mort des hommes – quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu –, ni endroit des histoires que je remarque si attentivement.

Il y paraît à la farcissure de mes exemples ; et que j'ai en particulière affection cette matière. Si j'étais faiseur de livres, je ferais un registre commenté des morts diverses. Qui apprendrait les hommes à mourir leur apprendrait à vivre.

Dicéarque en fit un de pareil titre, mais d'autre et moins utile fin.

On me dira que l'effet surmonte de si loin l'imagination, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez-les dire : le préméditer donne sans doute grand avantage. Et puis, n'est-ce rien d'aller au moins jusque-là sans altération et sans fièvre ? Il y a plus : nature même nous prête la main et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre, je m'aperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie j'entre naturellement en quelque dédain de la vie. Je trouve que j'ai bien plus affaire à digérer cette résolution de mourir quand je suis en santé que quand je suis en fièvre. D'autant que je ne tiens plus si fort aux commodités de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en vois la mort d'une vue beaucoup moins effrayée. Cela me fait espérer que, plus je m'éloignerai de celle-là et approcherai de celle-ci, plus aisément j'entrerai en composition de leur échange. Tout ainsi que j'ai essayé [*éprouvé*] en plusieurs autres occurrences ce que dit César – que les choses nous paraissent souvent plus grandes de loin que de près –, j'ai trouvé que, sain, j'avais eu les maladies beaucoup plus en horreur que lorsque je les ai senties. L'allégresse où je suis, le plaisir et la force me font paraître l'autre état si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommodités de moitié et les conçois plus pesantes que je ne les

trouve quand je les ai sur les épaules. J'espère qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons à ces mutations et déclinaisons [*diminutions*] ordinaires que nous souffrons, comme nature nous dérobe le goût de notre perte et empirement. Que reste-t-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, et de sa vie passée ?

Hélas ! quelle part de vie reste-t-il aux vieillards ?
(Maximianus, ou Pseudo-Gallus, I, 16)

César, à un soldat de sa garde, recru et cassé, qui vint en la rue lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien décrépit, répondit plaisamment : « Tu penses donc être en vie ? » Qui y tomberait tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement. Mais, conduits par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce misérable état et nous y apprivoise ; si [*si bien*] que nous ne sentons aucune secousse quand la jeunesse meurt en nous, qui est en essence et en vérité une mort plus dure que n'est la mort entière d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse. D'autant que le saut n'est pas si lourd du mal-être au non-être, comme il est d'un être doux et fleurissant à un être pénible et douloureux.

Le corps, courbe et plié, a moins de force à soutenir un faix ; aussi a notre âme : il la faut dresser et élever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint ; si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter, qui est chose comme surpassant l'humaine condition, qu'il est impossible que l'inquiétude, le tourment, la peur, non le moindre déplaisir, logent en elle,

Rien n'ébranle sa fermeté :
Ni le regard d'un tyran menaçant,
Ni l'auster furieux qui bouleverse l'Adriatique,
Ni la main puissante de Jupiter lançant la foudre.
(Horace, *Odes*, III, 3,3)

Elle est rendue maîtresse de ses passions et concupiscences, maîtresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté et de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet avantage qui pourra ; c'est ici la vraie et souveraine liberté, qui nous donne de quoi faire la figue à la force et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers :

tes mains et tes pieds dans les fers,
Je te ferai garder par un cruel geôlier.
– Un dieu en personne, quand je le voudrai, me délivrera.
Il veut sans doute dire : je mourrai. La mort est le terme ultime de tout.
(Horace, *Épîtres*, I, 16, 76)

Notre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain que le mépris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoi craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut être regrettée, et, puisque nous sommes menacés de tant de façons de mort, n'y a-t-il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soutenir une ?

Que chaut-il [*qu'importe*] quand ce soit, puisqu'elle est inévitable ? À celui

qui disait à Socrate : « Les trente tyrans t'ont condamné à la mort. – Et nature a eux [*les a condamnés*] », répondit-il.

Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine !

Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, aussi fera la mort de toutes choses notre mort. Par quoi c'est pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie. Ainsi pleurâmes-nous, ainsi nous coûta-t-il d'entrer en celle-ci, ainsi nous dépouillâmes-nous de notre ancien voile en y entrant.

Rien ne peut être grave qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si longtemps chose de si bref temps ? Le long temps vivre et le peu de temps vivre sont rendus tout un par la mort. Car le long et le court ne sont point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit qu'il y a des petites bêtes, sur la rivière d'Hypanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se moque de voir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée ? Le plus et le moins, en la nôtre, si nous la comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montagnes, des rivières, des étoiles, des arbres, et même de certains animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force :

« Sortez, dit-elle[1], de ce monde comme vous y êtes entrés. Le même passage que vous fîtes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers ; c'est une pièce de la vie du monde,

Les mortels peuvent vivre aux dépens les uns des autres ;
Et, tels des coureurs, se passer de main en main le flambeau de la vie.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 76)

Changerai-je pas pour vous cette belle contexture des choses ? C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort ; vous vous fuyez vous-mêmes. Celui votre être que vous jouissez est également parti [*appartient également*] à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre,

En nous donnant la vie, notre première heure l'a entamée.
(Sénèque, *Hercule furieux*, III, 874)

Nous mourons en naissant, et la fin de notre vie est inscrite dans son origine.
(Manilius, *Astronomiques*, IV, 16)

Tout ce que vous vivez, vous le dérobez à la vie ; c'est à ses dépens. Le continuel ouvrage de votre vie, c'est bâtir la mort. Vous êtes en la mort pendant que vous êtes en vie. Car vous êtes après la mort quand vous n'êtes plus en vie. Ou, si vous aimez mieux ainsi : vous êtes mort après la vie mais, pendant la vie, vous êtes mourant, et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement.

1. À partir d'ici, Montaigne donne la parole à Nature, lui prêtant les mots de Lucrèce (fin du livre III de *La Nature des choses*), qu'il émaille de citations des *Lettres à Lucilius* de Sénèque.

Si vous avez fait votre profit de la vie, vous en êtes repu, allez-vous en satisfait,

Pourquoi, alors, ne pas te retirer en convive rassasié ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 938)

Si vous n'en avez su user, si elle vous était inutile, que vous chaut-il de l'avoir perdue, à quoi faire la voulez-vous encore ?

Si la vie t'est amère, pourquoi t'exposer, en la prolongeant,
À voir ce dernier délai disparaître à son tour sans plus de profit.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 941)

La vie n'est de soi ni bien ni mal : c'est la place du bien et du mal selon que vous la leur faites.

Et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu. Un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumière, ni d'autre nuit. Ce soleil, cette lune, ces étoiles, cette disposition, c'est ceux mêmes que vos aïeux ont jouis, et qui entretiendront vos arrière-neveux :

Vos pères n'en ont pas vu d'autres,
Vos descendants n'en contempleront pas d'autres.
(Manilius, I, 522)

Et, au pis-aller, la distribution et la variété de tous les actes de ma comédie se parfournissent [*s'accomplissent*] en un an. Si vous avez pris garde au branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu. Il n'y sait autre finesse que de recommencer. Ce sera toujours cela même,

nous tournons dans le même cercle sans en sortir jamais.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1080)

L'année roule sur elle-même et sans cesse recommence sa route.
(Virgile, *Géorgiques*, II, 402)

Je ne suis pas délibérée de vous forger autres nouveaux passe-temps,

Car inventer pour toi un plaisir nouveau, c'est hors de question :
Toutes choses sont les mêmes toujours.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 944)

Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite.

L'égalité est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'être compris où tous sont compris ? Aussi avez-vous beau vivre, vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à être mort ; c'est pour néant : aussi longtemps serez-vous en cet état-là que vous craignez comme si vous étiez mort en nourrice,

tu peux bien, à force de vivre,
Enterrer d'innombrables générations :
La mort t'attendra toujours, la mort éternelle.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1090)

Et si [*ainsi*] vous mettrai en tel point auquel vous n'aurez aucun mécontentement,

Dans la mort véritable, pas d'autre toi-même,
Nul vivant pour se lamenter sur ta disparition,

Personne qui te ressemble aux côtés de ton corps gisant.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 885)

Ni ne désirez la vie que vous plaignez [*regrettez*] tant,

Personne, alors, ne se soucie de réclamer son être et sa vie ;
Il ne nous reste aucun regret de nous-même.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 919)

La mort est moins à craindre que rien s'il y avait quelque chose de moins (vers de Lucrèce [*La Nature des choses*, III, 926] traduits par Montaigne).

Elle ne vous concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous êtes ; mort, parce que vous n'êtes plus.

Nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps n'était non plus vôtre que celui qui s'est passé avant votre naissance ; et ne vous touche non plus,

Jette les yeux sur tous ces âges qui nous ont précédés,
Ce long morceau d'éternité, comme ils nous sont indifférents !
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 972)

Où que votre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vécu longtemps, qui a peu vécu ; attendez-vous-y pendant que vous y êtes. Il gît en votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu. Pensiez-vous jamais n'arriver là où vous alliez sans cesse ? Encore n'y a-t-il chemin qui n'ait son issue.

Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-t-il pas même train que vous allez ?

Toutes choses vous suivront dans la mort.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 968)

Tout ne branle-t-il pas votre branle ? Y a-t-il chose qui ne vieillisse avec vous ? Mille hommes, mille animaux et mille autres créatures meurent en ce même instant que vous mourez :

Et nulle nuit jamais n'a succédé au jour, nulle aurore n'a relayé la nuit
Sans qu'elles n'aient entendu, mêlées aux vagissements plaintifs du petit enfant,
Les lugubres lamentations, compagnes de la mort et des noires funérailles.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 578)

À quoi faire y reculez-vous si vous ne pouvez tirer arrière. Vous en avez assez vu qui se sont bien trouvés de mourir, échevant [*évitant*] par là des grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous vu ? Si [*aussi*] est-ce grande simplesse [*naïveté*] de condamner chose que vous n'avez éprouvée ni par vous, ni par autre. Pourquoi te plains-tu de moi et de la destinée ? Te faisons-nous tort ? Est-ce à toi de nous gouverner, ou à nous toi ? Encore que ton âge ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est homme entier, comme un grand.

Ni les hommes, ni leurs vies ne se mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions de celle-ci par le dieu même du temps et de la durée, Saturne, son père. Imaginez, de vrai, combien serait une vie perdurable [*éternelle*] moins supportable à l'homme et plus pénible que n'est la vie que je lui ai donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ai à escient mêlé quelque peu d'amertume pour vous empêcher,

voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrètement [*sans discernement*]. Pour vous loger en cette modération – ni de fuir la vie, ni de refuir à [*reculer devant*] la mort – que je demande de vous, j'ai tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur.

J'appris à Thalès, le premier de vos sages, que le vivre et le mourir étaient indifférents ; par où, à celui qui lui demanda pourquoi donc il ne mourait, il répondit très sagement : "Parce qu'il est indifférent."

L'eau, la terre, le feu et autres membres de ce mien bâtiment ne sont non plus instruments de ta vie qu'instruments de ta mort. Pourquoi crains-tu ton dernier jour ? Il ne confère [*contribue*] non plus à ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude : il la déclare. Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive[1]. »

Voilà les bons avertissements de notre mère nature. Or j'ai pensé souvent d'où venait cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons – autrement ce serait une armée de médecins et de pleurards –, et, elle étant toujours une, qu'il y ait toutefois beaucoup plus d'assurance parmi les gens de village et de basse condition que chez les autres. Je crois à la vérité que ce sont ces mines et appareils [*apparats*] effroyables, de quoi nous l'entourons, qui nous font plus peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre, les cris des mères, des femmes et des enfants, la visitation de personnes étonnées et transies, l'assistance d'un nombre de valets pâles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumés, notre chevet assiégé de médecins et de prêcheurs ; [*en*] somme, tout horreur et tout effroi autour de nous. Nous voilà déjà ensevelis et enterrés. Les enfants ont peur de leurs amis mêmes quand ils les voient masqués ; aussi avons-nous. Il faut ôter le masque aussi bien des choses que des personnes : ôté qu'il sera, nous ne trouverons au-dessous que cette même mort qu'un valet ou simple chambrière passèrent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui ôte le loisir aux apprêts de tel équipage !

1. Fin du discours de Nature.

CHAPITRE 21

De la force de l'imagination

Une imagination forte produit l'événement, disent les clercs. Je suis de ceux qui sentent très grand effort [*la force*] de l'imagination. Chacun en est heurté, mais certains en sont renversés. Son impression me perce. Et mon art est de lui échapper, non pas de lui résister. Je vivrais de la seule assistance [*présence*] de personnes saines et gaies. La vue des angoisses d'autrui m'angoisse matériellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un tousseur continuel irrite mon poumon et mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades auxquels le devoir m'intéresse que ceux auxquels je m'attends moins [*prête moins attention*] et que je considère moins. Je saisis le mal que j'étudie, et le couche en moi. Je ne trouve pas étrange qu'elle [*l'imagination*] donne et les fièvres et la mort à ceux qui la laissent faire et qui lui applaudissent. Simon Thomas était un grand médecin de son temps. Il me souvient que, me rencontrant un jour chez un riche vieillard pulmonique, et traitant avec lui des moyens de sa guérison, il lui dit que c'en était l'un de me donner occasion de me plaire en sa compagnie, et que, fichant ses yeux sur la fraîcheur de mon visage, et sa pensée sur cette allégresse et vigueur qui regorgeaient de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet état florissant en quoi j'étais, son habitude [*état*] s'en pourrait amender. Mais il oubliait à dire que la mienne s'en pourrait empirer aussi.

Gallus Vibius banda si bien son âme à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son jugement hors de son siège, si bien que jamais depuis [*après*] il ne l'y put remettre ; et se pouvait vanter d'être devenu fou par sagesse.

Il y en a qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau. Et celui qu'on débandait [*déliait*] pour lui lire sa grâce se trouva raide mort sur l'échafaud du seul coup de son imagination. Nous tressuons [*suons*], nous tremblons, nous pâlissons et rougissons aux secousses de nos imaginations, et, renversés dans la plume, sentons notre corps agité à leur branle, quelquefois jusqu'à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'échauffe si avant en son harnais, tout endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux désirs,

> *Au point que, dans l'illusion d'accomplir l'acte sexuel,*
> *Ils répandent leur semence à grands flots et souillent leurs vêtements.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1029)

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croître, la nuit, des cornes à tel qui ne les avait pas en se couchant, toutefois l'événement de Cyppus, roi d'Italie, est mémorable, lequel, pour avoir assisté le jour avec grande affection [*passion*] au combat des taureaux, et avoir eu en songe, toute la nuit, des cornes en la tête, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crésus la voix que nature lui avait refusée. Et Antiochus prit la fièvre de la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son âme. Pline dit avoir vu Lucius Cossitius de femme changé en homme le jour de ses noces. Pontanus et d'autres racontent pareilles métamorphoses advenues en Italie ces siècles passés. Et par véhément désir de lui et de sa mère,

Iphis accomplit, garçon, des vœux qu'il avait prononcés femme.
(Ovide, *Métamorphoses*, IX, 793)

Passant à Vitry-le-François, je pus voir un homme que l'évêque de Soissons avait nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitants de là ont connu et vu fille jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, nommée Marie. Il était à cette heure-là fort barbu, et vieux, et point marié. Faisant, dit-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent [*apparurent*] ; et est encore en usage, entre les filles de là, une chanson par laquelle elles s'entr'avertissent de ne faire point de grandes enjambées de peur de devenir garçons, comme Marie-Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre fréquent ; car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement attachée à ce sujet que, pour n'avoir si souvent à rechoir en même pensée et âpreté de désir, elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices [*stigmates*] du roi Dagobert et de saint François. On dit que les corps s'en enlèvent [*s'élèvent*], telle fois, de leur place. Et Celse récite [*rapporte*] d'un prêtre, qui ravissait son âme en telle extase que le corps en demeurait long espace sans respiration et sans sentiment. Saint Augustin en nomme un autre, à qui il ne fallait que faire ouïr des cris lamentables et plaintifs, soudain il défaillait et s'emportait si vivement de soi qu'on avait beau le tempêter, et hurler, et le pincer, et le griller, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité : alors il disait avoir ouï des voix, mais comme venant de loin, et s'apercevait de ses échaudures et meurtrissures. Et que ce ne fût une obstination apostée [*simulée*] contre son sentiment [*sensations*], cela le montrait qu'il n'avait cependant [*pendant ce temps*] ni pouls ni haleine.

Il est vraisemblable que le principal crédit des miracles[1], des visions, des enchantements et de tels effets extraordinaires vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les âmes du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la croyance qu'elles pensent voir ce qu'elles ne voient pas.

Je suis encore de cette opinion, que ces plaisantes liaisons [*nouements d'aiguillettes : impuissance*] de quoi notre monde se voit si entravé qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'appréhension et de la crainte. Car je sais par expérience que tel, de qui je puis répondre comme de moi-même, en qui il ne pouvait choir soupçon aucun de faiblesse, et aussi peu d'enchantement, ayant ouï faire le conte, à un sien compagnon, d'une défaillance extraordinaire en quoi il était tombé sur le point qu'il en avait le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte lui vint à coup si rudement frapper l'imagination qu'il en encourut une fortune pareille ; et de là en hors [*dorénavant*] fut sujet à y rechoir, ce vilain souvenir de son inconvénient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remède à cette rêverie [*folie*] par une autre rêverie. C'est que, avouant lui-même et prêchant avant la main [*d'avance*] cette sienne sujétion, la contention [*effort*] de son âme se soulageait sur ce, qu'apportant ce mal comme attendu son obligation en amoindrissait et lui en pesait moins. Quand il a eu loi, à son choix (sa pensée débrouillée et débandée, son corps se trouvant en son dû [*en condition*]), de le faire alors premièrement tenter, saisir et surprendre à la connaissance d'autrui, il s'est guéri tout net à l'endroit de ce sujet.

1. Les « miracles » n'apparaisent plus, ici, dans l'édition de 1595.

À [*avec*] qui on a été une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste [*véritable*] faiblesse.

Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises où notre âme se trouve outre mesure tendue de désir et de respect, et notamment, si les commodités se rencontrent imprévues et pressantes, on n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble. J'en sais à qui il a servi d'y apporter le corps même commencé à rassasier d'ailleurs pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui par l'âge se trouve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant. Et tel autre à qui il a servi aussi qu'un ami l'ait assuré d'être fourni d'une contre-batterie d'enchantements certains à le préserver. Il vaut mieux que je dise comment ce fut.

Un comte de très bon lieu, de qui j'étais fort privé [*intime*], se mariant avec une belle qui avait été poursuivie de tel qui assistait à la fête, mettait en grande peine ses amis, et nommément une vieille dame, sa parente, qui présidait à ces noces et les faisait chez elle, craintive de ces sorcelleries ; ce qu'elle me fit entendre. Je la priai s'en reposer sur moi. J'avais de fortune, en mes coffres, certaine petite pièce d'or plate où étaient gravées quelques figures célestes, contre le coup de soleil et ôter la douleur de tête, la logeant à point sur la couture du test [*crâne*] ; et pour l'y tenir, elle était cousue à un ruban propre à rattacher sous le menton. Rêverie germaine à [*sœur de*] celle de quoi nous parlons. Jacques Peletier[1] m'avait fait ce présent singulier. J'avisai d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourrait courre fortune comme les autres – y ayant là des hommes pour lui en vouloir prêter d'une –, mais que hardiment il s'allât coucher, que je lui ferais un tour d'ami, et n'épargnerais à son besoin un miracle, qui était en ma puissance, pourvu que, sur son honneur, il me promît de le tenir très fidèlement secret. Seulement, comme sur la nuit on irait lui porter le réveillon, s'il lui était mal allé, il me fît un tel signe. Il avait eu l'âme et les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me fit son signe. Je lui dis alors qu'il se levât sous couleur de nous chasser, et prît en se jouant la robe de nuit que j'avais sur moi (nous étions de taille fort voisine) et s'en vêtît, tant qu'il aurait exécuté mon ordonnance, qui fut : quand nous serions sortis, qu'il se retirât à tomber de l'eau [*uriner*] ; dît trois fois telles oraisons et fît tels mouvements ; qu'à chacune de ces trois fois il ceignît le ruban que je lui mettais en main et couchât bien soigneusement la médaille qui était attachée sur ses rognons, la figure en telle posture ; cela fait, ayant bien étreint ce ruban pour qu'il ne se pût ni dénouer ni mouvoir de sa place, que, en toute assurance, il s'en retournât à son prix fait et n'oubliât de rejeter ma robe sur son lit, en manière qu'elle les abritât tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effet, notre pensée ne se pouvant démêler que moyens si étranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur inanité leur donne poids et révérence. Somme, il fut certain que mes caractères [*talismans*] se trouvèrent plus vénériens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effet, éloigné de ma nature. Je suis ennemi des actions subtiles et feintes, et hais la finesse [*duperie*] en mes mains, non seulement récréative, mais aussi profitable. Si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roi d'Égypte, épousa Laodice, très belle fille grecque, et lui, qui se

1. Jacques Peletier du Mans, médecin, mathématicien et humaniste, qui fut l'hôte de Montaigne.

montrait gentil compagnon partout ailleurs, se trouva court à jouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce fût quelque sorcellerie. Comme dans les choses qui consistent en fantaisie, elle le rejeta à la dévotion, et, ayant fait ses vœux et promesses à Vénus, il se trouva divinement remis dès la première nuit après ses oblations et sacrifices.

Or elles ont tort de nous recueillir [*accueillir*] de ces contenances mineuses [*renfrognées*], querelleuses et fuyardes, qui nous éteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras disait que la femme qui se couche avec un homme doit avec la cotte laisser aussi la honte, et la reprendre avec le cotillon. L'âme de l'assaillant, troublée de plusieurs diverses alarmes, se perd aisément ; et à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte (et elle ne le fait souffrir qu'aux premières accointances, d'autant qu'elles sont plus bouillantes et âpres, et aussi qu'en cette première connaissance on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fièvre et dépit de cet accident qui lui dure aux occasions suivantes.

Les mariés, le temps étant tout leur, ne doivent ni presser, ni tâter leur entreprise, s'ils ne sont prêts ; et vaut mieux faillir indécemment à étrenner la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fièvre, attendant une et une autre commodité plus privée et moins alarmée, que de tomber en une perpétuelle misère pour s'être étonné et désespéré du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à saillies et divers temps légèrement essayer et offrir, sans se piquer ni opiniâtrer [*entêter*] à se convaincre définitivement soi-même. Ceux qui savent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent [*aient soin*] seulement de contre-piper leur fantaisie [*déjouer leur imagination*].

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingérant si importunément lorsque nous n'en avons que faire, et défaillant si importunément lorsque nous en avons le plus affaire, et contestant de l'autorité si impérieusement avec notre volonté, refusant avec tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutefois, en ce qu'on gourmande sa rébellion et qu'on en tire preuve de sa condamnation [*culpabilité*], il m'avait payé pour plaider sa cause, à l'aventure mettrai-je en soupçon nos autres membres, ses compagnons, de lui être allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostée [*feinte*], et avoir par complot armé le monde à l'encontre de lui, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser s'il y a une seule des parties de notre corps qui ne refuse à notre volonté souvent son opération et qui souvent ne l'exerce contre notre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui les éveillent et endorment sans notre congé. À quant [*combien*] de fois témoignent les mouvements forcés de notre visage les pensées que nous tenions secrètes, et nous trahissent aux assistants. Cette même cause qui anime ce membre anime aussi sans notre su le cœur, le poumon et le pouls, la vue d'un objet agréable répandant imperceptiblement en nous la flamme d'une émotion fiévreuse. N'y a-t-il que ces muscles et ces veines qui s'élèvent et se couchent sans l'aveu non seulement de notre volonté, mais aussi de notre pensée ? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se hérisser, ni à notre peau de frémir de désir ou de crainte. La main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas. La langue se transit et la voix se fige à son heure. Alors même que, n'ayant de quoi frire, nous le lui défendrions volontiers, l'appétit de manger et de boire ne laisse pas d'émouvoir les parties qui lui sont sujettes, ni plus ni moins que cet autre appétit ; et nous abandonne de même, hors de propos, quand bon lui semble. Les outils qui servent à décharger le ventre ont leurs propres dilatations

et compressions, outre et contre notre avis, comme ceux-ci destinés à décharger nos rognons. Et ce que, pour autoriser la toute-puissance de notre volonté, saint Augustin allègue avoir vu quelqu'un qui commandait à son derrière autant de pets qu'il en voulait, et que Vivès, son glossateur, enchérit d'un autre exemple de son temps, de pets organisés suivant le ton des vers qu'on leur prononçait, ne suppose non plus pure [*entière*] l'obéissance de ce membre ; car en est-il ordinairement de plus indiscret et tulmultuaire [*désordonné*]. Joint que j'en sais un si turbulent et revêche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maître à péter d'une haleine et d'une obligation constante et irrémittante [*incessante*], et le mène ainsi à la mort[1].

Mais notre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraisemblablement la pouvons-nous marquer de rébellion et sédition par son dérèglement et désobéissance ! Veut-elle toujours ce que nous voudrions qu'elle voulût ? Ne veut-elle pas souvent ce que nous lui prohibons de vouloir, et à notre évident dommage ? Se laisse-t-elle non plus mener aux conclusions de notre raison ? Enfin je dirai pour monsieur ma partie [*mon client*], que « plaise à considérer qu'en ce fait, sa cause étant inséparablement conjointe à un consort et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à lui, et par des arguments et charges telles, vu la condition des parties, qu'elles ne peuvent aucunement appartenir ni concerner son dit consort. Partant, se voit l'animosité et illégalité manifeste des accusateurs ». Quoi qu'il en soit, protestant que les avocats et juges ont beau quereller et sentencier, nature tirera cependant son train ; qui n'aurait fait que raison, quand elle aurait doué ce membre de quelque particulier privilège, auteur du seul ouvrage immortel des mortels. Pourtant [*c'est pourquoi*] est à Socrate action divine que la génération ; et amour, désir d'immortalité et démon immortel lui-même.

Tel, à l'aventure, par cet effet de l'imagination, laisse ici les écrouelles, que son compagnon rapporte en Espagne. Voilà pourquoi, en telles choses, l'on a accoutumé de demander une âme préparée. Pourquoi pratiquent [*préparent*] les médecins avant main [*au préalable*] la croyance de leur patient avec tant de fausses promesses de sa guérison, si ce n'est afin que l'effet de l'imagination supplée à l'imposture de leur aposème [*potion*] ? Ils savent qu'un des maîtres de ce métier leur a laissé par écrit qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule vue de la médecine faisait l'opération.

Et tout ce caprice m'est tombé présentement en main, sur le conte que me faisait un domestique apothicaire de feu mon père, homme simple, et suisse, nation peu vaine et mensongère, d'avoir connu longtemps un marchand à Toulouse, maladif et sujet à la pierre, qui avait souvent besoin de clystères et se les faisait diversement ordonner aux médecins selon l'occurrence de son mal. Apportés qu'ils étaient, il n'y avait rien omis des formes accoutumées ; souvent il tâtait s'ils étaient trop chauds. Le voilà couché, renversé, et toutes les approches faites, sauf qu'il ne s'y faisait aucune injection. L'apothicaire retiré après cette cérémonie, le patient accommodé comme s'il avait véritablement pris le clystère, il en sentait pareil effet à ceux qui les prennent. Et si le médecin n'en trouvait

1. L'édition de 1595 ajoute ici : « Et – plût à Dieu que je ne le susse que par les histoires ! – combien de fois notre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mène jusqu'aux portes d'une mort très angoisseuse ? et que l'empereur [*Claude*] qui nous donna liberté de péter partout nous en eût donné le pouvoir. »

l'opération suffisante, il lui en redonnait deux ou trois autres de même forme. Mon témoin jure que, pour épargner la dépense (car il les payait comme s'il les eût reçus), la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiède, l'effet en découvrit la fourbe [*tromperie*] et, pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il fallut revenir à la première façon.

Une femme, pensant avoir avalé une épingle avec son pain, criait et se tourmentait comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensait la sentir arrêtée ; mais, parce qu'il n'y avait ni enflure ni altération par le dehors, un habile homme, ayant jugé que ce n'était que fantaisie et opinion prise de quelque morceau de pain qui l'avait piquée en passant, la fit vomir et jeta à la dérobée, dans ce qu'elle rendit, une épingle tordue. Cette femme, croyant l'avoir rendue, se sentit soudain déchargée de sa douleur. Je sais qu'un gentilhomme, ayant traité chez lui une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après, par manière de jeu (car il n'en était rien), de leur avoir fait manger un chat en pâte ; de quoi une demoiselle de la troupe prit telle horreur, qu'en étant tombée en un grand dévoiement d'estomac et fièvre il fut impossible de la sauver. Les bêtes mêmes se voient comme nous sujettes à la force de l'imagination. Témoin les chiens, qui se laissent mourir de deuil [*douleur*] de la perte de leurs maîtres. Nous les voyons aussi japper et trémousser en songe, hennir les chevaux et se débattre.

Mais tout ceci se peut rapporter à l'étroite couture de l'esprit et du corps s'entre-communiquant leurs fortunes. C'est autre chose que l'imagination agisse quelquefois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la vérole et au mal des yeux, qui se chargent [*se communiquent*] de l'un à l'autre :

En regardant des yeux malades, les yeux deviennent malades à leur tour :
Beaucoup de maux se transmettent ainsi d'un corps à l'autre ;
(Ovide, *Remèdes à l'amour*, V, 615)

pareillement l'imagination, ébranlée avec véhémence, élance des traits qui puissent offenser l'objet étranger. L'ancienneté [*Antiquité*] a tenu de certaines femmes, en Scythie, qu'animées et courroucées contre quelqu'un elles le tuaient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule vue, signe qu'elles y ont quelque vertu éjaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dit avoir des yeux offensifs et nuisants,

Je ne sais quel œil fascine mes tendres agneaux.
(*Virgile*, *Églogues*, III, 103)

Ce sont pour moi mauvais répondants que magiciens. Tant y a que nous voyons par expérience les femmes envoyer aux corps des enfants qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantaisies, témoin celle qui engendra le maure [*Noir*]. Et il fut présenté à Charles, roi de Bohême et empereur, une fille d'auprès de Pise, toute velue et hérissée, que sa mère disait avoir été ainsi conçue à cause d'une image de saint Jean Baptiste pendue en son lit. Des animaux il en est de même, témoin les brebis de Jacob, et les perdrix et les lièvres que la neige blanchit aux montagnes. On vit dernièrement chez moi un chat guettant un oiseau au haut d'un arbre, et, s'étant fichés la vue ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oiseau s'être laissé choir comme mort entre les pattes du chat, ou

enivré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui aiment la volerie ont ouï faire le conte du fauconnier qui, arrêtant obstinément sa vue contre un milan en l'air, gageait de la seule force de sa vue le ramener contre-bas ; et le faisait, à ce qu'on dit. Car les histoires que j'emprunte, je les renvoie sur la conscience de ceux de qui je les prends.

Les discours sont à moi, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'expérience ; chacun y peut joindre ses exemples : et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est, vu le nombre et variété des accidents [*événements*].

Si je ne comme [*commente*] bien, qu'un autre comme pour moi.

Aussi, en l'étude que je traite de nos mœurs et mouvements, les témoignages fabuleux, pourvu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Paris ou à Rome, à Jean ou à Pierre, c'est toujours un tour de l'humaine capacité, duquel je suis utilement avisé par ce récit. Je le vois et en fait mon profit également en ombre qu'en corps. Et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, je prends à me servir de celle qui est la plus rare et mémorable. Il y a des auteurs desquels la fin c'est dire les événements. La mienne, si j'y savais advenir, serait dire sur ce qui peut advenir. Il est justement [*à bon droit*] permis aux écoles de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point. Je n'en fais pas ainsi pourtant, et surpasse de ce côté-là en religion superstitieuse [*scrupule*] toute foi historiale [*vérité historique*]. Aux exemples que je tire céans de ce que j'ai ouï, fait ou dit, je me suis défendu d'oser altérer jusqu'aux plus légères et inutiles circonstances. Ma conscience ne falsifie pas un iota, ma science je ne sais. Sur ce propos, j'entre parfois en pensée qu'il puisse assez bien convenir à un théologien, à un philosophe, et telles gens d'exquise [*rare*] et exacte conscience et prudence, d'écrire l'histoire. Comment peuvent-ils engager leur foi sur une foi populaire ? Comment répondre des pensées de personnes inconnues et donner pour argent comptant leurs conjectures ? Des actions à divers membres [*à plusieurs*], qui se passent en leur présence, ils refuseraient d'en rendre témoignage, assermentés par un juge ; et n'ont homme si familier des intentions duquel ils entreprennent de pleinement répondre. Je tiens moins hasardeux d'écrire les choses passées que présentes ; d'autant que l'écrivain n'a à rendre compte que d'une vérité empruntée. Certains me convient d'écrire les affaires de mon temps, estimant que je les vois d'une vue moins blessée de passion qu'un autre, et de plus près, pour l'accès que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas que, pour la gloire de Salluste, je n'en prendrais pas la peine ; ennemi juré d'obligation, d'assiduité, de constance ; qu'il n'est rien si contraire à mon style qu'une narration étendue : je me recoupe si souvent à faute d'haleine, je n'ai ni composition, ni explication [*développement*] qui vaille, ignorant au-delà d'un enfant des phrases et vocables qui servent aux choses plus communes ; pourtant [*pour cela*] ai-je pris à dire ce que je sais dire, accommodant la matière à ma force ; si j'en prenais qui me guidât, ma mesure pourrait faillir à la sienne ; que, ma liberté étant si libre, j'eusse publié des jugements, à mon gré même et selon raison, illégitimes et punissables. Plutarque nous dirait volontiers, de ce qu'il en a fait, que c'est l'ouvrage d'autrui que ses exemples soient en tout et pour tout véritables ; qu'ils soient utiles à la postérité et présentés d'un lustre [*sous un jour*] qui nous éclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue médicinale en un conte ancien, qu'il soit ainsi ou ainsi.

CHAPITRE 22

Le profit de l'un est dommage de l'autre

Démadès, athénien, condamna un homme de sa ville qui faisait métier de vendre les choses nécessaires aux enterrements, sous titre de ce qu'il en demandait trop de profit, et que ce profit ne lui pouvait venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble être mal pris, d'autant qu'il ne se fait aucun profit qu'au dommage d'autrui, et qu'à ce compte il faudrait condamner toute sorte de gain.

Le marchand ne fait bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse ; le laboureur, à la cherté des blés ; l'architecte, à la ruine des maisons ; les officiers de la justice, aux procès et querelles des hommes ; l'honneur même et pratique des ministres de la religion se tire de notre mort et de nos vices. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mêmes, dit l'ancien comique grec [*Philémon*], ni soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au-dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs pour la plupart naissent et se nourrissent aux dépens d'autrui.

Ce que considérant, il m'est venu en fantaisie comme [*que*] nature ne se dément point en cela de sa générale police, car les physiciens tiennent que la naissance, le nourrissement et l'augmentation de chaque chose sont l'altération et corruption d'une autre :

Tout changement qui fait sortir un être des limites de sa nature
Le fait mourir à son être antérieur.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 753)

CHAPITRE 23

De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue

Celui me semble avoir très bien conçu la force de la coutume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'âge de sa naissance, et continuant toujours à ce faire, gagna cela par l'accoutumance que, tout grand bœuf qu'il était, elle le portait encore. Car c'est à la vérité une violente et traîtresse maîtresse d'école que la coutume. Elle établit en nous, peu à peu, à la dérobée, le pied de son autorité. Mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'aide du temps, elle nous découvre tantôt un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous lui voyons forcer tous les coups les règles de nature. *En toutes choses, l'usage est le maître le plus puissant* (Pline, *Histoire naturelle*, XXVI, 6).

J'en crois l'antre de Platon en sa *République*, et crois les médecins, qui quittent si souvent à [*en faveur de*] son autorité les raisons de leur art ; et ce roi [*Mithridate*] qui, par son moyen, rangea son estomac à se nourrir de poison ; et la fille qu'Albert [*Albert-le-Grand*] récite s'être accoutumée à vivre d'araignées. Et en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivaient, en faisaient provision et les appâtaient [*élevaient*], comme aussi des sauterelles, fourmis, lézards, chauves-souris, et fut un crapaud vendu six écus en une nécessité de vivres ; ils les cuisent et apprêtent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs et nos viandes [*aliments*] étaient mortelles et venimeuses. *Grande est la force de l'habitude. Les chasseurs passent des nuits dans la neige ou endurent les brûlures du soleil des montagnes. Les athlètes, meurtris par le ceste, ne laissent pas s'échapper le moindre gémissement* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 17).

Ces exemples étrangers ne sont pas étranges, si nous considérons, ce que nous essayons ordinairement, combien l'accoutumance hébète nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil, et ce que les philosophes estiment de la musique céleste, que les corps de ces cercles, étant solides et venant à se lécher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et nuances de laquelle se manient les contours et changements des caroles [*danses*] des astres ; mais qu'universellement les ouïes [*oreilles*] des créatures, endormies comme celles des Égyptiens par la continuation de ce son, ne le peuvent percevoir, pour grand qu'il soit. Les maréchaux, meuniers, armuriers ne sauraient durer au bruit qui les frappe s'ils s'en étonnaient comme nous. Mon collet de fleur [*pourpoint parfumé*] sert à mon nez, mais, après que je m'en suis vêtu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Ceci est plus étrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoutumance puisse joindre et établir l'effet de son impression sur nos sens ; comme essayent [*éprouvent*] les voisins des clochers. Je loge chez moi en une tour où, à la diane et à la retraite, une fort grosse cloche sonne tous les jours l'*Ave Maria*. Ce tintamarre effraie ma tour même ; et, aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise, de manière que je l'entends sans offense, et souvent sans m'en éveiller.

Platon tança un enfant qui jouait aux noix. Il lui répondit : « Tu me tances de peu de choses. – L'accoutumance, répliqua Platon, n'est pas chose de peu. »

Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli de notre plus tendre enfance, et que notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passe-temps aux mères de voir un enfant tordre le cou à un poulet et s'ébattre à blesser un chien et un chat ; et tel père est si sot de prendre à bon augure d'une âme martiale quand il voit son fils gourmer injurieusement un paysan ou un laquais qui ne se défend point, et à gentillesse quand il le voit affiner [*abuser*] son compagnon par quelque malicieuse déloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison ; elles se germent là et s'élèvent après gaillardement, et profitent à force entre les mains de la coutume. Et est une très dangereuse institution d'excuser ces vilaines inclinations par la faiblesse de l'âge et légèreté du sujet. Premièrement, c'est nature qui parle, de qui la voix est alors plus pure et plus forte qu'elle est plus grêle. Secondement, la laideur de la piperie ne dépend pas de la différence des écus aux épingles. Elle dépend de soi. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : « Pourquoi ne tromperait-il aux écus puisqu'il trompe aux épingles ? » que, comme il font : « Ce n'est qu'aux épingles, il n'aurait garde de le faire aux écus. » Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture [*pour leur nature propre*], et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais surtout en leur cœur ; que la pensée même leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sais bien que, pour m'être duit [*entraîné*], en ma puérilité, de marcher toujours mon grand et plain [*plat*] chemin, et avoir eu à contrecœur de mêler ni tricotterie [*tricherie*] ni finesse à mes jeux enfantins (comme de vrai il faut noter que les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions), il n'est passe-temps si léger où je n'apporte du dedans, d'une propension naturelle et sans étude [*effort*], une extrême contradiction [*répugnance*] à tromper. Je manie les cartes pour les doubles [*sixième partie du sou, soit deux denier, c'est-à-dire une très petite mise*] et tiens compte comme pour les doubles doublons [*monnaie d'or de forte valeur*], lorsque le gagner et le perdre contre ma femme et ma fille m'est indifférent comme lorsqu'il y va de bon. En tout et partout, il y a assez de mes yeux à me tenir en office ; il n'y en a point qui me veillent de si près, ni que je respecte plus.

Je viens de voir chez moi un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que lui devaient les mains qu'ils en ont à la vérité à demi oublié leur office naturel. Au demeurant il les nomme ses mains ; il tranche, il charge un pistolet et le lâche, il enfile son aiguille, il coud, il écrit, il tire le bonnet, il se peigne, il joue aux cartes et aux dés, et les remue avec autant de dextérité que saurait faire quelque autre ; l'argent que je lui ai donné (car il gagne sa vie à se faire voir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en notre main. J'en vis un autre, étant enfant, qui maniait une épée à deux mains et une hallebarde, du pli du cou, à faute de mains, les jetait en l'air et les reprenait, lançait une dague et faisait craqueter un fouet aussi bien que charretier de France.

Mais on découvre bien mieux ses effets aux étranges impressions qu'elle fait en nos âmes, où elle ne trouve pas tant de résistance. Que ne peut-elle en nos jugements et en nos croyances ? Y a-t-il opinion si bizarre (je laisse à part la grossière imposture des religions, de quoi tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont vus enivrés, car cette partie étant hors de nos raisons

humaines, il est plus excusable de s'y perdre à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais d'autres opinions, y en a-t-il de si étranges qu'elle n'ait plantées et établies par lois dans les régions que bon lui a semblé ? Et est très juste cette ancienne exclamation : *Quelle honte pour un physicien, dont le rôle est d'observer et de scruter la nature, de demander à des esprits prévenus par la coutume un témoignage de vérité !* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 30).

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public et, par conséquent, que notre discours n'étaie et ne fonde.

Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde-t-on jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où, quand le roi crache, la plus favorite des dames de sa cour tend la main, et, en autre nation, les plus apparents qui sont autour de lui se baissent à terre pour ramasser en du linge son ordure.

Dérobons ici la place d'un conte. Un gentilhomme français se mouchait toujours de sa main, chose très ennemie de notre usage. Défendant là-dessus son fait (et était fameux en bonnes rencontres [*boutades*]), il me demanda quel privilège avait ce sale excrément que nous allassions lui apprêtant un beau linge délicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous ; que cela devait faire plus d'horreur et de mal au cœur que de le voir verser où que ce fût, comme nous faisons tous autres excréments. Je trouvai qu'il ne parlait pas du tout sans raison, et m'avait la coutume ôté l'apercevance de cette étrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse quand elle est récitée d'un autre pays.

Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la nature, non selon l'être de la nature. L'assuéfaction [*accoutumance*] endort la vue de notre jugement. Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux [*extraordinaires*] que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasion [*cause*], comme chacun avouerait, si chacun savait, après s'être promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres [*sa propre expérience*] et les conférer [*comparer*] sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toute nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matière, infinie en diversité. Je m'en retourne.

Il est des peuples où, sauf sa femme et ses enfants, aucun ne parle au roi que par sarbacane [*porte-voix = intermédiaire*]. En une même nation, et les vierges montrent à découvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement – à quoi cette autre coutume qui est ailleurs a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage, car les filles se peuvent abandonner à leur poste [*guise*], et, engrossées, se faire avorter par médicaments propres au vu d'un chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchands conviés à la noce couchent avec l'épousée avant lui, et, plus il y en a, plus a-t-elle d'honneur et de recommandation [*réputation*] de fermeté et de capacité ; si un officier se marie, il en va de même ; de même si c'est un noble, et ainsi des autres, sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car alors c'est au seigneur à faire ; et si [*pourtant*], on ne laisse pas d'y recommander étroitement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se voit des bordeaux [*bordels*] publics de mâles, voire et des mariages ; où les femmes vont à la guerre avec leurs maris, et ont rang non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux lèvres, aux joues, et aux orteils des pieds, mais des verges d'or bien pesantes au travers des tétins

et des fesses. Où en mangeant on s'essuie les doigts aux cuisses et à la bourse des génitoires et à la plante des pieds. Où les enfants ne sont pas héritiers, ce sont les frères et neveux ; et ailleurs les neveux seulement, sauf en la succession du prince. Où pour régler la communauté des biens, qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits, selon le besoin d'un chacun. Où l'on pleure la mort des enfants et festoie-t-on celle des vieillards. Où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non. Où l'on estime si mal de la condition des femmes qu'on y tue les femelles qui y naissent, et achète-t-on des voisins des femmes pour le besoin. Où les maris peuvent répudier sans alléguer aucune cause, les femmes non, pour cause quelconque. Où les maris ont loi de les vendre si elles sont stériles. Où ils font cuire le corps du trépassé, et puis piler jusqu'à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils mêlent à leur vin et la boivent. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens, ailleurs des oiseaux. Où l'on croit que les âmes heureuses vivent en toute liberté en des champs plaisants, fournis de toutes commodités, et que ce sont elles qui font cet écho que nous entendons. Où ils combattent en l'eau, et tirent sûrement [*avec précision*] de leurs arcs en nageant. Où, pour signe de sujétion, il faut hausser les épaules et baisser la tête, et déchausser ses souliers quand on entre au logis du roi. Où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde ont encore le nez et lèvres à dire [*coupés*] pour ne pouvoir être aimés ; et les prêtres se crèvent les yeux pour accointer leurs démons et prendre les oracles. Où chacun fait un dieu de ce qui lui plaît – le chasseur d'un lion ou d'un renard, le pêcheur de certain poisson – et des idoles de chaque action ou passion humaine ; le soleil, la lune et la terre sont les dieux principaux ; la forme de jurer, c'est toucher la terre, regardant le soleil ; et y mange-t-on la chair et le poisson crus. Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trépassé qui a été en bonne réputation au pays, touchant de la main sa tombe. Où les étrennes annuelles que le roi envoie aux princes ses vassaux, c'est du feu – l'ambassadeur qui l'apporte arrivant, l'ancien feu est éteint tout partout en la maison, et, de ce feu nouveau, le peuple dépendant de ce prince en doit venir prendre chacun pour soi, sur peine de crime de lèse-majesté. Où quand le roi, pour s'adonner du tout à la dévotion (comme ils font souvent), se retire de sa charge, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droit du royaume au troisième successeur. Où l'on diversifie la forme de la police [*gouvernement*] selon que les affaires le requièrent – on dépose le roi quand il semble bon, et substitue-t-on des anciens à prendre le gouvernement de l'État, et le laisse-t-on parfois aussi dans les mains de la commune. Où hommes et femmes sont circoncis et pareillement baptisés. Où le soldat qui en un ou divers combats est arrivé à présenter à son roi sept têtes d'ennemis est fait noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare et incivile de la mortalité des âmes. Où les femmes s'accouchent sans plainte et sans effroi. Où les femmes en l'une et l'autre jambes portent des grèves [*jambières*] de cuivre ; et, si un pou les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent épouser qu'elles n'aient offert à leur roi s'il veut de leur pucelage. Où l'on salue mettant le doigt à terre et puis le haussant vers le ciel. Où les hommes portent les charges sur la tête, les femmes sur les épaules ; elles pissent debout, les hommes accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les dieux les hommes qu'ils veulent honorer. Où non seulement jusqu'au quatrième degré,

mais en aucun plus éloigné la parenté n'est soufferte aux mariages. Où les enfants sont quatre ans en nourrice, et souvent douze – et là même il est estimé mortel de donner à l'enfant à téter tout le premier jour. Où les pères ont charge du châtiment des mâles, et les mères, à part, des femelles ; et est le châtiment de les fumer, pendus par les pieds. Où on fait circoncire les femmes. Où l'on mange toute sorte d'herbes, sans aucune discrétion [*choix*] que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur. Où tout est ouvert, et les maisons, pour belles et riches qu'elles soient, sans porte, sans fenêtre, sans coffre qui ferme – et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent les poux avec les dents, comme les magots [*singes*], et trouvent horrible de les voir écacher [*écraser*] sous les ongles. Où l'on ne coupe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs où l'on ne coupe que les ongles de la droite, ceux de la gauche se nourrissent [*poussent*] par gentillesse. Où ils nourrissent [*laissent pousser*] tout le poil du corps du côté droit, tant qu'il peut croître, et tiennent ras le poil de l'autre côté. Et en voisines provinces, celle-ci nourrit le poil de devant, celle-là le poil de derrière, et rasent l'opposite. Où les pères prêtent leurs enfants, les maris leurs femmes, à jouir aux hôtes, en payant. Où on peut honnêtement faire des enfants à sa mère, les pères se mêler à leurs filles, et à leurs fils. Où, aux assemblées des festins, ils s'entre-prêtent les enfants les uns aux autres.

Ici on vit de chair humaine ; là c'est office de piété de tuer son père en certain âge ; ailleurs les pères ordonnent, des enfants encore au ventre des mères, ceux qu'ils veulent être nourris [*élevés*] et conservés, et ceux qu'ils veulent être abandonnés et tués ; ailleurs les vieux maris prêtent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir ; et ailleurs elles sont communes sans péché ; voire en tel pays portent pour marque d'honneur autant de belles houppes frangées au bord de leurs robes qu'elles ont accointé de mâles. N'a pas fait la coutume encore une chose publique [*une république*] de femmes à part ? Leur a-t-elle pas mis les armes à la main, fait dresser des armées et livrer des batailles ? Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la tête des plus sages ne l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? Car nous savons des nations entières où non seulement la mort était méprisée, mais festoyée ; où les enfants de sept ans souffraient à être fouettés jusqu'à la mort sans changer de visage ; où la richesse était en tel mépris que le plus chétif citoyen de la ville n'eût daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'écus. Et savons des régions très fertiles en toutes façons de vivres, où toutefois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'étaient du pain, du nasitort [*cresson*] et de l'eau.

Fit-elle pas encore ce miracle, en Chio, qu'il s'y passa sept cents ans sans mémoire que femme ni fille y eût fait faute à son honneur ?

Et somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle ne fasse, ni qu'elle ne puisse ; et avec raison l'appelle Pindare, à ce qu'on m'a dit, la reine et impératrice du monde.

Celui qu'on rencontra, battant son père, répondit que c'était la coutume de sa maison : que son père avait ainsi battu son aïeul, son aïeul son bisaïeul, et, montrant son fils : « Et celui-ci me battra quand il sera venu au terme de l'âge où je suis. »

Et le père que le fils tirassait et saboulait [*secouait*] au milieu de la rue lui commanda de s'arrêter à certain huis, car lui n'avait traîné son père que jusque-là, que c'était la borne des injurieux traitements héréditaires que les enfants avaient en usage de faire aux pères en leur famille.

Par coutume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre ; et autant par coutume que par nature les mâles se mêlent aux mâles.

Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume ; chacun ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui ne s'en peut déprendre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement.

Quand ceux de Crète voulaient au temps passé maudire quelqu'un, ils priaient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coutume.

Mais le principal effet de sa puissance, c'est de nous saisir et empiéter [*enserrer*] de telle sorte qu'à peine soit-il en nous de nous ravoir de sa prise et de rentrer en nous pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vrai, parce que nous les humons avec le lait de notre naissance, et que le visage du monde se présente en cet état à notre première vue, il semble que nous soyons nés à la condition de suivre ce train. Et les communes imaginations que nous trouvons en crédit autour de nous et infuses en notre âme par la semence de nos pères, il semble que ce soient les générales et naturelles.

Par où il advient que ce qui est hors des gonds de coutume, on le croit hors des gonds de raison – Dieu sait combien déraisonnablement, le plus souvent. Si, comme nous qui nous étudions avons appris de faire, chacun qui entend une juste sentence [*opinion*] regardait incontinent par où elle lui appartient en son propre, chacun trouverait que celle-ci n'est pas tant un bon mot qu'un bon coup de fouet à la bêtise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les avis de la vérité et ses préceptes comme adressés au peuple, non jamais à soi ; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chacun les couche en sa mémoire, très sottement et très inutilement. Revenons à l'empire de la coutume.

Les peuples nourris à la liberté et à se commander eux-mêmes estiment toute autre forme de police monstrueuse et contre nature. Ceux qui sont duits [*habitués*] à la monarchie en font de même. Et quelque facilité que leur prête fortune au changement, alors même qu'ils se sont, avec grandes difficultés, défaits de l'importunité d'un maître, ils courent à en replanter un nouveau, avec pareilles difficultés, pour ne se pouvoir [*parce qu'ils ne peuvent se*] résoudre de prendre en haine la maîtrise [*l'autorité*].

Darius demandait à quelques Grecs pour combien ils voudraient prendre la coutume des Indes de manger leurs pères trépassés (car c'était leur forme [*habitude*], estimant ne leur pouvoir donner plus favorable sépulture que dans eux-mêmes) ; ils lui répondirent que pour chose du monde ils ne le feraient ; mais, s'étant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon et prendre celle de Grèce, qui était de brûler les corps de leurs pères, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous dérobe le vrai visage des choses,

Rien n'est assez grand ni assez admirable
Pour résister à l'usure du temps
Qui, peu à peu, éteint notre émerveillement.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1023)

Autrefois, ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations [*observances*], et reçue avec résolue autorité bien loin autour de nous, et ne voulant point, comme il se fait, l'établir seulement par la force des lois et des exemples, mais quêtant

toujours jusqu'à son origine, j'y trouvai le fondement si faible qu'à peine que je ne m'en dégoûtasse [*j'eus peine à ne pas m'en dégoûter*], moi qui avais à la confirmer en autrui.

C'est cette recette, de quoi Platon entreprend de chasser les amours dénaturés de son temps, qu'il estime souveraine et principale : à savoir que l'opinion publique les condamne, que les poètes, que chacun en fassent des mauvais contes. Recette par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des pères, ni les frères plus excellents en beauté l'amour des sœurs, les fables mêmes de Thyeste, d'Œdipe, de Macarée ayant, avec le plaisir de leur chant, infus cette utile croyance en la tendre cervelle des enfants.

De vrai, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez connue ; mais de la traiter et faire valoir selon nature, il est autant malaisé, comme il est aisé de la faire valoir selon l'usage, les lois et les préceptes. Les premières et universelles raisons sont de difficile perscrutation [*examen*]. Et les passent nos maîtres en écumant, ou, ne les osant pas seulement tâter, se jettent d'abordée dans la liberté de la coutume, où ils s'enflent et triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors de cette originelle source faillent encore plus et s'obligent à des opinions sauvages, comme Chrysippe, qui sema en tant de lieux de ses écrits le peu de compte en quoi il tenait les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles fussent. Qui voudra se défaire de ce violent préjudice [*préjugé*] de la coutume, il trouvera plusieurs choses reçues d'une résolution indubitable, qui n'ont appui qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne ; mais, ce masque arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus sûr état. Pour exemple, je lui demanderai alors quelle chose peut être plus étrange que de voir un peuple obligé à suivre des lois qu'il n'entendit jamais, attaché en toutes ses affaires domestiques – mariages, donations, testaments, ventes et achats – à des règles qu'il ne peut savoir, n'étant écrites ni publiées en sa langue, et desquelles par nécessité il lui faille acheter l'interprétation et l'usage ? Non selon l'ingénieuse opinion d'Isocrate – qui conseille à son roi de rendre les trafics et négociations de ses sujets libres, francs et lucratifs, et leurs débats et querelles onéreux, les chargeant de pesants subsides [*taxes*] – mais selon une opinion monstrueuse, de mettre en trafic la raison même et donner aux lois cours de marchandise. Je sais bon gré à la fortune de quoi, comme disent nos historiens, ce fut un gentilhomme gascon, et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemagne nous voulant donner les lois latines et impériales. Qu'est-il plus farouche que de voir une nation où, par légitime coutume, la charge de juger se vende, et les jugements soient payés à purs deniers comptants, et où légitimement la justice soit refusée à qui n'a de quoi la payer, et ait cette marchandise si grand crédit, qu'il se fasse en une police [*société*] un quatrième état, de gens maniant les procès, pour le joindre aux trois anciens, de l'Église, de la Noblesse et du Peuple ? Lequel état, ayant la charge des lois et souveraine autorité des biens et des vies, fasse un corps à part de celui de la noblesse, d'où il advienne qu'il y ait doubles lois, celles de l'honneur et celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires (aussi rigoureusement condamnent celles-là un démenti souffert, comme celles-ci un démenti revanché) ; par le devoir des armes, celui-là soit dégradé d'honneur et de noblesse qui souffre une injure, et, par le devoir civil, celui qui s'en venge encoure une peine capitale (qui s'adresse aux lois pour avoir raison d'une offense faite à son honneur, il se déshonore ; et qui ne s'y adresse, il en est puni et châtié par les

lois) ; et, de ces deux pièces [*magistrature, noblesse*] si diverses, se rapportant toutefois à un seul chef [*le roi*], ceux-là aient la paix, ceux-ci la guerre en charge ; ceux-là aient le gain, ceux-ci l'honneur ; ceux-là le savoir, ceux-ci la vertu ; ceux-là la parole, ceux-ci l'action ; ceux-là la justice, ceux-ci la vaillance ; ceux-là la raison, ceux-ci la force ; ceux-là la robe longue, ceux-ci la courte en partage.

Quant aux choses indifférentes, comme vêtements, qui les voudra ramener à leur vraie fin, qui est le service et commodité du corps, d'où dépend leur grâce et bienséance originelle, pour les plus monstrueux, à mon gré, qui se puissent imaginer, je lui donnerai entre autres nos bonnets carrés, cette longue queue de velours plissé qui pend aux têtes de nos femmes, avec son attirail bigarré, et ce vain modèle et inutile d'un membre [*braguette*] que nous ne pouvons seulement honnêtement nommer, duquel toutefois nous faisons montre et parade en public. Ces considérations ne détournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le style commun ; mais, au rebours, il me semble que toutes façons écartées et particulières partent plutôt de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraie raison ; et que le sage doit au-dedans retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses ; mais, quant au-dehors, qu'il doit suivre entièrement les façons et formes reçues. La société publique n'a que faire de nos pensées ; mais le demeurant, comme nos actions, notre travail, nos fortunes et notre vie propre, il le faut prêter et abandonner à son service et aux opinions communes, comme ce bon et grand Socrate refusa de sauver sa vie par la désobéissance du magistrat [*aux lois*], voire d'un magistrat très injuste et très inique. Car c'est la règle des règles, et générale loi des lois, que chacun observe celles du lieu où il est :

Le bien est d'obéir aux lois de son pays.
(Sentence grecque de Crispin)

En voici d'une autre cuvée. Il y a grand doute s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loi reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer [*modifier*] : d'autant qu'une police, c'est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble d'une telle liaison qu'il est impossible d'en ébranler une que tout le corps ne s'en sente. Le législateur des Thuriens ordonna que quiconque voudrait ou abolir une des vieilles lois ou en établir une nouvelle se présenterait au peuple la corde au cou, afin que, si la nouvelle n'était approuvée d'un chacun, il fût incontinent étranglé. Et celui de Lacédémone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse assurée de n'enfreindre aucune de ses ordonnances. L'éphore [*magistrat*] qui coupa si rudement les deux cordes que Phrinys avait ajoutées à la musique, ne s'émaie pas [*ne se soucie pas*] si elle en vaut mieux ou si les accords en sont mieux remplis ; il lui suffit pour les condamner que ce soit une altération de la vieille façon. C'est ce que signifiait cette épée rouillée de la justice de Marseille.

Je suis dégoûté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ai raison, car j'en ai vu des effets très dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans [*la Réforme*], elle n'a pas tout exploité [*causé*], mais on peut dire avec apparence [*apparence de raison*] que par accident elle a tout produit et engendré, voire et les maux et ruines qui se font depuis sans elle, et contre elle ; c'est à elle à s'en prendre au nez,

Hélas ! je souffre des blessures que mes flèches m'ont faites !
(Ovide, *Héroïde, épître de Phyllis à Démophon*, 48)

Ceux qui donnent le branle à un État sont volontiers les premiers absorbés en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guère à celui qui l'a ému [*mis en branle*] ; il bat et brouille l'eau pour d'autres pêcheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bâtiment ayant été démis et dissous, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entrée à pareilles injures. La majesté royale, dit un ancien, s'avalle [*descend*] plus difficilement du sommet au milieu qu'elle ne se précipite du milieu à fond.

Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs [*en l'occurrence les ligueurs*] sont plus vicieux de se jeter en des exemples, desquels ils ont senti et puni l'horreur et le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur même au mal faire, ceux-ci doivent aux autres la gloire de l'invention et le courage du premier effort.

Toutes sortes de nouvelle débauche puisent heureusement [*avec succès*] en cette première et féconde source les images et patrons à troubler notre police. On lit en nos lois mêmes, faites pour le remède de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toute sorte de mauvaises entreprises ; et nous advient – ce que Thucydide dit des guerres civiles de son temps – qu'en faveur des vices publics on les baptisait de mots nouveaux, plus doux, pour leur excuse, abâtardissant et amollissant leurs vrais titres. C'est pourtant pour réformer nos consciences et nos croyances. *Le prétexte est honnête* (Térence, *L'Andrienne*, I, 1, 114). Mais le meilleur prétexte de nouvelleté est très dangereux : *mieux : aucun changement de loi ne mérite approbation* (Tite-Live, XXXIV, 54). Si [*aussi*] me semble-t-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soi et présomption d'estimer ses opinions jusque-là que, pour les établir, il faille renverser une paix publique et introduire tant de maux inévitables et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'état, en chose de tel poids ; et les introduire en son pays propre. Est-ce pas mal ménagé [*administré*] d'avancer tant de vices certains et connus pour combattre des erreurs contestées et débattables ? Est-il quelque pire espèce de vices que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle connaissance ?

Le sénat osa donner en paiement cette défaite, sur le différend d'entre lui et le peuple pour le ministère de leur religion : *Que cela concernait les dieux plus qu'eux-mêmes et que ces dieux veilleraient à ce que leur culte ne fût pas profané* (Tite-Live, X, 6) – conformément à ce que répondit l'oracle à ceux de Delphes en la guerre Médique. Craignant l'invasion des Perses, ils demandèrent au dieu ce qu'ils avaient à faire des trésors sacrés de son temple : ou les cacher, ou les emporter. Il leur répondit qu'ils ne bougeassent rien ; qu'ils se soignassent [*prissent soin*] d'eux ; qu'il était suffisant pour [*capable de*] pourvoir à ce qui lui était propre.

La religion chrétienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité ; mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat [*à l'autorité*] et manutention des polices [*maintien des règlements*]. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour établir le salut du genre humain et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la merci [*faveur*] de notre ordre politique, et a soumis son progrès, et la conduite d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'élus ses favoris, et souffrant une longue perte d'années à mûrir ce fruit inestimable !

Il y a grand à dire [*grande différence*] entre la cause de celui qui suit les formes et les lois de son pays, et celui qui entreprend de les régenter et changer. Celui-là allègue pour son excuse la simplicité, l'obéissance et l'exemple ; quoi qu'il fasse, ce ne peut être malice, c'est, pour le plus, malheur. *Qui, en effet, pourrait rester indifférent devant l'antiquité manifeste de préceptes éprouvés par les témoignages les plus éclatants ?* (Cicéron, *La Divination*, I, 11).

Outre ce que dit Isocrate, que la défectuosité a plus de part à la modération que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude parti, car qui se mêle de choisir et de changer usurpe l'autorité de juger, et se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse et le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire considération m'a fermi en mon siège [*résolution*], et tenu ma jeunesse même, plus téméraire, en bride : de ne charger mes épaules d'un si lourd faix que de me rendre répondant d'une science de telle importance, et oser en celle-ci ce qu'en sain jugement je ne pourrais oser en la plus facile de celles auxquelles on m'avait instruit, et auxquelles la témérité [*légèreté*] de juger est de nul préjudice ; me semblant très inique de vouloir soumettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantaisie (la raison privée n'a qu'une juridiction privée) et entreprendre sur les lois divines ce que nulle police ne supporterait aux civiles, auxquelles encore que l'humaine raison ait beaucoup plus de commerce, si [*pourtant*] sont-elles souverainement juges de leurs juges ; et l'extrême suffisance [*capacité*] sert à expliquer et étendre l'usage qui en est reçu, non à le détourner et innover. Si quelquefois la Providence divine a passé par-dessus les règles auxquelles elle nous a nécessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser. Ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer, et exemples extraordinaires, marqués d'un exprès et particulier aveu, du genre des miracles qu'elle nous offre, pour témoignage de sa toute-puissance, au-dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impiété d'essayer à représenter [*imiter*], et que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec étonnement. Actes de son personnage [*rôle*], non pas du nôtre.

Cotta proteste bien opportunément : *En matière de religion, je me range derrière T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scévola, grands pontifes, non derrière Zénon, Cléanthe ou Chrysippe* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 2).

Dieu le sache, en notre présente querelle [*entre protestants et catholiques*], où il y a cent articles à ôter et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement reconnu les raisons et fondements de l'un et l'autre partis ? C'est un nombre, si c'est un nombre, qui n'aurait pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse [*foule*], où va-t-elle ? Sous quelle enseigne se jette-t-elle à quartier [*à l'écart*] ? Il advient de la leur comme des autres médecines faibles et mal appliquées : les humeurs qu'elle voulait purger en nous, elle les a échauffées, exaspérées et aigries par le conflit, et si [*ainsi*] nous est demeurée dans le corps. Elle n'a su nous purger par sa faiblesse, et nous a cependant affaiblis, en manière que nous ne la pouvons vider non plus, et ne recevons de son opération que des douleurs longues et intestines.

Si est-ce que [*c'est pourquoi*] la fortune, réservant toujours son autorité au-dessus de nos discours, nous présente quelquefois la nécessité si urgente, qu'il est besoin que les lois lui fassent quelque place.

Et quand on résiste à l'accroissement d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir, en tout et partout, en bride et en règle contre ceux qui ont la clef des champs, auxquels tout cela est loisible qui peut avancer leur

dessein, qui n'ont ni loi ni ordre que de suivre leur avantage, c'est une dangereuse obligation et inégalité : *Se fier à un perfide, c'est lui fournir le moyen de nuire* (Sénèque, *Œdipe*, III, 686). D'autant que la discipline ordinaire d'un État qui est en sa santé ne pourvoit pas à ces accidents extraordinaires ; elle présuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obéissance. L'aller [*manière*] légitime est un aller froid, pesant et contraint, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effréné.

On sait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octave et Caton, aux guerres civiles l'un de [*contre*] Sylla, l'autre de César, d'avoir plutôt laissé encourir toutes extrémités à leur patrie que de la secourir aux dépens de ses lois et que de rien remuer. Car, à la vérité, en ces dernières nécessités où il n'y a plus que tenir [*où résister est impossible*], il serait à l'aventure plus sagement fait de baisser la tête et prêter un peu au coup, que, s'aheurtant [*s'obstinant*] outre la possibilité à ne rien relâcher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vaudrait mieux faire vouloir aux lois ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celui [*Agésilas*] qui ordonna qu'elles dormissent vingt-quatre heures, et celui qui remua pour cette fois un jour du calendrier, et cet autre [*Alexandre*] qui du mois de juin fit le second mai. Les Lacédémoniens mêmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur pays, étant pressés de leur loi qui défendait d'élire par deux fois amiral un même personnage, et de l'autre part leurs affaires requérant de toute nécessité que Lysandre prît derechef cette charge, ils firent bien un Aracos amiral, mais Lysandre surintendant de la marine. Et de même subtilité, un de leurs ambassadeurs étant envoyé vers les Athéniens pour obtenir le changement de quelque ordonnance, et Périclès lui alléguant qu'il était défendu d'ôter le tableau où une loi était une fois posée, lui conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'était pas défendu. C'est ce de quoi Plutarque loue Philopœmen, qu'étant né pour commander il savait non seulement commander selon les lois, mais aux lois mêmes quand la nécessité publique le requérait.

CHAPITRE 24

Divers événements de même conseil[1]

Jacques Amyot, grand aumônier de France, me récita un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nôtres [*François de Guise*] (et nôtre était-il à très bonnes enseignes, encore que son origine fût étrangère), que, durant nos premiers troubles, au siège de Rouen, ce prince ayant été averti par la reine, mère du roi, d'une entreprise qu'on faisait sur sa vie, et instruit particulièrement par ses lettres de celui qui la devait conduire à chef [*mener à bien*], qui était un gentilhomme angevin ou manceau fréquentant alors ordinairement pour cet effet la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet avertissement ; mais, se promenant lendemain au mont Sainte-Catherine, d'où se faisait notre batterie à Rouen (car c'était au temps que nous la tenions assiégée), ayant à ses côtés ledit seigneur grand aumônier et un autre évêque, il aperçut ce gentilhomme qui lui avait été remarqué [*signalé*], et le fit appeler. Comme il fut en sa présence, il lui dit ainsi, le voyant déjà pâlir et frémir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je vous veux, et votre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher, car je suis instruit de votre affaire si avant que vous ne feriez qu'empirer votre marché d'essayer à le couvrir. Vous savez bien telle chose et telle (qui étaient les tenants et aboutissants des plus secrètes pièces de cette menée) ; ne faillez sur votre vie à me confesser la vérité de tout ce dessein. » Quand ce pauvre homme se trouva pris et convaincu (car le tout avait été découvert à la reine par l'un des complices), il n'eut qu'à joindre les mains et requérir la grâce et miséricorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jeter ; mais il l'en garda, suivant ainsi son propos : « Venez-çà ; vous ai-je autrefois fait déplaisir ? Ai-je offensé quelqu'un des vôtres par haine particulière ? Il n'y a pas trois semaines que je vous connais ; quelle raison vous a pu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme répondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'était aucune occasion particulière qu'il en eût, mais l'intérêt de la cause générale de son parti ; et que certains lui avaient persuadé que ce serait une exécution pleine de piété d'extirper, en quelque manière que ce fût, un si puissant ennemi de leur religion. « Or, suivit ce prince, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense ; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu homicider sans raison. Allez-vous-en, retirez-vous, que je ne vous voie plus ici ; et, si vous êtes sage, prenez dorénavant en vos entreprises des conseillers plus gens de bien que ceux-là. »

L'empereur Auguste, étant en la Gaule, reçut certain avertissement d'une conjuration que lui brassait [*tramait*] Lucius Cinna ; il délibéra de s'en venger, et manda pour cet effet au lendemain le conseil de ses amis ; mais la nuit d'entre deux il la passa avec grande inquiétude [*agitation*], considérant qu'il avait à faire

1. Diverses conséquences d'un même projet.

mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompée, et produisait en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoi donc, faisait-il, sera-t-il dit que je demeurerai en crainte et en alarme, et que je laisserai mon meurtrier se promener cependant à son aise ? S'en ira-t-il quitte, ayant assailli ma tête que j'ai sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles, par mer et par terre ? Et, après avoir [*que j'ai*] établi la paix universelle du monde, sera-t-il absous, ayant délibéré non de me meurtrir [*tuer*] seulement, mais de me sacrifier ? » Car la conjuration était faite de le tuer comme il ferait quelque sacrifice. Après cela, s'étant tenu coi quelque espace de temps, il recommençait d'une voix plus forte, et s'en prenait à soi-même : « Pourquoi vis-tu s'il importe à tant de gens que tu meures ? N'y aura-t-il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés ? Ta vie vaut-elle que tant de dommage se fasse pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront-ils reçus, lui fit-elle ? Fais ce que font les médecins quand les recettes accoutumées ne peuvent servir : ils en essayent de contraires. Par sévérité tu n'as jusqu'à cette heure rien profité [*gagné*] : Lépide a suivi Salvidiénus ; Muréna, Lépide ; Cæpion, Muréna ; Égnatus, Cæpion. Commence à expérimenter comment te succéderont [*réussiront*] la douceur et la clémence. Cinna est convaincu : pardonne-lui. De te nuire désormais il ne pourra, et profitera à ta gloire. »

Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un avocat de son humeur, et, ayant remercié sa femme et contremandé ses amis qu'il avait assignés au conseil, commanda qu'on fît venir à lui Cinna tout seul ; et, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre et fait donner un siège à Cinna, il lui parla en cette manière : « En premier lieu je te demande, Cinna, paisible audience. N'interromps pas mon parler, je te donnerai temps et loisir d'y répondre. Tu sais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'étant fait mon ennemi, mais étant né tel, je te sauvai, je te mis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aisé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu. L'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyai, l'ayant refusé à d'autres, desquels les pères avaient toujours combattu avec moi. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. » À quoi Cinna s'étant écrié qu'il était bien éloigné d'une si méchante pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avais promis, suivit Auguste ; tu m'avais assuré que je ne serais pas interrompu : oui, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, en telle compagnie, et de telle façon. » Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, ajouta-t-il, le fais-tu ? Est-ce pour être empereur ? Vraiment il va bien mal à la chose publique s'il n'y a que moi qui t'empêche d'arriver à l'Empire. Tu ne peux pas seulement défendre ta maison, et perdis dernièrement un procès par la faveur d'un simple libertin [*affranchi*]. Quoi, n'as-tu moyen ni pouvoir en autre chose qu'à entreprendre [*attaquer*] César ? Je le quitte [*j'abandonne*], s'il n'y a que moi qui empêche tes espérances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosséens et Serviliens te souffrent ? Et une si grande troupe de nobles non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse ? » Après plusieurs autres propos (car il lui parla à lui plus de deux heures entières) : « Or va, lui dit-il ; je te donne, Cinna, la vie, à traître et à parricide, que je te donnai autrefois à ennemi. Que l'amitié commence de ce jourd'hui entre nous. Essayons qui de nous deux, de meilleure foi, moi t'aie donné la vie, ou tu l'aies reçue. » Et se départit [*sépara*] d'avec lui en cette manière. Quelque temps après il lui donna

le consulat, se plaignant de quoi il ne le lui avait osé demander. Il l'eut depuis pour fort ami, et fut seul fait par lui héritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantième an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui, et reçut une juste récompense de cette sienne clémence. Mais il n'en advint pas de même au nôtre[1] : car sa douceur ne le sut garantir qu'il ne chût depuis aux lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ; et au travers de tous nos projets, de nos conseils et précautions, la fortune maintient toujours la possession des événements.

Nous appelons les médecins heureux quand ils arrivent à quelque bonne fin ; comme s'il n'y avait que leur art qui ne se pût maintenir de lui-même, et qui eût les fondements trop frêles pour s'appuyer de sa propre force ; et comme s'il n'y avait que lui qui ait besoin que la fortune prête la main à ses opérations. Je crois de lui tout le pis ou le mieux qu'on voudra. Car nous n'avons, Dieu merci, nul commerce ensemble ; je suis au rebours des autres, car je le méprise bien toujours ; mais quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à le haïr et à le craindre, et réponds à ceux qui me pressent de prendre médecine qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé pour avoir plus de moyen de soutenir l'effort et le hasard de leur breuvage. Je laisse faire nature, et présuppose qu'elle se soit pourvue de dents et de griffes pour se défendre des assauts qui lui viennent, et pour maintenir cette contexture de quoi elle fuit la dissolution. Je crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle [*alors qu'elle*] est aux prises bien étroites et bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouvelles affaires.

Or je dis que non en la médecine seulement, mais en plusieurs arts plus certains la fortune y a bonne part. Les saillies poétiques, qui emportent leur auteur et le ravissent hors de soi, pourquoi ne les attribuerons-nous à son bonheur [*chance*] puisqu'il confesse lui-même qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les reconnaît venir d'ailleurs que de soi, et ne les avoir aucunement en sa puissance, non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poussent au-delà de leur dessein ? Il en est de même en la peinture, qu'il échappe parfois des traits de la main du peintre, surpassant sa conception et sa science, qui le tirent lui-même en admiration [*étonnement*] et qui l'étonnent [*stupéfient*]. Mais la fortune montre bien encore plus évidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les grâces et beautés qui s'y trouvent non seulement sans l'intention, mais sans la connaissance même de l'ouvrier. Un suffisant [*habile*] lecteur découvre souvent dans les écrits d'autrui des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues, et y prête des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chacun voit comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mêmes et en nos délibérations, il faut certes qu'il y ait du sort et du bonheur [*chance*] mêlés parmi ; car tout ce que notre sagesse peut, ce n'est pas grand-chose. Plus elle est aiguë et vive, plus elle trouve en soi de faiblesse et se défie d'autant plus d'elle-même. Je suis de l'avis de Sylla, et, quand je me prends garde de près aux plus glorieux exploits de la guerre, je vois, ce me semble,

1. François de Guise fut assassiné près d'Orléans quelques mois plus tard, le 18 février 1563.

que ceux qui les conduisent n'y emploient la délibération et le conseil [*réflexion*] que par acquit [*pour la forme*], et que la meilleure part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la fortune, et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au-delà des bornes de tout discours. Il survient des allégresses fortuites et des fureurs étrangères parmi leurs délibérations, qui les poussent le plus souvent à prendre le parti le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au-dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner crédit à ces conseils [*projets*] téméraires, d'alléguer à leurs gens qu'ils y étaient conviés par quelque inspiration, par quelque signe et pronostic.

Voilà pourquoi, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de voir et choisir ce qui est le plus commode, pour les [*à cause des*] difficultés que les divers accidents [*particularités*] et circonstances de chaque chose tirent, le plus sûr, quand autre considération ne nous y convierait, est, à mon avis, de se rejeter au parti où il y a plus d'honnêteté et de justice. Et puisqu'on est en doute du plus court chemin, tenir toujours le droit ; comme, en ces deux exemples que je viens de proposer [*exposer*], il n'y a point de doute qu'il ne fût plus beau et plus généreux à celui qui avait reçu l'offense de la pardonner, que s'il eût fait autrement. S'il en est mésadvenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein ; et ne sait-on, quand il eût pris le parti contraire, s'il eût échappé la fin à laquelle son destin l'appelait, et si [*ainsi*] eût perdu la gloire d'une si notable bonté.

Il se voit dans les histoires force gens en cette crainte, d'où la plupart ont suivi le chemin de courir au-devant des conjurations qu'on faisait contre eux, par vengeance et par supplices ; mais j'en vois fort peu auxquels ce remède ait servi ; témoin tant d'empereurs romains. Celui qui se trouve en ce danger ne doit pas beaucoup espérer ni de sa force, ni de sa vigilance. Car combien est-il malaisé de se garantir d'un ennemi qui est couvert du visage du plus officieux ami que nous ayons, et de connaître les volontés et pensements intérieurs de ceux qui nous assistent ? Il a beau employer des nations étrangères pour sa garde et être toujours ceint d'une haie d'hommes armés : quiconque aura sa vie à mépris se rendra toujours maître de celle d'autrui. Et puis ce continuel soupçon, qui met le prince en doute de tout le monde, lui doit servir d'un merveilleux tourment.

Pourtant, Dion, étant averti que Callipe épiait les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, disant qu'il aimait mieux mourir que vivre en cette misère d'avoir à se garder non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre représenta bien plus vivement par effet [*actes*], et plus raidement, quand, ayant eu avis par une lettre de Parménion que Philippe, son plus cher médecin, était corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner, en même temps qu'il donnait à lire sa lettre à Philippe il avala le breuvage qu'il lui avait présenté. Fut-ce pas exprimer cette résolution que, si ses amis le voulaient tuer, il consentait qu'ils le pussent faire ? Ce prince est le souverain patron des actes hasardeux [*risqués*] ; mais je ne sais s'il y a trait en sa vie qui ait plus de fermeté que celui-ci, ni une beauté illustre par tant de visages [*points de vue*].

Ceux qui prêchent aux princes la défiance si attentive, sous couleur de leur prêcher leur sûreté, leur prêchent leur ruine et leur honte. Rien de noble ne se fait sans hasard [*risque*]. J'en sais un [*Henri de Navarre*], de courage très martial de sa complexion, et entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : qu'il se resserre entre les siens ; qu'il n'entende à aucune réconciliation de ses anciens ennemis ; se tienne à part et ne se commette

entre mains plus fortes quelque promesse qu'on lui fasse, quelque utilité qu'il y voie. J'en sais un autre [*Henri de Guise*], qui a inespérément avancé sa fortune [*chance*] pour avoir pris conseil [*résolution*] tout contraire. La hardiesse, de quoi ils cherchent si avidement la gloire, se représente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes, en un cabinet qu'en un camp, le bras pendant que le bras levé. La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemie de hautes exécutions. Scipion sut, pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée et abandonnant l'Espagne douteuse encore sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roi barbare, à une foi inconnue, sans obligation, sans otage, sous la seule sûreté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur et de la promesse de ses hautes espérances : *La confiance qu'on montre en soi-même entraîne souvent celle du plus grand nombre* (Tite-Live, XXII, 22).

À une vie ambitieuse et fameuse il faut, au rebours, prêter peu et porter la bride courte aux soupçons. La crainte et la défiance attirent l'offense et la convient. Le plus défiant de nos rois [*Louis XI*] établit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis, montrant avoir entière fiance d'eux, afin qu'ils la prissent de lui. À ses légions, mutinées et armées contre lui, César opposait seulement l'autorité de son visage et la fierté de ses paroles ; et se fiait tant à soi et à sa fortune qu'il ne craignait point de l'abandonner et commettre à une armée séditieuse et rebelle.

Il se dressa sur un tertre herbeux, le visage intrépide,
Et, ne craignant rien, mérita d'être craint.
(Lucain, *La Pharsale*, V, 316)

Mais il est bien vrai que cette forte assurance ne se peut représenter bien entière et naïve [*naturelle*] que par ceux auxquels l'imagination de la mort et du pis qui peut advenir après tout ne donne point d'effroi ; car de la présenter tremblante, encore douteuse et incertaine, pour le service d'une importante réconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'autrui de s'y aller soumettre et fier, pourvu que ce soit librement et sans contrainte d'aucune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins déchargé de tout scrupule. Je vis en mon enfance un gentilhomme, commandant à une grande ville, empressé à l'émotion [*émeute*] d'un peuple furieux. Pour éteindre ce commencement de trouble, il prit parti de sortir d'un lieu très assuré où il était, et se rendre à cette tourbe mutine ; d'où mal lui prit, et y fut misérablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faute fut tant d'être sorti, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa mémoire, comme ce fut d'avoir pris une voie de soumission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plutôt en suivant qu'en guidant, et en requérant plutôt qu'en remontrant ; et estime qu'une gracieuse sévérité, avec un commandement militaire plein de sécurité, de confiance, convenable à son rang et à la dignité de sa charge, lui eût mieux succédé [*réussi*], au moins avec plus d'honneur et de bienséance. Il n'est rien moins espérable de ce monstre ainsi agité que l'humanité et la douceur ; il recevra bien plutôt la révérence et la crainte. Je lui reprocherais aussi qu'ayant pris une résolution plutôt brave, à mon gré, que téméraire, de se jeter faible et en pourpoint au milieu de cette mer tempétueuse d'hommes insensés il la devait avaler toute, et n'abandonner ce personnage, là où il lui advint, après avoir reconnu le danger de près, de saigner du nez [*manquer de courage*] et

d'altérer encore depuis [*après*] cette contenance démise [*humble*] et flatteuse qu'il avait entreprise en une contenance effrayée, chargeant sa voix et ses yeux d'étonnement [*d'épouvante*] et de pénitence. Cherchant à conniller [*s'esquiver comme un connil, un lapin*] et se dérober, il les enflamma et appela sur soi.

On délibérait de faire une montre [*revue*] générale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrètes, et n'est point où, en plus grande sûreté, on les puisse exercer) ; il y avait publiques et notoires apparences qu'il n'y faisait pas fort bon pour certains, auxquels touchait la principale et nécessaire charge de les reconnaître [*passer en revue*]. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile et qui avait beaucoup de poids et de suite. Le mien fut qu'on évitât surtout de donner aucun témoignage de ce doute [*crainte*], et qu'on s'y trouvât et mêlât parmi les files, la tête droite et le visage ouvert, et qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoi les autres opinions visaient le plus) qu'au contraire on sollicitât les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes en l'honneur des assistants, et n'épargner leur poudre. Cela servit de gratification [*témoignage de confiance*] envers ces troupes suspectes, et engendra dès lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voie qu'y tint Jules César, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement il essaya, par clémence et douceur, à se faire aimer de ses ennemis mêmes, se contentant, aux conjurations qui lui étaient découvertes, de déclarer simplement qu'il en était averti ; cela fait, il prit une très noble résolution d'attendre, sans effroi et sans sollicitude [*souci*], ce qui lui en pourrait advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune ; car certainement c'est l'état où il était quand il fut tué.

Un étranger ayant dit et publié partout qu'il pourrait instruire Denys, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et découvrir en toute certitude les parties [*complots*] que ses sujets machineraient contre lui, s'il lui voulait donner une bonne pièce d'argent, Denys, en étant averti, le fit appeler à soi pour l'éclaircir d'un art si nécessaire à sa conservation. Cet étranger lui dit qu'il n'y avait pas d'autre art, sinon qu'il lui fît délivrer un talent et se vantât d'avoir appris de lui un singulier secret. Denys trouva cette invention bonne et lui fit compter six cents écus. Il n'était pas vraisemblable qu'il eût donné si grande somme à un homme inconnu qu'en récompense d'un très utile apprentissage, et servait cette réputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant [*c'est pourquoi*] les princes sagement publient les avis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie pour faire croire qu'ils sont bien avertis et qu'il ne se peut rien entreprendre de quoi ils ne sentent le vent. Le duc d'Athènes fit plusieurs sottises en l'établissement de sa fraîche tyrannie sur Florence ; mais celle-ci la plus notable qu'ayant reçu le premier avis des monopoles [*complots*] que ce peuple dressait contre lui, par Mattheo di Morozo, complice de ceux-ci, il le fit mourir pour supprimer cet avertissement et ne faire sentir qu'aucun en la ville se pût ennuyer de son juste gouvernement.

Il me souvient avoir lu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avait échappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivaient par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour qu'une troupe de gens de cheval, qui avait charge de le prendre, passa tout joignant un hallier où il s'était tapi, et faillit de [*échoua à*] le découvrir. Mais lui, sur ce point-là, considérant la peine et les difficultés auxquelles il avait déjà si longtemps duré pour se sauver des continuelles et curieuses [*minutieuses*]

recherches qu'on faisait de lui partout, le peu de plaisir qu'il pouvait espérer d'une telle vie, et combien il lui valait mieux passer une fois le pas que demeurer toujours en cette transe, lui-même les rappela et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour ôter eux et lui d'une plus longue peine. D'appeler les mains ennemies, c'est un conseil [*résolution*] un peu gaillard ; si [*pourtant*] crois-je qu'encore vaudrait-il mieux le prendre que de demeurer en la fièvre continuelle d'un accident qui n'a point de remède. Mais, puisque les provisions [*précautions*] qu'on y peut apporter sont pleines d'inquiétude et d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se préparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

CHAPITRE 25

Du pédantisme[1]

Je me suis souvent dépité, en mon enfance, de voir dans les comédies italiennes toujours un « pédante » [*maître d'école*] pour badin [*sot de comédie*], et le surnom de magister n'avoir guère plus honorable signification parmi nous. Car, leur étant donné en gouvernement et en garde, que pouvais-je moins faire que d'être jaloux [*soucieux*] de leur réputation ? Je cherchais bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en savoir – d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des autres –, mais en ceci perdais-je mon latin que les plus galants hommes c'étaient ceux qui les avaient le plus à mépris, témoin notre bon du Bellay :

Mais je hais par sur tout un savoir pédantesque.
(*Regrets*, Sonnet 68)

Et est cette coutume ancienne, car Plutarque dit que Grec et écolier étaient mots de reproche entre les Romains, et de mépris.

Depuis, avec l'âge, j'ai trouvé qu'on avait une grandissime raison, et que *les plus grands savants ne sont pas les plus sages* (proverbe du Moyen Âge cité par Rabelais, *Gargantua*, XXXIX). Mais d'où il puisse advenir qu'une âme riche de la connaissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus éveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soi, sans s'amender, les discours et les jugements des plus excellents esprits que le monde ait portés, j'en suis encore en doute.

À recevoir tant de cervelles étrangères, et si fortes et si grandes, il est nécessaire (me disait une fille, la première de nos princesses [*Catherine de Bourbon ou Marguerite de Valois ?*], parlant de quelqu'un) que la sienne se foule [*se tasse*], se contraigne [*contracte*] et rapetisse, pour faire place aux autres.

Je dirais volontiers que, comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur [*d'eau*], et les lampes de trop d'huile, aussi l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière, lequel, saisi et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se démêler ; et que cette charge le tienne courbe et croupi [*accroupi*]. Mais il en va autrement, car notre âme s'élargit d'autant plus qu'elle se remplit, et aux exemples des vieux temps il se voit, tout au rebours, des suffisants [*compétents*] hommes aux maniements des choses publiques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'État avoir été ensemble très savants.

Et, quant aux philosophes retirés de toute occupation publique, ils ont été aussi quelquefois, à la vérité, méprisés par la liberté comique [*poètes satiriques*] de leur temps, leurs opinions et façons les rendant ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prêts ! Ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un bœuf ; [*ce*] que c'est qu'agir et souffrir ; quelles bêtes ce sont que lois et

1. De l'art d'enseigner.

justice. Parlent-ils du magistrat, ou parlent-ils à lui ? C'est d'une liberté irrévérente et incivile. Entendent-ils louer leur prince, ou un roi ? C'est un pâtre pour eux, oisif comme un pâtre, occupé à pressurer et tondre ses bêtes, mais bien plus rudement qu'un pâtre. En estimez-vous quelqu'un plus grand pour posséder deux mille arpents de terre ? Eux s'en moquent, accoutumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez-vous de votre noblesse pour compter sept aïeux riches ? Ils vous estiment de peu, ne concevant [*parce que vous ne concevez pas*] l'image universelle de nature et combien chacun de nous a eu de prédécesseurs : riches, pauvres, rois, valets, grecs et barbares. Et quand vous seriez cinquantième descendant d'Hercule, ils vous trouvent vain de faire valoir ce présent de la fortune. Ainsi les dédaignait le vulgaire, comme ignorant les premières choses et communes, comme présomptueux et insolents. Mais cette peinture platonique est bien éloignée de celle qu'il faut à nos gens [*philosophes contemporains*]. On enviait ceux-là comme étant au-dessus de la commune façon, comme méprisant les actions publiques, comme ayant dressé une vie particulière et inimitable, réglée à certains discours [*fermes principes*], hautains et hors d'usage. Ceux-ci on les dédaigne comme étant au-dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme traînant une vie et des mœurs basses et viles après le vulgaire.

Je hais les hommes lâches en actes et philosophes en paroles.
(Pacuvius, cité par Aulu-Gelle, XIII, 8, et tiré de Juste Lipse, *Politiques*, I, 10)

Quant à ces philosophes, dis-je, comme ils étaient grands en science, ils étaient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de ce géométrien de Syracuse [*Archimède*], lequel, ayant été détourné de sa contemplation pour en mettre quelque chose en pratique à la défense de son pays, qu'il mit soudain en train des engins épouvantables et des effets surpassant toute croyance humaine, dédaignant toutefois lui-même toute cette sienne manufacture [*travaux manuels*], et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, duquel ses ouvrages n'étaient que l'apprentissage et le jouet ; aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a vus voler d'une aile si haute qu'il paraissait bien leur cœur et leur âme s'être merveilleusement grossis et enrichis par l'intelligence des choses. Mais certains, voyant la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés ; et celui qui demanda à Cratès jusqu'à quand il faudrait philosopher en reçut cette réponse : « Jusqu'à tant que ce ne soient plus des âniers qui conduisent nos armées. » Héraclite résigna la royauté à son frère ; et aux Éphésiens qui lui reprochaient à quoi il passait son temps à jouer avec les enfants devant le temple : « Vaut-il pas mieux faire ceci que gouverner les affaires en votre compagnie ? » D'autres, ayant leur imagination logée au-dessus de la fortune et du monde, trouvèrent les sièges de la justice et les trônes mêmes des rois bas et vils. Et refusa Empédocle la royauté que les Agrigentins lui offrirent. Thalès accusant quelquefois le soin du ménage et de s'enrichir, on lui reprocha que c'était à la mode du renard, pour n'y point advenir [*parvenir*]. Il lui prit envie, par passe-temps, d'en montrer l'expérience ; et, ayant pour ce coup ravalé [*abaissé*] son savoir au service du profit et du gain, dressa un trafic qui, dans un an, rapporta telles richesses qu'à peine en toute leur vie les plus expérimentés de ce métier-là en pouvaient faire de pareilles.

Ce qu'Aristote récite [*raconte*] de certains qui appelaient et celui-là [*Thalès*] et Anaxagore et leurs semblables « sages et non prudents » pour n'avoir assez de

soin des choses plus utiles, outre ce que je ne digère pas bien cette différence de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens ; et, à voir la basse et nécessiteuse fortune de quoi ils se payent, nous aurions plutôt occasion de prononcer tous les deux qu'ils sont et non sages et non prudents.

Je quitte cette première raison, et crois qu'il vaut mieux dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences ; et qu'à la mode de quoi nous sommes instruits il n'est pas merveille si ni les écoliers, ni les maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai, le soin et la dépense de nos pères ne visent qu'à nous meubler la tête de science ; du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : « Ô le savant homme ! », et d'un autre : « Ô le bon homme ! », il ne faudra [*manquera*] pas de tourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un troisième crieur : « Ô les lourdes têtes ! » Nous nous enquérons volontiers : « Sait-il du grec ou du latin ? Écrit-il en vers ou en prose ? » Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain et le portent au bec sans le tâter [*goûter*], pour en faire becquée à leurs petits, ainsi nos pédantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.

C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de même ce que je fais en la plupart de cette composition ? Je m'en vais écorniflant par-ci par-là des livres les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ai point de gardoires, mais pour les transporter en celui-ci où, à vrai dire, elles ne sont plus miennes qu'en leur première place. Nous ne sommes, ce crois-je, savants que de la science présente, non de la passée, aussi peu que de la future.

Mais, qui pis est, leurs écoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus, mais elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autrui et d'en faire des contes, comme une vaine monnaie inutile à tout autre usage et emploi qu'à compter et jeter [*servir de jetons*].

Ils ont appris à parler aux autres, non à eux-mêmes.
(Cicéron, *Tusculanes*, V, 36)

Il n'est pas temps de discuter mais de tenir la barre.
(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CVIII)

Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qui est conduit par elle, fait naître dans les nations moins cultivées par art des productions d'esprit souvent qui luttent [*rivalisent avec*] les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe gascon est-il délicat : *Bouha prou bouha, mas a remuda lous dits qu'em* [*souffler, souffler, ça va, mais ce qu'il faut c'est remuer les doigts*] ; tiré d'une chalémie [*chanson accompagnée au chalumeau, ou cornemuse*].

Nous savons dire : « Cicéron dit ainsi ; voilà les mœurs de Platon ; ce sont les mots mêmes d'Aristote. » Mais nous, que disons-nous nous-mêmes ? Que jugeons-nous ? Que faisons-nous ? Autant en dirait bien un perroquet. Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain, qui avait été soigneux [*en quête*], à fort grande dépense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenait continuellement autour de lui afin que, quand il écherrait [*arriverait*]

entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppléassent sa place et fussent tout prêts à lui fournir qui d'un discours, qui d'un vers d'Homère, chacun selon son gibier ; et pensait ce savoir être sien parce qu'il était en la tête de ses gens ; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies [*bibliothèques*].

J'en connais à qui, quand je demande ce qu'il sait, il me demande un livre pour me le montrer, et n'oserait me dire qu'il a le derrière galeux s'il ne va sur-le-champ étudier en son lexicon [*ce que*] que c'est que galeux, et que c'est que derrière.

Nous prenons en garde les opinions et le savoir d'autrui, et puis c'est tout. Il les faut faire nôtres. Nous semblons proprement celui qui, ayant besoin de feu, en irait quérir chez son voisin et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arrêterait là à se chauffer sans plus se souvenir d'en rapporter chez soi. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande [*nourriture*] si elle ne se digère, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons-nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formèrent si grand capitaine sans l'expérience, les eût prises à notre mode ?

Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui que nous anéantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? C'est aux dépens de Sénèque. Veux-je tirer de la consolation pour moi, ou pour autre ? Je l'emprunte de Cicéron. Je l'eusse prise en moi-même si on m'y eût exercé. Je n'aime point cette suffisance relative et mendiée.

Quand bien nous pourrions être savants du savoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous être que de notre propre sagesse.

Je hais le sage qui n'est pas sage pour soi-même
(Euripide, *Stobée*, III)

Aussi Ennius dit-il : vaine est la sagesse du sage qui ne saurait servir à lui-même.
(Cicéron, *Les Devoirs*, III, 15)

S'il est avare,
S'il est vantard, plus efféminé qu'une agnelle d'Euganée.
(Juvénal, *Satires*, VIII, 14)

Il ne faut pas se contenter d'acquérir la sagesse, il faut en jouir.
(Cicéron, *Les Fins*, I, 1)

Denys se moquait des grammairiens qui ont soin de s'enquérir des maux d'Ulysse et ignorent les propres ; des musiciens qui accordent leurs flûtes et n'accordent pas leurs mœurs ; des orateurs qui étudient à dire justice, non à la faire.

Si notre âme n'en va un meilleur branle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerais aussi cher que mon écolier eût passé le temps à jouer à la paume ; au moins le corps en serait plus allègre. Voyez-le revenir de là, après quinze ou seize ans employés : il n'est rien si mal propre à mettre en besogne. Tout ce que vous y reconnaissez d'avantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus fier et plus outrecuidé [*prétentieux*] qu'il n'était parti de la maison. Il en devait rapporter l'âme pleine, il ne l'en rapporte que bouffie, et l'a seulement enflée au lieu de la grossir.

Ces maîtres-ci, comme Platon dit des sophistes, leurs germains [*frères*], sont de tous les hommes ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes, et,

seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet [*confie*], comme font un charpentier et un maçon, mais l'empirent et se font payer de l'avoir empiré.

Si la loi que Protagoras proposait à ses disciples était suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimaient le profit qu'ils avaient reçu de ses disciplines, et selon celui-ci satisfissent sa peine, mes pédagogues se trouveraient choués [*floués*], s'étant remis au serment de mon expérience.

Mon vulgaire [*patois*] périgourdin appelle fort plaisamment *lettreferits* ces savanteaux – comme si vous disiez *lettre-férus*, auxquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vrai, le plus souvent, ils semblent être ravalés [*au-dessous*] même du sens commun. Car le paysan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils savent ; ceux-ci, pour se vouloir élever et gendarmer de ce savoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empêtrant sans cesse. Il leur échappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode. Ils vous ont déjà rempli la tête de lois, et si [*pourtant*] n'ont encore conçu le nœud de la cause. Ils savent la théorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique.

J'ai vu chez moi un mien ami, par manière de passe-temps, ayant affaire à un de ceux-ci, contrefaire un jargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pièces rapportées, sauf qu'il était souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant toujours répondre aux objections qu'on lui faisait ; et si [*pourtant*] était homme de lettres et de réputation, et qui avait une belle robe.

Et vous, ô patriciens, qui ne savez ce qui se trame derrière vous,
Prenez garde aux grimaces qu'on vous fait dans le dos.
(Perse, I, 61)

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'étend bien loin, il trouvera, comme moi, que le plus souvent ils ne s'entendent, ni autrui, et qu'ils ont la souvenance assez pleine mais le jugement entièrement creux, sinon que leur nature d'elle-même le leur ait autrement façonné ; comme j'ai vu Adrien Turnèbe, qui, n'ayant fait autre profession que des lettres, en laquelle c'était, à mon opinion, le plus grand homme qui fût il y a mille ans, n'avait toutefois rien de pédantesque que le port de sa robe, et quelque façon externe qui pouvait n'être pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de néant. Et hais nos gens qui supportent plus malaisément une robe qu'une âme de travers, et regardent à sa révérence, à son maintien et à ses bottes quel homme il est. Car au-dedans c'était l'âme la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mon escient [*exprès*] jeté en propos éloignés de son usage : il y voyait si clair, d'une appréhension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il semblait qu'il n'eût jamais fait autre métier que la guerre et affaires d'État. Ce sont natures belles et fortes,

À qui le Titan [Prométhée], *d'un art bienveillant,*
A façonné l'esprit du meilleur limon,
(Juvénal, *Satires*, XVI, 34)

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution [*éducation*]. Or ce n'est pas assez que notre institution ne nous gâte pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a certains de nos Parlements, quand ils ont à recevoir des officiers [*de justice*], qui les examinent seulement sur la science ; les autres y ajoutent encore l'essai du sens [*bon sens*], en leur présentant le jugement de quelque cause. Ceux-ci me semblent avoir un beaucoup meilleur style ; et encore que ces deux pièces soient nécessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce [*toujours est-il*] qu'à la vérité celle du savoir est moins prisable que celle du jugement. Celle-ci se peut passer de l'autre, et non l'autre de celle-ci. Car, comme dit ce vers grec,

À quoi faire la science, si l'entendement n'y est ?
(Stobée)

Plût à Dieu que, pour le bien de notre justice, ces compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience comme elles sont encore de science ! *Ce n'est pas pour la vie mais pour l'école qu'on nous instruits* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXV). Or il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer ; il ne l'en faut pas arroser, il l'en faut teindre ; et, s'il ne la change ni améliore son état imparfait, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, et qui empêche et offense son maître, s'il est en main faible et qui n'en sache l'usage, *de sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir rien appris* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 4).

À l'aventure est-ce la cause que et nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on lui parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Écosse, et qu'on lui ajouta qu'elle avait été nourrie [*élevée*] simplement et sans aucune instruction de lettres, répondit qu'il l'en aimait mieux, et qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancêtres n'aient pas fait grand état des lettres, et qu'encore aujourd'hui elles ne se trouvent que par rencontre [*hasard*] aux principaux conseils de nos rois ; et, si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'hui proposée par le moyen de la jurisprudence, de la médecine, du pédantisme [*enseignement*], et de la théologie encore, ne les tenait en crédit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent jamais. Quel [*où est le*] dommage, si elles ne nous apprennent ni à bien penser, ni à bien faire ? *Depuis que les savants ont paru, on ne trouve plus de gens de bien* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCV).

Toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté. Mais la raison que je cherchais tantôt serait-elle point aussi de là : que notre étude, en France, n'ayant quasi autre but que le profit, moins de ceux que nature a fait naître à plus généreux offices [*fonctions plus nobles*] que lucratifs s'adonnant aux lettres, ou si courtement retirés, avant que d'en avoir pris le goût, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres [*celle des armes*], il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à fait à l'étude, que les gens de basse fortune qui y quêtent des moyens à vivre. Et de ces gens-là les âmes, étant et par nature et par domestique institution et exemple du plus bas aloi, rapportent [*manifestent*] faussement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'âme qui n'en a point, ni pour faire voir un aveugle ; son métier est non de lui fournir de vue, mais de la lui dresser, de lui régler ses allures pourvu qu'elle ait de soi les pieds et les jambes droites et capables. C'est une bonne drogue que la science, mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et

corruption, selon le vice du vase qui l'étuie [*la contient*]. Tel a la vue claire qui ne l'a pas droite et, par conséquent, voit le bien et ne le suit pas, et voit la science et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon, en sa *République,* c'est donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. Nature peut tout et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses ; les bâtardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille [*ce n'est pas étonnant*] s'il est chaussetier. De même il semble que l'expérience nous offre souvent un médecin plus mal médeciné, un théologien moins réformé [*amendé*] un savant moins suffisant que tout autre.

Ariston de Chio avait anciennement raison de dire que les philosophes nuisaient aux auditeurs, d'autant que la plupart des âmes ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : *il disait que de l'école d'Aristippe sortaient des débauchés, et des sauvages de celle de Zénon* (Cicéron, *La Nature des dieux,* III, 31).

En cette belle institution que Xénophon prête aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenaient la vertu à leurs enfants comme les autres nations font les lettres. Platon dit que le fils aîné, en leur succession royale, était ainsi nourri [*élevé*] : après sa naissance, on le donnait non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité autour des rois, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenaient charge de lui rendre le corps beau et sain, et après sept ans le duisaient [*formaient*] à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il était arrivé au quatorzième, ils le déposaient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenait la religion ; le second à être toujours véritable ; le troisième à se rendre maître des cupidités [*passions*] ; le quatrième à ne rien craindre.

C'est chose digne de très grande considération que, en cette excellente police de Lycurgue, et à la vérité monstrueuse [*prodigieuse*] par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture [*éducation*] des enfants comme de sa principale charge, et au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu de mention de la doctrine [*science*] ; comme si cette généreuse [*noble*] jeunesse, dédaignant tout autre joug que de la vertu, on lui ait dû fournir, au lieu de nos maîtres de science, seulement des maîtres de vaillance, prudence [*sagesse*] et justice, exemple que Platon en ses *Lois* a suivi. La façon de leur discipline, c'était leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condamnaient et louaient ou ce personnage ou ce fait, il fallait raisonner leur dire, et par ce moyen ils aiguisaient ensemble leur entendement et apprenaient le droit. Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : « C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon, ayant une petite saie [*pèlerine*], la donna à un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta sa saie qui était plus grande. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il fallait laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre semblaient être mieux accommodés en ce point ; sur quoi il me remontra que j'avais mal fait, car je m'étais arrêté à considérer la bienséance, et il fallait premièrement avoir pourvu à la justice, qui voulait que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenait. » Et dit qu'il en fut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste [*passé*] de *tupto* [*paradigme de conjugaison grecque : je frappe*]. Mon régent me ferait une belle harangue in *genere demonstrativo* [*dans le genre démonstratif*] avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Ils ont voulu couper chemin ; et, puisqu'il

est ainsi que les sciences, lors même qu'on les prend de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la prud'homie [*probité*] et la résolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfants au propre des effets [*à même d'expérimenter*], et les instruire non par ouï-dire, mais par l'essai de l'action, en les formant et moulant vivement non seulement de préceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres, afin que ce ne fût pas une science en leur âme, mais sa complexion et habitude [*nature et manière*] ; que ce ne fût pas un acquêt mais une naturelle possession. À ce propos, on demandait à Agésilas ce qu'il serait d'avis que les enfants apprissent : « Ce qu'ils doivent faire étant hommes », répondit-il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effets si admirables.

On allait, dit-on, aux autres villes de Grèce chercher des rhétoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacédémone des législateurs, des magistrats et empereurs [*généraux en chef*] d'armée. À Athènes on apprenait à bien dire, et ici à bien faire ; là à se démêler d'un argument sophistique et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacés ; ici à se démêler des appâts de la volupté et à rabattre d'un grand courage les menaces de la fortune et de la mort ; ceux-là s'embesognaient après les paroles ; ceux-ci après les choses ; là c'était une continuelle exercitation de la langue ; ici une continuelle exercitation de l'âme. Par quoi il n'est pas étrange si, Antipater leur demandant cinquante enfants pour otages, ils répondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aimaient mieux donner deux fois autant d'hommes faits, tant ils estimaient la perte de l'éducation de leur pays. Quand Agésilas convie Xénophon d'envoyer nourrir [*élever*] ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhétorique ou dialectique, mais pour apprendre (ce dit-il) la plus belle science qui soit : à savoir la science d'obéir et de commander.

Il est très plaisant de voir Socrate, à sa mode, se moquant d'Hippias qui lui récite [*raconte*] comment il a gagné, spécialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à régenter [*enseigner*], et qu'à Sparte il n'a gagné pas un sou : que ce sont gens idiots, qui ne savent ni mesurer ni compter, ne font état ni de grammaire ni de rythme, s'amusant seulement à savoir la suite des rois, établissements et décadences des États, et tels fatras de contes. Et au bout de cela Socrate, lui faisant avouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie, lui laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police [*gouvernement de Sparte*] et en toutes ses semblables, que l'étude des sciences amollit et efféмine les courages plus qu'elle ne les fermit et aguerrit. Le plus fort État qui paraisse pour le présent au monde est celui des Turcs : peuples également duits à l'estimation [*entraînés au goût*] des armes et mépris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fût savante. Les plus belliqueuses nations en nos jours sont les plus grossières et ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamerlan nous servent à cette preuve. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, ce qui sauva toutes les librairies [*bibliothèques*] d'être passées au feu, ce fut un d'entre eux qui sema cette opinion qu'il fallait laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les détourner de l'exercice militaire et amuser à des occupations sédentaires et oisives. Quand notre roi Charles VIII, sans tirer l'épée du fourreau, se vit maître du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conquête à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus [*passaient plus de temps*] à se rendre ingénieux et savants que vigoureux et guerriers.

CHAPITRE 26

De l'institution des enfants

À Madame Diane de Foix, comtesse de Gurson

Je ne vis jamais père, pour teigneux ou bossé que fût son fils, qui laissât de l'avouer [*refusât de le reconnaître pour sien*]. Non pourtant [*ce n'est pas*], s'il n'est du tout enivré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de sa défaillance ; mais tant y a qu'il est sien. Aussi moi, je vois, mieux que tout autre, que ce ne sont ici que rêveries d'homme qui n'a goûté des sciences que la croûte première en son enfance, et n'en a retenu qu'un général et informe visage : un peu de chaque chose et rien du tout [*rien à fond*], à la française. Car, en somme, je sais qu'il y a une médecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathématique, et grossièrement ce à quoi elles visent. Et à l'aventure encore sais-je la prétention [*but*] des sciences en général au service de notre vie. Mais d'y enfoncer plus avant, de m'être rongé les ongles à l'étude d'Aristote, monarque de la doctrine [*science*] moderne, ou opiniâtré après [*attaché avec constance à*] quelque science, je ne l'ai jamais fait ; ni n'est art de quoi je susse peindre seulement les premiers linéaments. Et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus savant que moi, qui n'ai seulement pas de quoi l'examiner [*l'interroger*] sur sa première leçon, au moins selon celle-ci. Et, si l'on m'y force, je suis contraint, assez ineptement, d'en tirer quelque matière de propos universel, sur quoi j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est autant inconnue, comme à moi la leur.

Je n'ai dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Sénèque, où je puise comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier ; à moi, si peu que rien.

L'Histoire, c'est plus mon gibier ; ou la poésie, que j'aime d'une particulière inclination ; car, comme disait Cléanthe, tout ainsi que la voix [*le son*], contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble-t-il que la sentence [*phrase*], pressée aux pieds nombreux de la poésie, s'élance bien plus brusquement et me fiert [*frappe*] d'une plus vive secousse. Quant aux facultés naturelles qui sont en moi, de quoi c'est ici l'essai, je les sens fléchir sous la charge. Mes conceptions et mon jugement ne marchent qu'à tâtons, chancelant, bronchant et achoppant ; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si [*pourtant*] ne me suis-je aucunement satisfait ; je vois encore du pays au-delà, mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis démêler. Et, entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ai entrepris de traiter – comme je viens de faire chez Plutarque tout présentement son discours de la force de l'imagination –, à me reconnaître, au prix de ces gens-là, si faible et si chétif, si pesant et si endormi, je me fais pitié ou dédain à moi-même. Si [*pourtant*] me gratifié-je de ceci, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que je vais au moins de loin après, disant que voire [*oui*]. Aussi que j'ai cela, qu'un chacun n'a pas, de connaître l'extrême différence d'entre

eux et moi. Et laisse, ce néanmoins, courir mes inventions ainsi faibles et basses, comme je les ai produites, sans en replâtrer ni recoudre les défauts que cette comparaison m'y a découverts. Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les écrivains indiscrets [*sans discernement*] de notre siècle, qui, parmi leurs ouvrages de néant, vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pâle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

C'étaient deux contraires fantaisies. Le philosophe Chrysippe mêlait à ses livres non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres auteurs, et, en un, la *Médée* d'Euripide ; et disait Apollodore que, qui en retrancherait ce qu'il y avait d'étranger, son papier demeurerait en blanc. Épicure au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avait pas semé une seule allégation étrangère.

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage. J'avais traîné languissant après des paroles françaises si exsangues, si décharnées et si vides de matière et de sens que ce n'était voirement que paroles françaises. Au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une pièce haute, riche et élevée jusqu'aux nues. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu allongée, cela eût été excusable ; c'était un précipice si droit et si coupé [*abrupt*] que, des six premières paroles, je connus que je m'envolais en l'autre monde. De là je découvris la fondrière d'où je venais si basse et si profonde que je n'eus jamais plus le cœur de m'y ravaler [*d'y retomber*]. Si j'étoffais l'un de mes discours de ces riches dépouilles, il éclairerait par trop la bêtise des autres.

Reprendre en autrui mes propres fautes ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je fais souvent, celles d'autrui en moi. Il les faut accuser partout et leur ôter tout lieu de franchise [*refuge*]. Si [*pourtant*] sais-je bien combien audacieusement j'entreprends moi-même à tous coups de m'égaler à mes larcins, d'aller pair à pair avec eux, non sans une téméraire espérance que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le bénéfice de mon application que par le bénéfice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne lutte point en gros ces vieux champions-là, ni corps à corps : c'est par reprises, menues et légères atteintes. Je ne m'y aheurte [*obstine*] pas ; je ne fais que les tâter ; et ne vais point tant comme je marchande d'aller.

Si je leur pouvais tenir palot [*rivaliser avec eux*], je serais honnête [*habile*] homme, car je ne les entreprends que par où ils sont les plus raides [*forts*].

De faire ce que j'ai découvert de certains, se couvrir des armes d'autrui jusqu'à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts, conduire son dessein, comme il est aisé aux savants en une matière commune, sous les inventions anciennes, rapiécées par-ci par-là ; à ceux qui les veulent cacher et faire propres [*leur*], c'est premièrement injustice et lâcheté, que, n'ayant rien en leur vaillant [*à eux*] par où se produire, ils cherchent à se présenter par une valeur étrangère, et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se décrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez [*méprisent*] notre incrustation empruntée, desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que je veuille moins faire. Je ne dis les autres sinon pour d'autant plus me dire. Ceci ne touche pas des centons [*citations*] qui se publient pour centons ; et j'en ai vu de très ingénieux en mon temps, entre autres un, sous le nom de Capilupo, outre les anciens. Ce sont des esprits qui se font voir et par ailleurs et par là, comme Juste Lipse en ce docte et laborieux tissu de ses *Politiques*.

Quoi qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soient ces inepties, je n'ai pas délibéré de les cacher, non plus qu'un mien portrait chauve et grisonnant où le peintre aurait mis non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est en ma croyance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai par aventure autre demain, si nouveau apprentissage me change. Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Quelqu'un, donc, ayant vu l'article [*essai*] précédent, me disait chez moi, l'autre jour, que je me devais être un peu étendu [*j'aurais dû m'étendre*] sur le discours de l'institution des enfants. Or, Madame, si j'avais quelque suffisance [*capacité*] en ce sujet, je ne pourrais la mieux employer que d'en faire un présent à ce petit homme qui vous menace de faire tantôt une belle sortie de chez vous (vous êtes trop généreuse pour commencer autrement que par un mâle). Car, ayant eu tant de part à la conduite de votre mariage, j'ai quelque droit et intérêt à la grandeur et prospérité de tout ce qui en viendra, outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à désirer honneur, bien et avantage à tout ce qui vous touche. Mais, à la vérité, je n'y entends sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble être en cet endroit où il se traite de la nourriture [*éducation*] et institution des enfants.

Tout ainsi qu'en l'agriculture les façons qui vont avant le planter sont certaines [*déterminées*] et aisées, et le planter même, mais, depuis [*dès*] que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'élever il y a une grande variété de façons et difficulté ; pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter mais, depuis qu'ils sont nés, on se charge d'un soin divers, plein d'embesognement et de crainte, à les dresser et nourrir.

La montre [*manifestation*] de leurs inclinations est si tendre en ce bas âge, et si obscure, les promesses si incertaines et fausses, qu'il est malaisé d'y établir aucun solide jugement.

Voyez Cimon, voyez Thémistocle et mille autres, combien ils se sont disconvenus à eux-mêmes [*ils se sont contredits*]. Les petits des ours, des chiens montrent leur inclination naturelle ; mais les hommes, se jetant incontinent en des accoutumances, en des opinions, en des lois, se changent ou se déguisent facilement.

Si [*aussi*] est-il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi leur route, pour néant se travaille-t-on souvent et emploie-t-on beaucoup d'âge [*temps*] à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer toujours aux meilleures choses et plus profitables, et qu'on se doit peu appliquer à ces légères divinations et pronostics que nous prenons des mouvements de leur enfance. Platon même, en sa *République*, me semble leur donner beaucoup d'autorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un outil de merveilleux service, notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous êtes. À la vérité, elle n'a point son vrai usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fière de prêter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation étrangère, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, Madame, parce que je crois que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vôtres, vous qui en avez savouré la douceur, et qui êtes d'une race

lettrée (car nous avons encore les écrits de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte votre mari et vous êtes descendus ; et François, monsieur de Candale, votre oncle, en fait naître tous les jours d'autres, qui étendront la connaissance de cette qualité de votre famille à plusieurs siècles), je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie que j'ai contraire au commun usage ; c'est tout ce que je puis conférer à votre service en cela.

La charge du gouverneur que vous lui donnerez, du choix duquel dépend tout l'effet de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y savoir rien apporter qui vaille ; et cet article, sur lequel je me mêle de lui donner avis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. À un enfant de maison [*noble*] qui recherche les lettres non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des Muses, et puis elle regarde et dépend d'autrui), ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigeât cette partie et que, de belle arrivée [*dès l'abord*], selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même, quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis [*après*], Arcésilas faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux. *L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 5).

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train, et juger jusqu'à quel point il se doit ravaler [*abaisser*] pour s'accommoder à sa force. À faute de cette proportion nous gâtons tout ; et de la savoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est l'une des plus ardues besognes que je sache ; et est l'effet d'une haute âme, et bien forte, savoir condescendre à ses allures puériles et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val.

Ceux qui, comme porte notre usage, entreprennent, d'une même leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon. C'est témoignage de crudité [*mal d'estomac*] et indigestion que de regorger la viande [*nourriture*] comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire.

Notre âme ne branle qu'à crédit [*confiance*], liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant

assujettis aux cordes que nous n'avons plus de franches allures. Notre vigueur et notre liberté sont éteintes. *Ils ne se fient jamais à leur propre gouverne* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII). Je vis privément à Pise un honnête homme, mais si aristotélicien que le plus général de ses dogmes est : que la touche [*pierre de touche*] et règle de toutes imaginations solides, et de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote ; que, hors de là, ce ne sont que chimères et inanité ; qu'il a tout vu et tout dit. Cette proposition, pour avoir été un peu trop largement et iniquement interprétée, le mit autrefois et tint longtemps en grand accessoire [*embarras*] à l'Inquisition à Rome.

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit ; les principes d'Aristote ne lui soient principes non plus que ceux des stoïciens où épicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute. Il n'y a que les fous certains et résolus.

Car non moins que savoir, douter me plaît.
(Dante, *Enfer*, XI, 93)

Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours [*raisonnement*], ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *Nous ne vivons pas sous un roi ; que chacun dispose de soi-même* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII). Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive [*s'imprègne de*] leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillottent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne visent qu'à le former.

Qu'il cèle tout ce de quoi il a été secouru et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs mettent en parade leurs bâtiments, leurs achats, non pas ce qu'ils tirent d'autrui. Vous ne voyez pas les épices [*présents*] d'un homme de parlement, vous voyez les alliances qu'il a gagnées et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte public sa recette ; chacun y met son acquêt.

Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage.

C'est, disait Épicharme, l'entendement qui voit et qui entend, c'est l'entendement qui approfite [*met à profit*] tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans âme. Certes nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser la liberté de rien faire de soi. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il lui semble de la rhétorique et de la grammaire de telle ou telle sentence [*phrase*] de Cicéron ? On nous les plaque en la mémoire tout empennées, comme des oracles où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Savoir par cœur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron [*modèle*], sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attends [*je voudrais*] qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'avis de Platon, qui dit la fermeté, la

foi, la sincérité être la vraie philosophie, les autres sciences et qui visent ailleurs n'être que fard.

Je voudrais que Le Paluel ou Pompée[1], ces beaux danseurs de mon temps, apprissent [*enseignassent*] des cabrioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-ci veulent instruire notre entendement sans l'ébranler ; ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer, comme ceux-ci nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer ni à parler, ni à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

À cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse française, combien de pas a Santa Rotonda[2], ou la richesse des caleçons de la signora Livia, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrais qu'on commençât à le promener dès sa tendre enfance, et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier.

Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir [*élever*] un enfant au giron de ses parents. Cet amour naturel les attendrit trop et relâche, voire les plus sages. Ils ne sont capables ni de châtier ses fautes, ni de le voir nourri grossièrement, comme il faut, et hasardeusement. Ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rebours [*rétif*], ni contre un rude tireur, le fleuret au poing, ni la première arquebuse. Car il n'y a remède : qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut épargner en cette jeunesse, et souvent choquer les règles de la médecine :

Qu'il vive en plein air et au milieu des alarmes.
(Horace, *Odes*, III, 2, 5)

Ce n'est pas assez de lui raidir l'âme ; il lui faut aussi raidir les muscles. Elle est trop pressée si elle n'est secondée, et a trop à faire de seule fournir à deux offices. Je sais combien ahane la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et aperçois souvent en ma leçon qu'en leurs écrits mes maîtres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'épaisseur de la peau et dureté des os. J'ai vu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nés qu'une bastonnade leur est moins qu'à moi une chiquenaude ; qui ne remuent ni langue ni sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les athlètes contrefont les philosophes en patience [*endurance*], c'est plutôt vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoutumance à porter [*supporter*] le travail est accoutumance à porter la douleur : *le travail forme un cal contre la douleur* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 15). Il le faut rompre à la peine

1. Deux maîtres à danser milanais de la cour d'Henri III.
2. Ancien Panthéon d'Agrippa, de forme circulaire.

et âpreté des exercices, pour le dresser à la peine et âpreté de la déloueure [*luxation*], de la colique, du cautère, et de la geôle, et de la torture. Car de ces dernières-ci [*geôle et torture*] encore peut-il être en prise, qui regardent les bons, selon le temps [*l'époque actuelle*], comme les méchants. Nous en sommes à l'épreuve. Quiconque combat les lois menace les plus gens de bien d'écourgées [*fouet à lanières*] et de la corde.

Et puis, l'autorité du gouverneur, qui doit être souveraine sur lui, s'interrompt et s'empêche par la présence des parents. Joint que ce respect que la famille lui porte, la connaissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas légères incommodités en cet âge.

En cette école du commerce des hommes, j'ai souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine d'emploiter [*débiter*] notre marchandise que d'en acquérir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualités très commodes à la conversation [*aux relations*]. On dressera cet enfant à être épargnant et ménager de sa suffisance, quand il l'aura acquise ; à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence, car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appétit. Qu'il se contente de se corriger soi-même, et ne semble pas reprocher à autrui tout ce qu'il refuse à faire, ni contraster [*contrevenir*] aux mœurs publiques. *On peut être sage sans ostentation, sans arrogance* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CIII, fin). Fuie [*qu'il fuie*] ces images régenteuses et inciviles, et cette puérile ambition de vouloir paraître plus fin pour être autre, et tirer nom [*renom*] par répréhensions [*critiques*] et nouvelletés. Comme il n'affiert [*convient*] qu'aux grands poètes d'user des licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes âmes et illustres de se privilégier au-dessus de la coutume. *Si Socrate et Aristippe se sont écartés en quelque endroit de la coutume et des usages, qu'il ne se croie pas permis d'en faire autant : chez eux des mérites éminents et divins autorisaient cette licence* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 41). On lui apprendra de n'entrer en discours ou contestation qu'où il verra un champion digne de sa lutte et, là même, à n'employer pas tous les tours qui lui peuvent servir, mais ceux-là seulement qui lui peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons, et aimant la pertinence, et par conséquent la brièveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité tout aussitôt qu'il l'apercevra ; soit qu'elle naisse dans les mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-même par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaire pour dire un rôle prescrit. Il n'est engagé à aucune cause que par ce qu'il l'approuve. Ni ne sera du métier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et reconnaître. *Aucune nécessité ne l'oblige à défendre des idées prescrites impérieusement* (Cicéron, *Académiques*, II, 3).

Si son gouverneur tient de mon humeur, il lui formera la volonté à être très loyal serviteur de son prince et très affectionné et très courageux ; mais il lui refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconvénients qui blessent notre liberté par ces obligations particulières, le jugement d'un homme gagé et acheté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taxé et d'imprudence et d'ingratitude.

Un courtisan ne peut avoir ni loi ni volonté de dire et penser que favorablement d'un maître qui, parmi tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir et élever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent non sans quelque raison sa liberté, et l'éblouissent. Pourtant [*c'est pourquoi*] voit-on coutumière-

ment le langage de ces gens-là divers à tout autre langage d'un état, et de peu de foi [*véracité*] en telle matière.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'aient que la raison pour guide. Qu'on lui fasse entendre que de confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperçue que par lui, c'est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche ; et que l'opiniâtrer et contester sont qualités communes, plus apparentes aux plus basses âmes ; que se raviser et se corriger, abandonner un mauvais parti sur le cours de son ardeur, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques.

On l'avertira, étant en compagnie, d'avoir les yeux partout ; car je trouve que les premiers sièges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guère mêlées à la suffisance [*capacité*].

J'ai vu, cependant qu'on s'entretenait, au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie ou du goût de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traits à l'autre bout.

Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un maçon, un passant ; il faut tout mettre en besogne, et emprunter [*à*] chacun selon sa marchandise, car tout sert en ménage ; la sottise même et faiblesse d'autrui lui sera instruction. À contrôler les grâces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes et mépris des mauvaises.

Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses ; tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne :

Quelle terre est engourdie sous la glace,
Laquelle est réduite en poussière par la chaleur,
Quel vent favorable poussera les voiles jusqu'en Italie...
(Properce, IV, 3, 39)

Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui-là. Ce sont choses très plaisantes à apprendre et très utiles à savoir.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres. Il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles. C'est une vaine étude, qui [*si l'on*] veut ; mais qui veut aussi, c'est une étude de fruit inestimable : et la seule étude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservée à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part-là, à la lecture des *Vies* de notre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge, et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage que les mœurs d'Hannibal et de Scipion, ni tant où mourut Marcellus que pourquoi il fut indigne de son devoir qu'il mourût là. Qu'il ne lui apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ai lu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas lues. Plutarque y en a lu cent outre ce que j'y ai su lire, et, à l'aventure, outre ce que l'auteur y avait mis. À certains, c'est une pure étude grammairienne, à d'autres, l'anatomie de la philosophie, en laquelle les plus abstruses parties de notre nature se pénètrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours étendus, très dignes d'être sus, car, à mon gré, c'est le maître ouvrier de telle besogne. Mais il y en a mille qu'il n'a que touchés simplement : il guigne [*fait signe*] seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît, et se contente

quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là et mettre en place marchande [*en évidence*]. Comme ce sien mot, que les habitants d'Asie servaient à [*étaient esclaves d'*] un seul, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est « non », donna peut-être la matière et l'occasion à La Boétie de sa *Servitude volontaire.* Cela même de lui voir trier une légère action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas [*n'avoir pas d'importance*] : cela, c'est un discours [*vaut un exposé*]. C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la brièveté ; sans doute leur réputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son savoir ; il aime mieux nous laisser désir de soi que satiété. Il savait que dans les choses bonnes mêmes on peut trop dire, et qu'Alexandridas reprocha justement à celui qui tenait aux éphores [*magistrats lacédémoniens*] des bons propos, mais trop longs : « Ô étranger, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. » Ceux qui ont le corps grêle le grossissent d'embourrures : ceux qui ont la matière exile [*mince*] l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas « d'Athènes » mais « du monde ». Lui qui avait son imagination plus pleine et plus étendue embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pépie [*soif*] en tienne déjà les Cannibales. À voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous prend au collet, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont vues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps [*mener joyeuse vie*] cependant ? Moi, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. À qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. Et disait le Savoyard que, si ce sot de roi de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître d'hôtel de son duc. Son imagination ne concevait autre plus élevée grandeur que celle de son maître. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur, erreur de grande suite et préjudice. Mais qui se présente, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère nature en son entière majesté, qui lit en son visage une si générale et constante variété, qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume comme un trait d'une pointe très délicate : celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais. Somme [*en somme*], je veux que ce soit le livre de mon écolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes nous apprennent à juger sainement des nôtres, et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa naturelle faiblesse – [*ce*] qui n'est pas un léger apprentissage. Tant de remuements d'État [*révolutions*] et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nôtre. Tant de noms, tant de victoires et conquêtes ensevelis sous l'oubliance rendent ridicule l'espérance d'éterniser notre nom par la prise de dix argoulets [*arquebusiers*], et d'un poulailler qui n'est connu que de sa chute. L'orgueil et la fierté de tant de pompes étrangères, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs nous fermissent et assurent la

vue à soutenir l'éclat des nôtres sans ciller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrés avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste.

Notre vie, disait Pythagore, retire [*ressemble*] à la grande et populeuse assemblée des jeux Olympiques. Les uns s'y exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux ; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels ne cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes pour en juger et régler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur règle. On lui dira,

ce qu'il est permis de désirer ;
À quoi est utile l'argent si dur à gagner ;
Jusqu'où l'on doit se dévouer à la patrie et à sa famille ;
Ce que Dieu a voulu que tu fusses ;
Le rôle qu'il t'a assigné dans la société ;
Ce que nous sommes et pour quel dessein nous existons ;
(Perse, III, 69)

[*ce*] que c'est que savoir et ignorer, [*ce*] qui doit être le but de l'étude ; [*ce*] que c'est que vaillance, tempérance et justice ; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la sujétion, la licence et la liberté ; à quelles marques on connaît le vrai et solide contentement ; jusqu'où il faut craindre la mort, la douleur et la honte.

Et comment éviter ou supporter les peines ;
(Virgile, *Énéide*, III, 459)

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours de quoi on lui doit abreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se connaître, et à savoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres.

Ils servent tous d'une certaine façon à l'instruction de notre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent aucunement [*quelque peu*]. Mais choisissons celui qui y sert directement et professoirement [*expressément*].

Si nous savions restreindre les appartenances de notre vie à leurs justes et naturelles limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de notre usage ; et en celles mêmes qui le sont, qu'il y a des étendues et enfonçures [*recoins*] très inutiles, que nous ferions mieux de laisser là, et, suivant l'institution de Socrate, borner le cours de notre étude en celles-ci où il faut [*manque*] l'utilité.

commence et ose être sage :
Différer l'heure de bien vivre c'est faire comme ce paysan
Qui attend, pour passer le fleuve, que l'eau ait fini de couler.
Mais le fleuve coule et, toujours roulant, coulera pour l'éternité.
(Horace, *Épîtres*, I, 2, 40)

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants

Quelle est l'influence des Poissons, des signes de feu du Lion,
Et du Capricorne qui se baigne dans la mer d'Hespérie ?
(Properce, IV, 1, 85)

la science des astres et le mouvement de la huitième sphère[1], avant que les leurs propres :

Que m'importe les Pléiades !
Et la constellation du Bouvier !
(Anacréon, *Odes*, XVII, 10)

Anaximène écrivant à Pythagore : « De quel sens puis-je m'amuser au secret des étoiles, ayant la mort ou la servitude toujours présente aux yeux ? » (car alors les rois de Perse préparaient la guerre contre son pays). Chacun doit dire ainsi : « Étant battu d'ambition, d'avarice, de témérité, de superstition, et ayant au-dedans tels autres ennemis de la vie, irai-je songer au branle du monde ? »

Après qu'on lui aura dit ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra [*de ce*] que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique ; et la science qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé, il en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantôt par devis [*conversation*], tantôt par livre ; tantôt son gouverneur lui fournira de l'auteur même propre à cette fin de son institution ; tantôt il lui en donnera la moelle et la substance toute mâchée. Et si, de soi-même, il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont pour l'effet de son dessein, on lui pourra joindre quelque homme de lettres qui, à chaque besoin, fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza[2], qui y peut faire doute ? Ce sont là préceptes épineux et mal plaisants, et des mots vains et décharnés, où il n'y point de prise, rien qui vous éveille l'esprit. En celle-ci, l'âme trouve où mordre et où se paître. Ce fruit est plus grand, sans comparaison, et si [*pourtant*] sera plutôt mûri.

C'est grand cas que les choses en soient là en notre siècle que, la philosophie, ce soit, jusqu'aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se trouve de nul usage et de nul prix, et par opinion et par effet. Je crois que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage, pâle et hideux ? Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne dise folâtre. Elle ne prêche que fête et bon temps. Une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son gîte. Démétrios le grammairien, rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : « Ou je me trompe, ou, à vous voir la contenance si paisible et si gaie, vous n'êtes pas en grand discours entre vous. » À quoi l'un d'eux, Héracléon le Mégarien, répondit : « C'est affaire à ceux qui cherchent si le futur du verbe *ballo* [*je lance*] a double *l*, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs *cheiron* [*pis*] et *beltion* [*mieux*] et des superlatifs *cheiriston* [*le pis*] et *beltiston* [*le mieux*], qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur science. Mais quant aux discours

1. Le huitième cercle (celui des étoiles) qui représentait le ciel dans l'ancienne cosmologie.
2. Théodore Gaza, philologue byzantin (1400-1470), auteur d'une grammaire grecque (1495) qui connut un grand succès, et dont Montaigne dénonce ici le caractère pédant et obscur.

de la philosophie, ils ont accoutumé d'égayer et réjouir ceux qui les traitent, non les renfrogner et contrister. »

Dans les maladies du corps,
On peut deviner les tourments secrets de l'âme ;
On y peut saisir aussi ses joies :
Le visage réfléchit ces deux états.
(Juvénal, *Satires*, IX, 18)

L'âme qui loge la philosophie doit, par sa santé, rendre sain encore le corps. Elle doit faire luire jusqu'au-dehors son repos et son aise ; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer par conséquent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et allègre, et d'une contenance contente et débonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une réjouissance constante ; son état est comme des choses au-dessus de la Lune : toujours serein. C'est *Barroco* et *Baralipton*[1] qui rendent leurs suppôts ainsi crottés et enfumés, ce n'est pas elle ; ils ne la connaissent que par ouï-dire. Comment ? Elle fait état de sereiner [*apaiser*] les tempêtes de l'âme, et d'apprendre la faim et les fièvres à rire, non par quelques épicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables. Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête d'un mont coupé [*abrupt*], raboteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine, fertile et florissante, d'où elle voit bien sous soi toutes choses ; mais si [*pourtant*] peut-on y arriver, qui en sait l'adresse [*la direction*], par des routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie comme est celle des voûtes célestes. Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe [*déclarée*] et irréconciliable d'aigreur, de déplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes, ils sont allés, selon leur faiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, dépitée, menaçante, mineuse [*renfrognée*], et la placer sur un rocher, à l'écart, au milieu des ronces, fantôme à étonner [*épouvanter*] les gens.

Mon gouverneur, qui connaît devoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de révérence envers la vertu, lui saura dire que les poètes suivent les humeurs communes, et lui faire toucher au doigt que les dieux ont mis plutôt la sueur aux avenues des cabinets de Vénus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, lui présentant Bradamante ou Angélique[2] pour maîtresse à jouir, et d'une beauté naïve [*naturelle*], active, généreuse, non hommasse mais virile, au prix d'une beauté molle, affétée, délicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion [*heaume*] luisant, l'autre vêtue en garce [*fille*], coiffée d'un attifet emperlé ; il jugera mâle son amour même s'il choisit tout diversement à cet efféminé pasteur de Phrygie[3]. Il lui fera cette nouvelle leçon, que le prix et la hauteur de la vraie vertu sont en la facilité, utilité et plaisir de son exercice, si éloigné de difficulté que les enfants y peuvent comme

1. Mots forgés par les scolastiques pour rappeler mnémoniquement certaines formes de syllogisme.

2. Héroïnes du *Roland furieux* de l'Arioste, qui s'opposent, comme Montaigne l'explique ici.

3. Pâris, fils de Priam, qui préféra Aphrodite à Héra et à Athéna.

les hommes, les simples comme les subtils. Le règlement [*modération*], c'est son outil, non pas la force. Socrate, son premier mignon [*favori*], quitte à escient sa force pour glisser en la naïveté et aisance de son progrès. C'est la mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend sûrs et purs. Les modérant, elle les tient en haleine et en goût. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusqu'à la satiété, maternellement, sinon jusqu'à la lassitude (si d'aventure nous ne voulons dire que le régime qui arrête le buveur avant l'ivresse, le mangeur avant la crudité [*aigreur*], le paillard avant la pelade soit ennemi de nos plaisirs). Si la fortune commune lui faut [*manque*], elle lui échappe ou elle s'en passe, et s'en forge une autre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sait être riche, et puissante, et savante, et coucher dans des matelas musqués. Elle aime la vie, elle aime la beauté, et la gloire, et la santé. Mais son office propre et particulier, c'est savoir user de ces biens-là réglément [*modérément*], et les savoir perdre constamment [*avec constance*] : office bien plus noble qu'âpre, sans lequel tout cours de vie est dénaturé, turbulent et difforme, et y peut-on justement attacher ces écueils, ces halliers et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse [*étrange*] condition qu'il aime mieux ouïr une fable que la narration d'un beau voyage ou un sage propos quand il l'entendra ; qui, au son du tambourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se détourne à un autre qui l'appelle au jeu des bateleurs ; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paume ou du bal avec le prix de cet exercice, je n'y trouve autre remède, sinon que de bonne heure son gouverneur l'étrangle s'il est sans témoin, ou qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville, fût-il fils d'un duc, suivant le précepte de Platon qu'il faut colloquer [*établir*] les enfants non selon les facultés de leur père, mais selon les facultés de leur âme.

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les autres âges, pourquoi ne la lui communique-t-on ?

L'argile est molle et humide ; vite, vite, hâtons-nous ;
Façonnons-la sur la roue agile qui tourne sans fin.
(Perse, III, 23)

On nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent écoliers ont pris la vérole avant que d'être arrivés à leur leçon d'Aristote *De la tempérance.* Cicéron disait que, quand il vivrait la vie de deux hommes, il ne prendrait pas le loisir d'étudier les poètes lyriques. Et je trouve ces ergotistes plus tristement encore inutiles. Notre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie ; le demeurant est dû à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus ; ôtez toutes ces subtilités épineuses de la dialectique de quoi notre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la philosophie, sachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable, au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou écrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la décrépitude.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple [*Alexandre le Grand*] à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et tempérance, et l'assurance de ne rien craindre ; et, avec cette

munition, il l'envoya encore enfant subjuguer l'Empire du monde avec seulement trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux et quarante-deux mille écus. Les autres arts et sciences, dit-il, Alexandre les honorait bien, et louait leur excellence et gentillesse ; mais, pour plaisir qu'il y prît, il n'était pas facile à se laisser surprendre à l'affection [*désir*] de les vouloir exercer.

Jeunes gens, vieillards, prenez là une ferme règle de conduite
Ainsi qu'un viatique pour l'âge malheureux des cheveux blancs.
(Perse, V, 64)

C'est ce que dit Épicure au commencement de sa lettre à Ménécée : « Ni le plus jeune refuie à [*refuse de*] philosopher, ni le plus vieux s'y lasse. » Qui fait autrement, il semble dire ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison.

Pour tout cela, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon. Je ne veux pas qu'on l'abandonne à l'humeur mélancolique d'un furieux maître d'école. Je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la géhenne [*torture*] et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix. Ni ne trouverais bon, quand par quelque complexion solitaire et mélancolique on le verrait adonné d'une application trop indiscrète [*immodérée*] à l'étude des livres, qu'on la lui nourrît ; cela les rend ineptes à la conversation civile et les détourne de meilleures occupations. Et combien ai-je vu de mon temps d'hommes abêtis par téméraire avidité de science ? Carnéade s'en trouva si affolé qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ni ne veux gâter ses mœurs généreuses [*nobles*] par l'incivilité et barbarie d'autrui. La sagesse française a été anciennement en proverbe pour une sagesse qui prenait de bonne heure et n'avait guère de tenue. À la vérité, nous voyons encore qu'il n'est rien de si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ai ouï tenir à gens d'entendement que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi.

Au nôtre, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vêpre [*après-midi*], toutes heures lui seront unes, toutes places lui seront étude ; car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilège de se mêler partout. Isocrate l'orateur, étant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de répondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sais faire ; et ce de quoi il est maintenant temps, je ne le sais pas faire. » Car de présenter des harangues ou des disputes de rhétorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chère, ce serait un mélange de trop mauvais accord. Et autant en pourrait-on dire de toutes les autres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traite de l'homme et de ses devoirs et offices, ç'a été le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devait être refusée ni aux festins, ni aux jeux. Et Platon l'ayant invitée à son convive [*banquet*], nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoique ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires :

Elle est utile aux pauvres comme aux riches ;
Et s'ils la négligent, jeunes et vieux s'en repentiront.
(Horace, *Épîtres*, I, 1, 25)

Ainsi, sans doute, il chômera moins que les autres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné [*assigné*], aussi notre leçon, se passant comme par rencontre [*hasard*], sans obligation de temps ni de lieu, et se mêlant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l'entregent [*civilité*], et la disposition [*élégance*] de la personne se façonnent en même temps que l'âme. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme ; il n'en faut pas faire à deux [*traiter séparément*]. Et, comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme un couple de chevaux attelés à même timon. Et, à l'ouïr, semble-t-il pas prêter plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce en même temps, et non au rebours ?

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une sévère douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente, à la vérité, qu'horreur et cruauté. Ôtez-moi la violence et la force ; il n'est rien à mon avis qui abâtardisse et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurcissez pas. Endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards [*risques*] qu'il lui faut mépriser ; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et coucher, au manger et au boire ; accoutumez-le à tout. Que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. Enfant, homme, vieux, j'ai toujours cru et jugé de même. Mais, entre autres choses, cette police [*discipline*] de la plupart de nos collèges m'a toujours déplu. On eût failli à l'aventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geôle de jeunesse captive. On la rend débauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office [*travail*] : vous n'entendez que cris et d'enfants suppliciés, et de maîtres enivrés en leur colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets ? Inique et pernicieuse forme [*habitude*]. Joint ce que Quintilien en a très bien remarqué, que cette impérieuse autorité tire des suites périlleuses, et nommément à notre façon de châtiment. Combien leurs classes seraient plus décemment jonchées de fleurs et de feuilles que de tronçons d'osier sanglants ! J'y ferais portraiturer la joie, l'allégresse, et Flora, et les Grâces, comme fit en son école le philosophe Speusippe. Où est leur profit, que ce fût aussi leur ébat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui lui sont nuisibles.

C'est merveille combien Platon se montre soigneux, en ses lois, de la gaieté et passe-temps de la jeunesse de sa cité, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses, desquels il dit que l'Antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mêmes : Apollon, les Muses et Minerve.

Il s'étend à mille préceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrées, il s'y amuse [*attarde*] fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poésie que pour la musique.

Toute étrangeté et particularité en nos mœurs et conditions sont évitables comme ennemies de communication et de société, et comme monstrueuses. Qui ne s'étonnerait de la complexion de Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, qui suait à l'ombre et tremblait au soleil ? J'en ai vu fuir la senteur des pommes plus

que les arquebusades, d'autres s'effrayer pour une souris, d'autres rendre la gorge [*vomir*] à voir de la crème, d'autres à voir brasser un lit de plume, comme Germanicus ne pouvait souffrir ni la vue, ni le chant des coqs. Il y peut avoir, à l'aventure, à cela quelque propriété occulte [*cachée*] ; mais on l'éteindrait, à mon avis, qui s'y prendrait de bonne heure. L'institution a gagné cela sur moi, il est vrai que ce n'a point été sans quelque soin, que, sauf la bière, mon appétit est accommodable indifféremment à toutes choses de quoi on se paît. Le corps encore souple, on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coutumes. Et pourvu qu'on puisse tenir l'appétit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode [*capable de s'adapter*] à toutes nations et compagnies, voire au dérèglement et aux excès, si besoin est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses et n'aime à faire que les bonnes. Les philosophes mêmes ne trouvent pas louable en Calisthène d'avoir perdu la bonne grâce du grand Alexandre, son maître, pour n'avoir voulu boire d'autant à lui. Il rira, il folâtrera, il se débauchera avec son prince. Je veux qu'en la débauche même il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à [*refuse de*] faire le mal ni à faute de force ni de science, mais à faute de volonté. *Il y a une grande différence entre ne pas vouloir et ne pas savoir faire le mal* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XC).

Je pensais faire honneur à un seigneur aussi éloigné de ces débordements qu'il en soit en France de m'enquérir à lui, en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'était enivré pour la nécessité des affaires du roi en Allemagne. Il le prit de cette façon, et me répondit que c'était trois fois, lesquelles il récita [*raconta*]. J'en sais qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grande peine, ayant à pratiquer cette nation. J'ai souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiade, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans intérêt de [*dommage pour*] sa santé : surpassant tantôt la somptuosité et pompe persiennes [*des Perses*], tantôt l'austérité et frugalité lacédémoniennes ; autant réformé en Sparte comme voluptueux en Ionie,

Aristippe s'accommoda de tout costume, de toute condition, de toute fortune.
(Horace, *Épîtres*, I, 17, 23)

Tel voudrais-je former mon disciple,

celui qui supporte d'être vêtu de deux pans de drap,
Je l'admirerais s'il s'accommodait de tout changement de vie
Et acceptait avec indifférence toute condition.
(Horace, *Épîtres*, I, 17, 25-29)

Voici mes leçons. Celui-là y a mieux profité qui les fait, que qui les sait. Si vous le voyez, vous l'entendez ; si vous l'entendez, vous le voyez.

« Qu'à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses et traiter les arts ! »

Cet art, le plus grand de tous, l'art de bien vivre, c'est par leurs actes plus que par l'étude qu'ils l'ont acquis (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 3).

Léon, prince des Phliasiens, s'enquérant à Héraclide du Pont de quelle science, de quel art il faisait profession : « Je ne sais, dit-il, ni art ni science ; mais je suis philosophe. »

On reprochait à Diogène comment, étant ignorant, il se mêlait de la philosophie : « Je m'en mêle, dit-il, d'autant mieux à propos. »

Hégésias le priait de lui lire quelque livre : « Vous êtes plaisant, lui répondit-il,

vous choisissez les figues vraies et naturelles, non peintes ; que ne choisissez-vous aussi les exercitations naturelles, vraies et non écrites ? »

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la répétera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises, s'il a de la bonté et de la justice en ses déportements [*conduite*], s'il a du jugement et de la grâce en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la tempérance en ses voluptés, de l'indifférence en son goût – soit chair, poisson, vin ou eau – de l'ordre en son économie :

Qui fait de l'éducation qu'il a reçue non un sujet d'ostentation mais une règle de vie ; qui sait obéir à soi-même et se soumettre à ses propres principes (Cicéron, *Tusculanes*, II, 4).

Le vrai miroir de nos discours [*pensées*] est le cours de nos vies.

Zeuxidamos répondit à un qui lui demanda pourquoi les Lacédémoniens ne rédigeaient par écrit les ordonnances de la prouesse [*vaillance*] et ne les donnaient à lire à leurs jeunes gens « que c'était parce qu'ils les voulaient accoutumer aux faits, non pas aux paroles ». Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à celui-ci, un de ces latineurs de collège qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler ! Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne dise plutôt plus que moins qu'il ne doit. Toutefois la moitié de notre âge s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses [*phrases*] ; encore autant à en proportionner un grand corps, étendu en quatre ou cinq parties ; et autres cinq, pour le moins, à les savoir brièvement mêler et entrelacer de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orléans, je trouvai, dans cette plaine au-deçà de Cléry, deux régents [*professeurs*] qui venaient à Bordeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre. Plus loin derrière eux, je découvris une troupe et un maître en tête, qui était feu monsieur le comte de La Rochefoucauld. Un de mes gens s'enquit au premier de ces régents qui était ce gentilhomme qui venait après lui. Lui, qui n'avait pas vu ce train qui le suivait, et qui pensait qu'on lui parlât de son compagnon, répondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme ; c'est un grammairien, et je suis logicien. » Or nous qui cherchons ici, au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons-les abuser de leur loisir ; nous avons affaire ailleurs. Mais que notre disciple soit bien pourvu de choses, les paroles ne suivront que trop ; il les traînera, si elles ne veulent suivre. J'en entends qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la tête pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence. C'est une baye [*plaisanterie*]. Savez-vous, à mon avis, [*ce*] que c'est que cela ? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent démêler ni éclaircir au-dedans, ni, par conséquent, produire au-dehors : ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes. Et voyez-les un peu bégayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que lécher cette matière imparfaite. De ma part, je tiens, et Socrate l'ordonne, que, qui a en l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque[1], soit par mines s'il est muet :

1. Balthazar Castiglione, dans *Le Courtisan*, se moque du dialecte de Bergame, qu'il considère comme le plus ridicule des patois.

L'idée bien conçue, les mots suivront sans difficulté.
(Horace, *Art poétique*, 311)

Et comme disait celui-là aussi poétiquement en sa prose : *Une fois que les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent d'eux-mêmes* (Sénèque le Rhéteur, *Controverses*, III). Et cet autre : *Les choses entraînent les paroles* (Cicéron, *Les Fins*, III, 5). Il ne sait pas ablatif, conjonctif, substantif, ni la grammaire ; ne fait pas son laquais [*son laquais non plus*], ni une harangère du Petit-Pont, et si [*pourtant*] vous entretiendront tout votre soûl, si vous en avez envie, et se déferreront [*s'embarrasseront*] aussi peu, à l'aventure, aux règles de leur langage que le meilleur maître ès arts de France. Il ne sait pas la rhétorique, ni, pour avant-jeu [*préface*], capter la bénévolence du candide lecteur, ni le lui chaut [*importe*] de le savoir. De vrai, toute belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une vérité simple et naïve [*naturelle*].

Ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme, comme Aper le montre bien clairement chez Tacite. Les ambassadeurs de Samos étaient venus à Cléomène, roi de Sparte, préparés d'une belle et longue oraison, pour l'émouvoir [*l'exciter*] à la guerre contre le tyran Polycrate. Après qu'il les eut bien laissés dire, il leur répondit : « Quant à votre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ni par conséquent du milieu ; et quant à votre conclusion, je n'en veux rien faire. » Voilà une belle réponse, ce me semble, et des harangueurs bien camus [*embarrassés*].

Et quoi cet autre ? Les Athéniens étaient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique. Le premier, plus affété, se présenta avec un beau discours prémédité sur le sujet de cette besogne, et tirait le jugement du peuple à sa faveur. Mais l'autre, en trois mots : « Seigneurs Athéniens, ce que celui-ci a dit, je le ferai. »

Au fort de l'éloquence de Cicéron, plusieurs en entraient en admiration ; mais Caton, n'en faisant que rire : « Nous avons, disait-il, un plaisant consul. » Aillent devant ou après [*qu'ils précèdent ou suivent*], une utile sentence, un beau trait sont toujours de saison. S'ils ne sont pas bien à ce qui va devant, ni à ce qui vient après, il sont bien en soi. Je ne suis pas de ceux qui pensent le bon rythme faire le bon poème ; laissez-lui allonger une courte syllabe, s'il veut ; pour cela, non force [*pas de contrainte*] ; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien fait leur office, voilà un bon poète, dirai-je, mais un mauvais versificateur,

Il a bon nez si le vers est dur.
(Horace, *Satires*, I, 4, 8)

Qu'on fasse, dit Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coutures et mesures,

Supprimez rythme et mètre, changez l'ordre des mots,
Des premiers faisant les derniers et des derniers les premiers,
Avec ses membres dispersés, vous retrouverez encore le poète,
(Horace, *Satires*, I, 4, 58)

il ne se démentira point pour cela ; les pièces mêmes en seront belles. C'est ce que répondit Ménandre, comme on le tançait, approchant le jour auquel il avait promis une comédie, de quoi il n'y avait encore mis la main : « Elle est composée et prête, il ne reste qu'à y ajouter les vers. » Ayant les choses et la matière disposées

en l'âme, il mettait en peu de compte le demeurant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné crédit à notre poésie française, je ne vois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux. *Plus de bruit que de sens* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XL). Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poètes. Mais, comme il leur a été bien aisé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi courts à imiter les riches descriptions de l'un et les délicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera-t-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme : le jambon fait boire, le boire désaltère, par quoi le jambon désaltère ? Qu'il s'en moque ! Il est plus subtil de s'en moquer que d'y répondre.

Qu'il emprunte d'Aristippe cette plaisante contrefinesse [*repartie*] : « Pourquoi le délierai-je, puisque, tout lié, il m'empêche ? » Quelqu'un proposait contre Cléanthe des finesses dialectiques, à qui Chrysippe dit : « Joue-toi de ces batelages avec les enfants, et ne détourne à cela les pensées sérieuses d'un homme d'âge. » Si ces sottes arguties – *ces sophismes entortillés et subtils* (Cicéron, *Académiques*, II, 24) – lui doivent persuader un mensonge, cela est dangereux ; mais si elles demeurent sans effet et ne l'émeuvent qu'à rire, je ne vois pas pourquoi il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qui se détournent de leur voie un quart de lieue pour courir après un beau mot ; *ou qui, au lieu d'adapter les mots au sujet, vont chercher hors du sujet des choses auxquelles les mots puissent convenir* (Quintilien, *L'Institution oratoire*, VIII, 3). Et l'autre : *Il en est qui, pour placer un mot qui leur plaît, s'engagent dans un sujet qu'ils n'avaient pas l'intention de traiter* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LIX). Je tords bien plus volontiers une bonne sentence pour la coudre sur moi, que je ne tords mon fil pour l'aller quérir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller ! Je veux que les choses surmontent et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute qu'il n'ait aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf [*naturel*], tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque :

L'expression sera bonne si elle frappe,
(Épitaphe de Lucain)

plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné d'affectation, déréglé, décousu et hardi ; chaque lopin y fasse son corps [*se suffise*] ; non pédantesque, non fratesque, non plaideresque [*ni du professeur, ni du prêcheur, ni de l'avocat*], mais plutôt soldatesque, comme Suétone appelle celui de Jules César – et si [*d'ailleurs*] ne sens pas bien pourquoi il l'en appelle.

J'ai volontiers imité cette débauche qui se voit, en notre jeunesse, au port de ses vêtements : un manteau en écharpe, la cape sur une épaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté dédaigneuse de ces parements étrangers, et nonchalante de l'art. Mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gaieté et liberté françaises, est mésavenante au courtisan. Et, en une monarchie, tout gentilhomme doit être dressé à la façon d'un courtisan. Par quoi nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et méprisant [*naturel et sans recherche*].

Je n'aime point de tissure où les liaisons et les coutures paraissent, tout ainsi qu'en un beau corps il ne faut qu'on y puisse compter les os et les veines. *Le discours au service de la vérité se doit d'être simple et sans art* (Sénèque, *Lettres à*

Lucilius, XL). *Qui parle en s'étudiant sinon celui qui veut parler avec affectation ?* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXV).

L'éloquence fait injure aux choses, qui nous détourne à soi.

Comme aux accoutrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée ; de même, au langage, la recherche des phrases [*expressions*] nouvelles et de mots peu connus vient d'une ambition puérile et pédantesque. Pussé-je ne me servir que de ceux qui servent aux halles à Paris ! Aristophane le grammairien n'y entendait rien, de reprendre en Épicure la simplicité de ses mots et la fin de son art oratoire, qui était perspicuité [*clarté*] de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple [*tout un peuple la suit incontinent*] ; l'imitation du juger, de l'inventer ne va pas si vite. La plupart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robe, pensent très faussement tenir un pareil corps.

La force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent.

La plupart de ceux qui me hantent parlent de même les *Essais* ; mais je ne sais s'ils pensent de même.

Les Athéniens (dit Platon) ont pour leur part le soin [*goût*] de l'abondance et élégance du parler ; les Lacédémoniens, de la brièveté, et ceux de Crète, de la fécondité des conceptions plus que du langage. Ceux-ci sont les meilleurs. Zénon disait qu'il avait deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommait *philologos*, curieux d'apprendre les choses, qui étaient ses mignons [*préférés*] ; les autres *logophilos*, qui n'avaient soin que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien-dire, mais non pas si bonne qu'on la fait ; et suis dépit de quoi notre vie s'embesogne toute à cela. Je voudrais premièrement bien savoir ma langue, et celle de mes voisins où j'ai plus ordinaire commerce. C'est un bel et grand agencement, sans doute, que le grec et latin, mais on l'achète trop cher. Je dirai ici une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a été essayée en moi-même. S'en servira qui voudra.

Feu mon père, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmi les gens savants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut avisé de cet inconvénient qui était en usage ; et lui disait-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coûtaient rien [*aux anciens*] est la seule cause pourquoi nous ne pouvions arriver à la grandeur d'âme et de connaissance des anciens Grecs et Romains. Je ne crois pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expédient que mon père y trouva, ce fut que, en nourrice et avant le premier dénouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout [*tout à fait*] ignorant de notre langue, et très versé en la latine. Celui-ci, qu'il avait fait venir exprès, et qui était bien chèrement gagé, m'avait continuellement entre les bras. Il [*mon père*] en eut aussi avec lui deux autres, moindres en savoir, pour me suivre et soulager le premier. Ceux-ci ne m'entretenaient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'était une règle inviolable que ni lui-même, ni ma mère, ni valet, ni chambrière ne parlaient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chacun avait appris pour jargonner avec moi. C'est merveille du fruit que chacun y fit. Mon père et ma mère y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme firent aussi les autres domestiques qui étaient plus attachés à mon service. Somme, nous nous latinisâmes tant qu'il en regorgea jusqu'à nos villages tout autour, où il y a encore

– et ont pris pied par l'usage – plusieurs appellations latines d'artisans et d'outils. Quant à moi, j'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de périgourdin que d'arabesque. Et, sans art, sans livre, sans grammaire ni précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître d'école le savait, car je ne le pouvais avoir mêlé ni altéré. Si, par essai, on me voulait donner un thème, à la mode des collèges, on le donne aux autres en français, mais à moi il me le fallait donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Groucchi, qui a écrit *Les Comices des Romains*, Guillaume Guérente, qui a commenté Aristote, George Buchanan, ce grand poète écossais, Marc-Antoine Muret, que la France et l'Italie reconnaissent pour le meilleur orateur du temps, mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent que j'avais ce langage en mon enfance si prêt et si à main qu'ils craignaient à m'accoster. Buchanan, que je vis depuis à la suite de feu monsieur le maréchal de Brissac, me dit qu'il était après à [*en train d'*] écrire de l'institution des enfants, et qu'il prenait l'exemplaire de la mienne, car il avait alors en charge ce comte de Brissac que nous avons vu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ai quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna [*projeta de*] me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice. Nous pelotions [*échangions comme à la pelote*] nos déclinaisons, à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier [*échecs ou dames*], apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car, entre autres choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre désir, et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur ni contrainte. Je dis jusqu'à telle superstition que, parce que certains tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les éveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisait éveiller par le son de quelque instrument ; et ne fus jamais sans homme qui m'en servît.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon père, auquel il ne se faut nullement prendre s'il [*l'enfant, c'est-à-dire Montaigne*] n'a recueilli aucuns fruits répondant à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : le champ stérile et incommode ; car, quoique j'eusse la santé ferme et entière, et en même temps un naturel doux et traitable, j'étais parmi cela si pesant, mou et endormi qu'on ne me pouvait arracher de l'oisiveté, non [*même*] pas pour me faire jouer. Ce que je voyais, je le voyais bien et, sous cette complexion lourde, nourrissais des imaginations hardies et des opinions au-dessus de mon âge. L'esprit, je l'avais lent, et qui n'allait qu'autant qu'on le menait ; l'appréhension, tardive ; l'invention, lâche ; et après [*par-dessus*] tout, un incroyable défaut de mémoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux désir de guérison se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extrême peur de faillir en chose qu'il avait tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit toujours ceux qui vont devant, comme les grues, et se rangea à la coutume, n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avaient donné ces premières institutions, qu'il avait apportées d'Italie ; et m'envoya, environ mes six ans, au collège de Guyenne[1], très florissant pour lors

1. À Bordeaux.

et le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien ajouter au soin qu'il eut, et à me choisir des précepteurs de chambre suffisants, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture [*éducation*], en laquelle il réserva plusieurs façons particulières contre l'usage des collèges. Mais tant y a que c'était toujours collège. Mon latin s'abâtardit incontinent, duquel depuis, par désaccoutumance, j'ai perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne nouvelle institution que de me faire enjamber d'arrivée aux premières classes : car à treize ans, que je sortis du collège, j'avais achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la vérité sans aucun fruit que je pusse à présent mettre en compte.

Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables des *Métamorphoses* d'Ovide. Car, environ l'âge de sept ou huit ans, je me dérobais de tout autre plaisir pour les lire ; d'autant que cette langue était la mienne maternelle, et que c'était le plus aisé livre que je connusse, et le plus accommodé à la faiblesse de mon âge, à cause de la matière. Car, des *Lancelots du Lac*, des *Amadis* [*de Gaule*], des *Huons de Bordeaux* et tel fatras de livres à quoi l'enfance s'amuse, je n'en connaissais pas seulement le nom, ni ne fais encore le corps, tant exacte était ma discipline. Je m'en rendais plus nonchalant à l'étude de mes autres leçons prescrites. Là, il me vint singulièrement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de précepteur, qui sut dextrement conniver à [*fermer les yeux sur*] cette mienne débauche, et autres pareilles. Car, par là, j'enfilai tout d'un train Virgile en l'*Énéide*, et puis Térence, et puis Plaute, et des comédies italiennes, leurré toujours par la douceur du sujet. S'il eût été si [*assez*] fou de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du collège que la haine des livres, comme fait quasi toute notre noblesse. Il s'y gouverna ingénieusement : faisant semblant de n'en voir rien, il aiguisait ma faim, ne me laissant qu'à la dérobée gourmander [*savourer*] ces livres, et me tenant doucement en office pour les autres études de la règle. Car les principales parties [*qualités*] que mon père cherchait à ceux à qui il donnait charge de moi, c'étaient la débonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avait la mienne autres vices que langueur et paresse. Le danger n'était pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne pronostiquait que je dusse devenir mauvais, mais inutile. On y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice.

Je sens qu'il en est advenu de même. Les plaintes qui me cornent aux oreilles sont comme cela : « Oisif ; froid aux offices d'amitié et de parenté, et aux offices publics ; trop particulier [*personnel*]. » Les plus injurieux ne disent pas : « Pourquoi a-t-il pris ? Pourquoi n'a-t-il payé ? » Mais : « Pourquoi ne quitte-t-il [*n'efface-t-il une dette*] ? ne donne-t-il ? »

Je recevrais à faveur qu'on ne désirât en moi que tels effets de surérogation [*au-delà de ce qui est dû*]. Mais ils sont injustes d'exiger ce que je ne dois pas plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en serait due, là où le bien-faire actif devrait plus peser de ma main, en considération de ce que je n'en ai passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune qu'elle est plus mienne. Toutefois, si j'étais grand enlumineur de mes actions, à l'aventure rembarrerais-je [*repousserais-je*] bien ces reproches. Et à quelques-uns apprendrais qu'ils ne sont pas si offensés que je ne fasse pas assez, que de quoi je puisse faire assez [*beaucoup*] plus que je ne fais.

Mon âme ne laissait pourtant en même temps d'avoir à part soi des remuements fermes, et des jugements sûrs et ouverts autour des objets qu'elle connaissait, et

les digérait seule, sans aucune communication. Et, en autres choses, je crois à la vérité qu'elle eût été du tout incapable de se rendre à la force et violence.

Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance : une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rôles que j'entreprenais ? Car, avant l'âge,

À peine avais-je alors atteint ma douzième année,
(Virgile, *Bucoliques*, VIII, 39)

j'ai soutenu les premiers personnages dans les tragédies latines de Buchanan, de Guérente et de Muret, qui se représentèrent en notre collège de Guyenne avec dignité. En cela, André de Gouvéa, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenait-on maître-ouvrier. C'est un exercice que je ne méloue [*déconseille*] point aux jeunes enfants de maison ; et ai vu nos princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple de certains des anciens, honnêtement et louablement.

Il était loisible même d'en faire métier aux gens d'honneur en Grèce : *Il découvre son projet à l'acteur tragique Ariston, homme distingué par sa naissance et sa fortune, que sa profession ne rabaissait nullement car elle n'a rien de honteux chez les Grecs* (Tite-Live, XXIV, 24).

Car j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces ébattements, et d'injustice ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, et envient [*refusent*] au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens et les rallier [*réunir*], comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices et jeux ; la société et l'amitié s'en augmentent. Et puis on ne leur saurait concéder des passe-temps plus réglés que ceux qui se font en présence d'un chacun et à la vue même du magistrat [*des édiles*]. Et trouverais raisonnable que le magistrat et le prince à leurs dépens en gratifiassent quelquefois la commune [*le peuple*], d'une affection et bonté comme paternelles ; et qu'aux villes populeuses il y eût des lieux destinés et disposés pour ces spectacles, quelque divertissement [*ce qui détourne*] de pires actions et occultes [*d'actions pires et cachées*].

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection, autrement on ne fait que des ânes chargés de livres. On leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science, laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut épouser.

CHAPITRE 27

C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance

Ce n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris autrefois que, la croyance, c'était comme une impression qui se faisait en notre âme, et, à mesure qu'elle se trouvait plus molle et de moindre résistance, il était plus aisé à y empreindre [*imprimer*] quelque chose. *Comme les poids qu'on y place font nécessairement pencher le plateau d'une balance, l'évidence entraîne l'esprit* (Cicéron, *Académiques*, II, 12). D'autant que l'âme est plus vide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la première persuasion. Voilà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus sujets à être menés par les oreilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sotte présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable, qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance [*capacité*] outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois et, si j'entendais parler ou des esprits qui reviennent, ou du pronostic des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte où je ne pusse pas mordre,

Songes, terreurs magiques, prodiges, sorcières,
Fantômes nocturnes et autres miracles de Thessalie,
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 208)

il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à présent, je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-même : non que l'expérience m'ait depuis rien fait voir au-dessus de mes premières croyances – et si [*pourtant*] n'a pas tenu à ma curiosité [*manque de curiosité*] –, mais la raison m'a instruit que, de condamner ainsi résolument une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance. Si nous appelons monstres ou miracles ce où notre raison ne peut aller, combien s'en présente-t-il continuellement à notre vue ? Considérons au-travers de quels nuages et comment à tâtons on nous mène à la connaissance de la plupart des choses qui nous sont entre les mains ; certes nous trouverons que c'est plutôt accoutumance que science qui nous en ôte l'étrangeté,

Aujourd'hui que, lassés d'une vision constamment offerte,
Nous ne daignons plus lever les yeux sur ces lumineux espaces célestes,
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1037)

et que ces choses-là, si elles nous étaient présentées de nouveau [*pour la première fois*], nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres,

si tout cela s'offrait pour la première fois aux regards des mortels,
(Imagine qu'ils voient brusquement ce spectacle inouï),
Quelle chose au monde – avant son apparition – eût été plus crédible ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1032)

Celui qui n'avait jamais vu de rivière, à la première qu'il rencontra, il pensa que ce fût l'Océan. Et les choses qui sont à notre connaissance les plus grandes, nous les jugeons être les extrêmes que nature fasse en ce genre,

> *Sans doute le moindre fleuve apparaît-il gigantesque*
> *À qui n'en a jamais vu de grand,*
> *Et l'arbre – ou l'homme – qui dépasse*
> *Les autres en taille nous est une merveille ;*
> *Il en est de même pour tout :*
> *Ce qu'on voit de plus grand nous semble un prodige.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, VI, 674)

L'accoutumance des yeux familiarise nos esprits avec les choses ; ils ne s'étonnent plus de ce qu'ils voient tous les jours et n'en recherchent pas les causes (Cicéron, *La Nature des dieux*, II, 38).

La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur à en rechercher les causes.

Il faut juger avec plus de révérence de cette infinie puissance de nature et plus de reconnaissance [*connaissance*] de notre ignorance et faiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vraisemblables, témoignées par gens dignes de foi, desquelles, si nous ne pouvons être persuadés, au moins les faut-il laisser en suspens ; car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de savoir jusqu'où va la possibilité. Si l'on entendait bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas témérairement, ni aussi ne décroyant pas facilement, on observerait la règle de : « Rien trop », commandée par Chilon[1].

Quand on trouve, dans Froissard, que le comte de Foix sut, en Béarn, la défaite du roi Jean de Castille, à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, et les moyens qu'il en allègue, on s'en peut moquer ; et de ce même que nos annales disent que le pape Honorius, le propre jour que le roi Philippe Auguste mourut à Mante, fit faire ses funérailles publiques et les manda faire par toute l'Italie. Car l'autorité de ces témoins n'a pas à l'aventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoi ? si Plutarque, outre plusieurs exemples qu'il allègue de l'Antiquité, dit savoir de certaine science [*science certaine*] que, du temps de Domitien, la nouvelle de la bataille perdue par Antoine en Allemagne, à plusieurs journées de là, fut publiée à Rome et semée par tout le monde le même jour qu'elle avait été perdue, et si César tient qu'il est souvent advenu que la renommée a devancé l'accident [*événement*], dirons-nous pas que ces simples gens-là se sont laissé piper après le vulgaire pour n'être pas clairvoyants comme nous ? Est-il rien plus délicat, plus net et plus vif que le jugement de Pline, quand il lui plaît de le mettre en jeu ? Rien plus éloigné de vanité ? Je laisse à part l'excellence de son savoir, duquel je fais moins de compte : en quelle partie de ces deux-là le surpassons-nous ? Toutefois il n'est si petit écolier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne lui veuille faire leçon sur le progrès [*cours*] des ouvrages de nature.

Quand nous lisons, dans Bouchet [*Annales d'Aquitaine*], les miracles des reliques de saint Hilaire, passe : son crédit n'est pas assez grand pour nous ôter la licence d'y contredire. Mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires

1. Un des sept sages.

me semble singulière impudence. Ce grand saint Augustin témoigne avoir vu, sur les reliques de saint Gervais et Protais, à Milan, un enfant aveugle recouvrer la vue ; une femme, à Carthage, être guérie d'un cancer par le signe de croix qu'une femme nouvellement baptisée lui fit ; Hespérius, un sien familier avoir chassé les esprits qui infestaient sa maison avec un peu de terre du sépulcre de Notre-Seigneur, et, cette terre depuis [*après*] transportée à l'église, un paralytique en avoir été soudain guéri ; une femme, en une procession, ayant touché à la châsse de saint Étienne d'un bouquet et, de ce bouquet, s'étant frotté les yeux, avoir recouvré la vue depuis longtemps perdue ; et plusieurs autres miracles où il dit lui-même avoir assisté ; de quoi accuserons-nous et lui et deux saints évêques, Aurélien et Maximin, qu'il appelle pour ses recors [*témoins*] ? Sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité [*naïveté*], ou de malice et imposture ? Est-il homme, en notre siècle si impudent, qui pense leur être comparable, soit en vertu et piété, soit en savoir, jugement et suffisance ? *Eux qui sans raison valable me vaincraient par leur seule autorité.* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 21).

C'est une hardiesse dangereuse, et de conséquence, outre l'absurde témérité qu'elle traîne avec soi, de mépriser ce que nous ne concevons pas. Car après que, selon votre bel entendement, vous avez établi les limites de la vérité et du mensonge, et qu'il se trouve que vous avez nécessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous êtes déjà obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de désordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation [*abandon*] que les catholiques font de leur croyance. Il leur semble faire bien les modérés et les entendus quand ils quittent aux adversaires certains articles de ceux qui sont en débat. Mais, outre ce qu'ils ne voient pas quel avantage c'est, à celui qui vous charge, de commencer à lui céder et vous tirer arrière, et combien cela l'anime à poursuivre sa pointe, ces articles-là qu'ils choisissent pour les plus légers sont quelquefois très importants. Où il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage : je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir [*négligeant*] certains points de l'observance de notre Église, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange, venant à en communiquer aux hommes savants, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance qui nous font les recevoir avec moindre révérence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en notre jugement même ? Combien de choses nous servaient hier d'articles de foi, qui nous sont fables aujourd'hui ? La gloire et la curiosité sont les deux fléaux de notre âme. Celle-ci nous conduit à mettre le nez partout, et celle-là nous défend de rien laisser irrésolu et indécis.

CHAPITRE 28

De l'amitié

Considérant la conduite de la besogne d'un peintre que j'ai, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroi pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance [*talent*], et, le vide tout autour, il le remplit de grotesques, qui sont peintures fantasques n'ayant grâce qu'en la variété et étrangeté. Que sont-ce ici aussi, à la vérité, que grotesques et corps monstrueux, rapiécés de divers membres, sans certaine figure [*forme réelle*], n'ayant ordre, suite ni proportion que fortuits ?

C'est le corps d'une belle femme finissant en queue de poisson.
(Horace, *Art poétique*, 4)

Je vais bien jusqu'à ce second point avec mon peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie, car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poli et formé selon l'art. Je me suis avisé d'en emprunter un d'Étienne de La Boétie, qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un discours auquel il donna nom *La Servitude volontaire* ; mais ceux qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé *Le Contre Un* . Il l'écrivit par manière d'essai, en sa première jeunesse[1], à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court depuis longtemps dans les mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée recommandation : car il est gentil [*noble*], et plein ce qu'il est possible. Si [*pourtant*] y a-t-il bien à dire que ce ne soit le mieux qu'il pût faire ; et si, en l'âge que je l'ai connu, plus avancé, il eût pris un tel dessein que le mien de mettre par écrit ses fantaisies, nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheraient bien près de l'honneur de l'Antiquité ; car, notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connais point qui lui soit comparable. Mais il n'est demeuré de lui que ce discours, encore par rencontre [*hasard*], et crois qu'il ne le vit jamais depuis qu'il lui échappa, et quelques mémoires sur cet édit de Janvier[2], fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encore ailleurs peut-être leur place. C'est tout ce que j'ai pu recouvrer de ses reliques, moi qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, héritier de sa bibliothèque et de ses papiers, outre le livret de ses œuvres que j'ai fait mettre en lumière [*publié*]. Et si [*pourtant*] suis obligé particulièrement à cette pièce, d'autant qu'elle a servi de moyen à notre première accointance. Car elle me fut montrée longue pièce [*longtemps*] avant que je l'eusse vu, et me donna la première connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite que certainement il ne s'en lit guère de pareilles, et, entre nos hommes [*contemporains*], il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres

1. Les éditions publiées du vivant de Montaigne donnent : « N'ayant pas atteint le dix-huitième an de son âge. »
2. L'édit de tolérance, signé par Charles IX en janvier 1562.

[*hasards*] à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Il n'est rien à quoi il semble que nature nous ait plus acheminés qu'à la société. Et dit Aristote que les bons législateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la justice. Or le dernier point de sa perfection est celui-ci [*l'amitié*]. Car, en général, toutes celles que la volupté ou le profit, le besoin public ou privé forgent et nourrissent en sont d'autant moins belles et généreuses, et d'autant moins amitiés qu'elles mêlent autre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle-même.

Ni ces quatre espèces anciennes : naturelle, sociale, hospitalière, vénérienne, particulièrement n'y conviennent, ni conjointement.

Des enfants aux pères, c'est plutôt respect. L'amitié se nourrit de communication qui ne peut se trouver entre eux pour la trop grande disparité, et offenserait à l'aventure les devoirs de nature. Car ni toutes les secrètes pensées des pères ne se peuvent communiquer aux enfants pour n'y engendrer une messéante privauté, ni les avertissements et corrections, qui sont un des premiers offices d'amitié, ne se pourraient exercer des enfants aux pères. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuaient leurs pères, et d'autres où les pères tuaient leurs enfants, pour éviter l'empêchement qu'ils se peuvent quelquefois entre-porter, et naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des philosophes dédaignant cette couture naturelle, témoin Aristippe : quand on le pressait de l'affection qu'il devait à ses enfants pour être sortis de lui, il se mit à cracher, disant que cela en était aussi bien sorti ; que nous engendrions bien des poux et des vers. Et cet autre, que Plutarque voulait induire à s'accorder avec son frère : « Je n'en fais pas, dit-il, plus grand état pour être sorti de même trou. »

C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en fîmes-nous, lui et moi, notre alliance. Mais ce mélange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela détrempe merveilleusement et relâche cette soudure fraternelle. Les frères ayant à conduire le progrès de leur avancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendrent ces vraies et parfaites amitiés, pourquoi se trouveront-elles en ceux-ci ? Le père et le fils peuvent être de complexion entièrement éloignée, et les frères aussi. C'est mon fils, c'est mon parent ; mais c'est un homme farouche, un méchant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiés que la loi et l'obligation naturelle nous commandent, il y a d'autant moins de notre choix et liberté volontaires. Et notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aie essayé de ce côté-là tout ce qui en pût être, ayant eu le meilleur père qui fut jamais, et le plus indulgent, jusqu'à son extrême vieillesse, et étant d'une famille fameuse de père en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle,

connu pour mon affection paternelle envers mes frères.
(Horace, *Odes*, II, 2, 6)

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix, on ne peut, ni la loger en ce rôle. Son feu, je le confesse,

car nous ne sommes pas inconnus à la déesse
Qui mêle une douce amertume aux jeux de l'amour,
(Catulle, *Épigrammes*, LXVIII, 17)

est plus actif, plus cuisant et plus âpre. Mais c'est un feu téméraire [*aveugle*] et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'âpre ni de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un désir forcené après ce qui nous fuit :

Comme le chasseur poursuit le lièvre
Dans le froid, dans le chaud, par monts et par vaux,
Il n'en fait plus cas quand il le voit pris ;
Il ne désire sa proie que tant qu'elle fuit.
(Arioste, *Roland furieux*, X, stance 7)

Aussitôt qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est-à-dire en la convenance des volontés, il s'évanouit et s'alanguit. La jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et sujette à satiété. L'amitié, au rebours, est jouie à mesure qu'elle est désirée ; ne s'élève, se nourrit, ni ne prend accroissement qu'en la jouissance, comme étant spirituelle, et l'âme s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moi, afin que je ne parle de lui, qui n'en confesse que trop par ces vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moi en connaissance l'une de l'autre ; mais en comparaison jamais : la première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant dédaigneusement celle-ci passer ses pointes bien loin au-dessous d'elle.

Quant aux mariages, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre (sa durée étant contrainte et forcée, dépendant d'ailleurs que de notre vouloir), et marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées [*écheveaux = complications*] étrangères à démêler parmi, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection, là où, en l'amitié, il n'y a affaire ni commerce que d'elle-même. Joint qu'à dire vrai la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrice de cette sainte couture, ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvait dresser une telle accointance, libre et volontaire, où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble. Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore pu arriver et, par le commun consentement des écoles anciennes, en est rejeté.

Et cette autre licence grecque [*homosexualité*] est justement abhorrée par nos mœurs. Laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si nécessaire disparité d'âges et différence d'offices entre les amants, ne répondait non plus assez à la parfaite union et convenance qu'ici nous demandons : *Qu'est-ce, en effet, que cet amour d'amitié ? D'où vient qu'on n'aime ni un adolescent laid, ni un beau vieillard ?* (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 33). Car la peinture même qu'en fait l'Académie ne me désavouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : que cette première fureur inspirée par le fils de Vénus au cœur de l'amant sur l'objet de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnés efforts que peut produire une ardeur immodérée, était simplement fondée en une beauté externe, fausse image de la génération corporelle. Car en l'esprit elle ne pouvait, duquel la montre était encore cachée, qui n'était qu'en sa naissance et avant l'âge de germer. Que si cette fureur saisissait un bas courage,

les moyens de sa poursuite c'étaient richesses, présents, faveur à l'avancement des dignités, et telle autre basse marchandise, qu'ils réprouvent. Si elle tombait en un courage plus généreux, les entremises étaient généreuses de même : instructions philosophiques, enseignements à révérer la religion, obéir aux lois, mourir pour le bien de son pays, exemples de vaillance, prudence, justice ; s'étudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grâce et beauté de son âme, celle de son corps étant depuis longtemps fanée, et espérant par cette société mentale établir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arrivait à l'effet en sa saison (car ce qu'ils ne requièrent point en l'amant – qu'il apportât loisir et discrétion en son entreprise –, ils le requièrent exactement en l'aimé, d'autant qu'il lui fallait juger d'une beauté interne, de difficile connaissance et abstruse découverte), alors naissait en l'aimé le désir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une spirituelle beauté. Celle-ci était ici principale ; la corporelle, accidentelle et seconde : tout le rebours de l'amant. À cette cause préfèrent-ils l'aimé, et vérifient que les dieux aussi le préfèrent, et tancent grandement le poète Eschyle d'avoir, en l'amour d'Achille et de Patrocle, donné la part de l'amant à Achille, qui était en la première et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Après cette communauté générale, la maîtresse et plus digne partie de celle-ci exerçant ses offices et prédominant, ils disent qu'il en provenait des fruits très utiles au privé et au public ; que c'était la force des pays qui en recevaient l'usage, et la principale défense de l'équité et de la liberté : témoin les salutaires amours d'Harmodios et d'Aristogiton. Pourtant [*c'est pourquoi*] la nomment-ils sacrée et divine. Et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lâcheté des peuples qui lui soient adversaires. Enfin tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Académie, c'est dire que c'était un amour se terminant en amitié ; chose qui ne se rapporte pas mal à la définition stoïque de l'amour : *L'amour est le désir d'obtenir l'amitié de quelqu'un qui nous attire par sa beauté* (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 34).

Je reviens à ma description, de façon plus équitable et plus équable [*égale*] : *On ne peut pleinement juger des amitiés que lorsque, avec l'âge, les caractères se sont forgés et affermis* (Cicéron, *L'Amitié*, XX).

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi. »

Il y a, au-delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous entendions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel ; nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence [*entente*], si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux

hommes faits, et lui plus de quelques années[1], elle n'avait point à perdre de temps, ni à se régler au patron des amitiés molles et régulières auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la vérité : ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien.

Quand Lélius, en présence des consuls romains, lesquels, après la condamnation de Tibérius Gracchus, poursuivaient tous ceux qui avaient été de son intelligence, vint à s'enquérir de Caïus Blossius (qui était le principal de ses amis) combien il eût voulu faire pour lui, et qu'il eut répondu : « Toutes choses – Comment, toutes choses ? suivit-il. – Eh quoi, s'il t'eût commandé de mettre le feu en nos temples ? – Il ne me l'eût jamais commandé, répliqua Blossius. – Mais s'il l'eût fait ? ajouta Lélius. – J'y eusse obéi », répondit-il. S'il était si parfaitement ami de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avait que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession ; et ne se devait départir de l'assurance qu'il avait de la volonté de Gracchus. Mais, toutefois, ceux qui accusent cette réponse comme séditieuse n'entendent pas bien ce mystère et ne présupposent pas, comme il est, qu'il tenait la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connaissance. Ils étaient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis et qu'ennemis de leur pays, qu'amis d'ambition et de trouble. S'étant parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenaient parfaitement les rênes de l'inclination l'un de l'autre ; et faites guider ce harnais [*attelage*] par la vertu et conduite de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela), la réponse de Blossius est telle qu'elle devait être. Si leurs actions se démanchèrent, ils n'étaient ni amis selon ma mesure l'un de l'autre, ni amis à eux-mêmes. Au demeurant, cette réponse ne sonne non plus que ferait la mienne à qui s'enquerrait à moi de cette façon : « Si votre volonté vous commandait de tuer votre fille, la tueriez-vous ? » et que je l'accordasse. Car cela ne porte aucun témoignage de consentement à ce faire, parce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel ami. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me déloger de la certitude que j'ai des intentions et jugement du mien. Aucune de ses actions ne me saurait être présentée, quelque visage qu'elle eût, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusqu'au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiés communes ; j'en ai autant de connaissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre, mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles : on s'y tromperait. Il faut marcher en ces autres amitiés la bride à la main, avec prudence et précaution ; la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. « Aimez-le (disait Chilon)

1. Lors de leur première rencontre, Montaigne avait vingt-cinq ans et La Boétie vingt-huit.

comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez-le comme ayant à l'aimer. » Ce précepte qui est si abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires et coutumières, à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avait très familier : « Ô mes amis, il n'y a nul ami ! »

En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourriciers des autres amitiés, ne méritent pas seulement d'être mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontés en est cause. Car, tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoi que disent les stoïciens, et comme je ne me sais aucun gré du service que je me fais, aussi l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence : bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout étant par effet [*effectivement*] commun entre eux, volontés, pensements, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'étant qu'une âme en deux corps, selon la très propre définition d'Aristote, ils ne se peuvent ni prêter, ni donner rien. Voilà pourquoi les faiseurs de lois, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, défendent les donations entre le mari et la femme, voulant inférer par là que tout doit être à chacun d'eux et qu'ils n'ont rien à diviser et partir [*partager*] ensemble. Si, en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon. Car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en prête la matière et l'occasion est celui-là qui fait le libéral, donnant ce contentement à son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus. Quand le philosophe Diogène avait faute d'argent, il disait qu'il le redemandait à ses amis, non qu'il le demandait. Et, pour montrer comment cela se pratique par effet, j'en réciterai [*raconterai*] un ancien exemple, singulier.

Eudamidas, corinthien, avait deux amis : Charixénos, sicyonien, et Aréthéos, corinthien. Venant à mourir, étant pauvre et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : « Je lègue à Aréthéos de nourrir ma mère et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixénos de marier ma fille et lui donner le douaire le plus grand qu'il pourra ; et, au cas que l'un d'eux vienne à défaillir, je substitue en sa part celui qui survivra. » Ceux qui premiers virent ce testament s'en moquèrent, mais ses héritiers, en ayant été avertis, l'acceptèrent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixénos, étant trépassé cinq jours après, la substitution étant ouverte en faveur d'Aréthéos, il nourrit curieusement [*entretint soigneusement*] cette mère et, de cinq talents qu'il avait en ses biens, il en donna les deux et demi en mariage à une sienne fille unique, et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les noces en même jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en était à dire [*absente*], qui est la multitude d'amis. Car cette parfaite amitié de quoi je parle est indivisible ; chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs ; au rebours, il est marri qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés pour les conférer [*donner*] toutes à ce sujet. Les amitiés communes, on les peut départir ; on peut aimer en celui-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité ; ainsi du reste. Mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandaient à être secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requerraient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un com-

mettait [*confiait*] à votre silence chose qui fût utile à l'autre de savoir, comment vous en démêleriez-vous ? L'unique et principale amitié découd toutes autres obligations. Le secret que j'ai juré ne déceler à nul autre, je le puis sans parjure communiquer à celui qui n'est pas autre : c'est moi. C'est un assez grand miracle de se doubler, et n'en connaissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême qui a son pareil. Et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entr'aiment et m'aiment autant que je les aime, il multiplie en confrérie la chose la plus une et unie, et de quoi une seule est encore la plus rare à trouver au monde.

Le demeurant de cette histoire convient très bien à ce que je disais : car Eudamidas donne pour grâce et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin. Il les laisse héritiers de cette sienne libéralité qui consiste à leur mettre en main les moyens de lui bien faire. Et, sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait qu'en celui d'Aréthéos. Somme, ce sont effets inimaginables à qui n'en a goûté, et qui me font honorer à merveille la réponse de ce jeune soldat à Cyrus s'enquérant à lui pour combien il voudrait donner un cheval par le moyen duquel il venait de gagner le prix de la course, et s'il le voudrait échanger à un royaume : « Non certes, Sire, mais bien le laisserais-je volontiers pour en acquérir un ami, si je trouvais homme digne de telle alliance. »

Il ne disait pas mal – « si j'en trouvais » –, car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance, mais en celle-ci, en laquelle on négocie du fin fond de son courage, qui ne fait rien de reste [*ne réserve rien*], certes il est besoin que tous les ressorts soient nets et sûrs parfaitement.

Aux confédérations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourvoir qu'aux imperfections qui particulièrement intéressent ce bout-là. Il ne peut chaloir [*importer*] de quelle religion soit mon médecin et mon avocat. Cette considération n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils me doivent. Et, en l'accointance domestique que dressent avec moi ceux qui me servent, j'en fais de même, et m'enquiers peu d'un laquais s'il est chaste ; je cherche s'il est diligent. Et ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbécile, ni un cuisinier jureur qu'ignorant. Je ne me mêle pas de dire ce qu'il faut faire au monde, d'autres assez s'en mêlent, mais ce que j'y fais.

Moi, c'est ainsi que j'en use ; vous, faites comme vous l'entendez.
(Térence, *Le Bourreau de soi-même*, I, 1, 28)

À la familiarité de la table j'associe le plaisant, non le prudent ; au lit, la beauté avant la bonté ; en la société du discours, la suffisance, voire sans la prud'homie [*probité*]. Pareillement ailleurs.

Tout ainsi que celui qui fut rencontré à chevauchons sur un bâton, se jouant avec ses enfants, pria l'homme qui l'y surprit de n'en rien dire jusqu'à ce qu'il fût père lui-même, estimant que la passion qui lui naîtrait alors en l'âme le rendrait juge équitable d'une telle action, je souhaiterais aussi parler à des gens qui eussent essayé [*éprouvé*] ce que je dis. Mais, sachant combien c'est chose éloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attends pas d'en trouver aucun bon juge.

Car les discours mêmes que l'Antiquité nous a laissés sur ce sujet me semblent lâches au prix du sentiment que j'en ai. Et, en ce point, les effets [*la réalité*] surpassent les préceptes mêmes de la philosophie :

Tant que j'aurai mon bon sens,
Il n'est rien que je puisse comparer à un tendre ami.
(Horace, *Satires*, I, 5, 44)

L'ancien Ménandre disait celui-là heureux qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami. Il avait certes raison de le dire, même [*surtout*] s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoique avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en paiement mes commodités naturelles et originelles sans en rechercher d'autres, si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis,

jour que je ne cesserai jamais de trouver cruel,
Que je ne cesserai jamais d'honorer
(Ô Dieu, vous l'avez voulu ainsi !)
(Virgile, *Énéide*, V, 49)

je ne fais que traîner languissant ; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part,

Et j'ai décidé de m'abstenir de tout plaisir,
N'ayant plus celui qui partageait ma vie.
(Térence, *Le Bourreau de soi-même*, I, 1, 97)

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi.

Puisqu'un coup prématuré m'a ravi cette moitié de mon âme,
Pourquoi demeurer, moi, l'autre moitié, dégoûté de moi-même
Et ne survivant qu'en partie ?
Le même jour nous a perdus tous les deux !
(Horace, *Odes*, II, 17, 5)

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire [*il ne me manque*] comme si [*aussi*] eût-il bien fait à moi. Car de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

Peut-on manifester honte ou modération
En pleurant une tête si chère ?
(Horace, *Odes*, I, 24, 1)

Ô mon frère, qui m'as été arraché pour mon malheur !
En même temps que toi se sont évanouies
Les joies que ta douce amitié entretenait dans la vie.
En mourant, mon frère, tu as brisé tout mon bonheur !
Avec toi, notre vie est descendue dans la tombe.
Depuis ta mort, j'ai chassé de mon cœur
Mes travaux et tout ce qui faisait mes délices.
Ne plus te parler ? Ne plus entendre ta voix ?
Ne plus jamais te voir, mon frère,

Toi qui m'étais plus cher que la vie ?
Du moins je t'aimerai toujours.
(Catulle, LXVIII, 20, LXV, 9)

Mais écoutons un peu parler ce garçon de seize ans.

Parce que j'ai trouvé que cet ouvrage a été depuis mis en lumière, et à mauvaise fin, par ceux [*les protestants*] qui cherchent à troubler et changer l'état de notre police sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont mêlé à d'autres écrits de leur farine, je me suis dédit de le loger ici. Et afin que la mémoire de l'auteur n'en soit intéressée [*n'en souffre*] en l'endroit de [*auprès de*] ceux qui n'ont pu connaître de près ses opinions et ses actions, je les avise que ce sujet fut traité par lui en son enfance, par manière d'exercitation seulement, comme sujet vulgaire et tracassé [*rebattu*] en mille endroits des livres. Je ne fais nul doute qu'il ne crût ce qu'il écrivait, car il était assez consciencieux pour ne mentir pas même en se jouant. Et sais davantage que, s'il eût eu à choisir, il eût mieux aimé être né à Venise [*alors République*] qu'à Sarlat, et avec raison. Mais il avait une autre maxime souverainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très religieusement aux lois sous lesquelles il était né. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni plus ennemi des remuements et nouvelletés de son temps. Il eût bien plutôt employé sa suffisance à les éteindre qu'à leur fournir de quoi les émouvoir [*exciter*] davantage. Il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci.

Or, en échange de cet ouvrage sérieux, j'en substituerai un autre, produit en cette même saison de son âge, plus gaillard et plus enjoué.

CHAPITRE 29

Vingt-neuf sonnets d'Étienne de La Boétie

À Madame de Grammont, comtesse de Guissen[1]

Madame, je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est déjà vôtre, ou pour ce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ai voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent votre nom en tête, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andouins. Ce présent m'a semblé vous être propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui jugent mieux et se servent plus à propos que vous de la poésie ; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vive et animée, comme vous faites par ces beaux et riches accords de quoi, parmi un million d'autres beautés, nature vous a étrennée.

Madame, ces vers méritent que vous les chérissiez, car vous serez de mon avis qu'il n'en est point sorti de Gascogne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, ni qui témoignent être sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie de quoi vous n'avez que le reste de ce que depuis longtemps j'en ai fait imprimer sous le nom de monsieur de Foix, votre bon parent, car certes ceux-ci ont je ne sais quoi de plus vif et de plus bouillant, comme il les fit en sa plus verte jeunesse, et échauffé d'une belle et noble ardeur que je vous dirai, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis [*après*], comme il était à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, et sentent déjà je ne sais quelle froideur maritale. Et moi je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé.

Ces vers se voient ailleurs[2].

1. Diane, vicomtesse de Louvigni (la belle Corisande d'Andouins) – qui fut, plus tard, la maîtresse d'Henri IV, avait épousé en 1567 le comte de Grammont et de Guiche (ou Guichen, ou Guissen), qui était un ami de Montaigne.

2. Dans les éditions des *Essais* publiées du vivant de Montaigne, les vingt-neuf sonnets d'Étienne de La Boétie figuraient à cet endroit. On n'a jamais retrouvé l'édition de ces poèmes qui détermina Montaigne à les faire disparaître de son livre. On les trouvera à la suite de *La Servitude volontaire*, Arléa, 2003, suivis d'une lettre de Montaigne à son père sur la mort de son ami.

CHAPITRE 30

De la modération

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par notre maniement les choses qui d'elles-mêmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse si nous l'embrassons d'un désir trop âpre et violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excès y est, se jouent des paroles :

Le sage doit être appelé insensé et le juste injuste
S'ils vont trop loin dans leur effort pour atteindre la vertu.
(Horace, *Épîtres*, I, 6, 15)

C'est une subtile considération de la philosophie. On peut et trop aimer la vertu, et se porter excessivement en une action juste. À ce biais s'accommode la voix divine : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages. »

J'ai vu tel grand blesser la réputation de sa religion pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte.

J'aime les natures tempérées et moyennes. L'immodération vers le bien même, si elle ne m'offense, elle m'étonne et me met en peine de la baptiser. Ni la mère de Pausanias – qui donna la première instruction et porta la première pierre à la mort de son fils –, ni le dictateur Posthumius – qui fit mourir le sien que l'ardeur de jeunesse avait poussé heureusement sur les ennemis un peu avant son rang – ne me semblent si justes comme étranges. Et n'aime ni à conseiller, ni à suivre une vertu si sauvage et si chère.

L'archer qui outrepasse le blanc [*cœur de la cible*] faut [*manque*], comme celui qui n'arrive pas. Et les yeux me troublent à monter à coup [*tout à coup*] vers une grande lumière également comme à dévaler à l'ombre. Calliclès, en Platon, dit l'extrémité de la philosophie être dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit ; que, prise avec modération, elle est plaisante et commode, mais qu'enfin [*à la fin*] elle rend un homme sauvage et vicieux, dédaigneux des religions et lois communes, ennemi de la conversation civile [*relations sociales*], ennemi des voluptés humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir autrui et de se secourir à soi, propre à être impunément souffleté. Il dit vrai car, en son excès, elle esclave notre naturelle liberté, et nous dévoie, par une importune subtilité, du beau et plain [*plat*] chemin que nature nous a tracé.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est très légitime ; la théologie ne laisse pas de la brider pourtant, et de la restreindre. Il me semble avoir lu autrefois chez saint Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parents dans les degrés défendus, cette raison parmi les autres qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car si l'affection maritale s'y trouve entière et parfaite, comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentèle, il n'y a point de doute que ce surcroît n'emporte un tel mari hors les barrières de la raison.

Les sciences qui règlent les mœurs des hommes, comme la théologie et la philosophie, elles se mêlent de tout. Il n'est action si privée et secrète qui se

dérobe de leur connaissance et juridiction. Bien apprentis sont ceux qui syndiquent [*critiquent*] leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pièces à garçonner ; à médeciner, la honte le défend. Je veux donc, de leur part, apprendre ceci aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnés : c'est que les plaisirs mêmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont réprouvés si la modération n'y est observée ; et qu'il y a de quoi faillir en licence et débordement, comme en un sujet illégitime. Ces enchériments deshontés [*caresses éhontées*] que la chaleur première nous suggère en ce jeu sont non indécemment seulement, mais dommageablement employés envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont toujours assez éveillées pour notre besoin. Je ne m'y suis servi que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage ; voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité ; ce doit être une volupté en quelque sorte prudente et consciencieuse. Et, parce que sa principale fin c'est la génération, il y en a qui mettent en doute si, lorsque nous sommes sans l'espérance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'âge, ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement. C'est un homicide, à la mode de Platon. Certaines nations, et entre autres la mahométane, abominent la conjonction avec les femmes enceintes ; plusieurs aussi avec celles qui ont leurs flueurs. Zénobie ne recevait son mari que pour une charge, et, cela fait, elle le laissait courir tout le temps de sa conception, lui donnant alors seulement loi de recommencer : brave et généreux exemple de mariage.

C'est de quelque poète disetteux et affamé de ce déduit [*plaisir*] que Platon emprunta cette narration, que Jupiter fit à sa femme une si chaleureuse charge, un jour, que, ne pouvant avoir patience qu'elle eût gagné son lit, il la versa sur le plancher et, par la véhémence du plaisir, oublia les résolutions grandes et importantes qu'il venait de prendre avec les autres dieux en sa cour céleste ; se vantant qu'il l'avait trouvé aussi bon ce coup-là que lorsque premièrement il la dépucela à cachette de leurs parents.

Les rois de Perse appelaient leurs femmes à la compagnie de leurs festins ; mais quand le vin venait à les échauffer en bon escient [*vraiment*] et qu'il fallait tout à fait lâcher la bride à la volupté, ils les renvoyaient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appétits immodérés, et faisaient venir en leur lieu [*à leur place*] des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect.

Tous plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logés en toutes gens ; Épaminondas avait fait emprisonner un garçon débauché ; Pélopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur ; il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garce qui aussi l'en pria, disant que c'était une gratification due à une amie, non à un capitaine. Sophocle, étant compagnon en la préture avec Périclès, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : « Ô le beau garçon que voilà ! fit-il à Périclès. – Cela serait bon à un autre qu'à un préteur, lui dit Périclès, qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes. »

Ælius Vérus, l'empereur, répondit à sa femme, comme elle se plaignait de quoi il se laissait aller à l'amour d'autres femmes, qu'il le faisait par occasion consciencieuse [*raison de conscience*], d'autant que le mariage était un nom d'honneur et dignité, non de folâtre et lascive concupiscence. Et nos anciens auteurs ecclésiastiques font avec honneur mention d'une femme qui répudia son mari pour ne vouloir seconder ses trop lascives et immodérées amours. Il n'est en

somme aucune si juste volupté en laquelle l'excès et l'intempérance ne nous soient reprochables.

Mais, à parler en bon escient, est-ce pas un misérable animal que l'homme ? À peine est-il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de goûter un seul plaisir entier et pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours [*diminuer par raison*] ; il n'est pas assez chétif si, par art et par étude, il n'augmente sa misère :

Nous avons augmenté par art les misères de notre destinée.
(Properce, III, 7, 32)

La sagesse humaine fait bien sottement l'ingénieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptés qui nous appartiennent, comme elle fait favorablement et industrieusement ses artifices à nous peigner et farder les maux et en alléger le sentiment. Si j'eusse été chef de part [*parti*], j'eusse pris autre voie, plus naturelle, qui est, à dire vrai, commode et sainte, et me fusse peut-être rendu assez fort pour la borner.

Quoi [*que dire de ce*] que nos médecins spirituels et corporels, comme par complot fait entre eux, ne trouvent aucune voie à la guérison, ni remède aux maladies du corps et de l'âme, que par le tourment, la douleur et la peine – les veilles, les jeûnes, les haires, les exils lointains et solitaires, les prisons perpétuelles, les verges et autres afflictions ont été introduits pour cela –, mais en telle condition que ce soient véritablement afflictions, et qu'il y ait de l'aigreur poignante, et qu'il n'en advienne point comme à un Gallion, lequel ayant été envoyé en exil en l'île de Lesbos, on fut averti à Rome qu'il s'y donnait du bon temps, et que ce qu'on lui avait enjoint pour peine lui tournait à commodité ; par quoi ils se ravisèrent de le rappeler près de sa femme et en sa maison, et lui ordonnèrent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le jeûne aiguiserait la santé et l'allégresse, à qui le poisson serait plus appétissant que la chair, ce ne serait plus recette salutaire ; non plus qu'en l'autre médecine les drogues n'ont point d'effet à l'endroit de celui qui les prend avec appétit et plaisir. L'amertume et la difficulté sont circonstances servant à leur opération. Le naturel qui accepterait la rhubarbe comme familière en corromprait l'usage ; il faut que ce soit chose qui blesse notre estomac pour le guérir ; et ici faut [*est en défaut*] la règle commune, que les choses se guérissent par leurs contraires, car le mal y guérit le mal.

Cette impression [*opinion*] se rapporte quelque peu à cette autre si ancienne, de penser gratifier au Ciel et à la nature par notre massacre et homicide, qui fut universellement embrassée en toutes religions. Encore du temps de nos pères, Amurat, en la prise de l'Isthme, immola six cents jeunes hommes grecs à l'âme de son père, afin que ce sang servît de propitiation à l'expiation des péchés du trépassé. Et en ces nouvelles terres [*Amériques*], découvertes en notre âge, pures encore et vierges au prix des nôtres, l'usage en est en quelque sorte reçu partout ; toutes leurs idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brûle vifs, et, demi-rôtis, on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles. À d'autres, voire aux femmes, on les écorche vives et de leur peau ainsi sanglante en revêt-on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et résolution, car ces pauvres gens sacrifiables, vieillards, femmes, enfants, vont, quelques jours avant, quêtant eux-mêmes les aumônes pour l'offrande de leur sacrifice, et se présentent à la boucherie chantant et dan-

sant avec les assistants. Les ambassadeurs du roi de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortés la grandeur de leur maître, après lui avoir dit qu'il avait trente vassaux, desquels chacun pouvait assembler cent mille combattants, et qu'il se tenait en la plus belle et forte ville qu'il fût sous le ciel, lui ajoutèrent qu'il avait à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vrai, ils disent qu'il nourrissait la guerre avec certains grands peuples voisins non seulement pour l'exercice de la jeunesse du pays, mais principalement pour avoir de quoi fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortés, ils sacrifièrent cinquante hommes tout à la fois. Je dirai encore ce conte. Certains de ces peuples, ayant été battus par lui, envoyèrent le reconnaître [*faire sa connaissance*] et rechercher d'amitié ; les messagers présentèrent trois sortes de présents, en cette manière : « Seigneur, voilà cinq esclaves ; si tu es un dieu fier [*farouche*] qui te paisses de chair et de sang, mange-les et nous t'en amènerons davantage ; si tu es un dieu débonnaire, voilà de l'encens et des plumes ; si tu es homme, prends les oiseaux et les fruits que voici. »

CHAPITRE 31

Des cannibales

Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au-devant : « Je ne sais, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je vois n'est aucunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays, et Philippe, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune.

J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a été découvert en notre siècle [*Brésil*], en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France antarctique. Cette découverte d'un pays infini semble être de considération. Je ne sais si je me puis répondre qu'il ne s'en fasse à l'avenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayant été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. Platon introduit Solon racontant avoir appris des prêtres de la ville de Saïs, en Égypte, que, jadis et avant le déluge, il y avait une grande île, nommée Atlantide, droit à la bouche du détroit de Gibraltar, qui tenait plus de pays que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les rois de cette contrée-là, qui ne possédaient pas seulement cette île mais s'étaient étendus dans la terre ferme si avant qu'ils tenaient de la largeur d'Afrique jusqu'en Égypte et de la longueur de l'Europe jusqu'en la Toscane, entreprirent d'enjamber jusque sur l'Asie et subjuguer toutes les nations qui bordent la mer Méditerranée jusqu'au golfe de la mer Majour [*mer Noire*] ; et, pour cet effet, traversèrent les Espagnes, la Gaule, l'Italie, jusqu'en la Grèce, où les Athéniens les soutinrent [*arrêtèrent*] ; mais que, quelque temps après, et les Athéniens, et eux, et leur île furent engloutis par le déluge. Il est bien vraisemblable que cet extrême ravage d'eaux ait fait des changements étranges aux habitations [*peuplements*] de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie.

Ces terres, qui autrefois n'en formaient qu'une,
Se sont écartées, séparées par un cataclysme vaste et violent ;
(Virgile, *Énéide*, III, 414)

Chypre d'avec la Syrie, l'île de Nègrepont [*Eubée*] de la terre ferme de la Béotie, et joint ailleurs les terres qui étaient divisées, comblant de limon et de sable les fossés d'entre deux,

et un marais, longtemps stérile et battu par les rames,
Nourrit les villes voisines et endure le poids de la charrue.
(Horace, *Art poétique*, 65)

Mais il n'y a pas grande apparence que cette île soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir, car elle touchait quasi l'Espagne, et ce serait un effet incroyable d'inondation de l'en avoir reculée, comme elle est, de plus de douze cents lieues, outre ce que les navigations des modernes ont déjà presque découvert que ce n'est point une île, mais terre ferme et continente avec l'Inde orientale d'un côté, et avec les terres qui sont sous les deux pôles d'autre part ; ou, si elle en est séparée, que c'est d'un si petit détroit et intervalle qu'elle ne mérite pas d'être nommée île pour cela.

Il semble qu'il y ait des mouvements, naturels les uns, les autres fiévreux, en ces grands corps comme aux nôtres. Quand je considère l'impression [*pression*] que ma rivière de Dordogne fait de mon temps vers la rive droite de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et dérobé le fondement à plusieurs bâtiments, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire ; car, si elle fût toujours allée ce train, ou dût aller à l'avenir, la figure du monde serait renversée. Mais il leur prend des changements : tantôt elles s'épandent d'un côté, tantôt d'un autre, tantôt elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoi nous manions [*connaissons*] les causes. En Médoc, le long de la mer, mon frère, sieur d'Arsac, voit une sienne terre ensevelie sous les sables que la mer vomit devant elle ; le faîte de certains bâtiments paraît encore ; ses rentes et domaines se sont échangés en pacages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers ; et voyons des grandes montjoies d'arène [*dunes de sable*] mouvante qui marchent d'une demi-lieue devant elle, et gagnent pays.

L'autre témoignage de l'Antiquité, auquel on veut rapporter cette découverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret *Des merveilles inouïes* est à lui. Il raconte là que certains Carthaginois, s'étant jetés au travers de la mer Atlantique, hors le détroit de Gibraltar, et navigué longtemps, avaient découvert enfin une grande île fertile, toute revêtue de bois et arrosée de grandes et profondes rivières, fort éloignée de toutes terres fermes ; et qu'eux, et autres depuis, attirés par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allèrent avec leurs femmes et enfants, et commencèrent à s'y habituer [*installer*]. Les seigneurs de Carthage, voyant que leur pays se dépeuplait peu à peu, firent défense expresse, sur peine de mort, que nul n'eût plus à aller là, et en chassèrent ces nouveaux habitants, craignant, à ce que l'on dit, que par succession de temps ils ne vinssent à multiplier tellement qu'ils supplantassent eux-mêmes et ruinassent leur État. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neuves.

Cet homme que j'avais était homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage ; car les fines gens remarquent bien plus curieusement [*soigneusement*], et plus de choses, mais ils les glosent et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'histoire ; ils ne vous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu, et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien épousé. Le mien était tel, et, outre cela, il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent.

Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des

endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait, non en cela seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait au [*pour le*] reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare ni de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice [*art*] et détournés de l'ordre commun que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et la délicatesse se trouvent à notre goût excellentes, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce [*toujours est-il*] que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises,

Le lierre pousse mieux de lui-même,
L'arbousier ne croît jamais plus beau
Que dans les antres solitaires,
Et le chant des oiseaux, sans art, n'en est que plus doux.
(Properce, I, 2, 10)

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas [*pas même*] la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune [*hasard*], ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites par le dernier.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares pour avoir reçu fort peu de façon [*modèle*] de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté [*nature*] originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon ne l'aient eue, car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience, ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice et de soudure

humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic [*commerce*] ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat ni de supériorité politique ; nul usage de service [*servitude*], de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction [*médisance*], le pardon : inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection : *Hommes frais émoulus de la main des dieux* (Sénèque *Lettres à Lucilius*, XC).

Voilà les premières lois que donna la nature.
(Virgile, *Géorgiques*, II, 20)

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante et bien tempérée, de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré n'y en avoir vu aucun tremblant, chassieux, édenté, ni courbé de vieillesse. Ils sont assis [*situés*] le long de la mer, et fermés du côté de la terre de grandes et hautes montagnes, ayant entre deux cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs [*viandes*] qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres, et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoiqu'il les eût pratiqués [*fréquentés*] à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette [*position*] qu'ils le tuèrent à coups de traits avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables de [*pouvant contenir*] deux ou trois cents âmes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par le faîte, à la mode de certaines de nos granges, desquelles la couverture pend jusqu'à terre et sert de flanc. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent et en font leurs épées et des grils à cuire leur viande [*nourriture*]. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspendus contre le toit, comme ceux de nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se lèvent avec le soleil, et mangent soudain [*aussitôt*] après s'être levés, pour toute la journée, car ils ne font autre repas que celui-là. Ils ne boivent pas, alors, comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient qui buvaient hors du manger : ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant [*à qui mieux mieux*]. Leur breuvage est fait de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets. Ils ne le boivent que tiède ; ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a le goût un peu piquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont accoutumé ; c'est une boisson très agréable à qui y est duit [*habitué*]. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matière blanche, comme de la coriandre confite. J'en ai tâté : le goût en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont à la chasse des bêtes avec des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant [*s'occupent pendant ce temps*] à chauffer leur breuvage, [*ce*] qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, prêche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à l'autre et redisant une même clause [*phrase*] à plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il ait achevé le tour (car ce sont bâtiments qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer [*signaler*] cette obligation, pour leur refrain, que ce sont elles qui leur maintiennent leur

boisson tiède et assaisonnée. Il se voit en plusieurs lieux, et entre autres chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs épées et bracelets de bois de quoi ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes, ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence en leur danser. Ils sont ras partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient les âmes éternelles, et celles qui ont bien mérité des dieux être logées à l'endroit du ciel où le soleil se lève ; les maudites du côté de l'occident.

Ils ont je ne sais quels prêtres et prophètes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montagnes. À leur arrivée, il se fait une grande fête et assemblée solennelle de plusieurs villages (chaque grange, comme je l'ai décrite, fait un village, et sont environ à une lieue française l'une de l'autre). Ce prophète parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir ; mais toute leur science éthique ne contient que ces deux articles : de la résolution à la guerre et affection à leurs femmes. Celui-ci leur pronostique les choses à venir et les événements qu'ils doivent espérer de leurs entreprises, les achemine ou détourne de la guerre ; mais c'est par tel si [*à telle condition*] que, où il faut [*manque*] à bien deviner et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a prédit, il est haché en mille pièces s'ils l'attrapent, et condamné pour faux prophète. À cette cause, celui qui s'est une fois mécompté, on ne le voit plus.

C'est don de Dieu que la divination ; voilà pourquoi ce devrait être une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avaient failli de rencontre, on les couchait, enforgés [*enferrés*] de pieds et de mains, sur des chariots pleins de bruyère, tirés par des bœufs, en quoi on les faisait brûler. Ceux qui manient les choses sujettes à la conduite de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent. Mais ces autres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de notre connaissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effet de leur promesse et de la témérité de leur imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues [*lames*] de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de routes [*déroutes*] et d'effroi, ils ne savent [*ce*] que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître fait une grande assemblée de ses connaissants ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, éloigné de quelques pas de peur d'en être offensé [*blessé*], et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment [*tuent*] à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun, et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir – ainsi que faisaient anciennement les Scythes –, c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient – qui était de les enterrer jusqu'à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après –, ils pensèrent que ces gens-ci de

l'autre monde, comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion [*cause*] cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci. Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par géhennes [*tortures*] un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chrysippe et Zénon, chefs de la secte stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fût pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville d'Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et autres personnes inutiles au combat.

Les Gascons, c'est connu, en usant de pareils aliments,
Ont prolongé leur vie.
(Juvénal, *Satires*, XV, 93)

Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé ; soit pour l'appliquer au-dedans ou au-dehors. Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette uberté [*fertilité*] naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au-delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement, ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquêt du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'être demeuré maître en valeur et en vertu ; car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute d'aucune chose nécessaire, ni faute encore de cette grande partie [*qualité*] : de savoir heureusement jouir de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-ci à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et reconnaissance d'être vaincus ; mais il ne s'en trouve pas un, en tout un siècle, qui n'aime mieux la mort que de relâcher, ni par contenance, ni de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en voit

aucun qui n'aime mieux être tué et mangé que de requérir seulement de ne l'être pas. Ils les traitent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chère, et les entretiennent communément des menaces de leur mort future, des tourments qu'ils y auront à souffrir, des apprêts qu'on dresse pour cet effet, du détranchement de leurs membres et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela se fait pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir épouvantés et d'avoir fait force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie victoire :

il n'y a de victoire que celle qui, domptant son âme,
Contraint l'ennemi à s'avouer vaincu.
(Claudien, *Sixième Consulat d'Honorius* ; cité par Juste Lipse, *Politiques*, V, 17)

Les Hongrois, très belliqueux combattants, ne poursuivaient jadis leur pointe [*avantage*] outre avoir rendu l'ennemi à leur merci. Car, en ayant arraché cette confession, ils le laissaient aller sans offense, sans rançon, sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant [*à l'avenir*] contre eux.

Assez d'avantages gagnons-nous sur nos ennemis qui sont avantages empruntés, non pas nôtres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus raides [*solides*] ; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition [*agilité*] ; c'est un coup de la fortune de faire broncher notre ennemi et de lui éblouir les yeux par la lumière du soleil ; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lâche et de néant, d'être suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consistent au cœur et en la volonté ; c'est là où gît son vrai honneur ; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage [*cœur*] et de l'âme ; elle ne consiste pas en la valeur de notre cheval, ni de nos armes, mais en la nôtre. Celui qui tombe obstiné en son courage, *s'il est tombé, combat à genoux* (Sénèque, *La Providence*, II), qui, pour [*malgré*] quelque danger de la mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance ; qui regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu.

Les plus vaillants sont parfois les plus infortunés.

Aussi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ni ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil ait jamais vues de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, n'osèrent jamais opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au pas [*défilé*] des Thermopyles.

Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse, au gain d'un combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingénieusement et curieusement [*soigneusement*] s'est assuré de son salut, que lui de sa ruine ? Il était commis à défendre certain passage du Péloponnèse contre les Arcadiens. Pour quoi faire, se trouvant du tout incapable, vu la nature du lieu et inégalité des forces, et se résolvant que tout ce qui se présenterait aux ennemis aurait de nécessité à y demeurer ; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacédémonien de faillir à sa charge, il prit entre ces deux extrémités un moyen parti de telle sorte : les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition [*garde*] et service de leur pays, et les y renvoya ; et avec ceux desquels le défaut était moindre [*le manque n'était pas important*], il délibéra de soutenir ce pas, et, par leur mort, en faire acheter aux ennemis

l'entrée la plus chère qu'il lui serait possible, comme il advint. Car, étant tantôt environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir fait une grande boucherie, lui et les siens furent tous mis au fil de l'épée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs qui ne soit mieux dû à ces vaincus ? Le vrai vaincre a pour son rôle l'estour [*combat*], non pas le salut ; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à notre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaie ; ils pressent leurs maîtres de se hâter de les mettre en cette épreuve ; ils les défient, les injurient, leur reprochent leur lâcheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ai une chanson faite par un prisonnier, où il y a ce trait : qu'ils viennent hardiment trétous [*tous*] et s'assemblent pour dîner de lui, car ils mangeront en même temps leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps. « Ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fous que vous êtes ! Vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encore : savourez-les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair. » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourant, et qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la moue. De vrai, ils ne cessent jusqu'au dernier soupir de les braver et défier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien sauvages ; car, ou il faut qu'ils le soient bien à bon escient, ou que nous le soyons ; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nôtre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure réputation de vaillance ; c'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la même jalousie que nos femmes ont pour nous empêcher de l'amitié et bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquérir. Étant plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un témoignage de la vertu du mari.

Les nôtres crieront au miracle ; ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut étage. Et, en la Bible, Léa, Rachel, Sara et les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris, et Livia seconda les appétits d'Auguste à son intérêt [*détriment*], et la femme du roi Déjotarus, Stratonique, prêta non seulement à l'usage de son mari une fort belle jeune fille de chambre qui la servait, mais en nourrit [*éleva*] soigneusement les enfants, et leur fit épaule [*les aida*] à succéder aux États de leur père.

Et, afin qu'on ne pense point que tout cela se fasse par une simple et servile obligation à leur usance et par l'impression de l'autorité de leur ancienne coutume, sans discours [*réflexion*] et sans jugement, et pour avoir [*parce qu'ils ont*] l'âme si stupide que de pouvoir prendre autre parti, il faut alléguer quelques traits de leur suffisance. Outre celui que je viens de réciter de l'une de leurs chansons guerrières, j'en ai une autre, amoureuse, qui commence en ce sens :

> *Couleuvre, arrête-toi ; arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie : ainsi soient en tout temps ta beauté et ta disposition préférées à tous les autres serpents.*

Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacréontique.

Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage, et qui a le son agréable, retirant [*ressemblant*] aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouvelleté et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles IX y était. Le roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire : ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté, et trouvaient étrange comme ces moitiés-ci nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice qu'ils ne prissent les autres à la gorge ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement [*interprète*] qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait [*pourrait tenir*] en un tel espace – ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois par où il pût passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent pas de haut-de-chausses !

CHAPITRE 32

Qu'il faut sobrement se mêler de juger des ordonnances divines

Le vrai champ et sujet de l'imposture sont les choses inconnues. D'autant qu'en premier lieu l'étrangeté même donne crédit ; et puis, n'étant point sujettes à nos discours [*réflexions*] ordinaires, elles nous ôtent le moyen de les combattre. À cette cause, dit Platon, est-il bien plus aisé de satisfaire parlant de la nature des dieux que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs prête une belle et large carrière et toute liberté au maniement d'une matière cachée.

Il advient de là qu'il n'est rien cru si fermement que ce qu'on sait le moins, ni gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, pronostiqueurs, judiciaires [*astrologues judiciaires*], chiromanciens, médecins, *tous gens de cette espèce* (Horace, *Satires*, I, 2, 2). Auxquels je joindrais volontiers, si j'osais, un tas de gens, interprètes et contrôleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisant état de trouver les causes de chaque accident, et de voir dans les secrets de la volonté divine les motifs incompréhensibles de ses œuvres ; et quoique la variété et la discordance continuelle des événements les rejettent de coin en coin, et d'orient en occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf [*balle*], et, de même crayon, peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mésadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au Soleil, qui est leur dieu, comme d'une action injuste, rapportant leur heur ou malheur à la raison divine et lui soumettant leur jugement et discours.

Suffit à un chrétien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnaissance de sa divine et inscrutable sapience, pourtant [*partant*], les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles lui soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je vois en usage : le chercher à fermir et appuyer notre religion par le bonheur et prospérité de nos entreprises. Notre croyance a assez d'autres fondements sans l'autoriser par les événements ; car, le peuple accoutumé à ces arguments plausibles et proprement de son goût, il est danger, quand les événements viennent à leur tour contraires et désavantageux, qu'il en ébranle sa foi. Comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceux qui eurent l'avantage à la rencontre de La Roche-l'Abeille, faisant grande fête de cet accident et se servant de cette fortune pour certaine [*sûre*] approbation de leur parti, quand ils viennent après à excuser leurs défortunes de Montcontour et de Jarnac sur ce que ce sont verges et châtiments paternels, s'ils n'ont un peuple du tout [*tout à fait*] à leur merci, ils lui font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moutures, et de même bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudrait mieux l'entretenir des vrais fondements de la vérité. C'est une belle bataille navale [*Lépante*] qui s'est gagnée ces mois passés contre les Turcs, sous la conduite de Don Juan d'Autriche ; mais il a bien plu à Dieu en faire autrefois voir d'autres telles à nos dépens. Somme, il est malaisé de ramener les choses divines à notre balance, qu'elles n'y souffrent du déchet [*n'y perdent*]. Et qui voudrait rendre raison de ce qu'Arius, et Léon, son pape, chefs principaux de cette hérésie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si étranges (car, retirés de la dispute

par douleur de ventre à la garde-robe, tous deux y rendirent subitement l'âme), et exagérer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourrait bien encore ajouter la mort d'Héliogabale, qui fut aussi tué en un retrait. Mais quoi ? Irénée se trouve engagé en même fortune. Dieu, nous voulant apprendre que les bons ont autre chose à espérer, et les mauvais autre chose à craindre que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous ôte le moyen d'en faire sottement notre profit. Et se moquent ceux qui s'en veulent prévaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche qu'ils n'en reçoivent deux. Saint Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflit qui se décide par les armes de la mémoire plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumière qu'il plaît au soleil nous communiquer par ses rayons ; et, qui élèvera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps même, qu'il ne trouve pas étrange si, pour la peine de son outrecuidance, il y perd la vue. *Qui, parmi les hommes, peut connaître le dessein de Dieu ? Qui peut imaginer la volonté du Seigneur ?* (*Livre de la Sagesse*, IX, 13).

CHAPITRE 33

De fuir les voluptés au prix de la vie

J'avais bien vu convenir en ceci la plupart des anciennes opinions : qu'il est heure de mourir lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre, et que, de conserver notre vie à [*pour*] notre tourment et incommodité, c'est choquer les lois mêmes de nature, comme disent ces vieilles règles :

Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.
Il est bien de mourir quand la vie est à charge.
Mieux vaut ne vivre pas que vivre malheureux.
(Sentences grecques de Crispin, 1569.)

Mais de pousser le mépris de la mort jusqu'à tel degré que de l'employer pour se distraire [*retirer*] des honneurs, richesses, grandeurs et autres faveurs et biens que nous appelons de la fortune, comme si la raison n'avait pas assez à faire à nous persuader de les abandonner sans y ajouter cette nouvelle recharge, je ne l'avais vu ni commander, ni pratiquer, jusqu'alors que ce passage de Sénèque me tomba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande autorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique, sur quoi Lucilius alléguait quelques difficultés : « Je suis d'avis (dit-il) que tu quittes cette vie-là, ou la vie tout à fait ; bien te conseillé-je de suivre la plus douce voie, et de détacher plutôt que de rompre ce que tu as mal noué, pourvu que, s'il ne se peut autrement détacher, tu le rompes. Il n'y a homme si couard qui n'aime mieux tomber une fois que de demeurer toujours en branle » [Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXII]. J'eusse trouvé ce conseil sortable [*conforme*] à la rudesse stoïque ; mais il est plus étrange qu'il soit emprunté d'Épicure, qui écrit, à ce propos, choses toutes pareilles à Idomenée.

Si est-ce [*toujours est-il*] que je pense avoir remarqué quelque trait semblable parmi nos gens, mais avec la modération chrétienne. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, ce fameux ennemi de l'hérésie arienne, étant en Syrie, fut averti qu'Abra, sa fille unique, qu'il avait laissée par-deçà avec sa mère, était poursuivie en mariage par les plus apparents seigneurs du pays, comme fille très bien nourrie [*élevée*], belle, riche et en la fleur de son âge. Il lui écrivit (comme nous voyons) qu'elle ôtât son affection de tous ces plaisirs et avantages qu'on lui présentait ; qu'il lui avait trouvé en son voyage un parti bien plus grand et plus digne, d'un mari de bien autre pouvoir et magnificence, qui lui ferait présent de robes et de joyaux de prix inestimables. Son dessein était de lui faire perdre l'appétit et l'usage des plaisirs mondains pour la joindre toute à Dieu ; mais, à cela, le plus court et plus certain moyen lui semblant être la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prières et oraisons de faire requête à Dieu de l'ôter de ce monde et de l'appeler à soi, comme il advint ; car bientôt après son retour elle lui mourut, de quoi il montra une singulière joie. Celui-ci semble enchérir sur les autres de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, et puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux omettre le bout de cette

histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire, ayant entendu par lui comme la mort de leur fille s'était conduite par son dessein et volonté, et combien elle avait plus d'heur d'être délogée de ce monde que d'y être, prit une si vive appréhension de la béatitude éternelle et céleste, qu'elle sollicita son mari avec extrême instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prières communes, l'ayant retirée à soi bientôt après, ce fut une mort embrassée avec singulier contentement commun.

CHAPITRE 34

La fortune se rencontre souvent au train de la raison[1]

L'inconstance du branle divers de la fortune fait qu'elle nous doive présenter toute espèce de visages. Y a-t-il action de justice plus expresse que celle-ci ? Le duc de Valentinois [*César Borgia*], ayant résolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Corneto, chez qui le pape Alexandre VI, son père, et lui allaient souper au Vatican, envoya devant [*à l'avance*] quelque bouteille de vin empoisonné et commanda au sommelier qu'il la gardât bien soigneusement. Le pape y étant arrivé avant le fils et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensait ce vin ne lui avoir été recommandé que pour sa bonté, en servit au pape ; et le duc même y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on n'aurait pas touché à sa bouteille, en prit à son tour : en manière que le père en mourut soudain ; et le fils, après avoir été longuement tourmenté de maladie, fut réservé à une autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joue à nous. Le seigneur d'Estrée, alors guidon [*porte-enseigne*] de monsieur de Vendôme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compagnie du duc d'Ascot, étant tous deux serviteurs [*amoureux*] de la sœur du sieur de Foungueselles, quoique de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontière), le sieur de Licques l'emporta. Mais le même jour des noces, et, qui pis est, avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle épouse, sortit à l'escarmouche près de Saint-Omer, où le sieur d'Estrée, se trouvant le plus fort, le fit son prisonnier ; et, pour faire valoir son avantage, encore fallut-il que la damoiselle,

Forcée de s'arracher des bras de son nouvel époux
Avant que les nuits sans fin d'un hiver, puis de deux,
Eussent rassasié la fougue de leur amour,
(Catulle, LXVIII, 81)

lui fît elle-même requête par courtoisie de lui rendre son prisonnier, comme il fit, la noblesse française ne refusant jamais rien aux dames.

Semble-t-il pas que ce soit un sort artiste ? Constantin, fils d'Hélène, fonda l'empire de Constantinople ; et tant de siècles après, Constantin, fils d'Hélène, le finit.

Quelquefois il lui plaît envier [*enchérir*] sur nos miracles. Nous tenons que le roi Clovis, assiégeant Angoulême, les murailles churent d'elles-mêmes par faveur divine. Et Bouchet emprunte de quelque auteur que le roi Robert, assiégeant une ville et s'étant dérobé du siège pour aller à Orléans solenniser la fête Saint-Aignan, comme il était en dévotion sur certain point de la messe, les murailles de la ville assiégée s'en allèrent sans aucun effort en ruine.

Elle fit tout à contre-poil en nos guerres de Milan. Car le capitaine Rense assiégeant pour nous la ville d'Éronne, et ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, et le mur en étant brusquement enlevé hors de terre, rechut toutefois

1. Le hasard va souvent de pair avec la raison.

tout empanné [*d'un seul tenant*], si droit dans son fondement que les assiégés n'en valurent pas moins.

Quelquefois elle fait la médecine. Jason Phéréus, étant abandonné des médecins pour une apostume [*tumeur*] qu'il avait dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire au moins par la mort, se jeta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point que son apostume en creva, et guérit.

Surpassa-t-elle pas le peintre Protogène en la science de son art ? Celui-ci, ayant parfait l'image d'un chien las et recru à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'écume et la bave, dépité contre sa besogne, prit son éponge et, comme elle était abreuvée de diverses peintures, la jeta contre pour tout effacer ; la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien et y parfournit [*acheva*] ce à quoi l'art n'avait pu atteindre.

N'adresse-t-elle [*redresse-t-elle*] pas quelquefois nos conseils [*projets*] et les corrige ? Isabelle, reine d'Angleterre, ayant à repasser de Zélande en son royaume avec une armée en faveur de son fils contre son mari, était perdue si elle fût arrivée au port qu'elle avait projeté, y étant attendue par ses ennemis ; mais la fortune la jeta contre son vouloir ailleurs, où elle prit terre en toute sûreté. Et cet ancien qui, ruant [*lançant*] la pierre à un chien, en asséna et tua sa marâtre, eût-il pas raison de prononcer ce vers :

La fortune a meilleur avis que nous ?

Icetès avait pratiqué [*soudoyé*] deux soldats pour tuer Timoléon, séjournant à Adrane, en la Sicile. Ils prirent heure sur le point qu'il ferait quelque sacrifice et, se mêlant parmi la multitude, comme ils se guignaient l'un l'autre que l'occasion était propre à leur besogne, voici un troisième qui, d'un grand coup d'épée, en assène l'un par la tête, et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compagnon, se tenant pour découvert et perdu, recourut [*accourut*] à l'autel, requérant franchise [*vie sauve*], avec promesse de dire toute la vérité. Ainsi qu'il faisait le conte de la conjuration, voici le troisième qui avait été attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple pousse et saboule [*houspille*], au travers la presse, vers Timoléon et les plus apparents [*notables*] de l'assemblée. Là il crie merci, et dit avoir justement tué l'assassin de son père, vérifiant sur-le-champ, par des témoins que son bon sort lui fournit tout à propos, qu'en la ville des Léontins son père, de vrai, avait été tué par celui sur lequel il s'était vengé. On lui ordonna [*fit remettre*] dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son père d'avoir retiré de mort le père commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en règlement les règles de l'humaine prudence.

Pour la fin. En ce fait-ci se découvre-t-il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et piété singulière ? Ignatus père et fils, proscrits par les triumvirs, à Rome, se résolurent à ce généreux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre et en frustrer la cruauté des tyrans ; ils se coururent sus l'épée au poing ; elle en dressa les pointes et en fit deux coups également mortels, et donna à l'honneur d'une si belle amitié qu'ils eussent justement la force de retirer encore des plaies leurs bras sanglants et armés, pour s'entr'embrasser en cet état d'une si forte étreinte que les bourreaux coupèrent ensemble leurs deux têtes, laissant les corps toujours pris en ce noble nœud, et les plaies jointes, humant amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'autre.

CHAPITRE 35

D'un défaut de nos polices[1]

Feu mon père, homme, pour n'être aidé que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dit autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eût dans les villes certain lieu désigné, auquel ceux qui auraient besoin de quelque chose se pussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier établi pour cet effet, comme : « Je cherche à vendre des perles » ; « Je cherche des perles à vendre. » Tel veut compagnie pour aller à Paris ; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; tel d'un maître ; tel demande un ouvrier ; qui ceci, qui cela, chacun selon son besoin. Et semble que ce moyen de nous entr'avertir apporterait non légère commodité au commerce public ; car, à tous coups, il y a des conditions qui s'entre-cherchent et, pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extrême nécessité.

J'entends, avec une grande honte de notre siècle, qu'à notre vue deux très excellents personnages en savoir sont morts en état de n'avoir pas leur soûl à manger – Lilio Gregorio Giraldi en Italie, et Sébastien Châteillon en Allemagne –, et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelés avec très avantageuses conditions, ou secourus où ils étaient, s'ils l'eussent su. Le monde n'est pas si généralement corrompu que je ne sache tel homme qui souhaiterait de bien grande affection que les moyens que les siens lui ont mis en main se pussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouisse, à mettre à l'abri de la nécessité les personnages rares et remarquables en quelque espèce de valeur que le malheur combat quelquefois jusqu'à l'extrémité, et qui les mettraient pour le moins en tel état qu'il ne tiendrait qu'à faute de bons discours [*jugement*] s'ils n'étaient contents.

En la police économique [*administration de la maison*], mon père avait cet ordre, que je sais louer mais nullement ensuivre : c'est qu'outre le registre des négoces du ménage, où se logent les menus comptes, paiements, marchés, qui ne requièrent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnait à celui de ses gens qui lui servait à écrire un papier journal à [*pour*] insérer toutes les survenances de quelque remarque [*importance*], et, jour par jour, les mémoires de l'histoire de sa maison, très plaisante à voir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et très à propos pour nous ôter souvent de peine : quand fut entamée telle besogne ? quand achevée ? quels trains [*équipages*] y ont passé ? combien arrêté ? Nos voyages, nos absences, mariages, morts, la réception des heureuses ou malencontreuses nouvelles ; changement des serviteurs principaux ; telles matières. Usage ancien, que je trouve bon à rafraîchir, chacun en sa chacunière. Et me trouve un sot d'y avoir failli.

1. D'une lacune de nos administrations.

CHAPITRE 36

De l'usage de se vêtir

Où que je veuille donner, il me faut forcer quelque barrière de la coutume, tant elle a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisai, en cette saison frileuse, si la façon d'aller tout nu de ces nations dernièrement trouvées est une façon forcée par la chaude température de l'air, comme nous disons des Indiens et des Maures, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dit la sainte parole, est sujet à mêmes lois, ont accoutumé, en pareilles considérations à celles-ci, où il faut distinguer les lois naturelles des controuvées [*inventées*], de recourir à la générale police du monde [*ordre de l'univers*], où il n'y peut avoir rien de contrefait. Or, tout étant exactement fourni ailleurs de filet [*fil*] et d'aiguille pour maintenir son être, il est, à la vérité, mécréable [*incroyable*] que nous soyons seuls produits en état défectueux et indigent, et en état qui ne se puisse maintenir sans secours étranger. Ainsi je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux et tout ce qui vit se trouvent naturellement équipés de suffisante couverture pour se défendre de l'injure du temps,

D'où ces revêtements de cuir, de coquille, de cals, d'écorce,
Qui protègent la plupart des corps.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 936)

aussi étions-nous ; mais, comme ceux qui éteignent par artificielle lumière celle du jour, nous avons éteint nos propres moyens par les moyens empruntés. Et est aisé à voir que c'est la coutume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas ; car, de ces nations qui n'ont aucune connaissance de vêtements, il s'en trouve d'assises [*situées*] environ sous même ciel que le nôtre ; et puis la plus délicate partie de nous est celle qui se tient toujours découverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles ; à nos contadins [*paysans*], comme à nos aïeux, la partie pectorale et le ventre. Si nous fussions nés avec condition de [*obligation de porter*] cotillons et de gréguesques [*culottes à la grecque, ou fustanelles*], il ne faut faire doute que nature n'eût armé d'une peau plus épaisse ce qu'elle eût abandonné à la batterie des saisons, comme elle a fait le bout des doigts et plante des pieds.

Pourquoi semble-t-il difficile à croire ? Entre ma façon d'être vêtu et celle d'un paysan de mon pays, je trouve bien plus de distance qu'il n'y a de sa façon à un homme qui n'est vêtu que de sa peau.

Combien d'hommes, et en Turquie surtout, vont nus par dévotion !

Je ne sais qui demandait à un de nos gueux qu'il voyait en chemise en plein hiver, aussi scarrebillat [*alerte*] que tel qui se tient emmitonné dans les martres jusqu'aux oreilles, comme il pouvait avoir patience [*endurance*] : « Et vous, Monsieur, répondit-il, vous avez bien la face découverte ; or moi, je suis tout face. » Les Italiens content du fou du duc de Florence, ce me semble, que son maître s'enquérant comment, ainsi mal vêtu, il pouvait porter [*supporter*] le froid à quoi il était bien empêché lui-même : « Suivez, dit-il, ma recette de charger sur vous tous vos accoutrements, comme je fais les miens, vous n'en souffrirez non plus

que moi. » Le roi Massinissa jusqu'à l'extrême vieillesse ne put être induit à aller la tête couverte, par froid, orage et pluie qu'il fît. Ce qu'on dit aussi de l'empereur Sévère.

Aux batailles données entre les Égyptiens et les Perses, Hérodote dit avoir été remarqué et par d'autres et par lui que, de ceux qui y demeuraient morts, le test [*crâne*] était sans comparaison plus dur aux Égyptiens qu'aux Perses, à raison que ceux-ci portent leurs têtes toujours couvertes de béguins et puis de turbans, ceux-là rases dès l'enfance, et découvertes.

Et le roi Agésilas observa jusqu'à sa décrépitude de porter pareille vêture en hiver qu'en été. César, dit Suétone, marchait toujours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la tête découverte, soit qu'il fît soleil ou qu'il plût ; et autant en dit-on d'Hannibal,

sur sa tête nue, il recevait les pluies torrentielles
Et l'écroulement du ciel.
(Silius Italicus, I, 250)

Un Vénitien qui s'y est tenu longtemps, et qui ne fait que d'en venir, écrit qu'au royaume du Pégu [*Birmanie*] les autres parties du corps vêtues, les hommes et les femmes vont toujours les pieds nus, même à cheval.

Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la tête autre couverture que celle que nature y a mise.

Celui que les Polonais ont choisi pour leur roi après le nôtre[1], qui est à la vérité un des plus grands princes de notre siècle, ne porte jamais gants, ni ne change, pour hiver et temps qu'il fasse, le même bonnet qu'il porte au couvert.

Comme je ne puis souffrir d'aller déboutonné et détaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiraient entravés de l'être. Varron tient que, quand on ordonna que nous tinssions la tête découverte en présence des dieux ou du magistrat, on le fît plus pour notre santé et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la révérence.

Et puisque nous sommes sur le froid, et Français accoutumés à nous bigarrer (non pas moi, car je ne m'habille guère que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon père), ajoutons, d'une autre pièce [*sujet*], que le capitaine Martin du Bellay dit, au voyage [*campagne*] de Luxembourg, avoir vu les gelées si âpres que le vin de la munition [*provision*] se coupait à coups de hache et de cognée, se débitait aux soldats par poids, et qu'ils l'emportaient dans des paniers. Et Ovide, à deux doigts près :

Le vin se maintient tout seul, gardant la forme de la cruche ;
Pour le boire, on ne le puise pas, on le sert en morceaux.
(Ovide, *Tristes*, III, 10, 23)

Les gelées sont si âpres en l'embouchure des palus Méotides [*mer d'Azov*], qu'en la même place où le lieutenant de Mithridate avait livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avait défaits, l'été venu il y gagna contre eux encore une bataille navale.

Les Romains souffrirent grand désavantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois, près de Plaisance, de ce qu'ils allèrent à la charge le sang figé et les membres contraints de froid, là où Hannibal avait fait épandre du feu par tout

1. Étienne Bathori, qui, en 1574, succéda à Henri III devenu roi de France.

son ost [*armée*] pour échauffer ses soldats, et distribuer de l'huile par les bandes afin que, s'oignant, ils rendissent leurs nerfs plus souples et dégourdis, et encroûtassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tirait alors.

La retraite des Grecs, de Babylone en leur pays[1], est fameuse des difficultés et mésaises [*souffrances*] qu'ils eurent à surmonter. Celle-ci en fut qu'accueillis aux montagnes d'Arménie d'un horrible ravage de neige ils en perdirent la connaissance du pays et des chemins, et, en étant assiégés tout court [*tout à coup*], furent un jour et une nuit sans boire et sans manger, la plupart de leurs bêtes mortes ; d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du grésil et lueur de la neige, plusieurs estropiés par les extrémités, plusieurs raides, transis, immobiles de froid, ayant encore le sens entier.

Alexandre vit une nation en laquelle on enterre les arbres fruitiers en hiver pour les défendre de la gelée.

Sur le sujet de vêtir, le roi du Mexique changeait quatre fois par jour d'accoutrements, jamais ne les réitérait, employant sa déferre [*vêtements quittés*] à ses continuelles libéralités et récompenses ; comme aussi ni pot, ni plat, ni ustensile de sa cuisine et de sa table ne lui étaient servis à deux fois.

1. La retraite des Dix Mille, sujet de l'*Anabase* de Xénophon.

CHAPITRE 37

Du jeune Caton

Je n'ai point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis. J'en crois aisément des choses diverses à moi. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chacun fait, et crois et conçois mille contraires façons de vie ; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la différence que la ressemblance en nous. Je décharge tant qu'on veut un autre être de mes conditions et principes, et le considère simplement en lui-même, sans relation [*comparaison*], l'étoffant sur son propre modèle. Pour n'être continent, je ne laisse d'avouer [*approuver*] sincèrement la continence des Feuillants et des Capucins, et de bien trouver l'air de leur train ; je m'insinue, par imagination, fort bien en leur place.

Et si [*d'ailleurs*] les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que moi. Je désire singulièrement qu'on nous juge chacun à part soi, et qu'on ne me tire [*conclue pour moi*] en conséquence des communs exemples.

Ma faiblesse n'altère aucunement les opinions que je dois avoir de la force et vigueur de ceux qui le méritent. *Il en est qui ne louent que ce qu'ils sont sûrs de pouvoir imiter* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 1). Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer, jusque dans les nues, la hauteur inimitable de certaines âmes héroïques. C'est beaucoup pour moi d'avoir le jugement réglé, si les effets ne le peuvent être, et maintenir au moins cette maîtresse partie exempte de corruption. C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne quand les jambes me faillent. Ce siècle auquel nous vivons, au moins pour notre climat [*région*], est si plombé que je ne dis pas l'exécution mais l'imagination même de la vertu en est à dire [*fait défaut*] ; et semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de collège :

pour eux, la vertu est un mot ; le bois sacré, du bois.
(Horace, *Épîtres*, I, 6, 31)

Même incapables de la comprendre, ils devraient honorer la vertu.
(Cicéron, *Tusculanes*, V, 2)

C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement.

Il ne se reconnaît plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance et autres telles causes étrangères nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la débonnaireté que nous exerçons alors, elles peuvent être ainsi nommées pour la considération d'autrui, et du visage qu'elles portent en public ; mais, chez l'ouvrier [*celui qui les pratique*], ce n'est aucunement vertu : il y a une autre fin proposée, autre cause mouvante. Or la vertu n'avoue rien que ce qui se fait par elle et pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidée que les Grecs, sous Pausanias, gagnèrent contre Mardonios et les Perses, les victorieux, suivant leur coutume, venant à

partir [*partager*] entre eux la gloire de l'exploit, attribuèrent à la nation spartiate la précellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents juges de la vertu, quand ils vinrent à décider à quel particulier devait demeurer l'honneur d'avoir le mieux fait en cette journée, trouvèrent qu'Aristodème s'était le plus courageusement hasardé ; mais pourtant ils ne lui en donnèrent point le prix, parce que sa vertu avait été incitée du désir de se purger du reproche qu'il avait encouru au fait des Thermopyles, et d'un appétit de mourir courageusement pour garantir sa honte passée.

Nos jugements sont encore malades, et suivent la dépravation de nos mœurs. Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile et leur controuvant [*inventant*] des occasions et des causes vaines.

Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté ! Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement et grossièrement les ingénieux avec leur médisance.

La même peine qu'on prend à détracter de [*rabaisser*] ces grands noms, et la même licence, je la prendrais volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule à les hausser. Ces rares figures, et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrais pas de [*n'hésiterais pas à*] les recharger d'honneur, autant que mon invention pourrait en interprétation et favorable circonstance. Mais il faut croire que les efforts de notre conception sont loin au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous messiérait pas quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceux-ci font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur croyance à leur portée, de quoi je viens de parler, ou, comme je pense plutôt, pour n'avoir pas la vue assez forte et assez nette pour concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïve [*naturelle*], ni dressée à cela ; comme Plutarque dit que, de son temps, certains attribuaient la cause de la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avait eue de César ; de quoi il se pique [*s'indigne*] avec raison ; et peut-on juger par là combien il se fût encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gens ! Il eût bien fait une belle action généreuse et juste plutôt avec ignominie que pour la gloire. Ce personnage-là fut véritablement un patron [*modèle*] que nature choisit pour montrer jusqu'où l'humaine vertu et fermeté pouvait atteindre.

Mais je ne suis pas ici à même pour traiter ce riche argument. Je veux seulement faire lutter ensemble les traits de cinq poètes latins sur la louange de Caton, et pour l'intérêt de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourri [*élevé*] trouver, au prix des autres, les deux premiers traînant, le troisième plus vert, mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force ; estimer que là il y aurait place à un ou deux degrés d'invention encore pour arriver au quatrième, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais lequel espace il jurera ne pouvoir être rempli par nul esprit humain, il s'étonnera, il se transira. Voici merveille : nous avons bien plus de poètes que de juges et interprètes de poésie. Il est plus aisé de la faire que de la connaître. À certaine mesure basse, on la peut juger par les préceptes et par art. Mais la bonne, l'excessive, la divine, est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une vue ferme et rassise, il ne la

voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair. Elle ne pratique [*séduit*] point notre jugement, elle le ravit et ravage. La fureur qui époinçonne celui qui la sait pénétrer, fiert [*frappe*] encore un tiers à la lui ouïr traiter et réciter, comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond [*répand*] encore en celle-ci sa faculté d'en attirer d'autres. Et il se voit plus clairement aux théâtres que l'inspiration sacrée des muses, ayant premièrement agité le poète à la colère, au deuil [*douleur*], à la haine, et hors de soi où elles veulent, frappe encore par le poète l'acteur, et par l'acteur consécutivement tout un peuple. C'est l'enfilure [*enchaînement*] de nos aiguilles, suspendues [*dépendantes*] l'une de l'autre. Dès ma première enfance, la poésie a eu cela de me transpercer et transporter. Mais ce ressentiment [*sentiment*] bien vif qui est naturellement en moi a été diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes et plus basses (car c'étaient toujours des plus hautes en chaque espèce) comme différentes en couleur : premièrement une fluidité gaie et ingénieuse ; depuis [*ensuite*] une subtilité aiguë et relevée ; enfin une force mûre et constante. L'exemple le dira mieux : Ovide, Lucain, Virgile. Mais voilà nos gens sur la carrière.

Que Caton, de son vivant, soit plus grand même que César,
(Martial, *Épigrammes*, VI, 32)

dit l'un.

Et Caton invaincu ayant vaincu la mort,
(Manilius, *Astronomiques*, IV, 87)

dit l'autre. Et l'autre, parlant des guerres civiles d'entre César et Pompée :

Les dieux choisirent la cause des vainqueurs, mais Caton celle des vaincus.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 128)

Et le quatrième, sur les louanges de César :

À ses pieds l'univers tout entier,
Sauf l'âme inflexible de Caton.
(Horace, *Odes*, II, 1, 23)

Et le maître du chœur, après avoir étalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette manière :

Caton qui leur dicte les lois.
(Virgile, *Énéide*, VIII, 670)

CHAPITRE 38

Comme nous pleurons et rions d'une même chose

Quand nous rencontrons, dans les histoires, qu'Antigonos sut très mauvais gré à son fils de lui avoir présenté la tête du roi Pyrrhus, son ennemi, qui venait sur l'heure même d'être tué combattant contre lui, et que, l'ayant vue, il se prit bien fort à pleurer ; et que le duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du duc Charles [*le Téméraire*] de Bourgogne qu'il venait de défaire, et en porta le deuil en son enterrement ; et que, en la bataille d'Auray, que le comte de Montfort gagna contre Charles de Blois, sa partie [*adversaire*] pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemi trépassé, en mena grand deuil, il ne faut pas s'écrier soudain :

C'est ainsi que l'âme couvre ses passions
Sous une apparence contraire,
Sous un visage tantôt riant, tantôt sombre.
(Pétrarque, sonnet LXXXI)

Quand on présenta à César la tête de Pompée, les histoires disent qu'il en détourna sa vue comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avait eu entre eux une si longue intelligence et société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices réciproques et d'alliance, qu'il ne faut pas croire que cette contenance fût toute fausse et contrefaite, comme estime cet autre :

alors il pensa pouvoir sans péril montrer des sentiments de beau-père,
Et tira, d'un cœur joyeux, des gémissements et des larmes forcées.
(Lucain, *La Pharsale*, IX, 1037)

Car, bien que, à la vérité, la plupart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquefois être vrai,

Les pleurs d'un héritier sont des rires sous un masque.
(Publius Syrus, cité par Aulu-Gelle, XVII, 14)

si est-ce [*encore est-il*] qu'au jugement de ces accidents [*événements*] il faut considérer comme nos âmes se trouvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs – desquelles celle-là est maîtresse qui commande le plus ordinairement en nous selon nos complexions –, aussi en nos âmes, bien qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, si [*encore*] faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et souplesse de notre âme, les plus faibles par occasion ne regagnent encore la place et ne fassent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfant, qui vont tout naïvement après la nature, pleurer et rire souvent de même chose ; mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il fasse à son souhait, que, encore au départir de [*au moment de quitter*] sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage ; et, si les larmes ne lui en échappent tout à

fait, au moins met-il le pied à l'étrier d'un visage morne et contristé. Et, quelque gentille flamme qui échauffe le cœur des filles bien nées, encore les déprend-on à [*détache-t-on avec*] force du cou de leurs mères pour les rendre à leurs époux, quoi que dise ce bon compagnon :

Les jeunes mariées trouvent-elles Vénus odieuse,
Ou bien se rient-elles de la joie de leurs parents
En versant ces larmes feintes au seuil de la chambre nuptiale ?
Que je meurre si ces pleurs sont sincères !
(Catulle, LXVI, 15)

Ainsi il n'est pas étrange de plaindre celui-là mort, qu'on ne voudrait aucunement être [*qui soit*] en vie.

Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage [*cœur*] que j'aie, ce sont vraies et non feintes imprécations ; mais cette fumée passée, qu'il ait besoin de moi, je lui bien ferai volontiers ; je tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entreprends pas de lui coudre à jamais ces titres, ni ne pense me dédire pour le nommer tantôt honnête homme. Nulle qualité nous embrasse purement et universellement. Si ce n'était la contenance d'un fou de parler seul, il n'est jour auquel on ne m'entende gronder en moi-même et contre moi : « Bren du fat ! [*Merde pour le sot !*] » Et si [*pourtant*], n'entends pas que ce soit ma définition.

Qui, pour me voir une mine tantôt froide, tantôt amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot. Néron, prenant congé de sa mère qu'il envoyait noyer, sentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel et en eut horreur et pitié.

On dit que la lumière du soleil n'est pas d'une pièce continue, mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres que nous n'en pouvons apercevoir l'entre-deux :

Le soleil, puissante source de la lumière,
Inonde inlassablement le ciel d'une clarté toujours nouvelle
Et, sans relâche, nourrit de lumière la lumière.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 282)

ainsi élance notre âme ses pointes diversement et imperceptiblement.

Artabanos surprit Xerxès, son neveu, et le tança de la soudaine mutation de sa contenance. Il était à considérer la grandeur démesurée de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprise [*invasion*] de la Grèce. Il lui prit premièrement un tressaillement d'aise à voir tant de milliers d'hommes à son service, et le témoigna par l'allégresse et fête de son visage. Et, tout soudain, en même instant, sa pensée lui suggérant comme tant de vies avaient à défaillir au plus loin dans un siècle, il renfrogna son front et s'attrista jusqu'aux larmes.

Nous avons poursuivi avec résolue volonté la vengeance d'une injure, et ressenti un singulier contentement de la victoire, nous en pleurons pourtant ; ce n'est pas de cela que nous pleurons ; il n'y a rien de changé ; mais notre âme regarde la chose d'un autre œil et se la représente par un autre visage, car chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres [*aspects*]. La parenté, les anciennes accointances et amitiés saisissent notre imagination et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour [*changement*] en est si brusque, qu'il nous échappe.

On ne voit rien s'accomplir à la vitesse de la pensée.
À peine se propose-t-elle quelque chose qu'elle l'entreprend.
L'esprit se met plus vivement en branle
Que tout ce que nous pouvons voir
Ou appréhender par nos sens.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 183)

Et, à cette cause, voulant de toute cette suite continuer un corps [*composer un ensemble*], nous nous trompons. Quand Timoléon pleure le meurtre qu'il avait commis d'une si mûre et généreuse délibération, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran, mais il pleure son frère. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-lui en jouer l'autre.

CHAPITRE 39

De la solitude

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active ; et quant à ce beau mot de quoi se couvre l'ambition et l'avarice – que nous ne sommes pas nés pour notre particulier, mais pour le public –, rapportons-nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse ; et qu'ils se battent la conscience si, au rebours, les états, les charges et cette tracasserie du monde ne se recherchent plutôt pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en notre siècle montrent bien que la fin n'en vaut guère. Répondons à l'ambition que c'est elle-même qui nous donne goût de la solitude : car que fuit-elle tant que la société ? Que cherche-t-elle tant que ses coudées franches ? Il y a de quoi bien et mal faire partout : toutefois, si le mot de Bias est vrai, que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit L'Ecclésiaste, que de mille il n'en est pas un bon,

Rares sont les gens de bien :
À peine autant que Thèbes a de portes
Ou que le Nil fertile a d'embouchures.
(Juvénal, *Satires*, XIII, 26)

la contagion est très dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vicieux, ou les haïr. Tous les deux sont dangereux, et de leur ressembler parce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup parce qu'ils sont dissemblables.

Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceux qui se mettent en même vaisseau ne soient dissolus, blasphémateurs, méchants : estimant telle société infortunée [*malchanceuse*].

Par quoi Bias, plaisamment, à ceux qui passaient avec lui le danger d'une grande tourmente et appelaient le secours des dieux : « Taisez-vous, fit-il, qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moi. »

Et, d'un plus pressant exemple, Albuquerque, vice-roi en l'Inde pour le roi Emmanuel de Portugal, en un extrême péril de fortune de mer [*tempête*], prit sur ses épaules un jeune garçon, pour cette seule fin qu'en la société de leur fortune [*partage de leur sort*] son innocence lui servît de garant et de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à sauveté.

Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais ; mais, s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, même la vue. Il portera [*supportera*], s'il est besoin, cela ; mais, s'il est en lui, il élira ceci. Il ne lui semble point suffisamment s'être défait des vices s'il faut encore qu'il conteste avec [*affronte*] ceux d'autrui.

Charondas châtiait pour mauvais ceux qui étaient convaincus de hanter mauvaise compagnie.

Il n'est rien si dissociable [*insociable*] et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature.

Et Antisthène ne me semble avoir satisfait à celui qui lui reprochait sa conversation [*ses relations*] avec les méchants, en disant que les médecins vivaient bien

entre les malades ; car, s'ils servent à la santé des malades, ils détériorent la leur par la contagion, la vue continuelle et pratique des maladies.

Or la fin, ce crois-je, en est tout une, d'en vivre plus à loisir et à son aise. Mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changées. Il n'y a guère moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un État entier ; où que l'âme soit empêchée, elle y est toute ; et, pour être les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous être défaits de la cour et du marché [*affaires*], nous ne sommes pas défaits des principaux tourments de notre vie,

ce qui dissipe nos chagrins, ce sont raison et sagesse,
Non les lieux d'où l'on découvre une vaste étendue de mer.
(Horace, *Épîtres*, I, 2, 25)

L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer [*parce que nous changeons*] de contrée.

Et le noir chagrin chevauche derrière le cavalier.
(Horace, *Odes*, III, 1, 40)

Elles nous suivent souvent jusque dans les cloîtres et dans les écoles de philosophie. Ni les déserts, ni les rochers creusés, ni la haire, ni les jeûnes ne nous en démêlent :

la flèche mortelle reste attachée à son flanc.
(Virgile, *Énéide*, IV, 73)

On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était aucunement amendé en son voyage : « Je crois bien, dit-il, il s'était emporté avec soi. »

Pourquoi aller chercher des pays
Que chauffe un autre soleil ?
Qui fuit sa patrie se fuit-il aussi ?
(Horace, *Odes*, II, 16, 18)

Si on ne se décharge premièrement et son âme du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empêchent moins quand elles sont rassises [*immobiles*]. Vous faites plus de mal que de bien au malade de lui faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Par quoi ce n'est pas assez de s'être écarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se faut écarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se faut séquestrer et ravoir de soi.

j'ai rompu mes fers, direz-vous ;
Oui, comme le chien qui a brisé sa chaîne après de longs efforts,
Et qui, en fuyant, en traîne un long morceau à son cou.
(Perse, V, 158)

Nous emportons nos fers avec nous : ce n'est pas une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie [*imagination*] pleine.

Mais sans un cœur purifié, que de combats,
Que de dangers devrons-nous affronter,
Malgré que nous en ayons ! Immenses et cruels désirs,
Craintes elles aussi démesurées,
Qui déchirent l'homme qu'elles tourmentent !
Quant à l'orgueil, la luxure, l'impudence,
Quels désastres ne provoquent-ils pas !
Et le goût du luxe, et la paresse ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 44)

Notre mal nous tient en l'âme : or elle ne peut échapper à elle-même,
(Vers d'Horace (*Épîtres*, I, 14, 15) traduit par Montaigne)

Ainsi il la faut ramener et retirer en soi : c'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des rois ; mais elle se jouit plus commodément à part.

Or, puisque nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous ; déprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui ; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à notre aise.

Stilpon, étant échappé de l'embrasement de sa ville, où il avait perdu femme, enfants et chevance [*biens*], Démétrios Poliorcète, le voyant en une si grande ruine de sa patrie le visage non effrayé, lui demanda s'il n'avait pas eu du dommage. Il répondit que non, et qu'il n'y avait, Dieu merci, rien perdu de sien. C'est ce que le philosophe Antisthène disait plaisamment : que l'homme se devait pourvoir de munitions qui flottassent sur l'eau et pussent à nage échapper avec lui du naufrage.

Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a soi-même. Quand la ville de Nola fut ruinée par les barbares, Paulin, qui en était évêque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, priait ainsi Dieu : « Seigneur, garde-moi de sentir cette perte, car tu sais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moi. » Les richesses qui le faisaient riche et les biens qui le faisaient bon étaient encore en leur entier. Voilà que [*ce que*] c'est de bien choisir les trésors qui se puissent affranchir de l'injure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse être trahi que par nous-même. Il faut avoir femmes, enfants, biens, et surtout de la santé, qui peut, mais non pas s'y attacher en manière que notre heur en dépende. Il se faut réserver une arrière-boutique toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissions notre vraie liberté, et principale retraite et solitude. En celle-ci faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous-même, et si privé que nulle accointance ou communication étrangère y trouve place ; discourir et y rire comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets, afin que, quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une âme contournable en soi-même ; elle se peut faire compagnie ; elle a de quoi assaillir et de quoi défendre, de quoi recevoir et de quoi donner ; ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse :

Dans la solitude, soyez-vous un monde à vous-même.
(Tibulle, IV, 13, 12)

La vertu, dit Antisthène, se contente de soi : sans disciplines, sans paroles, sans effets.

En nos actions accoutumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celui que tu vois grimpant contre-mont les ruines de ce mur, furieux et hors de soi, en butte [*cible*] de tant d'arquebusades ; et cet autre, tout cicatrisé, transi et pâle de faim, délibéré de crever plutôt que de lui ouvrir la porte, penses-tu qu'ils y soient pour eux ? Pour tel, à l'aventure, qu'ils ne virent jamais, et qui ne se donne aucune peine de leur fait [*affaire*], plongé cependant en l'oisiveté et aux délices. Celui-ci, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu vois sortir après minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche parmi les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie orthographe d'un mot latin. Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos et la vie à la réputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit en notre usage ? Notre mort ne nous faisait pas assez de peur, chargeons-nous encore de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gens. Nos affaires ne nous donnaient pas assez de peine, prenons encore à nous tourmenter et rompre la tête de celles de nos voisins et amis.

Quoi ! qu'un homme se mette en tête
Ou se dispose d'aimer quelque chose plus que soi-même ?
(Térence, *Les Adelphes*, I, 1, 38)

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif et florissant, suivant l'exemple de Thalès.

C'est assez vécu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenons à nous et à notre aise nos pensées et nos intentions. Ce n'est pas une légère partie que de faire sûrement sa retraite ; elle nous empêche assez sans y mêler d'autres entreprises. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de notre délogement, préparons-nous-y ; plions bagage ; prenons de bonne heure congé de la compagnie ; dépêtrons-nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et éloignent de nous. Il faut dénouer ces obligations si fortes, et désormais aimer ceci et cela, mais n'épouser rien que soi. C'est-à-dire : le reste soit à nous, mais non pas joint et collé en façon qu'on ne le puisse déprendre sans nous écorcher ni arracher ensemble quelque pièce du nôtre. La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi.

Il est temps de nous dénouer de la société puisque nous n'y pouvons rien apporter. Et qui ne peut prêter, qu'il se défende d'emprunter. Nos forces nous faillent ? Retirons-les et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soi les offices de l'amitié et de la compagnie, qu'il le fasse. En cette chute, qui le rend inutile, pesant et importun aux autres, qu'il se garde d'être importun à soi-même, et pesant, et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se régente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si [*si bien*] qu'il ne puisse sans honte broncher en leur présence. *En effet, il est rare qu'on se respecte assez soi-même* (Quintilien, X, 7).

Socrate dit que les jeunes se doivent faire instruire, les hommes s'exercer à bien faire, les vieux se retirer de toute occupation civile et militaire, vivant à leur discrétion, sans obligation à nul certain office [*emploi déterminé*].

Il y a des complexions plus propres à ces préceptes de la retraite les unes que les autres. Celles qui ont l'appréhension [*compréhension*] molle et lâche, et une affection et volonté délicates, et qui ne s'asservissent ni ne s'emploient aisément, desquels je suis et par naturelle condition et par discours [*raisonnement*), elles se

plieront mieux à ce conseil que les âmes actives et occupées, qui embrassent tout et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se présentent et qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commodités accidentelles et hors de nous en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire notre principal fondement ; ce ne l'est pas ; ni la raison ni la nature ne le veulent. Pourquoi, contre ses lois, asservirons-nous notre contentement à la puissance d'autrui ? D'anticiper aussi les accidents de fortune, se priver des commodités qui nous sont en main, comme plusieurs ont fait par dévotion et quelques philosophes par discours, se servir soi-même, coucher sur la dure, se crever les yeux, jeter ses richesses au milieu de la rivière, rechercher la douleur (ceux-là pour, par le tourment de cette vie, en acquérir la béatitude d'une autre ; ceux-ci pour, s'étant logés en la plus basse marche, se mettre en sûreté de nouvelle chute), c'est l'action d'une vertu excessive. Les [*que les*] natures plus raides et plus fortes fassent leur cachette même glorieuse et exemplaire :

quand la fortune me fait défaut, je vante un modeste avoir
Et la sécurité qu'il me donne ; mais si le sort me sourit davantage
En m'octroyant quelque opulence, je proclame seuls sages et heureux
Ceux qui tirent leurs revenus de bonnes terres.
(Horace, *Épîtres*, I, 15, 42)

Il y a pour moi assez à faire sans aller si avant. Il me suffit, sous la faveur de la fortune, me préparer à sa défaveur, et me représenter, étant à mon aise, le mal advenir autant que l'imagination y peut atteindre ; tout ainsi que nous nous accoutumons aux joutes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix.

Je n'estime point Arcésilas le philosophe moins réformé pour le savoir avoir [*parce que je sais qu'il a*] usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettait ; et l'estime mieux que s'il s'en fût démis, de ce qu'il en usait modérément et libéralement.

Je vois jusqu'à quelles limites va la nécessité naturelle ; et, considérant le pauvre mendiant à ma porte souvent plus enjoué et plus sain que moi, je me plante en sa place, j'essaie de chausser mon âme à son biais. Et, courant ainsi par les autres exemples, quoique je pense la mort, la pauvreté, le mépris et la maladie à mes talons, je me résous aisément de n'entrer en effroi de ce qu'un moindre que moi prend avec telle patience. Et ne puis croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur ; ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoutumance. Et, connaissant combien ces commodités accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas, en pleine jouissance, de supplier Dieu, pour ma souveraine requête, qu'il me rende content de moi-même et des biens qui naissent de moi. Je vois des jeunes hommes gaillards qui ne laissent pas de porter dans leurs coffres une masse de pilules pour s'en servir quand le rhume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remède en main. Ainsi faut-il faire ; et encore, si on se sent sujet à quelque maladie plus forte, se garnir de ces médicaments qui assoupissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit être une occupation non pénible ni ennuyeuse ; autrement pour néant ferions-nous état d'y être venu chercher le séjour [*repos*]. Cela dépend du goût particulier d'un chacun : le mien ne s'accommode aucunement au ménage [*administration des biens*]. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec modération.

Qu'ils tâchent de soumettre les choses, non de s'y soumettre.
(Adaptation d'un vers d'Horace, *Épîtres*, I, 1, 19)

C'est autrement un office servile que la ménagerie [*soins du ménage*], comme le nomme Salluste. Elle a des parties plus excusables, comme le soin des jardinages, que Xénophon attribue à Cyrus ; et se peut trouver un moyen [*moyen terme*] entre ce bas et vil soin, tendu et plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extrême nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres,

les troupeaux ravagent les champs de Démocrite
Pendant que son esprit, loin de son corps, galope dans l'espace.
(Horace, *Épîtres*, I, 12, 12)

Mais écoutons le conseil que donne le jeune Pline à Cornélius Rufus, son ami, sur ce propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraite où tu es, de quitter à tes gens ce bas et abject soin du ménage, et t'adonner à l'étude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la réputation ; d'une pareille humeur à celle de Cicéron, qui dit vouloir employer sa solitude et séjour [*retraite*] des affaires publiques à s'en acquérir par ses écrits une vie immortelle :

quoi ! Ton savoir n'est-il rien
Tant que personne ne sait que tu es savant ?
(Perse, I, 23)

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de lui ; ceux-ci ne le font qu'à demi. Ils dressent bien leur partie pour quand ils n'y seront plus, mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore alors du monde, absents, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui, par dévotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini et en bonté et en puissance ; l'âme a de quoi y rassasier ses désirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs leur viennent à profit, employées à l'acquêt d'une santé et réjouissance éternelles : la mort, à souhait, passage à un si parfait état. L'âpreté de leurs règles est incontinent aplanie par l'accoutumance ; et les appétits charnels rebutés et endormis par leur refus, car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle mérite loyalement que nous abandonnions les commodités et douceurs de cette vie nôtre. Et qui [*celui qui*] peut embraser son âme de l'ardeur de cette vive foi et espérance, réellement et constamment, il se bâtit en la solitude une vie voluptueuse et délicate au-delà de toute autre forme de vie.

Ni la fin, donc, ni le moyen de ce conseil ne me contentent ; nous retombons toujours de fièvre en chaud mal [*de mal en pis*]. Cette occupation des livres est aussi pénible que toute autre, et autant ennemie de la santé, qui doit être principalement considérée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce même plaisir qui perd le ménager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appétits, et à discerner les vrais plaisirs, et entiers, des plaisirs mêlés et bigarrés de plus de peine. Car la plupart des plaisirs, disent-ils, nous chatouillent et embrassent pour nous étrangler, comme faisaient les larrons que les Égyptiens appelaient

philistas. Et si la douleur de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire. Mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite. Les livres sont plaisants ; mais si, de leur fréquentation, nous en perdons en fin la gaieté et la santé, nos meilleures pièces, quittons-les. Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtemps affaiblis par quelque indisposition se rangent à la fin à la merci de la médecine, et se font désigner par art certaines règles de vivre pour ne les plus outrepasser : aussi celui qui se retire, ennuyé et dégoûté de la vie commune, doit former celle-ci aux règles de la raison, l'ordonner et ranger par préméditation et discours [*raisonnement*]. Il doit avoir pris congé de toute espèce de travail [*souci*], quelque visage qu'il porte, et fuir en général les passions qui empêchent la tranquillité du corps et de l'âme,

et choisir la route qui est plus selon son humeur.
(Vers de Properce (II, 25, 38) traduit par Montaigne)

Au ménage, à l'étude, à la chasse et tout autre exercice, il faut donner jusqu'aux dernières limites du plaisir, et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mêler parmi. Il faut réserver d'embesognement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommodités que tire après soi l'autre extrémité d'une lâche oisiveté et assoupie. Il y a des sciences stériles et épineuses, et la plupart forgées pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'aime, pour moi, que des livres ou plaisants et faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent et conseillent à régler ma vie et ma mort :

me promenant, silencieux, dans les forêts paisibles,
Préoccupé des choses dignes d'intéresser le sage et l'homme de bien.
(Horace, *Épîtres*, I, 4, 40)

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'âme forte et vigoureuse. Moi qui l'ai commune, il faut que j'aide à me soutenir par les commodités corporelles ; et, l'âge m'ayant tantôt dérobé celles qui étaient plus à ma fantaisie, j'instruis et aiguise mon appétit à celles qui restent plus sortables [*conformes*] à cette autre saison. Il faut retenir avec nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres :

cueillons les plaisirs, nous n'avons que notre vie ;
Un jour tu ne seras que cendre et ombre, et que fable.
(Perse, V, 151)

Or, quant à la fin que Pline et Cicéron nous proposent, de la gloire, c'est bien loin de mon compte. La plus contraire humeur à la retraite, c'est l'ambition. La gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en même gîte. À ce que je vois, ceux-ci n'ont que les bras et les jambes hors de la presse ; leur âme, leur intention y demeurent engagées plus que jamais :

Et toi, mon vieux, tu ne travailles donc que pour amuser les oreilles des autres ?
(Perse, I, 19)

Ils se sont seulement reculés pour mieux sauter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vive faussée [*percée*] dans la troupe. Vous plaît-il voir

comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepoids [*comparons*] l'avis de deux philosophes, et de deux sectes très différentes, écrivant, l'un à Idoménée, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude.

« Vous avez (disent-ils) vécu nageant et flottant jusqu'à présent, venez-vous-en mourir au port. Vous avez donné le reste de votre vie à la lumière, donnez ceci à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations si vous n'en quittez le fruit ; à cette cause, défaites-vous de tout soin de nom [*renom*] et de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous éclaire que trop et vous suive jusque dans votre tanière. Quittez avec les autres voluptés celle qui vient de l'approbation d'autrui ; et, quant à votre science et suffisance, ne vous chaille [*souciez*], elle ne perdra pas son effet si vous en valez mieux vous-même. Souvenez-vous de celui à qui, comme on demandait à quoi faire il se peinait si fort en un art qui ne pouvait venir à la connaissance de guère de gens : "J'en ai assez de peu, répondit-il ; j'en ai assez d'un ; j'en ai assez de pas un." Il disait vrai : vous et un compagnon êtes assez suffisant théâtre l'un à l'autre, ou vous à vous-même. Que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lâche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté et de sa cachette. Il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur tanière. Ce n'est plus ce qu'il faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-même. Retirez-vous en vous, mais préparez-vous premièrement de vous y recevoir ; ce serait folie de vous fier à vous-même si vous ne vous savez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compagnie. Jusqu'à ce que vous vous soyez rendu tel, devant qui vous n'osiez clocher [*trébucher*], et jusqu'à ce que vous ayez honte et respect de vous-même, *meublez-vous l'esprit d'images vertueuses* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 22), présentez-vous toujours en l'imagination Caton, Phocion et Aristide, en la présence desquels les fous mêmes cacheraient leurs fautes, et établissez-les contrôleurs de toutes vos intentions ; si elles se détraquent [*s'égarent*], leur révérence [*le respect envers ces hommes*] les remettra en train. Ils vous contiendront en cette voie de vous contenter de vous-même, de n'emprunter rien que de vous, d'arrêter et fermir votre âme en certaines [*déterminées*] et limitées cogitations où elle se puisse plaire ; et, ayant entendu les vrais biens, desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter sans désir de prolongement de vie ni de nom. »

Voilà le conseil de la vraie et naïve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parlière, comme est celle des deux premiers [*Pline et Cicéron*].

CHAPITRE 40

Considération sur Cicéron

Encore un trait à la comparaison de ces couples [*Cicéron-Pline le Jeune et Sénèque-Épicure*].

Il se tire des écrits de Cicéron et de ce Pline (peu retirant [*ressemblant*], à mon avis, aux humeurs de son oncle [*Pline l'Ancien*]) infinis témoignages de nature outre mesure ambitieuse ; entre autres qu'ils sollicitent, au su de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres ; et la fortune, comme par dépit, a fait durer jusqu'à nous la vanité de ces requêtes et depuis longtemps fait perdre ces histoires. Mais ceci surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusqu'à y employer les lettres privées écrites à leurs amis ; en manière que, certaines ayant failli leur saison pour être envoyées, ils les font ce néanmoins publier avec cette digne excuse qu'ils n'ont pas voulu perdre leurs travail et veillées. Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique [*république*] impératrice du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la réputation de bien entendre le langage de leur nourrice ? Que ferait pis un simple maître d'école qui en gagnât sa vie ? Si les gestes [*exploits*] de Xénophon et de César n'eussent de bien loin surpassé leur éloquence, je ne crois pas qu'ils les eussent jamais écrits. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et, si la perfection du bien parler pouvait apporter quelque gloire sortable à [*digne d'*] un grand personnage, certainement Scipion et Lélius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs comédies et toutes les mignardises et délices du langage latin à un serf [*esclave*] africain [*Térence*] ; car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintiennent assez, et Térence l'avoue lui-même. On me ferait déplaisir de me déloger de cette croyance.

C'est une espèce de moquerie et d'injure de vouloir faire valoir un homme par des qualités mésavenantes à son rang, quoiqu'elles soient autrement louables, et par les qualités aussi qui ne doivent pas être les siennes principales ; comme qui louerait un roi d'être bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebusier, ou bon coureur de bague[1] ; ces louanges ne font honneur si elles ne sont présentées en foule et à la suite de celles qui lui sont propres : à savoir de la justice et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon fait honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemagne l'éloquence et connaissance des bonnes lettres. J'ai vu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiraient d'écrire et leurs titres et leur vocation [*profession*] désavouer leur apprentissage, corrompre leur plume et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire et que notre peuple tient ne se rencontrer guère en mains savantes, se recommandant par meilleures qualités.

Les compagnons de Démosthène en l'ambassade vers Philippe louaient ce prince d'être beau, éloquent et bon buveur ; Démosthène disait que c'étaient

1. Joute au cours de laquelle le cavalier devait enlever une bague de la pointe de sa lance.

louanges qui appartenaient mieux à une femme, à un avocat, à une éponge qu'à un roi.

> *Qu'il commande ; qu'il vainque l'ennemi qui résiste,*
> *Qu'il soit clément à l'adversaire terrassé.*
> (Horace, *Chant séculaire*, 51)

Ce n'est pas sa profession de savoir ou bien chasser ou bien danser,

> *Certains plaideront aux procès, d'autres, avec le compas,*
> *Définiront les mouvements du ciel, décriront les astres lumineux ;*
> *Quant à lui, qu'il sache commander aux peuples.*
> (Virgile, *Énéide*, VI, 849)

Plutarque dit davantage que, de paraître si excellent en ces parties moins nécessaires, c'est produire contre soi le témoignage d'avoir mal dispensé son loisir et l'étude qui devaient être employés à choses plus nécessaires et utiles. De façon que Philippe, roi de Macédoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envi des meilleurs musiciens : « N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si bien ? » Et, à ce même Philippe, un musicien contre lequel il débattait de son art : « Qu'à Dieu ne plaise, Sire, dit-il, qu'il t'advienne jamais tant de mal que tu entendes ces choses-là mieux que moi. »

Un roi doit pouvoir répondre comme Iphicrate répondit à l'orateur qui le pressait en son invective de cette manière : « Eh bien, qu'es-tu pour faire tant le brave ? Es-tu homme d'armes ? Es-tu archer ? Es-tu piquier ? – Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celui qui sait commander à tous ceux-là. »

Et Antisthène prit pour argument de peu de valeur, en Isménias, de quoi on le vantait d'être excellent joueur de flûte.

Je sais bien, quand j'entends quelqu'un qui s'arrête au langage des *Essais*, que j'aimerais mieux qu'il s'en tût. Ce n'est pas tant élever les mots [*la forme*], comme c'est déprimer le sens, d'autant plus piquamment que plus obliquement. Si [*pourtant*] suis-je trompé, si guère d'autres donnent plus à prendre en la matière ; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul écrivain l'a semée ni guère plus matérielle, ni au moins plus drue en son papier. Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les têtes [*l'essentiel*]. Que j'y attache leur suite, je multiplierai plusieurs fois ce volume. Et combien y ai-je épandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra éplucher un peu ingénieusement en produira infinis *Essais*. Ni elles, ni mes allégations [*citations*] ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie, et sonnent à gauche [*de côté*] un ton plus délicat, et pour moi qui n'en veux exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air [*ma façon*].

Revenant à la vertu parlière, je ne trouve pas grand choix entre ne savoir dire que mal, ou ne savoir rien que bien dire. *L'élégance de langage n'est pas une parure d'homme* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXV).

Les sages disent que, pour le regard du savoir, il n'est que la philosophie, et, pour le regard des effets [*la pratique*], que la vertu, qui généralement soient propres à tous degrés et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces autres deux philosophes [*Épicure et Sénèque*], car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils écrivent à leurs amis ;

mais c'est d'autre façon, et s'accommodant pour une bonne fin à la vanité d'autrui : car ils leur mandent que si le soin de se faire connaître aux siècles à venir et de la renommée les arrête encore au maniement des affaires, et leur fait craindre la solitude et la retraite où ils les veulent appeler, qu'ils ne s'en donnent plus de peine ; d'autant qu'ils ont assez de crédit avec la postérité pour leur répondre que, ne fût-ce que par les lettres qu'ils leur écrivent, ils rendront leur nom aussi connu et fameux que pourraient faire leurs actions publiques. Et, outre cette différence, encore ne sont-ce pas lettres vides et décharnées, qui ne se soutiennent que par un délicat choix de mots, entassés et rangés à une juste cadence, mais farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus éloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de soi, non des choses ; si ce n'est qu'on dise que celle de Cicéron, étant en si extrême perfection, se donne corps elle-même.

J'ajouterai encore un conte que nous lisons de lui à ce propos pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avait à orer [*parler*] en public, et était un peu pressé du temps pour se préparer à son aise. Éros, l'un de ses serfs, le vint avertir que l'audience était remise au lendemain. Il en fut si aise qu'il lui donna liberté [*l'affranchit*] pour cette bonne nouvelle.

Sur ce sujet de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que je puis quelque chose. Et eusse pris plus volontiers cette forme [*la causerie*] à publier mes verves [*fantaisies*], si j'eusse eu à qui parler. Il me fallait, comme je l'ai eu autrefois [*avec La Boétie*], un certain commerce qui m'attirât, qui me soutînt et soulevât. Car de négocier au vent [*parler en l'air*], comme d'autres, je ne saurais que de songes, ni forger des vains noms [*inventer des correspondants*] à entretenir en chose sérieuse : ennemi juré de toute falsification. J'eusse été plus attentif et plus sûr, ayant une adresse forte et amie, que je ne suis, regardant les divers visages [*goûts*] d'un peuple. Et suis déçu s'il ne m'eût mieux succédé [*réussi*]. J'ai naturellement un style comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inapte aux négociations publiques, comme en toutes façons est mon langage : trop serré, désordonné, coupé, particulier ; et ne m'entends pas en lettres cérémonieuses, qui n'ont autre substance que d'une belle enfilure de paroles courtoises. Je n'ai ni la faculté, ni le goût de ces longues offres d'affection et de service. Je n'en crois pas tant, et me déplais d'en dire guère outre ce que j'en crois. C'est bien loin de l'usage présent, car il ne fut jamais si abjecte et servile prostitution de présentations ; la vie, l'âme, dévotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de manière pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir au flatteur ; qui [*ce qui*] fait que je me jette naturellement à un parler sec, rond et cru, qui tire, à qui ne me connaît d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins ; et, où mon âme marche d'une grande allégresse, j'oublie les pas de la contenance. Et m'offre maigrement et fièrement à ceux à qui je suis. Et me présente moins à qui je me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception.

À bienvenir, à prendre congé, à remercier, à saluer, à présenter mon service et tels compliments verbaux des lois cérémonieuses de notre civilité, je ne connais personne si sottement stérile de langage que moi.

Et n'ai jamais été employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celui pour qui c'était n'ait trouvées sèches et lâches.

Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens. J'en ai, ce crois-je, cent divers volumes ; celles d'Annibale Caro[1] me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ai autrefois barbouillé pour les dames était en nature, lorsque ma main était véritablement emportée par ma passion, il s'en trouverait à l'aventure quelque page digne d'être communiquée à la jeunesse oisive, embabouinée [*entichée*] de cette fureur. J'écris mes lettres toujours en poste [*à la hâte*], et si précipiteusement, que, quoique je peigne [*forme les lettres*] insupportablement mal, j'aime mieux écrire de ma main que d'y en employer une autre, car je n'en trouve point qui me puisse suivre, et ne les transcris jamais. J'ai accoutumé les grands qui me connaissent à y supporter des litures [*ratures*] et des traçures [*biffures*], et un papier sans pliure et sans marge. Celles qui me coûtent le plus sont celles qui valent le moins ; depuis [*dès*] que je les traîne, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans projet ; le premier trait produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et préfaces qu'en matière. Comme j'aime mieux composer deux lettres que d'en clore et plier une, et résigne toujours cette commission à quelque autre, de même, quand la matière est achevée, je donnerais volontiers à quelqu'un la charge d'y ajouter ces longues harangues, offres et prières que nous logeons sur la fin, et désire que quelque nouvel usage nous en décharge ; comme aussi de les inscrire d'une légende de qualités et titres, pour auxquels ne broncher j'ai mainte fois laissé d'écrire, et notamment à gens de justice et de finance ; tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation [*distribution*] et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, étant si chèrement achetés, ne peuvent être échangés ni oubliés sans offense. Je trouve pareillement de mauvaise grâce d'en charger le front et inscription [*frontispice et titre*] des livres que nous faisons imprimer.

1. Annibale Caro, écrivain italien (1507-1566). Grand camérier du pape Clément VII, puis secrétaire des Farnèse, il est l'auteur de poésies, et de *Lettres* fameuses en son temps.

CHAPITRE 41

De ne communiquer sa gloire

De toutes les rêveries [*sottises*] du monde, la plus reçue et plus universelle est le soin de la réputation et de la gloire, que nous épousons jusqu'à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectifs et substantiels, pour suivre cette vaine image et cette simple voix qui n'ont ni corps ni prise :

La renommée, qui, de sa voix suave, ravit
Les orgueilleux mortels, et qui semble si belle,
Est un écho, un songe ; que dis-je ! l'ombre d'un songe
Qui, au moindre souffle, se dissipe et s'évanouit.
(Le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, chant XIV, stance 63)

Et, des humeurs déraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mêmes se défassent plus tard et plus envis [*à contre-cœur*] de celle-ci que de nulle autre.

C'est la plus revêche et opiniâtre, *parce qu'elle ne cesse de tenter même les âmes qui progressent dans la voie de la vertu* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, V, 14). Il n'en est guère de laquelle la raison accuse si clairement la vanité, mais elle a ses racines si vives en nous, que je ne sais si jamais aucun s'en est pu nettement décharger. Après que vous avez tout dit et tout cru pour la désavouer, elle produit contre votre discours une inclination si intestine que vous avez peu que [*du mal à*] tenir à l'encontre.

Car, comme dit Cicéron, ceux mêmes qui la combattent, encore veulent-ils que les livres qu'ils en écrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont méprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce ; nous prêtons nos biens et nos vies au besoin de nos amis ; mais de communiquer son honneur et d'étrenner autrui de sa gloire, il ne se voit guère. Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cimbres, ayant fait tous ses efforts d'arrêter ses soldats qui fuyaient devant les ennemis, se mit lui-même entre les fuyards et contrefit le couard, afin qu'ils semblassent plutôt suivre leur capitaine que fuir l'ennemi : c'était abandonner sa réputation pour couvrir la honte d'autrui. Quand l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] passa en Provence, l'an 1537, on tient qu'Antoine de Lève, voyant son maître résolu de ce voyage et l'estimant lui être merveilleusement glorieux, opinait toutefois le contraire et le déconseillait, à cette fin que toute la gloire et l'honneur de ce conseil [*projet*] en fussent attribués à son maître, et qu'il fût dit son bon avis et sa prévoyance avoir été tels que, contre l'opinion de tous, il eût mis à fin une si belle entreprise ; qui [*ce qui*] était l'honorer à ses dépens. Les ambassadeurs thraces, consolant Archiléonide, mère de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut louant jusqu'à dire qu'il n'avait point laissé son pareil, elle refusa cette louange privée et particulière pour la rendre au public : « Ne me dites pas cela, fit-elle, je sais que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'était. » En la bataille de Crécy, le prince de Galles, encore fort jeune, avait l'avant-garde à conduire. Le principal effort de la rencontre fut en cet endroit. Les seigneurs qui l'accompa-

gnaient, se trouvant en dur parti d'armes, mandèrent au roi Édouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'état de son fils, et, lui ayant été répondu qu'il était vivant et à cheval : « Je lui ferais, dit-il, tort de lui aller maintenant dérober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si longtemps soutenu ; quelque hasard [*risque*] qu'il y ait, elle sera toute sienne. » Et n'y voulut aller ni envoyer, sachant, s'il y fût allé, qu'on eût dit que tout était perdu sans son secours, et qu'on lui eût attribué l'avantage de cet exploit : *le dernier renfort passe toujours, en effet, pour seul artisan de la victoire* (Tite-Live, XXVII, 45).

Plusieurs estimaient à Rome, et [*il*] se disait communément, que les principaux beaux faits de Scipion étaient en partie dus à Lélius, qui toutefois alla toujours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soin de la sienne. Et Théopompe, roi de Sparte, à celui qui lui disait que la chose publique [*république*] demeurait sur ses pieds pour autant qu'il savait bien commander : « C'est plutôt, dit-il, parce que le peuple sait bien obéir. »

Comme les femmes qui succédaient [*accédaient*] aux pairies avaient, nonobstant leur sexe, droit d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la juridiction des pairs, aussi les pairs ecclésiastiques, nonobstant leur profession, étaient tenus d'assister nos rois en leurs guerres non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne aussi. L'évêque de Beauvais, se trouvant avec Philippe Auguste en la bataille de Bouvines, participait bien fort courageusement à l'effet [*action*] ; mais il lui semblait ne devoir toucher aux fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena, de sa main, plusieurs des ennemis à raison ce jour-là ; et les donnait au premier gentilhomme qu'il trouvait, à égosiller [*égorger*] ou prendre prisonnier, lui en résignant toute l'exécution ; et le fit ainsi de Guillaume, comte de Salisbury, à messire Jean de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à cette autre : il voulait bien assommer [*tuer*] mais non pas blesser, et pourtant [*pour cela*] ne combattait que de masse [*masse d'arme*]. Quelqu'un, en mes jours, étant reproché par le roi d'avoir mis les mains sur un prêtre le niait fort et ferme : c'était qu'il l'avait battu et foulé aux pieds.

CHAPITRE 42

De l'inégalité qui est entre nous

Plutarque dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de bête à bête, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'âme et qualités internes. À la vérité, je trouve si loin d'Épaminondas, comme je l'imagine, jusqu'à tel que je connais – je dis capable de sens commun –, que j'enchérirais volontiers sur Plutarque, et dirais qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle bête,

quelle distance d'un homme à un autre !
(Térence, *L'Eunuque*, II, 3, 1)

et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innombrables.

Mais, à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit,

nous louons un cheval pour sa vitesse,
Pour les palmes nombreuses remportées dans le cirque
Sous les applaudissements des foules hurlantes.
(Juvénal, *Satires*, VIII, 57)

non de son harnais ; un lévrier de sa vitesse, non de son collier ; un oiseau de son aile, non de ses longes et sonnettes [*courroies et grelots des oiseaux de volerie*]. Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche. Si vous marchandez un cheval, vous lui ôtez ses bardes [*harnachement*], vous le voyez nu et à découvert, ou, s'il est couvert, comme on les présentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrêtiez principalement à considérer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus utiles,

Quand ils achètent des chevaux, les rois ont coutume de les examiner couverts
De peur, si l'animal a belle tête mais pied faible, comme c'est souvent le cas,
D'être séduit et trompé par une large croupe, une tête fine ou une haute encolure.
(Horace, *Satires*, I, 2, 86)

Pourquoi, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain [*liard*] si vous l'avez dépouillé. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et, comme dit très plaisamment un ancien : « Savez-vous pourquoi vous l'estimez grand ? Vous y comptez la hauteur de ses patins [*semelles*]. » La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échasses ;

qu'il mette à part ses richesses et honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain et allègre ? Quelle âme a-t-il ? Est-elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses pièces ? Est-elle riche du sien ou de l'autrui ? La fortune n'y a-t-elle que voir ? Si, les yeux ouverts, elle attend les épées traites [*tirées*] ; s'il ne lui chaut [*importe*] par où lui sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise, égale et contente : c'est ce qu'il faut voir, et juger par là les extrêmes différences qui sont entre nous. Est-il

sage, maître de lui,
Tel que pauvreté, fers, mort ne le peuvent faire trembler ?
A-t-il le courage de résister à ses passions ? De mépriser les honneurs ?
En lui-même tout entier reclus, rond, lisse, sans prise aucune,
Comme une boule que rien ne peut empêcher de rouler,
Est-il hors d'atteinte de la fortune ?
(Horace, *Satires*, II, 7, 83)

un tel homme est cinq cents brasses au-dessus des royaumes et des duchés : il est lui-même à soi son empire.

Le sage, par Pollux ! est l'artisan de son propre bonheur.
(Plaute, *L'Homme aux trois écus*, II, 2, 84)

Que lui reste-t-il à désirer ?

Ne voyons-nous pas que nature
N'exige rien d'autre pour nous que la paix du corps,
L'absence de douleur et la possibilité, pour l'esprit,
Sans souci ni crainte, de jouir de sensations agréables ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 16)

Comparez-lui la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poussent et repoussent, pendant [*dépendant*] toute d'autrui : il y a plus d'éloignement que du ciel à la terre ; et toutefois l'aveuglement de notre usage est tel que nous en faisons peu ou point d'état là où, si nous considérons un paysan et un roi, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se présente soudain à nos yeux une extrême disparité, qui [*eux qui*] ne sont différents par manière de dire qu'en leurs chausses.

En Thrace, le roi était distingué de son peuple d'une plaisante manière, et bien renchérie. Il avait une religion à part, un dieu tout à lui qu'il n'appartenait à ses sujets d'adorer : c'était Mercure ; et lui dédaignait les leurs : Mars, Bacchus, Diane.

Ce ne sont pourtant que peintures [*apparences*], qui ne font aucune dissemblance essentielle.

Car, comme les joueurs de comédie, vous les voyez sur l'échafaud [*les tréteaux*] faire une mine de duc et d'empereur, mais, tantôt après, les voilà devenus valets et crocheteurs misérables, qui est leur naïve [*naturelle*] et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous éblouit en public,

De larges émeraudes, d'un vert lumineux,
Enchâssées dans l'or, jettent leurs feux,
Cependant que le luxueux vêtement couleur d'aigue-marine,
Qu'il porte sans cesse, se fatigue de boire la sueur de Vénus,
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1123)

voyez-le derrière le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'aventure, plus vil que le moindre de ses sujets. *Celui-ci jouit d'un bonheur intérieur. Celui-là jouit d'un bonheur de surface* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CIX et CXV).

La couardise, l'irrésolution, l'ambition, le dépit et l'envie l'agitent comme un autre :

Car ni les trésors, ni les faisceaux consulaires
N'écartent les craintes, les soucis misérables
Qui voltigent sous les plafonds à caissons ;
(Horace, *Odes*, II, 16, 9)

et le soin [*souci*] et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

En réalité, les frayeurs humaines,
Les soucis obsédants des hommes
Ne se laissent intimider ni par le fracas des armes,
Ni par la rudesse des traits.
Ils hantent sans vergogne les rois et les puissants,
Sans considération aucune pour l'éclat de l'or.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 47)

La fièvre, la migraine et la goutte l'épargnent-elles non plus que nous ? Quand la vieillesse lui sera sur les épaules, les archers de sa garde l'en déchargeront-ils ? Quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera-t-il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnetades [*salutations*] le remettront-elles ? Ce ciel de lit, tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rapaiser les tranchées [*accès*] d'une verte colique :

la brûlure des fièvres ne vous quitte pas plus vite
Que vous soyez étendu sur des draps brodés,
Sur la pourpre rutilante, ou sur une couche plébéienne.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 34)

Les flatteurs du grand Alexandre lui faisaient accroire qu'il était fils de Jupiter. Un jour, étant blessé, regardant écouler le sang de sa plaie : « Eh bien, qu'en dites-vous ? fit-il. Est-ce pas ici un sang vermeil et purement humain ? Il n'est pas de la trempe de celui qu'Homère fait écouler de la plaie des dieux. » Hermodoros, le poète, avait fait des vers en l'honneur d'Antigonos, où il l'appelait fils du Soleil ; et lui au contraire : « Celui, dit-il, qui vide ma chaise percée sait bien qu'il n'en est rien. » C'est un homme, pour tous potages ; et si, de soi-même, c'est un homme mal né, l'empire de l'univers ne le saurait rhabiller :

que les jeunes filles se l'arrachent ;
Que les roses, partout, naissent sous ses pas !
(Perse, II, 38)

quoi pour cela, si c'est une âme grossière et stupide ? La volupté même et le bonheur ne se perçoivent point sans vigueur et sans esprit :

les choses valent ce que vaut le cœur de qui les possède ;
À qui sait en user elles sont bonnes ;
À qui n'en use pas bien elles sont nuisibles.
(Térence, *Le Bourreau de soi-même*, I, 3, 21)

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encore faut-il avoir du sentiment pour les savourer. C'est le jouir, non le posséder, qui nous rend heureux :

Maison, terres, monceau d'airain ou d'or, si tu es malade,
Ce n'est pas ce qui soulagera ton corps de la fièvre, ni ton âme du tourment :
Il faut être en bonne santé pour jouir des biens acquis.
Quand on est ravagé de désirs ou de crainte, posséder maison et domaine
N'apporte pas plus qu'un tableau à un chassieux ou un onguent à un podagre.
(Horace, *Épîtres*, I, 2, 47)

Il est un sot, son goût est mousse et hébété ; il n'en jouit non plus qu'un morfondu [*enrhumé*] de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnais duquel on l'a paré ; tout ainsi, comme Platon dit, que la santé, la beauté, la force, les richesses, tout ce qui s'appelle bien est également mal à l'injuste comme bien au juste, et le mal au rebours.

Et puis, où le corps et l'esprit sont en mauvais état, à quoi faire ces commodités externes, vu que la moindre piqûre d'épingle et passion de l'âme sont suffisantes à nous ôter le plaisir de la monarchie du monde ? À la première strette [*crise*] que lui donne la goutte, il a beau être Sire et Majesté,

Tout couvert d'argent, tout couvert d'or,
(Tibulle, I, 2, 71)

perd-il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs ? S'il est en colère, sa principauté le garde-t-elle de rougir, de pâlir, de grincer les dents comme un fou ? Or, si c'est un habile homme et bien né, la royauté ajoute peu à son bonheur :

À celui qui a bon estomac, bons poumons, bons pieds,
Toutes les richesses des rois ne peuvent ajouter à son bonheur ;
(Horace, *Épîtres*, I, 12, 5)

il voit que ce n'est que biffe [*leurre*] et piperie. Oui, à l'aventure, il sera de l'avis du roi Séleucus, que, qui saurait le poids d'un sceptre ne daignerait l'amasser quand il le trouverait à terre ; il le disait pour les grandes et pénibles charges qui touchent un bon roi. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à régler autrui, puisqu'à régler nous-même il se présente tant de difficultés. Quant au commander, qui semble être si doux, considérant l'imbécillité [*faiblesse*] du jugement humain et la difficulté du choix dans les choses nouvelles et douteuses, je suis fort de cet avis qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre que de guider, et que c'est un grand séjour [*repos*] d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voie tracée et à répondre que de soi :

Ainsi une tranquille obéissance est-elle préférable
Au désir éperdu de conquérir pouvoir et royaumes.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1126)

Joint que Cyrus disait qu'il n'appartenait de commander à l'homme qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande.

Mais le roi Hyéron, en Xénophon, dit davantage : qu'en la jouissance des voluptés mêmes ils ont de pire condition que les privés, d'autant que l'aisance et la facilité leur ôtent l'aigre-douce pointe que nous y trouvons.

L'amour repu, trop aisé, nous dégoûte bien vite,
Comme l'excès d'un mets agréable fatigue l'estomac.
(Ovide, *Amours*, II, 19, 25)

Pensons-nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique ? La satiété la leur rend plutôt ennuyeuse. Les festins, les danses, les mascarades, les tournois réjouissent ceux qui ne les voient pas souvent et qui ont désiré de les voir ; mais, à qui en fait ordinaire, le goût en devient fade et mal plaisant ; ni les dames ne chatouillent celui qui en jouit à cœur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif ne saurait prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous réjouissent, mais aux joueurs elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont délices aux princes, c'est leur fête, de se pouvoir quelquefois travestir et démettre à la façon de vivre basse et populaire,

D'ordinaire, le changement plaît aux grands.
Un repas simple et propre, sous le toit du pauvre,
Sans tapis, sans pourpre,
A souvent déridé leur front soucieux.
(Horace, *Odes*, III, 29, 13)

Il n'est rien si empêchant, si dégoûté que l'abondance. Quel appétit ne se rebuterait à voir trois cents femmes à sa merci, comme les a le Grand Seigneur [*Grand Turc*] en son sérail ? Et quel appétit et visage [*genre*] de chasse s'était réservés celui de ses ancêtres qui n'allait jamais aux champs à moins de sept mille fauconniers ?

Et, outre cela, je crois que ce lustre de grandeur apporte non légères incommodités à la jouissance des plaisirs plus doux : ils sont trop éclairés et trop en butte [*en vue*].

Et, je ne sais comment, on requiert plus d'eux de cacher et couvrir leur faute. Car ce qui est à nous indiscrétion, à eux le peuple juge que ce soit tyrannie, mépris et dédain des lois ; et, outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y ajoutent encore le plaisir de gourmander [*maltraiter*] et soumettre à leurs pieds les observances publiques. De vrai, Platon, en son *Gorgias*, définit tyran celui qui a licence en une cité de faire tout ce qui lui plaît. Et souvent, à cette cause, la montre et la publication de leur vice blessent plus que le vice même. Chacun craint à être épié et contrôlé : ils le sont jusqu'à leurs contenances et à leurs pensées, tout le peuple estimant avoir droit et intérêt d'en juger ; outre ce que les taches s'agrandissent selon l'éminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing [*tache naturelle*] et une verrue au front paraissent plus que ne fait ailleurs une balafre.

Voilà pourquoi les poètes feignent les amours de Jupiter conduites sous autre visage que le sien ; et, de tant de pratiques amoureuses qu'ils lui attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa grandeur et majesté.

Mais revenons à Hiéron. Il récite [*raconte*] aussi combien il sent d'incommodités en sa royauté pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, étant comme prisonnier dans les limites de son pays ; et qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une fâcheuse presse. De vrai, à voir les nôtres tout seuls à table, assiégés de tant de parleurs et regardants inconnus, j'en ai eu souvent plus de pitié que d'envie.

Le roi Alphonse disait que les ânes étaient en cela de meilleure condition que les rois : leurs maîtres les laissent paître à leur aise, là où les rois ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs.

Et ne m'est jamais tombé en fantaisie que ce fût quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement d'avoir une vingtaine de contrôleurs à sa

chaise percée ; ni que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou défendu Sienne, lui soient plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien expérimenté.

Les avantages principesques [*des princes*] sont quasi avantages imaginaires. Chaque degré de fortune a quelque image de principauté. César appelle roitelets tous les seigneurs ayant justice en France de son temps. De vrai, sauf le nom de Sire, on va bien avant [*partage beaucoup*] avec nos rois. Et voyez aux provinces éloignées de la cour – nommons Bretagne pour exemple – le train, les sujets, les officiers, les occupations, le service et cérémonie d'un seigneur retiré et casanier, nourri [*élevé*] entre ses valets ; et voyez aussi le vol de son imagination ; il n'est rien plus royal ; il entend parler de son maître une fois l'an, comme du roi de Perse, et ne le reconnaît [*connaît*] que par quelque vieux cousinage que son secrétaire tient en registre. À la vérité, nos lois sont libres assez, et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme français à peine deux fois en sa vie. La sujétion essentielle et effective ne regarde d'entre nous que ceux qui s'y convient et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service ; car qui se veut tapir en son foyer, et sait conduire sa maison sans querelle et sans procès, il est aussi libre que le duc de Venise : *Peu sont enchaînés à la servitude, beaucoup s'y enchaînent* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXII).

Mais surtout, Hiéron fait cas de quoi il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruit de la vie humaine. Car quel témoignage d'affection et de bonne volonté puis-je tirer de celui qui me doit, veuille-t-il ou non tout ce qu'il peut ? Puis-je faire état de son humble parler et courtoise révérence, vu qu'il n'est pas en lui de me les refuser ? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur ; ces respects se doivent à la royauté, non à moi :

le plus grand bien de la royauté,
C'est que le peuple est obligé non de supporter seulement
Mais de louer les actions de son maître.
(Sénèque, *Theste*, II, 1, 205)

Vois-je pas que le mendiant, le bon roi, celui qu'on hait, celui qu'on aime, autant en a l'un que l'autre ? De mêmes apparences, de même cérémonie était servi mon prédécesseur, et le sera mon successeur. Si mes sujets ne m'offensent pas, ce n'est témoignage d'aucune bonne affection : pourquoi le prendrais-je en cette part-là puisqu'ils ne pourraient quand ils voudraient ? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre lui et moi, car il ne s'y saurait coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coutume ou, plutôt que moi, ma fortune, pour en accroître la leur. Tout ce qu'ils me disent et font, ce n'est que fard. Leur liberté étant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ai sur eux, je ne vois rien autour de moi que couvert et masqué.

Ses courtisans louaient un jour Julien l'empereur de faire bonne justice : « Je m'enorgueillirais volontiers, dit-il, de ces louanges si elles venaient de personnes qui osassent accuser ou mélouer mes actions contraires, quand elles y seraient. »

Toutes les vraies commodités qu'ont les princes leur sont communes avec les hommes de moyenne fortune (c'est à faire aux dieux de monter des chevaux ailés et se paître d'ambroisie) ; ils n'ont point d'autre sommeil ni d'autre appétit que

les nôtres ; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celui de quoi nous nous armons ; leur couronne ne les couvre ni du soleil, ni de la pluie. Dioclétien, qui en portait une si révérée et si fortunée, la résigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée ; et, quelque temps après, la nécessité des affaires publiques requérant qu'il revînt en prendre la charge, il répondit à ceux qui l'en priaient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela si vous aviez vu le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantés chez moi, et les beaux melons que j'y ai semés. »

À l'avis d'Anacharsis, le plus heureux état d'une police serait où, toutes autres choses étant égales, la précédence [*prééminence*] se mesurerait à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roi Pyrrhus entreprenait de passer en Italie, Cynéas, son sage conseiller, lui voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! Sire, lui demanda-t-il, à quelle fin dressez-vous cette grande entreprise ? – Pour me faire maître de l'Italie, répondit-il soudain. – Et puis, suivit Cynéas, cela fait ? – Je passerai, dit l'autre, en Gaule et en Espagne. – Et après ? – Je m'en irai subjuguer l'Afrique ; et enfin, quand j'aurai mis le monde en ma sujétion, je me reposerai et vivrai content et à mon aise. – Pour Dieu, Sire, rechargea alors Cynéas, dites-moi à quoi il tient que vous ne soyez dès à présent, si vous voulez, en cet état ? Pourquoi ne vous logez-vous, dès cette heure, où vous dites aspirer, et vous épargnez tant de travail et de hasard [*risque*] que vous jetez entre deux ? »

Cela simplement parce que [l'espèce humaine]
Ne sait pas que la possession a des bornes,
Parce qu'elle ne sait pas qu'au-delà d'une certaine limite
Le plaisir vrai s'évanouit.
(*Lucrèce, La Nature des choses*, V, 1431)

Je m'en vais clore ce pas par ce verset ancien que je trouve singulièrement beau à ce propos : *C'est le caractère qui fait à chacun sa destinée* (Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*, II, 11).

CHAPITRE 43

Des lois somptuaires[1]

La façon de quoi nos lois essaient à régler les folles et vaines dépenses des tables et vêtements semble être contraire à sa fin. Le vrai moyen, ce serait d'engendrer aux hommes le mépris de l'or et de la soie, comme de choses vaines et inutiles ; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui [*ce qui*] est une bien inepte façon pour en dégoûter les hommes ; car dire ainsi qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est-ce autre chose que mettre en crédit ces choses-là, et faire croître l'envie à chacun d'en user ? Que les rois quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres ; tels excès sont plus excusables à tout autre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer extérieurement et nos degrés (ce que j'estime à la vérité être bien requis en un État), sans nourrir [*accroître*] pour cet effet cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coutume, en ces choses indifférentes, plante aisément et soudain le pied de son autorité. À peine fûmes-nous un an, pour le deuil du roi Henri second, à porter du drap à la cour ; il est certain que, déjà, à l'opinion d'un chacun, les soies étaient venues à telle vilité que, si vous en voyiez quelqu'un vêtu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville [*bourgeois*]. Elles étaient demeurées en partage aux médecins et aux chirurgiens ; et, quoiqu'un chacun fût à peu près vêtu de même, si [*pourtant*] y avait-il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualités des hommes.

Combien soudainement viennent en honneur parmi nos armées les pourpoints crasseux de chamois et de toile, et la polissure [*élégance*] et richesse des vêtements à reproche et à mépris !

Que les rois commencent à quitter ces dépenses, ce sera fait en un mois, sans édit et sans ordonnance : nous irons tous après. La loi devrait dire, au rebours, que le cramoisi et l'orfèvrerie sont défendus à toute espèce de gens, sauf aux bateleurs et aux courtisanes. De pareille invention corrigea Zéleucos les mœurs corrompues des Locriens. Ses ordonnances étaient telles : que la femme de condition libre ne puisse mener après elle plus d'une chambrière, sinon lorsqu'elle sera ivre ; ni ne puisse sortir hors de la ville de nuit ; ni porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ni robe enrichie de broderie, si elle n'est publique et putain ; que, sauf les ruffians, à l'homme ne loise [*soit permis*] porter en son doigt anneau d'or, ni robe délicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi,

1. L'enrichissement de la bourgeoisie, sous le règne de François Ier, fut la cause principale de la promulgation d'« édits somptuaires », qui fixaient et limitaient les dépenses des particuliers – habillement, logement, table et fêtes diverses –, dans le but, d'une part, d'enrayer les excès qui menaçaient de ruine certaines grandes maisons, et, d'autre part, de définir et identifier les statuts sociaux en distinguant les différents ordres de l'État par le costume et l'apparat en général. Ces édits, par exemple, interdisaient au gens du peuple de s'habiller, de se loger ou de manger comme les grands.

par ces exceptions honteuses, il divertissait [*détournait*] ingénieusement ses citoyens des superfluités et délices pernicieuses.

C'était une très utile manière d'attirer par honneur et ambition les hommes à l'obéissance. Nos rois peuvent tout en telles réformations externes ; leur inclination y sert de loi. *On dirait que les princes prescrivent tout ce qu'ils font* (Quintilien, *Déclamations*, III, cité par Juste Lipse, *Politiques*). Le reste de la France prend pour règle la règle de la cour. Qu'ils se déplaisent [*dégoûtent*] de cette vilaine chaussure [*braguette*] qui montre si à découvert nos membres occultes ; ce lourd grossissement de pourpoints qui nous fait tout autres que nous ne sommes, si incommode à s'armer ; ces longues tresses de poil efféminées ; cet usage de baiser ce que nous présentons à nos compagnons, et nos mains en les saluant, cérémonie due autrefois aux seuls princes ; et qu'un gentilhomme se trouve en lieu de respect, sans épée à son côté, tout débraillé et détaché [*déboutonné*], comme s'il venait de la garde-robe ; et que, contre la forme [*coutume*] de nos pères et la particulière liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons découverts bien loin autour d'eux, en quelque lieu qu'ils soient, et comme autour d'eux, autour de cent autres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de rois ; et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent évanouies et décriées. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais pronostic ; et sommes avertis que le massif se dément [*la maçonnerie se désagrège*] quand nous voyons fendiller l'enduit et la croûte de nos parois.

Platon, en ses *Lois*, n'estime peste du monde plus dommageable à sa cité que de laisser prendre liberté à la jeunesse de changer en accoutrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à autre ; remuant son jugement tantôt en cette assiette [*disposition*], tantôt en celle-là, courant après les nouvelletés, honorant leurs inventeurs ; par où les mœurs se corrompent, et toutes anciennes institutions viennent à dédain et à mépris.

En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre : la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs ; et nulles lois ne sont en leur vrai crédit que celles auxquelles Dieu a donné quelque ancienne durée ; de mode que personne ne sache leur naissance, ni qu'elles aient jamais été autres.

CHAPITRE 44

Du dormir

La raison nous ordonne bien d'aller toujours même chemin, mais non toutefois même train ; et bien que le sage ne doive donner aux passions humaines de se fourvoyer [*ne doit permettre aux passions humaines de le détourner*] de la droite carrière, il peut bien, sans intérêt [*préjudice*] de son devoir, leur quitter [*permettre*] aussi d'en hâter ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu même serait incarnée, je crois que le pouls lui battrait plus fort allant à l'assaut qu'allant dîner ; voire il est nécessaire qu'elle s'échauffe et s'émeuve. À cette cause, j'ai remarqué pour chose rare de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprises et importantes affaires, se tenir si entiers en leur assiette [*disposition*] que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil.

Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondément et si haute [*grasse*] matinée que Parménion fut contraint d'entrer en sa chambre et, approchant de son lit, l'appeler deux ou trois fois par son nom pour l'éveiller, le temps d'aller au combat le pressant.

L'empereur Othon, ayant résolu de se tuer cette même nuit, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs et affilé le tranchant d'une épée de quoi il se voulait donner, n'attendant plus qu'à savoir si chacun de ses amis s'était retiré en sûreté, se prit si profondément à dormir que ses valets de chambre l'entendaient ronfler.

La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et même ceci : car Caton étant prêt à se défaire, cependant qu'il attendait qu'on lui rapportât nouvelles si les sénateurs qu'il faisait retirer [*éloigner*] s'étaient élargis du port d'Utique, se mit si fort à dormir qu'on l'entendait souffler de la chambre voisine ; et, celui qu'il avait envoyé vers le port l'ayant éveillé pour lui dire que la tourmente empêchait les sénateurs de faire voile à leur aise, il y renvoya encore un autre et, se renfonçant dans le lit, se remit encore à sommeiller jusqu'à ce que ce dernier l'assurât de leur partement [*départ*]. Encore avons-nous de quoi le comparer au fait d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaçait par la sédition du tribun Métellus voulant publier le décret du rappel de Pompée dans la ville avec son armée, lors de l'émotion [*conjuration*] de Catilina ; auquel décret Caton seul insistait [*résistait*], et en avaient eu Métellus et lui de grosses paroles et grandes menaces au sénat ; mais c'était au lendemain, en la place, qu'il fallait venir à l'exécution, où Métellus, outre la faveur du peuple et de César conspirant alors aux avantages de Pompée, se devait trouver, accompagné de force esclaves étrangers et escrimeurs à outrance, et Caton fortifié de sa seule constance ; de sorte que ses parents, ses domestiques [*familiers*] et beaucoup de gens de bien en étaient en grand souci. Et y en eut qui passèrent la nuit ensemble sans vouloir reposer, ni boire, ni manger, pour le danger qu'ils lui voyaient préparé ; même sa femme et ses sœurs ne faisaient que pleurer et se tourmenter en sa maison, là où lui au contraire réconfortait tout le monde ; et, après avoir soupé comme de coutume, s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil jusqu'au matin,

que l'un de ses compagnons au tribunat le vint éveiller pour aller à l'escarmouche. La connaissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme par le reste de sa vie nous peut faire juger en toute sûreté que ceci lui partait d'une âme si loin élevée au-dessus de tels accidents, qu'il n'en daignait entrer en cervelle [*s'en soucier*] non plus que d'accidents [*événements*] ordinaires.

En la bataille navale qu'Auguste gagna contre Sextus Pompée en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouva pressé d'un si profond sommeil qu'il fallut que ses amis l'éveillassent pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion à Marc Antoine de lui reprocher, depuis [*après*], qu'il n'avait pas eu le cœur seulement de regarder, les yeux ouverts, l'ordonnance de son armée, et de n'avoir osé se présenter aux soldats jusqu'à ce qu'Agrippa lui vînt annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avait eue sur ses ennemis. Mais, quant au jeune Marius, qui fit encore pis (car le jour de sa dernière journée contre Sylla, après avoir ordonné son armée et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre pour se reposer, et s'endormit si serré qu'à peine se pût-il éveiller de la route [*déroute*] et fuite de ses gens, n'ayant rien vu du combat), ils disent [*on dit*] que ce fut pour être si extrêmement aggravé de travail [*accablé de soucis*] et de faute de dormir, que nature n'en pouvait plus. Et, à ce propos, les médecins aviseront si le dormir est si nécessaire que notre vie en dépende ; car nous trouvons bien qu'on fit mourir le roi Persée de Macédoine, prisonnier à Rome, lui empêchant le sommeil. Mais Pline en allègue qui ont vécu longtemps sans dormir.

Chez Hérodote, il y a des nations auxquelles les hommes dorment et veillent par demi-années.

Et ceux qui écrivent la vie du sage Épiménide disent qu'il dormit cinquante-sept ans de suite.

CHAPITRE 45

De la bataille de Dreux

Il y eut tout plein de rares accidents en notre bataille de Dreux[1], mais ceux qui ne favorisent pas fort la réputation de monsieur de Guise mettent volontiers en avant qu'il ne se peut excuser d'avoir fait halte et temporisé avec les forces qu'il commandait, cependant qu'on enfonçait monsieur le connétable, chef de l'armée, avec l'artillerie, et qu'il valait mieux se hasarder, prenant l'ennemi par flanc, qu'attendant l'avantage de le voir en queue souffrir une si lourde perte ; mais outre ce que l'issue en témoigna, qui en débattra sans passion me confessera aisément, à mon avis, que le but et la visée non seulement d'un capitaine, mais de chaque soldat doivent regarder la victoire en gros, et que nulles occurrences particulières, quelque intérêt qu'il y ait, ne le doivent divertir de ce point-là.

Philopœmen, en une rencontre contre Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche [*engager le combat*], bonne troupe d'archers et gens de trait, et l'ennemi, après les avoir renversés, s'amusant à les poursuivre à toute bride et coulant après sa victoire le long de la bataille [*armée*] où étaient Philopœmen, quoique ses soldats s'en émussent, il ne fut d'avis de bouger de sa place, ni de se présenter à l'ennemi pour secourir ses gens ; mais, les ayant laissé chasser et mettre en pièces à sa vue, commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gens de pied lorsqu'il les vit tout à fait abandonnés de leurs gens de cheval ; et, bien que ce fussent Lacédémoniens, d'autant qu'il les prit à heure que, pour tenir [*tenant*] tout gagné ils commençaient à se désordonner, il en vint aisément à bout et, cela fait, se mit à poursuivre Machanidas. Ce cas est germain à [*parent de*] celui de monsieur de Guise.

En cette âpre bataille d'Agésilas contre les Béotiens, que Xénophon, qui y était, dit être la plus rude qu'il eût jamais vue, Agésilas refusa l'avantage que fortune lui présentait de laisser passer le bataillon des Béotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en prévît, estimant qu'il y avait plus d'art que de vaillance ; et, pour montrer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plutôt de leur donner en tête ; mais aussi y fut-il bien battu et blessé, et contraint enfin de se démêler [*fuir la mêlée*] et prendre le parti qu'il avait refusé au commencement, faisant ouvrir ses gens pour donner passage à ce torrent de Béotiens ; puis, quand ils furent passés, prenant garde [*observant*] qu'ils marchaient en désordre comme ceux qui pensaient bien être hors de tout danger, il les fit suivre et charger par les flancs ; mais pour [*malgré*] cela ne les put-il tourner en fuite à val de route [*en déroute*], mais se retirèrent le petit pas, montrant toujours les dents, jusqu'à ce qu'ils se furent rendus à sauveté.

1. La bataille de Dreux (19 décembre 1562) vit la victoire des troupes catholiques du connétable de Montmorency, du duc de Guise et du maréchal de Saint-André sur les troupes protestantes de l'amiral de Coligny et du prince de Condé.

CHAPITRE 46

Des noms

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De même, sous la considération des noms, je m'en vais faire ici une galimafrée [*pot-pourri*] de divers articles.

Chaque nation a quelques noms qui se prennent, je ne sais comment, en mauvaise part : et à nous Jean, Guillaume, Benoît.

Item [*de même*], il semble y avoir en la généalogie des princes certains noms fatalement affectés : comme des Ptolémées à ceux d'Égypte, de Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudouins en Flandres, et en notre ancienne Aquitaine des Guillaumes, d'où l'on dit que le nom de Guyenne est venu – par une froide rencontre [*calembour*], s'il n'y en avait d'aussi crus dans Platon même.

Item, c'est une chose légère, mais toutefois digne de mémoire pour son étrangeté, et écrite par témoin oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roi d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la noblesse y fut si grande que, pour passe-temps, s'étant divisée en bandes par la ressemblance des noms, en la première troupe, qui fut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portant ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il était à l'empereur Géta de faire distribuer le service de ses mets par la considération des premières lettres du nom des viandes [*mets*] ; on servait celles qui se commençaient par *m* : mouton, marcassin, merlus, marsouin ; ainsi des autres.

Item, il se dit qu'il fait bon avoir bon nom, c'est-à-dire crédit et réputation ; mais encore, à la vérité, est-il commode d'avoir un nom beau, et qui aisément se puisse prononcer et retenir, car les rois et les grands nous en connaissent plus aisément et oublient plus mal volontiers ; et, de ceux mêmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux desquels les noms se présentent le plus facilement à la langue. J'ai vu le roi Henri second ne pouvoir jamais nommer à droit [*correctement*] un gentilhomme de ce quartier de Gascogne ; et, à une fille [*d'honneur*] de la reine, il fut lui-même d'avis de donner le nom général de sa race, parce que celui de la maison paternelle lui sembla trop revers [*difficile*].

Et Socrate estime digne du soin paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dit que la fondation de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, prit origine de ce qu'un jeune homme débauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garce et lui ayant d'arrivée demandé son nom, qui était Marie, se sentit si vivement épris de religion et de respect de ce nom sacro-saint de la Vierge mère de notre Sauveur, que non seulement il la chassa soudain, mais en amenda tout le reste de sa vie ; et qu'en considération de ce miracle il fut bâti, en la place où était la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de Notre-Dame, et, depuis, l'église que nous y voyons.

Cette correction voyelle [*vocale*] et auriculaire, dévotieuse, tira droit à l'âme ; cette autre, de même genre, s'insinua par les sens corporels : Pythagore, étant en

compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit comploter, échauffés de la fête, d'aller violer une maison pudique, commanda à la ménestrière de changer de ton, et, par une musique pesante, sévère et spondaïque [*lente*], enchanta tout doucement leur ardeur et l'endormit.

Item, dira pas la postérité que notre réformation d'aujourd'hui [*la Réforme*] ait été délicate et exacte de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de dévotion, d'humilité, d'obéissance, de paix et de toute espèce de vertu, mais d'avoir passé jusqu'à combattre ces anciens noms de nos baptêmes – Charles, Louis, François –, pour peupler le monde de Mathusalem, Ézéchiel, Malachie, beaucoup mieux sentant de la foi ? Un gentilhomme mien voisin, estimant les commodités du vieux temps au prix du nôtre, n'oubliait pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps, Don Grumedan, Quédragan, Agésilan, et qu'à les ouïr seulement sonner il se sentait qu'ils avaient été bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel !

Item, je sais bon gré à Jacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison [*œuvre en prose*] française, les noms latins tout entiers, sans les bigarrer ni changer pour leur donner une cadence française. Cela semblait un peu rude au commencement, mais déjà l'usage, par le crédit de son *Plutarque*, nous en a ôté toute l'étrangeté. J'ai souhaité souvent que ceux qui écrivent les histoires en latin nous laissent nos noms tous tels qu'ils sont : car, en faisant de Vaudemont « Vallemontus », et les métamorphosant pour les garber [*arranger*] à la grecque ou à la romaine, nous ne savons où nous en sommes et en perdons la connaissance.

Pour clore notre conte, c'est un vilain usage, et de très mauvaise conséquence en notre France, d'appeler chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui fait plus mêler et méconnaître les races [*familles*]. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son apanage une terre sous le nom de laquelle il a été connu et honoré, ne peut honnêtement l'abandonner ; dix ans après sa mort, la terre s'en va à un étranger qui en fait de même : devinez où nous sommes de la connaissance de ces hommes. Il ne faut pas aller quérir d'autres exemples que de notre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms [*noms de famille*] ; cependant l'originel de la tige nous est échappé.

Il y a tant de liberté en ces mutations que, de mon temps, je n'ai vu personne, élevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent des titres généalogiques nouveaux et ignorés à son père, et qu'on n'ait enté en quelque illustre tige. Et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons-nous de gentilshommes, en France, qui sont de royale race selon leurs comptes ? Plus, ce crois-je, que d'autres. Fut-il pas dit de bonne grâce par un de mes amis ? Ils étaient plusieurs assemblés pour la querelle d'un seigneur contre un autre, lequel autre avait à la vérité quelque prérogative de titres et d'alliances élevées au-dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prérogative, chacun, cherchant à s'égaler à lui, alléguait qui une origine, qui une autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancarte domestique [*papiers de famille*] ; et le moindre se trouvait arrière-fils de quelque roi d'outre-mer. Comme se fut à dîner, celui-ci, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes révérences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par témérité, il avait jusqu'alors vécu avec eux en compagnon, mais qu'ayant été nouvellement informé de leurs vieilles qualités il commençait à les honorer selon leurs degrés, et qu'il ne lui appartenait pas de s'asseoir parmi tant de princes. Après sa farce, il leur dit mille injures :

« Contentez-vous, de par Dieu, de ce de quoi nos pères se sont contentés, et de ce que nous sommes ! Nous sommes assez si nous le savons bien maintenir. Ne désavouons pas la fortune et condition de nos aïeux, et ôtons ces sottes imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alléguer. »

Les armoiries n'ont de sûreté non plus que les surnoms [*noms de famille*]. Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueules, mise en face. Quel privilège a cette figure pour demeurer particulièrement en ma maison ? Un gendre la transportera en une autre famille ; quelque chétif acheteur en fera ses premières armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette considération me tire par force à un autre champ [*sujet*]. Sondons un peu de près, et, pour Dieu, regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et réputation pour laquelle se bouleverse le monde. Où asseyons-nous cette renommée que nous allons quêtant avec si grande peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. Ô la courageuse faculté que l'espérance qui, en un sujet mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'éternité ! Nature nous a là donné un plaisant jouet. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est-ce qu'une voix pour tous potages ? Ou trois ou quatre traits de plume premièrement si aisés à varier que je demanderais volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires ? À Guesquin, à Glesquin ou à Guéaquin[1] ? Il y aurait bien plus d'apparence ici qu'en Lucien, que « Σ » mît « T » en procès[2], car

le prix qu'on recherche n'est ni mince ni frivole ;
(Virgile, *Énéide*, XII, 764)

il y va de bon : il est question laquelle de ces lettres doit être payée de tant de sièges, batailles, blessures, prisons et services faits à la couronne de France par ce sien fameux connétable. Nicolas Denisot n'a eu soin que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bâtir le *Conte d'Alsinois*[3], qu'il a étrenné de la gloire de sa poésie et peinture. Et l'historien Suétone n'a aimé que le sens du sien et, en ayant privé *Lénis*, qui était le surnom [*nom*] de son père, a laissé *Tranquillus* successeur [*héritier*] de la réputation de ses écrits. Qui croirait que le capitaine Bayard n'eût honneur que celui qu'il a emprunté des faits de Pierre Terrail, et qu'Antoine Escalin se laisse voler à sa vue tant de navigations et charges par mer et par terre au capitaine Poulin et au baron de La Garde ?

Secondement, ce sont traits de plumes communs à mille hommes. Combien y a-t-il, en toutes les races, de personnes de même nom [*prénom*] et surnom [*nom*] ? Et, en diverses races, siècles et pays, combien ? L'histoire a connu trois Socrates, cinq Platons, huit Aristotes, sept Xénophons, vingt Démétrios, vingt Théodores. Et devinez combien elle n'en a pas connus ! Qui empêche mon palefrenier de s'appeler Pompée le Grand ? Mais, après tout, quels moyens, quels ressorts y a-t-il qui attachent à mon palefrenier trépassé, ou à cet autre homme qui eut la tête tranchée en Égypte, et qui joignent à eux cette voix glorifiée et ces traits de plume ainsi honorés, afin qu'ils s'en avantagent ?

1. Montaigne énumère ici plusieurs formes données au nom de du Guesclin. Jean Boucher écrivait *Guesquin* ou *Guéaquin*, Villon *Clacquin* et Froissart *Glesquin*.
2. Allusion au *Jugement des voyelles*, de Lucien de Samosate.
3. Anagramme de Nicolas Denisot, peintre et poète manceau.

Crois-tu que la cendre et les mânes des défunts en soient émus dans la tombe ?
(Virgile, *Énéide*, IV, 34)

Quel ressentiment [*sentiment*] ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes : Épaminondas, de ce glorieux vers qui court pour lui en nos bouches :

Mes hauts faits ont anéanti la gloire des Laconiens.
(Cicéron, *Tusculanes*, V, 17. C'est le premier des quatre vers grecs gravés sur le socle de la statue d'Épaminondas. – Pausanias, IX, 15)

et Africanus [*Scipion*], de cet autre :

Du soleil levant aux palus Méotides, personne n'égale mes hauts faits.
(Cicéron, *Tusculanes*, V, 17)

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix et, par celles-ci sollicités de jalousie et désir, transmettent inconsidérément par fantaisie aux trépassés celui leur propre ressentiment, et d'une pipeuse espérance se donnent à croire d'en être capables à leur tour. Dieu le sait !

Toutefois,

Voilà ce qui mit en mouvement le général romain, grec ou barbare ;
Voilà ce qui le fit affronter épreuves et périls.
Tant il est vrai que l'homme a plus soif de gloire que de vertu !
(Juvénal, *Satires*, X, 137)

CHAPITRE 47

De l'incertitude de notre jugement

C'est bien ce que dit ce vers :

Il y a prou loi de parler partout [grand loisir de parler en tout sens], et pour et contre.
(Vers d'Homère (*Iliade*, XX, 249) traduit par Montaigne)

Pour exemple :

Hannibal fut vainqueur mais ne sut profiter de sa victoire.
(Pétrarque traduisant Tite-Live [XXII, 51], Sonnet LXXXII)

Qui voudra être de ce parti, et faire valoir avec nos gens la faute de n'avoir dernièrement poursuivi notre pointe à Montcontour, ou qui voudra accuser le roi d'Espagne de n'avoir su se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Saint-Quentin, il pourra dire cette faute partir d'une âme enivrée de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goût de l'accroître, déjà par trop empêché à digérer ce qu'il en a. Il en a sa brassée toute comble, il n'en peut saisir davantage, indigne que la fortune lui ait mis un tel bien entre mains ; car quel profit en sent-il, si néanmoins il donne à son ennemi moyen de se remettre sus ? Quelle espérance peut-on avoir qu'il ose une autre fois attaquer ceux-ci ralliés et remis, et de nouveau armés de dépit et de vengeance, qui ne les a osé ou su poursuivre tous rompus et effrayés ?

Quand la fortune entraîne tout, quand tout cède à la terreur.
(Lucain, *La Pharsale*, VII, 734)

Mais enfin, que peut-il attendre de mieux que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gain ; tant que l'ennemi est en pieds [*debout*], c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où César eut du pire, près de la ville d'Oricum, il reprochait aux soldats de Pompée qu'il eût été perdu si leur capitaine eût su vaincre, et lui chaussa bien autrement les éperons [*le talonna de bien plus près*] quand ce fut à son tour.

Mais pourquoi ne dira-t-on aussi, au contraire, que c'est l'effet d'un esprit précipiteux [*hâtif*] et insatiable de ne savoir mettre fin à sa convoitise ; que c'est abuser des faveurs de Dieu de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite ; et que, de se rejeter au danger après la victoire, c'est la remettre encore un coup à la merci de la fortune ; que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemi au désespoir. Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayant défait les Marses, en voyant encore une troupe de reste qui, par désespoir, s'en revenait jeter à eux comme bêtes furieuses, ne furent pas d'avis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eût emporté à poursuivre trop âprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eût pas souillée de sa mort. Toutefois encore servit la récente mémoire de son exemple à conserver monsieur d'Enghien de pareil inconvénient à Cérisoles. Il fait dangereux assaillir un homme à qui vous avez ôté tout autre moyen d'échapper que par les armes ;

car c'est une violente maîtresse d'école que la nécessité : *La nécessité aux abois fait de terribles morsures* (Porcius Latro, cité par Juste Lipse, *Politiques*, V, 18).

On lui vend cher la victoire quand on provoque son ennemi en tendant la gorge.
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 275)

Voilà pourquoi Pharax empêcha le roi de Lacédémone, qui venait de gagner la journée [*bataille*] contre les Mantinéens, de n'aller affronter mille Argiens qui étaient échappés entiers de la déconfiture, mais les laisser couler en liberté pour ne venir à essayer [*éprouver*] la vertu piquée et dépitée par le malheur. Clodomir, roi d'Aquitaine, après sa victoire poursuivant Gondemar, roi de Bourgogne, vaincu et fuyant, le força de tourner tête ; mais son opiniâtreté lui ôta le fruit de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui aurait à choisir, ou de tenir ses soldats richement et somptueusement armés, ou armés seulement pour la nécessité, il se présenterait en faveur du premier parti – duquel était Sertorius, Philopœmen, Brutus, César et autres –, que c'est toujours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et héritages : raison, dit Xénophon, pourquoi les Asiatiques menaient en leurs guerres femmes, concubines, avec leurs joyaux et richesses plus chères. Mais il s'offrirait aussi, de l'autre part, qu'on doit plutôt ôter au soldat le soin de se conserver que de le lui accroître ; qu'il craindra par ce moyen doublement à se hasarder ; joint que c'est augmenter à l'ennemi l'envie de la victoire par ces riches dépouilles ; et a-t-on remarqué que, d'autres fois, cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus, montrant à Hannibal l'armée qu'il préparait contre eux, pompeuse et magnifique en toute sorte d'équipage, et lui demandant : « Les Romains se contenteront-ils de cette armée ? – S'ils s'en contenteront ? répondit-il ; vraiment, c'est mon [*mon avis*], pour avares qu'ils soient. » Lycurgue défendait aux siens non seulement la somptuosité en leur équipage, mais encore de dépouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disait-il, que la pauvreté et frugalité reluisît avec le reste de la bataille [*l'armée*].

Aux sièges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemi, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, dédaigner et injurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison : car ce n'est pas faire peu de leur ôter toute espérance de grâce et de composition en leur représentant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celui qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remède que de la victoire. Si est-ce qu'il en méprit à Vitellius : car, ayant affaire à Othon, plus faible en valeur de soldats, désaccoutumés de longue main du fait de la guerre et amollis par les délices de la ville, il les agaça tant enfin par ses paroles piquantes, leur reprochant leur pusillanimité et le regret des dames et fêtes qu'ils venaient de laisser à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls enhortements [*exhortations*] n'avaient su faire, et les attira lui-même sur ses bras, où l'on ne les pouvait pousser ; et, de vrai, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aisément que celui qui allait lâchement à la besogne pour la querelle de son roi y aille d'une autre affection pour la sienne propre.

À considérer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armée, et que la visée de l'ennemi regarde principalement cette tête à laquelle tiennent toutes les autres et en dépendent, il semble qu'on ne puisse mettre en

doute ce conseil [*décision*], que nous voyons avoir été pris par plusieurs grands chefs, de se travestir et déguiser sur le point de la mêlée ; toutefois l'inconvénient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celui qu'on pense fuir, car le capitaine venant à être méconnu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa présence vient aussi en même temps à leur faillir et, perdant la vue de ses marques et enseignes accoutumées, ils le jugent ou mort, ou s'être dérobé, désespérant de l'affaire. Et, quant à l'expérience, nous lui voyons favoriser tantôt l'un, tantôt l'autre parti. L'accident de Pyrrhus, en la bataille qu'il eut contre le consul Lavinus, en Italie, nous sert à l'un et l'autre visages [*points de vue*] : car, pour s'être voulu cacher sous les armes de Démogaclès et lui avoir donné les siennes, il sauva bien sans doute sa vie, mais aussi il en pensa encourir l'autre inconvénient de perdre la journée [*bataille*]. Alexandre, César, Lucullus aimaient à se marquer au combat par des accoutrements et armes riches, de couleur reluisante et particulière ; Agis, Agésilas et ce grand Gylipos, au rebours, allaient à la guerre obscurément couverts, et sans atour impérial.

À la bataille de Pharsale, entre autres reproches qu'on donne à Pompée, c'est d'avoir arrêté son armée pied coi [*de pied ferme*], attendant l'ennemi, pour autant que cela – je déroberai ici les mots mêmes de Plutarque, qui valent mieux que les miens : « affaiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, et, en même temps, ôte l'élancement des combattants les uns contre les autres, qui [*ce qui*] a accoutumé de les remplir d'impétuosité et de fureur plus qu'autre chose quand ils viennent à s'entrechoquer de raideur, leur augmentant le courage par le cri et la course, et rend la chaleur des soldats, en manière de dire, refroidie et figée ». Voilà ce qu'il dit pour ce rôle ; mais si César eût perdu, qui n'eût pu aussi bien dire qu'au contraire la plus forte et raide assiette [*solide disposition*] est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, et que, qui est en sa marche arrêté, resserrant et épargnant pour le besoin sa force en soi-même, a grand avantage contre celui qui est ébranlé et qui a déjà consommé à la course la moitié de son haleine ? Outre ce que, l'armée étant un corps de tant de diverses pièces, il est impossible qu'elle s'émeuve [*s'ébranle*], en cette furie, d'un mouvement si juste qu'elle n'en altère ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prises avant que son compagnon le secoure. En cette vilaine bataille des deux frères perses, Cléarque, lacédémonien, qui commandait les Grecs du parti de Cyrus, les mena tout bellement [*doucement*] à la charge sans soi hâter ; mais, à cinquante pas près, il les mit à la course, espérant, par la brièveté de l'espace, ménager et leur ordre et leur haleine, leur donnant cependant l'avantage de l'impétuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à trait. D'autres ont réglé ce doute en leur armée de cette manière : si les ennemis vous courent sus, attendez-les de pied coi ; s'il vous attendent de pied coi, courez-leur sus.

Au passage que l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] fit en Provence, le roi François fut au propre d'élire [*choisir*], ou de lui aller au-devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres ; et, bien qu'il considérât combien c'est d'avantage de conserver sa maison [*royaume*] pure et nette de troubles de la guerre, afin qu'entière en ses forces elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoin ; que la nécessité des guerres porte à tous les coups de faire le gât [*dévastations*], ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres ; et si [*aussi*] le paysan ne porte [*supporte*] pas si doucement ce ravage de ceux de son parti que de l'ennemi, en manière qu'il s'en peut aisément allumer des séditions et des troubles parmi nous ; que la licence de dérober et de piller, qui ne peut être permise en son pays, est

un grand support aux ennuis de la guerre, et qui n'a autre espérance de gain que sa solde il est malaisé qu'il soit tenu en office, étant à deux pas de sa femme et de sa retraite ; que celui qui met la nappe tombe toujours des dépens [*fait les frais*] ; qu'il y a plus d'allégresse à assaillir qu'à défendre ; et que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente qu'il est malaisé qu'elle ne croule tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ni qui se preigne si aisément à crédit [*se contracte si aisément par contagion*] et qui s'épande plus brusquement ; et que les villes qui auront ouï l'éclat de cette tempête à leurs portes, qui auront recueilli leurs capitaines et soldats tremblant encore et hors d'haleine, il est dangereux, sur la chaude [*feu de l'action*], qu'ils ne se jettent à quelque mauvais parti : si est-ce [*si bien*] qu'il choisit de rappeler les forces qu'il avait delà les monts et de voir venir l'ennemi ; car il put imaginer au contraire qu'étant chez lui et entre ses amis il ne pouvait faillir d'avoir planté [*grande quantité*] de toutes commodités : les rivières, les passages à sa dévotion lui conduiraient et vivres et deniers en toute sûreté, et sans besoin d'escorte ; qu'il aurait ses sujets d'autant plus affectionnés qu'ils auraient le danger plus près ; qu'ayant tant de villes et de barrières pour sa sûreté, ce serait à lui de donner loi au [*ordonner le*] combat selon son opportunité et avantage ; et, s'il lui plaisait de temporiser, qu'à l'abri et à son aise il pourrait voir morfondre son ennemi et se défaire soi-même par les difficultés qui le combattraient, engagé en une terre contraire où il n'aurait devant ni derrière lui, ni à côté, rien qui ne lui fît guerre, nul moyen de rafraîchir ou élargir [*reposer ou éloigner*] son armée si les maladies s'y mettaient, ni de loger à couvert ses blessés ; nuls deniers, nuls vivres qu'à pointe de lance ; nul loisir de se reposer et prendre haleine ; nulle science de lieux ni de pays qui le sût défendre d'embûches et surprises ; et, s'il venait à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques [*restes*]. Et n'avait pas faute d'exemples pour l'un et l'autre partis. Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemi en Afrique que de défendre les siennes et le combattre en Italie où il était, d'où bien lui prit. Mais, au rebours, Hannibal, en cette même guerre, se ruina d'avoir abandonné la conquête d'un pays étranger pour aller défendre le sien. Les Athéniens, ayant laissé l'ennemi en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire, mais Agathoclès, roi de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique et laissé la guerre chez soi. Ainsi nous avons bien accoutumé de dire avec raison que les événements et issues dépendent, notamment en la guerre, pour la plupart de la fortune, laquelle ne se veut pas ranger ni assujettir à notre discours et prudence [*raison et sagesse*], comme disent ces vers :

Souvent de mauvaises décisions l'emportent,
Et la prudence nous trompe ;
La fortune ne favorise pas toujours ceux qui le méritent ;
Ni ne les suit. Au hasard, elle va des uns aux autres.
On dirait qu'une puissance supérieure nous dirige,
Et range sous ses lois toutes les choses mortelles.
(Manilius, IV, 95)

Mais, à le bien prendre, il semble que nos conseils et délibérations [*projets et résolutions*] en dépendent bien autant, et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours.

Nous raisonnons hasardeusement et inconsidérément, dit Timée en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation au hasard.

CHAPITRE 48

Des destriers

Me voici devenu grammairien, moi qui n'appris jamais langue que par routine, et qui ne sais encore que [*ce que*] c'est d'adjectif, conjonctif [*subjonctif*] et d'ablatif. Il me semble avoir ouï dire que les Romains avaient des chevaux qu'ils appelaient *funales* ou *dextrarios*, qui se menaient à dextre, ou à relais, pour les prendre tout frais au besoin ; et de là vient que nous appelons destriers les chevaux de service. Et nos romans disent ordinairement *adestrer* pour accompagner. Ils appellent aussi *desultorios equos* [*chevaux de voltige*] des chevaux qui étaient dressés de façon que, courant de toute leur raideur, accouplés côté à côté l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire tout armés, au milieu de la course se jetaient et rejetaient de l'un à l'autre. Les Numides gendarmes menaient en main un second cheval pour changer au plus chaud de la mêlée : ***comme nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, ils avaient l'habitude de mener deux chevaux à la guerre et, souvent, dans le feu de l'action, ils sautaient tout armés d'un cheval fatigué sur un cheval frais, tant était grande leur agilité et dociles leurs chevaux*** (Tite-Live, XXIII, 29).

Il se trouve plusieurs chevaux dressés à secourir leur maître, courir sus à qui leur présente une épée nue, se jeter des pieds et des dents sur ceux qui les attaquent et affrontent ; mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis. Joint que vous ne les déprenez pas à votre poste [*guise*] quand ils sont une fois harpés [*engagés*], et demeurez à la miséricorde [*merci*] de leur combat. Il méprit lourdement à Artibie, général de l'armée de Perse, combattant contre Onésile, roi de Salamine, de personne à personne, d'être monté sur un cheval façonné en cette école ; car il fut cause de sa mort, le coutillier [*écuyer*] d'Onésile l'ayant accueilli d'une faux entre les deux épaules, comme il s'était cabré sur son maître.

Et ce que les Italiens disent qu'en la bataille de Fornoue le cheval du roi le déchargea, à ruades et coups de pied, des ennemis qui le pressaient, et qu'il était perdu sans cela : ce fut un grand coup de hasard, s'il est vrai.

Les mamelucks se vantent d'avoir les plus adroits chevaux de gendarmes [*de guerre*] du monde. Et dit-on que, par nature et par coutume, ils sont faits, par certains signes et voix [*mots*], à ramasser avec les dents les lances et les dards, et à les offrir à leur maître en pleine mêlée et à connaître et discerner [*l'ennemi*] [1].

On dit de César, et aussi du grand Pompée, que, parmi leurs autres excellentes qualités, ils étaient fort bons hommes de cheval ; et de César, qu'en sa jeunesse, monté à dos sur un cheval et sans bride, il lui faisait prendre carrière, les mains tournées derrière le dos.

1. Ce passage est rogné sur l'exemplaire de Bordeaux. L'édition de 1595 donne : « Les mamelucks se vantent d'avoir les plus adroits chevaux de gendarmes du monde. Que, par nature et par coutume, ils sont faits à connaître et distinguer l'ennemi, sur qui il faut qu'ils se ruent de dents et de pieds selon la voix [*mot*] ou signe qu'on leur fait. Et pareillement à relever de la bouche les lances et dards au milieu de la place, et les offrir au maître selon qu'il leur commande. »

Comme nature a voulu faire de ce personnage et d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement ; car chacun sait du cheval d'Alexandre, Bucéphale, qu'il avait la tête retirant [*ressemblant*] à celle d'un taureau, qu'il ne se souffrait monter à personne qu'à son maître, ne put être dressé que par lui-même, fut honoré après sa mort, et une ville bâtie en son nom. César en avait aussi un autre qui avait les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupé en forme de doigts, lequel ne put être monté ni dressé que par César, qui dédia son image [*statue*] après sa mort à la déesse Vénus.

Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval, car c'est l'assiette [*position*] en laquelle je me trouve le mieux, et sain et malade. Platon la recommande pour la santé ; aussi dit Pline qu'elle est salutaire à l'estomac et aux jointures. Poursuivons donc, puisque nous y sommes.

On lit en Xénophon la loi défendant de voyager à pied à homme qui eût cheval. Trogus et Justinius disent que les Parthes avaient accoutumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi toutes leurs affaires publiques et privées, marchander [*commercer*], parlementer, s'entretenir et se promener ; et que la plus notable différence des libres et des serfs, parmi eux, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : institution née du roi Cyrus.

Il y a plusieurs exemples, en l'histoire romaine (et Suétone le remarque plus particulièrement de César), des capitaines qui commandaient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvaient pressés de l'occasion, pour ôter aux soldats toute espérance de fuite, et pour l'avantage qu'ils espéraient en cette sorte de combat, *où sans nul doute les Romains excellent*, dit Tite-Live (IX, 22).

Si est-il que la première provision [*précaution*] de quoi ils se servaient à brider la rébellion des peuples de nouvelle conquête, c'était leur ôter armes et chevaux : pourtant [*c'est pourquoi*] voyons-nous si souvent en César : *commander qu'on livre les armes, qu'on amène les chevaux et qu'on donne des otages* (César, *La Guerre en Gaule*, VII). Le Grand Seigneur [*Grand Turc*] ne permet aujourd'hui ni à chrétien, ni à juif d'avoir cheval à soi, à ceux qui sont sous son empire.

Nos ancêtres, et notamment du temps de la guerre des Anglais, en tous les combats solennels et journées assignées [*batailles rangées*], se mettaient la plupart du temps tous à pied, pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre, et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chère que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoi que dise Chrysantas en Xénophon, votre valeur et votre fortune à celles de votre cheval ; ses plaies et sa mort tirent la vôtre en conséquence ; son effroi ou sa fougue vous rendent ou téméraire ou lâche ; s'il a faute de bouche ou d'éperon, c'est à votre honneur à en répondre. À cette cause, je ne trouve pas étrange que ces combats-là fussent plus fermes et plus furieux que ceux qui se font à cheval,

Ils reculaient en même temps, en même temps se ruaient au combat,
Et vainqueurs ni vaincus ne connaissaient la fuite.
(Virgile, *Énéide*, X, 756)

Leurs batailles se voient bien mieux contestées ; ce ne sont maintenant que routes [*déroutes*] : *les premiers cris et la première charge décident du combat* (Tite-Live, XXV, 41). Et chose que nous appelons à la société d'un si grand hasard [*risque*] doit être en notre puissance le plus qu'il se peut. Comme je conseillerais

de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoi nous nous pouvons le mieux répondre. Il est bien plus apparent de s'assurer d'une épée que nous tenons au poing que du boulet qui échappe de notre pistole, en laquelle il y a plusieurs pièces, la poudre, la pierre, le rouet [*molette de détente*], desquelles la moindre qui viendra à faillir vous fera faillir votre fortune.

On assène peu sûrement le coup que l'air vous conduit,

Ils laissent au vent le soin de porter les coups :
L'épée est la force du soldat.
Toutes les nations guerrières luttent avec l'épée.
(Lucain, *La Pharsale*, VIII, 384)

Mais, quant à cette arme-là, j'en parlerai plus amplement où je ferai comparaison des armes anciennes aux nôtres ; et, sauf l'étonnement [*assourdissement*] des oreilles, à quoi désormais chacun est apprivoisé, je crois que c'est une arme de fort peu d'effet, et espère que nous en quitterons un jour l'usage.

Celle de quoi les Italiens se servaient, de jet et à feu, était plus effroyable. Ils nommaient *phalarica* une certaine espèce de javeline, armée par le bout d'un fer de trois pieds, afin qu'il pût percer d'outre en outre un homme armé ; et se lançait tantôt de la main en la campagne, tantôt avec des engins pour défendre les lieux assiégés ; la hampe, revêtue d'étoupe empoissée et huilée, s'enflammait de sa course, et, s'attachant au corps ou au bouclier, ôtait tout usage d'armes et de membres. Toutefois il me semble que, pour venir au joindre [*aux prises*], elle portât aussi empêchement à l'assaillant, et que le champ, jonché de ces tronçons brûlant, produisît en la mêlée une commune incommodité,

dans un bruit strident, la phalarique décochée avec force
S'abattit comme la foudre.
(Virgile, *Énéide*, IX, 704)

Ils avaient d'autres moyens, à quoi l'usage les adressait [*entraînait*], et qui nous semblent incroyables par inexpérience, par où ils suppléaient au défaut [*manque*] de notre poudre et de nos boulets. Ils dardaient leurs piles [*javelots*] de telle raideur [*vigueur*] que, souvent, ils en enfilaient deux boucliers et deux hommes armés, et les cousaient. Les coups de leurs frondes n'étaient pas moins certains et lointains : *habitués, sur mer, à lancer avec leur fronde des pierres rondes, capables, à grande distance, de passer à travers de petits cercles, non seulement ils atteignaient leurs ennemis à la tête, mais les frappaient à l'endroit du visage qu'ils avaient choisi* (Tite-Live, XXXVIII, 29). Leurs pièces de batterie représentaient, comme l'effet, aussi le tintamarre des nôtres : *au bruit terrible dont les murailles retentirent sous les coups, les assiégés furent pris de panique et d'effroi* (Tite-Live, XXXVIII, 5). Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssaient ces armes traîtresses et volantes, duits [*entraînés*] à combattre main à main avec plus de courage. *L'étendue des plaies ne les effraient pas. Ils se font même une gloire d'une blessure plus large que profonde. Mais, si une pointe de flèche ou la balle d'une fronde pénètre leur chair, ne laissant qu'une trace infime, l'idée de mourir d'une atteinte si petite les transporte de rage et de honte, et ils se roulent à terre* (Tite-Live, XXXVIII, 21) : peinture bien voisine d'une arquebusade.

Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraite, rencontrèrent une nation qui les endommagea merveilleusement [*de façon extraordinaire*] à coups de grands arcs, et forts, et des sagettes [*flèches*] si longues qu'à les reprendre à la

main on les pouvait rejeter à la mode d'un dard, et perçaient de part en part le bouclier et un homme armé. Les engins que Denys inventa à Syracuse à tirer gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impétuosité, représentaient de bien près nos inventions.

Encore ne faut-il pas oublier la plaisante assiette qu'avait, sur sa mule, un maître Pierre Pol, docteur en théologie, que Monstrelet récite [*raconte*] avoir accoutumé se promener par la ville de Paris, assis de côté, comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons avaient des chevaux terribles, accoutumés de virer en courant, de quoi les Français, Picards, Flamands et Brabançons faisaient grand miracle, « pour n'avoir accoutumé de le voir », ce sont ses mots. César, parlant de ceux de Suède : « Aux rencontres qui se font à cheval, dit-il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoutumé leurs chevaux de ne bouger cependant de la place, auxquels ils recourent promptement s'il en est besoin ; et, selon leur coutume, il n'est rien si vilain et si lâche que d'user de selles et bardelles [*couvertures*], et méprisent ceux qui en usent, de manière que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. »

Ce que j'ai admiré autrefois, de voir un cheval dressé à se manier à toutes mains [*manières*] avec une baguette, la bride avalée [*rabattue*] sur ses oreilles, était ordinaire aux Massyliens, qui se servaient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et les Massyliens, qui montent à cru et ignorent le mors,
Dirigent leurs chevaux à la cravache.
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 682)

Et les Numides montent sans mors :
(Virgile, *Énéide*, IV, 41)

sans mors, leurs chevaux ont piètre allure :
encolure raide, tête en avant, comme en course.
(Tite-Live, XXXV, 11)

Le roi Alphonse, celui qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande, ou de l'Écharpe, leur donna, entre autres règles, de ne monter ni mule ni mulet sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme je viens d'apprendre dans les lettres de Guevara – desquelles ceux qui les ont appelées « dorées » faisaient jugement bien autre que celui que j'en fait.

Le *Courtisan* [*de Balthazar Castiglione*] dit qu'avant son temps, c'était reproche à un gentilhomme d'en chevaucher (les Abyssins, à mesure qu'ils sont plus grands et plus avancés près le Prettejan [*Prêtre Jean, ou négus*], leur maître, affectent, au rebours, des mules à monter par honneur) ; Xénophon, que les Assyriens tenaient leurs chevaux toujours entravés au logis, tant ils étaient fâcheux [*rebelles*] et farouches, et qu'il fallait tant de temps à les détacher et harnacher que – pour que cette longueur à la guerre ne leur apportât dommage s'ils venaient à être en dessoude [*inopinément*] surpris par les ennemis – ils ne logeaient jamais en camp qui ne fût fossoyé et remparé.

Son Cyrus, si grand maître au fait de chevalerie [*équitation*], mettait les chevaux de son écot [*les traitait comme des compagnons*], et ne leur faisait donner à manger qu'ils ne l'eussent gagné par la sueur de quelque exercice.

Les Scythes, où la nécessité les pressait en la guerre, tiraient du sang de leurs chevaux, et s'en abreuvaient et nourrissaient,

Et voici le Sarmate nourri de sang de cheval.
(Martial, *Spectacles*, III, 4)

Ceux de Crète, assiégés par Métellus, se trouvèrent en telle disette de tout autre breuvage qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

Pour vérifier combien les armées turques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nôtres, ils disent qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau et ne mangent que riz et de la chair salée mise en poudre, de quoi chacun porte aisément sur soi provision pour un mois, ils savent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ces nouveaux peuples des Indes [*occidentales*], quand les Espagnols y arrivèrent, estimèrent, tant des hommes que des chevaux, que ce fussent ou dieux ou animaux en noblesse au-dessus de leur nature. Certains, après avoir été vaincus, venant demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes [*aliments*], ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harangue à celle des hommes, prenant leur hennissement pour langage de composition [*négociation*] et de trêve.

Aux Indes de deçà [*orientales*], c'était anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un éléphant ; le second d'aller en coche, traîné à quatre chevaux ; le troisième de monter un chameau ; le dernier et plus vil degré d'être porté ou charrié par un cheval seul.

Quelqu'un de notre temps écrit avoir vu, en ce climat-là, des pays où l'on chevauche les bœufs avec bâtines [*petits bâts*], étriers et brides, et s'être bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gens de cheval à trois ou quatre charges avaient failli d'[*n'avaient pas réussi à*] enfoncer le bataillon des ennemis, prit ce conseil [*parti*] qu'ils débridassent leurs chevaux et bréchassent [*piquassent*] à toute force des éperons, si [*si bien*] que, rien ne les pouvant arrêter, au travers des armes et des hommes renversés, ouvrirent le pas à leurs gens de pied qui parfirent une très sanglante défaite.

Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtibériens : *Si, contre les ennemis, vous lancez vos chevaux débridés, vous rendrez le choc plus impétueux. C'est une manœuvre qui a souvent réussi à la cavalerie romaine, et tout à son honneur. Les ayant ainsi débridés, ils percèrent les rangs ennemis et, retournant sur leurs pas, les retraversèrent, brisant toutes les lances et faisant un grand carnage* (Tite-Live, XL, 40).

Le duc de Moscovie devait anciennement cette révérence aux Tartares, quand ils envoyaient vers lui des ambassadeurs, qu'il leur allait au-devant à pied et leur présentait un gobelet de lait de jument (breuvage qui leur est en délices), et si, en buvant, quelque goutte en tombait sur le crin de leurs chevaux, il était tenu de la lécher avec la langue. En Russie, l'armée que l'empereur Bajazet y avait envoyée fut accablée d'un si horrible ravage de neiges que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'avisèrent de tuer et éventrer leurs chevaux pour se jeter dedans et jouir de cette chaleur vitale.

Bajazet, après cet âpre estour [*combat*] où il fut rompu par Tamerlan, se sauvait belle erre [*à grande vitesse*] sur une jument arabe, s'il n'eût été contraint de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau, ce qui la rendit si flasque et refroidie qu'il fut bien aisément après acconsuivi [*rattrapé*] par ceux qui le pour-

suivaient. On dit bien qu'on les lâche [*amollit en*] les laissant pisser ; mais le boire, j'eusse plutôt estimé qu'il l'eût rafraîchie [*reposée*] et renforcée.

Crésus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pâtis où il y avait grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armée mangeaient de bon appétit, qui [*ce qui*] fut un mauvais prodige [*présage*] à ses affaires, dit Hérodote.

Nous appelons un cheval entier qui a crin et oreille, et ne passent [*ne sont pas admis*] les autres à la montre [*l'estrade*]. Les Lacédémoniens, ayant défait les Athéniens en la Sicile, retournant de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre autres bravades firent tondre les chevaux vaincus et les menèrent ainsi en triomphe. Alexandre combattit une nation Dahas : ils allaient deux à deux armés à cheval à la guerre, mais, en la mêlée, l'un descendait à terre, et combattaient tantôt à pied, tantôt à cheval, l'un après l'autre.

Je n'estime point qu'en suffisance et en grâce, à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de notre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus savant, le plus sûr et mieux avenant à mener un cheval à raison que j'ai connu fut à mon gré le sieur de Carnavalet, qui en servait notre roi Henri second. J'ai vu homme donner carrière à deux pieds sur sa selle, démonter sa selle et, au rebours, la relever, réaccommoder et s'y rasseoir, fuyant toujours à bride avalée [*abattue*] ; ayant passé par-dessus un bonnet, y tirer par-derrière des bons coups de son arc ; amasser ce qu'il voulait, se jetant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'étrier ; et autres pareilles singeries, de quoi il vivait. On a vu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus raide [*rapide*] course, se rejetaient à tours [*tour à tour*] à terre et puis sur la selle. Et un qui, seulement des dents, bridait et harnachait son cheval. Un autre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, courait à toute bride ; ce second, tout debout sur lui, tirant en la course des coups bien certains [*précis*] de son arc. Plusieurs qui, les jambes contre-mont [*en l'air*], couraient la tête plantée sur leurs selles, entre les pointes des cimeterres attachés au harnais. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenait sous ses genoux et sous ses orteils des réales [*monnaies espagnoles*] comme si elles y eussent été clouées, pour montrer la fermeté de son assiette.

CHAPITRE 49

Des coutumes anciennes

J'excuserais volontiers en notre peuple de n'avoir autre patron et règle de perfection que ses propres mœurs et usances ; car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée et leur arrêt [*borne*] sur le train auquel ils sont nés. Je suis content, quand il verra Fabricius ou Lélius, qu'il leur trouve la contenance et le port barbares, puisqu'ils ne sont ni vêtus ni façonnés à notre mode. Mais je me plains de sa particulière indiscrétion [*légèreté*], de se laisser si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage présent, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'avis tous les mois, s'il plaît à la coutume, et qu'il juge si diversement de soi-même. Quand il portait le busc de son pourpoint entre les mamelles, il maintenait par vives raisons qu'il était en son vrai lieu ; quelques années après, le voilà avalé [*descendu*] jusqu'entre les cuisses : il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. La façon de se vêtir présente lui fait incontinent condamner l'ancienne, d'une résolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est une espèce de manie qui lui tourneboule ainsi l'entendement. Parce que notre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne saurait fournir assez de nouvelletés, il est force que bien souvent les formes méprisées reviennent en crédit, et celles-là mêmes tombent en mépris tantôt après, et qu'un même jugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois non diverses seulement mais contraires opinions, d'une inconstance et légèreté incroyables. Il n'y a si fin d'entre nous qui ne se laisse embabouiner [*enticher*] de cette contradiction et éblouir tant les yeux internes que les externes insensiblement.

Je veux ici entasser certaines façons anciennes que j'ai en mémoire, les unes de même les nôtres, les autres différentes, afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines nous en ayons le jugement plus éclairci et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'épée et la cape, il s'usait encore entre les Romains, ce dit César : *Ils s'enveloppent la main gauche de leur manteau et tirent l'épée* (César, *La Guerre civile*, I, 75). Et remarque dès lors en notre nation ce vice, qui y est encore, d'arrêter les passants que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à injure et occasion de querelle s'ils refusent de nous répondre.

Aux bains, que les anciens prenaient tous les jours avant le repas – et les prenaient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains –, ils ne se lavaient du commencement [*à l'origine*] que les bras et les jambes ; mais depuis [*après*], et d'une coutume qui a duré plusieurs siècles et en la plupart des nations du monde, ils se lavaient tout nus, d'eau mixtionnée et parfumée, de manière qu'ils employaient pour [*considéraient comme*] témoignage de grande simplicité de se laver d'eau simple. Les plus affétés et délicats se parfumaient tout le corps bien trois ou quatre fois par jour. Ils se faisaient souvent pinceter [*épiler*] tout le poil, comme les femmes françaises ont pris en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras,
(Martial, *Épigrammes*, II, 62, 1)

quoiqu'ils eussent des onguents propres à cela :

Elle enduit sa peau de vigne blanche ou de poudre de craie.
(Martial, *Épigrammes*, VI, 93, 9)

Ils aimaient à se coucher mollement, et allèguent pour preuve de patience [*endurance*] de coucher sur le matelas. Ils mangeaient couchés sur des lits, à peu près en même assiette [*position*] que les Turcs de notre temps,

Alors, de son lit, Énée commença ainsi.
(Virgile, *Énéide*, II, 2)

Et dit-on du jeune Caton que, depuis [*après*] la bataille de Pharsale, étant entré en deuil du mauvais état des affaires publiques, il mangea toujours assis, prenant un train de vie plus austère.

Ils baisaient les mains aux grands pour les honorer et caresser [*flatter*] ; et, entre les amis, ils s'entre-baisaient en se saluant comme font les Vénitiens :

Et te félicitant, je te donnerai des baisers avec de douces paroles.
(Ovide, *Pontiques*, IV, 9, 13)

Et touchaient aux genoux pour requérir ou saluer un grand. Pasiclès le philosophe, frère de Cratès, au lieu de porter la main au genou, il la porta aux génitoires. Celui à qui il s'adressait l'ayant rudement repoussé : « Comment, dit-il, ceci n'est-il pas vôtre aussi bien que les genoux ? »

Ils mangeaient, comme nous, le fruit [*dessert*] à l'issue de la table. Ils se torchaient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des paroles) avec une éponge – voilà pourquoi *spongia* est un mot obscène en latin – et était cette éponge attachée au bout d'un bâton, comme témoigne l'histoire de celui qu'on menait pour être présenté aux bêtes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires, et, n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce bâton et éponge dans le gosier et s'en étouffa. Ils s'essuyaient le catze [*sexe*] de laine parfumée quand ils en avaient fait :

Quand à toi, je ne te ferai rien, mais, le vit lavé avec de la laine...
(Martial, *Épigrammes*, XI, 58, 2)

Il y avait aux carrefours, à Rome, des vaisseaux [*vasques*] et demi-cuves pour y apprêter à pisser aux passants,

Il n'est pas rare que de jeunes garçons, pris dans les nasses du sommeil,
Croient relever leur tunique devant un bassin destiné à ce besoin.
Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1020)

Ils faisaient collation entre les repas. Et y avait en été des vendeurs de neige pour rafraîchir le vin ; et y en avait qui se servaient de neige en hiver, ne trouvant pas le vin encore assez froid. Les grands avaient leurs échansons et tranchants [*écuyers tranchants*] et leurs fous pour leur donner plaisir. On leur servait en hiver la viande [*nourriture*] sur des foyers qui se portaient sur la table, et avaient des cuisines portatives, comme j'en ai vu, dans lesquelles tout leur service se traînait après eux.

Gardez ces plats pour vous, riches voluptueux,
Nous ne voulons pas de cuisine ambulante.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 48, 4)

Et en été ils faisaient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fraîche et claire dans des canaux au-dessous d'eux, où il y avait force poisson en vie que les assistants choisissaient et prenaient en la main pour le faire apprêter chacun à sa poste [*guise*]. Le poisson a toujours eu ce privilège, comme il a encore, que les grands se mêlent de le savoir apprêter : aussi en est le goût beaucoup plus exquis que de la chair [*viande*], au moins pour moi. Mais, en toute sorte de magnificence, de débauche et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de somptuosité, nous faisons, à la vérité, ce que nous pouvons pour les égaler, car notre volonté est bien aussi gâtée que la leur ; mais notre suffisance n'y peut arriver ; nos forces ne sont non plus capables de les joindre en ces parties-là vicieuses qu'aux vertueuses ; car les unes et les autres partent d'une vigueur d'esprit qui était sans comparaison plus grande en eux qu'en nous ; et les âmes, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ni fort bien, ni fort mal.

Le haut bout [*place d'honneur*] d'entre eux, c'était le milieu. Le devant et derrière n'avaient, en écrivant et parlant, aucune signification de grandeur, comme il se voit évidemment par leurs écrits ; ils diront « Oppius et César » aussi volontiers que « César et Oppius », et diront « moi et toi » indifféremment comme « toi et moi ». Voilà pourquoi j'ai autrefois remarqué en la *Vie de Flaminius*, de Plutarque français [*traduction d'Amyot*], un endroit où il semble que l'auteur, parlant de la jalousie de gloire qui était entre les Étoliens et les Romains pour le gain d'une bataille qu'ils avaient obtenu en commun, fasse quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommait les Étoliens avant les Romains – s'il n'y a de l'amphibologie aux mots français.

Les dames, étant aux étuves, y recevaient en même temps des hommes, et se servaient là même de leurs valets à les frotter et oindre,

Ceint, au-dessus de l'aine, d'un tablier noir,
Un esclave est à ton service quand, nue, tu prends un bain chaud.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 35, 2)

Elle se saupoudraient de quelque poudre pour réprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dit Sidoine Apollinaire, portaient le poil long par le devant, et le derrière de la tête tondu, qui est cette façon qui vient à être renouvelée par l'usage efféminé et lâche de ce siècle.

Les Romains payaient ce qui était dû aux bateliers pour leur naulage [*passage*] dès l'entrée du bateau ; ce que nous faisons après être rendus à port,

à faire payer les passagers, à atteler la mule, l'heure entière se passe.
(Horace, *Satires*, I, 5, 13)

Les femmes couchaient au lit du côté de la ruelle : voilà pourquoi on appelait César *la ruelle du roi Nicomède* (Suétone, *Vie de César*, XLIX).

Ils prenaient haleine en buvant. Ils baptisaient le vin,

quel jeune esclave apaisera
L'ardeur de ce vin de Falerne
Avec cette eau qui coule près de nous ?
(Horace, *Odes*, II, 11, 18)

Et ces champisses contenances [*attitudes insolentes*] de nos laquais y étaient aussi,

Ô Janus, à qui l'on ne fait pas les cornes,
Derrière qui jamais une main agile n'imite
Les blanches oreilles de l'âne,
À qui l'on ne tire pas une langue
Longue comme celle d'un chien d'Apulie assoiffé.
(Perse, I, 58)

Les dames argiennes et romaines portaient le deuil blanc, comme les nôtres avaient accoutumé, et devaient [*auraient dû*] continuer de faire, si j'en étais cru.

Mais il y a des livres entiers faits sur cet argument.

CHAPITRE 50

De Démocrite et Héraclite

Le jugement est un outil à tous sujets, et se mêle partout. À cette cause, aux essais que j'en fais ici, j'y emploie toute sorte d'occasion. Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela même je l'essaie, sondant le gué de bien loin ; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive ; et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un trait de son effet, voire de ceux de quoi il se vante le plus. Tantôt, à un sujet vain et de néant, j'essaie voir s'il trouvera de quoi lui donner corps et de quoi l'appuyer et étançonner ; tantôt je le promène à un sujet noble et tracassé [*rebattu*], auquel il n'a rien à trouver de soi, le chemin en étant si frayé qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autrui. Là il fait son jeu à élire la route qui lui semble la meilleure, et, de mille sentiers, il dit que celui-ci, ou celui-là, a été le mieux choisi. Je prends de la fortune le premier argument [*sujet*]. Ils me sont également bons. Et ne desseigne [*n'ai dessein*] jamais de les produire entiers. Car je ne vois le tout de rien. Ne [*ce que ne*] font pas ceux qui promettent de nous le faire voir. De cent membres et visages qu'a chaque chose, j'en prends un tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer, et parfois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sais. Et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre [*point de vue*] inusité. Je me hasarderais de traiter à fond quelque matière si je me connaissais moins. Semant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leur pièce, écartés, sans dessein et sans promesse, je ne suis pas tenu d'en faire bon [*traiter sérieusement*], ni de m'y tenir moi-même sans varier quand il me plaît ; et me rendre [*je puis me rendre*] au doute et incertitude, et à ma maîtresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous découvre. Cette même âme de César qui se fait voir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se fait aussi voir à dresser des parties oisives et amoureuses. On juge un cheval non seulement à le voir manier sur une carrière, mais encore à lui voir aller le pas, voire et à le voir en repos à l'étable.

Entre les fonctions de l'âme il en est de basses ; qui ne la voit encore par là n'achève pas de la connaître. Et à l'aventure la remarque-t-on mieux où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ces hautes assiettes [*dispositions*]. Joint qu'elle se couche entière sur chaque matière, et s'y exerce entière, et n'en traite jamais plus d'une à la fois. Et la traite non selon elle, mais selon soi. Les choses, à part elles, ont peut-être leurs poids et mesures et conditions, mais au-dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicéron, désirable à Caton, indifférente à Socrate. La santé, la conscience, l'autorité, la science, la richesse, la beauté et leurs contraires se dépouillent à l'entrée, et reçoivent de l'âme nouvelle vêture, et de la teinture qu'il lui plaît – brune, verte, claire, obscure, aigre, douce, profonde, superficielle – et qu'il plaît à chacune d'elles, car elles n'ont pas vérifié en commun leurs styles [*usages*], règles et formes : chacune est reine en son état. Par quoi ne prenons plus excuse des externes qualités des choses ; c'est à

nous à nous en rendre compte. Notre bien et notre mal ne tiennent qu'à nous. Offrons-y nos offrandes et nos vœux, non pas à la fortune : elle ne peut rien sur nos mœurs ; au rebours, elles l'entraînent à leur suite et la moulent à leur forme. Pourquoi ne jugerais-je d'Alexandre à table, devisant et buvant d'autant ? Ou, s'il maniait des échecs, quelle corde de son esprit ne touche et n'emploie ce niais et puérile jeu ? (Je le hais et fuis de ce qu'il n'est pas assez jeu, et qu'il nous ébat trop sérieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffirait [*servirait mieux*] à quelque bonne chose.) Il ne fut pas plus embesogné à dresser son glorieux passage aux Indes ; ni cet autre à dénouer un passage [*de l'Évangile*] duquel dépend le salut du genre humain. Voyez combien notre âme grossit et épaissit cet amusement ridicule ; si tous ses nerfs ne bandent ; combien amplement elle donne à chacun loi, en cela, de se connaître et de juger droitement de soi. Je ne me vois et retâte plus universellement en nulle autre posture. Quelle passion ne nous y exerce ? La colère, le dépit, la haine, l'impatience et une véhémente ambition de vaincre, en chose en laquelle il serait plus excusable d'être ambitieux d'être vaincu. Car la précellence rare et au-dessus du commun messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que je dis en cet exemple se peut dire en tous autres : chaque parcelle, chaque occupation de l'homme l'accuse et le montre également qu'une autre.

Démocrite et Héraclite ont été deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortait en public qu'avec un visage moqueur et riant ; Héraclite, ayant pitié et compassion de cette même condition nôtre, en portait le visage continuellement attristé, et les yeux chargés de larmes,

Celui-ci, dès qu'il mettait les pieds dehors, riait ;
Celui-là, au contraire, pleurait.
(Juvénal, *Satires*, X, 28)

J'aime mieux la première humeur, non parce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais parce qu'elle est plus dédaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre ; et il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. La plainte et la commisération sont mêlées à quelque estimation de la chose qu'on plaint ; les choses de quoi on se moque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y a de vanité, ni tant de malice comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité ; nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils. Ainsi Diogène, qui baguenaudait à part soi, roulant son tonneau et hochant du nez [*narguant*] le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, était bien juge plus aigre et plus poignant, et par conséquent plus juste, à mon humeur, que Timon, celui qui fut surnommé le « haïsseur des hommes ». Car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Celui-ci nous souhaitait du mal, était passionné du désir de notre ruine, fuyait notre conversation [*compagnie*] comme dangereuse, de méchants et de nature dépravée ; l'autre nous estimait si peu que nous ne pourrions ni le troubler, ni l'altérer par notre contagion, nous laissait de [*évitait notre*] compagnie, non pour la crainte, mais pour le dédain de notre commerce ; il ne nous estimait capables ni de bien, ni de mal faire.

De même marque fut la réponse de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre César : il trouva l'entreprise juste, mais il ne

trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se mît aucunement en peine ; conformément à la discipline d'Hégésias, qui disait le sage ne devoir rien faire que pour soi ; d'autant que seul il est digne pour qui on fasse ; et à celle de Théodore, que c'est injustice que le sage se hasarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en péril la sagesse pour des fous.

Notre propre et péculière [*particulière*] condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE 51

De la vanité des paroles

Un rhétoricien du temps passé disait que son métier était de choses petites les faire paraître et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. On lui eût fait donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un art pipeur et mensonger. Et crois qu'Archidamos, qui en était roi, n'entendit pas sans étonnement la réponse de Thucydide, auquel il s'enquérait qui était plus fort à la lutte, ou Périclès ou lui : « Cela, fit-il, serait malaisé à vérifier ; car, quand je l'ai porté par terre en luttant, il persuade à ceux qui l'ont vu qu'il n'est pas tombé, et le gagne. » Ceux qui masquent et fardent les femmes font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel, là où ceux-la font état de tromper non pas nos yeux, mais notre jugement, et d'abâtardir et corrompre l'essence des choses. Les républiques qui se sont maintenues en un état réglé et bien policé, comme la crétoise ou lacédémonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'orateurs.

Ariston définit sagement la rhétorique : science à persuader le peuple ; Socrate, Platon : art de tromper et de flatter ; et ceux qui le nient en la générale description [*définition*] le vérifient partout en leurs préceptes. Les mahométans en défendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité. Et les Athéniens, s'apercevant combien son usage, qui avait tout crédit en ville, était pernicieux, ordonnèrent que sa principale partie, qui est émouvoir les affections, en fût ôtée ensemble les exordes et péroraisons.

C'est un outil inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune déréglée, et est outil qui ne s'emploie qu'aux états malades, comme la médecine ; en ceux où le vulgaire, où les ignorants, où tous ont tout pu, comme celui d'Athènes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont été en perpétuelle tempête, là ont afflué les orateurs. Et, à la vérité, il se voit peu de personnages, en ces républiques-là, qui se soient poussés en grand crédit sans le secours de l'éloquence. Pompée, César, Crassus, Lucullus, Lentulus, Métellus ont pris de là leur grand appui à se montrer à cette grandeur d'autorité où ils sont enfin arrivés, et s'en sont aidés plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps. Car L. Voluminius, parlant en public en faveur de l'élection au consulat faite des personnes de Q. Fabius et P. Décius : « Ce sont gens nés [*propres*] à la guerre, grands aux effets [*en actes*] ; au combat du babil [*joute oratoire*], rudes [*inexperts*] : esprits vraiment consulaires ; les subtils, éloquents et savants sont bons pour la ville, préteurs à faire justice », dit-il.

L'éloquence a fleuri le plus à Rome lorsque les affaires ont été en plus mauvais état, et que l'orage des guerres civiles les agitait : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices [*gouvernements*] qui dépendent d'un monarque en ont moins de besoin que les autres ; car la bêtise et facilité qui se trouve en la commune, et qui la rend sujette à être maniée et contournée par les oreilles au doux son de cette harmonie, sans venir à peser et connaître la vérité des choses par la force de la raison, cette facilité, dis-je, ne se trouve pas si aisément en un seul ; et est

plus aisé de le garantir par bonne institution et bon conseil de l'impression de ce poison. On n'a pas vu sortir de Macédoine, ni de Perse, aucun orateur de renom.

J'en ai dit ce mot sur le sujet d'un Italien que je viens d'entretenir, qui a servi le feu cardinal Caraffa de maître d'hôtel jusqu'à sa mort. Je lui faisais conter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule avec une gravité et contenance magistrales, comme s'il m'eût parlé de quelque grand point de théologie. Il m'a déchiffré [*énuméré*] une différence d'appétits : celui qu'on a à jeun, qu'on a après le second et troisième services ; les moyens tantôt de lui plaire simplement, tantôt de l'éveiller et piquer ; la police de ses sauces, premièrement en général, et puis particularisant les qualités des ingrédients et leurs effets ; les différences des salades selon leur saison, celle qui doit être réchauffée, celle qui veut être servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encore plaisantes à la vue. Après cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations,

et il n'est certes pas de peu d'importance
Que de distinguer la manière de trancher lièvre ou poulet.
(Juvénal, *Satires*, V, 123)

Et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mêmes qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Là c'est trop salé, là c'est brûlé, là c'est fade.
Voilà qui va bien ! Souvenez-vous-en une autre fois !
Je les instruis dans la mesure de mon savoir. Je les exhorte, Déméa,
À se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir,
Et je leur indique tout ce qu'ils ont à faire.
(Térence, *Les Adelphes*, III, 3, 71)

Si est-ce que [*c'est pourquoi*] les Grecs mêmes louèrent grandement l'ordre et la disposition que Paul-Émile observa au festin qu'il leur fit au retour de Macédoine ; mais je ne parle point ici des effets, je parle des mots.

Je ne sais s'il en advient aux autres comme à moi, mais je ne me puis garder, quand j'entends nos architectes s'enfler de ces gros mots de pilastres, architraves, corniches, d'ouvrage corinthien et dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apolidon ; et, par effet [*en réalité*], je trouve que ce sont les chétives pièces de la porte de ma cuisine.

Écoutez dire métonymie, métaphore, allégorie, et autres tels noms de la grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin [*étranger*] ? Ce sont titres qui touchent le babil de votre chambrière.

C'est une piperie voisine à celle-ci d'appeler les offices de notre état par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'aient aucune ressemblance de charge, et encore moins d'autorité et de puissance. Et celle-ci aussi, qui servira, à mon avis, un jour de témoignage d'une singulière ineptie de notre siècle, d'employer indignement à qui bon nous semble les surnoms les plus glorieux de quoi l'ancienneté [*Antiquité*] ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles. Platon a emporté ce surnom de « divin » par un consentement universel, qu'aucun n'a essayé lui envier ; et les Italiens, qui se vantent, et avec

raison, d'avoir communément l'esprit plus éveillé et le discours plus sain que les autres nations de leur temps, en viennent d'étrenner l'Arétin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingénieuses à la vérité, mais recherchées de loin et fantasques, et outre l'éloquence enfin, telle [*quelle*] qu'elle puisse être, je ne vois pas qu'il y ait rien au-dessus des communs auteurs de son siècle ; tant s'en faut qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de « grand », nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au-dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE 52

De la parcimonie [*simplicité*] des anciens

Attilius Régulus, général de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, écrivit à la chose publique [*république*] qu'un valet de labourage qu'il avait laissé seul au gouvernement de son bien, qui était en tout sept arpents de terre, s'en était enfui, ayant dérobé ses outils de labourage, et demandait congé pour s'en retourner et y pourvoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le sénat pourvut à commettre un autre à la conduite de ses biens, et lui fit rétablir ce qui lui avait été dérobé, et ordonna que sa femme et enfants seraient nourris aux dépens du public.

Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour épargner l'argent qu'il eût coûté à le ramener par mer en Italie, et, étant au gouvernement de Sardaigne, faisait ses visitations à pied, n'ayant avec lui autre suite qu'un officier de la chose publique, qui lui portait sa robe et un vase à faire des sacrifices ; et le plus souvent il portait sa malle lui-même. Il se vantait de n'avoir jamais eu robe qui eût coûté plus de dix écus, ni avoir envoyé au marché plus de dix sous pour un jour ; et, de ses maisons aux champs, qu'il n'en avait aucune qui fût crépie et enduite par dehors.

Scipion Émilien, après deux triomphes et deux consulats, alla en légation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homère n'en eut jamais qu'un ; Platon trois ; Zénon, le chef de la secte stoïque, pas un.

Il ne fut taxé [*alloué*] que cinq sous et demi, pour un jour, à Tibérius Gracchus allant en commission pour la chose publique, étant alors le premier homme des Romains.

CHAPITRE 53

D'un mot de César

Si nous nous amusions parfois à nous considérer, et, le temps que nous mettons à contrôler autrui et à connaître les choses qui sont hors de nous, que nous l'employassions à nous sonder nous-mêmes, nous sentirions aisément combien toute cette nôtre contexture est bâtie de pièces faibles et défaillantes. N'est-ce pas un singulier témoignage d'imperfection [*que de*] ne pouvoir rasseoir notre contentement en aucune chose, et que, par désir même et imagination, il soit hors de notre puissance de choisir ce qu'il nous faut ? De quoi porte bon témoignage cette grande dispute qui a toujours été entre les philosophes pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encore et durera éternellement, sans résolution et sans accord ;

tant qu'il nous fuit, l'objet de notre désir
Nous paraît plus désirable que tout.
S'offre-t-il à notre prise ? Notre désir se porte ailleurs
Et la même soif nous tient de nouveau en suspens, bouche bée.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1095)

Quoi que ce soit qui tombe en notre connaissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons béant après les choses à venir et inconnues, d'autant que les présentes ne nous soûlent [*rassasient*] point : non pas, à mon avis, qu'elles n'aient assez de quoi nous soûler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et déréglée,

Il vit en effet que tous les besoins de la vie, ou peu s'en faut,
Étaient assurés aux mortels ; qu'ils vivaient en sécurité ;
Que les puissants regorgeaient de richesses, d'honneurs et d'une gloire
Que le renom de leurs fils venait redoubler ;
Mais que chacun restait, dans le secret de son cœur, habité par l'angoisse ;
Que l'âme des hommes souffrait de continuels et stériles tourments
Qui lui arrachaient des cris de douleurs et de révolte.
Alors il comprit que le mal venait du vase lui-même,
Dont l'impureté corrompait, à l'intérieur, jusqu'aux liqueurs les plus précieuses.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, VI, 9)

Notre appétit est irrésolu et incertain ; il ne sait rien tenir, ni rien jouir de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses, se remplit et se paît d'autres choses qu'il ne sait point et qu'il ne connaît point, où il applique ses désirs et ses espérances, les prend en honneur et révérence. Comme dit César, *il se fait, par un vice extraordinaire de nature, que nous avons et plus de fiance, et plus de crainte des choses que nous n'avons pas vues et qui restent cachées et inconnues* (César, *La Guerre civile*, II, 4 : traduction de Montaigne).

CHAPITRE 54

Des vaines subtilités

Il est de ces subtilités frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommandation ; comme les poètes qui font des ouvrages entiers de vers commençant par une même lettre ; nous voyons des œufs, des boules, des ailes, des haches façonnées anciennement par les Grecs avec la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en manière qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure. Telle était la science de celui qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvaient ranger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se voit dans Plutarque [*Propos de table*, VIII, 9]. Je trouve bonne l'opinion de celui à qui on présenta un homme appris à jeter de la main un grain de mil avec telle industrie [*habileté*] que, sans faillir, il le passait toujours dans le trou d'une aiguille, et lui demanda-t-on, après, quelque présent pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoi il ordonna, bien plaisamment, et justement à mon avis, qu'on fît donner à cet ouvrier deux ou trois minots [*cent litres*] de mil, afin qu'un si bel art ne demeurât sans exercice. C'est un témoignage merveilleux de la faiblesse de notre jugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encore par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont jointes.

Nous venons présentement de nous jouer chez moi à qui pourrait trouver plus de choses qui se tiennent par les deux bouts extrêmes : comme Sire, c'est un titre qui se donne à la plus élevée personne de notre État, qui est le roi, et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceux d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme dames, les moyennes demoiselles, et dames encore celles de la plus basse marche.

Les dés qu'on étend [*jette*] sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux tavernes.

Démocrite disait que les dieux et les bêtes avaient les sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen étage. Les Romains portaient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fête. Il est certain que la peur extrême et l'extrême ardeur de courage troublent également le ventre et le lâchent.

Le sobriquet de « Tremblant », duquel le douzième roi de Navarre, Sancho, fut surnommé, apprend que la hardiesse aussi bien que la peur font trémousser nos membres. Et celui à qui ses gens qui l'armaient, voyant frissonner la peau, s'essayaient de le rassurer en rappetissant le hasard [*risque*] auquel il s'allait présenter, leur dit : « Vous me connaissez mal. Si ma chair savait où mon courage la portera tantôt, elle s'en transirait tout à plat. »

La faiblesse qui nous vient de froideur et dégoûtement aux exercices de Vénus, elle nous vient aussi d'un appétit trop véhément et d'une chaleur déréglée. L'extrême froideur et l'extrême chaleur cuisent et rôtissent. Aristote dit que les gueuses de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hiver, comme d'une chaleur véhémente. Le désir et la satiété remplissent de douleur les sièges [*états*] au-dessus et au-dessous de la volupté. La bêtise et la sagesse se rencontrent en même point de sentiment et de résolution à la souffrance des accidents humains ; les sages gour-

mandent et commandent le mal, et les autres l'ignorent ; ceux-ci sont, par manière de dire, en deçà des accidents, les autres au-delà ; lesquels, après en avoir bien pesé et considéré les qualités, les avoir mesurés et jugés tels qu'ils sont, s'élancent au-dessus par la force d'un vigoureux courage ; ils dédaignent et foulent aux pieds, ayant une âme forte et solide contre laquelle les traits de la fortune venant à donner, il est force qu'ils rejaillissent et s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression ; l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extrémités, qui est de ceux qui aperçoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la décrépitude se rencontrent en imbécillité [*faiblesse*] de cerveau ; l'avarice et la profusion [*prodigalité*] en pareil désir d'attirer et d'acquérir.

Il se peut dire avec apparence qu'il y a ignorance abécédaire qui va devant la science ; une autre, doctorale, qui vient après la science : ignorance que la science fait et engendre, tout ainsi comme elle défait et détruit la première.

Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en fait de bons chrétiens qui, par révérence et obéissance, croient simplement et se maintiennent sous les lois. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité s'engendre l'erreur des opinions ; ils suivent l'apparence du premier sens, et ont quelque titre d'interpréter à simplicité et bêtise de nous voir arrêter en l'ancien train, regardant à nous qui n'y sommes pas instruits par étude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un autre genre de bien croyants, lesquels, par longue et religieuse investigation, pénètrent une plus profonde et abstruse lumière dans les écritures, et sentent le mystérieux et divin secret de notre police ecclésiastique. Pourtant en voyons-nous certains être arrivés à ce dernier étage par le second, avec merveilleux fruit et confirmation, comme à l'extrême limite de la chrétienne intelligence, et jouir de leur victoire avec consolation, action de grâces, réformation de mœurs et grande modestie. Et en ce rang n'entends-je pas loger ces autres qui, pour se purger du soupçon de leur erreur passée et pour nous assurer d'eux, se rendent extrêmes, indiscrets et injustes à la conduite de notre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence.

Les paysans simples sont honnêtes gens, et honnêtes gens les philosophes, ou, selon notre temps, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles. Les métis, qui ont dédaigné le premier siège d'ignorance de lettres et n'ont pu joindre l'autre (le cul entre deux selles, desquels je suis, et tant d'autres), sont dangereux, ineptes, importuns ; ceux-ci troublent le monde. Pourtant [*c'est pourquoi*], de ma part, je me recule tant que je puis dans le premier et naturel siège, d'où je me suis pour néant essayé de partir.

La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art ; comme il se voit dans les villanelles de Gascogne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont connaissance d'aucune science, ni même d'écriture. La poésie médiocre, qui s'arrête entre deux, est dédaignée, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, après que le pas a été ouvert à l'esprit, j'ai trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions pris pour un exercice malaisé et d'un rare sujet ce qui ne l'est aucunement, et qu'après que notre invention [*imagination*] a été échauffée elle découvre un nombre infini de pareils exemples, je n'en ajouterai que celui-ci : que si ces essais étaient dignes qu'on en jugeât, il en pourrait advenir, à mon avis, qu'ils ne plairaient guère aux esprits communs et vulgaires, ni guère aux singuliers et excellents ; ceux-là n'y entendraient pas assez, ceux-ci y entendraient trop. Ils pourraient vivoter en la moyenne région.

CHAPITRE 55

Des senteurs

Il se dit de certains, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur épandait une odeur suave, par quelque rare et extraordinaire complexion ; de quoi Plutarque et autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire, et la meilleure condition qu'ils aient, c'est d'être exempts de senteur. La douceur même des haleines plus pures n'a rien de plus excellent que d'être sans aucune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voilà pourquoi, dit Plaute :

la plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien,
(Plaute (*Mostellaria*, I, 3, 117) ; vers traduit par Montaigne)

comme on dit que la meilleure odeur de ses actions, c'est qu'elles soient insensibles et sourdes. Et les bonnes senteurs étrangères, on a raison de les tenir pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soient employées pour couvrir quelque défaut naturel de ce côté-là. D'où naissent ces rencontres [*bons mots*] des poètes anciens : c'est puer que de sentir bon,

Tu te moques de nous, Coracinus, qui ne sentons rien ;
Mais j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon.
(Martial, *Épigrammes*, VI, 55, 4)

Et ailleurs

Posthumus, celui qui sent toujours bon ne sent pas bon.
(Martial, *Épigrammes*, II, 12, 4)

J'aime pourtant bien fort à être entretenu de bonnes senteurs, et hais outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loin que tout autre :

Car j'ai l'odorat plus fin qu'un chien flairant la bauge du sanglier
Pour sentir le polype ou le bouc immonde réfugié sous tes aisselles poilues !
(Horace, *Épodes*, XII, 4)

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agréables. Et touche ce soin principalement les dames. En la plus épaisse barbarie, les femmes scythes, après s'être lavées, se saupoudrent et encroûtent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naît en leur terroir, odoriférante, et, pour approcher les hommes, ayant ôté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées.

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moi et combien j'ai la peau propre à s'en abreuver. Celui qui se plaint de nature de quoi elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez a tort, car elles se portent elles-mêmes. Mais à moi particulièrement, les moustaches, que j'ai pleines, m'en servent. Si j'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour. Elles accusent le lieu d'où je viens. Les étroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y collaient autrefois et s'y tenaient plusieurs heures après. Et si pourtant, je me trouve peu sujet aux maladies popu-

laires qui se chargent par la conversation [*fréquentation*] et qui naissent de la contagion de l'air, et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoi il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armées.

On lit de Socrate que, n'étant jamais parti d'Athènes pendant plusieurs rechutes de peste qui la tourmentèrent tant de fois, lui seul ne s'en trouva jamais plus mal. Les médecins pourraient, crois-je, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font, car j'ai souvent aperçu qu'elles me changent et agissent en mes esprits selon qu'elles sont ; qui [*ce qui*] me fait approuver ce qu'on dit : que l'invention des encens et parfums aux églises, si ancienne et épandue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous réjouir, éveiller et purifier le sens pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Je voudrais bien, pour en juger, avoir eu ma part de l'art de ces cuisiniers qui savent assaisonner les odeurs étrangères avec la saveur des viandes [*aliments*], comme singulièrement on remarqua au service de ce roi de Thunes, qui, de notre âge, prit terre à Naples pour s'aboucher avec l'empereur Charles [*-Quint*]. On farcissait ses viandes de drogues odoriférantes de telle somptuosité qu'un paon et deux faisans revenaient à cent ducats, pour les apprêter selon leur manière ; et, quand on les dépeçait, remplissaient non seulement la salle, mais toutes les chambres de son palais et jusqu'aux maisons du voisinage, d'une très suave vapeur qui ne se perdait pas si tôt.

Le principal soin que j'ai à me loger, c'est de fuir l'air puant et pesant. Ces belles villes, Venise et Paris, altèrent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue.

CHAPITRE 56

Des prières

Je propose des fantaisies informes et irrésolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses à débattre aux écoles, non pour établir la vérité, mais pour la chercher. Et les soumets au jugement de ceux à qui il touche [*appartient*] de régler non seulement mes actions et mes écrits, mais encore mes pensées. Également m'en sera acceptable [*agréable*] et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour exécrable s'il se trouve chose dite par moi ignoramment ou inadvertamment [*négligemment*] contre les saintes prescriptions de l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs et en laquelle je suis né. Et pourtant, me remettant toujours à l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moi, je me mêle ainsi témérairement à toute sorte de propos, comme ici.

Je ne sais si je me trompe, mais, puisque, par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons. Et, si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on a accoutumé de mêler des prières, je voudrais que ce fût le patenôtre [*Notre-Père*] que les chrétiens y employassent, sinon seulement, au moins toujours. L'Église peut étendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction, car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose, mais on devait donner à celle-là ce privilège que le peuple l'eût continuellement en la bouche : car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très propre à toutes occasions. C'est l'unique prière de quoi je me sers partout, et la répète au lieu d'en changer.

D'où advient-il que je n'en ai aussi bien en mémoire que celle-là.

J'avais présentement en la pensée d'où nous venait cette erreur de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeler à toute sorte de besoin et en quelque lieu que notre faiblesse veut de l'aide, sans considérer si l'occasion est juste ou injuste ; et d'écrier son nom et sa puissance en quelque état et action que nous soyons, pour vicieux qu'ils soient.

Il est bien notre seul et unique protecteur, et peut toutes choses à nous aider ; mais, encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste comme il est bon et comme il est puissant. Mais il use bien plus souvent de sa justice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison de celle-ci, non selon nos demandes.

Platon, en ses *Lois*, fait trois sortes d'injurieuse croyance des dieux : qu'il n'y en ait point ; qu'ils ne se mêlent pas de nos affaires ; qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. La première erreur, selon son avis, ne dura jamais immuable en homme depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

Sa justice et sa puissance sont inséparables. Pour néant implorons-nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir l'âme nette, au moins en ce moment

auquel nous le prions, et déchargée de passions vicieuses ; autrement nous lui présentons nous-mêmes les verges de quoi nous châtier. Au lieu de rhabiller notre faute, nous la redoublons, présentant à celui à qui nous avons à demander pardon une affection pleine d'irrévérence et de haine. Voilà pourquoi je ne loue pas volontiers ceux que je vois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la prière ne me témoignent quelque amendement et réformation,

si, adultère noctambule,
Tu te couvres la tête d'une cape gauloise.
(Juvénal, *Satires*, VIII, 144)

Et l'assiette [*disposition*] d'un homme mêlant à une vie exécrable la dévotion semble être aucunement [*en quelque sorte*] plus condamnable que celle d'un homme conforme à soi, et dissolu partout. Pourtant [*c'est pourquoi*] refuse notre Église tous les jours la faveur de son entrée et société aux mœurs obstinées à quelque insigne malice.

Nous prions par usage et par coutume, ou, pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prières. Ce n'est enfin que mine. Et me déplaît de voir faire trois signes de croix au bénédicité, autant à grâces (et plus m'en déplaît-il de ce que c'est un signe que j'ai en révérence et continuel usage, mêmement [*singulièrement*] au bâiller), et cependant, toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice. Aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses d'une si pareille teneur qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'altération aux confins mêmes et passage de l'une à l'autre.

Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en même gîte, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge ? Un homme de qui la paillardise sans cesse régente la tête, et qui la juge très odieuse à la vue divine, que dit-il à Dieu quand il lui en parle ? Il se ramène [*ravise*], mais soudain il rechoit. Si l'objet de la divine justice et sa présence frappaient comme il dit et châtiaient son âme, pour courte qu'en fût la pénitence, la crainte même y rejetterait si souvent sa pensée qu'incontinent il se verrait maître de ces vices qui sont habitués et acharnés en lui. Mais quoi ! ceux qui couchent une vie entière sur le fruit et émolument du péché qu'ils savent mortel ? Combien avons-nous de métiers et vacations reçues de quoi l'essence est vicieuse ! Et celui qui, se confessant à moi, me récitait avoir tout un âge fait profession et les effets [*pratique*] d'une religion damnable selon lui, et contradictoire à celle qu'il avait en son cœur, pour ne perdre son crédit et l'honneur de ses charges, comment pâtissait-il [*accommodait-il*] ce discours en son courage [*cœur*] ? De quel langage entretiennent-ils sur ce sujet la justice divine ? Leur repentance consistant en visible et maniable réparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alléguer. Sont-ils si hardis de demander pardon sans satisfaction et sans repentance ? Je tiens que de ces premiers il en va comme de ceux-ci ; mais l'obstination n'y est pas si aisée à convaincre. Cette contrariété [*contradiction*] et cette volubilité d'opinion si soudaines, si violentes, qu'ils nous feignent, sentent pour moi au miracle. Ils nous représentent l'état d'une indigestible agonie [*lutte intérieure*]. Que l'imagination me semblait fantastique de ceux qui, ces années passées, avaient en usage de reprocher à tout chacun en qui il reluisait quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'était à feinte, et tenaient même, pour lui

faire honneur, quoi qu'il dît par apparence, qu'il ne pouvait faillir au-dedans d'avoir sa croyance réformée à leur pied [*mesure*]. Fâcheuse maladie de se croire si fort qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au [*le*] contraire ! Et plus fâcheuse encore qu'on se persuade d'un tel esprit qu'il préfère je ne sais quelle disparité de fortune présente aux espérances et menaces de la vie éternelle. Ils m'en peuvent croire. Si rien eût dû tenter ma jeunesse, l'ambition du hasard [*goût du risque*] et difficulté qui suivait cette récente entreprise [*la Réforme*] y eût eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Église défend l'usage promiscue [*bas*], téméraire et indiscret des saintes et divines chansons [*Psaumes*] que le Saint-Esprit a dictées en David. Il ne faut mêler Dieu en nos actions qu'avec révérence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette voix est trop divine pour n'avoir autre usage que d'exercer les poumons et plaire à nos oreilles ; c'est de la conscience qu'elle doit être produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmi ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en joue.

Ni n'est certes raison de voir tracasser par une salle et par une cuisine le Saint Livre des sacrés mystères de notre croyance. C'étaient autrefois mystères ; ce sont à présent déduits [*plaisirs*] et ébats. Ce n'est pas en passant, ni tumultuairement, qu'il faut manier une étude si sérieuse et vénérable. Ce doit être une action destinée [*concertée*] et rassise, à laquelle on doit toujours ajouter cette préface de notre office : *Sursum corda* [*Élevons nos cœurs*], et y apporter le corps même disposé en contenance qui témoigne une particulière attention et révérence.

Ce n'est pas l'étude de tout le monde, c'est l'étude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle. Les méchants, les ignorants s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à conter, c'est une histoire à révérer, craindre, adorer. Plaisantes gens qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient-il qu'aux mots qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par écrit ? Dirai-je plus ? Pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure et remise toute en autrui était bien plus salutaire et plus savante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de présomption et témérité.

Je crois aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et importante à tant de sortes d'idiomes a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les juifs, les mahométans, et quasi tous autres ont épousé et révèrent le langage auquel originellement leurs mystères avaient été conçus, et en sont défendues l'altération et changement ; non sans apparence. Savons-nous bien qu'en Basque [*Pays basque*] et en Bretagne, il y ait des juges assez pour établir cette traduction faite en leur langue ? L'Église universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, ni plus solennel. En prêchant et parlant, l'interprétation est vague, libre, muable, et d'une parcelle ; ainsi ce n'est pas de même.

L'un de nos historiens grecs accuse justement son siècle de ce que les secrets de la religion chrétienne étaient épandus au milieu de la place, dans les mains des moindres artisans, que chacun en pût débattre et dire selon son sens, et que ce nous devait être grande honte, [*à nous*] qui, par la grâce de Dieu, jouissons des purs mystères de la piété, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, vu que les gentils interdisaient à Socrate, à Platon et aux plus sages de parler et s'enquérir des choses commises aux prêtres de Delphes. Dit aussi que les factions des princes, sur le sujet de la théologie, sont armées non de zèle, mais de colère ; que le zèle tient de la divine raison et justice, se

conduisant ordonnément et modérément, mais qu'il se change en haine et envie, et produit, au lieu du froment et du raisin, de l'ivraie et des orties quand il est conduit d'une passion humaine. Et justement aussi cet autre, conseillant l'empereur Théodose, disait les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Église que les éveiller, et animer les hérésies ; que pourtant [*pour cela*] il fallait fuir toutes contentions [*tensions*] et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement [*simplement*] aux prescriptions et formules de la foi établie par les anciens. Et l'empereur Andronicos, ayant rencontré en son palais deux grands hommes aux prises de parole contre Léopadios sur un de nos points de grande importance, les tança jusqu'à menacer de les jeter en la rivière s'ils continuaient.

Les enfants et les femmes, en nos jours, régentent les plus vieux et expérimentés sur les lois ecclésiastiques, là où la première de celles de Platon leur défend de s'enquérir seulement de la raison des lois civiles qui doivent tenir lieu d'ordonnances divines ; et, permettant aux vieux d'en communiquer entre eux et avec le magistrat, il ajoute : pourvu que ce ne soit pas en présence des jeunes et personnes profanes.

Un évêque a laissé par écrit que, en l'autre bout du monde, il y a une île que les anciens nommaient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres, et fruits et salubrité d'air, de laquelle le peuple est chrétien, ayant des églises et des autels qui ne sont parés que de croix, sans autres images ; grand observateur de jeûnes et de fêtes, exact payeur de dîmes aux prêtres, et si chaste que nul d'entre eux ne peut connaître qu'une femme en sa vie ; au demeurant, si content de sa fortune qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple que, de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot ; chose incroyable à qui ne saurait les païens, si dévots idolâtres, ne connaître de leurs dieux que simplement le nom et la statue.

L'ancien commencement de *Ménalippe*, tragédie d'Euripide, portait ainsi :

Ô Jupiter, car de toi rien sinon
Je ne connais seulement que le nom.
(Plutarque, *Erotikos, in Œuvres morales*, traduction d'Amyot)

J'ai vu aussi, de mon temps, faire plainte de certains écrits de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans mélange de théologie. Qui dirait au contraire, ce ne serait pourtant sans quelque raison : que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme reine et dominatrice ; qu'elle doit être principale partout, point suffragante [*subordonnée*] ni subsidiaire ; et qu'à l'aventure se tireraient les exemples à la grammaire, rhétorique, logique, plus sortablement [*pertinemment*] d'ailleurs que d'une si sainte matière, comme aussi les arguments des théâtres, jeux et spectacles publics ; que les raisons divines se considèrent plus vénérablement et révéremment seules et en leur style, qu'appariées aux discours [*raisonnements*] humains ; qu'il se voit plus souvent cette faute – que les théologiens écrivent trop humainement –, que cette autre – que les humanistes écrivent trop peu théologalement. « La philosophie, dit saint Chrysostome, est depuis longtemps bannie de l'école sainte, comme servante inutile et estimée indigne de voir seulement, en passant, de l'entrée, le sanctuaire des saints trésors de la doctrine céleste » ; que le dire humain a ses formes plus basses et ne se doit servir de la dignité, majesté, régence [*autorité*] du parler divin. Je lui laisse, pour moi, dire, *en termes non approuvés* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, X, 29) : fortune, destinée, accident, heur et malheur, et les dieux, et autres phrases, selon sa mode.

Je propose les fantaisies humaines et miennes, simplement comme humaines fantaisies, et séparément considérées, non comme arrêtées et réglées par l'ordonnance céleste, incapables de doute et d'altercation [*indubitables et incontestables*] ; matière d'opinion, non matière de foi ; ce que je discours [*pense*] selon moi, non ce que je crois selon Dieu, comme les enfants proposent leurs essais ; instruisables, non instruisants ; d'une manière laïque, non cléricale, mais très religieuse toujours.

Et ne dirait-on pas aussi sans apparence que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien réservément d'écrire de la religion à tous autres qu'à ceux qui en font expresse profession n'aurait pas faute de quelque image d'utilité et de justice ? Et à moi avec, à l'aventure, de m'en taire ?

On m'a dit que ceux mêmes qui ne sont pas des nôtres [*les protestants*] défendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs. Ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une manière d'interjection ou d'exclamation, ni pour témoignage, ni pour comparaison : en quoi je trouve qu'ils ont raison. Et, en quelque manière que ce soit que nous appelons Dieu à notre commerce et société, il faut que ce soit sérieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xénophon, un tel discours où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aisé que nous puissions si souvent remettre notre âme en cette assiette [*disposition*] réglée, réformée et dévotieuse où il faut qu'elle soit pour ce faire ; autrement nos prières ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne-nous, disons-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Que disons-nous par là, sinon que nous lui offrons notre âme exempte de vengeance et de rancune ? Toutefois nous appelons Dieu et son aide au complot de nos fautes, et le convions à l'injustice.

Ce qu'on ne confie aux dieux qu'en secret.
(Perse, II, 4)

L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses trésors ; l'ambitieux pour ses victoires et conduite de sa passion ; le voleur l'emploie à son aide pour franchir le hasard [*risque*] et les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ses méchantes entreprises, ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvée à dégosiller [*égorger*] un passant. Au pied de la maison qu'ils vont écheller [*escalader*] ou pétarder [*faire sauter*], ils font leurs prières, l'intention et l'espérance pleine de cruauté, de luxure, d'avarice.

[Les prières] *dont tu rebats les oreilles de Jupiter, dis-les à Staius :*
« Ô Jupiter ! Ô bon Jupiter ! », se récriera-t-il.
Comment Jupiter ne s'invoquerait-t-il pas lui-même [en entendant tes prières] *?*
(Perse, II, 21)

La reine de Navarre, Marguerite, récite [*raconte*] d'un jeune prince, et, encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu assez connaissable [*François Ier*], qu'allant à une assignation amoureuse et coucher avec la femme d'un avocat de Paris, son chemin s'adonnant au travers d'une église, il ne passait jamais en ce lieu saint, allant ou retournant de son entreprise, qu'il ne fît ses prières et oraisons. Je vous laisse à juger, l'âme pleine de ce beau pensement, à quoi il employait la faveur divine ! Toutefois elle allègue cela pour un témoignage de singulière dévotion – mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourrait vérifier que les femmes ne sont guère propres à traiter les matières de la théologie.

Une vraie prière et une religieuse réconciliation de nous à Dieu, elles ne peuvent tomber en une âme impure et soumise lors même à la domination de Satan. Celui qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse qui appellerait la justice à son aide, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en témoignage de mensonge :

nous murmurons tout bas des prières criminelles.
(Lucain, *La Pharsale*, V, 104)

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en évidence les requêtes secrètes qu'ils font à Dieu,

Il n'est pas loisible à chacun,
Au lieu de murmurer et de chuchoter dans le temple,
D'élever la voix et d'exprimer ses vœux tout haut.
(Perse, II, 6)

Voilà pourquoi les pythagoriciens voulaient qu'elles fussent publiques et entendues d'un chacun, afin qu'on ne le requît de chose indécente et injuste, comme celui-là,

à haute voix il dit « Apollon ! »,
Puis il remue les lèvres en craignant d'être entendu :
« Belle Laverne, rends-moi habile à duper,
Accorde-moi les moyens de passer pour juste et homme de bien.
Couvre mes fautes du voile de la nuit et mes larcins d'un nuage. »
(Horace, *Épîtres*, I, 16, 59)

Les dieux punirent gravement les iniques vœux d'Œdipe en les lui octroyant. Il avait prié que ses enfants vidassent par armes entre eux la succession de son État. Il fut si misérable de se voir pris au mot. Il ne faut pas demander que toutes choses suivent notre volonté, mais qu'elles suivent la prudence.

Il semble, à la vérité, que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon, et comme ceux qui emploient les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effets magiciens ; et que nous fassions notre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite de mots, ou de notre contenance que dépende leur effet. Car, ayant l'âme pleine de concupiscence, non touchée de repentance ni d'aucune nouvelle réconciliation envers Dieu, nous lui allons présenter ces paroles que la mémoire prête à notre langue, et espérons en tirer une expiation de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux, ni si favorable que la loi divine ; elle nous appelle à soi, ainsi fautiers et détestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords [*sales*] et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à être à l'avenir. Mais encore, en récompense, la faut-il regarder de bon œil. Encore faut-il recevoir ce pardon avec action de grâces ; et, au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'âme déplaisante de [*rebutée par*] ses fautes et ennemie des passions qui nous ont poussés à l'offenser : « Ni les dieux, ni les gens de bien, dit Platon, n'acceptent le présent d'un méchant. »

Si la main qui a touché l'autel est innocente,
Une victime de prix n'est pas plus agréable aux pénates irrités
Qu'un gâteau sacré et un grain de sel pétillant.
(Horace, *Odes*, III, 23, 17)

CHAPITRE 57

De l'âge

Je ne puis recevoir [*admettre*] la façon de quoi nous établissons la durée de notre vie. Je vois que les sages la raccourcissent bien fort au prix de la commune opinion. « Comment, dit le jeune Caton à ceux qui le voulaient empêcher de se tuer, suis-je à cette heure en âge où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tôt la vie ? » Si [*pourtant*] n'avait-il que quarante-huit ans. Il estimait cet âge-là bien mûr et bien avancé, considérant combien peu d'hommes y arrivent ; et ceux qui s'entretiennent de ce que je ne sais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au-delà, ils le pourraient faire s'ils avaient privilège qui les exemptât d'un si grand nombre d'accidents auxquels chacun de nous est en butte par une naturelle sujétion, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle rêverie est-ce de s'attendre de mourir d'une défaillance de forces que l'extrême vieillesse apporte, et de se proposer ce but à notre durée, vu que c'est l'espèce de mort la plus rare de toutes et la moins en usage ? Nous l'appelons seule « naturelle », comme si c'était contre nature de voir un homme se rompre le cou d'une chute, s'étouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleurésie, et comme si notre condition ordinaire ne nous présentait à tous ces inconvénients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit, à l'aventure, appeler plutôt naturel ce qui est général, commun et universel. Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singulière et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres ; c'est la dernière et extrême sorte de mourir ; plus elle est éloignée de nous, d'autant est-elle moins espérable ; c'est bien la borne au-delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loi de nature a prescrite pour n'être point outrepassée ; mais c'est un sien rare privilège de nous faire durer jusque-là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particulière à un seul en l'espace de deux ou trois siècles, le déchargeant des traverses et difficultés qu'elle a jetées entre deux en cette longue carrière.

Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'âge auquel nous sommes arrivés, c'est un âge auquel peu de gens arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusque-là, c'est signe que nous sommes bien avant. Et, puisque nous avons passé les limites accoutumées, qui [*ce qui*] est la vraie mesure de notre vie, nous ne devons espérer d'aller guère outre. Ayant échappé tant d'occasions de mourir, où nous voyons trébucher le monde, nous devons reconnaître qu'une fortune extraordinaire comme celle-là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit guère durer.

C'est un vice des lois mêmes d'avoir cette fausse imagination ; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens qu'il n'ait vingt-cinq ans ; et à peine conservera-t-il jusqu'alors le maniement de sa vie. Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et déclara qu'il suffisait à ceux qui prenaient charge de judicature d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avaient passé quarante-sept ans des corvées de la guerre ; Auguste les remit à quarante-cinq. De renvoyer les hommes au séjour [*repos*] avant cinquante-cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande appa-

rence. Je serais d'avis qu'on étendît notre vacation et occupation autant qu'on pourrait, pour la commodité publique ; mais je trouve la faute en l'autre côté, de ne nous y embesogner pas assez tôt. Celui-ci avait été juge universel du monde à dix-neuf ans, et veut que, pour juger de la place d'une gouttière, on en ait trente.

Quant à moi, j'estime que nos âmes sont dénouées à vingt ans ce qu'elles doivent être, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront. Jamais âme qui n'ait donné en cet âge arrhes bien évidentes de sa force n'en donna depuis [*après*] la preuve. Les qualités et vertus naturelles enseignent dans ce terme-là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau :

Si l'espine nou pique quand nai,
A pene que pique jamai,
[Si l'épine ne pique quand elle naît,
Il y a chance qu'elle ne pique jamais.]

disent-ils en Dauphiné.

De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma connaissance, de quelque sorte qu'elles soient, je penserais en avoir plus grande part à dénombrer celles qui ont été produites, et aux siècles anciens et au nôtre, avant l'âge de trente ans qu'après ; oui [*y compris*] en la vie de mêmes hommes souvent. Ne le puis-je pas dire en toute sûreté de celle d'Hannibal, et de Scipion son grand adversaire ? La belle moitié de leur vie, ils la vécurent de la gloire acquise en leur jeunesse ; grands hommes, depuis [*après*], au prix de tous les autres, mais nullement au prix d'eux-mêmes.

Quant à moi, je tiens pour certain que, depuis cet âge, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps la science et l'expérience croissent avec la vie ; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et autres parties bien plus nôtres, plus importantes et essentielles se fanent et s'alanguissent.

Un peu plus tard, avec l'affaiblissement du corps
Malmené par la vigoureuse attaque du temps,
Quand nos forces s'émoussent et que nos membres chancellent,
L'intelligence, elle aussi, devient boiteuse,
Le langage délirant, la pensée fuyante.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 451)

Tantôt c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse ; parfois, c'est aussi l'âme ; et en ai assez vu qui ont eu la cervelle affaiblie avant l'estomac et les jambes ; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre [*manifestation cachée*], d'autant est-il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des lois non pas de quoi elles nous laissent trop tard à la besogne, mais de quoi elles nous y emploient trop tard. Il me semble que, considérant la faiblesse de notre vie, et à combien d'écueils ordinaires et naturels elle est exposée, on n'en devrait pas faire si grande part à la naissance, à l'oisiveté et à l'apprentissage.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

De l'inconstance de nos actions

Ceux qui s'exercent à contrôler les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empêchés qu'à les rapiécer et mettre à même lustre [*sous le même jour*] ; car elles se contredisent communément de si étrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de même boutique. Le jeune Marius se trouve tantôt fils de Mars, tantôt fils de Vénus. Le pape Boniface huitième entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion et mourut comme un chien. Et qui croirait que ce fût Néron, cette vraie image de la cruauté, comme on lui présentait à signer, suivant le style [*usage*], la sentence d'un criminel condamné, qui eût répondu : « Plût à Dieu que je n'eusse jamais su écrire ! », tant le cœur lui serrait de condamner un homme à mort ? Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soi-même, que je trouve étrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pièces ; vu que l'irrésolution me semble le plus commun et apparent vice de notre nature, témoin ce fameux verset de Publius le farceur,

Un plan qu'on ne peut modifier est un mauvais plan.
(Publius Syrus, cité par Aulu-Gelle, XVII, 14)

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traits de sa vie ; mais, vu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinion, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mêmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel et, suivant cette image, vont rangeant et interprétant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation [*accusent de mensonge*]. Auguste leur est échappé ; car il se trouve en cet homme une variété d'actions si apparente, soudaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est fait lâcher, entier et indécis, aux plus hardis juges. Je crois des hommes plus mal aisément la constance que toute autre chose, et rien plus aisément que l'inconstance. Qui en jugerait en détail et distinctement pièce à pièce rencontrerait plus souvent à dire vrai.

En toute l'ancienneté [*Antiquité*], il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse. Car, pour la comprendre toute en un mot, dit un ancien, et pour embrasser en une toutes les règles de notre vie, « c'est vouloir et ne vouloir pas toujours même chose ; je ne daignerais, dit-il, ajouter : pourvu que la volonté soit juste ; car, si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit toujours une ». De vrai, j'ai autrefois appris que le vice, ce n'est que dérèglement et faute de mesure, et par conséquent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Démosthène, dit-on, que le commencement de toute vertu, c'est consultation et délibération ; et la fin et perfection, constance. Si par discours [*raisonnement*] nous entreprenions certaine voie, nous la prendrions la plus belle ; mais nul n'y a pensé,

Ce qu'il a demandé, il n'en veut plus ;
Puis il veut de nouveau ce qu'il a laissé.
Il va, flottant sans cesse ; sa vie est une contradiction perpétuelle.
(Horace, *Épîtres*, I, 1, 98)

Notre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de notre appétit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé [*projeté*], nous le changeons tantôt, et tantôt encore retournons sur nos pas ; ce n'est que branle et inconstance,

Nous sommes manœuvrés comme la marionnette qu'animent des muscles étrangers.
[Horace, *Satires*, II, 7, 82)

Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, tantôt doucement, tantôt avec violence, selon que l'eau est ireuse [*coléreuse*] ou bonasse :

ne voit-on pas que l'homme ne sait ce qu'il veut ?
Qu'il erre sans cesse et cherche en vain
À se débarrasser de son fardeau ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1070)

Chaque jour nouvelle fantaisie, et se meuvent nos humeurs avec les mouvements du temps,

Les pensées des hommes sont comme les rayons fécondants du soleil
Dont Jupiter lui-même, leur père, a éclairé la terre.
(Vers de l'*Odyssée* traduits par Cicéron, cités par saint Augustin, *Cité de Dieu*, V, 28)

Nous flottons entre divers avis ; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment.

À qui aurait prescrit et établi certaines lois et certaine police en sa tête, nous verrions tout partout en sa vie reluire une égalité de mœurs, un ordre et une relation infaillibles des unes choses aux autres.

Empédocle remarquait cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnaient aux délices comme s'ils avaient l'endemain à mourir, et bâtissaient comme si jamais ils ne devaient mourir.

Le discours en serait bien aisé à faire, comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche [*touche de clavier*] a tout touché ; c'est une harmonie de sons très accordants qui ne se peut démentir. À nous, au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugements particuliers. Le plus sûr, à mon opinion, serait de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclure autre conséquence.

Pendant les débauches de notre pauvre État, on me rapporta qu'une fille, bien près de là où j'étais, s'était précipitée du haut d'une fenêtre pour éviter la force d'un bélître de soldat, son hôte ; elle ne s'était pas tuée à la chute et, pour redoubler son entreprise, s'était voulu donner d'un couteau par la gorge, mais on l'en avait empêchée, toutefois après s'y être [*qu'elle s'y fut*] bien fort blessée. Elle-même confessait que le soldat ne l'avait encore pressée que de requêtes, sollicitations et présents, mais qu'elle avait eu peur qu'en fin il en vînt à la contrainte. Et là-dessus : les paroles, la contenance et ce sang témoin de sa vertu, à la vraie façon d'une autre Lucrèce. Or j'ai su, à la vérité, qu'avant et depuis

[*après*] elle avait été garce de non si difficile composition. Comme dit le conte : « Tout beau et honnête que vous êtes, quand vous aurez failli votre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en votre maîtresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure. »

Antigonos, ayant pris en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses médecins de le panser d'une maladie longue et intérieure qui l'avait tourmenté longtemps ; et, s'apercevant après sa guérison qu'il allait beaucoup plus froidement aux affaires, lui demanda qui l'avait ainsi changé et encouardi [*rendu craintif*] : « Vous-même, Sire, lui répondit-il, m'ayant déchargé des maux pour lesquels je ne tenais compte de ma vie. »

Le soldat de Lucullus, ayant été dévalisé par les ennemis, fit sur eux, pour se revancher, une belle entreprise. Quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant pris en bonne opinion, l'employait à quelque exploit hasardeux par toutes les plus belles remontrances de quoi il se pouvait aviser,

Avec des mots propres à donner du cœur même à un lâche.
(Horace, Épîtres, II, 2, 36)

« Employez-y, répondit-il, quelque misérable soldat dévalisé »,

tout rustre qu'il était, il répondit :
« Que celui qui a perdu sa bourse aille où tu le souhaites. »
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 39)

et refusa résolument d'y aller.

Quand nous lisons que Mehmed ayant outrageusement rudoyé Hassan, chef de ses janissaires, de ce qu'il voyait sa troupe enfoncée par les Hongrois, et lui se porter lâchement au combat, Hassan alla, pour toute réponse, se ruer furieusement, seul, en l'état qu'il était, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se présenta, où il fut soudain englouti ; ce n'est à l'aventure pas tant justification que ravisement, ni tant sa prouesse naturelle qu'un nouveau dépit.

Celui que vous vîtes hier si aventureux, ne trouvez pas étrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la colère, ou la nécessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette lui avaient mis le cœur au ventre ; ce n'est un cœur ainsi formé par discours [*raison*], ces circonstances le lui ont fermi ; ce n'est pas merveille si le voilà devenu autre par autres circonstances contraires.

Ces variation et contradiction qui se voient en nous, si souples, ont fait que certains nous songent [*imaginent*] deux âmes, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent, chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal, une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple.

Non seulement le vent des accidents me remue, selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moi-même par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement ne se trouve guère deux fois en même état. Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrariétés [*contradictions*] s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux [*timide*], insolent ; chaste, luxurieux ; bavard, taciturne ; laborieux, délicat ; ingénieux [*intelligent*], hébété ; chagrin, débonnaire ; menteur, véritable ; savant, ignorant, et libéral, et avare, et prodigue, tout cela, je le vois en moi d'une certaine manière, selon que je me vire [*tourne*] ; et quiconque s'étudie bien attentivement trouve en soi, voire et en son jugement même, cette volubilité et discordance. Je

n'ai rien à dire de moi, entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange, ni en un mot. *Distinguo* [*Je distingue*] est le plus universel membre de ma logique.

Encore que je sois toujours d'avis de dire du bien le bien, et d'interpréter plutôt en bonne part les choses qui le peuvent être, si est-ce [*toujours est-il*] que l'étrangeté de notre condition porte que nous soyons souvent par le vice même poussés à bien faire, si le bien-faire ne se jugeait par la seule intention. Par quoi un fait courageux ne doit pas conclure un homme vaillant ; celui qui le ferait bien à point, il le ferait toujours, et à toutes occasions. Si c'était une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendrait un homme pareillement résolu à tous accidents, tel seul qu'en compagnie, tel en champ clos qu'en une bataille ; car quoi qu'on dise, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé [*la rue*] et autre au camp [*en campagne*]. Aussi courageusement porterait-il une maladie en son lit qu'une blessure au camp, et ne craindrait non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un même homme donner dans la brèche d'une brave assurance, et se tourmenter après, comme une femme, de la perte d'un procès ou d'un fils.

Quand, étant lâche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté ; quand, étant mou entre les rasoirs des barbiers, il se trouve raide [*ferme*] contre les épées des adversaires, l'action est louable, non pas l'homme.

Plusieurs Grecs, dit Cicéron, ne peuvent voir les ennemis et se trouvent constants aux maladies ; les Cimbres et Celtibériens tout le rebours : *rien de stable qui ne parte d'un principe ferme* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 27).

Il n'est point de vaillance plus extrême en son espèce que celle d'Alexandre ; mais elle n'est qu'en espèce, ni assez pleine partout, et universelle. Tout incomparable qu'elle est, si [*pourtant*] a-t-elle encore ses taches ; qui [*ce qui*] fait que nous le voyons se troubler si éperdument aux plus légers soupçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si véhémente et indiscrète [*démesurée*] injustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi, de quoi il était si fort atteint, porte quelque image de pusillanimité. Et l'excès de la pénitence qu'il fit du meurtre de Clitos est aussi témoignage de l'inégalité de son courage.

Notre fait, ce ne sont que pièces rapportées – *ils méprisent la volupté mais se montrent lâches dans la douleur ; ils dédaignent la gloire mais une mauvaise réputation les accable* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 21) –, et voulons acquérir un honneur à fausses enseignes. La vertu ne veut être suivie que pour elle-même ; et, si on emprunte parfois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussitôt du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'âme en est une fois abreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce. Voilà pourquoi, pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement [*soigneusement*] sa trace ; si la constance ne s'y maintient de son seul fondement – *ayant choisi, après examen, la route à suivre* (Cicéron, *Paradoxes*, V, 1) –, si la variété des occurrences lui fait changer de pas (je dis de voie, car le pas s'en peut ou hâter ou appesantir), laissez-le courre ; celui-là s'en va à vau-le-vent, comme dit la devise de notre Talbot[1].

Ce n'est pas merveille, dit un ancien, que le hasard puisse tant sur nous,

1. Capitaine anglais qui s'illustra en Gascogne et mourut à Castillon, près de Libourne et du château de Montaigne, en 1453.

puisque nous vivons par hasard. À qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulières. Il est impossible de ranger les pièces à qui n'a une forme du total [*tout*] en sa tête. À quoi faire la provision des couleurs à qui ne sait ce qu'il a à peindre ? Aucun ne fait certain [*déterminé*] dessein de sa vie, et n'en délibérons qu'à parcelles. L'archer doit premièrement savoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flèche et les mouvements. Nos conseils [*projets se*] fourvoient, parce qu'ils n'ont pas d'adresse ni de but. Nul vent fait pour celui qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce jugement qu'on fit, pour Sophocle, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques – contre l'accusation de son fils – pour avoir vu l'une de ses tragédies. Ni ne trouve la conjecture des Pariens, envoyés pour réformer les Milésiens, suffisante à la conséquence qu'ils en tirèrent. Visitant l'île, ils remarquaient les terres mieux cultivées et maisons champêtres mieux gouvernées, et, ayant enregistré le nom des maîtres de celles-ci, comme [*quand*] ils eurent fait [*réuni*] l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommèrent ces maîtres-là pour nouveaux gouverneurs et magistrats ; jugeant que, soigneux de leurs affaires privées, ils le seraient des publiques.

Nous sommes tout de lopins, et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment, fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous-même, que de nous à autrui. *Sache qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXX). Puisque l'ambition peut apprendre aux hommes et la vaillance, et la tempérance, et la libéralité, voire et la justice ; puisque l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oisiveté, l'assurance de se jeter si loin du foyer domestique, à la merci des vagues et de Neptune courroucé, dans un frêle bateau, et qu'elle apprend encore la discrétion et la prudence ; et que Vénus même fournit de résolution et de hardiesse la jeunesse encore sous la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs mères,

> *Sous sa conduite* [Vénus], *la jeune fille se glisse entre ses gardiens endormis,*
> *Et seule, dans les ténèbres, va retrouver son amant.*
> (Tibulle, II, 1, 75)

ce n'est pas tour de rassis entendement de nous juger simplement par nos actions de dehors ; il faut sonder jusqu'au-dedans, et voir par quels ressorts se donne le branle ; mais, d'autant que c'est une hasardeuse et haute entreprise, je voudrais que moins de gens s'en mêlassent.

CHAPITRE 2

De l'ivrognerie

Le monde n'est que variété et dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices, et de cette façon l'entendent à l'aventure les stoïciens. Mais, encore qu'ils soient également vices, ils ne sont pas égaux vices. Et que celui qui a franchi de cent pas les limites,

Au-delà et en deçà desquelles ne peut se trouver le bien,
(Horace, *Satires*, I, 1, 107)

ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable ; et que le sacrilège ne soit pire que le larcin d'un chou de notre jardin ;

Non, la raison ne nous persuadera pas
Que voler de jeunes choux dans le jardin voisin
Soit le même crime que piller de nuit le sanctuaire des dieux.
(Horace, *Satires*, I, 3, 115)

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose.

La confusion de l'ordre et mesure des péchés est dangereuse. Les meurtriers, les traîtres, les tyrans y ont trop d'acquêt. Ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel autre ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la dévotion. Chacun pèse sur [*aggrave*] le péché de son compagnon, et élève [*allège*] le sien. Les instructeurs même les rangent souvent mal à mon gré.

Comme Socrate disait que le principal office de la sagesse était distinguer les biens et les maux, nous autres, à qui le meilleur est toujours en vice [*vicieux*], devons dire de même de la science de distinguer les vices, sans laquelle bien exacte le vertueux et le méchant demeurent mêlés et inconnus.

Or l'ivrognerie, entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs, et il y a des vices qui ont je ne sais quoi de généreux [*noble*], s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mêle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse ; celui-ci est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossière nation de celles qui sont aujourd'hui [*Allemagne*] est celle-là seule qui le tient en crédit. Les autres vices altèrent l'entendement ; celui-ci le renverse, et étonne le corps :

quand la force du vin nous a envahis,
La pesanteur gagne les membres, les jambes vacillent,
La langue devient pâteuse, l'esprit embué, le regard vague ;
Ce ne sont plus que cris, hoquets et querelles.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 475)

Le pire état de l'homme, c'est quand il perd la connaissance et gouvernement de soi.

Et en dit-on, entre autres choses, que, comme le moût bouillant dans un vaisseau [*récipient*] pousse à mont [*vers le haut*] tout ce qu'il y a dans le fond,

aussi le vin fait débonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure,

c'est toi qui, dans les joyeux délires de Bacchus,
Dévoiles les soucis des sages et leurs secrètes pensées.
(Horace, *Odes*, III, 21, 14)

Josèphe conte qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis lui avaient envoyé, l'ayant fait boire d'autant [*à qui mieux mieux*]. Toutefois Auguste, s'étant fié à Lucius Pison, qui conquit la Thrace, des plus privées affaires qu'il eût, ne s'en trouva jamais mécompté ; ni Tibère de Cossius, à qui il se déchargeait de tous ses conseils [*projets*], quoique nous les sachions avoir été si fort sujets au vin qu'il en a fallu rapporter souvent du sénat et l'un et l'autre ivres,

Ivre comme d'habitude, les veines gonflées de tout le vin absorbé.
(Virgile, *Bucoliques*, VI, 25)

Et commit-on aussi fidèlement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber le dessein de tuer César, quoiqu'il s'enivrât souvent. D'où il répondit plaisamment : « Que je portasse un tyran, moi qui ne puis porter le vin ! » Nous voyons nos Allemands, noyés dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot [*de passe*] et de leur rang,

il n'est pas facile de les vaincre, même ivres morts,
Tout bégayant et titubant qu'ils soient.
(Juvénal, *Satires*, XV, 47)

Je n'eusse pas cru d'ivresse si profonde, étouffée et ensevelie, si je n'eusse lu ceci dans les histoires : qu'Attale ayant convié à souper, pour lui faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce même sujet, tua depuis Philippe, roi de Macédoine – roi portant par ses belles qualités témoignage de la nourriture [*éducation*] qu'il avait prise en la maison et compagnie d'Épaminondas –, il le fit tant boire qu'il pût abandonner sa beauté insensiblement, comme le corps d'une putain buissonnière, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison.

Et ce que m'apprit une dame que j'honore et prise singulièrement, que, près de Bordeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veuve, de chaste réputation, sentant les premiers ombrages de grossesse, disait à ses voisines qu'elle penserait être enceinte si elle avait un mari. Mais, du jour à la journée croissant l'occasion de ce soupçon, et enfin jusqu'à l'évidence, elle en vint là de faire déclarer au prône de son église que, qui serait consent de [*endosserait*] ce fait en l'avouant, elle promettait de le lui pardonner et, s'il le trouvait bon, de l'épouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardi de cette proclamation, déclara l'avoir trouvée, un jour de fête, ayant bien largement pris son vin, si profondément endormie près de son foyer, et si indécemment, qu'il s'en était pu servir sans l'éveiller. Ils vivent encore mariés ensemble.

Il est certain que l'Antiquité n'a pas fort décrié ce vice. Les écrits mêmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et jusqu'aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser [*s'autoriser*] quelquefois à boire d'autant [*à qui mieux mieux*], et de s'enivrer pour relâcher l'âme :

Dans ce noble combat aussi, la palme, jadis,
Fut, dit-on, enlevée par notre grand Socrate.
(Pseudo-Gallus, I, 47)

Ce censeur et correcteur des autres, Caton, a été reproché de bien boire,

> *On dit aussi de Caton l'Ancien*
> *Qu'il réchauffait souvent sa vertu dans le vin.*
> (Horace, *Odes*, III, 21, 11)

Cyrus, roi tant renommé, allègue entre ses autres louanges, pour se préférer à son frère Artaxerxès, qu'il savait beaucoup mieux boire que lui. Et dans les nations les mieux réglées et policées, cet essai de boire d'autant était fort en usage. J'ai ouï dire à Silvius, excellent médecin de Paris, que, pour garder que les forces de notre estomac ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, les éveiller par cet excès, et les piquer pour les garder de s'engourdir.

Et écrit-on que les Perses, après le vin, consultaient de leurs principales affaires.

Mon goût et ma complexion sont plus ennemis de ce vice que mon discours [*raison*]. Car, outre ce que je captive [*maintiens*] aisément mes croyances sous l'autorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lâche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la société publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous coûte quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice coûte moins à notre conscience que les autres ; outre ce qu'il n'est point de difficile apprêt, ni malaisé à trouver, considération non méprisable.

Un homme avancé en dignité et en âge, entre trois principales commodités qu'il me disait lui rester en la vie, comptait celle-ci. Mais il la prenait mal. La délicatesse y est à fuir et le soigneux triage [*choix*] du vin. Si vous fondez votre volupté à le boire agréable, vous vous obligez à la douleur de le boire parfois désagréable. Il faut avoir le goût plus lâche et plus libre. Pour être bon buveur, il ne faut le palais si tendre. Les Allemands boivent quasi également de tout vin avec plaisir. Leur fin, c'est l'avaler plus que le goûter. Ils en ont bien meilleur marché. Leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la française, à deux repas et modérément, en crainte de sa santé, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu. Il y faut plus de temps et de constance. Les anciens franchissaient des nuits entières à cet exercice, et y attachaient souvent les jours. Et si [*ainsi*], faut dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ai vu un grand seigneur de mon temps, personnage de hautes entreprises et fameux succès, qui, sans effort, et au train de ses repas communs, ne buvait guère moins de cinq lots de vin [*environ quatre litres*] ; et ne se montrait, au partir de là, que trop sage et avisé au dépens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de notre vie, doit en employer plus d'espace. Il faudrait, comme des garçons de boutique et gens de travail, ne refuser nulle occasion de boire et avoir ce désir toujours en tête. Il semble que tous les jours nous raccourcissons l'usage de celui-ci, et qu'en nos maisons, comme j'ai vu en mon enfance, les déjeuners, les ressiners [*soupers*] et les collations fussent bien plus fréquents et ordinaires qu'à présent. Serait-ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement ? Vraiment non. Mais c'est que nous nous sommes beaucoup plus jetés à la paillardise que nos pères. Ce sont deux occupations qui s'entr'empêchent en leur vigueur. Elle a affaibli notre estomac d'une part, et, d'autre part, la sobriété sert à nous rendre plus coints [*galants*], plus damerets [*lascifs*] pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que j'ai entendu faire à mon père de la chasteté de son siècle. C'était à lui d'en dire, étant très avenant, et par art et par nature, à

l'usage des dames. Il parlait peu et bien ; et si [*aussi*] mêlait son langage de quelque ornement des livres vulgaires [*contemporains*], surtout espagnols ; et, entre les espagnols, lui était ordinaire celui qu'ils nomment *Marc Aurèle*. La contenance, il l'avait d'une gravité douce, humble et très modeste. Singulier soin de l'honnêteté et décence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foi [*extraordinaire fidélité*] en ses paroles, et une conscience et religion en général penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout. Pour un homme de petite taille, plein de vigueur et d'une stature droite et bien proportionnée. D'un visage agréable, tirant sur le brun. Adroit et exquis en tous nobles exercices. J'ai vu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il exerçait ses bras pour se préparer à ruer [*lancer*] la barre ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées pour s'alléger au courir et à sauter. Du primesaut [*saut sans élan*] il a laissé en mémoire des petits miracles. Je l'ai vu, par-delà soixante ans, se moquer de nos allégresses, se jeter avec sa robe fourrée sur un cheval, faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guère en sa chambre sans s'élancer trois ou quatre degrés à la fois. Sur mon propos, il disait qu'en toute une province à peine y avait-il une femme de qualité qui fût mal nommée [*eût mauvaise réputation*] ; récitait [*racontait*] des étranges privautés, nommément siennes, avec des honnêtes femmes sans soupçon quelconque. Et, de soi, jurait saintement être venu vierge à son mariage ; et si [*et pourtant*] avait eu fort longue part aux guerres delà les monts [*d'Italie*], desquelles il nous a laissé, de sa main, un papier journal suivant point par point ce qui s'y passa, et pour le public et pour son privé.

Aussi se maria-t-il bien avant en âge, l'an 1528 – qui était son trente-troisième –, retournant d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommodités de la vieillesse, qui ont besoin de quelque appui et rafraîchissement, pourraient m'engendrer avec raison désir de cette faculté ; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous dérobe. La chaleur naturelle, disent les bons compagnons, se prend premièrement aux pieds ; celle-là touche l'enfance. De là elle monte à la moyenne région, où elle se plante longtemps et y produit, selon moi, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle ; les autres voluptés dorment au prix. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle fait sa dernière pose.

Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appétit artificiel et contre nature. Mon estomac n'irait pas jusque-là ; il est assez empêché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoin. Ma constitution est de ne faire cas du boire que pour la suite du manger ; et bois à cette cause le dernier coup quasi toujours le plus grand. Anacharsis s'étonnait que les Grecs bussent sur la fin du repas en plus grands verres qu'au commencement. C'était, comme je le pense, pour la même raison que les Allemands le font, qui commencent alors le combat à boire d'autant [*défi à boire à qui mieux mieux*]. Platon défend aux enfants de boire vin avant dix-huit ans, et avant quarante de s'enivrer ; mais, à ceux qui ont passé les quarante, il ordonne de s'y plaire, et mêler largement en leurs convives [*banquets*] l'influence de Dionysos, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gaieté et la jeunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'âme, comme le fer s'amollit par le feu. Et en ses *Lois* trouve telles assemblées à boire (pourvu qu'il y ait un chef de bande à les contenir et régler) utiles, l'ivresse étant une bonne épreuve, et certaine, de la nature d'un chacun, et en même temps propre à donner

aux personnes d'âge le courage de s'ébaudir en danses et en la musique, choses utiles et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis. Que le vin est capable de fournir à l'âme de la tempérance, au corps de la santé. Toutefois, ces restrictions, en parties empruntées des Carthaginois, lui plaisent : qu'on s'en épargne en expédition de guerre ; que tout magistrat et tout juge s'en abstiennent sur le point d'exécuter leur charge et de consulter des affaires publiques ; qu'on n'y emploie le jour, temps dû à d'autres occupations, ni cette nuit qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hâta sa fin à escient par le breuvage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre dessein [*non intentionnelle*], suffoqua aussi les forces abattues par l'âge du philosophe Arcésilas.

Mais c'est une vieille et plaisante question, si l'âme du sage serait pour se rendre à la force du vin,

Si le vin peut venir à bout d'une sagesse bien trempée ?
(Horace, *Odes*, III, 28, 4)

À combien de vanité nous pousse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus réglée âme du monde n'a que trop à faire à se tenir en pieds et à se garder de ne s'emporter par terre de sa propre faiblesse. De mille, il n'en est pas une qui soit droite et rassise un instant de sa vie ; et se pourrait mettre en doute si, selon sa naturelle condition, elle y peut jamais être. Mais d'y joindre la constance, c'est sa dernière perfection ; je dis quand rien ne la choquerait, ce que mille accidents peuvent faire. Lucrèce, ce grand poète, a beau philosopher et se bander, le voilà rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent-ils qu'une apoplexie n'étourdisse aussi bien Socrate qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom même par la force d'une maladie, et une légère blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme : qu'est-il plus caduc, plus misérable et plus de néant ? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Nous voyons sueur et pâleur envahir le corps, la langue s'embarrasser,
La voix défaillir, la vue se brouiller, les oreilles bourdonner, les membres fléchir,
Et les hommes s'écrouler sous le coup de cette terreur de l'esprit.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 155)

Il faut qu'il cille les yeux au coup qui le menace ; il faut qu'il frémisse, planté au bord d'un précipice, comme un enfant ; nature ayant voulu se réserver ces légères marques de son autorité, inexpugnables à notre raison et à la vertu stoïque, pour lui appendre sa mortalité et notre fadaise. Il pâlit à la peur, il rougit à la honte ; il se plaint à l'estrette [*attaque*] d'une verte colique, sinon d'une voix désespérée et éclatante, au moins d'une voix cassée et enrouée,

Qu'il n'aille pas croire que rien d'humain lui soit étranger.
(Térence, *Le Bourreau de soi-même*, I, 1, 25)

Les poètes, qui feignent tout à leur poste [*guise*], n'osent pas décharger seulement des larmes leurs héros :

Ainsi parle-t-il [Énée] *tout en larmes, et sa flotte cingle à toutes voiles.*
(Virgile, *Énéide*, VI, 1)

Lui [*qu'il lui*] suffise de brider et modérer ses inclinations, car, de les

emporter [*supprimer*], il n'est pas en lui. Celui-là même notre Plutarque, si parfait et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doute si la vertu pouvait donner jusque-là, et si ces personnages n'avaient pas été plutôt agités par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont sujettes à sinistre interprétation, d'autant que notre goût n'advient [*convient*] non plus à ce qui est dessus de lui, qu'à ce qui est au-dessous.

Laissons cette autre secte [*stoïcienne*] faisant expresse profession de fierté. Mais quand, en la secte même estimée la plus molle [*épicurienne*], nous entendons ces vantardises de Métrodore : *Je t'ai devancée, Fortune, et je te tiens ; j'ai fermé tous les accès par où tu pouvais arriver jusqu'à moi* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 9) ; quand Anaxarque, par l'ordonnance de Nicocréon, tyran de Chypre, couché dans un vaisseau [*auge*] de pierre et assommé à coup de mail de fer, ne cesse de dire : « Frappez, rompez, ce n'est pas Anaxarque, c'est son étui que vous pilez » ; quand nous entendons nos martyrs crier au tyran au milieu de la flamme : « C'est assez rôti de ce côté-là, hache-le, mange-le, il est cuit, recommence de l'autre » ; quand nous entendons en Josèphe cet enfant, tout déchiré des tenailles mordantes et percé des alênes d'Antiochus, le défier encore, criant d'une voix ferme et assurée : « Tyran, tu perds temps, me voici toujours à mon aise ; où est cette douleur, où sont ces tourments de quoi tu me menaçais ? N'y sais-tu que ceci ? Ma constance te donne plus de peine que je n'en sens de ta cruauté. Ô lâche bélître, tu te rends et je me renforce. Fais-moi plaindre, fais-moi fléchir, fais-moi rendre, si tu peux ! Donne courage à tes satellites et à tes bourreaux ; les voilà défaillis de cœur, ils n'en peuvent plus. Arme-les, acharne-les » – certes il faut confesser qu'en ces âmes-là il y a quelque altération et quelque fureur, tant sainte soit-elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques : *J'aime mieux être furieux que voluptueux*, mot d'Antisthène (Diogène Laërce, *Vie d'Antisthène*, VI, 3, traduit par Montaigne) ; quand Sextius nous dit qu'il aime mieux être enferré [*perclus*] de la douleur que de la volupté ; quand Épicure entreprend de se faire mignarder à [*caresser par*] la goutte, et, refusant le repos et la santé, que de gaieté de cœur il défie les maux, et, méprisant les douleurs moins âpres, dédaignant les lutter et les combattre, qu'il en appelle et désire des fortes, poignantes et dignes de lui,

> *Parmi ses troupeaux dociles, il appelle de ses vœux*
> *Un sanglier écumant, ou un lion fauve qui descende de la montagne.*
> (Virgile, *Énéide*, IV, 158)

qui ne juge que ce sont boutées [*extravagances*] d'un courage élancé hors de son gîte ? Notre âme ne saurait de son siège atteindre si haut. Il faut qu'elle le quitte et s'élève, et, prenant le frein aux dents, qu'elle emporte et ravisse son homme si loin qu'après il s'étonne lui-même de son fait ; comme, aux exploits de la guerre, la chaleur du combat pousse les soldats généreux souvent à franchir des pas si hasardeux qu'étant revenus à eux ils en transissent d'étonnement [*stupeur*] les premiers ; comme aussi les poètes sont épris souvent d'admiration [*étonnement*] de leurs propres ouvrages et ne reconnaissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carrière. C'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie [*folie*]. Et comme Platon dit que pour néant heurte à la porte de la poésie un homme rassis, aussi dit Aristote qu'aucune âme excellente n'est exempte de mélange de folie. Et a raison d'appeler folie tout élancement, tant louable soit-il, qui surpasse

notre propre jugement et discours. D'autant que, la sagesse, c'est un maniement réglé de notre âme, et qu'elle conduit avec mesure et proportion, et s'en répond [*et la maîtrise*].

Platon argumente ainsi, que la faculté de prophétiser est au-dessus de nous ; qu'il nous faut être hors de nous quand nous la traitons ; il faut que notre prudence soit offusquée [*obscurcie*] ou par le sommeil ou par quelque maladie, ou enlevée par un ravissement céleste.

CHAPITRE 3

Coutume de l'île de Céa

Si philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je fais, doit être douter. Car c'est aux apprentis à enquérir et à débattre, et au cathédrant [*professeur*] de résoudre. Mon cathédrant, c'est l'autorité de la volonté divine, qui nous règle sans contredit et qui a son rang au-dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippe étant entré à main armée au Péloponnèse, quelqu'un disait à Damidas que les Lacédémoniens auraient beaucoup à souffrir s'ils ne se remettaient en sa grâce : « Eh, poltron ! répondit-il, que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort ? » On demandait aussi à Agis comment un homme pourrait vivre libre : « Méprisant, dit-il, le mourir. »

Ces propositions et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos sonnent évidemment quelque chose au-delà d'attendre patiemment la mort quand elle nous vient. Car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort même. Témoin cet enfant lacédémonien pris par Antigonos et vendu pour serf, lequel pressé par son maître de s'employer à quelque service abject : « Tu verras, dit-il, qui tu as acheté ; ce me serait honte de servir, ayant la liberté si à main. » Et ce disant, se précipita du haut de la maison. Antipater menaçant âprement les Lacédémoniens pour les ranger à certaine sienne demande : « Si tu nous menaces de pis que la mort, répondirent-ils, nous mourrons plus volontiers. » Et à Philippe leur ayant écrit qu'il empêcherait toutes leurs entreprises : « Quoi ! nous empêcheras-tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dit : que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut, et que le présent que nature nous ait fait le plus favorable, et qui nous ôte tout moyen de nous plaindre de notre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, et cent mille issues. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faute, comme répondit Boiocatus aux Romains. Pourquoi te plains-tu de ce monde ? Il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lâcheté en est cause ; à mourir il ne reste que le vouloir :

La mort est partout, Dieu y a fort bien veillé.
À l'homme, tout le monde peut ravir la vie, mais pas la mort,
Car mille voies vers elle nous restent ouvertes.
(Sénèque, *Thébaïde*, I, 1, 151)

Et ce n'est pas la recette à une seule maladie : la mort est la recette à tous maux. C'est un port très assuré, qui n'est jamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre ; qu'il coure au-devant de son jour, ou qu'il l'attende : d'où qu'il vienne, c'est toujours le sien ; en quelque lieu que le filet [*fil*] se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée [*écheveau*]. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie dépend de la volonté d'autrui ; la mort de la nôtre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs qu'en celle-là. La réputation ne touche pas une telle entreprise, c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de

mourir en est à dire [*fait défaut*]. Le commun train de la guérison se conduit aux dépens de la vie ; on nous incise, on nous cautérise, on nous détranche les membres, on nous soustrait l'aliment et le sang ; un pas plus outre, nous voilà guéris tout à fait. Pourquoi n'est la veine du gosier autant à notre commandement que la médiane [*veine où se pratique la saignée*] ? Aux plus fortes maladies les plus forts remèdes. Servius le grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison et de tuer ses jambes. Qu'elles fussent podagriques à leur poste [*guise*], pourvu que ce fût sans sentiment [*sensation*] ! Dieu nous donne assez de congé quand il nous met en tel état que le vivre nous est pire que le mourir.

C'est faiblesse de céder aux maux, mais c'est folie de les nourrir.

Les stoïciens disent que c'est vivre convenablement [*conformément*] à nature, pour le sage, de se départir de [*quitter*] la vie, encore qu'il soit en plein heur, s'il le fait opportunément ; et au fou de maintenir sa vie, encore qu'il soit misérable, pourvu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent être selon nature.

Comme je n'offense les lois qui sont faites contre les larrons quand j'emporte le mien [*dérobe mon bien*] et que je me coupe ma bourse, ni des boutefeux [*incendiaires*] quand je brûle mon bois : aussi ne suis-je tenu aux lois faites contre les meurtriers pour m'avoir ôté ma vie.

Hégésias disait que, comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort devait dépendre de notre élection.

Et Diogène, rencontrant le philosophe Speusippe, affligé de longue hydropisie, se faisant porter en litière, qui lui écria : « Le bon salut ! Diogène. – À toi, point de salut, répondit-il, qui souffre le vivre étant en tel état. »

De vrai, quelque temps après, Speusippe se fit mourir, ennuyé d'une si pénible condition de vie.

Cela ne s'en va pas sans contraste [*débat*]. Car plusieurs tiennent que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde sans le commandement exprès de celui qui nous y a mis ; et que c'est à Dieu, qui nous a ici envoyés non pour nous seulement, mais pour sa gloire et service d'autrui, de nous donner congé quand il lui plaira, non à nous de le prendre ; que nous ne sommes pas nés pour nous, mais aussi pour notre pays ; les lois nous redemandent compte de nous pour leur intérêt, et ont action d'homicide contre nous ; autrement, comme déserteurs de notre charge, nous sommes punis et en celui-ci et en l'autre monde :

Tout près de là, on voit, accablés de tristesse,
Les justes qui se sont donné la mort de leur propre main,
Qui, haïssant la lumière, ont précipité leur âme aux enfers.
(Virgile, *Énéide*, VI, 434)

Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre, et plus d'épreuve de fermeté en Régulus qu'en Caton. C'est l'indiscrétion [*précipitation*] et l'impatience qui nous hâtent le pas. Nuls accidents ne font tourner le dos à la vive vertu ; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment. Les menaces des tyrans, les géhennes [*tortures*] et les bourreaux l'animent et la vivifient :

Comme l'yeuse, que la hache élague
Dans la sombre forêt de l'Algide fertile,
Malgré blessures et pertes,

Tire du fer même vigueur et force.
(Horace, *Odes*, IV, 4, 57)

Et comme dit l'autre :

Non, père, la vertu ne consiste pas, comme tu le penses,
À craindre la vie, mais à faire face aux grands malheurs
Sans tourner le dos ni reculer.
(Sénèque, *Thébaïde*, I, 190)

C'est facile, dans l'adversité, de mépriser la mort ;
Il y a plus de courage à supporter le malheur.
(Martial, *Épigrammes*, XI, 56, 15)

C'est le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour éviter les coups de la fortune. Elle ne rompt son chemin et son train pour orage qu'il fasse,

Que l'univers s'écroule en éclats,
Ses ruines la frapperont sans l'effrayer.
(Horace, *Odes*, III, 3, 7)

Le plus communément, la fuite d'autres inconvénients nous pousse à celui-ci ; voire quelquefois la fuite de la mort fait que nous y courons,

Je pose la question : mourir par peur de mourir, n'est-ce point folie ?
(Martial, *Épigrammes*, II, 80, 2)

comme ceux qui, de peur du précipice, s'y lancent eux-mêmes :

la peur d'un malheur à venir
En a précipité plus d'un dans des périls extrêmes.
Le plus brave est celui qui,
Prêt à affronter le danger qui se présente,
Est prêt, aussi, à l'éviter s'il le peut.
(Lucain, *La Pharsale*, VII, 104)

Par crainte de la mort,
On en vient à haïr la vie, à haïr la lumière ;
Désespéré, on hâte sa propre mort,
Sans voir que cette crainte est la source des maux.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 79)

Platon, en ses *Lois*, ordonne sépulture ignominieuse à celui qui a privé son plus proche et plus ami – savoir est : soi-même – de la vie et du cours des destinées, non contraint par jugement public, ni par quelque triste et inévitable accident de fortune, ni par une honte insupportable, mais par lâcheté et faiblesse d'une âme craintive. Et l'opinion qui dédaigne notre vie, elle est ridicule. Car enfin, c'est notre être, c'est notre tout. Les choses qui ont un être plus noble et plus riche peuvent accuser le nôtre, mais c'est contre nature que nous nous méprisons et mettons nous-mêmes à nonchaloir [*nous nous négligeons*] ; c'est une maladie particulière, et qui ne se voit en aucune autre créature, de se haïr et dédaigner. C'est de pareille vanité que nous désirons être autre chose que ce que nous sommes. Le fruit d'un tel désir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit et s'empêche en soi. Celui qui désire d'être fait, d'un homme, ange, il ne fait

rien pour lui, il n'en vaudrait de rien mieux. Car, n'étant plus, qui se réjouira et ressentira de cet amendement pour lui ?

> *Car pour éprouver du malheur, de la souffrance,*
> *Il faut vivre dans le moment même où se produit ce malheur.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 874)

La sécurité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apportent aucune commodité. Pour néant évite la guerre celui qui ne peut jouir de la paix ; et pour néant fuit la peine qui n'a de quoi savourer le repos.

Entre ceux du premier avis, il y a eu grand doute sur ce : quelles occasions sont assez justes pour faire entrer un homme en ce parti de se tuer ? Ils appellent cela : *sortie raisonnable*. Car, quoiqu'ils disent qu'il faut souvent mourir pour causes légères, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont guère fortes, si [*encore*] y faut-il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours [*déraisonnables*] qui ont poussé non des hommes particuliers seulement, mais des peuples à se défaire. J'en ai allégué par ci-devant [*plus haut*] des exemples ; et nous lisons en outre, des vierges milésiennes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendaient les unes après les autres, jusqu'à ce que le magistrat y pourvût, ordonnant que celles qui se trouveraient ainsi pendues fussent traînées du même licol, toutes nues, par la ville. Quand Thréicion prêche Cléomène de se tuer pour le mauvais état de ses affaires, et, ayant fui la mort plus honorable en la bataille qu'il venait de perdre, d'accepter cette autre qui lui est seconde en honneur, et ne donner point loisir au victorieux de lui faire souffrir ou une mort, ou une vie honteuse, Cléomène, d'un courage lacédémonien et stoïque, refuse ce conseil comme lâche et efféminé. C'est une recette, dit-il, qui ne me peut jamais manquer, et de laquelle il ne se faut servir tant qu'il y a un doigt d'espérance de reste ; que le vivre est quelquefois constance et vaillance ; qu'il veut que sa mort même serve à son pays, et en veut faire un acte d'honneur et de vertu. Thréicion se crut [*crut en lui-même*] dès lors et se tua. Cléomène en fit aussi autant depuis [*après*] ; mais ce fut après avoir essayé le dernier point de la fortune. Tous les inconvénients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les éviter.

Et puis, y ayant tant de soudains changements aux choses humaines, il est malaisé à juger à quel point nous sommes justement au bout de notre espérance :

> *Même vaincu dans l'arène cruelle, le gladiateur espère encore,*
> *Alors que la foule le menace en tournant le pouce.*
> (Vers attribués à Pentadius, cités par Jusre Lipse, *Saturnales*)

Toutes choses, dit un mot ancien, sont espérables à un homme pendant qu'il vit. « Oui mais, répond Sénèque, pourquoi aurais-je plutôt en la tête cela : que la fortune peut toutes choses pour celui qui est vivant, que ceci : que fortune ne peut rien sur celui qui sait mourir ? » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXX). On voit Josèphe engagé en un si apparent danger et si prochain, tout un peuple s'étant élevé contre lui, que, par discours [*raison*], il n'y pouvait avoir aucune ressource ; toutefois, étant, comme il dit, conseillé sur ce point par un de ses amis de se défaire, bien lui servit de s'opiniâtrer encore en l'espérance ; car la fortune contourna [*détourna*], outre toute raison humaine, cet accident, si [*si bien*] qu'il s'en vit délivré sans aucun inconvénient. Et Cassius et Brutus, au contraire, achevèrent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils étaient pro-

tecteurs, par la précipitation et témérité de quoi ils se tuèrent avant le temps et l'occasion. J'ai vu cent lièvres se sauver sous la dent des lévriers. *Tel a survécu à son bourreau* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XIII).

Le temps, si divers dans son cours inconstant,
A rétabli bien des destins. Et souvent la fortune se plaît
À remettre en lieu sûr ceux qu'elle avait défaits.
(Virgile, *Énéide*, XI, 425)

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles éviter on ait droit de se tuer : la plus âpre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue ; Sénèque, celles seulement qui ébranlent pour longtemps les offices de l'âme.

Pour éviter une pire mort, il y en a qui sont d'avis de la prendre à leur poste [*guise*]. Damocrite, chef des Étoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen de nuit d'échapper. Mais, suivi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'épée au travers le corps.

Antinoüs et Théodote, leur ville d'Épire réduite à l'extrémité par les Romains, furent d'avis au peuple de se tuer tous ; mais le conseil [*décision*] de se rendre plutôt ayant gagné, ils allèrent chercher la mort, se ruant sur les ennemis, en intention de frapper, non de se couvrir.

L'île de Gozzo forcée par les Turcs, il y a quelques années, un Sicilien qui avait deux belles filles prêtes à marier les tua de sa main, et leur mère après qui accourut à leur mort. Cela fait, sortant en rue avec une arbalète et une arquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approchèrent de sa porte, et puis, mettant l'épée au poing, s'alla mêler furieusement, où il fut soudain enveloppé et mis en pièces, se sauvant ainsi du servage après en avoir délivré les siens.

Les femmes juives, après avoir fait circoncire leurs enfants, s'allaient précipiter avec eux, fuyant la cruauté d'Antiochus.

On m'a conté qu'un prisonnier de qualité étant en nos conciergeries, ses parents, avertis qu'il serait certainement condamné, pour éviter la honte de telle mort apostèrent un prêtre pour lui dire que le souverain remède de sa délivrance était qu'il se recommandât tel saint, avec tel et tel vœu, et qu'il fût huit jours sans prendre aucun aliment, quelque défaillance et faiblesse qu'il sentît en soi. Il l'en crut et, par ce moyen, se défit sans y penser de sa vie et du danger.

Scribonia, conseillant Libon, son neveu, de se tuer plutôt que d'attendre la main de la justice, lui disait que c'était proprement faire l'affaire d'autrui que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendraient chercher trois ou quatre jours après, et que c'était servir ses ennemis de garder son sang pour leur en faire curée.

Il se lit dans la Bible que Nicanor, persécuteur de la Loi de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Rasias, surnommé pour l'honneur de sa vertu le Père aux juifs, comme ce bon homme n'y vit plus d'ordre, sa porte brûlée, ses ennemis prêts à le saisir, choisissant de mourir généreusement plutôt que de venir entre les mains des méchants et de se laisser mâtiner [*traiter comme un chien*] contre l'honneur de son rang, qu'il se frappa de son épée ; mais le coup, pour [*à cause de*] la hâte, n'ayant pas été bien asséné, il courut se précipiter du haut d'un mur au travers de la troupe, laquelle s'écartant et lui faisant place, il chut droitement sur la tête. Ce néanmoins, se sentant encore quelque reste de

vie, il ralluma son courage et, s'élevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et faussant [*fendant*] la presse, donna jusqu'à certain rocher coupé et précipiteux [*donnant à pic sur un précipice*] où, n'en pouvant plus, il prit, par l'une de ses plaies, à deux mains ses entrailles, les déchirant et froissant, et les jeta à travers les poursuivants, appelant sur eux et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon avis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement mêlé parmi ; et, à cette cause, le dissentiment [*refus de la femme*] n'y peut être assez entier, et semble que la force soit mêlée à quelque volonté [*la violence rencontre un consentement*]. Pélagia et Sophronia toutes deux canonisées, celle-là se précipita dans la rivière avec sa mère et ses sœurs pour éviter la force de quelques soldats, et celle-ci se tua aussi pour éviter la force de Maxence l'empereur. L'histoire ecclésiastique a en révérence plusieurs tels exemples de personnes dévotes qui appelèrent la mort à garant contre les outrages que les tyrans préparaient à leur conscience.

Il nous sera à l'aventure honorable, aux siècles à venir, qu'un savant auteur de ce temps, et notamment parisien [*Henri Estienne*], se mette en peine de persuader aux dames de notre siècle de prendre plutôt tout autre parti que d'entrer en l'horrible conseil [*dessein*] d'un tel désespoir. Je suis marri qu'il n'a su, pour mêler à ses contes, le bon mot que j'appris, à Toulouse, d'une femme passée par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué, disait-elle, qu'au moins une fois en ma vie je m'en suis soûlée sans péché ! »

À la vérité, ces cruautés ne sont pas dignes de la douceur française ; aussi, Dieu merci, notre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon avertissement ; suffit qu'elles disent nenni en le faisant, suivant la règle du bon Marot.

L'Histoire est toute pleine de ceux qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse.

Lucius Aruntius se tua pour, disait-il, fuir et l'avenir et le passé.

Granius Silvanus et Statius Proximus, après être pardonnés par Néron, se tuèrent, ou pour ne vivre de la grâce d'un si méchant homme, ou pour n'être en peine une autre fois d'un second pardon, vu sa facilité aux soupçons et accusations à l'encontre des gens de bien.

Spargapizès, fils de la reine Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la première faveur que Cyrus lui fit de le faire détacher, n'ayant prétendu autre fruit de sa liberté que de venger sur soi la honte de sa prise.

Bogès, gouverneur en Éion de la part du roi Xerxès, assiégé par l'armée des Athéniens sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner sûrement [*en sécurité*] en Asie avec sa chevance [*ses biens*], impatient [*ne supportant*] de survivre à la perte de ce que son maître lui avait donné en garde ; et, après avoir défendu jusqu'à l'extrémité sa ville, n'y restant plus que [*de quoi*] manger, jeta premièrement en la rivière Strymon tout l'or et tout ce de quoi il lui sembla l'ennemi pouvoir faire plus de butin. Et puis, ayant ordonné allumer un grand bûcher, et égosiller femme, enfants, concubines et serviteurs, les mit dans le feu, et puis soi-même.

Ninachetuen, seigneur indien, ayant senti le premier vent de la délibération du vice-roi portugais de le déposséder, sans aucune cause apparente, de la charge qu'il avait en Malacca, pour la donner au roi de Campar, prit à part soi cette résolution : il fit dresser un échafaud plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance. Et puis, s'étant

vêtu d'une robe de drap d'or, chargée de quantité de pierreries de haut prix, sortit en rue et, par des degrés, monta sur l'échafaud, en un coin duquel il y avait un bûcher de bois aromatiques allumé. Le monde accourut voir à quelle fin ces préparatifs inaccoutumés. Ninachetuen remontra, d'un visage hardi et mal content, l'obligation que la nation portugaise lui avait ; combien fidèlement il avait versé [*s'était comporté*] en sa charge ; qu'ayant si souvent témoigné pour autrui, les armes en main, que, l'honneur lui étant de beaucoup plus cher que la vie, il n'était pas pour en abandonner le soin pour soi-même ; que, sa fortune lui refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on lui voulait faire, son courage au moins lui ordonnait de s'en ôter le sentiment et de servir de fable au peuple, et de triomphe à des personnes qui valaient moins que lui. Ce disant, il se jeta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxéa, femme de Labéon, pour encourager leurs maris à éviter les dangers qui les pressaient, auxquels elles n'avaient part que par l'intérêt de l'affection conjugale, engagèrent volontairement la vie pour leur servir, en cette extrême nécessité, d'exemple et de compagnie.

Ce qu'elles firent pour leurs maris, Coccéius Nerva le fit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour. Ce grand jurisconsulte, florissant en santé, en richesses, en réputation, en crédit près de l'empereur, n'eut autre cause de se tuer que la compassion du misérable état de la chose publique [*république*] romaine.

Il ne se peut rien ajouter à la délicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste, ayant découvert qu'il avait éventé un secret important qu'il lui avait confié, un matin qu'il le vint voir, lui en fit une maigre mine. Il s'en retourna au logis plein de désespoir, et dit tout piteusement à sa femme qu'étant tombé en ce malheur il était résolu de se tuer. Elle, tout franchement : « Tu ne feras que raison, vu qu'ayant assez souvent expérimenté l'incontinence de ma langue tu ne t'en es point donné de garde. Mais laisse, que je me tue la première. » Et, sans autrement marchander, se donna d'une épée dans le corps.

Vibius Virius, désespéré du salut de sa ville [*Capoue*] assiégée par les Romains, et de leur miséricorde, en la dernière délibération de leur sénat, après plusieurs remontrances employées à cette fin, conclut que le plus beau était d'échapper à la fortune par leurs propres mains. Les ennemis les en auraient en honneur, et Hannibal sentirait combien fidèles amis il aurait abandonnés. Conviant ceux qui approuveraient son avis d'aller prendre un bon souper qu'on avait dressé chez lui, où, après avoir fait bonne chère, ils boiraient ensemble de ce qu'on lui présenterait : « Breuvage qui délivrera nos corps des tourments, nos âmes des injures, nos yeux et nos oreilles du sentiment de tant de vilains maux que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs très cruels, et offensés. J'ai, disait-il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jeter dans un bûcher, au-devant de mon huis, quand nous serons expirés. » Assez [*beaucoup*] approuvèrent cette haute résolution, peu l'imitèrent. Vingt-sept sénateurs le suivirent et, après avoir essayé d'étouffer dans le vin cette fâcheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets ; et, s'entr'embrassant après avoir en commun déploré le malheur de leur pays, les uns se retirèrent en leurs maisons, les autres s'arrêtèrent pour être enterrés dans le feu de Vibius avec lui. Et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effet du poison, que certains furent à une heure près de voir les ennemis dans Capoue, qui fut emportée le lendemain, et d'encourir les misères qu'ils avaient si chèrement fuies.

Tauréa Jubellius, un autre citoyen de là, le consul Fulvius retournant de cette

honteuse boucherie qu'il avait faite de deux cent vingt-cinq sénateurs, le rappela fièrement par son nom et, l'ayant arrêté : « Commande, fit-il, qu'on me massacre aussi après tant d'autres, afin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toi. » Fulvius le dédaignant comme insensé (aussi que sur l'heure il venait de recevoir lettres de Rome contraires à l'inhumanité de son exécution qui lui liaient les mains), Jubellius continua : « Puisque mon pays pris, mes amis morts et, ayant de ma main occis ma femme et mes enfants pour les soustraire à la désolation de cette ruine, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse. » Et, tirant un glaive qu'il avait caché, s'en donna au travers la poitrine, tombant renversé, mourant, aux pieds du consul.

Alexandre assiégeait une ville aux Indes ; ceux de dedans, se trouvant pressés, se résolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embrasèrent universellement tous, avec leur ville, en dépit de son humanité [*bienveillance*]. Nouvelle guerre : les ennemis combattaient pour les sauver, eux pour se perdre, et faisaient pour garantir leur mort toutes les choses qu'on fait pour garantir sa vie.

Astapa, ville d'Espagne, se trouvant faible de murs et de défenses pour soutenir les Romains, les habitants firent un amas de leurs richesses et meubles en la place, et, ayant rangé au-dessus de ce monceau les femmes et les enfants et l'ayant entouré de bois et matière propre à prendre feu soudainement, et laissé cinquante jeunes hommes d'entre eux pour l'exécution de leur résolution, firent une sortie où, suivant leur vœu, à faute de pouvoir vaincre, ils se firent tous tuer. Les cinquante, après avoir massacré toute âme vivante éparse par leur ville et mis le feu en ce monceau, s'y lancèrent aussi, finissant leur généreuse liberté en un état insensible [*la mort*] plutôt que douloureux et honteux, et montrant aux ennemis que, si fortune l'eût voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur ôter la victoire, comme ils avaient eu de la leur rendre et frustratoire, et hideuse, voire et mortelle à ceux qui, amorcés par la lueur de l'or coulant dans cette flamme, s'en étant approchés en bon nombre, y furent suffoqués et brûlés, le reculer leur étant interdit par la foule qui les suivait.

Les Abidéens, pressés par Philippe, se résolurent de même. Mais, étant pris de trop court, le roi, ayant horreur de voir la précipitation téméraire de cette exécution (les trésors et les meubles qu'ils avaient diversement condamnés au feu et au naufrage saisis), retirant ses soldats, leur concéda trois jours à se tuer à l'aise, lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au-delà de toute hostile cruauté [*dépassant la cruauté des ennemis*] ; et ne s'en sauva une seule personne qui eût pouvoir sur soi.

Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus âpres d'autant que l'effet en est plus universel. Elles le sont moins que séparées [*individuelles*] : ce que le discours ne ferait en chacun, il le fait en tous, l'ardeur de la société ravisant les particuliers jugements.

Les condamnés qui attendaient l'exécution, du temps de Tibère, perdaient leurs biens et étaient privés de sépulture ; ceux qui l'anticipaient en se tuant eux-mêmes étaient enterrés et pouvaient faire testament.

Mais on désire aussi quelquefois la mort pour l'espérance d'un plus grand bien. « Je désire, dit saint Paul, être dissous pour être avec Jésus-Christ » ; et : « Qui me déprendra de ces liens ? ».

Cléombrotos Ambraciota, ayant lu le *Phédon* de Platon, entra en si grand

appétit de la vie à venir que, sans autre occasion, il s'alla précipiter en la mer. Par où il apparaît combien improprement nous appelons désespoir cette dissolution volontaire à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de jugement.

Jacques du Chastel, évêque de Soissons, au voyage d'outre-mer [*croisade*] que fit saint Louis, voyant le roi et toute l'armée en train de revenir en France laissant les affaires de la religion imparfaites, prit résolution de s'en aller plutôt en paradis. Et, ayant dit adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pièces.

En certain royaume de ces nouvelles terres [*Amériques*], au jour d'une solennelle procession auquel l'idole qu'ils adorent est promenée en public sur un char de merveilleuse [*extraordinaire*] grandeur, outre ce qu'il se voit plusieurs se détaillant les morceaux de leur chair vive à lui offrir, il s'en voit nombre d'autres se prosternant au milieu de la place, qui se font moudre et briser sous les roues, pour en acquérir après leur mort vénération de sainteté, qui leur est rendue.

La mort de cet évêque, les armes au poing, a de la générosité [*noblesse*] plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices [*gouvernements*] qui se sont mêlées de régler la justice et opportunité des morts volontaires. En notre Marseille, il se gardait, au temps passé, du venin [*poison*] préparé avec de la ciguë, aux dépens publics, pour ceux qui voudraient hâter leurs jours, ayant premièrement approuvé aux Six-Cents – qui était leur sénat – les raisons de leur entreprise ; et n'était loisible autrement que par congé [*autorisation*] du magistrat et par occasions légitimes de mettre la main sur soi.

Cette loi était encore ailleurs. Sextus Pompée, allant en Asie, passa par l'île de Céa de Nègrepont. Il advint de fortune [*par hasard*], pendant qu'il y était, comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compagnie, qu'une femme de grande autorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoi elle était résolue de finir sa vie, pria Pompée d'assister à sa mort pour la rendre plus honorable : ce qu'il fit ; et, ayant longtemps essayé, pour néant, à force d'éloquence qui lui était merveilleusement à main, et de persuasion, de la détourner de ce dessein, souffrit enfin qu'elle se contentât. Elle avait passé quatre-vingt-dix ans en très heureux état d'esprit et de corps, mais alors, couchée sur son lit mieux paré que de coutume, et appuyée sur le coude : « Les dieux, dit-elle, ô Sextus Pompée, et plutôt ceux que je laisse que ceux que je vais trouver, te sachent gré de quoi tu n'as dédaigné d'être et conseiller de ma vie, et témoin de ma mort ! De ma part, ayant toujours essayé [*éprouvé*] le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en fasse voir un contraire, je m'en vais d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon âme, laissant de moi deux filles et une légion de neveux [*petits-enfants*]. » Cela fait, ayant prêché et enhorté [*exhorté*] les siens à l'union et à la paix, leur ayant départi [*partagé*] ses biens et recommandé les dieux domestiques à sa fille aînée, elle prit d'une main assurée la coupe où était le venin, et, ayant fait ses vœux à Mercure, et les prières de la conduire en quelque heureux siège [*séjour*] en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage. Or entretint-elle la compagnie du progrès de son opération, et comme les parties de son corps se sentaient saisies de froid l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'ayant dit enfin qu'il arrivait au cœur et aux entrailles elle appela ses filles pour lui faire [*qu'on lui fît*] le dernier office et lui clore les yeux.

Pline récite [*raconte*] de certaine nation hyperborée, qu'en celle-ci, pour [*grâce*

à] la douce température de l'air, les vies ne finissent communément que par la propre volonté des habitants ; mais, qu'étant las et soûls de vivre, ils ont en coutume, au bout d'un long âge, après avoir fait bonne chère, se précipiter en la mer du haut d'un certain rocher destiné à ce service.

La douleur insupportable et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE 4

À demain les affaires

Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français, non seulement pour la naïveté [*naturel*] et pureté du langage, en quoi il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son savoir, ayant pu développer si heureusement un auteur [*Plutarque*] si épineux et ferré (car, on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au grec, mais je vois un sens si beau, si bien joint et entretenu partout en sa traduction que, ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'auteur, ou, ayant par longue conversation [*fréquentation*] planté vivement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne lui a au moins rien prêté qui le démente ou qui le dédie) ; mais surtout je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne et si à propos pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants étions perdus si ce livre ne nous eût relevés du bourbier. Sa merci [*grâce à lui*] ! nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école ; c'est notre bréviaire. Si ce bon homme vit, je lui résigne [*assigne*] Xénophon pour en faire autant ; c'est une occupation plus aisée, et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis, je ne sais comment, il me semble, quoiqu'il se démêle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutefois son style est plus chez soi quand il n'est pas pressé [*gêné*] et qu'il roule à son aise.

J'étais à cette heure sur ce passage où Plutarque dit de soi-même que Rusticus, assistant à une sienne déclamation à Rome, y reçut un paquet de la part de l'empereur et temporisa de l'ouvrir jusqu'à ce que tout fût fait : en quoi (dit-il) toute l'assistance loua singulièrement la gravité de ce personnage. De vrai, étant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles qui nous fait avec tant d'indiscrétion [*impudence*] et d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter [*décacheter*] soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus ; et pouvait encore y joindre la louange de sa civilité et courtoisie de n'avoir voulu interrompre le cours de sa déclamation. Mais je fais doute qu'on le puisse louer de prudence ; car, recevant à l'imprévu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvait bien advenir que le différer à les lire eût été d'un grand préjudice.

Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche évidemment de ma complexion, et en laquelle j'ai vu plusieurs hommes si extrêmes que, trois ou quatre jours après, on retrouvait encore en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avait envoyées.

Je n'en ouvris jamais non seulement de celles qu'on m'eût commises [*confiées*], mais de celles mêmes que la fortune [*hasard*] m'eût fait passer par les mains ; et fais conscience si mes yeux dérobent par mégarde quelque connaissance des lettres d'importance qu'il lit, quand je suis à côté d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins dans les affaires d'autrui.

Du temps de nos pères, monsieur de Boutières pensa perdre Turin pour, étant

en bonne compagnie à souper, avoir remis à lire un avertissement qu'on lui donnait des trahisons qui se dressaient contre cette ville, où il commandait. Et ce même Plutarque m'a appris que Jules César se fût sauvé si, allant au sénat le jour qu'il y fut tué par les conjurés, il eût lu un mémoire qu'on lui présenta. Et fait aussi le conte d'Archias, tyran de Thèbes, que, le soir avant l'exécution de l'entreprise que Pélopidas avait faite de le tuer pour remettre son pays en liberté, il lui fut écrit par un autre Archias, athénien, de point en point ce qu'on lui préparait, et que, ce paquet lui ayant été rendu pendant son souper, il remit à l'ouvrir, disant ce mot qui, depuis, passa en proverbe en Grèce : « À demain les affaires. »

Un sage homme peut, à mon opinion, pour l'intérêt d'autrui comme pour ne rompre indécemment compagnie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer une autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on lui apporte de nouveau ; mais, pour son intérêt ou plaisir particulier, même s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son dîner, voire ni son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement était à Rome la place consulaire, qu'ils appelaient, la plus honorable à table, pour être plus à délivre [*à portée*] et plus accessible à ceux qui surviendraient pour entretenir celui qui y serait assis. Témoignage que, pour être à table, ils ne se départaient pas de l'entremise d'autres affaires et survenances.

Mais, quand tout est dit, il est malaisé dans les actions humaines de donner règle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droit.

CHAPITRE 5

De la conscience

Voyageant un jour, mon frère, sieur de La Brosse, et moi, durant nos guerres civiles, nous rencontrâmes un gentilhomme de bonne façon. Il était du parti contraire au nôtre, mais je n'en savais rien car il se contrefaisait autre ; et le pis de ces guerres, c'est que les cartes sont si mêlées – votre ennemi n'étant distingué d'avec vous d'aucune marque apparente, ni de langage, ni de port, nourri en mêmes lois, mœurs et même air – qu'il est malaisé d'y éviter confusion et désordre. Cela me faisait craindre à moi-même de rencontrer nos troupes en lieu où je ne fusse connu, pour n'être en peine [*obligé*] de dire mon nom, et de pis à l'aventure. Comme il m'était autrefois advenu : car en un tel mécompte je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua-t-on misérablement, entre autres, un page gentilhomme italien que je nourrissais [*élevais*] soigneusement, et fut éteinte en lui une très belle enfance, et pleine de grande espérance. Mais celui-ci [*le gentilhomme de bonne façon*] en avait une frayeur si éperdue, et je le voyais si mort à chaque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenaient pour le roi, que je devinai enfin que c'étaient alarmes que sa conscience lui donnait. Il semblait à ce pauvre homme qu'au travers de son masque et des croix de sa casaque on irait lire jusque dans son cœur ses secrètes intentions. Tant est merveilleux l'effort [*la force*] de la conscience ! Elle nous fait trahir, accuser et combattre nous-même, et, à faute de témoin étranger, elle nous produit, contre nous :

Nous cinglant, d'une âme de bourrelle, avec un fouet invisible.
(Juvénal, *Satires*, XIII, 195)

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, péonien, reproché d'avoir de gaieté de cœur abattu un nid de moineaux et les avoir tués, disait avoir eu raison parce que ces oisillons ne cessaient de l'accuser faussement du meurtre de son père. Ce parricide jusqu'alors avait été occulté et inconnu ; mais les furies vengeresses de la conscience le firent mettre hors [*révélèrent*] à celui même qui en devait porter la pénitence.

Hésiode corrige le dire de Platon, que la peine suit de bien près le péché : car il dit qu'elle naît en l'instant et en même temps que le péché. Quiconque attend la peine, il la souffre ; et quiconque l'a méritée l'attend. La méchanceté fabrique des tourments contre soi,

C'est surtout pour son auteur qu'un projet coupable est mauvais.
(Aulu-Gelle, IV, 5)

comme la mouche guêpe pique et offense autrui, mais plus soi-même, car elle y perd son aiguillon et sa force pour jamais,

elles laissent la vie dans la blessure qu'elles font.
(Virgile, *Géorgiques*, IV, 238)

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert, contre leur poison, de contrepoison par une contrariété de nature. Aussi, à même qu'on prend le plaisir

au vice, il s'engendre un déplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations pénibles, veillant et dormant,

> *Beaucoup de coupables, en parlant pendant leur sommeil*
> *Ou dans le délire de la fièvre, s'accusent eux-mêmes*
> *Et révèlent des crimes restés longtemps cachés.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1157)

Apollodore songeait qu'il se voyait écorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmurait en disant : « Je te suis cause de tous ces maux. » Aucune cachette ne sert aux méchants, disait Épicure, parce qu'ils ne se peuvent assurer d'être cachés, la conscience les découvrant à eux-mêmes,

> *la première punition du coupable,*
> *C'est qu'il ne peut s'absoudre à son propre tribunal.*
> (Juvénal, *Satires*, XIII, 2)

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait-elle d'assurance et de confiance. Et je puis dire avoir marché en plusieurs hasards [*dangers*] d'un pas bien plus ferme, en considération de la secrète science que j'avais de ma volonté et innocence de mes desseins.

> *Selon le témoignage de notre propre conscience,*
> *Les actions nous emplissent le cœur de craintes ou d'espérance.*
> (Ovide, *Fastes*, I, 485)

il y en a mille exemples ; il suffira d'en alléguer trois de même personnage.

Scipion, étant un jour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses juges : « Il vous siéra bien, leur dit-il, de vouloir entreprendre de juger de la tête de celui par le moyen duquel vous avez l'autorité de juger de tout le monde. » Et, une autre fois, pour toute réponse aux imputations que lui mettait sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dit-il, mes citoyens ; allons rendre grâces aux dieux de la victoire qu'ils me donnèrent contre les Carthaginois en pareil jour que celui-ci. » Et, se mettant à marcher devant vers le temple, voilà toute l'assemblée et son accusateur même à sa suite. Et Pétilius ayant été suscité par Caton pour lui demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, étant venu au sénat pour cet effet, produisit le livre des raisons [*de comptes*] qu'il avait dessous sa robe, et dit que ce livre en contenait au vrai la recette et la mise [*dépense*] ; mais, comme on le lui demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soi-même ; et, de ses mains, en la présence du sénat, le déchira et mit en pièces. Je ne crois pas qu'une âme cautérisée sût contrefaire une telle assurance. Il avait le cœur trop gros de nature et accoutumé à trop haute fortune, dit Tite-Live, pour qu'il sût être criminel et se démettre à la bassesse de défendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des géhennes [*tortures*], et semble que ce soit plutôt un essai de patience [*endurance*] que de vérité. Et celui qui les peut souffrir cache la vérité, et celui qui ne les peut souffrir. Car pourquoi la douleur me fera-t-elle plutôt confesser ce qui en est qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et, au rebours, si celui qui n'a pas fait ce de quoi on l'accuse est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoi ne le sera celui qui l'a

fait, un si beau guerdon [*récompense*] que de la vie lui étant proposé ? Je pense que le fondement de cette invention est appuyé sur la considération de l'effort de la conscience. Car, au coupable, il semble qu'elle aide à la torture pour lui faire confesser sa faute, et qu'elle l'affaiblisse ; et, de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vrai, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger.

Que ne dirait-on, que ne ferait-on pour fuir à si griètes [*fortes*] douleurs ?

La douleur force même les innocents à mentir.
(Publius Syrus, *Sentences*)

D'où il advient que celui que le juge a géhenné pour ne le faire mourir innocent, il le fasse mourir et innocent et géhenné. Mille et mille en ont chargé leur tête de fausses confessions. Entre lesquels je loge Philotas, considérant les circonstances du procès qu'Alexandre lui fit et le progrès de sa géhenne [*torture*].

Mais tant y a que c'est, dit-on, le moins mal que l'humaine faiblesse ait pu inventer. Bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon avis !

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les en appellent [*qui les appellent barbares*], estiment horrible et cruel de tourmenter et dérompre un homme de la faute duquel vous êtes encore en doute. Que peut-il mais [*plus*] de votre ignorance ? Êtes-vous pas injustes, qui, pour ne le tuer sans occasion [*raison*], lui faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi : voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison que de passer par cette information plus pénible que le supplice, et qui souvent, par son âpreté, devance le supplice et l'exécute. Je ne sais d'où je tiens ce conte, mais il rapporte [*illustre*] exactement la conscience de notre justice. Une femme de village accusait devant un général d'armée, grand justicier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui lui restait à les sustenter, cette armée ayant ravagé tous les villages à l'environ. De preuve, il n'y en avait point. Le général, après avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disait, d'autant qu'elle serait coupable de son accusation si elle mentait, et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat pour s'éclaircir de la vérité du fait. Et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive [*servant d'instruction*] !

CHAPITRE 6

De l'exercitation[1]

Il est malaisé que le discours et l'instruction, encore que notre croyance s'y applique volontiers, soient assez puissants pour nous acheminer jusqu'à l'action, si outre cela nous n'exerçons et formons notre âme par expérience au train auquel nous la voulons ranger : autrement, quand elle sera au propre des effets [*moment de l'action*], elle s'y trouvera sans doute empêchée. Voilà pourquoi, parmi les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentés d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprît inexpérimentés et nouveaux au combat, mais ils lui sont allés au-devant et se sont jetés à escient à la preuve [*épreuve*] des difficultés. Les uns en ont abandonné les richesses pour s'exercer à une pauvreté volontaire ; les autres ont recherché le labeur et une austérité de vie pénible pour se durcir au mal et au travail ; d'autres se sont privés des parties du corps les plus chères, comme de la vue et des membres propres à la génération, de peur que leur service, trop plaisant et trop mou, ne relâchât et n'attendrît la fermeté de leur âme. Mais à mourir, qui est la plus grande besogne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut aider. On se peut, par usage et par expérience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence et tels autres accidents ; mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer [*expérimenter*] qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents ménagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort même de la goûter et savourer, et ont bandé leur esprit pour voir que [*ce que*] c'était de ce passage ; mais ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

nul ne se réveille qui a senti le froid repos de la mort.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 942)

Canius Julius, noble homme romain, de vertu et fermeté singulières, ayant été condamné à la mort par ce maraud de Caligula, outre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa résolution, comme il était sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son ami, lui demanda : « Eh bien, Canius, en quelle démarche est à cette heure votre âme ? Que fait-elle ? En quels pensements êtes-vous ? – Je pensais, lui répondit-il, à me tenir prêt et bandé de toute ma force pour voir si, en cet instant de la mort, si court et si bref, je pourrai apercevoir quelque délogement de l'âme, et si elle aura quelque ressentiment [*sentiment*] de son issue, pour, si j'en apprends quelque chose, en revenir donner après, si je puis, avertissement à mes amis. » Celui-ci philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort même. Quelle assurance était-ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort lui servît de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en une si grande affaire !

1. De la pratique, de l'exercice.

En mourant, il avait encore cet empire sur son âme.
(Lucain, *La Pharsale*, VIII, 636)

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle et de l'essayer en quelque sorte. Nous en pouvons avoir expérience, sinon entière et parfaite, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiés et assurés. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnaître ; et si nous ne donnons jusqu'à son fort, au moins verrons-nous et en pratiquerons les avenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à notre sommeil même pour la ressemblance qu'il a de la mort.

Combien facilement nous passons du veiller au dormir ! Avec combien peu d'intérêt [*dommage*] nous perdons la connaissance de la lumière et de nous !

À l'aventure pourrait sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'était que, par celui-ci, nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faits pour mourir que pour vivre et, dès la vie, nous présente l'éternel état qu'elle nous garde après celle-ci, pour nous y accoutumer et nous en ôter la crainte.

Mais ceux qui sont tombés par quelque violent accident en défaillance de cœur et qui y ont perdu tous sentiments, ceux-là, à mon avis, ont été bien près de voir son vrai et naturel visage ; car, quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soi aucun travail [*peine*] ou déplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir. Nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court et si précipité en la mort qu'il faut nécessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles-là peuvent tomber en expérience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effet. J'ai passé une bonne partie de mon âge en une parfaite et entière santé : je dis non seulement entière, mais encore allègre et bouillante. Cet état, plein de verdeur et de fête, me faisait trouver si horrible la considération des maladies que, quand je suis venu à les expérimenter, j'ai trouvé leurs pointures molles et lâches au prix de ma crainte.

Voici que [*ce que*] j'éprouve tous les jours : suis-je à couvert chaudement dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuit orageuse et tempêteuse, je m'étonne [*m'épouvante*] et m'afflige pour ceux qui sont alors en la campagne ; y suis-je moi-même, je ne désire pas seulement d'être ailleurs.

Cela seul d'être toujours enfermé dans une chambre me semblait insupportable ; je fus incontinent dressé à y être une semaine, et un mois, plein d'émotion [*agitation*], d'altération et de faiblesse ; et ai trouvé que, lors de ma santé, je plaignais les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moi-même quand j'en suis, et que la force de mon appréhension [*imagination*] enchérissait près de moitié l'essence et vérité de la chose. J'espère qu'il m'en adviendra de même de la mort, et qu'elle ne vaut pas la peine que je prends à tant d'apprêts que je dresse, et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soutenir l'effort ; mais, à toutes aventures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisièmes troubles [*guerres civiles*] ou deuxièmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'étant allé un jour promener à une lieue de chez moi, qui suis assis dans le moyeu [*sis au milieu*] de tout le trouble des guerres civiles de France, estimant être en toute sûreté et si voisin de ma retraite que je n'avais point besoin de meilleur équipage, j'avais pris un cheval bien aisé, mais non guère

ferme. À mon retour, une occasion soudaine s'étant présentée de m'aider de ce cheval à un service qui n'était pas bien de son usage, un de mes gens, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avait une bouche désespérée [*sans prise*], frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardi et devancer ses compagnons vint à le pousser à toute bride droit dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et les foudroyer de sa raideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contre-mont [*en l'air*] : si [*si bien*] que voilà le cheval abattu et couché tout étourdi, moi dix ou douze pas au-delà, mort, étendu à la renverse, le visage tout meurtri et tout écorché, mon épée que j'avais à la main à plus de dix pas au-delà, ma ceinture en pièces, n'ayant ni mouvement ni sentiment, non plus qu'une souche. C'est le seul évanouissement que j'aie senti jusqu'à cette heure. Ceux qui étaient avec moi, après avoir essayé par tous les moyens qu'ils purent de me faire revenir, me tenant pour mort, me prirent entre leurs bras et m'emportaient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui était loin de là environ une demi-lieue française. Sur le chemin, et après avoir été plus de deux grosses heures tenu pour trépassé, je commençai à me mouvoir et respirer ; car il était tombé si grande abondance de sang dans mon estomac que, pour l'en décharger, nature eut besoin de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendis un plein seau de bouillons de sang pur, et plusieurs fois par le chemin il m'en fallut faire de même. Par là je commençai à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus [*peu à peu*] et par un si long trait de temps que mes premiers sentiments étaient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie,

Parce qu'incertaine encor de son retour
L'âme ébranlée ne se peut affermir.
(Le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, chant 12, stance 74)

Cette recordation [*souvenir*] que j'en ai fort empreinte en mon âme, me représentant son visage et son idée si près du naturel, me concilie quelque peu à elle. Quand je commençai à y voir, ce fut d'une vue si trouble, si faible et si morte, que je ne discernais encore rien que la lumière,

comme celui qui ouvre les yeux puis les ferme,
À moitié endormi, à moitié éveillé.
(Le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, chant 8, stance 26)

Quand aux fonctions de l'âme, elles naissaient avec même progrès que celles du corps. Je me vis tout sanglant, car mon pourpoint était taché partout du sang que j'avais rendu. La première pensée qui me vint, ce fut que j'avais une arquebusade en la tête. De vrai, en même temps, il s'en tirait plusieurs autour de nous. Il me semblait que ma vie ne me tenait plus qu'au bout des lèvres ; je fermais les yeux pour aider, ce me semblait, à la pousser hors, et prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, mais mêlée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.

Je crois que c'est ce même état où se trouvent ceux qu'on voit défaillant de faiblesse en l'agonie de la mort ; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimant qu'ils soient agités de grièves [*fortes*] douleurs, ou avoir l'âme pressée de cogitations pénibles. Ç'a été toujours mon avis, contre l'opinion de plusieurs,

et même d'Étienne de La Boétie, que ceux que nous voyons ainsi renversés et assoupis aux approches de leur fin, ou accablés de la longueur du mal, ou par l'accident d'une apoplexie, ou mal caduc [*épilepsie*],

> *Sous l'irrésistible accès du mal,*
> *Un homme, comme frappé par la foudre,*
> *S'écroule sous nos yeux ; il écume, il gémit,*
> *Il tremble de tous ses membres, il délire ;*
> *Les nerfs tendus, il se roule à terre, le souffle court ;*
> *À force de convulsions, son corps est à bout de forces.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 485)

ou blessés en la tête, que nous entendons rommeler [*gémir*] et rendre parfois des soupirs tranchants, quoique nous en tirions certains signes par où il semble qu'il leur reste encore de la connaissance, et quelques mouvements que nous leur voyons faire du corps, j'ai toujours pensé, dis-je, qu'ils avaient et l'âme et le corps ensevelis et endormis :

> *Il vit mais sans conscience de la vie.*
> (Ovide, *Tristes*, I, 3, 12)

Et ne pouvais croire que, à un si grand étonnement [*ébranlement*] de membres et si grande défaillance des sens, l'âme pût maintenir aucune force au-dedans pour se reconnaître, et que, par ainsi, ils n'avaient aucun discours qui les tourmentât et qui leur pût faire juger et sentir la misère de leur condition, et que, par conséquent, ils n'étaient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun état pour moi si insupportable et horrible que d'avoir l'âme vive et affligée sans moyen de se déclarer ; comme je dirais de ceux qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue, si ce n'était qu'en cette sorte de mort la plus muette me semble la mieux séante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave ; et comme ces misérables prisonniers qui tombent aux mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentés de toute espèce de cruels traitements pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible, tenus cependant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensées et de leur misère.

Les poètes ont feint [*inventé*] quelques dieux favorables à la délivrance de ceux qui traînaient ainsi une mort languissante,

> *observant les ordres que j'ai reçus, j'enlève* [ce cheveu]
> *Consacré au dieu des Enfers, et t'affranchis de ton corps.*
> (Virgile, *Énéide*, IV, 702)

Et les voix et réponses courtes et décousues qu'on leur arrache à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempêter, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas témoignage qu'ils vivent, pourtant, au moins une vie entière. Il nous advient ainsi sur le bégaiement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout [*complètement*] saisis, de sentir comme en songe ce qui se fait autour de nous, et suivre les voix d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'âme ; et faisons des réponses, à la suite des dernières paroles qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune [*hasard*] que de sens.

Or, à présent que je l'ai essayé par effet [*éprouvé effectivement*], je ne fais nul

doute que je n'en aie bien jugé jusqu'à cette heure. Car, premièrement, étant tout évanoui, je me travaillais d'entrouvrir mon pourpoint à belles ongles (car j'étais désarmé), et si [*aussi*] sais que je ne sentais en l'imagination rien qui me blessât : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de notre ordonnance,

À demi morts les doigts s'activent et voudraient retirer le fer.
(Virgile, *Énéide*, X, 396)

Ceux qui tombent élancent ainsi les bras au-devant de leur chute par une naturelle impulsion qui fait que nos membres se prêtent des offices et ont des agitations à part de notre discours [*raisonnement*] :

On nous parle de chars armés de faux
Qui tranchent si franchement les membres des combattants
Qu'on peut voir trembler à terre un tronçon séparé du corps,
Et le coup est si brusque que l'âme n'a pas le temps d'en ressentir la douleur.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 642)

J'avais mon estomac pressé de ce sang caillé, mes mains y couraient d'elles-mêmes, comme elles font souvent où il nous démange, contre l'avis de notre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mêmes, après qu'ils sont trépassés, auxquels on voit resserrer et remuer des muscles. Chacun sait par expérience qu'il y a des parties qui se branlent [*meuvent*], dressent et couchent souvent sans son congé. Or ces passions [*mouvements involontaires*] qui ne nous touchent que par l'écorce ne se peuvent dire nôtres. Pour les faire nôtres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons ne sont pas à nous.

Comme j'approchais de chez moi, où l'alarme de ma chute avait déjà couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré avec les cris accoutumés en telles choses, non seulement je répondais quelque mot à ce qu'on me demandait, mais encore ils disent que je m'avisai de commander qu'on donnât un cheval à ma femme, que je voyais s'empêtrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaisé. Il semble que cette considération dût partir d'une âme éveillée, si est-ce [*toujours est-il*] que je n'y étais aucunement. C'étaient des pensements vains, en nue [*nébuleux*], qui étaient émus [*produits*] par les sens des yeux et des oreilles ; ils ne venaient pas de chez moi. Je ne savais pourtant ni d'où je venais, ni où j'allais, ni ne pouvais peser et considérer ce qu'on me demandait : ce sont des légers effets que les sens produisaient d'eux-mêmes, comme d'un usage [*par habitude*]. Ce que l'âme y prêtait, c'était en songe, touchée bien légèrement, et comme léchée seulement et arrosée par la molle impression des sens.

Cependant mon assiette [*état*] était à la vérité très douce et paisible ; je n'avais affliction ni pour autrui, ni pour moi ; c'était une langueur et une extrême faiblesse, sans aucune douleur. Je vis ma maison sans la reconnaître. Quand on m'eut couché, je sentis une infinie douceur à ce repos, car j'avais été vilainement tirassé par ces pauvres gens qui avaient pris la peine de me porter sur leurs bras, par un long et très mauvais chemin, et s'y étaient lassés deux ou trois fois les uns après les autres. On me présenta force remèdes, de quoi je n'en reçus [*acceptai*] aucun, tenant pour certain que j'étais blessé à mort par la tête. C'eût été sans mentir une mort bien heureuse, car la faiblesse de

mon discours [*raisonnement*] me gardait d'en rien juger, et celle du corps d'en rien sentir. Je me laissai couler si doucement et d'une façon si douce et si aisée que je ne sens guère autre action moins pesante que celle-là était. Quand je vins à revivre et à reprendre mes forces,

Lorsque enfin mes sens reprirent un peu de force,
(Ovide, *Tristes*, I, 3, 14)

qui [*ce qui*] fut deux ou trois heures après, je me sentis tout d'un train rengagé aux douleurs, ayant les membres tout moulus et froissés de ma chute, et fus si mal deux ou trois nuits après que j'en pensai remourir encore un coup, mais d'une mort plus vive, et me sens encore de la secousse de cette froissure. Je ne veux pas oublier ceci : que la dernière chose en quoi je me pus remettre, ce fut la souvenance de cet accident ; et me fis redire plusieurs fois où j'allais, d'où je venais, à quelle heure cela m'était advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma chute, on me la cachait en faveur de celui qui en avait été cause, et m'en forgeait-on d'autres. Mais longtemps après, et le lendemain, quand ma mémoire vint à s'entrouvrir et me représenter l'état où je m'étais trouvé en l'instant que j'avais aperçu ce cheval fondant sur moi (car je l'avais vu à mes talons et me tins pour mort, mais ce pensement avait été si soudain que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'était un éclair qui me frappait l'âme de secousse et que je revenais de l'autre monde.

Ce conte d'un événement si léger est assez vain, n'était l'instruction que j'en ai tirée pour moi ; car, à la vérité, pour s'apprivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dit Pline, chacun est à soi-même une très bonne discipline, pourvu qu'il ait la suffisance de s'épier de près. Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude ; et n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne.

Et ne me doit-on savoir mauvais gré pourtant [*pour autant*] si je la communique. Ce qui me sert peut aussi par accident servir à un autre. Au demeurant, je ne gâte rien, je n'use que du mien. Et si je fais le fou, c'est à mes dépens et sans l'intérêt [*préjudice*] de personne, car c'est en folie qui meurt en moi, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui aient battu ce chemin [*traité ce sujet*] ; et si [*encore*] ne pouvons dire si c'est du tout en pareille manière à celle-ci, n'en connaissant que les noms. Nul, depuis, ne s'est jeté sur leur trace. C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit ; de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes ; de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations. Et est un amusement nouveau et extraordinaire, qui nous retire des occupations communes du monde, oui, et des plus recommandées. Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrôle et étudie que moi ; et, si j'étudie autre chose, c'est pour soudain [*aussitôt*] le coucher sur moi, ou en moi pour mieux dire. Et ne me semble point faillir si, comme il se fait des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fais part de ce que j'ai appris en celle-ci ; quoique je ne me contente guère du progrès que j'y ai fait. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soi-même, ni certes en utilité. Encore se faut-il testoner [*coiffer*], encore se faut-il ordonner et ranger pour sortir en place. Or je me pare sans cesse, car je me décris sans cesse. La coutume a fait le parler de soi vicieux, et le prohibe obstinément en haine de la vantance [*vantardise*], qui semble toujours être attachée aux propres [*de soi-même*] témoignages.

Au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'énaser,

La peur de la faute conduit au vice.
(Horace, *Art poétique*, 31)

Je trouve plus de mal que de bien à ce remède. Mais, quand il serait vrai que ce fût nécessairement présomption d'entretenir le peuple de soi, je ne dois pas, suivant mon général dessein, refuser une action qui publie [*fait connaître*] cette maladive qualité, puisqu'elle est en moi, et ne dois cacher cette faute que j'ai non seulement en usage, mais en profession. Toutefois, à dire ce que j'en crois, cette coutume a tort de condamner le vin parce que plusieurs s'y enivrent. On ne peut abuser que des choses qui sont bonnes. Et crois de cette règle qu'elle ne regarde que la populaire défaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ni les saints, que nous entendons si hautement parler d'eux, ni les philosophes, ni les théologiens ne se brident. Ne fais-je, moi [*moi non plus*], quoique je sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en écrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent-ils pas de se jeter bien avant sur le trottoir [*bien en vue*]. De quoi traite Socrate plus largement que de soi ? À quoi achemine-t-il plus souvent les propos de ses disciples qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'être et branle de leur âme ? Nous nous disons [*confessons*] religieusement à Dieu, et à notre confesseur, comme nos voisins [*les protestants*] à tout le peuple. Mais nous n'en disons, me répondra-t-on, que les accusations. Nous disons donc tout : car notre vertu même est fautière et repentable. Mon métier et mon art, c'est vivre. Qui me défend d'en parler selon mon sens, expérience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bâtiments non selon soi, mais selon son voisin ; selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire de soi-même publier ses valeurs, que ne met Cicéron en avant l'éloquence d'Hortentius [*avocat rival de Cicéron*], Hortentius celle de Cicéron ? À l'aventure, entendent-ils que je témoigne de moi par ouvrages et effets [*actes*], non nuement [*simplement*] par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, sujet informe qui ne peut tomber en production ouvragère. À toute peine le puis-je coucher [*exprimer*] en ce corps aéré [*inconsistant*] de la voix. Des plus sages hommes et des plus dévots ont vécu fuyant tous apparents effets. Les effets diraient plus de la fortune [*hasard*] que de moi. Ils témoignent leur rôle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement : échantillons d'une montre particulière. Je m'étale entier : c'est un *skeletos* [*écorché, académie*] où, d'une vue, les veines, les muscles, les tendons paraissent, chaque pièce en son siège. L'effet de la toux en produisait une partie ; l'effet de la pâleur ou battement de cœur une autre, et douteusement.

Ce ne sont mes gestes que j'écris, c'est moi, c'est mon essence. Je tiens qu'il faut être prudent à estimer de soi, et pareillement consciencieux à en témoigner, soit bas, soit haut, indifféremment. Si je me semblais bon et sage, ou près de là, je l'entonnerais à pleine tête. De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. Se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lâcheté et pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'aide de la fausseté, et la vérité n'est jamais matière d'erreur. De dire de soi plus qu'il n'en y a, ce n'est pas toujours présomption, c'est encore souvent sottise. Se complaire outre mesure de ce qu'on est, en tomber en amour de soi indiscrète, est, à mon avis, la substance de ce vice. Le suprême remède à le guérir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux-ci ordonnent, qui, en défendant le parler de soi, défendent par conséquent encore plus de penser à

soi. L'orgueil gît en la pensée. La langue n'y peut avoir qu'une bien légère part. De s'amuser à [*s'occuper de*] soi, il leur semble que c'est se plaire en soi ; de se hanter et pratiquer, que c'est se trop chérir. Il peut être. Mais cet excès naît seulement en ceux qui ne se tâtent que superficiellement ; qui se voient après leurs affaires, qui appellent rêveries et oisiveté s'entretenir de soi, et s'étoffer et bâtir faire des châteaux en Espagne : s'estimant chose tierce et étrangère à eux-mêmes.

Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant sous soi, qu'il tourne les yeux au-dessus, vers les siècles passés, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flatteuse présomption de sa vaillance, qu'il se ramentoive [*rappelle*] les vies des deux Scipions, de tant d'armées, de tant de peuples qui le laissent si loin derrière eux. Nulle particulière qualité n'enorgueillira celui qui mettra en même temps en compte tant d'imparfaites et faibles qualités autres qui sont en lui, et, au bout, la nihilité [*néant*] de l'humaine condition.

Parce que Socrate avait seul mordu à certes [*sérieusement*] au précepte de son Dieu – de se connaître –, et par cette étude était arrivé à se mépriser, il fut estimé seul digne du surnom de Sage. Qui se connaîtra ainsi, qu'il se donne hardiment à connaître par sa bouche.

CHAPITRE 7

Des récompenses d'honneur

Ceux qui écrivent la vie d'Auguste César remarquent ceci, en sa discipline militaire, que, des dons, il était merveilleusement libéral envers ceux qui le méritaient, mais que, des pures récompenses d'honneur, il en était bien autrement épargnant. Si est-ce [*toujours est-il*] qu'il avait été lui-même gratifié par son oncle de toutes les récompenses militaires avant qu'il eût jamais été à la guerre. Ç'a été une belle invention, et reçue en la plupart des polices [*organisations politiques*] du monde, d'établir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et récompenser la vertu – comme sont les couronnes de laurier, de chêne, de myrte, la forme de certain vêtement, le privilège d'aller en coche par ville, ou de nuit avec flambeau, quelque assiette [*place*] particulière aux assemblées publiques, la prérogative de certains surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables de quoi l'usage a été diversement reçu selon l'opinion des nations, et dure encore.

Nous avons pour notre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont établis qu'à cette fin. C'est, à la vérité, une bien bonne et profitable coutume de trouver moyen de reconnaître la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des paiements qui ne chargent aucunement le public et qui ne coûtent rien au prince. Et ce qui a été toujours connu par expérience ancienne, et que nous avons autrefois aussi pu voir entre nous – que les gens de qualité avaient plus de jalousie [*envie*] de telles récompenses que de celles où il y avait du gain et du profit –, cela n'est pas sans raison ni grande apparence. Si, au prix qui doit être simplement d'honneur, on y mêle d'autres commodités, et de la richesse, ce mélange, au lieu d'augmenter l'estimation, il la ravale [*rabaisse*] et en retranche. L'ordre Saint-Michel, qui a été si longtemps en crédit parmi nous, n'avait point de plus grande commodité que celle-là : de n'avoir communication d'aucune autre commodité. Cela faisait qu'autrefois il n'y avait ni charge, ni état, quel qu'il fût, auquel la noblesse prétendît avec tant de désir et d'affection qu'elle faisait à l'ordre, ni qualité qui apportât plus de respect et de grandeur, la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une récompense purement sienne, plutôt glorieuse qu'utile. Car, à la vérité, les autres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les emploie à toute sorte d'occasions. Par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le danser, le voltiger, le parler et les plus vils offices qu'on reçoive. Voire et le vice s'en paye, la flatterie, le maquerellage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et désire moins volontiers cette sorte de monnaie commune que celle qui lui est propre et particulière, toute noble et généreuse. Auguste avait raison d'être beaucoup plus ménager et épargnant de celle-ci que de l'autre, d'autant que, l'honneur, c'est un privilège qui tire sa principale essence de la rareté ; et la vertu même :

Qui peut sembler bon à celui pour qui nul n'est méchant ?
(Martial, *Épigrammes*, XII, 82)

On ne remarque pas, pour la recommandation [*éloge*] d'un homme, qu'il ait

soin de la nourriture [*éducation*] de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit, non plus qu'un grand arbre où la forêt est toute de même. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiât de sa vaillance, car c'était une vertu populaire en leur nation, et aussi peu de la fidélité et mépris des richesses. Il n'échoit pas de récompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coutume ; et ne sais avec si nous l'appellerions jamais grande, étant commune.

Puis donc que ces loyers [*récompenses*] d'honneur n'ont autre prix et estimation que celle-là, que peu de gens en jouissent, il n'est, pour les anéantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouverait plus d'hommes qu'au temps passé qui méritassent notre ordre, il n'en fallait pas pourtant [*pour autant*] corrompre l'estimation. Et peut aisément advenir que plus le méritent, car il n'est aucune des vertus qui s'épande si aisément que la vaillance militaire. Il y en a une autre, vraie, parfaite et philosophique, de quoi je ne parle point (et me sers de ce mot selon notre usage), bien plus grande que celle-ci et plus pleine, qui est une force et assurance de l'âme, méprisant également toute sorte d'accidents ennemis, égale, uniforme et constante, de laquelle la nôtre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution [*éducation*], l'exemple et la coutume peuvent tout ce qu'ils veulent en l'établissement de celle de quoi je parle, et la rendent aisément vulgaire – comme il est très aisé à voir par l'expérience que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourrait [*et si l'on pouvait*] joindre, à cette heure, et acharner à une entreprise commune tout notre peuple, nous ferions refleurir notre ancien nom militaire. Il est bien certain que la récompense de l'ordre ne touchait pas, au temps passé, seulement cette considération ; elle regardait plus loin. Ce n'a jamais été le paiement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux. La science d'obéir ne méritait pas un loyer si honorable. On y requérait anciennement une expertise bellique [*expérience guerrière*] plus universelle, et qui embrassât la plupart et plus grandes parties [*qualités*] d'un homme militaire – *Car les qualités du soldat et ceux du général en chef ne sont pas les mêmes* (Tite-Live, XXV, 19) –, qui fût encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dis, quand plus de gens en seraient dignes qu'il ne s'en trouvait autrefois, qu'il ne fallait pas pourtant s'en rendre plus libéral ; et eût mieux valu faillir à n'en étrenner pas tous ceux à qui il était dû que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceux d'aujourd'hui, qui ont moins mérité cette récompense, font plus de contenance de la dédaigner pour se loger par là au rang de ceux à qui on fait tort d'épandre indignement et avilir cette marque qui leur était particulièrement due.

Or de s'attendre, en effaçant et abolissant celle-ci, de pouvoir soudain remettre en crédit et renouveler une semblable coutume, ce n'est pas entreprise propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à présent ; et en adviendra que la dernière encourra dès sa naissance les incommodités qui viennent de ruiner l'autre. Les règles de la dispensation de ce nouvel ordre auraient besoin d'être extrêmement tendues et contraintes pour lui donner autorité ; et cette saison tumultueuse n'est pas capable d'une bride courte et réglée ; outre ce qu'avant qu'on lui puisse donner crédit il est besoin qu'on ait perdu la mémoire du premier, et du mépris auquel il est chu.

Ce lieu pourrait recevoir quelque discours sur la considération de la vaillance et différence de cette vertu aux autres ; mais Plutarque étant souvent retombé sur

ce propos, je me mêlerais pour néant de rapporter ici ce qu'il en dit. Mais il est digne d'être considéré que notre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de « valeur », et que, à notre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup, ou un homme de bien, au style de notre cour et de notre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine. Car la générale appellation de vertu prend chez eux étymologie de la force. La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation [*métier*] militaire. Il est vraisemblable que la première vertu qui se soit fait paraître entre les hommes, et qui a donné avantage aux uns sur les autres, ç'a été celle-ci, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maîtres des plus faibles, et ont acquis rang et réputation particulière, d'où lui est demeuré cet honneur et dignité de langage ; ou bien que ces nations, étant très belliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur était plus familière, et le plus digne titre. Tout ainsi que notre passion, et cette fiévreuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien, et femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effet à dire autre chose pour nous qu'une femme chaste ; comme si, pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir [*nous négligions*] tous les autres et leur lâchions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter celle-ci.

CHAPITRE 8

De l'affection des pères aux enfants

À Madame d'Estissac[1]

Madame, si l'étrangeté ne me sauve, et la nouvelleté, qui ont accoutumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise [*les Essais*] ; mais elle est si fantastique et a un visage si éloigné de l'usage commun, que cela lui pourra donner passage. C'est une humeur mélancolique, et une humeur par conséquent très ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'étais jeté, qui m'a mis premièrement en tête cette rêverie [*folie*] de me mêler d'écrire. Et puis, me trouvant entièrement dépourvu et vide de toute autre matière, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet. C'est le seul livre au monde de son espèce, d'un dessein farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besogne digne d'être remarqué que cette bizarrerie ; car à un sujet si vain et si vil le meilleur ouvrier du monde n'eût su donner façon qui mérite qu'on en fasse conte. Or, Madame, ayant à m'y portraiturer au vif, j'en eusse oublié un trait d'importance si je n'y eusse représenté l'honneur que j'ai toujours rendu à vos mérites. Et l'ai voulu dire signamment [*expressément*] à la tête de ce chapitre, d'autant que, parmi vos autres bonnes qualités, celle de l'amitié que vous avez montrée à vos enfants tient l'un des premiers rangs. Qui saura l'âge auquel Monsieur d'Estissac, votre mari, vous laissa veuve, les grands et honorables partis qui vous ont été offerts autant qu'à dame de France de votre condition, la constance et fermeté de quoi vous avez soutenu, tant d'années et au travers de tant d'épineuses difficultés, la charge et conduite de leurs affaires qui vous ont agitée par tous les coins de France et vous tiennent encore assiégée, l'heureux acheminement que vous y avez donné par votre seule prudence ou bonne fortune, il dira aisément avec moi que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en notre temps plus exprès que le vôtre.

Je loue Dieu, Madame, qu'elle [*l'amour*] ait si bien employée : car les bonnes espérances que donne de soi Monsieur d'Estissac, votre fils, assurent assez que, quand il sera en âge, vous en tirerez l'obéissance et reconnaissance d'un très bon fils. Mais, d'autant qu'à cause de son enfance il n'a pu remarquer les extrêmes offices qu'il a reçus de vous en si grand nombre, je veux, si ces écrits viennent un jour à lui tomber en main, lorsque je n'aurai plus ni bouche ni parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moi ce témoignage en toute vérité, qui lui sera encore plus vivement témoigné par les bons effets de quoi, si Dieu plaît, il se ressentira : qu'il n'est gentilhomme en France qui doive plus à sa mère qu'il fait ; et qu'il ne peut donner à l'avenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu qu'en vous reconnaissant pour telle.

S'il y a quelque loi vraiment naturelle, c'est-à-dire quelque instinct qui se voie

1. Louise de La Béraudière, épouse de Louis de Madaillan, baron d'Estissac, veuve en 1565, remariée en 1580 à Robert de Combaut. Son fils Charles accompagnera Montaigne au cours de son voyage en Italie.

universellement et perpétuellement empreint aux bêtes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon avis, qu'après le soin que chaque animal a de sa conservation et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce rang. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à étendre et faire aller avant les pièces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille si, à reculons [*inversement*], des enfants aux pères, elle n'est pas si grande.

Joint cette autre considération aristotélique, que celui qui bien fait à quelqu'un l'aime mieux qu'il n'en est aimé ; et celui à qui il est dû aime mieux que celui qui doit – et tout ouvrier mieux son ouvrage qu'il n'en serait aimé si l'ouvrage avait du sentiment. D'autant que nous avons cher « être », et être consiste en mouvement et action. Par quoi chacun est en quelque sorte en son ouvrage. Qui bien fait exerce une action belle et honnête ; qui reçoit l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honnête. L'honnête est stable et permanent, fournissant à celui qui l'a fait une gratification constante ; l'utile se perd et échappe facilement, et n'en est la mémoire ni si fraîche, ni si douce. Les choses nous sont plus chères, qui nous ont plus coûté, et il est plus difficile de donner que de prendre.

Puisqu'il a plu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours [*raisonnement*] afin que, comme les bêtes, nous ne fussions pas servilement assujettis aux lois communes, mais que nous nous appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous devons bien prêter un peu à la simple autorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle. La seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ai, de ma part, le goût étrangement mousse [*émoussé*] à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de notre jugement. Comme, sur ce sujet de quoi je parle, je ne puis recevoir cette passion de quoi on embrasse les enfants à peine encore nés, n'ayant ni mouvement en l'âme, ni forme reconnaissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables. Et ne les ai pas soufferts volontiers nourris [*élevés*] près de moi. Une vraie affection et bien réglée devrait naître et s'augmenter avec la connaissance qu'ils nous donnent d'eux ; et alors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant avec la raison, les chérir d'une amitié vraiment paternelle ; et en juger de même, s'ils sont autres, nous rendant toujours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours ; et, le plus communément, nous nous sentons plus émus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants, que nous ne faisons après de leurs actions toutes formées, comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps, comme des guenons, non comme des hommes. Et tel fournit bien libéralement de jouets à leur enfance, qui se trouve resserré [*pingre*] à la moindre dépense qu'il leur faut étant en âge. Voire, il semble que la jalousie que nous avons de les voir paraître et jouir du monde, quand nous sommes à même de le quitter, nous rende plus épargnants et restreints [*avares*] envers eux ; il nous fâche qu'ils nous marchent sur les talons comme pour nous solliciter de sortir. Et, si nous avions à craindre cela – puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, être ni vivre qu'aux dépens de notre être et de notre vie –, nous ne devions pas nous mêler d'être pères.

Quant à moi, je trouve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et société de nos biens, et compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrancher et resserrer nos commodités pour pourvoir aux leurs, puisque nous les avons engendrés à cet effet.

C'est injustice de voir qu'un père vieux, cassé et demi-mort, jouisse seul, à un coin du foyer, des biens qui suffiraient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il laisse cependant, par faute de moyen, perdre leurs meilleures années sans se pousser au service public et connaissance des hommes. On les jette au désespoir de chercher par quelque voie, pour injuste qu'elle soit, à pourvoir à leur besoin – comme j'ai vu, de mon temps, plusieurs jeunes hommes de bonne maison si adonnés au larcin que nulle correction les en pouvait détourner. J'en connais un, bien apparenté, à qui, par la prière d'un sien frère, très honnête et brave gentilhomme, je parlai une fois pour cet effet. Il me répondit et confessa tout rondement qu'il avait été acheminé à cette ordure par la rigueur et avarice de son père, mais qu'à présent il y était si accoutumé qu'il ne s'en pouvait garder ; et alors il venait d'être surpris en larcin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'était trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avais ouï faire d'un autre gentilhomme, si fait et façonné à ce beau métier du temps de sa jeunesse, que, venant après à être maître de ses biens, délibéré d'abandonner ce trafic, il ne se pouvait garder pourtant, s'il passait près d'une boutique où il y eût chose de quoi il eût besoin, de la dérober, en [*sous*] peine de l'envoyer payer après. Et en ai vu plusieurs si dressés et duits [*formés*] à cela que, parmi leurs compagnons mêmes, ils dérobaient ordinairement des choses qu'ils voulaient rendre. Je suis gascon, et si [*pourtant*] n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hais un peu plus par complexion que je ne l'accuse par discours [*raison*] ; seulement par désir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier [*Gascogne*] en est, à la vérité, un peu plus décrié que les autres de la française nation ; si est-ce que [*même si*] nous avons vu de notre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison d'autres contrées convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette débauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des pères.

Et si on me répond ce que fit un jour un seigneur de bon entendement : qu'il faisait épargne des richesses non pour en tirer autre fruit et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens, et que, l'âge lui ayant ôté toutes autres forces, c'était le seul remède qui lui restait pour se maintenir en autorité en sa famille, et pour éviter qu'il ne vînt à mépris et dédain à tout le monde. (De vrai, non la vieillesse seulement, mais toute imbécillité [*faiblesse*], selon Aristote, est promotrice de l'avarice.) Cela est quelque chose, mais c'est la médecine à un mal duquel on devait éviter la naissance. Un père est bien misérable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection. Il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et douceur de ses mœurs. Les cendres mêmes d'une riche nature, elles ont leur prix ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoutumé de les tenir en respect et révérence. Nulle vieillesse ne peut être si caduque et si rance, à un personnage qui a passé en honneur son âge, qu'elle ne soit vénérable, et notamment à ses enfants, desquels il faut avoir réglé l'âme à leur devoir par raison, non par nécessité et par le besoin, ni par rudesse et par force,

c'est se tromper tout à fait, je pense, de croire que l'autorité
Est plus forte et plus solide quand elle se fonde sur la force
Que lorsqu'elle s'appuie sur l'affection.

(Térence, *Les Adelphes*, I, 1, 40)

J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur et en la contrainte ; et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi élevé. Ils disent qu'en tout mon premier âge je n'ai tâté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'ai dû la pareille aux enfants que j'ai eus ; ils me meurent tous en nourrice ; mais Léonor, une seule fille qui est échappée à cette infortune, a atteint six ans et plus sans qu'on ait employé à sa conduite, et pour le châtiment de ses fautes puériles – l'indulgence de sa mère s'y appliquant aisément –, autre chose que paroles, et bien douces. Et, quand mon désir y serait frustré, il est assez d'autres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sais être juste et naturelle. J'eusse été beaucoup plus religieux [*scrupuleux*] encore en cela envers des mâles, moins nés à servir et de condition plus libre : j'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingénuité [*magnanimité*] et de liberté. Je n'ai vu autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres.

Voulons-nous être aimés de nos enfants ? Leur voulons-nous ôter l'occasion de souhaiter notre mort – combien que nulle occasion d'un si horrible souhait peut être ni juste, ni excusable : *aucun crime n'est fondé sur la raison* (Tite-Live, XXVIII, 28) ? Accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en notre puissance. Pour cela, il ne nous faudrait pas marier si jeunes que notre âge vienne quasi à se confondre avec le leur. Car cet inconvénient nous jette à plusieurs grandes difficultés – je dis spécialement à la noblesse, qui est d'une condition oisive et qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes, car ailleurs, où la vie est questuère [*exige qu'on la gagne*], la pluralité et compagnie des enfants, c'est un agencement de ménage : ce sont autant de nouveaux outils et instruments à s'enrichir.

Je me mariai à trente-trois ans, et loue l'opinion de trente-cinq, qu'on dit être d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente ; mais il a raison de se moquer de ceux qui font les œuvres de mariage après cinquante-cinq ; et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie.

Thalès y donna les plus vraies bornes, qui, jeune, répondit à sa mère le pressant de se marier qu'il n'était pas temps, et, devenu sur l'âge, qu'il n'était plus temps. Il faudrait refuser l'opportunité à toute action importune.

Les anciens Gaulois estimaient à extrême reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'âge de vingt ans, et recommandaient singulièrement aux hommes qui se voulaient dresser pour la guerre de conserver bien avant en l'âge leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent [*détournent*] par l'accouplage des femmes.

Mais, uni à une jeune épouse, heureux d'avoir des enfants,
Il avait amolli son courage dans ses amours de père et de mari.
(Le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, X, 39)

L'histoire grecque remarque d'Iécos de Tarente, de Chryso, d'Astylos, de Diopompos et d'autres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux Olympiques, de la palestrine [*palestre = lutte*] et autres exercices, ils se privèrent, autant que leur dura ce soin [*souci*], de toute sorte d'acte vénérien.

Moulay-Hassan, roi de Tunis, celui que l'empereur Charles V [*Charles-Quint*]

remit en son état, reprochait la mémoire de son père pour sa hantise avec ses femmes, et l'appelait brède [*mauviette*], efféminé, faiseur d'enfants.

En certaine contrée des Indes espagnoles, on ne permettait aux hommes de se marier qu'après quarante ans, et si [*pourtant*] le permettait-on aux filles à dix ans.

Un gentilhomme qui a trente-cinq ans, il n'est pas temps qu'il fasse place à son fils qui en a vingt : il est lui-même au train de paraître et aux voyages des guerres, et en la cour de son prince ; il a besoin de ses pièces, et en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autrui. Et à celui-là peut servir justement cette réponse que les pères ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas dépouiller [*déshabiller*] avant que de m'aller coucher. »

Mais un père atterré d'années et de maux, privé, par sa faiblesse et faute de santé, de la commune société des hommes, il se fait tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en état, s'il est sage, pour avoir désir de se dépouiller pour se coucher : non pas jusqu'à la chemise, mais jusqu'à une robe de nuit bien chaude ; le reste des pompes, de quoi il n'a plus que faire, il doit en étrenner volontiers ceux à qui, par ordonnance naturelle, cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage puisque nature l'en prive : autrement, sans doute il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] fut celle-là, à l'imitation de certains anciens de son calibre : d'avoir su reconnaître que la raison nous commande assez de nous dépouiller quand nos robes nous chargent et empêchent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il résigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils lorsqu'il sentit défaillir en soi la fermeté et la force pour conduire les affaires avec la gloire qu'il y avait acquise.

Ton cheval vieillit, si tu ne veux pas que, bronchant et trébuchant,
Il soit un objet de risée, aie le bon sens de le dételer à temps.
(Horace, *Épîtres*, I, 1, 8)

Cette faute de ne se savoir reconnaître de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extrême altération que l'âge apporte naturellement et au corps et à l'âme, qui, à mon opinion, est égale (si l'âme n'en a plus de la moitié !), a perdu la réputation de la plupart des grands hommes du monde. J'ai vu de mon temps, et connu familièrement, des personnages de grande autorité, qu'il était bien aisé à voir être merveilleusement déchus de cette ancienne suffisance [*capacité*] que je connaissais par la réputation qu'ils en avaient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse, pour leur bonheur, volontiers souhaités retirés en leur maison, à leur aise et déchargés des occupations publiques et guerrières, qui n'étaient plus pour leurs épaules. J'ai autrefois été privé [*familier*] en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieux, d'une vieillesse toutefois assez verte. Celui-ci avait plusieurs filles à marier et un fils déjà en âge de paraître ; cela lui chargeait sa maison de plusieurs dépenses et visites étrangères, à quoi il prenait peu de plaisir non seulement pour le soin de l'épargne, mais encore plus pour avoir, à cause de l'âge, pris une forme de vie fort éloignée de la nôtre. Je lui dis un jour, un peu hardiment, comme j'ai accoutumé, qu'il lui siérait mieux de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avait que celle-là de bien logée et accommodée), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporterait incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvait autrement éviter notre importunité, vu la condition de ses enfants. Il m'en crut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voie, d'obligation de laquelle

on ne se puisse plus dédire. Je leur laisserais, moi qui suis à même de jouer ce rôle, la jouissance de ma maison et de mes biens, mais avec liberté de m'en repentir s'ils m'en donnaient occasion. Je leur en laisserais l'usage, parce qu'il ne me serait plus commode, et, de l'autorité des affaires en gros, je m'en réserverais autant qu'il me plairait, ayant toujours jugé que ce doit être un grand contentement, à un père vieux, de mettre lui-même ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir pendant sa vie contrôler leurs déportements [*comportement*], leur fournissant d'instruction et d'avis suivant l'expérience qu'il en a, et d'acheminer lui-même l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se répondre par là des espérances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effet, je ne voudrais pas fuir leur compagnie : je voudrais les éclairer de près, et jouir, selon la condition de mon âge, de leur allégresse et de leurs fêtes. Si je ne vivais parmi eux (comme je ne pourrais sans offenser leur assemblée par le chagrin de mon âge et la sujétion de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les règles et façons de vivre que j'aurais alors), je voudrais au moins vivre près d'eux, en un quartier de ma maison non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vis, il y a quelques années, un doyen de Saint-Hilaire de Poitiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa mélancolie, que, lorsque j'entrai en sa chambre, il y avait vingt-deux ans qu'il n'en était sorti un seul pas ; et si [*pourtant*] avait toutes ses actions libres et aisées, sauf un rhume qui lui tombait sur l'estomac. À peine une fois la semaine voulait-il permettre que quelqu'un entrât pour le voir. Il se tenait toujours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet lui apportait une fois le jour à manger, qui ne faisait qu'entrer et sortir. Son occupation était se promener et lire quelque livre (car il connaissait quelque peu les lettres), obstiné au demeurant de mourir en cette démarche, comme il fit bientôt après.

J'essayerais, par une douce conversation [*relation*], de nourrir en mes enfants une vive amitié et bienveillance non feinte en mon endroit, ce qu'on gagne aisément en une nature bien née ; car si ce sont bêtes furieuses, comme notre siècle en produit à foison, il les faut haïr et fuir pour telles.

Je veux mal à cette coutume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle et leur en enjoindre une étrangère, comme plus révérencielle, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourvu à notre autorité ; nous appelons Dieu tout-puissant « père », et dédaignons que nos enfants nous en appellent. C'est aussi injustice et folie de priver les enfants qui sont en âge de la familiarité des pères, vouloir maintenir en leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir en crainte et obéissance. Car c'est une farce très inutile, qui rend les pères ennuyeux aux enfants et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par conséquent le vent et la faveur du monde, et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ni au cœur, ni aux veines, vrais épouvantails de chenevière. Quand je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer.

Il y a tant de sortes de défauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens ; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ai vu quelqu'un duquel la jeunesse avait été très impérieuse. Quand c'est venu sur l'âge, quoiqu'il le passe sainement ce qui se peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maître de France ; il se ronge de soin et de vigilance : tout cela n'est qu'un batelage [*farce*] auquel la famille même conspire ; du grenier, du

cellier, voire et de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibecière, plus chèrement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'épargne et chicheté de sa table, tout est en débauche en divers réduits de sa maison, en jeu et en dépense, et en l'entretien des contes de sa vaine colère et pourvoyance. Chacun est en sentinelle contre lui. Si, par fortune, quelque chétif serviteur s'y adonne, soudain il lui est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soi-même. Quand [*combien*] de fois s'est-il vanté à moi de la bride qu'il donnait aux siens, et exacte obéissance et révérence qu'il en recevait ; combien il voyait clair en ses affaires,

Il est le seul à tout ignorer.
(Térence, *Les Adelphes*, IV, 2, 9)

Je ne sache homme qui puisse apporter plus de parties [*qualités*] et naturelles et acquises, propres à conserver la maîtrise, qu'il fait ; et si [*pourtant*] en est déchu comme un enfant. Partant l'ai-je choisi, parmi plusieurs telles conditions que je connais, comme plus exemplaire.

Ce serait matière à une question scolastique : s'il est ainsi mieux ou autrement. En présence, toutes choses lui cèdent. Et laisse-t-on ce vain cours à son autorité, qu'on ne lui résiste jamais : on le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-t-il congé à un valet ? Il plie son paquet, le voilà parti ; mais hors de devant lui seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il [*le valet*] vivra et fera son office en même maison, un an, sans être aperçu. Et, quand la saison en est, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grâce. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque dépêche qui déplaise ? On la supprime, forgeant tantôt après assez de causes pour excuser la faute d'exécution ou de réponse. Nulles lettres étrangères ne lui étant premièrement apportées, il ne voit que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coutume de se reposer sur certaine personne de les lui lire, on y trouve sur-le-champ ce qu'on veut, et fait-on à tous coups que tel lui demande pardon qui l'injurie par même lettre. Il ne voit enfin ses affaires que par une image disposée et desseignée et satisfactoire [*retouchée à dessein pour le satisfaire*] le plus qu'on peut, pour n'éveiller son chagrin et son courroux. J'ai vu, sous des figures différentes, assez d'économies longues, constantes, de tout pareil effet.

Il est toujours proclive [*facile*] aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures [*occasions*] de leur contraster ; la première excuse leur sert de plénière justification. J'en ai vu qui dérobait gros à son mari, pour, disait-elle à son confesseur, faire ses aumônes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation [*distribution*] ! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité s'il vient de la concession du mari. Il faut qu'elles l'usurpent, ou finement ou fièrement, et toujours injurieusement, pour lui donner de la grâce et de l'autorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, alors empoignent-elles ce titre et en servent leur passion avec gloire ; et, comme en un commun servage, monopolent [*complotent*] facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont mâles, grands et florissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maître d'hôtel, et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ni femme ni fils tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi, et indignement. Le vieux Caton disait en son temps qu'autant de valets autant d'ennemis. Voyez si, selon la

distance de la pureté de son siècle au nôtre, il ne nous a pas voulu avertir que femme, fils et valet, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la décrépitude de nous fournir le doux bénéfice d'inapercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que serait-ce de nous, même en ce temps où les juges, qui ont à décider nos controverses, sont communément partisans de l'enfance, et intéressés ?

Au cas que cette piperie m'échappe à voir, au moins ne m'échappe-t-il pas à voir que je suis très pipable. Et aura-t-on jamais dit de quel prix est un ami, et de combien autre chose que ces liaisons civiles ? L'image même que j'en vois aux bêtes, si pure, avec quelle religion je la respecte !

Si les autres me pipent, au moins ne me pipé-je pas moi-même à m'estimer capable de m'en garder, ni à me ronger la cervelle pour m'en rendre [*rendre capable*]. Je me sauve de telles trahisons en mon propre giron non par une inquiète et tumultuaire curiosité, mais par diversion plutôt, et résolution. Quand j'entends réciter l'état de quelqu'un, je ne m'amuse [*arrête*] pas à lui ; je tourne incontinent les yeux à moi, voir comment j'en suis. Tout ce qui le touche me regarde. Son accident m'avertit et m'éveille de ce côté-là. Tous les jours et à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous si nous savions replier aussi bien qu'étendre notre considération [*examen*].

Et plusieurs auteurs blessent en cette manière la protection [*défense*] de leur cause, courant témérairement en avant à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lançant à leurs ennemis des traits propres à leur être relancés.

Feu monsieur le maréchal de Monluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'île de Madère, brave gentilhomme à la vérité et de grande espérance, me faisait fort valoir, entre ses autres regrets, le déplaisir et crève-cœur qu'il sentait de ne s'être jamais communiqué à lui ; et, sur cette humeur de gravité et grimace paternelles, avoir perdu la commodité de goûter et bien connaître son fils, et aussi de lui déclarer l'extrême amitié qu'il lui portait et le digne jugement qu'il faisait de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disait-il, n'a rien vu de moi qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris, et a emporté cette croyance que je n'ai su ni l'aimer, ni l'estimer selon son mérite. À qui gardais-je à découvrir cette singulière affection que je lui portais dans mon âme ? Était-ce pas lui qui en devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contraint et gêné pour maintenir ce vain masque ; et y ai perdu le plaisir de sa conversation [*compagnie*], et sa volonté [*son affection*] en même temps, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais reçu de moi que rudesse, ni senti qu'une façon tyrannique. » Je trouve que cette plainte était bien prise et raisonnable : car, comme je sais par une trop certaine expérience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication[1].

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie très volontiers l'état de ma volonté et de mon jugement, envers eux comme envers un chacun. Je me hâte de me produire et de me présenter, car je ne veux pas qu'on s'y mécompte, à quelque part que ce soit.

1. L'édition de 1595 fait mention ici d'un témoignage d'amitié à Étienne de La Boétie : « Ô mon ami ! En vaux-je mieux d'en avoir le goût, ou si j'en vaux moins ? J'en vaux certes bien mieux. Son regret me console et m'honore. Est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie d'en faire à tout jamais les obsèques ? Est-il jouissance qui vaille cette privation ? »

Entre autres coutumes particulières qu'avaient nos anciens Gaulois, à ce que dit César, celle-ci en était : que les enfants ne se présentaient aux pères, ni s'osaient trouver en public en leur compagnie, que lorsqu'ils commençaient à porter les armes ; comme s'ils voulaient dire qu'alors il était aussi saison que les pères les reçussent en leur familiarité et accointance.

J'ai vu encore une autre sorte d'indiscrétion [*erreur de jugement*] en certains pères de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie leurs enfants de la part qu'ils devaient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore après eux à leurs femmes cette même autorité sur tous leurs biens, et loi d'en disposer à leur fantaisie. Et ai connu tel seigneur, des premiers officiers de notre couronne, ayant par espérance de droit à venir plus de cinquante mille écus de rente, qui est mort nécessiteux et accablé de dettes, âgé de plus de cinquante ans, sa mère en son extrême décrépitude jouissant encore de tous ses biens par l'ordonnance du père, qui avait de sa part vécu près de quatre-vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable.

Pourtant trouvé-je peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien d'aller chercher une femme qui le charge d'une grande dot : il n'est point de dette étrangère qui apporte plus de ruine aux maisons. Mes prédécesseurs ont communément suivi ce conseil bien à propos, et moi aussi. Mais ceux qui nous déconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traitables et reconnaissantes, se trompent de faire perdre quelque réelle commodité pour une si frivole conjecture. À une femme déraisonnable il ne coûte non plus de passer par-dessus une raison que par-dessus une autre. Elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort. L'injustice les allèche – comme les bonnes l'honneur de leurs actions vertueuses –, et en sont débonnaires [*prodigues*] d'autant plus qu'elles sont plus riches, comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux mères, pendant que les enfants ne sont pas en l'âge, selon les lois, pour en manier la charge ; mais le père les a bien mal nourris [*élevés*] s'il ne peut espérer qu'en cet âge-là ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, vu l'ordinaire faiblesse du sexe. Bien serait-il toutefois, à la vérité, plus contre-nature de faire dépendre les mères de la discrétion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoi maintenir leur état selon la condition de leur maison et de leur âge, d'autant que la nécessité et l'indigence sont beaucoup plus malséantes et malaisées à supporter à elles qu'aux mâles ; il faut plutôt en charger les enfants que la mère.

En général, la plus saine distribution de nos biens en mourant me semble être les laisser distribuer à l'usage du pays. Les lois y ont mieux pensé que nous, et vaut mieux les laisser faillir en leur élection que de nous hasarder témérairement de faillir en la nôtre. Ils ne sont pas proprement nôtres puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinés à certains [*déterminés*] successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au-delà, je tiens qu'il faut une grande cause, et bien apparente, pour nous faire ôter à un ce que sa fortune lui avait acquis et à quoi la justice commune l'appelait ; et que c'est abuser contre raison de cette liberté d'en servir nos fantaisies frivoles et privées. Mon sort m'a fait grâce de ne m'avoir présenté des occasions qui me pussent tenter, et divertir mon affection de la commune et légitime ordonnance. J'en vois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices ; un mot reçu de mauvais biais efface le mérite de dix ans. Heureux qui se trouve à point pour leur oindre la volonté [*flatter leurs désirs*] sur ce dernier passage ! La voisine [*dernière*] action l'emporte :

non pas les meilleurs ni les plus fréquents offices, mais les plus récents et présents font l'opération. Ce sont gens qui se jouent de leurs testaments comme de pommes ou de verges à gratifier ou châtier chaque action de ceux qui y prétendent intérêt. C'est chose de trop longue suite et de trop de poids pour être ainsi promenée à chaque instant, et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardant à la raison et observations publiques.

Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une éternité ridicule à nos noms. Nous pesons aussi trop les vaines conjectures de l'avenir que nous donnent les esprits puérils. À l'aventure eût-on fait injustice de me déplacer de mon rang pour avoir été le plus lourd et plombé, le plus long et dégoûté en ma leçon, non seulement que tous mes frères, mais que tous les enfants de ma province, soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice du corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foi de ces divinations auxquelles nous sommes si souvent trompés. Si on peut blesser cette règle et corriger les destinées aux choix qu'elles ont fait de nos héritiers, on le peut avec plus d'apparence en considération de quelque remarquable et énorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous, grands estimateurs de la beauté, d'important préjudice.

Le plaisant dialogue du législateur de Platon avec ses citoyens fera honneur à ce passage : « Comment donc, disent-ils, sentant leur fin prochaine, ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira ? Ô dieux, quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nôtres nous auront servis en nos maladies, en notre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins selon nos fantaisies ! » À quoi le législateur répond en cette manière : « Mes amis, qui avez sans doute bientôt à mourir, il est malaisé et que vous vous connaissiez, et que vous connaissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription delphique [*Connais-toi toi-même*]. Moi qui fais les lois tiens que ni vous n'êtes à vous, ni n'est à vous ce que [*dont*] vous jouissez. Et vos biens et vous êtes à votre famille, tant passée que future. Mais encore plus sont au public et votre famille et vos biens. Par quoi, si quelque flatteur en votre vieillesse ou en votre maladie, ou quelque passion vous sollicitent mal à propos de faire testament injuste, je vous en garderai. Mais, ayant respect et à l'intérêt universel de la cité, et à celui de votre famille, j'établirai des lois et ferai sentir, comme de raison, que la commodité particulière doit céder à la commune. Allez-vous-en doucement et de bonne voglie [*bon vouloir*] où l'humaine nécessité vous appelle. C'est à moi, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui, autant que je puis, me soigne [*préoccupe*] du général, d'avoir soin de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, je ne sais comment, qu'en toutes façons la maîtrise n'est aucunement due aux femmes sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle, si ce n'est pour le châtiment de ceux qui, par quelque humeur fiévreuse, se sont volontairement soumis à elles ; mais cela ne touche point les vieilles, de quoi nous parlons ici. C'est l'apparence [*vraisemblance*] de cette considération qui nous a fait forger et donner pied si volontiers à cette loi [*loi salique*], que nul ne vit jamais, qui prive les femmes de la succession de cette couronne[1] ; et n'est guère seigneurie au monde où elle ne s'allègue, comme ici, par une

1. En approuvant ainsi les dispositions de la loi salique, Montaigne prend manifestement parti pour son ami Henri de Navarre, protestant, comme prétendant légitime au trône de France.

vraisemblance de raison qui l'autorise ; mais la fortune lui a donné plus de crédit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de notre succession, selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique [*fantasque*]. Car cet appétit déréglé et goût malade qu'elles ont au temps de leurs groisses [*grossesses*], elles l'ont en l'âme en tout temps. Communément on les voit s'adonner aux plus faibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encore au cou. Car, n'ayant point assez de force de discours [*raison*] pour choisir et embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ; comme les animaux, qui n'ont connaissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leur mamelle.

Au demeurant, il est aisé à voir par expérience que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'autorité, a les racines bien faibles. Pour un fort léger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'entre les bras des mères, et leur faisons prendre les nôtres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chétive nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nôtres, ou à quelque chèvre, leur défendant non seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout [*entièrement*] au service des nôtres. Et voit-on, en la plupart d'entre elles, s'engendrer bientôt par accoutumance une affection bâtarde, plus véhémente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntés que des leurs propres. Et ce que j'ai parlé des chèvres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moi, de voir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mamelles, appeler des chèvres à leur secours – et j'ai à cette heure deux laquais qui ne tétèrent jamais que huit jours lait de femme. Ces chèvres sont incontinent duites [*habituées*] à venir allaiter ces petits enfants, reconnaissent leur voix quand ils crient et y accourent ; si on leur présente un autre que leur nourrisson, elles le refusent, et l'enfant en fait de même d'une autre chèvre. J'en vis un, l'autre jour, à qui on ôta la sienne parce que son père ne l'avait qu'empruntée d'un sien voisin : il ne put jamais s'adonner à l'autre qu'on lui présenta, et mourut sans doute de faim. Les bêtes altèrent et abâtardissent aussi aisément que nous l'affection naturelle.

Je crois qu'en ce que récite [*raconte*] Hérodote de certain détroit [*région*] de la Libye, qu'on s'y mêle aux femmes indifféremment, mais que l'enfant ayant force de marcher trouve son père : celui vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas ; il y a souvent du mécompte.

Or, à considérer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrés, pour laquelle nous les appelons autres nous-mêmes, il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous, qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'âme, les enfantements de notre esprit, de notre courage et suffisance [*capacité*] sont produits par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nôtres ; nous sommes père et mère ensemble en cette génération ; ceux-ci nous coûtent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur s'ils ont quelque chose de bon. Car la valeur de nos autres enfants est beaucoup plus leur que nôtre ; la part que nous y avons est bien légère ; mais de ceux-ci toute la beauté, toute la grâce et prix sont nôtres. Par ainsi, ils nous représentent et nous rapportent [*représentent*] bien plus vivement que les autres.

Platon ajoute que ce sont ici des enfants immortels, qui immortalisent leurs pères, voire et les déifient, comme à Lycurgue, à Solon, à Minos.

Or, les Histoires étant pleines d'exemples de cette amitié commune des pères envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de celle-ci.

Héliodore, ce bon évêque de Tricca, aima mieux perdre la dignité, le profit, la dévotion d'une prélature si vénérable que de perdre sa fille[1], fille qui dure encore, bien gentille, mais à l'aventure pourtant un peu trop curieusement [*soigneusement*] et mollement goderonnée [*attifée*] pour fille ecclésiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon.

Il y eut un Labiénus, à Rome, personnage de grande valeur et autorité, et, entre autres qualités, excellent en toute sorte de littérature, qui était, ce crois-je, fils de ce grand Labiénus, le premier des capitaines qui furent sous César en la guerre des Gaules, et qui, depuis [*après*], s'étant jeté au parti du grand Pompée, s'y maintint si valeureusement jusqu'à ce que César le défît en Espagne. Ce Labiénus de qui je parle eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraisemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa liberté et des humeurs paternelles qu'il retenait encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avait teint ses écrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat, à Rome, et obtinrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avait mis en lumière [*publiés*], à être brûlés. Ce fut par lui que commença ce nouvel exemple de peine, qui, depuis, fut continué, à Rome, à plusieurs autres, de punir de mort les écrits mêmes et les études. Il n'y avait point assez de moyen et matière de cruauté si nous n'y mêlions des choses que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la réputation et les inventions de notre esprit, et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or Labiénus ne put souffrir cette perte, ni de survivre à cette sienne si chère géniture : il se fit porter et enfermer tout vif dans le monument [*tombeau*] de ses ancêtres, là où il pourvut tout d'un train [*à la fois*] à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de montrer aucune autre plus véhémente affection paternelle que celle-là.

Cassius Sévérus, homme très éloquent et son familier, voyant brûler ses livres, criait que, par même sentence, on le devait en même temps condamner à être brûlé tout vif, car il portait et conservait en sa mémoire ce qu'ils contenaient.

Pareil accident advint à Gréuntius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius. Ce sénat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maître que Tibère, condamna ses écrits au feu ; il fut content de faire compagnie à leur mort, et se tua par abstinence de manger.

Le bon Lucain étant jugé par ce coquin de Néron sur les derniers traits de sa vie, comme la plupart du sang fut déjà écoulé par les veines des bras qu'il s'était fait tailler à son médecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extrémités de ses membres et commença à approcher des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa mémoire, ce furent certains des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il récitait ; et mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela, qu'était-ce qu'un tendre et paternel congé qu'il prenait de ses enfants, représentant les adieux et les étroits embrassements que nous donnons aux nôtres en mourant, et un effet de cette naturelle inclination qui rappelle en notre souve-

1. La fille dont il est ici question, c'est l'*Histoire éthiopique*, que l'évêque Héliodore, d'après Nicéphore Calliste (*Histoire ecclésiastique*, XII, 34), préféra au siège épiscopal.

nance, en cette extrémité, les choses que nous avons eu les plus chères pendant notre vie ?

Pensons-nous qu'Épicure, qui en mourant tourmenté, comme il dit, des extrêmes douleurs de la colique avait toute sa consolation en la beauté de sa doctrine qu'il laissait au monde, eût reçu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nés et bien élevés, s'il en eût eu, comme il faisait de la production de ses riches écrits ? Et que, s'il eût été au choix de laisser après lui un enfant contrefait et mal né, ou un livre sot et inepte, il ne choisît plutôt, et non lui seulement mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'autre ? Ce serait à l'aventure impiété, en saint Augustin (pour exemple), si d'un côté on lui proposait d'enterrer ses écrits, de quoi notre religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eût, s'il n'aimait mieux enterrer ses enfants.

Et je ne sais si je n'aimerais pas mieux beaucoup en avoir produit un parfaitement bien formé de l'accointance des muses, que de l'accointance de ma femme.

À celui-ci [*les Essais*], tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrévocablement, comme on donne aux enfants corporels ; ce peu de bien que je lui ai fait, il n'est plus en ma disposition ; il peut savoir assez de choses que je ne sais plus, et tenir de moi ce que je n'ai point retenu et qu'il faudrait que, tout ainsi qu'un étranger, j'empruntasse de lui si besoin m'en venait. Il est plus riche que moi, si je suis plus sage que lui.

Il est peu d'hommes adonnés à la poésie qui ne se gratifiassent plus d'être pères de l'*Énéide* que du plus beau garçon de Rome, et qui ne souffrissent plus aisément l'une perte que l'autre. Car, selon Aristote, de tous les ouvriers, le poète nommément est le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaisé à croire qu'Épaminondas, qui se vantait de laisser pour toute postérité des filles qui feraient un jour honneur à leur père (c'étaient les deux nobles victoires qu'il avait gagnées sur les Lacédémoniens), eût volontiers consenti à échanger celles-là aux plus gorgiases [*élégantes*] de toute la Grèce, ou qu'Alexandre et César aient jamais souhaité d'être privés de la grandeur de leurs glorieux faits de guerre pour la commodité d'avoir des enfants et héritiers, quelque parfaits et accomplis qu'ils pussent être ; voire je fais grand doute que Phidias, ou autre excellent statuaire, aimât autant la conservation et la durée de ses enfants naturels, comme il ferait d'une image [*statue*] excellente qu'avec long travail et étude il aurait parfaite selon l'art. Et, quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont échauffé quelquefois les pères à l'amour de leurs filles, ou les mères envers leurs fils, encore s'en trouve-t-il de pareilles en cette autre sorte de parenté ; témoin ce que l'on récite de Pygmalion, qui, ayant bâti une statue de femme de beauté singulière, il devint si éperdument épris de l'amour forcené de ce sien ouvrage qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la lui vivifiassent,

Il touche l'ivoire qui, perdant sa dureté,
S'amollit et cède sous ses doigts.
(Ovide, *Métamorphoses*, X, 283)

CHAPITRE 9

Des armes des Parthes

C'est une façon vicieuse de la noblesse de notre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extrême nécessité, et de s'en décharger aussitôt qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit éloigné. D'où il survient plusieurs désordres. Car, chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse que leurs compagnons sont déjà rompus. Nos pères donnaient leur salade [*casque*], leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnaient le reste de leur équipage tant que la corvée durait. Nos troupes sont à cette heure toutes troublées et difformées [*désorganisées*] par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent s'éloigner de leurs maîtres à cause de leurs armes.

Tite-Live, parlant des nôtres [*les Gaulois*] : *Incapables absolument d'endurer la fatigue, ils ne supportaient pas de cuirasse sur le dos* (Tite-Live, XXVII, 48).

Plusieurs nations vont encore et allaient anciennement à la guerre sans se couvrir ; ou se couvraient d'inutiles défenses,

Protégeant leur tête avec du liège.
(Virgile, *Énéide*, VII, 742)

Alexandre, le plus hasardeux [*audacieux*] capitaine qui fut jamais, s'armait [*revêtait une cuirasse*] fort rarement. Et ceux d'entre nous qui les méprisent n'empirent pour cela de guère leur marché. S'il se voit quelqu'un tué par le défaut d'un harnais, il n'en est guère moindre nombre que l'empêchement des armes [*incommodité des armures*] a fait perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissés et rompus, ou par un contrecoup, ou autrement. Car il semble, à la vérité, à voir le poids des nôtres et leur épaisseur, que nous ne cherchons qu'à nous défendre, et en sommes plus chargés que couverts. Nous avons assez à faire à en soutenir le faix, entravés et contraints, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes, et comme si nous avions pareille obligation à les défendre qu'elles ont à nous.

Tacite peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, ainsi armés pour se maintenir seulement, n'ayant moyen ni d'offenser, ni d'être offensés, ni de se relever abattus. Lucullus, voyant certains hommes d'armes mèdes qui faisaient front en l'armée de Tigrane, pesamment et malaisément armés comme dans une prison de fer, prit de là opinion de les défaire aisément, et par eux commença sa charge et sa victoire.

Et à présent que nos mousquetaires [*soldats armés du mousquet*] sont en crédit, je crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traîner à la guerre enfermés dans des bastions, comme ceux que les anciens faisaient porter à leurs éléphants.

Cette humeur est bien éloignée de celle du jeune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avaient semé des chausse-trapes sous l'eau, à l'endroit du fossé par où ceux d'une ville qu'il assiégeait pouvaient faire des sorties sur lui,

disant que ceux qui assaillaient devaient penser à entreprendre, non pas à craindre, et craignant avec raison que cette provision endormît leur vigilance à se garder.

Il dit aussi à un jeune homme qui lui faisait montre de son beau bouclier : « Il est vraiment beau, mon fils, mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or il n'est que la coutume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

> *Deux des guerriers que je chante avaient le haubert sur le dos*
> *Et le heaume sur la tête. Depuis leur entrée dans le château,*
> *Ni de jour ni de nuit ils n'avaient quitté cette armure*
> *Qu'ils portaient, tant ils y étaient habitués,*
> *Aussi aisément que leurs habits.*
> (Arioste, *Roland furieux*, XII, 30)

L'empereur Caracalla allait par pays, à pied, armé de toutes pièces, conduisant son armée.

Les piétons [*fantassins*] romains portaient non seulement le morion [*casque*], l'épée et l'écu – car, quant aux armes, dit Cicéron, ils étaient si accoutumés à les avoir sur le dos qu'elles ne les empêchaient non plus que leurs membres : *on dit en effet que les armes du soldat sont ses membres* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 16) –, mais en même temps encore ce qu'il leur fallait de vivres pour quinze jours, et certaine quantité de pieux pour faire leurs remparts, jusqu'à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius, ainsi chargés, étaient duits [*entraînés*] à faire cinq lieues en cinq heures, et six s'il y avait hâte. Leur discipline militaire était beaucoup plus rude que la nôtre ; aussi produisait-elle de bien autres effets. Ce trait est merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un soldat lacédémonien qu'étant à l'expédition d'une guerre on l'avait vu sous le couvert d'une maison. Ils étaient si durcis à la peine que c'était honte d'être vu sous un autre toit que celui du ciel, quelque temps qu'il fît. Le jeune Scipion, réformant son armée en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuit. Nous ne mènerions guère loin nos gens à ce prix-là.

Au demeurant, Marcellinus, homme nourri [*entraîné*] aux guerres romaines, remarque curieusement [*particulièrement*] la façon que les Parthes avaient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle était éloignée de la romaine. « Ils avaient, dit-il, des armes tissues [*cuirasses tissées*] en manière de petites plumes, qui n'empêchaient pas le mouvement de leur corps : et si [*pourtant*] étaient si fortes que nos dards rejaillissaient, venant à les heurter (ce sont les écailles de quoi nos ancêtres avaient fort accoutumé de se servir). » Et en un autre lieu : « Ils avaient, dit-il, leurs chevaux forts et raides [*vigoureux*], couverts de gros cuir, et eux étaient armés [*cuirassés*], de cap à pied, de grosses lames de fer, rangées de tel artifice qu'à l'endroit des jointures des membres elles prêtaient au mouvement. On eût dit que c'étaient des hommes de fer, car ils avaient des accoutrements de tête si proprement assis [*ajustés*], et représentant au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avait moyen de les assener [*atteindre*] que par des petits trous ronds qui répondaient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumière, et par des fentes qui étaient à l'endroit des naseaux, par où ils prenaient assez malaisément haleine. »

> *Souple, le métal semble prendre vie des membres qu'il protège,*
> *Spectacle effrayant : on croirait voir bouger des statues de fer ;*
> *Respirer des guerriers de métal. Pareil pour les chevaux :*

Leur front menaçant est cuirassé de fer,
Leurs flancs cuirassés aussi palpitent à l'abri des blessures.
(Claudien, *Contre Rufinus,* II, 358)

Voilà une description qui retire [*ressemble*] bien fort à l'équipement d'un homme d'armes français, avec ses bardes [*lames de fer des armures*].

Plutarque dit que Démétrios fit faire pour lui et pour Alcinos, le premier homme de guerre qui fut auprès de lui, à chacun un harnais complet du poids de six-vingts [*cent vingt*] livres, là où les communs harnais n'en pesaient que soixante.

CHAPITRE 10

Des livres

Je ne fais point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieux traitées chez les maîtres du métier, et plus véritablement. C'est ici purement l'essai de mes facultés naturelles, et nullement des acquises ; et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moi, car à [*avec*] peine répondrais-je à autrui de mes discours [*opinions*], qui ne m'en réponds point à moi, ni n'en suis satisfait. Qui sera en cherche de science, si [*qu'il*] la pêche où elle se loge : il n'est rien de quoi je fasse moins de profession. Ce sont ici mes fantaisies, par lesquelles je ne tâche point à donner à connaître les choses, mais moi : elles me seront à l'aventure connues un jour, ou l'ont autrefois été, selon que la fortune m'a pu porter sur les lieux où elles étaient éclaircies. Mais il ne m'en souvient plus.

Et si je suis homme de quelque leçon [*lecture*], je suis homme de nulle rétention [*mémoire*].

Ainsi je ne pleuvis [*garantis*] aucune certitude, si ce n'est de faire connaître jusqu'à quel point monte, pour cette heure, la connaissance que j'en ai. Qu'on ne s'attende pas aux matières, mais à la façon que j'y donne[1].

Qu'on voie, en ce que j'emprunte, si j'ai su choisir de quoi rehausser mon propos. Car je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien dire, tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'ils me semblent se nommer assez sans moi. Dans les raisons et inventions que je transplante en mon solage et confonds aux miennes, j'ai à escient omis parfois d'en marquer l'auteur, pour tenir en bride la témérité de ces sentences [*critiques*] hâtives qui se jettent sur toute sorte d'écrits, notamment jeunes écrits d'hommes encore vivants, et en vulgaire [*en français*], qui [*ce qui*] reçoit [*autorise*] tout le monde à en parler et qui semble convaincre la conception et le dessein, vulgaires de même. Je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échauffent à injurier Sénèque en moi. Il faut musser [*cacher*] ma faiblesse sous ces grands crédits. J'aimerais quelqu'un qui me sache déplumer, je dis par clarté de jugement et par la seule distinction de la force et beauté des propos. Car moi, qui à faute de mémoire demeure court tous les coups à les trier, par connaissance

1. Les éditions publiées du vivant de Montaigne présentent ici, et jusqu'au paragraphe suivant (*De ceci suis-je tenu...*), une leçon plus courte et sensiblement différente : « ... et à la croyance que j'en ai. Ce que je dérobe d'autrui, ce n'est pas pour le faire mien, je ne prétends ici nulle part que celle de raisonner et juger : le demeurant n'est pas de mon rôle. Je n'y demande rien, sinon qu'on voie si j'ai su choisir ce qui joignait [*s'adaptait*] justement à mon propos. Et ce que je cache parfois le nom de l'auteur à escient dans les choses que j'emprunte, c'est pour tenir en bride la légèreté de ceux qui s'entremettent de juger de tout ce qui se présente et, n'ayant pas le nez capable de goûter les choses par elles-mêmes, s'arrêtent au nom de l'ouvrier et à son crédit. Je veux qu'ils s'échauffent à condamner Cicéron ou Aristote en moi. *De ceci suis-je tenu...* »

de nation [*d'origine*] sais très bien sentir, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable de certaines fleurs trop riches que j'y trouve semées, et que tous les fruits de mon cru ne les sauraient payer [*égaler*].

De ceci suis-je tenu de répondre, si je m'empêche moi-même, s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point ou que je ne sois capable de sentir en me le représentant [*quand on me le représente*]. Car il échappe souvent des fautes à nos yeux, mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir apercevoir lorsqu'un autre nous les découvre. La science et la vérité peuvent loger chez nous sans jugement, et le jugement y peut aussi être sans elles ; voire, la reconnaissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus sûrs témoignages de jugement que je trouve. Je n'ai point d'autre sergent de bande [*bataille*] à ranger mes pièces, que la fortune. À même [*au fur et à mesure*] que mes rêveries se présentent, je les entasse ; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve ; aussi ne sont-ce pas ici matières qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement [*fortuitement*] et témérairement.

Je souhaiterais bien avoir plus parfaite intelligence des choses, mais je ne la veux pas acheter si cher qu'elle coûte. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pour quoi je me veuille rompre la tête, non [*même*] pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement, ou, si j'étudie, je n'y cherche que la science qui traite de la connaissance de moi-même, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Voilà le but pour lequel mon cheval doit faire effort.
(Properce, IV, 1, 70)

Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles ; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux.

Si je m'y plantais, je m'y perdrais, et le temps : car j'ai un esprit primesautier. Ce que je ne vois de la première charge, je le vois moins en m'y obstinant. Je ne fais rien sans gaieté ; et la continuation, et la contention [*tension*] trop ferme éblouissent mon jugement, l'attristent et le lassent. Ma vue s'y confond et s'y dissipe. Il faut que je le retire et que je l'y remette à secousses, tout ainsi que, pour juger du lustre de l'écarlate, on nous ordonne de passer les yeux par-dessus, en la parcourant à diverses vues, soudaines reprises et réitérées.

Si ce livre me fâche, j'en prends un autre ; et ne m'y adonne qu'aux heures où l'ennui de rien faire commence à me saisir. Je ne prends guère aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus raides [*fermes*] ; ni aux grecs, parce que mon jugement ne sait pas faire ses besognes d'une puérile et apprentisse intelligence [*compréhension de débutant*].

Entre les livres simplement plaisants, je trouve, des modernes, le *Décaméron* de Boccace, Rabelais, et les *Baisers* de Jean Second, s'il les faut loger sous ce titre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux *Amadis* et telles sortes d'écrits, ils n'ont pas eu le crédit d'arrêter seulement mon enfance. Je dirai encore ceci, ou hardiment ou témérairement : que cette vieille âme pesante ne se laisse plus chatouiller non seulement à l'Arioste, mais encore au bon Ovide, sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi autrefois, à peine m'entretiennent-elles à cette heure.

Je dis librement mon avis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à

l'aventure ma suffisance [*capacité*], et que je ne tiens aucunement être de ma juridiction. Ce que j'en opine [*juge*], c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue, non la mesure des choses. Quand je me trouve dégoûté de l'*Axioche* de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu égard à un tel auteur, mon jugement ne s'en croit [*vante*] pas : il n'est pas si sot de s'opposer à l'autorité de tant d'autres fameux jugements anciens, qu'il tient ses régents et ses maîtres, et avec lesquels il est plutôt content de faillir. Il s'en prend à soi, et se condamne, ou de s'arrêter à l'écorce, ne pouvant pénétrer jusqu'au fond, ou de regarder la chose par quelque faux lustre [*jour*]. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du dérèglement ; quant à sa faiblesse, il la reconnaît et avoue volontiers. Il pense donner juste interprétation aux apparences que sa conception lui présente ; mais elles sont imbéciles [*faibles*] et imparfaites. La plupart des fables d'Ésope ont plusieurs sens et intelligences. Ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage qui cadre bien à la fable, mais, pour la plupart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'autres, plus vifs, plus essentiels et internes, auxquels ils n'ont su pénétrer : voilà comme j'en fais.

Mais, pour suivre ma route, il m'a toujours semblé qu'en la poésie Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent de bien loin le premier rang, et signamment [*notamment*] Virgile en ses *Géorgiques*, que j'estime le plus accompli ouvrage de la poésie – à la comparaison duquel on peut reconnaître aisément qu'il y a des endroits de l'*Énéide* auxquels l'auteur eût donné encore quelque tour de peigne s'il en eût eu loisir. Et le cinquième livre en l'*Énéide* me semble le plus parfait. J'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers ; non pas tant pour son style que pour sa valeur propre et vérité de ses opinions et jugements. Quant au bon Térence, la mignardise et les grâces du langage latin, je le trouve admirable à représenter au vif les mouvements de l'âme et la condition de nos mœurs ; à toute heure nos actions me rejettent à lui. Je ne le puis lire si souvent que je n'y trouve quelque beauté et grâce nouvelles. Ceux des temps voisins à Virgile se plaignaient de quoi certains lui comparaient Lucrèce. Je suis d'opinion que c'est, à la vérité, une comparaison inégale, mais j'ai bien à faire à me rassurer [*conforter*] en cette croyance, quand je me trouve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrèce. S'ils se piquaient de cette comparaison, que diraient-ils de la bêtise et stupidité barbaresques de ceux qui lui comparent à cette heure Arioste ? et qu'en dirait Arioste lui-même ?

Ô siècle grossier et sans goût !
(Catulle, XLIII, 8)

J'estime que les anciens avaient encore plus à se plaindre de ceux qui appariaient Plaute à Térence (celui-ci sent bien mieux son gentilhomme) que Lucrèce à Virgile. Pour l'estimation et préférence de Térence, fait beaucoup que le père de l'éloquence romaine [*Cicéron*] l'a si souvent en la bouche, et seul de son rang, et la sentence que le premier juge des poètes romains [*Horace*] donne de son compagnon. Il m'est souvent tombé en fantaisie comme, en notre temps, ceux qui se mêlent de faire des comédies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux) emploient trois ou quatre arguments de celles de Térence ou de Plaute pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule comédie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matière, c'est la défiance qu'ils ont de se pouvoir soutenir de leurs propres grâces ; il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer, et, n'ayant pas du leur assez de quoi nous arrêter, ils veulent que le

conte nous amuse. Il en va de mon auteur tout au contraire : les perfections et beautés de sa façon de dire nous font perdre l'appétit de son sujet ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent partout ; il est partout si plaisant,

limpide et semblable à une onde pure,
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 120)

et nous remplit tant l'âme de ses grâces, que nous en oublions celles de sa fable.

Cette même considération me tire plus avant : je vois que les bons et anciens poètes ont évité l'affectation et la recherche non seulement des fantastiques élévations [*hyperboles*] espagnoles et pétrarquistes, mais des pointes mêmes plus douces et plus retenues qui font l'ornement de tous les ouvrages poétiques des siècles suivants. Si [*aussi*] n'y a-t-il bon juge qui les trouve à dire [*déplore leur absence*] en ces anciens, et qui n'admire plus, sans comparaison, l'égale polissure, et cette perpétuelle douceur et beauté fleurissante des épigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoi Martial aiguise la queue des siens. C'est cette même raison que je disais tantôt, comme Martial de soi : *il n'avait pas de grands efforts à faire, le sujet lui tenait lieu d'esprit* (Martial, *Épigrammes*, VIII, préface). Ces premiers-là [*les grands anciens*], sans s'émouvoir et sans se piquer, se font assez sentir. Ils ont de quoi rire partout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent. Ceux-ci ont besoin de secours étranger. À mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps. Ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes. Tout ainsi qu'en nos bals ces hommes de vile condition, qui en tiennent école pour ne pouvoir représenter le port et la décence de notre noblesse, cherchent à se recommander par des sauts périlleux et autres mouvements étranges et bateléresques. Et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses découpures [*figures*] et agitation de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel et représenter un port naïf [*naturel*] et leur grâce ordinaire. Comme j'ai vu aussi les badins [*comédiens*] excellents, vêtus à leur ordinaire et d'une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art – les apprentis, et qui ne sont de si haute leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, de se travestir et se contrefaire en mouvements et grimaces sauvages pour nous apprêter à rire. Cette mienne conception se reconnaît mieux qu'en tout autre lieu en la comparaison de l'*Énéide* et du *Roland furieux*. Celui-là, on le voit aller à tire d'aile, d'un vol haut et ferme, suivant toujours sa pointe ; celui-ci voleter et sauteler de conte en conte comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chaque bout de champ de peur que l'haleine et la force lui faillent,

Et courtes sont les courses qu'il ose.
(Virgile, *Géorgiques*, IV, 194)

Voilà donc, quant à cette sorte de sujets, les auteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mêle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprends à ranger mes humeurs et mes conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est français, et Sénèque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traitée à pièces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoi je suis incapable, comme sont les *Opuscules* de Plutarque, et les *Épîtres* [*Lettres à Lucilius*] de Sénèque, qui sont la plus belle partie de ses écrits, et la plus profitable.

Il ne faut pas grande entreprise pour m'y mettre, et les quitte où il me plaît, car elles n'ont point de suite des unes aux autres. Ces auteurs se rencontrent en la plupart des opinions utiles et vraies ; comme aussi leur fortune les fit naître environ même siècle, tous deux précepteurs de deux empereurs romains, tous deux venus de pays étrangers, tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la crème de la philosophie, et présentée d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Sénèque, plus ondoyant et divers. Celui-ci se peine, se raidit et se tend pour armer la vertu contre la faiblesse, la crainte et les vicieux appétits ; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et dédaigner d'en hâter son pas et se mettre sur sa targe [*derrière son bouclier*]. Plutarque a les opinions platoniques, douces et accommodables à la société civile ; l'autre les a stoïques et épicuriennes, plus éloignées de l'usage commun, mais, selon moi, plus commodes en particulier et plus fermes. Il paraît en Sénèque qu'il prête [*concède*] un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces généreux meurtriers de César ; Plutarque est libre partout. Sénèque est plein de pointes et saillies ; Plutarque, de choses. Celui-là vous échauffe plus et vous émeut ; celui-ci vous contente davantage et vous paye mieux. Il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicéron, les ouvrages qui me peuvent servir chez lui à mon dessein, ce sont ceux qui traitent de la philosophie, signamment [*notamment*] morale. Mais, à confesser hardiment la vérité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'écrire me semble ennuyeuse, et toute autre pareille façon. Car ses préfaces, définitions, partitions, étymologies consument la plupart de son ouvrage : ce qu'il y a de vif et de moelle est étouffé par ses longueries d'apprêt. Si j'ai employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moi, et que je ramentoive [*me rappelle*] ce que j'en ai tiré de suc et de substance, la plupart du temps je n'y trouve que du vent : car il n'est pas encore venu aux arguments qui servent à son propos et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moi, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus savant ou éloquent, ces ordonnances logiciennes et aristotéliques ne sont pas à propos : je veux qu'on commence par le dernier point ; j'entends assez que [*ce que*] c'est que mort et volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomiser [*disséquer*] : je cherche des raisons bonnes et fermes d'arrivée, qui m'instruisent à en soutenir l'effort. Ni les subtilités grammairiennes, ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentations n'y servent ; je veux des discours [*raisonnements*] qui donnent la première charge dans le plus fort du doute : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encore, un quart d'heure après, assez à temps pour rencontrer le fil du propos. Il est besoin de parler ainsi aux juges qu'on veut gagner à tort ou à droit, aux enfants et au vulgaire à qui il faut tout dire, voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'emploie à me rendre attentif et qu'on me crie cinquante fois : « Or écoutez ! », à la mode de nos hérauts. Les Romains disaient en leur religion : *Attention !* que [*ce que*] nous disons en la nôtre : *Haut les cœurs* ; ce sont autant de paroles perdues pour moi. J'y viens tout préparé du logis : il ne me faut point d'allèchement ni de sauce : je mange bien la viande [*nourriture*] toute crue, et, au lieu de m'aiguiser l'appétit par ces préparatifs et avant-jeux, on me le lasse et affadit.

La licence du temps m'excusera-t-elle de cette sacrilège audace d'estimer aussi

traînants les dialogues de Platon mêmes, et étouffant par trop sa matière, et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions, vaines et préparatoires, un homme qui avait tant de meilleures choses à dire ? Mon ignorance m'excusera mieux sur ce que je ne vois rien en la beauté de son langage.

Les deux premiers [*Sénèque et Plutarque*], et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de : *Attention !* Ils veulent avoir à faire à gens qui s'en soient avertis eux-mêmes ; ou, s'ils en ont, c'est un *Attention !* substantiel, et qui a son corps à part.

Je vois aussi volontiers les *Lettres à Atticus* (Cicéron), non seulement parce qu'elles contiennent une très ample instruction de l'histoire et affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées. Car j'ai une singulière curiosité, comme j'ai dit ailleurs [*II, 31*], de connaître l'âme et les naïfs [*sincères*] jugements de mes auteurs. Il faut bien juger leur suffisance [*capacité*], mais non pas leurs mœurs ni eux, par cette montre de leurs écrits qu'ils étalent au théâtre du monde. J'ai mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avait écrit de la vertu : car il fait beau apprendre la théorique de ceux qui savent bien la pratique. Mais, d'autant que c'est autre chose le prêche que le prêcheur, j'aime bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez lui-même. Je choisirai plutôt de savoir au vrai les devis [*propos*] qu'il tenait en sa tente à quelqu'un de ses privés amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée ; et ce qu'il faisait en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisait au milieu de la place et au sénat.

Quant à Cicéron, je suis du jugement commun que, hors la science, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en son âme : il était bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gausseurs [*rieurs*] tels qu'il était ; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avait, sans mentir, beaucoup. Et si [*aussi*] ne sais comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'être mise en lumière ; ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers ; mais c'est à lui faute de jugement de n'avoir pas senti combien ils étaient indignes de la gloire de son nom. Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison ; je crois que jamais homme ne l'égalera[1].

Le jeune Cicéron, qui n'a ressemblé son père que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs étrangers, et entre autres Cæstius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicéron s'informa qui il était à l'un de ses gens qui lui dit son nom. Mais, comme celui [*quelqu'un*] qui songeait ailleurs et qui oubliait ce qu'on lui répondait, il le lui redemanda encore, depuis [*après*], deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'être plus en peine de lui redire si souvent même chose et pour le lui faire connaître par quelque circonstance : « C'est, dit-il, ce Cæstius de qui on vous a dit qu'il ne fait pas grand état de l'éloquence de votre père au prix de la sienne. » Cicéron, s'étant soudain piqué de cela, commanda qu'on empoignât ce pauvre Cæstius, et le fit très bien fouetter en sa présence. Voilà un mal courtois hôte ! Entre ceux mêmes qui ont estimé, toutes choses contées, cette sienne éloquence incompa-

1. Les éditions publiées du vivant de Montaigne ajoutent ici : « Si est-ce [*toujours est-il*] qu'il n'a pas en cela franchi si net son avantage, comme Virgile a fait en la poésie : car bientôt après lui il s'en est trouvé plusieurs qui l'ont pensé égaler et surmonter, quoique ce fût à bien fausses enseignes : mais à Virgile, nul encore, depuis [*après*] lui, n'a osé se comparer, et à ce propos j'en veux ici ajouter une histoire. »

rable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : comme ce grand Brutus, son ami, disait que c'était une éloquence *cassée et érénée* [*aux reins brisés*] (Tacite, *Dialogue des orateurs*, XVIII, traduit par Montaigne). Les orateurs voisins de son siècle reprenaient aussi en lui ce curieux soin de certaine longue cadence [*chute*] au bout de ses clauses [*périodes*], et notaient ces mots : *il semble que*, qu'il y emploie si souvent. Pour moi, j'aime mieux une cadence qui tombe plus court, coupée en iambes. Si [*aussi*] mêle-t-il parfois bien rudement ses nombres [*rythmes*], mais rarement. J'en ai remarqué ce lieu à mes oreilles : *Pour ma part, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps qu'être vieux avant l'âge* (Cicéron, *La Vieillesse*, X).

Les historiens sont ma droite balle : ils sont plaisants et aisés, et, en même temps, l'homme en général, de qui je cherche la connaissance, y paraît plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu, la diversité et vérité des moyens de son assemblage et des accidents qui le menacent. Or ceux qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent [*s'attardent*] plus aux conseils [*intentions*] qu'aux événements [*résultats*], plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au-dehors, ceux-là me sont plus propres. Voilà pourquoi, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marri que nous n'ayons une douzaine de Diogène Laërce, ou qu'il ne soit ou plus étendu, ou plus entendu. Car je ne considère pas moins curieusement la fortune et la vie de ces grands précepteurs du monde que la diversité de leurs dogmes et fantaisies.

En ce genre d'étude des histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'auteurs, et vieux et nouveaux, et baragouins et français, pour y apprendre les choses de quoi diversement ils traitent. Mais César singulièrement me semble mériter qu'on l'étudie, non pour la science de l'Histoire seulement, mais pour lui-même, tant il a de perfection et d'excellence par-dessus tous les autres, quoique Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de révérence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages : tantôt le considérant lui-même par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantôt la pureté et inimitable polissure de son langage qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dit Cicéron, mais à l'aventure Cicéron lui-même. Avec tant de sincérité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les fausses couleurs de quoi il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente [*pernicieuse*] ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire : qu'il a été trop épargnant à parler de soi. Car tant de grandes choses ne peuvent avoir été exécutées par lui, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoi y mêler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice [*connaissance*], et d'enregistrer à la bonne foi toutes choses sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la connaissance de la vérité. Tel est entre autres, pour l'exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïveté [*bonne foi*], qu'ayant fait une faute il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en l'endroit où il en a été averti ; et qui nous représente la diversité même des bruits qui couraient et les différents rapports qu'on lui faisait. C'est la matière de l'Histoire, nue et informe ; chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance [*capacité*] de choisir ce qui est digne d'être su, peuvent trier de deux rapports celui qui est plus vraisemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils

[*intentions*] et leur attribuent les paroles convenables. Ils ont raison de prendre l'autorité de régler notre croyance à la leur, mais certes, cela n'appartient à guère de gens. Ceux d'entre deux (qui est la plus commune façon), ceux-là nous gâtent tout ; ils veulent nous mâcher les morceaux ; ils se donnent loi de juger et, par conséquent, d'incliner l'Histoire à leur fantaisie ; car, depuis [*dès*] que le jugement pend d'un côté, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais. Ils entreprennent de choisir les choses dignes d'être sues et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiraient mieux ; omettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut-être encore telle chose, pour ne la savoir dire en bon latin ou français. Qu'ils étalent hardiment leur éloquence et leurs discours [*raisonnements*], qu'ils jugent à leur poste [*guise*] ; mais qu'ils nous laissent aussi de quoi juger après eux, et qu'ils n'altèrent ni dispensent [*suppriment*], par leurs raccourcissements et par leurs choix, rien sur le corps de la matière, mais qu'ils nous la renvoient pure et entière en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie [*choisit*] pour cette charge, et notamment en ces siècles-ci, des personnes d'entre le vulgaire pour cette seule considération de savoir bien parler : comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire ! Et eux ont raison, n'ayant été gagés que pour cela et n'ayant mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsi, à force beaux mots, ils nous vont pâtissant [*pétrissant*] une belle contexture des bruits qu'ils ramassent dans les carrefours des villes.

Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été écrites par ceux mêmes qui commandaient aux affaires, ou qui étaient participants à les conduire, ou, au moins, qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de même sorte. Telles sont quasi toutes les grecques et romaines. Car, plusieurs témoins oculaires ayant écrit de même sujet (comme il advenait en ce temps-là que la grandeur et le savoir se rencontraient communément), s'il y a de la faute, elle doit être merveilleusement [*extraordinairement*] légère et sur un accident fort douteux. Que peut-on espérer d'un médecin traitant de la guerre, ou d'un écolier traitant les desseins des princes ? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avaient en cela, il n'en faut que cet exemple : Asinius Polion trouvait dans les histoires mêmes de César quelque mécompte en quoi il était tombé pour n'avoir pu jeter les yeux en tous les endroits de son armée, et en avoir cru les particuliers qui lui rapportaient souvent des choses non assez vérifiées ; ou bien pour n'avoir été assez curieusement averti par ses lieutenants des choses qu'ils avaient conduites en son absence. On peut voir par cet exemple si cette recherche de la vérité est délicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui y a commandé, ni aux soldats de ce qui s'est passé près d'eux, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les témoins et reçoit les objets sur la preuve des pointilles [*détails*] de chaque accident. Vraiment, la connaissance que nous avons de nos affaires est bien plus lâche. Mais ceci a été suffisamment traité par Bodin[1], et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire et à son défaut – si extrême qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme récents

1. Jean Bodin, magistrat et philosophe français (Angers 1529-Laon 1596). Auteur des *Six Livres de la République* et d'une *Méthode de l'Histoire.*

et à moi inconnus, que j'avais lus soigneusement quelques années auparavant et barbouillés de mes notes –, j'ai pris en coutume, depuis quelque temps, d'ajouter au bout de chaque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ai achevé de le lire et le jugement que j'en ai retiré en gros, afin que cela me représente au moins l'air, et idée générale que j'avais conçue de l'auteur en le lisant. Je veux ici transcrire certaines de ces annotations.

Voici ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guichardin (car quelque langue que parlent mes livres je leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent et duquel, à mon avis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la vérité des affaires de son temps : aussi en la plupart en a-t-il été acteur lui-même, et en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que, par haine, faveur ou vanité, il ait déguisé les choses : de quoi font foi les libres jugements qu'il donne des grands, et notamment de ceux par lesquels il avait été avancé et employé aux charges, comme du pape Clément VII. Quant à la partie de quoi il semble se vouloir prévaloir le plus, qui sont ses digressions et discours [*raisonnements*], il y en a de bons et enrichis de beaux traits, mais il s'y est trop plu : car, pour ne vouloir rien laisser à dire [*oublier*], ayant un sujet si plein et ample, et à peu près infini, il en devient lâche, et sentant un peu au caquet scolastique. J'ai aussi remarqué ceci : que de tant d'âmes et effets qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties-là étaient du tout éteintes au monde ; et, de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles-mêmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer que, parmi cet infini nombre d'actions de quoi il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voie de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement que quelqu'un n'échappe de la contagion ; cela me fait craindre qu'il y ait un peu du vice de son goût ; et peut être advenu qu'il ait estimé d'autrui selon soi. »

En mon Philippe de Commynes[1] il y a ceci : « Vous y trouverez le langage doux et agréable, d'une naïve simplicité ; la narration pure, et en laquelle la bonne foi de l'auteur reluit évidemment, exempte de vanité parlant de soi, et d'affection et d'envie [*haine*] parlant d'autrui ; ses discours et enhortements [*exhortations*] accompagnés plus de bon zèle et de vérité que d'aucune exquise suffisance [*capacité*] ; et tout partout de l'autorité et gravité, représentant son homme de bon lieu et élevé aux grandes affaires. »

Sur les *Mémoires* de monsieur du Bellay[2] : « C'est toujours plaisir de voir les choses écrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire ; mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre évidemment, en ces deux seigneurs-ci [*Guillaume et Martin du Bellay*], un grand déchet de la franchise et liberté d'écrire qui reluit chez les anciens de leur sorte, comme au sire de Joinville[3], domestique de saint

1. Philippe de Commynes (Flandre 1447-Argenton-Château 1511). D'abord au service de Charles le Téméraire, il embrassa le parti du roi de France, Louis XI, en 1472. Auteur de volumineux *Mémoires* en sept volumes.

2. Il s'agit de Guillaume du Bellay, seigneur de Langeais (Normandie 1491-Lyon 1543). Général, diplomate et écrivain. Frère du cardinal Jean du Bellay et oncle du poète Joachim du Bellay. Vice-roi du Piémont en 1537. Auteur lui ausi de *Mémoires* (les *Ogdoades*), poursuivis par son frère, Martin du Bellay, et réunis dans un ensemble de dix livres.

3. Jean, sire de Joinville (Joinville 1224-Joinville 1317). Sénéchal de Champagne et chro-

Louis, Eginhard[1], chancelier de Charlemagne, et, de plus fraîche mémoire, en Philippe de Commynes. C'est ici plutôt un plaidoyer pour le roi François Ier contre l'empereur Charles V [*Charles-Quint*] qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils aient rien changé quant au gros du fait, mais de contourner le jugement des événements, souvent contre raison, à notre avantage, et d'omettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maître, ils en font métier : témoin les reculements [*disgrâces*] de messieurs de Montmorency[2] et de Brion[3], qui y sont oubliés ; voire le seul nom de madame d'Étampes[4] ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrètes, mais de taire ce que tout le monde sait, et les choses qui ont tiré des effets publics et de telle conséquence, c'est un défaut inexcusable. Somme, pour avoir l'entière connaissance du roi François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire ici de profit, c'est par la déduction [*description*] particulière des batailles et exploits de guerre où ces gentilshommes se sont trouvés, quelques paroles et actions privées de certains princes de leur temps, et les pratiques et négociations conduites par le seigneur de Langeais, où il y a tout plein de choses dignes d'être sues, et des discours non vulgaires. »

---

niqueur. Il rejoignit en 1248 les chevaliers chrétiens partis pour la Septième Croisade et demeura près du roi Louis IX, en Syrie et en Palestine, jusqu'en 1253. Il est l'auteur d'une *Histoire*, qui est un précieux document sur le règne de saint Louis.

1. Historien germanique de langue latine (Vallée du Main 770-monastère de Seligenstadt 840), auteur d'une *Vie de Charlemagne*.
2. Anne de Montmorency (1493-1567) écarté de la cour à la suite d'intrigues en 1540.
3. Philippe de Chabot, amiral de Brion (1480-1543), condamné au bannissement en 1541.
4. Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes (1508-1580), favorite de François Ier.

CHAPITRE 11

De la cruauté

Il me semble que la vertu est chose autre et plus noble que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les âmes réglées d'elles-mêmes et bien nées, elles suivent même train, et représentent en leurs actions mêmes visages que les vertueuses. Mais la vertu sonne je ne sais quoi de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celui qui, d'une douceur et facilité naturelle, mépriserait les offenses reçues, ferait chose très belle et digne de louange ; mais celui qui, piqué et outré jusqu'au vif d'une offense, s'armerait des armes de la raison contre ce furieux appétit de vengeance et, après un grand conflit, s'en rendrait enfin maître ferait sans doute beaucoup plus. Celui-là ferait bien, et celui-ci vertueusement ; l'une action se pourrait dire bonté ; l'autre vertu ; car il semble que le nom de la vertu présuppose de la difficulté et du contraste [*de l'opposition*], et qu'elle ne peut s'exercer sans partie [*adversaire*]. C'est à l'aventure pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, et libéral, et juste ; mais nous ne le nommons pas vertueux : ses opérations sont toutes naïves [*naturelles*] et sans effort.

Des philosophes non seulement stoïciens, mais encore épicuriens – et cette enchère, je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fausse, quoi que dise cette subtile rencontre [*bon mot*] d'Arcésilas à celui qui lui reprochait que beaucoup de gens passaient de son école en l'épicurienne, mais jamais au rebours : « Je crois bien ! Des coqs il se fait des chapons assez, mais des chapons il ne s'en fait jamais des coqs. » Car, à la vérité, en fermeté et rigueur d'opinions et de préceptes, la secte épicurienne ne cède aucunement à la stoïque, et un stoïcien – reconnaissant meilleure foi que ces disputateurs qui, pour combattre Épicure et se donner beau jeu, lui font dire ce à quoi il ne pensa jamais, contournant ses paroles à gauche [*gauchissant son discours*], argumentant par la loi grammairienne autre sens de sa façon de parler et autre croyance que celle qu'ils savent qu'il avait en l'âme et en ses mœurs – dit qu'il a laissé d'être épicurien pour cette considération, entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine et inaccessible ; *car ceux qu'on appelle « amoureux du plaisir » sont « amoureux de l'honneur et de la justice » ; ils aiment et pratiquent toutes les vertus* (Cicéron, *Épîtres familières*, XV, 19). Des philosophes stoïciens et épicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'était pas assez d'avoir l'âme en bonne assiette, bien réglée et bien disposée à la vertu ; ce n'était pas assez nos résolutions et nos discours au-dessus de tous les efforts de fortune, mais qu'il fallait encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve [*épreuve*]. Ils veulent quêter de la douleur, de la nécessité et du mépris, pour les combattre et pour tenir leur âme en haleine : *la vertu se renforce dans la lutte* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XIII). C'est l'une des raisons pour quoi Épaminondas, qui était encore d'une troisième secte [*pythagoricienne*], refuse des richesses que la fortune lui met en main par une voie très légitime, pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extrême il se maintint toujours. Socrate s'essayait, ce me semble, encore plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme : qui est un essai à fer émoulu [*aiguisé*].

Métellus, ayant, seul de tous les sénateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu, de soutenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui voulait à toute force faire passer une loi injuste en faveur de la commune, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avait établies contre les refusants, entretenait ceux qui, en cette extrémité, le conduisaient en la place de tels propos : « Que c'était chose trop facile et trop lâche que de mal faire, et que de faire bien où il n'y eût point de danger, c'était chose vulgaire ; mais de bien faire où il y eût danger, c'était le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Métellus nous représentent bien clairement ce que je voulais vérifier [*prouver*], que la vertu refuse la facilité pour compagne, et que cette aisée, douce et penchante voie par où se conduisent les pas réglés d'une bonne inclination de nature n'est pas celle de la vraie vertu. Elle demande un chemin âpre et épineux ; elle veut avoir ou des difficultés étrangères à lutter, comme celle de Métellus, par le moyen desquelles fortune se plaît à lui rompre la raideur [*rapidité*] de sa course, ou des difficultés internes que lui apportent les appétits désordonnés et imperfections de notre condition.

Je suis venu jusqu'ici bien à mon aise. Mais, au bout de ce discours, il me tombe en fantaisie que l'âme de Socrate, qui est la plus parfaite qui soit venue à ma connaissance, serait à mon compte une âme de peu de recommandation, car je ne puis concevoir en ce personnage-là aucun effort [*effet*] de vicieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté, ni aucune contrainte ; je connais sa raison si puissante, et si maîtresse chez lui, qu'elle n'eût jamais donné moyen à un appétit vicieux seulement de naître. À une vertu si élevée que la sienne, je ne puis rien mettre en tête [*en face*]. Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas, et triomphant, en pompe et à son aise, sans empêchement ni détourbier [*obstacle*]. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appétits contraires, dirons-nous donc qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle lui doive cela, d'en être mise en crédit et en honneur ? Que deviendrait aussi cette brave et généreuse volupté épicurienne qui fait état de nourrir mollement en son giron et y faire folâtrer la vertu, lui donnant pour ses jouets la honte, les fièvres, la pauvreté, la mort et les géhennes [*tortures*] ? Si je présuppose que la vertu parfaite se connaît à combattre et porter [*supporter*] patiemment la douleur, à soutenir les efforts de la goutte sans s'ébranler de son assiette ; si je lui donne pour son objet nécessaire l'âpreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montée à tel point que de non seulement mépriser la douleur, mais de s'en réjouir et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle que les épicuriens ont établie et de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions des preuves très certaines ? Comme ont [*ont fait*] bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effet les règles mêmes de leur discipline. Témoin le jeune Caton. Quand je le vois mourir et se déchirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement qu'il eût alors son âme exempte totalement de trouble et d'effroi, je ne puis croire qu'il se maintînt seulement en cette démarche que les règles de la secte stoïque lui ordonnaient rassise, sans émotion et impassible ; il y avait, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrêter là. Je crois sans doute qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agréa plus qu'en autre de celles de sa vie : *Il quitta la vie heureux d'avoir trouvé une raison de se donner la mort* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 30). Je le crois si avant que j'entre en doute s'il eût voulu que l'occasion d'un si bel exploit lui fût ôtée. Et

si la bonté qui lui faisait embrasser les commodités publiques plus que les siennes ne me tenait en bride, je tomberais aisément en cette opinion, qu'il savait bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle épreuve, et d'avoir favorisé ce brigand [*César*] à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action je ne sais quelle réjouissance de son âme, et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle considérait la noblesse et hauteur de son entreprise :

Plus fière parce que résolue de mourir,
(Horace, *Odes*, I, 37, 29)

non pas aiguisée par quelque espérance de gloire, comme les jugements populaires et efféminés de certains hommes ont jugé, car cette considération est trop basse pour toucher un cœur si généreux, si hautain et si raide [*ferme*], mais pour la beauté de la chose même en soi : laquelle il voyait bien plus à clair et en sa perfection, lui qui en maniait les ressorts, que nous ne pouvons faire.

La philosophie m'a fait plaisir de juger qu'une si belle action eût été indécemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenait de finir ainsi. Pourtant [*c'est pourquoi*] ordonna-t-il selon raison, et à son fils et aux sénateurs qui l'accompagnaient, de pourvoir autrement à leur fait. *Ayant reçu de nature une incroyable rigueur, Caton l'avait affermie encore par une fermeté de tous les instants ; inébranlable dans ses principes, il lui fallait mourir plutôt que de tolérer le visage d'un tyran* (Cicéron, *Les Charges*, I, 31).

Toute mort doit être de même sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprète toujours la mort par la vie. Et si on me la récite [*décrit*] d'apparence forte, attachée à une faible vie, je tiens qu'elle est produite d'une cause faible et sortable [*conforme*] à sa vie.

L'aisance donc de cette mort, et cette facilité qu'il avait acquise par la force de son âme, dirons-nous qu'elles doivent rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui, de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraie philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrate seulement franc [*exempt*] de crainte et de passion [*souffrance*] en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation ? Et qui ne reconnaît en lui non seulement de la fermeté et de la constance (c'était son assiette [*attitude*] ordinaire que celle-là), mais encore je ne sais quel contentement nouveau et une allégresse enjouée en ses propos et façons dernières ? À ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe après que les fers en furent hors, accuse-t-il pas une pareille douceur et joie en son âme pour être désenforgée [*libérée*] des incommodités passées et à même d'entrer en connaissance des choses à venir ? Caton me pardonnera, s'il lui plaît : sa mort est plus tragique et plus tendue, mais celle-ci est encore, je ne sais comment, plus belle.

Aristippe, à ceux qui la plaignaient [*déploraient*] : « Les dieux m'en envoient une telle ! », fit-il.

On voit aux âmes de ces deux personnages et de leurs imitateurs (car de semblables, je fais grand doute qu'il y en ait eu) une si parfaite habitude à la vertu qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu pénible, ni des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur âme se raidisse, c'est l'essence même de leur âme, c'est son train naturel et ordinaire. Ils l'ont rendue telle par un long exercice des préceptes de la philosophie, ayant rencontré une belle et riche nature. Les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en eux ; la force et raideur [*fermeté*] de leur

âme étouffent et éteignent les concupiscences aussitôt qu'elles commencent à s'ébranler.

Or, qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine résolution, d'empêcher la naissance des tentations, et de s'être formé à la vertu de manière que les semences mêmes des vices en soient déracinées, que d'empêcher à vive force leur progrès, et, s'étant laissé surprendre aux émotions premières des passions, s'armer et se bander pour arrêter leur course et les vaincre ; et que ce second effet ne soit encore plus beau que d'être simplement garni d'une nature facile et débonnaire, et dégoûtée par soi-même de la débauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doute. Car cette troisième et dernière façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux ; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la faiblesse que je ne sais pas bien comment en démêler les confins et les distinguer. Les noms mêmes de bonté et d'innocence sont à cette cause en quelque sorte noms de mépris. Je vois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et tempérance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle. La fermeté aux dangers (si fermeté il la faut appeler), le mépris de la mort, la patience [*endurance*] aux infortunes peuvent venir et se trouvent souvent aux hommes par faute de bien juger de tels accidents et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'appréhension et la bêtise contrefont ainsi parfois les effets vertueux : comme j'ai vu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce quoi ils méritaient du blâme. Un seigneur italien tenait une fois ce propos en ma présence, au désavantage de sa nation, « que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions étaient si grandes qu'ils prévoyaient les dangers et accidents qui leur pouvaient advenir de si loin, qu'il ne fallait pas trouver étrange si on les voyait souvent, à la guerre, pourvoir à leur sûreté, voire avant que d'avoir reconnu le péril ; que nous et les Espagnols, qui n'étions pas si fins, allions plus outre, et qu'il nous fallait faire voir à l'œil et toucher à la main le danger avant que de nous en effrayer, et qu'alors aussi nous n'avions plus de tenue ; mais que les Allemands et les Suisses, plus grossiers et plus lourds, n'avaient le sens de se raviser à peine alors même qu'ils étaient accablés sous les coups. » Ce n'était à l'aventure que pour rire. Si [*pourtant*] est-il bien vrai qu'au métier de la guerre les apprentis se jettent bien souvent aux dangers d'autre inconsidération qu'ils ne font après y avoir été échaudés :

n'ignorant pas ce que peut une gloire toute neuve
Au combat, ni l'espoir si doux d'un premier triomphe.
(Virgile, *Énéide*, XI, 154)

Voilà pourquoi, quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produite, avant la baptiser.

Pour dire un mot de moi-même, j'ai vu quelquefois mes amis appeler prudence en moi ce qui était fortune [*chance*], et estimer avantage de courage et de patience ce qui était avantage de jugement et opinion, et m'attribuer un titre pour autre, tantôt à mon gain, tantôt à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfait degré d'excellence, où de la vertu il se fait une habitude, que du second même je n'en ai fait guère de preuve. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les désirs de quoi je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence pour mieux dire, accidentelle et fortuite. Si je fusse né d'une complexion plus déréglée, je crains qu'il fût allé piteusement de mon

fait. Car je n'ai essayé [*éprouvé*] guère de fermeté en mon âme pour soutenir des passions si elles eussent été tant soit peu véhémentes. Je ne sais point nourrir des querelles et du débat chez moi. Ainsi je ne me puis dire nul grand merci de quoi je me trouve exempt de plusieurs vices :

si, droit quant au reste,
Mon naturel n'est entaché que de défauts véniels,
Comme on peut reprocher quelques taches à un corps superbe,
(Horace, *Satires*, I, 6, 65)

je le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a fait naître d'une race [*famille*] fameuse en prud'homie [*probité*] et d'un très bon père : je ne sais s'il a écoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques et la bonne institution de mon enfance y ont insensiblement aidé, ou si je suis autrement ainsi né,

Que je sois né sous le signe de la Balance,
Du Scorpion à l'influence redoutable,
Ou encore du Capricorne
Tyran de la mer d'Hespérie ;
(Horace, *Odes*, II, 17, 17)

mais tant y a que la plupart des vices, je les ai de moi-même en horreur. La réponse d'Antisthène à celui qui lui demandait le meilleur apprentissage – « Désapprendre le mal » – semble s'arrêter à cette image. Je les ai, dis-je, en horreur d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce même instinct et impression que j'en ai apporté de la nourrice je l'ai conservé sans qu'aucune occasion me l'ait su faire altérer ; voire non pas mes discours [*raisonnements*] propres qui, pour s'être débandés en certaines choses de la route commune, me licencieraient [*m'autoriseraient*] aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr.

Je dirai un monstre [*monstruosité*], mais je le dirai pourtant : je trouve par là, en plusieurs choses, plus d'arrêt [*retenue*] et de règle en mes mœurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins débauchée que ma raison.

Aristippe établit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il mit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de lui. Mais, quant à ses mœurs, le tyran Denys lui ayant présenté trois belles garces pour qu'il en fît le choix, il répondit qu'il les choisissait toutes trois et qu'il avait mal pris à Pâris d'en préférer une à ses compagnes. Mais les ayant conduites à son logis, il les renvoya sans en tâter. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portait après lui, il lui ordonna qu'il en jetât et versât là ce qui lui fâchait.

Et Épicure, duquel les dogmes sont irréligieux et délicats, se porta en sa vie très dévotieusement et laborieusement. Il écrit à un sien ami qu'il ne vit que de pain bis et d'eau, qu'il lui envoie un peu de fromage pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Serait-il vrai que, pour être bon à fait, il nous le faille être par occulte [*intérieure*], naturelle et universelle propriété, sans loi, sans raison, sans exemple ?

Les débordements auxquels je me suis trouvé engagé ne sont pas, Dieu merci, des pires. Je les ai bien condamnés chez moi, selon qu'ils le valent ; car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, il les accuse plus

rigoureusement en moi qu'en un autre. Mais c'est tout ; car, au demeurant, j'y apporte trop peu de résistance, et me laisse trop aisément pencher à l'autre part de la balance, sauf pour les régler et empêcher du mélange d'autres vices, lesquels s'entre-tiennent et s'entr'enchaînent pour la plupart les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ai retranchés et contraints les plus seuls et les plus simples que j'ai pu,

et je n'en chéris pas mon vice pour autant.
(Juvénal, *Satires*, VIII, 164)

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoiqu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action (et à cela leur pourrait servir quelque peu la similitude du corps humain, car l'action de la colère ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aident, quoique la colère prédomine), si de là ils veulent tirer pareille conséquence que, quand le fautier faut [*pécheur pèche*], il faut par tous les vices ensemble, je ne les en crois pas ainsi simplement, ou je ne les entends pas, car je sens par effet le contraire. Ce sont subtilités aiguës, insubstantielles, auxquelles la philosophie s'arrête parfois.

Je suis quelques vices, mais j'en fuis d'autres autant qu'un saint saurait faire.

Aussi désavouaient les péripatéticiens cette connexité et couture indissoluble ; et tient Aristote qu'un homme prudent et juste peut être et intempérant et incontinent.

Socrate avouait à ceux qui reconnaissaient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'était à la vérité sa propension naturelle, mais qu'il avait corrigée par discipline.

Et les familiers du philosophe Stilpon disaient qu'étant né sujet au vin et aux femmes il s'était rendu par étude très abstinent de l'un et de l'autre.

Ce que j'ai de bien, je l'ai, au rebours, par le sort de ma naissance. Je ne le tiens ni de loi, ni de précepte ou autre apprentissage. L'innocence qui est en moi est une innocence niaise [*innée*] ; peu de vigueur, et point d'art. Je hais, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrême de tous les vices. Mais c'est jusqu'à telle mollesse que je ne vois pas égorger un poulet sans déplaisir, et entends impatiemment [*sans le supporter*] gémir un lièvre sous les dents de mes chiens, quoique ce soit un plaisir violent que la chasse.

Ceux qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et déraisonnable, que, lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maîtrise de façon que la raison n'y peut avoir accès ; et allèguent l'expérience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

voici que déjà le corps pressent l'imminence du plaisir,
Et Vénus va ensemencer le champ de la femme ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1099)

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous que notre discours [*raison*] ne saurait alors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Je sais qu'il en peut aller autrement, et qu'on arrivera parfois, si on veut, à rejeter l'âme sur ce même instant à autres pensements. Mais il la faut tendre et raidir d'aguet [*avec attention*]. Je sais qu'on peut gourmander l'effort [*résister à la force*] de ce plaisir ; et m'y connais bien ; et si [*ainsi*] n'ai point

trouvé Vénus si impérieuse déesse que plusieurs et plus chastes que moi la témoignent. Je ne prends pour miracle, comme fait la reine de Navarre en l'un des contes de son *Heptaméron* (qui est un gentil livre pour son étoffe), ni pour chose d'extrême difficulté de passer des nuits entières, en toute commodité et liberté, avec une maîtresse de longtemps désirée, maintenant la foi qu'on lui aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchements. Je crois que l'exemple de la chasse y serait plus propre (comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprise, par où notre raison étonnée perd le loisir de se préparer et bander à l'encontre), lorsque après une longue quête la bête vient en sursaut à se présenter en lieu où, à l'aventure, nous l'espérions le moins. Cette secousse et l'ardeur de ces huées nous frappent si [*tellement*] qu'il serait malaisé à ceux qui aiment cette sorte de chasse de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les poètes font Diane victorieuse du brandon et des flèches de Cupidon :

Tout à ces plaisirs,
Qui n'oublierait les cruels soucis de l'amour ?
(Horace, *Épodes*, II, 37)

Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, et pleurerais aisément par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je savais pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vraies seulement, mais comment que ce soit, ou feintes ou peintes. Les morts, je ne les plains guère, et les envierais plutôt ; mais je plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rôtir et manger les corps des trépassés que ceux qui les tourmentent et persécutent vivants. Les exécutions mêmes de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une vue ferme. Quelqu'un, ayant à témoigner la clémence de Jules César : « Il était, dit-il, doux en ses vengeances, ayant forcé les pirates de se rendre à lui qu'ils avaient auparavant pris prisonnier et mis à rançon, d'autant qu'il les avait menacés de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fut après les avoir fait étrangler. Philomon, son secrétaire, qui l'avait voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet auteur latin [*Suétone*] qui ose alléguer, pour témoignage de clémence, de seulement tuer ceux desquels on a été offensé, il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent en usage.

Quant à moi, en la justice même, tout ce qui est au-delà de la mort simple me semble pure cruauté, et notamment à nous qui devrions avoir respect [*souci*] d'en envoyer les âmes en bon état ; ce qui ne se peut, les ayant agitées et désespérées par tourments insupportables.

Ces jours passés, un soldat prisonnier, ayant aperçu, d'une tour où il était, qu'en la place des charpentiers commençaient à dresser leurs ouvrages et le peuple à s'y assembler, tint que c'était pour lui et, entré en désespoir, n'ayant autre chose à se tuer, se saisit d'un vieux clou de charrette rouillé que la fortune lui présenta et s'en donna deux grands coups autour de la gorge ; et, voyant qu'il n'en avait pu ébranler sa vie, s'en donna un autre tantôt après dans le ventre, de quoi il tomba en évanouissement. Et en cet état le trouva le premier de ses gardes qui entra pour le voir. On le fit revenir, et, pour employer le temps avant qu'il défaillît, on lui fit sur l'heure lire sa sentence qui était d'avoir

la tête tranchée, de laquelle il se trouva infiniment réjoui et accepta à prendre du vin qu'il avait refusé ; et, remerciant les juges de la douceur inespérée de leur condamnation, dit que cette délibération de se tuer lui était venue par l'horreur de quelque plus cruel supplice, duquel lui avait augmenté la crainte des apprêts [...[1]] pour en fuir une plus insupportable.

Je conseillerais que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps [*cadavres*] des criminels : car de les voir priver de sépulture, de les voir bouillir et mettre à quartiers [*en morceaux*], cela toucherait quasi autant le vulgaire que les peines qu'on fait souffrir aux vivants, quoique par effet ce soit peu, ou rien comme Dieu dit : *Ils tuent le corps mais, après, ils ne peuvent rien faire de plus* (Saint Luc, XII, 4). Et les poètes font singulièrement valoir l'horreur de cette peinture, et au-dessus de la mort :

> *Las ! Ignominieusement, ils traîneraient sur la terre*
> *La dépouille d'un roi à moitié brûlé, les os à nu, et souillée d'un sang noir.*
> (Ennius cité par Cicéron, *Tusculanes*, I, 45)

Je me rencontrai un jour, à Rome, sur le point qu'on défaisait [*exécutait*] Catena, un voleur insigne. On l'étrangla sans aucune émotion de l'assistance ; mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnait coup que le peuple ne suivît d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chacun eût prêté son sentiment à cette charogne.

Il faut exercer ces inhumains excès contre l'écorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas un peu pareil, Artaxerxès l'âpreté des lois anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avaient failli en leur état, au lieu qu'on les soulait [*avait l'habitude de les*] fouetter, fussent dépouillés, et leurs vêtements fouettés pour eux ; et, au lieu qu'on leur soulait arracher les cheveux, qu'on leur ôtât leur haut chapeau seulement.

Les Égyptiens, si dévotieux, estimaient bien satisfaire à la justice divine, lui sacrifiant des pourceaux en figure et représentés : invention hardie de vouloir payer en peinture et en ombrage [*dessin*] Dieu, substance si essentielle.

Je vis en une saison en laquelle nous foisonnons en exemples incroyables de ce vice [*la cruauté*] par la licence de nos guerres civiles, et ne voit-on rien aux histoires anciennes de plus extrême que ce que nous en essayons [*éprouvons*] tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. À peine me pouvais-je persuader, avant que je l'eusse vu, qu'il se fût trouvé des âmes si monstrueuses qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre : hacher et détrancher les membres d'autrui ; aiguiser leur esprit à inventer des tourments inusités et des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voilà l'extrême point où la cruauté puisse atteindre : *Que sans colère, sans crainte, un homme tue un homme seulement pour le spectacle* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XC).

De moi, je n'ai pas su voir seulement sans déplaisir poursuivre et tuer une

1. Un passage est ici rogné sur l'exemplaire de Bordeaux. L'édition de 1595 donne : « Qu'il avait pris parti d'appeler la mort pour la crainte d'une mort plus âpre et insupportable, ayant conçu opinion, par les apprêts qu'il avait vu faire en la place, qu'on le voulût tourmenter de quelque horrible supplice, et sembla être délivré de la mort pour l'avoir changée. »

bête innocente, qui est sans défense, et de qui nous ne recevons aucune offense. Et comme il advient communément que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus autre remède, se rejette et rend à nous-mêmes qui le poursuivons, nous demandant merci par ses larmes,

sanglant, et par ses plaintes semblant demander pitié,
(Virgile, *Énéide*, VII, 501)

ce m'a toujours semblé un spectacle très déplaisant.

Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne les champs. Pythagore les achetait des pêcheurs et des oiseleurs pour en faire autant :

c'est, je crois, par le massacre des bêtes sauvages
Que le fer a été souillé pour la première fois.
(Ovide, *Métamorphoses*, XV, 106)

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bêtes témoignent une propension naturelle à la cruauté.

Après qu'on se fut apprivoisé, à Rome, aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains-je, elle-même attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prend son ébat à voir des bêtes s'entre-jouer et caresser, et nul ne faut [*manque*] de le prendre à les voir s'entre-déchirer et démembrer.

Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ai avec elles, la théologie même nous ordonne quelque faveur en leur endroit, et, considérant qu'un même maître nous a logés en ce palais pour son service et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles.

Pythagore emprunta la métempsycose des Égyptiens, mais depuis elle a été reçue par plusieurs nations, et notamment par nos druides :

Les âmes ne meurent pas. Quittant leur premier séjour,
Sans cesse elles se logent en de nouvelles demeures.
(Ovide, *Métamorphoses*, XV, 158)

La religion de nos anciens Gaulois portait que les âmes, étant éternelles, ne cessaient de se remuer et changer de place d'un corps à un autre ; mêlant en outre à cette fantaisie quelque considération de la justice divine : car, selon les déportements [*comportements*] de l'âme pendant qu'elle avait été chez Alexandre, ils disaient que Dieu lui ordonnait un autre corps à habiter, plus ou moins pénible, et rapportant à sa condition ;

il emprisonne les âmes dans les corps muets des bêtes :
Les cruelles dans le corps des ours, les voleuses dans celui des loups ;
Les fourbes, il les cache dans celui des renards.
Quand il les a ainsi promenées, au cours de longues années,
À travers mille figures, il les purifie dans le fleuve de l'oubli
Et les ramène enfin à leur forme première.
(Claudien, *Contre Rufinus*, II, 482)

Si elle avait été vaillante, la logeaient au corps d'un lion ; si voluptueuse en celui d'un pourceau ; si lâche en celui d'un cerf ou d'un lièvre ; si malicieuse en celui

d'un renard : ainsi du reste, jusqu'à ce que, purifiée par ce châtiment, elle reprenait le corps de quelque autre homme.

Il m'en souvient en effet : pendant la guerre de Troie,
J'étais moi-même Euphorbe, le fils de Panthée.
(Ainsi parle Pythagore dans Ovide, *Métamorphoses*, XV, 160)

Quant à ce cousinage-là, d'entre nous et les bêtes, je n'en fais pas grande recette [*compte*] ; ni de ce que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement reçu des bêtes à leur société et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loin au-dessus d'eux, les estimant tantôt familières et favorites de leurs dieux, et les ayant en respect et révérence plus qu'humaine ; et d'autres ne reconnaissant autre dieu ni autre divinité qu'elles : *des bêtes divinisées par les barbares à cause du profit qu'ils en tirent* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 36).

Les uns adorent le crocodile,
D'autres redoutent l'ibis nourri de serpents ;
Ici resplendit la statue d'or d'un singe à longue queue ;
Ici on révère un poisson de rivière,
Ailleurs, toute une ville adore un chien.
(Juvénal, *Satires*, XV, 2)

Et l'interprétation même que Plutarque donne à cet erreur, qui est très bien prise, leur est encore honorable. Car il dit que ce n'était le chat, ni le bœuf (pour exemple) que les Égyptiens adoraient, mais qu'ils adoraient en ces bêtes-là quelque image des facultés divines : en celle-ci la patience et l'utilité, en celle-là la vivacité ; ou, comme nos voisins les Bourguignons, avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermé, par où ils se représentaient la liberté, laquelle ils aimaient et adoraient au-delà de toute autre faculté divine ; et ainsi des autres.

Mais quand je rencontre, parmi les opinions les plus modérées, les discours [*raisonnements*] qui essayent à montrer la prochaine [*proche*] ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, et avec combien de vraisemblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption, et me démets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres créatures.

Quand tout cela en serait à dire [*ferait défaut*], si [*pourtant*] y a-t-il un certain respect qui nous attache, et un général devoir d'humanité, non aux bêtes seulement, qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mêmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité [*bienveillance*] aux autres créatures qui en peuvent être capables [*y peuvent être sensibles*]. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puérile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la fête qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes. Les Romains avaient un soin public de la nourriture des oies, par la vigilance desquelles leur Capitole avait été sauvé. Les Athéniens ordonnèrent que les mules et mulets qui avaient servi au bâtiment du temple appelé Hécatompédon fussent libres, et qu'on les laissât paître partout sans empêchement.

Les Agrigentins avaient en usage commun d'enterrer sérieusement les bêtes qu'ils avaient eu chères, comme les chevaux de quelque rare mérite, les chiens et

les oiseaux utiles, ou même qui avaient servi de passe-temps à leurs enfants. Et la magnificence qui leur était ordinaire en toutes autres choses paraissait aussi singulièrement à la somptuosité et nombre des monuments élevés à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siècles depuis.

Les Égyptiens enterraient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats en lieux sacrés, embaumaient leurs corps et portaient le deuil à leur trépas.

Cimon fit une sépulture honorable aux juments avec lesquelles il avait gagné par trois fois le prix de la course aux jeux Olympiques. L'ancien Xantippe fit enterrer son chien sur un chef [*cap*], en la côte de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisait, dit-il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un léger profit, un bœuf qui l'avait longtemps servi.

CHAPITRE 12

Apologie de Raymond Sebon [1]

C'est, à la vérité, une très utile et grande partie que la science. Ceux qui la méprisent témoignent assez leur bêtise ; mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusqu'à cette mesure extrême que certains lui attribuent, comme Hérillos le philosophe, qui logeait en elle le souverain bien, et tenait qu'il fût en elle de nous rendre sages et constants ; ce que je ne crois pas, ni ce que d'autres ont dit : que la science est mère de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vrai, il est sujet à une longue interprétation.

Ma maison a été de longtemps ouverte aux gens de savoir, et en est fort connue, car mon père, qui l'a commandée cinquante ans et plus, échauffé de cette ardeur nouvelle de quoi le roi François I[er] embrassa les lettres et les mit en crédit, rechercha avec grand soin et dépense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez lui comme personnes saintes et ayant quelque particulière inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences [*opinions*] et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de révérence et de religion qu'il avait moins de loi d'en juger, car il n'avait aucune connaissance des lettres, non plus que ses prédécesseurs. Moi je les aime bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande réputation de savoir en son temps, ayant arrêté quelques jours à Montaigne en la compagnie de mon père, avec d'autres hommes de sa sorte, lui fit présent, au déloger, d'un livre qui s'intitule *La Théologie naturelle, ou le livre des créatures*, de maître Raymond Sebon. Et parce que la langue italienne et espagnole étaient familières à mon père, et que ce livre est bâti d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines, il espérait qu'avec un bien peu d'aide il en pourrait faire son profit, et le lui recommanda comme livre très utile et propre à la saison en laquelle il le lui donna – ce fut lorsque les nouvelletés de Luther commençaient d'entrer en crédit et ébranler en beaucoup de lieux notre ancienne croyance. En quoi il avait un très bon avis, prévoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie déclinerait aisément en un exécrable athéisme, car le vulgaire, n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mêmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, après qu'on lui a mis en main la hardiesse de mépriser et contrôler les opinions qu'il avait eues en extrême révérence – comme sont celles où il va de son salut – et qu'on a mis certains articles de sa religion en doute et à la balance, il jette tantôt après aisément en pareille incertitude toutes les autres pièces de sa croyance, qui n'avaient pas chez lui plus d'autorité ni de fondement que celles qu'on lui a ébranlées, et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avait reçues par l'autorité des lois ou révérence de l'ancien usage,

1. Ramón Sibiuda (Raimundo de Sebonde, ou Raymond Sebon). Théologien catalan d'expression latine (Barcelone moitié du XV[e] siècle-Toulouse 1436). Auteur d'une *Théologie naturelle, ou Livre des créatures*, dont Montaigne fait l'apologie dans ce chapitre 12 du livre II, le plus long des *Essais*.

Car on foule aux pieds ce qu'auparavant on avait redouté ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1139)

entreprenant dès lors en avant de ne recevoir rien à quoi il n'ait interposé son décret [*choix*] et prêté particulier consentement.

Or, quelques jours avant sa mort, mon père, ayant de fortune [*par hasard*] rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnés, me commanda de le lui mettre en français. Il fait bon traduire les auteurs comme celui-là, où il n'y a guère que la matière à représenter ; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grâce et à l'élégance du langage, ils sont dangereux à entreprendre : nommément pour les rapporter à un idiome plus faible.

C'était une occupation bien étrange et nouvelle pour moi, mais, étant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur des pères qui fut jamais, j'en vins à bout comme je pus ; à quoi il prit un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fît imprimer ; ce qui fut exécuté après sa mort.

Je trouvai belles les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien suivie et son dessein plein de piété. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à même de les secourir pour décharger leur livre de deux principales objections qu'on lui fait. Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, établir et vérifier [*prouver*] contre les athéistes tous les articles de la religion chrétienne : en quoi, à dire la vérité, je le trouve si ferme et si heureux que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là, et crois que nul ne l'a égalé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un auteur duquel le nom soit si peu connu, et duquel tout ce que nous savons, c'est qu'il était espagnol, faisant profession de médecine à Toulouse, il y a environ deux cents ans, je m'enquis autrefois à Adrien Tournèbe, qui savait toutes choses, que [*ce que*] ce pouvait être de ce livre. Il me répondit qu'il pensait que ce fût quelque quintessence tirée de saint Thomas d'Aquin, car, de vrai, cet esprit-là, plein d'une érudition infinie et d'une subtilité admirable, était seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'auteur (et ce n'est pas raison d'ôter sans plus grande occasion à Sebon ce titre), c'était un très suffisant homme et ayant plusieurs belles parties [*qualités*].

La première répréhension [*critique*] qu'on fait de son ouvrage, c'est que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur croyance par des raisons humaines, qui [*alors qu'elle*] ne se conçoit que par foi et par une inspiration particulière de la grâce divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zèle de piété, et à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur et de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce serait mieux la charge d'un homme versé en la théologie, que de moi qui n'y sais rien.

Toutefois je juge ainsi : qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loin l'humaine intelligence, comme est cette vérité de laquelle il a plu à la bonté de Dieu nous éclairer, il est bien besoin qu'il nous prête encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous ; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables ; et, s'ils l'étaient, tant d'âmes rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles dans les siècles anciens, n'eussent pas failli par leur discours d'arriver à cette connaissance. C'est la foi seule qui embrasse vivement

et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très belle et très louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous donnés. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur saurions donner, et qu'il n'est occupation ni dessein plus digne d'un homme chrétien que de viser par tous ses études et pensements à embellir, étendre et amplifier la vérité de sa croyance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'âme ; nous lui devons encore et rendons une révérence corporelle ; nous appliquons nos membres mêmes, et nos mouvements, et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de même, et accompagner notre foi de toute la raison qui est en nous, mais toujours avec cette réservation [*réserve*] de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ni que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science.

Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire ; si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ni en sa splendeur. Et certes je crains pourtant que nous ne la jouissions que par cette voie. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foi vive ; si nous tenions à Dieu par lui, non par nous ; si nous avions un pied et un fondement divins, les occasions humaines n'auraient pas le pouvoir de nous ébranler, comme elles ont. Notre fort ne serait pas pour se rendre à une si faible batterie ; l'amour de la nouvelleté, la contrainte des princes, la bonne fortune d'un parti, le changement téméraire et fortuit de nos opinions n'auraient pas la force de secouer et altérer notre croyance. Nous ne la laisserions pas troubler à la merci d'un nouvel argument, et à la persuasion non pas de toute la rhétorique qui fut jamais ; nous soutiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile,

Comme un énorme roc refoule les flots qui le heurtent, et, de sa masse,
Disperse les ondes qui de toutes parts rugissent autour de lui.
(Vers d'un anonyme, d'après Virgile [*Énéide*, VII, 587], à la louange de Ronsard)

Si ce rayon de la divinité nous touchait quelque peu, il y paraîtrait partout ; non seulement nos paroles, mais encore nos opérations en porteraient la lueur et le lustre. Tout ce qui partirait de nous, on le verrait illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte que dans les sectes humaines il ne fût jamais partisan, quelque difficulté et étrangeté que maintînt sa doctrine, qui n'y conformât aucunement ses déportements [*comportements*] et sa vie ; et [*ni qu'*] une si divine et céleste institution ne marque les chrétiens que par la langue.

Voulez-vous voir cela ? Comparez nos mœurs à un mahométan, à un païen : vous demeurez toujours au-dessous, là où, au regard de l'avantage de notre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extrême et incomparable distance – et devrait-on dire : « Sont-ils si justes, si charitables, si bons ? ils sont donc chrétiens. » Toutes autres apparences sont communes à toutes religions – espérance, confiance, événements, cérémonies, pénitence, martyres. La marque péculière [*particulière*] de notre vérité devrait être notre vertu, comme elle est aussi la plus céleste marque et la plus difficile, et que c'est la plus digne production de la vérité. Pourtant [*c'est pourquoi*] eut raison notre bon saint Louis, quand ce roi tartare qui s'était fait chrétien desseignait [*avait dessein*] de venir à Lyon baiser les pieds au pape et y reconnaître la sanctimonie [*sainteté*] qu'il espérait trouver en nos mœurs, de l'en détourner instamment de peur qu'au contraire notre débordée façon de vivre ne le dégoûtât d'une si sainte croyance. Combien que,

depuis [*après*], il advint tout diversement à cet autre, lequel, étant allé à Rome pour même effet, y voyant la dissolution des prélats et peuple de ce temps-là, s'établit d'autant plus fort en notre religion, considérant combien elle devait avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmi tant de corruption et en mains si vicieuses.

« Si nous avions une seule goutte de foi, nous remuerions les montagnes de leur place », dit la sainte parole. Nos actions, qui seraient guidées et accompagnées de la divinité, ne seraient pas simplement humaines, elles auraient quelque chose de miraculeux, comme notre croyance. *Un moyen rapide de former sa vie à la vertu et au bonheur, c'est de croire* (Quintilien, XII, 2).

Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer que [*ce que*] c'est que croire.

Et nous trouvons étrange si, aux guerres qui pressent à cette heure notre État, nous voyons flotter les événements et diversifier d'une manière commune et ordinaire. C'est que nous n'y apportons rien que le nôtre. La justice qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture. Elle y est bien alléguée, mais elle n'y est ni reçue, ni logée, ni épousée. Elle y est comme en la bouche de l'avocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foi et à la religion, non pas à nos passions. Les hommes y sont conducteurs et s'y servent de la religion ; ce devrait être tout le contraire.

Sentez si ce n'est par nos mains que nous la menons à tirer comme de cire tant de figures contraires d'une règle si droite et si ferme. Quand s'est-il vu mieux qu'en France en nos jours ? Ceux qui l'ont prise à gauche, ceux qui l'ont prise à droite, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc l'emploient si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progrès si conforme en débordements et injustice qu'ils rendent douteuse et malaisée à croire la diversité qu'ils prétendent de leurs opinions en chose de laquelle dépend la conduite et loi de notre vie. Peut-on voir partir de même école et discipline des mœurs plus unies, plus unes ?

Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons [*nous nous renvoyons comme une balle*] les raisons divines, et combien irréligieusement nous les avons et rejetées et reprises selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics. Cette proposition si solennelle – s'il est permis au sujet de se rebeller et armer contre son prince pour la défense de la religion –, souvenez-vous en quelles bouches, cette année passée, l'affirmative de celle-ci était l'arc-boutant d'un parti, la négative de quel autre parti c'était l'arc-boutant ; et écoutez à présent de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre, et si les armes bruissent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous brûlons les gens qui disent qu'il faut faire souffrir à la vérité le joug de notre besoin. Et de combien fait la France pis que le dire ?

Confessons la vérité : qui tirerait de l'armée, même légitime et moyenne, ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des lois de leur pays ou service du prince, il n'en saurait bâtir une compagnie de gendarmes complète. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu qui aient maintenu même volonté et même progrès en nos mouvements publics, et que nous les voyons tantôt n'aller que le pas, tantôt y courir à bride avalée [*abattue*] ; et mêmes hommes tantôt gâter nos affaires par

leur violence et âpreté, tantôt par leur froideur, mollesse et pesanteur, si ce n'est qu'ils y sont poussés par des considérations particulières et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ?

Je vois cela évidemment [*avec évidence*] que nous ne prêtons volontiers à la dévotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrétienne. Notre zèle fait merveille quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction [*médisance*], la rébellion. À contre-poil, vers la bonté, la bénignité, la tempérance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ni de pied, ni d'aile.

Notre religion est faite pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite.

Il ne faut point faire barbe de foarre à [*se moquer de*] Dieu (comme on dit). Si nous le croyions, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance, voire (et je le dis à notre grande confusion) si nous le croyions et connaissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui ; au moins marcherait-il en même rang de notre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis.

Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maître. Est-il si simple entendement, lequel, ayant d'un côté l'objet d'un de nos vicieux plaisirs et de l'autre, en pareille connaissance et persuasion, l'état d'une gloire immortelle, entrât en troc de l'un pour l'autre ? Et si [*pourtant*], nous y renonçons souvent de pur mépris : car quel goût nous attire au blasphémer, sinon à l'aventure le goût même de l'offense ?

Le philosophe Antisthène, comme on l'initiait aux mystères d'Orphée, le prêtre lui disant que ceux qui se vouaient à cette religion avaient à recevoir après leur mort des biens éternels et parfaits : « Pourquoi ne meurs-tu donc toi-même ? », lui fit-il.

Diogène, plus brusquement selon sa mode, et hors de notre propos, au prêtre qui le prêchait de même de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veux-tu pas que je croie qu'Agésilas et Épaminondas, si grands hommes, seront misérables, et que toi, qui n'es qu'un veau, seras bienheureux parce que tu es prêtre ? »

Ces grandes promesses de la béatitude éternelle, si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons.

L'âme ne se plaindrait pas de sa dissolution, elle se hâterait de sortir,
Abandonnant comme un serpent la peau qui la recouvre,
Comme le vieux cerf perd ses bois devenus trop longs.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 612)

Je veux être dissous, dirions-nous, et être avec Jésus-Christ. La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'âme, poussa bien certains de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnait.

Tout cela, c'est un signe très évident que nous ne recevons notre religion qu'à notre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés [*trouvés*] au pays où elle était en usage, ou nous regardons son ancienneté ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mécréants, ou suivons

ses promesses. Ces considérations-là doivent être employées à notre croyance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre religion, d'autres témoins, pareilles promesses et menaces nous pourraient imprimer par même voie une croyance contraire.

Nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes ou périgourdins ou allemands.

Et ce que dit Platon : qu'il est peu d'hommes si fermes en l'athéisme qu'un danger pressant ne ramène à la reconnaissance de la divine puissance, ce rôle ne touche point un vrai chrétien. C'est à faire aux religions mortelles et humaines d'être reçues par une humaine conduite. Quelle foi doit-ce être, que la lâcheté et la faiblesse de cœur plantent en nous et établissent ? Plaisante foi qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir le courage de le décroire ! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'étonnement [*terreur*], peut-elle faire en notre âme aucune production réglée ?

Ils établissent, dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se récite [*raconte*] des enfers et des peines futures est feint [*inventé*]. Mais l'occasion de l'expérimenter s'offrant, lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur de celle-ci les remplit d'une nouvelle croyance par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages [*cœurs*] craintifs, il défend en ses *Lois* toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y échoit, et pour un médicinal effet. Ils récitent de Bion qu'infecté des athéismes de Théodore il avait été longtemps se moquant des hommes religieux ; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extrêmes superstitions, comme si les dieux s'ôtaient et se remettaient selon l'affaire de Bion.

Platon et ces exemples veulent conclure que nous sommes ramenés à la croyance de Dieu ou par amour, ou par force. L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être, il s'en est vu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience pourtant. Ils ne laisseront de joindre les mains vers le ciel si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine. Et, quand la crainte ou la maladie auront abattu cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne laisseront de se revenir et se laisser tout discrètement manier aux croyances et exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré, autre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit démanché, vont nageant témérairement et incertainement en la fantaisie. Hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de notre sainte vérité laissèrent tomber cette grande âme de Platon (mais grande d'humaine grandeur seulement) encore en cet autre voisin abus : que les enfants et les vieillards se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissait et tirait son crédit de notre imbécillité [*faiblesse*].

Le nœud qui devrait attacher notre jugement et notre volonté, qui devrait étreindre notre âme et joindre à notre créateur, ce devrait être un nœud prenant ses replis et ses forces non pas de nos considérations, de nos raisons et passions,

mais d'une étreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grâce. Or, notre cœur et notre âme étant régis et commandés par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pièces [*facultés*] selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image dans les choses du monde rapportant [*ressemblant*] quelque peu à l'ouvrier qui les a bâties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbécillité que nous ne le puissions découvrir. C'est ce qu'il nous dit lui-même : que ses opérations invisibles, il nous les manifeste par les visibles.

Sebon s'est travaillé à cette digne étude, et nous montre comment il n'est pièce du monde qui démente son facteur [*créateur*]. Ce serait faire tort à la bonté divine si l'univers ne consentait à notre croyance. Le ciel, la terre, les éléments, notre corps et notre âme, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir. Elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est un temple très saint, dedans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a faites sensibles : le soleil, les étoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dit saint Paul, apparaissent par la création du monde, considérant sa sapience éternelle et sa divinité par ses œuvres. »

Dieu ne dérobe pas à la terre la vue du ciel ;
Le faisant sans cesse rouler au-dessus de nos têtes,
C'est son propre corps et son visage qu'il nous révèle ;
Il s'offre à nous, il s'inculque en nous,
Pour que nous puissions le bien connaître,
Comprendre sa démarche et obéir à ses lois.
(Manilius, IV, 907)[7]

Or nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matière lourde et stérile : la grâce de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrate et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin et n'avoir regardé l'amour et obéissance du vrai créateur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu, ainsi est-il de nos imaginations et discours : ils ont quelque corps, mais c'est une masse informe, sans façon et sans jour, si la foi et la grâce de Dieu n'y sont jointes. La foi venant à teindre et illustrer les arguments de Sebon, elle les rend fermes et solides. Ils sont capables de servir d'acheminement et de premier guide à un apprenti pour le mettre à la voie de cette connaissance. Ils le façonnent quelque peu et [*le*] rendent capable de [*lui permettre de recevoir*] la grâce de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit [*parachève*] et se parfait après notre croyance.

Je sais un homme d'autorité, nourri aux lettres, qui m'a confessé avoir été ramené des erreurs de la mécréance par l'entremise des arguments de Sebon. Et, quand on les dépouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foi, et qu'on les prendra pour fantaisies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont précipités aux épouvantables et horribles ténèbres de l'irréligion, ils se trouveront encore alors aussi solides et autant fermes que nuls autres de même condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si vous avez de meilleurs arguments, produisez-les ou soumettez-vous ;
(Horace, *Épîtres*, I, 5, 6)

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, et sur quelque autre sujet, de mieux tissues et mieux étoffées.

Je me suis, sans y penser, à demi déjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avais proposé de répondre pour Sebon.

Certains disent que ses arguments sont faibles et ineptes à vérifier ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer [*démonter*] aisément. Il faut secouer ceux-ci un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers le sens des écrits d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi ; et un athéiste se flatte à ramener tous auteurs à l'athéisme, infectant de son propre venin la matière innocente. Ceux-ci ont quelque préoccupation [*a priori*] de jugement qui leur rend le goût fade aux raisons de Sebon. Au demeurant, il leur semble qu'on leur donne beau jeu de les mettre en liberté de combattre notre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseraient attaquer en sa majesté pleine d'autorité et de commandement. Le moyen que je prends pour rabattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser [*rompre*] et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et dénéantise [*néant*] de l'homme ; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison ; leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartiennent la science et la sapience ; elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous dérobons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons.

Car Dieu ne permet pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse.
(Hérodote [VII, 10], cité par Stobée, *Anthologie*, sermon 22)

Abattons ce cuider [*outrecuidance*], premier fondement de la tyrannie du malin esprit : *Dieu résiste aux superbes et accorde sa grâce aux humbles* (Saint Pierre, *Épîtres*, V, 5). L'intelligence est en tous les dieux, dit Platon, et en fort peu d'hommes.

Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrétien de voir nos outils mortels et caducs si proprement assortis à notre foi sainte et divine que, lorsqu'on les emploie aux sujets de leur nature mortels et caducs, ils n'y soient pas appropriés plus uniment, ni avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebon, voire s'il est en lui d'arriver à certaine certitude par argument et par discours [*raisonnement*].

Car saint Augustin, plaidant contre ces gens-ci, a occasion de reprocher leur injustice en ce qu'ils tiennent les parties de notre croyance fausses, que notre raison faut [*échoue*] à établir ; et pour montrer qu'assez de choses peuvent être et avoir été, desquelles notre discours ne saurait fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines expériences connues et indubitables auxquelles l'homme confesse rien ne voir ; et cela, comme toutes autres choses, d'une curieuse [*minutieuse*] et ingénieuse recherche. Il faut plus faire, et leur apprendre que, pour convaincre la faiblesse de leur raison, il n'est besoin d'aller triant des rares exemples, et qu'elle est si manque [*faible*] et si aveugle qu'il n'y a nulle si claire facilité qui lui soit assez claire ; que l'aisé et le malaisé lui sont un ; que tous sujets également et la nature en général désavouent sa juridiction et entremise.

Que nous prêche la vérité, quand elle nous prêche de fuir la mondaine philosophie, quand elle nous inculque si souvent que notre sagesse n'est que folie devant Dieu ; que, de toutes les vanités, la plus vaine c'est l'homme ; que l'homme qui présume de son savoir ne sait pas encore que [*ce que*] c'est que savoir ; et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense être quelque chose, se séduit soi-même et se trompe ? Ces sentences du Saint-Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudrait aucune autre preuve contre des gens qui se rendraient avec toute soumission et obéissance à son autorité. Mais ceux-ci veulent être fouettés à leurs propres dépens et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle-même.

Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divines, qui sont tout son honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours [*la force de son raisonnement*] sur quels fondements il a bâti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service ? Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se dise maîtresse et impératrice de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander ? Et ce privilège qu'il s'attribue d'être seul, en ce grand bâtiment, qui ait la suffisance d'en reconnaître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde, qui lui a scellé ce privilège ? Qu'il nous montre lettres [*lettres patentes*] de cette belle et grande charge.

Ont-elles été octroyées en faveur des sages seulement ? Elles ne touchent guère de gens. Les fous et les méchants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, étant la pire pièce du monde, d'être préférés à tout le reste ?

En croirons-nous celui-là : *Et pour qui donc dira-t-on que le monde fut créé ? Pour les êtres doués de raison, sans doute, les dieux et les hommes, qui sont, bien sûr, les créatures les plus parfaites ?* (Cicéron, *La Nature des dieux*, II, 54). Nous n'aurons jamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage.

Mais, pauvret, qu'a-t-il en soi digne d'un tel avantage ? À considérer cette vie incorruptible des corps célestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste règle :

lorsque nous levons les yeux et apercevons, au-dessus de nos têtes,
Les espaces célestes du vaste monde, l'éther constellé d'étoiles brillantes,
Lorsque nous songeons aux courses du soleil et de la lune ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1205)

à considérer la domination et puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies et conditions de notre fortune,

Car il a fait dépendre des astres les actions et la vie des hommes,
(Manilius, III, 58)

mais sur nos inclinations mêmes, nos discours, nos volontés, qu'ils régissent,

poussent et agitent à la merci de leurs influences, selon que notre raison nous l'apprend et le trouve,

elle reconnaît que ces astres, si éloignés de nous,
Gouvernent les hommes selon des lois cachées,
Que l'univers entier est mû par des principes réguliers,
Et que les vicissitudes des destins sont dues à des signes déterminés :
(Manilius, I, 60)

à voir que non un homme seul, non un roi, mais les monarchies, les empires et tout ce bas monde se meuvent au branle des moindres mouvements célestes,

Qu'ils sont grands les effets des moindres mouvements
De cet empire puissant qui commande aux rois mêmes !
(Manilius, I, 55 et IV, 93)

si notre vertu, nos vices, notre suffisance et science, et ce même discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge notre raison, par leur moyen et de leur faveur,

l'un, fou d'amour, est capable de traverser la mer pour ruiner Troie.
L'autre a pour destin de rédiger des lois.
Voici des enfants qui tuent leur père, des parents qui tuent leurs enfants.
Des frères qui s'arment contre leurs frères et se massacrent entre eux.
Nous ne sommes pas responsables de cette guerre. C'est le destin :
Il les force à tout bouleverser, à se châtier, à se déchirer.
Et c'est encore le destin qui veut que je parle ainsi du destin.
(Manilius, IV, 79, 118)

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra-t-elle égaler à lui ? Comment soumettre à notre science son essence et ses conditions ? Tout ce que nous voyons en ces corps-là nous étonne [*abasourdit*]. *Quels ont été les plans, les instruments, les leviers, les machines, les ouvriers d'un si grandiose ouvrage ?* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 8). Pourquoi les privons-nous et d'âme, et de vie, et de discours [*raison*] ? Y avons-nous reconnu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux que d'obéissance ? Dirons-nous que nous n'avons vu en nulle autre créature qu'en l'homme l'usage d'une âme raisonnable ? Eh quoi ! Avons-nous vu quelque chose semblable au soleil ? Laisse-t-il d'être parce que nous n'avons rien vu de semblable ? Et ses mouvements d'être parce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas vu n'est pas, notre science est merveilleusement raccourcie : *Tant sont étroites les bornes de notre esprit !* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 31). Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité de faire de la Lune une terre céleste, y songer des montagnes, des vallées, comme Anaxagore ? Y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour notre commodité, comme font Platon et Plutarque ? Et de notre Terre en faire un astre éclairant et lumineux ? *Entre autres inconvénients de notre nature mortelle, on compte cet aveuglement de l'esprit qui l'induit en erreur en lui faisant aimer ses erreurs* (Sénèque, *La Colère*, II, 9) – *Le corps corruptible alourdit l'âme, et cette enveloppe terrestre l'affaiblit dans l'exercice de la pensée* (*Livre de la Sagesse* cité par saint Augustin, *Cité de Dieu*, XII, 15).

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse

et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et en même temps la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici, parmi la bourbe et la fiente du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et ce va plantant par imagination au-dessus du cercle de la lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facilités et de forces que bon lui semble. Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ?

Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle ? Platon, en sa peinture de l'âge doré, sous Saturne, compte entre les principaux avantages de l'homme d'alors la communication qu'il avait avec les bêtes, desquelles, s'enquérant et s'instruisant, il savait les vraies qualités et différences de chacune de celles-ci, par où il acquérait une très parfaite intelligence et prudence, et en conduisait de bien loin plus heureusement sa vie que nous ne saurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le fait des bêtes ? Ce grand auteur a opiné qu'en la plupart de la forme corporelle que nature leur a donnée elle a regardé seulement l'usage des pronostications qu'on en tirait en son temps.

Ce défaut qui empêche la communication d'entre elles et nous, pourquoi n'est-il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette même raison, elles nous peuvent estimer bêtes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grande merveille si nous ne les entendons pas (aussi ne faisons-nous les Basques et les Troglodites). Toutefois certains se sont vantés de les entendre, comme Apollonios de Tyane, Mélampos, Tirésias, Thalès et autres. Et puisqu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoivent [*admettent*] un chien pour leur roi, il faut bien qu'ils donnent certaine interprétation à ses voix et mouvements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leur sens : aussi ont les bêtes du nôtre environ à même mesure. Elles nous flattent, nous menacent et nous requièrent ; et nous elles.

Au demeurant, nous découvrons bien évidemment qu'entre elles il y a une pleine et entière communication, et qu'elles s'entendent, non seulement celles de même espèce, mais aussi d'espèces diverses.

Les bêtes sauvages, les animaux privés de parole
Ne poussent-ils pas des cris divers et variés
Selon que les étreignent la peur, la douleur ou le plaisir ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1058)

En certain aboyer du chien, le cheval connaît qu'il y a de la colère ; de certaine autre sienne voix il ne s'effraie point. Aux bêtes mêmes qui n'ont pas de voix, par la société d'offices [*services mutuels*] que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouvements discourent et traitent ;

À peu près de la manière des petits enfants
Qui usent du geste pour palier l'incapacité de leur langue.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1029)

Pourquoi non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et content des histoires par signes ? J'en ai vu de si souples et formés à cela qu'à la vérité il ne leur manquait rien à la perfection de se savoir faire entendre ; les amoureux se courroucent, se réconcilient, se prient, se remercient, s'assignent [*se donnent rendez-vous*] et disent enfin toutes choses des yeux :

Le silence lui-même
Sait exprimer prière et parole.
(Le Tasse, *Aminta*, II, 34)

Quoi des mains ? Nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons [*comptons*], confessons, repentons, craignons, vergognons [*montrons de la honte*], doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons [*décourageons*], désespérons, étonnons, écrions, taisons ; et quoi non ? d'une variation et multiplication à l'envi de la langue. De la tête : nous convions, nous renvoyons, avouons, désavouons, démentons, bienvenons, honorons, vénérons, dédaignons, demandons, éconduisons, égayons, lamentons, caressons, tançons, soumettons, bravons, enhortons [*exhortons*], menaçons, assurons, enquérons. Quoi des sourcils ? Quoi des épaules ? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible sans discipline, et un langage public : qui [*ce qui*] fait, voyant la variété et usage distingué des autres, que celui-ci doit plutôt être jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la nécessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoin, et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes, et les sciences qui ne s'exercent et expriment que par ceux-ci, et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue.

Un ambassadeur de la ville d'Abdère, après avoir longuement parlé au roi Agis de Sparte, lui demanda : « Eh bien, Sire, quelle réponse veux-tu que je rapporte à nos citoyens ? – Que je t'ai laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot. » Voilà pas un taire parlier [*silence éloquent*] et bien intelligible ?

Au reste, quelle sorte de notre suffisance ne reconnaissons-nous aux opérations des animaux ? Est-il police [*société*] réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours [*raisonnement*] et sans providence ?

Ces signes et ces exemples ont amené certains à dire
Que les abeilles avaient reçu une part de l'âme divine
Et du souffle céleste.
(Virgile, *Géorgiques*, IV, 219)

Les hirondelles, que nous voyons, au retour du printemps, fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement et choisissent-elles sans discrétion [*discernement*], de mille places, celle qui leur est la plus commode à se

loger ? Et, en cette belle et admirable contexture de leurs bâtiments, les oiseaux peuvent-ils se servir plutôt d'une figure carrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en savoir les conditions et les effets ? Prennent-ils tantôt de l'eau, tantôt de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent [*tapissent*]-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent-ils du vent pluvieux et plantent leur loge à l'orient sans connaître les conditions différentes de ces vents, ni considérer que l'un leur est plus salutaire que l'autre ? Pourquoi épaissit l'araignée sa toile en un endroit et relâche en un autre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantôt de celle-là, si elle n'a et délibération, et pensement, et conclusion ? Nous reconnaissons assez, en la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au-dessus de nous et combien notre art est faible à les imiter. Nous voyons toutefois aux nôtres [*nos ouvrages*], plus grossiers, les facultés que nous y employons, et que notre âme s'y sert de toutes ses forces ; pourquoi n'en estimons-nous autant d'eux ? Pourquoi attribuons-nous à je ne sais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art ? En quoi, sans y penser, nous leur donnons un très grand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie, et qu'à nous elle nous abandonne au hasard et à la fortune, et à quêter par art les choses nécessaires à notre conservation, et nous refuse en même temps les moyens de pouvoir arriver, par certaines institution et contention [*effort*] d'esprit, à l'industrie naturelle des bêtes, de manière que leur stupidité brutale surpasse en toutes commodités tout ce que peut notre divine intelligence.

Vraiment, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeler une très injuste marâtre. Mais il n'en est rien ; notre police n'est pas si difforme et déréglée. Nature a embrassé universellement toutes ses créatures ; et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fourni de tous moyens nécessaires à la conservation de son être ; car ces plaintes vulgaires, que j'entends faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les élève tantôt au-dessus des nues, et puis les ravale aux antipodes), que nous sommes le seul animal abandonné nu sur la terre nue, lié, garrotté, n'ayant de quoi s'armer et couvrir que de la dépouille d'autrui – là où toutes les autres créatures, nature les a revêtues de coquilles, de gousses, d'écorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'écaille, de toison et de soie, selon le besoin de leur être ; les a armées de griffes, de dents, de cornes pour assaillir et pour défendre ; et les a même instruites à ce qui leur est propre : à nager, à courir, à voler, à chanter, là où l'homme ne sait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer sans apprentissage :

Et l'enfant – comme un matelot que les flots ont rejeté avec violence,
Gisant nu sur le rivage –, incapable de parler, impuissant, démuni de tout,
Depuis qu'à force de travail la nature l'a tiré du ventre de sa mère
Pour le hisser aux rives de la lumière, emplit l'espace
D'un vagissement lugubre, comme un être promis à tant de maux encore,
À tant d'épreuves dans le cours de sa vie...
Les animaux domestiques, eux, gros ou petits, croissent sans difficulté.
Ils n'ont pas besoin de hochets, ni de mots caressants, distribués
Par l'affection d'une nourrice. Ils se passent de vêtements
Légers ou chauds selon les saisons. Ils n'ont pas besoin d'armes,

Ni de hautes murailles pour protéger leur vie et leurs biens.
À tous, la terre et l'ingénieuse nature
Fournissent spontanément ce dont ils ont besoin.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 222)

ces plaintes-là sont fausses, il y a en la police du monde une égalité plus grande et une relation plus uniforme.

Notre peau est pourvue aussi suffisamment que la leur de fermeté contre les injures du temps ; témoin tant de nations qui n'ont encore goûté aucun usage de vêtements. Nos anciens Gaulois n'étaient guère vêtus ; ne sont pas les Irlandais, nos voisins, sous un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous-mêmes, car tous les endroits de la personne qu'il nous plaît découvrir au vent et à l'air se trouvent propres à le souffrir : le visage, les pieds, les mains, les jambes, les épaules, la tête, selon que l'usage nous y convie. Car, s'il y a partie en nous faible et qui semble devoir craindre la froidure, ce devrait être l'estomac, où se fait la digestion ; nos pères le portaient découvert ; et nos dames, ainsi molles et délicates qu'elles sont, elles s'en vont tantôt entrouvertes jusqu'au nombril. Les liaisons et emmaillotements des enfants ne sont non plus nécessaires ; et les mères lacédémoniennes élevaient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ni plier [*couvrir*].

Notre pleurer est commun à la plupart des autres animaux ; et n'en est guère qu'on ne voie se plaindre et gémir longtemps après leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable [*conforme*] à la faiblesse en quoi ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel et sans instruction,

Chaque être sent bien ce dont il doit user.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1032)

Qui fait doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir ne sache quêter sa nourriture ? Et la terre en produit et lui en offre assez pour sa nécessité, sans autre culture ni artifice ; et sinon en tout temps, aussi ne fait-elle pas aux bêtes – témoin les provisions que nous voyons faire aux fourmis et autres pour les saisons stériles de l'année. Ces nations que nous venons de découvrir si abondamment fournies de viande [*nourriture*] et de breuvage naturels, sans soin et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas notre seule nourriture et que, sans labourage, notre mère nature nous avait munis à planté [*en abondance*] de tout ce qu'il nous fallait ; voire, comme il est vraisemblable, plus pleinement et plus richement qu'elle ne fait à présent que nous y avons mêlé notre artifice,

Et la terre, de son propre chef, créa pour les mortels
Les moissons blondissantes et les fertiles vignobles ;
C'est elle qui leur a donné les fruits savoureux et les gras pâturages ;
Toutes choses qui aujourd'hui ont peine à croître malgré nos efforts,
Et pour lesquelles s'épuisent les attelages et les forces des cultivateurs.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1157)

les débordement et dérèglement de notre appétit devançant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plupart des autres animaux ; plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service, naturellement et sans leçon. Ceux qui sont duits [*formés*] à combattre nus, on

les voit se jeter aux hasards [*dangers*] pareils aux nôtres. Si quelques bêtes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et précepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'éléphant aiguise et émoud [*affûte*] ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulières pour cet usage, qu'il épargne, et ne les emploie aucunement à ses autres services). Quand les taureaux vont au combat, ils répandent et jettent la poussière à l'entour d'eux ; les sangliers affinent leurs défenses ; et l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit et le croûte tout à l'entour de limon bien serré et bien pétri, comme d'une cuirasse. Pourquoi ne dirons-nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutefois, je crois qu'un enfant qu'on aurait nourri [*élevé*] en pleine solitude, éloigné de tout commerce (qui [*ce qui*] serait un essai malaisé à faire), aurait quelque espèce de parole pour exprimer ses conceptions ; et n'est pas croyable que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux ; car, qu'est-ce autre chose que parler cette faculté que nous leur voyons de se plaindre, de se réjouir, de s'entr'appeler au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleraient-ils entre eux ? Ils parlent bien à nous et nous à eux ! En combien de sortes parlons-nous à nos chiens ? Et ils nous répondent. D'autre langage, d'autres appellations devisons-nous avec eux qu'avec les oiseaux, avec les pourceaux, les bœufs, les chevaux, et changeons d'idiome selon l'espèce :

Ainsi, dans leur troupe brune,
Les fourmis s'abordent-elles,
S'enquérant de leur route ou du butin.
(Dante, *Le Purgatoire*, XXVI, 34)

Il me semble que Lactance attribue aux bêtes non le parler seulement, mais le rire encore. Et la différence de langage qui se voit entre nous, selon la différence des contrées, elle se trouve aussi aux animaux de même espèce. Aristote allègue à ce propos le chant divers des perdrix selon la situation des lieux.

certains oiseaux ont des cris différents selon les saisons.
Quand le temps change, il en est qui modifient leurs chants rauques.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1077, 1080, 1082, 1083)

Mais cela est à savoir quel langage parlerait cet enfant ; et ce qui s'en dit par divination n'a pas beaucoup d'apparence [*ce qu'on peut en conjecturer n'a pas beaucoup de vraisemblance*]. Si on m'allègue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point, je réponds que ce n'est pas seulement pour n'avoir pu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plutôt pour ce que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privés, se rapporte à celui du parler et se tiennent ensemble d'une couture naturelle, en façon que, ce que nous parlons, il faut que nous le parlions premièrement à nous, et que nous le fassions sonner au-dedans à nos oreilles avant que de l'envoyer aux étrangères.

J'ai dit tout cela pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et joindre au nombre. Nous ne sommes ni au-dessus, ni au-dessous du reste : tout ce qui est sous le ciel, dit le sage, court une loi et fortune pareilles,

Tous enchaînés par les liens de leur destin.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 874)

Il y a quelque différence, il y a des ordres et des degrés ; mais c'est sous le visage d'une même nature :

chaque chose se développe à sa manière ;
Toutes gardent les caractères distinctifs
Établis par l'ordre immuable de la nature.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 921)

Il faut contraindre l'homme et le ranger dans les barrières de cette police. Le misérable n'a garde d'enjamber par effet au-delà ; il est entravé et engagé, il est assujetti de pareille obligation que les autres créatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aucune prérogative, préexcellence [*prééminence*] vraie et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion et par fantaisie n'a ni corps ni goût ; et s'il est ainsi que lui seul, de tous les animaux, ait cette liberté de l'imagination et ce dérèglement de pensées, lui représentant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veut, le faux et le véritable, c'est un avantage qui lui est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier, car de là naît la source principale des maux qui le pressent : péché, maladie, irrésolution, trouble, désespoir.

Je dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bêtes fassent par inclination naturelle et forcée les mêmes choses que nous faisons par notre choix et industrie. Nous devons conclure de pareils effets pareilles facultés, et confesser par conséquent que ce même discours, cette même voie, que nous tenons à ouvrer, c'est aussi celle des animaux. Pourquoi imaginons-nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en éprouvons aucun pareil effet ? Joint qu'il est plus honorable d'être acheminé et obligé à réglément agir par naturelle et inévitable condition, et plus approchant de la divinité, que d'agir réglément par liberté téméraire et fortuite ; et plus sûr de laisser à nature qu'à nous les rênes de notre conduite. La vanité de notre présomption fait que nous aimons mieux devoir à nos forces qu'à sa libéralité notre suffisance ; et enrichissons les autres animaux des biens naturels et les leur renonçons [*abandonnons*], pour nous honorer et ennoblir des biens acquis ; par une humeur bien simple, ce me semble, car je priserais bien autant des grâces toutes miennes et naïves [*innées*] que celles que j'aurais été mendier et quêter de l'apprentissage. Il n'est pas en notre puissance d'acquérir une plus belle recommandation que d'être favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le renard – de quoi se servent les habitants de la Thrace quand ils veulent entreprendre de passer par-dessus la glace quelque rivière gelée et le lâchent devant eux pour cet effet –, quand nous le verrions, au bord de l'eau, approcher son oreille bien près de la glace pour sentir s'il entendra d'une longue ou d'une voisine distance bruire l'eau courant au-dessous, et, selon qu'il trouve par là qu'il y a plus ou moins d'épaisseur en la glace, se reculer ou s'avancer, n'aurions-nous pas raison de juger qu'il lui passe par la tête ce même discours [*raisonnement*] qu'il ferait en la nôtre, et que c'est une ratiocination [*réflexion*] et conséquence tirée du sens naturel : ce qui fait bruit se remue ; ce qui se remue n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide plie sous le faix ? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans conséquence, c'est une chimère, et ne peut entrer en notre imagination. De même

faut-il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions de quoi les bêtes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque avantage de cela même qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir et d'en user à notre volonté, ce n'est que ce même avantage que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition nos esclaves. Et les Climacides, étaient-ce pas des femmes, en Syrie, qui servaient, couchées à quatre pattes, de marchepied et d'échelle aux dames à monter en coche ? Et la plupart des personnes libres abandonnent pour bien légères commodités leur vie et leur être à la puissance d'autrui. Les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour être tuée au tombeau de son mari. Les tyrans ont-ils jamais failli de trouver assez d'hommes voués à leur dévotion, quelques-uns ajoutant davantage cette nécessité de les accompagner à la mort comme en la vie ?

Des armées entières se sont ainsi obligées à leurs capitaines. La formule du serment, en cette rude école des escrimeurs à outrance, portait ces promesses : « Nous jurons de nous laisser enchaîner, brûler, battre et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs légitimes souffrent de leur maître ; engageant très religieusement et le corps et l'âme à son service »,

Brûle-moi la tête, si tu le veux ; perce-moi du glaive ;
Déchire-moi le dos à coups de fouet.
(Tibulle [I, 9, 21], cité par Juste Lipse, *Saturnales*, II, 5)

C'était une obligation véritable ; et si [*pourtant*], il s'en trouvait dix mille, telle année, qui y entraient et s'y perdaient.

Quand les Scythes enterraient leur roi, ils étranglaient sur son corps la plus favorite de ses concubines, son échanson, écuyer d'écurie, chambellan, huissier de chambre et cuisinier. Et en son anniversaire, ils tuaient cinquante chevaux, montés de cinquante pages qu'ils avaient empalés par l'épine du dos jusqu'au gosier, et les laissaient ainsi plantés en parade autour de la tombe.

Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché, et pour un traitement moins curieux [*attentif*] et moins favorable que celui que nous faisons aux oiseaux, aux chevaux et aux chiens.

À quel souci ne nous démettons-nous [*abaissons-nous*] pour leur commodité ? Il ne me semble point que les plus abjects serviteurs fassent volontiers pour leurs maîtres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bêtes.

Diogène, voyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sont fous, disait-il ; c'est celui qui me traite et nourrit, qui me sert. » Et ceux qui entretiennent les bêtes se doivent dire plutôt les servir qu'en être servis.

Et si [*pourtant*], elles ont cela de plus généreux que jamais lion ne s'asservit à un autre lion, ni un cheval à un autre cheval par faute de cœur [*manque de courage*]. Comme nous allons à la chasse des bêtes, ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des hommes, et ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lièvres, les brochets sur les tanches, les hirondelles sur les cigales, les éperviers sur les merles et sur les alouettes ;

la cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards
Qu'elle trouve dans les chemins écartés.
L'aigle, lui, le noble oiseau de Jupiter, c'est le lièvre ou le chevreuil
Qu'il chasse dans les bois.
(Juvénal, *Satires*, XIV, 74)

Nous partons [*partageons*] le fruit de notre chasse avec nos chiens et oiseaux, comme la peine et l'industrie [*savoir-faire*] ; et, au-dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs et les faucons sauvages partent justement le butin par moitié ; comme, le long des palus Méotides [*mer d'Azov*], si le pêcheur ne laisse aux loups, de bonne foi, une part égale de sa prise, ils vont incontinent déchirer ses rets.

Et comme nous avons une chasse qui se conduit plus par subtilité que par force, comme celle des colliers [*collets*], de nos lignes et de l'hameçon, il s'en voit aussi de pareilles entre les bêtes. Aristote dit que la seiche jette de son cou un boyau long comme une ligne, qu'elle étend au loin en le lâchant, et le retire à soi quand elle veut ; à mesure qu'elle aperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle lui laisse mordre le bout de ce boyau, étant cachée dans le sable ou dans la vase, et petit à petit le retire jusqu'à ce que ce petit poisson soit si près d'elle que d'un saut elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses que l'homme : il ne nous faut point une baleine, un éléphant et un crocodile, ni tels autres animaux, desquels un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes ; les poux sont suffisants pour faire vaquer [*rendre vacante*] la dictature de Sylla ; c'est le déjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur.

Pourquoi disons-nous que c'est à l'homme science et connaissance bâtie par art et par discours de discerner les choses utiles à son vivre et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas ; de connaître la force de la rhubarbe et du polypode ? Et, quand nous voyons les chèvres de Candie [*Crète*], si elles ont reçu un coup de trait, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guérison ; et la tortue, quand elle a mangé de la vipère, chercher incontinent de l'origan pour se purger ; le dragon fourbir et éclairer ses yeux avec du fenouil ; les cigognes se donner elles-mêmes des clystères avec de l'eau de marine [*de mer*] ; les éléphants arracher non seulement de leur corps et de leurs compagnons, mais des corps aussi de leurs maîtres (témoin celui du roi Porus, qu'Alexandre défit), les javelots et les dards qu'on leur a jetés au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le saurions faire avec si peu de douleur : pourquoi ne disons-nous de même que c'est science et prudence ? Car d'alléguer, pour les déprimer [*rabaisser*], que c'est par la seule instruction et maîtrise de nature qu'elles le savent, ce n'est pas leur ôter le titre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maîtresse d'école.

Chrysippe, bien qu'en toutes autres choses autant dédaigneux juge de la condition des animaux que nul autre philosophe, considérant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemin, ou à la quête de son maître qu'il a égaré, ou à la poursuite de quelque proie qui fuit devant lui, va essayant l'un chemin après l'autre, et, après s'être assuré des deux et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'élance dans le troisième sans marchander, il est contraint de confesser qu'en ce chien-là un tel discours [*raisonnement*] se passe : « J'ai suivi jusqu'à ce carrefour mon maître à la trace ; il faut nécessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins ; ce n'est ni par celui-ci, ni par celui-là ; il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre » ; et que, s'assurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment [*ses sens*] au troisième chemin, ni ne le sonde plus, mais s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce trait purement dialecticien et cet usage de propositions divisées et conjointes et

de la suffisante énumération des parties, vaut-il pas autant que le chien le sache de soi que de Trébizonde[1].

Si [*pourtant*] ne sont pas les bêtes incapables d'être encore instruites à notre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler ; et cette facilité que nous reconnaissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'étreindre [*l'obliger*] à certain nombre de lettres et de syllabes, témoigne qu'ils ont un discours au-dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chacun est soûl, ce crois-je, de voir tant de sortes de singeries que les bateleurs apprennent à leurs chiens ; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils entendent, plusieurs divers mouvements et sauts qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais je remarque avec plus d'admiration cet effet, qui est toutefois assez vulgaire, des chiens de quoi se servent les aveugles, et aux champs et aux villes ; je me suis pris garde comme il s'arrêtent à certaines portes d'où ils ont accoutumé de tirer l'aumône, comme ils évitent le choc des coches et des charrettes, alors même que pour leur regard ils ont assez de place pour leur passage ; j'en ai vu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain [*plat*] et uni et en prendre un pire, pour éloigner son maître du fossé. Comment pouvait-on avoir fait concevoir à ce chien que c'était sa charge de regarder seulement à la sûreté de son maître et mépriser ses propres commodités pour le servir ? Et comment avait-il la connaissance que tel chemin lui était bien assez large, qui ne le serait pas pour un aveugle ? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination et sans discours [*raisonnement*] ?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit avoir vu, à Rome, d'un chien, avec l'empereur Vespasien le père, au théâtre de Marcellus. Ce chien servait à un bateleur qui jouait une fiction [*pièce*] à plusieurs mines [*scènes*] et à plusieurs personnages, et y avait son rôle. Il fallait entre autres choses qu'il contrefît pour un temps le mort pour avoir mangé de certaine drogue. Après avoir avalé le pain qu'on feignait être cette drogue, il commença tantôt à trembler et branler comme s'il eût été étourdi. Finalement, s'étendant et se raidissant comme mort, il se laissa tirer et traîner d'un lieu à autre, ainsi que portait le sujet du jeu, et puis, quand il connut qu'il était temps, il commença premièrement à se remuer tout bellement ainsi que s'il se fût revenu d'un profond sommeil, et, levant la tête, regarda çà et là d'une façon qui étonnait tous les assistants.

Les bœufs qui servaient aux jardins royaux de Suse pour les arroser et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, auxquelles il y a des baquets attachés (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc), on leur avait ordonné d'en tirer par jour jusqu'à cent tours chacun. Ils étaient si accoutumés à ce nombre qu'il était impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, et, ayant fait leur tâche, ils s'arrêtaient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sachions compter jusqu'à cent, et venons de découvrir des nations qui n'ont aucune connaissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autrui qu'à être instruit. Or, laissant à part ce que Démocrite jugeait et prouvait, que la plupart des arts les bêtes nous les ont appris : comme l'araignée à tisser et à coudre, l'hirondelle à bâtir, le cygne

1. George de Trébizonde (1396-1486), humaniste grec, traducteur d'Aristote et auteur de traités de logique et de grammaire en usage dans les écoles au XVI[e] siècle.

et le rossignol la musique, et plusieurs animaux, par leur imitation, à faire la médecine ; Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y emploient du temps et du soin, d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'école sous leurs parents, perdent beaucoup de la grâce de leur chant. Nous pouvons juger par là qu'il reçoit de l'amendement par discipline et par étude. Et, entre les libres mêmes, il n'est pas un et pareil, chacun en a pris selon sa capacité, et, sur la jalousie de leur apprentissage, ils se débattent à l'envi d'une contention [*ils s'affrontent à qui mieux mieux avec une application*] si courageuse que parfois le vaincu y demeure mort, l'haleine lui faillant plutôt que la voix. Les plus jeunes ruminent, pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson ; le disciple écoute la leçon de son précepteur et en rend compte avec grand soin ; ils se taisent, l'un tantôt, tantôt l'autre ; on entend corriger les fautes et sent-on certaines répréhensions du précepteur. J'ai vu (dit Arrius) autrefois un éléphant ayant à chacune cuisse une cymbale pendue, et une autre attachée à sa trompe, au son desquelles tous les autres dansaient en rond, s'élevant et s'inclinant à certaines cadences, selon que l'instrument les guidait ; et y avait plaisir à ouïr cette harmonie.

Aux spectacles de Rome, il se voyait ordinairement des éléphants dressés à se mouvoir et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelaçures, coupures et diverses cadences très difficiles à apprendre. Il s'en est vu qui, en leur privé, remémoraient leur leçon, et s'exerçaient par soin et par étude pour n'être tancés et battus de leurs maîtres.

Mais cette autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque même pour répondant, est étrange. Elle était en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisait merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle entendait ; un jour, il advint que certaines trompettes s'arrêtèrent à sonner longtemps devant cette boutique ; depuis cela et tout le lendemain, voilà cette pie pensive, muette et mélancolique, de quoi tout le monde était émerveillé ; et pensait-on que le son des trompettes l'eût ainsi étourdie et étonnée, et qu'avec l'ouïe la voix se fût en même temps éteinte ; mais on trouva enfin que c'était une étude profonde et une retraite en soi-même, son esprit s'exercitant et préparant sa voix à représenter le son de ces trompettes, de manière que sa première voix ce fut celle-là, d'exprimer parfaitement leurs reprises, leurs pauses et leurs nuances, ayant quitté par ce nouvel apprentissage et pris à dédain tout ce qu'elle savait dire auparavant.

Je ne veux pas omettre à alléguer aussi cet autre exemple d'un chien que ce même Plutarque dit avoir vu (car quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à ranger ces exemples qu'au reste de toute ma besogne), lui étant dans un navire : ce chien, étant en peine d'avoir l'huile qui était dans le fond d'une cruche où il ne pouvait arriver de la langue pour l'étroite embouchure du vaisseau [*récipient*], alla quérir des cailloux et en mit dans cette cruche jusqu'à ce qu'il eût fait hausser l'huile plus près du bord, où il la put atteindre. Cela, qu'est-ce, si ce n'est l'effet d'un esprit bien subtil ?

On dit que les corbeaux de Barbarie en font de même quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est quelque peu voisine de ce que récitait des éléphants un roi de leur nation, Juba, que, quand par la finesse de ceux qui les chassent l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes qu'on leur prépare, et les recouvre-t-on de menues broussailles pour les tromper, ses compagnons y apportent en diligence force pierres et pièces de bois, afin que cela l'aide à s'en

mettre hors. Mais cet animal rapporte [*ressemble*] en tant d'autres effets à l'humaine suffisance que, si je voulais suivre par le menu ce que l'expérience en a appris, je gagnerais aisément ce que je maintiens ordinairement : qu'il se trouve plus de différence de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un éléphant, en une maison privée de Syrie, dérobait à tous les repas la moitié de la pension qu'on lui avait ordonnée ; un jour, le maître voulut lui-même le panser, versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge qu'il lui avait prescrite pour sa nourriture ; l'éléphant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, sépara avec la trompe et en mit à part la moitié, déclarant par là le tort qu'on lui faisait. Et un autre, ayant un gouverneur qui mêlait dans sa mangeaille des pierres pour en croître la mesure, s'approcha du pot où il faisait cuire sa chair pour son dîner et le lui remplit de cendre. Cela, ce sont des effets particuliers ; mais ce que tout le monde a vu et que tout le monde sait, qu'en toutes les armées qui se conduisaient du pays de Levant l'une des plus grandes forces consistait aux éléphants, desquels on tirait des effets sans comparaison plus grands que nous ne faisons à présent de notre artillerie, qui tient à peu près leur place en une bataille ordonnée (cela est aisé à juger à ceux qui connaissent les histoires anciennes) :

> *puisque leurs ancêtres* [éléphants]
> *Avaient servi le Carthaginois Hannibal,*
> *Nos généraux et le roi Molosse,*
> *Portant sur leur dos des cohortes, des bataillons,*
> *Et prenant part aux combats.*
> (Juvénal, *Satires*, XII, 107)

Il fallait bien qu'on se répondît à bon escient de la créance de ces bêtes et de leur discours [*qu'on eût confiance en ces bêtes et en leur intelligence*], leur abandonnant la tête d'une bataille [*troupe*], là où le moindre arrêt qu'elles eussent su faire, pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroi qui leur eût fait tourner la tête [*demi-tour*] sur leurs gens étaient suffisants pour tout perdre ; et s'est vu moins d'exemples où cela soit advenu qu'ils se rejetassent sur leurs troupes, que de ceux où nous-mêmes nous rejetons les uns sur les autres et nous rompons. On leur donnait charge non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties au combat. Comme faisaient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes, auxquels ils payaient solde et faisaient partage au butin ; et montraient ces animaux autant d'adresse et de jugement à poursuivre et arrêter leur victoire, à charger ou à reculer selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisaient d'ardeur et d'âpreté.

Nous admirons et pesons mieux les choses étrangères que les ordinaires ; et sans cela, je ne me fusse pas amusé à ce long registre, car, selon mon opinion, qui contrôlera de près ce que nous voyons ordinairement des animaux qui vivent parmi nous, il y a de quoi y trouver des effets autant admirables que ceux qu'on va recueillant dans les pays et siècles étrangers. C'est une même nature qui roule son cours. Qui en aurait suffisamment jugé le présent état en pourrait sûrement conclure et tout l'avenir et tout le passé. J'ai vu autrefois parmi nous des hommes amenés par mer de lointain pays, desquels parce que nous n'entendions aucunement le langage, et que leur façon, au demeurant, et leur contenance et leurs vêtements étaient du tout éloignés des nôtres, qui de nous ne les estimait et sauvages et brutes ? Qui n'attribuait à stupidité et à bêtise de les voir muets,

ignorant la langue française, ignorant nos baise-mains et nos inclinations serpentées, notre port, et notre maintien, sur lequel, sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine ?

Tout ce qui nous semble étrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas : comme il nous advient au jugement que nous faisons des bêtes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nôtres ; de celles-là par comparaisons nous pouvons tirer quelque conjecture ; mais de ce qu'elles ont particulier, que savons-nous que c'est ? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oiseaux et la plupart des animaux qui vivent avec nous reconnaissent notre voix et se laissent conduire par elle ; si [*ainsi*] faisait bien encore la murène de Crassus, et venait à lui quand il l'appelait ; et font aussi les anguilles qui se trouvent en la fontaine d'Aréthuse. Et j'ai vu des gardoirs [*viviers*] assez où les poissons accourent, pour manger, à certain cri de ceux qui les traitent ;

ils ont un nom, et chacun vient
Quand le maître l'appelle.
(Martial, *Épigrammes*, IV, 29, 6)

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire que les éléphants ont quelque participation de religion, d'autant qu'après plusieurs ablutions et purifications on les voit, haussant leur trompe comme des bras et tenant les yeux fichés vers le soleil levant, se planter longtemps en méditation et contemplation à certaines heures du jour, de leur propre inclination, sans instruction et sans précepte. Mais, pour ne voir aucune telle apparence chez les autres animaux, nous ne pouvons pourtant établir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché. Comme nous voyons quelque chose en cette action que le philosophe Cléanthe remarqua, parce qu'elle retire [*ressemble*] aux nôtres : « Il vit, dit-il, des fourmis partir de leur fourmilière, portant le corps d'une fourmi morte vers une autre fourmilière, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vinrent au-devant, comme pour parler à elles ; et, après avoir été ensemble quelque pièce, celles-ci s'en retournèrent pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation ; enfin ces dernières venues apportèrent aux premières un ver de leur tanière, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premières chargèrent sur leur dos et emportèrent chez elles, laissant aux autres le corps du trépassé. » Voilà l'interprétation que Cléanthe y donna, témoignant par là que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelles, desquelles c'est notre défaut que nous ne soyons participants ; et nous entremettons [*permettons*] à cette cause sottement d'en opiner [*juger*].

Or elles produisent encore d'autres effets qui surpassent de bien loin notre capacité, auxquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation que, par imagination même, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et dernière bataille navale qu'Antoine perdit contre Auguste [*bataille d'Actium*] sa galère capitane fut arrêtée au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrêter toute sorte de vaisseaux auxquels il s'attache. Et l'empereur Caligula voguant avec une grande flotte en la côte de la Romanie, sa seule galère fut arrêtée tout court par ce même poisson, lequel il fit prendre attaché comme il était au bas de son vaisseau, tout dépit de quoi un si petit animal pouvait forcer et la mer, et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour être seulement attaché par le bec à

la galère (car c'est un poisson à coquille), et s'étonna encore non sans grande raison de ce que, lui étant apporté dans le bateau, il n'avait plus cette force qu'il avait au-dehors.

Un citoyen de Cyzique acquit jadis réputation de bon mathématicien [*astrologue*] pour avoir appris de la condition du hérisson, qu'il a sa tanière ouverte à divers endroits et à divers vents, et, prévoyant le vent à venir, il va boucher le trou du côté de ce vent-là ; ce que remarquant, ce citoyen apportait en sa ville certaines prédictions du vent qui avait à tirer [*souffler*].

Le caméléon prend la couleur du lieu où il est assis ; mais le poulpe se donne lui-même la couleur qu'il lui plaît, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint et attraper ce qu'il cherche ; au caméléon, c'est changement de passion [*passif*] ; mais au poulpe, c'est changement d'action [*actif*]. Nous avons quelques mutations de couleur à la frayeur, la colère, la honte et autres passions qui altèrent le teint de notre visage, mais c'est par l'effet de la souffrance [*effet passif*], comme au caméléon. Il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir, mais il n'est pas en la disposition de notre volonté. Or ces effets que nous reconnaissons aux autres animaux, plus grands que les nôtres, témoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous est occulte, comme il est vraisemblable que sont plusieurs autres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent jusqu'à nous.

De toutes les prédictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines étaient celles qui se tiraient du vol des oiseaux. Nous n'avons rien de pareil, ni de si admirable. Cette règle, cet ordre du branler de leur aile par lequel on tire des conséquences des choses à venir, il faut bien qu'ils soient conduits par quelque excellent moyen à une si noble opération ; car c'est prêter à la lettre [*se payer de mots*] d'aller attribuant ce grand effet à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produit ; et est une opinion évidemment fausse. Qu'il soit ainsi : la torpille a cette condition non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets et de la seine elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent et manient ; voire, dit-on davantage, que, si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion [*impression*] qui gagne contre-mont [*en montant*] jusqu'à la main et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse, mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent et s'en sert de manière que, pour attraper la proie qu'elle quête, on la voit se tapir sous le limon, afin que les autres poissons se coulant par-dessus, frappés et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les hirondelles et autres oiseaux passagers, changeant de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la connaissance qu'ils ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous assurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celui qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mère au propre de le choisir elle-même : comme, si on les emporte hors de leur gîte, le premier qu'elle y rapportera sera toujours le meilleur ; ou bien, si on fait semblant d'entourer de feu leur gîte de toutes parts, celui des petits au secours duquel elle courra premièrement. Par où il apparaît qu'elles ont un usage de pronostic que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre et plus vive que la nôtre.

La manière de naître, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir des bêtes étant si voisine de la nôtre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices et que nous ajoutons à notre condition au-dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de notre raison. Pour règlement de notre santé,

les médecins nous proposent l'exemple du vivre des bêtes et leur façon ; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chauds les pieds et la tête ;
Au demeurant, vivez en bête.

La génération est la principale des actions naturelles : nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela ; toutefois ils nous ordonnent de nous ranger à l'assiette et disposition brutale [*manière des bêtes*], comme plus effectuelle [*efficace*],

on peut penser que c'est en faisant l'amour à la façon des quadrupèdes
Que nos femmes peuvent le plus aisément concevoir.
Grâce à l'abaissement des seins et au soulèvement des reins
La semence envahit plus facilement les lieux de la fécondation.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1261)

Et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets et insolents [*déplacés et choquants*] que les femmes y ont mêlés de leur cru, les ramenant à l'exemple et usage des bêtes de leur sexe, plus modeste et rassis :

La femme qui joyeusement excite l'homme,
Animant, sur son ventre, le va-et-vient de son sexe,
Et qui fait jaillir de son corps en extase des flots de liqueur,
Empêche ainsi toute possibilité de conception :
Elle fait dévier du sillon la droite avancée du soc,
Détournant la liqueur séminale de son but.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1266)

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui lui est dû, les bêtes qui servent, aiment et défendent leurs bienfaiteurs, et qui poursuivent et outragent les étrangers et ceux qui les offensent, elles représentent en cela quelque air de notre justice, comme aussi en conservant une égalité très équitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n'ont pas les hommes. Hircanos, le chien du roi Lysimaque, son maître mort, demeura obstiné sur son lit sans vouloir boire ni manger ; et, le jour qu'on en brûla le corps, il prit sa course et se jeta dans le feu, où il fut brûlé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lit de son maître depuis [*après*] qu'il fut mort ; et, quand on l'emporta, il se laissa enlever avec lui, et finalement se lança dans le bûcher où on brûlait le corps de son maître.

Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une témérité fortuite que d'autres nomment sympathie : les bêtes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusqu'à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager séparément. On les voit appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage et, où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec fête et démonstration de bienveillance, et prendre quelque autre forme à contrecœur et en haine. Les animaux ont choix comme nous en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jalousies et d'envies [*haines*] extrêmes et irréconciliables.

Les cupidités [*désirs*] sont ou naturelles et nécessaires, comme le boire et le

manger ; ou naturelles et non nécessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ni naturelles ni nécessaires. De cette dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes : elles sont toutes superflues et artificielles. Car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à désirer. Les apprêts à nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les stoïciens disent qu'un homme aurait de quoi se sustenter d'une olive par jour. La délicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ni la recharge [*surcroît*] que nous ajoutons aux appétits amoureux,

Elle ne revendique pas le con d'une fille de grand consul.
(Horace, Satires, I, 2, 69)

Ces cupidités étrangères, que l'ignorance du bien et une fausse opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre qu'elles chassent presque toutes les naturelles ; ni plus ni moins que si, en une cité, il y avait si grand nombre d'étrangers qu'ils en missent hors les naturels habitants, ou éteignissent leur autorité et puissance ancienne, l'usurpant entièrement et s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus réglés que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de modération sous les limites que nature nous a prescrites, mais non pas si exactement qu'ils n'aient encore quelque convenance [*ressemblance*] à notre débauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des désirs furieux qui ont poussé les hommes à l'amour des bêtes, elles se trouvent aussi parfois éprises de notre amour, et reçoivent des affections monstrueuses d'une espèce à autre. Témoin l'éléphant corival [*rival*] d'Aristophane le grammairien en l'amour d'une jeune bouquetière en la ville d'Alexandrie, qui ne lui cédait en rien aux offices d'un poursuivant bien passionné ; car, se promenant par le marché où l'on vendait des fruits, il en prenait avec sa trompe et les lui portait ; il ne la perdait de vue que le moins qu'il lui était possible, et lui mettait quelquefois la trompe dans le sein, par-dessous son collet, et lui tâtait les tétins. Ils récitent [*on raconte*] aussi d'un dragon amoureux d'une fille, et d'une oie éprise de l'amour d'un enfant en la ville d'Asope, et d'un bélier serviteur de la ménestrière [*musicienne*] Glaucia. Et il se voit tous les jours des magots [*singes*] furieusement épris de l'amour des femmes. On voit aussi certains animaux s'adonner à l'amour des mâles de leur sexe. Oppien et autres récitent quelques exemples pour montrer la révérence que les bêtes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'expérience nous fait bien souvent voir le contraire,

la génisse n'a pas honte de se donner à son père ;
La pouliche se fait l'épouse du cheval dont elle est née ;
Le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées ;
L'oiselle est fécondée par la semence qui lui donna la vie.
(Ovide, *Métamorphoses*, X, 325)

De subtilité malicieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thalès ? Lequel, passant au travers d'une rivière chargé de sel, et de fortune y étant bronché, si [*si bien*] que les sacs qu'il portait en furent tout mouillés, s'étant aperçu que le sel fondu par ce moyen lui avait rendu sa charge plus légère, ne faillait jamais, aussitôt qu'il rencontrait quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge ; jusqu'à ce que son maître, découvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeât de laine, à quoi, se trouvant mécompté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui représentent naïvement le visage de notre avarice [*la forme de notre cupidité*], car on leur voit un soin extrême de

surprendre [*dérober*] tout ce qu'elles peuvent et de le curieusement [*soigneusement*] cacher, quoiqu'elles n'en tirent point d'usage.

Quant à la ménagerie [*économie domestique*], elles nous surpassent non seulement en cette prévoyance d'amasser et épargner pour temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science qui y est nécessaire. Les fourmis étendent au-dehors de l'aire leurs grains et semences pour les éventer, rafraîchir et sécher, quand elles voient qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution [*attention*] et prévention dont elles usent à ronger le grain de froment surpassent toute imagination de prudence [*prévoyance*] humaine. Parce que le froment ne demeure pas toujours sec ni sain, mais s'amollit, se résout et détrempe comme en lait, s'acheminant à germer et produire : de peur qu'il ne devienne semence et perde sa nature et propriété de magasin [*provision*] pour leur nourriture, elles rongent le bout par où le germe a accoutumé de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je saurais volontiers [*j'aimerais savoir*] si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative ou, au rebours, pour témoignage de notre imbécillité [*faiblesse*] et imperfection ; comme de vrai, la science de nous entre-défaire et entretuer, de ruiner et perdre notre propre espèce, il semble qu'elle n'a pas beaucoup de quoi se faire désirer aux bêtes qui ne l'ont pas :

quand un lion plus vaillant a-t-il ôté la vie à un autre lion ?
Dans quel hallier un sanglier est-il tombé
Sous les défenses d'un sanglier plus fort ?
(Juvénal, *Satires*, XV, 160)

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant, témoins les furieuses rencontres des mouches à miel et les entreprises des princes des deux armées contraires :

souvent, entre deux « reines », éclate une querelle
Qui cause une grande agitation :
Qu'on s'imagine alors l'acharnement
Et la fureur guerrière qui animent le peuple !
(Virgile, *Géorgiques*, IV, 67)

Je ne vois jamais cette divine description qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaines. Car ces mouvements guerriers qui nous ravissent de leur horreur et épouvantement, cette tempête de sons et de cris,

L'éclat [des armes] *rejaillit jusqu'au ciel,*
La terre alentour resplendit des reflets du bronze.
Le pas cadencé des soldats ébranle le sol de ses puissantes résonances ;
Les collines, toutes vibrantes de cris, en renvoient l'écho jusqu'aux astres.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 325)

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armés, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considérer par combien vaines occasions elle est agitée et par combien légères occasions éteinte :

On dit que c'est à cause de l'amour de Pâris que la Grèce
Se jeta dans une guerre funeste contre les barbares.
(Horace, *Épîtres*, I, 2, 64)

toute l'Asie se perdit et se consuma en guerres pour le maquerellage [*concubinage*] de Pâris. L'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devraient pas émouvoir deux harangères à s'égratigner, c'est l'âme et le mouvement [*point de départ*] de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux mêmes qui en sont les principaux auteurs et motifs ? Écoutons le plus grand, le plus victorieux empereur et le plus puissant qui fut jamais, se jouant, et mettant en risée, très plaisamment et très ingénieusement, plusieurs batailles hasardées [*risquées*] et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cent mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde épuisées pour le service de ses entreprises,

Parce qu'Antoine a foutu Glaphyre, Fulvie m'oblige à la foutre !
Moi, foutre Fulvie ! Me faudra-t-il aussi sauter Manius s'il le demande ?
Quand même pas, soyons raisonnable ! – Baise-moi ou c'est la guerre ! dit-elle.
– Quoi ? La vie me serait moins chère que le vit ? Sonnez, trompettes !
(Vers attribués à Auguste par Martial, *Épigrammes*, XI, 21, 3)

(J'use en liberté de conscience de mon latin, avec le congé [*la permission*] que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre :

Ils sont aussi nombreux que les vagues qui roulent sur la mer de Libye,
Quand le fougueux Orion s'abîme en l'onde hivernale ;
Ou drus comme les épis que roussit le retour de l'été
Dans les plaines de l'Hermos, ou dans les champs d'or de Lycie ;
Et les boucliers résonnent, et la terre ébranlée frémit sous leurs pas,
(Virgile, *Énéide*, VII, 718)

ce furieux monstre à tant de bras et à tant de têtes, c'est toujours l'homme, faible, calamiteux et misérable. Ce n'est qu'une fourmilière émue et échauffée ;

Le noir bataillon s'avance dans la plaine.
(Virgile, *Énéide*, IV, 404)

Un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux-pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matinière [*brume matinale*] suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez-lui seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voilà fondu et évanoui ; qu'on lui évente [*souffle*] seulement un peu de poussière aux yeux, comme aux mouches à miel de notre poète, voilà toutes nos enseignes, nos légions, et le grand Pompée même à leur tête rompus et fracassés : car ce fut lui, ce me semble, que Sertorius battit en Espagne avec ces belles armes [*le soleil et la poussière*] qui ont aussi servi à d'autres, comme à Eumène contre Antigonos, à Suréna contre Crassus :

Ces grandes colères, ces combats terribles,
Une poignée de poussière les calmera !
(Virgile, *Géorgiques*, IV, 86)

Qu'on découple [*lâche*] même de nos mouches après, elles auront et la force et le courage de le dissiper.

De fraîche mémoire, les Portugais pressant la ville de Tamly, au territoire de Xiatime, les habitants de celle-ci portèrent sur la muraille grande quantité de

ruches, de quoi ils sont riches. Et avec du feu chassèrent les abeilles si vivement sur leurs ennemis qu'ils les mirent en route [*déroute*], ne pouvant soutenir leurs assauts et pointures [*piqûres*]. Ainsi demeurèrent la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours, avec telle fortune qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire [*manquante*].

Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à même moule. Considérant l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles sont produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nôtres. La même raison qui nous fait tancer avec un voisin, dresse entre les princes une guerre ; la même raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roi, lui fait ruiner une province. Ils veulent aussi légèrement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appétits agitent un ciron[1] et un éléphant.

Quant à la fidélité, il n'est animal au monde traître au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vive poursuite [*vengeance*] que certains chiens ont faite de la mort de leur maître. Le roi Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardait un homme mort, et ayant entendu qu'il y avait trois jours qu'il faisait cet office, commanda qu'on enterrât ce corps, et mena ce chien avec lui. Un jour qu'il assistait aux montres [*revues*] générales de son armée, ce chien, apercevant les meurtriers de son maître, leur courut sus avec grands abois et âpreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faite bientôt après par la voie de la justice.

Autant en fit le chien du sage Hésiode, ayant convaincu les enfants de Ganistor de Naupacte du meurtre commis en la personne de son maître. Un autre chien, étant à la garde d'un temple, à Athènes, ayant aperçu un larron sacrilège qui emportait les plus beaux joyaux, se mit à aboyer contre lui tant qu'il put ; mais les marguilliers [*gardiens du temple*] ne s'étant point éveillés pour cela, il se mit à le suivre, et, le jour étant venu, se tint un peu plus éloigné de lui, sans le perdre jamais de vue. S'il lui offrait à manger, il n'en voulait pas ; et aux autres passants qu'il rencontrait en son chemin, il leur faisait fête de la queue et prenait de leurs mains ce qu'ils lui donnaient à manger ; si son larron s'arrêtait pour dormir, il s'arrêtait lui aussi au lieu même. La nouvelle de ce chien étant venue aux marguilliers de cette église, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquérant des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrèrent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenèrent en la ville d'Athènes, où il fut puni. Et les juges, en reconnaissance de ce bon office, ordonnèrent du public certaine mesure de blé pour nourrir le chien, et aux prêtres d'en avoir soin. Plutarque témoigne cette histoire comme chose très avérée et advenue en son siècle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en crédit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion récite comme en ayant été lui-même spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnait à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bêtes étranges, et principalement de lions de grandeur inusitée, il y en avait un entre autres qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres et un rugissement hautain et épouvantable, attirait à soi

1. Insecte aptère, considéré du temps de Montaigne comme le plus petit animal visible à l'œil nu.

la vue de toute l'assistance. Entre les autres esclaves qui furent présentés au peuple en ce combat des bêtes, fut un Androclus, de Dacie, qui était à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant aperçu de loin, s'arrêta premièrement tout court, comme étant entré en admiration [*étonnement*], et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en reconnaissance avec lui. Cela fait et s'étant assuré de ce qu'il cherchait, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maître, et à baiser et lécher les mains et les cuisses de ce pauvre misérable, tout transi d'effroi et hors de soi. Androclus ayant repris ses esprits par la bénignité de ce lion, et rassuré sa vue pour le considérer et reconnaître, c'était un singulier plaisir de voir les caresses et les fêtes qu'ils s'entre-faisaient l'un à l'autre. De quoi le peuple ayant élevé des cris de joie, l'empereur fit appeler cet esclave pour entendre de lui le moyen [*cause*] d'un si étrange événement. Il lui récita une histoire nouvelle [*inouïe*] et admirable : « Mon maître, dit-il, étant proconsul en Afrique, je fus contraint par la cruauté et rigueur qu'il me tenait, me faisant journellement battre, me dérober de lui [*lui fausser compagnie*] et m'enfuir. Et, pour me cacher sûrement d'un personnage ayant si grande autorité en la province, je trouvai mon plus court de gagner les solitudes et les contrées sablonneuses et inhabitables de ce pays-là, résolu, si le moyen de me nourrir venait à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moi-même. Le soleil étant extrêmement âpre sur le midi et les chaleurs insupportables, m'étant embattu [*étant tombé*] sur une caverne cachée et inaccessible, je me jetai dedans. Bientôt après y survint ce lion, ayant une patte sanglante et blessée, tout plaintif et gémissant des douleurs qu'il y souffrait. À son arrivée, j'eus beaucoup de frayeur ; mais lui, me voyant mussé [*blotti*] dans un coin de sa loge, s'approcha tout doucement de moi, me présentant sa patte offensée et me la montrant comme pour demander secours ; je lui ôtai alors un grand escot [*écharde*] qu'il y avait, et, m'étant un peu apprivoisé à lui, pressant sa plaie, en fis sortir l'ordure qui s'y amassait, l'essuyai et nettoyai le plus proprement que je pus. Lui, se sentant allégé de son mal et soulagé de cette douleur, se prit à reposer et à dormir, ayant toujours sa patte entre mes mains. De là en hors [*dès lors*], lui et moi vécûmes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mêmes viandes, car des bêtes qu'il tuait à sa chasse, il m'en apportait les meilleurs endroits, que je faisais cuire au soleil à faute de feu, et m'en nourrissais. À la longue, m'étant ennuyé de cette vie brutale [*de bête*] et sauvage, ce lion étant allé un jour à sa quête accoutumée, je partis de là et, à ma troisième journée, fus surpris par les soldats qui me menèrent d'Afrique en cette ville à mon maître, lequel soudain me condamna à mort et à être abandonné aux bêtes. Or, à ce que je vois, ce lion fut aussi pris bientôt après, qui m'a, à cette heure, voulu récompenser du bienfait et guérison qu'il avait reçus de moi. »

Voilà l'histoire qu'Androclus récita à l'empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Par quoi, à la requête de tous, il fut mis en liberté et absous de cette condamnation, et par ordonnance du peuple lui fut fait présent de ce lion. Nous voyons depuis, dit Apion, Androclus conduisant ce lion avec une petite laisse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on lui donnait, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on lui jetait, et chacun dire en les rencontrant : « Voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme médecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bêtes que nous aimons, aussi font-elles la nôtre,

Derrière vient Éthon, son destrier, dépouillé de ses ornements ;
Il pleure et inonde son visage de grosses larmes.
(Virgile, *Énéide*, XI, 89)

Comme certaines de nos nations ont les femmes en commun, certaines à chacun la sienne, cela ne se voit-il pas aussi entre les bêtes ? Et des mariages mieux gardés que les nôtres ?

Quant à la société et confédération qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entre-secourir, il se voit des bœufs, des pourceaux et autres animaux, qu'au cri de celui que vous offensez toute la troupe accourt à son aide et se rallie pour sa défense. Le scare, quand il a avalé l'hameçon du pêcheur, ses compagnons s'assemblent en foule autour de lui et rongent la ligne ; et, si d'aventure il y en a un qui ait donné dedans la nasse, les autres lui donnent la queue par-dehors, et lui la serre tant qu'il peut à belles dents ; ils le tirent ainsi au-dehors et l'entraînent. Les barbeaux, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressant une épine qu'ils ont dentelée comme une scie avec laquelle ils la scient et coupent.

Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'autre pour le service de la vie, il s'en voit plusieurs pareils exemples parmi elles. Ils tiennent [*on tient*] que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au-devant d'elle un petit poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela le guide ; la baleine le suit, se laissant mener et tourner aussi facilement que le timon fait retourner le navire, et, en récompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit bête ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre est incontinent perdue et engloutie, ce petit poisson s'y retire en toute sûreté et y dort, et pendant son sommeil la baleine ne bouge ; mais aussitôt qu'il sort, elle se met à le suivre sans cesse, et si, de fortune, elle l'écarte [*le perd*], elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail ; ce que Plutarque témoigne avoir vu en l'île d'Anticyre.

Il y a une pareille société entre le petit oiseau qu'on nomme le roitelet et le crocodile ; le roitelet sert de sentinelle à ce grand animal ; et si l'ichneumon, son ennemi, approche pour le combattre, ce petit oiseau, de peur qu'il ne le surprenne endormi, va de son chant et à coup de bec l'éveillant et l'avertissant de son danger ; il vit des demeurants [*restes*] de ce monstre, qui le reçoit familièrement en sa bouche et lui permet de becqueter dans ses mâchoires et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurés ; et s'il veut fermer la bouche, il l'avertit premièrement d'en sortir, en la serrant peu à peu, sans l'étreindre ni l'offenser.

Cette coquille qu'on nomme la nacre, vit aussi ainsi avec le pinnothère, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre [*crabe*], lui servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebâillée et ouverte, jusqu'à ce qu'il y voie entrer quelque petit poisson propre à leur prise ; car alors il entre dans la nacre et lui va pinçant la chair vive, et la contraint de fermer sa coquille ; alors eux deux ensemble mangent la proie enfermée dans leur fort.

En la manière de vivre des thons, on y remarque une singulière science de trois parties de la mathématique. Quant à l'astrologie [*astronomie*], ils l'enseignent à l'homme ; car ils s'arrêtent au lieu où le solstice d'hiver les surprend, et n'en bougent jusqu'à l'équinoxe ensuivant ; voilà pourquoi Aristote même leur concède

volontiers cette science. Quant à la géométrie et arithmétique, ils font toujours leur bande de figure cubique, carrée en tous sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes égales ; puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derrière que devant, de façon que, qui en voit et compte un rang, il peut aisément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est égal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaisé de lui donner un visage plus apparent qu'en ce fait du grand chien qui fut envoyé des Indes au roi Alexandre. On lui présenta premièrement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours : il n'en fit compte et ne daigna se remuer de sa place ; mais, quand il vit un lion, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il déclarait celui-là seul digne d'entrer en combat avec lui.

Touchant la repentance et reconnaissance des fautes, on récite d'un éléphant, lequel ayant tué son gouverneur par impétuosité de colère, en prit un deuil si extrême qu'il ne voulut jamais depuis manger, et se laissa mourir.

Quant à la clémence, on récite d'un tigre, la plus inhumaine bête de toutes, que, lui ayant été donné un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisième jour il brisa la cage où il était enfermé pour aller chercher autre pâture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hôte.

Et, quant aux droits de la familiarité et convenance qui se dressent par la conversation [*vie en société*], il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lièvres ensemble. Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des alcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espèce d'animaux a jamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement ? Car les poètes disent bien qu'une seule île de Délos, étant auparavant vaguante [*flottante*], fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone. Mais Dieu a voulu que toute la mer fût arrêtée, affermie et aplanie, sans vagues, sans vents et sans pluie, cependant que l'alcyon fait ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an ; et, par son privilège, nous avons sept jours et sept nuits, au fin cœur de l'hiver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne reconnaissent autre mâle que le leur propre, l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner. S'il vient à être débile et cassé, elles le chargent sur leurs épaules, le portent partout et le servent jusqu'à la mort. Mais aucune suffisance n'a encore pu atteindre à la connaissance de cette merveilleuse fabrique de quoi l'alcyon compose le nid pour ses petits, ni en deviner la matière. Plutarque, qui en a vu et manié plusieurs, pense que ce soient des arêtes de quelque poisson qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelaçant, les unes de long, les autres de travers, et ajoutant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prêt à voguer ; puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, lui enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieux fortifier aux endroits où elle voit que sa structure se dément [*défait*] et se lâche pour les coups de mer ; et, au contraire, ce qui est bien joint, le battement de la mer le vous étreint et vous le serre de sorte qu'il ne se peut ni rompre, ni dissoudre ou endommager à coups de pierre ni de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans ; car elle est composée et proportionnée de manière qu'elle ne peut recevoir ni admettre autre chose que l'oiseau

qui l'a bâtie ; car à toute autre chose elle est impénétrable, close et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas [*pas même*] l'eau de la mer seulement. Voilà une description bien claire de ce bâtiment, et empruntée de bon lieu [*Plutarque*] ; toutefois il me semble qu'elle ne nous éclaircit pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir de loger au-dessous de nous et d'interpréter dédaigneusement les effets que nous ne pouvons imiter ni comprendre ?

Pour suivre encore un peu plus loin cette équalité [*ressemblance*] et correspondance de nous aux bêtes, le privilège de quoi notre âme se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit, de dépouiller de qualités mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de ranger les choses qu'elle estime dignes de son accointance, à dévêtir et dépouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vêtements superflus et vils, l'épaisseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'âpreté, la polissure, la dureté, la mollesse et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle, de manière que Rome, et Paris que j'ai en l'âme, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plâtre et sans bois ; ce même privilège, dis-je, semble être bien évidemment aux bêtes ; car un cheval accoutumé aux trompettes, aux arquebusades et aux combats, que nous voyons trémousser et frémir en dormant, étendu sur sa litière, comme s'il était en la mêlée, il est certain qu'il conçoit en son âme un son de tambourin sans bruit, une armée sans armes et sans corps :

Vois ces puissants chevaux, couchés, endormis, baignés de sueur :
Ils soufflent violemment et bandent leurs forces
Comme s'ils disputaient la palme du vainqueur ?
(Lucrèce, *La Nature des choses,* IV, 987)

Ce lièvre qu'un lévrier imagine en songe, après lequel nous le voyons haleter en dormant, allonger la queue, secouer les jarrets et représenter parfaitement les mouvements de sa course, c'est un lièvre sans poil et sans os.

Alanguis dans un paisible sommeil, les chiens de chasse
Détendent soudain leurs pattes, donnent brusquement de la voix,
Reniflent l'air à petits coups précipités
Comme s'ils avaient trouvé la voie et tenaient leur proie.
Réveillés, ils poursuivent encore l'image illusoire d'un cerf ;
Ils le voient fuir, éperdu. Puis l'erreur se dissipe et ils reviennent à eux.
(Lucrèce, *La Nature des choses,* IV, 991)

Les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à fait et s'éveiller en sursaut, comme s'ils apercevaient quelque étranger arriver ; cet étranger que leur âme voit, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur et sans être :

quant aux petits chiens, espèce caressante et domestique,
Il n'est pas rare de les voir sursauter, se lever, inquiets,
S'imaginant apercevoir un visage inconnu, des figures étrangères.
(Lucrèce, *La Nature des choses,* IV, 998)

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudrait savoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraisemblable que nous ne savons guère

que c'est [*ce que c'est que*] beauté en nature et général, puisqu'à l'humaine et nôtre beauté nous donnons tant de formes diverses : de laquelle, s'il y avait quelque prescription naturelle, nous la reconnaîtrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à notre poste [*nous en imaginons les canons à notre guise*].

Le teint belge serait laid sur un visage romain.
(Properce, II, 18, 26)

Les Indes la peignent noire et basanée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat et large. Et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les naseaux pour le faire pendre jusqu'à la bouche ; comme aussi la balièvre [*lèvre inférieure*] de gros cercles enrichis de pierreries, si [*si bien*] qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grâce de montrer leurs dents jusqu'au-dessous des racines. Au Pérou, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les étendent autant qu'ils peuvent par artifice ; et un homme d'aujourd'hui dit avoir vu en une nation orientale ce soin de les agrandir en tel crédit, et de les charger de pesants joyaux, qu'à tous coups il passait son bras vêtu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avec grand soin, et ont à mépris de les voir blanches ; ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque [*Pays basque*] les femmes se trouvent plus belles la tête rase, mais assez ailleurs ; et, qui plus est, en certaines contrées glaciales, comme dit Pline. Les Mexicaines comptent entre les beautés la petitesse du front, et, où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent [*laissent pousser*] au front et peuplent [*accroissent*] par art ; et ont en si grande recommandation la grandeur des tétins qu'elles affectent de pouvoir donner la mamelle à leurs enfants par-dessus l'épaule. Nous formerions [*imaginerions*] ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive, les Espagnols vidée et étrillée [*maigre et soignée*] ; et, entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune ; l'un molle et délicate, l'autre forte et vigoureuse ; qui y demande de la mignardise et de la douceur, qui de la fierté et majesté. Tout ainsi que la préférence en beauté, que Platon attribue à la figure sphérique, les épicuriens la donnent à la pyramidale plutôt, ou carrée, et ne peuvent avaler [*accepter*] un dieu en forme de boule.

Mais, quoi qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilégiés en cela que, au demeurant, sur ses lois communes. Et si nous nous jugeons bien, nous trouverons que, s'il est quelques animaux moins favorisés en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui le sont plus – *beaucoup d'animaux nous surpassent en beauté* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXXIV) –, voire des terrestres, nos compatriotes ; car quant aux marins (laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion [*ne peut être comparée*], tant elle est autre, en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cédons assez ; et non moins, en toutes qualités, aux aérés [*à ceux des airs*]. Et cette prérogative que les poètes font valoir de notre stature droite, regardant vers le ciel, son origine,

Tandis que les autres animaux, face baissée, regardent la terre,
Dieu a relevé le front de l'homme, lui intimant
De contempler le ciel, de lever les yeux vers les astres.
(Ovide, *Métamorphoses*, I, 84)

elle est vraiment poétique, car il y a plusieurs bestioles qui ont la vue renversée tout à fait vers le ciel ; et l'encolure des chameaux et des autruches, je la trouve encore plus relevée et droite que la nôtre.

Quels animaux n'ont la face au haut, et ne l'ont devant, et ne regardent vis-à-vis comme nous, et ne découvrent en leur juste [*normale*] posture autant du ciel et de la terre que l'homme ?

Et quelles qualités de notre corporelle constitution en Platon et en Cicéron ne peuvent servir à mille sortes de bêtes ?

Celles qui nous retirent [*ressemblent*] le plus, ce sont les plus laides et les plus abjectes de toute la bande : car, pour l'apparence extérieure et forme du visage, ce sont les magots :

Combien le singe, le plus laid des animaux, nous ressemble !
(Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 35)

pour le dedans et parties vitales, c'est le pourceau. Certes, quand j'imagine l'homme tout nu (oui [*même*] en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté), ses tares, sa sujétion naturelle et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal de nous couvrir. Nous avons été excusables d'emprunter ceux que nature avait favorisés en cela plus qu'à nous, pour nous parer de leur beauté et nous cacher sous leur dépouille, laine, plume, poil, soie.

Remarquons, au demeurant, que nous sommes le seul animal duquel le défaut [*imperfection physique*] offense nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous dérober, en nos actions naturelles, de notre espèce. Vraiment c'est aussi un effet digne de considération, que les maîtres du métier ordonnent pour remède aux passions amoureuses l'entière vue et libre du corps qu'on recherche ; que, pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on aime,

Comme celui qui, découvrant au grand jour
Les parties secrètes du corps de son aimée,
A vu sa passion s'éteindre au milieu des transports.
(Ovide, *Remèdes à l'amour*, 429)

Et, encore que cette recette [*façon de faire*] puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu délicate et refroidie, si est-ce [*c'est pourtant*] un merveilleux signe de notre défaillance que l'usage et la connaissance nous dégoûtent les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur qu'art et prudence qui rendent nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets avant qu'elles soient peintes et parées pour la montre publique,

Nos Vénus le savent bien, qui prennent grand soin
De cacher les coulisses de leur vie aux hommes
Qu'elles veulent retenir dans les chaînes de l'amour ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1185)

là où, en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimons et qui ne plaise à nos sens, de façon que de leurs excréments mêmes et de leur décharge [*sécrétions*] nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums.

Ce discours ne touche que notre commun ordre, et n'est pas si sacrilège d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautés qu'on voit parfois reluire entre nous comme des astres sous un voile corporel et terrestre.

Au demeurant, la part même que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par notre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons

des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle-même répondre, ou des biens que nous nous attribuons faussement par la licence de notre opinion, comme la raison, la science et l'honneur ; et à eux nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables : la paix, le repos, la sécurité, l'innocence et la santé ; la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire qu'Héraclite et Phérécyde, s'ils eussent pu échanger leur sagesse avec la santé et se délivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pédiculaire qui le pressait, qu'ils eussent bien fait. Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepesant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition qui est aussi des leurs : ils disent que, si Circé eût présenté à Ulysse deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fou sage, l'autre de sage fou, qu'Ulysse eût dû plutôt accepter celui de la folie que de consentir que Circé eût changé sa figure humaine en celle d'une bête ; et disent que la sagesse même eût parlé à lui en cette manière : « Quitte-moi ; laisse-moi là plutôt que de me loger sous la figure et corps d'un âne. » Comment ? Cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre ? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours et par l'âme que nous excellons sur les bêtes, c'est par notre beauté, notre beau teint et notre belle disposition de membres, pour lesquels il nous faut mettre notre intelligence, notre prudence et tout le reste à l'abandon !

Or j'accepte cette naïve et franche confession. Certes ils ont connu que ces parties-là, de quoi nous faisons tant de fête, ce n'est que vaine fantaisie. Quand les bêtes auraient donc toutes la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïques, ce seraient toujours des bêtes, ni ne seraient pour autant comparables à un homme misérable, méchant et insensé. Enfin tout ce qui n'est pas comme nous sommes n'est rien qui vaille. Et Dieu même, pour se faire valoir, il faut qu'il y retire, comme nous dirons tantôt. Par où il apparaît que ce n'est par vrai discours, mais par une fierté folle et opiniâtreté, que nous nous préférons aux autres animaux et nous séquestrons [*retranchons*] de leurs condition et société.

Mais, pour revenir à mon propos, nous avons pour notre part l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil [*douleur*], la superstition, la sollicitude [*souci*] des choses à venir – voire après notre vie –, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appétits déréglés, forcenés et indomptables, la guerre, le mensonge, la déloyauté, la détraction [*médisance*] et la curiosité. Certes, nous avons étrangement surpayé ce beau discours de quoi nous nous glorifions, et cette capacité de juger et connaître, si nous les avons achetés au prix de ce nombre infini de passions auxquelles nous sommes incessamment en prise. S'il ne nous plaît de faire encore valoir, comme fait bien Socrate, cette notable prérogative sur les autres animaux : que, où nature leur a prescrit certaines saisons et limites à la volupté vénérienne, elle nous en a lâché la bride à toutes heures et occasions. *De même que le vin est rarement bon aux malades, qu'il leur est même souvent nuisible, et qu'il vaut mieux ne pas leur en donner dans l'espoir d'une guérison douteuse, de même serait-il préférable, pour ce qui concerne cette activité de la pensée, cette pénétration, cette sagacité que nous nommons raison, quand on voit combien elle est nuisible à la plupart et utile à si peu, que la nature en privât totalement le genre humain au lieu de l'en avoir si largement doté* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 27).

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir été à Varron et Aristote cette intelligence de tant de choses ? Les a-t-elle exemptés des incommodités humaines ?

Ont-ils été déchargés des accidents qui pressent un crocheteur ? Ont-ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte ? Pour avoir su comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont-ils moins sentie ? Sont-ils entrés en composition de la mort pour savoir que certaines nations s'en réjouissent, et du cocuage pour savoir les femmes être communes en quelque région ? Au rebours, ayant tenu le premier rang en savoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissait le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils aient eu aucune particulière excellence en leur vie ; voire le Grec a assez affaire à se décharger de certaines taches notables en la sienne.

A-t-on trouvé que la volupté et la santé soient plus savoureuses à celui qui sait l'astrologie [*astronomie*] et la grammaire ?

> *Aurait-on le vit moins raide parce qu'on est illettré ?*
> (Horace, *Épodes*, VIII, 17)

et la honte et pauvreté moins importunes ?

> *Tu peux en être sûr : tu éviteras infirmités, maladies,*
> *Tourments, détresse, et ta vie sera longue et ton destin meilleur.*
> (Juvénal, *Satires*, XIV, 156)

J'ai vu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'Université, et lesquels j'aimerais mieux ressembler. La doctrine [*science*], ce m'est avis, tient rang entre les choses nécessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité ou, pour le plus, comme la beauté, la richesse et telles autres qualités qui y servent voirement, mais de loin, et un peu plus par fantaisie que par nature.

Il ne nous faut guère non plus d'offices, de règles et de lois de vivre, en notre communauté, qu'il en faut aux grues et aux fourmis en la leur. Et ce néanmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent très ordonnément sans érudition. Si l'homme était sage, il prendrait le vrai prix de chaque chose selon qu'elle serait le plus utile et propre à sa vie.

Qui nous comptera par nos actions et déportements [*conduite*], il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les savants : je dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome savante qui se ruina soi-même. Quand le demeurant serait tout pareil, au moins la prud'homie [*probité*] et l'innocence demeureraient du côté de l'ancienne, car elles logent singulièrement bien avec la simplicité.

Mais je laisse ce discours, qui me tirerait plus loin que je ne voudrais suivre. J'en dirai seulement encore cela : que c'est la seule humilité et soumission qui peut effectuer [*faire*] un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la connaissance de son devoir ; il le lui faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours [*raisonnement*] ; autrement, selon l'imbécillité [*faiblesse*] et variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettraient à nous manger les uns les autres, comme dit Épicure. La première loi que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loi de pure obéissance ; ce fut un commandement nu et simple, où l'homme n'eût rien à connaître ni à causer ; d'autant que l'obéir est le principal office d'une âme raisonnable, reconnaissant un céleste supérieur et bienfaiteur. De l'obéir et céder naît toute autre vertu, comme du cuider [*outrecuidance*] tout péché. Et, au rebours, la première

tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, son premier poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de connaissance : *Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* (*Genèse*, III, 5). Et les sirènes, pour piper Ulysse, en Homère, et l'attirer en leurs dangereux et ruineux lacs [*pièges*], lui offrent en don la science. La peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir [*penser qu'il sait*]. Voilà pourquoi l'ignorance nous est tant recommandée par notre religion comme pièce propre à la croyance et à l'obéissance. *Prenez garde de ne pas être la proie d'une vaine philosophie et des fausses apparences d'une doctrine qui se réclame du monde* (Saint Paul, *Épître aux Colossiens*, II, 8).

En ceci y a-t-il une générale convenance entre tous les philosophes de toutes sectes : que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'âme et du corps. Mais où la trouvons-nous ?

En somme, le sage ne le céderait qu'à Jupiter :
Il est riche, libre, honoré, beau ; véritable roi des rois,
Et, surtout, d'une santé de fer... sauf quand la pituite le tourmente !
(Horace, *Épîtres*, I, 1, 106)

Il semble, à la vérité, que nature, pour la consolation de notre état misérable et chétif, ne nous ait donné en partage que la présomption. C'est ce que dit Épictète : que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions. Nous n'avons que du vent et de la fumée en partage. Les dieux ont la santé en essence, dit la philosophie, et la maladie en intelligence ; l'homme, au rebours, possède ses biens par fantaisie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de notre imagination, car tous nos biens ne sont qu'en songe. Entendez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dit Cicéron, si doux que l'occupation des lettres ; de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde même, et les terres et les mers nous sont découverts ; ce sont elles qui nous ont appris la religion, la modération, la grandeur de courage, et qui ont arraché notre âme des ténèbres pour lui faire voir toutes choses hautes, basses, premières, dernières et moyennes ; ce sont elles qui nous fournissent de quoi bien et heureusement vivre, et nous guident à passer notre âge sans déplaisir et sans offense. » [*Tusculanes*, V, 36 et I, 26]. Celui-ci ne semble-t-il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant et tout-puissant ?

Et, quant à l'effet, mille femmelettes ont vécu au village une vie plus équable [*égale*], plus douce et plus constante que ne fut la sienne.

C'était un dieu, oui, un dieu, illustre Memmius,
Celui qui le premier découvrit les principes qui règlent toute vie
– Règles qu'on appelle aujourd'hui sagesse –, et qui, à force de science,
A arraché la vie au déchaînement des flots et à la noirceur des ténèbres,
Pour l'établir dans cette paix, dans cette si claire lumière !
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 8)

Voilà des paroles très magnifiques et belles ; mais un bien léger accident mit l'entendement de celui-ci en pire état que celui du moindre berger, nonobstant ce Dieu précepteur et cette divine sapience. De même impudence est cette promesse du livre de Démocrite : « Je m'en vais parler de toutes choses » ; et ce sot titre qu'Aristote nous prête : de « dieux mortels » ; et ce jugement de Chrysippe : que Dion était aussi vertueux que Dieu. Et mon Sénèque reconnaît, dit-il, que

Dieu lui a donné le vivre, mais qu'il a de soi le bien-vivre ; conformément à cet autre : *C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui ne serait pas possible si nous la tenions d'un dieu et non de nous-mêmes* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 36). Ceci est aussi de Sénèque : que le sage a la fortitude [*bravoure*] pareille à Dieu, mais en l'humaine faiblesse, par où il le surmonte. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traits de pareille témérité. Il n'y a aucun de nous qui s'offense tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir déprimer [*ravaler*] au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de notre intérêt que de celui de notre créateur.

Mais il faut mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vivement et hardiment les fondements ridicules sur quoi ces fausses opinions se bâtissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soi, jamais l'homme ne reconnaîtra ce qu'il doit à son maître ; il fera toujours de ses œufs poules, comme on dit ; il le faut mettre en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effet de sa philosophie :

Possidonius, étant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle lui faisait tordre les bras et grincer les dents, pensait bien faire la figue à la douleur pour s'écrier contre elle : « Tu as beau faire, si [*pourtant*] ne dirai-je pas que tu sois mal. » Il sent les mêmes passions que mon laquais, mais il se brave sur ce qu'il contient au moins sa langue sous [*selon*] les lois de sa secte.

Il n'aurait pas dû faire le brave en paroles pour succomber en fait.
(Cicéron, *Tusculanes*, II, 13)

Archésilas était malade de la goutte ; Carnéade l'étant venu visiter et s'en retournant tout fâché, il le rappela et, lui montrant ses pieds et sa poitrine : « Il n'est rien venu de là ici », lui dit-il. Celui-ci a un peu meilleure grâce, car il sent avoir du mal et voudrait en être dépêtré, mais de ce mal, pourtant, son cœur n'en est pas abattu ni affaibli. L'autre se tient en sa raideur [*fermeté*], plus, ce crains-je, verbale qu'essentielle. Et Denys d'Héraclée, affligé d'une cuisson véhémente des yeux, fut rangé à quitter ces résolutions stoïques.

Mais quand la science ferait par effet ce qu'ils disent – d'émousser et rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suivent –, que fait-elle que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance, et plus évidemment ? Le philosophe Pyrrhon, courant en mer le hasard [*danger*] d'une grande tourmente, ne présentait à ceux qui étaient avec lui à imiter que la sécurité [*sérénité*] d'un pourceau qui voyageait avec eux, regardant cette tempête sans effroi. La philosophie, au bout de ses préceptes, nous renvoie aux exemples d'un athlète et d'un muletier, auxquels on voit ordinairement beaucoup moins de ressentiment [*sentiment*] de mort, de douleur et d'autres inconvénients, et plus de fermeté que la science n'en fournit jamais à aucun qui n'y fût né et préparé de soi-même par habitude naturelle. Qui [*qu'est-ce qui*] fait qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant plus aisément que les nôtres, si ce n'est l'ignorance ? Et ceux d'un cheval ? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger et médeciner pour guérir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrais maux nous faillent, la science nous prête les siens. Cette couleur et ce teint vous présagent quelque défluxion catarrheuse [*sécrétion d'ulcère*] ; cette saison chaude vous menace d'une émotion fiévreuse ; cette coupure de la ligne vitale de votre main gauche vous avertit de quelque notable et voisine indisposition. Et enfin elle s'en adresse tout détroussément

[*ouvertement*] à la santé même. Cette allégresse et vigueur de jeunesse ne peut arrêter en une assiette ; il lui faut dérober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous-même. Comparez la vie d'un homme asservi à telles imaginations à celle d'un laboureur se laissant aller après son appétit naturel, mesurant les choses au seul sentiment présent, sans science et sans pronostic, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a, où l'autre a souvent la pierre en l'âme avant qu'il l'ait aux reins ; comme s'il n'était point assez à temps pour souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantaisie, et lui court au-devant.

Ce que je dis de la médecine se peut tirer par exemple généralement à toute science. De là est venue cette ancienne opinion des philosophes qui logeaient le souverain bien à la reconnaissance de la faiblesse de notre jugement. Mon ignorance me prête autant d'occasion d'espérance que de crainte, et, n'ayant autre règle de ma santé que celle des exemples d'autrui et des événements que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes et m'arrête aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entière, et aiguise mon appétit à la jouir d'autant plus qu'elle m'est à présent moins ordinaire et plus rare ; tant s'en faut que je trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contrainte forme de vivre. Les bêtes nous montrent assez combien l'agitation de notre esprit nous apporte de maladies.

Ce qu'on nous dit de ceux du Brésil, qu'ils ne mouraient que de vieillesse, et qu'on attribue à la sérénité et tranquillité de leur air, je l'attribue plutôt à la tranquillité et sérénité de leur âme, déchargée de toute passion, et pensée, et occupation tendues ou déplaisantes, comme gens qui passaient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loi, sans roi, sans religion quelconque.

Et d'où vient, ce qu'on voit par expérience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus désirables [*désireux*] aux exécutions amoureuses, et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celui d'un galant homme, sinon qu'en celui-ci l'agitation de l'âme trouble sa force corporelle, la rompt et lasse ?

Comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soi-même. Qui la dément [*dérange*], qui la jette plus coutumièrement à la manie [*folie*] que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et enfin sa force propre ? De quoi se fait la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiés naissent des grandes inimitiés, des santés vigoureuses les mortelles maladies, ainsi des rares et vives agitations de nos âmes, les plus excellentes manies et plus détraquées. Il n'y a qu'un demi-tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensés, nous voyons combien proprement s'avient [*s'accorde*] la folie avec les plus vigoureuses opérations de notre âme. Qui ne sait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes élévations d'un esprit libre et les effets d'une vertu suprême et extraordinaire ? Platon dit les mélancoliques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est-il point qui aient tant de propension à la folie. Infinis esprits se trouvent ruinés par leur propre force et souplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allégresse, l'un des plus judicieux, ingénieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poète italien ait de longtemps été[1] ? N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité

1. Allusion à la folie de l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, Torquato Tasso, dit Le Tasse

meurtrière, à cette clarté qui l'a aveuglé, à cette exacte et tendue appréhension de la raison qui l'a mis sans raison, à la curieuse et laborieuse quête des sciences qui l'a conduit à la bêtise, à cette rare aptitude aux exercices de l'âme qui l'a rendu sans exercice et sans âme ? J'eus plus de dépit encore que de compassion de le voir, à Ferrare, en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages, lesquels, sans son su, et toutefois à sa vue, on a mis en lumière [*publiés*] incorrigés et informes.

Voulez-vous un homme sain, le voulez-vous réglé et en ferme et sûre posture ? Affublez-le de ténèbres, d'oisiveté et de pesanteur. Il nous faut abêtir pour nous assagir, et nous éblouir [*aveugler*] pour nous guider.

Et, si on me dit que la commodité d'avoir le goût froid et mousse [*insensible*] aux douleurs et aux maux tire après soi cette incommodité de nous rendre aussi, par conséquent, moins aigus et friands à la jouissance des biens et des plaisirs, cela est vrai ; mais la misère de notre condition porte que nous n'avons pas tant à jouir qu'à fuir, et que l'extrême volupté ne nous touche pas comme une légère douleur. *Les hommes sont moins sensibles aux plaisirs qu'à la douleur* (Tite-Live, XXX, 21). Nous ne sentons point l'entière santé comme la moindre des maladies,

Nous sentons le moindre coup qui nous effleure la peau,
Mais nous ne savons pas du tout apprécier la santé.
On se réjouit de n'être ni poitrinaire ni goutteux,
Mais on n'a jamais le sentiment d'être sain et bien portant.
(Vers d'Étienne de La Boétie)

Notre bien-être, ce n'est que la privation d'être mal. Voilà pourquoi la secte de philosophie qui a le plus fait valoir la volupté encore l'a-t-elle rangée à la seule indolence [*absence de douleur*]. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse espérer ; comme disait Ennius :

C'est avoir bien du bonheur que de n'avoir pas de malheur.
(Ennius cité par Cicéron, *Les Fins*, II, 13)

Car ce même chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs et semble nous enlever au-dessus de la santé simple et de l'indolence, cette volupté active, mouvante, et, je ne sais comment, cuisante et mordante, celle-là même ne vise qu'à l'indolence comme à son but. L'appétit qui nous ravit [*entraîne*] à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le désir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fièvre. Ainsi des autres.

Je dis donc que, si la simplesse [*le naturel*] nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un très heureux état selon notre condition.

Si [*aussi*] ne la faut-il point imaginer si plombée [*lourde*] qu'elle soit du tout sans goût. Car Crantor avait bien raison de combattre l'indolence [*insensibilité*] d'Épicure, si on la bâtissait si profonde que l'abord même et la naissance des maux en fussent à dire [*absents*]. Je ne loue point cette indolence, qui n'est ni possible ni désirable. Je suis content de n'être pas malade, mais, si je le suis, je veux savoir que je le suis ; et si on me cautérise ou incise, je le veux sentir. De

---

(Sorrente 1544-Rome 1595). En 1580, au cours de son voyage en Italie, Montaigne avait rendu visite au célèbre poète italien, enfermé à l'hôpital Sainte-Anne, à Ferrare, où il fut retenu, plus en prisonnier qu'en malade, de 1579 à 1586.

vrai, qui déracinerait la connaissance du mal, il extirperait en même temps la connaissance de la volupté, et enfin anéantirait l'homme : *Cette absence de douleur se paye très cher : son prix c'est l'abrutissement de l'âme et la torpeur du corps* (Cicéron, *Tusculanes*, III, 6).

Le mal est à l'homme bien à son tour. Ni la douleur ne lui est toujours à fuir, ni la volupté toujours à suivre.

C'est un très grand avantage, pour l'honneur de l'ignorance, que la science même nous rejette entre ses bras quand elle se trouve empêchée à nous raidir contre la pesanteur des maux ; elle est contrainte de venir à cette composition, de nous lâcher la bride et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre sous sa faveur à l'abri des coups et injures de la fortune. Car que veut-elle dire autre chose quand elle nous prêche de retirer notre pensée des maux qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptés perdues, et de nous servir, pour consolation des maux présents, de la souvenance des biens passés, et d'appeler à notre secours un contentement évanoui pour l'opposer à ce qui nous presse – *pour soulager des chagrins,* [Épicure] *propose de détourner sa pensée des idées déplaisantes et de la ramener à l'évocation des plaisirs* (Cicéron, *Tusculanes*, III, 15) – si ce n'est que, où la force lui manque, elle veut user de ruse, et donner un tour de souplesse et de jambe où la vigueur du corps et des bras vient à lui faillir ? Car, non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effet l'altération cuisante d'une fièvre chaude, quelle monnaie est-ce de le payer de la souvenance de la douceur du vin grec ? Ce serait plutôt lui empirer son marché,

C'est redoubler la peine que de se rappeler le bien passé.
(Source inconnue)

De même condition est cet autre conseil que la philosophie donne : de maintenir en la mémoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les déplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en notre pouvoir la science de l'oubli. Et conseil duquel nous valons moins, encore un coup.

Il est doux de se rappeler les peines passées.
(Cicéron, *Les Fins*, I, 17)

Comment la philosophie, qui me doit mettre les armes à la main pour combattre la fortune, qui me doit raidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversités humaines, vient-elle à cette mollesse de me faire conniller [*m'esquiver*] par ces détours couards et ridicules ? Car la mémoire nous représente non pas ce que nous choisissons, mais ce qui lui plaît. Voire il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en notre souvenance que le désir de l'oublier : c'est une bonne manière de donner en garde et d'empreindre en notre âme quelque chose que de la solliciter de la perdre. Et cela est faux : *Il est en notre pouvoir d'enterrer nos malheurs dans un oubli sans fin et de nous rappeler avec bonheur nos moments agréables* (Cicéron, *Les Fins*, I, 17). Et ceci est vrai : *Quand je ne le veux pas, je me souviens ; quand je veux oublier, je ne le peux* (Cicéron, *Les Fins*, II, 32). Et de qui est ce conseil ? De celui *qui seul a osé se proclamer sage* (Cicéron, *Les Fins*, II, 3 – *il s'agit d'Épicure*),

Lui dont le génie a dominé l'espèce humaine, éteignant tout éclat,
Comme s'éteignent les étoiles quand le soleil s'élève dans l'éther.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1056)

De vider et démunir la mémoire, est-ce pas le vrai et propre chemin à l'ignorance ? *L'ignorance est un remède impuissant pour soulager nos maux* (Sénèque, *Œdipe*, III, 17). Nous voyons plusieurs pareils préceptes par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive et forte ne peut assez, pourvu qu'elles nous servent de contentement et de consolation. Où ils ne peuvent guérir la plaie, ils sont contents de l'endormir et pallier. Je crois qu'ils ne me nieront pas ceci que, s'ils pouvaient ajouter de l'ordre et de la constance en un état de vie qui se maintînt en plaisir et en tranquillité par quelque faiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Je vais boire et répandre des fleurs,
Devrais-je passer pour fou.
(Horace, *Épîtres*, I, 5, 14)

Il se trouverait plusieurs philosophes de l'avis de Lycas : celui-ci ayant au demeurant ses mœurs bien réglées, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et étrangers, se conservant [*se protégeant*] très bien des choses nuisibles, s'était, par quelque altération de sens, imprimé en la fantaisie une rêverie : c'est qu'il pensait être perpétuellement aux théâtres, à y voir des passe-temps, des spectacles et des plus belles comédies du monde. Guéri qu'il fut par les médecins de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mît en procès pour le rétablir en la douceur de ces imaginations,

hélas, mes amis ! Au lieu de me guérir vous m'avez tué !
Vous m'avez ravi mon bonheur,
Cette illusion qui faisait toute ma joie !
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 138)

d'une pareille rêverie à celle de Thrasilaos, fils de Pythodoros, qui se faisait accroire que tous les navires qui relâchaient du port du Pyrée et y abordaient ne travaillaient que pour son service, se réjouissant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joie. Son frère Criton l'ayant fait remettre en son meilleur sens, il regrettait cette sorte de condition en laquelle il avait vécu plein de liesse et déchargé de tout déplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien grec :

il y a beaucoup de commodité à n'être pas si avisé,
(Vers de Sophocle (*Ajax*, 552) traduit par Montaigne)

et l'*Ecclésiaste* : « En beaucoup de sagesse, beaucoup de déplaisir » ; et : « Qui acquiert science s'acquiert du travail et tourment ».

Cela même à quoi en général la philosophie consent, cette dernière recette qu'elle ordonne à toute sorte de nécessités, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter : *Elle te plaît ? Résigne-toi. Elle ne te plaît pas ? Sors d'ici comme bon te semble* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXX). *La douleur t'aiguillonne ? Admettons même qu'elle te torture. Si tu es sans arme, tends la gorge. Mais si tu es muni des armes de Vulcain – le courage –, alors résiste* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 14) ; et ce mot des grecs convives [*banquets*], qu'ils y appliquent : *Qu'il boive ou qu'il s'en aille !* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 41) – qui sonne plus sortablement [*pertinemment*] en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en « v » le « b »[1], qu'en celle de Cicéron) ;

1. Car alors *bibat*, « qu'il boive », devient *vivat*, « qu'il vive ».

Tu ne sais pas bien vivre ? Cède ta place à ceux qui savent ;
Assez joué, assez mangé, assez bu !
Va-t'en, de peur de boire plus que de raison
Et que la jeunesse en fête ne se moque de toi et te chasse ;
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 213)

qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance et un renvoi non seulement à l'ignorance, pour y être à couvert, mais à la stupidité même, au non-sentir et au non-être ?

Une mûre vieillesse l'ayant averti du déclin de sa mémoire
Et de l'engourdissement de toutes ses facultés,
Démocrite alla de son plein gré à la rencontre de la mort.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1052)

C'est ce que disait Antisthène, qu'il fallait faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre ; et ce que Chrysippe alléguait sur ce propos du poète Tyrtée,

De la vertu ou de mort approcher.
(Plutarque, *Des communes conceptions contre les stoïques*, XIV, traduction d'Amyot)

Et Cratès disait que l'amour se guérissait par la faim, sinon par le temps ; et, à qui ces deux moyens ne plairaient : par la hart [*la corde*].

Ce Sextius duquel Sénèque et Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'étant jeté, toutes choses laissées, à l'étude de la philosophie, délibéra de se précipiter en la mer, voyant le progrès de ses études trop tardif et trop long. Il courait à la mort au défaut de la science. Voici les mots de la loi sur ce sujet : « Si d'aventure il survient quelque grand inconvénient qui ne se puisse remédier, le port est prochain ; et se peut-on sauver à nage hors du corps comme hors d'un esquif qui fait eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le désir de vivre, qui tient le fou attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme je commençais tantôt à dire. « Les simples, dit saint Paul, et les ignorants s'élèvent et saisissent du ciel : et nous, avec notre savoir, nous plongeons aux abîmes infernaux. » Je ne m'arrête ni à Valens, ennemi déclaré de la science et des lettres, ni à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommaient le venin et la peste de tout état politique, ni à Mahomet, qui, comme j'ai entendu, interdit la science à ses hommes ; mais l'exemple de ce grand Lycurgue et son autorité doivent certes avoir grand poids, et la révérence de cette divine police lacédémonienne, si grande, si admirable et si longtemps florissante en vertu et en bonheur, sans aucune institution ni exercice de lettres. Ceux qui reviennent de ce monde nouveau qui a été découvert du temps de nos pères par les Espagnols nous peuvent témoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loi, vivent plus légitimement et plus réglément que les nôtres, où il y a plus d'officiers et de lois qu'il n'y a d'autres hommes et qu'il n'y a d'actions,

D'assignations et de requêtes,
D'instructions et de procurations,
Ils ont mains et poches pleines.
Et des liasses de gloses, consultations et procédures.
Face à de tels gens, les malheureux, en ville,

Ne sont jamais tranquilles.
Cernés de toutes parts par les notaires,
Les procureurs et les avocats.
(Arioste, *Roland furieux*, XIV, stance 84)

C'était ce que disait un sénateur romain des derniers siècles : que leurs prédécesseurs avaient l'haleine puante à l'ail et l'estomac musqué de bonne conscience, et qu'au rebours ceux de son temps ne sentaient au-dehors que le parfum, puant au-dedans toute sorte de vices ; c'est-à-dire, comme je pense, qu'ils avaient beaucoup de savoir et de suffisance, et grande faute de prud'homie [*probité*]. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse [*le naturel*], la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence ; la curiosité, la subtilité, le savoir traînent la malice à leur suite ; l'humilité, la crainte, l'obéissance, la débonnaireté (qui sont les pièces principales pour la conservation de la société humaine) demandent une âme vide, docile et présumant peu de soi.

Les chrétiens ont une particulière connaissance combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le soin de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la première ruine du genre humain ; c'est la voie par où il s'est précipité à la damnation éternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier [*hors*] des voies communes, qui lui fait embrasser les nouvelletés, et aimer mieux être chef d'une troupe errante et dévoyée au sentier de perdition, aimer mieux être régent et précepteur d'erreur et de mensonge, que d'être disciple en l'école de vérité, se laissant mener et conduire par la main d'autrui à la voie battue et droiturière. C'est, à l'aventure, ce que dit ce mot grec ancien : que

la superstition suit l'orgueil et lui obéit comme à son père.
(Mot attribué à Socrate par Strobée (*Dissertations*, XXII) et traduit par Montaigne)

Ô cuider ! combien tu nous empêches ! [*Ô fatuité ! comme tu nous empoisonnes !*] Après que Socrate fut averti que le dieu de sagesse lui avait attribué le surnom de sage, il en fut étonné, et, se recherchant et secouant partout, ne trouvait aucun fondement à cette divine sentence. Il en savait de justes, tempérants, vaillants, savants comme lui, et plus éloquents, et plus beaux, et plus utiles au pays. Enfin il se résolut qu'il n'était distingué des autres et n'était sage que parce qu'il ne s'en tenait pas [*pour tel*] ; et que son dieu estimait bêtise singulière à l'homme l'opinion de [*présomption de posséder*] science et sagesse ; et que sa meilleure doctrine était la doctrine de l'ignorance, et sa meilleure sagesse la simplicité.

La sainte parole déclare misérables ceux d'entre nous qui s'estiment. « Bourbe et cendre, leur dit-elle, qu'as-tu à te glorifier ? » Et ailleurs : « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera, quand, par l'éloignement de la lumière, elle sera évanouie ?[1] ».

Ce n'est rien à la vérité que de nous. Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine que, des ouvrages de notre créateur, ceux-là portent mieux sa marque et sont mieux siens que nous entendons le moins. C'est aux chrétiens une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable. Elle est d'autant

1. Ces deux citations de *L'Ecclésiaste*, ici traduites, font partie des sentences que Montaigne avait gravées sur les solives du plafond de sa bibliothèque.

plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle était selon raison, ce ne serait plus miracle ; et, si elle était selon quelque exemple, ce ne serait plus chose singulière. *On arrive mieux à connaître Dieu par l'ignorance* (*L'Ordre*, II, 16), dit saint Augustin ; et Tacite : *Il est plus saint et plus respectueux de croire en l'action des dieux que d'en chercher le pourquoi* (*Les Mœurs des Germains*, XXXIV).

Et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquérir et de Dieu et du monde, et des causes premières des choses.

En vérité, il est difficile de connaître le père de cet univers et, quand on y parvient, impie de le révéler au vulgaire (*Timée*).

Nous disons bien puissance, vérité, justice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose-là, nous ne la voyons aucunement, ni ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime,

Infligeant un discours de mortel aux réalités immortelles ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 122)

ce sont toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon notre forme, ni nous l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se connaître et d'interpréter ses ouvrages. Et le fait en notre langue, improprement, pour s'avaler [*abaisser*] et descendre à nous, qui sommes à terre, couchés. La prudence, comment lui peut-elle convenir, qui est l'élite [*choix*] entre le bien et le mal, vu que nul mal ne le touche ? Quoi la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour, par les choses obscures, arriver aux apparentes, vu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? La justice, qui distribue à chacun ce qui lui appartient, engendrée pour la société et communauté des hommes, comment est-elle en Dieu ? La tempérance comment, qui est la modération des voluptés corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité ? La fortitude à porter [*fermeté à supporter*] la douleur, le labeur, les dangers lui appartiennent aussi peu, ces trois choses n'ayant nul accès près de lui. Par quoi Aristote le tient également exempt de vertu et de vice.

Il ne peut éprouver ni bienveillance ni ressentiment, car ces passions ne sont que faiblesse (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 17).

La participation que nous avons à la connaissance de la vérité, quelle qu'elle soit, ce n'est pas par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les témoins qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Notre foi, ce n'est pas notre acquêt, c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours [*raisonnement*], ni par notre entendement que nous avons reçu notre religion, c'est par autorité et par commandement étranger. La faiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, et notre aveuglement plus que notre clairvoyance. C'est par l'entremise de notre ignorance plus que de notre science que nous sommes savants de ce divin savoir. Ce n'est pas merveille si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connaissance supernaturelle et céleste : apportons-y seulement du nôtre l'obéissance et la sujétion. Car, comme il est écrit (saint Paul, *Corinthiens*, I, 1, 19) : « Je détruirai la sapience des sages, et abattrai la prudence des prudents. Où est le sage ? Où est l'écrivain ? Où est le disputateur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas abêti la sapience de ce monde ? Car, puisque le monde n'a point connu Dieu par sapience, il lui a plu, par la vanité de la prédication, sauver les croyants. »

Si [*pourtant*] me faut-il voir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver

ce qu'il cherche, et si cette quête qu'il y a employée depuis tant de siècles l'a enrichi de quelque nouvelle force et de quelque vérité solide.

Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquêt qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnaître sa faiblesse. L'ignorance qui était naturellement en nous, nous l'avons, par longue étude, confirmée et avérée. Il est advenu aux gens véritablement savants ce qui advient aux épis de blé : ils vont s'élevant et se haussant, la tête droite et fière, tant qu'ils sont vides ; mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes. Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, n'ayant trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur présomption et reconnu leur condition naturelle.

C'est ce que Velléius reproche à Cotta et à Cicéron : qu'ils ont appris de Philon n'avoir rien appris.

Phérécyde, l'un des sept sages, écrivant à Thalès, comme il expirait : « J'ai, dit-il, ordonné aux miens, après qu'ils m'auront enterré, de t'apporter mes écrits ; s'ils contentent et toi et les autres sages, publie-les ; sinon, supprime-les ; ils ne contiennent nulle certitude qui me satisfasse à moi-même. Aussi ne fais-je pas profession de savoir la vérité, ni d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les découvre. » Le plus sage homme qui fut jamais [*Socrate*], quand on lui demanda ce qu'il savait, répondit qu'il savait cela : qu'il ne savait rien. Il vérifiait ce qu'on dit : que la plus grande part de ce que nous savons est la moindre de celles que nous ignorons ; c'est-à-dire que ce même que nous pensons savoir, c'est une pièce, et bien petite, de notre ignorance.

Nous savons les choses en songe, dit Platon, et les ignorons en vérité.

Presque tous les anciens ont dit qu'on ne peut rien connaître, rien percevoir, rien savoir ; que nos sens sont bornés, notre intelligence faible, et brève la vie (Cicéron, *Académiques*, I, 12).

Cicéron même, qui devait au savoir tout son vaillant [*sa valeur*], Valère dit que, sur sa vieillesse, il commença à désestimer les lettres. Et pendant qu'il les traitait, c'était sans obligation d'aucun parti, suivant ce qui lui semblait probable, tantôt en l'une secte, tantôt en l'autre ; se tenant toujours sous la dubitation de l'Académie,

Il faut parler mais ne rien affirmer ; je serai toujours curieux de tout, doutant souvent, et toujours me défiant de moi-même (Cicéron, *La Divination*, II, 3).

J'aurais trop beau jeu si je voulais considérer l'homme en sa commune façon et en gros, et le pourrais faire pourtant par sa règle propre, qui juge la vérité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

> *Qui ronfle tout éveillé,*
> *Et qui, jouissant de la lumière, est déjà presque mort,*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, 1048 et 1046)

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plupart de ses facultés naturelles oisives. Je veux prendre l'homme en sa plus haute assiette. Considérons-le en ce petit nombre d'hommes excellents et triés qui, ayant été doués d'une belle et particulière force naturelle, l'ont encore raidie [*affermie*] et aiguisée par soin, par étude et par art, et l'ont montée au plus haut point de sagesse où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur âme à tout sens et à tout biais, l'ont appuyée et étançonnée de tout le secours étranger qui lui a été propre, et enrichie et ornée

de tout ce qu'ils ont pu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde ; c'est en eux que loge la hauteur extrême de l'humaine nature. Ils ont réglé le monde de polices et de lois ; ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettrai en compte que ces gens-là, leur témoignage et leur expérience. Voyons jusqu'où ils sont allés et à quoi ils se sont tenus. Les maladies et les défauts que nous trouverons en ce collège-là, le monde les pourra hardiment bien avouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point : ou qu'il dit qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il en est encore en quête. Toute la philosophie est départie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la vérité, la science et la certitude. Les péripatéticiens, épicuriens, stoïciens et autres ont pensé les avoir trouvées. Ceux-ci ont établi les sciences que nous avons, et les ont traitées comme notices [*connaissances*] certaines. Clitomachos, Carnéade et les académiciens ont désespéré de leur quête, et jugé que la vérité ne se pouvait concevoir par nos moyens. La fin de ceux-ci, c'est la faiblesse et humaine ignorance ; ce parti a eu la plus grande suite et les sectateurs les plus nobles.

Pyrrhon et autres sceptiques, ou *épéchistes*[1] – desquels les dogmes plusieurs anciens ont tenu tirés d'Homère, des sept sages, d'Archiloque, d'Euripide, et y attachent Zénon, Démocrite, Xénophane –, disent qu'ils sont encore en cherche de la vérité. Ceux-ci jugent que ceux qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniment, et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'établir la mesure de notre puissance, de connaître et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extrême science, de laquelle ils doutent que l'homme soit capable.

Ceux qui, comme certains, disent qu'on ne sait rien
Ignorent si l'on peut savoir cela puisqu'ils avouent ne rien savoir.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 469)

L'ignorance qui se sait, qui se juge et qui se condamne, ce n'est pas une entière ignorance : pour l'être, il faut qu'elle s'ignore soi-même. De façon que la profession des pyrrhoniens est de branler, douter et enquérir, ne s'assurer de rien, de rien ne se répondre. Des trois actions de l'âme, l'imaginative, l'appétitive et la consentante [*intelligence, affectivité et jugement*], ils en reçoivent les deux premières ; la dernière, ils la soutiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ni approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle légère.

Zénon peignait de [*par*] geste son imagination sur cette partition des facultés de l'âme : la main épandue et ouverte, c'était apparence ; la main à demi serrée et les doigts un peu croches, consentement ; le poing fermé, compréhension ; quand, de la main gauche, il venait encore à clore ce poing plus étroit, science.

Or cette assiette de leur jugement, droite et inflexible, recevant tous objets sans application ni consentement, les achemine à leur ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses, d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les désirs immodérés, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rébellion, la désobéissance, l'opiniâtreté, et la plu-

1. C'est un autre nom pour désigner les sceptiques : du grec *epechein*, qui signifie « suspendre son jugement ». Montaigne, un peu plus loin, traduira *epecho* par : « Je soutiens, je ne bouge ». Cette formule sacramentelle du scepticisme fera partie des sentences de sa bibliothèque.

part des maux corporels. Voire ils s'exemptent par là de la jalousie de [*fidélité à*] leur discipline. Car ils débattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revanche à leur dispute [*l'opposition à leurs débats*]. Quand ils disent que le pesant va contre-bas, ils seraient bien marris qu'on les en crût, et cherchent qu'on les contredisent pour engendrer la dubitation et surséance [*suspension*] de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en notre croyance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soutenir : tout leur est un ; ils n'y ont aucun choix. Si vous établissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ni l'un ni l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si, par certain jugement, vous tenez que vous n'en savez rien, ils vous maintiendront que vous le savez. Oui, et si, par un axiome affirmatif, vous assurez que vous en doutez, ils vous iront débattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez juger ni établir que vous en doutez. Et, par cette extrémité de doute qui se secoue soi-même, ils se séparent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mêmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doute et l'ignorance.

Pourquoi ne leur sera-t-il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaune, à eux aussi de douter ? Est-il chose qu'on vous puisse proposer pour l'avouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considérer comme ambiguë ? Et, où les autres sont portés ou par la coutume de leur pays, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempête, sans jugement et sans choix, voire le plus souvent avant l'âge de discrétion [*jugement*], à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou épicurienne, à laquelle ils se trouvent hypothéqués [*engagés*], asservis et collés comme à une prise qu'ils ne peuvent démordre – *comme à un roc où la tempête les aurait jetés, ils se cramponnent à n'importe quelle doctrine* (Cicéron, *Académiques*, II, 3) –, pourquoi à ceux-ci ne sera-t-il pareillement concédé de maintenir leur liberté, et considérer les choses sans obligation et servitude ? *D'autant plus libres et indépendants que rien ne limite leur faculté de juger* (Cicéron, *Académiques*, II, 3). N'est-ce pas quelque avantage de se trouver désengagé de la nécessité qui bride les autres ? Vaut-il pas mieux demeurer en suspens que de s'infrasquer [*s'empêtrer*] en tant d'erreurs que l'humaine fantaisie a produites ? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion que de se mêler à ces divisions séditieuses et querelleuses ? « Qu'irai-je choisir ? – Ce qu'il vous plaira pourvu que vous choisissiez ! » Voilà une sotte réponse, à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux parti, il ne sera jamais si sûr qu'il ne vous faille, pour le défendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis. Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette mêlée ? Il vous est permis d'épouser, comme votre honneur et votre vie, la croyance d'Aristote sur l'éternité de l'âme, et dédire et démentir Platon là-dessus ; et à eux il sera interdit d'en douter ? S'il est loisible à Panætius de soutenir son jugement autour des haruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doutent aucunement, pourquoi un sage n'osera-t-il en toutes choses ce que celui-ci ose en celles qu'il a apprises de ses maîtres, établies du commun consentement de l'école de laquelle il est sectateur et professeur ? Si c'est un enfant qui juge, il ne sait que [*ce que*] c'est ; si c'est un savant, il est préoccupé [*a un préjugé*]. Ils se sont réservés un merveilleux avantage au combat, s'étant déchargés du soin de se couvrir. Il ne leur importe qu'on les frappe, pourvu qu'ils frappent, et font

leurs besognes de tout. S'ils vainquent, votre proposition cloche ; si vous, la leur. S'ils faillent, ils vérifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la vérifiez. S'ils prouvent que rien ne se sache, il va bien ; s'ils ne le savent pas prouver, il est bon de même. *De manière qu'en trouvant d'aussi bonnes raisons pour et contre sur le même sujet il soit plus facile de réserver son jugement sur un point ou sur un autre* (Cicéron, *Académiques*, I, 12).

Et font état de trouver bien plus facilement pourquoi une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraie ; et ce qui n'est pas que ce qui est ; et ce qu'ils ne croient pas que ce qu'ils croient.

Leurs façons de parler sont : « Je n'établis rien ; il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ni l'un ni l'autre ; je ne le comprends point ; les apparences sont égales partout ; la loi de parler et pour et contre est pareille. Rien ne semble vrai qui ne puisse sembler faux. » Leur mot sacramental, c'est *epecho*, c'est-à-dire « je soutiens, je ne bouge ». Voilà leurs refrains, et autres de pareille substance. Leur effet, c'est une pure, entière et très parfaite surséance et suspension de jugement. Ils se servent de leur raison pour enquérir et pour débattre, mais non pas pour arrêter et choisir. Quiconque imaginera une perpétuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse être, il conçoit le pyrrhonisme. J'exprime cette fantaisie autant que je puis, parce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir ; et les auteurs mêmes la représentent un peu obscurément et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prêtent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des lois et des coutumes et à la tradition des arts. *De ces choses, en effet, Dieu n'a pas voulu que nous ayons connaissance mais seulement usage* (Cicéron, *La Divination*, I, 18). Ils laissent guider à ces choses-là leurs actions communes, sans aucune opination [*adhésion*] ni jugement. Qui [*ce qui*] fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dit de Pyrrhon. Ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et insociable, attendant le heurt des charrettes, se présentant aux précipices, refusant de s'accommoder aux lois. Cela est enchérir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche ; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, jouissant de tous plaisirs et commodités naturelles, embesognant [*mettant en œuvre*] et se servant de toutes ces pièces corporelles et spirituelles en règle et droiture. Les privilèges fantastiques, imaginaires et faux, que l'homme s'est usurpé, de régenter, d'ordonner, d'établir la vérité, il les a de bonne foi renoncés et quittés.

Si [*aussi*] n'est-il point de secte qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprises, ni perçues, ni consenties, s'il veut vivre. Et, quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il lui sera utile, et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote expérimenté, la saison commode, circonstances probables seulement, après lesquelles il est tenu d'aller et se laisser remuer aux apparences, pourvu qu'elles n'aient point d'expresse contrariété. Il a un corps, il a une âme ; les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne trouve point en soi cette propre et singulière marque de juger et qu'il s'aperçoive qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut être quelque faux pareil à ce vrai, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodément. Combien y a-t-il d'arts qui font profession de consister en la conjecture plus qu'en la science ; qui ne décident pas du vrai et du faux, et suivent seulement ce qui semble ? Il y a, disent-ils, et vrai et faux, et y a en nous de quoi le chercher, mais

non pas de quoi l'arrêter à la touche [*en décider à la pierre de touche*]. Nous en valons bien mieux de nous laisser manier sans inquisition à l'ordre du monde. Une âme garantie de préjugé a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gens qui jugent et contrôlent leurs juges ne s'y soumettent jamais dûment. Combien, et aux lois de la religion et aux lois politiques, se trouvent plus dociles et aisés à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et pédagogues des causes divines et humaines !

Il n'est rien en l'humaine invention où il y ait tant de vraisemblance et d'utilité. Celle-ci présente l'homme nu et vide, reconnaissant sa faiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque force étrangère, dégarni d'humaine science et d'autant plus apte à loger en soi la divine, anéantissant son jugement pour faire plus de place à la foi ; ni mécréant, ni établissant aucun dogme contre les observances communes ; humble, obéissant, disciplinable, studieux ; ennemi juré d'hérésie, et s'exemptant par conséquent des vaines et irréligieuses opinions introduites par les fausses sectes. C'est une carte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il lui plaira y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit L'Ecclésiaste, en bonne part les choses au visage et au goût qu'elles se présentent à toi, du jour à la journée ; le demeurant est hors de ta connaissance. *Le Seigneur connaît les pensées des hommes et il sait qu'elles sont vaines* (*Psaume* XCIII, 2).

Voilà commenr, des trois générales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance, et, en celle des dogmatistes, qui est troisième, il est aisé à découvrir que la plupart n'ont pris le visage de l'assurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant pensé nous établir quelque certitude, que nous montrer jusqu'où ils étaient allés en cette chasse de la vérité – *que les savants supposent plus qu'ils ne la connaissent* (Source inconnue).

Timée, ayant à instruire Socrate de ce qu'il sait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme ; et qu'il suffit si ses raisons sont probables comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'être [*ne sont*] en sa main, ni en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsi imité : *Je vais m'expliquer comme je le pourrai, sans proférer pour autant des vérités incontestables et arrêtées, comme Apollon Pythien, mais en cherchant, en faible mortel, à découvrir le probable par conjecture* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 9), et cela sur le discours du mépris de la mort, discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduit sur le propos même de Platon : *Si, parlant de la nature des dieux et de l'origine du monde, je ne peux atteindre mon but, n'en soyez pas étonnés ; souvenez-vous que nous – aussi bien vous qui m'écoutez que moi qui vous parle – sommes des hommes, et qu'il faudra vous contenter du probable, pas davantage* (Cicéron, traduction du *Timée*, III).

Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions et d'autres croyances, pour y comparer la sienne et nous faire voir de combien il est allé plus outre, et combien il a approché de plus près la vraisemblance : car la vérité ne se juge point par autorité et témoignage d'autrui. Et pourtant évita religieusement Épicure d'en alléguer en ses écrits. Celui-là est le prince des dogmatistes ; et si [*pourtant*], nous apprenons de lui que le beaucoup savoir apporte l'occasion de plus douter. On le voit à escient se couvrir souvent d'obscurité si épaisse et inextricable qu'on n'y peut rien choisir de son avis. C'est par effet un pyrrhonisme sous une forme résolutive [*affirmative*].

Écoutez la protestation de Cicéron, qui nous explique la fantaisie d'autrui par

la sienne : *Ceux qui veulent savoir ce que nous pensons de toute chose sont trop curieux. Ce principe philosophique – de disputer de tout sans jamais rien décider –, établi par Socrate, repris par Arcésilas, affirmé par Carnéade, est aujourd'hui encore en vigueur. Nous sommes de ceux qui affirment que toujours et partout le faux se mêle au vrai, et qu'ils sont si proches l'un de l'autre qu'aucun élément ne permet de juger et de décider avec certitude* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 5).

Pourquoi non Aristote seulement, mais la plupart des philosophes ont affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du sujet et amuser la curiosité de notre esprit, lui donnant où se paître, à ronger cet os creux et décharné ? Clitomachos affirmait n'avoir jamais su par les écrits de Carnéade entendre de quelle opinion il était. Pourquoi a évité aux siens Épicure la facilité et Héraclite en a été surnommé *skoteinos* [*ténébreux*] ? La difficulté est une monnaie que les savants emploient, comme les joueurs de passe-passe, pour ne découvrir la vanité de leur art, et de laquelle l'humaine bêtise se paye aisément :

> [Héraclite], *que son langage obscur a rendu illustre chez les Grecs...*
> *Les sots, en effet, aiment et admirent de préférence ce qui n'est pas clair,*
> *Et qu'ils croient saisir sous des mots incompréhensibles.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 639, 641)

Cicéron reprend certains de ses amis d'avoir accoutumé de mettre à l'astrologie [*astronomie*], au droit, à la dialectique et à la géométrie plus de temps que ne méritaient ces arts, et que cela les divertissait des devoirs de la vie, plus utiles et honnêtes. Les philosophes cyrénaïques méprisaient également la physique et la dialectique. Zénon, tout au commencement des livres de sa *République*, déclarait inutiles toutes les libérales disciplines[1].

Chrysippe disait que ce que Platon et Aristote avaient écrit de la logique, ils l'avaient écrit par jeu et par exercice, et ne pouvait croire qu'ils eussent parlé à certes [*sérieusement*] d'une si vaine matière. Plutarque le dit de la métaphysique. Épicure l'eût encore dit de la rhétorique, de la grammaire, poésie, mathématiques, et, hors la physique, de toutes les sciences. Et Socrate de toutes aussi, sauf celle seulement qui traite des mœurs et de la vie. De quelque chose qu'on s'enquît à lui, il ramenait en premier lieu toujours l'enquérant à rendre compte des conditions de sa vie présente et passée, lesquelles il examinait et jugeait, estimant tout autre apprentissage subsécutif à celui-là et supernuméraire [*secondaire et superflu*].

Je tiens pour peu de choses cette culture qui ne rend pas vertueux ceux qui la possèdent (Salluste, *Jugurtha*, LXXXV, pris dans Juste Lipse, *Politiques*, I, 10).

La plupart des arts ont été ainsi méprisés par le savoir même. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fût hors de propos d'exercer et ébattre leur esprit dans les choses où il n'y avait aucune solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Platon dogmatiste ; les autres dubitateur ; les autres en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre.

Le conducteur de ses dialogues, Socrate, va toujours demandant et émouvant la dispute, jamais l'arrêtant, jamais satisfaisant, et dit n'avoir autre science que la science de s'opposer. Homère, leur auteur, a planté également les fondements à

1. On appelait arts libéraux (c'est-à-dire dignes d'un homme libre), par opposition aux arts mécaniques (réservés aux esclaves), ceux qui exigeaient une intervention soutenue de l'intelligence (philosophie, peinture, poésie, etc.).

toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il était indifférent par où nous allassions. De Platon naquirent dix sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante et rien assévérante [*n'affirmant rien*] si la sienne ne l'est. Socrate disait que les sages-femmes, en prenant ce métier de faire engendrer les autres, quittent le métier d'engendrer elles ; que lui, par le titre de « sage homme » que les dieux lui ont déferré, s'est aussi défait, en son amour viril et mental, de la faculté d'enfanter, et se contente d'aider et favoriser de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduits, faciliter l'issue de leur enfantement, juger de celui-ci, le baptiser, le nourrir, le fortifier, le mailloter et circoncire : exerçant et maniant son engin [*esprit*] aux périls et fortunes d'autrui.

Il est ainsi de la part des auteurs de ce troisième genre, comme les anciens ont remarqué des écrits d'Anaxagore, Démocrite, Parménide, Zénophane et autres. Ils ont une forme d'écrire douteuse en substance et un dessein enquérant plutôt qu'instruisant, encore qu'ils entre-sèment leur style de cadences dogmatistes. Cela se voit-il pas aussi bien et en Sénèque et en Plutarque ? Combien disent-ils tantôt d'un visage, tantôt d'un autre pour ceux qui y regardent de près ! Et les réconciliateurs des jurisconsultes devraient premièrement les concilier chacun à soi.

Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues à escient, pour loger plus décemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantaisies.

Diversement traiter les matières est aussi bien les traiter que conformément, et mieux : à savoir plus copieusement et utilement. Prenons un exemple de nous. Les arrêts [*de justice*] font le point extrême du parler dogmatiste et résolutif [*décisif*] ; si est-ce [*toujours est-il*] que ceux que nos parlements présentent au peuple les plus exemplaires – propres à nourrir en lui la révérence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent – prennent leur beauté non de la conclusion, qui est à eux quotidienne et qui est commune à tout juge, tant comme de la disceptation [*discussion*] et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matière du droit souffre.

Et le plus large champ aux répréhensions des uns philosophes à l'encontre des autres se tire des contradictions et diversités en quoi chacun d'eux se trouve empêtré, ou à escient pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matière, ou forcé ignoramment par la volubilité et incompréhensibilité de toute matière.

Que signifie ce refrain : en un lieu glissant et coulant suspendons notre croyance ? Car, comme dit Euripide,

Les œuvres de Dieu en diverses
Façons nous donnent des traverses,
[Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*, XXV]

semblables à celui qu'Empédocle semait souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur et forcé de [*contraint par*] la vérité – « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien ; toutes choses nous sont occultes ; il n'en est aucune de laquelle nous puissions établir quelle elle est » –, revenant à ce mot divin : *Les pensées des mortels sont timides, et incertaines nos inventions et nos provisions* (*Livre de la Sagesse*, IX, 14). Il ne faut pas trouver étrange si gens désespérés de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse : l'étude étant de soi une occupation plaisante, et si plaisante que, parmi les voluptés, les stoïciens défendent aussi celle

qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et trouvent de l'intempérance à trop savoir.

Démocrite, ayant mangé à sa table des figues qui sentaient le miel, commença soudain à chercher en son esprit d'où leur venait cette douceur inusitée, et, pour s'en éclaircir, s'allait lever de table pour voir l'assiette [*situation*] du lieu où ces figues avaient été cueillies ; sa chambrière, ayant entendu la cause de ce remuement, lui dit en riant qu'il ne se peinât plus pour cela, car c'était qu'elle les avait mises en un vaisseau [*récipient*] où il y avait eu du miel. Il se dépita de quoi elle lui avait ôté l'occasion de cette recherche et dérobé matière à sa curiosité : « Va, lui dit-il, tu m'as fait déplaisir ; je ne laisserai pourtant d'en chercher la cause comme si elle était naturelle. » Et volontiers ne faillit de trouver quelque raison vraie d'un effet faux et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous représente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuite des choses de l'acquêt desquelles nous sommes désespérés. Plutarque récite un pareil exemple de quelqu'un qui ne voulait pas être éclairci de ce de quoi il était en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher ; comme l'autre qui ne voulait pas que son médecin lui ôtât l'altération de la fièvre pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en buvant. *Mieux vaut apprendre des choses inutiles que de ne rien apprendre* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXVIII).

Tout ainsi qu'en toute pâture il y a le plaisir souvent seul – et tout ce que nous prenons qui est plaisant n'est pas toujours nutritif ou sain –, pareillement, ce que notre esprit tire de la science ne laisse pas d'être voluptueux, encore qu'il ne soit ni aliment, ni salutaire.

Voici comme ils disent : la considération de la nature est une pâture propre à nos esprits ; elle nous élève et enfle, nous fait dédaigner les choses basses et terriennes par la comparaison des supérieures et célestes. La recherche même des choses occultes et grandes est très plaisante, voire à celui qui n'en acquiert que la révérence et crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosité se voit plus expressément encore en cet autre exemple qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxe souhaitait et priait les dieux qu'il pût une fois voir le soleil de près, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à [*sous*] peine d'en être brûlé soudainement [*aussitôt*]. Il veut, au prix de sa vie, acquérir une science de laquelle l'usage et possession lui soient en même temps ôtés, et, pour cette soudaine et volage connaissance, perdre toutes les autres connaissances qu'il a et qu'il peut acquérir par après.

Je ne me persuade pas aisément qu'Épicure, Platon et Pythagore nous aient donné pour argent comptant leurs « atomes », leurs « idées » et leurs « nombres ». Ils étaient trop sages pour établir leurs articles de foi de chose si incertaine et si débattable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumière, et ont promené leur âme à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence : pourvu que, toute fausse, elle se pût maintenir contre les oppositions contraires : *c'est le génie de chaque philosophe qui a inventé ces systèmes, et non leur savoir* (Sénèque, *Déclamations*, IV). Un ancien à qui on reprochait qu'il faisait profession de la philosophie, de laquelle pourtant, en son jugement, il ne tenait pas grand compte, répondit que, cela, c'était vraiment philosopher. Ils ont voulu considérer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Certaines choses, ils les ont écrites pour le besoin de la société publique – comme leurs religions –, et a été raisonnable, pour cette consi-

dération, que, les communes opinions, ils n'aient voulu les éplucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obéissance des lois et coutumes de leur pays.

Platon traite ce mystère d'un jeu assez découvert. Car, où il écrit selon soi, il ne prescrit rien à certes [*assurément*]. Quand il fait le législateur, il emprunte un style régentant et assévérant [*affirmatif*], et si [*pourtant*] y mêle hardiment les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune [*au peuple*] que ridicules à persuader à soi-même, sachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et énormes.

Et pourtant, en ses *Lois*, il a grand soin qu'on ne chante en public que des poésies desquelles les fabuleuses feintes [*inventions*] tendent à quelque utile fin, et, étant si facile d'imprimer tous fantômes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paître plutôt de mensonges profitables que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit tout détroussément en sa *République* que, pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. Il est aisé à distinguer les unes sectes avoir plus suivi la vérité, les autres l'utilité, par où celles-ci ont gagné crédit. C'est la misère de notre condition que, souvent, ce qui se présente à notre imagination pour le plus vrai ne s'y présente pas pour le plus utile à notre vie. Les plus hardies sectes – épicurienne, pyrrhonienne, nouvelle académique – encore sont-elles contraintes de se plier à la loi civile, au bout du compte.

Il y a d'autres sujets qu'ils ont blutés [*passés au crible*], qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant à y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoi ils n'aient voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures faibles et folles, non qu'ils les prissent eux-mêmes pour fondement, ni pour établir quelque vérité, mais pour l'exercice de leur étude : *Ils ont écrit moins par conviction que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet* (Source inconnue).

Et, si on ne le prenait ainsi, comme couvririons-nous [*comment excuserions-nous*] une si grande inconstance, variété et vanité d'opinions que nous voyons avoir été produites par ces âmes excellentes et admirables ? Car, pour exemple, qu'est-il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures, le régler, et le monde, à notre capacité et à nos lois, et nous servir aux dépens de la divinité de ce petit échantillon de suffisance qu'il lui a plu départir [*distribuer*] à notre naturelle condition ? Et, parce que nous ne pouvons étendre notre vue jusqu'en son glorieux siège, l'avoir ramené çà-bas à notre corruption et à nos misères ?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance et plus d'excuse qui reconnaissait Dieu comme une puissance incompréhensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la révérence que les humains lui rendaient sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque manière que ce fût :

Jupiter tout-puissant,
Père et mère du monde, des rois et des dieux.
(Vers de Valérius Soranus, cités par saint Augustin, *Cité de Dieu*, IX, 2)

Ce zèle universellement a été vu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur dévotion : les hommes, les actions impies ont eu partout les événements sortables [*sorts appropriés*]. Les histoires païennes reconnaissent de la dignité, ordre, justice et des prodiges et oracles employés à leur profit et instruc-

tion en leurs religions fabuleuses : Dieu, par sa miséricorde, daignant à l'aventure fomenter par ces bénéfices temporels les tendres principes d'une telle quelle brute connaissance que la raison naturelle nous a donnée de lui au travers des fausses images de nos songes.

Non seulement fausses, mais impies aussi et injurieuses sont celles que l'homme a forgées de son invention.

Et, de toutes les religions que saint Paul trouva en crédit à Athènes, celle qu'ils avaient dédiée à une divinité cachée et inconnue lui sembla la plus excusable.

Pythagore adombra [*représenta*] la vérité de plus près, jugeant que la connaissance de cette cause première et être des êtres devait être indéfinie, sans prescription, sans déclaration ; que ce n'était autre chose que l'extrême effort de notre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité. Mais si Numa entreprit de conformer à ce projet la dévotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans objet préfixé et sans mélange matériel, il entreprit chose de nul usage ; l'esprit humain ne se saurait maintenir vaguant en cet infini de pensées informes ; il les lui faut compiler en certaine image à son modèle. La majesté divine s'est ainsi pour nous quelque peu laissé circonscrire aux limites corporelles : ses sacrements supernaturels et célestes ont des signes de notre terrestre condition ; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles ; car c'est l'homme qui croit et qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'emploient à ce sujet. Mais à [*avec*] peine me ferait-on accroire que la vue de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cérémonieux de nos églises, que les voix accommodées à la dévotion de notre pensée, et cette émotion des sens n'échauffent l'âme des peuples d'une passion religieuse de très utile effet.

De celles [*divinités*] auxquelles on a donné corps, comme la nécessité l'a requis, parmi cette cécité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoraient le soleil,

la lumière commune,
L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons ;
Qui remplit l'univers de ses vertus connues ;
Qui, d'un trait de ses yeux, nous dissipe les nues :
L'esprit, l'âme du monde, ardant et flamboyant,
En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant ;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme ;
Lequel tient dessous lui tout le monde pour terme ;
En repos sans repos ; oisif, et sans séjour ;
Fils aîné de nature et le père du jour.
(Pierre de Ronsard, *Remontrance au peuple de France)*

D'autant qu'outre cette sienne grandeur et beauté, c'est la pièce de cette machine que nous découvrons la plus éloignée de nous, et, par ce moyen, si peu connue qu'ils étaient pardonnables d'en entrer en admiration [*étonnement*] et révérence.

Thalès, qui le premier s'enquêta de telle matière, estima Dieu un esprit qui fit d'eau toutes choses ; Anaximandre, que les dieux étaient mourant et naissant à diverses saisons, et que c'étaient des mondes infinis en nombre ; Anaximène, que l'air était Dieu, qu'il était produit et immense, toujours mouvant. Anaxagore, le premier, a tenu la description [*forme*] et manière de toutes choses être conduites par la force et raison d'un esprit infini. Alcméon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres et à l'âme. Pythagore a fait Dieu un esprit épandu par la nature de toutes choses, d'où nos âmes sont déprises ; Parménide, un cercle entourant le ciel et maintenant le monde par l'ardeur de la lumière. Empédocle disait être des dieux les quatre natures [*éléments*] desquelles toutes choses sont faites ; Protagoras, n'avoir que dire : s'ils sont ou non, ou quels ils sont ; Démocrite, tantôt que les images et leurs circuitions [*constellations et leurs orbites*] sont dieux, tantôt cette nature qui élance ces images, et puis notre science et intelligence. Platon dissipe [*répartit*] sa croyance à divers visages ; il dit, au *Timée*, le père du monde ne se pouvoir nommer ; aux *Lois*, qu'il ne se faut enquérir de son être ; et ailleurs, en ces mêmes livres, il fait le monde, le ciel, les astres, la terre et nos âmes dieux, et reçoit [*reconnaît*] en outre ceux qui ont été reçus par l'ancienne institution en chaque république [*État*]. Xénophon rapporte un pareil trouble de la discipline [*doctrine*] de Socrate : tantôt qu'il ne se faut enquérir de la forme de Dieu, et puis il lui fait établir que le soleil est Dieu, et l'âme Dieu ; qu'il n'y en a qu'un, et puis qu'il y en a plusieurs. Speusippe, neveu de Platon, fait Dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale [*animée*] ; Aristote, tantôt que c'est l'esprit, tantôt le monde ; tantôt il donne un autre maître à ce monde, et tantôt fait Dieu l'ardeur du ciel. Xénocrate en fait huit : les cinq nommés entre les planètes, le sixième composé de toutes les étoiles fixes comme de ses membres, le septième et huitième, le soleil et la lune. Héraclide du Pont ne fait que vaguer entre les avis, et enfin prive Dieu de sentiment et le fait remuant [*changeant*] de forme à autre, et puis dit que c'est le ciel et la terre. Théophraste se promène de pareille irrésolution entre toutes ses fantaisies, attribuant l'intendance du monde tantôt à l'entendement, tantôt au ciel, tantôt aux étoiles ; Straton, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter et diminuer, sans forme ni sentiment ; Zénon, la loi naturelle, commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loi est un animant [*être vivant*], et ôte les dieux accoutumés, Jupiter, Junon, Vesta ; Diogène Apolloniate, que c'est l'âge. Xénophane fait Dieu rond, voyant, entendant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Ariston estime la forme de Dieu incompréhensible, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou autre chose ; Cléanthes, tantôt la raison, tantôt le monde, tantôt l'âme de nature, tantôt la chaleur suprême entourant et enveloppant tout. Persée, auditeur [*disciple*] de Zénon, a tenu qu'on a surnommé Dieu ceux qui avaient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mêmes profitables. Chrysippe faisait un amas confus de toutes les précédentes sentences [*opinions*] et comptait, entre mille formes de dieux qu'il fait, les hommes aussi qui sont immortalisés. Diagoras et Théodore niaient tout sec qu'il y eût des dieux. Épicure fait les dieux luisants, transparents et perflables [*perméables à l'air*], logés, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups, revêtus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage.

J'ai toujours pensé que les dieux existent, et je le proclamerai sans cesse ;
Mais je suis sûr qu'ils ne se soucient aucunement de ce que font les hommes.
(Vers d'Ennius, cités par Cicéron, *La Divination*, II, 50)

Fiez-vous à votre philosophie ; vantez-vous d'avoir trouvé la fève du gâteau à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Le trouble des formes mondaines a gagné sur moi que les diverses mœurs et fantaisies aux miennes [*mœurs et fantaisies différentes des miennes*] ne me déplaisent pas tant comme elles m'instruisent, ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conférant [*quand je les compare aux miennes*] ; et tout autre choix que celui qui vient de la main expresse de Dieu me semble choix de peu de prérogative. Je laisse à part les trains de vie monstrueux et contre nature. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce sujet que les écoles, par où nous pouvons apprendre que la fortune même n'est pas plus diverse et variable que notre raison, ni plus aveugle et inconsidérée.

Les choses les plus ignorées sont plus propres à être déifiées. Par quoi de [*c'est pourquoi*] faire de nous des dieux, comme l'ancienneté [*Antiquité*], cela surpasse l'extrême faiblesse de discours [*raisonnement*]. J'eusse encore plutôt suivi ceux qui adoraient le serpent, le chien et le bœuf – d'autant que leur nature et leur être nous sont moins connus, et avons plus de loi d'imaginer ce qu'ils nous plaît de ces bêtes-là et leur attribuer des facultés extraordinaires. Mais d'avoir fait des dieux de notre condition, de laquelle nous devons connaître l'imperfection, leur avoir attribué le désir, la colère, les vengeances, les mariages, les générations et les parentèles, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fièvres et nos plaisirs, nos morts, nos sépultures, il faut que cela soit parti d'une merveilleuse [*extraordinaire*] ivresse de l'entendement humain,

Réalités qui, loin de participer de la divinité,
Sont indignes d'être comptées au rang des dieux.
(Lucrèce, *La Nature des choses,* V, 122)

On connaît leur forme, leur âge, leurs vêtements, leurs ornements, et leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances, le tout copié sur le modèle de la faiblesse humaine. On représente les dieux avec l'âme troublée, on parle de leurs passions, de leurs chagrins, de leurs colères (Cicéron, *La Nature des dieux,* II, 28). Comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foi, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, piété, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misère, à la peur, à la fièvre et à la male fortune, et autres injures de notre vie frêle et caduque.

Pourquoi introduire nos mœurs dans les temples ?
Ô âmes courbées vers la terre et dénuées de pensées célestes !
(Perse, II, 61)

Les Égyptiens, d'une impudente prudence, défendaient sur peine de la hart [*corde*] que nul eût à dire que Sérapis et Isis, leurs dieux, eussent autrefois été hommes ; et nul n'ignorait qu'ils ne l'eussent été. Et leur effigie représentée le doigt sur la bouche signifiait, dit Varron, cette ordonnance mystérieuse à leurs prêtres de taire leur origine mortelle, comme par raison nécessaire annulant toute leur vénération.

Puisque l'homme désirait tant de s'apparier à Dieu, il eût mieux fait, dit Cicéron, de ramener à soi les conditions divines et les attirer çà-bas, que d'envoyer là-haut sa corruption et sa misère ; mais, à le bien prendre, il a fait en plusieurs façons et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes épluchent la hiérarchie de leurs dieux et font les empressés à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis

pas croire qu'ils parlent à certes [*sérieusement*]. Quand Platon nous déchiffre le verger de Pluton, et les commodités ou peines corporelles qui nous attendent encore après la ruine et anéantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie,

Ils se cachent aux bouts de sentiers écartés, une forêt de myrte les entoure
Et les chagrins ne les abandonnent pas même dans la mort.
(Virgile, *Énéide*, VI, 443)

quand Mahomet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garces [*jeunes filles*] d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers, je vois bien que ce sont des moqueurs qui se plient à notre bêtise pour nous emmiéler et attirer par ces opinions et espérances convenables à notre mortel appétit. Si [*de même*] sont certains des nôtres tombés en pareille erreur, se promettant après la résurrection une vie terrestre et temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs et commodités mondaines. Croyons-nous que Platon, lui qui a eu ses conceptions si célestes et si grande accointance à la divinité que le surnom lui en est demeuré, ait estimé que l'homme, cette pauvre créature, eût rien en lui applicable à cette incompréhensible puissance, et qu'il ait cru que nos prises languissantes fussent capables, ni la force de notre sens assez robuste, pour participer à la béatitude ou peine éternelle ? Il faudrait lui dire de la part de la raison humaine : « Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceux que j'ai sentis çà-bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seraient combles de liesse, et cette âme saisie de tout le contentement qu'elle peut désirer et espérer, nous savons ce qu'elle peut : cela, ce ne serait encore rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin. Si cela n'est autre que ce qui peut appartenir à cette nôtre condition présente, il ne peut être mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel. La reconnaissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peut toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous tenons encore à un tel plaisir, nous sommes dans les commodités terrestres et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses si nous les pouvons aucunement [*quelque peu*] concevoir : pour dignement les imaginer, il faut les imaginer inimaginables, indicibles et incompréhensibles, et parfaitement autres que celles de notre misérable expérience. "Œil ne saurait voir, dit saint Paul, et ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a préparé aux siens." Et si, pour nous en rendre capables, on réforme et rechange notre être (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doit être d'un si extrême changement et si universel que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous,

Dans la mêlée, c'était bien Hector qui combattait ;
Mais ce corps traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector.
(Ovide, *Tristes*, III, 2, 27)

« Ce sera quelque autre chose qui recevra ces récompenses,

car ce qui change se dissout et, par là, meurt.
Or les parties de l'âme passent effectivement d'un endroit à un autre,
Échangent successivement leur place.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 756)

« Car, en la métempsycose de Pythagore et changement d'habitation qu'il imaginait aux âmes, pensons-nous que le lion dans lequel est l'âme de César épouse

les passions qui touchaient César, ni que ce soit lui ? Si c'était encore lui, ceux-là auraient raison qui, combattant cette opinion contre Platon, lui reprochent que le fils se pourrait trouver à chevaucher sa mère revêtue d'un corps de mule, et semblables absurdités. Et pensons-nous que, dans les mutations qui se font des corps des animaux en autres de même espèce, les nouveaux venus ne soient autres que leurs prédécesseurs ? Des cendres d'un phénix s'engendre, dit-on, un ver, et puis un autre phénix ; ce second phénix, qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier ? Les vers qui font notre soie, on les voit comme mourir et assécher, et, de ce même corps, se produire un papillon, et de là un autre ver, qu'il serait ridicule estimer être encore le premier. Ce qui a cessé une fois d'être, n'est plus,

Si le temps, après la mort, rassemblant les éléments qui nous composent,
Leur rendait leur structure actuelle. Si pour la seconde fois nous était donnée
La lumière de la vie, cela même ne nous concernerait en rien,
Car une rupture serait intervenue dans la chaîne de notre mémoire.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 847)

« Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de jouir des récompenses de l'autre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence [*vraisemblance*],

Arraché à ses racines et séparé du reste du corps,
L'œil ne peut rien percevoir.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 563)

« Car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ni nous par conséquent, à qui touchera cette jouissance ; car nous sommes bâtis de deux pièces principales essentielles, desquelles la séparation c'est la mort et ruine de notre être,

Il y a eu interruption de la vie, et tous les mouvements de nos composants
Se sont dispersés au hasard, échappant à notre appréhension sensible.
(Lucrèce, *La Nature des choses* III, 860)

« Nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers lui rongent ses membres de quoi il vivait, et que la terre les consomme,

Cela ne nous concerne en rien, nous à qui seule
L'étroite combinaison de l'âme et du corps assure une réalité individuelle.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 845)[1] »

Davantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux reconnaître et récompenser à l'homme, après sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eux-mêmes qui les ont acheminées et produites en lui ? Et pourquoi s'offensent-ils et vengent sur lui les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux-mêmes produit en cette condition fautière, et que, d'un seul clin [*mouvement*] de leur volonté, ils le peuvent empêcher de faillir ? Épicure opposerait-il pas cela à Platon avec grande apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvrait souvent par cette sentence : « Qu'il est impossible d'établir quelque chose de certain de l'immortelle nature par la mortelle » ? Elle ne fait que fourvoyer partout, mais spécialement quand elle se mêle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous ? Car, encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore

1. Fin du discours de la « raison humaine ».

que nous éclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité qu'il a plu à Dieu nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente [*sorte*] du sentier ordinaire et qu'elle se détourne ou écarte de la voie tracée et battue par l'Église, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussitôt qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle va se divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peut être que ce qu'il est, ni imaginer que selon sa portée. C'est plus grande présomption, dit Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demi-dieux, que ce n'est, à un homme ignorant de musique, vouloir juger de ceux qui chantent, ou, à un homme qui ne fut jamais au camp [*en campagne*], vouloir disputer des armes et de la guerre, en présumant comprendre par quelque légère conjecture les effets d'un art qui est hors de sa connaissance. L'ancienneté [*Antiquité*] pensa, ce crois-je, faire quelque chose pour la grandeur divine de l'apparier à l'homme, la vêtir de ses facultés et étrenner de ses belles humeurs et plus honteuses nécessités, lui offrant de nos viandes [*aliments*] à manger, de nos danses, momeries et farces à la réjouir, de nos vêtements à se couvrir et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice d'une inhumaine vengeance, la réjouissant de la ruine et dissipation des choses par elle créées et conservées (comme Tibérius Sempronius qui fit brûler, pour sacrifice à Vulcain, les riches dépouilles et armes qu'il avait gagnées sur les ennemis en la Sardaigne ; et Paul-Émile, celles de Macédoine à Mars et à Minerve ; et Alexandre, arrivé à l'océan Indien, jeta en mer, en faveur de Thétis, plusieurs grands vases d'or), remplissant en outre ses autels d'une boucherie non de bêtes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nôtre [*les Gaulois*], avaient en usage ordinaire. Et crois qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir fait essai,

> [Énée] *saisit quatre jeunes fils de Sulmon,*
> *Et quatre autres élevés au bord de l'Ufens*
> *Pour les immoler vivants aux mânes de Pallas.*
> (Virgile, *Énéide*, X, 517)

Les Gètes se tiennent immortels, et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils dépêchent vers lui quelqu'un d'entre eux pour le requérir des choses nécessaires. Ce député est choisi au sort. Et la forme de le dépêcher, après l'avoir de bouche informé de sa charge, est que, de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines sur lesquelles les autres le jettent à force de bras ; s'il vient à s'enferrer en lieu mortel et qu'il trépasse soudain, ce leur est certain [*sûr*] argument de faveur divine ; s'il en échappe, ils l'estiment méchant et exécrable, et en députent encore un autre de même.

Amestris, mère de Xerxès, devenue vieille, fit pour une fois [*en une seule fois*] ensevelir tout vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suivant la religion du pays, pour gratifier à quelque dieu souterrain.

Encore aujourd'hui, les idoles de Thémistitan[1] se cimentent du sang des petits

1. Il s'agit sans doute de Tenochtitlán, nom aztèque de Mexico, dont Montaigne avait appris l'existence par la lecture de Gomarra, *Histoire générale des Indes*.

enfants, et n'aiment sacrifice que de ces puériles et pures âmes : justice affamée du sang de l'innocence,

Que de forfaits la religion n'a-t-elle pas inspirés !
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 102)

Les Carthaginois immolaient leurs propres enfants à Saturne – et qui n'en avait point en achetait –, étant cependant le père et la mère tenus d'assister à cet office avec contenance gaie et contente. C'était une étrange fantaisie de vouloir payer la bonté divine de notre affliction, comme les Lacédémoniens, qui mignardaient leur Diane par le bourrellement des jeunes garçons qu'ils faisaient fouetter en sa faveur, souvent jusqu'à la mort. C'était une humeur farouche de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bâtiment, et de vouloir garantir [*éviter*] la peine due aux coupables par la punition des non coupables ; et que la pauvre Iphigénie, au port d'Aulide, par sa mort et immolation, déchargeât envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avaient commises :

À l'âge même du mariage condamnée à rester vierge,
Elle tomba, victime désespérée, immolée par son père.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 98)

et ces deux belles et généreuses âmes des deux Décius, père et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent jeter à corps perdu à travers le plus épais des ennemis.

Que les dieux furent injustes de ne favoriser le peuple romain qu'au prix de la mort de tels hommes ! (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 6). Joint que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure ; c'est au juge, qui ne met en compte de châtiment que la peine qu'il ordonne et ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre. La vengeance divine présuppose notre dissentiment entier pour sa justice et pour notre peine.

Et fut ridicule l'humeur de Policrate, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur et le compenser, alla jeter en mer le plus cher et précieux joyau qu'il eût, estimant que, par ce malheur aposté [*prémédité*], il satisfaisait à la révolution et vicissitude de la Fortune ; et elle, pour se moquer de son ineptie, fit que ce même joyau revînt encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson.

Et puis à quel usage les déchirements et démembrements des corybantes, des ménades, et, en nos temps, des mahométans qui se balafrent le visage, l'estomac, les membres pour gratifier leur prophète, vu que l'offense consiste en la volonté, non en la poitrine, aux yeux, aux génitoires, en l'embonpoint, aux épaules et au gosier. *Telle est la confusion de leur esprit déréglé et délirant qu'ils s'imaginent apaiser les dieux en surpassant la cruauté des hommes* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 10).

Cette contexture naturelle [*le corps*] regarde par son usage non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des autres hommes : c'est injustice de l'affoler [*blesser*] à notre escient, comme de nous tuer pour quelque prétexte que ce soit. Ce semble être grande lâcheté et trahison de mâtiner et corrompre les fonctions du corps, stupides et serves, pour épargner à l'âme la sollicitude de les conduire selon raison.

De quoi pensent-ils que les dieux pourraient s'irriter, s'ils croient à ce prix les rendre favorables ? Si l'on a châtré des hommes pour qu'en puissent jouir des rois,

nul, jamais, même sur l'ordre d'un maître, ne s'est châtré de sa propre main (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 10).

Ainsi remplissaient-ils leur religion de plusieurs mauvais effets,

Trop souvent
La religion enfanta nombre d'actes impies et criminels.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 82)

Or rien du nôtre ne se peut assortir ou rapporter en quelque façon que ce soit à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance et bonté, comment peut-elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abjecte que nous sommes sans un extrême intérêt et déchet [*dommage et déchéance*] de sa divine grandeur ?

La faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes, et la folie de Dieu est plus sage que les hommes (Saint Paul, *Épître aux Corinthiens*, I, 1, 25).

Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux se réjouissent de nos honneurs et sacrifices : « Vous êtes indiscret, répondit-il ; retirons-nous à part, si vous voulez parler de cela. »

Toutefois nous lui prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiégée par nos raisons (j'appelle raison nos rêveries et nos songes, avec la dispense [*permission*] de la philosophie, qui dit le fou même et le méchant forcener par raison, mais que c'est une raison de particulière forme) ; nous le voulons asservir aux apparences vaines et faibles de notre entendement, lui qui a fait et nous et notre connaissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura su bâtir le monde sans matière. Quoi ! Dieu nous a-t-il mis en mains les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de notre science ? Mets le cas [*suppose*], ô homme, que tu aies pu remarquer ici quelques traces de ses effets : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a pu et qu'il ait mis toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois ! Sa divinité a une juridiction infinie au-delà ; cette pièce n'est rien au prix du tout :

tout cela, en y joignant le ciel, la mer, la terre,
N'est rien au regard de l'ensemble des ensembles !
(Lucrèce, *La Nature des choses*, VI, 679)

c'est une loi municipale que tu allègues, tu ne sais pas quelle est l'universelle. Attache-toi à ce à quoi tu es sujet, mais non pas lui ; il n'est pas ton confrère, ou concitoyen, ou compagnon ; s'il s'est quelque peu communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ni pour te donner le contrôle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nues, c'est pour toi ; le soleil branle sans séjour [*roule sans repos*] sa course ordinaire ; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre ; l'eau est instable et sans fermeté ; un mur est, sans froissure, impénétrable à un corps solide ; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes ; il ne peut être et au ciel et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toi qu'il a fait ces règles ; c'est toi qu'elles attachent. Il a témoigné aux chrétiens qu'il les a toutes franchies quand il lui a plu. De vrai, pourquoi, tout-puissant comme il est, aurait-il restreint ses forces à certaine mesure ? En faveur de qui aurait-il renoncé son privilège ? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de vraisemblance et de fondement qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes :

Le soleil, la terre, la lune, la mer, tout ce qui existe
N'existe pas à un seul exemplaire, mais en quantité vertigineuse.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1085)

Les plus fameux esprits du temps passé l'ont cru, et certains des nôtres même, forcés par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bâtiment que nous voyons il n'y a rien seul et un,

dans la somme des choses existantes, aucune n'est unique,
Aucune ne naît unique, ni ne croît dans une exemplaire singularité.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1077)

et que toutes les espèces sont multipliées en quelque nombre, par où il semble n'être pas vraisemblable que Dieu ait fait ce seul ouvrage sans compagnon, et que la matière de cette forme ait été toute épuisée en ce seul individu :

Ainsi, il nous faut le reconnaître, il existe nécessairement, ailleurs,
D'autres agrégats de matière semblables à notre monde
Que l'éther tient embrassé en une âpre étreinte.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1063)

notamment si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable que Platon l'assure, et plusieurs des nôtres ou le confirment ou ne l'osent infirmer – non plus que cette ancienne opinion que le ciel, les étoiles, et autres membres du monde sont créatures composées de corps et âme, mortelles en considération de leur composition, mais immortelles par la détermination du créateur. Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Démocrite, Épicure et presque toute la philosophie a pensé, que savons-nous si les principes et les règles de celui-ci touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'aventure autre visage et autre police. Épicure les imagine ou semblables ou dissemblables. Nous voyons en ce monde une infinie différence et variété pour [*due à*] la seule distance des lieux. Ni le blé, ni le vin ne se voient – ni aucun de nos animaux – en ces nouvelles terres que nos pères ont découvertes ; tout y est divers. Et, au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avait connaissance ni de Bacchus ni de Cérès. Qui en voudra croire Pline et Hérodote, il y a des espèces d'hommes en certains endroits qui ont fort peu de ressemblance à la nôtre.

Et y a des formes métisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale [*celle des bêtes*]. Il y a des contrées où les hommes naissent sans tête, portant les yeux et la bouche en la poitrine ; où ils sont tous androgynes ; où ils marchent de quatre pattes, où ils n'ont qu'un œil au front et la tête plus semblable à celle d'un chien qu'à la nôtre ; où ils sont moitié poissons par en bas et vivent en l'eau ; où les femmes s'accouchent à cinq ans et n'en vivent que huit ; où ils ont la tête si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre et rebouche [*s'émousse*] contre ; où les hommes sont sans barbe, des nations sans usage et connaissance de feu ; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire.

Quoi, ceux qui naturellement se changent en loups, en juments, et puis encore en hommes ? Et, s'il en est ainsi, comme dit Plutarque, que, en quelque endroit des Indes, il y ait des hommes sans bouche, se nourrissant de la senteur de certaines odeurs, combien y a-t-il de nos descriptions fausses ? Il n'est plus risible [*capable de rire*], ni à l'aventure capable de raison et de société. L'ordonnance et la cause de notre bâtiment interne seraient, pour la plupart, hors de propos.

Davantage, combien y a-t-il de choses, en notre connaissance, qui combattent

ces belles règles que nous avons taillées et prescrites à nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu même ! Combien de choses appelons-nous miraculeuses et contre nature ? Cela se fait par chaque homme et par chaque nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de propriétés occultes et de quintessences ? Car, aller selon nature, pour nous, ce n'est qu'aller selon notre intelligence, autant qu'elle peut suivre et autant que nous y voyons : ce qui est au-delà est monstrueux et désordonné. Or, à ce compte, aux plus avisés et aux plus habiles tout sera donc monstrueux : car à ceux-là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avait ni pied, ni fondement quelconque, non pas seulement pour assurer si la neige est blanche (et Anaxagore la disait être noire) ; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose ; s'il y a science ou ignorance (Métrodore de Chio niait l'homme le pouvoir dire) ; ou si nous vivons : comme Euripide est en doute :

Car je vois que tous, autant que nous vivons,
Nous ne sommes que fantômes, ou ombre légère
(Stobée, *Anthologie*, 119[1])

Et non sans apparence : car pourquoi prenons-nous titre d'être de cet instant qui n'est qu'une éloise [*éclair*] dans le cours infini d'une nuit éternelle, et une interruption si brève de notre perpétuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derrière de ce moment, et une bonne partie encore de ce moment ? D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suivants [*disciples*] de Mélissos (car, s'il n'y a qu'un, ni le mouvement sphérique ne lui peut servir, ni le mouvement de lieu à autre, comme Platon prouve), qu'il n'y a ni génération ni corruption en nature.

Protagoras dit qu'il n'y a rien en nature que le doute ; que, de toutes choses, on peut également disputer, et de cela même : si on peut également disputer de toutes choses. Nausiphanès, que, des choses qui semblent, rien est, non plus que non est ; qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parménide, que, de ce qu'il semble, il n'est aucune chose en général ; qu'il n'est qu'un. Zénon, qu'un même n'est pas, et qu'il n'y a rien.

Si un était, il serait ou en un autre ou en soi-même ; s'il est en un autre, ce sont deux ; s'il est en soi-même ce sont encore deux, le comprenant et le compris. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine.

Il m'a toujours semblé qu'à un homme chrétien cette sorte de parler est pleine d'indiscrétion [*démesure*] et d'irrévérence : « Dieu ne peut mourir » ; « Dieu ne se peut dédire » ; « Dieu ne peut faire ceci ou cela. » Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les lois de notre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudrait représenter plus révéremment et plus religieusement.

Notre parler a ses faiblesses et ses défauts, comme tout le reste. La plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes. Nos procès ne naissent que du débat de l'interprétation des lois ; et la plupart des guerres, de cette impuissance de n'avoir su clairement exprimer les conventions et traités d'accord des princes. Combien de querelles et combien importantes a produites au monde

1. Ces vers d'Euripide rapportés par Stobée (*Anthologie*, 119) font partie des sentences de la bibliothèque de Montaigne.

le doute du sens de cette syllabe : *hoc* [*ceci*] [1] ! Prenons la clause que la logique même nous présentera pour la plus claire. Si vous dites : « Il fait beau temps », et que vous disiez vérité, il fait donc beau temps. Voilà pas une forme de parler certaine ? Encore nous trompera-t-elle. Qu'il soit ainsi, suivons l'exemple. Si vous dites : « Je mens » et que vous disiez vrai, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de celle-ci sont pareils à l'autre ; toutefois nous voilà embourbés. Je vois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur générale conception en aucune manière de parler ; car il leur faudrait un nouveau langage. Le nôtre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout [*tout à fait*] ennemies. De façon que, quand ils disent « je doute », on les tient incontinent à la gorge pour leur faire avouer qu'au moins assurent et savent-ils cela qu'ils doutent. Ainsi on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la médecine, sans laquelle leur humeur serait inexplicable : quand ils prononcent « j'ignore », ou « je doute », ils disent que cette proposition s'emporte elle-même en même temps que le reste, ni plus ni moins que la rhubarbe qui pousse hors les mauvaises humeurs et s'emporte hors en même temps qu'elle-même.

Cette fantaisie est plus sûrement conçue par interrogation : « Que sais-je ? » comme je la porte à la devise d'une balance[2].

Voyez comment on se prévaut de cette sorte de parler pleine d'irrévérence. Aux disputes qui sont à présent en notre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout détroussément [*franchement*] qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur ancien [*Pline*], comment il en a fait son profit ! Au moins, dit-il, est-ce une non légère consolation à l'homme de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choses ; car il ne se peut tuer quand il le voudrait, qui est la plus grande faveur que nous ayons en notre condition ; il ne peut faire les mortels immortels ; ni revivre les trépassés ; ni que celui qui a vécu n'ait point vécu ; celui qui a eu des honneurs ne les ait point eus ; n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et, afin que cette société de l'homme à Dieu s'accouple encore par des exemples plaisants, il ne peut faire que deux fois dix ne soient vingt. Voilà ce qu'il dit, et qu'un chrétien devrait éviter de passer par sa bouche, là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage pour ramener Dieu à leur mesure,

que demain le père [Jupiter]
Voile le ciel d'un nuage sombre
Ou l'illumine d'un clair soleil,
Il ne peut pas anéantir ce qui fut,
Ni changer, ni détruire ce que l'heure
En fuyant emporte avec elle.
(Horace, *Odes*, III, 29, 43)

1. Allusion à une célèbre querelle entre théologiens – dite de la Transsubstantiation (ou transformation de la substance) – qui s'est élevée à propos de l'interprétation des paroles du Christ au cours de la Cène : Hoc *est corpus meum* [*Ceci* est mon corps].

2. En 1576, Montaigne avait fait graver une médaille représentant une balance aux plateaux en équilibre, légendée de la devise : « Que sais-je ? », qui était celle des sceptiques et de Pyrrhon lui-même.

Quand nous disons que l'infinité des siècles, tant passés qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant ; que sa bonté, sapience, puissance sont même chose avec son essence, notre parole le dit, mais notre intelligence ne l'appréhende point. Et toutefois notre outrecuidance veut faire passer la divinité par notre étamine [*crible*]. Et de là s'engendrent toutes les rêveries et erreurs desquelles le monde se trouve saisi, ramenant et pesant à sa balance chose si éloignée de son poids. *C'est incroyable de voir jusqu'où peut aller l'arrogance de l'homme dès que le moindre succès l'encourage* (Pline, *Histoire naturelle*, II, 23).

Combien insolemment rabrouent Épicure les stoïciens sur ce qu'il tient l'être véritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage et similitude [*ombre et apparence*] ! Combien témérairement ont-ils [*les stoïciens*] attaché Dieu à la destinée (à la mienne volonté qu'aucuns du surnom de chrétiens ne le fassent pas encore !) et Thalès, Platon et Pythagore l'ont asservi à la nécessité ! Cette fierté de vouloir découvrir Dieu par nos yeux a fait qu'un grand personnage des nôtres [*Tertullien*] a donné à la divinité une forme corporelle. Et est cause de ce qui nous advient tous les jours d'attribuer à Dieu les événements d'importance d'une particulière assignation. Parce qu'ils nous pèsent, il semble qu'ils lui pèsent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux événements qui nous sont légers ou d'une suite ordinaire. *Les dieux s'intéressent aux grandes choses et négligent les petites* (Cicéron, *La Nature des dieux*, II, 66). Écoutez son exemple, il vous éclaircira de sa raison : *Les rois non plus ne s'occupent pas des petits détails de gouvernement* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 35).

Comme si ce lui était plus et moins de remuer un empire ou la feuille d'un arbre, et si la Providence s'exerçait autrement, inclinant l'événement [*décidant du sort*] d'une bataille que le saut d'une puce ! La main de son gouvernement se prête à toutes choses de pareille teneur, même force et même ordre ; notre intérêt n'y apporte rien ; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas.

Dieu, si grand ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XI, 22). Notre arrogance nous remet toujours en avant cette blasphémeuse appariation [*assimilation*]. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a étrenné les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs prêtres. Il fait produire et maintenir toutes choses à nature, et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, déchargeant l'humaine nature de la crainte des jugements divins. *Un être heureux et éternel n'a aucun souci, ni n'en cause à personne* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 17). Nature veut qu'en choses pareilles il y ait pareille relation. Donc le nombre infini des mortels conclut un pareil nombre d'immortels. Les choses infinies qui tuent et nuisent en présupposent autant qui conservent et profitent. Comme les âmes des dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune ce que l'autre sent et jugent nos pensées, ainsi les âmes des hommes, quand elles sont libres et déprises du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, devinent, pronostiquent et voient choses qu'elles ne sauraient voir [*quand elles sont*] mêlées aux corps.

Les hommes, dit saint Paul, sont devenus fous, croyant être sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible.

Voyez un peu ce batelage des déifications anciennes. Après la grande et superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venait à prendre au haut de la pyramide et saisir le lit du trépassé, ils laissaient en même temps échapper un aigle, lequel, s'envolant à mont, signifiait que l'âme s'en allait en paradis. Nous avons mille

médailles, et notamment de cette honnête femme de Faustine, où cet aigle est représenté emportant à la chèvre-morte [*sur son dos*] vers le ciel ces âmes déifiées. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions,

Ils ont peur de leurs inventions ;
(Lucain, *La Pharsale*, I, 486)

comme les enfants qui s'effraient de ce même visage qu'ils ont barbouillé et noirci à leur compagnon. *Comme s'il y avait plus malheureux que l'homme esclave de ses chimères !* (Source inconnue). C'est bien loin d'honorer celui qui nous a faits que d'honorer celui que nous avons fait. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion et croyance de miracles. Les Thasiens, en récompense des bienfaits qu'ils avaient reçus d'Agésilas, lui vinrent dire qu'ils l'avaient canonisé : « Votre nation, leur dit-il, a-t-elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon lui semble ? Faites-en, pour voir, l'un d'entre vous, et puis, quand j'aurai vu comme il s'en sera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre. »

L'homme est bien insensé. Il ne saurait forger un ciron et forge des dieux à douzaines.

Écoutez Trismégiste louant notre suffisance : « De toutes les choses admirables, a surmonté l'admiration que l'homme ait pu trouver la divine nature et la faire. »

Voici des arguments de l'école même de la philosophie,

Qui seule a le pouvoir de connaître les dieux et les puissances célestes,
Et qui est seule aussi à savoir qu'on ne les peut connaître.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 452)

Si Dieu est, il est animal [*être vivant*] ; s'il est animal, il a sens ; et s'il a sens, il est sujet à corruption. S'il est sans corps, il est sans âme et, par conséquent, sans action ; et s'il a corps, il est périssable. Voilà pas triomphé ?

Nous sommes incapables d'avoir fait le monde ; il y a donc quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce serait une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaite chose de cet univers ; il y a donc quelque chose de meilleur : cela, c'est Dieu. Quand vous voyez une riche et pompeuse demeure, encore que vous ne sachiez qui en est le maître, si [*pourtant*] ne direz-vous pas qu'elle soit faite pour des rats. Et cette divine structure que nous voyons du palais céleste, n'avons-nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maître plus grand que nous ne sommes ? Le plus haut est-il pas toujours le plus digne ? Et nous sommes placés au bas. – Rien, sans âme et sans raison, ne peut produire un animant capable de raison. Le monde nous produit, il a donc âme et raison. – Chaque part de nous est moins que nous. Nous sommes part du monde. Le monde est donc fourni de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. – C'est belle chose d'avoir un grand gouvernement. Le gouvernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature. – Les astres ne nous font pas de nuisance ; ils sont donc pleins de bonté. – Nous avons besoin de nourriture ; aussi ont donc les dieux, et se paissent des vapeurs de çà-bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu ; ce ne sont donc pas biens à nous. – L'offenser et l'être offensé sont également témoignages d'imbécillité [*faiblesse*] ; c'est donc folie de craindre Dieu. – Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie, qui [*ce qui*] est plus. – La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont autre distinction [*différence*], sinon que celle-là est éternelle. Or la durée n'est aucune accession à

la sagesse ; par quoi nous voilà compagnons. – Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la justice ; ces qualités sont donc en lui. Somme, le bâtiment et le débâtiment, les conditions de la divinité se forgent par l'homme, selon la relation à soi. Quel patron et quel modèle ! Étirons, élevons et grossissons les qualités humaines tant qu'il nous plaira ; enfle-toi, pauvre homme, et encore, et encore, et encore :

Non, même quand tu éclaterais, dit-il.
(Horace, *Satires*, II, 3, 318)

Oui, croyant se représenter Dieu – ce qui leur est impossible –, les hommes se représentent eux-mêmes ; ce n'est pas lui mais eux qu'ils voient ; ce n'est pas à lui mais à eux qu'ils se comparent (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XII, 17).

Dans les choses naturelles, les effets ne rapportent qu'à demi leurs causes : quoi celle-ci ? elle est au-dessus de l'ordre de nature ; sa condition est trop hautaine, trop éloignée et trop maîtresse pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garrottent. Ce n'est par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse. Nous ne sommes non plus près du ciel sur le mont Cenis qu'au fond de la mer ; consultez-en, pour voir, avec votre astrolabe[1]. Ils ramènent Dieu jusqu'à l'accointance charnelle des femmes : à combien de fois, à combien de générations ? Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande réputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Sérapis, se trouva entre les bras d'un sien amoureux par le maquerellage des prêtres de ce temple. Varron, le plus subtil et le plus savant auteur latin, en ses livres de la *Théologie*, écrit que le sacristain d'Hercule, jetant [*tirant*] au sort – d'une main pour soi, de l'autre pour Hercule –, joua contre lui un souper et une garce : s'il gagnait, aux dépens des offrandes ; s'il perdait, aux siens. Il perdit, paya son souper et sa garce. Son nom fut Laurentine, qui vit de nuit ce dieu entre ses bras, [*lequel*] lui disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontrerait la paierait célestement de son salaire. Ce fut Taruntius, jeune homme riche, qui la mena chez lui et, avec le temps, la laissa héritière. Elle, à son tour, espérant faire chose agréable à ce dieu, laissa héritier le peuple romain : pour quoi on lui attribua des honneurs divins.

Comme s'il ne suffisait pas que, par double estoc [*lignée*], Platon fût originellement descendu des dieux, et avoir pour auteur commun de sa race Neptune, il était tenu pour certain, à Athènes, qu'Ariston, ayant voulu jouir de la belle Périctione, n'avait su ; et fut averti en songe par le dieu Apollon de la laisser impollue [*immaculée*] et intacte jusqu'à ce qu'elle fût accouchée ; c'étaient les père et mère de Platon. Combien y a-t-il, dans les histoires, de pareils cocuages procurés par les dieux contre les pauvres humains, et des maris injurieusement décriés en faveur des enfants ?

En la religion de Mahomet, il se trouve, par la croyance de ce peuple, assez de « Merlins » – à savoir enfants sans père, spirituels, nés divinement au ventre des pucelles –, et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous faut noter qu'à chaque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son être (le lion, l'aigle, le dauphin ne prisent rien au-dessus de leur espèce), et que chacune rapporte les qualités de toutes autres choses à ses propres qualités, lesquelles nous pouvons bien étendre et raccourcir, mais c'est tout ; car, hors de

1. Instrument d'astronomie servant à mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

ce rapport et de ce principe, notre imagination ne peut aller, ne peut rien deviner autre, et est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au-delà. D'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est celle de l'homme ; Dieu donc est de cette forme » ; « Nul ne peut être heureux sans vertu, ni la vertu être sans raison, et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure ; Dieu est donc revêtu de l'humaine figure. »

L'habitude et le préjugé de notre esprit sont tels que, lorsqu'on se représente Dieu, c'est la forme humaine qui s'impose à nous (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 27).

Pourtant [*c'est pourquoi*] disait plaisamment Xénophane que, si les animaux se forgent des dieux, comme il est vraisemblable qu'ils fassent, ils les forgent certainement de même eux, et se glorifient comme nous. Car pourquoi ne dira un oison ainsi : « Toutes les pièces de l'univers me regardent ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer [*insuffler*] leurs influences ; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi ; je suis le mignon [*favori*] de nature ; est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moi qu'il fait semer et moudre ; s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon, et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en dirait une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et haute région : *tant la nature est aimable, entremetteuse et maquerelle pour ce qu'elle a créé* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 27).

Or donc, par ce même train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde ; il luit, il tonne pour nous ; et le créateur et les créatures, tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université [*universalité*] des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires célestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle ne leur attribue autre consultation ni autre vacation [*occupation*] : les voilà contre nous en guerre,

ils sont domptés par la main d'Hercule,
Les fils de la Terre [les Titans] *qui firent trembler*
La resplendissante demeure du vieux Saturne ;
(Horace, *Odes*, II, 12, 6)

les voici partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que, tant de fois, nous sommes partisans des leurs :

De son trident massif Neptune ébranle les murs [de Troie],
Fait trembler les fondations et détruit la ville de fond en comble.
Là, Junon en fureur tient déjà les portes Scées.
(Virgile, *Énéide*, II, 610)

Les Cauniens, pour la jalousie de [*par attachement à*] la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le jour de leur dévotion et vont courant toute leur banlieue, frappant l'air par-ci par-là avec leurs glaives, pourchassant ainsi à outrance et bannissant les dieux étrangers de leur territoire. Leurs puissances sont retranchées [*déterminées*] selon notre nécessité : qui guérit les chevaux, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une autre – *tant la superstition fait intervenir les dieux même dans les plus petites choses* (Tite-Live, XXVII, 23) –, qui fait naître les raisins, qui les aulx ; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise (à chaque race d'artisans un dieu), qui a sa province en orient et son crédit, qui en ponant :

Là [à Carthage] *étaient ses armes,*
Là était son char [de Junon].
(Virgile, *Énéide*, I, 16)

Ô très saint Apollon, toi qui habites l'ombilic du monde !
(Cicéron, *De divinatione*, II, 56)

Les fils de Cécrops [les Athéniens] *honorent Pallas ;*
La Crète de Minos, Diane ; Lemnos, Vulcain ;
Sparte et Mycène de Pélops, Junon ;
Le Ménale couronné de pins est le domaine de Faunus ;
Et Mars est vénéré dans le Latium.
(Ovide, *Fastes*, III, 81)

Qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ; qui loge seul ; qui en compagnie ou volontaire ou nécessaire.

Et le temple du petit-fils est réuni à celui de l'aïeul.
(Ovide, *Fastes*, I, 294)

Il en est de si chétifs et populaires (car le nombre s'en monte jusqu'à trente-six mille) qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un épi de blé, et en prennent leurs noms divers. Trois à une porte : celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil. Quatre à un enfant : protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son téter. Quelques-uns certains, quelques-uns incertains et douteux ; quelques-uns qui n'entrent pas encore en paradis :

Puisque nous ne les jugeons pas dignes de l'honneur du ciel,
Laissons-les habiter les terres que nous leur avons données ;
(Ovide, *Métamorphoses*, I, 194)

il en est de physiciens, de poétiques, de civils ; quelques-uns moyens entre la divine et l'humaine nature, médiateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorés par certain second ordre d'adoration et diminutif ; infinis en titres et offices ; les uns bons, les autres mauvais. Il en est de vieux et cassés, et en est de mortels : car Chrysippe estimait qu'en la dernière conflagration du monde tous les dieux auraient à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille plaisantes sociétés entre Dieu et lui. Est-il pas son compatriote ?

Crète, berceau de Jupiter.
(Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 99)

Voici l'excuse que nous donnent, sur la considération de ce sujet, Scévola, grand pontife, et Varron, grand théologien, en leur temps : qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies et en croie beaucoup de fausses : *comme il ne cherche la vérité que pour se libérer, on peut croire qu'il a tout intérêt à être trompé* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, IV, 31, rapportant l'opinion de Scévola et de Varron).

Les yeux humains ne peuvent apercevoir les choses que par les formes de leur connaissance. Et ne nous souvient pas quel saut prit le misérable Phaéton pour avoir voulu manier les rênes des chevaux de son père d'une main mortelle. Notre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de même par sa témérité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matière est le ciel, et le soleil, que vous répondra-t-elle, sinon de fer ou, avec Anaxagore, de pierre, et

telle étoffe [*matière*] de notre usage ? S'enquiert-on à Zénon que [*ce que*] c'est que nature ? « Un feu, dit-il, artiste, propre à engendrer, procédant réglément. » Archimède, maître de cette science qui s'attribue la préséance sur toutes les autres en vérité et certitude : « Le soleil, dit-il, est un dieu de fer enflammé. » Voilà pas une belle imagination produite de la beauté et inévitable nécessité des démonstrations géométriques ! Non pourtant si inévitable et utile que Socrate n'ait estimé qu'il suffisait en savoir jusqu'à pouvoir arpenter la terre qu'on donnait et recevait, que Polyaenos, qui en avait été fameux et illustre docteur, ne les ait prises à mépris, comme pleines de fausseté et de vanité apparente, après qu'il eut goûté les doux fruits des jardins poltronesques [*amollissants*] d'Épicure.

Socrate, en Xénophon, sur ce propos d'Anaxagore, estimé par l'Antiquité entendu au-dessus tous autres dans les choses célestes et divines, dit qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent [*scrutent*] immodérément les connaissances qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisait le soleil une pierre ardente, il ne s'avisait pas qu'une pierre ne luit point au feu, ni, qui pis est, qu'elle s'y consume ; en ce qu'il faisait un du soleil et du feu, que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde ; que nous regardons fixement le feu ; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'avis de Socrate, et au mien aussi, le plus sagement jugé du ciel que de n'en juger point.

Platon, ayant à parler des démons au *Timée* : « C'est entreprise, dit-il, qui surpasse notre portée. Il en faut croire ces anciens qui se sont dits engendrés d'eux. C'est contre raison de refuser foi aux enfants des dieux, encore que leur dire ne soit établi par raisons nécessaires ni vraisemblables, puisqu'ils nous répondent de [*assurent*] parler de choses domestiques et familières. »

Voyons si nous avons un peu plus de clarté en la connaissance des choses humaines et naturelles.

N'est-ce pas une ridicule entreprise, à celles auxquelles, par notre propre confession, notre science ne peut atteindre, leur aller forgeant un autre corps, et prêtant une forme fausse, de notre invention : comme il se voit au mouvement des planètes, auquel d'autant que notre esprit ne peut arriver, ni imaginer sa naturelle conduite, nous leur prêtons, du nôtre, des ressorts matériels, lourds, et corporels ?

le timon était d'or,
Et d'or le cercle des roues aux rayons d'argent.
(Ovide, *Métamorphoses*, II, 107)

Vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers et des peintres qui sont allés dresser là-haut des engins à divers mouvements, et ranger les rouages et entrelacements des corps célestes bigarrés en couleur autour du fuseau de la nécessité, selon Platon :

Le monde est une vaste demeure, entourée par cinq zones
Et bordée des douze signes rayonnants d'étoiles,
Qui accueille le char de la lune avec ses deux coursiers.
(Vers de Varron cités par Valérius Probus, *Notes sur la VI[e] Bucolique* de Virgile.)

Ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaît-il un jour à nature nous ouvrir son sein et nous faire voir au propre les moyens et la conduite de ses mouvements, et y préparer nos yeux ! Ô Dieu ! Quels abus, quels mécomptes nous trouverions en notre pauvre science ! Je suis trompé si elle tient une seule

chose droitement en son point [*comme elle est exactement*], et m'en partirai d'ici plus ignorant toute autre chose que mon ignorance.

Ai-je pas vu en Platon ce divin mot : que nature n'est rien qu'une poésie énigmatique ? Comme peut être qui dirait une peinture voilée et ténébreuse, entreluisant d'une infinie variété de faux jours à exercer nos conjectures.

Toutes ces choses sont cachées, enveloppées d'épaisses ténèbres ; et il n'y a pas d'esprit humain assez pénétrant pour sonder le ciel et la terre (Cicéron, *Académiques*, II, 39).

Et certes la philosophie n'est qu'une poésie sophistiquée. D'où tirent ces auteurs anciens toutes leurs autorités, que des poètes ? Et les premiers furent poètes eux-mêmes et la traitèrent en leur art. Platon n'est qu'un poète décousu [*détaché de la poésie*]. Timon l'appelle, par injure, grand forgeur de miracles.

Tout ainsi que les femmes emploient des dents d'ivoire où les leurs naturelles leur manquent, et, au lieu de leur vrai teint, en forgent un de quelque matière étrangère – comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoint de coton –, et, au vu et su d'un chacun, s'embellissent d'une beauté fausse et empruntée, ainsi fait la science (et notre droit même a, dit-on, des fictions légitimes sur lesquelles il fonde la vérité de sa justice) ; elle nous donne en paiement et en présupposition les choses qu'elle-même nous apprend être inventées : car ces épicycles, excentriques, concentriques, de quoi l'astrologie [*astronomie*] s'aide à conduire le branle de ses étoiles, elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait su inventer en ce sujet ; comme aussi, au reste, la philosophie nous présente non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon, sur le discours de l'état de notre corps et de celui des bêtes : « Que ce que nous avons dit soit vrai, nous en assurerions si nous avions sur ce la confirmation d'un oracle ; seulement nous assurons que c'est le plus vraisemblablement que nous ayons su dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoie ses cordages, ses engins et ses roues. Considérons un peu ce qu'elle dit de nous-mêmes et de notre contexture. Il n'y a pas plus de rétrogradation, trépidation, accession, reculement, ravissement aux astres et corps célestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vraiment ils ont eu par là raison de l'appeler le petit monde, tant ils ont employé de pièces et de visages à le maçonner et bâtir. Pour accommoder les mouvements qu'ils voient en l'homme, les diverses fonctions et facultés que nous sentons en nous, en combien de parties ont-ils divisé notre âme ? En combien de sièges logée ? À combien d'ordres et étages ont-ils départi ce pauvre homme, outre les naturels et perceptibles ? Et à combien d'offices et de vacations [*occupations*] ? Ils en font une chose publique [*république*] imaginaire. C'est un sujet qu'ils tiennent et qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le découdre, ranger, rassembler et étoffer, chacun à sa fantaisie ; et si [*pourtant*], ne le possèdent pas encore. Non seulement en vérité, mais en songe même ils ne le peuvent régler qu'il ne s'y trouve quelque cadence, ou quelque son, qui échappe à leur architecture, toute énorme qu'elle est, et rapiécée de mille lopins faux et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser. Car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les îles écartées, nous leur condonnons [*concédons*] qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque légère et, comme de choses ignorées, nous contentons d'un tel quel ombrage et feinte [*un à-peu-près imaginaire*]. Mais quand ils nous tirent après [*reproduisent d'après*] le naturel en un sujet qui nous

est familier et connu, nous exigeons d'eux une parfaite et exacte représentation des linéaments et des couleurs, et les méprisons s'ils y faillent.

Je sais bon gré à la garce milésienne [*jeune fille de Milet*] qui, voyant le philosophe Thalès s'amuser continuellement [*perdre son temps*] à la contemplation de la voûte céleste et tenir toujours les yeux élevés contre-mont, lui mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'avertir qu'il serait temps d'amuser [*occuper*] son pensement aux choses qui étaient dans les nues quand il aurait pourvu à celles qui étaient à ses pieds. Elle lui conseillait certes bien de regarder plutôt à soi qu'au ciel. Car, comme dit Démocrite par la bouche de Cicéron,

On scrute la voûte céleste
Et on ne regarde pas ce que l'on a devant ses pieds.
(Cicéron, *La Divination,* II, 13)

à qui il reproche de ne s'occuper que de choses lointaines et insolubles.

Mais notre condition porte que la connaissance de ce que nous avons entre mains est aussi éloignée de nous, et aussi bien au-dessus des nues, que celle des astres. Comme dit Socrate en Platon, qu'à quiconque se mêle de la philosophie on peut faire le reproche que fait cette femme à Thalès, qu'il ne voit rien de ce qui est devant lui. Car tout philosophe ignore ce que fait son voisin, oui et ce qu'il fait lui-même, et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bêtes ou hommes.

Ces gens-ci, qui trouvent les raisons de Sebon trop faibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui savent tout,

Ce qui maîtrise la mer et règle les saisons,
Si les étoiles se meuvent d'elles-mêmes
Ou si elles obéissent, dans leurs errements,
À une force étrangère ;
Ce qui fait croître et décroître le disque de la lune.
Quels sont la force et le but
De cette concorde entre éléments discordants ;
(Horace, *Épîtres,* I, 12, 16)

n'ont-ils pas quelquefois sondé, parmi leurs livres, les difficultés qui se présentent à connaître leur être propre ? Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut ; que certaines parties se branlent d'elles-mêmes sans notre congé, et que d'autres, nous les agitons par notre ordonnance ; que certaine appréhension engendre la rougeur, certaine autre la pâleur ; telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau ; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer ; telle autre transit et étonne tous nos sens, et arrête le mouvement de nos membres. À tel objet l'estomac se soulève ; à tel autre quelque partie plus basse. Mais comme [*comment*] une impression spirituelle fasse [*peut faire*] une telle faussée [*irruption*] dans un sujet massif et solide, et la nature de la liaison et couture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a su. *Toutes ces choses sont impénétrables à la raison et restent cachées dans la majesté de la nature,* dit Pline (*Histoire naturelle,* II, 37) ; et saint Augustin : *La façon dont les âmes sont unies aux corps est un grand mystère qui dépasse l'entendement ; mais cette union c'est l'homme même* (*Cité de Dieu,* XXI, 10). Et si, ne le met-on pas pourtant en doute, car les opinions des hommes sont reçues à la suite des croyances anciennes, par autorité et à crédit, comme si c'étaient religion et loi. On reçoit comme un jargon ce qui en est communément tenu [*cru*] ; on reçoit cette vérité avec tout son bâtiment et attelage d'arguments et de

preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'ébranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun, à qui mieux mieux, va plâtrant et confortant cette croyance reçue de tout ce que peut sa raison, qui est un outil souple, contournable et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadaise et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaie jamais ; on n'en sonde point le pied, où gît la faute et la faiblesse ; on ne débat que sur les branches ; on ne demande pas si cela est vrai, mais s'il a été ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galien a rien dit qui vaille, mais s'il a dit ainsi ou autrement. Vraiment, c'était bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de nos jugements, et cette tyrannie de nos croyances s'étendissent jusqu'aux écoles et aux arts. Le dieu de la science scolastique, c'est Aristote ; c'est religion de débattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgue à Sparte. Sa doctrine nous sert de loi magistrale, qui est à l'aventure autant fausse qu'une autre. Je ne sais pas pourquoi je n'accepterais autant volontiers ou les idées de Platon, ou les atomes d'Épicure, ou le plein et le vide de Leucippe et Démocrite, ou l'eau de Thalès, ou l'infinité de nature d'Anaximandre, ou l'air de Diogène, ou les nombres et symétrie de Pythagore, ou l'infini de Parménide, ou l'« un » de Musée, ou l'eau et le feu d'Apollodore, ou les parties similaires d'Anaxagore, ou la discorde et amitié d'Empédocle, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion de cette confusion infinie d'avis et de sentences que produit cette belle raison humaine par sa certitude et clairvoyance en tout ce de quoi elle se mêle, que je ferais l'opinion d'Aristote sur ce sujet des principes des choses naturelles ; lesquels principes il bâtit de trois pièces : matière, forme et privation. Et qu'est-il plus vain que de faire l'inanité même cause de la production des choses ? La privation, c'est une négative ; de quelle humeur en a-t-il pu faire la cause et origine des choses qui sont ? Cela toutefois ne s'oserait ébranler que pour l'exercice de la logique. On n'y débat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre l'auteur de l'école des objections étrangères : son autorité, c'est le but au-delà duquel il n'est pas permis de s'enquérir.

Il est bien aisé, sur des fondements avoués, de bâtir ce qu'on veut ; car, selon la loi et ordonnance de ce commencement, le reste des pièces du bâtiment se conduit aisément, sans se démentir. Par cette voie nous trouvons notre raison bien fondée, et discourons à boule vue [*sans risque*] ; car nos maîtres préoccupent [*occupent*] et gagnent avant main autant de lieu en notre croyance qu'il leur en faut pour conclure après ce qu'ils veulent, à la mode des géométriens, par leurs demandes avouées [*axiomes*] ; le consentement et approbation que nous leur prêtons leur donnant de quoi nous traîner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque esr cru de ses présuppositions, il est notre maître et notre dieu ; il prendra le plan de ses fondements si ample et si aisé que, par ceux-ci, il nous pourra monter, s'il veut, jusqu'aux nues. En cette pratique et négociation de science nous avons pris pour argent comptant le mot de Pythagore, que chaque expert doit être cru en son art. Le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots ; le rhétoricien emprunte du dialecticien les lieux [*sujets*] des arguments ; le poète, du musicien les mesures ; le géométrien, de l'arithméticien les proportions ; les métaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique. Car chaque science a ses principes présupposés par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à choquer cette barrière en laquelle gît la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche : qu'il ne faut pas débattre contre ceux qui nient les principes.

Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes si la divinité ne les leur a révélés ; de tout le demeurant – et le commencement, et le milieu et la fin –, ce n'est que songe et fumée. À ceux qui combattent par présupposition, il leur faut présupposer au contraire le même axiome de quoi on débat. Car toute présupposition humaine, et toute énonciation, a autant d'autorité que l'autre, si la raison n'en fait la différence. Ainsi il les faut toutes mettre à la balance ; et premièrement les générales, et celles qui nous tyrannisent. L'impression de la certitude est un certain [*sûr*] témoignage de folie et d'incertitude extrême ; et n'est point de plus folles gens, ni moins philosophes, que les philodoxes[1] de Platon. Il faut savoir si le feu est chaud, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mou en notre connaissance. Et quand à ces réponses de quoi il se fait des contes anciens – comme à celui qui mettait en doute la chaleur à qui on dit qu'il se jetât dans le feu ; à celui qui niait la froideur de la glace qu'il s'en mît dans le sein –, elles sont très indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissés en notre état naturel, recevant les apparences étrangères selon qu'elles se présentent à nous par nos sens, et nous eussent laissés aller après nos appétits simples et réglés par la condition de notre naissance, ils auraient raison de parler ainsi. Mais c'est d'eux que nous tenons cette fantaisie : que la raison humaine est contrôleuse générale de tout ce qui est au-dehors et au-dedans de la voûte céleste, qui embrasse tout, qui peut tout, par le moyen de laquelle tout se sait et connaît. Cette réponse serait bonne parmi les Cannibales, qui jouissent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les préceptes d'Aristote, et sans la connaissance du nom de la physique. Cette réponse vaudrait mieux, à l'aventure, et aurait plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention. De celle-ci seraient capables avec nous tous les animaux, et tout ce où le commandement est encore pur et simple de la loi naturelle ; mais eux, ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me disent : « Il est vrai, car vous le voyez et sentez ainsi » ; il faut qu'ils me disent si ce que je pense sentir je le sens pourtant en effet [*pour autant réellement*] ; et, si je le sens, qu'ils me disent après pourquoi je le sens, et comment, et quoi ; qu'ils me disent le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid ; les qualités de celui qui agit et de celui qui souffre [*subit*] ; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ni approuver rien que par la voie de la raison ; c'est leur touche à toutes sortes d'essais ; mais, certes, c'est une touche pleine de fausseté, d'erreur, de faiblesse et défaillance.

Par où la voulons-nous mieux éprouver que par elle-même ? S'il ne la faut croire parlant de soi, à peine sera-t-elle propre à juger des choses étrangères ; si elle connaît quelque chose, au moins sera-ce son être et son domicile. Elle est en l'âme, et partie ou effet de celle-ci : car la vraie raison est essentielle, de qui nous dérobons le nom à fausses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu ; c'est là son gîte et sa retraite ; c'est de là où elle part quand il plaît à Dieu nous en faire voir quelque rayon, comme Pallas saillit de la tête de son père pour se communiquer au monde.

Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soi et de l'âme ; non de l'âme en général – de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps célestes et les premiers corps participants ; ni de celle que Thalès attribuait aux choses

1. Platon appelle ainsi, dans la *République*, les gens entêtés de leur opinion ; ceux qui s'emplissent l'esprit de théories dont ils ignorent les fondements.

mêmes qu'on tient inanimées, convié par la considération de l'aimant –, mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieux connaître.

On ignore la nature de l'âme. On ne sait si elle naît avec le corps
Ou si, immortelle, elle se glisse en nous à la naissance.
Et sa destinée ? Disparaît-elle avec nous, ou rejoint-elle
Les ténèbres d'Orcus et leurs abîmes ? Mue par une volonté divine,
Peut-être, après notre mort, vient-elle s'insinuer dans d'autres êtres ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 112)

À Cratès et à Dicéarque, qu'il n'y en avait du tout point, mais que le corps s'ébranlait ainsi d'un mouvement naturel ; à Platon, que c'était une substance se mouvant de soi-même ; à Thalès, une nature sans repos ; à Asclépiade, une exercitation des sens ; à Hésiode et Anaximandre, chose composée de terre et d'eau ; à Parménide, de terre et de feu ; à Empédocle, de sang,

Il vomit son âme de sang ;
(Virgile, *Énéide*, IX, 349)

à Possidonios, Cléanthes et Galien, une chaleur ou complexion chaleureuse,

De céleste origine, elles ont une vigueur de feu ;
(Virgile, *Énéide*, VI, 730)

à Hippocrate, un esprit épandu par le corps ; à Varron, un air reçu par la bouche, échauffé au poumon, attrempé [*tempéré*] au cœur et épandu par tout le corps ; à Zénon, la quintessence des quatre éléments ; à Héraclide du Pont, la lumière ; à Xénocrate et aux Égyptiens, un nombre mobile ; aux Chaldéens, une vertu sans forme déterminée,

elle serait une disposition vitale du corps,
Une « harmonie », comme disent les Grecs.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 99)

N'oublions pas Aristote : ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entéléchie[1], d'une autant froide invention que nulle autre, car il ne parle ni de l'essence, ni de l'origine, ni de la nature de l'âme, mais en remarque seulement l'effet. Lactance, Sénèque, et la meilleure part entre les dogmatistes ont confessé que c'était chose qu'ils n'entendaient pas. Et, après tout ce dénombrement d'opinions : *De toutes ces opinions, laquelle est la vraie, c'est à un dieu de le dire* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 11). Je connais par moi, dit saint Bernard, combien Dieu est incompréhensible, puisque, les pièces de mon être propre, je ne les puis comprendre. Héraclite, qui tenait tout être plein d'âmes et de démons, maintenait pourtant qu'on ne pouvait aller tant avant vers la connaissance de l'âme qu'on y pût arriver, si profonde être son essence.

Il n'y a pas moins de dissension ni de débat à la loger. Hippocrate et Hiérophile la mettent au ventricule du cerveau ; Démocrite et Aristote, par tout le corps,

Ne parle-t-on pas souvent de la bonne santé du corps,
Sans que la santé soit pour autant une pièce de ce corps en pleine santé ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 103)

1. Entéléchie : substance qui possède en soi sa fin et son principe.

Épicure, en l'estomac,

> *C'est là que sursautent l'épouvante et l'anxiété ;*
> *Là que la joie nous verse le baume de ses caresses.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 140)

Les stoïciens, autour et dedans le cœur ; Érasistrate, joignant la membrane de l'épicrâne ; Empédocle, au sang – comme aussi Moïse, qui fut cause pourquoi il défendit de manger le sang des bêtes, auquel leur âme est jointe ; Galien a pensé que chaque partie du corps ait son âme ; Straton l'a logée entre les deux sourcils. *Quelle est la forme de l'âme, où se tient-elle ? Il ne faut pas même chercher à le savoir*, dit Cicéron (*Tusculanes*, I, 28). Je laisse volontiers à cet homme ses mots propres. Irai-je altérer à l'éloquence son parler ? Joint qu'il y a peu d'acquêt à dérober la matière de ses inventions : elles sont et peu fréquentes, et peu raides [*fermes*], et peu ignorées. Mais la raison pourquoi Chrysippe l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour être oubliée : « C'est parce que, dit-il, quand nous voulons assurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomac ; et quand nous voulons prononcer *ego*, qui signifie "moi", nous baissons vers l'estomac la mâchoire d'en bas. » Ce lieu ne se doit passer sans remarquer la vanité [*futilité*] d'un si grand personnage. Car, outre ce que ces considérations sont d'elles-mêmes infiniment légères, la dernière ne prouve qu'aux Grecs qu'ils aient l'âme en cet endroit-là. Il n'est jugement humain si tendu qui ne sommeille parfois.

Que craignons-nous à dire ? Voilà les stoïciens, pères de l'humaine prudence, qui trouvent que l'âme d'un homme accablé sous une ruine traîne et ahane longtemps à sortir, ne se pouvant démêler de la charge, comme une souris prise à la trapelle.

Certains tiennent que le monde fut fait pour donner corps par punition aux esprits déchus, par leur faute, de la pureté en quoi ils avaient été créés – la première création n'ayant été qu'incorporelle – et que, selon qu'ils se sont plus ou moins éloignés de leur spiritualité, on les incorpore [*place dans un corps*] plus ou moins allégrement ou lourdement. De là vient la variété de tant de matière créée. Mais l'esprit qui fut, pour sa peine, investi du corps du soleil, devait avoir une mesure d'altération bien rare et particulière. Les extrémités de notre perquisition tombent toutes en éblouissement : comme dit Plutarque de la tête des histoires, qu'à la mode des cartes l'orée des terres connues est saisie de marais, forêts profondes, déserts et lieux inhabitables. Voilà pourquoi les plus grossières et puériles rêvasseries se trouvent plus en ceux qui traitent les choses plus hautes et plus avant, s'abîmant en leur curiosité et présomption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bêtise. Voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poétiques ; voyez chez lui le jargon des dieux. Mais à quoi songeait-il quand il définit l'homme un animal à deux pieds, sans plume, fournissant à ceux qui avaient envie de se moquer de lui une plaisante occasion, car, ayant plumé un chapon vif, ils l'allaient nommant l'« homme de Platon ».

Et quoi les épicuriens ? De quelle simplicité étaient-ils allés premièrement imaginer que leurs atomes, qu'ils disaient être des corps ayant quelque pesanteur et un mouvement naturel contre-bas, eussent bâti le monde, jusqu'à ce qu'ils fussent avisés par leurs adversaires que, par cette description, il n'était pas possible qu'ils se joignissent et se prissent l'un à l'autre, leur chute étant ainsi droite et perpendiculaire [*verticale*], et engendrant partout des lignes parallèles ? Par quoi

il fut force qu'ils y ajoutassent depuis un mouvement de côté, fortuit, et qu'ils fournissent encore à leurs atomes des queues courbes et crochues pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre.

Et alors même, ceux qui les poursuivent de cette autre considération les mettent-ils pas en peine ? Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoi ne se sont-ils jamais rencontrés à faire une maison, un soulier ? Pourquoi, de même, ne croit-on qu'un nombre infini de lettres grecques versées au milieu de la place seraient pour arriver à la contexture de l'*Iliade* ? Ce qui est capable de raison, dit Zénon, est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde ; il est donc capable de raison. Cotta, par cette même argumentation, fait le monde mathématicien ; et le fait musicien et organiste par cette autre argumentation aussi de Zénon : le tout est plus que la partie ; nous sommes capables de sagesse et parties du monde : il est donc sage.

Il se voit infinis pareils exemples, non d'arguments faux seulement, mais ineptes, ne se tenant point, et accusant leurs auteurs non tant d'ignorance que d'imprudence [*sottise*] dans les reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissensions de leurs opinions et de leurs sectes. Qui fagoterait suffisamment [*intelligemment*] un amas des âneries de l'humaine prudence, il dirait merveilles.

J'en assemble volontiers comme une montre [*étalage*], par quelque biais non moins utile à considérer que les opinions saines et modérées. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance [*capacité*], il s'y trouve des défauts si apparents et si grossiers. Moi, j'aime mieux croire qu'ils ont traité la science casuellement, ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont ébattus de la raison comme d'un instrument vain et frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions et de fantaisies, tantôt plus tendues, tantôt plus lâches. Ce même Platon qui définit l'homme comme une poule, il dit ailleurs, après Socrate, qu'il ne sait à la vérité que [*ce que*] c'est que l'homme, et que c'est l'une des pièces du monde d'autant difficile connaissance. Par cette variété et instabilité d'opinions, ils nous mènent comme par la main, tacitement, à cette résolution de leur irrésolution. Ils font profession de ne présenter pas toujours leur avis en visage découvert et apparent ; ils l'ont caché tantôt sous les ombrages fabuleux de la poésie, tantôt sous quelque autre masque ; car notre imperfection porte encore cela : que la viande crue n'est pas toujours propre à notre estomac ; il la faut assécher, altérer et corrompre. Ils font de même : ils obscurcissent parfois leurs naïves [*sincères*] opinions et jugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage public. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbécillité [*faiblesse*] de la raison humaine pour ne faire peur aux enfants, mais ils nous la découvrent assez sous l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseillais, en Italie, à quelqu'un qui était en peine de parler italien, que pourvu qu'il ne cherchât qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employât seulement les premiers mots qui lui viendraient à la bouche, latins, français, espagnols ou gascons, et qu'en y ajoutant la terminaison italienne il ne faudrait [*manquerait*] jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou vénitien, ou piémontais, ou napolitain, et de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de même de la philosophie ; elle a tant de visages et de variété, et a tant dit, que tous nos songes et rêveries s'y trouvent. L'humaine fantaisie ne peut rien concevoir en bien et en mal qui n'y soit. *On ne peut rien*

dire de si absurde qu'un philosophe n'ait déjà dit (Cicéron, *La Divination*, II, 58). Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public, d'autant que, bien qu'ils soient nés chez moi, et sans patron, je sais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne ; et ne faudra [*manquera*] quelqu'un de dire : « Voilà d'où il le prit ! »

Mes mœurs sont naturelles ; je n'ai point appelé, à les bâtir, le secours d'aucune discipline. Mais, toutes imbéciles qu'elles sont, quand l'envie m'a pris de les réciter et que, pour les faire sortir en public un peu plus décemment, je me suis mis en devoir de les assister et de discours et d'exemples, ç'a été merveille à moi-même de les rencontrer, par cas d'aventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel régiment [*doctrine*] était ma vie, je ne l'ai appris qu'après qu'elle est exploitée et employée.

Nouvelle figure : un philosophe imprémédité et fortuit !

Pour revenir à notre âme, ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur et la cupidité au foie, il est vraisemblable que ç'a été plutôt une interprétation des mouvements de l'âme qu'une division et séparation qu'il en ait voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraisemblable de leurs opinions est que c'est toujours une âme qui, par sa faculté, ratiocine, se souvient, comprend, juge, désire et exerce toutes ses autres opérations par divers instruments du corps (comme le nocher gouverne son navire selon l'expérience qu'il en a, tantôt tendant ou lâchant une corde, tantôt haussant l'antenne ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effets), et qu'elle loge au cerveau : ce qui apparaît de ce que les blessures et accidents qui touchent cette partie offensent incontinent les facultés de l'âme ; de là, il n'est pas inconvénient qu'elle s'écoule par le reste du corps :

bien qu'il éclaire tout de ses rayons,
Phébus, en sa route, ne s'écarte jamais du milieu du ciel.
(Claudien, *Le Sixième Consulat d'Honorius*, V, 411)

comme le soleil épand du ciel en hors sa lumière et ses puissances, et en remplit le monde :

L'autre part de cette réalité – l'âme –, disséminée dans le corps, obéit :
Les injonctions, les impulsions de l'esprit la mettent en branle.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 144)

Certains ont dit qu'il y avait une âme générale, comme un grand corps, duquel toutes les âmes particulières étaient extraites et s'y en retournaient, se remêlant toujours à cette matière universelle,

C'est un dieu qui circule partout :
Sur la terre, les étendues marines, les profondeurs des cieux.
De lui, les troupeaux, la volaille, le bétail, l'homme,
Les fauves, tous, en naissant, tirent les subtils principes de la vie.
Une fois dissous, c'est à lui qu'ils retournent.
Il n'y a pas de place pour la mort.
(Virgile, *Géorgiques*, IV, 221)

d'autres, qu'elles ne faisaient que s'y rejoindre et rattacher ; d'autres, qu'elles étaient produites de la substance divine ; d'autres, par les anges, de feu et d'air. Certains, de toute ancienneté ; certains, sur l'heure même du besoin. Certains les

font descendre du rond de la lune et y retourner. Le commun des anciens, qu'elles sont engendrées de père en fils d'une pareille manière et production que toutes autres choses naturelles, argumentant cela par la ressemblance des enfants aux pères,

La vertu de ton père t'a été transmise...
Les enfants courageux naissent de pères courageux et probes.
(Horace, *Odes*, IV, 4, 29)

et qu'on voit écouler des pères aux enfants non seulement les marques du corps, mais encore une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'âme :

Pourquoi l'impétueuse violence de la cruelle engeance des lions ?
Pourquoi la ruse du renard ? Pourquoi les cerfs se transmettent-ils,
De génération en génération, l'instinct de la fuite ?
Pourquoi une crainte atavique les lance-t-elle dans des fuites éperdues,
Sinon parce que l'âme – avec le corps – développe, dans sa croissance,
Les déterminismes d'un groupe en lui assurant sa spécificité ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 741)

que là-dessus se fonde la justice divine, punissant aux enfants la faute des pères, d'autant que la contagion des vices paternels est quelque peu empreinte en l'âme des enfants, et que le dérèglement de leur volonté les touche.

Davantage, que, si les âmes venaient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent été quelque autre chose hors du corps, elles auraient recordation [*souvenance*] de leur être premier, attendu les naturelles facultés qui lui sont propres de discourir [*réfléchir*], raisonner et se souvenir :

si l'âme, à la naissance, se glisse dans le corps, pourquoi, plus tard,
Sommes-nous incapables de nous rappeler notre vie antérieure ?
Pourquoi nulle trace en nous de nos actes ?
(Lucrèce, *La Natures des choses*, III, 671)

Car, pour faire valoir la condition de nos âmes comme nous voulons, il les faut présupposer toutes savantes, lorsqu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelles. Par ainsi elles eussent été telles, étant exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous espérons qu'elles seront après qu'elles en seront sorties. Et de ce savoir, il faudrait qu'elles se ressouvinssent encore étant au corps, comme disait Platon, que ce que nous apprenions n'était qu'un ressouvenir de ce que nous avions su : chose que chacun, par expérience, peut maintenir être fausse. En premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient justement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la mémoire faisait purement son office, au moins nous suggérerait-elle quelque trait outre l'apprentissage. Secondement, ce qu'elle savait étant en sa pureté, c'était une vraie science, connaissant les choses comme elles sont par sa divine intelligence, là où ici on lui fait recevoir le mensonge et le vice, si on l'en instruit ! En quoi elle ne peut employer sa réminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle étouffe de manière ses facultés naïves qu'elles y sont toutes éteintes, cela est premièrement contraire à cette autre croyance de reconnaître ses forces si grandes, et les opérations que les hommes en sentent en cette vie si admirables que d'en avoir conclu cette divinité et éternité passées, et l'immortalité à venir :

Si les facultés de l'âme sont altérées
Au point qu'elle ait perdu tout souvenir de nos actions passées,
Je ne vois pas que cet état soit très différent de la mort.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 674)

En outre, c'est ici, chez nous et non ailleurs, que doivent être considérés les forces et les effets de l'âme ; tout le reste de ses perfections lui est vain et inutile : c'est de l'état présent que doit être payée et reconnue toute son immortalité, et de la vie de l'homme qu'elle est comptable seulement. Ce serait injustice de lui avoir retranché ses moyens et ses puissances – de l'avoir désarmée, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa faiblesse et maladie, du temps où elle aurait été forcée et contrainte, tirer le jugement et une condamnation de durée infinie et perpétuelle – et de s'arrêter à la considération d'un temps si court, qui est à l'aventure d'une ou de deux heures, ou, au pis aller, d'un siècle, qui n'a non plus de proportion à l'infinité qu'un instant, pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et établir définitivement de tout son être. Ce serait une disproportion inique de tirer une récompense éternelle en conséquence d'une si courte vie.

Platon, pour se sauver de cet inconvénient, veut que les paiements futurs se limitent à la durée de cent ans relativement à l'humaine durée ; et des nôtres assez leur ont donné bornes temporelles.

Par ainsi ils jugeaient que sa génération suivait la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie, par l'opinion d'Épicure et de Démocrite, qui a été la plus reçue, suivant ces belles apparences qu'on la voyait naître à même que le corps en était capable ; on voyait élever ses forces comme les corporelles ; on y reconnaissait la faiblesse de son enfance, et, avec le temps, sa vigueur et sa maturité ; et puis sa déclination et sa vieillesse, et enfin sa décrépitude,

que l'âme naisse en même temps que le corps,
Qu'elle croisse avec lui et vieillisse comme lui, nous le sentons.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 445)

Ils l'apercevaient capable de diverses passions et agitée de plusieurs mouvements pénibles, d'où elle tombait en lassitude et en douleur, capable d'altération et de changement, d'allégresse, d'assoupissement et de langueur, sujette à ses maladies et aux offenses, comme l'estomac ou le pied,

nous voyons que, comme le corps, l'âme malade
Peut être guérie ; que la médecine peut la transformer.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 505)

éblouie et troublée par la force du vin ; démue [*mise hors*] de son assiette par les vapeurs d'une fièvre chaude ; endormie par l'application de certains médicaments, et réveillée par d'autres :

oui, elle est nécessairement matérielle, cette nature de l'âme,
Puisque des traits et des coups peuvent la faire souffrir.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 176)

On lui voyait étonner et renverser toutes ses facultés par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours [*raisonnement*], nulle suffisance [*capacité*], nulle vertu, nulle résolution philosophique, nulle

contention de ses forces qui la pût exempter de la sujétion de ces accidents ; la salive d'un chétif mâtin, versée sur la main de Socrate, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si réglées imaginations, les anéantir de manière qu'il ne restât aucune trace de sa connaissance première :

Poison qui rend fou, à force de jeter le trouble
Dans la substance de l'âme ; Séparant ses éléments,
Les jetant chacun de son côté, les détachant les uns des autres.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 498)

et ce venin ne trouver non plus de résistance en cette âme qu'en celle d'un enfant de quatre ans ; venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle était incarnée, furieuse et insensée ; si [*si bien*] que Caton, qui tordait le cou à la mort même et à la fortune, ne pût souffrir la vue d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'épouvantement et d'effroi, quand il serait tombé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les médecins nomment hydrophobie [*rage*] :

une âme écartelée entre ses membres par la violence du mal,
Qui, troublée, amène l'écume sur les lèvres, comme, sur l'océan amer,
On voit bouillonner les flots malmenés par la fureur des vents.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 494)

Or, quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres accidents, ou de patience, ou, si elle coûte trop à trouver, d'une défaite infaillible, en se dérobant tout à fait du sentiment ; mais ce sont moyens qui servent à une âme étant à soi et en ses forces, capable de discours et de délibération, non pas à cet inconvénient où, chez un philosophe, une âme devient l'âme d'un fou, troublée, renversée et perdue – ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop véhémente que, par quelque forte passion, l'âme peut engendrer en soi-même, ou une blessure en certain endroit de la personne, ou une exhalaison de l'estomac nous jetant à un éblouissement et tournoiement de tête,

les maladies du corps apportent à l'esprit égarement et folie ;
Le malade perd le sens, il délire. Parfois une profonde léthargie
Le plonge dans un sommeil irréversible,
Ses yeux se ferment, sa tête, irrésistiblement, s'incline.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 463)

Les philosophes n'ont, ce me semble, guère touché cette corde.

Non plus qu'une autre de pareille importance. Ils ont ce dilemme toujours en la bouche pour consoler notre mortelle condition : « Ou l'âme est mortelle, ou immortelle. Si mortelle, elle sera sans peine ; si immortelle, elle ira en amendant. » Ils ne touchent jamais l'autre branche – « Quoi, si elle va en empirant ? » –, et laissent aux poètes les menaces des peines futures. Mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moi souvent en leurs discours. Je reviens à la première.

Cette âme perd le goût du souverain bien stoïque, si constant et si ferme. Il faut que notre belle sagesse se rende en cet endroit et quitte les armes. Au demeurant, ils considéraient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le mélange et société de deux pièces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Unir le mortel à l'éternel, supposer qu'ils ont mêmes sentiments,
Mêmes sensations, qu'ils subissent le même sort, c'est pure folie !
Y a-t-il hypothèse plus discordante, plus incohérente, plus inesthétique
Que celle qui, supposant l'union du mortel et de l'immortel,
Du mortel et de l'éternel, leur fait essuyer les mêmes sévères tempêtes ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 801)

Davantage, ils sentaient l'âme s'engager en la mort, comme le corps,

elle se fatigue et succombe à l'épuisement de l'âge ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 459)

ce que, selon Zénon, l'image du sommeil nous montre assez, car :

il estime que c'est une défaillance et chute de l'âme aussi bien que du corps
(Phrase de Cicéron [*La Divination*, II, 58] traduite par Montaigne)

Et ce – qu'on apercevait en certains sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie – ils le rapportaient à la diversité des maladies, comme on voit les hommes en cette extrémité maintenir qui un sens, qui un autre, qui l'ouïr, qui le fleurer [*odorat*], sans altération ; et ne se voit point d'affaiblissement si universel qu'il n'y reste quelques parties entières et vigoureuses :

Ainsi un malade peut-il souffrir du pied
Sans avoir mal à la tête.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 111)

La vue de notre jugement se rapporte à la vérité, comme fait l'œil du chat-huant à la splendeur du soleil, ainsi que dit Aristote. Par où le saurions-nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumière ?

Car l'opinion contraire de l'immortalité de l'âme, laquelle Cicéron dit avoir été premièrement introduite, au moins du témoignage des livres, par Phérécide de Syros, du temps du roi Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thalès, et autres à d'autres), c'est la partie de l'humaine science traitée avec plus de réservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit principalement de se rejeter à l'abri des ombrages de l'Académie. Nul ne sait ce qu'Aristote a établi de ce sujet : non plus que tous les anciens en général, qui le manient d'une vacillante croyance – *chose très agréable qu'ils promettent plus qu'ils ne la prouvent* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CII). Il s'est caché sous le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à débattre sur son jugement que sur la matière. Deux choses leur rendaient cette opinion plausible : l'une, que, sans l'immortalité des âmes, il n'y aurait plus de quoi asseoir les vaines espérances de la gloire, qui est une considération de merveilleux crédit au monde ; l'autre, que c'est une très utile impression, comme dit Platon, que les vices, quand ils se déroberont à la vue obscure et incertaine de l'humaine justice, demeurent toujours en butte à la divine, qui les poursuivra, voire après la mort des coupables.

Un soin extrême tient l'homme d'allonger son être ; il y a pourvu par toutes ses pièces. Et pour la conservation du corps sont les sépultures ; pour la conservation du nom, la gloire.

Il a employé toute son opinion à se rebâtir, impatient de sa fortune, et à s'étançonner par ses inventions. L'âme, par son trouble et sa faiblesse ne pouvant tenir sur son pied, va quêtant de toutes parts des consolations, espérances et

fondements en des circonstances étrangères où elle s'attache et se plante ; et, pour légers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus sûrement qu'en soi, et plus volontiers.

Mais les plus aheurtés [*obstinés*] à cette si juste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvés courts et impuissants à l'établir par leurs humaines forces : *Ce sont là les rêves de quelqu'un qui ne démontre rien mais affirme seulement ses désirs* (Cicéron, *Académiques*, II, 38). L'homme peut reconnaître, par ce témoignage, qu'il doit à la fortune et à la rencontre [*hasard*] la vérité qu'il découvre lui seul, puisque lors même qu'elle lui est tombée en main il n'a pas de quoi la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prévaloir. Toutes choses produites par notre propre discours et suffisance, autant vraies que fausses, sont sujettes à incertitude et débat. C'est pour le châtiment de notre fierté et instruction de notre misère et incapacité que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grâce, ce n'est que vanité et folie ; l'essence même de la vérité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abâtardissons par notre faiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soi, Dieu permet qu'il arrive toujours à cette même confusion, de laquelle il nous représente si vivement l'image par le juste châtiment de quoi il battit l'outrecuidance de Nemrod et anéantit les vaines entreprises du bâtiment de sa pyramide [*tour de Babel*] : *Je confondrai la sagesse des sages et condamnerai la prudence des prudents* (Saint Paul, *Corinthiens*, I, 19). La diversité d'idiomes et de langues de quoi il trouble cet ouvrage, qu'est-ce autre chose que cette infinie et perpétuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons qui accompagne et embrouille le vain bâtiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement. Qui nous tiendrait si nous avions un grain de connaissance ? Ce saint m'a fait grand plaisir : *L'obscurité qui entoure la connaissance de ce qui nous est utile est un apprentissage d'humilité et un frein à l'orgueil* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XI, 22). Jusqu'à quel point de présomption et d'insolence ne portons-nous notre aveuglement et notre bêtise ?

Mais, pour reprendre mon propos, c'était vraiment bien raison que nous fussions tenus à Dieu seul, et au bénéfice de sa grâce, de la vérité d'une si noble croyance, puisque de sa seule libéralité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouissance de la béatitude éternelle.

Confessons ingénument que Dieu seul nous l'a dit, et la foi : car leçon n'est-ce pas de nature, ni de notre raison. Et qui retentera [*éprouvera de nouveau*] son être et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilège divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace, ni faculté qui sente autre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrétiennement.

Ce que ce philosophe stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valait-il pas mieux qu'il le tînt de Dieu ? *Quand nous discutons de l'immortalité de l'âme, c'est un argument de poids que l'appui de ceux qui craignent ou honorent les dieux infernaux. Et je tire profit de cette conviction générale* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXVII).

Or la faiblesse des arguments humains sur ce sujet se connaît singulièrement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont ajoutées à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition était cette nôtre immortalité. Laissons les

stoïciens – *ils nous concèdent une longue durée, comme aux corneilles : ils disent que nos âmes vivront longtemps, mais pas toujours* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 31) – qui donnent aux âmes une vie au-delà de celle-ci, mais finie. La plus universelle et plus reçue opinion, et qui dure jusqu'à nous en divers lieux, ç'a été celle de laquelle on fait auteur Pythagore – non qu'il en fût le premier inventeur, mais d'autant qu'elle reçut beaucoup de poids et de crédit par l'autorité de son approbation –, c'est que les âmes, au partir de nous, ne faisaient que rouler d'un corps à un autre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un roi, se promenant ainsi sans cesse de maison en maison.

Et lui disait se souvenir avoir été Æthalidès, depuis [*après*] Euphorbe, en après Hermotimos, enfin de Pyrrhus être passé en Pythagore, ayant mémoire de soi de deux cent six ans. Ajoutaient certains que ces âmes remontent au ciel, parfois, et après en dévalent encore :

> *Ô mon père, peut-on croire que des âmes*
> *Remontent au ciel pour revêtir à nouveau un corps pesant ?*
> *Qui inspire à ces malheureuses un si violent désir de lumière ?*
> (Virgile, *Énéide*, VI, 719)

Origène les fait aller et venir éternellement du bon au mauvais état. L'opinion que Varron récite est qu'en quatre cent quarante ans de révolution elles se rejoignent à leur premier corps ; Chrysippe, que cela doit advenir après certain espace de temps non limité. Platon, qui dit tenir de Pindare et de l'ancienne poésie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation auxquelles l'âme est préparée, n'ayant ni les peines ni les récompenses en l'autre monde que temporelles, comme sa vie en celui-ci n'est que temporelle, conclut en elle une singulière science des affaires du ciel, de l'enfer et d'ici, où elle a passé, repassé et séjourné à plusieurs voyages : matière à sa réminiscence.

Voici son progrès ailleurs : qui a bien vécu, il se rejoint à l'astre auquel il est assigné ; qui mal, il passe en femme, et si, alors même, il ne se corrige point, il se rechange en bête de condition convenable à ses mœurs vicieuses, et ne verra fin à ses punitions qu'il ne soit revenu à sa naïve [*originelle*] constitution, s'étant par la force de la raison défait des qualités grossières, stupides et élémentaires qui étaient en lui.

Mais je ne veux oublier l'objection que font à cette transmigration de corps à un autre les épicuriens. Elle est plaisante. Ils demandent quel ordre il y aurait si la presse des mourants venait à être plus grande que des naissants, car les âmes délogées de leur gîte seraient à se fouler à qui prendrait place la première dans ce nouvel étui. Et demandent aussi à quoi elles passeraient leur temps, cependant qu'elles attendraient qu'un logis leur fût apprêté. Ou, au rebours, s'il naissait plus d'animaux qu'il n'en mourrait, ils disent que les corps seraient en mauvais parti, attendant l'infusion de leur âme, et en adviendrait que certains de ceux-ci se mourraient avant que d'avoir été vivants :

> *Imaginer les âmes attentives aux accouplements des êtres*
> *Et à la mise bas des femelles, penser que ces immortelles,*
> *Attendant de trouver un corps, rivalisent de rapidité et de souplesse*
> *Pour s'y glisser avant les autres, voilà le comble du ridicule.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 777)

D'autres ont arrêté l'âme au corps des trépassés pour en animer les serpents,

les vers et autres bêtes qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres. D'autres la divisent en une partie mortelle, et l'autre immortelle. Autres la font corporelle, et ce néanmoins immortelle. Certains la font immortelle, sans science et sans connaissance. Il y en a aussi qui ont estimé que, des âmes des condamnés, il s'en faisait des diables (et certains des nôtres [*chrétiens*] l'ont ainsi jugé) – comme Plutarque pense qu'il se fasse des dieux de celles qui sont sauvées, car il est peu de choses que cet auteur-là établisse d'une façon de parler si résolue qu'il fait celle-ci, maintenant partout ailleurs une manière dubitatrice et ambiguë. « Il faut estimer, dit-il, et croire fermement que les âmes des hommes vertueux selon nature et selon justice divine deviennent, d'hommes, saints ; et, de saints, demi-dieux ; et de demi-dieux, après qu'ils sont parfaitement, comme dans les sacrifices de purgation, nettoyés et purifiés, étant délivrés de toute passibilité [*faculté de souffrir*] et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la vérité et selon raison vraisemblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin très heureuse et très glorieuse. » Mais qui le voudra voir, lui qui est des plus retenus pourtant et modérés de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse et nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoie à son discours *De la Lune et du démon de Socrate*, là où, aussi évidemment qu'en nul autre lieu, il se peut avérer les mystères de la philosophie avoir beaucoup d'étrangetés communes avec celles de la poésie, l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrôler toutes choses jusqu'au bout ; tout ainsi comme, lassés et travaillés de la longue course de notre vie, nous retombons en enfantillage. Voilà les belles et certaines [*sûres*] instructions que nous tirons de la science humaine sur le sujet de notre âme.

Il n'y a point moins de témérité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons-en un ou deux exemples, car autrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs médicales. Sachons si on s'accorde au moins en ceci : de quelle matière les hommes se produisent les uns des autres. Car, quant à leur première production, ce n'est pas merveille si, en chose si haute et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archélaos le physicien, duquel Socrate fut le disciple et le mignon [*favori*] selon Aristoxène, disait et les hommes et les animaux avoir été faits d'un limon laiteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pythagore dit notre semence être l'écume de notre meilleur sang ; Platon, l'écoulement de la moelle de l'épine du dos, ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier de la lassitude de la besogne ; Alcméon, partie de la substance du cerveau – et qu'il en soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cet exercice ; Démocrite, une substance extraite de toute la masse corporelle ; Épicure, extraite de l'âme et du corps ; Aristote, un excrément tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'épand en nos membres ; autres, du sang cuit et digéré par la chaleur des génitoires – ce qu'ils jugent de ce qu'aux extrêmes efforts on rend des gouttes de pur sang –, en quoi il semble qu'il y ait plus d'apparence [*vraisemblance*], si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effet cette semence, combien en font-ils d'opinions contraires ? Aristote et Démocrite tiennent que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur, qu'elles élancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la génération ; Galien, au contraire, et ses suivants, que, sans la rencontre des semences, la génération ne se peut faire. Voilà les médecins, les philosophes, les jurisconsultes et les théologiens aux prises, pêle-mêle avec nos femmes, sur la dispute à quels termes

les femmes portent leur fruit. Et moi je secours, par l'exemple de moi-même, ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse de onze mois. Le monde est bâti de cette expérience : il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son avis sur toutes ces contestations, et si [*pourtant*], nous n'en saurions être d'accord.

En voilà assez pour vérifier que l'homme n'est non plus instruit de la connaissance de soi en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé lui-même à soi, et sa raison à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en dirait. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle-même.

Et qui ne s'entend en soi, en quoi se peut-il entendre ? *Comme s'il était possible de mesurer quelque chose quand on est incapable de se mesurer soi-même !* (Pline, *Histoire naturelle*, II, 1).

Vraiment Protagoras nous en contait de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sut jamais seulement la sienne. Si ce n'est lui, sa dignité ne permettra pas qu'autre créature ait cet avantage. Or lui, étant en soi si contraire, et l'un jugement en subvertissant l'autre sans cesse, cette favorable proposition n'était qu'une risée qui nous menait à conclure par nécessité la néantise du compas et du compasseur.

Quand Thalès estime la connaissance de l'homme très difficile à l'homme, il lui apprend la connaissance de toute autre choses lui être impossible.

Vous[1], pour qui j'ai pris la peine d'étendre un si long corps contre ma coutume, ne refuirez point de maintenir [*manquerez pas de défendre*] votre Sebon par la forme ordinaire d'argumenter de quoi vous êtes tous les jours instruite, et exercerez en cela votre esprit et votre étude : car ce dernier tour d'escrime-ci, il ne le faut employer que comme un extrême remède. C'est un coup désespéré, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à votre adversaire les siennes, et un tour secret, duquel il se faut servir rarement et réservément. C'est grande témérité de vous perdre vous-même pour perdre un autre.

Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias : car, étant aux prises bien étroites avec un seigneur de Perse, Darius y survenant l'épée au poing, qui craignait de frapper de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnât hardiment, quand il devrait donner au travers tous les deux.

Des armes et conditions de combat si désespérées qu'il est hors de croyance que l'un ni l'autre se puisse sauver, je les ai vu condamner, ayant été offertes. Les Portugais prirent quatorze Turcs en la mer des Indes, lesquels, impatients de leur captivité, se résolurent, et leur succéda [*réussit*], à mettre et eux, et leurs maîtres, et le vaisseau en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'autre tant qu'une étincelle de feu tomba sur les barils de poudre à canon qu'il y avait.

Nous secouons ici les limites et dernières clôtures des sciences, auxquelles l'extrémité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune, il ne fait pas bon être si subtil, ni si fin. Souvenez-vous de ce que dit le proverbe toscan : *Qui trop s'amincit se rompt* (Pétrarque, *Canzoniere*, XXII, 48). Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute autre chose, la modération et l'attrempance [*tempérance*], et la fuite de la nouvelleté et de l'étrangeté. Toutes les voies extravagantes me fâchent. Vous qui, par l'autorité que votre grandeur vous apporte, et encore plus par les avantages que

1. Ce pronom rappelle que Montaigne avait probablement dédié l'*Apologie de Raymond Sebon*, le plus long de ses essais, à Marguerrite de Valois, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis, épouse d'Henri de Navarre.

vous donnent les qualités plus vôtres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaît, deviez donner cette charge à quelqu'un qui fît profession des lettres, qui vous eût bien autrement appuyé et enrichi cette fantaisie. Toutefois en voici assez pour ce que vous en avez à faire.

Épicure disait des lois que les pires nous étaient si nécessaires que, sans elles, les hommes s'entre-mangeraient les uns les autres. Et Platon, à deux doigts près, que, sans lois, nous vivrions comme bêtes brutes ; et s'essaye à le vérifier. Notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire : il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure. Et, de mon temps, ceux qui ont quelque rare excellence au-dessus des autres et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous débordés en licence d'opinions et de mœurs. C'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'étude, comme au reste, il lui faut compter et régler ses marches, il lui faut tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de lois, de coutumes, de science, de préceptes, de peines et récompenses mortelles et immortelles ; encore voit-on que, par sa volubilité et dissolution, il échappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où être saisi et asséné ; un corps divers et difforme, auquel on ne peut asseoir nœud ni prise. Certes il est peu d'âmes si réglées, si fortes et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduite, et qui puissent, avec modération et sans témérité, voguer en la liberté de leurs jugements au-delà des opinions communes. Il est plus expédient de les mettre en tutelle.

C'est un outrageux [*dangereux*] glaive que l'esprit, à son possesseur même, pour qui ne sait s'en armer ordonnément et discrètement. Et n'y a point de bête à qui plus justement il faille donner des orbières [*œillères*] pour tenir sa vue sujette et contrainte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ni çà, ni là, hors les ornières que l'usage et les lois lui tracent. Par quoi il vous siéra mieux de vous resserrer dans le train accoutumé, quel qu'il soit, que de jeter votre vol à cette licence effrénée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingénieux en votre présence, aux dépens de son salut et du vôtre, pour vous défaire de cette dangereuse peste qui se répand tous les jours en vos cours, ce préservatif, à l'extrême nécessité, empêchera que la contagion de ce venin n'offense ni vous, ni votre assistance.

La liberté, donc, et gaillardise de ces esprits anciens produisaient en la philosophie et sciences humaines plusieurs sectes d'opinions différentes, chacun entreprenant de juger et de choisir pour prendre parti. Mais à présent que les hommes vont tous un train, *attachés et soumis à des opinions fixes et rigides au point d'en être réduits à défendre même ce qu'ils n'approuvent pas* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 2), et que nous recevons les arts par civile autorité et ordonnance, si [*si bien*] que les écoles n'ont qu'un patron [*modèle*] et pareille institution et discipline circonscrite, on ne regarde plus ce que les monnaies pèsent et valent, mais chacun à son tour les reçoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donnent. On ne plaide pas de l'aloi, mais de l'usage : ainsi se mettent également toutes choses. On reçoit la médecine comme la géométrie ; et les batelages, les enchantements, les liaisons [*nouements d'aiguillettes = l'impuissance due aux jeteurs de sorts*], le commerce des esprits des trépassés, les pronostications, les domifications [*signes du Zodiaque*], et jusqu'à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredit. Il ne faut que savoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Vénus au pouce, et de Mercure au petit doigt ;

et que, quand la mensale [*ligne de cœur*] coupe le tubercule de l'enseigneur [*la base de l'index*], c'est signe de cruauté ; quand elle faut sous le mitoyen [*manque sous le médius*] et que la moyenne naturelle [*ligne de tête*] fait un angle avec la vitale [*ligne de vie*] sous même endroit, que c'est signe d'une mort misérable. Que si, à une femme, la naturelle est ouverte et ne ferme point l'angle avec la vitale, cela dénote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous-même à témoin si, avec cette science, un homme ne peut passer avec réputation et faveur parmi toutes compagnies !

Théophraste disait que l'humaine connaissance, acheminée par les sens, pouvait juger des causes des choses jusqu'à certaine mesure, mais qu'étant arrivée aux causes extrêmes et premières il fallait qu'elle s'arrêtât et qu'elle rebouchât [*se calmât*], à cause ou de sa faiblesse ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et douce que notre suffisance nous peut conduire jusqu'à la connaissance de certaines choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance outre lesquelles c'est témérité de l'employer. Cette opinion est plausible et introduite par gens de composition ; mais il est malaisé de donner bornes à notre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrêter plutôt à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par expérience que ce à quoi l'un s'était failli l'autre y est arrivé ; et que ce qui était inconnu à un siècle le siècle suivant l'a éclairci ; et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, mais se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les léchant à loisir : ce que ma force ne peut découvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer ; et, en retâtant et pétrissant cette nouvelle matière, la remuant et l'échauffant, j'ouvre à celui qui me suit quelque facilité pour en jouir plus à son aise, et la lui rends plus souple et plus maniable,

comme la cire de l'Hymette s'amollit au soleil
Et, pétrie sous le pouce, prend mille formes
Et, par l'usage même, devient utile.
(Ovide, *Métamorphoses*, X, 284)

Autant en fera le second au troisième : qui est cause que la difficulté ne me doit pas désespérer, ni aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne. L'homme est capable de toutes choses, comme d'aucunes ; et s'il avoue, comme dit Théophraste, l'ignorance des causes premières et des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science : si le fondement lui faut [*manque*], son discours [*raisonnement*] est par terre ; le disputer et l'enquérir n'ont d'autre but et arrêt que les principes ; si cette fin n'arrête son cours, il se jette à une irrésolution infinie. *On ne peut comprendre une chose plus ou moins : pour tout, il n'y a qu'une manière de comprendre* (Cicéron, *Académiques*, II, 41).

Or il est vraisemblable que, si l'âme savait quelque chose, elle se saurait premièrement elle-même ; et, si elle savait quelque chose hors d'elle, ce serait son corps et son étui avant toute autre chose. Si on voit jusqu'aujourd'hui les dieux de la médecine se débattre de notre anatomie,

Mulciber [Vulcain] *était contre Troie ; pour Troie, Apollon.*
(Ovide, *Tristes*, I, 2, 5)

quand attendons-nous qu'ils en soient d'accord ? Nous nous sommes plus voisins que ne nous est la blancheur de la neige ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se connaît, comment connaît-il ses fonctions et ses forces ? Il n'est pas à

l'aventure que quelque notice véritable ne loge chez nous, mais c'est par hasard. Et d'autant que par même voie, même façon et conduite, les erreurs se reçoivent en notre âme, elle n'a pas de quoi les distinguer, ni de quoi choisir la vérité du mensonge.

Les académiciens recevaient quelque inclination de jugement, et trouvaient trop cru de dire qu'il n'était pas plus vraisemblable que la neige fût blanche que noire, et que nous ne fussions non plus assurés du mouvement d'une pierre qui part de notre main que de celui de la huitième sphère. Et pour éviter cette difficulté et étrangeté, qui ne peut à la vérité loger en notre imagination que malaisément, quoiqu'ils établissent que nous n'étions aucunement capables de savoir et que la vérité est engouffrée dans des profonds abîmes où la vue humaine ne peut pénétrer, si [*pourtant*] avouent-ils les unes choses plus vraisemblables que les autres, et reçoivent en leur jugement cette faculté de se pouvoir incliner plutôt à une apparence qu'à une autre : ils lui permettent cette propension, lui défendant toute résolution.

L'avis des pyrrhoniens est plus hardi et, en même temps, plus vraisemblable. Car cette inclination académique et cette propension à une proposition plutôt qu'à une autre, qu'est-ce autre chose que la reconnaissance de quelque plus apparente vérité en celle-ci qu'en celle-là ? Si notre entendement est capable de la forme, des linéaments, du port et du visage de la vérité, il la verrait entière aussi bien que demie, naissante et imparfaite. Cette apparence de vraisemblance qui les fait pendre plutôt à gauche qu'à droite, augmentez-la ; cette once de vraisemblance qui incline la balance, multipliez-la de cent, de mille onces, il en adviendra enfin que la balance prendra parti tout à fait, et arrêtera un choix et une vérité entière. Mais comment se laissent-ils plier à la vraisemblance, s'ils ne connaissent le vrai ? Comment connaissent-ils la semblance de ce de quoi ils ne connaissent pas l'essence ? Ou nous pouvons juger tout à fait, ou tout à fait nous ne le pouvons pas. Si nos facultés intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour néant laissons-nous emporter notre jugement à certaine partie de leur opération, quelque apparence qu'elle semble nous présenter ; et la plus sûre assiette de notre entendement, et la plus heureuse, ce serait celle-là où il se maintiendrait rassis, droit, inflexible, sans branle et sans agitation. *Entre ce qui semble vrai et ce qui semble faux, rien ne permet de déterminer le jugement* (Cicéron, *Académiques*, II, 28).

Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y fassent leur entrée de leur force propre et autorité, nous le voyons assez : parce que, s'il était ainsi, nous les recevrions de même façon ; le vin serait tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain. Celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouverait une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les sujets étrangers se rendent donc à notre merci ; ils logent chez nous comme il nous plaît. Or si de notre part nous recevions quelque chose sans altération, si les prises humaines étaient assez capables et fermes pour saisir la vérité par nos propres moyens, ces moyens étant communs à tous les hommes, cette vérité se rejetterait de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouverait-il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croirait [*serait crue*] par les hommes d'un consentement universel. Mais ce – qu'il ne se voit aucune proposition qui ne soit débattue et controversée entre nous, ou qui ne le puisse être – montre bien que notre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit. Car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon

compagnon, qui [*ce qui*] est signe que je l'ai saisi par quelque autre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moi et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se voit entre les philosophes mêmes, et ce débat perpétuel et universel en la connaissance des choses. Car cela est présupposé très véritablement que, d'aucune chose, les hommes, je dis les savants les mieux nés, les plus suffisants, ne sont d'accord, non [*même*] pas que le ciel soit sur notre tête ; car ceux qui doutent de tout doutent aussi de cela ; et ceux qui nient que nous puissions aucune chose comprendre disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur notre tête ; et ces deux opinions sont en nombre, sans comparaison, les plus fortes.

Outre cette diversité et division infinies, par le trouble que notre jugement nous donne à nous-mêmes, et l'incertitude que chacun sent en soi, il est aisé à voir qu'il a son assiette bien mal assurée. Combien diversement jugeons-nous des choses ? Combien de fois changeons-nous nos fantaisies ? Ce que je tiens aujourd'hui et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance ; tous mes outils et tous mes ressorts empoignent cette opinion et m'en répondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne saurais embrasser aucune vérité, ni conserver avec plus de force que je fais celle-ci. J'y suis tout entier, j'y suis voirement [*vraiment*] ; mais ne m'est-il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose avec ces mêmes instruments, en cette même condition que depuis j'ai jugée fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres dépens. Si je me suis trouvé souvent trahi sous cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement fausse et ma balance inégale et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres ? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide ? Toutefois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne fasse que vider et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau [*récipient*], dans notre croyance, autres et autres opinions, toujours la présente et la dernière, c'est la certaine et l'infaillible. Pour celle-ci il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout,

une nouvelle découverte porte un coup fatal aux anciennes,
Modifiant profondément notre sensibilité d'autrefois.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1414)

Quoi qu'on nous prêche, quoi que nous apprenions, il faudrait toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit. C'est une mortelle main qui nous le présente, c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droit et autorité de persuasion ; seules, marque de vérité, laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ni ne la recevons par nos moyens : cette sainte et grande image ne pourrait [*logerait*] pas en un si chétif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prépare, si Dieu ne le réforme et fortifie par sa grâce et faveur particulière et supernaturelle. Au moins devrait notre condition fautière nous faire porter plus modérément et retenuement en nos changements. Il nous devrait souvenir, quoi que nous reçussions en l'entendement, que nous y recevons souvent des choses fausses, et que c'est par ces mêmes outils qui se démentent et qui se trompent souvent.

Or n'est-il pas merveille s'ils se démentent, étant si aisés à incliner et à tordre par bien légères occurrences. Il est certain que notre appréhension, notre jugement et les facultés de notre âme en général souffrent selon les mouvements et altérations du corps, lesquelles altérations sont continuelles. N'avons-nous pas l'esprit

plus éveillé, la mémoire plus prompte, le discours plus vif en santé qu'en maladie ? La joie et la gaieté ne nous font-elles pas recevoir les sujets qui se présentent à notre âme d'un tout autre visage que le chagrin et la mélancolie ? Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sapho rient à un vieillard avaricieux et rechigné comme à un jeune homme vigoureux et ardent ? Cléomène, fils d'Anaxandridès, étant malade, ses amis lui reprochaient qu'il avait des humeurs et fantaisies nouvelles et non accoutumées : « Je crois bien, fit-il ; aussi ne suis-je pas celui que je suis étant sain ; étant autre, aussi sont autres mes opinions et fantaisies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage qui se dit des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trempe [*disposition*], douce et débonnaire : *Qu'ils jouissent de ce bonheur* ! car il est certain que les jugements se rencontrent parfois plus tendus à la condamnation, plus épineux et âpres, tantôt plus faciles, aisés et enclins à l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie, ou le larcin de son valet, ayant toute l'âme teinte et abreuvée de colère, il ne faut pas douter que son jugement ne s'en altère vers cette part-là. Ce vénérable sénat d'aréopage jugeait de nuit, de peur que la vue des poursuivants corrompît sa justice. L'air même et la sérénité du ciel nous apportent quelque mutation, comme dit ce vers grec en Cicéron,

Les pensées des hommes sont comme les rayons fécondants du soleil
Dont Jupiter lui-même, leur père, a éclairé la terre.
(Vers de l'*Odyssée* traduits par Cicéron, cités par saint Augustin, *Cité de Dieu*, V, 28)

Ce ne sont pas seulement les fièvres, les breuvages et les grands accidents qui renversent notre jugement ; les moindres choses du monde le tournevirent. Et ne faut pas douter, encore que nous ne le sentions pas, que, si la fièvre continue peut atterrer notre âme, que la tierce n'y apporte quelque altération selon sa mesure et proportion. Si l'apoplexie assoupit et éteint tout à fait la vue de notre intelligence, il ne faut pas douter que le morfondement [*rhume*] ne l'éblouisse ; et, par conséquent, à peine se peut-il rencontrer une seule heure en la vie où notre jugement se trouve en sa due assiette, notre corps étant sujet à tant de continuelles mutations, et étoffé de tant de sortes de ressorts, que (j'en crois les médecins) combien il est malaisé qu'il n'y en ait toujours quelqu'un qui tire de travers.

Au demeurant, cette maladie ne se découvre pas si aisément si elle n'est du tout extrême et irrémédiable, d'autant que la raison va toujours et tordue, et boiteuse, et déhanchée, et avec le mensonge comme avec la vérité. Par ainsi, il est malaisé de découvrir son mécompte et dérèglement.

J'appelle toujours raison cette apparence de discours que chacun forge en soi ; cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un même sujet ; c'est un instrument de plomb et de cire, allongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures ; il ne reste [*ne manque*] que la suffisance de le savoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'écoute de près, à quoi peu de gens s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté et à la vengeance – et non pas seulement choses si pesantes, mais cet instinct fortuit qui nous fait favoriser une chose plus qu'une autre, et qui nous donne, sans le congé de la raison, le choix en deux pareils sujets, ou quelque ombrage de pareille vanité – peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou défaveur d'une cause et donner pente à la balance.

Moi qui m'épie de plus près, qui ai les yeux incessamment tendus sur moi, comme celui qui n'a pas fort à faire ailleurs,

> *plus insoucieux que personne de savoir*
> *Quel roi règne sous l'Ourse glacée,*
> *Ou ce qui effraie le roi Tyridate.*
> (Horace, *Odes*, I, 26, 3)

à peine oserai-je dire la vanité et la faiblesse que je trouve chez moi. J'ai le pied si instable et si mal assis, je le trouve si aisé à crouler et si prêt au branle, et ma vue si déréglée, qu'à jeun je me sens autre qu'après le repas ; si ma santé me rit et la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme ; si j'ai un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrogné, mal plaisant et inaccessible. Un même pas de cheval me semble tantôt rude, tantôt aisé, et même chemin à cette heure plus court, une autre fois plus long, et une même forme tantôt plus, tantôt moins agréable. Maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire ; ce qui m'est plaisir à cette heure me sera quelquefois peine. Il se fait mille agitations indiscrètes et casuelles chez moi. Ou l'humeur mélancolique me tient, ou la colérique ; et de son autorité privée à cette heure le chagrin prédomine en moi, à cette heure l'allégresse. Quand je prends des livres, j'aurai aperçu en tel passage des grâces excellentes et qui auront féru [*séduit*] mon âme ; qu'une autre fois j'y retombe, j'ai beau le tourner et virer, j'ai beau le plier et le manier, c'est une masse inconnue et informe pour moi.

En mes écrits mêmes je ne retrouve pas toujours l'air de ma première imagination ; je ne sais ce que j'ai voulu dire, et m'échauffe souvent à corriger et y mettre un nouveau sens pour avoir perdu le premier, qui valait mieux. Je ne fais qu'aller et venir : mon jugement ne tire pas toujours avant ; il flotte, il vague,

> *comme un frêle esquif, sur la mer immense,*
> *Surpris par un vent furieux.*
> (Catulle, XXV, 13)

Maintes fois (comme il m'advient de faire volontiers), ayant pris pour exercice et pour ébat à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce côté-là, m'y attache si bien que je ne trouve plus la raison de mon premier avis, et m'en départs. Je m'entraîne quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chacun à peu près en dirait autant de soi s'il se regardait comme moi. Les prêcheurs savent que l'émotion qui leur vient en parlant les anime vers la croyance, et qu'en colère nous nous adonnons plus à la défense de notre proposition, l'imprimons en nous et l'embrassons avec plus de véhémence et d'approbation que nous ne faisons étant en notre sens froid et reposé. Vous récitez simplement une cause à l'avocat, il vous y répond chancelant et douteux : vous sentez qu'il lui est indifférent de prendre à soutenir l'un ou l'autre parti ; l'avez-vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence-t-il d'en être intéressé, y a-t-il échauffé sa volonté ? Sa raison et sa science s'y échauffent en même temps ; voilà une apparente et indubitable vérité qui se présente à son entendement ; il y découvre une toute nouvelle lumière, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, je ne sais si l'ardeur qui naît du dépit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du danger, ou l'intérêt de la réputation, n'ont envoyé tel homme soutenir

jusqu'au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eût pas voulu s'échauder le bout du doigt.

Les secousses et ébranlements que notre âme reçoit par les passions [*souffrances*] corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encore plus les siennes propres, auxquelles elle est si fort en prise qu'il est à l'aventure soutenable qu'elle n'a aucune autre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que, sans leur agitation, elle resterait sans action, comme un navire en pleine mer que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendrait cela suivant le parti des péripatéticiens ne nous ferait pas beaucoup de tort, puisqu'il est connu que la plupart des plus belles actions de l'âme procèdent et ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la colère.

Ajax a toujours été courageux mais plus encore dans sa fureur.
(Cicéron, *Tusculanes*, IV, 23)

Ni ne court-on sus aux méchants et aux ennemis assez vigoureusement si on n'est courroucé. Et veulent que l'avocat inspire le courroux aux juges pour en tirer justice. Les cupidités émurent Thémistocle, émurent Démosthène ; et ont poussé les philosophes aux travaux, veillées et pérégrinations ; nous mènent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles. Et cette lâcheté d'âme à souffrir l'ennui et la fâcherie sert à nourrir en la conscience la pénitence et la repentance, et à sentir les fléaux de Dieu pour notre châtiment, et les fléaux de la correction politique. La compassion sert d'aiguillon à la clémence, et la prudence de nous conserver et gouverner est éveillée par notre crainte ; et combien de belles actions par l'ambition ? Combien par la présomption ? Aucune éminente et gaillarde vertu, enfin, n'est sans quelque agitation déréglée. Serait-ce pas l'une des raisons qui auraient mû les épicuriens à décharger Dieu de tout soin et sollicitude de nos affaires, d'autant que les effets mêmes de sa bonté ne se pouvaient exercer envers nous sans ébranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des piqûres et sollicitations acheminant l'âme aux actions vertueuses ? Ou bien ont-ils cru autrement et les ont prises comme tempêtes qui débauchent honteusement l'âme de sa tranquillité ? *Comme le calme de l'océan nous fait comprendre l'absence du plus léger souffle capable de rider la surface de l'eau, de même pouvons-nous être sûrs qu'une âme est calme et sereine quand elle n'éprouve aucune de ces passions qui la peuvent émouvoir* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 6).

Quelles différences de sens et de raison, quelle contrariété d'imaginations nous présente la diversité de nos passions ! Quelle assurance pouvons-nous donc prendre de chose si instable et si mobile, sujette par sa condition à la maîtrise du trouble, n'allant jamais qu'un pas forcé et emprunté ? Si notre jugement est en main à la maladie même et à la perturbation, si c'est de la folie et de la témérité qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle sûreté pouvons-nous attendre de lui ?

N'y a-t-il point de la hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes qu'ils produisent leurs plus grands effets et plus approchants de la divinité quand ils sont hors d'eux et furieux et insensés ? Nous nous amendons par la privation de notre raison et son assoupissement. Les deux voies naturelles pour entrer au cabinet des dieux et y prévoir le cours des destinées sont la fureur et le sommeil. Ceci est plaisant à considérer : par la dislocation que les passions apportent à notre raison, nous devenons vertueux ; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophètes et divins. Jamais plus

volontiers je ne l'en crus. C'est un pur enthousiasme que la sainte vérité a inspiré en l'esprit philosophique, qui lui arrache, contre sa proposition, que l'état tranquille de notre âme, l'état rassis, l'état plus sain que la philosophie lui puisse acquérir, n'est pas son meilleur état. Notre veillée est plus endormie que le dormir ; notre sagesse moins sage que la folie ; nos songes valent mieux que nos discours [*raisonnements*]. La pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense-t-elle pas que nous ayons l'avisement de remarquer que la voix qui fait l'esprit, quand il est dépris de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfait et, pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et ténébreux, c'est une voix partant de l'esprit, qui est partie de l'homme terrestre, ignorant et ténébreux, et à cette cause voix infiable et incroyable ?

Je n'ai point grande expérience de ces agitations véhémentes (étant d'une complexion molle et pesante), desquelles la plupart surprennent subitement notre âme, sans lui donner loisir de se connaître. Mais cette passion qu'on dit être produite par l'oisiveté au cœur des jeunes hommes, quoiqu'elle s'achemine avec loisir et d'un progrès mesuré, elle représente bien évidemment, à ceux qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et altération que notre jugement souffre. J'ai autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soutenir et rabattre (car il s'en faut tant que je sois de ceux qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement s'ils ne m'entraînent) ; je la sentais naître, croître et s'augmenter en dépit de ma résistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posséder de façon que, comme d'une ivresse, l'image des choses me commençait à paraître autre que de coutume. Je voyais évidemment grossir et croître les avantages du sujet que j'allais désirant, et agrandir et enfler par le vent de mon imagination ; les difficultés de mon entreprise s'aiser et se planir, mon discours et ma conscience se tirer arrière ; mais, ce feu étant évaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un éclair, mon âme reprendre une autre sorte de vue, autre état et autre jugement ; les difficultés de la retraite me sembler grandes et invincibles, et les mêmes choses de bien autre goût et visage que la chaleur du désir ne me les avait présentées. Lequel plus véritablement ? Pyrrhon n'en sait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fièvres ont leur chaud et leur froid ; des effets d'une passion ardente nous retombons aux effets d'une passion frileuse.

Autant que je m'étais jeté en avant, je me relance d'autant en arrière :

Ainsi la mer, dans un mouvement alterné, tantôt se rue vers la côte,
Recouvrant les rochers d'écume et s'enfonçant dans les replis du sable,
Tantôt s'en revient, rapide, roulant dans son reflux les galets qu'elle charrie,
Découvrant la grève dans le recul de ses eaux.
(Virgile, *Énéide*, XI, 624)

Or de la connaissance de cette mienne volubilité j'ai par accident engendré en moi quelque constance d'opinions, et n'ai guère altéré les miennes premières et naturelles. Car, quelque apparence qu'il y ait en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ai de perdre au change. Et, puisque je ne suis pas capable de choisir, je prends le choix d'autrui et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis. Autrement, je ne me saurais garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grâce de Dieu, conservé entier, sans agitation ni trouble de conscience, aux anciennes croyances de notre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que notre siècle a produites. Les écrits des anciens – je dis les bons écrits, pleins et solides – me tentent et remuent quasi où ils veulent ; celui que j'entends me

semble toujours le plus raide [*solide*] ; je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoiqu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraisemblable, et qu'il n'est rien si étrange à quoi ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre évidemment la faiblesse de leur preuve. Le ciel et les étoiles ont branlé trois mille ans ; tout le monde l'avait ainsi cru, jusqu'à ce que Cléanthès de Samos – ou, selon Théophraste, Nicétas de Syracuse – s'avisa de maintenir que c'était la terre qui se mouvait par le cercle oblique du zodiaque, tournant à l'entour de son essieu. Et, de notre temps, Copernic a si bien fondé cette doctrine qu'il s'en sert très réglément à toutes les conséquences astronomiques. Que prendrons-nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir [*importer*] lequel ce soit des deux ? Et qui sait qu'une troisième opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux précédentes ?

Ainsi la marche du temps change-t-elle le sort de toute chose :
Ce qui avait du prix ne vaut plus rien ; un autre objet lui succède,
Sortant du néant où l'avait relégué le mépris,
Désormais recherché tous les jours davantage, couvert de fleurs, d'éloges,
Et entouré par les hommes d'un stupéfiant respect !
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V,1275)

Ainsi, quand il se présente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en défier, et de considérer qu'avant qu'elle fût produite sa contraire était en vogue ; et, comme elle a été renversée par celle-ci, il pourra naître à l'avenir une troisième invention qui choquera de même la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduits fussent en crédit, d'autres principes contentaient la raison humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres [*lettres patentes*] ont ceux-ci, quel privilège particulier, que le cours de notre invention s'arrête à eux, et qu'à eux appartient pour tout le temps à venir la possession de notre croyance ? Ils ne sont non plus exempts du boute-hors [*d'être évincés*] qu'étaient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moi à estimer que, ce à quoi je ne puis satisfaire, un autre y satisfera ; car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous défaire, c'est une grande simplesse [*naïveté*]. Il en adviendrait par là que tout le vulgaire – et nous sommes tous du vulgaire – aurait sa croyance contournable comme une girouette ; car leur âme, étant molle et sans résistance, serait forcée de recevoir sans cesse autres et autres impressions, la dernière effaçant toujours la trace de la précédente. Celui qui se trouve faible, il doit répondre, suivant la pratique, qu'il en parlera à son conseil, ou s'en rapporter aux plus sages, desquels il a reçu son apprentissage. Combien y a-t-il que la médecine est au monde ? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse[1], change et renverse tout l'ordre des règles anciennes, et maintient que jusqu'à cette heure elle n'a servi qu'à faire mourir les hommes. Je crois qu'il vérifiera aisément cela ; mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle expérience, je trouve que ce ne serait pas grande sagesse.

Il ne faut pas croire à chacun, dit le précepte, parce que chacun peut dire toutes choses.

1. Médecin et alchimiste suisse, Theophrastus Philippus Bombastus von Hohenheim, dit Paracelse (1493-1541), ami d'Érasme de Rotterdam, auteur de nombreux ouvrages (quinze volumes), parmi lesquels *Impostures des médecins* et la *Grande Chirurgie*.

Un homme de cette profession de nouvelletés et de réformations physiques me disait, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'étaient évidemment mécomptés en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me ferait très évidemment toucher à la main si je voulais l'entendre. Après que j'eus eu un peu de patience à ouïr ses arguments, qui avaient tout plein de vraisemblance : « Comment donc, lui fis-je, ceux qui naviguaient sous les lois de Théophraste allaient-ils en occident quand ils tiraient [*se dirigeaient*] en levant ? Allaient-ils à côté, ou à reculons ? – C'est la fortune [*chance*], me répondit-il : tant y a qu'ils se mécomptaient. » Je lui répliquai alors que j'aimais mieux suivre les effets que la raison. Or ce sont choses qui se choquent souvent, et m'a-t-on dit qu'en la géométrie (qui pense avoir gagné le haut point de certitude parmi les sciences) il se trouve des démonstrations inévitables, subvertissant la vérité de l'expérience : comme Jacques Peletier me disait, chez moi, qu'il avait trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'autre pour se joindre, qu'il vérifiait toutefois ne pouvoir jamais, jusqu'à l'infinité, arriver à se toucher ; et les pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruiner l'apparence de l'expérience ; et est merveille jusqu'où la souplesse de notre raison les a suivis à ce dessein de combattre l'évidence des effets, car ils vérifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de pesant ou de chaud, avec une pareille force d'argumentations que nous vérifions les choses plus vraisemblables. Ptolémée, qui a été un grand personnage, avait établi les bornes de notre monde ; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques îles écartées qui pouvaient échapper à leur connaissance ; c'eût été pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la science de la cosmographie, et les opinions qui en étaient reçues d'un chacun ; c'était hérésie d'avouer des antipodes. Voilà de notre siècle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une île ou une contrée particulière, mais une partie égale à peu près en grandeur à celle que nous connaissons, qui vient d'être découverte. Les géographes de ce temps ne faillent pas d'assurer que désormais tout est trouvé et que tout est vu,

Car on aime par-dessus tout ce dont on dispose.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1411)

Savoir mon [*reste à savoir*], si Ptolémée s'y est trompé autrefois sur les fondements de sa raison, si ce ne serait pas sottise de me fier maintenant à ce que ceux-ci en disent, et s'il n'est pas plus vraisemblable que ce grand corps que nous appelons le monde est chose bien autre que nous ne jugeons.

Platon tient qu'il change de visage à tout sens ; que le ciel, les étoiles et le soleil renversent parfois le mouvement que nous y voyons, changeant l'orient en occident. Les prêtres égyptiens dirent à Hérodote que, depuis leur premier roi, de quoi il y avait onze mille tant d'ans (et de tous leurs rois ils lui firent voir les effigies en statues tirées après le vif), le soleil avait changé quatre fois de route ; que la mer et la terre se changent alternativement l'un en l'autre ; que la naissance du monde est indéterminée ; Aristote, Cicéron, de même ; et quelqu'un d'entre nous, qu'il est, de toute éternité, mortel et renaissant à plusieurs vicissitudes, appelant à témoins Salomon et Isaïe, pour éviter ces oppositions que Dieu a été quelquefois créateur sans créature, qu'il a été oisif, qu'il s'est dédit de son oisiveté, mettant la main à cet ouvrage, et qu'il est par conséquent sujet à mutation. En la plus fameuse des grecques écoles [*Académie*], le monde est tenu un dieu fait par un autre dieu plus grand, et est composé d'un corps et d'une âme qui loge en son centre, s'épandant

par nombres [*notes*] de musique à sa circonférence, divin, très heureux, très grand, très sage, éternel. En lui sont d'autres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpétuelle agitation et danse divine, tantôt se rencontrant, tantôt s'éloignant, se cachant, se montrant, changeant de rang, tantôt devant et tantôt derrière. Héraclite établissait le monde être composé par feu et, par l'ordre des destinées, se devoir enflammer et résoudre en feu quelque jour, et quelque jour encore renaître. Et des hommes dit Apulée : *Individus mortels d'une espèce immortelle* (*Le Dieu de Socrate*, cité par saint Augustin, *Cité de Dieu*, XII, 10). Alexandre écrivit à sa mère la narration d'un prêtre égyptien, tirée de leurs monuments, témoignant l'ancienneté de cette nation infinie, et comprenant la naissance et progrès des autres pays au vrai. Cicéron et Diodore disent de leur temps que les Chaldéens tenaient registre de quatre cent mille tant d'ans ; Aristote, Pline et autres, que Zoroastre vivait six mille ans avant l'âge de Platon. Platon dit que ceux de la ville de Saïs ont des mémoires par écrit de huit mille ans, et que la ville d'Athènes fut bâtie mille ans avant ladite ville de Saïs ; Épicure, qu'en même temps que les choses sont ici comme nous les voyons elles sont toutes pareilles et en même façon en plusieurs autres mondes. Ce qu'il eût dit plus assurément s'il eût vu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avec le nôtre, présent et passé, en si étranges exemples.

En vérité, considérant ce qui est venu à notre science du cours de cette police terrestre, je me suis souvent émerveillé de voir, en une très grande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un grand nombre d'opinions populaires monstrueuses et des mœurs et croyances sauvages, et qui, par certains biais, ne semblent tenir à notre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain ; mais cette relation a je ne sais quoi encore de plus hétéroclite ; elle se trouve aussi en noms, en accidents et en mille autres choses. Car on y trouve des nations, n'ayant, que nous sachions, entendu nouvelles de nous, où la circoncision était en crédit ; où il y avait des États et grandes polices maintenus par des femmes, sans hommes ; où nos jeûnes et notre carême étaient représentés, y ajoutant l'abstinence des femmes ; où nos croix étaient en diverses façons en crédit : ici on en honorait les sépultures ; on les appliquait là, et nommément celle de saint André, à se défendre des visions nocturnes et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements ; ailleurs ils en rencontrèrent une de bois, de grande hauteur, adorée pour dieu de la pluie, et celle-là bien fort avant dans la terre ferme ; on y trouva une bien expresse image de nos pénitenciers ; l'usage des mitres, le célibat des prêtres, l'art de diviner [*pronostiquer*] par les entrailles des animaux sacrifiés, l'abstinence de toute sorte de chair et poisson à leurs vivres ; la façon aux prêtres d'user en officiant de langue particulière et non vulgaire ; et cette fantaisie, que le premier dieu fut chassé par un second, son frère puîné ; qu'ils furent créés avec toutes commodités, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur péché, changé leur territoire et empiré leur condition naturelle ; qu'autrefois ils ont été submergés par l'inondation des eaux célestes ; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetèrent dans les hauts creux des montagnes, lesquels creux ils bouchèrent, si [*si bien*] que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là-dedans plusieurs sortes d'animaux ; que, quand ils sentirent la pluie cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels étant revenus nets et mouillés, ils jugèrent l'eau n'être encore guère abaissée ; depuis [*après*], en ayant fait sortir d'autres et les voyant revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouvèrent plein seulement de serpents.

On rencontra en quelque endroit la persuasion du jour du jugement, si [*si bien*] qu'ils s'offensaient merveilleusement [*extraordinairement*] contre les Espagnols qui épandaient les os des trépassés en fouillant les richesses des sépultures, disant que ces os écartés ne se pourraient facilement rejoindre ; le trafic par échange et non autre, foires et marchés pour cet effet ; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes ; l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oiseaux ; subsides [*impôts*] tyranniques ; délicatesses de jardinages ; danses, sauts bateleresques ; musique d'instruments ; armoiries ; jeux de paume, jeu de dés et de sort auquel ils s'échauffent souvent jusqu'à s'y jouer eux-mêmes et leur liberté ; médecine non autre que de charmes ; la forme d'écrire par figures ; croyance d'un seul premier homme, père de tous les peuples ; adoration d'un dieu qui vécut autrefois homme en parfaite virginité, jeûne et pénitence, prêchant la loi de nature et des cérémonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle ; l'opinion des [*croyance aux*] géants ; l'usage de s'enivrer de leurs breuvages et de boire d'autant [*à qui mieux mieux*] ; ornements religieux peints d'ossements et têtes de morts, surplis, eau bénite, aspergès [*goupillon*] ; femmes et serviteurs qui se présentent à l'envi à se brûler et enterrer avec le mari ou maître trépassé ; loi que les aînés succèdent à tout le bien, et n'est réservé aucune part au puîné que d'obéissance ; coutume, à la promotion de certain office de grande autorité, que celui qui est promu prend un nouveau nom et quitte le sien ; de verser de la chaux sur le genou de l'enfant fraîchement né en lui disant : « Tu es venu de poudre et retourneras en poudre » ; l'art des augures.

Ces vains ombrages [*pâles imitations*] de notre religion, qui se voient en certains exemples, en témoignent la dignité et la divinité. Non seulement elle s'est aucunement [*en quelque sorte*] insinuée en toutes les nations infidèles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et surnaturelle inspiration. Car on y trouva aussi la croyance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les âmes et purgées et punies par la rigueur d'une extrême froidure. Et m'avertit cet exemple d'une autre plaisante diversité : car, comme il s'y trouva des peuples qui aimaient à défubler [*découvrir*] le bout de leur membre et en retranchaient la peau à la mahométane et à la juive, il s'en trouva d'autres qui faisaient si grande conscience de le défubler qu'avec des petits cordons ils portaient leur peau bien soigneusement étirée et attachée au-dessus, de peur que ce bout ne vît l'air. Et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les rois et les fêtes en nous parant des plus honnêtes vêtements que nous ayons, en certains régions, pour montrer toute disparité [*infériorité*] et soumission à leur roi, les sujets se présentaient à lui en leurs plus vils habillements, et, entrant au palais, prennent quelque vieille robe déchirée sur la leur bonne, à ce [*de façon*] que tout le lustre et l'ornement soient au maître. Mais suivons.

Si nature enserre dans les termes de son progrès ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les croyances, les jugements et opinions des hommes ; si elles ont leur révolution, leur raison, leur naissance, leur mort, comme les choux ; si le ciel les agite et les roule à sa poste [*guise*], quelle magistrale autorité et permanente leur allons-nous attribuant ? Si, par expérience, nous touchons à la main que la forme de notre être dépend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le teint, la taille, la complexion et les contenances, mais encore les facultés de l'âme – *le climat ne contribue pas à la vigueur*

du corps seulement mais aussi à celle de l'esprit, dit Végèce (I, 2) – et que la déesse fondatrice de la ville d'Athènes choisit à la situer une température de pays qui fît les hommes prudents, comme les prêtres d'Égypte apprirent à Solon : *Le climat d'Athènes est léger, aussi les Athéniens sont-ils connus pour leur esprit délié ; l'air de Thèbes est épais, épais aussi les Thébains, et vigoureux* (Cicéron, *Le Destin*, IV) ; en manière que, ainsi que les fruits naissent divers, et les animaux, les hommes naissent aussi plus ou moins belliqueux, justes, tempérants et dociles : ici sujets au vin, ailleurs au larcin ou à la paillardise ; ici enclins à superstition, ailleurs à la mécréance ; ici à la liberté, ici à la servitude ; capables d'une science ou d'un art, grossiers ou ingénieux, obéissants ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis [*qu'ils habitent*], et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres ; qui fut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pays âpre et bossu pour se transporter en un autre doux et plain [*plat*], disant que les terres grasses et molles font les hommes mous, et les fertiles les esprits infertiles ; si nous voyons tantôt fleurir un art, une opinion, tantôt une autre, par quelque influence céleste ; tel siècle produire telles natures et incliner l'humain genre à tel ou tel pli ; les esprits des hommes tantôt gaillards, tantôt maigres, comme nos champs ; que deviennent toutes ces belles prérogatives de quoi nous nous allons flattant ? Puisqu'un homme sage se peut mécompter, et cent hommes, et plusieurs nations – voire et l'humaine nature, selon nous, se mécompte plusieurs siècles en ceci ou en cela –, quelle sûreté avons-nous que parfois elle cesse de se mécompter et qu'en ce siècle elle ne soit en mécompte ?

Il me semble, entre autres témoignages de notre imbécillité [*faiblesse*], que celui-ci ne mérite pas d'être oublié, que par désir même l'homme ne sache trouver ce qu'il lui faut ; que, non par jouissance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions être d'accord de ce de quoi nous avons besoin pour nous contenter. Laissons à notre pensée tailler et coudre à son plaisir, elle ne pourra pas seulement désirer ce qui lui est propre, ni se satisfaire :

quand la raison guide-t-elle nos peurs ou nos envies ?
A-t-on jamais conçu un projet sous d'assez bons auspices
Qu'on n'ait eu à s'en repentir, même en cas de succès ?
(Juvénal, *Satires*, X, 4)

C'est pourquoi Socrate ne requérait les dieux, sinon de lui donner ce qu'ils savaient lui être salutaire. Et la prière des Lacédémoniens, publique et privée, portait simplement les choses bonnes et belles leur être octroyées, remettant à la discrétion divine le triage et choix de celles-ci.

Nous voulons une femme et qu'elle ait des enfants,
Eux [les dieux] *savent ce que seront et les enfants et la femme !*
(Juvénal, *Satires*, X, 352)

Et le chrétien supplie Dieu que sa volonté soit faite, pour ne tomber en l'inconvénient que les poètes feignent du roi Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucherait se convertît en or. Sa prière fut exaucée : son vin fut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vêtement ; de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son désir, et étrenné d'une commodité insupportable. Il lui fallut déprier ses prières,

Abasourdi par l'étrangeté du mal, riche et misérable à la fois,
Il veut fuir ces richesses, et prend en horreur ce qu'il avait souhaité.
(Ovide, *Métamorphoses,* XI, 128)

Disons de moi-même. Je demandais à la fortune, autant qu'autre chose, l'ordre Saint-Michel, étant jeune, car c'était alors l'extrême marque d'honneur de la noblesse française, et très rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter et hausser de ma place pour y atteindre, elle m'a bien plus gracieusement traité : elle l'a ravalé et rabaissé jusqu'à mes épaules et au-dessous.

Cléobis et Biton, Trophonios et Agamédès, ayant requis, ceux-là leur déesse, ceux-ci leur dieu, d'une récompense digne de leur piété, eurent la mort pour présent, tant les opinions célestes sur ce qu'il nous faut sont diverses aux nôtres.

Dieu pourrait nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé même, quelquefois à notre dommage ; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas toujours salutaire. Si, au lieu de la guérison, il nous envoie la mort ou l'empirement de nos maux – *Ta verge et ton bâton m'ont consolé* (*Psaume,* XXII, 5) –, il le fait par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est dû que nous ne pouvons faire ; et le devons prendre en bonne part, comme d'une main très sage et très amie :

un conseil : laisse les dieux juger de ce qui nous convient
Et de ce qui est profitable à nos affaires.
L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à soi-même.
(Juvénal, *Satires,* X, 345)

Car de les requérir des honneurs, des charges, c'est les requérir qu'ils vous jettent à une bataille ou au jeu de dés, ou telle autre chose de laquelle l'issue vous est inconnue et le fruit douteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, ni si âpre, que celui qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme, duquel, par le calcul de Varron, naquirent deux cent quatre-vingt-huit sectes.

Si l'on ne peut s'entendre sur le souverain bien, c'est sur la philosophie en général qu'on ne peut s'entendre (Cicéron, *Les Fins,* V, 5).

Il me semble voir trois convives commandant,
Chacun à sa guise, des plats différents :
Quoi leur donner ? Quoi ne pas leur donner ?
Vous n'avez pas envie de ce que les autres ont commandé.
Et ce que vous désirez, les autres le trouvent aigre et répugnant.
(Horace, *Épîtres,* II, 2, 61)

Nature devrait ainsi répondre à leurs contestations et à leurs débats.

Les uns disent notre bien-être loger en la vertu, d'autres en la volupté, d'autres au consentir à nature ; qui en la science ; qui à n'avoir point de douleur ; qui à ne se laisser emporter aux apparences (et à cette fantaisie semble retirer cette autre, de l'ancien Pythagore,

Ne s'étonner de rien, Numacius, c'est presque l'unique façon
D'obtenir le bonheur et de le conserver.
(Horace, *Épîtres,* I, 6, 1)

qui est la fin de la secte pyrrhonienne) ; Aristote attribue à magnanimité rien n'admirer. Et disait Archésilas les soutènements [*résistances*] et l'état droit et

inflexible du jugement être les biens, mais les consentements et applications être les vices et les maux. Il est vrai qu'en ce qu'il l'établissait par axiome certain il se départait du pyrrhonisme. Les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'ataraxie, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative ; mais le même branle de leur âme qui leur fait fuir les précipices et se mettre à couvert du serein [*humidité du soir*], celui-là même leur présente cette fantaisie et leur en fait refuser une autre.

Combien je désire que, pendant que je vis, ou quelque autre ou Juste Lipse, le plus savant homme qui nous reste, d'un esprit très poli et judicieux, vraiment germain à [*proche de*] mon Turnèbe, eût la volonté, et la santé, et assez de repos pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincèrement et curieusement [*soigneusement*], autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le sujet de notre être et de nos mœurs, leurs controverses, le crédit et suite des parts [*succès des partis*], l'application de la vie des auteurs et sectateurs à leurs préceptes dans les accidents [*événements*] mémorables et exemplaires. Le bel ouvrage et utile que ce serait !

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le règlement de nos mœurs, à quelle confusion nous rejetons-nous ! Car ce que notre raison nous y conseille de plus vraisemblable, c'est généralement à chacun d'obéir aux lois de son pays, comme est l'avis de Socrate, inspiré, dit-il, d'un conseil divin. Et par là que veut-elle dire, sinon que notre devoir n'a autre règle que fortuite ? La vérité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connaissait qui eussent corps et véritable essence, il ne les attacherait pas à la condition des coutumes de cette contrée ou de celle-là ; ce ne serait pas de la fantaisie des Perses ou des Indes que la vertu prendrait sa forme. Il n'est rien sujet à plus continuelle agitation que les lois. Depuis que je suis né, j'ai vu trois et quatre fois rechanger celles des Anglais, nos voisins, non seulement en sujet politique, qui est celui qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important sujet qui puisse être, à savoir de la religion. De quoi j'ai honte et dépit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceux de mon quartier [*ma région*] ont eu autrefois une si privée accointance, qu'il reste encore en ma maison quelques traces de notre ancien cousinage.

Et chez nous, ici, j'ai vu telle chose qui nous était capitale [*punie de mort*], devenir légitime ; et nous, qui en tenons d'autres, sommes à même, selon l'incertitude de la fortune guerrière, d'être un jour criminels de lèse-majesté humaine et divine, notre justice tombant à la merci de l'injustice, et, en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire.

Comment pouvait ce dieu ancien [*Apollon*] plus clairement accuser en l'humaine connaissance l'ignorance de l'être divin, et apprendre aux hommes que la religion n'était qu'une pièce de leur invention, propre à lier leur société, qu'en déclarant, comme il fit, à ceux qui en recherchaient l'instruction de son trépied, que le vrai culte à chacun était celui qu'il trouvait observé par l'usage du lieu où il était ? Ô Dieu ! Quelle obligation n'avons-nous à la bénignité de notre souverain créateur pour avoir déniaisé notre croyance de ces vagabondes et arbitraires dévotions, et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole !

Que nous dira donc en cette nécessité la philosophie ? Que nous suivons les lois de notre pays, c'est-à-dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs et la réformeront en autant de visages qu'il y aura en eux de changements de passion ? Je ne puis

pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce que je voyais hier en crédit, et demain plus, et que le trait d'une rivière fait crime ?

Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà ?

Mais ils sont plaisants quand, pour donner quelque certitude aux lois, ils disent qu'il y en a quelques-unes fermes, perpétuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence. Et, de celles-là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si défortunés (car comment puis-je autrement nommer cela que défortune, que d'un nombre de lois si infini il ne s'en rencontre au moins une que la fortune et témérité du sort aient permis être universellement reçue par le consentement de toutes les nations ?), ils sont, dis-je, si misérables que, de ces trois ou quatre lois choisies, il n'y en a une seule qui ne soit contredite et désavouée, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vraisemblable par laquelle ils puissent argumenter certaines lois naturelles, que l'universalité de l'approbation. Car ce que nature nous aurait véritablement ordonné, nous l'ensuivrions sans doute d'un commun consentement. Et non seulement toute nation, mais tout homme particulier ressentirait la force et la violence que lui ferait celui qui le voudrait pousser au contraire de cette loi. Qu'ils m'en montrent, pour voir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnaient autre essence à la justice des lois que l'autorité et opinion du législateur, et que, cela mis à part, le bon et l'honnête perdaient leurs qualités et demeuraient des noms vains de choses indifférentes. Thrasimaque, en Platon, estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du supérieur. Il n'est chose en quoi le monde soit si divers qu'en coutumes et lois. Telle chose est ici abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacédémone la subtilité de dérober. Les mariages entre les proches sont capitalement défendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur,

on dit qu'il y a des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père,
Doublant ainsi l'affection familiale par l'amour.
(Ovide, *Métamorphoses*, X, 331)

Le meurtre des enfants, meurtre des pères, communication de femmes, trafic de voleries, licence à toutes sortes de voluptés, il n'est rien en somme si extrême qui ne se trouve reçu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des lois naturelles, comme il se voit chez les autres créatures, mais en nous elles sont perdues, cette belle raison humaine s'ingérant partout de maîtriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance. *Rien ne reste de vraiment nôtre ; ce que j'appelle nôtre n'est qu'art* (Cicéron, *Les Fins*, V, 21).

Les sujets ont divers lustres et diverses considérations ; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions. Une nation regarde un sujet par un visage, et s'arrête à celui-là ; l'autre, par un autre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son père. Les peuples qui avaient anciennement cette coutume la prenaient toutefois pour témoignage de piété et de bonne affection, cherchant par là à donner à leurs progéniteurs la plus digne et honorable sépulture, logeant en eux-mêmes et comme en leurs moelles les corps de leurs pères et leurs reliques, les vivifiant en quelque sorte et régénérant par la transmutation en leur chair vive au moyen de la digestion et du nourris-

sement. Il est aisé à considérer quelle cruauté et abomination c'eût été, à des hommes abreuvés et imbus de cette superstition, de jeter la dépouille des parents à la corruption de la terre et nourriture des bêtes et des vers.

Lycurgue considéra au larcin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public, que chacun en regarde plus curieusement [*soigneusement*] à la conservation de ce qui est sien ; et estima que de cette double institution, à assaillir et à défendre, il s'en tirait du fruit à la discipline militaire (qui était la principale science et vertu à quoi il voulait duire [*former*] cette nation) de plus grande considération que n'était le désordre et l'injustice de se prévaloir de la chose d'autrui.

Denys le tyran offrit à Platon une robe à la mode de Perse, longue, damasquinée et parfumée ; Platon la refusa, disant qu'étant né homme il ne se vêtirait pas volontiers de robe de femme ; mais Aristippe l'accepta, avec cette réponse : que nul accoutrement ne pouvait corrompre un chaste courage. Ses amis tançaient sa lâcheté de prendre si peu à cœur que Denys lui eût craché au visage : « Les pêcheurs, dit-il, souffrent bien d'être baignés des ondes de la mer depuis la tête jusqu'aux pieds pour attraper un goujon. » Diogène lavait ses choux, et le voyant passer : « Si tu savais vivre de choux, tu ne ferais pas la cour à un tyran. » À quoi Aristippe : « Si tu savais vivre entre hommes, tu ne laverais pas des choux. » Voilà comment la raison fournit d'apparences à divers effets. C'est un pot à deux anses, qu'on peut saisir à gauche et à dextre :

c'est la guerre que tu nous annonces, ô terre hospitalière !
C'est pour la guerre qu'on arme ces chevaux ;
C'est de la guerre que ces bêtes nous menacent.
Pourtant ces coursiers, il y a peu, étaient attelés à des charrettes
Et, ensemble, obéissaient au mors. Il y a donc un espoir de paix.
(Virgile, *Énéide*, III, 539)

On prêchait Solon de n'épandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dit-il, que plus justement je les épands, qu'elles sont inutiles et impuissantes. » La femme de Socrate rengrégeait son deuil [*ravivait sa douleur*] par telle circonstance : « Ô qu'injustement le font mourir ces méchants juges ! – Aimerais-tu donc mieux que ce fût justement ? », lui répliqua-t-il.

Nous portons les oreilles percées ; les Grecs tenaient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouir de nos femmes, les Indiens le font en public. Les Scythes immolaient les étrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise.

Ces fureurs naissent parce que chaque peuple
Exècre les dieux de ses voisins,
N'estimant pour seuls dieux que ceux qu'il honore.
(Juvénal, *Satires*, XV, 36)

J'ai entendu parler d'un juge, lequel, où il rencontrait un âpre conflit entre Bartole et Balde[1], et quelque matière agitée de plusieurs contrariétés, mettait à la marge de son livre : « Question pour l'ami » ; c'est-à-dire que la vérité était si embrouillée et débattue qu'en pareille cause il pourrait favoriser celle des parties

1. Deux juristes italiens célèbres au XIVe siècle.

que bon lui semblerait. Il ne tenait qu'à faute d'esprit et de suffisance qu'il ne pût mettre partout : « Question pour l'ami ». Les avocats et les juges de notre temps trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. À une science si infinie, dépendant de l'autorité de tant d'opinions et d'un sujet si arbitraire, il ne peut être qu'il n'en naisse une confusion extrême de jugements. Aussi n'est-il guère si clair procès auquel les avis ne se trouvent divers. Ce qu'une compagnie a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle-même au contraire une autre fois. De quoi nous voyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement [*extraordinairement*] la cérémonieuse autorité et lustre de notre justice, de ne s'arrêter aux arrêts, et courir des uns aux autres juges pour décider d'une même cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoin de s'étendre, et où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux tus, que publiés aux faibles esprits. Arcésilas disait n'être considérable [*à considérer*] en la paillardise de quel côté et par où on le fût. *Aux plaisirs d'amour, selon Épicure, si la nature vous y convie, point n'est besoin de prendre en compte la race, l'origine ou le rang, mais la grâce, l'âge et la beauté* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 33).

Ils [les stoïciens] *estiment que des amours saintement réglées ne disconviennent pas au sage* (Cicéron, *Les Fins*, III, 20). *Voyons* (disent les stoïciens) *jusqu'à quel âge on peut aimer les jeunes gens* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXXIII). Ces deux derniers lieux [*passages*] stoïques – et, sur ce propos, le reproche de Dicéarque à Platon même – montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences éloignées de l'usage commun, et excessives.

Les lois prennent leur autorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance ; elles grossissent et s'ennoblissent en roulant, comme nos rivières ; suivez-les contre-mont jusqu'à leur source, ce n'est qu'un petit surgeon d'eau à peine reconnaissable, qui s'enorgueillit ainsi et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considérations qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de révérence : vous les trouverez si légères et si délicates, que ces gens-ci, qui pèsent tout et le ramènent à la raison, et qui ne reçoivent rien par autorité et à crédit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent très éloignés des jugements publics. Gens qui prennent pour patron l'image première de nature, il n'est pas merveille si, en la plupart de leurs opinions, ils gauchissent la voie commune. Comme, pour exemple : peu d'entre eux eussent approuvé les conditions contraintes de nos mariages ; et la plupart ont voulu les femmes communes et sans obligation. Ils refusaient nos cérémonies. Chrysippe disait qu'un philosophe fera une douzaine de culbutes en public, voire sans haut-de-chausses, pour une douzaine d'olives. À peine eût-il donné avis à Clisthène de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclidès, pour lui avoir vu faire l'arbre fourché sur une table.

Métroclès lâcha un peu indiscrètement un pet en disputant, en présence de son école, et se tenait en sa maison, caché de honte, jusqu'à ce que Cratès le fut visiter ; et ajoutant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à péter à l'envi avec lui, il lui ôta ce scrupule, et de plus le retira à sa secte stoïque, plus libre, de la secte péripatétique, plus civile [*polie*], laquelle jusqu'alors il avait suivie.

Ce que nous appelons honnêteté, de n'oser faire à découvert ce qui nous est honnête de faire à couvert, ils l'appelaient sottise ; et de faire le fin à taire et

désavouer ce que nature, coutume et notre désir publient et proclament de nos actions, ils l'estimaient vice. Et leur semblait que c'était affoler [*profaner*] les mystères de Vénus que de les ôter du retiré sacraire de son temple pour les exposer à la vue du peuple, et que tirer ses jeux hors du rideau, c'était les avilir (c'est une espèce de poids que la honte ; la recélation, réservation, circonscription [*contrainte*], parties de l'estimation) ; que la volupté très ingénieusement faisait instance, sous le masque de la vertu, de n'être prostituée au milieu des carrefours, foulée des pieds et des yeux de la commune, trouvant à dire [*regrettant*] la dignité et commodité de ses cabinets accoutumés. De là disent certains que, d'ôter les bordels publics, c'est non seulement épandre partout la paillardise qui était assignée à ce lieu-là, mais encore aiguillonner les hommes à ce vice par la malaisance :

Corvinus, tu étais son mari, te voilà l'amant d'Aufidie ;
Et ton ancien rival est désormais son mari.
Pourquoi, épouse d'un autre, te plaît-elle tant,
Alors qu'elle ne te plaisait pas quand elle était ta femme ?
Est-ce d'être en sécurité qui t'empêche de bander ?
(Martial, *Épigrammes*, III, 70)

Cette expérience se diversifie en mille exemples :

Quand c'était facile, personne, dans la ville entière,
N'avait envie de toucher à ta femme.
Maintenant que tu l'as entourée de gardes,
Une foule de galants l'assiège. Tu es malin, Cécilianus.
(Martial, *Épigrammes*, I, 74)

On demandait à un philosophe, qu'on surprit à même, ce qu'il faisait. Il répondit tout froidement : « Je plante un homme », ne rougissant non plus d'être rencontré en cela que si on l'eût trouvé plantant des aulx.

C'est, comme j'estime, d'une opinion trop tendre et respectueuse qu'un grand et religieux auteur tient cette action si nécessairement obligée à l'occultation et à la vergogne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peut persuader que la besogne en vînt à sa fin, mais qu'elle s'arrêtait à représenter des mouvements lascifs seulement pour maintenir l'impudence de la profession de leur école ; et que, pour élancer ce que la honte avait contraint et retiré, il leur était encore après besoin de chercher l'ombre. Il n'avait pas vu assez avant en leur débauche. Car Diogène, exerçant en public sa masturbation, faisait souhait, en présence du peuple assistant, qu'il pût ainsi saouler [*rassasier*] son ventre en le frottant. À ceux qui lui demandaient pourquoi il ne cherchait lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, répondit-il, que j'ai faim en pleine rue. » Les femmes philosophes qui se mêlaient à leur secte se mêlaient aussi à leur personne en tout lieu, sans discrétion : et Hipparchie ne fut reçue en la société de Cratès qu'en condition de suivre en toutes choses les us et coutumes de sa règle. Ces philosophes-ci donnaient extrême prix à la vertu et refusaient toutes autres disciplines que la morale ; si est-ce [*si bien*] qu'en toutes actions ils attribuaient la souveraine autorité à l'élection de leur sage et au-dessus des lois ; et n'ordonnaient aux voluptés autre bride que la modération et la conservation [*respect*] de la liberté d'autrui.

Héraclite et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade et gracieux au sain, l'aviron tordu dans l'eau et droit à ceux qui le voient hors de là, et de

pareilles apparences contraires qui se trouvent aux sujets, argumentèrent que tous sujets avaient en eux les causes de ces apparences ; et qu'il y avait au vin quelque amertume qui se rapportait au goût du malade, l'aviron certaine qualité courbe se rapportant à celui qui le regarde dans l'eau. Et ainsi de tout le reste. Qui est dire que tout est en toutes choses et, par conséquent, rien en aucune, car rien n'est où tout est.

Cette opinion me ramentait [*remémorait*] l'expérience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ni visage, ou droit, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux écrits qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaite qui puisse être [*Évangile*], combien de fausseté et de mensonge a-t-on fait naître ? Quelle hérésie n'y a trouvé des fondements assez et témoignages, pour entreprendre et pour se maintenir ? C'est pour cela que les auteurs de telles erreurs ne se veulent jamais départir de cette preuve, du témoignage de l'interprétation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par autorité cette quête de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allégua dernièrement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disait s'être premièrement fondé pour la décharge de sa conscience (car il est de profession ecclésiastique) ; et, à la vérité, l'invention n'en était pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la défense de cette belle science.

Par cette voie se gagne le crédit des fables divinatrices. Il n'est pronostiqueur, s'il a cette autorité qu'on le daigne feuilleter et rechercher curieusement [*soigneusement*] tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne fasse dire tout ce qu'on voudra, comme aux sibylles : car il y a tant de moyens d'interprétation qu'il est malaisé que, de biais ou de droit fil, un esprit ingénieux ne rencontre en tout sujet quelque air qui lui serve à son point.

Pourtant [*c'est pourquoi*] se trouve un style nébuleux et douteux en si fréquent et ancien usage ! Que l'auteur puisse gagner cela d'attirer et embesogner à soi la postérité (ce que non seulement la suffisance [*capacité*], mais autant ou plus la faveur fortuite de la matière peut gagner) ; qu'au demeurant il se présente, par bêtise ou par finesse, un peu obscurément et diversement : il ne lui chaille [*importe*] ! Nombre d'esprits, le blutant [*tamisant*] et secouant, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à côté, ou au contraire de la sienne, qui lui feront toutes honneur. Il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les régents du Lendit[1].

C'est ce qui a fait valoir plusieurs choses de néant, qui a mis en crédit plusieurs écrits, et chargé de toute sorte de matière qu'on a voulu : une même chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaît d'images et considérations diverses. Est-il possible qu'Homère ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire, et qu'il se soit prêté à tant et si diverses figures que les théologiens, législateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gens qui traitent sciences, pour différemment et contrairement qu'ils les traitent, s'appuient de lui, s'en rapportent à lui : maître général à tous offices, ouvrages et artisans ; général conseiller à toutes entreprises. Quiconque a eu besoin d'oracles et de prédictions, y en a trouvé pour son fait. Un personnage savant, et de mes amis, c'est merveille quelles rencontres et combien admirables il en fait

1. La foire du Lendit (de « l'endit », du latin *indictum*, « fixé ») se tenait dans la plaine Saint-Denis. C'est là que l'Université de Paris se fournissait en parchemin. Cette importante manifestation était l'occasion de congés pour les écoliers ; c'est également à ce moment que les maîtres (ou régents) recevaient leurs honoraires de leurs élèves.

naître en faveur de notre religion ; et ne se peut aisément départir de cette opinion : que ce ne soit le dessein d'Homère (si [*pourtant*] lui est cet auteur aussi familier qu'à homme de notre siècle). Et ce qu'il trouve en faveur de la nôtre, plusieurs anciennement l'avaient trouvé en faveur des leurs.

Voyez démener et agiter Platon. Chacun, s'honorant de l'appliquer à soi, le couche du côté qu'il le veut. On le promène et l'insère à toutes les nouvelles opinions que le monde reçoit ; et le différente-t-on [*l'oppose-t-on*] à soi-même selon le différent cours des choses. On fait désavouer à son sens les mœurs licites en son siècle, d'autant qu'elles sont illicites au nôtre. Tout cela vivement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprète.

Sur ce même fondement qu'avait Héraclite et cette sienne sentence – que toutes choses avaient en elles les visages qu'on y trouvait –, Démocrite en tirait une toute contraire conclusion : c'est que les sujets n'avaient du tout rien de ce que nous y trouvions ; et de ce que le miel était doux à l'un et amer à l'autre, il argumentait qu'il n'était ni doux ni amer. Les pyrrhoniens diraient qu'ils ne savent s'il est doux ou amer, ou ni l'un ni l'autre, ou tous les deux : car ceux-ci gagnent toujours le haut point de la dubitation.

Les cyrénaïques tenaient que rien n'était perceptible par le dehors, et que cela était seulement perceptible qui nous touchait par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté ; ne reconnaissant ni ton ni couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venaient ; et que l'homme n'avait autre siège de son jugement. Protagoras estimait être vrai à chacun ce qui semble à chacun. Les épicuriens logent aux sens tout jugement et en la notice [*connaissance*] des choses et en la volupté. Platon a voulu le jugement de la vérité – et la vérité même – retiré des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la considération des sens, auxquels gît le plus grand fondement et preuve de notre ignorance. Tout ce qui se connaît, il se connaît sans doute par la faculté du connaissant ; car, puisque le jugement vient de l'opération de celui qui juge, c'est raison que, cette opération, il la parfasse par ses moyens et volonté, non par la contrainte d'autrui, comme il adviendrait si nous connaissions les choses par la force et selon la loi de leur essence. Or toute connaissance s'achemine en nous par les sens : ce sont nos maîtres.

> *c'est la voie la plus simple et la plus rapide*
> *Pour gagner la confiance du cœur humain et se rallier son esprit.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses,* V, 103)

La science commence par eux et se résout en eux. Après tout, nous ne saurions non plus qu'une pierre si nous ne savions qu'il y a son, odeur, lumière, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, âpreté, couleur, polissure, largeur, profondeur. Voilà le plan et les principes de tout le bâtiment de notre science. Et, selon certains, science n'est autre chose que sentiment. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge ; il ne me saurait faire reculer plus arrière. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine connaissance :

> *Tu trouveras que ce sont les sens qui, d'abord,*
> *Nous ont donné la notion du vrai ;*
> *Tu comprendras que les sens ne peuvent être réfutés...*
> *Qu'y a-t-il plus digne de confiance que les sens ?*
> (Lucrèce, *La Nature des choses,* IV, 478 et 482)

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, toujours faudra-t-il leur donner cela que, par leur voie et entremise, s'achemine toute notre instruction. Cicéron dit que Chrysippe, ayant essayé de rabattre de la force des sens et de leur vertu, se représenta à soi-même des arguments au contraire et des oppositions si véhémentes, qu'il n'y put satisfaire. Sur quoi Carnéade, qui maintenait le contraire parti, se vantait de se servir des armes mêmes et paroles de Chrysippe pour le combattre, et s'écriait à cette cause contre lui : « Ô misérable, ta force t'a perdu ! » Il n'est aucun absurde, selon nous, plus extrême que de maintenir que le feu n'échauffe point, que la lumière n'éclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer, ni de fermeté, qui sont notices [*connaissances*] que nous apportent les sens, ni croyance ou science en l'homme qui se puissent comparer à celle-là en certitude.

La première considération que j'ai sur le sujet des sens, c'est que je mets en doute que l'homme soit pourvu de tous sens naturels. Je vois plusieurs animaux qui vivent une vie entière et parfaite, les uns sans la vue, autres sans l'ouïe. Qui sait si en nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois et plusieurs autres sens ? Car, s'il en manque quelqu'un, notre discours [*raisonnement*] n'en peut découvrir le défaut. C'est le privilège des sens d'être l'extrême borne de notre apercevance ; il n'y a rien au-delà d'eux qui nous puisse servir à les découvrir ; voire ni l'un sens n'en peut découvrir l'autre,

Penses-tu que l'ouïe peut rectifier les défauts de la vue,
Le toucher corriger ceux de l'ouïe, le goût dénoncer l'erreur du toucher,
L'odorat réfuter le témoignage des autres sens et la vue les convaincre d'erreur ?
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 486)

Ils font trèstous [*à eux tous*] la ligne extrême de notre faculté,

chaque sens a son pouvoir propre
Et son domaine est limité.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 489)

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle qu'il n'y voit pas ; impossible de lui faire désirer la vue et regretter son défaut.

Par quoi nous ne devons prendre aucune assurance de ce que notre âme est contente et satisfaite de ceux que nous avons, vu qu'elle n'a pas de quoi sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument ni similitude, qui loge en son imagination certaine appréhension de lumière, de couleur et de vue. Il n'y a rien plus arrière qui puisse pousser le sens en évidence. Les aveugles-nés, qu'on voit désirer à y voir, ce n'est pas pour entendre [*qu'ils comprennent*] ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils ont à dire [*sont privés de*] quelque chose, qu'ils ont quelque chose à désirer, qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effets et conséquences, mais ils ne savent pourtant pas que [*ce que*] c'est, ni ne l'appréhendent ni près, ni loin.

J'ai vu un gentilhomme de bonne maison, aveugle-né, au moins aveugle de tel âge qu'il ne sait que [*ce que*] c'est que de vue ; il entend si peu ce qui lui manque qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au voir, et les applique d'une mode toute sienne et particulière. On lui présentait un enfant duquel il était parrain ; l'ayant pris entre ses bras : « Mon Dieu ! dit-il, le bel enfant ! Qu'il le fait beau voir ! Qu'il a le visage gai ! » Il dira comme l'un d'entre nous : « Cette salle a une belle vue ; il fait clair, il fait beau soleil. » Il y a plus : car, parce que

ce sont nos exercices que la chasse, la paume, la butte [*tir au but*], et qu'il l'a entendu dire, il s'y affectionne et s'y embesogne, et croit y avoir la même part que nous y avons ; il s'y pique et s'y plaît, et ne les reçoit pourtant que par les oreilles. On lui crie que voilà un lièvre, quand on est en quelque belle esplanade où il puisse piquer [*éperonner*] ; et puis on lui dit encore que voilà un lièvre pris : le voilà aussi fier de sa prise, comme il entend dire aux autres qu'ils le sont. L'esteuf [*la balle*], il le prend à la main gauche et le pousse avec sa raquette ; de l'arquebuse, il en tire à l'aventure, et se paye de ce que ses gens lui disent qu'il est ou haut, ou côtié [*à côté*].

Que sait-on si le genre humain fait une sottise pareille à faute de quelque sens et que, par ce défaut, la plupart du visage des choses nous soit caché ? Que sait-on si les difficultés que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là, et si plusieurs effets des animaux qui excèdent notre capacité sont produits par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire [*qui nous ferait défaut*], et si certains d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen et entière que la nôtre ? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens ; nous y trouvons de la rougeur, de la polissure, de l'odeur et de la douceur ; outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'assécher ou restreindre, auxquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les propriétés que nous appelons occultes en plusieurs choses, comme a l'aimant d'attirer le fer, n'est-il pas vraisemblable qu'il y a des facultés sensitives, en nature, propres à les juger et à les apercevoir, et que le défaut de telles facultés nous apporte l'ignorance de la vraie essence de telles choses ? C'est à l'aventure quelque sens particulier qui découvre aux coqs l'heure du matin et de minuit, et les émeut à chanter ; qui apprend aux poules, avant tout usage et expérience, de craindre un épervier, et non une oie, ni un paon, plus grandes bêtes ; qui avertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eux, et à ne se défier du chien, s'armer contre le miaulement, voix quelque peu flatteuse, non contre l'aboyer, voix âpre et querelleuse ; aux frelons, aux fourmis et aux rats, de choisir toujours le meilleur fromage et la meilleure poire avant que d'y avoir tâté, et qui achemine le cerf, l'éléphant, le serpent à la connaissance de certaine herbe propre à leur guérison. Il n'y a sens qui n'ait une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infini de connaissance. Si nous avions à dire [*si nous faisait défaut*] l'intelligence des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporterait une confusion inimaginable à tout le reste de notre science. Car, outre ce qui est attaché au propre effet de chaque sens, combien d'arguments, de conséquences et de conclusions tirons-nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre ! Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produite originellement sans la vue, et discoure [*réfléchisse*] combien d'ignorance et de trouble lui apporterait un tel défaut, combien de ténèbres et d'aveuglement en notre âme : on verra par là combien nous importe à la connaissance de la vérité la privation d'un autre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une vérité par la consultation et concurrence de nos cinq sens ; mais à l'aventure fallait-il l'accord de huit ou de dix sens et leur contribution pour l'apercevoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et faiblesse de nos sens ; car, puisque toute connaissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou altèrent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumière qui par eux s'écoule en notre âme est obscurcie au passage, nous n'avons

plus que tenir. De cette extrême difficulté sont nées toutes ces fantaisies : que chaque sujet a en soi tout ce que nous y pensons trouver ; et celle des épicuriens, que le soleil n'est non plus grand que ce que notre vue le juge,

Toujours est-il que le volume qu'elle [la lune]
Nous présente en sa course
N'est pas inférieur à son volume réel ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 577)

que les apparences qui représentent un corps grand à celui qui en est voisin et plus petit à celui qui en est éloigné sont toutes deux vraies,

Nous ne convenons pas pour autant que les yeux se trompent...
N'impute donc pas à la vue les erreurs de l'esprit ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 379 et 387)

et résolument qu'il n'y a aucune tromperie aux sens ; qu'il faut passer à leur merci, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la différence et contradiction que nous y trouvons ; voire inventer tout autre mensonge et rêverie (ils en viennent jusque-là) plutôt que d'accuser les sens. Timagoras jurait que, pour presser ou biaiser son œil, il n'avait jamais aperçu doubler la lumière de la chandelle, et que cette semblance venait du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurdités, la plus absurde aux épicuriens est d'avouer la force et effet des sens.

À n'importe quel moment, ce que les sens perçoivent est vrai.
Et si la raison ne peut débrouiller ce qui, de loin, fait paraître rond
Un carré correctement perçu de près, mieux vaut, devant cette impuissance
À en déterminer la cause exacte, donner des explications erronées de ce phénomène
Que de nier l'évidence en s'attaquant à la première de nos certitudes,
Et de ruiner les bases mêmes sur lesquelles reposent notre vie et notre salut.
Car ce n'est pas seulement la raison qui s'écroulerait tout entière,
Mais la vie même qui serait anéantie si, n'osant pas nous fier à nos sens,
Nous ne cherchions plus à éviter les précipices, ni à fuir les dangers du même ordre.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 499)

Ce conseil désespéré et si peu philosophique ne représente autre chose sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison déraisonnable, folle et forcenée ; mais qu'encore vaut-il mieux que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout autre remède, tant fantastique soit-il, que d'avouer sa nécessaire bêtise : vérité si désavantageuse ! Il ne peut faire que les sens ne soient les souverains maîtres de sa connaissance, mais ils sont incertains et falsifiables à toutes circonstances. C'est là où il faut se battre à outrance, et, si les forces justes nous faillent, comme elles font, y employer l'opiniâtreté, la témérité, l'impudence.

Au cas que ce que disent les épicuriens soit vrai – à savoir que nous n'avons pas de science si les apparences des sens sont fausses –, et ce que disent les stoïciens, s'il est aussi vrai que les apparences des sens sont si fausses qu'elles ne nous peuvent produire aucune science, nous conclurons, aux dépens de ces deux grandes sectes dogmatistes, qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'opération des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il lui plaira tant les fautes et tromperies qu'ils nous font

sont ordinaires. Au retentir d'un vallon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derrière :

Visions lointaines de montagnes, au milieu des gouffres salés,
Qui se confondent jusqu'à ne former qu'une seule île...
De la poupe, on voit fuir collines et plaines, mais c'est nous qui les dépassons...
Notre cheval fougueux s'est arrêté et renâcle au milieu du fleuve ;
... il nous semble qu'une force, le poussant au travers du fleuve,
Entraîne avec violence, contre le courant, le corps de l'animal immobile.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 397, 389 et 420 [fragments])

À manier une balle d'arquebuse sous le second doigt, celui du milieu étant entrelacé par-dessus, il faut extrêmement se contraindre pour avouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en représente deux. Car que les sens soient maintes fois maîtres du discours [*raisonnement*], et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sait et juge être fausses, il se voit à tous coups. Je laisse à part celui de l'attouchement, qui a ses opérations plus voisines, plus vives et substantielles, qui renverse tant de fois, par l'effet de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles résolutions stoïques, et contraint de crier au ventre celui qui a établi en son âme ce dogme, avec toute résolution, que la colique, comme toute autre maladie et douleur, est chose indifférente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bonheur et félicité en lesquels le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mou que le son de nos tambourins et de nos trompettes n'échauffe ; ni si dur que la douceur de la musique n'éveille et ne chatouille ; ni âme si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d'ornements et ordre de nos cérémonies, et ouïr le son dévotieux de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux mêmes qui y entrent avec mépris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur [*saisissement*] qui les met en défiance de leur opinion.

Quant à moi, je ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantés d'une voix suffisante par une belle et jeune bouche.

Et Zénon avait raison de dire que la voix était la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous autres Français connaissons, m'avait imposé en me récitant des vers qu'il avait faits, qu'ils n'étaient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeux en feraient contraire jugement à mes oreilles, tant la prononciation a de crédit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa merci. Sur quoi Philoxène ne fut pas fâcheux, lequel, entendant un [*quelqu'un*] donner mauvais ton à quelque sienne composition, se prit à fouler aux pieds et casser de la brique [*tablette*] qui était à lui, disant : « Je romps ce qui est à toi, comme tu corromps ce qui est à moi. »

À quoi faire ceux mêmes qui se sont donné la mort d'une certaine résolution détournaient-ils la face pour ne voir le coup qu'ils se faisaient donner, et ceux qui, pour leur santé, désirent et commandent qu'on les incise et cautérise ne peuvent soutenir la vue des apprêts, outils et opération du chirurgien, attendu que la vue ne doit avoir aucune participation à cette douleur ? Cela, ne sont-ce pas propres exemples à vérifier l'autorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau savoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un laquais ; que cette rougeur est venue d'Espagne, et cette blancheur et polissure de la mer océane, encore faut-il que la vue nous force d'en trouver le sujet plus aimable et plus agréable, contre toute raison. Car en cela il n'y a rien du sien.

C'est la parure qui nous séduits ; l'or, les pierreries masquent les défauts ;
La jeune fille n'est qu'une infime part d'elle-même,
Et on a parfois du mal, sous tant d'atours, à trouver ce qu'on aime !
C'est sous une telle égide qu'un riche parti trompe nos yeux.
(Ovide, *Remèdes à l'amour*, I, 343)

Combien donnent à la force des sens les poètes, qui font Narcisse éperdu de l'amour de son ombre,

Il admire ce pour quoi on l'admire. À son insu, c'est lui qu'il désire ;
Célébrant et célébré, désirant et désiré,
Brûlant des feux qu'il allume ;
(Ovide, *Métamorphoses*, III, 424)

et l'entendement de Pygmalion, si troublé par l'impression de la vue de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour vive [*courtise en vivante*] !

Il la couvre de baisers, il s'imagine qu'elle les lui rend,
Il l'embrasse, l'étreint, croit sentir sous ses doigts la chair mollir,
Et craint, en la serrant, d'y laisser une empreinte livide.
(Ovide, *Métamorphoses*, X, 256)

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemés, qui soit suspendue au haut des tours Notre-Dame de Paris, il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe, et si [*pourtant*] ne se saurait garder (s'il n'a accoutumé le métier des recouvreurs) que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous assurer aux galeries [*balcons*] qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus : il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous le ferions si elle était à terre. J'ai souvent essayé [*éprouvé*] cela en nos montagnes de decà (et si [*pourtant*] suis de ceux qui ne s'effraient que médiocrement de telles choses) que je ne pouvais souffrir la vue de cette profondeur infinie sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses, encore qu'il s'en fallût bien ma longueur que je ne fusse du tout au bord, et n'eusse su choir si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remarquai aussi, quelque hauteur qu'il y eût, pourvu qu'en cette pente il s'y présentât un arbre ou bosse de rocher pour soutenir un peu la vue et la diviser, que cela nous allège et donne assurance, comme si c'était chose de quoi, à la chute, nous pussions recevoir secours ; mais que les précipices coupés [*abrupts*] et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoiement de tête – *si bien qu'on ne peut regarder en bas sans que les yeux et l'esprit soient pris de vertige* (Tite-Live, XLIV, 6) –, qui est une évidente imposture de la vue. Ce beau philosophe [*Démocrite*] se creva les yeux pour décharger l'âme de la débauche qu'elle en recevait, et pouvoir philosopher plus en liberté.

Mais, à ce compte, il se devait aussi faire étouper [*boucher*] les oreilles, que Théophraste dit être le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se devait priver enfin de tous les autres sens, c'est-à-dire de son être et de sa vie. Car ils ont tous cette puissance de commander notre discours et notre âme. *Il arrive souvent que l'esprit soit troublé par une allure, une gravité de ton, par des chants ; souvent même il suffit*

d'un souci, d'une crainte (Cicéron, *La Divination*, I, 37). Les médecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par certains sons et instruments jusqu'à la fureur. J'en ai vu qui ne pouvaient ouïr ronger un os sous leur table sans perdre patience ; et n'est guère homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer, comme, à ouïr mâcher près de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du nez empêché, plusieurs s'en émeuvent jusqu'à la colère et la haine. Ce flûteur protocole [*héraut porte-voix*] de Gracchus, qui amollissait, raidissait et contournait la voix de son maître lorsqu'il haranguait à Rome, à quoi servait-il, si les mouvement et qualité du son n'avaient force à émouvoir et altérer le jugement des auditeurs ? Vraiment il y a bien de quoi faire si grande fête de la fermeté de cette belle pièce, qui se laisse manier et changer au branle et accidents d'un si léger vent !

Cette même piperie que les sens apportent à notre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Notre âme parfois s'en revanche de même ; ils mentent et se trompent à l'envi. Ce que nous voyons et entendons agités de colère, nous ne l'entendons pas tel qu'il est,

On voit deux soleils et deux Thèbes
(Virgile, *Énéide*, IV, 470)

L'objet que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est,

Ainsi voyons-nous des femmes laides, difformes,
Faire les délices de bien des hommes et en être adorées,
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1155)

et plus laid celui que nous avons à contrecœur. À un homme ennuyé et affligé, la clarté du jour semble obscurcie et ténébreuse. Nos sens sont non seulement altérés, mais souvent hébétés du tout par les passions de l'âme. Combien de choses voyons-nous, que nous n'apercevons pas si nous avons notre esprit empêché ailleurs ?

Tu pourras observer que des objets même fort visibles
Peuvent, sans une tension du regard, sembler très éloignés
Dans l'espace et dans le temps.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 811)

Il semble que l'âme retire au-dedans et amuse les puissances des sens. Par ainsi, et le dedans et le dehors de l'homme sont pleins de faiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié notre vie à un songe ont eu de la raison à l'aventure plus qu'ils ne pensaient. Quand nous songeons, notre âme vit, agit, exerce toutes ses facultés, ni plus ni moins que quand elle veille ; mais si plus mollement et obscurément, non de tant, certes, que la différence y soit comme de la nuit à une clarté vive ; oui [*mais*] comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, ici elle sommeille plus et moins. Ce sont toujours ténèbres, et ténèbres cimmériennes[1].

Nous veillons dormant et, veillant, dormons. Je ne vois pas si clair dans le sommeil ; mais, quant au veiller, je ne le trouve jamais assez pur et sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur endort parfois les songes. Mais notre veiller

1. On disait qu'au pays des Cimériens (près de l'actuelle mer d'Azov) régnaient des ténèbres épaisses et éternelles.

n'est jamais si éveillé qu'il purge et dissipe bien à point les rêveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes.

Notre raison et notre âme, recevant les fantaisies et opinions qui leur naissent en dormant, et autorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elles font celles du jour, pourquoi ne mettons-nous en doute si notre penser, notre agir ne sont pas un autre songer, et notre veiller quelque espèce de dormir ?

Si les sens sont nos premiers juges, ce ne sont pas les nôtres qu'il faut seuls appeler au conseil, car en cette faculté les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain que quelques-uns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme, d'autres la vue, d'autres le sentiment [*odorat*], d'autres l'attouchement ou le goût. Démocrite disait que les dieux et les bêtes avaient les facultés sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or, entre les effets de leurs sens et les nôtres, la différence est extrême. Notre salive nettoie et assèche nos plaies, elle tue le serpent :

Car les effets et les goûts sont si variés que le même aliment,
Nourriture pour les uns, est poison violent pour les autres.
Le serpent en est un exemple. Atteint par la salive humaine,
Il se déchire et meurt de ses propres morsures.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, Iv, 633)

Quelle qualité donnerons-nous à la salive ? Ou selon nous, ou selon le serpent ? Par quel des deux sens vérifierons-nous sa véritable essence que nous cherchons ? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lièvres marins qui nous sont poison, et nous à eux, de manière que du seul attouchement nous les tuons : qui sera véritablement poison, ou l'homme ou le poisson ? À qui en croirons-nous, ou au poisson de l'homme ou à l'homme du poisson ? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf ; quelque autre le bœuf qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en vérité et en nature, pestilente qualité ? Ceux qui ont la jaunisse, ils voient toutes choses jaunâtres et plus pâles que nous :

La jaunisse fait voir tout en jaune
À ceux qui en sont atteints.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 330)

Ceux qui ont cette maladie que les médecins nomment hyposphragma [*ecchymose de l'œil*], qui est une suffusion de sang sous la peau, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les opérations de notre vue, que savons-nous si elles prédominent aux bêtes et leur sont ordinaires ? Car nous en voyons les unes qui ont les yeux jaunes comme nos malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglants de rougeur ; à celles-là il est vraisemblable que la couleur des objets paraît autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vrai ? Car il n'est pas dit que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul. La dureté, la blancheur, la profondeur et l'aigreur touchent le service et science des animaux, comme les nôtres. Nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs et étendus ; plusieurs bêtes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'aventure la véritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux lui donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par-dessous, les choses nous semblent doubles.

Doubles la lumière des chandelles et leurs fleurs de flamme,
Doubles les visages et doubles les corps.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 451)

Si nous avons les oreilles empêchées de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son autre que nous ne faisons ordinairement ; les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'entendent par conséquent pas ce que nous entendons et reçoivent le son autre. Nous voyons aux fêtes et aux théâtres que, opposant à la lumière des flambeaux une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous apparaît ou vert, ou jaune, ou violet,

Ainsi ces voiles jaune safran, rouge orangé, vert argent,
Que l'on tend dans les théâtres et qui flottent, ondoyant au vent,
Le long des mâts et des traverses : tout ce qu'ils recouvrent,
Gradins du public, décor de la scène, sénateurs,
Femmes de la noblesse et statues des dieux,
Se colore alors de leurs reflets changeants,
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 73)

il est vraisemblable que les yeux des animaux, que nous voyons être de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de même leurs yeux.

Pour le jugement de l'action des sens, il faudrait donc que nous en fussions premièrement d'accord avec les bêtes, secondement entre nous-mêmes. Ce que nous ne sommes aucunement ; et entrons en débat tous les coups de ce que l'un entend, voit ou goûte quelque chose autrement qu'un autre ; et débattons, autant que d'autre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Autrement entend et voit, par la règle ordinaire de nature, et autrement goûte un enfant qu'un homme de trente ans, et celui-ci autrement qu'un sexagénaire. Les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux autres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses autres et autres, selon que nous sommes et qu'il nous semble. Or notre sembler étant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dit que nous pouvons avouer que la neige nous apparaît blanche, mais que d'établir si de son essence elle est telle et à la vérité, nous ne nous en saurions répondre : et, ce commencement ébranlé, toute la science du monde s'en va nécessairement à vau-l'eau. Quoi, que nos sens mêmes s'entr'empêchent l'un l'autre ? Une peinture semble élevée [*en relief*] à la vue, au maniement elle semble plate ; dirons-nous que le musc soit agréable ou non, qui réjouit notre sentiment [*odorat*] et offense notre goût ? Il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps qui en blessent une autre ; le miel est plaisant au goût, mal plaisant à la vue. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle, en devise [*héraldique*], « pennes sans fin », il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur et qui se sache défendre de cette piperie, que d'un côté elles n'aillent en élargissant, et s'épointant et étrécissant par l'autre, même quand on les roule autour du doigt ; toutefois, au maniement, elles vous semblent équables [*égales*] en largeur et partout pareilles.

Ces personnes qui, pour aider leur volupté, se servaient anciennement de miroirs propres à grossir et agrandir l'objet qu'ils représentent, afin que les membres qu'ils avaient à embesogner leur plussent davantage par cet accroissement oculaire, auquel des deux sens donnaient-ils gagné ? Ou à la vue, qui leur représentait ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement, qui les leur présentait petits et dédaignables ?

Sont-ce nos sens qui prêtent au sujet ces diverses conditions, et que les sujets n'en aient pourtant qu'une ? Comme nous voyons du pain que nous mangeons :

ce n'est que pain mais notre usage en fait des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles :

Comme la nourriture, en alimentant les membres, les organes,
Se distribue et meurt, donnant naissance à une autre substance.
(Lucrèce *La Nature des choses*, III, 703)

L'humeur que suce la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille et fruit ; et l'air n'étant qu'un, il se fait, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de même de diverses qualités ces sujets, ou s'ils les ont telles ? Et sur ce doute, que pouvons-nous résoudre de leur véritable essence ? Davantage, puisque les accidents des maladies, de la rêverie ou du sommeil nous font paraître les choses autres qu'elles ne paraissent aux sains, aux sages et à ceux qui veillent, n'est-il pas vraisemblable que notre assiette droite et nos humeurs naturelles ont aussi de quoi donner un être aux choses se rapportant à leur condition, et les accommoder à soi, comme font les humeurs déréglées ? Et notre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? Pourquoi n'a le tempéré quelque forme des objets relative à soi, comme l'intempéré, et ne leur imprimera-t-il pareillement son caractère ?

Le dégoûté charge la fadeur au vin ; le sain, la saveur ; l'altéré, la friandise.

Or, notre état accommodant les choses à soi et les transformant selon soi, nous ne savons plus quelles sont les choses en vérité ; car rien ne vient à nous que falsifié et altéré par nos sens. Où le compas, l'équerre et la règle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bâtiments qui se dressent à leur mesure sont aussi nécessairement manques et défaillants. L'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Enfin, si, dans une construction, la règle est faussée dès le début,
Si l'équerre, trompeusement, s'écarte de la verticale,
Si le niveau s'incline, si peu que ce soit, d'un côté ou de l'autre,
Nécessairement tout l'édifice mentira : bancal, de travers,
Penchant dangereusement en avant, en arrière, grinçant de partout ;
Déjà, il semble vouloir s'abattre. Et il s'abat en effet, par pans,
Trahi par la fausseté des premiers calculs.
Eh bien, toi, ton appréciation des faits, elle peut être tout aussi viciée
Si elle s'appuie sur des sens trompeurs.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 513)

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces différences ? Comme nous disons, aux débats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ni à l'autre parti, exempt de choix et d'affection – ce qui ne se peut parmi les chrétiens –, il advient de même en ceci ; car, s'il est vieux, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, étant lui-même partie en ce débat ; s'il est jeune de même ; sain de même ; de même malade, dormant et veillant. Il nous faudrait quelqu'un exempt de toutes ces qualités, afin que, sans préoccupations de jugement, il jugeât de ces propositions comme à lui indifférentes ; et à ce compte il nous faudrait un juge qui ne fût pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des sujets, il nous faudrait un instrument judicatoire ; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration ; pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet [*réduits à un cercle vicieux*]. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute,

étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison ; aucune raison ne s'établira sans une autre raison : nous voilà à reculons jusqu'à l'infini. Notre fantaisie ne s'applique pas aux choses étrangères, mais elle est conçue par l'entremise des sens ; et les sens ne comprennent pas le sujet étranger, mais seulement leurs propres passions ; et, par ainsi, la fantaisie et apparence ne sont pas du sujet, mais seulement de la passion et souffrance du sens, laquelle passion et sujet sont choses diverses ; par quoi qui juge par les apparences juge par chose autre que le sujet. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'âme la qualité des sujets étrangers par ressemblance, comment se peuvent l'âme et l'entendement assurer de cette ressemblance, n'ayant de soi nul commerce avec les sujets étrangers ? Tout ainsi comme qui ne connaît pas Socrate, voyant son portrait, ne peut dire qu'il lui ressemble. Or qui voudrait toutefois juger par les apparences, si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empêchent par leurs contrariétés et discrépances [*discordances*], comme nous voyons par expérience ; sera-ce que certaines apparences choisies règlent les autres ? Il faudra vérifier celle choisie par une autre choisie, la seconde par la troisième ; et, par ainsi, ce ne sera jamais fait.

Finalement, il n'y a aucune constante existence, ni de notre être, ni de celui des objets. Et nous, et notre jugement, et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse. Ainsi il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle.

Nous n'avons aucune communication à l'être, parce que toute humaine nature est toujours au milieu entre le naître et le mourir, ne donnant de soi qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et débile opinion. Et si, de fortune, vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être, ce sera ni plus ni moins que qui voudrait empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il voulait tenir et empoigner. Ainsi, étant toutes choses sujettes à passer d'un changement en autre, la raison, y cherchant une réelle subsistance, se trouve déçue, ne pouvant rien appréhender de subsistant et permanent parce que tout ou vient en être et n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit né. Platon disait que les corps n'avaient jamais existence, oui [*mais*] bien naissance, estimant qu'Homère eût fait l'océan père des dieux, et Thétis la mère, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion [*flux*], muance et variation perpétuelle : opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dit, sauf le seul Parménide, qui refusait mouvement aux choses, de la force duquel il fait grand cas ; Pythagore, que toute matière est coulante et labile [*glissante*] ; les stoïciens, qu'il n'y a point de temps présent, et que ce que nous appelons présent n'est que la jointure et assemblage du futur et du passé ; Héraclite, que jamais homme n'était deux fois entré en même rivière ; Épicharme, que celui qui a depuis longtemps emprunté de l'argent ne le doit pas maintenant ; et que celui qui cette nuit a été convié à venir ce matin dîner vient aujourd'hui non convié, attendu que ce ne sont plus eux : ils sont devenus autres ; et qu'il ne se pouvait trouver une substance mortelle deux fois en même état, car, par soudaineté et légèreté de changement, tantôt elle dissipe, tantôt elle rassemble ; elle vient et puis s'en va. De façon que ce qui commence à naître ne parvient jamais jusqu'à perfection d'être, pour autant que ce naître n'achève jamais, et jamais n'arrête comme étant à bout, mais, depuis la semence, va toujours se changeant et muant d'un à autre. Comme de semence humaine se fait premièrement dans le ventre de la mère un fruit sans forme, puis un enfant formé, puis, étant hors du ventre, un enfant de mamelle ; après il

devient garçon ; puis conséquemment un jouvenceau ; après un homme fait ; puis un homme d'âge ; à la fin décrépité vieillard. De manière que l'âge et génération subséquente va toujours défaisant et gâtant la précédente :

> *Oui, le temps modifie la nature du monde ;*
> *Tout quitte son premier état pour un autre, inévitablement ;*
> *Rien ne reste identique. Tout passe, tout change,*
> *Tout se transforme. Telle est la loi de la nature.*
> (Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 828)

Et puis nous autres, sottement, craignons une espèce de mort là où nous en avons déjà passé et en passons tant d'autres. Car non seulement, comme disait Héraclite, la mort du feu est génération de l'air et la mort de l'air génération de l'eau, mais encore plus manifestement le pouvons-nous voir en nous-mêmes : la fleur d'âge se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'âge d'homme fait, l'enfance en la jeunesse, et le premier âge meurt en l'enfance, et le jour d'hier meurt en celui du jourd'hui, et le jourd'hui mourra en celui de demain ; et n'y a rien qui demeure ni qui soit toujours un. Car, qu'il soit ainsi, si nous demeurons toujours mêmes et uns, comment est-ce que nous nous réjouissons maintenant d'une chose et maintenant d'une autre ? Comment est-ce que nous aimons choses contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blâmons ? Comment avons-nous différentes affections, ne retenant plus le même sentiment en la même pensée ? Car il n'est pas vraisemblable que, sans mutation, nous prenions autres passions [*impressions*] ; et ce qui souffre mutation ne demeure pas un même, et, s'il n'est pas un même, il n'est donc pas aussi. Mais, avec l'être tout un, change aussi l'être simplement, devenant toujours autre d'un autre. Et par conséquent se trompent et mentent les sens de nature, prenant ce qui apparaît pour ce qui est, à faute de bien savoir que [*ce que*] c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est véritablement ? Ce qui est éternel, c'est-à-dire qui n'a jamais eu de naissance ni n'aura jamais fin ; à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluante toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente ; à qui appartiennent ces mots : « avant » et « après », et « a été » ou « sera », lesquels tout de prime face montrent évidemment que ce n'est pas chose qui soit ; car ce serait grande sottise et fausseté toute apparente de dire que cela soit qui n'est pas encore en être, ou qui déjà a cessé d'être. Et quant à ces mots : « présent », « instant », « maintenant », par lesquels il semble que principalement nous soutenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le découvrant le détruit tout sur-le-champ : car elle le fend incontinent et le part [*partage*] en futur et en passé, comme le voulant voir nécessairement départi en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée comme au temps qui la mesure. Car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant ; mais y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen de quoi ce serait péché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, qu'il fut ou qu'il sera. Car ces termes-là sont déclinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peut durer, ni demeurer en être. Par quoi il faut conclure que Dieu seul est, non point selon certaine mesure du temps, mais selon une éternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ni sujette à aucune déclinaison ; devant lequel rien n'est, ni ne sera après, ni plus nouveau ou plus récent, mais un réellement étant qui, par un seul maintenant, emplit le toujours ; et n'y a rien qui véritablement soit que

lui seul, sans qu'on puisse dire : Il a été, ou : Il sera ; sans commencement et sans fin.

À cette conclusion si religieuse d'un homme païen, je veux joindre seulement ce mot d'un témoin de même condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours qui me fournirait de matière sans fin : *Ô la vile chose*, dit-il, *et abjecte que l'homme s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité !* (Sénèque, *Questions naturelles*, préface au livre I). Voilà un bon mot et un utile désir, mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que de l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux. Ni que l'homme se monte au-dessus de soi et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ni saisir que de ses prises. Il s'élèvera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par les moyens purement célestes.

C'est à notre foi chrétienne, non à sa vertu stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose.

CHAPITRE 13

De juger de la mort d'autrui

Quand nous jugeons de l'assurance d'autrui en la mort, qui est sans doute la plus remarquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose : que malaisément on croit être arrivé à ce point. Peu de gens meurent résolus que ce soit leur heure dernière, et n'est endroit où la piperie de l'espérance nous amuse plus. Elle ne cesse de corner aux oreilles : « D'autres ont bien été plus malades sans mourir ; l'affaire n'est pas si désespérée qu'on pense ; et, au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. » Et advient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous. Il semble que l'université [*universalité*] des choses souffre quelque peu de notre anéantissement, et qu'elle soit compassionnée à notre état. D'autant que notre vue altérée se représente les choses de même ; et nous est avis qu'elles lui faillent à mesure qu'elle leur faut : comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel et la terre vont même branle, et en même temps qu'eux,

Nous nous éloignons du port, et les terres et les villes s'éloignent.
(Virgile, *Énéide*, III, 72)

Qui vit jamais vieillesse qui ne louât le temps passé et ne blâmât le présent, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misère et de son chagrin ?

Désormais, hochant la tête, le vieux laboureur soupire
Et, quand il compare le temps présent au temp passé,
Bien souvent il envie l'heureux sort de son père.
Grommelant que les hommes, autrefois, étaient pieux.
(Lucrèce, *La Nature des dieux*, II, 1164)

Nous entraînons tout avec nous.

D'où il s'ensuit que nous estimons grande chose notre mort, et qui ne passe pas si aisément, ni sans solennelle consultation des astres, *tant de dieux qui s'agitent autour d'un seul homme* (Sénèque, *Déclamations*, I, 4). Et le pensons d'autant plus que plus nous nous prisons. Comment ? tant de science se perdrait-elle avec tant de dommage, sans particulier souci des destinées ? Une âme si rare et exemplaire ne coûte-t-elle non plus à tuer qu'une âme populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dépendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se déplace-t-elle comme celle qui tient à son simple nœud ?

Nul de nous ne pense assez n'être qu'un.

De là viennent ces mots de César à son pilote, plus enflés que la mer qui le menaçait :

Si le ciel te fait craindre de gagner l'Italie, tourne-toi vers moi ;
Tu as une seule bonne raison d'avoir peur : tu ignores qui tu transportes.
Fonce dans la tempête, aie confiance en moi !
(Lucain, *La Pharsale*, V, 578)

Et ceux-ci :

> *alors César pense que les périls sont dignes de sa destinée :*
> *« Il faut, dit-il, que les dieux se donnent tant de mal pour m'abattre,*
> *Et lancent une mer aussi furieuse contre le frêle esquif où je suis ! »*
> (Lucain, *La Pharsale*, V, 653)

Et cette rêverie publique, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le deuil de sa mort :

> *Lui aussi, endeuillé par la mort de César,*
> *Couvrit son front brillant d'un sombre voile.*
> (Virgile, *Géorgiques*, I, 466)

et mille semblables, de quoi le monde se laisse si aisément piper, estimant que nos intérêts altèrent le ciel, et que son infinité se formalise de nos menues distinctions : *Entre le ciel et nous, il n'y a pas une si grande alliance qu'à notre mort la lumière des astres doive mourir aussi* (Pline, *Histoire naturelle*, II, 8).

Or, de juger la résolution et la constance en celui qui ne croit pas encore certainement être au danger, quoiqu'il y soit, ce n'est pas raison ; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette démarche, s'il ne s'y était mis justement pour cet effet. Il advient à la plupart de raidir leur contenance et leurs paroles pour en acquérir réputation, qu'ils espèrent encore jouir vivant. D'autant que j'en ai vu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur dessein. Et de ceux mêmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir si c'est une mort soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce cruel empereur romain [*Caligula*] disait de ses prisonniers qu'il leur voulait faire sentir la mort, et si quelqu'un se défaisait en prison : « Celui-là m'est échappé », disait-il. Il voulait étendre la mort, et la faire sentir par les tourments :

> *Nous l'avons vu, ce corps, tout couvert de plaies,*
> *Mais qui n'avait pas reçu encore le coup fatal :*
> *Suivant une coutume d'une atroce cruauté,*
> *On prenait soin de son reste de vie*
> (Lucain, *La Pharsale*, II, 178)

De vrai, ce n'est pas si grande chose d'établir, tout sain et tout rassis, de se tuer ; il est bien aisé de faire le mauvais avant que de venir aux prises : de manière que le plus efféminé homme du monde, Héliogabale, parmi ses plus lâches voluptés, desseignait [*projetait*] bien de se faire mourir délicatement où l'occasion l'en forcerait ; et, afin que sa mort ne démentît point le reste de sa vie, avait fait bâtir exprès une tour somptueuse, le bas et le devant de laquelle étaient planchés d'ais [*recouverts de planches*] enrichis d'or et de pierreries pour se précipiter ; et aussi fait faire des cordes d'or et de soie cramoisie pour s'étrangler ; et battre une épée d'or pour s'enferrer ; et gardait du venin dans des vaisseaux [*récipients*] d'émeraude et de topaze pour s'empoisonner, selon que l'envie lui prendrait de choisir de toutes ces façons de mourir :

> *Intrépide et vaillant par nécessité.*
> (Lucain, *La Pharsale*, IV, 798)

Toutefois, quant à celui-ci, la mollesse de ses apprêts rend plus vraisemblable que le nez lui eût saigné qui l'en eût mis au propre [*à même de se tuer*]. Mais de

ceux mêmes qui, plus vigoureux, se sont résolus à l'exécution, il faut voir (dis-je) si ç'a été d'un coup qui ôtât le loisir d'en sentir l'effet : car c'est à deviner, à voir écouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se mêlant à celui de l'âme, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y fût trouvée et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de César, Lucius Domitius, pris en la Prusse [*le Brutium, les Abruzzes*], s'étant empoisonné, s'en repentit après. Il est advenu de notre temps que tel, résolu de mourir et de son premier essai n'ayant donné assez avant, la démangeaison de la chair lui repoussant le bras, se reblessa bien fort à deux ou trois fois après, mais ne put jamais gagner sur lui d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisait le procès à Plantius Sylvanus, Urgulania, sa mère-grand, lui envoya un poignard, duquel, n'ayant pu venir à bout de se tuer, il se fit couper les veines à [*par*] ses gens. Albucilla, du temps de Tibère, s'étant pour se tuer frappée trop mollement, donna encore à ses parties [*adversaires*] moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode. Autant en fit le capitaine Démosthène après sa route [*déroute*] en la Sicile. Et C. Fimbria, s'étant frappé trop faiblement, impétra [*obtint*] de son valet de l'achever. Au rebours, Ostorius, lequel, ne se pouvant servir de son bras, dédaigna d'employer celui de son serviteur à autre chose qu'à tenir le poignard droit et ferme, et, se donnant le branle, porta lui-même sa gorge à l'encontre, et la transperça. C'est une viande, à la vérité, qu'il faut engloutir sans mâcher, qui n'a le gosier ferré à glace ; et pourtant [*c'est pourquoi*] l'empereur Adrien fit que son médecin marquât et circonscrît en son tétin justement l'endroit mortel où celui eût à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voilà pourquoi César, quand on lui demandait quelle mort il trouvait la plus souhaitable : « La moins préméditée, répondit-il, et la plus courte. »

Si César l'a osé dire, ce ne m'est plus lâcheté de le croire.

Une mort courte, dit Pline, est le souverain heur de la vie humaine. Il leur fâche de le reconnaître. Nul ne se peut dire être résolu à la mort qui craint à la marchander, qui ne peut la soutenir les yeux ouverts. Ceux qu'on voit aux supplices courir à leur fin, et hâter l'exécution et la presser, ils ne le font pas de résolution : ils se veulent ôter le temps de la considérer. L'être mort ne les fâche pas, mais oui bien le mourir,

Je n'ai pas envie de mourir, mais être mort m'est indifférent.
(Cicéron, *Tusculanes*, I, 8)

C'est un degré de fermeté auquel j'ai expérimenté que je pourrais arriver, ainsi que ceux qui se jettent dans les dangers comme dans la mer, à yeux clos.

Il n'y a rien, selon moi, plus illustre en la vie de Socrate que d'avoir eu trente jours entiers à ruminer le décret de sa mort ; de l'avoir digérée tout ce temps-là d'une très certaine espérance, sans émoi, sans altération, et d'un train d'actions et de paroles ravalé plutôt, et anonchali, que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation.

Ce Pomponius Atticus à qui Cicéron écrit, étant malade, fit appeler Agrippa son gendre et deux ou trois autres de ses amis, et leur dit qu'ayant essayé [*éprouvé*] qu'il ne gagnait rien à se vouloir guérir, et que tout ce qu'il faisait pour allonger sa vie allongeait aussi et augmentait sa douleur, il était délibéré de mettre fin à l'une et à l'autre, les priant de trouver bonne sa délibération et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en détourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voilà sa maladie guérie par accident : ce remède qu'il avait employé

pour se défaire le remet en santé. Les médecins et ses amis, faisant fête d'un si heureux événement et s'en réjouissant avec lui, se trouvèrent bien trompés ; car il ne leur fut possible pour cela de lui faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi lui fallait-il un jour franchir ce pas, et qu'en étant si avant il se voulait ôter la peine de recommencer une autre fois. Celui-ci, ayant reconnu la mort tout à loisir, non seulement ne se décourage pas au joindre, mais il s'y acharne ; car, étant satisfait en ce pour quoi il était entré en combat, il se pique par braverie d'en voir la fin. C'est bien loin au-delà de ne craindre point la mort que de la vouloir tâter et savourer.

L'histoire du philosophe Cléanthe est fort pareille. Les gencives lui étaient enflées et pourries ; les médecins lui conseillèrent d'user d'une grande abstinence. Ayant jeûné deux jours, il est si bien amendé qu'ils lui déclarent sa guérison et permettent de retourner à son train de vivre accoutumé. Lui, au rebours, goûtant déjà quelque douceur en cette défaillance, entreprend de ne se retirer plus arrière et franchit le pas qu'il avait si fort avancé.

Tullius Marcellinus, jeune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinée pour se défaire d'une maladie qui le gourmandait plus qu'il ne voulait souffrir, quoique les médecins lui en promissent guérison certaine, sinon si soudaine, appela ses amis pour en délibérer. Les uns, dit Sénèque, lui donnaient le conseil que par lâcheté ils eussent pris pour eux-mêmes ; les autres, par flatterie, celui qu'ils pensaient lui devoir être plus agréable. Mais un stoïcien lui dit ainsi : « Ne te travaille pas, Marcellinus, comme si tu délibérais de chose d'importance : ce n'est pas grand-chose que vivre ; tes valets et les bêtes vivent ; mais c'est grand-chose de mourir honnêtement, sagement et constamment. Songe combien il y a que tu fais même chose : manger, boire, dormir, boire, dormir et manger. Nous rouons [*tournons*] sans cesse en ce cercle ; non seulement les mauvais accidents et insupportables, mais la satiété même de vivre donnent envie de la mort. » Marcellinus n'avait besoin d'homme qui le conseillât, mais d'homme qui le secourût. Les serviteurs craignaient de s'en mêler, mais ce philosophe leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnés lors seulement qu'il est en doute si la mort du maître a été volontaire ; autrement, qu'il serait d'aussi mauvais exemple de l'empêcher que de le tuer, d'autant que

Sauver un homme contre son gré, c'est le tuer.
(Horace, *Art poétique*, 467)

Après il avertit Marcellinus qu'il ne serait pas messéant, comme le dessert des tables se donne aux assistants nos repas faits, aussi, la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont été les ministres.

Or était Marcellinus de courage franc et libéral : il fit départir [*partager*] quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoin de fer ni de sang ; il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'enfuir ; non d'échapper à la mort, mais de l'essayer. Et, pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisième jour après, s'étant fait arroser d'eau tiède, il défaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disait. De vrai, ceux qui ont eu ces défaillances de cœur qui prennent par faiblesse disent n'y sentir aucune douleur, voire plutôt quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos.

Voilà des morts étudiées et digérées.

Mais, afin que le seul Caton pût fournir à tout exemple de vertu, il semble

que son bon destin lui fit avoir mal en la main de quoi il se donna le coup, pour qu'il eût loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforçant le courage au danger au lieu de l'amollir. Et si c'eût été à moi à le représenter en sa plus superbe assiette, c'eût été déchirant tout ensanglanté ses entrailles, plutôt que l'épée au poing, comme firent les statuaires de son temps. Car ce second meurtre fut bien plus furieux que le premier.

CHAPITRE 14

Comme notre esprit s'empêche soi-même

C'est une plaisante imagination de concevoir un esprit balancé justement entre deux pareilles envies. Car il est indubitable qu'il ne prendra jamais parti, d'autant que l'application et le choix portent inégalité de prix ; et qui nous logerait entre la bouteille et le jambon avec égal appétit de boire et de manger, il n'y aurait sans doute remède que de mourir de soif et de faim. Pour pourvoir à cet inconvénient, les stoïciens, quand on leur demande d'où vient en notre âme l'élection de deux choses indifférentes, et qui fait que, d'un grand nombre d'écus, nous en prenions plutôt l'un que l'autre, étant tous pareils, et n'y ayant aucune raison qui nous incline à la préférence, répondent que ce mouvement de l'âme est extraordinaire et déréglé, venant en nous d'une impulsion étrangère, accidentelle et fortuite. Il se pourrait dire, ce me semble, plutôt qu'aucune chose ne se présente à nous où il n'y ait quelque différence, pour légère qu'elle soit, et que, ou à la vue ou à l'attouchement, il y a toujours quelque plus qui nous attire, quoique ce soit imperceptiblement. Pareillement qui présupposera une ficelle également forte partout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe ; car par où voulez-vous que la faussée [*rupture*] commence ? Et de rompre partout ensemble il n'est pas en nature. Qui joindrait encore à ceci les propositions géométriques qui concluent par la certitude de leurs démonstrations le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonférence, et qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre et ne se pouvant jamais joindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effet sont si opposites, en tirerait à l'aventure quelque argument pour secourir ce mot hardi de Pline : *qu'il n'est rien certain que l'incertitude, et rien plus misérable et plus fier que l'homme* (Pline, *Histoire naturelle*, II, 7, traduit par Montaigne – c'est une des sentences de sa bibliothèque).

CHAPITRE 15

Que notre désir s'accroît par la malaisance

Il n'y a raison qui n'en ait une contraire, dit le plus sage parti des philosophes[1]. Je remâchais tantôt ce beau mot qu'un ancien allègue pour le mépris de la vie : « Nul bien nous peut apporter plaisir, si ce n'est celui à la perte duquel nous sommes préparés. » *Qu'on ait perdu quelque chose ou qu'on craigne de le perdre, on éprouve le même chagrin* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXVIII) – voulant gagner par là que la fruition [*jouissance*] de la vie ne nous peut être vraiment plaisante si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourrait toutefois dire, au rebours, que nous serrons et embrassons ce bien d'autant plus étroit et avec plus d'affection que nous le voyons nous être moins sûr et craignons qu'il nous soit ôté. Car il se sent évidemment, comme le feu se pique à l'assistance du froid, que notre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

Si Danaé n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain,
Jamais Danaé n'aurait été faite mère par Jupiter.
(Ovide, *Amours*, II, 19, 27)

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à notre goût que la satiété qui vient de l'aisance, ni rien qui l'aiguise tant que la rareté et difficulté. *En tout, le plaisir croît en raison du danger qui devrait nous en écarter* (Sénèque, *Les Bienfaits*, VII, 9).

Dis non, Gala ! Car on est vite repu, en amour,
Si aux joies on ne mêle pas un peu de tourments.
(Martial, *Épigrammes*, IV, 37)

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariés de Lacédémone ne se pourraient pratiquer qu'à la dérobée, et que ce serait pareille honte de les rencontrer couchés ensemble qu'avec d'autres. La difficulté des assignations, le danger des surprises, la honte du lendemain,

Et la langueur, et le silence,
Et les soupirs exhalés du fond de la poitrine.
(Horace, *Épodes*, XI, 9)

c'est ce qui donne pointe à la sauce. Combien de jeux très lascivement plaisants naissent de l'honnête et vergogneuse manière de parler des ouvrages de l'amour ! La volupté même cherche à s'irriter par la douleur. Elle est bien plus sucrée quand elle cuit et quand elle écorche. La courtisane Flora disait n'avoir jamais couché avec Pompée qu'elle ne lui eût fait porter les marques de ses morsures :

Car ce corps tant convoité, ils le pressent étroitement jusqu'à le faire crier :
Leurs dents impriment leurs marques sur les lèvres adorables,

1. Les pyrrhoniens. Il s'agit là encore d'une sentence gravée sur une solive de la bibliothèque de Montaigne (Sextus Empiricus, *Hypotyposes*, I, 6 et 27).

Les meurtrissent de baisers. Indices d'un plaisir qui n'est pas plaisir pur,
Des pulsions obscures les éperonnent, les incitant à blesser le corps,
Quel qu'il soit, qui a fait se lever en eux les germes de cette rage.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1079)

il en va ainsi partout ; la difficulté donne prix aux choses.

Ceux de la Marche d'Ancône font plus volontiers leurs vœux à Saint-Jacques [*de Compostelle*], et ceux de Galice à Notre-Dame de Lorette ; on fait à Liège grande fête des bains de Lucques, et en la Toscane de ceux de Spa ; il ne se voit guère de Romains en l'école de l'escrime, à Rome, qui est pleine de Français. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, dégoûté de sa femme tant qu'elle fut sienne, et la désira quand elle fut à un autre.

J'ai chassé au haras un vieux cheval duquel, à la senteur des juments, on ne pouvait venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les étrangères, et la première qui passe le long de son pâtis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses comme avant.

Notre appétit méprise et outrepasse ce qui lui est en main pour courir après ce qu'il n'a pas :

Il dédaigne ce qu'il a sous la main, et court après ce qui lui échappe.
(Horace, *Satires*, I, 2, 108)

Nous défendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

si tu ne fais pas garder ta belle,
Elle cessera bientôt d'être à moi.
(Ovide, *Amours*, II, 19, 47)

Nous l'abandonner tout à fait, c'est nous en engendrer mépris. La faute [*manque*] et l'abondance retombent en même inconvénient,

Tu te plains d'avoir trop, moi de n'avoir pas assez.
(Térence, *Phormion*, I, 3, 10)

Le désir et la jouissance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maîtresses est ennuyeuse, mais l'aisance et la facilité le sont, à dire vérité, encore plus : d'autant que le mécontentement et la colère naissent de l'estimation en quoi nous avons la chose désirée, aiguisent l'amour et le réchauffent ; mais la satiété engendre le dégoût : c'est une passion mousse, hébétée, lasse et endormie.

Si une femme veut régner longtemps sur son amant, qu'elle le dédaigne :
(Ovide, *Amours*, II, 19, 33)

soyez méprisants, amants :
Celle qui résistait hier, aujourd'hui se rendra.
(Properce, II, 16, 19)

Pourquoi inventa Poppée de masquer les beautés de son visage que pour les renchérir à ses amants ? Pourquoi a-t-on voilé jusqu'au-dessous des talons ces beautés que chacune désire montrer, que chacun désire voir ? Pourquoi couvrent-elles de tant d'empêchements les uns sur les autres les parties où logent principalement notre désir et le leur ? Et à quoi servent ces gros bastions [*vertugades*], de quoi les nôtres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer notre appétit et nous attirer à elles en nous éloignant ?

Elle s'enfuit vers les saules mais, d'abord, elle veut qu'on la voie.
(Virgile, *Bucoliques*, III, 65)

Parfois, à ma fougue, elle oppose la barrière de sa tunique.
(Properce, II, 15, 6)

À quoi sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance sévère, cette profession d'ignorance des choses qu'elles savent mieux que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroître le désir de vaincre, gourmander et fouler à notre appétit toute cette cérémonie et ces obstacles ? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore d'affoler et débaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de ranger à la merci de notre ardeur une gravité fière et magistrale : « C'est gloire, disent-ils, de triompher de la rigueur, de la modestie, de la chasteté et de la tempérance ; et qui déconseille aux dames ces parties-là, il les trahit et soi-même. » Il faut croire que le cœur leur frémit d'effroi, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent et s'accordent à notre importunité d'une force forcée. La beauté, toute-puissante qu'elle est, n'a pas de quoi se faire savourer sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens étrangers et d'autres arts pour se rendre agréable ; et si [*pourtant*], à la vérité, quoi qu'elle fasse, étant vénale et publique, elle demeure faible et languissante : tout ainsi que, même en la vertu, de deux effets pareils, nous tenons ce néanmoins celui-là le plus beau et plus digne auquel il y a plus d'empêchement et de hasard proposé.

C'est un effet de la Providence divine de permettre sa sainte Église être agitée, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour éveiller par ce contraste les âmes pies, et les ravoir de l'oisiveté et du sommeil où les avait plongées une si longue tranquillité. Si nous contre-pesons la perte que nous avons faite par le nombre de ceux qui se sont dévoyés au gain qui nous vient pour nous être remis en haleine, ressuscité notre zèle et nos forces à l'occasion de ce combat, je ne sais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages pour avoir ôté tout moyen de les dissoudre ; mais d'autant s'est dépris et relâché le nœud de la volonté et de l'affection, que celui de la contrainte s'est étréci. Et, au rebours, ce qui tint les mariages à Rome si longtemps en honneur et en sûreté fut la liberté de les rompre qui voudrait. Ils aimaient mieux leurs femmes d'autant qu'il les pouvaient perdre ; et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq ans et plus avant que nul s'en servît.

Ce qui est permis n'a pas de charme ;
Ce qui n'est pas permis enflamme les désirs.
(Ovide, *Amours*, II, 19, 3)

À ce propos se pourrait joindre l'opinion d'un ancien, que les supplices aiguisent les vices plutôt qu'ils ne les amortissent ; qu'ils n'engendrent point le soin de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seulement un soin de n'être surpris en faisant mal :

Le mal qu'on croyait avoir extirpé gagne un peu plus.
(Rutilius, *Itinéraire*, I, 397)

Je ne sais pas qu'elle soit vraie, mais ceci sais-je par expérience que jamais

police ne se trouva réformée par là. L'ordre et le règlement des mœurs dépendent de quelque autre moyen.

Les histoires grecques font mention des Argipéens, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans bâton à offenser ; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peut sauver il est en franchise, à cause de leur vertu et sainteté de vie, et n'est aucun si osé d'y toucher. On recourt à eux pour appointer [*régler*] les différends qui naissent entre les hommes d'ailleurs.

Il y a nation où la clôture des jardins et des champs qu'on veut conserver se fait d'un filet [*fil*] de coton, et se trouve bien plus sûre et plus ferme que nos fossés et nos haies.

Les serrures attirent les voleurs. Les cambrioleurs négligent les maisons ouvertes (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXVIII). À l'aventure sert entre autres moyens l'aisance à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles. La défense attire l'entreprise, et la défiance l'offense. J'ai affaibli le dessein des soldats, ôtant à leur exploit le hasard [*risque*] et toute matière de gloire militaire qui a accoutumé de leur servir de titre et d'excuse. Ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte. Je leur rends la conquête de ma maison lâche et traîtresse. Elle n'est close à personne qui y heurte. Il n'y a pour toute provision qu'un portier d'ancien usage et cérémonie, qui ne sert pas tant à défendre ma porte qu'à l'offrir plus décemment et gracieusement. Je n'ai ni garde, ni sentinelle que celle que les astres font pour moi.

Un gentilhomme a tort de faire montre d'être en défense s'il ne l'est parfaitement. Qui est ouvert d'un côté l'est partout. Nos pères ne pensèrent pas à bâtir des places frontières. Les moyens d'assaillir, je dis sans batterie et sans armée, et de surprendre nos maisons croissent tous les jours au-dessus des moyens de se garder. Les esprits s'aiguisent généralement de ce côté-là. L'invasion touche tous. La défense non, que les riches. La mienne était forte selon le temps qu'elle fut faite. Je n'y ai rien ajouté de ce côté-là, et craindrais que sa force se tournât contre moi-même ; joint qu'un temps paisible requerra qu'on les défortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner. Et est difficile de s'en assurer.

Car en matière de guerres intestines, votre valet peut être du parti que vous craignez. Et où la religion sert de prétexte, les parentés mêmes deviennent infiables, avec couverture de justice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques : elles s'y épuiseraient. Nous n'avons pas de quoi le faire sans notre ruine, ou, plus incommodément et injurieusement, sans celle du peuple. L'état de ma perte ne serait de guère pire. Au demeurant, vous y perdez-vous ? Vos amis mêmes s'amusent, plus qu'à vous plaindre, à accuser votre invigilance et improvidence [*imprévoyance*], et l'ignorance ou nonchalance aux offices de votre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perdues, où celle-ci dure, me fait soupçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles étaient gardées. Cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant. Toute garde porte visage de guerre. Qui se jettera, si Dieu veut, chez moi ; mais tant y a que je ne l'y appellerai pas. C'est la retraite à me reposer des guerres. J'essaie de soustraire ce coin à la tempête publique, comme je fais un autre coin en mon âme. Notre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis, pour moi, je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moi seul, que je sache, en France, de ma condition, ai fié purement au ciel la protection de la mienne. Et n'en ai jamais ôté ni cuiller d'argent ni titre. Je ne veux ni me craindre, ni me sauver à demi. Si une pleine reconnaissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusqu'au bout ; sinon, j'ai toujours assez duré pour rendre ma durée remarquable et enregistrable. Comment ? Il y a bien trente ans.

CHAPITRE 16

De la gloire

Il y a le nom et la chose ; le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ni de la substance, c'est une pièce étrangère jointe à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soi toute plénitude et le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter ni accroître au-dedans ; mais son nom se peut augmenter et accroître par la bénédiction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en lui, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la pièce hors de lui la plus voisine. Voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent ; et il n'est rien si éloigné de raison que de nous en mettre en quête pour nous : car, étant indigents et nécessiteux au-dedans, notre essence étant imparfaite et ayant continuellement besoin d'amélioration, c'est là à quoi nous nous devons travailler. Nous sommes tous creux et vides ; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir : il nous faut de la substance plus solide à nous réparer. Un homme affamé serait bien simple de chercher à se pourvoir plutôt d'un beau vêtement que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prières : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre* (Saint Luc, II, 14). Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu et telles parties essentielles ; les ornements externes se chercheront après que nous aurons pourvu aux choses nécessaires. La théologie traite amplement et plus pertinemment ce sujet, mais je n'y suis guère versé.

Chrysippe et Diogène ont été les premiers auteurs et les plus fermes du mépris de la gloire ; et entre toutes les voluptés, ils disaient qu'il n'y en avait point de plus dangereuse ni plus à fuir que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vrai, l'expérience nous en fait sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ni rien par où les méchants gagnent plus aisément crédit autour d'eux ; ni maquerellage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paître et entretenir de leurs louanges.

Le premier enchantement que les sirènes emploient à piper Ulysse, est de cette nature,

Deçà [ici] *vers nous, deçà, ô très louable Ulysse,*
Et le plus grand honneur dont la Grèce fleurisse.
(Vers d'Homère, *Odyssée*, XII, 184, traduits par Montaigne)

Ces philosophes-là disaient que toute la gloire du monde ne méritait pas qu'un homme d'entendement étendît seulement le doigt pour l'acquérir :

La gloire, si grande soit-elle, qu'est-ce, si ce n'est que de la gloire ?
(Juvénal, *Satires*, VII, 81)

je dis pour elle seule : car elle tire souvent à sa suite plusieurs commodités pour

lesquelles elle se peut rendre désirable. Elle nous acquiert de la bienveillance ; elle nous rend moins exposés aux injures et offenses d'autrui, et choses semblables.

C'était aussi des principaux dogmes d'Épicure ; car ce précepte de sa secte : « Cache ta vie », qui défend aux hommes de s'empêcher des charges et négociations publiques, présuppose aussi nécessairement qu'on méprise la gloire, qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en évidence. Celui qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soin que de nous, et qui ne veut pas que nous soyons connus d'autrui, il veut encore moins que nous en soyons honorés et glorifiés. Aussi conseille-t-il à Idoménée de ne régler aucunement ses actions par l'opinion ou réputation commune, si ce n'est pour éviter les autres incommodités accidentelles que le mépris des hommes lui pourrait apporter ;

Ces discours-là sont infiniment vrais, à mon avis, et raisonnables. Mais nous sommes, je ne sais comment, doubles en nous-mêmes, qui [*ce qui*] fait que, ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons défaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernières paroles d'Épicure, et qu'il dit en mourant : elles sont grandes et dignes d'un tel philosophe, mais si [*pourtant*] ont-elles quelque marque de la recommandation de son nom, et de cette humeur qu'il avait décriée par ses préceptes. Voici une lettre qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

Épicure à Hermachos,

Cependant que je passais l'heureux et celui-là même le dernier jour de ma vie, j'écrivais ceci, accompagné toutefois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peut rien être ajouté à sa grandeur. Mais elle était compensée par le plaisir qu'apportait à mon âme la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toi, comme requiert l'affection que tu as eue dès ton enfance envers moi et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Métrodore.

Voilà sa lettre. Et ce qui me fait interpréter que ce plaisir qu'il dit sentir en son âme, de ses inventions, regarde quelque peu la réputation qu'il en espérait acquérir après sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veut qu'Aminomachos et Thimocratès, ses héritiers, fournissent, pour la célébration de son jour natal, tous les mois de janvier, les frais qu'Hermachos ordonnerait, et aussi pour la dépense qui se ferait, le vingtième jour de chaque lune, au traitement des philosophes ses familiers qui s'assembleraient à l'honneur de la mémoire de lui et de Métrodore.

Carnéade a été chef de l'opinion contraire, et a maintenu que la gloire était pour elle-même désirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes [*descendants posthumes*] pour eux-mêmes, n'en ayant aucune connaissance ni jouissance. Cette opinion n'a pas failli d'être plus communément suivie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote lui donne le premier rang entre les biens externes : « Évite comme deux extrêmes vicieux l'immodération et à la rechercher et à la fuir. » Je crois que, si nous avions les livres que Cicéron avait écrits sur ce sujet, il nous en conterait de belles, car cet homme-là fut si forcené de cette passion que, s'il eût osé, il fût, ce crois-je, volontiers tombé en l'excès où tombèrent d'autres : que la vertu même n'était désirable que pour l'honneur qui se tenait toujours à sa suite,

La vertu cachée n'est pas loin
De l'oisiveté obscure.
(Horace, *Odes*, IV, 9, 29)

qui est une opinion si fausse que je suis dépit qu'elle ait jamais pu entrer en l'entendement d'homme qui eût cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela était vrai, il ne faudrait être vertueux qu'en public ; et les opérations de l'âme, où est le vrai siège de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en règle et en ordre, sinon autant qu'elles devraient venir à la connaissance d'autrui.

N'y va-t-il donc que de faillir finement et subtilement ? « Si tu sais, dit Carnéade, un serpent caché en ce lieu, auquel, sans y penser, se va asseoir celui de la mort duquel tu espères profit, tu fais méchamment si tu ne l'en avertis ; et d'autant plus que ton action ne doit être connue que de toi. »

Si nous ne prenons de nous-mêmes la loi de bien faire, si l'impunité nous est justice, à combien de sortes de méchancetés avons-nous tous les jours à nous abandonner ! Ce que S. Péducéus fit, de rendre fidèlement ce que C. Plotius avait commis à sa seule science de ses richesses, et ce que j'en ai fait souvent de même, je ne le trouve pas tant louable comme je trouverais exécrable qu'il y eût failli. Et trouve bon et utile à ramentevoir [*rappeler*] en nos jours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicéron accuse pour avoir recueilli une hérédité [*héritage*] contre sa conscience, non seulement non contre les lois, mais par les lois mêmes. Et M. Crassus et Q. Hortensius, lesquels, à cause de leur autorité et puissance, ayant été pour certaines quotités appelés par un étranger à la succession d'un testament faux, afin que par ce moyen il y établît sa part, se contentèrent de n'être participants de la fausseté et ne refusèrent d'en tirer quelque fruit, assez couverts s'ils se tenaient à l'abri des accusateurs, et des témoins, et des lois. *Qu'ils se souviennent qu'ils ont Dieu pour témoin, c'est-à-dire – comme je l'entends –, leur propre conscience* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 4).

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire. Pour néant entreprendrions-nous de lui faire tenir son rang à part, et la déjoindrions de la fortune ; car qu'est-il plus fortuit que la réputation ? *Oui la fortune régente tout. Elle glorifie les uns et laisse les autres dans l'ombre : et plus à son gré que selon le mérite* (Salluste, *Catilina*, VIII). De faire que les actions soient connues et vues, c'est le pur ouvrage de la fortune.

C'est le sort qui nous applique la gloire selon sa témérité. Je l'ai vue fort souvent marcher avant le mérite, et souvent outrepasser le mérite d'une longue mesure. Celui qui, premier, s'avisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire fit mieux qu'il ne voulait. Ce sont choses excellemment vaines.

Elle va aussi quelquefois devant son corps, et quelquefois l'excède de beaucoup en longueur.

Ceux qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *comme si une action n'était honorable qu'en devenant notoire* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 4), que gagnent-ils par là que de les instruire de ne se hasarder jamais si on ne les voit, et de prendre bien garde s'il y a des témoins qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur, là où il se présente mille occasions de bien faire sans qu'on en puisse être remarqué ? Combien de belles actions particulières s'ensevelissent dans la foule d'une bataille ? Quiconque s'amuse à contrôler autrui pendant une telle mêlée, il n'y est guère embesogné, et produit contre soi-même le témoignage qu'il rend des déportements [*comportements*] de ses compagnons.

Une âme sage et véritablement grande place l'honneur – fin dernière de notre nature – dans les actes et non dans la gloire (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 19). Toute la gloire que je prétends de ma vie, c'est de l'avoir vécue tranquille : tranquille non selon Métrodore, ou Arcésilas, ou Aristippe, mais selon moi. Puisque la philoso-

phie n'a su trouver aucune voie pour la tranquillité qui fût bonne en commun, que chacun la cherche en son particulier !

À qui doivent César et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée, qu'à la fortune ? Combien d'hommes a-t-elle éteints sur le commencement de leur progrès, desquels nous n'avons aucune connaissance, qui y apportaient même courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eût arrêtés tout court sur la naissance de leurs entreprises ! Au travers de tant et si extrêmes dangers, il ne me souvient point avoir lu que César ait été jamais blessé. Mille sont morts de moindres périls que le moindre de ceux qu'il franchit. Infinies belles actions se doivent perdre sans témoignage avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas toujours sur le haut d'une brèche ou à la tête d'une armée, à la vue de son général, comme sur un échafaud [*une estrade*]. On est surpris entre la haie et le fossé ; il faut tenter fortune contre un poulailler ; il faut dénicher quatre chétifs arquebusiers d'une grange ; il faut seul s'écarter de la troupe et entreprendre seul, selon la nécessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera qu'il advient par expérience que les moins éclatantes occasions sont les plus dangereuses, et qu'aux guerres qui se sont passées de notre temps il s'est perdu plus de gens de bien aux occasions légères et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, que dans des lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employée si ce n'est en occasion signalée, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant échapper cependant plusieurs justes occasions de se hasarder. Et toutes les justes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chacun. *Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience* (Saint Paul, *Deuxième Épître aux Corinthiens*, I, 12).

Qui n'est homme de bien que parce qu'on le saura, et parce qu'on l'en estimera mieux après l'avoir su ; qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la connaissance des hommes, celui-là n'est pas homme de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Le restant de cet hiver, je crois que Roland
Accomplit des choses dignes de mémoire ;
Mais elles sont restées secrètes, et ce n'est pas ma faute
Si je ne les raconte pas.
Roland a toujours été plus prompt
À accomplir des exploits qu'à les raconter.
On ne connaît jamais que ceux qui ont eu des témoins.
(Arioste, *Roland furieux*, XI, 81)

Il faut aller à la guerre pour son devoir, et en attendre cette récompense, qui ne peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas même aux vertueuses pensées : c'est le contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soi de bien faire. Il faut être vaillant pour soi-même et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et assurée contre les assauts de la fortune :

Ignorant la honte de l'échec,
La vertu brille d'un éclat sans mélange.
Elle ne s'empare pas des faisceaux consulaires
Ni ne les abandonne au gré de la faveur populaire.
(Horace, *Odes*, III, 2, 17)

Ce n'est pas pour la montre que notre âme doit jouer son rôle, c'est chez nous, au-dedans, où nuls yeux ne donnent que les nôtres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte même ; elle nous assure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes ; et, quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hasards de la guerre. *Non pour le profit, mais pour l'honneur qui s'attache à la vertu elle-même* (Cicéron, *Les Fins*, I, 10). Ce profit est bien plus grand et bien plus digne d'être souhaité et espéré que l'honneur et la gloire, qui ne sont qu'un favorable jugement qu'on fait de nous.

Il faut trier de toute une nation une douzaine d'hommes pour juger d'un arpent de terre ; et le jugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matière et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mère d'ignorance, d'injustice et d'inconstance. Est-ce raison faire dépendre la vie d'un sage du jugement des fous ?

Quoi de plus stupide, alors qu'on méprise les gens en tant qu'individus, d'en faire cas une fois qu'ils sont réunis ? (Cicéron, *Tusculanes*, V, 36).

Quiconque vise à leur plaire, il n'a jamais fait ; c'est une butte [*cible*] qui n'a ni forme ni prise.

Rien n'a moins de valeur que les jugements de la foule (Tite-Live, XXXI, 34).

Démétrios disait plaisamment de la voix du peuple qu'il ne faisait non plus de recette [*il ne se souciait pas plus*] de celle qui lui sortait par en haut, que de celle qui lui sortait par en bas.

Celui-là dit encore plus : *Je pense qu'une chose qui n'est pas honteuse le devient quand elle a l'assentiment de la foule* (Cicéron, *Les Fins*, II, 15).

Nul art, nulle souplesse d'esprit pourrait conduire nos pas à la suite d'un guide si dévoyé et si déréglé. En cette confusion venteuse de bruits de rapports et opinions vulgaires qui nous poussent, il ne se peut établir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et vagabonde ; allons constamment après la raison ; que l'approbation publique nous suive par là, si elle veut, et, comme elle dépend toute de la fortune, nous n'avons point loi de l'espérer plutôt par une autre voie que par celle-là. Quand pour sa droiture je ne suivrais le droit chemin, je le suivrais pour avoir trouvé par expérience qu'au bout du compte c'est communément le plus heureux et le plus utile. *La Providence a fait un cadeau aux hommes : les choses honnêtes sont les plus profitables* (Quintilien, *Institution oratoire*, I, 12). Le marinier ancien disait ainsi à Neptune en une grande tempête : « Ô Dieu, tu me sauveras si tu veux, tu me perdras si tu veux : mais si tiendrai-je toujours droit mon timon. » J'ai vu de mon temps mille hommes souples, métis [*doubles*], ambigus, et que nul ne doutait plus prudents mondains que moi, se perdre où je me suis sauvé :

J'ai trouvé drôle que les ruses pussent échouer.
(Ovide, *Héroïdes*, I, 18)

Paul-Émile, allant en sa glorieuse expédition de Macédoine, avertit surtout le peuple, à Rome, de contenir leur langue de ses actions pendant son absence. Que la licence des jugements est un grand détourbier [*entrave*] aux grandes affaires ! D'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes, contraires et injurieuses, qui aima mieux laisser démembrer son autorité aux vaines fantaisies des hommes, que faire moins bien sa charge avec favorable réputation et populaire consentement.

Il y a je ne sais quelle douceur naturelle à se sentir louer, mais nous lui prêtons trop de beaucoup.

Je ne suis pas contre les louanges, je n'ai pas la fibre de corne ;
Mais je n'avouerai jamais que le plus haut degré du bien
Soit tes « Bravo ! » et tes « Superbe ! ».
(Perse, I, 47)

Je ne me soucie pas tant quel je sois chez autrui, comme je me soucie quel je sois en moi-même. Je veux être riche par moi, non par emprunt. Les étrangers ne voient que les événements et apparences externes ; chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au-dedans de fièvre et d'effroi. Ils ne voient pas mon cœur, ils ne voient que mes contenances. On a raison de décrier l'hypocrisie qui se trouve en la guerre : car qu'est-il plus aisé à un homme pratique que de gauchir aux dangers et de contrefaire le mauvais [*vaillant*], ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyen d'éviter les occasions de se hasarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde avant que de nous engager à un dangereux pas ; et alors même, nous y trouvant empêtrés, nous saurons bien pour ce coup couvrir notre jeu d'un bon visage et d'une parole assurée, quoique l'âme nous tremble au-dedans. Et qui aurait l'usage de l'anneau platonique, rendant invisible celui qui le portait au doigt si on lui donnait le tour vers le plat de la main, assez de gens souvent se cacheraient où il se faut présenter le plus, et se repentiraient d'être placés en lieu si honorable auquel la nécessité les rend assurés.

Qui, sinon le fourbe et le menteur,
Est sensible aux fausses louanges et redoute la calomnie ?
(Horace, *Épîtres*, I, 16, 39)

Voilà comment tous ces jugements qui se font des apparences externes sont merveilleusement incertains et douteux ; et n'est aucun si assuré témoin comme chacun à soi-même.

En celles-là, combien avons-nous de goujats [*valets d'armée*] compagnons de notre gloire ? Celui qui se tient ferme dans une tranchée découverte, que fait-il en cela que ne fassent devant lui cinquante pauvres pionniers qui lui ouvrent le pas et le couvrent de leurs corps pour cinq sous de paye par jour ?

si Rome enfiévrée rabaisse l'éclat d'une action,
Ne va pas l'approuver, ni relever le fléau de cette balance inique ;
Ne te cherche pas hors de toi-même.
(Perse, I, 5)

Nous appelons agrandir notre nom l'étendre et semer en plusieurs bouches ; nous voulons qu'il y soit reçu en bonne part, et que ce sien accroissement lui vienne à profit : voilà ce qu'il y peut avoir de plus excusable en ce dessein. Mais l'excès de cette maladie en va jusque-là que plusieurs cherchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogus Pompée dit d'Hérostrate, et Tite-Live de Manlius Capitolinus, qu'ils étaient plus désireux de grande que de bonne réputation. Ce vice est ordinaire. Nous nous soignons plus [*sommes plus curieux*] qu'on parle de nous, que comment on en parle ; et nous est assez que notre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure. Il semble que l'être connu, ce soit en quelque sorte avoir sa vie et sa durée en la garde d'autrui. Moi, je tiens que je ne suis que chez moi ; et, de cette autre mienne vie

qui loge en la connaissance de mes amis, à la considérer nue et simplement en soi, je sais bien que je n'en sens fruit ni jouissance que par la vanité d'une opinion fantastique. Et quand je serai mort, je m'en ressentirai encore beaucoup moins ; et si [*aussi*] perdrai tout net l'usage des vraies utilités qui accidentellement la suivent parfois ; je n'aurai plus de prise par où saisir la réputation, ni par où elle puisse me toucher ni arriver à moi.

Car de m'attendre que mon nom la reçoive, premièrement je n'ai point de nom qui soit assez mien : de deux que j'ai, l'un est commun à toute ma race [*famille*], voire encore à d'autres. Il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme [*nomme*] Montaigne ; une autre en Bretagne et en Saintonge, de La Montaigne. Le remuement d'une seule syllabe mêlera nos fusées [*fuseaux de nos vies*] de façon que j'aurai part à leur gloire et eux, à l'aventure, à ma honte ; et si [*encore*] les miens se sont autrefois surnommés Eyquem, surnom qui touche encore une maison connue en Angleterre. Quant à mon autre nom [*Michel*], il est à quiconque aura envie de le prendre. Ainsi j'honorerai peut-être un crocheteur en ma place. Et puis, quand j'aurais une marque particulière pour moi, que peut-elle marquer quand je n'y suis plus ? Peut-elle désigner et favoriser l'inanité ?

> *le cippe* [de ma tombe] *ne se fait-il pas plus léger sur mes os ?*
> *La postérité me loue ! Mais, sur ce tertre,*
> *De mes mânes et de ma cendre fortunée,*
> *Verra-t-on naître des violettes ?*
> (Perse, I, 37)

Mais de ceci j'en ai parlé ailleurs [*I, 46*].

Au demeurant, en toute une bataille où dix mille hommes sont estropiés ou tués, il n'en est pas quinze de quoi on parle. Il faut que ce soit quelque grandeur bien éminente, ou quelque conséquence d'importance que la fortune y ait jointe, qui fasse valoir une action privée, non d'un arquebusier seulement, mais d'un capitaine. Car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se présenter courageusement à la mort, c'est à la vérité quelque chose à chacun de nous, car il y va de tout ; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en voit tant tous les jours et en faut tant de pareilles pour produire un effet notable, que nous n'en pouvons attendre aucune particulière recommandation ;

> *c'est un accident banal, qui arrive à beaucoup ;*
> *Un parmi les innombrables aléas de la chance.*
> (Juvénal, *Satires*, XIII, 9)

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts depuis quinze cents ans en France les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à notre connaissance. La mémoire non des chefs seulement, mais des batailles et victoires est ensevelie.

Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place et s'évanouissent sans durée.

Si j'avais en ma possession les événements inconnus, j'en penserais très facilement supplanter les connus en toute espèce d'exemples.

Quoi, que des Romains mêmes et des Grecs, parmi tant d'écrivains et de témoins, et tant de rares et nobles exploits, il en est venu si peu jusqu'à nous ?

> *À peine un léger murmure porte à nous leur renommée.*
> (Virgile, *Énéide*, VII, 646)

Ce sera beaucoup si, d'ici à cent ans, on se souvient en gros que, de notre temps, il y a eu des guerres civiles en France.

Les Lacédémoniens sacrifiaient aux muses, entrant en bataille, afin que leurs gestes fussent bien et dignement écrits, estimant que ce fût une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des témoins qui leur sussent donner vie et mémoire.

Pensons-nous qu'à chaque arquebusade qui nous touche, et à chaque hasard [*risque*] que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrôle ? Et cent greffiers, outre cela, le pourront écrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours et ne viendront à la vue de personne. Nous n'avons pas la millième partie des écrits anciens ; c'est la fortune qui leur donne vie ou plus courte ou plus longue, selon sa faveur ; et ce que nous en avons, il nous est loisible de douter si c'est le pire, n'ayant pas vu le demeurant. On ne fait pas des histoires de choses de si peu : il faut avoir été chef à conquérir un empire ou un royaume ; il faut avoir gagné cinquante-deux batailles assignées, toujours plus faible en nombre, comme César. Dix mille bons compagnons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite, vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vécurent,

qu'une gloire obscure a ensevelis.
(Virgile, *Énéide*, V, 302)

De ceux mêmes que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans après qu'ils y sont demeurés, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent jamais été. Quiconque considérera avec juste mesure et proportion de quelles gens et de quels faits la gloire se maintient en la mémoire des livres, il trouvera qu'il y a de notre siècle fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent prétendre nul droit. Combien avons-nous vu d'hommes vertueux survivre à leur propre réputation, qui ont vu et souffert éteindre en leur présence l'honneur et la gloire très justement acquis en leurs jeunes ans ? Et, pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons-nous perdant notre vraie vie et essentielle, et nous engager à une mort perpétuelle ? Les sages se proposent une plus belle et plus juste fin à une si importante entreprise.

La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXI). *Le fruit d'un service est dans le service lui-même* (Cicéron, *Les Fins*, II, 22).

Il serait à l'aventure excusable à un peintre ou autre artisan, ou encore à un rhétoricien ou grammairien, de se travailler pour acquérir nom par ses ouvrages ; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles-mêmes pour rechercher autre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des jugements humains.

Si toutefois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir ; si le peuple en est éveillé à la vertu ; si les princes sont touchés de voir le monde bénir la mémoire de Trajan et abominer celle de Néron ; si cela les émeut de voir le nom de ce grand pendard, autrefois si effroyable et si redouté, maudit et outragé si librement par le premier écolier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiment et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra.

Et Platon, employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mépriser la bonne réputation et estimation des peuples ; et dit que, par quelque divine inspiration, il advient que les méchants mêmes savent souvent,

tant de paroles que d'opinions, justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son pédagogue [*Socrate*] sont merveilleux et hardis ouvriers à faire joindre les opérations et révélations divines tout partout où faut [*manque*] l'humaine force – *comme les poètes tragiques qui font intervenir un dieu quand ils ne savent comment dénouer leur pièce* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 20).

Pourtant à l'aventure l'appelait Timon, l'injuriant : le « grand forgeur de miracles ».

Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnaie, qu'on y emploie encore la fausse. Ce moyen a été pratiqué par tous les législateurs, et n'est police où il n'y ait quelque mélange ou de vanité cérémonieuse, ou d'opinion mensongère, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la plupart ont leurs origines et commencements fabuleux et enrichis de mystères supernaturels. C'est cela qui a donné crédit aux religions bâtardes et les a fait favoriser aux [*par les*] gens d'entendement ; et pour cela que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure croyance, les paissaient de cette sottise, l'un que la nymphe Égérie, l'autre que sa biche blanche leur apportaient de la part des dieux tous les conseils [*décisions*] qu'ils prenaient.

Et l'autorité que Numa donna à ses lois sous titre du patronage de cette déesse, Zoroastre, législateur des Bactriens et des Perses, la donna aux siennes sous le nom du dieu Oromasis ; Trismégiste, des Égyptiens, de Mercure ; Zamolxis, des Scythes, de Vesta ; Charondas, des Chalcides, de Saturne ; Minos, des Candiots [*Crétois*], de Jupiter ; Lycurgue, des Lacédémoniens, d'Apollon ; Dracon et Solon, des Athéniens, de Minerve. Et toute police a un dieu à sa tête, faussement les autres, véritablement celle que Moïse dressa au peuple de Judée sorti d'Égypte.

La religion des Bédouins, comme dit le sire de Joinville, portait entre autres choses que l'âme de celui d'entre eux qui mourait pour son prince s'en allait en un autre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier ; au moyen de quoi ils en hasardaient beaucoup plus volontiers leur vie.

La force des guerriers les jetait contre les armes. Leur âme bravait la mort,
Car épargner une vie qui doit renaître n'était que lâcheté.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 461)

Voilà une croyance très salutaire, toute vaine qu'elle puisse être. Chaque nation a plusieurs tels exemples chez soi ; mais ce sujet mériterait un discours à part.

Pour dire encore un mot sur mon premier propos, je ne conseille non plus aux dames d'appeler honneur leur devoir – *de même qu'en langage courant on n'appelle honnête que ce que le peuple juge glorieux* (Cicéron, *Les Fins*, II, 15) ; leur devoir est le marc [*l'essentiel*], leur honneur n'est que l'écorce. Ni ne leur conseille de nous donner cette excuse en paiement de leur refus : car je présuppose que leurs intentions, leur désir et leur volonté, qui sont pièces où l'honneur n'a que voir d'autant qu'il n'en paraît rien au-dehors, soient encore plus réglés que les effets.

Elle dit oui, celle qui dit non parce qu'elle ne peut dire oui.
(Ovide, *Amour*, III, 4, 4)

L'offense et envers Dieu et en la conscience serait aussi grande de le désirer que de l'effectuer. Et puis ce sont actions d'elles-mêmes cachées et occultes ; il serait bien aisé qu'elles en dérobassent quelqu'une à la connaissance d'autrui,

d'où l'honneur dépend, si elles n'avaient autre respect à leur devoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté pour elle-même.

Toute personne d'honneur choisit de perdre plutôt son honneur que de perdre sa conscience.

CHAPITRE 17

De la présomption

Il y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de notre valeur. C'est une affection inconsidérée, de quoi nous nous chérissons, qui nous représente à nous-mêmes autres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse prête des beautés et des grâces au sujet qu'elle embrasse, et fait que ceux qui en sont pris trouvent, d'un jugement trouble et altéré, ce qu'ils aiment autre et plus parfait qu'il n'est.

Je ne veux pas que, de peur de faillir de ce côté-là, un homme se méconnaisse pourtant, ni qu'il pense être moins que ce qu'il est. Le jugement doit tout partout maintenir son droit : c'est raison qu'il voie en ce sujet, comme ailleurs, ce que la vérité lui présente. Si c'est César, qu'il se trouve hardiment le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cérémonie ; la cérémonie nous emporte, et laissons la substance des choses. Nous nous tenons aux branches et abandonnons le tronc et le corps. Nous avons appris aux dames de rougir entendant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aucunement à faire ; nous n'osons appeler à droit [*directement*] nos membres, et ne craignons de les employer à toute sorte de débauche. La cérémonie nous défend d'exprimer par paroles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous défend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Je me trouve ici empêtré dans les lois de la cérémonie car elle ne permet ni qu'on parle bien de soi, ni qu'on en parle mal. Nous la laisserons là pour le coup.

Ceux que la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeler) a fait passer la vie en quelque éminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques témoigner quels ils sont. Mais ceux qu'elle n'a employés qu'en foule, de qui personne ne parlera si eux-mêmes n'en parlent, ils sont excusables s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux-mêmes envers ceux qui ont intérêt de les connaître, à l'exemple de Lucilius[1] :

Celui-là confiait tous ses secrets à ses écrits comme à des amis fidèles.
Heureux ou malheureux, il n'eut d'autre confident,
Et toute sa vie y est peinte comme en un tableau votif.
(Horace, *Satires*, II, 1, 30)

Celui-là commettait à son papier ses actions et ses pensées, et s'y peignait tel qu'il se sentait être. *Et ni Rutilius ni Scaurus n'en ont été moins crus ni moins estimés* (Tacite, *Agricola*, I).

Il me souvient donc que, dès ma plus tendre enfance, on remarquait en moi je ne sais quel port de corps et des gestes témoignant quelque vaine et sotte fierté. J'en veux dire premièrement ceci : qu'il n'est pas inconvenant d'avoir des conditions et des propensions si propres et si incorporées en nous que nous n'ayons pas moyen de les sentir et reconnaître. Et de telles inclinations naturelles,

1. Il ne s'agit pas ici du correspondant de Sénèque, mais d'un poète latin, créateur de la satire (180-103 avant J.-C.). C'est à lui que fait allusion Horace dans les vers qui suivent.

le corps en retient volontiers quelque pli sans notre su et consentement. C'était une certaine afféterie consciente de sa beauté qui faisait un peu pencher la tête d'Alexandre sur un côté et qui rendait le parler d'Alcibiade mou et gras. Jules César se grattait la tête d'un doigt, qui est la contenance d'un homme rempli de pensements pénibles ; et Cicéron, ce me semble, avait accoutumé de rincer [*froncer*] le nez, qui signifie un naturel moqueur. Tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres, artificiels, de quoi je ne parle point, comme les salutations et révérences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'être bien humble et courtois : on peut être humble de gloire. Je suis assez prodigue de bonnetades [*salutations*], notamment en été, et n'en reçois jamais sans revanche, de quelque qualité d'homme que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je désirerais de certains princes que je connais qu'ils en fussent plus épargnants et justes dispensateurs ; car, ainsi indiscrètement épandues, elles ne portent plus de coup. Si elles sont sans égard, elles sont sans effet.

Entre les contenances déréglées, n'oublions pas la morgue de Constance, l'empereur, qui en public tenait toujours la tête droite, sans la contourner ou fléchir ni çà ni là, non [*même*] pas seulement pour regarder ceux qui le saluaient à côté, ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au branle de son coche, sans oser ni cracher, ni se moucher, ni essuyer le visage devant les gens.

Je ne sais si ces gestes qu'on remarquait en moi étaient de cette première condition, et si à la vérité j'avais quelque occulte propension à ce vice, comme il peut bien être, et ne puis pas répondre des branles du corps ; mais, quant au branle de l'âme, je veux ici confesser ce que j'en sens.

Il y a deux parties en cette gloire : savoir est de s'estimer trop, et n'estimer pas assez autrui. Quant à l'une, il me semble premièrement ces considérations devoir être mises en compte, que je me sens pressé d'une erreur d'âme qui me déplaît, et comme inique, et encore plus comme importune. J'essaye à la corriger ; mais l'arracher, je ne puis. C'est que je diminue du juste prix des choses que je possède de ce que je les possède, et hausse le prix aux choses d'autant qu'elles sont étrangères, absentes et non miennes. Cette humeur s'épand bien loin. Comme la prérogative de l'autorité fait que les maris regardent les femmes propres [*leurs propres femmes*] d'un vicieux dédain, et plusieurs pères leurs enfants, ainsi fais-je, et, entre deux pareils ouvrages, pèserais toujours contre le mien. Non tant que la jalousie de mon avancement et amendement trouble mon jugement et m'empêche de me satisfaire, comme que, d'elle-même, la maîtrise [*possession*] engendre mépris de ce qu'on tient et régente. Les polices, les mœurs lointaines me flattent, et les langues ; et m'aperçois que le latin me pipe à sa faveur par sa dignité, au-delà de ce qui lui appartient, comme aux enfants et au vulgaire. L'économie, la maison, le cheval de mon voisin, en égale valeur, valent mieux que les miens de ce qu'ils ne sont pas miens. Davantage que je suis très ignorant en mon fait. J'admire l'assurance et promesse que chacun a de soi, là où il n'est quasi rien que je sache savoir, ni que j'ose me répondre pouvoir faire. Je n'ai point mes moyens en proposition et par état ; et n'en suis instruit qu'après l'effet : autant douteux de moi que de toute autre chose. D'où il advient, si je rencontre [*réussis*] louablement en une besogne, que je le donne plus à ma fortune [*chance*] qu'à ma force, d'autant que je les desseigne [*conçois*] toutes au hasard et en crainte. Pareillement j'ai en général ceci que, toutes les opinions que l'ancienneté [*Antiquité*] a eu de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers et auxquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous méprisent, avilissent et anéantissent

le plus. La philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu que quand elle combat notre présomption et vanité, quand elle reconnaît de bonne foi son irrésolution, sa faiblesse et son ignorance. Il me semble que la mère nourrice des plus fausses opinions, et publiques et particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soi. Ces gens qui se perchent à chevauchons sur l'épicycle de Mercure [*discutent sur les planètes*], qui voient si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents ; car en l'étude que je fais, de laquelle le sujet c'est l'homme, trouvant une si extrême variété de jugements, un si profond labyrinthe de difficultés les unes sur les autres, tant de diversité et incertitude en l'école même de la sapience, vous pouvez penser, puisque ces gens-là n'ont pu se résoudre de la connaissance d'eux-mêmes et de leur propre condition, qui est continuellement présente à leurs yeux, qui est dans eux ; puisqu'ils ne savent comment nous peindre, ni déchiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eux-mêmes, comment je les croirais de la cause du flux et reflux de la rivière du Nil. La curiosité de connaître les choses a été donnée aux hommes pour fléau, dit la sainte parole.

Mais, pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins que ce que je m'estime.

Je me tiens de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens : coupable des défectuosités plus basses et populaires, mais non désavouées, non excusées ; et ne me prise seulement que de ce que je sais mon prix.

S'il y a de la gloire, elle est infuse en moi superficiellement par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparaisse à la vue de mon jugement.

J'en suis arrosé, mais non pas teint.

Car, à la vérité, quant aux effets de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais parti de moi chose qui me remplît ; et l'approbation d'autrui ne me paye pas. J'ai le goût tendre et difficile, et notamment en mon endroit ; je me désavoue sans cesse, et me sens partout flotter et fléchir de faiblesse. Je n'ai rien du mien de quoi satisfaire mon jugement. J'ai la vue assez claire et réglée, mais à l'ouvrer [*ouvrage*] elle se trouble : comme j'essaye [*vérifie*] plus évidemment en la poésie. Je l'aime infiniment. Je me connais assez aux ouvrages d'autrui, mais je fais, à la vérité, l'enfant quand j'y veux mettre la main : je ne me puis souffrir. On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la poésie,

tout interdit aux poètes la médiocrité :
Les dieux, les hommes, et les colonnes [d'affichage].
(Horace, *Art poétique*, 372)

Plût à Dieu que cette sentence se trouvât au front des boutiques de tous nos imprimeurs, pour en défendre l'entrée à tant de versificateurs,

rien de plus suffisant qu'un mauvais poète.
(Martial, *Épigrammes*, XII, 63, 13)

Que n'avons-nous de tels peuples ? Denys le père n'estimait rien tant de soi que sa poésie. À la saison des jeux Olympiques, avec des chariots [*chars de course*] surpassant tous les autres en magnificence, il envoya aussi des poètes et des musiciens pour présenter ses vers, avec des tentes et pavillons dorés et tapissés royalement. Quand on en vint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple ; mais quand, par après, il vint à peser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premièrement en mépris, et, continuant d'aigrir son jugement, il se jeta tantôt en furie et courut

abattre et déchirer par dépit tous ses pavillons. Et ce que ses chariots ne firent non plus rien qui vaille en la course, et que le navire qui rapportait ses gens faillit [*manqua*] la Sicile et fut par la tempête poussé et fracassé contre la côte de Tarente, il [*le peuple*] tint pour certain que c'était l'ire des dieux irrités comme lui contre ce mauvais poème. Et les mariniers mêmes échappés du naufrage allaient secondant l'opinion de ce peuple.

À laquelle l'oracle qui prédit sa mort sembla aussi quelque peu souscrire. Il portait que Denys serait près de sa fin quand il aurait vaincu ceux qui vaudraient mieux que lui ; ce qu'il interpréta des Carthaginois qui le surpassaient en puissance. Et, ayant affaire à eux, gauchissait souvent la victoire et la tempérait pour n'encourir le sens de cette prédiction. Mais il l'entendait mal : car le dieu marquait le temps de l'avantage que, par faveur et injustice, il gagna à Athènes sur les poètes tragiques meilleurs que lui, ayant fait jouer à l'envi la sienne, intitulée *Les Lénéiens* ; soudain après laquelle victoire il trépassa, et en partie pour l'excessive joie qu'il en conçut.

Ce que je trouve excusable du mien, ce n'est pas de soi et à la vérité, mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, auxquelles je vois qu'on donne crédit. Je suis envieux du bonheur de ceux qui se savent réjouir et gratifier en leur besogne, car c'est un moyen aisé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soi-même. Spécialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniâtrise. Je sais un poète à qui forts, faibles, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend guère. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoi il s'est taillé, toujours recommence, toujours reconsulte et toujours persiste ; d'autant plus fort en son avis et plus raide [*ferme*] qu'il touche [*incombe*] à lui seul de le maintenir. Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient qu'autant de fois que je les retâte autant de fois je m'en dépite :

Les relisant, j'ai honte de les avoir écrits.
J'y vois beaucoup d'erreurs qui, à mon jugement d'auteur,
Méritent d'être supprimées.
(Ovide, *Pontiques*, I, 5, 15)

J'ai toujours une idée en l'âme et certaine image trouble, qui me présente comme en songe une meilleure forme que celle que j'ai mise en besogne, mais je ne la puis saisir et exploiter. Et cette idée même n'est que du moyen étage. Ce que j'argumente par là que les productions de ces riches et grandes âmes du temps passé sont bien loin au-delà de l'extrême étendue de mon imagination et souhait. Leurs écrits ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'étonnent et transissent d'admiration. Je juge leur beauté, je la vois, sinon jusqu'au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoi que j'entreprenne, je dois un sacrifice aux grâces, comme dit Plutarque de quelqu'un, pour pratiquer leur faveur.

car ce qui plaît, ce qui charme les sens des hommes,
Nous le devons aux Grâces aimables.
(Source inconnue)

Elles m'abandonnent partout. Tout est grossier chez moi ; il y a faute de gentillesse et de beauté. Je ne sais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent. Ma façon n'aide rien à la matière. Voilà pourquoi il me la faut forte, qui ait beaucoup de prise et qui luise d'elle-même. Quand j'en saisis des populaires

et plus gaies, c'est pour me suivre à moi, qui n'aime point une sagesse cérémonieuse et triste, comme fait le monde, et pour m'égayer, non pour égayer mon style, qui les veut plutôt graves et sévères (au moins si je dois nommer style un parler informe et sans règle, un jargon populaire et un procéder sans définition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celui d'Amafanius et de Rabirius[1]). Je ne sais ni plaire, ni réjouir, ni chatouiller : le meilleur conte du monde se sèche entre mes mains et se ternit. Je ne sais parler qu'en bon escient, et suis du tout dénué de cette facilité, que je vois en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'oreille d'un prince de toute sorte de propos, la matière ne leur faillant jamais, pour cette grâce qu'ils ont de savoir employer la première venue, et l'accommoder à l'humeur et portée de ceux à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment guère les discours fermes, ni moi à faire des contes. Les raisons premières et plus aisées, qui sont communément les mieux prises, je ne sais pas les employer : mauvais prêcheur de commune. De toute matière je dis volontiers les dernières choses que j'en sais. Cicéron estime que, dans les traités de la philosophie, le plus difficile membre ce soit l'exorde. S'il est ainsi, je me prends à la conclusion.

Si [*cependant*] faut-il conduire [*accorder*] la corde à toute sorte de tons ; et le plus aigu est celui qui vient le moins souvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vide qu'à en soutenir une pesante. Tantôt il faut superficiellement manier les choses, tantôt les profonder [*approfondir*]. Je sais bien que la plupart des hommes se tiennent en ce bas étage – pour ne concevoir les choses que par cette première écorce –, mais je sais aussi que les plus grands maîtres, et Xénophon et Platon, on les voit souvent se relâcher à cette basse façon, la soutenant des grâces qui ne leur manquent jamais.

Au demeurant, mon langage n'a rien de facile et poli : il est âpre et dédaigneux, ayant ses dispositions libres et déréglées ; et me plaît ainsi sinon par mon jugement, par mon inclination. Mais je sens bien que, parfois, je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir éviter l'art et l'affectation j'y retombe d'une autre part :

Je m'efforce d'être bref, je deviens obscur.
(Horace, *Art poétique*, 25)

Platon dit que le long ou le court ne sont propriétés qui ôtent ni donnent prix au langage.

Quand j'entreprendrais de suivre cet autre style égal, uni et ordonné, je n'y saurais advenir ; et encore que les coupures et cadences de Salluste reviennent plus à mon humeur, si est-ce [*toujours est-il*] que je trouve César et plus grand et moins aisé à représenter ; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Sénèque, je ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi je suis tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est à l'aventure que je puis plus à parler qu'à écrire. Le mouvement et l'action animent les paroles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fais, et qui s'échauffent. Le port, le visage, la voix, la robe, l'assiette peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles-mêmes n'en ont guère, comme le babil. Messala se plaint en Tacite de quelques accoutrements étroits de son temps, et

1. Montaigne retourne ici contre lui-même une critique que Cicéron faisait à l'encontre de ces deux avocats romains (*Académiques*, I, 2) qui, selon lui, parlaient « sans art, sur des sujets communs, en langage vulgaire, sans définition, sans division ».

de la façon des bancs où les orateurs avaient à parler, qui affaiblissaient leur éloquence.

Mon langage français est altéré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon cru ; je ne vis jamais homme des contrées de deçà [*langue d'oc*] qui ne sentît bien évidemment son ramage et qui ne blessât les oreilles pures françaises. Si n'est-ce pas pour être [*pour autant je ne suis pas*] fort entendu en mon périgourdin, car je n'en ai non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chaut [*soucie*] guère. C'est un langage, comme sont autour de moi, d'une bande [*de part*] et d'autre, le poitevin, saintongeais, angoumoisin, limousin, auvergnat : brode [*mou*], sec, bref, signifiant, et à la vérité un langage mâle et militaire plus qu'autre que j'entende ; autant nerveux, puissant et pertinent, comme le français est gracieux, délicat et abondant.

Quant au latin, qui m'a été donné pour maternel, j'ai perdu par désaccoutumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler : oui et [*même*] à écrire, en quoi autrefois je me faisais appeler maître Jean. Voilà combien peu je vaux de ce côté-là.

La beauté est une pièce de grande recommandation au commerce des hommes ; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grande part à notre être ; il y tient un grand rang ; ainsi sa structure et composition sont de bien juste considération. Ceux qui veulent déprendre nos deux pièces principales et les séquestrer [*isoler*] l'une de l'autre, ils ont tort. Au rebours, il les faut raccoupler et rejoindre. Il faut ordonner à l'âme non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mépriser et abandonner le corps (aussi ne le saurait-elle faire que par quelque singerie contrefaite), mais de se rallier à lui, de l'embrasser, le chérir, lui assister, le contrôler, le conseiller, le redresser et ramener quand il fourvoie, l'épouser en somme et lui servir de mari ; à ce que leurs effets ne paraissent pas divers et contraires, mais accordants et uniformes. Les chrétiens ont une particulière instruction de cette liaison, car ils savent que la justice divine embrasse cette société et jointure du corps et de l'âme jusqu'à rendre le corps capable des récompenses éternelles ; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veut qu'entier il reçoive le châtiment, ou le loyer, selon ses mérites.

La secte péripatétique, de toutes les sectes la plus civilisée, attribue à la sagesse ce seul soin de pourvoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associées ; et montre les autres sectes, pour ne s'être assez attachées à la considération de ce mélange, s'être partialisées, celle-ci pour le corps, cette autre pour l'âme, d'une pareille erreur, et avoir écarté leur sujet, qui est l'homme, et leur guide, qu'ils avouent en général être nature.

La première distinction qui ait été entre les hommes, et la première considération qui donna les prééminences aux uns sur les autres, il est vraisemblable que ce fut l'avantage de la beauté :

Ils [les rois] *attribuèrent à leurs sujets troupeaux et champs,*
À proportion de leur beauté, de leur force et de leur intelligence,
Car prestance et force avaient alors grande valeur, grand pouvoir.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 1110)

Or je suis d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux mêmement [*par-*

ticulièrement] qui ont des commandements et des charges : car l'autorité que donnent une belle prestance et une majesté corporelle en est à dire [*fait défaut*].

C. Marius ne recevait pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de hauteur. Le *Courtisan*[1] a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune plutôt que toute autre, et de refuser pour lui toute étrangeté qui le fasse montrer au doigt. Mais de choisir s'il faut à cette médiocrité qu'il soit plutôt au-deçà qu'au-delà de celle-ci, je ne le ferais pas à un homme militaire.

Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux ; et se connaît en la grandeur la grande âme, comme la beauté en un grand corps et haut.

Les Éthiopiens et les Indiens, dit-il, élisant leurs rois et magistrats, avaient égard à la beauté et procérité [*prestance*] des personnes. Ils avaient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suivent, et pour l'ennemi de l'effroi, de voir à la tête d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille :

Parmi les premiers marche Turnus, superbe,
Les armes à la main, dépassant tout le monde de la tête.
(Virgile, *Énéide*, VII, 783)

Notre grand roi divin et céleste, duquel toutes les circonstances doivent être remarquées avec soin, religion et révérence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *le plus beau entre les fils des hommes* (*Psaumes*, XLV, 3).

Et Platon, avec la tempérance et la fortitude [*bravoure*], désire la beauté aux conservateurs de sa République.

C'est un grand dépit qu'on s'adresse à vous parmi vos gens pour vous demander : « Où est monsieur ? », et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade [*salutation*] qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire. Comme il advint au pauvre Philopœmen. Étant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendait, son hôtesse, qui ne le connaissait pas et le voyait d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau ou attiser du feu pour le service de Philopœmen. Les gentilshommes de sa suite étant arrivés et l'ayant surpris embesogné à cette belle vacation [*tâche*] (car il n'avait pas failli d'obéir au commandement qu'on lui avait fait) lui demandèrent ce qu'il faisait là : « Je paye, leur répondit-il, la peine de ma laideur. »

Les autres beautés sont pour les femmes ; la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ni la largeur et rondeur du front, ni la blancheur et douceur des yeux, ni la médiocre [*moyenne*] forme du nez, ni la petitesse de l'oreille et de la bouche, ni l'ordre et blancheur des dents, ni l'épaisseur bien unie d'une barbe brune à écorce de châtaigne, ni le poil relevé, ni la juste rondeur de tête, ni la fraîcheur du teint, ni l'air du visage agréable, ni un corps sans senteur, ni la proportion légitime des membres peuvent faire un bel homme.

J'ai au demeurant la taille forte et ramassée ; le visage non pas gras, mais plein ; la complexion, entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude,

J'ai aussi les jambes et le torse velus ;
(Martial, *Épigrammes*, II, 36, 5)

1. Titre de l'ouvrage de Balthazar Castiglione qui dresse le portrait du parfait gentilhomme.

la santé forte et allègre, jusque bien avant en mon âge, rarement troublée par les maladies. J'étais tel, car je ne me considère pas à cette heure, que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant depuis longtemps franchi les quarante ans :

peu à peu, l'âge emporte force et vigueur de l'adolescence,
Et nous glissons vers la décrépitude.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1131)

Ce que je serai dorénavant, ce ne sera plus qu'un demi-être, ce ne sera plus moi. Je m'échappe tous les jours et me dérobe à moi,

Nos biens nous sont volés l'un après l'autre par les années qui passent.
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 55)

D'adresse et de disposition, je n'en ai point eu ; et si [*pourtant*] suis fils d'un père très dispos et d'une allégresse qui lui dura jusqu'à son extrême vieillesse. Il ne trouva guère homme de sa condition qui s'égalât à lui en tout exercice de corps : comme je n'en ai trouvé guère aucun qui ne me surmontât, sauf au courir (en quoi j'étais des médiocres [*moyens*]). De la musique, ni pour la voix, que j'y ai très inepte, ni pour les instruments, on ne m'y a jamais su rien apprendre. À la danse, à la paume, à la lutte, je n'y ai pu acquérir qu'une bien fort légère et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ai si gourdes que je ne sais pas écrire seulement pour moi : de façon que, ce que j'ai barbouillé, j'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le démêler ; et ne lis guère mieux. Je me sens peser aux écoutants. Autrement, bon clerc. Je ne sais pas clore à droit une lettre, ni ne sus jamais tailler plume, ni trancher à table qui vaille, ni équiper un cheval de son harnais, ni porter à poing un oiseau et le lâcher, ni parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.

Mes conditions corporelles sont en somme très bien accordantes à celles de l'âme. Il n'y a rien d'allègre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure si je m'y porte moi-même, et autant que mon désir m'y conduit,

Le plaisir l'emportant sur la fatigue du travail.
(Horace, *Satires*, II, 2, 12)

Autrement, si je n'y suis alléché par quelque plaisir, et si j'ai autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vaux rien. Car j'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoi je veuille ronger mes ongles, et que je veuille acheter au prix du tourment d'esprit et de la contrainte,

à ce prix je ne voudrais tout l'or
Que les sables du Tage ténébreux roulent vers la mer,
(Juvénal, *Satires*, III, 54)

extrêmement oisif, extrêmement libre, et par nature et par art. Je prêterais aussi volontiers mon sang que mon soin.

J'ai une âme toute sienne, accoutumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusqu'à cette heure ni commandant ni maître forcé, j'ai marché aussi en avant et le pas qu'il m'a plu. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autrui, et ne m'a fait bon qu'à moi. Et pour moi, il n'a été besoin de forcer ce naturel pesant, paresseux et fainéant. Car, m'étant trouvé en tel degré de fortune, dès ma nais-

sance, que j'ai eu occasion de m'y arrêter, et en tel degré de sens que j'ai senti en avoir occasion, je n'ai rien cherché et n'ai aussi rien pris :

L'aquilon favorable ne gonfle pas mes voiles ;
Mais l'auster ne contrarie pas mon allure.
Je suis, en force, en talent, en beauté, en vertu, naissance et richesses,
Des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière.
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 201)

Je n'ai eu besoin que de la suffisance de me contenter, qui est pourtant un règlement d'âme, à le bien prendre, également difficile en toute sorte de condition, et que par usage nous voyons se trouver plus facilement encore en la nécessité qu'en l'abondance ; d'autant à l'aventure que, selon le cours de nos autres passions, la faim des richesses est plus aiguisée par leur usage que par leur disette, et la vertu de la modération plus rare que celle de la patience. Et n'ai eu besoin que de jouir doucement des biens que Dieu par sa libéralité m'avait mis entre mains. Je n'ai goûté aucune sorte de travail ennuyeux. Je n'ai eu guère en maniement que mes affaires ; ou, si j'en ai eu, ç'a été en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gens qui s'en fiaient à moi et qui ne me pressaient pas et me connaissaient. Car encore tirent les experts quelque service d'un cheval rétif et poussif.

Mon enfance même a été conduite d'une façon molle et libre, et exempte de sujétion rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion délicate et incapable de sollicitude [*souci*]. Jusque-là que j'aime qu'on me cache mes pertes et les désordres qui me touchent : au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me coûte à nourrir et entretenir,

Le voilà, ce superflu qui, échappant aux yeux du maître,
Fait le bonheur des voleurs.
(Horace, *Épîtres*, I, 6, 45)

J'aime à ne savoir pas le compte de ce que j'ai, pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moi, où l'affection leur manque et les bons effets, de me piper et payer de bonnes apparences. À faute d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires auxquels nous sommes sujets, et pour ne me pouvoir tenir tendu à régler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moi cette opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis ; et, ce pis-là, me résoudre à le porter doucement et patiemment. C'est à cela seul que je travaille, et le but auquel j'achemine tous mes discours [*raisonnements*].

À un danger, je ne songe pas tant comment j'en échapperai, que combien peu il importe que j'en échappe. Quand j'y demeurerais, que serait-ce ? Ne pouvant régler les événements, je me règle moi-même, et m'applique à eux s'ils ne s'appliquent à moi. Je n'ai guère d'art pour savoir gauchir la fortune et lui échapper ou la forcer, ni pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point. J'ai encore moins de tolérance pour supporter le soin âpre et pénible qu'il faut à cela. Et la plus pénible assiette [*situation*], pour moi, c'est être suspens dans les choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'espérance. Le délibérer, voire dans les choses plus légères, m'importune ; et sens mon esprit plus empêché à souffrir le branle et les secousses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rasseoir et résoudre à quelque parti que ce soit après que la chance est livrée. Peu de passions

m'ont troublé le sommeil ; mais, des délibérations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en évite volontiers les côtés pendants [*en pente*] et glissants, et me jette dans le battu le plus boueux et enfondrant [*où l'on s'enfonce*], d'où je ne puisse aller plus bas, et y cherche sûreté ; aussi j'aime les malheurs tout purs, qui ne m'exercent et tracassent plus après [*par*] l'incertitude [*si l'on est pas sûr*] de leur rhabillage [*réparation*], et qui, du premier saut, me poussent droitement en la souffrance.

ce sont les maux incertains qui nous font le plus souffrir.
(Sénèque, *Agamemnon*, III, 1, 29)

Aux événements je me porte virilement ; en la conduite puérilement. L'horreur de la chute me donne plus de fièvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion que n'a le pauvre, et le jaloux que le cocu. Et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme. C'est le siège de la constance. Vous n'y avez besoin que de vous. Elle se fonde là et appuie toute en soi. Cet exemple d'un gentilhomme, que plusieurs ont connu, a-t-il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'âge, ayant passé en bon compagnon sa jeunesse : grand diseur, grand gaudisseur [*moqueur*]. Se souvenant combien la matière de cornardise lui avait donné de quoi parler et se moquer des autres, pour se mettre à couvert, il épousa une femme qu'il prit au lieu où chacun en trouve pour son argent, et dressa avec elle ses alliances : « Bonjour, Putain. – Bonjour, Cocu ! » Et n'est chose de quoi plus souvent et ouvertement il entretînt chez lui les survenants, que de ce sien dessein, par où il bridait les occultes caquets des moqueurs et émoussait la pointe de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la présomption, ou fille plutôt, il eût fallu, pour m'avancer, que la fortune me fût venu quérir par le poing. Car, de me mettre en peine pour une espérance incertaine et me soumettre à toutes les difficultés qui accompagnent ceux qui cherchent à se pousser en crédit sur le commencement de leur progrès, je ne l'eusse su faire ;

je n'achète pas l'espérance à ce prix.
(Térence, *Les Adelphes*, II, 3, 11)

Je m'attache à ce que je vois et que je tiens, et ne m'éloigne guère du port,

Qu'une de tes rames batte les flots, que l'autre effleure la grève.
(Properce, III, 3, 23)

Et puis on arrive peu à ces avancements qu'en hasardant premièrement le sien, et je suis d'avis que, si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est né et dressé, c'est folie d'en lâcher la prise sur l'incertitude [*si l'on n'est pas sûr*] de l'augmenter. Celui à qui la fortune refuse de quoi planter son pied et établir un être tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jette au hasard ce qu'il a, puisque ainsi comme ainsi la nécessité l'envoie à la quête.

Dans le malheur, il faut prendre des chemins hasardeux.
(Sénèque, *Agamemnon*, II, 1, 47)

Et j'excuse plutôt un cadet de mettre sa légitime au vent [*risquer son héritage*], que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut voir nécessiteux qu'à sa faute.

J'ai bien trouvé le chemin plus court et plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps passé, de me défaire de ce désir et de me tenir coi,

Jouissant de la palme sans endurer la poussière [de la course],
(Horace, *Épîtres*, I, 1, 51)

jugeant aussi bien sainement de mes forces qu'elles n'étaient pas capables de grandes choses, et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier : que les Français semblent des guenons qui vont grimpant contre-mont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller jusqu'à ce qu'elles sont arrivées à la plus haute branche, et y montrent le cul quand elles y sont.

Il est déshonorant de se charger d'un fardeau trop lourd
Pour, fléchissant les genoux, le lâcher bientôt.
(Properce, III, 9, 5)

Les qualités mêmes qui sont en moi non reprochables, je les trouvais inutiles en ce siècle. La facilité de mes mœurs, on l'eût nommée lâcheté et faiblesse ; la foi et la conscience s'y fussent trouvées scrupuleuses et superstitieuses ; la franchise et la liberté, importunes, inconsidérées et téméraires. À quelque chose sert le malheur. Il fait bon naître en un siècle fort dépravé, car, par comparaison d'autrui, vous êtes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours, et sacrilège, il est homme de bien et d'honneur :

Aujourd'hui, si un ami ne nie pas qu'il a reçu de toi de l'argent,
S'il te rend ta vieille bourse avec toute sa ferraille rouillée,
Une pareille bonne foi fait crier au miracle ;
Il faut consulter les oracles étrusques et sacrifier une agnelle !
(Juvénal, *Satires*, XIII, 60)

Et ne fut jamais temps ni lieu où il y eût pour les princes loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la justice. Le premier qui s'avisera de se pousser en faveur et en crédit par cette voie-là, je suis bien déçu si, à bon compte, il ne devance ses compagnons. La force, la violence peuvent quelque chose, mais non pas toujours tout.

Les marchands, les juges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire avec la noblesse : ils rendent des combats honorables, et publics et privés ; ils battent, ils défendent villes en nos guerres. Un prince étouffe sa recommandation au milieu de cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de vérité, de loyauté, de tempérance et surtout de justice : marques rares, inconnues et exilées. C'est la seule volonté des peuples de quoi il peut faire ses affaires, et nulles autres qualités ne peuvent tant flatter leur volonté comme celles-là, leur étant bien plus utiles que les autres.

Rien de plus populaire que la bonté.
(Cicéron, *Pour Ligarius*, XII)

Par cette proportion, je me fusse trouvé grand et rare, comme je me trouve pygmée et populaire à la proportion de certains siècles passés, auxquels il était vulgaire, si d'autres plus fortes qualités n'y concourraient, de voir un homme modéré en ses vengeances, mou au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ni double, ni souple, ni accommodant sa foi à la volonté d'autrui et aux occasions. Plutôt laisserais-je rompre le cou aux affaires que de

tordre ma foi pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feintise et de dissimulation qui est à cette heure si fort en crédit, je la hais capitalement, et, de tous les vices, je n'en trouve aucun qui témoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller déguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire voir tel qu'on est. Par là nos hommes se dressent à la perfidie : étant duits [*rompus*] à produire des paroles fausses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur généreux ne doit point démentir ses pensées ; il se veut faire voir jusqu'au-dedans. Ou tout y est bon, ou au moins tout y est humain.

Aristote estime office de magnanimité haïr et aimer à découvert, juger, parler avec toute liberté, et, au prix de la vérité, ne faire cas de l'approbation ni réprobation d'autrui.

Apollonios disait que c'était aux serfs de mentir, et aux libres de dire vérité.

C'est la première et fondamentale partie de la vertu. Il la faut aimer pour elle-même. Celui qui dit vrai, parce qu'il y est d'ailleurs obligé et parce qu'il sert, et qui ne craint point à dire mensonge quand il n'importe à personne n'est pas véritable suffisamment. Mon âme, de sa complexion, refuit la menterie et hait même à la penser.

J'ai une interne vergogne et un remords piquant, si parfois elle m'échappe, comme parfois elle m'échappe, les occasions me surprenant et agitant imprémé-ditément.

Il ne faut pas toujours dire tout, car ce serait sottise ; mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense, autrement c'est méchanceté. Je ne sais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est de n'en être pas crus alors même qu'ils disent vérité. Cela peut tromper une fois ou deux les hommes, mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont fait certains de nos princes, qu'ils jetteraient leur chemise au feu si elle était participante de leurs vraies intentions (qui est un mot de l'ancien Métellus le Macédonien), et que, qui ne sait se feindre ne sait pas régner, c'est tenir avertis ceux qui ont à les pratiquer que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent. *Sans la réputation d'honnêteté, plus on est fin et habile, plus on est odieux* (Cicéron, *Les Devoirs*, II, 9). Ce serait une grande simplesse [*naïveté*] à qui se laisserait amuser ni au visage, ni aux paroles de celui qui fait état d'être toujours autre au-dehors qu'il n'est au-dedans, comme faisait Tibère ; et ne sais quelle part telles gens peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisant rien qui soit reçu pour comptant.

Qui est déloyal envers la vérité l'est aussi envers le mensonge.

Ceux qui, de notre temps, ont considéré, en l'établissement du devoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont préféré au soin de sa foi et conscience, diraient quelque chose à un prince de qui la fortune aurait rangé à tel point les affaires que pour tout jamais il les pût établir par un seul manquement et faute à sa parole[1]. Mais il n'en va pas ainsi. On rechoit souvent en pareil marché ; on fait plus d'une paix, plus d'un traité en sa vie. Le gain qui les convie à la première déloyauté (et quasi toujours il s'en présente comme à toutes autres méchancetés – les sacrilèges, les meurtres, les rébellions, les trahisons s'entreprennent pour quelque espèce de fruit), mais ce premier gain apporte infinis

1. Allusion à Machiavel et à son livre, *Le Prince.*

dommages suivants, jetant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de négociation par l'exemple de cette infidélité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et pactes, lorsque, de mon enfance, il fit descendre son armée à Otrante, ayant su que Mercurin de Gratinare et les habitants de Castro étaient détenus prisonniers après avoir rendu la place contre ce qui avait été capitulé [*arrangé*] avec eux, manda qu'on les relachât, et qu'ayant en main d'autres grandes entreprises en cette contrée-là, cette déloyauté, quoiqu'elle eût quelque apparence d'utilité présente, lui apporterait pour l'avenir un décri [*discrédit*] et une défiance d'infini préjudice.

Or, de moi, j'aime mieux être importun et indiscret que flatteur et dissimulé.

J'avoue qu'il se peut mêler quelque pointe de fierté et d'opiniâtreté à se tenir ainsi entier et découvert sans considération d'autrui, et me semble que je deviens un peu plus libre où il le faudrait moins être, et que je m'échauffe par l'opposition du respect. Il peut être aussi que je me laisse aller après ma nature à faute d'art. Présentant aux grands cette même licence de langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle décline vers l'indiscrétion et incivilité. Mais, outre ce que je suis ainsi fait, je n'ai pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande et pour en échapper par quelque détour, ni pour feindre une vérité, ni assez de mémoire pour la retenir ainsi feinte, ni certes assez d'assurance pour la maintenir ; et fais le brave par faiblesse. Par quoi je m'abandonne à la naïveté, et à toujours dire ce que je pense, et par complexion et par discours, laissant à la fortune d'en conduire l'événement.

Aristippe disait le principal fruit qu'il eût tiré de la philosophie être qu'il parlait librement et ouvertement à chacun.

C'est un outil de merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement fait bien à peine son office : elle me manque du tout [*tout à fait*]. Ce qu'on me veut proposer, il faut que ce soit à parcelles. Car de répondre à un propos où il y eût plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne saurais recevoir une charge sans tablettes. Et quand j'ai un propos de conséquence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile et misérable nécessité d'apprendre par cœur mot à mot ce que j'ai à dire ; autrement je n'aurais ni façon ni assurance, étant en crainte que ma mémoire vînt à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers, il me faut trois heures ; et puis, en un mien ouvrage, la liberté et autorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matière, la rendent plus malaisée à concevoir. Or, plus je m'en défie, plus elle se trouble ; elle me sert mieux par rencontre [*hasard*], il faut que je la sollicite nonchalamment : car, si je la presse, elle s'étonne ; et, depuis [*après*] qu'elle a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empêtre et embarrasse ; elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Ceci que je sens en la mémoire, je le sens en plusieurs autres parties. Je fuis le commandement, l'obligation et la contrainte. Ce que je fais aisément et naturellement, si je m'ordonne de le faire par une expresse et prescrite ordonnance, je ne le sais plus faire. Au corps même, les membres qui ont quelque liberté et juridiction plus particulière sur eux me refusent parfois leur obéissance quand je les destine et attache à certain point et heure de service nécessaire. Cette préordonnance contrainte et tyrannique les rebute ; ils se croupissent d'effroi ou de dépit, et se transissent. Autrefois, étant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne répondre à ceux qui vous convient à boire, quoiqu'on m'y traitât avec toute liberté, j'essayai de faire le bon compagnon en faveur des dames qui étaient de

la partie, selon l'usage du pays. Mais il y eut du plaisir, car cette menace et préparation d'avoir à m'efforcer outre ma coutume et mon naturel m'étoupa de manière le gosier que je ne sus avaler une seule goutte, et fus privé de boire pour le besoin même de mon repas. Je me trouvai saoul et désaltéré par tant de breuvage que mon imagination avait préoccupé [*anticipé*]. Cet effet est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus véhémente et puissante ; mais il est pourtant naturel, et n'est aucun qui ne s'en ressente aucunement [*plus ou moins*]. On offrait à un excellent archer condamné à mort de lui sauver la vie s'il voulait faire quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contension [*effort*] de sa volonté lui fît fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie il perdît encore la réputation qu'il avait acquise au tirer à l'arc. Un homme qui pense ailleurs ne faudra [*manquera*] point, à un pouce près, de refaire toujours un même nombre et mesure de pas au lieu où il se promène ; mais, s'il y est avec attention de les mesurer et compter, il trouvera que, ce qu'il faisait par nature et hasard, il ne le fera pas si exactement par dessein.

Ma librairie [*bibliothèque*], qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coin de ma maison ; s'il me tombe en fantaisie chose que j'y veuille aller chercher ou écrire, de peur qu'elle ne m'échappe en traversant seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelque autre. Si je m'enhardis, en parlant, à me détourner tant soit peu de mon fil, je ne faux [*manque*] jamais de le perdre : qui [*ce qui*] fait que je me tiens, en mes discours, contraint, sec et resserré. Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est très malaisé de retenir des noms. Je dirai bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre. Et si je durais à vivre longtemps, je ne crois pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme on fait d'autres. Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de mémoire ; ce qu'on dit aussi de George de Trébizonde ; et, pour mon intérêt, je rumine souvent quelle vie c'était que la leur, et si, sans cette pièce, il me restera assez pour me soutenir avec quelque aisance ; et, y regardant de près, je crains que ce défaut, s'il est parfait [*est conduit à la perfection*], *perde toutes les fonctions de l'âme. Oui, la mémoire détient à elle seule et la philosophie, et tout ce qui est utile à la vie, et tous les arts* (Cicéron, *Académiques*, II, 7).

Je suis plein de trous, je fuis de partout.
(Térence, *L'Eunuque*, I, 2, 25)

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet que j'avais trois heures auparavant donné ou reçu d'un autre, et d'oublier où j'avais caché ma bourse, quoi qu'en dise Cicéron[1]. Je m'aide à perdre ce que je serre particulièrement. C'est le réceptacle et l'étui de la science que la mémoire : l'ayant si défaillante, je n'ai pas fort à me plaindre si je ne sais guère. Je sais en général le nom des arts et ce de quoi ils traitent, mais rien au-delà. Je feuillette les livres, je ne les étudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnais plus être d'autrui ; c'est cela seulement de quoi mon jugement a fait son profit, les discours [*raisonnements*] et les imaginations de quoi il s'est imbu, l'auteur, le lieu, les mots et autres circonstances, je les oublie incontinent.

1. Dans *La Vieillesse* (*Cato Major, De senectute*), Cicéron écrit en effet : « Je n'ai jamais vu un vieillard oublier l'endroit où il avait caché son argent. »

Et suis si excellent en l'oubliance que, mes écrits mêmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. On m'allègue tous les coups à moi-même sans que je le sente. Qui voudrait savoir d'où sont les vers et exemples que j'ai ici entassés me mettrait en peine de le lui dire ; et si [*pourtant*], ne les ai mendiés qu'aux portes connues et fameuses, ne me contentant pas qu'ils fussent riches s'ils ne venaient encore de main riche et honorable : l'autorité y concourt avec la raison. Ce n'est pas grande merveille si mon livre suit la fortune des autres livres, et si ma mémoire désempare [*laisse échapper*] ce que j'écris comme ce que je lis, et ce que je donne comme ce que je reçois

Outre le défaut de la mémoire, j'en ai d'autres qui aident beaucoup à mon ignorance. J'ai l'esprit tardif et mousse [*émoussé*] ; le moindre nuage lui arrête sa pointe, en façon que (pour exemple) je ne lui proposai jamais énigme si aisée qu'il sût développer. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empêche. Aux jeux où l'esprit a sa part – des échecs, des cartes, des dames et autres –, je n'y comprends que les plus grossiers traits. L'appréhension, je l'ai lente et embrouillée, mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, étroitement et profondément pour le temps qu'elle le tient. J'ai la vue longue, saine et entière, mais qui se lasse aisément au travail et se charge. À cette occasion, je ne puis avoir long commerce avec les livres que par le moyen du service d'autrui. Le jeune Pline instruira ceux qui ne l'ont essayé combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation.

Il n'est point âme si chétive et brutale en laquelle on ne voie reluire quelque faculté particulière ; il n'y en a point de si ensevelie qui ne fasse une saillie par quelque bout. Et comment il advienne qu'une âme, aveugle et endormie à toutes autres choses, se trouve vive, claire et excellente à certain particulier effet, il s'en faut enquérir aux maîtres. Mais les belles âmes, ce sont les âmes universelles, ouvertes et prêtes à tout ; sinon instruites, au moins instruisables : ce que je dis pour accuser la mienne, car, soit par faiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus près l'usage de la vie, c'est chose bien éloignée de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples.

Je suis né et nourri aux champs et parmi le labourage ; j'ai des affaires et du ménage en main depuis que ceux qui me devançaient en la possession des biens que je jouis m'ont quitté leur place. Or je ne sais compter ni à jet [*avec jetons*], ni à plume ; la plupart de nos monnaies, je ne les connais pas ; ni ne sais la différence de l'un grain à l'autre – ni en la terre, ni au grenier – si elle n'est pas trop apparente ; ni à peine celle d'entre les choux et les laitues de mon jardin. Je n'entends pas seulement les noms des premiers outils du ménage, ni les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants savent ; moins aux arts mécaniques, au trafic et en la connaissance des marchandises, diversité et nature des fruits, de vins, de viandes ; ni à dresser un oiseau, ni à médeciner un cheval ou un chien. Et, puisqu'il me faut faire la honte tout entière, il n'y a pas un mois qu'on me surprit ignorant de quoi le levain servait à faire du pain, et que [*ce que*] c'était que faire cuver du vin. On conjectura anciennement à Athènes une aptitude à la mathématique en celui à qui on voyait ingénieusement agencer et fagoter une charge de broussailles. Vraiment on tirerait de moi une bien contraire conclusion : car, qu'on me donne tout l'apprêt d'une cuisine, me voilà à la faim.

Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes dépens. Mais, quel que je me fasse connaître, pourvu que je me fasse connaître tel que je suis, je fais mon effet. Et si [*pourtant*], ne m'excuse pas d'oser mettre par écrit des propos si bas et frivoles que ceux-ci. La bassesse du sujet m'y contraint. Qu'on accuse, si on veut, mon projet, mais mon progrès, non. Tant y a que, sans l'avertissement d'autrui, je vois assez ce peu que tout ceci vaut et pèse, et la folie de mon dessein. C'est prou [*assez*] que mon jugement ne se déferre point, duquel ce sont ici les essais :

Quel que soit votre nez – et serait-il tel qu'Atlas n'aurait pu le porter –
Pourriez-vous même faire rougir Latinus avec vos plaisanteries,
Jamais vous ne pourrez dire pis que moi de mes bagatelles.
À quoi sert de mâcher du vide ? Pour se repaître, il faut du consistant !
Ne perdez pas votre peine et répandez votre venin sur ceux qui s'admirent,
Pour ma part, je sais que tout cela n'est rien.
(Martial, *Épigrammes*, XIII, 2, 1)

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourvu que je ne me trompe pas à les connaître. Et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire que je ne faux guère d'autre façon : je ne faux jamais fortuitement. C'est peu de chose de prêter à la témérité de mes humeurs les actions ineptes, puisque je ne me puis pas défendre d'y prêter ordinairement les vicieuses.

Je vis un jour, à Bar-le-Duc, qu'on présentait au roi François second, pour la recommandation de la mémoire de René, roi de Sicile, un portrait qu'il avait lui-même fait de soi. Pourquoi n'est-il loisible de même à un chacun de se peindre de la plume comme il se peignait d'un crayon ?

Je ne veux donc pas oublier encore cette cicatrice, bien malpropre à produire en public : c'est l'irrésolution, défaut très incommode à la négociation des affaires du monde. Je ne sais pas prendre parti dans les entreprises douteuses :

Mon cœur ne me dit ni oui ni non.
(Pétrarque, *Sonnets*, CXXXV)

Je sais bien soutenir une opinion, mais non pas la choisir.

Parce que, dans les choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se présente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippe disait qu'il ne voulait apprendre de Zénon et Cléanthes, ses maîtres, que les dogmes simplement : car, quant aux preuves et raisons, qu'il en fournirait assez de lui-même), de quelque côté que je me tourne, je me fournis toujours assez de cause et de vraisemblance pour m'y maintenir. Ainsi j'arrête chez moi le doute et la liberté de choisir, jusqu'à ce que l'occasion me presse. Et alors, à confesser la vérité, je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dit, et m'abandonne à la merci de la fortune : une bien légère inclination et circonstance m'emporte,

Quand l'esprit doute, le moindre poids le fait pencher d'un côté ou de l'autre.
(Térence, *L'Andrienne*, I, 6, 32)

L'incertitude de mon jugement est si également balancée en la plupart des occurrences que je compromettrais [*m'en remettrais*] volontiers à la décision du sort et des dés ; et remarque avec grande considération de notre faiblesse humaine les exemples que l'histoire divine même nous a laissés de cet usage de remettre à la fortune et au hasard la détermination des élections dans les choses douteuses :

Le sort tomba sur Mathias (*Actes*, I, 26). La raison humaine est un glaive double et dangereux. Et en la main même de Socrate, son plus intime et plus familier ami, voyez à combien de bouts c'est un bâton.

Ainsi, je ne suis propre qu'à suivre, et me laisse aisément emporter à la foule : je ne me fie pas assez en mes forces pour entreprendre de commander, ni guider ; je suis bien aise de trouver mes pas tracés par les autres. S'il faut courre le hasard [*risque*] d'un choix incertain, j'aime mieux que ce soit sous tel, qui s'assure plus de ses opinions et les épouse plus que je ne fais les miennes, auxquelles je trouve le fondement et le plant glissants. Et si [*pourtant*], ne suis pas trop facile au change, d'autant que j'aperçois aux opinions contraires une pareille faiblesse. *L'habitude même d'approuver semble périlleuse et glissante* (Cicéron, *Académiques*, II, 21). Notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au branle et à la contestation :

Ainsi, quand ses plateaux sont chargés du même poids,
La balance ne s'abaisse ni ne s'élève d'aucun côté.
(Tibulle, IV, 1, 40)

Les discours [*théories*] de Machiavel, pour exemple, étaient assez solides pour le sujet ; si [*pourtant*] y a-t-il eu grande aisance à les combattre ; et ceux qui l'ont fait n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs. Il s'y trouverait toujours, à un tel argument, de quoi y fournir réponses, dupliques, répliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de débats que notre chicane a allongée tant qu'elle a pu en faveur des procès,

L'ennemi nous frappe et nous lui rendons coup pour coup,
(Horace, *Épîtres*, II, 2, 97)

les raisons n'y ayant guère autre fondement que l'expérience, et la diversité des événements humains nous présentant infinis exemples à toute sorte de formes. Un savant personnage de notre temps dit qu'en nos almanachs, où ils disent chaud qui voudra dire froid, et, au lieu de sec, humide, et mettre toujours le rebours de ce qu'ils pronostiquent, s'il devait entrer en gageure de l'événement de l'un ou l'autre, qui ne se soucierait pas quel parti il prît, sauf dans les choses où il n'y peut échoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extrêmes, et à la Saint-Jean des rigueurs de l'hiver. J'en pense de même de ces discours politiques : à quelque rôle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que votre compagnon, pourvu que vous ne veniez à choquer les principes trop grossiers et apparents. Et pourtant, selon mon humeur, dans les affaires publiques, il n'est aucun si mauvais train, pourvu qu'il ait de l'âge et de la constance, qui ne vaille mieux que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extrêmement corrompues, et penchent d'une merveilleuse [*extraordinaire*] inclination vers l'empirement ; de nos lois et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses ; toutefois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur état, et le danger de ce croulement, si je pouvais planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, je le ferais de bon cœur :

il n'est pas d'exemples si honteux, si infâmes,
Qu'on n'en puisse trouver de pires.
(Juvénal, *Satires*, VIII, 183)

Le pis que je trouve en notre état, c'est l'instabilité, et que nos lois, non plus

que nos vêtements, ne peuvent prendre certaine forme arrêtée. Il est bien aisé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines ; il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mépris de ses anciennes observances : jamais homme n'entreprit cela qui n'en vînt à bout ; mais d'y rétablir un meilleur état en la place de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs se sont morfondus [*ont perdu leur temps*] de ceux qui l'avaient entrepris.

Je fais peu de part à la prudence de ma conduite ; je me laisse volontiers mener à l'ordre public du monde. Heureux peuple qui fait ce qu'on commande mieux que ceux qui commandent, sans se tourmenter des causes ; qui se laisse mollement rouler après le roulement céleste. L'obéissance n'est pure ni tranquille en celui qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moi, ce seul par où je m'estime quelque chose, c'est ce en quoi jamais homme ne s'estima défaillant : ma recommandation est vulgaire, commune et populaire, car qui a jamais pensé avoir faute de sens ? Ce serait une proposition qui impliquerait en soi de la contradiction : c'est une maladie qui n'est jamais où elle se voit ; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la vue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillard opaque ; s'accuser serait s'excuser en ce sujet-là ; et se condamner, ce serait s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur, ni femmelette, qui ne pensât avoir assez de sens pour sa provision. Nous reconnaissons aisément chez les autres l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'expérience, de la disposition, de la beauté ; mais l'avantage du jugement, nous ne le cédons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel [*bon sens*] en autrui, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce côté-là, que nous les avions trouvées. La science, le style, et telles parties que nous voyons dans les ouvrages étrangers, nous touchons [*vérifions*] bien aisément s'ils surpassent les nôtres ; mais les simples productions de l'entendement, chacun pense qu'il était en lui de les rencontrer toutes pareilles, et en aperçoit malaisément le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extrême et incomparable distance. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation de laquelle je dois espérer fort peu de recommandation et de louange, et une manière de composition de peu de nom.

Et puis, pour qui écrivez-vous ? Les savants à qui touche la juridiction livresque ne connaissent autre prix que de la doctrine [*savoir*], et n'avouent autre procédé en nos esprits que celui de l'érudition et de l'art : si vous avez pris l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste-t-il à dire qui vaille ? Qui ignore Aristote, selon eux, s'ignore en même temps soi-même. Les âmes communes et populaires ne voient pas la grâce ni le poids d'un discours hautain et délié. Or ces deux espèces occupent le monde. La troisième, à qui vous tombez en partage, des âmes réglées et fortes d'elles-mêmes, est si rare que, justement, elle n'a ni nom ni rang entre nous : c'est à demi temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à lui plaire.

On dit communément que le plus juste partage que nature nous ait fait de ses grâces, c'est celui du sens : car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle lui en a distribué. N'est-ce pas raison ? Qui verrait au-delà, il verrait au-delà de sa vue. Je pense avoir les opinions bonnes et saines, mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que j'en aie, c'est le peu d'estime que je fais de moi ; car si elles n'eussent été bien assurées, elles se fussent aisément laissé piper à l'affection que je me porte, singulière, comme celui qui la ramène quasi toute à moi, et qui ne l'épands guère hors de là. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de connaissants, à leur gloire, à leur

grandeur, je le rapporte tout au repos de mon esprit et à moi. Ce qui m'en échappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours,

car, pour moi, je sais vivre, je sais me bien porter.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 961)

Or mes opinions, je les trouve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vrai, c'est aussi un sujet auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde toujours vis-à-vis ; moi, je replie ma vue au-dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soi ; moi, je regarde dedans moi : je n'ai affaire qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contrôle, je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont toujours avant,

personne ne tente de descendre en soi-même,
(Perse, IV, 20)

moi je me roule en moi-même.

Cette capacité de trier le vrai, quelle qu'elle soit en moi, et cette humeur libre de n'assujettir aisément ma croyance, je les dois principalement à moi : car les plus fermes imaginations que j'aie, et générales, sont celles qui, par manière de dire, naquirent avec moi. Elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaite ; depuis, je les ai établies et fortifiées par l'autorité d'autrui, et par les sains discours des anciens, auxquels je me suis rencontré conforme en jugement : ceux-là m'en ont assuré la prise, et m'en ont donné la jouissance et possession plus entières.

La recommandation que chacun cherche, de vivacité et promptitude d'esprit, je la prétends du règlement ; d'une action éclatante et signalée, ou de quelque particulière suffisance, je la prétends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinions et de mœurs. *En vérité, ce qui est bien, c'est d'avoir, tout au long de sa vie, une conduite réglée, qui ne dévie jamais quelles que soient les circonstances ; attitude qu'on ne peut observer si l'on abandonne sa propre nature pour imiter les autres* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 31).

Voilà donc jusqu'où je me sens coupable de cette première partie, que je disais être au vice de la présomption. Pour la seconde, qui consiste à n'estimer point assez autrui, je ne sais si je m'en puis si bien excuser ; car, quoi qu'il me coûte, je délibère de dire ce qui en est.

À l'aventure [*peut-être*] que le commerce continuel que j'ai avec les humeurs anciennes, et l'idée de ces riches âmes du temps passé me dégoûtent et d'autrui et de moi-même, ou bien que, à la vérité, nous vivons en un siècle qui ne produit les choses que bien médiocres, tant y a que je ne connais rien digne de grande admiration, aussi ne connais-je guère d'hommes avec telle privauté qu'il faut pour en pouvoir juger, et ceux auxquels ma condition me mêle plus ordinairement sont, pour la plupart, gens qui ont peu de soin de la culture de l'âme, et auxquels on ne propose pour toute béatitude que l'honneur, et pour toute perfection que la vaillance. Ce que je vois de beau en autrui, je le loue et l'estime très volontiers : voire j'enchéris souvent sur ce que j'en pense, et me permets de mentir jusque-là. Car je ne sais point inventer un sujet faux. Je témoigne volontiers de mes amis par ce que j'y trouve de louable et, d'un pied de valeur, j'en fais volontiers un pied et demi. Mais de leur prêter les qualités qui n'y sont pas, je ne puis ; ni les défendre ouvertement des imperfections qu'ils ont.

Voire à mes ennemis je rends nettement ce que je dois de témoignage d'honneur. Mon affection se change, mon jugement non. Et ne confonds point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas, et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement que malaisément la puis-je quitter pour passion que ce soit. Je me fais plus d'injure en mentant que je n'en fais à celui de qui je mens. On remarque cette louable et généreuse coutume de la nation perse, qu'ils parlent de leurs mortels ennemis et qu'ils font guerre à outrance, honorablement et équitablement, autant que porte le mérite de leur vertu.

Je connais des hommes assez qui ont diverses parties belles – qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui une autre –, mais de grand homme en général, et ayant tant de belles pièces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on s'en doive étonner, ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que j'aie connu au vif, je dis des parties naturelles de l'âme, et le mieux né, c'était Étienne de La Boétie. C'était vraiment une âme pleine et qui montrait un beau visage à tout sens ; une âme à la vieille marque, et qui eût produit de grands effets si sa fortune l'eût voulu, ayant beaucoup ajouté à ce riche naturel par science et étude. Mais je ne sais comment il advient (et si [*pourtant*], advient sans doute [*forcément*]) qu'il se trouve autant de vanité et de faiblesse d'entendement en ceux qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se mêlent de vacations lettrées et de charges qui dépendent des livres, qu'en nulle autre sorte de gens : ou bien parce qu'on requiert et attend plus d'eux, et qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes ; ou bien que l'opinion du savoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se découvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan témoigne bien mieux sa bêtise en une riche matière qu'il ait entre mains s'il l'accommode et mêle sottement et contre les règles de son ouvrage, qu'en une matière vile, et s'offense-t-on plus du défaut en une statue d'or qu'en celle qui est de plâtre. Ceux-ci en font autant lorsqu'ils mettent en avant des choses qui d'elles-mêmes et en leur lieu seraient bonnes : car ils s'en servent sans discrétion, faisant honneur à leur mémoire aux dépens de leur entendement. Ils font honneur à Cicéron, à Galien, à Ulpien et à saint Jérôme, et eux se rendent ridicules.

Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de notre institution [*éducation*]. Elle a eu pour sa fin de nous faire non bons et sages, mais savants : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suivre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous a imprimé la dérivation et l'étymologie. Nous savons décliner vertu, si nous ne savons l'aimer ; si nous ne savons que [*ce que*] c'est que prudence par effet et par expérience, nous le savons par jargon et par cœur. De nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en savoir la race, les parentèles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis et dresser avec eux quelque conversation et intelligence ; elle nous a appris les définitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une généalogie, sans avoir autre soin de dresser entre nous et elle quelque pratique de familiarité et privée accointance. Elle nous a choisi, pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin, et, parmi ses beaux mots, nous a fait couler en la fantaisie les plus vaines humeurs de l'Antiquité. Une bonne institution, elle change le jugement et les mœurs, comme il advint à Polémon, ce jeune homme grec débauché, qui, étant allé ouïr par rencontre [*hasard*] une leçon de Xénocrate, ne remarqua pas seulement l'élo-

quence et la suffisance du lecteur, et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matière, mais un fruit plus apparent et plus solide, qui fut le soudain changement et amendement de sa première vie. Qui a jamais senti un tel effet de notre discipline ?

Imiterez-vous Polémon le converti ?
Abandonnerez-vous votre panoplie d'insensé
– Rubans, coussins et bandeaux ?
On dit de lui qu'après boire, entendant la voix d'un maître à jeun,
Il fit discrètement disparaître ses colliers de fleurs.
(Horace, *Satires*, II, 3, 253)

La moins dédaignable condition de gens me semble être celle qui par simplesse tient le dernier rang, et nous offrir un commerce plus réglé. Les mœurs et les propos des paysans, je les trouve communément plus ordonnés selon la prescription de la vraie philosophie que ne sont ceux de nos philosophes. *Le peuple est plus sage parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut* (Lactance, *Institutions divines*, III, 5).

Les plus notables hommes que j'aie jugés par les apparences externes (car pour les juger à ma mode il les faudrait éclairer de plus près), ç'ont été, pour le fait de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guise, qui mourut à Orléans, et le feu maréchal Strozzi. Pour gens suffisants, et de vertu non commune, Olivier et L'Hôpital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poésie qu'elle a eu sa vogue en notre siècle. Nous avons foison de bons artisans de ce métier-là : Dorat, Bèze, Buchanan, L'Hôpital, Mondoré, Turnèbe. Quant aux Français, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais, et, aux parties en quoi Ronsard et du Bellay excellent, je ne les trouve guère éloignés de la perfection ancienne. Adrien Turnèbe savait plus et savait mieux ce qu'il savait qu'homme qui fût de son siècle, ni loin au-delà.

Les vies du duc d'Albe dernier mort et de notre connétable de Montmorency ont été des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune, mais la beauté et la gloire de la mort de celui-ci, à la vue de Paris et de son roi, pour leur service, contre ses plus proches, à la tête d'une armée victorieuse par sa conduite, et d'un coup de main, en si extrême vieillesse, me semble mériter qu'on la loge entre les remarquables événements de mon temps.

Comme aussi la constante bonté, douceur de mœurs et facilité consciencieuse de monsieur de La Noue, en une telle injustice de parts [*factions*] armées, vraie école de trahison, d'inhumanité et de brigandage, où toujours il s'est nourri, grand homme de guerre et très expérimenté.

J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ai de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance[1], et certes aimée de moi beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles

1. Cette admiratrice enthousiaste, que Montaigne avait rencontrée en 1588 – elle avait alors vingt-deux ans –, et à qui il fera de fréquentes visites en Picardie, publiera en 1595, trois ans après la mort de l'auteur, une nouvelle édition des *Essais*, enrichie des notes que Montaigne lui avait remises. Elle fera d'ailleurs paraître en tout onze éditions de l'œuvre qu'elle défendra avec zèle et passion jusqu'à sa mort, en 1645.

choses, et entre autres de la perfection de cette très sainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encore. La sincérité et la solidité de ses mœurs y sont déjà bastantes [*suffisantes*], son affection vers moi plus que surabondante, et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'appréhension qu'elle a de ma fin, par les cinquante-cinq ans auxquels elle m'a rencontré, la travaillât moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers *Essais*, et femme, et en ce siècle, et si jeune, et seule en son quartier, et la véhémence fameuse dont elle m'aima et me désira longtemps sur la seule estime qu'elle en prit de moi, avant m'avoir vu, c'est un accident de très digne considération.

Les autres vertus ont eu peu ou point de mise en cet âge [*ce temps*] ; mais la vaillance, elle, est devenue populaire par nos guerres civiles, et en cette partie il se trouve parmi nous des âmes fermes jusqu'à la perfection, et en grand nombre, si [*si bien*] que le triage en est impossible à faire.

Voilà tout ce que j'ai connu, jusqu'à cette heure, d'extraordinaire grandeur, et non commune.

CHAPITRE 18

Du démentir

Voire mais on me dira que ce dessein de se servir de soi pour sujet à écrire serait excusable à des hommes rares et fameux qui, par leur réputation, auraient donné quelque désir de leur connaissance. Il est certain, je l'avoue, et sais bien que, pour voir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan lève les yeux de sa besogne, là où, pour voir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout autre de se faire connaître qu'à celui qui a de quoi se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron. César et Xénophon ont eu de quoi fonder et fermir leur narration en la grandeur de leurs faits comme en une base juste et solide. Ainsi sont à souhaiter les papiers journaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus et autres avaient laissés de leurs gestes. De telles gens, on aime et étudie les figures, en cuivre même, et en pierre.

Cette remontrance est très vraie, mais elle ne me touche que bien peu :

Je ne lis cela qu'à mes amis, et à leur demande. Pas n'importe où,
Ni à n'importe qui. Il en est beaucoup qui, au contraire,
Déclament leurs écrits sur le forum, et même aux bains.
(Horace, *Satires*, I, 4, 73)

Je ne dresse pas ici une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une église, ou place publique :

pour donner poids à des fumées,
Je ne gonfle pas mes pages de futilités...
Nous parlons en tête à tête.
(Perse, V, 19)

C'est pour le coin d'une librairie [*bibliothèque*], et pour en amuser un voisin, un parent, un ami, qui aura plaisir à me raccointer [*fréquenter à nouveau*] et repratiquer en cette image. Les autres ont pris cœur de parler d'eux pour y avoir trouvé le sujet digne et riche ; moi, au rebours, pour l'avoir trouvé si stérile et si maigre qu'il n'y peut échoir soupçon d'ostentation.

Je juge volontiers des actions d'autrui ; des miennes, je donne peu à juger à cause de leur nihilité.

Je ne trouve pas tant de bien en moi que je ne le puisse dire sans rougir.

Quel contentement me serait-ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me récitât les mœurs, le visage la contenance, les paroles communes et les fortunes de mes ancêtres ! Combien j'y serais attentif ! Vraiment cela partirait d'une mauvaise nature d'avoir à mépris les portraits mêmes de nos amis et prédécesseurs, la forme de leurs vêtements et de leurs armes. J'en conserve l'écriture, le seing, des heures [*livres d'heures*] et une épée péculière [*particulière*] qui leur a servi, et n'ai point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon père portait ordinairement en la main.

L'habit d'un père, son anneau sont d'autant chers à ses enfants qu'ils avaient d'affection pour lui (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 13).

Si toutefois ma postérité est d'autre appétit, j'aurai bien de quoi me revancher : car ils ne sauraient faire moins de compte de moi que j'en ferai d'eux en ce temps-là. Tout le commerce que j'ai en ceci avec le public, c'est que j'emprunte les outils de son écriture, plus soudaine et plus aisée. En récompense, j'empêcherai peut-être que quelque coin de beurre ne se fonde au marché.

Que les thons, les olives soient bien emballés !
(Martial, *Épigrammes*, XIII, 1)

Et je fournirai souvent les maquereaux d'amples tuniques.
(Catulle, XCIV, 8)

Et quand personne ne me lira, ai-je perdu mon temps de m'être entretenu tant d'heures oisives à pensements si utiles et agréables ? Moulant sur moi cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron [*modèle*] s'en est fermi et en quelque sorte formé soi-même. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moi de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes premières. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierces et étrangères comme tous autres livres.

Ai-je perdu mon temps de m'être rendu compte de moi si continuellement, si curieusement ? Car ceux qui se repassent par fantaisie seulement et par langue quelque heure ne s'examinent pas si primement, ni ne se pénètrent, comme celui qui en fait son étude, son ouvrage et son métier, qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foi, de toute sa force.

Les plus délicieux plaisirs, si se digèrent-ils au-dedans, fuient à laisser trace de soi, et fuient la vue non seulement du peuple, mais d'un autre.

Combien de fois m'a cette besogne diverti de cogitations ennuyeuses ! – et doivent être comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a étrennés d'une large faculté à nous entretenir à part, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de ranger ma fantaisie à rêver même par quelque ordre et projet, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensées qui se présentent à elle. J'écoute à mes rêveries parce que j'ai à les enrôler. Quant de fois, étant marri de quelque action que la civilité et la raison me prohibaient de reprendre à découvert, m'en suis-je ici dégorgé, non sans dessein de publique instruction ! Et si [*pourtant*], ces verges poétiques :

Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin !
(Clément Marot, *Fripelipes, valet de Marot, à Sagon*)

s'impriment encore mieux en papier qu'en la chair vive. Quoi, si je prête un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette si j'en pourrai friponner quelque chose de quoi émailler ou étayer le mien ?

Je n'ai aucunement étudié pour faire un livre ; mais j'ai quelque peu étudié pour ce que je l'avais fait, si c'est quelque peu étudier qu'effleurer et pincer par

la tête ou par les pieds tantôt un auteur, tantôt un autre ; nullement pour former mes opinions ; oui pour les assister déjà formées, seconder et servir.

Mais à qui croirons-nous parlant de soi en une saison si gâtée, vu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'autrui, où il y a moins d'intérêt à mentir ? Le premier trait de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la vérité : car, comme disait Pindare, l'être véritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa République. Notre vérité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à autrui : comme nous appelons monnaie non celle qui est loyale seulement, mais la fausse aussi qui a mise. Notre nation est de longtemps reprochée de ce vice ; car Salvien de Marseille, qui était du temps de Valentinien l'empereur, dit qu'aux Français le mentir et se parjurer n'est pas vice, mais une façon de parler. Qui voudrait enchérir sur ce témoignage, il pourrait dire que ce leur est à présent vertu. On s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur ; car la dissimulation est des plus notables qualités de ce siècle.

Ainsi, j'ai souvent considéré d'où pouvait naître cette coutume, que nous observons si religieusement, de nous sentir plus aigrement offensés du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul autre ; que ce soit l'extrême injure qu'on nous puisse faire de parole que de nous reprocher le mensonge. Sur cela, je trouve qu'il est naturel de se défendre le plus des défauts de quoi nous sommes le plus entachés. Il semble qu'en nous ressentant de l'accusation et nous en émouvant nous nous déchargeons aucunement de la coulpe [*quelque peu de la faute*] ; si nous l'avons par effet, au moins nous la condamnons par apparence.

Serait-ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lâcheté de cœur ? En est-il de plus expresse que de se dédire de sa parole ? Quoi se dédire de sa propre science ?

C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien peint bien honteusement quand il dit que c'est donner témoignage de mépriser Dieu, et en même temps de craindre les hommes. Il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur, la vilité et le dérèglement. Car que peut-on imaginer plus vilain que d'être couard à l'endroit des hommes et brave à l'endroit de Dieu ? Notre intelligence se conduisant par la seule voie de la parole, celui qui la fausse trahit la société publique. C'est le seul outil par le moyen duquel se communiquent nos volontés et nos pensées ; c'est le truchement de notre âme : s'il nous faut [*manque*], nous ne nous tenons plus, nous ne nous entre-connaissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout notre commerce et dissout toutes les liaisons de notre police.

Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus ; car jusqu'à l'entier abolissement des noms et ancienne connaissance des lieux s'est étendue la désolation de cette conquête d'un merveilleux [*extraordinaire*] exemple, et inouï) offraient à leurs dieux du sang humain, mais non autre que tiré de leur langue et oreilles, pour expiation du péché de mensonge, tant ouï que prononcé.

Ce bon compagnon de Grèce [*Lysandre*] disait que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos démentirs, et les lois de notre honneur en cela, et les changements qu'elles ont reçus, je remets à une autre fois d'en dire ce que j'en sais, et apprendrai cependant, si je puis, en quel temps prit commencement cette coutume de si exactement peser et mesurer les paroles, et d'y attacher

notre honneur. Car il est aisé à juger qu'elle n'était pas anciennement entre les Romains et les Grecs. Et m'a semblé souvent nouveau et étrange de les voir se démentir et s'injurier sans entrer pourtant en querelle. Les lois de leur devoir prenaient quelque autre voie que les nôtres. On appelle César tantôt voleur, tantôt ivrogne, à sa barbe. Nous voyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les autres, je dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'autre nations, où les paroles se revanchent seulement par les paroles et ne se tirent à autre conséquence.

CHAPITRE 19

De la liberté de conscience

Il est ordinaire de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans modération, pousser les hommes à des effets très vicieux. En ce débat par lequel la France est à présent agitée de guerres civiles, le meilleur et le plus sain parti est sans doute celui qui maintient et la religion et la police ancienne du pays. Entre les gens de bien, toutefois, qui le suivent (car je ne parle point de ceux qui s'en servent de prétexte pour ou exercer leurs vengeances particulières, ou fournir à leur avarice, ou suivre la faveur des princes ; mais de ceux qui le font par vrai zèle envers leur religion, sainte affection à maintenir la paix et l'état de leur patrie), de ceux-ci, dis-je, il s'en voit plusieurs que la passion pousse hors les bornes de la raison, et leur fait parfois prendre des conseils [*décisions*] injustes, violents et encore téméraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que notre religion commença de gagner autorité avec les lois le zèle en arma plusieurs contre toute sorte de livres païens, de quoi les gens de lettres souffrent une merveilleuse [*extraordinaire*] perte. J'estime que ce désordre ait plus porté de nuisance aux lettres que tous les feux des barbares. Cornélius Tacite en est un bon témoin : car, quoique l'empereur Tacite, son parent, en eût peuplé par ordonnances expresses toutes les librairies [*bibliothèques*] du monde, toutefois un seul exemplaire entier n'a pu échapper la curieuse recherche de ceux qui désiraient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à notre croyance. Ils ont aussi eu ceci : de prêter aisément des louanges fausses à tous les empereurs qui faisaient pour nous [*favorisaient les chrétiens*], et condamner universellement toutes les actions de ceux qui nous étaient adversaires, comme il est aisé à voir en l'empereur Julien, surnommé l'Apostat.

C'était, à la vérité, un très grand homme, et rare, comme celui qui avait son âme vivement teinte des discours de la philosophie, auxquels il faisait profession de régler toutes ses actions. Et, de vrai, il n'est aucune sorte de vertu de quoi il n'ait laissé de très notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair témoignage), on lit de lui un pareil trait à celui d'Alexandre et de Scipion, que, de plusieurs très belles captives, il n'en voulut pas seulement voir une, étant en la fleur de son âge – car il fut tué par les Parthes âgé de trente et un ans seulement. Quant à la justice, il prenait lui-même la peine d'ouïr les parties, et, encore que par curiosité il s'informât à ceux qui se présentaient à lui de quelle religion ils étaient, toutefois l'inimitié qu'il portait à la nôtre ne donnait aucun contrepoids à la balance. Il fit lui-même plusieurs bonnes lois, et retrancha une grande partie des subsides et impositions que levaient ses prédécesseurs.

Nous avons deux bons historiens témoins oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement, en divers lieux de son histoire, cette sienne ordonnance par laquelle il défendit l'école et interdit l'enseigner à tous les rhétoriciens et grammairiens chrétiens, et dit qu'il souhaiterait cette sienne action être ensevelie sous le silence. Il est vraisemblable, s'il [*Julien*] eût fait quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il [*Marcellinus*] ne l'eût pas oublié, étant bien affectionné à notre parti. Il nous était âpre, à la vérité, mais non cruel ennemi ;

car nos gens mêmes récitent de lui cette histoire, que, se promenant un jour autour de la ville de Chalcédoine, Maris, évêque du lieu, osa bien l'appeler « méchant traître à Christ », et qu'il n'en fit autre chose, sauf lui répondre : « Va, misérable, pleure la perte de tes yeux. » À quoi l'évêque encore répliqua : « Je rends grâces à Jésus-Christ de m'avoir ôté la vue pour ne voir ton visage impudent » ; affectant, disent-ils, en cela une patience philosophique. Tant y a que ce fait-là ne se peut pas bien rapporter aux cruautés qu'on le dit avoir exercées contre nous. Il était (dit Eutrope, mon autre témoin) ennemi de la chrétienté, mais sans toucher au sang.

Et, pour revenir à sa justice, il n'est rien qu'on y puisse accuser que les rigueurs de quoi il usa, au commencement de son empire, contre ceux qui avaient suivi le parti de Constance, son prédécesseur. Quant à sa sobriété, il vivait toujours un vivre soldatesque et se nourrissait en pleine paix comme celui qui se préparait et accoutumait à l'austérité de la guerre. La vigilance était telle en lui qu'il départait la nuit à trois ou à quatre parties, dont la moindre était celle qu'il donnait au sommeil ; le reste, il l'employait à visiter lui-même en personne l'état de son armée et ses gardes, ou à étudier ; car, entre autres siennes rares qualités, il était très excellent en toute sorte de littérature.

On dit d'Alexandre le Grand qu'étant couché, de peur que le sommeil ne le débauchât de ses pensements et de ses études, il faisait mettre un bassin joignant son lit et tenait l'une de ses mains au-dehors, avec une boulette de cuivre, afin que, le dormir le surprenant et relâchant les prises de ses doigts, cette boulette, par le bruit de sa chute dans le bassin, le réveillât. Celui-ci [*Julien*] avait l'âme si tendue à ce qu'il voulait, et si peu empêchée de fumées par sa singulière abstinence, qu'il se passait bien de cet artifice. Quant à la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties [*qualités*] d'un grand capitaine ; aussi fut-il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la plupart avec nous, en France, contre les Allemands et Francons. Nous n'avons guère mémoire d'homme qui ait vu plus de hasards [*dangers*], ni qui ait plus souvent fait preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Épaminondas ; car il fut frappé d'un trait et essaya de l'arracher, et l'eût fait sans ce que, le trait étant tranchant, il se coupa et affaiblit sa main. Il demandait incessamment qu'on le rapportât en ce même état en la mêlée pour y encourager ses soldats, lesquels contestèrent cette bataille sans lui, très courageusement, jusqu'à ce que la nuit séparât les armées. Il devait à la philosophie un singulier mépris en quoi il avait sa vie et les choses humaines. Il avait ferme croyance de l'éternité des âmes.

En matière de religion, il était vicieux partout ; on l'a surnommé Apostat pour avoir abandonné la nôtre ; toutefois cette opinion me semble plus vraisemblable, qu'il ne l'avait jamais eue à cœur, mais que, pour l'obéissance des lois, il s'était feint jusqu'à ce qu'il tînt l'empire en sa main. Il fut si superstitieux en la sienne que ceux mêmes qui en étaient de son temps s'en moquaient ; et, disait-on, s'il eût gagné la victoire contre les Parthes, qu'il eût fait tarir la race des bœufs au monde pour satisfaire à ses sacrifices ; il était aussi embabouiné de la science divinatrice, et donnait autorité à toute façon de pronostics. Il dit entre autres choses, en mourant, qu'il savait bon gré aux dieux et les remerciait de quoi ils ne l'avaient pas voulu tuer par surprise, l'ayant de longtemps averti du lieu et heure de sa fin, ni d'une mort molle ou lâche, mieux convenable aux personnes oisives et délicates, ni languissante, longue et douloureuse ; et qu'ils l'avaient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires et en

la fleur de sa gloire. Il avait eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premièrement le menaça en Gaule et depuis se représenta à lui en Perse sur le point de sa mort.

Ce langage qu'on lui fait tenir quand il se sentit frappé – « Tu as vaincu, Nazaréen », ou, comme d'autres : « Contente-toi, Nazaréen » – n'eût été oublié s'il eût été cru par mes témoins qui, étant présents en l'armée, ont remarqué jusqu'aux moindres mouvements et paroles de sa fin, non plus que certains autres miracles qu'on y attache.

Et, pour venir au propos de mon thème, il couvait, dit Marcellinus, de longtemps en son cœur le paganisme ; mais, parce que toute son armée était de chrétiens, il ne l'osait découvrir. Enfin, quand il se vit assez fort pour oser publier sa volonté, il fit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par tous moyens de mettre sus [*rétablir*] l'idolâtrie. Pour parvenir à son effet, ayant rencontré en Constantinople le peuple décousu avec les prélats de l'Église chrétienne divisés, les ayant fait venir à lui au palais, les admonesta instamment d'assoupir ces dissensions civiles, et que chacun sans empêchement et sans crainte servît à sa religion. Ce qu'il sollicitait avec grand soin, pour l'espérance que cette licence augmenterait les parts [*factions*] et les brigues de la division, et empêcherait le peuple de se réunir et de se fortifier par conséquent contre lui par leur concorde et unanime intelligence ; ayant essayé [*constaté*] par la cruauté de certains chrétiens qu'il n'y a point de bête au monde tant à craindre à l'homme que l'homme.

Voilà ses mots à peu près ; en quoi cela est digne de considération que l'empereur Julien se sert, pour attiser le trouble de la dissension civile, de cette même recette de liberté de conscience que nos rois viennent d'employer pour l'éteindre. On peut dire, d'un côté, que de lâcher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est épandre et semer la division ; c'est prêter quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barrière ni coercition des lois qui bride et empêche sa course. Mais, d'autre côté, on dirait aussi que de lâcher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relâcher par la facilité et par l'aisance, et que c'est émousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté et la difficulté. Et si [*pourtant*], crois mieux, pour l'honneur de la dévotion de nos rois, c'est que, n'ayant pu ce qu'ils voulaient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvaient.

CHAPITRE 20

Nous ne goûtons rien de pur

La faiblesse de notre condition fait que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tomber en notre usage. Les éléments que nous jouissons sont altérés, et les métaux de même ; et l'or, il le faut empirer par quelque autre matière pour l'accommoder à notre service.

Ni la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrhon et encore les stoïciens faisaient fin de la vie, n'y a pu servir sans composition, ni la volupté cyrénaïque et aristippique.

Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aucun exempt de quelque mélange de mal et d'incommodité,

de la source même des plaisirs jaillit quelque chose d'amer
Dont l'âcreté nous serre la gorge au milieu des fleurs.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1133)

Notre extrême volupté a quelque air de gémissement et de plainte. Diriez-vous pas qu'elle se meurt d'angoisse ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'épithètes et qualités maladives et douloureuses – langueur, mollesse, faiblesse, défaillance, *morbidezza* –, grand témoignage de leur consanguinité et consubstantialité.

La profonde joie a plus de sévérité que de gaieté ; l'extrême et plein contentement plus de rassis que d'enjoué. *Si on ne la modère pas, la félicité se tarit d'elle-même* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXIV). L'aise nous mâche.

C'est ce que dit un verset grec ancien de tel sens : « Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent », c'est-à-dire ils ne nous en donnent aucun pur et parfait, ni que nous n'achetons au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, très dissemblables de nature, s'associent pourtant de je ne sais quelle jointure naturelle.

Socrate dit que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté, mais que, n'en pouvant sortir, il s'avisa de les accoupler au moins par la queue.

Métrodore disait qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Je ne sais s'il voulait dire autre chose ; mais moi, j'imagine bien qu'il y a du dessein, du consentement et de la complaisance à se nourrir en la mélancolie ; je dis outre l'ambition qui s'y peut encore mêler. Il y a quelque ombre de friandise et délicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron même de la mélancolie. Y a-t-il pas des complexions qui en font leur aliment ?

il y a une volupté certaine à pleurer.
(Ovide, *Tristes*, IV, 3, 27)

Et dit un Attale, en Sénèque, que la mémoire de nos amis perdus nous agrée comme l'amer au vin trop vieux,

Enfant qui sert du vieux falerne,
Verse-m'en du plus amer ;
(Catulle, XXVII, 1)

et comme des pommes doucement aigres.

Nature nous découvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer servent aussi au rire. De vrai, avant que l'un ou l'autre soient achevés d'exprimer, regardez à la conduite de la peinture : vous êtes en doute vers lequel c'est qu'on va. Et l'extrémité du rire se mêle aux larmes. *Pas de mal sans avantage* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXIX). Quand j'imagine l'homme assiégé de commodités désirables (mettons le cas que tous ses membres fussent saisis pour toujours d'un plaisir pareil à celui de la génération en son point plus excessif), je le sens fondre sous la charge de son aise, et le vois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vrai, il fuit quand il y est, et se hâte naturellement d'en échapper, comme d'un pas où il ne se peut fermir, où il craint d'enfondrer [*de s'enfoncer*].

Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aie a de la teinture vicieuse. Et crains que Platon en sa plus verte vertu (moi qui en suis autant sincère et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'autre puisse être), s'il y eût écouté de près – et il y écoutait de près –, il y eût senti quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur, et sensible seulement à soi. L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiècement et bigarrure.

Les lois mêmes de la justice ne peuvent subsister sans quelque mélange d'injustice ; et dit Platon que ceux-là entreprennent de couper la tête de l'Hydre qui prétendent ôter des lois toutes incommodités et inconvénients. *Tout châtiment exemplaire exécuté en vue du bien public porte quelque iniquité envers les individus*, dit Tacite (*Annales*, XIV, 44).

Il est pareillement vrai que, pour l'usage de la vie et service du commerce public, il y peut avoir de l'excès en la pureté et perspicacité de nos esprits ; cette clarté pénétrante a trop de subtilité et de curiosité. Il les faut appesantir et émousser pour les rendre plus obéissants à l'exemple et à la pratique, et les épaissir et obscurcir pour les proportionner à cette vie ténébreuse et terrestre. Pourtant [*c'est pourquoi*] se trouvent les esprits communs et moins tendus plus propres et plus heureux à conduire affaires. Et les opinions de la philosophie élevées et exquises se trouvent ineptes à l'exercice. Cette pointue vivacité d'âme et cette volubilité souple et inquiète troublent nos négociations. Il faut manier les entreprises humaines plus grossièrement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droits de la fortune. Il n'est pas besoin d'éclairer les affaires si profondément, ni si subtilement. On s'y perd, à la considération de tant de lustres [*points de vue*] contraires et formes diverses : *À force de peser des motifs contradictoires, leur esprit est comme paralysé* (Tite-Live, XXXII, 20).

C'est ce que les anciens disent de Simonide : parce que son imagination lui présentait (sur la demande que lui avait faite le roi Hiéron, pour à laquelle satisfaire il avait eu plusieurs jours de pensement) diverses considérations aiguës et subtiles, doutant laquelle était la plus vraisemblable, il désespéra du tout de la vérité.

Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances et conséquences, il empêche son élection. Un engin [*esprit*] moyen conduit également et suffit aux exécutions de grand et petit poids. Regardez que les meilleurs ménagers sont ceux

qui nous savent moins dire comment ils le sont, et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaillent. Je sais un grand diseur, et très excellent peintre de toute sorte de ménage [*économie domestique*], qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente. J'en sais un autre, qui dit, qui consulte mieux qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'âme et de suffisance ; toutefois, aux effets [*dans la réalité*], ses serviteurs trouvent qu'il est tout autre, je dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE 21

Contre la fainéantise

L'empereur Vespasien, étant malade de la maladie de quoi il mourut, ne laissait pas de vouloir entendre l'état de l'empire, et dans son lit même dépêchait [*réglait*] sans cesse plusieurs affaires de conséquence. Et son médecin l'en tançant comme de chose nuisible à sa santé : « Il faut, disait-il, qu'un empereur meure debout. » Voilà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrien, l'empereur, s'en servit depuis [*après*] à ce même propos, et le devrait-on souvent ramentevoir [*rappeler*] aux rois, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes n'est pas une charge oisive, et qu'il n'est rien qui puisse si justement dégoûter un sujet de se mettre en peine et en hasard [*danger*] pour le service de son prince, que de le voir apoltroni [*mollement détourné*] cependant lui-même à des occupations lâches et vaines, et d'avoir soin de sa conservation, le voyant si nonchalant de la nôtre.

Quand quelqu'un voudra maintenir qu'il vaut mieux que le prince conduise ses guerres par autre que par soi, la fortune lui fournira assez d'exemples de ceux à qui leurs lieutenants ont mis à chef [*achevé*] des grandes entreprises, et de ceux encore desquels la présence y eût été plus nuisible qu'utile. Mais nul prince vertueux et courageux pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Sous couleur de conserver sa tête comme la statue d'un saint à la bonne fortune de son état, ils le dégradent justement de son office, qui est tout en action militaire, et l'en déclarent incapable. J'en sais un [*Henri de Navarre*] qui aimerait bien mieux être battu que de dormir pendant qu'on se battrait pour lui, qui ne vit jamais sans jalousie ses gens mêmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selim Ier disait, avec grande raison ce me semble, que les victoires qui se gagnent sans le maître ne sont pas complètes ; de tant plus volontiers eût-il dit que ce maître devrait rougir de honte d'y prétendre part pour son nom n'y ayant embesogné que sa voix et sa pensée ; ni cela même, vu qu'en telle besogne les avis et commandements qui apportent honneur sont ceux-là seulement qui se donnent sur la place et au milieu de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme. Les princes de la race ottomane, la première race du monde en fortune guerrière, ont chaudement embrassé cette opinion. Et Bajazet second avec son fils, qui s'en départirent, s'amusant aux sciences et autres occupations casanières, donnèrent aussi de bien grands soufflets à leur empire ; et celui qui règne à présent, Amourat III, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de même. Fut-ce pas le roi d'Angleterre, Édouard III, qui dit de notre Charles V ce mot : « Il n'y eut jamais roi qui moins s'armât, et si [*pourtant*] n'y eut jamais roi qui tant me donnât à faire » ? Il avait raison de le trouver étrange, comme un effet du sort plus que de la raison. Et cherchent autre adhérent que moi ceux qui veulent nombrer entre les belliqueux et magnanimes conquérants les rois de Castille et de Portugal de ce qu'à douze cents lieues de leur oisive demeure, par l'escorte de leurs facteurs [*agents*], ils se sont rendus maîtres des Indes d'une et d'autre parts, desquelles c'est à savoir s'ils auraient seulement le courage d'aller jouir en présence.

L'empereur Julien disait encore plus : qu'un philosophe et un galant homme ne devaient pas seulement respirer : c'est-à-dire ne donner aux nécessités corporelles que ce qu'on ne leur peut refuser, tenant toujours l'âme et le corps embesognés à choses belles, grandes et vertueuses. Il avait honte si en public on le voyait cracher ou suer (ce qu'on dit aussi de la jeunesse lacédémonienne, et Xénophon de la perse), parce qu'il estimait que l'exercice, le travail continuel et la sobriété devaient avoir cuit et asséché toutes ces superfluités. Ce que dit Sénèque ne joindra pas mal en cet endroit : que les anciens Romains maintenaient leur jeunesse droite. *Ils n'apprenaient*, dit-il, *rien à leurs enfants qu'ils dussent apprendre assis* [*Lettres à Lucilius*, LXXXVIII].

C'est une généreuse envie de vouloir mourir même, utilement et virilement ; mais l'effet n'en gît pas tant en notre bonne résolution qu'en notre bonne fortune. Mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'autre : les blessures, les prisons leur traversant [*empêchant*] ce dessein et leur prêtant une vie forcée. Il y a des maladies qui atterrent jusqu'à nos désirs et à notre connaissance : Moulay Abd el Malik, roi de Fez – qui vient de gagner contre Sébastien, roi de Portugal, cette journée [*bataille*] fameuse par la mort de trois rois et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille –, se trouva gravement malade dès lors que les Portugais entrèrent à main armée en son État, et alla toujours depuis [*après*] en empirant vers la mort, et la prévoyant. Jamais homme ne se servit de soi plus vigoureusement, ni plus glorieusement. Il se trouva faible pour soutenir la pompe cérémonieuse de l'entrée de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence et chargée de tout plein d'action, et résigna cet honneur à son frère. Mais ce fut aussi le seul office de capitaine qu'il résigna ; tous les autres, nécessaires et utiles, il les fit très laborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et fermes, jusqu'au dernier soupir, et aucunement [*un peu*] au-delà. Il pouvait miner ses ennemis, indiscrètement avancés en ses terres ; et lui pesa merveilleusement [*de façon extraordinaire*] qu'à faute d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduite de cette guerre et affaires d'un État troublé, il eût à chercher la victoire sanglante et hasardeuse, en ayant une autre sûre et nette entre ses mains. Toutefois il ménagea miraculeusement la durée de sa maladie à faire consumer son ennemi et l'attirer loin de l'armée de mer et des places maritimes qu'il avait en la côte d'Afrique, jusqu'au dernier jour de sa vie, lequel, par dessein, il employa et réserva à cette grande journée. Il dressa sa bataille [*ses troupes*] en rond, assiégeant de toutes parts l'ost [*armée*] des Portugais ; lequel rond, venant à se courber et serrer, les empêcha non seulement au conflit, qui fut très âpre par la valeur de ce jeune roi assaillant, vu qu'ils avaient à montrer visage à tous sens, mais aussi les empêcha à la fuite après leur route [*déroute*]. Et, trouvant toutes les issues saisies et closes, furent contraints de se rejeter à eux-mêmes – *entassés non par le carnage seulement, mais encore par la fuite* (Tite-Live, II, 4) – et s'amonceler les uns sur les autres, fournissant aux vainqueurs une très meurtrière victoire, et très entière. Mourant, il se fit porter et tracasser [*conduire de ci de là*] où le besoin l'appelait, et, coulant le long des files, enhortait [*exhortait*] ses capitaines et soldats les uns après les autres. Mais un coin de sa bataille [*armée*] se laissant enfoncer, on ne le put tenir qu'il ne montât à cheval, l'épée au poing. Il s'efforçait pour s'aller mêler, ses gens l'arrêtant qui par la bride, qui par sa robe et par ses étriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui lui restait. On le recoucha. Lui, se ressuscitant comme en sursaut de cette

pâmoison, toute autre faculté lui défaillant, pour avertir qu'on tût sa mort – qui était le plus nécessaire commandement qu'il eût alors à faire pour n'engendrer quelque désespoir aux siens par cette nouvelle –, expira, tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vécut jamais si longtemps et si avant en la mort ? Qui mourut jamais si debout ?

L'extrême degré de traiter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la voir non seulement sans étonnement, mais sans soin, continuant libre le train de sa vie jusque dans elle. Comme Caton, qui s'amusait à dormir et à étudier, en ayant une, violente et sanglante, présente en sa tête et en son cœur, et la tenant en sa main.

CHAPITRE 22

Des postes

Je n'ai pas été des plus faibles en cet exercice [*courir la poste*], qui est propre à gens de ma taille, ferme et courte ; mais j'en quitte le métier ; il nous essaye [*éprouve*] trop pour y durer longtemps.

Je lisais à cette heure que le roi Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de tous les côtés de son empire, qui était d'une fort grande étendue, fit regarder combien un cheval pouvait faire de chemin en un jour tout d'une traite et, à cette distance, il établit des hommes qui avaient charge de tenir des chevaux prêts pour en fournir à ceux qui viendraient vers lui. Et disent certains que cette vitesse d'aller vient à la mesure du vol des grues.

César dit que Lucius Vibulus Rufus, ayant hâte de porter un avertissement à Pompée, s'achemina vers lui jour et nuit, changeant de chevaux pour faire diligence. Et lui-même, à ce que dit Suétone, faisait cent milles par jour sur un coche de louage. Mais c'était un furieux courrier, car là où les rivières lui tranchaient son chemin, il les franchissait à nage, et ne se détournait du droit pour aller quérir un pont ou un gué. Tibère, allant voir son frère Drusus malade en Allemagne, fit deux cents milles en vingt-quatre heures, ayant trois coches.

En la guerre des Romains contre le roi Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dit Tite-Live, *se rendit d'Amphise à Pella en trois jours, sur des chevaux de poste, à une vitesse à peine croyable* (XXXVII, 7) ; et apparaît, à voir le lieu, que c'étaient postes assises [*établies à demeure*], non ordonnées fraîchement pour cette course.

L'invention de Cecinna à renvoyer des nouvelles à ceux de sa maison avait bien plus de promptitude ; il emporta avec soi des hirondelles, et les relâchait vers leurs nids quand il voulait renvoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il voulait, selon qu'il avait concerté avec les siens. Au théâtre, à Rome, les maîtres de famille avaient des pigeons dans leur sein, auxquels ils attachaient des lettres quand ils voulaient mander quelque chose à leurs gens au logis, et étaient dressés à en rapporter réponse. D. Brutus en usa, assiégé à Modène, et autres ailleurs.

Au Pérou, ils couraient sur les hommes, qui les chargeaient sur les épaules avec des portoires, par telle agilité que, tout en courant, les premiers porteurs rejetaient aux seconds leur charge sans arrêter un pas.

J'entends que les Valaques, courriers du Grand Seigneur [*Grand Turc*], font des extrêmes diligences d'autant qu'ils ont loi de démonter le premier passant qu'ils trouvent en leur chemin en lui donnant leur cheval recru, et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien étroitement d'une bande large.

CHAPITRE 23

Des mauvais moyens employés à bonne fin

Il se trouve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police [*organisation*] des ouvrages de nature, qui montre bien qu'elle n'est ni fortuite, ni conduite par divers maîtres. Les maladies et conditions de nos corps se voient aussi aux États et polices ; les royaumes, les républiques naissent, fleurissent et fanent de vieillesse, comme nous. Nous sommes sujets à une réplétion d'humeurs inutile et nuisible ; soit de bonnes humeurs – car, cela, même les médecins le craignent et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop allègre et vigoureuse il nous la faut écimer et rabattre par art, de peur que notre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place et n'ayant plus où monter pour s'améliorer, ne se recule en arrière en désordre et trop à coup ; ils ordonnent pour cela aux athlètes les purgations et les saignées pour leur soustraire cette superabondance de santé –, soit réplétion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies.

De semblable réplétion se voient les États souvent malades, et a-t-on accoutumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantôt on donne congé à une grande multitude de familles pour en décharger le pays, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux dépens d'autrui. De cette façon, nos anciens Francons, partis du fond de l'Allemagne, vinrent se saisir de la Gaule et en déchasser les premiers habitants. Ainsi se forgea cette infinie marée d'hommes qui s'écoula en Italie sous Brennus et autres. Ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possèdent à présent la Grèce, abandonnèrent leur naturel pays pour s'aller loger ailleurs plus au large, et à peine est-il deux ou trois coins au monde qui n'aient senti l'effet d'un tel remuement. Les Romains bâtissaient par ce moyen leurs colonies ; car, sentant leur ville se grossir outre mesure, ils la déchargeaient du peuple moins nécessaire, et l'envoyait habiter et cultiver les terres par eux conquises. Parfois aussi ils ont à escient nourri des guerres avec certains de leurs ennemis non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oisiveté, mère de corruption, ne leur apportât quelque pire inconvénient,

> *Nous souffrons des maux d'une longue paix.*
> *Plus féroce que les armes, l'abondance pèse sur nous ;*
> (Juvénal, *Satires*, VI, 292)

mais aussi pour servir de saignée à leur République et éventer un peu la chaleur trop véhémente de leur jeunesse, écourter et éclaircir le branchage de cette tige foisonnant en trop de gaillardise. À cet effet se sont-ils autrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Brétigny, Édouard III, roi d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix générale qu'il fit avec notre roi, le différend du duché de Bretagne, afin qu'il eût où se décharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglais, de quoi il s'était servi aux affaires de deçà, ne se rejetât en Angleterre. Ce fut l'une des raisons pourquoi notre roi Philippe consentit d'envoyer Jean,

son fils, à la guerre d'outremer, afin d'en mener avec lui un grand nombre de jeunesse bouillante, qui était en sa gendarmerie [*ses gens d'arme*].

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitant que cette émotion chaleureuse [*les guerres de religion*] qui est parmi nous se pût dériver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure notre corps, si on ne les écoule ailleurs, maintiennent notre fièvre toujours en force et apportent enfin notre entière ruine. Et, de vrai, une guerre étrangère est un mal bien plus doux que la civile ; mais je ne crois pas que Dieu favorisât une si injuste entreprise, d'offenser et quereller autrui pour notre commodité :

> *Vierge de Rhamnonte* [Némésis] *que rien ne me tente au point*
> *Que je le veuille ravir à son maître !*
> (Catulle, LXVIII, 77)

Toutefois la faiblesse de notre condition nous pousse souvent à cette nécessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Lycurgue, le plus vertueux et parfait législateur qui fut jamais, inventa cette très injuste façon, pour instruire son peuple à la tempérance, de faire enivrer par force les ilotes, qui étaient leurs serfs, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensevelis dans le vin les Spartiates prissent en horreur le débordement de ce vice.

Ceux-là avaient encore plus de tort, qui permettaient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils fussent condamnés, fussent déchirés tous vifs par les médecins pour y voir au naturel nos parties intérieures et en établir plus de certitude en leur art. Car, s'il se faut débaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'âme que pour celle du corps. Comme les Romains dressaient le peuple à la vaillance et au mépris des dangers et de la mort par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à outrance qui se combattaient, détaillaient et entretuaient en leur présence,

> *Quel autre utilité peuvent bien avoir ces jeux fous et impies,*
> *Ces massacres de toute une jeunesse, cette voluptueuse soif de sang ?*
> (Prudence, *Contre Symmaque*, II, 643)

Et dura cet usage jusqu'à Théodose l'empereur :

> *Emparez-vous, Prince, d'une gloire réservée à votre règne,*
> *Ajoutez à la gloire de votre sang une louange qu'il vous reste à mériter :*
> *Que nul, dans la ville* [Rome], *ne meure plus pour le plaisir du peuple ;*
> *Que l'arène infâme se contente désormais du sang des bêtes,*
> *Et que ces jeux criminels ne souillent plus nos yeux.*
> (Prudence, *Contre Symmaque*, II, 643)

C'était, à la vérité, un merveilleux exemple, et de très grand fruit pour l'institution du peuple, de voir tous les jours en sa présence cent, deux cents, et mille couples d'hommes, armés les uns contre les autres, se hacher en pièces avec une si extrême fermeté de courage qu'on ne leur vit lâcher une parole de faiblesse ou commisération, jamais tourner le dos, ni faire seulement un mouvement lâche pour gauchir au coup de leur adversaire, mais tendre le cou à son épée et se présenter au coup. Il est advenu à plusieurs d'entre eux, étant blessés à mort de force plaies, d'envoyer demander au peuple s'il était content de leur devoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne fallait pas seulement qu'ils

combattissent et mourussent constamment [*avec constance*], mais encore allégrement : en manière qu'on les hurlait et maudissait si on les voyait estriver [*rechigner*] à recevoir la mort.

Les filles mêmes les incitaient :

> *à chaque coup, elle se dresse ;*
> *Elle est aux anges chaque fois que le vainqueur*
> *Enfonce son glaive dans la gorge de son adversaire ;*
> *Et la vierge timide tourne le pouce afin que meure celui qui est à terre.*
> (Prudence, *Contre Symmaque*, II, 617)

Les premiers Romains employaient à cet exemple les criminels ; mais depuis [*après*] on y employa des serfs innocents, et des [*hommes*] libres mêmes, qui se vendaient pour cet effet ; jusqu'à des sénateurs et chevaliers romains, et encore des femmes :

> *Maintenant ils vendent leur tête pour mourir dans l'arène.*
> *Pendant que la guerre sommeille, chacun d'eux entretient un ennemi.*
> (Manilius, *Astronomiques*, IV, 225)

> *Au milieu de ces frémissements, de ces jeux nouveaux,*
> *Le sexe inhabile au métier des armes*
> *Se mêle furieusement aux combats des hommes.*
> (Stace, *Sylves*, I, 6, 51)

Ce que je trouverais fort étrange et incroyable si nous n'étions accoutumés de voir tous les jours en nos guerres plusieurs milliasses d'hommes étrangers, engageant pour de l'argent leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aucun intérêt.

CHAPITRE 24

De la grandeur romaine

Je ne veux dire qu'un mot de cet argument infini pour montrer la simplesse de ceux qui apparient à celle-là les chétives grandeurs de ce temps.

Au septième livre des *Épîtres familières* de Cicéron (et que les grammairiens en ôtent ce surnom de *familières*, s'ils veulent, car à la vérité il n'y est pas fort à propos ; et ceux qui, au lieu de *familières*, y ont substitué *à ses proches* peuvent tirer quelque argument pour eux de ce que dit Suétone en la *Vie de César* : qu'il y avait un volume de lettres de lui *ad familiares*), il y en a une qui s'adresse à César, étant alors en la Gaule, en laquelle Cicéron redit ces mots, qui étaient sur la fin d'une autre lettre que César lui avait écrite : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommandé, je le ferai roi de Gaule ; et si tu veux que j'avance quelque autre de tes amis, envoie-le-moi. » Il n'était pas nouveau à un simple citoyen romain, comme était alors César, de disposer des royaumes, car il ôta bien au roi Dejotarus le sien pour le donner à un gentilhomme de Pergame nommé Mithridate. Et ceux qui écrivent sa vie enregistrent plusieurs autres royaumes par lui vendus ; et Suétone dit qu'il tira pour un coup, du roi Ptolémée, trois millions six cent mille écus, qui fut bien près de lui vendre le sien :

À tant la Galatie, tant le Pont, tant la Lydie.
(Claudien, *Contre Eutrope*, I, 203)

Marc-Antoine disait que la grandeur du peuple romain ne se montrait pas tant par ce qu'il prenait que par ce qu'il donnait. Si [*pourtant*] en avait-il, quelque siècle avant Antoine, ôté un, entre autres, d'autorité si merveilleuse que, en toute son histoire, je ne sache marque qui porte plus haut le nom de son crédit. Antiochus possédait toute l'Égypte et était après à conquérir Chypre et autres demeurants de cet empire. Sur le progrès de ses victoires, C. Popilius arriva à lui de la part du sénat, et d'abordée refusa de lui toucher à la main qu'il n'eût premièrement lu les lettres qu'il lui apportait. Le roi les ayant lues et dit qu'il en délibérerait, Popilius circonscrit la place où il était avec sa baguette, en lui disant : « Rends-moi réponse que je puisse rapporter au sénat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, étonné de la rudesse d'un si pressant commandement, après y avoir un peu songé : « Je ferai, dit-il, ce que le sénat me commande. » Alors le salua Popilius comme ami du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunée prospérité par l'impression de trois traits d'écriture ! Il eut vraiment raison, comme il fit, d'envoyer depuis [*après*] dire au sénat par ses ambassadeurs qu'il avait reçu leur ordonnance de même respect que si elle fût venue des dieux immortels.

Tous les royaumes qu'Auguste gagna par droit de guerre, il les rendit à ceux qui les avaient perdus, ou en fit présent à des étrangers.

Et sur ce propos, Tacite, parlant du roi d'Angleterre Cogidunus, nous fait sentir par un merveilleux trait cette infinie puissance : « Les Romains, dit-il, avaient accoutumé, de toute ancienneté, de laisser les rois qu'ils avaient surmontés

en la possession de leurs royaumes, sous leur autorité, à ce qu'ils eussent, *des rois mêmes, outils de la servitude* (Tacite, *Vie d'Agricola*, XIV, traduit par Montaigne).

Il est vraisemblable que Soliman, à qui nous avons vu faire libéralité du royaume de Hongrie et autres États, regardait plus à cette considération qu'à celle qu'il avait accoutumé d'alléguer : qu'il était saoul et chargé de tant de monarchies et de puissance !

CHAPITRE 25

De ne contrefaire le malade

Il y a une épigramme de Martial, qui est des bonnes (car il y en a chez lui de toutes sortes), où il récite plaisamment l'histoire de Cœlius, qui, pour fuir à faire la cour à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suivre, fit mine d'avoir la goutte, et, pour rendre son excuse plus vraisemblable, se faisait oindre les jambes, les avait enveloppées, et contrefaisait entièrement le port et la contenance d'un homme goutteux ; enfin la fortune lui fit ce plaisir de l'en rendre tout à fait :

Ce que peuvent l'art et le talent quand ils imitent la douleur !
Cœlius n'a plus besoin de feindre : il a la goutte.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 39, 8)

J'ai vu en quelque lieu d'Appien, ce me semble, une pareille histoire d'un qui, voulant échapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se dérober de la connaissance de ceux qui le poursuivaient, se tenant caché et travesti, y ajouta encore cette invention de contrefaire le borgne. Quand il vint à recouvrer un peu plus de liberté et qu'il voulut défaire l'emplâtre qu'il avait longtemps porté sur son œil, il trouva que sa vue était effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la vue s'était hébétée pour avoir été si longtemps sans exercice, et que la force visive s'était toute rejetée en l'autre œil : car nous sentons évidemment que l'œil que nous tenons couvert renvoie à son compagnon quelque partie de son effet, en manière que celui qui reste s'en grossit et s'en enfle ; comme aussi l'oisiveté, avec la chaleur des liaisons et des médicaments, avait bien pu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissart le vœu d'une troupe de jeunes gentilshommes anglais de porter l'œil gauche bandé jusqu'à ce qu'ils eussent passé en France et exploité quelque fait d'armes sur nous, je me suis souvent chatouillé de ce pensement qu'il leur eût pris comme à ces autres, et qu'ils se fussent trouvés tous éborgnés au revoir des maîtresses pour lesquelles ils avaient fait l'entreprise.

Les mères ont raison de tancer leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bigles, et tels autres défauts de la personne, car, outre ce que le corps ainsi tendre en peut recevoir un mauvais pli, je ne sais comment il semble que la fortune se joue à nous prendre au mot ; et j'ai ouï réciter plusieurs exemples de gens devenus malades, ayant entrepris de s'en feindre.

De tout temps j'ai appris de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un bâton, jusqu'à y chercher de l'élégance et de m'en séjourner [*m'y appuyer*] d'une contenance affectée. Plusieurs m'ont menacé que fortune tournerait un jour cette mignardise en nécessité. Je me fonde sur ce que je serais tout le premier goutteux de ma race.

Mais allongeons ce chapitre et bigarrons d'une autre pièce, à propos de la cécité. Pline dit d'un qui songeant être aveugle en dormant s'en trouva l'endemain sans aucune maladie précédente. La force de l'imagination peut bien aider à cela, comme j'ai dit ailleurs, et semble que Pline soit de cet avis ; mais il est plus

vraisemblable que les mouvements que le corps sentait au-dedans, desquels les médecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui lui ôtaient la vue furent occasion du songe.

Ajoutons encore une histoire voisine de ce propos, que Sénèque récite en l'une de ses lettres : « Tu sais, dit-il en écrivant à Lucilius, qu'Harpaste, la folle de ma femme, est demeurée chez moi pour charge héréditaire : car, de mon goût, je suis ennemi de ces monstres, et si j'ai envie de rire d'un fou, il ne me le faut chercher guère loin, je me ris de moi-même. Cette folle a subitement perdu la vue. Je te récite chose étrange, mais véritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'en emmener, parce qu'elle dit que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, je te prie croire qu'il advient à chacun de nous ; nul ne connaît être avare, nul convoiteux. Encore les aveugles demandent un guide, nous nous fourvoyons de nous-mêmes. Je ne suis pas ambitieux, disons-nous, mais à Rome on ne peut vivre autrement ; je ne suis pas somptueux [*dépensier*], mais la ville requiert une grande dépense ; ce n'est pas ma faute si je suis colère, si je n'ai encore établi aucun train assuré de vie, c'est la faute de la jeunesse. Ne cherchons pas hors de nous notre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles. Et cela même que nous ne sentons pas être malades nous rend la guérison plus malaisée. Si nous ne commençons de bonne heure à nous panser, quand aurons-nous pourvu à tant de plaies et à tant de maux ? Si [*pourtant*] avons-nous une très douce médecine que la philosophie ; car des autres, on n'en sent le plaisir qu'après la guérison, celle-ci plaît et guérit ensemble. »

Voilà ce que dit Sénèque, qui m'a emporté hors de mon propos ; mais il y a du profit au change.

CHAPITRE 26

Des pouces

Tacite récite que, parmi certains rois barbares, pour faire une obligation assurée [*pacte*], leur manière était de joindre étroitement leurs mains droites l'une à l'autre et s'entrelacer les pouces ; et quand, à force de les presser, le sang en était monté au bout, ils les blessaient de quelque légère pointe, et puis se les entre-suçaient.

Les médecins disent que les pouces sont les maîtres doigts de la main, et que leur étymologie latine vient de *pollere* [*être fort*]. Les Grecs l'appellent *anticheir*, comme qui dirait « une autre main ». Et il semble que parfois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entière,

Il ne lui faut, pour se dresser,
Ni l'excitation d'un voix enjôleuse, ni la caresse d'un pouce.
(Martial, *Épigrammes*, XII, 8)

C'était à Rome une signification de faveur de comprimer et baisser les pouces,

Tes admirateurs approuveront ton jeu des deux pouces.
(Horace, *Épîtres*, I, 18, 66)

et de défaveur, de les hausser et contourner au-dehors[1],

dès que le peuple tourne le pouce,
On égorge n'importe qui pour lui plaire.
(Juvénal, *Satires*, III, 36)

Les Romains dispensaient de la guerre ceux qui étaient blessés au pouce, comme s'il n'avaient plus la prise des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain qui avait, par malice, coupé les pouces à deux siens jeunes enfants pour les excuser [*dispenser*] d'aller aux armées ; et avant lui, le sénat, du temps de la guerre italique, avait condamné Caius Vatiénus à prison perpétuelle et lui avait confisqué tous ses biens pour s'être à escient coupé le pouce de la main gauche pour s'exempter de ce voyage.

Quelqu'un de qui il ne me souvient point, ayant gagné une bataille navale, fit couper les pouces à ses ennemis vaincus pour leur ôter le moyen de combattre et de tirer la rame.

Les Athéniens les firent couper aux Éginètes pour leur ôter la préférence en l'art de marine.

En Lacédémone, le maître châtiait les enfants en leur mordant le pouce.

1. Contrairement à l'idée le plus couramment admise, c'est au geste du pouce tourné vers le bas que Montaigne donne signification de faveur ou de clémence, et au pouce tourné vers le haut signification de défaveur.

CHAPITRE 27

Couardise mère de la cruauté

J'ai souvent ouï dire que la couardise est mère de cruauté. Et ai par expérience aperçu que cette aigreur et âpreté de courage [*cœur*] malicieux et inhumain s'accompagnent coutumièrement de mollesse féminine. J'en ai vu des plus cruels, sujets à pleurer aisément et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Phères, ne pouvait souffrir d'ouïr au théâtre le jeu des tragédies, de peur que ses citoyens ne le vissent gémir aux malheurs d'Hécube et d'Andromaque, lui qui, sans pitié, faisait cruellement meurtrir tant de gens tous les jours. Serait-ce faiblesse d'âme qui les rendît ainsi ployables à toutes extrémités ?

La vaillance (de qui c'est l'effet de s'exercer seulement contre la résistance,

Et qui n'aime forcer qu'un taureau qui résiste)
(Claudien, *Lettre à Hadrien,* 30)

s'arrête à voir l'ennemi à sa merci. Mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la fête, n'ayant pu se mêler à ce premier rôle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple et par les officiers du bagage ; et ce qui fait voir tant de cruautés inouïes aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit et se gendarme à s'ensanglanter jusqu'aux coudes et à déchiqueter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment [*sentiment*] d'autre vaillance :

Les loups, les ours lâches, les bêtes les moins nobles
S'acharnent contre les mourants.
(Ovide, *Tristes,* III, 5, 35)

comme les chiens couards, qui déchirent en la maison et mordent les peaux des bêtes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est-ce qui fait en ce temps nos querelles toutes mortelles, et que, là où nos pères avaient quelque degré de vengeance, nous commençons à cette heure par le dernier, et ne se parle d'arrivée que de tuer – qu'est-ce, si ce n'est couardise ? Chacun sent bien qu'il y a plus de braverie et dédain à battre son ennemi qu'à l'achever, et de le faire bouquer [*l'humilier*] que de le faire mourir. Davantage, que l'appétit de vengeance s'en assouvit et contente mieux, car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soi. Voilà pourquoi nous n'attaquons pas une bête ou une pierre quand elles nous blessent, d'autant qu'elles sont incapables de sentir notre revanche. Et de tuer un homme, c'est le mettre à l'abri de notre offense.

Et tout ainsi comme Bias criait à un méchant homme : « Je sais que tôt ou tard tu en seras puni, mais je crains que je ne le voie pas », et plaignait les Orchoméniens de ce que la pénitence que Lysiscos eut de la trahison contre eux commise venait en saison qu'il n'y avait personne de reste de ceux qui en avaient été intéressés et auxquels devait toucher le plaisir de cette pénitence : tout ainsi est à plaindre la vengeance quand celui envers lequel elle s'emploie perd le moyen de la sentir ; car, comme le vengeur y veut voir pour en tirer du plaisir, il faut que celui sur lequel il se venge y voie aussi pour en souffrir du déplaisir et de la repentance.

Il s'en repentira, disons-nous ; et pour lui avoir donné d'une pistolade en la tête, estimons-nous qu'il s'en repente ? Au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous fait la moue en tombant ; il ne nous en sait pas seulement mauvais gré : c'est bien loin de s'en repentir. Et lui prêtons le plus favorable de tous les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement. Nous sommes à conniller [*nous esquiver*], à trotter et à fuir les officiers de la justice qui nous suivent, et lui est en repos. Le tuer est bon pour éviter l'offense à venir, non pour venger celle qui est faite : c'est une action plus de crainte que de braverie, de précaution que de courage, de défense que d'entreprise. Il est apparent que nous quittons par là et la vraie fin de la vengeance, et le soin de notre réputation ; nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille.

Ce n'est pas contre lui, c'est pour toi que tu t'en défais.

Au royaume de Narsingue, cet expédient nous demeurerait inutile. Là, non seulement les gens de guerre, mais aussi les artisans démêlent leurs querelles à coups d'épée. Le roi ne refuse point le camp à qui se veut battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, étrennant le victorieux d'une chaîne d'or. Mais, pour laquelle conquérir, le premier à qui il en prend envie peut venir aux armes avec celui qui la porte ; et, pour s'être défait d'un combat, il en a plusieurs sur les bras.

Si nous pensions par vertu être toujours maîtres de notre ennemi et le gourmander à notre poste [*guise*], nous serions bien marris qu'il nous échappât, comme il fait en mourant : nous voulons vaincre, mais plus sûrement qu'honorablement ; et cherchons plus la fin que la gloire en notre querelle. Asinius Pollion, pour un honnête homme, représenta une erreur pareille ; qui, ayant écrit des invectives contre Plancus, attendait qu'il fût mort pour les publier. C'était faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plutôt que d'encourir le hasard [*risque*] de son ressentiment. Aussi disait-on pour lui que ce n'était qu'aux lutins de lutter les morts. Celui qui attend à voir trépasser l'auteur duquel il veut combattre les écrits, que dit-il sinon qu'il est faible et noisif [*querelleur*] ?

On disait à Aristote que quelqu'un avait médit de lui : « Qu'il fasse plus, dit-il, qu'il me fouette, pourvu que je n'y sois pas. »

Nos pères se contentaient de revancher une injure par un démenti, un démenti par un coup, et ainsi par ordre. Ils étaient assez valeureux pour ne craindre pas leur ennemi vivant et outragé. Nous tremblons de frayeur tant que nous le voyons en pieds. Et qu'il soit ainsi, notre belle pratique d'aujourd'hui porte-t-elle pas de poursuivre à mort aussi bien celui que nous avons offensé, que celui qui nous a offensés ?

C'est aussi une image de lâcheté qui a introduit en nos combats singuliers cet usage de nous accompagner de seconds, et troisièmes, et quatrièmes. C'étaient anciennement des duels ; ce sont, à cette heure, rencontres et batailles. La solitude faisait peur aux premiers, qui l'inventèrent : *Car chacun n'avait que peu confiance en soi* (Source inconnue). Car, naturellement, quelque compagnie que ce soit apporte confort [*renfort*] et soulagement au danger. On se servait anciennement de personnes tierces pour garder [*éviter*] qu'il ne s'y fît désordre ni déloyauté, et pour témoigner de la fortune du combat ; mais, depuis qu'on a pris ce train qu'ils s'y engagent eux-mêmes, quiconque y est convié ne peut honnêtement s'y tenir comme spectateur de peur qu'on ne lui attribue que ce soit faute ou d'affection

ou de cœur [*courage*]. Outre l'injustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de votre honneur autres valeur et force que les vôtres, je trouve du désavantage à un homme de bien et qui pleinement se fie de soi d'aller mêler sa fortune à celle d'un second. Chacun court assez de hasard [*risque*] pour soi sans le courir encore pour un autre, et a assez à faire à s'assurer en sa propre vertu pour la défense de sa vie sans commettre chose si chère en mains tierces. Car, s'il n'a été expressément marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liée. Si votre second est à terre, vous en avez deux sur les bras, avec raison. Et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement [*vraiment*], comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'épée, ou, tout sain, un homme qui est déjà fort blessé. Mais si ce sont avantages que vous ayez gagnés en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et l'inégalité ne se pèsent et considèrent que de l'état en quoi se commence la mêlée ; du reste, prenez-vous-en à la fortune. Et quand vous en aurez tout seul trois sur vous, vos deux compagnons s'étant laissé tuer, on ne vous fait non plus de tort que je ferais, à la guerre, de donner un coup d'épée à l'ennemi que je verrais attaché à l'un des nôtres, de pareil avantage. La nature de la société porte, où il y a troupe contre troupe (comme où notre duc d'Orléans défia le roi d'Angleterre Henry, cent contre cent ; trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacédémoniens ; trois à trois comme les Horaces contre les Curiaces), que la multitude de chaque part n'est considérée que pour un homme seul. Partout où il y a compagnie, le hasard [*risque*] y est confus et mêlé.

J'ai intérêt domestique à ce discours ; car mon frère, sieur de Mattecoulon, fut convié, à Rome, à seconder un gentilhomme qu'il ne connaissait guère, lequel était défendeur et appelé par un autre. En ce combat il se trouva de fortune avoir en tête [*face*] un qui lui était plus voisin et plus connu (je voudrais qu'on me fît raison de ces lois d'honneur qui vont si souvent choquant et troublant celles de la raison) ; après s'être défait de son homme, voyant les deux maîtres de la querelle en pieds encore et entiers, il alla décharger son compagnon. Que pouvait-il moins ? Devait-il se tenir coi et regarder défaire, si le sort l'eût ainsi voulu, celui pour la défense duquel il était là venu ? Ce qu'il avait fait jusqu'alors ne servait rien à la besogne : la querelle était indécise. La courtoisie que vous pouvez et, certes, devez faire à votre ennemi, quand vous l'avez réduit en mauvais termes et à quelque grand désavantage, je ne vois pas comment vous la puissiez faire quand il va de l'intérêt d'autrui, où vous n'êtes que suivant, où la dispute n'est pas la vôtre. Il ne pouvait être ni juste ni courtois, au hasard de celui auquel il s'était prêté. Aussi fut-il délivré des prisons d'Italie par une bien soudaine et solennelle recommandation de notre roi.

Indiscrète [*arrogante*] nation ! Nous ne nous contentons pas de faire savoir nos vices et folies au monde par réputation, nous allons aux nations étrangères pour les leur faire voir en présence. Mettez trois Français aux déserts de Libye, ils ne seront pas un mois ensemble sans se harceler et égratigner. Vous diriez que cette pérégrination est une partie dressée pour donner aux étrangers le plaisir de nos tragédies, et le plus souvent à tels qui se réjouissent de nos maux, et qui s'en moquent.

Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerçons aux dépens de nos vies avant que de le savoir. Si [*pourtant*] faudrait-il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la théorique avant la pratique ; nous trahissons notre apprentissage :

Malheureuse épreuve de la jeunesse,
Dur apprentissage de la guerre future.
(Virgile, *Énéide*, XI, 156)

Je sais bien que c'est un art utile à sa fin (au duel des deux princes, cousins germains, en Espagne, le plus vieux, dit Tite-Live, par l'adresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces étourdies du plus jeune) et, comme j'ai connu par expérience, duquel la connaissance a grossi le cœur à certains outre leur mesure naturelle ; mais ce n'est pas proprement vertu, puisqu'il tire son appui de l'adresse et qu'il prend autre fondement que de soi-même. L'honneur des combats consiste en la jalousie du courage, non de la science ; et pourtant [*c'est pourquoi*] ai-je vu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maître en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui lui ôtassent le moyen de cet avantage, et lesquelles dépendaient entièrement de la fortune et de l'assurance, afin qu'on n'attribuât sa victoire plutôt à son escrime qu'à sa valeur ; et, en mon enfance, la noblesse fuyait la réputation de bon escrimeur comme injurieuse, et se dérobait pour l'apprendre, comme un métier de subtilité dérogeant à la vraie et naïve vertu,

Ils ne veulent ni parer, ni esquiver, ni rompre ;
L'adresse n'a point part à leur combat.
Leurs coups ne sont pas feints, tantôt droits, tantôt de côté ;
La colère, la fureur leur enlèvent toute finesse.
Entendez les épées qui se heurtent fer contre fer,
Ils ne rompront pas d'un pouce. De pied ferme,
La main sans cesse en mouvement,
D'estoc ou de taille, tous leurs coups portent.
(Le Tasse, *Jérusalem délivrée*, XII, 55)

Les buttes [*tirs au but*], les tournois, les barrières [*combats à la barrière des lices*], l'image [*simulacre*] des combats guerriers étaient l'exercice de nos pères ; cet autre exercice est d'autant moins noble qu'il ne regarde qu'une fin privée, qui nous apprend à nous entre-ruiner, contre les lois et la justice, et qui en toute façon produit toujours des effets dommageables. Il est bien plus digne et mieux séant de s'exercer en choses qui assurent, non qui offensent notre police, qui regardent la publique sûreté et la gloire commune.

Publius Rutilius, consul, fut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par adresse et science, qui conjoignit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privée, ce fut pour la guerre et querelles du peuple romain. Escrime populaire et civile. Et, pour l'exemple de César, qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gendarmes de Pompée en la bataille de Pharsale, mille autres chefs de guerre se sont ainsi avisés d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoin de l'affaire présente. Mais, tout ainsi que Philopœmen condamna la lutte, en quoi il excellait, d'autant que les préparatifs qu'on employait à cet exercice étaient divers à [*différents de*] ceux qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimait les gens d'honneur se devoir amuser, il me semble aussi que cette adresse à quoi on façonne ses membres, ces détours et mouvements à quoi on exerce la jeunesse en cette nouvelle école sont non seulement inutiles, mais contraires plutôt et dommageables à l'usage du combat militaire.

Aussi y emploient nos gens communément des armes particulières et péculiè-

rement [*particulièrement*] destinées à cet usage. Et j'ai vu qu'on ne trouvait guère bon qu'un gentilhomme, convié à l'épée et au poignard, s'offrît [*se présentât*] en équipage de gendarme [*armure de guerre*]. Il est digne de considération que Lachès en Platon, parlant d'un apprentissage de manier les armes conforme au nôtre, dit n'avoir jamais de cette école vu sortir nul grand homme de guerre, et nommément des maîtres de celle-ci. Quant à ceux-là, notre expérience en dit bien autant. Du reste au moins pouvons-nous dire que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance. Et en l'institution des enfants de sa police, Platon interdit les arts de mener les poings, introduits par Amycos et Épéios, et de lutter, par Antéios et Cercyon, parce qu'ils ont autre but que de rendre la jeunesse plus apte au service des guerres et n'y confèrent point.

Mais je m'en vais un peu bien à gauche de mon thème.

L'empereur Maurice, étant averti par songes et plusieurs pronostics qu'un Phocas, soldat pour lors inconnu, le devait tuer, demandait à son gendre Philippe qui était ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs ; et comme, entre autres choses, Philippe lui dit qu'il était lâche et craintif, l'empereur conclut incontinent par là qu'il était donc meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires ? C'est le soin de leur sûreté, et que leur lâche cœur ne leur fournit d'autres moyens de s'assurer qu'en exterminant ceux qui les peuvent offenser, jusqu'aux femmes, de peur d'une égratignure,

Il frappe tout, car il a peur de tout.
(Claudien, *Contre Eutrope*, I, 182)

Les premières cruautés s'exercent pour elles-mêmes : de là s'engendre la crainte d'une juste revanche, qui produit après une enfilure de nouvelles cruautés pour les étouffer les unes par les autres. Philippe, roi de Macédoine, celui qui eut tant de fusées à démêler avec le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant résoudre contre tant de familles en divers temps offensées, prit parti de se saisir de tous les enfants de ceux qu'il avait fait tuer, pour, de jour en jour, les perdre l'un après l'autre, et ainsi établir son repos.

Les belles matières tiennent toujours bien leur rang en quelque place qu'on les sème. Moi, qui ai plus de soin du poids et utilité des discours que de leur ordre et suite, ne dois pas craindre de loger ici, un peu à l'écart, une très belle histoire. Entre les autres condamnés par Philippe, avait été un Hérodicos, prince des Thessaliens. Après lui, il avait encore depuis fait mourir ses deux gendres, laissant chacun un fils bien petit. Théoxéna et Archo étaient les deux veuves. Théoxéna ne put être induite à se remarier, en étant fort poursuivie. Archo épousa Poris, le premier homme d'entre les Éniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa tous en bas âge. Théoxéna, époinçonnée d'une charité maternelle envers ses neveux, pour les avoir en sa conduite et protection, épousa Poris. Voici venir la proclamation de l'édit du roi. Cette courageuse mère, se défiant et de la cruauté de Philippe et de la licence de ses satellites envers cette belle et tendre jeunesse, osa dire qu'elle les tuerait plutôt de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, lui promet de les dérober et emporter à Athènes en la garde de certains siens hôtes fidèles. Ils prennent occasion d'une fête annuelle qui se célébrait à Énos en l'honneur d'Énée, et s'y en vont. Ayant assisté le jour aux cérémonies et banquet public, la nuit ils s'écoulent dans un vaisseau préparé pour gagner pays par mer. Le vent leur fut contraire, et, se trouvant l'endemain en la vue de la terre d'où ils avaient démarré, furent suivis par les gardes des ports. Au

joindre, Poris s'embesognant à hâter les mariniers pour la fuite, Théoxéna, forcenée d'amour et de vengeance, se rejeta à sa première proposition ; fait apprêt d'armes et de poison, et, les présentant à leur vue : « Or sus, mes enfants, la mort est désormais le seul moyen de votre défense et liberté, et sera matière aux dieux de leur sainte justice ; ces épées traites [*tirées*], ces coupes vous en ouvrent l'entrée : courage ! Et toi, mon fils qui es plus grand, empoigne ce fer pour mourir de la mort plus forte. » Ayant d'un côté cette vigoureuse conseillère, les ennemis de l'autre à leur gorge, ils coururent de furie chacun à ce qui lui fut le plus à main et, demi-morts, furent jetés en la mer. Théoxéna, fière d'avoir si glorieusement pourvu à la sûreté de tous ses enfants, accolant chaudement son mari : « Suivons ces garçons, mon ami, et jouissons de même sépulture avec eux. » Et, se tenant ainsi embrassés, se précipitèrent ; de manière que le vaisseau fut ramené à bord vide de ses maîtres.

Les tyrans, pour faire tous les deux ensemble, et tuer et faire sentir leur colère, ils ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'allonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si vite qu'ils n'aient loisir de savourer leur vengeance. Là-dessus ils sont en grande peine : car, si les tourments sont violents, ils sont courts ; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voilà à dispenser leurs engins. Nous en voyons mille exemples en l'Antiquité, et je ne sais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au-delà de la mort simple me semble pure cruauté. Notre justice ne peut espérer que celui que la crainte de mourir et d'être décapité ou pendu ne gardera de faillir en soit empêché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et je ne sais cependant si nous les jetons au désespoir : car en quel état peut être l'âme d'un homme attendant vingt-quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix ? Josèphe récite que, pendant les guerres des Romains, en Judée, passant où l'on avait crucifié quelques juifs il y avait trois jours, reconnut trois de ses amis et obtint de les ôter de là ; les deux moururent, dit-il, l'autre vécut encore depuis [*après*].

Chalcondyle, homme de foi, aux mémoires qu'il a laissés des choses advenues de son temps et près de lui, récite pour extrême supplice celui que l'empereur Mahomet II pratiquait souvent, de faire trancher les hommes en deux parts par le faux du corps [*la taille*], à l'endroit du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arrivait qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois ; et voyait-on, dit-il, l'une et l'autre parts pleines de vie se démener longtemps après, pressées de tourment. Je n'estime pas qu'il y eût grand sentiment en ce mouvement. Les supplices plus hideux à voir ne sont pas toujours les plus forts à souffrir. Et trouve plus atroce ce que d'autres historiens en récitent contre des seigneurs épirotes, qu'il les fit écorcher par le menu, d'une dispensation [*méthode*] si malicieusement ordonnée que leur vie dura quinze jours à cette angoisse.

Et ces deux autres : Crésus ayant fait prendre un gentilhomme, favori de Pantaléon, son frère, le mena en la boutique d'un foulon, où il le fit tant gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce cardeur, qu'il en mourut. George Sechel, chef de ces paysans de Pologne qui, sous titre de la croisade, firent tant de maux, défait en bataille par le voïvode de Transylvanie, et pris, fut trois jours attaché nu sur un chevalet, exposé à toutes les manières de tourments que chacun pouvait inventer contre lui, pendant lequel temps on ne donna ni à manger, ni

à boire aux autres prisonniers. Enfin, lui vivant et voyant, on abreuva de son sang Lucat, son cher frère, et pour le salut duquel il priait, tirant sur soi toute l'envie de leurs méfaits ; et fit-on paître vingt de ses plus favoris capitaines, déchirant à belles dents sa chair et en engloutissant les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, lui expiré, furent mis bouillir, qu'on fit manger à d'autres de sa suite.

CHAPITRE 28

Toutes choses ont leur saison

Ceux qui apparient Caton le censeur au jeune Caton, meurtrier de soi-même, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploita la sienne à plus de visages, et précelle [*l'emporte*] en exploits militaires et en utilité de ses vacations [*tâches*] publiques. Mais la vertu du jeune, outre ce que c'est blasphème de lui en apparier nulle autre en vigueur, fut bien plus nette. Car qui déchargerait d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé choquer l'honneur de Scipion en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loin plus grand et que lui et que tout homme de son siècle ?

Ce qu'on dit entre autres choses de lui, qu'en son extrême vieillesse il se mit à apprendre la langue grecque d'un ardent appétit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas lui être fort honorable. C'est proprement ce que nous disons retomber en enfantillage. Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout ; et je puis dire mon patenôtre [*Notre Père*] hors de propos, comme on déféra T. Quintius Flaminius de ce qu'étant général d'armée on l'avait vu à quartier [*à l'écart*], sur l'heure du conflit, s'amusant à prier Dieu en une bataille qu'il gagna.

Le sage met des limites même à la vertu.
(Juvénal, *Satires*, VI, 444)

Eudémonidas, voyant Xénocrate, fort vieux, s'empresser aux leçons de son école : « Quand saura celui-ci, dit-il, s'il apprend encore ! »

Et Philopœmen, à ceux qui haut louaient le roi Ptolémée de ce qu'il durcissait sa personne tous les jours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dit-il, pas chose louable à un roi de son âge de s'y exercer ; il les devait désormais réellement employer. »

Le jeune doit faire ses apprêts, le vieux en jouir, disent les sages. Et le plus grand vice qu'ils remarquent en notre nature, c'est que nos désirs rajeunissent sans cesse. Nous recommençons toujours à vivre. Notre étude et notre envie devraient quelquefois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse, et nos appétits et poursuites ne font que naître :

Tu fais sculpter du marbre à la veille de ta mort,
Bâtir des maisons au lieu de penser à ton tombeau.
(Horace, *Odes*, II, 18, 17)

Le plus long de mes desseins n'a pas un an d'étendue ; je ne pense désormais qu'à finir ; me défais de toutes nouvelles espérances et entreprises ; prends mon dernier congé de tous les lieux que je laisse ; et me dépossède tous les jours de ce que j'ai.

Depuis longtemps, je ne perds ni n'amasse ; il me reste plus de provisions que de chemin à faire (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXVII).

J'ai vécu ; j'ai parcouru la carrière que la fortune m'avait assignée.
(Virgile, *Énéide*, IV, 653)

C'est enfin tout le soulagement que je trouve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moi plusieurs désirs et soins de quoi la vie est inquiétée : le soin du cours du monde, le soin des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moi. Celui-ci apprend à parler lorsqu'il lui faut apprendre à se taire pour jamais.

On peut continuer à tout temps l'étude, non pas l'écolage : la sotte chose qu'un vieillard abécédaire !

À hommes différents, goûts différents ;
Tout ne convient pas à tout âge.
(Pseudo-Gallus, I, 104)

S'il faut étudier, étudions une étude sortable [*conforme*] à notre condition, afin que nous puissions répondre comme celui à qui, quand on demanda à quoi faire ces études en sa décrépitude : « À m'en partir meilleur et plus à mon aise », répondit-il. Telle étude fut celle du jeune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon de l'éternité de l'âme. Non, comme il faut croire, qu'il ne fût de longtemps garni de toute sorte de munition pour un tel délogement : d'assurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avait plus que Platon n'en a en ses écrits ; sa science et son courage étaient, pour ce regard, au-dessus de la philosophie. Il prit cette occupation non pour le service de sa mort, mais, comme celui qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle délibération, il continua aussi, sans choix et sans changement, ses études avec les autres actions accoutumées de sa vie.

La nuit qu'il vint d'être refusé de la préture, il la passa à jouer ; celle en laquelle il devait mourir, il la passa à lire : la perte ou de la vie ou de l'office, tout lui fut un.

CHAPITRE 29

De la vertu

Je trouve par expérience qu'il y a bien à dire [*il y a une grande différence*] entre les boutées et saillies de l'âme, ou une résolue et constante habitude ; et vois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire jusqu'à surpasser la divinité même, dit quelqu'un, d'autant que c'est plus de se rendre impassible de soi, que d'être tel de sa condition originelle, et jusqu'à pouvoir joindre à l'imbécillité [*faiblesse*] de l'homme une résolution et assurance de Dieu. Mais c'est par secousse. Et dans les vies de ces héros du temps passé, il y a quelquefois des traits miraculeux, et qui semblent de bien loin surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traits, à la vérité, et est dur à croire que, de ces conditions ainsi élevées, on en puisse teindre et abreuver l'âme en manière qu'elles lui deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous échoit à nous-mêmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'élancer parfois notre âme, éveillée par les discours ou exemples d'autrui, bien loin au-delà de son ordinaire ; mais c'est une espèce de passion qui la pousse et agite, et qui la ravit en quelque sorte hors de soi : car, ce tourbillon franchi, nous voyons que, sans y penser, elle se débande et relâche d'elle-même, sinon jusqu'à la dernière touche, au moins jusqu'à n'être plus celle-là ; de façon qu'alors, à toute occasion, pour un oiseau perdu ou un verre cassé, nous nous laissons émouvoir à peu près comme l'un du vulgaire.

Sauf l'ordre, la modération et la constance, j'estime que toutes choses sont faisables par un homme bien manque et défaillant en gros.

À cette cause, disent les sages, il faut, pour juger bien à point d'un homme, principalement contrôler ses actions communes et le surprendre en son « à tous les jours ».

Pyrrhon, celui qui bâtit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme tous les autres vraiment philosophes, de faire répondre sa vie à sa doctrine. Et parce qu'il maintenait la faiblesse du jugement humain être si extrême que de ne pouvoir prendre parti ou inclination, et le voulait suspendre perpétuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifférentes, on conte qu'il se maintenait toujours de même façon et visage. S'il avait commencé un propos, il ne laissait pas de l'achever, quand celui à qui il parlait s'en fût allé ; s'il allait, il ne rompait son chemin pour empêchement qui se présentât, conservé [*protégé*] des précipices, du heurt des charrettes et autres accidents par ses amis. Car de craindre ou éviter quelque chose, c'eût été choquer ses propositions, qui ôtaient aux sens mêmes toute élection et certitude. Quelquefois il souffrit d'être incisé et cautérisé d'une telle constance qu'on ne lui en vit pas seulement ciller les yeux.

C'est quelque chose de ramener l'âme à ces imaginations ; c'est plus d'y joindre les effets – toutefois il n'est pas impossible ; mais de les joindre avec telle persévérance et constance que d'en établir son train ordinaire, certes, en ces entreprises si éloignées de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voilà pourquoi lui, étant quelquefois rencontré en sa maison tançant bien âprement avec sa sœur, et étant reproché de faillir en cela à son indifférence : « Comment,

dit-il, faut-il qu'encore cette femmelette serve de témoignage à mes règles ? » Une autre fois qu'on le vit se défendre d'un chien : « Il est, dit-il, très difficile de dépouiller entièrement l'homme ; et se faut mettre en devoir et efforcer de combattre les choses premièrement par les effets, mais, au pis aller, par la raison et par les discours. »

Il y a environ sept ou huit ans qu'à deux lieues d'ici un homme de village, qui est encore vivant, ayant la tête de longtemps rompue par la jalousie de sa femme, revenant un jour de la besogne, et elle le bienvenant de ses criailleries accoutumées, entra en telle furie que, sur-le-champ, avec la serpe qu'il tenait encore en ses mains s'étant moissonné tout net les pièces qui la mettaient en fièvre, les lui jeta au nez.

Et il se dit qu'un jeune gentilhomme des nôtres, amoureux et gaillard, ayant par sa persévérance amolli enfin le cœur d'une belle maîtresse, désespéré de ce que, sur le point de la charge, il s'était trouvé mou lui-même et défailli, et que,

indigne d'un homme,
Son sexe inerte n'avait levé qu'une tête sénile,
(Tibulle, *Priapées*, 84)

s'en priva soudain [*aussitôt*] revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eût été par discours et religion, comme les prêtres de Cybèle, que ne dirions-nous d'une si hautaine entreprise ?

Depuis peu de jours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contre-mont la rivière de Dordogne, une femme ayant été tourmentée et battue, le soir avant, de son mari, chagrin et fâcheux de sa complexion, délibéra d'échapper à sa rudesse au prix de sa vie ; et, s'étant à son lever accointée de ses voisines comme de coutume, leur laissant couler quelque mot de recommandation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avec elle sur le pont, et, après avoir pris congé d'elle, comme par manière de jeu, sans montrer autre changement ou altération, se précipita du haut en bas dans la rivière, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en ceci, c'est que ce conseil [*projet*] mûrit une nuit entière dans sa tête.

C'est bien autre chose des femmes indiennes : car, étant leur coutume, aux maris, d'avoir plusieurs femmes et, à la plus chère d'elles, de se tuer après son mari, chacune, par le dessein de toute sa vie, vise à gagner ce point et cet avantage sur ses compagnes ; et les bons offices qu'elles rendent à leur mari ne regardent autre récompense que d'être préférées à la compagnie de sa mort,

La torche enfin est jetée sur le lit funèbre
Devant lequel se tient la pieuse foule des épouses.
Et commence le combat qui décidera laquelle,
Vivante, va suivre l'époux dans la mort.
Honte à celles qui n'auront pas la faveur de mourir !
Celles qui l'emportent offrent leur sein aux flammes,
Collant leurs lèvres brûlantes à celles de leur époux.
(Properce, III, 13, 17)

Un homme écrit encore de nos jours avoir vu en ces nations orientales cette coutume en crédit que non seulement les femmes s'enterrent après leur maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu jouissance. Ce qui se fait en cette manière. Le mari étant trépassé, la veuve peut, si elle veut – mais peu le veulent –, demander

deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le jour venu, elle monte à cheval, parée comme à noces, et, d'une contenance gaie, comme allant, dit-elle, dormir avec son époux, tenant en sa main gauche un miroir, une flèche dans l'autre. S'étant ainsi promenée en pompe, accompagnée de ses amis et parents, et de grand peuple en fête, elle est tantôt rendue au lieu public destiné à tels spectacles. C'est une grande place au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois, et, joignant celle-ci, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduite et servie d'un magnifique repas. Après lequel elle se met à baller [*danser*] et chanter, et ordonne, quand bon lui semble, qu'on allume le feu. Cela fait, elle descend et, prenant par la main le plus proche des parents de son mari, ils vont ensemble à la rivière voisine, où elle se dépouille toute nue, et distribue ses joyaux et vêtements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses péchés. Sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge jaune de quatorze brasses de long et, donnant derechef la main à ce parent de son mari, s'en revont sur la motte où elle parle au peuple et recommande ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte on tire volontiers un rideau pour leur ôter la vue de cette fournaise ardente – ce que certaines défendent pour témoigner plus de courage. Fini qu'elle a de dire, une femme lui présente un vase plein d'huile à s'oindre la tête et tout le corps, lequel elle jette dans le feu quand elle en a fait, et, en l'instant, s'y lance elle-même. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de bûches pour l'empêcher de languir, et se change toute leur joie en deuil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre étoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veut enterrer, et là mis en son séant, la veuve à genoux devant lui l'embrassant étroitement, et se tient en ce point pendant qu'on bâtit autour d'eux un mur qui, venant à se hausser jusqu'à l'endroit des épaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derrière prenant sa tête, lui tord le cou ; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soudain monté et clos, où ils demeurent ensevelis.

En ce même pays, il y avait quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes[1] : car, non par la contrainte d'autrui, non par l'impétuosité d'une humeur soudaine, mais par expresse profession de leur règle, leur façon était, à mesure qu'ils avaient atteint certain âge ou qu'ils se voyaient menacés par quelque maladie, de se faire dresser un bûcher et, au-dessus, un lit bien paré ; et, après avoir festoyé joyeusement leurs amis et connaissants, s'aller planter dans ce lit en telle résolution que, le feu y étant mis, on ne les vît mouvoir ni pieds ni mains ; et ainsi mourut l'un d'eux, Calanus, en présence de toute l'armée d'Alexandre le Grand.

Et n'était estimé entre eux ni saint, ni bienheureux qui ne s'était ainsi tué, envoyant son âme purgée et purifiée par le feu, après avoir consumé tout ce qu'il y avait de mortel et terrestre.

Cette constante préméditation de toute la vie, c'est ce qui fait le miracle.

Parmi nos autres disputes, celle du *fatum* [*destin*] s'y est mêlée ; et, pour attacher les choses à venir et notre volonté même à certaine et inévitable nécessité, on est encore sur cet argument du temps passé : « Puisque Dieu prévoit toutes choses devoir ainsi advenir, comme il fait sans doute, il faut donc qu'elles adviennent ainsi. » À quoi nos maîtres répondent que le voir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de même (car, tout lui étant présent, il voit plutôt

1. Philosophes indiens, ascètes rigoureux et végétariens, ainsi nommés parce qu'ils vivaient presque nus.

qu'il ne prévoit), ce n'est pas la forcer d'advenir ; voire, nous voyons à cause que les choses adviennent, et les choses n'adviennent pas à cause que nous voyons. L'événement fait la science, non la science l'événement. Ce que nous voyons advenir advient, mais il pouvait autrement advenir ; et Dieu, au registre des causes des événements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires, qui dépendent de la liberté qu'il a donnée à notre arbitrage, et sait que nous faudrons parce que nous aurons voulu faillir.

Or j'ai vu assez de gens encourager leurs troupes de cette nécessité fatale : car, si notre heure est attachée à certain point, ni les arquebusades ennemies, ni notre hardiesse, ni notre fuite et couardise ne la peuvent avancer ou reculer. Cela est beau à dire, mais cherchez qui l'effectuera. Et s'il est ainsi, qu'une forte et vive croyance tire après soi les actions de même, certes cette foi, de quoi nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement [*extraordinairement*] légère en nos siècles, sinon [*à moins*] que le mépris qu'elle a des œuvres lui fasse dédaigner leur compagnie.

Tant y a qu'à ce même propos le sire de Joinville, témoin croyable autant que tout autre, nous raconte des Bédouins, nation mêlée aux Sarrasins, auxquels le roi saint Louis eut affaire en la Terre sainte, qu'ils croyaient si fermement, en leur religion, les jours d'un chacun être de toute éternité préfixés et comptés d'une préordonnance inévitable, qu'ils allaient à la guerre nus, sauf un glaive à la turque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc. Et pour leur plus extrême maudisson [*juron*], quand ils se courrouçaient aux leurs, ils avaient toujours en la bouche : « Maudit sois-tu, comme celui qui s'arme de peur de la mort ! » Voilà bien autre preuve de croyance et de foi que la nôtre !

Et de ce rang est aussi celle que donnèrent ces deux religieux de Florence, du temps de nos pères. Étant en quelque controverse de science, ils s'accordèrent d'entrer tous deux dans le feu, en présence de tout le peuple et en la place publique, pour la vérification chacun de son parti. Et en étaient déjà les apprêts tout faits, et la chose justement sur le point de l'exécution, quand elle fut interrompue par un accident imprévu.

Un jeune seigneur turc ayant fait un signalé fait d'armes de sa personne, à la vue des deux batailles [*armées*] d'Amourat et d'Huniade, prêtes à se donner, enquis par Amourat qui l'avait, en si grande jeunesse et inexpérience (car c'était la première guerre qu'il eût vue), rempli d'une si généreuse vigueur de courage, répondit qu'il avait eu pour souverain précepteur de vaillance un lièvre : « Quelque jour, étant à la chasse, dit-il, je découvris un lièvre en forme [*au gîte*], et encore que j'eusse deux excellents lévriers à mon côté, si [*pourtant*] me sembla-t-il, pour ne le faillir point [*ne pas le manquer*], qu'il valait mieux y employer encore mon arc, car il me faisait fort beau jeu. Je commençai à décocher mes flèches, et jusqu'à quarante qu'il y en avait en ma trousse, non sans l'assener [*frapper*] seulement, mais sans l'éveiller. Après tout, je découplai mes lévriers après, qui n'y purent non plus. J'appris par là qu'il avait été couvert par sa destinée, et que ni les traits, ni les glaives ne portent que par le congé de notre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ni d'avancer. » Ce conte doit servir à nous faire voir en passant combien notre raison est flexible à toute sorte d'images.

Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantait à moi d'avoir été porté à certaine mutation très importante de sa foi par une incitation étrangère aussi bizarre et, au reste, si mal concluante, que je la trouvai plus forte au revers : lui l'appelait miracle, et moi aussi, à divers [*différents*] sens.

Leurs historiens disent que la persuasion étant populairement semée entre les Turcs, de la fatale et imployable prescription de leurs jours, aide apparemment à les assurer aux dangers. Et je connais un grand prince [*Henri de Navarre ?*] qui y trouve noblement son profit, si fortune continue à lui faire épaule. Il n'est point advenu, de notre mémoire, un plus admirable effet de résolution que de ces deux qui conspirèrent la mort du prince d'Orange. C'est merveille comment on put échauffer le second, qui l'exécuta, à une entreprise en laquelle il était si mal advenu à son compagnon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvait ; et, sur cette trace et de mêmes armes, aller entreprendre un seigneur armé d'une si fraîche instruction de défiance, puissant de suite d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmi ses gardes, en une ville toute à sa dévotion. Certes il y employa une main bien déterminée et un courage ému d'une vigoureuse passion. Un poignard est plus sûr pour assener, mais, d'autant qu'il a besoin de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus sujet à être gauchi ou troublé. Que celui-là ne courut à une mort certaine, je n'y fais pas grand doute ; car les espérances de quoi on le pouvait amuser ne pouvaient loger en entendement rassis ; et la conduite de son exploit montre qu'il n'en avait pas faute, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent être divers, car notre fantaisie fait de soi et de nous ce qu'il lui plaît.

L'exécution qui fut faite près d'Orléans[1] [*assassinat de François de Lorraine, duc de Guise*] n'eut rien de pareil ; il y eut plus de hasard que de vigueur ; le coup n'était pas mortel, si la fortune ne l'en eût rendu ; et l'entreprise de tirer à cheval, et de loin, et à un qui se mouvait au branle de son cheval, fut l'entreprise d'un homme qui aimait mieux faillir son effet que faillir à se sauver. Ce qui suivit après le montra. Car il se transit et s'enivra de la pensée de si haute exécution, si [*si bien*] qu'il perdit et troubla entièrement son sens, et à conduire sa fuite, et à conduire sa langue en ses réponses. Que lui fallait-il, que recourir à ses amis au travers d'une rivière ? C'est un moyen où je me suis jeté à moindres dangers, et que j'estime de peu de hasard [*risque*], quelque largeur qu'ait le passage, pourvu que votre cheval trouve l'entrée facile et que vous prévoyiez au-delà un bord aisé selon le cours de l'eau. L'autre, quand on lui prononça son horrible sentence : « J'y étais préparé, dit-il ; je vous étonnerai de ma patience. »

Les Assassins, nation dépendante de la Phénicie, sont estimés entre les mahométans d'une souveraine dévotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus certain moyen de mériter paradis, c'est tuer quelqu'un de religion contraire. Par quoi, méprisant tous les dangers propres, pour une si utile exécution, un ou deux se sont vus souvent, au prix d'une certaine mort, se présenter à assassiner (nous avons emprunté ce mot de leur nom) leur ennemi au milieu de ses forces. Ainsi fut tué notre comte Raymond de Tripoli en sa ville.

1. François de Lorraine, duc de Guise, né en 1519 au château de Bar. Chef des troupes catholiques, il fut assassiné en 1563 par Poltrot de Méré, gentilhomme protestant.

CHAPITRE 30

D'un enfant monstrueux

Ce conte s'en ira tout simple, car je laisse aux médecins d'en discourir. Je vis avant-hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disaient être le père, l'oncle et la tante, conduisaient pour tirer quelque sou de le montrer à cause de son étrangeté. Il était en tout le reste d'une forme commune, et se soutenait sur ses pieds, marchait et gazouillait à peu près comme les autres de même âge ; il n'avait encore voulu prendre autre nourriture que du tétin de sa nourrice ; et ce qu'on essaya en ma présence de lui mettre en la bouche, il le mâchait un peu et le rendait sans avaler ; ses cris semblaient bien avoir quelque chose de particulier ; il était âgé de quatorze mois justement. Au-dessous de ses tétins, il était pris et collé à un autre enfant sans tête, et qui avait le conduit du dos étoupé [*bouché*], le reste entier ; car il avait bien l'un bras plus court, mais il lui avait été rompu par accident à leur naissance ; ils étaient joints face à face et comme si un plus petit enfant en voulait accoler un plus grandelet. La jointure et l'espace par où ils se tenaient n'étaient que de quatre doigts ou environ, en manière que, si vous retroussiez cet enfant imparfait, vous voyiez au-dessous le nombril de l'autre ; ainsi la couture se faisait entre les tétins et son nombril. Le nombril de l'imparfait ne se pouvait voir, mais oui bien tout le reste de son ventre. Voilà comme ce qui n'était pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et jambes de cet imparfait, demeurait pendant et branlant sur l'autre, et lui pouvait aller sa longueur jusqu'à mi-jambe. La nourrice nous ajoutait qu'il urinait par tous les deux endroits ; aussi étaient les membres de cet autre nourris [*développés*] et vivants, et en même point que les siens, sauf qu'ils étaient plus petits et menus.

Ce double corps et ces membres divers se rapportant à une seule tête pourraient bien fournir de favorable pronostic au roi de maintenir sous l'union de ses lois ces parts [*factions*] et pièces diverses de notre État ; mais, de peur que l'événement ne le démente, il vaut mieux le laisser passer devant, car il n'est que de deviner en choses faites : *Après que les choses se sont produites, on leur trouve une interprétation qui vérifie les conjectures* (Cicéron, *La Divination*, II, 27). Comme on dit d'Épiménide qu'il devinait à reculons.

Je viens de voir un pâtre en Médoc, de trente ans ou environ, qui n'a aucune montre des parties génitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu, a désir et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appelons monstres ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises ; et est à croire que cette figure qui nous étonne se rapporte et tient à quelque autre figure de même genre, inconnu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun et réglé ; mais nous n'en voyons pas l'assortiment ni la relation.

Ce qu'il voit fréquemment ne l'étonne pas, même quand il en ignore la cause ; mais dès que se produit quelque chose qu'il n'a jamais vu, il en fait un prodige (Cicéron, *La Divination*, II, 31).

Nous appelons contre nature ce qui advient contre la coutume ; rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'étonnement que la nouvelleté nous apporte.

CHAPITRE 31

De la colère

Plutarque est admirable partout, mais principalement où il juge des actions humaines. On peut voir les belles choses qu'il dit en la comparaison de Lycurgue et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs pères. La plupart de nos polices, comme dit Aristote, laissent à chacun, en manière des Cyclopes, la conduite de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrète fantaisie ; et, quasi les seules lacédémonienne et crétoise ont commis aux lois la discipline de l'enfance. Qui ne voit qu'en un état tout dépend de son éducation et nourriture ? Et cependant, sans aucune discrétion, on la laisse à la merci des parents tant fous et méchants qu'ils soient.

Entre autres choses, combien de fois m'a-t-il pris envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garçonnets que je voyais écorcher, assommer et meurtrir à quelque père ou mère furieux et forcenés de colère ! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeux,

enflammés de colère, ils s'emportent
Comme un roc détaché de la montagne
Roule du sommet sur la pente.
(Juvénal, *Satires*, VI, 647)

(et, selon Hippocrate, les plus dangereuses maladies sont celles qui défigurent le visage), avec une voix tranchante et éclatante, souvent contre qui ne fait que sortir de nourrice. Et puis les voilà estropiés, étourdis de coups ; et notre justice qui n'en fait compte, comme si ces éboitements et ces élochements [*luxations et dislocations*] n'étaient pas des membres de notre chose publique :

La patrie et le peuple te seront reconnaissants
De leur avoir donné un citoyen, si tu le rends utile
Aux travaux de la terre, de la guerre et de la paix.
(Juvénal, *Satires*, XIV, 70)

Il n'est passion qui ébranle tant la sincérité des jugements que la colère. Aucun ne ferait doute de punir de mort le juge qui, par colère, aurait condamné son criminel ; pourquoi est-il non plus permis aux pères et aux pédantes [*maîtres d'école*] de fouetter les enfants et les châtier étant en colère ? Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment tient lieu de médecine aux enfants : et souffririons-nous un médecin qui fût animé et courroucé contre son patient ?

Nous-mêmes, pour bien faire, ne devrions jamais mettre la main sur nos serviteurs tandis que la colère nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'émotion, remettons la partie ; les choses nous sembleront à la vérité autres quand nous serons racoisés [*rassérénés*] et refroidis ; c'est la passion qui commande alors, c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous.

Au travers d'elle, les fautes nous apparaissent plus grandes, comme les corps

au travers d'un brouillas. Celui qui a faim use de viande [*nourriture*] ; mais celui qui veut user de châtiment n'en doit avoir faim ni soif.

Et puis les châtiments qui se font avec poids et discrétion se reçoivent bien mieux et avec plus de fruit de celui qui les souffre. Autrement, il ne pense pas avoir été justement condamné par un homme agité d'ire et de furie, et allègue pour sa justification les mouvements extraordinaires de son maître, l'inflammation de son visage, les serments [*jurons*] inusités, et cette sienne inquiétude et précipitation téméraire :

Son visage se boursoufle de rage, ses veines deviennent noires,
Ses yeux lancent des feux plus étincelants que ceux de la Gorgone.
(Ovide, *Art d'aimer*, III, 503)

Suétone récite que Lucius Saturninus ayant été condamné par César, ce qui lui servit le plus envers le peuple (auquel il en appela) pour lui faire gagner sa cause, ce fut l'animosité et l'âpreté que César avait apportées en ce jugement.

Le dire est autre chose que le faire : il faut considérer le prêche à part, et le prêcheur à part. Ceux-là se sont donné beau jeu, en notre temps, qui ont essayé de choquer la vérité de notre Église par les vices des ministres de celle-ci ; elle tire ses témoignages d'ailleurs ; c'est une sotte façon d'argumenter, et qui rejetterait toutes choses en confusion. Un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fausses, et un méchant peut prêcher vérité, voire celui qui ne la croit pas. C'est sans doute une belle harmonie quand le faire et le dire vont ensemble, et je ne veux pas nier que le dire, lorsque les actions suivent, ne soit de plus d'autorité et efficace. Comme disait Eudamidas entendant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux, mais celui qui les dit n'en est pas croyable, car il n'a pas les oreilles accoutumées au son de la trompette. » Et Cléomène, entendant un rhétoricien haranguer de la vaillance, s'en prit fort à rire ; et l'autre s'en scandalisant, il lui dit : « J'en ferais de même, si c'était une hirondelle qui en parlât ; mais si c'était un aigle, je l'écouterais volontiers. » J'aperçois, ce me semble, dans les écrits des anciens, que celui qui dit ce qu'il pense l'assène bien plus vivement que celui qui se contrefait. Écoutez Cicéron parler de l'amour de la liberté, écoutez en parler Brutus : les écrits mêmes vous sonnent que celui-ci était homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicéron, père de l'éloquence, traite du mépris de la mort ; que Sénèque en traite aussi : celui-là traîne, languissant, et vous sentez qu'il vous veut résoudre de chose de quoi il n'est pas résolu ; il ne vous donne point de cœur car lui-même n'en a point ; l'autre vous anime et enflamme. Je ne vois jamais auteur, mêmement de ceux qui traitent de la vertu et des offices, que je ne recherche curieusement [*soigneusement*] quel il a été.

Car les éphores, à Sparte, voyant un homme dissolu proposer au peuple un avis utile, lui commandèrent de se taire et prièrent un homme de bien de s'en attribuer l'invention et le proposer.

Les écrits de Plutarque, à les bien savourer, nous le découvrent assez, et je pense le connaître jusque dans l'âme ; si [*aussi*] voudrais-je que nous eussions quelques mémoires de sa vie ; et me suis jeté en ce discours à quartier à propos du bon gré que je sens à Aulu-Gelle de nous avoir laissé par écrit ce conte de ses mœurs, qui revient à mon sujet de la colère. Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avait les oreilles en quelque sorte abreuvées des leçons de philosophie, ayant été pour quelque sienne faute dépouillé par le commandement

de Plutarque, pendant qu'on le fouettait, grondait au commencement que c'était sans raison et qu'il n'avait rien fait ; mais enfin, se mettant à crier et à injurier bien à bon escient son maître, lui reprochait qu'il n'était pas philosophe comme il s'en vantait ; qu'il lui avait souvent ouï dire qu'il était laid de se courroucer, voire qu'il en avait fait un livre ; et ce qu'alors, tout plongé en la colère, il le faisait si cruellement battre démentait entièrement ses écrits. À cela Plutarque, tout froidement et tout rassis : « Comment, dit-il, rustre, à quoi juges-tu que je sois à cette heure courroucé ? Mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole te donnent-ils quelque témoignage que je sois ému ? Je ne pense avoir ni les yeux effarouchés, ni le visage troublé, ni un cri effroyable. Rougis-je ? Écumé-je, m'échappe-t-il de dire chose de quoi j'aie à me repentir ? Tressaillis-je ? Frémis-je de courroux ? Car, pour te dire, ce sont là les vrais signes de la colère. » Et puis, se détournant à celui qui fouettait. « Continuez, lui dit-il, toujours votre besogne pendant que celui-ci et moi disputons. » Voilà son conte.

Architos de Tarente, revenant d'une guerre où il avait été capitaine général, trouva tout plein de mauvais ménage en sa maison, et ses terres en friche par le mauvais gouvernement de son receveur ; et, l'ayant fait appeler : « Va, lui dit-il, que si je n'étais en colère je t'étrillerais bien ! » Platon de même, s'étant échauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippe charge de le châtier, s'excusant d'y mettre la main lui-même sur ce qu'il était courroucé. Charillos, lacédémonien, à un ilote qui se portait trop insolemment et audacieusement envers lui : « Par les dieux ! dit-il, si je n'étais courroucé, je te ferais tout à cette heure mourir. »

C'est une passion qui se plaît en soi, et qui se flatte. Combien de fois, nous étant ébranlés sous une fausse cause, si on vient à nous présenter quelque bonne défense ou excuse, nous dépitons-nous contre la vérité même et l'innocence ? J'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'Antiquité. Pison, personnage partout ailleurs de notable vertu, s'étant ému contre un sien soldat de quoi, revenant seul du fourrage, il ne lui savait rendre compte où il avait laissé un sien compagnon, tint pour avéré qu'il l'avait tué et le condamna soudain [*sur-le-champ*] à la mort. Ainsi qu'il était au gibet, voici arriver ce compagnon égaré. Toute l'armée en fit grande fête et, après force caresses et accolades des deux compagnons, le bourreau mène l'un et l'autre en la présence de Pison, s'attendant bien toute l'assistance que ce lui serait à lui-même un grand plaisir. Mais ce fut au rebours : car, par honte et dépit, son ardeur qui était encore en son effort se redoubla et, d'une subtilité que sa passion lui fournit soudain, il en fit trois coupables parce qu'il en avait trouvé un innocent, et les fit dépêcher tous trois : le premier soldat parce qu'il y avait arrêt contre lui, le second, qui s'était écarté [*égaré*], parce qu'il était cause de la mort de son compagnon, et le bourreau, pour n'avoir obéi au commandement qu'on lui avait fait.

Ceux qui ont à négocier avec des femmes têtues peuvent avoir essayé [*éprouvé*] à quelle rage on les jette quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on dédaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Célius était merveilleusement [*extraordinairement*] colère de sa nature. À un qui soupait en sa compagnie, homme de molle et douce conversation, et qui, pour ne l'émouvoir, prenait parti d'approuver tout ce qu'il disait et d'y consentir, lui, ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie-moi quelque chose, de par les dieux ! fit-il, afin que nous soyons deux. » Elles, de même, ne se courroucent qu'afin qu'on se contre-courrouce, à l'imitation des lois de l'amour. Phocion, à un homme qui lui troublait son propos en l'injuriant âprement, n'y fit autre chose que se

taire et lui donner tout loisir d'épuiser sa colère ; cela fait, sans aucune mention de ce trouble, il recommença son propos en l'endroit où il l'avait laissé. Il n'est réplique si piquante comme est un tel mépris.

Du plus colère homme de France (et c'est toujours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire, car, en cet exercice, il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), je dis souvent que c'est le plus patient homme que je connaisse à brider sa colère : elle l'agite de telle violence et fureur,

ainsi lorsque le feu crépite sous une vasque de bronze,
La chaleur fait bouillir l'eau qui, furieuse et fumante,
Ne peut rester prisonnière. Elle déborde du récipient
Et une vapeur épaisse s'élève dans l'air.
(Virgile, *Énéide*, VII, 462)

qu'il faut qu'il se contraigne cruellement pour la modérer. Et pour moi, je ne sache passion pour laquelle couvrir et soutenir je pusse faire un tel effort. Je ne voudrais mettre la sagesse à si haut prix. Je ne regarde pas tant ce qu'il fait que combien il lui coûte à ne faire pis.

Un autre se vantait à moi des règlement et douceur de ses mœurs, qui sont à la vérité singuliers. Je lui disais que c'était bien quelque chose, notamment à ceux comme lui d'éminente qualité sur lesquels chacun a les yeux, de se présenter au monde toujours bien tempéré, mais que le principal était de pourvoir au-dedans et à soi-même, et que ce n'était pas, à mon gré, bien ménager ses affaires que de se ronger intérieurement, ce que je craignais qu'il fît pour maintenir ce masque et cette réglée apparence par le dehors.

On incorpore la colère en la cachant, comme Diogène dit à Démosthène, lequel, de peur d'être aperçu en une taverne, se reculait au-dedans : « Tant plus tu te recules arrière, tant plus tu y entres. » Je conseille qu'on donne plutôt une buffe [*soufflet*] à la joue de son valet un peu hors de saison, que de géhenner [*torturer*] sa [*sa propre*] fantaisie pour représenter cette sage contenance ; et aimerais mieux produire mes passions que de les couver à mes dépens ; elles s'alanguissent en s'éventant et en s'exprimant ; il vaut mieux que leur pointe agisse au-dehors que de la plier contre nous. *Les défauts qui se voient sont les plus légers ; les plus pernicieux sont masqués par un air convenable* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LVI).

J'avertis ceux qui ont loi de se pouvoir courroucer en ma famille : premièrement qu'ils ménagent leur colère et ne l'épandent pas à tout prix ; car cela en empêche l'effet et le poids ; la criaillerie téméraire et ordinaire passe en usage et fait que chacun la méprise ; celle que vous employez contre un serviteur pour son larcin ne se sent point, d'autant que c'est celle même qu'il vous a vu employer cent fois contre lui pour avoir mal rincé un verre ou mal assis une escabelle ; – secondement qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur répréhension arrive à celui de qui ils se plaignent : car ordinairement ils crient avant qu'il soit en présence et durent à crier un siècle après qu'il est parti,

la folie furieuse se retourne contre elle-même.
(Claudien, *Contre Eutrope*, I, 237)

Ils s'en prennent à leur ombre et poussent cette tempête en lieu où personne n'en est ni châtié ni intéressé, que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peut

mais. J'accuse pareillement aux querelles ceux qui bravent et se mutinent sans partie [*adversaire*] ; il faut garder ces rodomontades où elles portent :

> *Ainsi, lorsqu'il doit combattre pour la première fois,*
> *Le taureau pousse des mugissements terribles.*
> *Il se fait les cornes contre le tronc d'un arbre,*
> *Bat l'air et se prépare à l'assaut en soulevant le sable.*
> (Virgile, *Énéide*, XII, 103)

Quand je me courrouce, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement et secrètement que je puis ; je me perds bien en vitesse et en violence, mais non pas en trouble, si que j'aille [*au point d'aller*] jetant à l'abandon et sans choix toute sorte de paroles injurieuses, et que je ne regarde d'asseoir pertinemment mes pointes où j'estime qu'elles blessent le plus : car je n'y emploie communément que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites ; les petites me surprennent, et le malheur veut que, depuis que vous êtes dans le précipice, il n'importe qui vous ait donné le branle, vous allez toujours jusqu'au fond. La chute se presse, s'émeut et se hâte d'elle-même. Aux grandes occasions, cela me paye qu'elles sont si justes que chacun s'attend d'en voir naître une raisonnable colère ; je me glorifie à tromper leur attente ; je me bande et prépare contre celles-ci ; elles me mettent en cervelle et menacent de m'emporter bien loin si je les suivais. Aisément je me garde d'y entrer, et suis assez fort, si je l'attends, pour repousser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle ait ; mais si elle me préoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle ait. Je marchande ainsi avec ceux qui peuvent contester avec moi : « Quand vous me sentirez ému le premier, laissez-moi aller à tort ou à droit ; j'en ferai de même à mon tour. » La tempête ne s'engendre que de la concurrence des colères qui se produisent volontiers l'une de l'autre, et ne naissent en un point. Donnons à chacune sa course, nous voilà toujours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile exécution. Parfois m'advient-il aussi de représenter le courroucé, pour le règlement de ma maison, sans aucune vraie émotion. À mesure que l'âge me rend les humeurs plus aigres, j'étudie à m'y opposer, et ferai, si je puis, que je serai dorénavant d'autant moins chagrin et difficile que j'aurai plus d'excuse et d'inclination à l'être, quoique auparavant je l'aie été entre ceux qui le sont le moins.

Encore un mot pour clore ce pas. Aristote dit que la colère sert parfois d'arme à la vertu et à la vaillance. Cela est vraisemblable ; toutefois, ceux qui y contredisent répondent plaisamment que c'est une arme de nouvel usage : car nous remuons les autres armes, celle-ci nous remue ; notre main ne la guide pas, c'est elle qui guide notre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE 32

Défense de Sénèque et de Plutarque

La familiarité que j'ai avec ces personnages-ci et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse et à mon livre maçonné purement de leurs dépouilles m'obligent à épouser leur honneur.

Quant à Sénèque, parmi une milliasse de petits livrets que ceux de la religion prétendue réformée font courir pour la défense de leur cause, qui partent parfois de bonne main et qu'il est grand dommage n'être embesognée à meilleur sujet, j'en ai vu autrefois un qui, pour allonger et remplir la similitude qu'il veut trouver du gouvernement de notre pauvre roi Charles IX avec celui de Néron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine, avec Sénèque – leurs fortunes, d'avoir été tous deux les premiers au gouvernement de leurs princes, et en même temps leurs mœurs, leurs conditions et leurs déportements –, en quoi, à mon opinion, il fait bien de l'honneur audit seigneur cardinal : car, encore que je sois de ceux qui estiment autant son esprit, son éloquence, son zèle envers sa religion et service de son roi, et sa bonne fortune d'être né en un siècle où il fût si nouveau et si rare, et en même temps si nécessaire pour le bien public, d'avoir un personnage ecclésiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge : si est-ce [*toujours est-il*] qu'à confesser la vérité je n'estime sa capacité de beaucoup près telle, ni sa vertu si nette et entière, ni si ferme, que celle de Sénèque.

Or ce livre de quoi je parle, pour venir à son but, fait une description de Sénèque très injurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel je ne crois aucunement le témoignage ; car, outre ce qu'il est inconstant – qui, après avoir appelé Sénèque très sage tantôt, et tantôt ennemi mortel des vices de Néron, le fait ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lâche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à fausses enseignes –, sa vertu [*de Sénèque*] paraît si vive et vigoureuse en ses écrits, et la défense y est si claire à certaines de ces imputations, comme de sa richesse excessive, que je n'en croirais aucun témoignage au contraire. Et davantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains que les grecs et étrangers. Or Tacite et les autres parlent très honorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage très excellent et très vertueux. Et je ne veux alléguer autre reproche contre le jugement de Dion que celui-ci, qui est inévitable : c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines qu'il ose soutenir la cause de Jules César contre Pompée, et d'Antoine contre Cicéron.

Venons à Plutarque.

Jean Bodin est un bon auteur de notre temps, et accompagné de beaucoup plus de jugement que la tourbe des écrivailleurs de son siècle, et mérite qu'on le juge et considère. Je le trouve un peu hardi en ce passage de sa *Méthode de l'Histoire* où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (sur quoi je l'eusse laissé dire, car cela n'est pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet auteur écrit souvent des choses incroyables et entièrement fabuleuses (ce sont ses mots). S'il eût dit simplement les choses autrement qu'elles ne sont, ce n'était pas grande répréhension ; car ce que nous n'avons pas vu, nous le prenons des mains d'autrui

et à crédit, et je vois qu'à escient il récite parfois diversement même histoire – comme le jugement des trois meilleurs capitaines qui eussent jamais été, fait par Hannibal –, il est autrement en la vie de Flaminius, autrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir pris pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faute de jugement le plus judicieux auteur du monde.

Et voici son exemple : « Comme, ce dit-il, quand il récite qu'un enfant de Lacédémone se laissa déchirer tout le ventre à un renardeau qu'il avait dérobé, et le tenait caché sous sa robe, jusqu'à mourir plutôt que de découvrir son larcin. » Je trouve en premier lieu cet exemple mal choisi, d'autant qu'il est bien malaisé de borner les efforts des facultés de l'âme, là où des forces corporelles nous avons plus de loi de les limiter et connaître ; et à cette cause, si c'eût été à moi à faire, j'eusse plutôt choisi un exemple de cette seconde sorte ; et il y en a de moins croyables, comme, entre autres, ce qu'il récite de Pyrrhus, que, tout blessé qu'il était, il donna si grand coup d'épée à un sien ennemi armé [*cuirassé*] de toutes pièces qu'il le fendit du haut de la tête jusqu'en bas, si [*si bien*] que le corps se partit en deux parts. En son exemple, je n'y trouve pas grand miracle, ni ne reçois l'excuse de quoi il couvre Plutarque d'avoir ajouté ce mot – « comme on dit » – pour nous avertir et tenir en bride notre croyance. Car, si ce n'est aux choses reçues par autorité et révérence d'ancienneté ou de religion, il n'eût voulu ni recevoir lui-même, ni nous proposer à croire choses de soi incroyables ; et que ce mot – « comme on dit » –, il ne l'emploie pas en ce lieu pour cet effet, il est aisé à voir parce que lui-même nous raconte ailleurs, sur ce sujet de la patience [*endurance*] des enfants lacédémoniens, des exemples advenus de son temps plus malaisés à persuader : comme celui que Cicéron a témoigné aussi avant lui, pour avoir, à ce qu'il dit, été sur les lieux : que, jusqu'à leur temps, il se trouvait des enfants, en cette preuve de patience [*endurance*] à quoi on les essayait [*entraînait*] devant l'autel de Diane, qui souffraient d'y être fouettés jusqu'à ce que le sang leur coulait partout, non seulement sans s'écrier, mais encore sans gémir, et certains jusqu'à y laisser volontairement la vie. Et ce que Plutarque aussi récite, avec cent autres témoins, que, au sacrifice, un charbon ardent s'étant coulé dans la manche d'un enfant lacédémonien ainsi qu'il encensait, il se laissa brûler tout le bras jusqu'à ce que la senteur de la chair cuite en vînt aux assistants. Il n'était rien, selon leur coutume, où il leur allât plus de la réputation, ni de quoi ils eussent à souffrir plus de blâme et de honte, que d'être surpris en larcin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes-là que non seulement il ne me semble, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, que je ne le trouve pas seulement rare ni étrange.

L'histoire spartiate est pleine de mille plus âpres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle.

Marcellinus récite, sur ce propos du larcin, que de son temps il ne s'était encore pu trouver aucune sorte de tourment qui pût forcer les Égyptiens surpris en ce méfait, qui était fort en usage entre eux, de dire seulement leur nom.

Un paysan espagnol, étant mis à la géhenne [*torture*] sur les complices de l'homicide du préteur Lucius Pison, criait, au milieu des tourments, que ses amis ne bougeassent et l'assistassent en toute sûreté, et qu'il n'était pas en la douleur de lui arracher un mot de confession ; et n'en eut-on autre chose pour le premier jour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenait pour recommencer son tourment, s'ébranlant vigoureusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa tête contre une paroi et s'y tua.

Épicharis, ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Néron et soutenu leur feu, leurs bâtures [*coups*], leurs engins, sans aucune voix de révélation de sa conjuration tout un jour ; rapportée à la géhenne l'endemain, les membres tout brisés, passa un lacet de sa robe dans l'un bras de sa chaise avec un nœud courant et, y fourrant sa tête, s'étrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir et se dérober aux premiers tourments, semble-t-elle pas à escient avoir prêté sa vie à cette épreuve de sa patience pour se moquer de ce tyran et encourager d'autres à semblable entreprise contre lui ?

Et qui s'enquerra à nos argoulets [*arquebusiers à cheval*] des expériences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effets de patience, d'obstination et d'opiniâtreté, parmi nos misérables siècles et en cette tourbe molle et efféminée encore plus que l'égyptienne, dignes d'être comparés à ceux que nous venons de réciter de la vertu spartiate. Je sais qu'il s'est trouvé des simples paysans s'être laissé griller la plante des pieds, écraser le bout des doigts avec le chien d'une pistole [*pistolet à rouet*], pousser les yeux sanglants hors de la tête à force d'avoir le front serré d'une grosse corde, avant que de s'être seulement voulu mettre à rançon. J'en ai vu un, laissé pour mort tout nu dans un fossé, ayant le cou tout meurtri et enflé d'un licol qui y pendait encore, avec lequel on l'avait tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague, qu'on lui avait donnés non pas pour le tuer, mais pour lui faire de la douleur et de la crainte ; qui avait souffert tout cela, et jusqu'à y avoir perdu parole et sentiment, résolu, à ce qu'il me dit, de mourir plutôt de mille morts (comme de vrai, quant à sa souffrance, il en avait passé une tout entière) avant que rien promettre [*avouer*] ; et si [*pourtant*], était un des plus riches laboureurs de toute la contrée. Combien en a-t-on vus se laisser patiemment brûler et rôtir pour des opinions empruntées d'autrui, ignorées et inconnues !

J'ai connu cent et cent femmes – car ils disent que les têtes de Gascogne ont quelque prérogative en cela – que vous eussiez plutôt fait mordre dans le fer chaud que de leur faire démordre une opinion qu'elles eussent conçue en colère. Elles s'exaspèrent à l'encontre des coups et de la contrainte. Et celui qui forgea le conte de la femme qui, pour certaine correction de menaces et bastonnades, ne cessait d'appeler son mari pouilleux, et qui, précipitée dans l'eau, haussait encore en s'étouffant les mains, et faisait au-dessus de sa tête signe de tuer des poux, forgea un conte duquel, en vérité, tous les jours on voit l'image expresse en l'opiniâtreté des femmes. Et est l'opiniâtreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne faut pas juger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas selon ce qui est croyable et incroyable à notre sens, comme j'ai dit ailleurs ; et est une grande faute, et en laquelle toutefois la plupart des hommes tombent (ce que je ne dis pas pour Bodin), de faire difficulté de croire d'autrui ce qu'eux ne sauraient faire, ou ne voudraient. Il semble à chacun que la maîtresse forme de nature est en lui, touche et rapporte à celle-là toutes les autres formes. Les allures qui ne se règlent aux siennes sont feintes et artificielles. Quelle bestiale stupidité ! Moi, je considère certains hommes fort loin au-dessus de moi, nommément entre les anciens ; et encore que je reconnaisse clairement mon impuissance à les suivre de mes pas, je ne laisse pas de les suivre à vue et juger les ressorts qui les haussent ainsi, desquels j'aperçois quelque peu en moi les semences : comme je fais aussi l'extrême bassesse des esprits, qui ne m'étonne et que je ne mécrois non plus. Je vois bien le tour que celles-là se donnent pour se monter, et admire leur grandeur ; et ces

élancements que je trouve très beaux, je les embrasse ; et si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique très volontiers.

L'autre exemple qu'il allègue des choses incroyables et entièrement fabuleuses dites par Plutarque, c'est qu'Agésilas fut mulcté [*mis à l'amende*] par les éphores pour avoir attiré à soi seul le cœur et la volonté de ses citoyens. Je ne sais quelle marque de fausseté il y trouve ; mais tant y a que Plutarque parle là de choses qui lui devaient être beaucoup mieux connues qu'à nous ; et n'était pas nouveau, en Grèce, de voir les hommes punis et exilés pour cela seul d'agréer trop à leurs citoyens, témoin l'ostracisme et le pétalisme[1].

Il y a encore en ce même lieu une autre accusation qui me pique pour Plutarque, où il dit qu'il a bien assorti de bonne foi les Romains aux Romains et les Grecs entre eux, mais non les Romains aux Grecs, témoin, dit-il, Démosthène et Cicéron, Caton et Aristide, Sylla et Lysandre, Marcellus et Pélopidas, Pompée et Agésilas ; estimant qu'il a favorisé les Grecs de leur avoir donné des compagnons si dispareils. C'est justement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable : car, en ses comparaisons [*Les Vies parallèles*] (qui est la pièce plus admirable de ses œuvres et en laquelle, à mon avis, il s'est autant plu), la fidélité et sincérité de ses jugements égale leur profondeur et leur poids. C'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Voyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prévarication et fausseté.

Ce que je puis penser avoir donné occasion à ce jugement, c'est ce grand et éclatant lustre des noms romains que nous avons en la tête. Il ne nous semble point que Démosthène puisse égaler la gloire d'un consul, proconsul et questeur de cette grande République. Mais qui considérera la vérité de la chose et les hommes en eux-mêmes, à quoi Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance, que leur fortune, je pense, au rebours de Bodin, que Cicéron et le vieux Caton en doivent de reste à leurs compagnons. Pour son dessein, j'eusse plutôt choisi l'exemple du jeune Caton comparé à Phocion ; car, en cette paire, il se trouverait une plus vraisemblable disparité à l'avantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla et Pompée, je vois bien que leurs exploits de guerre sont plus enflés, glorieux et pompeux que ceux des Grecs que Plutarque leur apparie ; mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas toujours les plus fameuses. Je vois souvent des noms de capitaines étouffés sous la splendeur d'autres noms de moins de mérite : témoin Labiénus, Ventidius, Télésinus et plusieurs autres. Et, à le prendre par là, si j'avais à me plaindre pour les Grecs, pourrais-je pas dire que beaucoup moins est Camille comparable à Thémistocle, les Gracques à Agis et Cléomène, Numa à Lycurgue ? Mais c'est folie de vouloir juger d'un trait les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les égale pas pour autant. Qui plus disertement et consciencieusement pourrait remarquer leurs différences ? Vient-il à parangonner [*comparer*] les victoires, les exploits d'armes, la puissance des armées conduites par Pompée, et ses triomphes, avec ceux d'Agésilas : « Je ne crois pas, dit-il, que Xénophon même, s'il était vivant, encore qu'on lui ait concédé d'écrire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agésilas, osât le mettre en comparaison. »

1. L'« ostracisme » était le nom de la loi par laquelle, à Athènes, on votait le bannissement et l'exil de certains citoyens ; le mot venait de ce que le nom du banni était écrit sur un tesson (*ostrakon*). Le « pétalisme » en était l'équivalent en Grande Grèce, où le nom du banni était écrit sur la feuille d'un arbre (*petalon*).

Parle-t-il de conférer [*comparer*] Lysandre à Sylla : « Il n'y a, dit-il, point de comparaison, ni en nombre de victoires, ni en hasard de batailles ; car Lysandre ne gagna seulement que deux batailles navales, etc. »

Cela, ce n'est rien dérober aux Romains ; pour les avoir simplement présentés aux Grecs, il ne leur peut avoir fait injure, quelque disparité qui y puisse être. Et Plutarque ne les contre-pèse pas entiers ; il n'y a en gros aucune préférence : il apparie les pièces et les circonstances l'une après l'autre, et les juge séparément. Par quoi, si on le voulait convaincre de faveur, il fallait en éplucher quelque jugement particulier, ou dire en général qu'il aurait failli d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en aurait d'autres plus correspondants pour les apparier, et se rapportant mieux.

CHAPITRE 33

L'histoire de Spurina

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens quand elle a rendu à la raison la souveraine maîtrise de notre âme et l'autorité de tenir en bride nos appétits. Entre lesquels ceux qui jugent qu'il n'y en a point de plus violents que ceux que l'amour engendre ont cela pour leur opinion qu'ils tiennent au corps et à l'âme, et que tout l'homme en est possédé : en manière que la santé même en dépend, et est la médecine parfois contrainte de leur servir de maquerellage.

Mais, au contraire, on pourrait aussi dire que le mélange du corps y apporte du rabais et de l'affaiblissement : car tels désirs sont sujets à satiété et capables de [*peuvent être soulagés par des*] remèdes matériels. Plusieurs, ayant voulu délivrer leurs âmes des alarmes continuelles que leur donnait cet appétit, se sont servis d'incision et détranchement des parties émues et altérées. D'autres en ont du tout [*complètement*] abattu la force et l'ardeur par fréquente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre. Les haires de nos aïeux étaient de cet usage ; c'est une matière tissue de poil de cheval, de quoi les uns d'entre eux faisaient des chemises, et d'autres des ceintures à géhenner [*torturer*] leurs reins. Un prince me disait il n'y a pas longtemps que, pendant sa jeunesse, un jour de fête solennelle, en la cour du roi François Ier, où tout le monde était paré, il lui prit envie de se vêtir de la haire, qui est encore chez lui, de monsieur son père ; mais, quelque dévotion qu'il eût, qu'il ne sut avoir la patience d'attendre la nuit pour se dépouiller, et en fut longtemps malade, ajoutant qu'il ne pensait pas qu'il y eût chaleur de jeunesse si âpre que l'usage de cette recette ne pût amortir.

Toutefois à l'aventure ne les a-t-il pas essayées les plus cuisantes ; car l'expérience nous fait voir qu'une telle émotion se maintient bien souvent sous des habits rudes et marmiteux, et que les haires ne rendent pas toujours hères ceux qui les portent. Xénocrate y procéda plus rigoureusement : car ses disciples, pour essayer [*éprouver*] sa continence, lui ayant fourré dans son lit Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et folâtres appâts – ses philtres –, sentant qu'en dépit de ses discours et de ses règles le corps, revêche, commençait à se mutiner, il se fit brûler les membres qui avaient prêté l'oreille à cette rébellion. Là où les passions qui sont toutes en l'âme, comme l'ambition, l'avarice et autres, donnent bien plus à faire à la raison, car elle n'y peut être secourue que de ses propres moyens, ni ne sont ces appétits-là capables de satiété, voire ils s'aiguisent et augmentent par la jouissance.

Le seul exemple de Jules César peut suffire à nous montrer la disparité de ces appétits, car jamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux. Le soin curieux qu'il avait de sa personne en est un témoignage, jusqu'à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui fussent alors en usage : comme de se faire pinceter [*épiler*] tout le corps et farder de parfums d'une extrême curiosité [*recherche*]. Et de soi il était beau personnage, blanc, de belle et allègre taille, le visage plein, les yeux bruns et vifs s'il en faut croire Suétone, car les statues qui se voient de lui à Rome ne rapportent pas bien partout à cette peinture. Outre ses femmes, qu'il changea à quatre fois, sans compter les amours de son enfance avec le roi de

Bithynie Nicomède, il eut le pucelage de cette tant renommée reine d'Égypte, Cléopatre, témoin le petit Césarion qui en naquit. Il fit aussi l'amour à Eunoé, reine de Mauritanie, et, à Rome, à Posthumia, femme de Servius Sulpicius ; à Lollia, de Gabinius ; à Tertulla, de Crassus ; et à Mutia même, femme du grand Pompée, qui fut la cause, disent les historiens romains, pourquoi son mari la répudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré ; et les Curions père et fils reprochèrent depuis à Pompée, quand il épousa la fille de César, qu'il se faisait gendre d'un homme qui l'avait fait cocu, et que lui-même avait accoutumé appeler Égisthe. Il entretint, outre tout ce nombre, Servilia, sœur de Caton et mère de Marcus Brutus, dont chacun tient que procéda cette grande affection qu'il portait à Brutus, parce qu'il était né en temps auquel il y avait apparence qu'il fût né de lui. Ainsi j'ai raison, ce me semble, de le prendre pour homme extrêmement adonné à cette débauche et de complexion très amoureuse. Mais l'autre passion de l'ambition, de quoi il était aussi infiniment blessé, venant à combattre celle-là, elle lui fit incontinent perdre place.

Me ressouvenant sur ce propos de Mahomet II, celui qui subjugua Constantinople et apporta la finale extermination du nom grec, je ne sache point où ces deux passions se trouvent plus également balancées : pareillement indéfatigable ruffian et soldat. Mais quand en sa vie elles se présentent en concurrence l'une de l'autre, l'ardeur querelleuse gourmande toujours l'amoureuse ardeur. Et celle-ci, encore que ce fût hors sa naturelle saison, ne regagna pleinement l'autorité souveraine que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soutenir le faix des guerres.

Ce qu'on récite, pour un exemple contraire, de Ladislas, roi de Naples, est remarquable : que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposait pour fin principale de son ambition l'exécution de sa volupté et jouissance de quelque rare beauté. Sa mort fut de même. Ayant rangé par un siège bien poursuivi la ville de Florence si à détroit [*strictement*] que les habitants étaient après composer de [*occupés à négocier*] sa victoire, il la leur quitta [*les tint pour quittes*] pourvu qu'ils lui livrassent une fille de leur ville, de quoi il avait ouï parler, de beauté excellente. Force fut de la lui accorder et garantir la publique ruine par une injure privée. Elle était fille d'un médecin fameux de son temps, lequel, se trouvant engagé en si vilaine nécessité, se résolut à une haute entreprise. Comme chacun parait sa fille et l'atournait d'ornements et joyaux qui la pussent rendre agréable à ce nouvel amant, lui aussi lui donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eût à se servir en leurs premières approches, meuble qu'elles n'y oublient guère en ces quartiers-là [*circonstances-là*]. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs émues et pores ouverts, inspira son venin si promptement qu'ayant soudain changé leur sueur chaude en froide ils expirèrent entre les bras l'un de l'autre. Je m'en reviens à César.

Ses plaisirs ne lui firent jamais dérober une seule minute d'heure, ni détourner un pas des occasions qui se présentaient pour son agrandissement. Cette passion régenta en lui si souverainement toutes les autres, et posséda son âme d'une autorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes j'en suis dépit, quand je considère au demeurant la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties [*qualités*] qui étaient en lui, tant de suffisance en toute sorte de savoir qu'il n'y a quasi science en quoi il n'ait écrit. Il était tel orateur que plusieurs ont préféré son éloquence à celle de Cicéron ; et lui-même, à mon avis, n'estimait lui devoir

guère en cette partie-là ; et ses deux *Anti-Catons* furent principalement écrits pour contrebalancer le bien-dire que Cicéron avait employé en son *Caton.*

Au demeurant, fut-il jamais âme si vigilante, si active et si patiente de labeur [*persévérante*] que la sienne ? Et sans doute encore était-elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, je dis vives, naturelles et non contrefaites. Il était singulièrement sobre et si peu délicat en son manger qu'Oppius récite qu'un jour, lui ayant été présenté à table, en quelque sauce, de l'huile médecinée [*purgative*] au lieu d'huile simple, il en mangea largement pour ne faire honte à son hôte. Une autre fois, il fit fouetter son boulanger pour lui avoir servi d'autre pain que celui du commun. Caton même avait accoutumé de dire de lui que c'était le premier homme sobre qui se fût acheminé à la ruine de son pays. Et quant à ce que ce même Caton l'appela un jour ivrogne (cela advint en cette façon : étant tous deux au sénat, où il se parlait du fait de la conjuration de Catilina, de laquelle César était soupçonné, on lui apporta de dehors un brevet en cachette. Caton, estimant que ce fût quelque chose de quoi les conjurés l'avertissent, le somma de le lui donner ; ce que César fut contraint de faire pour éviter un plus grand soupçon. C'était de fortune une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, lui écrivait. Caton, l'ayant lue, la lui rejeta en lui disant : « Tiens, ivrogne ! »), cela, dis-je, fut plutôt un mot de dédain et de colère qu'un exprès reproche de ce vice, comme souvent nous injurions ceux qui nous fâchent des premières injures qui nous viennent à la bouche, quoiqu'elles ne soient nullement dues à ceux à qui nous les attachons. Joint que ce vice que Caton lui reproche est merveilleusement voisin de celui auquel il avait surpris César ; car Vénus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dit le proverbe. (Mais chez moi, Vénus est bien plus allègre accompagnée de la sobriété.)

Les exemples de sa douceur et de sa clémence envers ceux qui l'avaient offensé sont infinis ; je dis outre ceux qu'il donna pendant le temps que la guerre civile était encore en son progrès, desquels il fait lui-même assez sentir par ses écrits qu'il se servait pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si [*encore*] faut-il dire que ces exemples-là, s'ils ne sont suffisants à nous témoigner sa naïve douceur, ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage. Il lui est advenu souvent de renvoyer des armées tout entières à son ennemi, après les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans lui faire la guerre. Il a pris à trois et à quatre fois tels capitaines de Pompée, et autant de fois remis en liberté. Pompée déclarait ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnaient à la guerre ; et lui, fit proclamer qu'il tenait pour amis tous ceux qui ne bougeaient et qui ne s'armaient effectivement contre lui. À ceux de ses capitaines qui se dérobaient de lui pour aller prendre autre condition, il renvoyait encore les armes, chevaux et équipages. Les villes qu'il avait prises par force, il les laissait en liberté de suivre tel parti qu'il leur plairait, ne leur donnant autre garnison que la mémoire de sa douceur et clémence. Il défendit, le jour de sa grande bataille de Pharsale, qu'on ne mît qu'à toute extrémité la main sur les citoyens romains.

Voilà des traits bien hasardeux, selon mon jugement ; et n'est pas merveille si, aux guerres civiles que nous sentons [*éprouvons*], ceux qui combattent comme lui l'état ancien de leur pays n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de César et à son admirable pourvoyance d'heureusement conduire. Quand je considère la grandeur incomparable

de cette âme, j'excuse la victoire de ne s'être pu dépêtrer de lui, voire en cette très injuste et très inique cause [*l'anéantissement de la République romaine*].

Pour revenir à sa clémence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lorsque, toutes choses étant réduites en sa main, il n'avait plus à se feindre. Caius Memmius avait écrit contre lui des oraisons très poignantes [*discours très piquants*], auxquelles il avait bien aigrement répondu ; si [*pourtant*] ne laissa-t-il, bientôt après, d'aider à le faire consul. Caius Calvus, qui avait fait plusieurs épigrammes injurieuses contre lui, ayant employé de ses amis pour le réconcilier, César se convia lui-même à lui écrire le premier. Et notre bon Catulle, qui l'avait testonné si rudement sous le nom de Mamurra, s'en étant venu excuser à lui, il le fit ce jour même souper à sa table. Ayant été averti de certains qui parlaient mal de lui, il n'en fit autre chose que déclarer, en une sienne harangue publique, qu'il en était averti. Il craignait encore moins ses ennemis qu'il ne les haïssait. Certaines conjurations et assemblées qu'on faisait contre sa vie lui ayant été découvertes, il se contenta de publier par édit qu'elles lui étaient connues, sans autrement en poursuivre les auteurs. Quant au respect qu'il avait à ses amis, Caius Oppius voyageant avec lui et se trouvant mal, il lui quitta [*laissa*] un seul logis qu'il y avait et coucha toute la nuit sur la dure et au découvert. Quant à sa justice, il fit mourir un sien serviteur qu'il aimait singulièrement pour avoir couché avec la femme d'un chevalier romain, quoique personne ne s'en plaignît. Jamais homme n'apporta ni plus de modération en sa victoire, ni plus de résolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations furent altérées et étouffées par cette furieuse passion ambitieuse, à laquelle il se laissa si fort emporter qu'on peut aisément maintenir qu'elle tenait le timon et le gouvernail de toutes ses actions. D'un homme libéral elle en rendit un voleur public pour fournir à cette profusion et largesse, et lui fit dire ce vilain et très injuste mot : que, si les plus méchants et perdus hommes du monde lui avaient été fidèles au service de son agrandissement, il les chérirait et avancerait de son pouvoir aussi bien que les plus gens de bien ; l'enivra d'une vanité si extrême qu'il osait se vanter en présence de ses concitoyens d'avoir rendu cette grande République romaine un nom sans forme et sans corps ; et dire que ses réponses devaient désormais servir de lois ; et recevoir assis le corps du sénat venant vers lui ; et souffrir qu'on l'adorât et qu'on lui fît en sa présence des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon avis, perdit en lui le plus beau et le plus riche naturel qui fut jamais, et a rendu sa mémoire abominable à tous les gens de bien pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruine de son pays et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publique [*république*] que le monde verra jamais.

Il se pourrait bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages auxquels la volupté a fait oublier la conduite de leurs affaires, comme Marc-Antoine et autres ; mais où l'amour et l'ambition seraient en égale balance et viendraient à se choquer de forces pareilles, je ne fais aucun doute que celle-ci ne gagnât le prix de la maîtrise.

Or, pour me remettre sur mes brisées, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appétits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres par violence à se tenir en leur devoir ; mais de nous fouetter pour l'intérêt de nos voisins, de non seulement nous défaire de cette douce passion qui nous chatouille, du plaisir que nous sentons de nous voir agréables à autrui et aimés et recherchés d'un chacun, mais encore de prendre en haine et à contrecœur nos grâces qui en sont cause

et de condamner notre beauté parce que quelque autre s'en échauffe, je n'en ai vu guère d'exemples. Celui-ci en est : Spurina, jeune homme de la Toscane,

Telle une pierre précieuse qui brille, enchâssée dans l'or fauve,
Sur un collier ou un diadème.
Tel brille l'ivoire incrusté dans le buis ou le térébinthe d'Orcos.
(Virgile, *Énéide*, X, 134)

étant doué d'une singulière beauté, et si excessive que les yeux plus continents ne pouvaient en souffrir l'éclat continemment [*avec continence*], ne se contentant point [*froissé*] de laisser sans secours tant de fièvre et de feu qu'il allait attisant partout, entra en furieux dépit contre soi-même et contre ces riches présents que nature lui avait faits, comme si on se devait prendre à eux de la faute d'autrui, et détailla et troubla, à force de plaies qu'il se fit à escient et de cicatrices, les parfaites proportion et ordonnance que nature avait si curieusement observées en son visage.

Pour en dire mon avis, j'admire [*je m'étonne de*] telles actions plus que je ne les honore : ces excès sont ennemis de mes règles. Le dessein en fut beau et consciencieux, mais, à mon avis, un peu manque de prudence. Quoi ? si sa laideur servit depuis à en jeter d'autres au péché de mépris et de haine, ou d'envie pour la gloire d'une si rare recommandation, ou de calomnie, interprétant cette humeur à une forcenée ambition. Y a-t-il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veut, occasion à s'exercer en quelque manière ? Il était plus juste et aussi plus glorieux qu'il fît de ces dons de Dieu un sujet de vertu exemplaire et de règlement.

Ceux qui se dérobent aux offices communs et à ce nombre infini de règles épineuses à tant de visages qui lient un homme d'exacte prud'homie [*probité*] en la vie civile font, à mon gré, une belle épargne, quelque pointe d'âpreté péculière [*particulière*] qu'ils s'enjoignent. C'est en quelque sorte mourir pour fuir la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir autre prix ; mais le prix de la difficulté, il ne m'a jamais semblé qu'ils l'eussent, ni qu'en malaisance il y ait rien au-delà de se tenir droit au milieu des flots de la presse du monde, répondant et satisfaisant loyalement à tous les membres de sa charge. Il est à l'aventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe que de se maintenir dûment de tout point en la compagnie de sa femme ; et a-t-on de quoi couler plus incurieusement en la pauvreté qu'en l'abondance justement dispensée : l'usage conduit selon raison a plus d'âpreté que n'a l'abstinence. La modération est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien-vivre du jeune Scipion a mille façons : le bien-vivre de Diogène n'en a qu'une. Celle-ci surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE 34

Observations sur les moyens de faire la guerre de Jules César

On récite de plusieurs chefs de guerre qu'ils ont eu certains livres en particulière recommandation ; comme le grand Alexandre, Homère ; Scipion l'Africain, Xénophon ; Marcus Brutus, Polybe ; Charles V [*Charles-Quint*], Philippe de Commynes ; et dit-on de ce temps que Machiavel est encore ailleurs en crédit. Mais le feu maréchal Strozzi, qui avait pris César pour sa part, avait sans doute bien mieux choisi : car, à la vérité, ce devrait être le bréviaire de tout homme de guerre, comme étant le vrai et souverain patron de l'art militaire. Et Dieu sait encore de quelle grâce et de quelle beauté il a fardé cette riche matière : d'une façon de dire si pure, si délicate et si parfaite que, à mon goût, il n'y a aucuns écrits au monde qui puissent être comparables aux siens en cette partie.

Je veux ici enregistrer certains traits particuliers et rares, sur le fait de ses guerres, qui me sont demeurés en mémoire.

Son armée étant en quelque effroi pour le bruit qui courait des grandes forces que menait contre lui le roi Juba, au lieu de rabattre l'opinion que ses soldats en avaient prise et rapetisser les moyens de son ennemi, les ayant fait assembler pour les rassurer et leur donner courage, il prit une voie toute contraire à celle que nous avons accoutumé : car il leur dit qu'ils ne se missent plus en peine de s'enquérir des forces que menait l'ennemi, et qu'il en avait eu bien certain [*sûr*] avertissement ; et alors il leur en fit le nombre surpassant de beaucoup et la vérité et la renommée qui en couraient en son armée, suivant ce que conseille Cyrus en Xénophon ; d'autant que la tromperie n'est pas si grande de trouver les ennemis par effet plus faibles qu'on n'avait espéré que, les ayant jugés faibles par réputation, les trouver après à la vérité bien forts.

Il accoutumait surtout ses soldats à obéir simplement, sans se mêler de contrôler ou parler des desseins de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquait que sur le point de l'exécution ; et prenait plaisir, s'ils en avaient découvert quelque chose, de changer sur-le-champ d'avis pour les tromper ; et souvent, pour cet effet, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passait outre et allongeait la journée, notamment s'il faisait mauvais temps et pluvieux.

Les Suisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayant envoyé vers lui pour leur donner [*qu'il leur donnât*] passage au travers des terres des Romains, étant délibéré de les empêcher par force, il leur contrefit toutefois un bon visage, et prit quelques jours de délai à leur faire réponse, pour se servir de ce loisir à assembler son armée. Ces pauvres gens ne savaient pas combien il était excellent ménager du temps ; car il redit maintes fois que c'est la plus souveraine partie [*qualité*] d'un capitaine que la science de prendre au point les occasions, et la diligence, qui est en ses exploits à la vérité inouïe et incroyable.

S'il n'était guère consciencieux, en cela, de prendre avantage sur son ennemi sous couleur d'un traité d'accord, il l'était aussi peu en ce qu'il ne requérait en ses soldats autre vertu que la vaillance, ni ne punissait guère autres vices que la mutinerie et la désobéissance. Souvent, après ses victoires, il leur lâchait la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des règles de la discipline

militaire, ajoutant à cela qu'il avait des soldats si bien créés que, tout parfumés et musqués, ils ne laissaient pas d'aller furieusement au combat. De vrai, il aimait qu'ils fussent richement armés, et leur faisait porter des harnais [*cuirasses*] gravés, dorés et argentés, afin que le soin de la conservation de leurs armes les rendît plus âpres à se défendre. Parlant à eux, il les appelait du nom de « compagnons », que nous usons encore : ce qu'Auguste son successeur réforma, estimant qu'il l'avait fait pour la nécessité de ses affaires et pour flatter le cœur de ceux qui ne le suivaient que volontairement ;

> *Au passage du Rhin, César était mon chef;*
> *Ici, c'est un compagnon ; le forfait rend égaux ceux qu'il souille,*
> (Lucain, *La Pharsale*, V, 289)

mais que cette façon était trop rabaissée pour la dignité d'un empereur et général d'armée, et remit en train de les appeler seulement soldats.

À cette courtoisie César mêlait toutefois une grande sévérité à les réprimer. La neuvième légion s'étant mutinée auprès de Plaisance, il la cassa avec ignominie, quoique Pompée fût alors encore en pieds, et ne la reçut en grâce qu'avec plusieurs supplications. Il les rapaisait plus par autorité et par audace, que par douceur.

Là où il parle de son passage de la rivière du Rhin vers l'Allemagne, il dit qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passât son armée à navires, il fit dresser un pont afin qu'il passât à pied ferme. Ce fut là qu'il bâtit ce pont admirable de quoi il déchiffre [*décrit*] particulièrement la fabrique : car il ne s'arrête si volontiers en nul endroit de ses faits, qu'à nous représenter la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

J'y ai aussi remarqué cela, qu'il fait grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veut montrer avoir été surpris ou pressé, il allègue toujours cela : qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armée. Avant cette grande bataille contre ceux de Tournai : « César, dit-il, ayant ordonné du reste, courut soudainement où la Fortune le porta, pour enhorter [*exhorter*] ses gens ; et rencontrant la dixième légion, il n'eut loisir de leur dire, sinon qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoutumée, qu'ils ne s'étonnassent point et soutinssent hardiment l'effort des adversaires ; et parce que l'ennemi était déjà approché à un jet de trait, il donna le signe de la bataille ; et de là, étant passé soudainement ailleurs pour en encourager d'autres, il trouva qu'ils étaient déjà aux prises. » Voilà ce qu'il en dit en ce lieu-là. De vrai, sa langue lui a fait en plusieurs lieux de bien notables services ; et était, de son temps même, son éloquence militaire en telle recommandation que plusieurs en son armée recueillaient ses harangues ; et par ce moyen il en fut assemblé des volumes qui ont duré longtemps après lui. Son parler avait des grâces particulières, si [*si bien*] que ses familiers, et entre autres Auguste, entendant réciter ce qui en avait été recueilli, reconnaissaient jusqu'aux phrases et aux mots ce qui n'était pas du sien.

La première fois qu'il sortit de Rome avec charge publique, il arriva en huit jours à la rivière du Rhône, ayant dans son coche, devant lui, un secrétaire ou deux qui écrivaient sans cesse, et derrière lui celui qui portait son épée. Et certes, quand on ne ferait qu'aller, à peine pourrait-on atteindre à cette promptitude de quoi, toujours victorieux, ayant laissé la Gaule et suivant Pompée à Brindes, il subjugua l'Italie en dix-huit jours, revint de Brindes à Rome ; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espagne, où il passa des difficultés extrêmes en la guerre contre Afranius et Pétréius, et au long siège de Marseille. De là il s'en retourna

en la Macédoine, battit l'armée romaine à Pharsale, passa de là, suivant Pompée, en Égypte, laquelle il subjugua ; d'Égypte il vint en Syrie et au pays du Pont où il combattit Pharnace ; de là en Afrique, où il défit Scipion et Juba, et rebroussa encore par l'Italie en Espagne, où il défit les enfants de Pompée,

Plus rapide que le feu du ciel et que la tigresse qui défend ses petits,
(Lucain, *La Pharsale*, V, 405)

Comme un rocher dévalant la montagne, arraché par le vent,
Ou miné par les trombes d'eau, ou usé par le temps,
La masse énorme, emportée par son élan, roule dans l'abîme
Et rebondit sur le sol, emportant forêts, hommes et troupeaux.
(Virgile, *Énéide*, XII, 684)

Parlant du siège d'Avaricum, il dit que c'était sa coutume de se tenir nuit et jour près des ouvriers qu'il avait en besogne. En toutes entreprises de conséquence, il faisait toujours la découverte lui-même, et ne passa jamais son armée en lieu qu'il n'eût premièrement reconnu. Et, si nous croyons Suétone, quand il fit l'entreprise de trajeter [*passer*] en Angleterre, il fut le premier à sonder le gué [*reconnaître le passage*].

Il avait accoutumé de dire qu'il aimait mieux la victoire qui se conduisait par conseil [*résolution*] que par force. Et, en la guerre contre Pétréius et Afranius, la fortune lui présentant une bien apparente occasion d'avantage, il la refusa, dit-il, espérant, avec un peu plus de longueur mais moins de hasard [*risque*], venir à bout de ses ennemis.

Il fit aussi là un merveilleux trait, de commander à tout son ost [*armée*] de passer à nage la rivière sans aucune nécessité,

se ruant au combat, les soldats s'élancent dans un chemin
Qu'ils auraient peur d'emprunter pour fuir.
Bientôt, reprenant leurs armes, ils revigorent leurs membres humides,
Et, en courant, assouplissent leurs articulations gelées par le torrent.
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 151)

Je le trouve un peu plus retenu et considéré en ses entreprises qu'Alexandre : car celui-ci semble rechercher et courir à force les dangers, comme un impétueux torrent qui choque et attaque sans discrétion et sans choix tout ce qu'il rencontre :

Ainsi l'Aufide, qui baigne le royaume de Daunus apulien,
Roule comme un taureau quand il se déchaîne,
Et menace les cultures d'une redoutable inondation.
(Horace, *Odes*, IV, 14, 25)

Aussi était-il embesogné en la fleur et première chaleur de son âge, là où César s'y prit étant déjà mûr et bien avancé. Outre ce qu'Alexandre était d'une température plus sanguine, colère et ardente, et si [*aussi*] émouvait encore cette humeur par le vin, duquel César était très abstinent. Mais où les occasions de la nécessité se présentaient et où la chose le requérait, il ne fut jamais homme faisant meilleur marché de sa personne.

Quant à moi, il me semble lire en plusieurs de ses exploits une certaine résolution de se perdre pour fuir la honte d'être vaincu. En cette grande bataille qu'il eut contre ceux de Tournai, il courut se présenter à la tête des ennemis sans bouclier, comme il se trouva, voyant la pointe de son armée s'ébranler ; ce qui

lui est advenu plusieurs autres fois. Entendant dire que ses gens étaient assiégés, il passa déguisé au travers l'armée ennemie pour les aller fortifier de sa présence. Ayant trajeté [*traversé*] à Dirrachium avec bien petites forces, et voyant que le reste de son armée, qu'il avait laissée à conduire à Antoine, tardait à le suivre, il entreprit lui seul de repasser la mer par une très grande tourmente, et se déroba pour aller reprendre lui-même le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer étant saisis par Pompée.

Et quant aux entreprises qu'il a faites à main armée, il y en a plusieurs qui surpassent en hasard [*risque*] tout discours de raison militaire ; car avec combien faibles moyens entreprit-il de subjuguer le royaume d'Égypte, et, depuis [*après*], d'aller attaquer les forces de Scipion et de Juba, de dix parts plus grandes que les siennes ? Ces gens-là ont eu je ne sais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune.

Et disait-il qu'il fallait exécuter, non pas consulter les hautes entreprises.

Après la bataille de Pharsale, ayant envoyé son armée devant en Asie, et passant avec un seul vaisseau le détroit de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius avec dix gros navires de guerre ; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droit vers lui et le sommer de se rendre ; et en vint à bout.

Ayant entrepris ce furieux siège d'Alésia, où il y avait quatre-vingt mille hommes de défense, toute la Gaule s'étant élevée pour lui courre sus et lever le siège, et dressé une armée de cent neuf mille chevaux et de deux cent quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle [*folle*] confiance fut-ce de n'en vouloir abandonner son entreprise et se résoudre à deux si grandes difficultés ensemble ! Lesquelles toutefois il soutint ; et, après avoir gagné cette grande bataille contre ceux de dehors, rangea bientôt à sa merci ceux qu'il tenait enfermés. Il en advint autant à Lucullus, au siège de Tigranocerte contre le roi Tigrane, mais d'une condition dispareille, vu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avait affaire.

Je veux ici remarquer deux rares événements et extraordinaires sur le fait de ce siège d'Alésia : l'un, que les Gaulois, s'assemblant pour venir trouver là César, ayant fait dénombrement de toutes leurs forces, résolurent en leur conseil de retrancher une bonne partie de cette grande multitude de peur qu'ils n'en tombassent en confusion. Cet exemple est nouveau de craindre à être trop ; mais, à le bien prendre, il est vraisemblable que le corps d'une armée doit avoir une grandeur modérée et réglée à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins serait-il bien aisé à vérifier, par exemple, que ces armées monstrueuses en nombre n'ont guère rien fait qui vaille. Suivant le dire de Cyrus en Xénophon, ce n'est pas le nombre des hommes, mais le nombre des bons hommes qui fait l'avantage, le demeurant servant plus de détourbier [*empêchement*] que de secours. Et Bajazet prit le principal fondement à sa résolution de livrer journée [*bataille*] à Tamerlan, contre l'avis de tous ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemi lui donnait certaine espérance de confusion. Scanderberg, bon juge et très expert, avait accoutumé de dire que dix ou douze mille combattants fidèles devaient baster [*suffire*] à un suffisant chef de guerre pour garantir sa réputation en toute sorte de besoin militaire.

L'autre point, qui semble être contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingétorix, qui était nommé chef et général de toutes les parties des Gaules révoltées, prit parti de s'aller enfermer dans Alésia. Car celui qui com-

mande à tout un pays ne se doit jamais engager qu'au cas de cette extrémité qu'il y allât de sa dernière place et qu'il n'eût rien plus à espérer qu'en la défense de celle-ci ; autrement il se doit tenir libre, pour avoir moyen de pourvoir en général à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à César, il devint, avec le temps, un peu plus tardif et plus considéré [*lent et circonspect*], comme témoigne son familier Oppius : estimant qu'il ne devait aisément hasarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule défortune lui pourrait faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse téméraire qui se voit aux jeunes gens, les nommant nécessiteux d'honneur – *bisognosi d'honore* –, et qu'étant encore en cette grande faim et disette de réputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doivent pas faire ceux qui en ont déjà acquis à suffisance. Il y peut avoir quelque juste modération en ce désir de gloire, et quelque satiété en cet appétit comme aux autres ; assez de gens le pratiquent ainsi.

Il était bien éloigné de cette religion des anciens Romains, qui ne se voulaient prévaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïve ; mais encore y apportait-il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvait pas toutes sortes de moyens pour acquérir la victoire. En la guerre contre Arioviste, étant à parlementer avec lui, il y survint quelque remuement entre les deux armées, qui commença par la faute des gens de cheval d'Arioviste ; sur ce tumulte, César se trouva avoir fort grand avantage sur ses ennemis ; toutefois il ne s'en voulut point prévaloir, de peur qu'on lui pût reprocher d'y avoir procédé de mauvaise foi.

Il avait accoutumé de porter un accoutrement riche au combat et de couleur éclatante pour se faire remarquer.

Il tenait la bride plus étroite à ses soldats, et les tenait plus de court étant près des ennemis.

Quand les anciens Grecs voulaient accuser quelqu'un d'extrême insuffisance, ils disaient en commun proverbe qu'il ne savait ni lire ni nager. Il avait cette même opinion, que la science de nager était très utile à la guerre, et en tira plusieurs commodités : s'il avait à faire diligence, il franchissait ordinairement à nage les rivières qu'il rencontrait, car il aimait à voyager à pied comme le grand Alexandre. En Égypte, ayant été forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit bateau, et tant de gens s'y étant lancés avec lui qu'il était en danger d'aller à fond, il aima mieux se jeter en la mer et gagna sa flotte à nage, qui était plus de deux cents pas de là, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traînant à belles dents sa cotte d'armes afin que l'ennemi n'en jouît, étant déjà bien avancé sur l'âge.

Jamais chef de guerre n'eut tant de créance sur [*n'inspira une telle confiance à*] ses soldats. Au commencement de ses guerres civiles, les centeniers [*centurions*] lui offrirent de soudoyer [*prendre à leur solde*], chacun sur sa bourse, un homme d'armes ; et les gens de pied, de le servir à leurs dépens ; ceux qui étaient plus aisés entreprenant encore à défrayer les plus nécessiteux. Feu monsieur l'amiral de Châtillon nous fit voir dernièrement un pareil cas en nos guerres civiles, car les Français de son armée fournissaient de leurs bourses au paiement des étrangers qui l'accompagnaient ; il ne se trouverait guère d'exemples d'affection si ardente et si preste parmi ceux qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des lois.

La passion nous commande bien plus vivement que la raison. Il est pourtant

advenu, en la guerre contre Hannibal, qu'à l'exemple de la libéralité du peuple romain en la ville les gens d'armes et capitaines refusèrent leur paye ; et appelait-on au camp de Marcellus mercenaires ceux qui en prenaient.

Ayant eu du pire auprès de Dirrachium, ses soldats se vinrent d'eux-mêmes offrir à être châtiés et punis, de façon qu'il eût plus à les consoler qu'à les tancer. Une sienne seule cohorte soutint quatre légions de Pompée plus de quatre heures, jusqu'à ce qu'elle fût quasi toute défaite à coups de trait ; et se trouva dans la tranchée cent trente mille flèches. Un soldat nommé Scæva, qui commandait à une des entrées, s'y maintint invincible, ayant un œil crevé, une épaule et une cuisse percées, et son écu faussé [*percé*] en deux cent trente lieux. Il est advenu à plusieurs de ses soldats pris prisonniers d'accepter plutôt la mort que de vouloir promettre de prendre autre parti. Granius Pétronius, pris par Scipion en Afrique, Scipion, ayant fait mourir ses compagnons, lui manda qu'il lui donnait la vie car il était homme de rang et questeur. Pétronius répondit que les soldats de César avaient accoutumé de donner la vie aux autres, non la recevoir ; et se tua tout soudain de sa main propre.

Il y a infinis exemples de leur fidélité ; il ne faut pas oublier le trait de ceux qui furent assiégés à Salone, ville partisane pour César contre Pompée, pour un rare accident qui y advint. Marcus Octavius les tenait assiégés ; ceux de dedans étant réduits en extrême nécessité de toutes choses, en manière que, pour suppléer au défaut qu'ils avaient d'hommes, la plupart d'entre eux y étant morts et blessés, ils avaient mis en liberté tous leurs esclaves, et pour le service de leurs engins avaient été contraints de couper les cheveux de toutes les femmes pour en faire des cordes, outre une merveilleuse [*extraordinaire*] disette de vivres, et ce néanmoins résolus de jamais ne se rendre. Après avoir traîné ce siège en grande longueur, d'où Octavius était devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprise, ils choisirent un jour sur le midi et, ayant rangé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiégeants qu'ayant enfoncé le premier, le second et troisième corps de garde, et le quatrième et puis le reste, et ayant fait du tout abandonner les tranchées, les chassèrent jusque dans les navires ; et Octavius même se sauva à Dirrachium, où était Pompée. Je n'ai point mémoire, pour cette heure, d'avoir vu aucun autre exemple où les assiégés battent en gros les assiégeants et gagnent la maîtrise de la campagne, ni qu'une sortie ait tiré en conséquence une pure et entière victoire de bataille.

CHAPITRE 35

De trois bonnes femmes

Il n'en est pas à douzaines, comme chacun sait, et notamment aux devoirs de mariage ; car c'est un marché plein de tant d'épineuses circonstances qu'il est malaisé que la volonté d'une femme s'y maintienne entière longtemps. Les hommes, quoiqu'ils y soient avec un peu meilleure condition, y ont prou [*assez*] affaire.

La touche d'un bon mariage, et sa vraie preuve, regarde le temps que la société dure, si elle a été constamment douce, loyale et commode. En notre siècle, elles réservent plus communément à étaler leurs bons offices et la véhémence de leur affection envers leurs maris perdus, cherchant au moins alors à donner témoignage de leur bonne volonté. Tardif témoignage et hors de saison ! Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts. La vie est pleine de combustion ; le trépas, d'amour et de courtoisie. Comme les pères cachent l'affection envers leurs enfants, elles volontiers, de même, cachent la leur envers le mari pour maintenir un honnête respect. Ce mystère n'est pas de mon goût : elles ont beau s'écheveler et égratigner, je m'en vais à l'oreille d'une femme de chambre et d'un secrétaire : « Comment étaient-ils ? Comment ont-ils vécu ensemble ? » Il me souvient toujours de ce bon mot : *celles qui éprouvent le moins de chagrin font le plus étalage de leurs pleurs* (Tacite, *Annales*, II, 77). Leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie après, pourvu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas de quoi ressusciter de dépit, qui m'aura craché au nez pendant que j'étais me vienne frotter les pieds quand je commence à n'être plus ? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri ; celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au-dehors comme au-dedans. Aussi ne regardez pas à ces yeux moites et à cette piteuse voix ; regardez ce port, ce teint, et l'embonpoint de ces joues sous ces grands voiles : c'est par là qu'elle parle français. Il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sait pas mentir. Cette cérémonieuse contenance ne regarde pas tant derrière soi, que devant ; c'est acquêt plus que paiement. En mon enfance, une honnête et très belle dame, qui vit encore, veuve d'un prince, avait je ne sais quoi plus en sa parure qu'il n'est permis par les lois de notre veuvage ; à ceux qui le lui reprochaient : « C'est, disait-elle, que je ne pratique plus de nouvelles amitiés, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à notre usage, j'ai ici choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris ; ce sont pourtant exemples un peu autres, et si pressants qu'ils tirent hardiment la vie en conséquence.

Pline le Jeune avait, près d'une sienne maison, en Italie, un voisin merveilleusement [*extraordinairement*] tourmenté de quelques ulcères qui lui étaient survenus aux parties honteuses. Sa femme, le voyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle vît à loisir et de près l'état de son mal, et qu'elle lui dirait plus franchement qu'aucun autre ce qu'il avait à en espérer. Après avoir obtenu cela de lui, et l'avoir curieusement [*soigneusement*] considéré, elle trouva

qu'il était impossible qu'il en pût guérir, et que tout ce qu'il avait à attendre, c'était de traîner fort longtemps une vie douloureuse et languissante ; si [*aussi*] lui conseilla, pour le plus sûr et souverain remède, de se tuer ; et le trouvant un peu mou à une si rude entreprise : « Ne pense point, lui dit-elle, mon ami, que les douleurs que je te vois souffrir ne me touchent autant qu'à toi, et que, pour m'en délivrer, je ne me veuille servir moi-même de cette médecine que je t'ordonne. Je te veux accompagner à la guérison comme j'ai fait à la maladie : ôte cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doit délivrer de tels tourments ; nous nous en irons heureusement ensemble. »

Cela dit, et ayant réchauffé le courage de son mari, elle résolut qu'ils se précipiteraient en la mer par une fenêtre de leur logis qui y répondait. Et pour maintenir jusqu'à sa fin cette loyale et véhémente affection de quoi elle l'avait embrassé pendant sa vie, elle voulut encore qu'il mourût entre ses bras ; mais, de peur qu'ils ne lui faillissent et que les étreintes de ses enlacements ne vinssent à se relâcher par la chute et la crainte, elle se fit lier et attacher bien étroitement avec lui par le faux du corps [*la taille*], et abandonna ainsi la vie pour le repos de celle de son mari.

Celle-là était de bas lieu ; et parmi telle condition de gens il n'est pas si nouveau d'y voir quelque trait de rare bonté.

c'est chez eux, en quittant la terre,
Que la justice a laissé l'empreinte de ses derniers pas.
(Virgile, *Géorgiques*, II, 473)

Les autres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cécinna Pætus, personnage consulaire, fut mère d'une autre Arria, femme de Thraséas Pætus, celui duquel la vertu fut tant renommée du temps de Néron et, par le moyen de ce gendre, mère-grand de Fannia (car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes et de leurs fortunes en a fait mécompter plusieurs). Cette première Arria – Cécinna Pætus, son mari, ayant été pris prisonnier par les gens de l'empereur Claude après la défaite de Scribonianus, duquel il avait suivi le parti – supplia ceux qui l'en amenaient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire, où elle leur serait de beaucoup moins de dépense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur faudrait pour le service de son mari, et qu'elle seule fournirait à sa chambre, à sa cuisine et à tous autres offices. Ils l'en refusèrent ; et elle, s'étant jetée dans un bateau de pêcheur qu'elle loua sur-le-champ, le suivit en cette sorte depuis la Slavonie. Comme ils furent à Rome, un jour, en présence de l'empereur, Junia, veuve de Scribonianus, s'étant accostée d'elle familièrement pour la société de leurs fortunes [*communauté de leur sort*], elle la repoussa rudement avec ces paroles : « Moi, dit-elle, que je parle à toi, ni que je t'écoute, toi au giron de laquelle Scribonianus fut tué, et tu vis encore ! » Ces paroles, avec plusieurs autres signes, firent sentir à ses parents qu'elle était pour se défaire elle-même, impatiente de supporter la fortune de son mari. Et Thraséas, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et lui disant ainsi : « Quoi ! si je courais pareille fortune à celle de Cécinna, voudriez-vous que ma femme, votre fille, en fît de même ? – Comment donc si je le voudrais ? répondit-elle ; oui, oui, je le voudrais, si elle avait vécu aussi longtemps et d'aussi bon accord avec toi que j'ai fait avec mon mari. » Ces réponses augmentaient le soin qu'on avait d'elle, et faisaient qu'on regardait

de plus près à ses déportements [*son comportement*]. Un jour, après avoir dit à ceux qui la gardaient : « Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir vous ne sauriez », s'élançant furieusement d'une chaire [*chaise*] où elle était assise, s'alla de toute sa force choquer la tête contre la paroi voisine ; duquel coup étant chue de son long évanouie et fort blessée, après qu'on l'eut à toute peine fait revenir : « Je vous disais bien, dit-elle, que, si vous me refusiez quelque façon aisée de me tuer, j'en choisirais quelque autre, pour malaisée qu'elle fût. »

La fin d'une si admirable vertu fut telle : son mari Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soi-même pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rangeait, un jour entre autres, après avoir premièrement employé les discours et enhortements [*raisonnements et exhortations*] propres au conseil [*projet*] qu'elle lui donnait à ce faire, elle prit le poignard que son mari portait et, le tenant trait [*tiré*] en sa main, pour la conclusion de son exhortation : « Fais ainsi, Pætus », lui dit-elle. Et en même instant, s'en étant donné un coup mortel dans l'estomac, et puis l'arrachant de sa plaie, elle le lui présenta, finissant en même temps sa vie avec cette noble, généreuse et immortelle parole : *Pæte, non dolet.* Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance : « Tiens, Pætus, il ne m'a point fait mal. »

Et la chaste Arria présentant à son cher Pætus
Le glaive qu'elle venait de retirer de ses entrailles :
« Crois-moi, dit-elle, le coup que je viens de me porter ne m'a pas fait mal.
C'est celui que tu vas te donner, Pætus, qui me fait souffrir. »
(Martial, *Épigrammes*, I, 14)

Il est bien plus vif en son naturel et d'un sens plus riche ; car et la plaie, et la mort de son mari, et les siennes, tant s'en faut qu'elles lui pesassent qu'elle en avait été la conseillère et promotrice ; mais, ayant fait cette haute et courageuse entreprise pour la seule commodité de son mari, elle ne regarde qu'à lui encore au dernier trait de sa vie, et à lui ôter la crainte de la suivre en mourant. Pætus se frappa tout soudain de ce même glaive ; honteux, à mon avis, d'avoir eu besoin d'un si cher et précieux enseignement.

Pompéia Paulina, jeune et très noble dame romaine, avait épousé Sénèque en son extrême vieillesse. Néron, son beau disciple, ayant envoyé ses satellites vers lui pour lui dénoncer [*annoncer*] l'ordonnance de sa mort (ce qui se faisait en cette manière : quand les empereurs romains de ce temps avaient condamné quelque homme de qualité, ils lui mandaient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste [*guise*], et de la prendre dans tel ou tel délai qu'ils lui faisaient prescrire selon la trempe de leur colère, tantôt plus pressé, tantôt plus long, lui donnant terme pour disposer pendant ce temps-là de ses affaires, et quelquefois lui ôtant le moyen de ce faire par la brièveté du temps ; et si le condamné estrivait [*résistait*] à leur ordonnance, ils menaient des gens propres à l'exécuter, ou lui coupant les veines des bras et des jambes, ou lui faisant avaler du poison par force. Mais les personnes d'honneur n'attendaient pas cette nécessité, et se servaient de leurs propres médecins et chirurgiens à cet effet). Sénèque écouta leur charge d'un visage paisible et assuré, et après demanda du papier pour faire son testament ; ce que lui ayant été refusé par le capitaine, se tournant vers ses amis : « Puisque je ne puis, leur dit-il, vous laisser autre chose en reconnaissance de ce que je vous dois, je vous laisse au moins ce que j'ai de plus beau, à savoir l'image

de mes mœurs et de ma vie, laquelle je vous prie conserver en votre mémoire, afin qu'en ce faisant vous acquériez la gloire de sincères et véritables amis. » Et en même temps, apaisant tantôt l'aigreur de la douleur qu'il leur voyait souffrir, par douces paroles, tantôt raidissant sa voix pour les en tancer : « Où sont, disait-il, ces beaux préceptes de la philosophie ? Que sont devenues les provisions que par tant d'années nous avons faites contre les accidents de la fortune ? La cruauté de Néron nous était-elle inconnue ? Que pouvions-nous attendre de celui qui avait tué sa mère et son frère, sinon qu'il fît encore mourir son gouverneur, qui l'a nourri et élevé ? » Après avoir dit ces paroles en commun, il se détourna à sa femme et, l'embrassant étroitement, comme, par la pesanteur de la douleur, elle défaillait de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident pour l'amour de lui, et que l'heure était venue où il avait à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effet, le fruit qu'il avait tiré de ses études, et que sans doute il embrassait la mort non seulement sans douleur, mais avec allégresse : « Par quoi, m'amie, disait-il, ne la déshonore par tes larmes, afin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma réputation ; apaise ta douleur et te console en la connaissance que tu as eue de moi et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnêtes occupations auxquelles tu es adonnée. » À quoi Paulina ayant un peu repris ses esprits et réchauffé la magnanimité de son courage par une très noble affection : « Non, Sénèque, répondit-elle, je ne suis pas pour vous laisser sans ma compagnie en telle nécessité ; je ne veux pas que vous pensiez que les vertueux exemples de votre vie ne m'aient encore appris à savoir bien mourir, et quand le pourrais-je ni mieux, ni plus honnêtement, ni plus à mon gré qu'avec vous ? Ainsi faites état que je m'en vais avec vous. »

Alors Sénèque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse délibération de sa femme, et pour se délivrer aussi de la crainte de la laisser après sa mort à la merci et cruauté de ses ennemis : « Je t'avais, Paulina, dit-il, conseillé ce qui servait à conduire plus heureusement ta vie ; tu aimes donc mieux l'honneur de la mort ; vraiment je ne te l'envierai point ; la constance et la résolution soient pareilles à notre commune fin, mais la beauté et la gloire soient plus grandes de ta part. »

Cela fait, on leur coupa en même temps les veines des bras ; mais parce que celles de Sénèque, resserrées tant par la vieillesse que par son abstinence, donnaient au sang le cours trop long et trop lâche, il commanda qu'on lui coupât encore les veines des cuisses, et, de peur que le tourment qu'il en souffrait n'attendrît le cœur de sa femme, et pour se délivrer aussi soi-même de l'affliction qu'il portait de la voir en si piteux état, après avoir très amoureusement pris congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportât en la chambre voisine, comme on fit. Mais toutes ces incisions étant encore insuffisantes pour le faire mourir, il commanda à Statius Annéus, son médecin, de lui donner un breuvage de poison, qui n'eut guère non plus d'effet : car pour [*à cause de*] la faiblesse et froideur des membres il ne put arriver jusqu'au cœur. Par ainsi on lui fit outre cela apprêter un bain fort chaud ; et alors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine il continua des discours très excellents sur le sujet de l'état où il se trouvait, que ses secrétaires recueillirent tant qu'ils purent ouïr sa voix ; et demeurèrent ses paroles dernières longtemps depuis en crédit et honneur dans les mains des hommes (ce nous est une bien fâcheuse perte qu'elles ne soient venues jusqu'à nous). Comme il sentit les derniers traits de la mort, prenant de l'eau du bain toute sanglante, il en arrosa sa tête en disant : « Je voue cette eau à Jupiter le libérateur. »

Néron, averti de tout ceci, craignant que la mort de Paulina, qui était des mieux apparentées dames romaines, et envers laquelle il n'avait nulles particulières inimitiés, lui vînt à reproche, renvoya en toute diligence lui faire rattacher ses plaies : ce que ses gens d'elle firent sans son su, étant déjà demi-morte et sans aucun sentiment. Et ce que, contre son dessein, elle vécut depuis [*après*], ce fut très honorablement et comme il appartenait à sa vertu, montrant par la couleur blême de son visage combien elle avait écoulé de vie par ses blessures.

Voilà mes trois contes très véritables, que je trouve aussi plaisants et tragiques que ceux que nous forgeons à notre poste [*guise*] pout donner plaisir au commun ; et m'étonne que ceux qui s'adonnent à cela ne s'avisent de choisir plutôt dix mille très belles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auraient moins de peine et apporteraient plus de plaisir et profit. Et qui en voudrait bâtir un corps entier et s'entre-tenant [*tenant debout*], il ne faudrait qu'il fournît du sien que la liaison, comme la soudure d'un autre métal ; et pourrait entasser par ce moyen force véritables événements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerrait, à peu près comme Ovide a cousu et rapiécé sa *Métamorphose* de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encore digne d'être considéré que Paulina offre volontiers à quitter la vie pour l'amour de son mari, et que son mari avait autrefois quitté aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet échange ; mais, selon son humeur stoïque, je crois qu'il pensait avoir autant fait pour elle d'allonger sa vie en sa faveur, comme s'il fût mort pour elle. En l'une des lettres qu'il écrit à Lucilius, après qu'il lui a fait entendre comme, la fièvre l'ayant pris à Rome, il monta soudain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le voulait arrêter, et qu'il lui avait répondu que, la fièvre qu'il avait, ce n'était pas fièvre du corps mais du lieu, il suit ainsi :

« Elle me laissa aller, me recommandant fort ma santé. Or, moi qui sais que je loge sa vie en la mienne, je commence de pourvoir à moi pour pourvoir à elle ; le privilège que ma vieillesse m'avait donné, me rendant plus ferme et plus résolu à plusieurs choses, je le perds quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une jeune à qui je profite. Puisque je ne la puis ranger à m'aimer plus courageusement, elle me range à m'aimer moi-même plus curieusement [*soigneusement*] : car il faut prêter quelque chose aux honnêtes affections ; et parfois, encore que les occasions nous pressent au contraire, il faut rappeler la vie, voire avec tourment ; il faut arrêter l'âme entre les dents, puisque la loi de vivre, aux gens de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaît, mais autant qu'ils doivent. Celui qui n'estime pas tant sa femme ou un sien ami que d'en allonger sa vie, et qui s'opiniâtre à mourir, il est trop délicat et trop mou : il faut que l'âme se commande cela quand l'utilité des nôtres le requiert ; il faut parfois nous prêter à nos amis, et, quand nous voudrions mourir pour nous, interrompre notre dessein pour eux. C'est témoignage de grandeur de courage de retourner en la vie pour la considération d'autrui, comme plusieurs excellents personnages ont fait ; et est un trait de bonté singulière de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande c'est la nonchalance de sa durée et un plus courageux et dédaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doux, agréable et profitable à quelqu'un bien affectionné. Et en reçoit-on une très plaisante récompense, car qu'est-il plus doux que d'être si cher à sa femme qu'en sa considération on en devienne plus cher à soi-même ? Ainsi ma Pauline m'a chargé non seulement sa

crainte, mais encore la mienne. Ce ne m'a pas été assez de considérer combien résolument je pourrais mourir, mais j'ai aussi considéré combien irrésolument elle le pourrait souffrir. Je me suis contraint à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » (*Lettres à Lucilius*, CIV).

Voilà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE 36

Des plus excellents hommes

Si on me demandait le choix de tous les hommes qui sont venus à ma connaissance, il me semble en trouver trois excellents au-dessus de tous les autres.

L'un, Homère. Non pas qu'Aristote ou Varron (pour exemple) ne fussent à l'aventure aussi savants que lui, ni possible encore qu'en son art même Virgile ne lui soit comparable ; je le laisse à juger à ceux qui les connaissent tous deux. Moi qui n'en connais que l'un [*Virgile*], puis dire cela seulement selon ma portée, que je ne crois pas que les Muses mêmes allassent au-delà du Romain :

Il tire de sa lyre savante des vers semblables à ceux
Qu'Apollon cynthien module en pinçant son instrument.
(Properce, II, 34, 79)

Toutefois, en ce jugement, encore ne faudrait-il pas oublier que c'est principalement d'Homère que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maître d'école, et qu'un seul trait de l'*Iliade* a fourni de corps et de matière à cette grande et divine *Énéide*. Ce n'est pas ainsi que je compte : j'y mêle plusieurs autres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au-dessus de l'humaine condition.

Et, à la vérité, je m'étonne souvent que lui, qui a produit et mis en crédit au monde plusieurs déités par son autorité, n'a gagné rang de dieu lui-même. Étant aveugle, indigent, étant avant que les sciences fussent rédigées en règle et observations certaines, il les a tant connues que tous ceux qui se sont mêlés depuis d'établir des polices, de conduire guerres, et d'écrire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de lui comme d'un maître très parfait en la connaissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pépinière de toute espèce de suffisance,

Mieux que Chrysippe ou Crantor, et plus pleinement,
Il nous dit ce qui est magnifique ou honteux, utile ou non.
(Horace, *Épîtres*, I, 2, 3)

et, comme dit l'autre,

Comme à une source intarissable, les lèvres des poètes
Viennent, à ses ouvrages, s'abreuver des eaux du mont Piérus.
(Ovide, *Amours*, III, 9, 25)

et l'autre,

Ajoutez les compagnons des Muses,
Et parmi eux, Homère, leur prince incontesté.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1050)

et l'autre,

source abondante dont la postérité a nourri ses chants,
Sans craindre de ramifier en mille ruisselets cette richesse d'un seul.
(Manilius, *Astronomiques*, II, 8)

C'est contre l'ordre de nature qu'il a fait la plus excellente production qui puisse être ; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaite ; elles s'augmentent, se fortifient par la croissance ; l'enfance de la poésie et de plusieurs autres sciences, il l'a rendue mûre, parfaite et accomplie. À cette cause le peut-on nommer le premier et dernier des poètes, suivant ce beau témoignage que l'Antiquité nous a laissé de lui, que, n'ayant eu nul qu'il pût imiter avant lui, il n'a eu nul après lui qui le pût imiter. Ses paroles, selon Aristote, sont les seules paroles qui aient mouvement et action ; ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le Grand, ayant rencontré parmi les dépouilles de Darius un riche coffret, ordonna qu'on le lui réservât pour y loger son Homère, disant que c'était le meilleur et plus fidèle conseiller qu'il eût en ses affaires militaires. Pour cette même raison disait Cléomène, fils d'Alexandridas, que c'était le poète des Lacédémoniens parce qu'il était très bon maître de la discipline guerrière. Certe louange singulière et particulière lui est aussi demeurée, au jugement de Plutarque, que c'est le seul auteur du monde qui n'a jamais saoulé ni dégoûté les hommes, se montrant aux lecteurs toujours tout autre, et fleurissant toujours en nouvelle grâce. Ce folâtre d'Alcibiade, ayant demandé à un qui faisait profession des lettres un livre d'Homère, lui donna un soufflet parce qu'il n'en avait point : comme qui trouverait un de nos prêtres sans bréviaire. Xénophane se plaignait un jour à Hiéron, tyran de Syracuse, de ce qu'il était si pauvre qu'il n'avait de quoi nourrir deux serviteurs : « Et quoi, lui répondit-il, Homère, qui était beaucoup plus pauvre que toi, en nourrit bien plus de dix mille tout mort qu'il est ! » Que n'était-ce dire à Panaetios quand il nommait Platon l'Homère des philosophes ?

Outre cela, quelle gloire se peut comparer à la sienne ? Il n'est rien qui vive en la bouche des hommes comme son nom et ses ouvrages ; rien si connu et si reçu que Troie, Hélène et ses guerres, qui ne furent à l'aventure jamais. Nos enfants s'appellent encore des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans. Qui ne connaît Hector et Achille ? Non seulement certaines races particulières, mais la plupart des nations cherchent origine en ses inventions. Mahomet, second de ce nom, empereur des Turcs, écrivant à notre pape Pie second : « Je m'étonne, dit-il, comment les Italiens se bandent contre moi, attendu que nous avons notre origine commune des Troyens, et que j'ai comme eux intérêt de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moi. » N'est-ce pas une noble farce de laquelle les rois, les choses publiques [*républiques*] et les empereurs vont jouant leur personnage tant de siècles, et à laquelle tout ce grand univers sert de théâtre ? Sept villes grecques entrèrent en débat du lieu de sa naissance, tant son obscurité même lui apporta d'honneur :

Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chios, Argos, Athènes.
(Vers grec cité par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, III, 11)

L'autre, Alexandre le Grand. Car qui considérera l'âge qu'il commença ses entreprises ; le peu de moyen avec lequel il fit un si glorieux dessein ; l'autorité qu'il gagna en cette sienne enfance parmi les plus grands et expérimentés capitaines du monde, desquels il était suivi ; la faveur extraordinaire de quoi fortune embrassa et favorisa tant de siens exploits hasardeux, et à peu que je ne dise téméraires :

renversant tout ce qui s'opposait à son ambition sans mesure,
Et se plaisant à frayer sa voie à travers des ruines.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 149)

cette grandeur d'avoir, à l'âge de trente-trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et en une demi-vie avoir atteint tout l'effort de l'humaine nature, si [*si bien*] que vous ne pouvez imaginer sa durée légitime et la continuation de son accroissement en vertu et en fortune jusqu'à un juste terme d'âge, que vous n'imaginez quelque chose au-dessus de l'homme ; d'avoir fait naître de ses soldats tant de branches royales, laissant après sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armée, desquels les descendants ont depuis si longtemps duré, maintenant cette grande possession ; tant d'excellentes vertus qui étaient en lui, justice, tempérance, libéralité, foi en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus (car ses mœurs semblent à la vérité n'avoir aucun juste reproche, oui bien certaines de ses actions particulières, rares et extraordinaires. Mais il est impossible de conduire si grands mouvements avec les règles de la justice ; telles gens veulent être jugés en gros par la maîtresse fin de leurs actions. La ruine de Thèbes, le meurtre de Ménandre et du médecin d'Éphestion, de tant de prisonniers perses à un coup, d'une troupe de soldats indiens non sans intérêt [*mépris*] de sa parole, des Cosséiens jusqu'aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables. Car, quant à Clytos[1], la faute en fut amendée outre son poids, et témoigne cette action, autant que toute autre, la débonnaireté de sa complexion, et que c'était de soi une complexion excellemment formée à la bonté ; et a été ingénieusement dit de lui qu'il avait de la nature ses vertus, de la fortune ses vices. Quant à ce qu'il était un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr médire de soi, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il fit semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir être condonnées [*pardonnées*] à son âge et à l'étrange prospérité de sa fortune) ; qui considérera en même temps tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, résolution, bonheur, en quoi, quand l'autorité d'Hannibal ne nous l'aurait appris, il a été le premier des hommes ; les rares beautés et conditions de sa personne jusqu'au miracle ; ce port et ce vénérable maintien sous un visage si jeune, vermeil et flamboyant,

Tel l'éclat de Lucifer – l'astre que Vénus chérit entre tous –
Humide encore des eaux de l'Océan, dissipe les ténèbres
En dressant sa face sacrée dans le ciel,
(Virgile, *Énéide*, VIII, 589)

l'excellence de son savoir et capacité ; la durée et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie ; et qu'encore longtemps après sa mort ce fut une religieuse croyance d'estimer que ses médailles portassent bonheur à ceux qui les avaient sur eux ; et que plus de rois et princes ont écrit ses gestes [*exploits*] qu'autres historiens n'ont écrit les gestes d'autre roi ou prince que ce soit, et qu'encore à présent les mahométans, qui méprisent toutes autres histoires, reçoivent et honorent la sienne seule par spécial privilège : il confessera, tout cela mis ensemble, que j'ai eu raison de le préférer à César même, qui seul m'a pu mettre en doute du choix. Et il ne se peut nier qu'il n'y ait plus du sien en ses exploits, plus de la fortune en ceux d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses égales, et César, à l'aventure, certaines plus grandes.

Ce furent deux feux ou deux torrents à ravager le monde par divers endroits,

1. Au cours d'un banquet, Alexandre avait tué d'un coup de lance ce compagnon qui lui était très cher, mais qui lui adressait des reproches tout en faisant l'éloge de son père Philippe.

Comme des incendies qui éclatent en plusieurs points d'une forêt,
Crépitant dans les lauriers et les broussailles,
Comme des torrents écumeux tombant en cascade des montagnes
Et roulant leurs eaux vers la mer, ravageant tout sur leur passage.
(Virgile, *Énéide*, XII, 521)

Mais quand l'ambition de César aurait de soi plus de modération, elle a tant de malheur, ayant rencontré ce vilain sujet de la ruine de son pays et de l'empirement universel du monde, que, toutes pièces ramassées et mises en la balance, je ne puis que je ne penche du côté d'Alexandre.

Le troisième, et le plus excellent à mon gré, c'est Épaminondas.

De gloire, il n'en a pas beaucoup près tant que d'autres (aussi n'est-ce pas une pièce de la substance de la chose) ; de résolution et de vaillance – non pas de celle qui est aiguisée par l'ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une âme bien réglée –, il en avait tout ce qui s'en peut imaginer. De preuve de cette sienne vertu, il en a fait autant, à mon avis, qu'Alexandre même et que César ; car, encore que ses exploits de guerre ne soient ni si fréquents ni si enflés, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considérer et toutes leurs circonstances, d'être aussi pesants et raides [*fermes*], et portant autant de témoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs lui ont fait cet honneur, sans contredit, de le nommer le premier homme d'entre eux ; mais être le premier de la Grèce, c'est facilement être le prime du monde. Quant à son savoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté, que jamais homme ne sut tant, et parla si peu que lui. Car il était pythagorique de secte. Et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux. Excellent orateur et très persuasif.

Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loin surpassé tous ceux qui se sont jamais mêlés de manier affaires. Car en cette partie, qui seule doit être principalement considérée, qui seule marque véritablement quels nous sommes, et laquelle je contre-pèse seule à toutes les autres ensemble, il ne cède à aucun philosophe, non pas à Socrate même.

En celui-ci l'innocence est une qualité propre, maîtresse constante, uniforme, incorruptible. Au parangon [*en comparaison*] de laquelle elle paraît en Alexandre subalterne, incertaine, bigarrée, molle et fortuite.

L'ancienneté [*Antiquité*] jugea qu'à éplucher par le menu tous les autres grands capitaines, il se trouve en chacun quelque spéciale qualité qui le rend illustre. En celui-ci seul, c'est une vertu et suffisance pleine partout et pareille, qui, en tous les offices de la vie humaine, ne laisse rien à désirer de soi, soit en occupation publique ou privée, ou paisible ou guerrière, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement. Je ne connais nulle ni forme ni fortune d'homme que je regarde avec tant d'honneur et d'amour. Il est bien vrai que son obstination à la pauvreté, je la trouve quelque peu scrupuleuse, comme elle est peinte par ses meilleurs amis. Et cette seule action, haute pourtant et très digne d'admiration, je la sens un peu aigrette pour, par souhait même, m'en désirer l'imitation. Le seul Scipion Émilien, qui lui donnerait une fin aussi fière et illustre et la connaissance des sciences autant profonde et universelle, me pourrait mettre en doute du choix. Ô quel déplaisir le temps m'a fait d'ôter de nos yeux à point nommé, des premières, le couple des vies justement le plus noble qui fût en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde l'un le premier des

Grecs, l'autre des Romains[1] ! Quelle matière, quel ouvrier ! Pour un homme non saint, mais galant homme, qu'ils nomment de mœurs civiles et communes, d'une hauteur modérée, la plus riche vie que je sache à être vécue entre les vivants, comme on dit, et étoffée de plus riches parties et désirables, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiade à mon gré. Mais quant à Épaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux ajouter ici certaines de ses opinions.

Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il témoigna que c'était le plaisir qu'il avait donné à son père et à sa mère de sa victoire de Leuctres ; il couche de beaucoup [*avance quelque chose d'extraordinaire*], préférant leur plaisir au sien, si juste et si plein d'une tant glorieuse action.

Il ne pensait pas qu'il fût loisible, pour recouvrer même la liberté de son pays, de tuer un homme sans connaissance de cause ; voilà pourquoi il fut si froid à l'entreprise de Pélopidas, son compagnon, pour la délivrance de Thèbes. Il tenait aussi qu'en une bataille il fallait fuir la rencontre d'un ami qui fût au parti contraire, et l'épargner.

Et son humanité à l'endroit des ennemis mêmes l'ayant mis en soupçon envers les Béotiens de ce qu'après avoir miraculeusement forcé les Lacédémoniens de lui ouvrir le pas qu'ils avaient entrepris de garder à l'entrée de la Morée, près de Corinthe, il s'était contenté de leur avoir passé sur le ventre sans les poursuivre à toute outrance, il fut déposé de l'état de capitaine général : très honorablement pour une telle cause et pour la honte que ce leur fut d'avoir, par nécessité, à le remonter tantôt après en son degré, et reconnaître combien de lui dépendaient leur gloire et leur salut, la victoire le suivant comme son ombre partout où il guidât. La prospérité de son pays mourut aussi, comme elle était née, avec lui.

1. Jacques Amyot, dont Montaigne lisait la traduction des *Vies parallèles* de Plutarque, précise en effet dans sa préface, à propos du premier couple gréco-romain (Épaminondas-Scipion-Émilien) : « Ayant fait toute diligence à moi possible de les chercher dans les principales librairies de Venise et de Rome, je ne les ai pu recouvrer. »

CHAPITRE 37

De la ressemblance des enfants aux pères

Ce fagotage de tant de diverses pièces [*Les Essais*] se fait en cette condition que je n'y mets la main que lorsqu'une trop lâche oisiveté me presse, et non ailleurs que chez moi. Ainsi il s'est bâti à diverses pauses et intervalles, comme les occasions me détiennent ailleurs parfois plusieurs mois. Au demeurant, je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes ; oui à l'aventure quelque mots, mais pour diversifier, non pour ôter. Je veux représenter le progrès de mes humeurs, et qu'on voie chaque pièce en sa naissance. Je prendrais plaisir d'avoir commencé plus tôt et à reconnaître le train de mes mutations. Un valet qui me servait à les écrire sous moi pensa faire un grand butin de m'en dérober plusieurs pièces choisies à sa poste [*guise*]. Cela me console qu'il n'y fera pas plus de gain que j'y ai fait de perte.

Je me suis envieilli de sept ou huit ans depuis que je commençai ; ce n'a pas été sans quelque nouvel acquêt. J'y ai pratiqué la colique [*néphrétique*] par la libéralité des ans. Leur commerce et longue conversation ne se passe aisément sans quelque tel fruit. Je voudrais bien, de plusieurs autres présents qu'ils ont à faire à ceux qui les hantent longtemps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eût été plus acceptable : car ils ne m'en eussent su faire que j'eusse en plus grande horreur, dès mon enfance ; c'était à point nommé, de tous les accidents de la vieillesse, celui que je craignais le plus. J'avais pensé maintes fois à part moi que j'allais trop avant, et qu'à faire un si long chemin je ne faudrais [*manquerais*] pas de m'engager en fin en quelque malplaisante rencontre. Je sentais et protestais assez qu'il était heure de partir, et qu'il fallait trancher la vie dans le vif et dans le sain, suivant la règle des chirurgiens quand ils ont à couper quelque membre ; qu'à celui qui ne la rendait à temps, nature avait accoutumé faire payer de bien rudes usures [*intérêts usuraires*]. Mais c'étaient vaines propositions. Il s'en fallait tant que j'en fusse prêt, alors, que, en dix-huit mois ou environ qu'il y a que je suis en ce malplaisant état, j'ai déjà appris à m'y accommoder. J'entre déjà en composition de ce vivre coliqueux ; j'y trouve de quoi me consoler et de quoi espérer. Tant les hommes sont acoquinés à leur être misérable qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver !

Écoutez Mécène :

Faites de moi un manchot,
Faites de moi un goutteux, un boiteux ;
Arrachez-moi mes dents chancelantes,
Pourvu que je reste en vie, tout va bien.
(Sénèque, *Lettres à Lucilius,* CI)

Et couvrait Tamerlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerçait contre les ladres [*lépreux*], en faisant mettre à mort autant qu'il en venait à sa connaissance, pour, disait-il, les délivrer de la vie qu'ils vivaient si pénible. Car il n'y avait nul d'eux qui n'eût mieux aimé être trois fois ladre que de n'être pas.

Et Antisthène le stoïcien, étant fort malade et s'écriant : « Qui me délivrera

de ces maux ? » Diogène, qui l'était venu voir, lui présentant un couteau : « Celui-ci, si tu veux bientôt. – Je ne dis pas de la vie, répliqua-t-il, je dis des maux. »

Les souffrances qui nous touchent simplement par l'âme m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la plupart des autres hommes : partie par jugement (car le monde estime plusieurs choses horribles, ou évitables au prix de la vie, qui me sont à peu près indifférentes) ; partie par une complexion stupide et insensible que j'ai aux accidents qui ne donnent à moi de droit fil, laquelle complexion j'estime l'une des meilleures pièces de ma naturelle condition. Mais les souffrances vraiment essentielles et corporelles, je les goûte bien vivement. Si est-ce que [*toujours est-il*], pourtant, que, les prévoyant autrefois d'une vue faible, délicate et amollie par la jouissance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a prêtés la meilleure part de mon âge, je les avais conçues par imagination si insupportables, qu'à la vérité j'en avais plus de peur que je n'y ai trouvé de mal : par où j'augmente toujours cette croyance que la plupart des facultés de notre âme, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie qu'elles n'y servent.

Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle et la plus irrémédiable. J'en ai déjà essayé [*éprouvé*] cinq ou six bien longs accès et pénibles ; toutefois, ou je me flatte, ou encore y a-t-il en cet état de quoi se soutenir, à qui a l'âme déchargée de la crainte de la mort, et déchargée des menaces, conclusions et conséquences de quoi la médecine nous entête. Mais l'effet même de la douleur n'a pas cette aigreur si âpre et si poignante qu'un homme rassis en doive entrer en rage et en désespoir. J'ai au moins ce profit de la colique que, ce que je n'avais encore pu sur moi, pour me concilier du tout et m'accointer [*me familiariser*] à la mort, elle le parfera ; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. J'avais déjà gagné cela de ne tenir à la vie que par la vie seulement ; elle dénouera encore cette intelligence ; et Dieu veuille qu'enfin, si son âpreté vient à surmonter mes forces, elle ne me rejette à l'autre extrémité, non moins vicieuse, d'aimer et désirer à mourir !

Ne crains ni ne souhaite ton dernier jour.
(Martial, *Épigrammes*, X, 47, 13)

Ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remède bien plus prêt que l'autre.

Au demeurant, j'ai toujours trouvé ce précepte cérémonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien dédaigneux et posé à la tolérance des maux. Pourquoi la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effets, se va-t-elle amusant à ces apparences externes ? Qu'elle laisse ce soin aux farceurs [*acteurs*] et maîtres de rhétorique qui font tant d'état de nos gestes. Qu'elle condonne [*permette*] hardiment au mal cette lâcheté voyelle [*verbale*], si elle n'est ni cordiale, ni stomacale, et prête ces plaintes volontaires au genre des soupirs, sanglots, palpitations, pâlissements que nature a mis hors de notre puissance. Pourvu que le courage soit sans effroi, les paroles sans désespoir, qu'elle se contente ! Qu'importe que nous tordions nos bras, pourvu que nous ne tordions nos pensées ! Elle nous dresse pour nous, non pour autrui ; pour être, non pour sembler. Qu'elle s'arrête à gouverner notre entendement qu'elle a pris à instruire ; qu'aux efforts de la colique elle maintienne l'âme capable

de se reconnaître, de suivre son train accoutumé ; combattant la douleur et la soutenant, non se prosternant honteusement à ses pieds ; émue et échauffée du combat, non abattue et renversée ; capable de commerce, capable d'entretien jusqu'à certaine mesure.

En accidents si extrêmes, c'est cruauté de requérir de nous une démarche si composée. Si nous avons beau jeu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine. Si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le fasse ; si l'agitation lui plaît, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantaisie ; s'il lui semble que le mal s'évapore quelque peu (comme certains médecins disent que cela aide à la délivrance des femmes enceintes) pour pousser [*s'il pousse*] hors la voix avec plus grande violence ou s'il en amuse son tourment, qu'il crie tout à fait. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons-le-lui. Épicure ne permet pas seulement à son sage de crier aux tourments, mais il le lui conseille. *Quand ils frappent leurs adversaires à coups de cestes, les lutteurs gémissent eux aussi, parce qu'en même temps que la voix c'est tout le corps qui se raidit, et le coup est ainsi porté avec plus de vigueur* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 23). Nous avons assez de travail du mal sans nous travailler à ces règles superflues. Ce que je dis pour excuser ceux qu'on voit ordinairement se tempêter aux secousses et assauts de cette maladie ; car, pour moi, je l'ai passée jusqu'à cette heure avec un peu meilleure contenance, non pourtant que je me mette en peine pour maintenir cette décence extérieure : car je fais peu de compte d'un tel avantage ; je prête en cela au mal autant qu'il veut ; mais ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou j'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, je me dépite quand les aigres pointures me pressent, mais je n'en viens point à me perdre, comme celui-là,

Il fait entendre des soupirs, des cris, des gémissements...
Des lamentations qui retentissent d'un ton plaintif.
(Vers d'Attius, *Philoctète*, cités par Cicéron, *Tusculanes*, II, 14 et *Les Fins*, II, 29)

Je me tâte au plus épais du mal et ai toujours trouvé que j'étais capable de dire, de penser, de répondre aussi sainement qu'en une autre heure ; mais non si constamment, la douleur me troublant et détournant. Quand on me tient le plus atterré et que les assistants m'épargnent, j'essaye souvent mes forces et entame moi-même des propos les plus éloignés de mon état. Je puis tout par un soudain effort ; mais ôtez-en la durée.

Ô que n'ai-je la faculté de ce songeur de Cicéron qui, songeant embrasser une garce, trouva qu'il s'était déchargé de sa pierre dans ses draps ! Les miennes me dégarcent [*détournent des femmes*] étrangement !

Aux intervalles de cette douleur excessive, que mes uretères languissent sans me poindre si fort, je me remets soudain en ma forme ordinaire, d'autant que mon âme ne prend autre alarme que la sensible et corporelle ; ce que je dois certainement au soin que j'ai eu à me préparer par discours [*raisonnement*] à tels accidents,

désormais, je ne redoute plus d'épreuve inconnue, inattendue ;
À l'avance, j'ai tout prévu, tout vécu en esprit.
(Virgile, *Énéide*, VI, 103)

Je suis essayé [*éprouvé*] pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soudain et bien rude, étant chu tout à coup d'une très douce condition de vie et très heureuse à la plus douloureuse et pénible qui se

puisse imaginer. Car, outre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle-même, elle fait en moi ses commencements beaucoup plus âpres et difficiles qu'elle n'a accoutumé. Les accès me reprennent si souvent que je ne sens quasi plus d'entière santé. Je maintiens toutefois jusqu'à cette heure mon esprit en telle assiette que, pourvu que j'y puisse apporter de la constance, je me trouve en assez meilleure condition de vie que mille autres, qui n'ont ni fièvre ni mal que celui qu'ils se donnent eux-mêmes par la faute de leur discours.

Il est certaine façon d'humilité subtile qui naît de la présomption, comme celle-ci : que nous reconnaissons notre ignorance en plusieurs choses et sommes si courtois d'avouer qu'il y a dans les ouvrages de nature certaines qualités et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles notre suffisance ne peut découvrir les moyens et les causes. Par cette honnête et consciencieuse déclaration, nous espérons gagner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultés étrangères ; il me semble que, parmi les choses que nous voyons ordinairement, il y a des étrangetés si incompréhensibles qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est-ce que cette goutte de semence de quoi nous sommes produits porte en soi les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infini de formes ?

Et comme portent-elles ces ressemblances d'un progrès si téméraire et si déréglé que l'arrière-fils répondra [*ressemblera*] à son bisaïeul, le neveu à l'oncle ? En la famille de Lépide, à Rome, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui naquirent un même œil couvert de cartilage. À Thèbes, il y avait une race [*famille*] qui portait, dès le ventre de la mère, la forme d'un fer de lance, et qui ne le portait était tenu illégitime. Aristote dit qu'en certaine nation où les femmes étaient communes on assignait les enfants à leurs pères par la ressemblance.

Il est à croire que je dois à mon père cette qualité pierreuse, car il mourut merveilleusement [*extraordinairement*] affligé d'une grosse pierre qu'il avait en la vessie ; il ne s'aperçut de son mal que le soixante-septième an de son âge, et avant cela il n'en avait eu aucune menace ou ressentiment aux reins, aux côtés, ni ailleurs ; et avait vécu jusqu'alors en une heureuse santé et bien peu sujette à maladies ; et dura encore sept ans en ce mal, traînant une fin de vie bien douloureuse. J'étais né vingt-cinq ans et plus avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur état, le troisième de ses enfants en rang de naissance. Où se couvait tant de temps la propension à ce défaut ? Et, lorsqu'il était si loin du mal, cette légère pièce de sa substance de quoi il me bâtit, comment en portait-elle pour sa part une si grande impression ? Et comment encore si couverte [*cachée*], que, quarante-cinq ans après, j'aie commencé à m'en ressentir, seul jusqu'à cette heure entre tant de frères et de sœurs, et tous d'une mère ? Qui m'éclaircira de ce progrès, je le croirai d'autant d'autres miracles qu'il voudra ; pourvu que, comme il font, il ne me donne pas en paiement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose même.

Que les médecins excusent un peu ma liberté, car, par cette même infusion et insinuation fatale, j'ai reçu la haine et le mépris de leur doctrine : cette antipathie que j'ai à leur art m'est héréditaire. Mon père a vécu soixante-quatorze ans, mon aïeul soixante-neuf, mon bisaïeul près de quatre-vingts, sans avoir goûté aucune sorte de médecine ; et, entre eux, tout ce qui n'était de l'usage ordinaire tenait lieu de drogue. La médecine se forme par exemples et expérience ; aussi

fait mon opinion. Voilà pas une bien expresse expérience et bien avantageuse ? Je ne sais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nés, nourris et trépassés en même foyer, même toit, ayant autant vécu sous leurs règles. Il faut qu'ils m'avouent en cela que, si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon parti ; or, chez les médecins, fortune vaut bien mieux que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur avantage ; qu'ils ne me menacent point, atterré comme je suis : ce serait supercherie. Aussi, à dire la vérité, j'ai assez gagné sur eux par mes exemples domestiques, encore qu'ils s'arrêtent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance : il y a deux cents ans – il ne s'en faut que dix-huit – que cet essai nous dure, car le premier naquit l'an 1402. C'est vraiment bien raison que cette expérience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maux qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vécu sain quarante-sept ans pour ma part, n'est-ce pas assez ? Quand ce sera le bout de ma carrière, elle est des plus longues.

Mes ancêtres avaient la médecine à contrecœur par quelque inclination occulte et naturelle ; car la vue même des drogues faisait horreur à mon père. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Église, maladif dès sa naissance, et qui fit toutefois durer cette vie débile jusqu'à soixante-sept ans, étant tombé autrefois en une grosse et véhémente fièvre continue, il fut ordonné par les médecins qu'on lui déclarerait, s'il ne se voulait aider (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empêchement), qu'il était infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il fut de cette horrible sentence, si [*ainsi*] répondit-il : « Je suis donc mort. » Mais Dieu rendit tantôt après vain ce pronostic.

Le dernier des frères, ils étaient quatre, sieur de Bussaguet, et de bien loin le dernier, se soumit seul à cet art, pour le commerce, ce crois-je, qu'il avait avec les autres arts, car il était conseiller en la cour de parlement, et lui succéda [*réussit*] si mal qu'étant par apparence de plus forte complexion il mourut pourtant longtemps avant les autres, sauf un, le sieur de Saint-Michel.

Il est possible que j'aie reçu d'eux cette dispathie [*antipathie*] naturelle à la médecine ; mais s'il n'y eût eu que cette considération, j'eusse essayé de la forcer. Car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses, c'est une espèce de maladie qu'il faut combattre ; il peut être que j'y avais cette propension, mais je l'ai appuyée et fortifiée par les discours [*raisonnements*] qui m'en ont établi l'opinion que j'en ai. Car je hais aussi cette considération de refuser la médecine pour l'aigreur de son goût ; ce ne serait aisément mon humeur, qui trouve la santé digne d'être rachetée par tous les cautères et incisions les plus pénibles qui se fassent.

Et, suivant Épicure, les voluptés me semblent à éviter si elles tirent à leur suite des douleurs plus grandes, et les douleurs à rechercher qui tirent à leur suite des voluptés plus grandes.

C'est une précieuse chose que la santé, et la seule chose qui mérite à la vérité qu'on y emploie non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite ; d'autant que sans elle la vie nous vient à être pénible et injurieuse. La volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et évanouissent ; et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous veuille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon étant frappé du haut mal ou d'une apoplexie, et, en cette présupposition, le défier de s'aider de ces nobles et riches facultés de son âme. Toute voie qui nous mènerait à la santé ne se peut dire pour moi ni âpre, ni chère. Mais j'ai quelques autres

apparences qui me font étrangement défier de toute cette marchandise. Je ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art ; qu'il n'y ait, parmi tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de notre santé ; cela est certain.

J'entends bien qu'il y a quelque simple [*herbe*] qui humecte, quelque autre qui assèche ; je sais, par expérience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles du séné lâchent le ventre ; je sais plusieurs telles expériences, comme je sais que le mouton me nourrit et que le vin m'échauffe – et disait Solon que le manger était, comme les autres drogues, une médecine contre la maladie de la faim. Je ne désavoue pas l'usage que nous tirons du monde, ni ne doute de la puissance et uberté [*fertilité*] de nature, et de son application à notre besoin. Je vois bien que les brochets et les hirondelles se trouvent bien d'elle. Je me défie des inventions de notre esprit, de notre science et art, en faveur desquels nous l'avons abandonnée et ses règles, et auxquels nous ne savons tenir modération ni limite.

Comme nous appelons justice le pâtissage [*élaboration*] des premières lois qui nous tombent en main et leur dispensation et pratique, souvent très inepte et très inique, et comme ceux qui s'en moquent et qui l'accusent n'entendent pas pourtant injurier cette noble vertu, mais condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré titre, de même, en la médecine, j'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse si utile au genre humain, mais ce qu'il désigne entre nous, je ne l'honore ni ne l'estime.

En premier lieu, l'expérience me le fait craindre ; car, de ce que j'ai de connaissance, je ne vois nulle race de gens si tôt malade et si tard guérie que celle qui est sous la juridiction de la médecine. Leur santé même est altérée et corrompue par la contrainte des régimes. Les médecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade pour garder qu'on ne puisse en aucune saison échapper leur autorité. D'une santé constante et entière n'en tirent-ils pas l'argument d'une grande maladie future ? J'ai été assez souvent malade ; j'ai trouvé, sans leurs secours, mes maladies aussi douces à supporter (et en ai essayé quasi de toutes les sortes) et aussi courtes qu'à nul autre ; et si [*pourtant*] n'y ai-je point mêlé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, je l'ai libre et entière, sans règle et sans autre discipline que de ma coutume et de mon plaisir. Tout lieu m'est bon à m'arrêter, car il ne me faut autres commodités, étant malade, que celles qu'il me faut étant sain. Je ne me passionne [*tourmente*] point d'être sans médecin, sans apothicaire et sans secours ; de quoi j'en vois la plupart plus affligés que du mal. Quoi ! eux-mêmes nous font-ils voir de l'heur et de la durée en leur vie qui nous puissent témoigner quelque apparent effet de leur science ?

Il n'est nation qui n'ait été plusieurs siècles sans la médecine, et les premiers siècles, c'est-à-dire les meilleurs et les plus heureux, et, du monde, la dixième partie ne s'en servent pas encore à cette heure ; infinies nations ne la connaissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne fait ici ; et parmi nous le commun peuple s'en passe heureusement. Les Romains avaient été six cents ans avant que de la recevoir, mais, après l'avoir essayée, ils la chassèrent de leur ville par l'entremise de Caton le censeur, qui montra combien aisément il s'en pouvait passer, ayant vécu quatre-vingt-cinq ans, et fait vivre sa femme jusqu'à l'extrême vieillesse, non pas sans médecine, mais oui bien sans médecin : car toute chose qui se trouve salubre à notre vie se peut nommer médecine. Il entretenait, ce dit Plutarque, sa famille en santé par l'usage (ce me semble) du lièvre ; comme

les Arcades, dit Pline, guérissent toutes maladies avec du lait de vache. Et les Libyens, dit Hérodote, jouissent populairement d'une rare santé par cette coutume qu'ils ont, après que leurs enfants ont atteint quatre ans, de leur cautériser et brûler les veines du chef et des tempes, par où ils coupent chemin pour leur vie à toute défluxion de rhume. Et les gens de village de ce pays, à tous accidents, n'emploient que du vin le plus fort qu'ils peuvent, mêlé à force safran et épice : tout cela avec une fortune pareille.

Et à dire vrai, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle autre fin et effet, après tout, y a-t-il que de vider le ventre ? Ce que mille simples domestiques peuvent faire.

Et si [*pourtant*] ne sais si c'est si utilement qu'ils disent, et si notre nature n'a point besoin de la résidence de ses excréments jusqu'à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation. Vous voyez souvent des hommes sains tomber en vomissements ou flux de ventre par accident étranger, et faire une grande vidange d'excréments sans besoin aucun précédent et sans aucune utilité suivante, voire avec empirement et dommage. C'est du grand Platon que j'appris naguère que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celui des purgations, que nul homme, s'il n'est fou, doit entreprendre qu'à l'extrême nécessité. On va troublant et éveillant le mal par oppositions contraires. Il faut que ce soit la forme de vivre qui doucement l'alanguisse et reconduise à sa fin : les violentes harpades [*luttes*] de la drogue et du mal sont toujours à notre perte, puisque la querelle se démêle chez nous et que la drogue est un secours infiable, de sa nature ennemi à notre santé, et qui n'a accès en notre état que par le trouble. Laissons un peu faire : l'ordre qui pourvoit aux puces et aux taupes pourvoit aussi aux hommes, qui ont la patience pareille à se laisser gouverner que les puces et les taupes. Nous avons beau crier *bihore* [*hue !*], c'est bien pour nous enrouer, mais non pour l'avancer. C'est un ordre superbe et impiteux [*impitoyable*]. Notre crainte, notre désespoir le dégoûtent et retardent de notre aide, au lieu de l'y convier ; il doit au mal son cours comme à la santé. De se laisser corrompre en faveur de l'un au préjudice des droits de l'autre, il ne le fera pas : il tomberait en désordre. Suivons, de par Dieu ! suivons ! Il mène ceux qui suivent ; ceux qui ne le suivent pas, il les entraîne, et leur rage et leur médecine ensemble. Faites ordonner une purgation à votre cervelle, elle y sera mieux employée qu'à votre estomac.

On demandait à un Lacédémonien qui [*ce qui*] l'avait fait vivre sain si longtemps : « L'ignorance de la médecine », répondit-il. Et Adrien l'empereur criait sans cesse, en mourant, que la presse des médecins l'avait tué.

Un mauvais lutteur se fit médecin : « Courage, lui dit Diogène, tu as raison ; tu mettras à cette heure en terre ceux qui t'y ont mis autrefois. »

Mais ils ont cet heur, selon Nicoclès, que le soleil éclaire leur succès, et la terre cache leur faute ; et, outre cela, ils ont une façon bien avantageuse de se servir de toutes sortes d'événements, car ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque autre cause étrangère (desquelles le nombre est infini) produisent en nous de bon et de salutaire, c'est le privilège de la médecine de se l'attribuer. Tous les heureux succès qui arrivent au patient qui est sous son régime, c'est d'elle qu'il les tient. Les occasions qui m'ont guéri, moi, et qui guérissent mille autres qui n'appellent point les médecins à leurs secours, ils les usurpent en leurs sujets ; et, quant aux mauvais accidents, ou ils les désavouent tout à fait, en attribuant la coulpe [*faute*] au patient par des raisons si vaines qu'ils n'ont garde de faillir d'en

trouver toujours assez bon nombre de telles : « Il a découvert son bras ; il a ouï le bruit d'un coche ;

le passage des voitures aux coins de rue resserrés ;
(Juvénal, *Satires*, III, 236)

on a entrouvert sa fenêtre ; il s'est couché sur le côté gauche, ou est passé par sa tête quelque pensement pénible. » Somme, une parole, un songe, une œillade leur semblent suffisante excuse pour se décharger de faute. Ou, s'il leur plaît, ils se servent encore de cet empirement, et en font leurs affaires par cet autre moyen qui ne leur peut jamais faillir : c'est de nous payer, lorsque la maladie se trouve réchauffée par leurs applications, de l'assurance qu'ils nous donnent qu'elle serait bien autrement empirée sans leurs remèdes. Celui qu'ils ont jeté d'un morfondement [*rhume*] en une fièvre quotidienne, il eût eu sans eux la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besognes, puisque le dommage leur revient à profit. Vraiment ils ont raison de requérir du malade une application de créance [*croyance*] favorable : il faut qu'elle le soit, à la vérité, en bon escient, et bien souple, pour s'appliquer à des imaginations si mal aisées à croire.

Platon disait, bien à propos, qu'il n'appartenait qu'aux médecins de mentir en toute liberté, puisque notre salut dépend de la vanité et fausseté de leurs promesses.

Ésope, auteur de très rare excellence et duquel peu de gens découvrent toutes les grâces, est plaisant à nous représenter cette autorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres âmes affaiblies et abattues par le mal et la crainte. Car il conte qu'un malade, étant interrogé par son médecin quelle opération il sentait des médicaments qu'il lui avait donnés : « J'ai fort sué, répondit-il. – Cela est bon », dit le médecin. À une autre fois, il lui demanda encore comme il s'était porté depuis : « J'ai eu un froid extrême, fit-il, et ai fort tremblé. – Cela est bon », suivit le médecin. À la troisième fois, il lui demanda derechef comment il se portait : « Je me sens, dit-il, enfler et bouffir comme d'hydropisie. – Voilà qui va bien », ajouta le médecin. L'un de ses domestiques venant après à s'enquérir à lui de son état : « Certes, mon ami, répondit-il, à force de bien être, je me meurs. »

Il y avait en Égypte une loi plus juste par laquelle le médecin prenait son patient en charge, les trois premiers jours, aux périls et fortunes du patient ; mais, les trois jours passés, c'était aux siens propres ; car quelle raison y a-t-il qu'Esculape, leur patron, ait été frappé de la foudre pour avoir ramené Hélène de mort à vie,

Car le père tout-puissant [des dieux], *indigné qu'un mortel*
Fût rappelé des ténèbres infernales à la lumière de la vie,
Frappa de sa foudre le fils de Phébus [Esculape],
Inventeur de ce remède et de cet art, et le précipita dans le Styx.
(Virgile, *Énéide*, VII, 770)

et ses suivants soient absous qui envoient tant d'âmes de la vie à la mort ?

Un médecin vantait à Nicoclès son art être de grande autorité : « Vraiment c'est mon [*c'est sûr*], dit Nicoclès, qui peut impunément tuer tant de gens. »

Au demeurant, si j'eusse été de leur conseil, j'eusse rendu ma discipline plus sacrée et mystérieuse ; ils avaient assez bien commencé, mais ils n'ont pas achevé de même. C'était un bon commencement d'avoir fait des dieux et des démons auteurs de leur science, d'avoir pris un langage à part, une écriture à part ; quoi

qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son profit par manière non intelligible : *Comme si un médecin prescrivait : un fils de la terre marchant dans l'herbe portant sa maison sur le dos et dépourvu de sang* [au lieu de dire un « escargot »] (Cicéron, *La Divination*, II, 64).

C'était une bonne règle en leur art, et qui accompagne tous les arts fantastiques, vains et supernaturels, qu'il faut que la foi du patient préoccupe [*anticipe*] par bonne espérance et assurance leur effet et opération. Laquelle règle ils tiennent jusque-là que, le plus ignorant et grossier médecin, ils le trouvent plus propre à celui qui a fiance en lui, que le plus expérimenté inconnu. Le choix même de la plupart de leurs drogues est quelque peu mystérieux et divin : le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc ; et pour nous autres coliqueux (tant ils abusent dédaigneusement de notre misère), des crottes de rat pulvérisées, et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien que de science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pilules, la destination de certains jours et fêtes de l'année, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingrédients, et cette grimace rébarbative et prudente de leur port et contenance, de quoi Pline même se moque. Mais ils ont failli, veux-je dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont ajouté ceci : de rendre leurs assemblées et consultations plus religieuses et secrètes ; aucun homme profane n'y devait avoir accès, non plus qu'aux secrètes cérémonies d'Esculape. Car il advient de cette faute que leur irrésolution, la faiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'âpreté de leurs contestations, pleines de haine, de jalousie et de considération particulière, venant à être découvertes à un chacun, il faut être merveilleusement aveugle si on ne se sent bien hasardé entre leurs mains. Qui vit jamais médecin se servir de la recette de son compagnon sans en retrancher ou y ajouter quelque chose ? Ils trahissent assez par là leur art, et nous font voir qu'ils y considèrent plus leur réputation, et par conséquent leur profit, que l'intérêt de leurs patients. Celui-là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescrit qu'un seul se mêle de traiter un malade : car, s'il ne fait rien qui vaille, le reproche à l'art de la médecine n'en sera pas fort grand pour la faute d'un homme seul ; et, au rebours, la gloire en sera grande s'il vient à bien rencontrer [*réussir*] ; là où, quand ils sont beaucoup, ils décrient tous les coups le métier, d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se devaient contenter du perpétuel désaccord qui se trouve dans les opinions des principaux maîtres et auteurs anciens de cette science, lequel n'est connu que des hommes versés aux livres, sans faire voir encore au peuple les controverses et inconstances de jugement qu'ils nourrissent et continuent entre eux.

Voulons-nous un exemple de l'ancien débat de la médecine ? Hiérophile loge la cause originelle des maladies aux humeurs ; Érasistrate, au sang des artères ; Asclépiade, aux atomes invisibles s'écoulant en nos pores ; Alcméon, en l'exubérance ou défaut des forces corporelles ; Dioclès, en l'inégalité des éléments du corps et en la qualité de l'air que nous respirons ; Straton, en l'abondance, crudité et corruption de l'aliment que nous prenons ; Hippocrate la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils connaissent mieux que moi, qui s'écrie à ce propos que la science la plus importante qui soit en notre usage, comme celle qui a charge de notre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble et agitée de plus de changements. Il n'y a pas grand danger de nous mécompter à [*nous tromper sur*] la hauteur du soleil, ou en la fraction de quelque

supputation astronomique ; mais ici, où il va de tout notre être, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la merci de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre péloponnésiaque, il n'y avait pas grandes nouvelles de cette science ; Hippocrate la mit en crédit. Tout ce que celui-ci avait établi, Chrysippe le renversa ; depuis, Érasistrate, petit-fils d'Aristote, tout ce que Chrysippe en avait écrit. Après ceux-ci survinrent les empiriques, qui prirent une voie toute diverse des anciens au maniement de cet art. Quand le crédit de ces derniers commença à s'envieillir, Hiérophile mit en usage une autre sorte de médecine, qu'Asclépiade vint à combattre et anéantir à son tour. À leur rang vinrent aussi en autorité les opinions de Thémison, et depuis de Musa, et, encore après, celles de Vexius Valens, médecin fameux par l'intelligence [*entente*] qu'il avait avec Messaline. L'empire de la médecine tomba, du temps de Néron, à Tessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avait été tenu jusqu'à lui. La doctrine de celui-ci fut abattue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de régler toutes les opérations médicinales aux éphémérides et mouvements des astres : manger, dormir et boire à l'heure qu'il plairait à la Lune et à Mercure. Son autorité fut bientôt après supplantée par Charinus, médecin de cette même ville de Marseille. Celui-ci combattait non seulement la médecine ancienne, mais encore le public et, tant de siècles auparavant, l'accoutumé usage des bains chauds. Il faisait baigner les hommes dans l'eau froide, en hiver même, et plongeait les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux.

Jusqu'au temps de Pline, aucun Romain n'avait encore daigné exercer la médecine ; elle se faisait par des étrangers et Grecs, comme elle se fait entre nous, Français, par des latineurs – car, comme dit un très grand médecin, nous ne recevons pas aisément la médecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gaïac, la salsepareille et le bois de squine ont des médecins, combien pensons-nous, par cette même recommandation de l'étrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils fassent fête de nos choux et de notre persil ? Car qui oserait mépriser les choses recherchées de si loin, au hasard [*risque*] d'une si longue pérégrination, et si périlleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la médecine, il y en a eu infinies autres jusqu'à nous, et le plus souvent mutations entières et universelles, comme sont celles que produisent de notre temps Paracelse, Fioravanti et Argentier[1] ; car ils ne changent pas seulement une recette, mais, à ce qu'on me dit, toute la contexture et police du corps de la médecine, accusant d'ignorance et de piperie ceux qui en ont fait profession jusqu'à eux. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient !

Si encore nous étions assurés, quand ils se mécomptent, qu'il ne nous nuisît pas s'il ne nous profite, ce serait une bien raisonnable composition de se hasarder d'acquérir du bien sans se mettre en danger de perte.

Ésope fait ce conte, qu'un qui avait acheté un Maure esclave, estimant que cette couleur lui fût venue par accident et mauvais traitement de son premier maître, le fit médeciner de plusieurs bains et breuvages avec grand soin ; il advint que le Maure n'en amenda aucunement sa couleur basanée, mais qu'il en perdit entièrement sa première santé.

Combien de fois nous advient-il de voir les médecins imputant les uns aux autres la mort de leurs patients ! Il me souvient d'une maladie populaire qui fut

1. Trois médecins du XVIe siècle.

aux villes de mon voisinage, il y a quelques années, mortelle et très dangereuse ; cet orage étant passé, qui avait emporté un nombre infini d'hommes, l'un des plus fameux médecins de toute la contrée vint à publier un livret touchant cette matière, par lequel il se ravise de ce qu'ils avaient usé de la saignée, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en était advenu. Davantage, leurs auteurs tiennent qu'il n'y a aucune médecine [*remède*] qui n'ait quelque partie nuisible, et si celles mêmes qui nous servent nous offensent quelque peu, que doivent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos ?

De moi, quand il n'y aurait autre chose, j'estime qu'à ceux qui haïssent le goût de la médecine, ce soit un dangereux effort, et de préjudice, de l'aller avaler à une heure si incommode avec tant de contrecœur ; et crois que cela essaye merveilleusement [*éprouve extraordinairement*] le malade en une saison où il a tant besoin de repos. Outre ce que, à considérer les occasions sur quoi ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si légères et si délicates que j'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peut nous apporter beaucoup de nuisance.

Or, si le mécompte [*erreur*] du médecin est dangereux, il nous va bien mal, car il est bien aisé qu'il n'y retombe souvent ; il a besoin de trop de pièces, considérations et circonstances pour affûter justement son dessein ; il faut qu'il connaisse la complexion du malade, sa température, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mêmes et ses imaginations ; il faut qu'il se réponde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planètes et leurs influences ; qu'il sache en la maladie les causes, les signes, les affections, les jours critiques ; en la drogue le poids, la force, le pays, la figure, l'âge, la dispensation ; et faut que, toutes ces pièces, il les sache proportionner et rapporter l'une à l'autre pour en engendrer une parfaite symétrie. À quoi, s'il faut [*échoue*] tant soit peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voilà assez pour nous perdre. Dieu sait de quelle difficulté est la connaissance de la plupart de ces parties : car, pour exemple, comment trouvera-t-il le signe propre de la maladie, chacune étant capable d'un infini nombre de signes ? Combien ont-ils de débats entre eux et de doutes sur l'interprétation des urines ! Autrement, d'où viendrait cette altercation continuelle que nous voyons entre eux sur la connaissance du mal ? Comment excuserions-nous cette faute, où ils tombent si souvent, de prendre martre pour renard ? Aux maux que j'ai eus, pour peu qu'il y eût de difficulté, je n'en ai jamais trouvé trois d'accord. Je remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernièrement, à Paris, un gentilhomme fut taillé [*opéré*] par l'ordonnance des médecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main. Et là même, un évêque qui m'était fort ami avait été instamment sollicité par la plupart des médecins qu'il appelait à son conseil de se faire tailler ; j'aidai moi-même, sous la foi d'autrui, à le lui suader [*l'en persuader*] : quand il fut trépassé et qu'il fut ouvert, on trouva qu'il n'avait mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est en quelque sorte palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle voit et manie ce qu'elle fait ; il y a moins à conjecturer et à deviner là où les médecins n'ont point de *speculum matricis* [*spéculum vaginal*] qui leur découvre notre cerveau, notre poumon et notre foie.

Les promesses mêmes de la médecine sont incroyables : car, ayant à pourvoir à divers accidents et contraires qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi nécessaire, comme la chaleur du foie et froideur de l'estomac,

ils nous vont persuadant que, de leurs ingrédients, celui-ci échauffera l'estomac, cet autre rafraîchira le foie ; l'un a sa charge d'aller droit aux reins, voire jusqu'à la vessie, sans étaler ailleurs ses opérations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de détourbiers [*obstacles*], jusqu'au lieu au service duquel il est destiné par sa propriété occulte ; l'autre asséchera le cerveau ; celui-là humectera le poumon. De tout cet amas ayant fait une mixtion de breuvage, n'est-ce pas quelque espèce de rêverie d'espérer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et mélange pour courir à charges si diverses ? Je craindrais infiniment qu'elles perdissent ou échangeassent leurs étiquettes et troublassent leurs quartiers. Et qui pourrait imaginer que, en cette confusion liquide, ces facultés ne se corrompent, confondent et altèrent l'une l'autre ? Quoi, que l'exécution de cette ordonnance dépende d'un autre officier [*l'apothicaire*], à la foi et merci duquel nous abandonnons encore un coup notre vie ?

Comme nous avons des prépointiers [*fabricants de pourpoints*], des chaussetiers pour nous vêtir, et en sommes d'autant mieux servis que chacun ne se mêle que de son sujet et a sa science plus restreinte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout ; et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodités, ont des offices distingués de potagiers et de rôtisseurs, de quoi un cuisinier qui prend la charge universelle ne peut si exquisément venir à bout ; de même, à nous guérir, les Égyptiens avaient raison de rejeter ce général métier de médecin et découper cette profession : à chaque maladie, à chaque partie du corps son ouvrier ; car elle en était bien plus proprement et moins confusément traitée de ce qu'on ne regardait qu'à elle spécialement. Les nôtres ne s'avisent pas que qui pourvoit à tout ne pourvoit à rien ; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Cependant qu'ils craignent d'arrêter le cours d'un dysentérique pour ne lui causer la fièvre, ils me tuèrent un ami qui valait mieux que tous tant qu'ils sont. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maux présents, et, pour ne guérir le cerveau au préjudice de l'estomac, offensent l'estomac et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses [*qui troublent et bouleversent*].

Quant à la variété et faiblesse des raisons de cet art, elles sont plus apparentes qu'en aucun autre art.

Les choses apéritives sont utiles à un homme coliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant elles acheminent cette matière gluante de laquelle se bâtit la grave et la pierre, et conduisent contre-bas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins. Les choses apéritives sont dangereuses à un homme coliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant elles acheminent vers les reins la matière propre à bâtir la grave [*pierre*], lesquels s'en saisissant volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est malaisé qu'ils n'en arrêtent beaucoup de ce qu'on y aura charrié. Davantage : si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne faut pour passer tous ces détroits qui restent à franchir pour l'expeller [*expulser*] au-dehors, ce corps, étant ébranlé par ces choses apéritives et, jeté dans ces canaux étroits, venant à les boucher, acheminera une mort certaine et très douloureuse.

Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de notre régime de vivre : il est bon de tomber souvent de l'eau [*uriner*], car nous voyons par expérience qu'en la laissant croupir nous lui donnons loisir de se décharger de ses excréments et de sa lie, qui servira de matière à bâtir la pierre en la vessie ; il est bon de ne tomber point souvent de l'eau, car les pesants excréments qu'elle

traîne avec elle ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on voit par expérience qu'un torrent qui roule avec raideur [*rapidité*] balaye bien plus nettement le lieu où il passe que ne fait le cours d'un ruisseau mou et lâche. Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages et achemine la grave et le sable ; il est bien aussi mauvais, car cela échauffe les reins, les lasse et affaiblit. Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, d'autant que cela relâche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre ; mauvais aussi est-il, d'autant que cette application de chaleur externe aide les reins à cuire, durcir et pétrifier la matière qui y est disposée. À ceux qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le breuvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin fasse plus d'opération, rencontrant un estomac vide et non empêché ; au rebours, il est meilleur de manger peu au dîner [*déjeuner*] pour ne troubler l'opération de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, et ne charger l'estomac si soudain après cet autre travail, et pour laisser l'office de digérer à la nuit, qui le sait mieux faire que ne fait le jour, où le corps et l'esprit sont en perpétuel mouvement et action.

Voilà comment ils vont batelant et baguenaudant à nos dépens en tous leurs discours ; et ne me sauraient fournir proposition à laquelle je n'en rebâtisse une contraire de pareille force.

Qu'on ne crie donc plus après ceux qui, en ce trouble, se laissent doucement conduire à leur appétit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

J'ai vu, par occasion de mes voyages, quasi tous les bains fameux de Chrétienté et, depuis quelques années, ai commencé à m'en servir ; car en général j'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non légères incommodités en notre santé, pour avoir perdu cette coutume – qui était généralement observée au temps passé quasi en toutes les nations, et est encore en plusieurs – de se laver le corps tous les jours, et ne puis pas imaginer que nous ne valions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroûtés et nos pores étoupés de crasse. Et, quant à leur boisson, la fortune a fait premièrement qu'elle ne soit aucunement ennemie de mon goût ; secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse, si elle est vaine ; de quoi je prends pour répondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble. Et encore que je n'y aie aperçu aucun effet extraordinaire et miraculeux, mais que, m'en informant un peu plus curieusement [*soigneusement*] qu'il ne se fait, j'aie trouvé mal fondés et faux tous les bruits de telles opérations qui se sèment en ces lieux-là et qui s'y croient [*y sont crus*] (comme le monde va se pipant aisément de ce qu'il désire) ; toutefois aussi n'ai-je vu guère de personnes que ces eaux aient empirées, et ne leur peut-on sans malice refuser cela qu'elles n'éveillent l'appétit, facilitent la digestion et nous prêtent quelque nouvelle allégresse, si on n'y va par trop abattu de forces, ce que je déconseille de faire. Elles ne sont pas pour relever une pesante ruine ; elles peuvent appuyer [*étayer*] une inclinaison légère, ou pourvoir à la menace de quelque altération. Qui n'y apporte assez d'allégresse pour pouvoir jouir le plaisir des compagnies qui s'y trouvent, et des promenades et exercices à quoi nous convie la beauté des lieux où sont communément assises ces eaux, il perd sans doute la meilleure pièce et plus assurée de leur effet. À cette cause, j'ai choisi jusqu'à cette heure à m'arrêter et à me servir de celles où il y avait plus d'aménité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compagnies, comme sont en France les bains de Bagnères ; en la frontière d'Allemagne et de Lorraine, ceux de Plombières ; en

Suisse, ceux de Baden ; en la Toscane, ceux de Lucques, et notamment ceux *Della Villa*, desquels j'ai usé plus souvent et à diverses saisons.

Chaque nation a des opinions particulières touchant leur usage, et des lois et formes de s'en servir toutes diverses et, selon mon expérience, l'effet quasi pareil. Le boire n'est aucunement reçu en Allemagne ; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau quasi d'un soleil à l'autre. En Italie, quand ils boivent neuf jours, ils s'en baignent pour le moins trente, et communément boivent l'eau mixtionnée d'autres drogues pour secourir son opération. On nous ordonne ici de nous promener pour la digérer ; là on les arrête au lit où ils l'ont prise jusqu'à ce qu'ils l'aient vidée, leur échauffant continuellement l'estomac et les pieds. Comme les Allemands ont de particulier de se faire généralement tous corneter et ventouser avec scarification dans le bain, ainsi ont les Italiens leurs *doccie* [*douches*], qui sont certaines gouttières de cette eau chaude qu'ils conduisent par des cannes [*tuyaux*], et vont baignant une heure le matin et autant l'après-dîner, par l'espace d'un mois, ou la tête, ou l'estomac, ou autre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies autres différences de coutumes en chaque contrée ; ou, pour mieux dire, il n'y a quasi aucune ressemblance des unes aux autres. Voilà comment cette partie de médecine à laquelle seule je me suis laissé aller, quoiqu'elle soit la moins artificielle, si [*pourtant*] a-t-elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se voient partout ailleurs en cet art. Les poètes disent tout ce qu'ils veulent avec plus d'emphase et de grâce, témoin ces deux épigrammes :

Hier, Alcon a touché la statue de Jupiter,
Et aussitôt le dieu de marbre a senti le pouvoir du médecin.
Mais aujourd'hui, tout dieu de pierre qu'il est,
On le sort de son vieux temple pour l'enterrer.
(Ausone, *Épigrammes*, 74)

Et l'autre :

Andragoras s'est baigné, il a soupé joyeusement avec nous
Et, ce matin, on l'a trouvé mort. Tu veux savoir, Faustinus,
Ce qui a causé cette mort subite :
Il a vu en songe Hermocrate le médecin.
(Martial, *Épigrammes*, VI, 53)

Sur quoi je veux faire deux contes.

Le baron de Caupène en Chalosse et moi avons en commun le droit de patronage d'un bénéfice qui est de grande étendue, au pied de nos montagnes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitants de ce coin ce qu'on dit de ceux de la vallée d'Angrougne : ils avaient une vie à part, les façons, les vêtements et les mœurs à part ; régis et gouvernés par certaines polices [*règlements*] et coutumes particulières, reçues de père en fils, auxquelles ils s'obligeaient sans autre contrainte que de la révérence de leur usage. Ce petit État s'était continué de toute ancienneté en une condition si heureuse qu'aucun juge voisin n'avait été en peine de s'informer de leur affaire, aucun avocat employé à leur donner avis, ni étranger appelé pour éteindre leurs querelles, et n'avait-on jamais vu aucun de ce détroit [*région*] à l'aumône. Ils fuyaient les alliances et le commerce de l'autre monde pour n'altérer la pureté de leur police : jusqu'à ce, comme ils récitent, que l'un d'entre eux, de la mémoire de leurs pères, ayant l'âme époinçonnée

d'une noble ambition, s'alla aviser, pour mettre son nom en crédit et réputation, de faire l'un de ses enfants maître Jean ou maître Pierre, et, l'ayant fait instruire à écrire en quelque ville voisine, en rendit enfin un beau notaire de village. Celui-ci, devenu grand, commença à dédaigner leurs anciennes coutumes et à leur mettre en tête la pompe des régions de deçà. Le premier de ses compères à qui on écorna une chèvre, il lui conseilla d'en demander raison aux juges royaux d'autour de là, et de celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il eût tout abâtardi.

À la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en survint incontinent une autre de pire conséquence, par le moyen d'un médecin à qui il prit envie d'épouser une de leurs filles et de s'habituer parmi eux. Celui-ci commença à leur apprendre premièrement le nom des fièvres, des rhumes et des apostumes [*abcès*], la situation du cœur, du foie et des intestins, qui était une science jusqu'alors très éloignée de leur connaissance ; et, au lieu de l'ail, de quoi ils avaient appris à chasser toutes sortes de maux, pour âpres et extrêmes qu'ils fussent, il les accoutuma, pour une toux ou pour un morfondement [*rhume*], à prendre les mixtions étrangères, et commença à faire trafic non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils jurent que, depuis lors seulement, ils ont aperçu que le serein [*humidité du soir*] leur appesantissait la tête, que le boire, ayant chaud, apportait nuisance, et que les vents de l'automne étaient plus griefs [*nocifs*] que ceux du printemps ; que, depuis l'usage de cette médecine, ils se trouvent accablés d'une légion de maladies inaccoutumées, et qu'ils aperçoivent un général déchet [*diminution*] en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voilà le premier de mes contes.

L'autre est qu'avant ma sujétion graveleuse, entendant faire cas du sang de bouc à plusieurs comme d'une manne céleste envoyée en ces derniers siècles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en entendant parler à des gens d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une opération infaillible ; moi, qui ai toujours pensé être en butte à tous les accidents qui peuvent toucher tout autre homme, pris plaisir, en pleine santé, à me garnir de ce miracle et commandai chez moi qu'on me nourrît un bouc selon la recette – car il faut que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'été qu'on le retire et qu'on ne lui donne à manger que des herbes apéritives, et à boire que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moi le jour qu'il devait être tué. On me vint dire que mon cuisinier trouvait dans la panse deux ou trois grosses boules qui se choquaient l'une l'autre parmi sa mangeaille. Je fus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma présence, et fis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois corps, légers comme des éponges, de façon qu'il semble qu'ils soient crus, durs au demeurant par le dessus, et fermes, bigarrés de plusieurs couleurs mortes, l'un parfait en rondeur, à la mesure d'une courte boule, les autres deux un peu moindres, auxquels l'arrondissement est imparfait, et semble qu'il s'y acheminât. J'ai trouvé, m'en étant fait enquérir à ceux qui ont accoutumé d'ouvrir de ces animaux, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraisemblable que ce sont des pierres cousines des nôtres, et, s'il est ainsi, c'est une espérance bien vaine aux graveleux de tirer leur guérison du sang d'une bête qui s'en allait elle-même mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion et n'en altère sa vertu accoutumée, il est plutôt à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties ; la masse agit tout entière, quoique l'une pièce y contribue plus que l'autre, selon la diversité des opérations. Par quoi il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce

bouc il y avait quelque qualité pétrifiante. Ce n'était pas tant pour la crainte de l'avenir, ni pour moi, que j'étais curieux de cette expérience, comme c'était qu'il advient chez moi, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries pour en secourir le peuple, usant de même recette à cinquante maladies, et de telle recette qu'elles ne prennent pas pour elles ; et si [*pourtant*] triomphent en bons événements [*résultats*].

Au demeurant, j'honore les médecins, non pas, suivant le précepte, pour la nécessité (car à ce passage on en oppose un autre du prophète reprenant le roi Asa d'avoir eu recours au médecin), mais pour l'amour d'eux-mêmes, en ayant vu beaucoup d'honnêtes hommes et dignes d'être aimés. Ce n'est pas à eux que j'en veux, c'est à leur art, et ne leur donne pas grand blâme de faire leur profit de notre sottise, car la plupart du monde fait ainsi. Plusieurs vacations [*métiers*] et moindres et plus dignes que la leur n'ont fondement et appui qu'aux abus publics. Je les appelle en ma compagnie quand je suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en être entretenu, et les paye comme les autres. Je leur donne loi de me commander de m'abriter chaudement, si je l'aime mieux ainsi que d'une autre sorte ; ils peuvent choisir, d'entre les poireaux et les laitues, de quoi il leur plaira que mon bouillon se fasse, et m'ordonner le blanc ou le clairet [*vin rouge de Bordeaux*] ; et ainsi de toutes autres choses qui sont indifférentes à mon appétit et usage.

J'entends bien que ce n'est rien faire pour eux, d'autant que l'aigreur et l'étrangeté sont accidents de l'essence propre de la médecine. Lycurgue ordonnait le vin aux Spartiates malades. Pourquoi ? Parce qu'ils en haïssaient l'usage, sains : tout ainsi qu'un gentilhomme mon voisin s'en sert pour drogue très salutaire à ses fièvres parce que de sa nature il en hait mortellement le goût.

Combien en voyons-nous d'entre eux être de mon humeur, dédaigner la médecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à autrui ? Qu'est-ce cela, si ce n'est abuser tout détroussément [*ouvertement*] de notre simplicité ? Car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chères que nous, et accommoderaient leurs effets à leur doctrine s'ils n'en connaissaient eux-mêmes la fausseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrète soif de la guérison qui nous aveuglent ainsi : c'est pure lâcheté qui nous rend notre croyance si molle et maniable.

La plupart, pourtant, ne croient pas tant comme ils souffrent [*laissent faire*]. Car je les entends se plaindre et en parler comme nous ; mais ils se résolvent enfin : « Que ferai-je donc ? » Comme si l'impatience était de soi quelque meilleur remède que la patience.

Y a-t-il quelqu'un de ceux qui se sont laissés aller à cette misérable sujétion qui ne se rende également à toute sorte d'impostures, qui ne se mette à la merci de quiconque a cette impudence de lui donner promesse de sa guérison ?

Les Babyloniens portaient leurs malades en la place ; le médecin, c'était le peuple, chacun des passants ayant par humanité et civilité à s'enquérir de leur état et, selon son expérience, leur donner quelque avis salutaire. Nous n'en faisons guère autrement.

Il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages et les brevets [*marmotages et talismans*] ; et, selon mon humeur, si j'avais à en accepter quelqu'une, j'accepterais plus volontiers cette médecine qu'aucune autre, d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre.

Ce que Homère et Platon disaient des Égyptiens, qu'ils étaient tous médecins, il se doit dire de tous peuples ; il n'est personne qui ne se vante de quelque recette, et qui ne la hasarde sur son voisin, s'il l'en veut croire.

J'étais l'autre jour en une compagnie, où je ne sais qui de ma confrérie [*les graveleux*] apporta la nouvelle d'une sorte de pilules compilées de cent et tant d'ingrédients de compte fait ; il s'en émut une fête et une consolation singulière : car quel rocher soutiendrait l'effort d'une si nombreuse batterie ? J'entends toutefois, par ceux qui l'essayèrent, que la moindre petite grave ne daigna s'en émouvoir.

Je ne me puis déprendre de ce papier [*je ne peux quitter cette page*] que je n'en dise encore ce mot sur ce qu'ils nous donnent, pour répondant de la certitude de leurs drogues, l'expérience qu'ils ont faite. La plupart, et, ce crois-je, plus des deux tiers des vertus médicinales consistent en la quintessence ou propriété occulte des simples [*herbes*], de laquelle nous ne pouvons avoir autre instruction que l'usage : car quintessence n'est autre chose qu'une qualité de laquelle, par notre raison, nous ne savons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque démon, je suis content de les recevoir (car, quant aux miracles, je n'y touche jamais) ; ou bien encore les preuves qui se tirent des choses qui, pour autre considération, tombent souvent en notre usage : comme si, en la laine de quoi nous avons accoutumé de nous vêtir, il s'est trouvé par accident quelque occulte propriété dessicative qui guérisse les mules [*engelures*] au talon, et si au raifort, que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque opération apéritive. Galien récite qu'il advint à un ladre [*lépreux*] de recevoir guérison par le moyen du vin qu'il but, d'autant que de fortune une vipère s'était coulée dans le vaisseau [*récipient*]. Nous trouvons en cet exemple le moyen et une conduite vraisemblable à cette expérience, comme aussi en celles auxquelles les médecins disent avoir été acheminés par l'exemple de certaines bêtes.

Mais en la plupart des autres expériences à quoi ils disent avoir été conduits par la fortune et n'avoir eu autre guide que le hasard, je trouve le progrès [*la marche*] de cette information incroyable. J'imagine l'homme regardant autour de lui le nombre infini des choses, plantes, animaux, métaux. Je ne sais par où lui faire commencer son essai ; et quand sa première fantaisie se jettera sur la corne d'un élan, à quoi il faut prêter une croyance bien molle et aisée, il se trouve encore autant empêché en sa seconde opération. Il lui est proposé tant de maladies et tant de circonstances qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce point où doit joindre la perfection de son expérience le sens humain y perd son latin ; et avant qu'il ait trouvé, parmi cette infinité de choses, que c'est cette corne ; parmi cette infinité de maladies, l'épilepsie ; tant de complexions, au mélancolique ; tant de saisons, en hiver ; tant de nations, au Français ; tant d'âges, en la vieillesse ; tant de mutations célestes, en la conjonction de Vénus et de Saturne ; tant de parties du corps, au doigt ; avec cela n'étant guidé ni d'argument, ni de conjecture, ni d'exemple, ni d'inspiration divine, mais du seul mouvement de la fortune, il faudrait que ce fût par une fortune parfaitement artificielle, réglée et méthodique. Et puis, quand la guérison serait faite, comment se pourrait-il assurer que ce ne fût que le mal fût arrivé à sa période, ou un effet du hasard, ou l'opération de quelque autre chose qu'il eût ou mangée, ou bue, ou touchée ce jour-là, ou le mérite des prières de sa mère-grand ? Davantage : quand cette preuve aurait été parfaite, combien de fois aurait-elle été réitérée, et cette longue cordée de fortunes et de rencontres renfilées, pour en conclure une règle ?

Quand elle sera conclue, par qui est-ce ? De tant de millions il n'y a que trois hommes qui se mêlent d'enregistrer leurs expériences. Le sort aura-t-il rencontré à point nommé l'un de ceux-ci ? Quoi, si un autre et si cent autres ont fait des expériences contraires ? À l'aventure, verrions-nous quelque lumière si tous les jugements et raisonnements des hommes nous étaient connus. Mais que trois témoins et trois docteurs régentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il faudrait que l'humaine nature les eût députés et choisis, et qu'ils fussent déclarés nos syndics par expresse procuration.

À Madame de Duras

Madame, vous me trouvâtes sur ce pas dernièrement que vous me vîntes voir. Parce qu'il pourra être que ces inepties [*Les Essais*] se rencontreront quelquefois entre vos mains, je veux aussi qu'elles portent témoignage que l'auteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y reconnaîtrez ce même port et ce même air que vous avez vus en sa conversation. Quand j'eusse pu prendre quelque autre façon que la mienne ordinaire et quelque autre forme plus honorable et meilleure, je ne l'eusse pas fait, car je ne veux tirer de ces écrits sinon qu'ils me représentent à votre mémoire au naturel.

Ces mêmes conditions et facultés que vous avez pratiquées et recueillies, Madame, avec beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne méritent, je les veux loger (mais sans altération ni changement) en un corps solide qui puisse durer quelques années ou quelques jours après moi, où vous les retrouverez quand il vous plaira vous en rafraîchir la mémoire, sans prendre autrement la peine de vous en souvenir ; aussi ne le valent-elles pas. Je désire que vous continuiez en moi la faveur de votre amitié par ces mêmes qualités par le moyen desquelles elle a été produite. Je ne cherche aucunement qu'on m'aime et estime mieux mort que vivant.

L'humeur de Tibère est ridicule, et commune pourtant, qui avait plus de soin d'étendre sa renommée à l'avenir qu'il n'avait de se rendre estimable et agréable aux hommes de son temps.

Si j'étais de ceux à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitterais et qu'il me la payât d'avance ; qu'elle se hâtât et amoncelât tout autour de moi, plus épaisse qu'allongée, plus pleine que durable ; et qu'elle s'évanouît hardiment avec ma connaissance et que ce doux son ne touchera plus mes oreilles.

Ce serait une sotte humeur d'aller, à cette heure que je suis prêt d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eux par une nouvelle recommandation. Je ne fais nulle recette des biens que je n'ai pu employer à l'usage de ma vie. Quel que je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier. Mon art et mon industrie ont été employés à me faire valoir moi-même ; mes études à m'apprendre à faire, non pas à écrire. J'ai mis tous mes efforts à former ma vie. Voilà mon métier et mon ouvrage. Je suis moins faiseur de livres que de nulle autre besogne. J'ai désiré de la suffisance pour le service de mes commodités présentes et essentielles, non pour en faire magasin et réserve à mes héritiers.

Qui a de la valeur, si [*qu'il*] le fasse paraître en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traiter l'amour ou des querelles, au jeu, au lit, à la table, à la conduite de ses affaires et économie de sa maison. Ceux que je vois faire des bons livres sous des méchantes chausses eussent premièrement fait leurs chausses s'ils m'en

eussent cru. Demandez à un Spartiate s'il aime mieux être bon rhétoricien que bon soldat ; non pas moi que bon cuisinier, si je n'avais qui m'en servît.

Mon Dieu ! Madame, que je haïrais une telle recommandation d'être habile homme par écrit, et être un homme de néant et un sot ailleurs. J'aime mieux encore être un sot, et ici et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en faut tant que j'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que je ferai beaucoup si je n'y en perds point de ce peu que j'en avais acquis. Car, outre ce que cette peinture morte et muette dérobera à mon être naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur état, mais beaucoup déchu de ma première vigueur et allégresse, tirant sur le flétri et le rance. Je suis sur le fond du vaisseau [*récipient*], qui sent tantôt le bas et la lie.

Au demeurant, Madame, je n'eusse pas osé remuer si hardiment les mystères de la médecine, attendu le crédit que vous et tant d'autres lui donnez, si je n'y eusse été acheminé par ses auteurs mêmes. Je crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celse. Si vous les voyez quelque jour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art que je ne fais : je ne fais que le pincer, ils l'égorgent. Pline se moque entre autres choses de quoi, quand ils sont au bout de leur corde, ils ont inventé cette belle défaite de renvoyer les malades qu'ils ont agités et tourmentés pour néant de leurs drogues et régimes les uns au secours des vœux et miracles, les autres aux eaux chaudes. (Ne vous courroucez pas, Madame, il ne parle pas de celles de deçà, qui sont sous la protection de votre maison et qui sont toutes gramontoises.) Ils ont une troisième défaite pour nous chasser d'auprès d'eux, et se décharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maux qu'ils ont eu si longtemps en gouvernement, qu'il ne leur reste plus aucune invention à nous amuser : c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. Madame, en voilà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel je m'étais détourné pour vous entretenir.

Ce fut, ce me semble, Périclès, lequel étant enquis comme il se portait : « Vous le pouvez, fit-il, juger par là », en montrant des brevets [*talismans*] qu'il avait attachés au cou et au bras. Il voulait inférer qu'il était bien malade puisqu'il en était venu jusque-là d'avoir recours à choses si vaines et de s'être laissé équiper en cette façon. Je ne dis pas que je ne puisse être emporté un jour à cette opinion ridicule de remettre ma vie et ma santé à la merci et gouvernement des médecins – je pourrai tomber en cette rêverie, je ne me puis répondre de ma fermeté future –, mais alors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moi comment je me porte, je lui pourrai dire comme Périclès : « Vous le pouvez juger par là », montrant ma main chargée de six drachmes d'opiat[1] ; ce sera un bien évident signe d'une maladie violente. J'aurai mon jugement merveilleusement démanché ; si l'impatience et la frayeur gagnent cela sur moi, on en pourra conclure une bien âpre fièvre en mon âme.

J'ai pris la peine de plaider cette cause, que j'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et pratique de notre médecine, qui s'est dérivée en moi par mes ancêtres, afin que ce ne fût pas seulement une inclination stupide et téméraire, et qu'elle eût un peu plus de forme ; et aussi que ceux qui me voient si ferme contre les enhortements [*exhor-*

1. Poudre ou pâte à base d'opium.

tations] et menaces qu'on me fait quand mes maladies me pressent ne pensent pas que ce soit simple opiniâtreté, ou qu'il y ait quelqu'un si fâcheux qui juge encore que ce soit quelque aiguillon de gloire ; qui [*ce qui*] serait un désir bien assené de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avec mon jardinier et mon muletier. Certes, je n'ai point le cœur si enflé, ni si venteux, qu'un plaisir solide, charnu et moelleux comme la santé, je l'allasse échanger pour un plaisir imaginaire, spirituel et aéré. La gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetée à un homme de mon humeur si elle lui coûte trois bons accès de colique. La santé, de par Dieu !

Ceux qui aiment notre médecine peuvent avoir aussi leurs considérations bonnes, grandes et fortes ; je ne hais point les fantaisies contraires aux miennes. Il s'en faut tant que je m'effarouche de voir de la discordance de mes jugements à ceux d'autrui, et que je me rende incompatible à la société des hommes pour être d'autre sens et parti que le mien, qu'au rebours, comme c'est la plus générale façon que nature ait suivie que la variété, et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus souple et susceptible de plus de formes, je trouve bien plus rare de voir convenir nos humeurs et nos desseins. Et ne fut jamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils ou deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

De l'utile et de l'honnête

Personne n'est exempt de dire des fadaises. Le malheur est de les dire curieusement [*avec soin*].

C'est sûr, celui-là, avec grand effort, va dire de grandes bêtises.
(Térence, *Le Bourreau de soi-même*, III, 5, 8)

Cela ne me touche pas. Les miennes m'échappent aussi nonchalamment qu'elles le valent. D'où bien leur prend. Je les quitterais soudain, à peu de coût qu'il y eût. Et ne les achète ni les vends que ce qu'elles pèsent. Je parle au papier comme je parle au premier que je rencontre. Qu'il soit vrai, voici de quoi.

À qui ne doit être la perfidie détestable, puisque Tibère la refusa à si grand intérêt [*dommage*]. On lui manda d'Allemagne que, s'il le trouvait bon, on le déferait d'Arminius par poison (c'était le plus puissant ennemi que les Romains eussent, qui les avait si vilainement traités sous Varus, et qui seul empêchait l'accroissement de sa domination en ces contrées-là). Il fit réponse que le peuple romain avait accoutumé de se venger de ses ennemis par voie ouverte, les armes en main, non par fraude et en cachette. Il quitta l'utile pour l'honnête. C'était, me direz-vous, un affronteur [*fourbe*] ! Je le crois ; ce n'est pas grand miracle à gens de sa profession. Mais la confession [*reconnaissance*] de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celui qui la hait. D'autant que la vérité la lui arrache par force, et que, s'il ne la veut recevoir en soi, au moins il s'en couvre pour s'en parer.

Notre bâtiment, et public et privé, est plein d'imperfection. Mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité même ; rien ne s'est ingéré en cet univers qui n'y tienne place opportune. Notre être est cimenté de qualités maladives ; l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le désespoir logent en nous d'une si naturelle possession que l'image s'en reconnaît aussi aux bêtes ; voire et la cruauté, vice si dénaturé ; car, au milieu de la compassion, nous sentons au-dedans je ne sais quelle aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui ; et les enfants le sentent ;

Il est doux, quand sur la mer immense
Les vents en rafale soulèvent la calme surface des flots,
De contempler, de la terre, le rude effort des autres dans l'épreuve.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1)

Desquelles qualités, qui ôterait les semences en l'homme détruirait les fondamentales conditions de notre vie. De même, en toute police, il y a des offices nécessaires non seulement abjects, mais encore vicieux ; les vices y trouvent leur rang et s'emploient à la couture de notre liaison, comme les venins [*poisons*] à la conservation de notre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoin et que la nécessité commune efface leur vraie qualité, il faut laisser jouer cette partie aux citoyens plus vigoureux et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience comme ces autres anciens sacrifièrent leur vie pour le

salut de leur pays ; nous autres, plus faibles, prenons des rôles et plus aisés et moins hasardeux. Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre ; résignons cette commission à gens plus obéissants et plus souples.

Certes, j'ai eu souvent dépit de voir des juges attirer par fraude et fausses espérances de faveur ou pardon le criminel à découvrir son fait, et y employer la piperie et l'impudence. Il servirait bien à la justice, et à Platon même, qui favorise cet usage, de me fournir d'autres moyens plus selon moi. C'est une justice malicieuse, et ne l'estime pas moins blessée par soi-même que par autrui. Je répondis, n'y a pas longtemps, qu'à peine [*avec peine*] trahirais-je le prince pour un particulier, qui [*moi qui*] serais très marri de trahir quelque particulier pour le prince, et ne hais pas seulement à piper, mais je hais aussi qu'on se pipe en moi [*à mon égard*]. Je n'y veux pas seulement fournir de matière et d'occasion.

En ce peu que j'ai eu à négocier entre nos princes[1], en ces divisions et subdivisions qui nous déchirent aujourd'hui, j'ai curieusement [*soigneusement*] évité qu'ils se méprissent en moi et s'enferrassent en mon masque. Les gens du métier se tiennent les plus couverts, et se présentent et contrefont les plus moyens et les plus voisins qu'ils peuvent. Moi, je m'offre par mes opinions les plus vives et par la forme plus mienne. Tendre négociateur et novice, qui aime mieux faillir à l'affaire qu'à moi ! Ç'a été pourtant jusqu'à cette heure avec tel heur (car certes la fortune y a principale part) que peu ont passé de main à autre avec moins de soupçon, plus de faveur et de privauté. J'ai une façon ouverte, aisée à s'insinuer et à se donner crédit aux premières accointances. La naïveté et la vérité pure, en quelque siècle que ce soit, trouvent encore leur opportunité et leur mise. Et puis, de ceux-là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besognent sans aucun leur intérêt, et qui peuvent véritablement employer la réponse d'Hypéride aux Athéniens se plaignant de l'âpreté de son parler : « Messieurs, ne considérez pas si je suis libre, mais si je le suis sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires. » Ma liberté m'a aussi aisément déchargé du soupçon de feintise par sa vigueur, n'épargnant rien à dire pour pesant et cuisant qu'il fût – je n'eusse pu dire pis, absent –, et qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Je ne prétends autre fruit, en agissant, que d'agir, et n'y attache longues suites et propositions ; chaque action fait particulièrement son jeu : porte s'il peut !

Au demeurant, je ne suis pressé de passion ou haineuse ou amoureuse envers les grands, ni n'ai ma volonté garrottée d'offense ou obligation particulière. Je regarde nos rois d'une affection simplement légitime et civile, ni émue, ni démue [*ni emportée ni détournée*] par intérêt privé. De quoi je me sais bon gré. La cause générale et juste ne m'attache non plus que modérément et sans fièvre. Je ne suis pas sujet à ces hypothèques et engagements pénétrants et intimes ; la colère et la haine sont au-delà du devoir de la justice, et sont passions servant seulement à ceux qui ne tiennent pas assez à leur devoir par la raison simple ; toutes intentions légitimes et équitables sont d'elles-mêmes égales et tempérées, sinon elles s'altèrent en séditieuses et illégitimes. C'est ce qui me fait marcher partout la tête haute, le visage et le cœur ouverts.

À la vérité, et ne crains point de l'avouer, je porterais facilement au besoin

1. Après la rupture de la paix de Fleix (1584), Montaigne avait joué un rôle de négociateur entre Henri de Navarre et le maréchal de Matignon, lieutenant général d'Henri III en Guyenne.

une chandelle à saint Michel, l'autre à son serpent, suivant le dessein de la vieille. Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement si je puis. Que Montaigne [*la terre de Montaigne*] s'engouffre avec la ruine publique si besoin est, mais, s'il n'est pas besoin, je saurai bon gré à la fortune qu'il se sauve ; et autant que mon devoir me donne de corde, je l'emploie à sa conservation. Fut-ce pas Atticus, lequel se tenant au juste parti – et au parti qui perdit –, se sauva par sa modération en cet universel naufrage du monde, parmi tant de mutations et diversités ?

Aux hommes comme lui, privés, il est plus aisé ; et en telle sorte de besogne, je trouve qu'on peut justement n'être pas ambitieux à s'ingérer et convier soi-même. De se tenir chancelant et métis [*mitigé*], de tenir son affection immobile et sans inclination aux troubles de son pays et en une division publique, je ne le trouve ni beau ni honnête.

Ce n'est pas prendre un chemin moyen, c'est n'en prendre aucun ; c'est attendre l'événement pour passer du côté de la fortune (Tite-Live, XXXII, 21).

Cela peut être permis envers les affaires des voisins ; et Gélon, tyran de Syracuse, suspendit ainsi son inclination en la guerre des barbares contre les Grecs, tenant une ambassade à Delphes, avec des présents, pour être en échauguette à voir de quel côté tomberait la fortune, et prendre l'occasion à point pour le concilier au victorieux. Ce serait une espèce de trahison de le faire aux propres et domestiques affaires, auxquelles nécessairement il faut prendre parti par application de dessein. Mais de ne s'embesogner point, à homme qui n'a ni charge ni commandement exprès qui le presse, je le trouve plus excusable (et si [*pourtant*] ne pratique pour moi cette excuse) qu'aux guerres étrangères, desquelles pourtant, selon nos lois, ne s'empêche qui ne veut. Toutefois ceux encore qui s'y engagent tout à fait le peuvent avec tel ordre et attrempance [*tempérance*] que l'orage devra couler par-dessus leur tête sans offense. N'avions-nous pas raison de l'espérer ainsi du feu évêque d'Orléans, sieur de Morvilliers ? Et j'en connais, entre ceux qui y œuvrent valeureusement à cette heure, de mœurs ou si égales ou si douces qu'ils seront pour demeurer debout quelque injurieuse mutation et chute que le ciel nous apprête. Je tiens que c'est aux rois proprement de s'animer contre les rois, et me moque de ces esprits qui de gaieté de cœur se présentent à querelles si disproportionnées ; car on ne prend pas querelle particulière avec un prince pour marcher contre lui ouvertement et courageusement pour son honneur et selon son devoir ; s'il n'aime un tel personnage, il fait mieux, il l'estime. Et notamment la cause des lois et défense de l'ancien état a toujours cela que ceux mêmes qui, pour leur dessein particulier, le troublent en excusent les défenseurs s'ils ne les honorent.

Mais il ne faut pas appeler devoir (comme nous faisons tous les jours) une aigreur et âpreté intestines qui naissent de l'intérêt et passion privés ; ni courage une conduite traîtresse et malicieuse. Ils nomment zèle leur propension vers la malignité et violence. Ce n'est pas la cause qui les échauffe, c'est leur intérêt ; ils attisent la guerre non parce qu'elle est juste, mais parce que c'est guerre.

Rien n'empêche qu'on ne se puisse comporter commodément entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement ; conduisez-vous-y d'une sinon partout égale affection (car elle peut souffrir différentes mesures), mais au moins tempérée, et qui ne vous engage tant à l'un qu'il puisse tout requérir de vous ; et vous contentez aussi d'une moyenne mesure de leur grâce et de couler en eau trouble sans y vouloir pêcher.

L'autre manière de s'offrir de toute sa force à ceux-là et à ceux-ci tient encore

moins de la prudence que de la conscience. Celui envers qui vous en trahissez un, duquel vous êtes pareillement bienvenu, sait-il pas que de soi vous en faites autant à son tour ? Il vous tient pour un méchant homme ; cependant il vous entend, et tire de vous, et fait ses affaires de votre déloyauté ; car les hommes doubles sont utiles en ce qu'ils apportent, mais il se faut garder qu'ils n'emportent que le moins qu'on peut.

Je ne dis rien à l'un que je ne puisse dire à l'autre à son heure, l'accent seulement un peu changé, et ne rapporte que les choses ou indifférentes, ou connues, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle je me permette de leur mentir. Ce qui a été fié à mon silence, je le cèle religieusement, mais je prends à celer le moins que je puis ; c'est une importune garde du secret des princes à qui n'en a que faire. Je présente volontiers ce marché qu'ils me fient peu, mais qu'ils se fient hardiment de ce que je leur apporte. J'en ai toujours plus su que je n'ai voulu.

Un parler ouvert ouvre un autre parler et le tire hors, comme fait le vin et l'amour.

Philippide répondit sagement au roi Lysimaque, qui lui disait : « Que veux-tu que je te communique de mes biens ? – Ce que tu voudras, pourvu que ce ne soit de tes secrets. » Je vois que chacun se mutine si on lui cache le fond des affaires auxquelles on l'emploie et si on lui en a dérobé quelque arrière-sens. Pour moi, je suis content qu'on ne m'en dise non plus qu'on veut que j'en mette en besogne, et ne désire pas que ma science outrepasse et contraigne ma parole. Si je dois servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins sauve ma conscience. Je ne veux être tenu serviteur ni si affectionné, ni si loyal, qu'on me trouve bon à trahir personne. Qui est infidèle à soi-même l'est excusablement à son maître.

Mais ce sont princes [*Henri III et Henri de Navarre*] qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et méprisent les services limités et conditionnés. Il n'y a remède ; je leur dis franchement mes bornes ; car esclave, je ne le dois être que de la raison, encore ne puis-je bien en venir à bout. Et eux aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle sujétion à leur service et telle obligation que de celui qu'ils ont fait et acheté, ou duquel la fortune tient particulièrement et expressément à la leur. Les lois m'ont ôté de grande peine ; elles m'ont choisi parti et donné un maître ; toute autre supériorité et obligation doit être relative à celle-là et retranchée. Si [*pourtant*] n'est pas à dire, quand mon affection me porterait autrement, qu'incontinent j'y portasse la main. La volonté et les désirs se font loi eux-mêmes ; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publique.

Tout ce mien procéder est un peu bien dissonant à nos formes ; ce ne serait pas pour produire grands effets, ni pour y durer ; l'innocence même ne saurait ni négocier entre nous sans dissimulation, ni marchander sans menterie. Aussi ne sont aucunement de mon gibier les occupations publiques ; ce que ma profession en requiert, je l'y fournis, en la forme que je puis la plus privée. Enfant, on m'y plongea jusqu'aux oreilles, et il succédait [*cela réussissait*] ; si [*pourtant*] m'en dépris-je de belle heure. J'ai souvent depuis évité de m'en mêler, rarement accepté, jamais requis ; tenant le dos tourné à l'ambition ; mais sinon comme les tireurs d'aviron qui s'avancent ainsi à reculons, tellement toutefois que, de ne m'y être point embarqué, j'en suis moins obligé à ma résolution qu'à ma bonne fortune ; car il y a des voies moins ennemies de mon goût et plus conformes à ma portée, par lesquelles si elle m'eût appelé autrefois au service public et à mon

avancement vers le crédit du monde, je sais que j'eusse passé par-dessus la raison de mes discours pour la suivre.

Ceux qui disent communément contre ma profession [*ce que je professe*] que ce que j'appelle franchise, simplesse et naïveté en mes mœurs, c'est art et finesse – et plutôt prudence que bonté, industrie que nature, bon sens que bonheur –, me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ôtent. Mais certes ils font ma finesse trop fine ; et qui m'aura suivi et épié de près, je lui donnerai gagné s'il ne confesse qu'il n'y a point de règle en leur école qui sût rapporter ce naturel mouvement et maintenir une apparence de liberté et de licence si pareille er inflexible parmi des routes si tordues et diverses, et que toute leur attention et engin [*adresse*] ne les y sauraient conduire. La voie de la vérité est une et simple, celle du profit particulier et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, inégale et fortuite. J'ai vu souvent en usage ces libertés contrefaites et artificielles, mais le plus souvent sans succès. Elles sentent volontiers à l'âne d'Ésope, lequel, par émulation du chien, vint à se jeter tout gaiement à deux pieds sur les épaules de son maître ; mais autant que le chien recevait de caresses de pareille fête, le pauvre âne en reçut deux fois autant de bastonnades. *Ce qui nous sied le mieux, c'est ce qui est le plus conforme à notre nature* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 31). Je ne veux pas priver la tromperie de son rang, ce serait mal entendre le monde ; je sais qu'elle a servi souvent profitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plupart des vacations [*professions*] des hommes. Il y a des vices légitimes, comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illégitimes.

La justice en soi, naturelle et universelle, est autrement réglée, et plus noblement, que n'est cette autre justice spéciale, nationale, contrainte au besoin de nos polices : *D'un droit véritable, d'une justice parfaite, nous ne possédons aucune représentation exacte et solide ; nous n'usons que de leur image et de leur ombre* (Cicéron, *Les Devoirs*, III, 17) ; si [*si bien*] que le sage Dandamys, entendant réciter les vies de Socrate, Pythagore, Diogène, les jugea grands personnages en toute autre chose, mais trop asservis à la révérence des lois, pour lesquelles autoriser et seconder la vraie vertu a beaucoup à se démettre de sa vigueur originelle ; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu, mais encore à leur suasion [*sollicitation*] : *Certains crimes se commettent en vertu de sénatusconsultes et de plébiscites* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCV). Je suis le langage commun, qui fait différence entre les choses utiles et les honnêtes ; si [*si bien*] que certaines actions naturelles, non seulement utiles mais nécessaires, il les nomme déshonnêtes et sales.

Mais continuons notre exemple de la trahison. Deux prétendants au royaume de Thrace étaient tombés en débat de leurs droits. L'empereur [*Tibère*] les empêcha de venir aux armes ; mais l'un d'eux, sous couleur de conduire un accord amiable par leur entrevue, ayant assigné son compagnon pour le festoyer en sa maison, le fit emprisonner et tuer. La justice requérait que les Romains eussent raison de ce forfait ; la difficulté en empêchait les voies ordinaires. Ce qu'ils ne purent légitimement sans guerre et sans hasard [*risque*], ils entreprirent de le faire par trahison. Ce qu'ils ne purent honnêtement, ils le firent utilement. À quoi se trouva propre un Pomponius Flaccus ; celui-ci, sous feintes paroles et assurances, ayant attiré cet homme dans ses rets, au lieu de l'honneur et faveur qu'il lui promettait, l'envoya pieds et poings liés à Rome. Un traître y trahit l'autre, contre l'usage commun, car ils sont pleins de défiance, et est malaisé de les surprendre par leur art ; témoin la pesante expérience que nous venons d'en sentir.

Sera Pomponius Flaccus qui voudra, et en est assez qui le voudront ; quant à moi, et ma parole et ma foi sont, comme le demeurant, pièces de ce commun corps ; leur meilleur effet, c'est le service public ; je tiens cela pour présupposé. Mais comme, si on me commandait que je prisse la charge du palais et des plaids, je répondrais : « Je n'y entends rien » ; ou la charge de conducteur de pionniers, je dirais : « Je suis appelé à un rôle plus digne » ; de même qui me voudrait employer à mentir, à trahir et à me parjurer pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner, je dirais : « Si j'ai volé ou dérobé quelqu'un, envoyez-moi plutôt en galère. »

Car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que firent les Lacédémoniens, ayant été défaits par Antipater, sur le point de leurs accords : « Vous nous pouvez commander des charges pesantes et dommageables autant qu'il vous plaira ; mais de honteuses et déshonnêtes, vous perdrez votre temps de nous en commander. » Chacun doit avoir juré à soi-même ce que les rois d'Égypte faisaient solennellement jurer à leurs juges : qu'ils ne se dévoieraient de leur conscience pour quelque commandement qu'eux-mêmes leur en fissent. À telles commissions, il y a note évidente d'ignominie et de condamnation ; et qui vous la donne vous accuse et vous la donne, si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publiques s'amendent de votre exploit, autant s'en empirent les vôtres ; vous y faites d'autant pis que mieux vous y faites. Et ne sera pas nouveau, ni à l'aventure sans quelque air de justice, que celui même vous en châtie qui vous aura mis en besogne. La perfidie peut être en quelque cas excusable ; alors seulement elle l'est qu'elle s'emploie à punir et trahir la perfidie.

Il se trouve assez de trahisons non seulement refusées, mais punies par ceux en faveur desquels elles avaient été entreprises. Qui ne sait la sentence de Fabricius à l'encontre du médecin de Pyrrhus[1] ? Mais ceci encore se trouve que tel l'a commandée qui l'a vengée rigoureusement sur celui qu'il y avait employé, refusant un crédit et pouvoir si effréné, et désavouant un servage et une obéissance si abandonnée et si lâche.

Jaropelc, duc de Russie, pratiqua un gentilhomme de Hongrie pour trahir le roi de Pologne Boleslas en le faisant mourir, ou donnant aux Russes moyen de lui faire quelque notable dommage. Celui-ci s'y porta en galant homme, s'adonna plus qu'avant au service de ce roi, obtint d'être de son conseil et de ses plus féaux. Avec ces avantages et choisissant à point l'opportunité de l'absence de son maître, il trahit aux Russes Vislicie, grande et riche cité, qui fut entièrement saccagée et arse [*brûlée*] par eux, avec occision totale non seulement des habitants de celle-ci de tout sexe et âge, mais de grand nombre de noblesse de là autour qu'il y avait assemblée à ces fins. Jaropelc, assouvi de sa vengeance et de son courroux, qui pourtant n'était pas sans titre (car Boleslas l'avait fort offensé et en pareille conduite), et saoul du fruit de cette trahison, venant à en considérer la laideur nue et seule, et la regarder d'une vue saine et non plus troublée par sa passion, la prit à un tel remords et contrecoeur qu'il en fit crever les yeux et couper la langue et les parties honteuses à son exécuteur.

Antigonos persuada les soldats argyraspides de lui trahir Eumène, leur capitaine général, son adversaire ; mais l'eut-il [*dès qu'il l'eut*] fait tuer, après qu'ils

1. Le médecin de Pyrrhus ayant proposé au consul romain Fabricius d'empoisonner son maître, Fabricius l'avait dénoncé et renvoyé à Pyrrhus.

le lui eurent livré, il désira être lui-même commissaire de la justice divine pour le châtiment d'un forfait si détestable, et les consigna entre les mains du gouverneur de la province, lui donnant très exprès commandement de les perdre et mettre à malefin, en quelque manière que ce fût. Tellement que, de ce grand nombre qu'ils étaient, aucun ne vit jamais plus l'air de Macédoine. Mieux il en avait été servi, d'autant le jugea-t-il avoir été plus méchamment et punissablement.

L'esclave qui trahit la cachette de P. Sulpicius, son maître, fut mis en liberté, suivant la promesse de la proscription de Sylla ; mais suivant la promesse de la raison publique, tout libre, il fut précipité du roc Tarpéien. Ils les font pendre avec la bourse de leur paiement au col. Ayant satisfait à leur seconde foi et spéciale, ils satisfont à la générale et première.

Mahomet second, se voulant défaire de son frère, pour la jalousie de la domination, suivant le style de leur race, y employa l'un de ses officiers, qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau prise trop à coup. Cela fait, il livra pour l'expiation de ce meurtre le meurtrier entre les mains de la mère du trépassé (car ils n'étaient frères que de père) ; elle, en sa présence, ouvrit à ce meurtrier l'estomac et, tout chaudement, de ses mains fouillant et arrachant son cœur, le jeta à manger aux chiens.

Et notre roi Clovis fit pendre les trois serviteurs de Cannacre après qu'ils lui eurent trahi leur maître, à quoi il les avait pratiqués [*conduits*].

Et à ceux mêmes qui ne valent rien, il est si doux, ayant tiré l'usage d'une action vicieuse, y pouvoir désormais coudre en toute sûreté quelque trait de bonté et de justice, comme par compensation et correction consciencieuse. Joint qu'ils regardent les ministres de tels horribles maléfices comme gens qui les leur reprochent. Et cherchent par leur mort d'étouffer la connaissance et témoignage de telles menées.

Or, si par fortune on vous en récompense pour ne frustrer la nécessité publique de cet extrême et désespéré remède, celui qui le fait ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est lui-même, pour un homme maudit et exécrable ; et vous tient plus traître que ne fait celui contre qui vous l'êtes ; car il touche la malignité de votre courage par vos mains, sans désaveu, sans objet. Mais il vous y emploie, tout ainsi qu'on fait les hommes perdus, aux exécutions de la haute justice, charge autant utile comme elle est peu honnête. Outre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à Séjan, ne pouvant être punie à mort en certaine forme de jugement, à Rome, d'autant qu'elle était vierge, fut, pour donner passage aux lois, forcée par le bourreau avant qu'il l'étranglât ; non sa main seulement, mais son âme est esclave à la commodité publique.

Quand le premier Amourat, pour aigrir la punition contre ses sujets, qui avaient donné support à la parricide rébellion de son fils contre lui, ordonna que leurs plus proches parents prêteraient la main à cette exécution, je trouve très honnête à certains d'avoir choisi plutôt être iniquement tenus coupables du parricide d'un autre, que de servir la justice de leur propre parricide. Et où, en quelques bicoques forcées de mon temps, j'ai vu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, je les ai tenus de pire condition que les pendus. On dit que Vitold, prince des Lithuaniens, fit autrefois cette loi que les criminels condamnés eussent à exécuter eux-mêmes de leurs mains la sentence capitale contre eux donnée, trouvant étrange qu'un troisième, innocent de la faute, fût employé et chargé d'un homicide.

Le prince, quand une urgente circonstance et quelque impétueux et inopiné accident du besoin de son État lui font gauchir sa parole et sa foi, ou autrement le jettent hors de son devoir ordinaire, doit attribuer cette nécessité à un coup de la verge divine ; vice n'est-ce pas, car il a quitté sa raison à une plus universelle et puissante raison ; mais, certes, c'est malheur. De manière qu'à quelqu'un qui me demandait : « Quel remède ? – Nul remède, fis-je ; s'il fut véritablement géhenné entre ces deux extrêmes – *mais qu'il se garde de chercher prétexte à son parjure* (Cicéron, *Les Devoirs*, III, 29) –, il le fallait faire ; mais s'il le fit sans regret, s'il ne lui greva [*pesa*] de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes. »

Quand il s'en trouverait quelqu'un de si tendre conscience à qui nulle guérison ne semblât digne d'un si pesant remède, je ne l'en estimerais pas moins. Il ne se saurait perdre plus excusablement et décemment. Nous ne pouvons pas tout. Ainsi comme ainsi nous faut-il souvent, comme à la dernière ancre, remettre la protection de notre vaisseau à la pure conduite du ciel. À quelle plus juste nécessité se réserve-t-il ? Que lui est-il moins possible à faire que ce qu'il ne peut faire qu'aux dépens de sa foi et de son honneur, choses qui à l'aventure lui doivent être plus chères que son propre salut, oui, et que le salut de son peuple ? Quand, les bras croisés, il appellera Dieu simplement à son aide, n'aura-t-il pas à espérer que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et juste ?

Ce sont dangereux exemples, rares et maladives exceptions à nos règles naturelles. Il y faut céder, mais avec grande modération et circonspection ; aucune utilité privée n'est digne pour laquelle nous fassions cet effort à notre conscience ; la publique, bien, lorsqu'elle est et très apparente et très importante.

Timoléon se garantit à propos de l'étrangeté de son exploit par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'était d'une main fraternelle qu'il avait tué le tyran ; et cela pinça justement sa conscience qu'il eût été nécessité d'acheter l'utilité publique à tel prix de l'honnêteté de ses mœurs. Le sénat même, délivré de servitude par son moyen, n'osa rondement décider d'un si haut fait et déchiré en deux si pesants et contraires visages. Mais les Syracusains ayant tout à point, à l'heure même, envoyé requérir les Corinthiens de leur protection et d'un chef digne de rétablir leur ville en sa première dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'oppressaient, il y députa Timoléon avec cette nouvelle défaite et déclaration que, selon ce qu'il se porterait bien ou mal en sa charge, leur arrêt prendrait parti à la faveur du libérateur de son pays ou à la défaveur du meurtrier de son frère. Cette fantastique conclusion a pourtant quelque excuse sur le danger de l'exemple et importance d'un fait si divers. Et firent bien d'en décharger leur jugement ou de l'appuyer ailleurs et en des considérations tierces. Or les déportements [*conduite*] de Timoléon en ce voyage rendirent bientôt sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement en toutes façons ; et le bonheur qui l'accompagna aux âpretés qu'il eut à vaincre en cette noble besogne sembla lui être envoyé par les dieux conspirants et favorables à sa justification.

La fin de celui-ci est excusable, si aucune le pouvait être. Mais l'utilité de l'augmentation du revenu public, qui servit de prétexte au sénat romain à cette orde [*ignoble*] conclusion que je m'en vais réciter, n'est pas assez forte pour mettre à garant une telle injustice. Certaines cités s'étaient rachetées à prix d'argent et remises en liberté, avec l'ordonnance et permission du sénat, des mains de L. Sylla. La chose étant tombée en nouveau jugement, le sénat les condamne à être tail-

lables comme auparavant, et que l'argent qu'elles avaient employé pour se racheter demeurerait perdu pour elles. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples, que nous punissons les privés [*particuliers*] de ce qu'ils nous ont cru quand nous étions autres ; et un même magistrat fait porter la peine de son changement à qui n'en peut mais ; le maître fouette son disciple de sa docilité ; et le guide son aveugle. Horrible image de justice ! Il y a des règles en la philosophie et fausses et molles. L'exemple qu'on nous propose pour faire prévaloir l'utilité privée à la foi donnée ne reçoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y mêlent. Des voleurs vous ont pris ; ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du paiement de certaine somme ; on a tort de dire qu'un homme de bien sera quitte de sa foi sans payer étant hors de leurs mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte ; et quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encore suis-je tenu de faire la maille bonne de [*tenir scrupuleusement*] ma parole. Pour moi, quand parfois elle a inconsidérément devancé ma pensée, j'ai fait conscience de la désavouer pour autant. Autrement, de degré en degré, nous viendrons à renverser tout le droit qu'un tiers prend de nos promesses et serments. *Comme si l'on pouvait faire violence à un homme courageux* (Cicéron, *Les Devoirs*, III, 30). En ceci seulement a loi l'intérêt privé de nous excuser de faillir à notre promesse, si nous avons promis chose méchante et inique de soi ; car le droit de la vertu doit prévaloir le droit de notre obligation.

J'ai autrefois logé Épaminondas au premier rang des hommes excellents, et ne m'en dédis pas. Jusqu'où montait-il la considération de son particulier devoir, qui ne tua jamais homme qu'il eût vaincu ; qui, pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son pays, faisait conscience de tuer un tyran ou ses complices sans les formes de la justice ; et qui jugeait méchant homme, quelque bon citoyen qu'il fût, celui qui, entre les ennemis et en la bataille, n'épargnait son ami et son hôte ! Voilà une âme de riche composition. Il mariait aux plus rudes et violentes actions humaines la bonté et l'humanité, voire la plus délicate qui se trouve en l'école de la philosophie. Ce courage si gros, enflé et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, était-ce nature ou art qui l'eût attendri jusqu'au point d'une si extrême douceur et débonnaireté de complexion ? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout autre que contre lui seul, et gauchit [*se détourne*], au milieu d'une telle mêlée, à la rencontre de son hôte et de son ami. Vraiment celui-là proprement commandait bien à la guerre, qui lui faisait souffrir le mors de la bénignité sur le point de sa plus forte chaleur, ainsi enflammée qu'elle était et écumeuse de fureur et de meurtre. C'est miracle de pouvoir mêler à telles actions quelque image de justice ; mais il n'appartient qu'à la raideur [*fermeté*] d'Épaminondas d'y pouvoir mêler la douceur et la facilité des mœurs les plus molles et la pure innocence. Et où l'un [*Pompée*] dit aux Mammertins que les statuts n'avaient point de mise envers les hommes armés ; l'autre [*César*], au tribun du peuple, que le temps de la justice et de la guerre étaient deux ; le troisième [*Marius*], que le bruit des armes l'empêchait d'entendre la voix des lois, celui-ci n'était pas seulement empêché d'entendre celles de la civilité et pure courtoisie. Avait-il pas emprunté de ses ennemis l'usage de sacrifier aux muses, allant à la guerre, pour détremper par leur douceur et gaieté cette furie et âpreté martiale ?

Ne craignons point, après un si grand précepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemis mêmes, que l'intérêt commun ne doit pas tout

requérir de tous contre l'intérêt privé – *le souvenir du droit privé demeurant même au milieu des discordes publiques* (Tite-Live, XXV, 18) ;

> *aucune puissance n'a le pouvoir*
> *De permettre la violation des droits de l'amitié ;*
> (Ovide, *Pontiques*, I, 7, 37)

et que toutes choses ne sont pas loisibles à un homme de bien pour le service de son roi, ni de la cause générale et des lois. *Car la patrie ne l'emporte pas sur tous les devoirs ; il lui importe que les citoyens soient dévoués à leurs parents* (Cicéron, *Les Devoirs*, III, 23). C'est une instruction propre au temps ; nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer ; c'est assez que nos épaules le soient ; c'est assez de tremper nos plumes en encre sans les tremper en sang. Si c'est grandeur de courage et l'effet d'une vertu rare et singulière de mépriser l'amitié, les obligations privées, sa parole et la parenté pour le bien commun et obéissance du magistrat, c'est assez vraiment, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peut loger en la grandeur du courage d'Épaminondas.

J'abomine les enhortements [*exhortations*] enragés de cette autre âme déréglée [*César*],

> *tant que les épées brillent, que rien n'émeuve votre piété filiale,*
> *Pas même la vue de vos pères dans les rangs ennemis ;*
> *Pourfendez de vos glaives ces visages vénérables.*
> (Lucain, *La Pharsale*, VII, 320)

Ôtons aux méchants naturels, et sanguinaires et traîtres, ce prétexte de raison ; laissons là cette justice énorme et hors de soi, et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peuvent le temps et l'exemple ! En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompée, ayant tué sans y penser son frère qui était au parti contraire, se tua sur-le-champ soi-même de honte et de regret ; et, quelques années après, en une autre guerre civile de ce même peuple, un soldat, pour avoir tué son frère, demanda récompense à ses capitaines.

On argumente mal l'honnêteté et la beauté d'une action par son utilité, et conclut-on mal d'estimer que chacun y soit obligé et qu'elle soit honnête à chacun si elle est utile :

> *Tout ne convient pas également à tous.*
> (Properce, III, IX, 7)

Choisissons la plus nécessaire et plus utile de l'humaine société : ce sera le mariage ; si est-ce [*toujours est-il*] que le conseil des saints trouve le contraire parti plus honnête et en exclut la plus vénérable vacation des hommes, comme nous assignons au haras les bêtes qui sont de moindre estime.

CHAPITRE 2

Du repentir

Les autres forment l'homme ; je le récite, et en représente un particulier bien mal formé, et lequel, si j'avais à façonner de nouveau, je ferais vraiment bien autre qu'il n'est. Désormais c'est fait. Or les traits de ma peinture ne fourvoient point, quoiqu'ils se changent et diversifient. Le monde n'est qu'une branloire pérenne. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et du branle public et du leur. La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis assurer mon objet. Il va trouble et chancelant, d'une ivresse naturelle. Je le prends en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à lui. Je ne peins pas l'être. Je peins le passage : non un passage d'âge en autre, ou, comme dit le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Je pourrai tantôt changer non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contrôle de divers et muables accidents et d'imaginations irrésolues et, quand il y échoit, contraires ; soit que je sois autre moi-même, soit que je saisisse les sujets par autres circonstances et considérations. Tant y a que je me contredis bien à l'aventure, mais la vérité, comme disait Démade, je ne la contredis point. Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essaierais pas, je me résoudrais ; elle est toujours en apprentissage et en épreuve.

Je propose une vie basse et sans lustre, c'est tout un. On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe ; chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.

Les auteurs se communiquent au peuple par quelque marque particulière et étrangère ; moi le premier, par mon être universel, comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poète, ou jurisconsulte. Si le monde se plaint de quoi je parle trop de moi, je me plains de quoi il ne pense seulement pas à soi.

Mais est-ce raison que, si particulier en usage, je prétende me rendre public en connaissance ? Est-il aussi raison que je produise au monde, où la façon et l'art ont tant de crédit et de commandement, des effets de nature crus et simples, et d'une nature encore bien faiblette ? Est-ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bâtir des livres sans science et sans art ? Les fantaisies de la musique sont conduites par art, les miennes par sort. Au moins j'ai ceci selon la discipline : que jamais homme ne traita sujet qu'il entendît ni connût mieux que je fais celui que j'ai entrepris, et qu'en celui-là je suis le plus savant homme qui vive ; secondement : que jamais aucun ne pénétra en sa matière plus avant, ni en éplucha plus particulièrement les membres et suites, et n'arriva plus exactement et pleinement à la fin qu'il s'était proposée à sa besogne. Pour la parfaire, je n'ai besoin d'y apporter que la fidélité ; celle-là y est, la plus sincère et pure qui se trouve. Je dis vrai non pas tout mon saoul, mais autant que je l'ose dire, et l'ose un peu plus en vieillissant, car il semble que la coutume concède à cet âge plus de liberté de bavasser et d'indiscrétion à parler de soi. Il ne peut advenir ici ce que je vois advenir souvent, que l'artisan et sa besogne se contrarient : un homme de si honnête conversation a-t-il fait un si sot écrit ? Ou : des

écrits si savants sont-ils partis d'un homme de si faible conversation, qui a un entretien commun et ses écrits rares, c'est-à-dire que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en lui ? Un personnage savant n'est pas savant partout ; mais le suffisant est partout suffisant, et à ignorer même.

Ici, nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et moi. Ailleurs, on peut recommander et accuser l'ouvrage à part de l'ouvrier ; ici, non : qui touche l'un touche l'autre. Celui qui en jugera sans le connaître se fera plus de tort qu'à moi ; celui qui l'aura connu m'a du tout satisfait. Heureux outre mon mérite si j'ai seulement cette part à l'approbation publique que je fasse sentir aux gens d'entendement que j'étais capable de faire mon profit de la science, si j'en eusse eu, et que je méritais que la mémoire me secourût mieux.

Excusons ici ce que je dis souvent : que je me repens rarement, et que ma conscience se contente de soi, non comme de la conscience d'un ange ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme, ajoutant toujours ce refrain, non un refrain de cérémonie mais de naïve et essentielle soumission : que je parle enquérant et ignorant, me rapportant de la résolution, purement et simplement, aux croyances communes et légitimes. Je n'enseigne point, je raconte.

Il n'est vice véritablement vice qui n'offense, et qu'un jugement entier n'accuse ; car il a de la laideur et incommodité si apparente qu'à l'aventure ceux-là ont raison qui disent qu'il est principalement produit par bêtise et ignorance. Tant est-il malaisé d'imaginer qu'on le connaisse sans le haïr. La malice hume la plupart de son propre venin et s'en empoisonne. Le vice laisse, comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. Car la raison efface les autres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus griève [*lourde*], d'autant qu'elle naît au-dedans – comme le froid et le chaud des fièvres sont plus poignants que ceux qui viennent du dehors. Je tiens pour vices (mais chacun selon sa mesure) non seulement ceux que la raison et la nature condamnent, mais ceux aussi que l'opinion des hommes a forgés, voire fausse et erronée, si les lois et l'usage l'autorisent.

Il n'est, pareillement, bonté qui ne réjouisse une nature bien née. Il y a certes je ne sais quelle congratulation de bien faire qui nous réjouit en nous-mêmes, et une fierté généreuse qui accompagne la bonne conscience. Une âme courageusement vicieuse se peut à l'aventure garnir de sécurité, mais de cette complaisance et satisfaction elle ne s'en peut fournir. Ce n'est pas un léger plaisir de se sentir préservé de la contagion d'un siècle si gâté, et de dire en soi : « Qui me verrait jusque dans l'âme encore ne me trouverait-il coupable ni de l'affliction et ruine de personne, ni de vengeance ou d'envie [*haine*], ni d'offense publique des lois, ni de nouvelleté [*révolution*] et de trouble, ni de faute à ma parole, et, quoi que la licence du temps permît et apprît à chacun, si [*pourtant*] n'ai-je mis la main ni sur les biens, ni en la bourse d'homme français, et n'ai vécu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix, ni ne me suis servi du travail de personne sans loyer. » Ces témoignages de la conscience plaisent, et nous est grand bénéfice que cette réjouissance naturelle, et le seul paiement qui jamais ne nous manque.

De fonder la récompense des actions vertueuses sur l'approbation d'autrui, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement. Signamment [*notamment*] en un siècle corrompu et ignorant comme celui-ci, la bonne estime du peuple est injurieuse. À qui vous fiez-vous de voir ce qui est louable ? Dieu me garde d'être homme de bien selon la description que je vois faire tous les jours par honneur à chacun de soi. *Ce qui était vices est devenu mœurs* (Sénèque, *Lettres à*

Lucilius, XXXIX). Tels de mes amis ont parfois entrepris de me chapitrer et mercurialiser [*réprimander*] à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons [*sollicités*] par moi, comme d'un office qui, à une âme bien faite, non en utilité seulement, mais en douceur aussi surpasse tous les offices de l'amitié. Je l'ai toujours accueilli des bras de la courtoisie et reconnaissance les plus ouverts. Mais à en parler maintenant en conscience, j'ai souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de fausse mesure que je n'eusse guère failli de faillir plutôt que de bien faire à leur mode. Nous autres principalement, qui vivons une vie privée qui n'est en montre qu'à nous, devons avoir établi un patron au-dedans, auquel toucher [*rapprocher*] nos actions, et, selon celui-ci, nous caresser tantôt, tantôt nous châtier. J'ai mes lois et ma cour pour juger de moi, et m'y adresse plus qu'ailleurs. Je restreins bien selon autrui mes actions, mais je ne les étends que selon moi. Il n'y a que vous qui sachiez si vous êtes lâche et cruel, ou loyal et dévotieux ; les autres ne vous voient point ; ils vous devinent par conjectures incertaines ; ils voient non tant votre nature que votre art. Par ainsi ne vous tenez pas à leur sentence ; tenez-vous à la vôtre. *Tu dois faire usage de ton propre jugement* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 23). – *Avoir conscience de la vertu et du vice est d'un grand poids, sans cela tout est par terre* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 35).

Mais ce qu'on dit – que la repentance suit de près le péché – ne semble pas regarder le péché qui est en son haut appareil, qui loge en nous comme en son propre domicile. On peut désavouer et dédire les vices qui nous surprennent et vers lesquels les passions nous emportent, mais ceux qui par longue habitude sont enracinés et ancrés en une volonté forte et vigoureuse ne sont sujets à contradiction. Le repentir n'est qu'une dédite [*désavœu*] de notre volonté et opposition de nos fantaisies, qui nous promène à tout sens. Il fait désavouer à celui-là sa vertu passée et sa continence :

Pourquoi mes sentiments d'aujourd'hui
Ne sont-ils pas ceux de ma jeunesse ?
Pourquoi, maintenant que j'ai la sagesse,
Ne retrouvé-je pas mes joues fraîches ?
(Horace, *Odes*, IV, 10, 7)

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre jusqu'en son privé. Chacun peut avoir part au batelage et représenter un honnête personnage en l'échafaud [*estrade*], mais au-dedans et en sa poitrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y être réglé, c'est le point. Le voisin degré, c'est de l'être en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'étude, point d'artifice. Et pourtant Bias, peignant un excellent état de famille : « De laquelle, dit-il, le maître soit tel au-dedans, par lui-même, comme il est au-dehors par la crainte de la loi et du dire des hommes. » Et fut une digne parole de Julius Drusus aux ouvriers qui lui offraient, pour trois mille écus, mettre sa maison en tel point que ses voisins n'y auraient plus la vue qu'ils y avaient : « Je vous en donnerai, dit-il, six mille, et faites que chacun y voie de toutes parts. » On remarque avec honneur l'usage d'Agésilas de prendre en voyageant son logis dans les églises, afin que le peuple et les dieux mêmes vissent dans ses actions privées. Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien vu seulement de remarquable. Peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques [*familiers*].

Nul a été prophète non seulement en sa maison, mais en son pays, dit l'expé-

rience des histoires. De même aux choses de néant. Et en ce bas exemple se voit l'image des grands. En mon climat [*région*] de Gascogne, on tient pour drôlerie de me voir imprimé. D'autant que la connaissance qu'on prend de moi s'éloigne de mon gîte, j'en vaux d'autant mieux. J'achète les imprimeurs en Guyenne, ailleurs ils m'achètent. Sur cet accident se fondent ceux qui se cachent vivants et présents, pour se mettre en crédit trépassés et absents. J'aime mieux en avoir moins. Et ne me jette au monde que pour la part que j'en tire. Au partir de là, je l'en quitte.

Le peuple reconvoie [*reconduit*] celui-là, d'un acte public, avec étonnement, jusqu'à sa porte ; il laisse avec sa robe ce rôle ; il en retombe d'autant plus bas qu'il s'était plus haut monté ; au-dedans, chez lui, tout est tumultuaire et vil. Quand le règlement s'y trouverait, il faut un jugement vif et bien trié pour l'apercevoir en ces actions basses et privées. Joint que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gagner une brèche, conduire une ambassade, régir un peuple, ce sont actions éclatantes. Tancer, rire, vendre, payer, aimer, haïr et converser avec les siens et avec soi-même, doucement et justement, ne relâcher point, ne se démentir point, c'est chose plus rare, plus difficile et moins remarquable. Les vies retirées soutiennent par là, quoi qu'on dise, des devoirs autant ou plus âpres et tendus que ne font les autres vies. Et les privées, dit Aristote, servent la vertu plus difficilement et hautement que ne font ceux qui sont en magistrats. Nous nous préparons aux occasions éminentes plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce serait faire par conscience ce que nous faisons pour la gloire. Et la vertu d'Alexandre me semble représenter assez moins de vigueur en son théâtre que ne fait celle de Socrate en cette exercitation basse et obscure. Je conçois aisément Socrate en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrate, je ne puis. Qui demandera à celui-là ce qu'il sait faire, il répondra : « Subjuguer le monde. » Qui le demandera à celui-ci, il dira : « Mener l'humaine vie conformément à sa naturelle condition » – science bien plus générale, plus pesante et plus légitime.

Le prix de l'âme ne consiste pas à aller haut, mais ordonnément.

Sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la médiocrité. Ainsi que ceux qui nous jugent et touchent au-dedans ne font pas grande recette de la lueur de nos actions publiques et voient que ce ne sont que filets et pointes d'eau fine rejaillis d'un fond au demeurant limoneux et pesant, en pareil cas, ceux qui nous jugent par cette brave apparence concluent de même de notre constitution interne, et ne peuvent accoupler des facultés populaires et pareilles aux leurs à ces autres facultés qui les étonnent, si loin de leur visée. Ainsi donnons-nous aux démons des formes sauvages. Et qui non à Tamerlan des sourcils élevés, des naseaux ouverts, un visage affreux et une taille démesurée, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conçue par le bruit de son nom ? Qui m'eût fait voir Érasme autrefois, il eût été malaisé que je n'eusse pris pour adages et apophtegmes tout ce qu'il eût dit à son valet et à son hôtesse. Nous imaginons bien plus sortablement [*pertinemment*] un artisan sur sa garde-robe ou sur sa femme qu'un grand président, vénérable par son maintien et suffisance. Il nous semble que de ces hauts trônes ils ne s'abaissent pas jusqu'à vivre.

Comme les âmes vicieuses sont incitées souvent à bien faire par quelque impulsion étrangère, aussi sont les vertueuses à faire mal. Il les faut donc juger par leur état rassis, quand elles sont chez elles – si quelquefois elles y sont –, ou au moins quand elles sont plus voisines du repos et de leur naïve assiette. Les inclinations

naturelles s'aident et fortifient par institution, mais elles ne se changent guère, et surmontent. Mille natures, de mon temps, ont échappé vers la vertu ou vers le vice au travers d'une discipline contraire :

Apprivoisées dans leur cage, oublieuses des forêts, les bêtes sauvages
Ont perdu leur regard menaçant et appris à subir l'homme.
Mais qu'un peu de sang s'épanche en leur gueule et leur échauffe la gorge,
Et voilà que s'éveillent leur rage et leur férocité, que leur colère s'enflamme,
Et c'est à peine si elle épargne le gardien épouvanté.
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 237)

On n'extirpe pas ces qualités originelles, on les couvre, on les cache. Le langage latin m'est comme naturel, je l'entends mieux que le français, mais il y a quarante ans que je ne m'en suis du tout point servi à parler, ni à écrire ; si est-ce [*toujours est-il*] qu'à des extrêmes et soudaines émotions où je suis tombé deux ou trois fois en ma vie – et l'une, voyant mon père tout sain se renverser sur moi, pâmé –, j'ai toujours élancé du fond des entrailles les premières paroles latines ; nature se sourdant et s'exprimant à force, à l'encontre d'un long usage. Et cet exemple se dit d'assez d'autres.

Ceux qui ont essayé de raviser [*corriger*] les mœurs du monde de mon temps par nouvelles opinions réforment les vices de l'apparence ; ceux de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent ; et l'augmentation y est à craindre : on se séjourne volontiers de tout autre bien-faire sur ces réformations externes arbitraires, de moindre coût et de plus grand mérite ; et satisfait-on par là à bon marché les autres vices naturels consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte notre expérience : il n'est personne, s'il s'écoute, qui ne découvre en soi une forme sienne, une forme maîtresse, qui lutte contre l'institution et contre la tempête des passions qui lui sont contraires. De moi, je ne me sens guère agiter par secousse, je me trouve quasi toujours en ma place, comme font les corps lourds et pesants. Si je ne suis chez moi, j'en suis toujours bien près. Mes débauches ne m'emportent pas fort loin. Il n'y a rien d'extrême ni d'étrange ; et si [*aussi*] ai des ravisements sains et vigoureux.

La vraie condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est que leur retraite même est pleine de corruption et d'ordure ; l'idée de leur amendement chafourrée [*confuse*], leur pénitence malade et en coulpe [*faute*] autant à peu près que leur péché. Certains, ou pour être collés au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoutumance n'en trouvent plus la laideur. À d'autres (duquel régiment je suis) le vice pèse, mais ils le contrebalancent avec le plaisir ou autre occasion, et le souffrent et s'y prêtent à certain prix ; vicieusement pourtant et lâchement. Si [*pourtant*] se pourrait-il à l'aventure imaginer si éloignée disproportion de mesure où avec justice le plaisir excuserait le péché, comme nous disons de l'utilité ; non seulement s'il était accidentel et hors du péché, comme au larcin, mais en l'exercice même de celui-ci, comme en l'accointance des femmes, où l'incitation est violente et, dit-on, parfois invincible.

En la terre d'un mien parent, l'autre jour que j'étais en Armagnac, je vis un paysan que chacun surnomme le Larron. Il faisait ainsi le conte de sa vie : qu'étant né mendiant et trouvant qu'à gagner son pain au travail de ses mains il n'arriverait jamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'avisa de se faire larron ; et avait employé à ce métier toute sa jeunesse, en sûreté, par le moyen de sa force corporelle, car il moissonnait et vendangeait des terres d'autrui, mais c'était au loin

et à si gros monceaux qu'il était inimaginable qu'un homme en eût tant rapporté en une nuit sur ses épaules ; et avait soin outre cela d'égaler [*répartir*] et disperser le dommage qu'il faisait, si [*si bien*] que la foule [*dégât*] était moins importable [*insupportable*] à chaque particulier. Il se trouve à cette heure, en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, merci [*grâce*] à ce trafic, de quoi il se confesse ouvertement ; et, pour s'accommoder avec Dieu de ses acquêts, il dit être tous les jours après à satisfaire par bienfaits aux successeurs de ceux qu'il a dérobés ; et, s'il n'achève (car d'y pourvoir tout à la fois il ne peut), qu'il en chargera ses héritiers, à la raison de la science qu'il a lui seul du mal qu'il a fait à chacun. Par cette description, soit vraie ou fausse, celui-ci regarde le larcin comme action déshonnête et le hait, mais moins que l'indigence ; s'en repent bien simplement, mais, en tant qu'elle était ainsi contrebalancée et compensée, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude qui nous incorpore au vice et y conforme notre entendement même, ni n'est ce vent impétueux qui va troublant et aveuglant à secousses notre âme et nous précipite pour l'heure, jugement et tout, en la puissance du vice.

Je fais coutumièrement entier ce que je fais et marche tout d'une pièce ; je n'ai guère de mouvement qui se cache et dérobe à ma raison, et qui ne se conduise à peu près par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sédition intestine ; mon jugement en a la coulpe ou la louange entière ; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a toujours, car quasi dès sa naissance il est un : même inclination, même route, même force. Et en matière d'opinions universelles, dès l'enfance je me logeai au point où j'avais à me tenir.

Il y a des péchés impétueux, prompts et subits ; laissons-les à part. Mais en ces autres péchés à tant de fois repris, délibérés et consultés, ou péchés de complexion, voire péchés de profession et de vacation, je ne puis pas concevoir qu'ils soient plantés si longtemps en un même courage sans que la raison et la conscience de celui qui les possède le veuillent constamment et l'entendent ainsi ; et le repentir qu'il se vante lui en venir à certain instant prescrit m'est un peu dur à imaginer et former.

Je ne suis pas la secte de Pythagore – « que les hommes prennent une âme nouvelle quand ils approchent les simulacres des dieux pour recueillir leurs oracles » –, sinon qu'il voulût dire cela même qu'il faut bien qu'elle soit étrangère, nouvelle et prêtée pour le temps, la leur montrant si peu de signe de purification et netteté condigne [*convenable*] à cet office.

Ils font tout à l'opposite des préceptes stoïques, qui nous ordonnent bien de corriger les imperfections et vices que nous reconnaissons en nous, mais nous défendent d'en être marris et déplaisants. Ceux-ci nous font accroire qu'ils en ont grand regret et remords au-dedans. Mais d'amendement et correction, ni d'interruption, ils ne nous en font rien apparaître. Si [*pourtant*] n'est-ce pas guérison si on ne se décharge du mal. Si la repentance pesait sur le plat de la balance, elle emporterait le péché. Je ne trouve aucune qualité si aisée à contrefaire que la dévotion si on n'y conforme les mœurs et la vie ; son essence est abstruse et occulte ; les apparences faciles et pompeuses.

Quant à moi, je puis désirer en général être autre ; je puis condamner et me déplaire de ma forme universelle, et supplier Dieu pour mon entière réformation et pour l'excuse de ma faiblesse naturelle. Mais cela, je ne le dois nommer repentir, ce me semble ; non plus que le déplaisir de n'être ni ange ni Caton. Mes actions sont réglées et conformes à ce que je suis et à ma condition. Je ne puis faire

mieux. Et le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en notre force, oui [*mais*] bien le regretter. J'imagine infinies natures plus hautes et plus réglées que la mienne ; je n'amende pour autant mes facultés, comme ni mon bras, ni mon esprit ne deviennent plus vigoureux pour en concevoir un autre qui le soit. Si d'imaginer et désirer un agir plus noble que le nôtre produisait la repentance du nôtre, nous aurions à nous repentir de nos opérations plus innocentes ; d'autant que nous jugeons bien qu'en la nature plus excellente elles auraient été conduites d'une plus grande perfection et dignité ; et voudrions faire de même. Lorsque je consulte des déportements [*comportements*] de ma jeunesse avec ma vieillesse, je trouve que je les ai communément conduits avec ordre, selon moi ; c'est tout ce que peut ma résistance. Je ne me flatte pas ; à circonstances pareilles, je serais toujours tel. Ce n'est pas machûre, c'est plutôt une teinture universelle qui me tache. Je ne connais pas de repentance superficielle, moyenne et de cérémonie. Il faut qu'elle me touche de toutes parts avant que je la nomme ainsi, et qu'elle pince mes entrailles et les afflige autant profondément que Dieu me voit, et autant universellement.

Quant aux négoces, il m'est échappé plusieurs bonnes aventures à faute d'heureuse conduite. Mes conseils [*projets*] ont pourtant bien choisi [*réussi*], selon les occurrences qu'on leur présentait ; leur façon est de prendre toujours le plus facile et sûr parti. Je trouve qu'en mes délibérations passées j'ai, selon ma règle, sagement procédé pour l'état du sujet qu'on me proposait ; et en ferais autant d'ici à mille ans en pareilles occasions. Je ne regarde pas quel il est à cette heure, mais quel il était quand j'en consultais.

La force de tout conseil gît au temps ; les occasions et les matières roulent et changent sans cesse. J'ai encouru quelques lourdes erreurs en ma vie, et importantes, non par faute de bon avis, mais par faute de bonheur. Il y a des parties secrètes aux objets qu'on manie, et indevinables, signamment [*notamment*] en la nature des hommes, des conditions muettes, sans montre, inconnues parfois du possesseur même, qui se produisent et éveillent par des occasions survenantes. Si ma prudence ne les a pu pénétrer et prophétiser, je ne lui en sais nul mauvais gré ; sa charge se contient en ses limites ; l'événement me bat ; et s'il favorise le parti que j'ai refusé, il n'y a remède ; je ne m'en prends pas à moi ; j'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage ; cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avait donné aux Athéniens certain avis qui ne fut pas suivi. L'affaire pourtant se passant contre son opinion avec prospérité, quelqu'un lui dit : « Et bien, Phocion, es-tu content que la chose aille si bien ? – Bien suis-je content, fit-il, qu'il soit advenu ceci ; mais je ne me repens point d'avoir conseillé cela. » Quand mes amis s'adressent à moi pour être conseillés, je le fais librement et clairement, sans m'arrêter, comme fait quasi tout le monde, à ce que, la chose étant hasardeuse, il peut advenir au rebours de mon sens, par où ils aient à me faire reproche de mon conseil ; de quoi il ne me chaut. Car ils auront tort, et je n'ai dû [*ne devais pas*] leur refuser cet office.

Je n'ai guère à me prendre de mes fautes ou infortunes à autre qu'à moi. Car, en effet, je me sers rarement des avis d'autrui, si ce n'est par honneur de cérémonie, sauf où j'ai besoin d'instruction de science ou de la connaissance du fait. Mais, dans les choses où je n'ai à employer que le jugement, les raisons étrangères peuvent servir à m'appuyer, mais peu à me détourner. Je les écoute favorablement et décemment toutes, mais, qu'il m'en souvienne, je n'en ai cru jusqu'à cette heure que les miennes. Selon moi, ce ne sont que mouches et atomes qui pro-

mènent ma volonté. Je prise peu mes opinions, mais je prise aussi peu celles des autres. Fortune me paye dignement. Si je ne reçois pas de conseil, j'en donne encore moins. J'en suis fort peu enquis, mais j'en suis encore moins cru ; et ne sache nulle entreprise publique ni privée que mon avis ait redressée et ramenée. Ceux mêmes que la fortune y avait en quelque sorte attachés se sont laissé plus volontiers manier à toute autre cervelle. Comme celui qui suis bien autant jaloux des droits de mon repos que des droits de mon autorité, je l'aime mieux ainsi ; me laissant là, on fait selon ma profession, qui est de m'établir et contenir tout en moi ; ce m'est plaisir d'être désintéressé des affaires d'autrui et dégagé de leur gariement [*garde*].

En toutes affaires, quand elles sont passées, comment que ce soit, j'y ai peu de regret. Car cette imagination me met hors de peine, qu'elles devaient ainsi passer ; les voilà dans le grand cours de l'univers et dans l'enchaînure des causes stoïques ; votre fantaisie n'en peut, par souhait et imagination, remuer un point que tout l'ordre des choses ne renverse, et le passé et l'avenir.

Au demeurant, je hais cet accidentel repentir que l'âge apporte. Celui qui disait anciennement être obligé aux années de quoi elles l'avaient défait de la volupté avait autre opinion que la mienne ; je ne saurai jamais bon gré à l'impuissance de bien qu'elle me fasse. *Et on ne verra jamais la providence si ennemie de son œuvre que la faiblesse soit au rang des meilleures choses* (Quintilien, *L'Institution oratoire*, V, 12). Nos appétits sont rares en la vieillesse ; une profonde satiété nous saisit après ; en cela je ne vois rien de conscience ; le chagrin et la faiblesse nous impriment une vertu lâche et catarrheuse. Il ne nous faut pas laisser emporter si entiers aux altérations naturelles que d'en abâtardir notre jugement. La jeunesse et le plaisir n'ont pas fait autrefois que j'aie méconnu le visage du vice en la volupté ; ni ne fait à cette heure le dégoût que les ans m'apportent que je méconnaisse celui de la volupté au vice. Maintenant que je n'y suis plus, j'en juge comme si j'y étais. Moi qui la secoue vivement et attentivement trouve que ma raison est celle même que j'avais en l'âge plus licencieux – sinon, à l'aventure, d'autant qu'elle s'est affaiblie et empirée en vieillissant –, et trouve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir en considération de l'intérêt de ma santé corporelle elle ne le ferait non plus qu'autrefois pour la santé spirituelle. Pour la voir hors de combat, je ne l'estime pas plus valeureuse. Mes tentations sont si cassées et mortifiées qu'elles ne valent pas qu'elle s'y oppose. Tendant seulement les mains au-devant, je les conjure. Qu'on lui remette en présence cette ancienne concupiscence, je crains qu'elle aurait moins de force à la soutenir qu'elle n'avait autrefois. Je ne lui vois rien juger à part soi qu'alors elle ne jugeât, ni aucune nouvelle clarté. Par quoi, s'il y a convalescence, c'est une convalescence maléficiée.

Misérable sorte de remède, devoir à la maladie sa santé ! Ce n'est pas à notre malheur de faire cet office, c'est au bonheur de notre jugement. On ne me fait rien faire par les offenses et afflictions, que les maudire. C'est aux gens qui ne s'éveillent qu'à coups de fouet. Ma raison a bien son cours plus délivre [*à l'aise*] en la prospérité. Elle est bien plus distraite et occupée à digérer les maux que les plaisirs. Je vois bien plus clair en temps serein. La santé m'avertit, comme plus allégrement, aussi plus utilement que la maladie. Je me suis avancé le plus que j'ai pu vers mes réparation et règlement lorsque j'avais à en jouir. Je serais honteux et envieux que la misère et défortune de ma décrépitude eussent à se préférer à mes bonnes années, saines, éveillées, vigoureuses, et qu'on eût à m'estimer non par où j'ai été, mais par où j'ai cessé d'être. À mon avis, c'est le vivre heureuse-

ment, non, comme disait Antisthène, le mourir heureusement qui fait l'humaine félicité. Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la tête et au corps d'un homme perdu ; ni que ce chétif bout eût à désavouer et démentir la plus belle, entière et longue partie de ma vie. Je me veux présenter et faire voir partout uniformément. Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu ; ni je ne plains le passé, ni je ne crains l'avenir. Et si je ne me déçois, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que j'aie à ma fortune que le cours de mon état corporel ait été conduit, chaque chose en sa saison. J'en ai vu l'herbe, et les fleurs, et le fruit ; et en vois la sécheresse. Heureusement puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que j'ai, d'autant qu'ils sont en leur point et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue félicité de ma vie passée.

Pareillement ma sagesse peut bien être de même taille en l'un et en l'autre temps, mais elle était bien de plus d'exploit et de meilleure grâce, verte, gaie, naïve, qu'elle n'est à présent : croupie, grondeuse, laborieuse. Je renonce donc à ces réformations casuelles et douloureuses.

Il faut que Dieu nous touche le courage. Il faut que notre conscience s'amende d'elle-même par renforcement de notre raison, non par l'affaiblissement de nos appétits. La volupté n'en est en soi ni pâle ni décolorée pour être aperçue par des yeux chassieux et troubles. On doit aimer la tempérance par elle-même, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnée, et la chasteté ; celle que les catarrhes nous prêtent et que je dois au bénéfice de ma colique, ce n'est ni chasteté ni tempérance. On ne peut se vanter de mépriser et combattre la volupté si on ne la voit, si on l'ignore, et ses grâces, et ses forces, et sa beauté, plus attrayante. Je connais l'une et l'autre, c'est à moi à le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse nos âmes sont sujettes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la jeunesse. Je le disais étant jeune ; alors on me donnait de mon menton par le nez. Je le dis encore à cette heure que mon poil gris m'en donne le crédit. Nous appelons sagesse la difficulté de nos humeurs, le dégoût des choses présentes. Mais, à la vérité, nous ne quittons pas tant les vices comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis. Outre une sotte et caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs épineuses et inassociables, et la superstition, et un soin ridicule des richesses lorsque l'usage en est perdu, j'y trouve plus d'envie, d'injustice et de malignité. Elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage ; et ne se voit point d'âmes, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent à l'aigre et au moisi. L'homme marche entier vers son croît et vers son décroît.

À voir la sagesse de Socrate et plusieurs circonstances de sa condamnation, j'oserais croire qu'il s'y prêta quelque peu lui-même par prévarication, à dessein, ayant de si près, âgé de soixante-dix ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit et l'éblouissement de sa clarté accoutumée.

Quelles métamorphoses lui vois-je faire tous les jours en plusieurs de mes connaissants ! C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement. Il y faut grande provision d'étude et grande précaution pour éviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affaiblir leurs progrès. Je sens que, nonobstant tous mes retranchements, elle gagne pied à pied sur moi. Je soutiens tant que je puis. Mais je ne sais enfin où elle me mènera moi-même. À toutes aventures, je suis content qu'on sache d'où je serai tombé.

CHAPITRE 3

De trois commerces

Il ne faut pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions. Notre principale suffisance, c'est savoir s'appliquer à divers usages. C'est être, mais ce n'est pas vivre que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train. Les plus belles âmes sont celles qui ont plus de variété et de souplesse.

Voilà un honorable témoignage du vieux Caton : *Il avait l'esprit si enclin à se plier indifféremment à tout que, quoi qu'il entreprît, on eût dit qu'il n'était né que pour cela* (Tite-Live, XXXIX, 40).

Si c'était à moi à me dresser à ma mode, il n'est aucune si bonne façon où je voulusse être fiché pour ne m'en savoir déprendre. La vie est un mouvement inégal, irrégulier et multiforme. Ce n'est pas être ami de soi et moins encore maître, c'est en être esclave, de se suivre incessamment et être si pris à ses inclinations qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. Je le dis à cette heure, pour ne me pouvoir facilement dépêtrer de l'importunité de mon âme en ce qu'elle ne sait communément s'amuser sinon où elle s'empêche, ni s'employer que bandée et entière. Pour léger sujet qu'on lui donne, elle le grossit volontiers et l'étire jusqu'au point où elle ait à s'y embesogner de toute sa force. Son oisiveté m'est à cette cause une pénible occupation, et qui offense ma santé. La plupart des esprits ont besoin de matière étrangère pour se dégourdir et exercer ; le mien en a besoin pour se rasseoir plutôt, et séjourner – *les vices de l'oisiveté doivent être éliminés par le travail* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LVI) –, car sa plus laborieuse et principale étude, c'est s'étudier à soi. Les livres sont pour lui du genre des occupations qui le débauchent de son étude. Aux premières pensées qui lui viennent, il s'agite et fait preuve de sa vigueur à tout sens, exerce son maniement tantôt vers la force, tantôt vers l'ordre et la grâce, se range, modère et fortifie. Il a de quoi éveiller ses facultés par lui-même. Nature lui a donné, comme à tous, assez de matière sienne pour son utilité, et de sujets siens assez où inventer et juger.

Le méditer est une puissante étude, et pleine, à qui sait se tâter et employer vigoureusement : j'aime mieux forger mon âme que la meubler. Il n'est point d'occupation ni plus faible, ni plus forte, que celle d'entretenir ses pensées selon l'âme que c'est. Les plus grandes en font leur vacation, *pour qui vivre, c'est penser* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 38). Aussi l'a nature favorisée de ce privilège qu'il n'y a rien que nous puissions faire si longtemps, ni action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. « C'est la besogne des dieux, dit Aristote, de laquelle naissent et leur béatitude et la nôtre. » La lecture me sert spécialement à éveiller par divers objets mon discours, à embesogner mon jugement, non ma mémoire.

Peu d'entretiens, donc, m'arrêtent sans vigueur et sans effort. Il est vrai que la gentillesse et la beauté me remplissent et occupent autant ou plus que le poids et la profondeur. Et d'autant que je sommeille en toute autre communication, et que je n'y prête que l'écorce de mon attention, il m'advient souvent, en telle sorte de propos abattus et lâches, propos de contenance, de dire et répondre des

songes et bêtises indignes d'un enfant, et ridicules, ou de me tenir obstiné en silence, plus ineptement encore et incivilement. J'ai une façon rêveuse qui me retire à moi, et d'autre part une lourde ignorance et puérile de plusieurs choses communes. Par ces deux qualités j'ai gagné qu'on puisse faire au vrai cinq ou six contes de moi aussi niais que d'autre quel qu'il soit.

Or, suivant mon propos, cette complexion difficile me rend délicat à la pratique des hommes (il me les faut trier sur le volet) et me rend incommode aux actions communes. Nous vivons et négocions avec le peuple ; si sa conversation nous importune, si nous dédaignons à nous appliquer aux âmes basses et vulgaires – et les basses et vulgaires sont souvent aussi réglées que les plus déliées (est toute sapience insipide qui ne s'accommode à l'insipience [*bêtise*] commune) –, il ne nous faut plus entremettre ni de nos propres affaires, ni de celles d'autrui ; et les publiques et les privées se démêlent avec ces gens-là. Les moins tendues et plus naturelles allures de notre âme sont les plus belles ; les meilleures occupations, les moins efforcées. Mon Dieu, que la sagesse fait un bon office à ceux de qui elle range les désirs à leur puissance ! Il n'est point de plus utile science. « Selon qu'on peut », c'était le refrain et le mot favori de Socrate, mot de grande substance. Il faut adresser et arrêter nos désirs aux choses les plus aisées et voisines. Ne m'est-ce pas une sotte humeur de disconvenir [*ne pas m'entendre*] avec un millier à qui ma fortune me joint, de qui je ne me puis passer, pour me tenir à un ou deux qui sont hors de mon commerce, ou plutôt à un désir fantastique de chose que je ne puis recouvrer ? Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur et âpreté, peuvent aisément m'avoir déchargé d'envies et d'inimitiés ; d'être aimé, je ne dis, mais de n'être point haï, jamais homme n'en donna plus d'occasion. Mais la froideur de ma conversation m'a dérobé, avec raison, la bienveillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpréter à autre et pire sens.

Je suis très capable d'acquérir et maintenir des amitiés rares et exquises. D'autant que je me harpe [*m'accroche*] avec si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goût, je m'y produis, je m'y jette si avidement, que je ne faux [*manque*] pas aisément de m'y attacher et de faire impression où je donne. J'en ai fait souvent heureuse preuve. Aux amitiés communes je suis quelque peu stérile et froid, car mon aller n'est pas naturel s'il n'est à pleine voile ; outre ce que ma fortune, m'ayant duit et affriandé [*habitué et rendu friand*] dès jeunesse à une amitié seule et parfaite [*avec La Boétie*], m'a, à la vérité, quelque peu dégoûté des autres et trop imprimé en la fantaisie qu'elle est bête de compagnie, non pas de troupe, comme disait cet ancien [*Plutarque*]. Aussi, que j'ai naturellement peine à me communiquer à demi et avec modification, et cette servile prudence et soupçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation de ces amitiés nombreuses et imparfaites ; et nous l'ordonne-t-on principalement en ce temps qu'il ne se peut parler du monde que dangereusement ou faussement.

Si vois-je bien pourtant que, qui a comme moi, pour sa fin, les commodités de sa vie (je dis les commodités essentielles) doit fuir comme la peste ces difficultés et délicatesse d'humeur. Je louerais une âme à divers étages, qui sache et se tendre et se démonter, qui soit bien partout où sa fortune la porte, qui puisse deviser avec son voisin de son bâtiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avec plaisir un charpentier et un jardinier ; j'envie ceux qui savent s'apprivoiser au moindre de leur suite et dresser de l'entretien en leur propre train.

Et le conseil de Platon ne me plaît pas, de parler toujours d'un langage magistral à ses serviteurs, sans jeu, sans familiarité, soit envers les mâles, soit envers les

femelles. Car, outre ma raison, il est inhumain et injuste de faire tant valoir cette telle quelle prérogative de la fortune ; et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maîtres me semblent les plus équitables.

Les autres s'étudient à élancer et guinder leur esprit ; moi à le baisser et coucher. Il n'est vicieux qu'en extension.

Tu racontes la race d'Éaque,
Et les luttes livrées sous Troie la sainte ;
Mais à quel prix nous payons une barrique de vin de Chio,
Qui fait chauffer mon eau, dans la maison de qui,
Quand pourrai-je trouver abri contre le froid de Pélignes ?
Là-dessus, tu te tais.
(Horace, Odes, III, 19, 3)

Ainsi, comme la vaillance lacédémonienne avait besoin de modération et du son doux et gracieux du jeu des flûtes pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se jetât à la témérité et à la furie, là où toutes autres nations ordinairement emploient des sons et des voix aiguës et fortes qui émeuvent et qui échauffent à outrance le courage des soldats, il me semble de même, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de notre esprit nous avons, pour la plupart, plus besoin de plomb que d'ailes, de froideur et de repos que d'ardeur et d'agitation. Surtout, c'est à mon gré bien faire le sot que de faire l'entendu entre ceux qui ne le sont pas, parler toujours bandé, *parler sur la pointe d'une fourchette* [*proverbe italien qui signifie parler avec affectation*]. Il faut se démettre au train de ceux avec qui vous êtes, et parfois affecter l'ignorance. Mettez à part la force et la subtilité ; en l'usage commun, c'est assez d'y réserver l'ordre. Traînez-vous au demeurant à terre, s'ils veulent.

Les savants achoppent volontiers à cette pierre. Ils font toujours parade de leur magistère et sèment leurs livres partout. Ils en ont en ce temps entonné [*empli*] si fort les cabinets et oreilles des dames que, si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine ; à toute sorte de propos et matière, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'écrire nouvelle et savante,

Crainte, colère, joie, soucis, les secrets mêmes de leur cœur
S'expriment en cette langue. Quoi encore ?
C'est savamment qu'elles font l'amour
(Juvénal, *Satires*, VI, 189 – Juvénal ne dit pas « savamment », mais « à la grecque ».)

et allèguent Platon et saint Thomas aux choses auxquelles le premier rencontré servirait aussi bien de témoin. La doctrine qui ne leur a pu arriver en l'âme leur est demeurée en la langue.

Si les bien-nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères. C'est grande simplesse [*naïveté*] d'étouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée ; elles sont enterrées et ensevelies sous l'art. *Tout entières sorties d'un coffret de toilette* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXV). C'est qu'elles ne se connaissent point assez : le monde n'a rien de plus beau. C'est à elles d'honorer les arts et de farder le fard. Que leur faut-il que vivre aimées et honorées ? Elles n'ont et ne savent que trop pour cela. Il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont en elles. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la

judiciaire, à la logique et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre. Car quelle autre excuse leur trouverais-je ? Baste [*il suffit*] qu'elles peuvent, sans nous, ranger la grâce de leurs yeux à la gaieté, à la sévérité et à la douceur, assaisonner un nenni de rudesse, de doute et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprète aux discours qu'on fait pour leur service. Avec cette science, elles commandent à baguette et régentent les régents et l'école. Si toutefois il leur fâche de nous céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin ; c'est un art folâtre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides ; et choses semblables. Voilà, pour le plus, la part que je leur assignerais aux sciences.

Il y a des naturels particuliers, retirés et internes. Ma forme essentielle est propre à la communication et à la production ; je suis tout au-dehors et en évidence, né à la société et à l'amitié. La solitude que j'aime et que je prêche, ce n'est principalement que ramener à moi mes affections et mes pensées, restreindre et resserrer non mes pas, mais mes désirs et mon souci, résignant la sollicitude étrangère et fuyant mortellement la servitude et l'obligation, et non tant la foule des hommes que la foule des affaires. La solitude locale, à dire vérité, m'étend plutôt et m'élargit au-dehors ; je me jette aux affaires d'État et à l'univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre et en la foule, je me resserre et contrains en ma peau ; la foule me repousse à moi, et ne m'entretiens jamais si follement, si licencieusement et particulièrement qu'aux lieux de respect et de prudence cérémonieuse. Nos folies ne me font pas rire, ce sont nos sapiences. De ma complexion, je ne suis pas ennemi de l'agitation des cours ; j'y ai passé partie de la vie, et suis fait à me porter allégrement aux grandes compagnies, pourvu que ce soit par intervalles et à mon point. Mais cette mollesse de jugement de quoi je parle m'attache par force à la solitude ; voire chez moi, au milieu d'une famille peuplée et maison des plus fréquentées. J'y vois des gens assez, mais rarement ceux avec qui j'aime à communiquer ; et je réserve là, et pour moi et pour les autres, une liberté inusitée. Il s'y fait trêve de cérémonie, d'assistance et convoiements [*accompagnements*], et telles autres ordonnances pénibles de notre courtoisie (ô la servile et importune usance !) ; chacun s'y gouverne à sa mode ; y entretient qui veut ses pensées ; je m'y tiens muet, rêveur et enfermé, sans offense de mes hôtes.

Les hommes de la société et familiarité desquels je suis en quête sont ceux qu'on appelle honnêtes et habiles hommes ; l'image de ceux-ci me dégoûte des autres. C'est, à le bien prendre, de nos formes, la plus rare, et forme qui se doit principalement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, fréquentation et conférence [*conversation*] : l'exercice des âmes, sans autre fruit. En nos propos, tous sujets me sont égaux ; il ne me chaut qu'il y ait ni poids ni profondeur ; la grâce et la pertinence y sont toujours ; tout y est teint d'un jugement mûr et constant, et mêlé de bonté, de franchise, de gaieté et d'amitié. Ce n'est pas au sujet des substitutions seulement que notre esprit montre sa

beauté et sa force, et aux affaires des rois ; il la montre autant aux confabulations [*conversations*] privées. Je connais mes gens au silence même et à leur sourire, et les découvre mieux, à l'aventure, à table qu'au conseil. Hyppomachos disait bien qu'il connaissait les bons lutteurs à les voir simplement marcher par une rue. S'il plaît à la doctrine de se mêler à nos devis, elle n'en sera point refusée : non magistrale, impérieuse et importune, comme de coutume, mais suffragante [*subordonnée*] et docile elle-même. Nous n'y cherchons qu'à passer le temps ; à l'heure d'être instruits et prêchés, nous l'irons trouver en son trône. Qu'elle se démette à nous pour ce coup, s'il lui plaît ; car, tout utile et désirable qu'elle est, je présuppose qu'encore au besoin nous en pourrions-nous bien du tout passer, et faire notre effet sans elle. Une âme bien née et exercée à la pratique des hommes se rend pleinement agréable d'elle-même. L'art n'est autre chose que le contrôle et le registre des productions de telles âmes.

C'est aussi pour moi un doux commerce que celui des belles et honnêtes femmes : *Car nous aussi nous avons des yeux experts* (Cicéron, *Paradoxes*, V, 2). Si l'âme n'y a pas tant à jouir qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à celui-ci, le ramènent à une proportion voisine de l'autre, quoique, selon moi, non pas égale. Mais c'est un commerce où il se faut tenir un peu sur ses gardes, et notamment ceux en qui le corps peut beaucoup, comme en moi. Je m'y échaudai en mon enfance et y souffris toutes les rages que les poètes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans jugement. Il est vrai que ce coup de fouet m'a servi depuis d'instruction,

Quiconque de la flotte d'Argos a échappé à Capharée
Détourne à jamais ses voiles des eaux de l'Eubée.
(Ovide, *Tristes*, I, 1, 83)

C'est folie d'y attacher toutes ses pensées et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrète. Mais, d'autre part, de s'y mêler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comédiens, pour jouer un rôle commun de l'âge et de la coutume et n'y mettre du sien que les paroles, c'est, de vrai, pourvoir à sa sûreté, mais bien lâchement, comme celui qui abandonnerait son honneur, ou son profit, ou son plaisir, de peur du danger ; car il est certain que, d'une telle pratique, ceux qui la dressent n'en peuvent espérer aucun fruit qui touche ou satisfasse une belle âme. Il faut avoir en bon escient désiré ce qu'on veut prendre en bon escient plaisir de jouir ; je dis quand injustement fortune favoriserait leur masque, ce qui advient souvent à cause de ce qu'il n'y a aucune d'elles, pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense être bien aimable et qui ne se recommande par son âge, ou par son ris, ou par son mouvement ; car de laides universellement il n'en est, non plus que de belles ; et les filles brahmanes qui ont faute d'autre recommandation, le peuple assemblé à cri public pour cet effet, vont en la place, faisant montre de leurs parties matrimoniales, voir si par là au moins elles ne valent pas d'acquérir un mari.

Par conséquent, il n'est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on lui fait de la servir. Or de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'aujourd'hui, il faut qu'il advienne ce que déjà nous montre l'expérience, c'est qu'elles se rallient et rejettent à elles-mêmes, ou entre elles, pour nous fuir, ou bien qu'elles se rangent aussi de leur côté à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles jouent leur part de la farce et se prêtent à cette négociation, sans passion, sans soin et sans amour. *Insensibles à leur propre passion comme à*

celle d'autrui (Tacite, *Annales*, XIII, 45) ; estimant, suivant la persuasion de Lysias, en Platon, qu'elles se peuvent adonner utilement et commodément à nous, d'autant que moins nous les aimons.

Il en ira comme des comédies ; le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comédiens.

De moi, je ne connais non plus Vénus sans Cupidon qu'une maternité sans engeance ; ce sont choses qui s'entre-prêtent et s'entre-doivent leur essence. Ainsi cette piperie rejaillit sur celui qui la fait. Il ne lui coûte guère, mais il n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceux qui ont fait Vénus déesse ont regardé que sa principale beauté était incorporelle et spirituelle ; mais celle que ces gens-ci cherchent n'est pas seulement humaine, ni même brutale [*bestiale*]. Les bêtes ne la veulent si lourde et si terrestre ! Nous voyons que l'imagination et le désir les échauffent souvent et sollicitent avant le corps ; nous voyons en l'un et l'autre sexe qu'en la presse elles ont du choix et du triage en leurs affections, et qu'elles ont entre elles des accointances de longue bienveillance. Celles mêmes à qui la vieillesse refuse la force corporelle frémissent encore, hennissent et tressaillent d'amour. Nous les voyons avant le fait pleines d'espérance et d'ardeur, et, quand le corps a joué son jeu, se chatouiller encore de la douceur de cette souvenance ; et en voyons qui s'enflent de fierté au partir de là et qui en produisent des chants de fête et de triomphe, lasses et saoules. Qui n'a qu'à décharger le corps d'une nécessité naturelle n'a que faire d'y embesogner autrui avec des apprêts si curieux [*recherchés*] ; ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celui qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que je suis, je dirai ceci des erreurs de ma jeunesse. Non seulement pour le danger qu'il y a de la santé (si n'ai-je su si bien faire que je n'en aie eu deux atteintes, légères toutefois et préambulaires), mais encore par mépris, je ne me suis guère adonné aux accointances vénales et publiques ; j'ai voulu aiguiser ce plaisir par la difficulté, par le désir et par quelque gloire ; et aimais la façon de l'empereur Tibère, qui se prenait en ses amours autant par la modestie et noblesse que par autre qualité, et l'humeur de la courtisane Flora, qui ne se prêtait à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenait son déduit [*plaisir*] en la dignité de ses amoureux. Certes, les perles et le brocadel [*brocart*] y confèrent quelque chose, et les titres et le train. Au demeurant, je faisais grand compte de l'esprit, mais pourvu que le corps n'en fût pas à dire [*exclu*] ; car, à répondre en conscience si l'une ou l'autre des deux beautés devaient nécessairement y faillir, j'eusse choisi de quitter plutôt la spirituelle ; elle a son usage en meilleures choses ; mais, au sujet de l'amour, sujet qui principalement se rapporte à la vue et à l'attouchement, on fait quelque chose sans les grâces de l'esprit, rien sans les grâces corporelles. C'est le vrai avantage des dames que la beauté. Elle est si leur que la nôtre, quoiqu'elle désire des traits un peu autres, n'est en son point que confuse avec la leur : puérile et imberbe. On dit que chez le Grand Seigneur [*Grand Turc*] ceux qui le servent sous titre de beauté, qui sont en nombre infini, ont leur congé, au plus loin, à vingt-deux ans.

Les discours, la prudence et les offices d'amitié se trouvent mieux chez les hommes ; pourtant [*c'est pourquoi*] gouvernent-ils les affaires du monde.

Ces deux commerces sont fortuits et dépendants d'autrui. L'un est ennuyeux par sa rareté, l'autre se flétrit avec l'âge ; ainsi ils n'eussent pas assez pourvu au besoin de ma vie.

Celui des livres, qui est le troisième, est bien plus sûr et plus à nous. Il cède

aux premiers les autres avantages, mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Celui-ci côtoie tout mon cours et m'assiste partout. Il me console en la vieillesse et en la solitude. Il me décharge du poids d'une oisiveté ennuyeuse, et me défait à toute heure des compagnies qui me fâchent. Il émousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maîtresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me détournent facilement à eux et me la dérobent. Et si [*pourtant*], ne se mutinent point pour voir que je ne les recherche qu'au défaut de ces autres commodités, plus réelles, vives et naturelles ; ils me reçoivent toujours de même visage.

Il a beau [*a plaisir d'*] aller à pied, dit-on, qui mène son cheval par la bride ; et notre Jacques, roi de Naples et de Sicile, qui, beau, jeune et sain, se faisait porter par pays en civière, couché sur un méchant oreiller de plume, vêtu d'une robe de drap gris et un bonnet de même, suivi cependant d'une grande pompe royale, litières, chevaux à main de toutes sortes, gentilshommes et officiers, représentait une austérité tendre encore et chancelante ; le malade n'est pas à plaindre qui a la guérison en sa manche. En l'expérience et usage de cette sentence, qui est très véritable, consiste tout le fruit que je tire des livres. Je ne m'en sers, en effet, quasi non plus que ceux qui ne les connaissent point. J'en jouis, comme les avaricieux des trésors, pour savoir que j'en jouirai quand il me plaira ; mon âme se rassasie et contente de ce droit de possession. Je ne voyage sans livres, ni en paix, ni en guerre. Toutefois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les emploie : « Ce sera tantôt, fais-je, ou demain, ou quand il me plaira. » Le temps court et s'en va, cependant, sans me blesser. Car il ne se peut dire combien je me repose et séjourne en cette considération, qu'ils sont à mon côté pour me donner du plaisir à mon heure, et à reconnaître combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que j'aie trouvée à cet humain voyage, et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire [*à qui elle manque*]. J'accepte plutôt toute autre sorte d'amusement, pour léger qu'il soit, d'autant que celui-ci ne me peut faillir.

Chez moi, je me détourne un peu plus souvent à ma librairie [*bibliothèque*], d'où tout d'une main je commande à mon ménage. Je suis sur l'entrée et vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des membres de ma maison. Là je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues ; tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici.

Elle est au troisième étage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle, le second une chambre et sa suite, où je me couche souvent pour être seul. Au-dessus, elle a une grande garde-robe. C'était au temps passé le lieu plus inutile de ma maison. Je passe là et la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour. Je n'y suis jamais la nuit. À sa suite est un cabinet assez poli, capable à recevoir du feu pour l'hiver, très plaisamment percé [*avec de belles fenêtres*]. Et, si je ne craignais non plus le soin que la dépense, le soin qui me chasse de toute besogne, je pourrais facilement coudre [*ajouter*] à chaque côté une galerie [*balcon*] de cent pas de long et douze de large, à plain-pied, ayant trouvé tous les murs montés, pour autre usage, à la hauteur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si je les assieds. Mon esprit ne va si les jambes ne l'agitent. Ceux qui étudient sans livre en sont tous là.

La figure en est ronde et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège, et vient m'offrant en se courbant, d'une vue, tous mes livres, rangés à cinq

degrés tout à l'environ. Elle a trois vues de riche et libre prospect [*perspective*], et seize pas de vide en diamètre. En hiver, j'y suis moins continuellement, car ma maison est juchée sur un tertre, comme dit son nom [*Montaigne*], et n'a point de pièce plus éventée que celle-ci ; qui me plaît d'être un peu pénible et à l'écart, tant pour le fruit de l'exercice que pour reculer de moi la presse. C'est là mon siège. J'essaie à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale, et filiale, et civile. Partout ailleurs je n'ai qu'une autorité verbale, en essence, confuse. Misérable à mon gré qui n'a chez soi où être à soi, où se faire particulièrement la cour, où se cacher ! L'ambition paye bien ses gens de les tenir toujours en montre, comme la statue d'un marché : *C'est une grande servitude qu'une grande fortune* (Sénèque, *Consolation à Polybe*, XXVI). Ils n'ont pas seulement leur retrait pour retraite ! Je n'ai rien jugé de si rude en l'austérité de vie que nos religieux affectent que ce que je vois en quelqu'une de leurs compagnies : avoir pour règle une perpétuelle société de lieu et assistance nombreuse entre eux en quelque action que ce soit. Et trouve en quelque sorte plus supportable d'être toujours seul que ne le pouvoir jamais être.

Si quelqu'un me dit que c'est avilir les muses de s'en servir seulement de jouet et de passe-temps, il ne sait pas, comme moi, combien vaut le plaisir, le jeu et le passe-temps. À peine que je ne dise toute autre fin être ridicule. Je vis du jour à la journée ; et, parlant en révérence, ne vis que pour moi : mes desseins se terminent là. J'étudiai, jeune, pour l'ostentation ; depuis [*ensuite*], un peu pour m'assagir ; à cette heure pour m'ébattre ; jamais pour le quêt [*gain*]. Une humeur vaine et dépensière que j'avais après cette sorte de meuble, non pour en pourvoir seulement mon besoin, mais de trois pas au-delà pour m'en tapisser et parer, je l'ai depuis longtemps abandonnée.

Les livres ont beaucoup de qualités agréables à ceux qui les savent choisir. Mais aucun bien sans peine : c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les autres ; il a ses incommodités, et bien pesantes ; l'âme s'y exerce, mais le corps, duquel je n'ai non plus oublié le soin, demeure cependant sans action, s'atterre et s'attriste. Je ne sache excès plus dommageable pour moi, ni plus à éviter en cette déclinaison d'âge.

Voilà mes trois occupations favorites et particulières. Je ne parle point de celles que je dois au monde par obligation civile.

CHAPITRE 4

De la diversion

J'ai autrefois été employé à consoler une dame vraiment affligée – car la plupart de leurs deuils sont artificiels et cérémonieux :

Elle a toujours force provision de larmes toutes prêtes,
Qui, à sa fantaisie, n'attendent que l'ordre de couler.
(Juvénal, *Satires*, VI, 272)

On y procède mal quand on s'oppose à cette passion, car l'opposition les pique et les engage plus avant à la tristesse ; on exaspère le mal par la jalousie du débat. Nous voyons, des propos communs, que ce que j'aurai dit sans soin, si on vient à me le contester, je m'en formalise, je l'épouse, beaucoup plus que ce à quoi j'aurais intérêt. Et puis, en ce faisant, vous vous présentez à votre opération d'une entrée rude, là où les premiers accueils du médecin envers son patient doivent être gracieux, gais et agréables ; et jamais médecin laid et rechigné n'y fit œuvre. Au contraire, donc, il faut aider d'arrivée et favoriser leur plainte, et en témoigner quelque approbation et excuse. Par cette intelligence vous gagnez crédit à passer outre, et, d'une facile et insensible inclination, vous vous coulez aux discours plus fermes et propres à leur guérison.

Moi, qui ne désirais principalement que de piper l'assistance qui avait les yeux sur moi, m'avisai de plâtrer le mal. Aussi me trouvé-je par expérience avoir mauvaise main et infructueuse à persuader. Ou je présente mes raisons trop pointues et trop sèches, ou trop brusquement, ou trop nonchalamment. Après que je me fus appliqué un temps à son tourment, je n'essayai pas de le guérir par fortes et vives raisons, parce que j'en ai faute, ou que je pensais autrement faire mieux mon effet ; ni n'allai choisissant les diverses manières que la philosophie prescrit à consoler – « Que ce qu'on plaint n'est pas mal », comme Cléanthe ; « Que c'est un léger mal », comme les péripatéticiens ; « Que ce plaindre n'est action ni juste ni louable », comme Chrysippe ; ni celle-ci, d'Épicure, plus voisine à mon style : de transférer la pensée des choses fâcheuses aux plaisantes ; ni faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicéron –, mais, déclinant tout mollement nos propos et les gauchissant peu à peu aux sujets plus voisins, et puis un peu plus éloignés, selon qu'elle se prêtait plus à moi, je lui dérobai imperceptiblement cette pensée douloureuse, et la tins en bonne contenance et du tout rapaisée autant que j'y fus. J'usai de diversion. Ceux qui me suivirent à ce même service n'y trouvèrent aucun amendement, car je n'avais pas porté la cognée aux racines.

À l'aventure ai-je touché ailleurs quelque espèce de diversions publiques. Et l'usage des militaires, de quoi se servit Périclès en la guerre péloponnésiaque, et mille autres ailleurs pour révoquer de leurs pays les forces contraires, est trop fréquent aux histoires.

Ce fut un ingénieux détour, de quoi le sieur de Himbercourt sauva et soi et d'autres, en la ville de Liège, où le duc de Bourgogne, qui la tenait assiégée, l'avait fait entrer pour exécuter les convenances de leur reddition accordée. Ce peuple,

assemblé de nuit pour y pourvoir, prit à se mutiner contre ces accords passés, et délibérèrent plusieurs de courre sus aux négociateurs qu'ils tenaient en leur puissance. Lui, sentant le vent de la première ondée de ces gens qui venaient se ruer en son logis, lâcha soudain vers eux deux des habitants de la ville (car il y en avait quelques-uns avec lui) chargés de plus douces et nouvelles offres à proposer en leur conseil, qu'il avait forgées sur-le-champ pour son besoin. Ces deux arrêtèrent la première tempête, ramenant cette tourbe émue [*populace excitée*] en la maison de ville pour ouïr leur charge et y délibérer. La délibération fut courte ; voici débonder un second orage, autant animé que l'autre, et lui à leur dépêcher en tête quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestant avoir à leur déclarer à ce coup des présentations plus grasses, du tout [*tout à fait*] à leur contentement et satisfaction, par où ce peuple fut derechef repoussé dans le conclave. Somme que, par telle dispensation d'amusements, divertissant leur furie et la dissipant en vaines consultations, il l'endormit enfin et gagna le jour, qui était sa principale affaire.

Cet autre conte est aussi de ce prédicament [*sujet*]. Atalante, fille de beauté excellente et de merveilleuse disposition, pour se défaire de la presse de mille poursuivants qui la demandaient en mariage, leur donna cette loi qu'elle accepterait celui qui l'égalerait à la course, pourvu que ceux qui y faudraient [*échoueraient*] en perdissent la vie. Il s'en trouva assez qui estimèrent ce prix digne d'un tel hasard [*risque*] et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomène, ayant à faire son essai après les autres, s'adressa à la déesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appelant à son secours ; qui [*laquelle*], exauçant sa prière, le fournit de trois pommes d'or et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomène sent sa maîtresse lui presser les talons, il laisse échapper, comme par inadvertance, l'une de ces pommes. La fille, amusée de sa beauté, ne faut point de se détourner pour l'amasser.

La vierge est surprise et, séduite par le fruit brillant,
Elle se détourne de sa course pour saisir l'or qui roule à ses pieds.
(Ovide, *Métamorphoses*, X, 666)

Autant en fit-il, à son point, et de la seconde et de la troisième, jusqu'à ce que, par ce fourvoiement et divertissement, l'avantage de la course lui demeurât.

Quand les médecins ne peuvent purger le catarrhe, ils le divertissent et le dévoient à une autre partie moins dangereuse. Je m'aperçois que c'est aussi la plus ordinaire recette aux maladies de l'âme. *Il faut parfois détourner l'esprit sur d'autres sujets, d'autres préoccupations, d'autres soins, d'autres travaux ; souvent aussi c'est en le changeant de lieu, comme pour les malades qui ne parviennent pas à recouvrer leurs forces, qu'on arrivera à le soigner* (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 35). On lui fait peu choquer les maux de droit fil ; on ne lui en fait ni soutenir ni rabattre l'atteinte, on la lui fait décliner et gauchir.

Cette autre leçon est trop haute et trop difficile. C'est à faire à ceux de la première classe de s'arrêter purement à la chose, la considérer, la juger. Il appartient à un seul Socrate d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en jouer. Il ne cherche point de consolation hors de la chose ; le mourir lui semble accident naturel et indifférent ; il fiche là justement sa vue, et s'y résout, sans regarder ailleurs. Les disciples de Hégésias, qui se font mourir de faim, échauffés des beaux discours de ses leçons, et si dru que le roi Ptolémée lui fit défendre d'entretenir plus son école de ces homicides discours, ceux-là ne consi-

dèrent point la mort en soi, ils ne la jugent point : ce n'est pas là où ils arrêtent leur pensée ; ils courent, ils visent à un être nouveau. Ces pauvres gens qu'on voit sur un échafaud, remplis d'une ardente dévotion, y occupant tous leurs sens autant qu'ils peuvent, les oreilles aux instructions qu'on leur donne, les yeux et les mains tendus au ciel, la voix à des prières hautes, avec une émotion âpre et continuelle, font certes chose louable et convenable à une telle nécessité. On les doit louer de religion, mais non proprement de constance. Ils fuient la lutte ; ils détournent de la mort leur considération, comme on amuse les enfants pendant qu'on leur veut donner le coup de lancette. J'en ai vu, si parfois leur vue se ravalait à ces horribles apprêts de la mort qui sont autour d'eux, s'en transir et rejeter avec furie ailleurs leur pensée. À ceux qui passent une profondeur effroyable, on ordonne de clore ou détourner leurs yeux.

Subrius Flavius, ayant par le commandement de Néron à être défait, et par les mains de Niger, tous deux chefs de guerre, quand on le mena au champ où l'exécution devait être faite, voyant le trou que Niger avait fait caver pour le mettre inégal et mal formé : « Ni cela même, dit-il, se tournant aux soldats qui y assistaient, n'est selon la discipline militaire. » Et à Niger qui l'exhortait de tenir la tête ferme : « Frappasses-tu seulement aussi ferme ! » Et devina bien, car, le bras tremblant à Niger, il la lui coupa à divers coups. Celui-ci semble bien avoir eu sa pensée droitement et fixement au sujet.

Celui qui meurt en la mêlée, les armes à la main, il n'étudie pas alors la mort, il ne la sent ni ne la considère ; l'ardeur du combat l'emporte. Un honnête homme de ma connaissance, étant tombé en combattant en estacade [*en lice*], et se sentant daguer à terre par son ennemi de neuf ou dix coups, chacun des assistants lui criant qu'il pensât à sa conscience, me dit depuis qu'encore que ces voix lui vinssent aux oreilles elles ne l'avaient aucunement touché, et qu'il ne pensa jamais qu'à se décharger et à se venger. Il tua son homme en ce même combat.

Beaucoup fit pour L. Silanus celui qui lui apporta sa condamnation, de ce qu'ayant ouï sa réponse qu'il était bien préparé à mourir, mais non pas de mains scélérates, se ruant sur lui, avec ses soldats pour le forcer, et lui, tout désarmé, se défendant obstinément de poings et de pieds, le fit mourir en ce débat : dissipant en prompte colère et tumultuaire le sentiment pénible d'une mort longue et préparée à quoi il était destiné.

Nous pensons toujours ailleurs ; l'espérance d'une meilleure vie nous arrête et appuie, ou l'espérance de la valeur de nos enfants, ou la gloire future de notre nom, ou la fuite des maux de cette vie, ou la vengeance qui menace ceux qui nous causent la mort,

J'espère pour moi, si les dieux justes ont quelque pouvoir,
Qu'au milieu des écueils tu essuieras tous les supplices,
Invoquant sans cesse le nom de Didon...
Je le saurai car la nouvelle viendra jusqu'à moi au séjour des mânes.
(Virgile, *Énéide*, IV, 382, 387)

Xénophon sacrifiait couronné, quand on lui vint annoncer la mort de son fils Gryllos en la bataille de Mantinée. Au premier sentiment de cette nouvelle, il jeta à terre sa couronne ; mais, par la suite du propos, entendant la forme d'une mort très valeureuse, il l'amassa et remit sur sa tête.

Épicure même se console en sa fin sur l'éternité et utilité de ses écrits. *S'ils apportent gloire et réputation, tous les travaux deviennent supportables* (Cicéron,

Tusculanes, II, 24). Et la même plaie, le même travail ne pèsent pas, dit Xénophon, à un général d'armée comme à un soldat.

Épaminondas prit sa mort bien plus allégrement, ayant été informé que la victoire était demeurée de son côté. *Voilà les consolations, voilà les baumes des plus grandes douleurs* (Cicéron, *Tusculanes*, II, 24). Et telles autres circonstances nous amusent, divertissent et détournent de la considération de la chose en soi.

Voire les arguments de la philosophie vont à tous coups côtoyant et gauchissant la matière, et à peine essuyant sa croûte. Le premier homme de la première école philosophique et surintendante des autres, ce grand Zénon, contre la mort : « Nul mal n'est honorable ; la mort l'est, elle n'est donc pas mal » ; contre l'ivrognerie : « Nul ne fie son secret à l'ivrogne, chacun le fie au sage ; le sage ne sera donc pas ivrogne. » Cela est-ce donner au blanc [*centre de la cible*] ? J'aime à voir ces âmes principales ne se pouvoir déprendre de notre consorce [*sort commun*]. Tant parfaits hommes qu'ils soient, ce sont toujours bien lourdement des hommes.

C'est une douce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle ; je le vois bien, encore que je n'en aie aucune expérience. Pour en distraire dernièrement un jeune prince [*Henri de Navarre*], je ne lui allais pas disant qu'il fallait prêter la joue à celui qui vous avait frappé l'autre pour le devoir de charité ; ni ne lui allais représenter les tragiques événements que la poésie attribue à cette passion. Je la laissai là et m'amusai à lui faire goûter la beauté d'une image contraire : l'honneur, la faveur, la bienveillance qu'il acquerrait par clémence et bonté ; je le détournai à l'ambition. Voilà comment on en fait.

Si votre affection en l'amour est trop puissante, dissipez-la, disent-ils ; et disent vrai, car je l'ai souvent essayé avec utilité ; rompez-la à divers désirs, desquels il y en ait un régent et un maître, si vous voulez ; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affaiblissez-le, séjournez-le [*retenez-le*], en le divisant et divertissant :

Quand ton sexe te tourmente d'un désir violent...
(Perse, VI, 73)

Mieux vaut lâcher dans n'importe quel corps le sperme accumulé en nous.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1058)

Et pourvoyez-y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine s'il vous a une fois saisi,

Si tu ne soignes pas la première plaie en t'offrant aux nouveaux coups,
Si le vagabondage du cœur, guidé par la Vénus des rues,
Ne vient pas mettre son baume sur les plaies encore fraîches.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, IV, 1063)

Je fus autrefois touché d'un puissant déplaisir, selon ma complexion, et encore plus juste que puissant ; je m'y fusse perdu, à l'aventure, si je m'en fusse simplement fié à mes forces. Ayant besoin d'une véhémente diversion pour m'en distraire, je me fis, par art, amoureux, et par étude, à quoi l'âge m'aidait. L'amour me soulagea et retira du mal qui m'était causé par l'amitié. Partout ailleurs de même : une aigre imagination me tient ; je trouve plus court, que de la dompter, la changer ; je lui en substitue, si je ne puis une contraire, au moins une autre. Toujours la variation soulage, dissout et dissipe. Si je ne puis la combattre, je lui échappe et, en la fuyant, je fourvoie, je ruse, muant de lieu, d'occupation, de

compagnie, je me sauve dans la presse d'autres amusements et pensées, où elle perd ma trace et m'égare.

Nature procède ainsi par le bénéfice de l'inconstance ; car le temps, qu'elle nous a donné pour souverain médecin de nos passions, gagne son effet principalement par là, que, fournissant autres et autres affaires à notre imagination, il démêle et corrompt cette première appréhension, pour forte qu'elle soit. Un sage ne voit guère moins son ami mourant au bout de vingt-cinq ans qu'au premier an ; et, suivant Épicure, de rien moins, car il n'attribuait aucun léniment [*adoucissement*] des fâcheries, ni à la prévoyance, ni à la vieillesse de celles-ci. Mais tant d'autres cogitations traversent celle-ci qu'elle s'alanguit et se lasse enfin.

Pour détourner l'inclination des bruits communs, Alcibiade coupa les oreilles et la queue à son beau chien et le chassa en la place, afin que, donnant ce sujet pour babiller au peuple, il laissât en paix ses autres actions. J'ai vu aussi, pour cet effet de divertir les opinions et conjectures du peuple et dévoyer les parleurs, des femmes couvrir leurs vraies affections par des affections contrefaites. Mais j'en ai vu telle qui, en se contrefaisant, s'est laissé prendre à bon escient, et a quitté la vraie et originelle affection pour la feinte ; et appris par elle que ceux qui se trouvent bien logés sont des sots de consentir à ce masque. Les accueils et entretiens publics étant réservés à ce serviteur aposté, croyez qu'il n'est guère habile s'il ne se met enfin en votre place et vous envoie en la sienne. Cela, c'est proprement tailler et coudre un soulier pour qu'un autre le chausse.

Peu de chose nous divertit et détourne, car peu de chose nous tient. Nous ne regardons guère les sujets en gros et seuls ; ce sont des circonstances ou des images menues et superficielles qui nous frappent, et des vaines écorces qui rejaillissent des sujets,

Comme on voit, aujourd'hui encore, en été,
Les cigales abandonner d'elles-mêmes leurs chrysalides.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 801)

Plutarque même regrette sa fille par des singeries de son enfance. Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grâce particulière, d'une recommandation dernière, nous afflige. La robe de César troubla tout Rome, ce que sa mort n'avait pas fait. Le son même des noms, qui nous tintouine aux oreilles : « Mon pauvre maître ! » ; ou « Mon grand ami ! » ; « Hélas ! mon cher père ! » ; ou « Ma bonne fille ! » ; quand ces redites me pincent et que j'y regarde de près, je trouve que c'est une plainte grammairienne et voyelle. Le mot et le ton me blessent (comme les exclamations des prêcheurs émeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons, et comme nous frappe la voix piteuse d'une bête qu'on tue pour notre service) ; sans que je pèse ou pénètre cependant la vraie essence et massive de mon sujet ;

Par ces aiguillons, la douleur s'excite elle-même ;
(Lucain, *La Pharsale*, II, 42)

ce sont les fondements de notre deuil.

L'opiniâtreté de mes pierres, spécialement en la verge, m'a parfois jeté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre jours, et si avant en la mort que c'eût été folie d'espérer l'éviter, voire désirer, vu les cruels efforts que cet état apporte. Ô que ce bon empereur [*Tibère*] qui faisait lier la verge à ses criminels pour les faire mourir à faute de pisser était grand maître en la science de bour-

rellerie ! Me trouvant là, je considérais par combien légères causes et objets l'imagination nourrissait en moi le regret de la vie ; de quels atomes se bâtissait en mon âme le poids et la difficulté de ce délogement ; à combien frivoles pensées nous donnions place en une si grande affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre et quoi non [*encore*] tenaient compte en ma perte. Aux autres, leurs ambitieuses espérances, leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Je voyais nonchalamment la mort, quand je la voyais universellement, comme fin de la vie ; je la gourmande en bloc ; par le menu, elle me pille. Les larmes d'un laquais, la dispensation de ma déferre [*distribution de mes hardes*], l'attouchement d'une main connue, une consolation commune me déconsolent et m'attendrissent.

Ainsi nous troublent l'âme les plaintes des fables ; et les regrets de Didon et d'Ariane passionnent ceux mêmes qui ne les croient point, en Virgile et en Catulle. C'est un exemple de nature obstinée et dure [*que de*] n'en sentir aucune émotion, comme on récite pour miracle de Polémon ; mais aussi ne pâlit-il pas seulement à la morsure d'un chien enragé qui lui emporta le gras de la jambe. Et nulle sagesse ne va si avant de concevoir la cause d'une tristesse si vive et entière par jugement, qu'elle ne souffre accession par la présence, quand les yeux et les oreilles y ont part, parties qui ne peuvent être agitées que par vains accidents.

Est-ce raison que les arts mêmes se servent et fassent leur profit de notre imbécillité [*faiblesse*] et bêtise naturelle ? L'orateur, dit la rhétorique, en cette farce de son plaidoyer s'émouvra par le son de sa voix et par ses agitations feintes, et se laissera piper à la passion qu'il représente. Il s'imprimera un vrai deuil, et essentiel, par le moyen de ce batelage qu'il joue, pour le transmettre aux juges, à qui il touche encore moins : comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires pour aider à la cérémonie du deuil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse ; car, encore qu'ils s'ébranlent en forme empruntée, toutefois, en habituant et rangeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent tout entiers et reçoivent en eux une vraie mélancolie.

Je fus, entre plusieurs autres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Gramont, du siège de La Fère, où il fut tué. Je considérai que, partout où nous passions, nous remplissions de lamentation et de pleurs le peuple que nous rencontrions par la seule montre de l'appareil de notre convoi, car seulement le nom du trépassé n'y était pas connu.

Quintilien dit avoir vu des comédiens si fort engagés en un rôle de deuil qu'ils en pleuraient encore au logis ; et de soi-même qu'ayant pris à émouvoir quelque passion en autrui il l'avait épousée jusqu'à se trouver surpris non seulement de larmes, mais d'une pâleur de visage et port d'homme vraiment accablé de douleur.

En une contrée près de nos montagnes, les femmes font le prêtre Martin [*questions et réponses*] ; car, comme elles agrandissent le regret du mari perdu par la souvenance des bonnes et agréables conditions qu'il avait, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections, comme pour entrer d'elles-mêmes en quelque compensation et se divertir de la pitié au dédain, de bien meilleure grâce encore que nous qui, à la perte du premier connu, nous piquons à lui prêter des louanges nouvelles et fausses, et à le faire tout autre, quand nous l'avons perdu de vue, qu'il ne nous semblait être quand nous le voyions ; comme si le regret était une partie instructive, ou que les larmes, en lavant notre entendement, l'éclaircissent. Je renonce dès à présent aux favorables témoignages qu'on me voudra donner, non parce que j'en serai digne, mais parce que je serai mort.

Qui demandera à celui-là : « Quel intérêt avez-vous à ce siège ? – L'intérêt de l'exemple, dira-t-il, et de l'obéissance commune du prince ; je n'y prétends profit quelconque ; et de gloire, je sais la petite part qui en peut toucher un particulier comme moi ; je n'ai ici ni passion ni querelle. » Voyez-le pourtant le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de colère en son rang de bataille pour l'assaut ; c'est la lueur de tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours qui lui ont jeté cette nouvelle rigueur et haine dans les veines. « Frivole cause ! », me direz-vous. Comment cause ? Il n'en faut point pour agiter notre âme ; une rêverie sans corps et sans sujet la régente et l'agite. Que je me jette à faire des châteaux en Espagne, mon imagination m'y forge des commodités et des plaisirs desquels mon âme est réellement chatouillée et réjouie. Combien de fois embrouillons-nous notre esprit de colère ou de tristesse par telles ombres, et nous insérons en des passions fantastiques [*imaginaires*] qui nous altèrent et l'âme et le corps ! Quelles grimaces étonnées, riardes, confuses excite la rêverie en nos visages ! Quelles saillies et agitations de membres et de voix ! Semble-t-il pas de cet homme seul qu'il ait des visions fausses d'une presse d'autres hommes avec qui il négocie, ou quelque démon interne qui le persécute ? Enquérez-vous à vous où est l'objet de cette mutation : est-il rien, sauf nous, en nature, que l'inanité sustente, sur quoi elle puisse ?

Cambyse, pour avoir songé en dormant que son frère devait devenir roi de Perse, le fit mourir ; un frère qu'il aimait et duquel il s'était toujours fié ! Aristodème, roi des Messéniens, se tua pour une fantaisie qu'il prit de mauvais augure de je ne sais quel hurlement de ses chiens. Et le roi Midas en fit autant, troublé et fâché de quelque malplaisant songe qu'il avait songé. C'est priser sa vie justement ce qu'elle est de l'abandonner pour un songe.

Entendez pourtant notre âme triompher de la misère du corps, de sa faiblesse, de ce qu'il est en butte à toutes offenses et altérations ; vraiment, elle a raison d'en parler !

Ô malheureuse première argile que pétrit Prométhée !
Quelle imprudence ! En faisant son ouvrage,
En formant le corps, il a oublié l'esprit,
C'était par lui, pourtant, qu'il fallait commencer.
(Properce, III, 5, 7)

CHAPITRE 5

Sur des vers de Virgile

À mesure que les pensements utiles sont plus pleins et solides, ils sont aussi plus empêchants et plus onéreux. Le vice, la mort, la pauvreté, les maladies sont sujets graves et qui grèvent [*pèsent*]. Il faut avoir l'âme instruite des moyens de soutenir et combattre les maux, et instruite des règles de bien vivre et de bien croire, et souvent l'éveiller et exercer en cette belle étude ; mais à une âme de commune sorte il faut que ce soit avec relâche et modération : elle s'affole d'être trop continuellement bandée.

J'avais besoin en jeunesse de m'avertir et solliciter pour me tenir en office ; l'allégresse et la santé ne conviennent pas tant bien, dit-on, avec ces discours sérieux et sages. Je suis à présent en un autre état ; les conditions de la vieillesse ne m'avertissent que trop, m'assagissent et me prêchent. De l'excès de la gaieté je suis tombé en celui de la sévérité, plus fâcheux. Par quoi je me laisse à cette heure aller un peu à la débauche par dessein ; et emploie quelquefois l'âme à des pensements folâtres et jeunes, où elle se séjourne [*repose*]. Je ne suis désormais que trop rassis, trop pesant et trop mûr. Les ans me font leçon, tous les jours, de froideur et de tempérance. Ce corps fuit le dérèglement et le craint. Il est à son tour de guider l'esprit vers la réformation. Il régente à son tour, et plus rudement et impérieusement. Il ne me laisse pas une heure, ni dormant ni veillant, chômer d'instruction, de mort, de patience et de pénitence. Je me défends de la tempérance comme j'ai fait autrefois de la volupté. Elle me tire trop arrière, et jusqu'à la stupidité. Or je veux être maître de moi, à tout sens. La sagesse a ses excès et n'a pas moins besoin de modération que la folie. Ainsi, de peur que je ne sèche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maux me donnent,

De peur que mon âme ne soit sans cesse à l'écoute de ses maux,
(Ovide, *Tristes*, IV, 1, 4)

je gauchis tout doucement et dérobe ma vue de ce ciel orageux et nubileux [*nuageux*] que j'ai devant moi, lequel, Dieu merci, je considère bien sans effroi, mais non pas sans contention et sans étude ; et me vais amusant en la recordation [*rappel*] des jeunesses passées,

l'âme désire ce qu'elle a perdu,
Et se tourne tout entière vers l'image du passé.
(Pétrone, *Satiricon*, 128)

Que l'enfance regarde devant elle, la vieillesse derrière : était-ce pas ce que signifiait le double visage de Janus ? Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons ! Autant que mes yeux peuvent reconnaître cette belle saison expirée, je les y détourne à secousses. Si elle échappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veux-je déraciner l'image de la mémoire,

C'est vivre deux fois que de pouvoir jouir de la vie passée.
(Martial, *Épigrammes*, X, 23, 7)

Platon ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et jeux de la jeunesse pour se réjouir en autrui de la souplesse et beauté du corps qui n'est plus en eux, et rappeler en leur souvenance la grâce et faveur de cet âge fleurissant, et veut qu'en ces ébats ils attribuent l'honneur de la victoire au jeune homme qui aura le plus ébaudi et réjoui, et plus grand nombre d'entre eux.

Je marquais autrefois les jours pesants et ténébreux comme extraordinaires : ceux-là sont tantôt les miens ordinaires ; les extraordinaires sont les beaux et sereins. Je m'en vais au train de tressaillir comme d'une nouvelle faveur quand aucune chose ne me deult [*m'afflige*]. Que je me chatouille, je ne puis tantôt plus arracher un pauvre rire de ce méchant corps. Je ne m'égaie qu'en fantaisie et en songe, pour détourner par ruse le chagrin de la vieillesse. Mais certes il y faudrait autre remède qu'en songe : faible lutte de l'art contre la nature. C'est grande simplesse [*naïveté*] d'allonger et anticiper, comme chacun fait, les incommodités humaines ; j'aime mieux être moins longtemps vieux que d'être vieux avant que de l'être. Jusqu'aux moindres occasions de plaisir que je puis rencontrer, je les empoigne. Je connais bien par ouï-dire plusieurs espèces de voluptés prudentes, fortes et glorieuses, mais l'opinion ne peut pas assez sur moi pour m'en mettre en appétit. Je ne les veux pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme je les veux doucereuses, faciles et prêtes. *Nous nous éloignons de la nature, nous faisons comme le peuple qui, en aucun domaine, n'est un bon guide* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, IC).

Ma philosophie est en action, en usage naturel et présent, peu en fantaisie. Prissé-je plaisir à jouer aux noisettes et à la toupie !

Il ne faisait pas dépendre de rumeurs le salut de l'État.
(Ennius, cité par Cicéron, *Les Devoirs*, I, 24)

La volupté est qualité peu ambitieuse : elle s'estime assez riche de soi sans y mêler le prix de la réputation, et s'aime mieux à l'ombre. Il faudrait donner le fouet à un jeune homme qui s'amuserait à choisir le goût du vin et des sauces. Il n'est rien que j'aie moins su et moins prisé. À cette heure je l'apprends. J'en ai grande honte, mais qu'y ferais-je ? J'ai encore plus de honte et de dépit des occasions qui m'y poussent. C'est à nous à rêver et baguenauder, et à la jeunesse de se tenir sur la réputation et sur le bon bout : elle va vers le monde, vers le crédit ; nous en venons. *À eux les armes, les chevaux, les lances, à eux les massues, la paume, la nage et la course ! Et pour nous, vieillards, parmi tous les jeux, qu'ils nous laissent les dés et les osselets !* (Cicéron, *La Vieillesse*, XVI). Les lois mêmes nous envoient au logis. Je ne puis moins, en faveur de cette chétive condition où mon âge me pousse, que de lui fournir de jouets et d'amusoires, comme à l'enfance : aussi y retombons-nous. Et la sagesse et la folie auront prou [*assez*] à faire à m'étayer et secourir par offices alternatifs en cette calamité d'âge :

Mêle un grain de folie à ta sagesse.
(Horace, *Odes*, IV, 12, 27)

Je fuis de même les plus légères pointures [*atteintes de la douleur*], et celles qui ne m'eussent pas autrefois égratigné me transpercent à cette heure : mon habitude commence de s'appliquer si volontiers au mal ! *À corps fragile toute atteinte est insupportable* (Cicéron, *La Vieillesse*, XVIII).

Une âme malade ne peut rien endurer de pénible.
(Ovide, *Pontiques*, I, 5, 18)

J'ai été toujours chatouilleux et délicat aux offenses ; je suis plus tendre à cette heure, et ouvert partout,

Et le moindre effort peut briser ce qui était fêlé.
(Ovide, *Tristes*, III, 11, 22)

Mon jugement m'empêche bien de regimber et gronder contre les inconvénients que nature m'ordonne à souffrir, mais non pas de les sentir. Je courrais d'un bout du monde à l'autre chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouée, moi qui n'ai autre fin que vivre et me réjouir. La tranquillité sombre et stupide se trouve assez pour moi, mais elle m'endort et entête : je ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie aux champs, en la ville, en France ou ailleurs, resséante [*sédentaire*] ou voyagère, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur irai fournir des essais en chair et en os.

Puisque c'est le privilège de l'esprit de se ravoir de la vieillesse, je lui conseille, autant que je puis, de le faire ; qu'il verdisse, qu'il fleurisse cependant, s'il peut, comme le gui sur un arbre mort. Je crains que c'est un traître : il s'est si étroitement affréré [*lié comme à un frère*] au corps, qu'il m'abandonne à tous coups pour le suivre en sa nécessité. Je le flatte à part, je le pratique pour néant. J'ai beau essayer de le détourner de cette colligence [*liaison*], et lui présenter et Sénèque et Catulle, et les dames, et les danses royales ; si son compagnon a la colique, il semble qu'il l'ait aussi. Les opérations mêmes qui lui sont particulières et propres ne se peuvent alors soulever ; elles sentent évidemment au morfondu. Il n'y a point d'allégresse en ses productions s'il n'y en a en même temps au corps. Nos maîtres ont tort de quoi, cherchant les causes des élancements extraordinaires de notre esprit, outre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour, à l'âpreté guerrière, à la poésie, au vin, ils n'en ont donné sa part à la santé ; une santé bouillante, vigoureuse, pleine, oisive, telle qu'autrefois la verdeur des ans et la sécurité me la fournissaient par venues. Ce feu de gaieté suscite en l'esprit des éloises [*flammes*] vives et claires, outre notre portée naturelle et entre les enthousiasmes les plus gaillards, sinon les plus éperdus. Or bien ce n'est pas merveille si un contraire état affaisse mon esprit, le cloue et fait un effet contraire.

Il ne se redresse pour aucune besogne, et languit avec le corps.
(Pseudo-Gallus, I, 125)

Et veut encore que je lui sois tenu de quoi il prête, comme il dit, beaucoup moins à ce consentement que ne porte l'usage ordinaire des hommes. Au moins, pendant que nous avons trêves, chassons les maux et difficultés de notre commerce :

Que la vieillesse, tant qu'elle le peut, déride son front soucieux ;
(Horace, *Épodes*, XIII, 7)

il est bon d'égayer la tristesse par des plaisanteries (Sidoine Apollinaire, *Lettres*, I, 9). J'aime une sagesse gaie et civile, et fuis l'âpreté des mœurs et l'austérité, ayant pour suspecte toute mine rébarbative :

Et la triste arrogance d'un visage renfrogné.
(George Buchanan, *Jean-Baptiste*, prologue, 31)

Cette triste foule a elle aussi ses débauchés.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 57, 8)

Je crois Platon de bon cœur, qui dit les humeurs faciles ou difficiles être un grand préjudice à la bonté ou mauvaiseté de l'âme. Socrate eut un visage constant, mais serein et riant, non constant comme le vieux Crassus qu'on ne vit jamais rire.

La vertu est qualité plaisante et gaie.

Je sais bien que fort peu de gens rechigneront à la licence de mes écrits, qui n'aient plus à rechigner à la licence de leur pensée. Je me conforme bien à leur courage, mais j'offense leurs yeux.

C'est une humeur bien ordonnée de pincer les écrits de Platon et couler ses négociations prétendues avec Phédon, Dion, Stella, Archéanassa. *Il n'y pas de honte à dire ce qu'on n'a pas honte de penser* (Source inconnue).

Je hais un esprit hargneux et triste qui glisse par-dessus les plaisirs de sa vie et s'empoigne et paît aux malheurs ; comme les mouches, qui ne peuvent tenir contre un corps bien poli et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux [*rugueux*] et raboteux ; et comme les ventouses qui ne hument et appètent [*aspirent*] que le mauvais sang.

Au reste, je me suis ordonné d'oser dire tout ce que j'ose faire, et me déplais des pensées mêmes impubliables. La pire de mes actions et conditions ne me semble pas si laide comme je trouve laid et lâche de ne l'oser avouer. Chacun est discret en la confession, on le devrait être en l'action ; la hardiesse de faillir est quelque peu compensée et bridée par la hardiesse de le confesser. Qui s'obligerait à tout dire s'obligerait à ne rien faire de ce qu'on est contraint de taire. Dieu veuille que cet excès de ma licence attire nos hommes jusqu'à la liberté, par-dessus ces vertus couardes et mineuses nées de nos imperfections. Qu'aux dépens de mon immodération je les attire jusqu'au point de la raison ! Il faut voir son vice et l'étudier pour le redire. Ceux qui le cèlent à autrui le cèlent ordinairement à eux-mêmes. Et ne le tiennent pas pour assez couvert s'ils le voient ; ils le soustraient et déguisent à leur propre conscience. *Pourquoi n'avoue-t-on jamais ses vices ? Parce qu'on en est encore esclave ; il faut être éveillé pour raconter ses rêves* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LIII).

Les maux du corps s'éclaircissent en augmentant. Nous trouvons que c'est goutte que [*ce que*] nous nommions rhume ou foulure. Les maux de l'âme s'obscurcissent en leur force ; le plus malade les sent le moins. Voilà pourquoi il les faut souvent remanier au jour d'une main impiteuse [*impitoyable*], les ouvrir et arracher du creux de notre poitrine. Comme en matière de bienfaits, de même en matière de méfaits, c'est parfois satisfaction que la seule confession. Est-il quelque laideur au faillir qui nous dispense de nous en devoir confesser ?

Je souffre peine à me feindre, si [*si bien*] que j'évite de prendre les secrets d'autrui en garde, n'ayant pas bien le cœur de désavouer ma science. Je puis la taire, mais la nier, je ne puis sans effort et déplaisir. Pour être bien secret, il le faut être par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes, d'être secret, si on n'est menteur encore. Celui qui s'enquêtait à Thalès de Milet s'il devait solennellement nier d'avoir paillardé, s'il se fût adressé à moi, je lui eusse répondu qu'il ne le devait pas faire, car le mentir me semble encore pire que la paillardise. Thalès conseilla tout autrement, et qu'il jurât, pour garantir le plus

par le moins. Toutefois ce conseil n'était pas tant élection de vice que multiplication.

Sur quoi, disons ce mot en passant, qu'on fait bon marché à un homme de conscience quand on lui propose quelque difficulté au contrepoids du vice, mais quand on l'enferme entre deux vices on le met à un rude choix, comme on fit Origène : ou qu'il idolâtrât, ou qu'il se souffrît jouir charnellement à un grand vilain Éthiopien qu'on lui présenta. Il subit la première condition, et vicieusement [*à tort*], dit-on. Pourtant ne seraient pas sans goût, selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles aimeraient mieux charger leur conscience de dix hommes que d'une messe.

Si c'est indiscrétion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand danger qu'elle passe en exemple et usage ; car Ariston disait que les vents que les hommes craignent le plus sont ceux qui les découvrent. Il faut rebrasser [*retrousser*] ce sot haillon qui couvre nos mœurs. Ils envoient leur conscience au bordel et tiennent leur contenance en règle. Jusqu'aux traîtres et assassins, ils épousent les lois de la cérémonie et attachent là leur devoir ; si [*aussi*] n'est-ce ni à l'injustice de se plaindre de l'incivilité, ni à la malice de l'indiscrétion. C'est dommage qu'un méchant homme ne soit encore un sot et que la décence pallie son vice. Ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroi, qui mérite d'être conservée ou blanchie.

En faveur des huguenots, qui accusent notre confession privée et auriculaire, je me confesse en public, religieusement et purement. Saint Augustin, Origène et Hippocrate ont publié les erreurs de leurs opinions ; moi, encore, de mes mœurs. Je suis affamé de me faire connaître ; et ne me chaut à [*ne m'importe par*] combien, pourvu que ce soit véritablement ; ou, pour dire mieux, je n'ai faim de rien, mais je crains mortellement d'être pris en échange [*pour un autre*] par ceux à qui il arrive de connaître mon nom.

Celui qui fait tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense-t-il gagner en se produisant au monde en masque, dérobant son vrai être à la connaissance du peuple ? Louez un bossu de sa belle taille, il le doit recevoir à injure. Si vous êtes couard et qu'on vous honore pour un vaillant homme, est-ce de vous qu'on parle ? On vous prend pour un autre. J'aimerais aussi cher que celui-là se gratifiât des bonnetades [*salutations*] qu'on lui fait, pensant qu'il soit maître de la troupe, lui qui est des moindres de la suite. Archélaos, roi de Macédoine, passant par la rue, quelqu'un versa de l'eau sur lui ; les assistants disaient qu'il devait le punir : « Oui, mais, dit-il, il n'a pas versé l'eau sur moi, mais sur celui qu'il pensait que je fusse. » Socrate, à celui qui l'avertissait qu'on médisait de lui : « Point, fit-il, il n'y a rien en moi de ce qu'ils disent. » Pour moi, qui me louerait d'être bon pilote, d'être bien modeste, ou d'être bien chaste, je ne lui en devrais nul grand merci. Et pareillement, qui m'appellerait traître, voleur ou ivrogne, je me tiendrais aussi peu offensé. Ceux qui se méconnaissent se peuvent paître de fausses approbations ; non pas moi, qui me vois et qui me recherche jusqu'aux entrailles, qui sais bien ce qui m'appartient. Il me plaît d'être moins loué, pourvu que je sois mieux connu. On me pourrait tenir pour sage en telle condition de sagesse que je tiens pour sottise.

Je m'ennuie que mes *Essais* servent les [*aux*] dames de meuble commun seulement, et de meuble de salle. Ce chapitre me fera du cabinet. J'aime leur commerce un peu privé. Le public est sans faveur ni saveur. Aux adieux, nous échauffons outre l'ordinaire l'affection envers les choses que nous abandonnons.

Je prends l'extrême congé des jeux du monde, voici nos dernières accolades. Mais venons à mon thème.

Qu'a fait l'action génitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne et pour l'exclure des propos sérieux et réglés ? Nous prononçons hardiment : tuer, dérober, trahir ; et cela nous n'oserions qu'entre les dents ? Est-ce à dire que moins nous en exhalons en parole d'autant nous avons loi d'en grossir la pensée ?

Car il est bon que les mots qui sont le moins en usage, moins écrits et mieux tus, sont les mieux sus et plus généralement connus. Nul âge, nulles mœurs l'ignorent non plus que le pain. Ils s'impriment en chacun sans être exprimés, et sans voix, et sans figure. Il est bon aussi que c'est une action que nous avons mise en la franchise du silence, d'où c'est crime de l'arracher, non pas même pour l'accuser et juger. Ni n'osons la fouetter qu'en périphrase et peinture. Grande faveur à un criminel d'être si exécrable que la justice estime injuste de le toucher et de le voir : libre et sauvé par le bénéfice de l'aigreur de sa condamnation. N'en va-t-il pas comme en matière de livres, qui se rendent d'autant plus vénaux et publics de ce qu'ils sont supprimés [*interdits*] ? Je m'en vais pour moi prendre au mot l'avis d'Aristote, qui dit l'être honteux servir d'ornement à la jeunesse, mais de reproche à la vieillesse.

Ces vers se prêchent en l'école ancienne, école à laquelle je me tiens bien plus qu'à la moderne (ses vertus me semblent plus grandes, ses vices moindres) :

Ceux qui par trop fuyant Vénus estrivent,
Faillent autant que ceux qui trop la suivent.
(Plutarque, *Il faut qu'un philosophe converse avec les princes*, traduction d'Amyot.)

Toi seule, déesse, suffis à gouverner la nature ;
Sans toi rien n'aborde aux rivages de la lumière.
Rien d'aimable, rien d'heureux n'existe que par toi.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 22)

Je ne sais qui a pu mal mêler Pallas et les Muses avec Vénus, et les refroidir envers l'Amour ; mais je ne vois aucunes déités qui s'aviennent [*se conviennent*] mieux, ni qui s'entre-doivent plus. Qui ôtera aux muses les imaginations amoureuses leur dérobera le plus bel entretien qu'elles aient et la plus noble matière de leur ouvrage ; et qui fera perdre à l'amour la communication et service de la poésie l'affaiblira de ses meilleures armes. Par ainsi on charge le dieu d'accointance et de bienveillance et les déesses protectrices d'humanité et de justice du vice d'ingratitude et de méconnaissance.

Je ne suis pas de si longtemps cassé de l'état et suite de ce dieu que je n'aie la mémoire informée de ses forces et valeurs,

je reconnais la marque de mon ancienne flamme.
(Virgile, *Énéide*, IV, 23)

Il y a encore quelque demeurant d'émotion et chaleur après la fièvre,

Qu'en l'hiver de mon âge cette chaleur ne m'abandonne pas !
(Jean Second, *Élégies*, I, 3, 29)

Tout asséché que je suis et appesanti, je sens encore quelques tièdes restes de cette ardeur passée :

Ainsi la mer Égée, quand le notus ou l'aquilon s'apaisent
Après qu'ils l'ont secouée et remuée, ne se calme pas tout de suite,
Et les vagues s'agitent et grondent longtemps encore
(Le Tasse, *Jérusalem délivrée,* XII, stance 63)

Mais de ce que je m'y entends, les forces et valeur de ce dieu se trouvent plus vives et plus animées en la peinture de la poésie qu'en leur propre essence,

Et le vers a des doigts.
(Juvénal, *Satires,* VI, 196)

Elle représente je ne sais quel air plus amoureux que l'amour même. Vénus n'est pas si belle toute nue, et vive, et haletante, comme elle est ici chez Virgile :

Elle dit et, comme il hésite, la déesse l'entoure de ses bras de neige
Et le réchauffe d'une douce étreinte.
Lui, soudain, est envahi par la flamme accoutumée ;
Un feu qu'il connaît bien le pénètre jusqu'aux moelles
Et parcourt ses os qui frissonnent.
Ainsi, dans le fracas du tonnerre, la zébrure de l'éclair
Sillonne les nuages de son éclat...
Ayant dit ses mots, il lui offre l'étreinte attendue,
Puis, couché sur le sein de son épouse,
Se laisse vaincre par le sommeil qui s'infuse en ses membres.
(Virgile, *Énéide,* VIII, 387, 404)

Ce que j'y trouve à considérer, c'est qu'il la peint un peu bien émue pour une Vénus maritale. En ce sage marché, les appétits ne se trouvent pas si folâtres ; ils sont sombres et plus mousses [*émoussés*]. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par lui, et se mêle lâchement aux accointances qui sont dressées et entretenues sous autre titre, comme est le mariage : l'alliance, les moyens y pèsent par raison, autant ou plus que les grâces et la beauté. On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on dise ; on se marie autant ou plus pour sa postérité, pour sa famille. L'usage et l'intérêt du mariage touchent notre race bien loin par-delà nous. Pourtant [*c'est pourquoi*] me plaît cette façon : qu'on le conduise plutôt par mains tierces que par les propres, et par le sens d'autrui que par le sien. Tout ceci combien à l'opposite des conventions amoureuses ! Aussi est-ce une espèce d'inceste d'aller employer à ce parentage vénérable et sacré les efforts et les extravagances de la licence amoureuse, comme il me semble avoir dit ailleurs. Il faut, dit Aristote, toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir la fasse sortir hors des gonds de raison. Ce qu'il dit pour la conscience, les médecins le disent pour la santé : qu'un plaisir excessivement chaud, voluptueux et assidu altère la semence et empêche la conception ; disent d'autre part qu'à une congression [*relation*] languissante, comme celle-là est de sa nature, pour la remplir d'une juste et fertile chaleur, il s'y faut présenter rarement et à notables intervalles,

Afin qu'elle saisisse avidement
Les dons de Vénus pour les cacher profondément.
(Virgile, *Géorgiques,* III, 137)

Je ne vois point de mariages qui faillent plus tôt et se troublent que ceux qui s'acheminent par la beauté et désirs amoureux. Il y faut des fondements plus

solides et plus constants, et y marcher d'aguet [*avec précaution*] ; cette bouillante allégresse n'y vaut rien.

Ceux qui pensent faire honneur au mariage pour y joindre l'amour font, ce me semble, de même ceux qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est autre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage, mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler [*mêler*] leurs noms et leurs titres ; on fait tort à l'une ou à l'autre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduite avec raison, mais d'autant que c'est une qualité dépendant d'autrui, et qui peut tomber en un homme vicieux et de néant, elle est en estimation bien loin au-dessous de la vertu : c'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible ; dépendant du temps et de la fortune ; diverse en forme selon les contrées ; vivante et mortelle ; sans naissance non plus que la rivière du Nil ; généalogique et commune ; de suite et de similitude ; tirée par conséquence, et conséquence bien faible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes autres qualités tombent en communication et en commerce ; celle-ci se consume en soi, de nul emploi au service d'autrui. On proposait à l'un de nos rois le choix de deux compétiteurs en une même charge, desquels l'un était gentilhomme, l'autre ne l'était point. Il ordonna que, sans respect de cette qualité, on choisît celui qui aurait le plus de mérite, mais où la valeur serait entièrement pareille, qu'en ce cas on eût respect à la noblesse : c'était justement lui donner son rang. Antigonos, à un jeune homme inconnu qui lui demandait la charge de son père, homme de valeur, qui venait de mourir : « Mon ami, fit-il, en tels bienfaits je ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats comme je fais leur prouesse. »

De vrai, il n'en doit pas aller comme des officiers des rois de Sparte, trompettes, ménestriers [*musiciens*], cuisiniers, à qui en leur charge succédaient les enfants, pour ignorants qu'ils fussent, avant les mieux expérimentés du métier. Ceux de Callicut font des nobles une espèce par-dessus l'humaine. Le mariage leur est interdit, et toute autre vacation que bellique [*profession que guerrière*]. De concubines, ils en peuvent avoir leur saoul, et les femmes autant de ruffians, sans jalousie les uns des autres. Mais c'est un crime capital et irrémissible de s'accoupler à personne d'autre condition que la leur. Et se tiennent pollus [*souillés*] s'ils en sont seulement touchés en passant et, comme leur noblesse en étant merveilleusement [*extraordinairement*] injuriée et intéressée, tuent ceux qui seulement ont approché un peu trop près d'eux, de manière que les ignobles [*non nobles*] sont tenus de crier en marchant, comme les gondoliers de Venise, au contour des rues pour ne s'entre-heurter, et les nobles leur commandent de se jeter au quartier qu'ils veulent. Ceux-ci évitent par là cette ignominie qu'ils estiment perpétuelle ; ceux-là une mort certaine. Nulle durée de temps, nulle faveur de prince, nul office ou vertu ou richesse peut faire qu'un roturier devienne noble. À quoi aide cette coutume que les mariages sont défendus de l'un métier à l'autre : ne peut une de race cordonnière épouser un charpentier ; et sont les parents obligés de dresser les enfants à la vacation [*métier*] des pères précisément, et non à autre vacation, par où se maintient la distinction et constance de leur fortune [*sort*].

Un bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et conditions de l'amour. Il tâche à représenter celles de l'amitié. C'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infini d'utiles et solides offices et obligations mutuelles. Aucune femme qui en savoure le goût,

celle que le flambeau de l'hymen a unie selon son désir,
(Catulle, LXIV, 79)

ne voudrait tenir lieu de maîtresse et d'amie à son mari. Si elle est logée en son affection comme femme, elle y est bien plus honorablement et sûrement logée. Quand il fera l'ému ailleurs, et l'empressé, qu'on lui demande pourtant alors à qui il aimerait mieux arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maîtresse ; de qui la défortune l'affligerait le plus ; à qui il désire plus de grandeur ; ces demandes n'ont aucun doute en un mariage sain. Ce qu'il s'en voit si peu de bons est signe de son prix et de sa valeur. À le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en notre société. Nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se voit aux cages : les oiseaux qui en sont hors désespèrent d'y entrer ; et d'un pareil soin en sortir ceux qui sont au-dedans. Socrate, enquis qui était plus commode prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on fasse, dit-il, on s'en repentira. » C'est une convention à laquelle se rapporte bien à point ce qu'on dit, « l'homme est à l'homme ou un dieu ou un loup ». Il faut la rencontre de beaucoup de qualités à le bâtir. Il se trouve en ce temps plus commode aux âmes simples et populaires, où les délices, la curiosité et l'oisiveté ne le troublent pas tant. Les humeurs débauchées, comme est la mienne, [*moi*] qui hais toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres,

À moi aussi il est plus doux de vivre sans cette chaîne au cou.
(Pseudo-Gallus, I, 61)

De mon dessein, j'eusse fui d'épouser la sagesse même si elle m'eût voulu. Mais, nous avons beau dire, la coutume et l'usage de la vie commune nous emportent. La plupart de mes actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois je ne m'y conviai pas proprement, on m'y mena, et y fus porté par des occasions étrangères. Car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide, et vicieuse et évitable qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident, tant l'humaine posture est vaine ! Et y fus porté certes plus mal préparé alors, et plus rebours que je ne suis à présent après l'avoir essayé. Et, tout licencieux qu'on me tient, j'ai en vérité plus sévèrement observé les lois de mariage que je n'avais ni promis ni espéré. Il n'est plus temps de regimber quand on s'est laissé entraver. Il faut prudemment ménager sa liberté ; mais depuis [*après*] qu'on s'est soumis à l'obligation, il s'y faut tenir sous les lois du devoir commun, au moins s'en efforcer. Ceux qui entreprennent ce marché pour s'y porter avec haine et mépris font injustement et incommodément ; et cette belle règle que je vois passer de main en main entre elles, comme un saint oracle,

Sers ton mari comme ton maître,
Et t'en garde comme d'un traître,

qui est à dire : « Porte-toi envers lui d'une révérence contrainte, ennemie et défiante », cri de guerre et défi, est pareillement injurieuse et difficile. Je suis trop mou pour desseins si épineux. À dire vrai, je ne suis pas encore arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avec l'injustice, et mettre en risée tout ordre et règle qui n'accordent à mon appétit : pour haïr la superstition, je ne me jette pas incontinent à l'irréligion. Si on ne fait toujours son devoir, au moins le faut-il toujours aimer et reconnaître. C'est trahison de se marier sans s'épouser. Passons outre.

Notre poète [*Virgile*] représente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A-t-il voulu dire qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'amour, et ce néanmoins réserver quelque devoir envers le mariage, et qu'on le peut blesser sans le rompre tout à fait ? Tel valet ferre la mule au maître qu'il ne hait pas pourtant. La beauté, l'opportunité, la destinée (car la destinée y met aussi la main),

certaines parties, que dissimulent les plis du vêtement, obéissent au destin.
Sans la faveur des astres, avoir un membre démesuré ne te servira à rien,
(Juvénal, *Satires*, IX, 32)

l'ont attachée à un étranger, non pas si entière peut-être, qu'il ne lui puisse rester quelque liaison par où elle tient encore à son mari. Ce sont deux desseins qui ont des routes distinguées et non confondues. Une femme se peut rendre à tel personnage, que nullement elle ne voudrait avoir épousé ; je ne dis pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mêmes de la personne. Peu de gens ont épousé des amies, qui ne s'en soient repentis. Et jusqu'en l'autre monde. Quel mauvais ménage a fait Jupiter avec sa femme qu'il avait premièrement pratiquée et jouie par amourettes ? C'est ce qu'on dit : chier dans le panier pour après le mettre sur sa tête.

J'ai vu de mon temps, en quelque bon lieu, guérir honteusement et déshonnêtement l'amour par le mariage ; les considérations sont trop autres. Nous aimons, sans nous empêcher, deux choses diverses et qui se contrarient. Isocrate disait que la ville d'Athènes plaisait à la mode que font les dames qu'on sert par amour. Chacun aimait à s'y venir promener et y passer son temps ; nul ne l'aimait pour l'épouser, c'est-à-dire pour s'y habituer et domicilier. J'ai avec dépit vu des maris haïr leurs femmes de ce seulement qu'ils leur font tort ; au moins ne les faut-il pas moins aimer de notre faute ; par repentance et compassion au moins, elles nous en devraient être plus chères.

Ce sont fins différentes et pourtant compatibles, dit-il [*Virgile*], en quelque façon. Le mariage a pour sa part l'utilité, la justice, l'honneur et la constance : un plaisir plat, mais plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a, de vrai, plus chatouillant, plus vif et plus aigu ; un plaisir attisé par la difficulté. Il y faut de la piqûre et de la cuisson. Ce n'est plus amour s'il est sans flèches et sans feu. La libéralité des dames est trop profuse au mariage et émousse la pointe de l'affection et du désir. Pour fuir à cet inconvénient voyez la peine qu'y prennent en leurs lois Lycurgue et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte [*dispute*] entre elles et nous ; le plus étroit consentement que nous ayons avec elles encore est-il tumultuaire et tempétueux. À l'avis de notre auteur, nous les traitons inconsidérément en ceci : après que nous avons connu qu'elles sont, sans comparaison, plus capables et ardentes aux effets de l'amour que nous, et que ce prêtre ancien [*Tirésias*] l'a ainsi témoigné, qui avait été tantôt homme, tantôt femme,

Il connaissait Vénus sous ses deux formes ;
(Ovide, *Métamorphoses*, III, 323)

et, en outre, que nous avons appris de leur propre bouche la preuve qu'en firent autrefois en divers siècles un empereur et une impératrice [*Procule et Messaline*]

de Rome, maîtres ouvriers et fameux en cette besogne (lui dépucela bien en une nuit dix vierges sarmates, ses captives ; mais elle fournit réellement en une nuit à vingt-cinq entreprises, changeant de compagnie selon son besoin et son goût,

La vulve encore brûlante et gonflée de désir, elle s'éloigne,
Lassée des hommes mais non rassasiée ;
(Juvénal, *Satires*, VI, 128)

et que, sur le différend advenu en Catalogne entre une femme se plaignant des efforts trop assidus de son mari – non tant, à mon avis, qu'elle en fût incommodée (car je ne crois les miracles qu'en foi), comme pour retrancher sous ce prétexte et brider, en cela même qui est l'action fondamentale du mariage, l'autorité des maris envers leurs femmes, et pour montrer que leurs hargnes et leur malignité passent outre la couche nuptiale et foulent aux pieds les grâces et douceurs mêmes de Vénus, à laquelle plainte le mari répondait, homme vraiment brutal et dénaturé, qu'aux jours mêmes de jeûne il ne s'en saurait passer à moins de dix –, intervint ce notable arrêt de la reine d'Aragon par lequel, après mûre délibération de conseil, cette bonne reine, pour donner règle et exemple à tout temps de la modération et modestie requises en un juste mariage, ordonna pour bornes légitimes et nécessaires le nombre de six par jour ; relâchant et quittant [*diminuant et abandonnant*] beaucoup du besoin et désir de son sexe, pour établir, disait-elle, une forme aisée et par conséquent permanente et immuable. En quoi s'écrient les docteurs : quel doit être l'appétit et la concupiscence féminine, puisque leur raison, leur réformation et leur vertu se taillent à ce prix ? considérant le divers jugement de nos appétits, et que Solon, chef de l'école juridique, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise [*relation*] conjugale. Après avoir cru et prêché cela, nous sommes allés leur donner la continence péculièrement [*particulièrement*] en partage, et sur peines dernières et extrêmes.

Il n'est passion plus pressante que celle-ci, à laquelle nous voulons qu'elles résistent seules, non simplement comme à un vice de sa mesure, mais comme à l'abomination et exécration, plus qu'à l'irréligion et au parricide ; et nous nous y rendons cependant sans coulpe ni reproche. Ceux mêmes d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout ont assez avoué quelle difficulté, ou plutôt impossibilité, il y avait, usant de remèdes matériels, à mater, affaiblir et refroidir le corps. Nous, au contraire, les voulons saines, vigoureuses, en bon point, bien nourries, et chastes ensemble, c'est-à-dire et chaudes et froides : car le mariage, que nous disons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchissement, selon nos mœurs. Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'âge bout encore, il fera gloire de l'épandre ailleurs :

Un peu de pudeur, à la fin, ou alors plaidons !
J'ai acheté ton vit des millions d'écus,
Il n'est plus à toi, Bassus ; tu me l'as vendu.
(Martial, *Épigrammes*, XII, 90, 10)

Le philosophe Polémon fut justement appelé en justice par sa femme de ce qu'il allait semant en un champ stérile le fruit dû au champ génital. Si c'est [*si elles épousent un*] de ces autres cassés, les voilà, en plein mariage, de pire condition que vierges et veuves. Nous les tenons pour bien fournies parce qu'elles ont un homme auprès, comme les Romains tinrent pour violée Clodia Læta, vestale, que Caligula avait approchée, encore qu'il fût avéré qu'il ne l'avait qu'approchée ; mais, au

rebours, on recharge par là leur nécessité, d'autant que l'attouchement et la compagnie de quelque mâle que ce soit éveillent leur chaleur, qui demeurerait plus quiète en la solitude. Et, à cette fin, comme il est vraisemblable de rendre par cette circonstance et considération leur chasteté plus méritoire, Boleslas et Kinge, sa femme, rois de Pologne, la vouèrent d'un commun accord, couchés ensemble, le jour même de leurs noces, et la maintinrent à la barbe des commodités maritales.

Nous les dressons dès l'enfance aux entremises de l'amour : leur grâce, leur attifure [*coiffure*], leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but. Leurs gouvernantes ne leur impriment autre chose que le visage de l'amour, ne fût qu'en le leur représentant continuellement pour les en dégoûter. Ma fille (c'est tout ce que j'ai d'enfants) est en l'âge auquel les lois excusent les plus échauffées de se marier ; elle est d'une complexion tardive, mince et molle, et a été par sa mère élevée de même, d'une forme retirée et particulière : si [*si bien*] qu'elle ne commence encore qu'à se déniaiser de la naïveté de l'enfance. Elle lisait un livre français devant moi. Le mot de « fouteau » s'y rencontra, nom d'un arbre connu [*hêtre*] ; la femme qu'elle a pour sa conduite l'arrêta tout court un peu rudement, et la fit passer par-dessus ce mauvais pas. Je la laissai faire pour ne troubler leurs règles – car je ne m'empêche aucunement de ce gouvernement ; la police féminine a un train mystérieux, il faut le leur quitter –, mais, si je ne me trompe, le commerce de vingt laquais n'eût su imprimer en sa fantaisie, de six mois, l'intelligence et usage, et toutes les conséquences du son de ces syllabes scélérates, comme fit cette bonne vieille par sa réprimande et interdiction.

La vierge nubile aime apprendre les danses ioniennes
À s'en rompre les membres ;
Depuis sa tendre enfance,
Elle rêve d'amours impures.
(Horace, *Odes*, III, VI, 21)

Qu'elles se dispensent un peu de la cérémonie, qu'elles entrent en liberté de discours, nous ne sommes qu'enfants au prix d'elles en cette science. Écoutez-les représenter nos poursuites et nos entretiens, elles vous font bien connaître que nous ne leur apportons rien qu'elles n'aient su et digéré sans nous. Serait-ce ce que dit Platon : qu'elles aient été garçons débauchés autrefois ? Mon oreille se rencontra un jour en lieu où elle pouvait dérober certains des discours faits entre elles sans soupçon : que ne puis-je le dire ? « Notre-Dame ! (fis-je) allons à cette heure étudier des phrases d'*Amadis* et des registres [*recueils*] de Boccace et de l'Arétin pour faire les habiles ; nous employons vraiment bien notre temps ! Il n'est ni parole, ni exemple, ni démarche qu'elles ne sachent mieux que nos livres : c'est une discipline qui naît dans leurs veines,

Et que Vénus elle-même leur a inspirée,
(Virgile, *Géorgiques*, III, 267)

que ces bons maîtres d'école, nature, jeunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'âme ; elles n'ont que faire de l'apprendre, elles l'engendrent. »

Jamais la colombe couleur de neige,
Ou l'oiseau le plus lascif que vous connaissiez,
En mordillant le bec, n'a goûté de baisers plus ardents
Qu'une femme qui se laisse aller à sa passion.
(Catulle, LXVI, 125)

Qui n'eût tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur désir par la crainte et honneur de quoi on les a pourvues, nous étions diffamés. Tout le mouvement du monde se résout et rend à cet accouplage : c'est une matière infuse partout, c'est un centre où toutes choses regardent. On voit encore des ordonnances de la vieille et sage Rome faites pour le service de l'amour, et les préceptes de Socrate à instruire les courtisanes :

Et ce sont parfois des ouvrages stoïciens
Qui traînent sur leurs coussins de soie.
(Horace, *Épodes,* VIII, 15)

Zénon, parmi ses lois, réglait aussi les écarquillements et les secousses du dépucelage. De quel sens était le livre du philosophe Straton, *De la conjonction charnelle* ?, et de quoi traitait Théophraste en ceux qu'il intitula, l'un *L'Amoureux,* l'autre *De l'amour* ? De quoi Aristippe au sien *Des anciennes délices* ? Que veulent prétendre les descriptions si étendues et vives, en Platon, des amours de son temps plus hardies ? Et le livre *De l'amoureux,* de Démétrios de Phalère ; et *Clinias ou l'amoureux forcé* d'Héraclide du Pont ? Et d'Antisthène celui *De faire les enfants ou des noces,* et l'autre *Du maître ou de l'amant* ? Et d'Ariston celui des *Exercices amoureux* ? De Cléanthe un *De l'amour,* l'autre *De l'art d'aimer* ? Les *Dialogues amoureux* de Sphéros ? Et la fable de *Jupiter et Junon,* de Chrysippe, éhontée au-delà de toute souffrance, et ses cinquante *Épîtres* si lascives ? Car il faut laisser à part les écrits des philosophes qui ont suivi la secte épicurienne. Cinquante déités étaient, au temps passé, asservies à cet office ; et s'est trouvé nation où, pour endormir la concupiscence de ceux qui venaient à la dévotion, on tenait aux églises des garces et des garçons à jouir, et était acte de cérémonie [*politesse*] de s'en servir avant venir à l'office.

Apparemment, l'incontinence serait utile à la continence, comme l'incendie s'éteint par le feu (Source inconnue).

En la plupart du monde, cette partie de notre corps était déifiée. En même province, les uns se l'écorchaient pour en offrir et consacrer un lopin [*morceau*], les autres offraient et consacraient leur semence. En une autre, les jeunes hommes se le perçaient publiquement et ouvraient en divers lieux entre chair et cuir, et traversaient par ces ouvertures des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvaient souffrir, et de ces brochettes faisaient après du feu pour offrande à leurs dieux, estimés peu vigoureux et peu chastes s'ils venaient à s'étonner [*défaillir*] par la force de cette cruelle douleur. Ailleurs, le plus sacré magistrat était révéré et reconnu par ces parties-là, et en plusieurs cérémonies l'effigie en était portée en pompe à l'honneur de diverses divinités.

Les dames égyptiennes, en la fête des Bacchanales, en portaient au cou un de bois, exquisément formé, grand et pesant, chacune selon sa force, outre ce que la statue de leur dieu en représentait, qui surpassait en mesure le reste du corps.

Les femmes mariées, ici près, en forgent de leur couvre-chef une figure sur leur front pour se glorifier de la jouissance qu'elles en ont ; et, venant à être veuves, le couchent en arrière et ensevelissent sous leur coiffure.

Les plus sages matrones, à Rome, étaient honorées d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priape ; et sur ses parties moins honnêtes faisait-on asseoir les vierges au temps de leurs noces. Encore ne sais-je si j'ai vu en mes jours quelque air de pareille dévotion. Que voulait dire cette ridicule pièce [*braguette*] de la chaussure [*pantalon*] de nos pères, qui se voit encore en nos Suisses ? À quoi faire

la montre que nous faisons à cette heure de nos pièces en forme, sous nos grègues [*culottes à la grecque*], et souvent, qui pis est, outre leur grandeur naturelle, par fausseté et imposture ?

Il me prend envie de croire que cette sorte de vêtement fut inventée aux meilleurs et plus consciencieux siècles pour ne piper le monde, pour que chacun rendît en public et galamment compte de son fait. Les nations plus simples l'ont encore quelque peu rapportant au vrai. Alors on instruisait la science de l'ouvrier, comme il se fait de la mesure du bras ou du pied.

Ce bon homme qui, en ma jeunesse, châtra tant de belles et antiques statues en sa grande ville pour ne corrompre la vue, suivant l'avis de cet autre ancien bon homme :

Étaler des nudités sous les yeux des citoyens est une occasion de dérèglement,
(Cicéron, *Tusculanes*, IV, 33, d'après Ennius)

se devait aviser, comme aux mystères de la bonne déesse toute apparence masculine en était forclose, que ce n'était rien avancer s'il ne faisait encore châtrer et chevaux et ânes, et nature enfin.

Car les êtres qui vivent sur la terre : les hommes, les fauves,
Et les espèces aquatiques, et les troupeaux, et les oiseaux multicolores
Tous se ruent furieusement à ce feu de l'amour.
(Virgile, *Géorgiques*, III, 242)

Les dieux, dit Platon, nous ont fourni d'un membre inobédient [*désobéissant*] et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appétit, soumettre tout à soi. De même aux femmes : un animal glouton et avide, auquel, si on refuse aliments en sa saison, il forcène, impatient de délai, et, soufflant sa rage en leur corps, empêche [*bouche*] les conduits, arrête la respiration, causant mille sortes de maux, jusqu'à ce qu'ayant humé le fruit de la soif commune il en ait largement arrosé et ensemencé le fond de leur matrice.

Or se devait aviser aussi mon législateur qu'à l'aventure est-ce un plus chaste et fructueux usage de leur faire de bonne heure connaître le vif [*la réalité*] que de le leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantaisie. Au lieu des parties vraies, elles en substituent, par désir et par espérance, d'autres extravagantes au triple. Et tel de ma connaissance s'est perdu pour avoir fait la découverte des [*pour avoir montré les*] siennes en lieu où il n'était encore au propre de les mettre en possession de leur plus sérieux usage.

Quel dommage ne font ces énormes portraits que les enfants vont semant aux passages et escaliers des maisons royales ! De là leur vient un cruel mépris [*méprise*] de notre portée naturelle. Que sait-on si Platon, ordonnant, après d'autres républiques bien instituées, que les hommes et femmes, vieux, jeunes se présentent nus à la vue les uns des autres en ses gymnastiques, n'a pas regardé à cela ? Les Indiennes, qui voient les hommes à cru, ont au moins refroidi le sens de la vue. Et quoi que disent les femmes de ce grand royaume du Pégu [*Birmanie*] – qui, au-dessous de la ceinture, n'ont, à [*pour*] se couvrir, qu'un drap fendu par le devant et si étroit que, quelque cérémonieuse décence qu'elles y cherchent, à chaque pas on les voit toutes –, que c'est une invention trouvée aux fins d'attirer les hommes à elles et les retirer des mâles à quoi cette nation est du tout abandonnée, il se pourrait dire qu'elles y perdent plus qu'elles n'avancent, et qu'une faim entière est plus âpre que celle qu'on a rassasiée au moins par les yeux. Aussi

disait Livie : qu'à une femme de bien un homme nu n'est non plus qu'une image. Les Lacédémoniennes, plus vierges, femmes, que ne sont nos filles, voyaient tous les jours les jeunes hommes de leur ville dépouillés en leurs exercices, peu exactes elles-mêmes à couvrir leurs cuisses en marchant, s'estimant, comme dit Platon, assez couvertes de leur vertu sans vertugade. Mais ceux-là, desquels témoigne saint Augustin, ont donné un merveilleux effort de tentation à la nudité, qui ont mis en doute si les femmes au jugement universel ressusciteront en leur sexe, et non plutôt au nôtre, pour ne nous tenter encore en ce saint état.

On les leurre, en somme, et acharne [*excite*] par tous moyens ; nous échauffons et incitons leur imagination sans cesse, et puis nous crions au ventre ! Confessons le vrai : il n'en est guère d'entre nous qui ne craigne plus la honte qui lui vient des vices de sa femme que des siens ; qui ne se soigne [*préoccupe*] plus (charité émerveillable) de la conscience de sa bonne épouse que de la sienne propre ; qui n'aimât mieux être voleur et sacrilège, et que sa femme fût meurtrière et hérétique, que si elle n'était plus chaste que son mari.

Et elles offriront volontiers d'aller au palais quérir du gain, et à la guerre de la réputation, plutôt que d'avoir, au milieu de l'oisiveté et des délices, à faire une si difficile garde. Voient-elles pas qu'il n'est ni marchand, ni procureur, ni soldat qui ne quitte sa besogne pour courre à cette autre, et le crocheteur, et le savetier, tout harassés et hallebrenés [*fourbus*] qu'ils sont de travail et de faim ?

Et toi, voudrais-tu – pour tous les trésors d'Achéménès,
Pour ceux de Mygdon, roi de l'opulente Phrygie,
Pour ceux de l'Arabie – échanger un seul cheveu de Licynnie
Quand elle offre sa nuque à tes baisers brûlants,
Ou quand elle les refuse, d'une feinte rigueur,
Elle qui les désire plus que toi,
Et qui, la première, va venir te les prendre.
(Horace, *Odes*, II, 12, 21)

Inique estimation de vices ! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et dénaturées que n'est la lascivité ; mais nous faisons et pesons les vices non selon nature, mais selon notre intérêt, par où ils prennent tant de formes inégales. L'âpreté de nos décrets rend l'application des femmes à ce vice plus âpre et vicieuse que ne porte sa condition, et l'engage à des suites pires que n'est leur cause. Je ne sais si les exploits de César et d'Alexandre surpassent en rudesse la résolution d'une belle jeune femme, nourrie [*élevée*] à notre façon, à la lumière et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entière au milieu de mille continuelles et fortes poursuites. Il n'y a point de faire plus épineux qu'est ce non-faire, ni plus actif. Je trouve plus aisé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage ; et est le vœu de la virginité le plus noble de tous les vœux, comme étant le plus âpre : *la force du diable est dans les reins*, dit saint Jérôme (*Contre Jovinien*, II).

Certes, le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons résigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doit servir d'un singulier aiguillon à s'y opiniâtrer ; c'est une belle matière à nous braver et à fouler aux pieds cette vaine prééminence de valeur et de vertu que nous prétendons sur elles. Elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement très estimées, mais aussi plus aimées. Un galant homme n'abandonne point sa poursuite pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté, non de choix.

Nous avons beau jurer, et menacer, et nous plaindre : nous mentons, nous les en aimons mieux ; il n'est point de pareil leurre que la sagesse non rude et renfrognée. C'est stupidité et lâcheté de s'opiniâtrer contre la haine et le mépris, mais contre une résolution vertueuse et constante, mêlée d'une volonté reconnaissante, c'est l'exercice d'une âme noble et généreuse. Elles peuvent reconnaître nos services jusqu'à certaine mesure, et nous faire sentir honnêtement qu'elles ne nous dédaignent pas.

Car cette loi qui leur commande de nous abominer parce que nous les adorons, et nous haïr de ce que nous les aimons, elle est certes cruelle, ne fût que de sa difficulté. Pourquoi n'écouteront-elles nos offres et nos demandes autant qu'elles se contiennent sous le devoir de la modestie ? Que va-t-on devinant qu'elles sonnent au-dedans quelque sens plus libre ? Une reine de notre temps disait ingénieusement que, de refuser ces abords, c'était témoignage de faiblesse et accusation de sa propre facilité, et qu'une dame non tentée ne se pouvait vanter de sa chasteté.

Les limites de l'honneur ne sont pas retranchées du tout si court : il a de quoi se relâcher, il peut se dispenser quelque peu sans se forfaire. Au bout de sa frontière il y a quelque étendue libre, indifférente et neutre. Qui l'a pu chasser et acculer à force, jusque dans son coin et son fort, c'est un malhabile homme s'il n'est satisfait de sa fortune. Le prix de la victoire se considère par la difficulté. Voulez-vous savoir quelle impression ont faite en son cœur votre servitude et votre mérite ? Mesurez-le à ses mœurs. Telle peut donner plus qui ne donne pas tant. L'obligation du bienfait se rapporte entièrement à la volonté de celui qui donne. Les autres circonstances qui tombent au bien-faire sont muettes, mortes et casuelles. Ce peu lui coûte plus à donner qu'à sa compagne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doit être en ceci : ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont. La valeur de la monnaie se change selon le coin [*fer à graver*] et la marque du lieu.

Quoi que le dépit et l'indiscrétion de certains leur puissent faire dire sur l'excès de leur mécontentement, toujours la vertu et la vérité regagnent leur avantage. J'en ai vu, desquelles la réputation a été longtemps intéressée [*compromise*] par injure, s'être remises en l'approbation universelle des hommes par leur seule constance, sans soin et sans artifice : chacun se repent et se dément de ce qu'il en a cru ; de filles un peu suspectes, elles tiennent le premier rang entre les dames de bien et d'honneur. Quelqu'un disait à Platon : « Tout le monde médit de vous. – Laissez-les dire, fit-il, je vivrai de façon que je leur ferai changer de langage. »

Outre la crainte de Dieu et le prix d'une gloire si rare qui les doit inciter à se conserver, la corruption de ce siècle les y force ; et, si j'étais en leur place, il n'est rien que je ne fisse plutôt que de commettre ma réputation en mains si dangereuses. De mon temps, le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doit guère en douceur à celui même de l'effet) n'était permis qu'à ceux qui avaient quelque ami fidèle et unique ; à présent, les entretiens ordinaires des assemblées et des tables, ce sont les vanteries des faveurs reçues et libéralité secrète des dames. Vraiment, c'est trop d'abjection et de bassesse de cœur de laisser ainsi fièrement persécuter, pétrir et fourrager ces tendres grâces à des personnes ingrates, indiscrètes et si volages.

Cette nôtre exaspération immodérée et illégitime contre ce vice naît de la plus vaine et tempétueuse maladie qui afflige les âmes humaines, qui est la jalousie.

Qui empêche d'allumer un flambeau à un autre flambeau ?
(Ovide, *Art d'aimer*, III, 95)

Elles ont beau donner sans cesse, rien ne diminue.
(*Priapées* III, 2)

Celle-là et l'envie, sa sœur, me semblent des plus ineptes de la troupe. De celle-ci, je n'en puis guère parler : cette passion, qu'on peint si forte et si puissante, n'a de sa grâce aucune adresse en moi. Quant à l'autre, je la connais, au moins de vue. Les bêtes en ont ressentiment : le pasteur Crastis étant tombé en l'amour d'une chèvre, son bouc, ainsi qu'il dormait, lui vint par jalousie choquer la tête de la sienne et la lui écrasa. Nous avons monté l'excès de cette fièvre à l'exemple de certaines nations barbares ; les mieux disciplinées en ont été touchées – c'est raison –, mais non pas transportées :

Nul adultère percé par l'épée d'un mari,
N'a rougi de son sang les eaux du Styx.
(Jean Second, *Élégies*, I, 7, 71)

Lucullus, César, Pompée, Antoine, Caton et d'autres braves hommes furent cocus, et le surent sans en exciter tumulte. Il n'y eut, en ce temps-là, qu'un sot de Lépide qui en mourut d'angoisse.

Ah ! malheureux ! Quel triste sort !
On te prendra par les pieds et, par ce pertuis ouvert,
On introduira mulets et raiforts.
(Catulle, XV, 17)

Et le dieu de notre poète, quand il surprit avec sa femme l'un de ses compagnons, se contenta de leur en faire honte,

et l'un des dieux, non des plus austères,
Souhaite d'être exposé à un tel déshonneur.
(Ovide, *Métamorphoses*, IV, 187)

et ne laisse pourtant pas de s'échauffer des douces caresses qu'elle lui offre, se plaignant qu'elle soit pour cela entrée en défiance de son affection :

Pourquoi chercher des raisons aussi loin ?
Où est, déesse, ta confiance en moi ?
(Virgile, *Énéide*, VIII, 395)

Voire, elle lui fait requête pour un sien bâtard,

La mère demande des armes pour son fils,
(Virgile, *Énéide*, VIII, 383)

qui lui est libéralement accordée ; et parle Vulcain d'Énée avec honneur,

Il faut forger des armes pour un héros.
(Virgile, *Énéide*, VIII, 441)

D'une humanité à la vérité plus qu'humaine ! Et cet excès de bonté, je consens qu'on le quitte aux dieux :

et il n'est pas juste de comparer les hommes aux dieux.
(Catulle, LXVIII, 141)

Quant à la confusion des enfants, outre ce que les plus graves législateurs l'ordonnent et l'affectent en leurs républiques, elle ne touche pas les femmes, où cette passion est, je ne sais comment, encore mieux en son siège :

Souvent même, Junon, la reine des cieux, a brûlé de jalousie
Devant les écarts quotidiens de son époux.
(Catulle, LXVIII, 138)

Lorsque la jalousie saisit ces pauvres âmes faibles et sans résistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement ; elle s'y insinue sous titre d'amitié, mais depuis [*dès*] qu'elle les possède, les mêmes causes qui servaient de fondement à la bienveillance servent de fondement de haine capitale. C'est, des maladies d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'aliment et moins de choses de remède. La vertu, la santé, le mérite, la réputation du mari sont les boutefeux de leur maltalent [*haine*] et de leur rage :

Il n'y a de haines implacables que celles de l'amour.
(Properce, II, 8, 3).

Cette fièvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs ; et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit, et ménagère, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun. C'est une agitation enragée, qui les rejette à une extrémité du tout contraire à sa cause. Il fut bon d'un Octavius à Rome : ayant couché avec Pontia Posthumia, il augmenta son affection par la jouissance, et poursuivit à toute instance de l'épouser. Ne la pouvant persuader, cet amour extrême le précipita aux effets de la plus cruelle et mortelle inimitié : il la tua. Pareillement, les symptômes ordinaires de cette autre maladie amoureuse, ce sont haines intestines, monopoles [*complots*], conjurations,

et l'on sait ce que peut la fureur d'une femme,
(Virgile, *Énéide*, V, 6)

et une rage qui se ronge d'autant plus qu'elle est contrainte de s'excuser du prétexte de bienveillance.

Or le devoir de chasteté a une grande étendue. Est-ce la volonté que nous voulons qu'elles brident ? C'est une pièce bien souple et active ; elle a beaucoup de promptitude pour la pouvoir [*pour qu'on la puisse*] arrêter. Comment, si les songes les engagent parfois si avant qu'elles ne s'en puissent dédire ? Il n'est pas en elles, ni à l'aventure en la chasteté même, puisqu'elle est femelle, de se défendre des concupiscences et du désirer. Si leur volonté seule nous intéresse, où en sommes-nous ? Imaginez la grande presse à qui aurait ce privilège d'être porté tout empenné, sans yeux et sans langue, sur le point de chacune qui l'accepterait.

Les femmes scythes crevaient les yeux à tous leurs esclaves et prisonniers de guerre pour s'en servir plus librement et couvertement [*en cachette*].

Ô le furieux avantage que l'opportunité ! Qui me demanderait la première partie en l'amour, je répondrais que c'est savoir prendre le temps ; la seconde de même, et encore la troisième : c'est un point qui peut tout. J'ai eu faute de fortune souvent, mais parfois aussi d'entreprise ; Dieu garde de mal qui peut encore s'en moquer ! Il y faut en ce siècle plus de témérité, laquelle nos jeunes gens excusent sous prétexte de chaleur ; mais, si elles y regardaient de près, elles trouveraient qu'elle vient plutôt de mépris. Je craignais superstitieusement d'offenser, et respecte volontiers ce que j'aime. Outre ce qu'en cette marchandise,

qui en ôte la révérence en efface le lustre. J'aime qu'on y fasse un peu l'enfant, le craintif et le serviteur. Si ce n'est du tout en ceci, j'ai d'ailleurs quelques airs de la sotte honte de quoi parle Plutarque, et en a été le cours de ma vie blessé et taché diversement ; qualité bien mal avenante à ma forme universelle. Qu'est-il de nous aussi que sédition et discrépance [*discordance*] ? J'ai les yeux tendres à soutenir un refus, comme à refuser ; et me pèse tant de peser à autrui que, dans les occasions où le devoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose douteuse et qui lui coûte, je le fais maigrement et envi [*malgré moi*]. Mais si c'est pour mon particulier (quoique dise véritablement Homère qu'à un indigent, c'est une sotte vertu que la honte), j'y commets ordinairement un tiers qui rougisse en ma place. Et éconduis ceux qui m'emploient de pareille difficulté, si [*si bien*] qu'il m'est advenu parfois d'avoir la volonté de nier, que je n'en avais pas la force.

C'est donc folie d'essayer à brider aux femmes un désir qui leur est si cuisant et si naturel. Et, quand je les entends se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, je me moque d'elles ; elles se reculent trop arrière. Si c'est une vieille édentée et décrépite, ou une jeune sèche et pulmonique, s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire. Mais celles qui se meuvent et qui respirent encore, elles en empirent leur marché, d'autant que les excuses inconsidérées servent d'accusation. Comme un gentilhomme de mes voisins, qu'on soupçonnait d'impuissance,

Son membre, qui pend plus languissant qu'une côte de blette,
Ne se soulève jamais jusqu'au milieu de sa tunique,
(Catulle, LXVII, 21)

trois ou quatre jours après ses noces, alla jurer tout hardiment, pour se justifier, qu'il avait fait vingt postes la nuit précédente ; de quoi on s'est servi depuis à le convaincre de pure ignorance et à le démarier. Outre que ce n'est rien dire qui vaille, car il n'y a ni continence ni vertu s'il n'y a de l'effort au contraire.

« Il est vrai, faut-il dire, mais je ne suis pas prête à me rendre. » Les saints mêmes parlent ainsi. S'entend de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité, et qui veulent en être crues d'un visage sérieux. Car, quand c'est d'un visage affété, où les yeux démentent leurs paroles, et du jargon de leur profession qui porte coup à contrepoil, je le trouve bon. Je suis fort serviteur de la naïveté et de la liberté, mais il n'y a remède. Si elle n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte aux dames, et messéante en ce commerce ; elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs déguisements et leurs figures ne trompent que les sots. Le mentir y est en siège d'honneur ; c'est un détour qui nous conduit à la vérité par une fausse porte.

Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons-nous d'elles ? Les effets ? Il en est assez qui échappent à toute communication étrangère, par lesquels la chasteté peut être corrompue.

Elle fait souvent ce qu'elle fait sans témoin.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 61, 6)

Et ceux que nous craignons le moins sont à l'aventure les plus à craindre ; leurs péchés muets sont les pires :

Une courtisane plus directe me choque moins.
(Martial, *Épigrammes*, VI, 7, 6)

Il est des effets qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité et, qui plus est, sans leur su : *Parfois une sage-femme, en vérifiant de la main la virginité d'une jeune fille – malice, maladresse, ou hasard ? – l'a déflorée* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 18). Telle a édiré [*perdu*] sa virginité pour l'avoir cherchée ; telle, s'en ébattant, l'a tuée.

Nous ne saurions leur circonscrire précisément les actions que nous leur défendons. Il faut concevoir notre loi sous paroles générales et incertaines. L'idée même que nous forgeons à leur chasteté est ridicule ; car, entre les extrêmes patrons [*modèles*] que j'en aie, c'est Fatua, femme de Faunus, qui ne se laissa voir jamais, après ses noces, à mâle quelconque, et la femme de Hiéron, qui ne sentait pas son mari punais, estimant que ce fût une commune qualité à tous hommes. Il faut qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire.

Or confessons que le nœud du jugement de ce devoir gît principalement en la volonté. Il y a eu des maris qui ont souffert cet accident non seulement sans reproche ni offense envers leurs femmes, mais avec singulière obligation et recommandation de leur vertu. Telle, qui aimait mieux son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appétit forcené d'un mortel ennemi pour sauver la vie à son mari, et a fait pour lui ce qu'elle n'eût aucunement fait pour soi. Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ces exemples : ils sont trop hauts et trop riches pour être représentés en ce lustre, gardons-les à un plus noble siège.

Mais, pour des exemples de lustre plus vulgaire, est-il pas tous les jours des femmes qui, pour la seule utilité de leurs maris, se prêtent, et par leur expresse ordonnance et entremise ? Et anciennement Phaulios l'Argien offrit la sienne au roi Philippe par ambition ; tout ainsi que par civilité ce Galba, qui avait donné à souper à Mécène, voyant que sa femme et lui commençaient à comploter par œillades et signes, se laissa couler sur son coussin, représentant un homme aggravé de sommeil, pour faire épaule à leur intelligence. Et l'avoua d'assez bonne grâce ; car, sur ce point, un valet ayant pris la hardiesse de porter la main sur les vases qui étaient sur la table, il lui cria : « Vois-tu pas, coquin, que je ne dors que pour Mécène ? »

Telle a les mœurs débordées, qui a la volonté plus réformée que n'a cette autre qui se conduit sous une apparence réglée. Comme nous en voyons qui se plaignent d'avoir été vouées à chasteté avant l'âge de connaissance, j'en ai vu aussi se plaindre véritablement d'avoir été vouées à la débauche avant l'âge de connaissance ; le vice des parents en peut être cause, ou la force du besoin, qui est un rude conseiller. Aux Indes orientales, la chasteté y étant en singulière recommandation, l'usage pourtant souffrait qu'une femme mariée se pût abandonner à qui lui présentait un éléphant ; et cela avec quelque gloire d'avoir été estimée à si haut prix.

Phédon le philosophe, homme de maison, après la prise de son pays d'Élide, fit métier de prostituer, autant qu'elle dura, la beauté de sa jeunesse à qui en voulut à prix d'argent, pour en vivre. Et Solon fut le premier en la Grèce, dit-on, qui, par ses lois, donna liberté aux femmes, aux dépens de leur pudicité, de pourvoir au besoin de leur vie, coutume qu'Hérodote dit avoir été reçue avant lui en plusieurs polices.

Et puis quel fruit de cette pénible sollicitude ? Car, quelque justice qu'il y ait en cette passion, encore faudrait-il voir si elle nous charrie utilement. Est-il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie ?

Tu peux l'enfermer à double tour, mais les gardiens, qui les gardera ?
Une femme maligne, c'est par eux qu'elle commence.
(Juvénal, *Satires*, VI, 247)

Quelle commodité ne leur est suffisante en un siècle si savant ?

La curiosité est vicieuse partout, mais elle est pernicieuse ici. C'est folie de vouloir s'éclaircir d'un mal auquel il n'y a point de médecine qui ne l'empire et le rengrège [*renforce*], duquel la honte s'augmente et se publie principalement par la jalousie, duquel la vengeance blesse plus nos enfants qu'elle ne nous guérit. Vous asséchez et mourez à la quête d'une si obscure vérification. Combien piteusement y sont arrivés ceux de mon temps qui en sont venus à bout ! Si l'avertisseur n'y présente en même temps le remède et son secours, c'est un avertissement injurieux, et qui mérite mieux un coup de poignard que ne fait un démentir. On ne se moque pas moins de celui qui est en peine d'y pourvoir que de celui qui l'ignore. Le caractère de la cornardise est indélébile : à qui il est une fois attaché, il l'est toujours ; le châtiment l'exprime plus que la faute. Il fait beau voir arracher de l'ombre et du doute nos malheurs privés pour les trompeter en échafauds [*scènes*] tragiques – et malheurs qui ne pincent que par le rapport [*lorsqu'on nous les rapporte*]. Car bonne femme et bon mariage se dit non de qui l'est, mais duquel on se tait. Il faut être ingénieux à éviter cette ennuyeuse et inutile connaissance. Et avaient les Romains en coutume, revenant de voyage, d'envoyer au-devant en la maison faire savoir leur arrivée aux femmes, pour ne les surprendre. Et pourtant [*pour cela*] a introduit certaine nation que le prêtre ouvre le pas à l'épousée, le jour des noces, pour ôter au marié le doute et la curiosité de chercher, en ce premier essai, si elle vient à lui vierge ou blessée d'une amour étrangère.

Mais le monde en parle. Je sais cent honnêtes hommes cocus, honnêtement et peu indécemment. Un galant homme en est plaint, non pas désestimé. Faites que votre vertu étouffe votre malheur, que les gens de bien en maudissent l'occasion, que celui qui vous offense tremble seulement à le penser. Et puis, de qui ne parle-t-on en ce sens, depuis le petit jusqu'au plus grand ?

Jusqu'à celui qui commanda à tant de légions...
Et qui valait mieux que toi, vaurien.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, III, 1028 et 1026)

Vois-tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnêtes hommes en ta présence ? Pense qu'on ne t'épargne non plus ailleurs. « Mais jusqu'aux dames, elles s'en moqueront ! » Et de quoi se moquent-elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé ? Chacun de vous a fait quelqu'un cocu : or nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La fréquence de cet accident en doit désormais avoir modéré l'aigreur ; le voilà tantôt passé en coutume.

Misérable passion, qui a ceci encore d'être incommunicable,

Le sort refuse même d'écouter nos plaintes :
(Catulle, LXIV, 170)

car à quel ami osez-vous fier vos doléances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre lui-même sa part à la curée ?

Les aigreurs comme les douceurs du mariage se tiennent secrètes par les sages. Et, parmi les autres importunes conditions qui se trouvent en celui-ci, celle-ci, à un homme langagier [*bavard*] comme je suis, est des principales : que la coutume

rende indécent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sait et qu'on en sent.

De leur donner même conseil à elles pour les dégoûter de la jalousie, ce serait temps perdu ; leur essence est si confite en soupçon, en vanité et en curiosité, que, de les guérir par voie légitime, il ne faut pas l'espérer. Elles s'amendent souvent de cet inconvénient par une forme de santé beaucoup plus à craindre que n'est la maladie même. Car, comme il y a des enchantements qui ne savent pas ôter le mal qu'en le rechargeant à un autre, elles rejettent ainsi volontiers cette fièvre à leurs maris quand elles la perdent. Toutefois, à dire vrai, je ne sais si on peut souffrir d'elles pis que la jalousie ; c'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres la tête. Pittacos disait que chacun avait son défaut ; que le sien était la mauvaise tête de sa femme ; hors cela, il s'estimerait de tout point heureux. C'est un bien pesant inconvénient, duquel un personnage si juste, si sage, si vaillant sentait tout l'état de sa vie altéré : que devons-nous faire, nous autres hommenets ?

Le sénat de Marseille eut raison d'accorder la requête à celui qui demandait permission de se tuer pour s'exempter de la tempête de sa femme, car c'est un mal qui ne s'emporte jamais qu'en emportant la pièce, et qui n'a autre composition qui vaille que la fuite ou la souffrance, quoique toutes les deux très difficiles.

Celui-là s'y entendait, ce me semble, qui dit qu'un bon mariage se dressait d'une femme aveugle avec un mari sourd.

Regardons aussi que cette grande et violente âpreté d'obligation que nous leur enjoignons ne produise deux effets contraires à notre fin : à savoir qu'elle aiguise les poursuivants et fasse les femmes plus faciles à se rendre ; car, quant au premier point, montant le prix de la place, nous montons le prix et le désir de la conquête. Serait-ce pas Vénus même qui eût ainsi finement haussé le chevet à sa marchandise par le maquerellage des lois, connaissant combien c'est un sot déduit [*plaisir*] qui ne le ferait valoir par fantaisie et par cherté ? Enfin, c'est tout chair de porc que la sauce diversifie, comme disait l'hôte de Flaminius. Cupidon est un dieu félon ; il fait son jeu à lutter la dévotion et la justice ; c'est sa gloire, que sa puissance choque toute autre puissance, et que toutes autres règles cèdent aux siennes.

Il cherche sans cesse l'occasion de fauter.
(Ovide, *Tristes*, IV, I, 34)

Et quant au second point : serions-nous pas moins cocus si nous craignions moins de l'être, suivant la complexion des femmes, car la défense les incite et convie ?

Tu veux, elles refusent ; tu refuses, elles veulent...
(Térence, *L'Eunuque*, IV, 8, 43)

Elles ont honte de suivre la route permise.
(Lucain, *La Pharsale*, II, 446)

Quelle meilleure interprétation trouverions-nous au fait de Messaline ? Elle fit au commencement son mari cocu à cachettes, comme il se fait ; mais, conduisant ses parties trop aisément par la stupidité qui était en lui, elle dédaigna soudain cet usage. La voilà à faire l'amour à la découverte, avouer des serviteurs [*amants*], les entretenir et les favoriser à la vue d'un chacun. Elle voulait qu'il s'en ressentît. Cet animal ne se pouvant éveiller pour tout cela, et lui rendant ses plaisirs mous et fades par cette trop lâche facilité par laquelle il semblait qu'il les autorisât et

légitimât, que fit-elle ? Femme d'un empereur sain et vivant, et à Rome, au théâtre du monde, en plein midi, en fête et cérémonie publique, et avec Silius, duquel elle jouissait longtemps avant, elle se marie un jour que son mari était hors de la ville. Semble-t-il pas qu'elle s'acheminât à devenir chaste par la nonchalance de son mari, ou qu'elle cherchât un autre mari qui lui aiguisât l'appétit par sa jalousie, et qui, en lui insistant [*résistant*], l'incitât ? Mais la première difficulté qu'elle rencontra fut aussi la dernière. Cette bête s'éveilla en sursaut. On a souvent pire marché de ces sourdauds endormis. J'ai vu par expérience que cette extrême souffrance, quand elle vient à se dénouer, produit des vengeances plus âpres ; car, prenant feu tout à coup, la colère et la fureur s'amoncelant en un, éclatent tous ses efforts à la première charge,

et lâche toutes brides à sa fureur.
(Virgile, *Énéide*, XII, 499)

Il la fit mourir et grand nombre de ceux de son intelligence, jusqu'à tel qui n'en pouvait mais, et qu'elle avait convié à son lit à coups d'escourgée [*cravache*].

Ce que Virgile dit de Vénus et de Vulcain, Lucrèce l'avait dit plus sortablement [*pertinemment*] d'une jouissance dérobée d'elle et de Mars :

Mars, le puissant dieu des armes,
Règne sur les combats et leurs travaux cruels,
Et Mars, souvent, se réfugie dans tes bras,
Vaincu, blessé de la blessure éternelle d'amour.
Alors, les yeux levés vers toi, sa nuque souple
Rejetée en arrière, les lèvres entrouvertes,
Il te regarde, déesse, et te regarde encore :
Ses yeux ont soif d'une vision d'amour
Et, renversé, il suspend son souffle à tes lèvres.
Toi, divine, pendant que tu l'enlaces,
Que son corps sous ton corps adorable est couché,
Chuchote-lui de doux propos.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 33)

Quand je rumine ces *rejicit, pascit, inhians, molli, fovet medullas, labefacta, pendet, percurrit*, et cette noble *circumfusa*, mère du gentil *infusus* [*mots de Lucrèce dans l'extrait traduit ci-dessus*], j'ai dédain de ces menues pointes et allusions verbales qui naquirent depuis. À ces bonnes gens, il ne fallait pas d'aiguë et subtile rencontre ; leur langage est tout plein et gros d'une vigueur naturelle et constante ; ils sont tout épigramme, non la queue seulement, mais la tête, l'estomac et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé, rien de traînant ; tout y marche d'une pareille teneur. *Leur discours est viril, ils ne s'amusent pas à l'orner de fleurs* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII). Ce n'est pas une éloquence molle et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaît pas tant comme elle remplit et ravit ; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand je vois ces braves formes de s'expliquer, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui élève et enfle les paroles. *C'est le cœur qui fait l'éloquence* (Quintilien, X, 7, 15). Nos gens appellent jugement, langage et beaux mots les pleines conceptions. Cette peinture est conduite non tant par dextérité de la main comme pour avoir l'objet plus vivement empreint en l'âme. Gallus parle simplement parce qu'il conçoit simplement. Horace ne se contente

point d'une superficielle expression, elle le trahirait. Il voit plus clair et plus outre dans la chose ; son esprit crochète et furète tout le magasin des mots et des figures pour se représenter ; et les lui faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire. Plutarque dit qu'il voit le langage latin par les choses ; ici de même : le sens éclaire et produit les paroles, non plus de vent, mais de chair et d'os. Elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbéciles sentent encore quelque image de ceci : car, en Italie, je disais ce qu'il me plaisait en devis communs, mais aux propos raides [*élevés*], je n'eusse osé me fier à un idiome que je ne pouvais plier ni contourner outre son allure commune. J'y veux pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et emploite [*usage par*] des beaux esprits donnent prix à la langue, non pas l'innovant tant comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'étirant et ployant. Ils n'y apportent point des mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage, lui apprennent des mouvements inaccoutumés, mais prudemment et ingénieusement. Et combien peu cela soit donné à tous, il se voit par tant d'écrivains français de ce siècle. Ils sont assez hardis et dédaigneux pour ne suivre la route commune, mais faute d'invention et de discrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une misérable affectation d'étrangeté, des déguisements froids et absurdes qui, au lieu d'élever, abattent la matière. Pourvu qu'ils se gorgiassent [*complaisent*] en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace [*ils restent indifférent à l'efficacité*] ; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

En notre langage je trouve assez d'étoffe, mais un peu faute de façon ; car il n'est rien qu'on ne fît du jargon de nos chasses et de notre guerre, qui est un généreux terrain à emprunter ; et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Je le trouve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment. Il succombe ordinairement à une puissante conception. Si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit sous vous et fléchit, et qu'à son défaut le latin se présente au secours, et le grec à d'autres. De certains de ces mots que je viens de trier, nous en apercevons plus malaisément l'énergie, d'autant que l'usage et la fréquence nous en ont aucunement [*en quelque sorte*] avili et rendu vulgaire la grâce. Comme en notre commun, il s'y rencontre des phrases excellentes et des métaphores desquelles la beauté flétrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire. Mais cela n'ôte rien du goût à ceux qui ont bon nez, ni ne déroge à la gloire de ces anciens auteurs qui, comme il est vraisemblable, mirent premièrement ces mots en ce lustre.

Les sciences traitent les choses trop finement, d'une mode trop artificielle et différente à la commune et naturelle. Mon page fait l'amour et l'entend. Lisez-lui Léon Hébreo et Ficin : on parle de lui, de ses pensées et de ses actions, et si [*pourtant*], il n'y entend rien. Je ne reconnais pas chez Aristote la plupart de mes mouvements ordinaires ; on les a couverts et revêtus d'une autre robe pour l'usage de l'école. Dieu leur donne bien faire ! Si j'étais du métier, je naturaliserais l'art autant comme ils artialisent la nature. Laissons là Bembo et Équicola[1].

1. Tous ces personnages ont écrit sur l'amour : Léon Hébréo, rabbin portugais, est l'auteur de dialogues d'amour ; Marsile Ficin a traduit Plotin et Platon – notamment *Le Banquet* ; le cardinal Pierre Bembo est lui aussi auteur de dialogues d'amour ; Équicola a écrit un traité sur la nature de l'amour.

Quand j'écris, je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme. Aussi que, à la vérité, les bons auteurs m'abattent par trop et rompent le courage. Je fais volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant misérablement représenté des coqs, défendait à ses garçons qu'ils ne laissassent venir en sa boutique aucun coq naturel.

Et aurais plutôt besoin, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antinonydès qui, quand il avait à faire la musique, mettait ordre que, avant ou après lui, son auditoire fût abreuvé de quelques autres mauvais chantres.

Mais je me puis plus malaisément défaire de Plutarque. Il est si universel et si plein qu'à toutes occasions, et quelque sujet extravagant que vous ayez pris, il s'ingère à votre besogne et vous tend une main libérale et inépuisable de richesses et d'embellissements. Il m'en fait dépit d'être si fort exposé au pillage de ceux qui le hantent : je ne le puis si peu raccointer que je n'en tire cuisse ou aile.

Pour ce mien dessein, il me vient aussi à propos d'écrire chez moi, en pays sauvage, où personne ne m'aide ni me relève, où je ne hante communément homme qui entende le latin de son patenôtre [*Notre Père*], et de français un peu moins. Je l'eusse fait meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eût été moins mien ; et sa fin principale et perfection, c'est d'être exactement mien. Je corrigerais bien une erreur accidentelle, de quoi je suis plein, ainsi que je cours inadvertamment [*négligemment*], mais les imperfections qui sont en moi ordinaires et constantes, ce serait trahison de les ôter. Quand on m'a dit ou que moi-même me suis dit : « Tu es trop épais en figures. Voilà un mot du cru de Gascogne. Voilà une phrase dangereuse (je n'en refuis aucune de celles qui s'usent parmi les rues françaises ; ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire se moquent). Voilà un discours ignorant. Voilà un discours paradoxe. En voilà un trop fou. Tu te joues souvent ; on estimera que tu dis à droit ce que tu dis à feinte. – Oui, fais-je ; mais je corrige les fautes d'inadvertance, non celles de coutume. Est-ce pas ainsi que je parle partout ? Me représenté-je pas vivement ? Suffit ! J'ai fait ce que j'ai voulu : tout le monde me reconnaît en mon livre, et mon livre en moi. »

Or j'ai une condition singeresse et imitatrice : quand je me mêlais de faire des vers (et n'en fis jamais que des latins), ils accusaient évidemment le poète que je venais dernièrement de lire ; et, de mes premiers essais, certains puent un peu à l'étranger. À Paris, je parle un langage quelque peu autre qu'à Montaigne. Qui que je regarde avec attention m'imprime facilement quelque chose du sien. Ce que je considère, je l'usurpe : une sotte contenance, une déplaisante grimace, une forme de parler ridicule. Les vices plus ; d'autant qu'ils me poignent ils s'accrochent à moi, et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a vu plus souvent jurer par similitude que par complexion.

Imitation meurtrière, comme celle des singes horribles en grandeur et en force que le roi Alexandre rencontra en certaine contrée des Indes, desquels autrement il eût été difficile de venir à bout. Mais ils en prêtèrent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils voyaient faire. Car par là les chasseurs apprirent de se chausser des souliers à leur vue à tout force nœuds de liens ; de s'affubler d'accoutrements de têtes avec des lacs courants [*nœuds coulants*] et oindre par semblant leurs yeux de glu. Ainsi mettait imprudemment à mal ces pauvres bêtes leur complexion singeresse : elles s'engluaient, s'enchevêtraient et garrottaient d'elles-mêmes.

Cette autre faculté de représenter ingénieusement les gestes et paroles d'un autre par dessein, qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moi non

plus qu'en une souche. Quand je jure selon moi, c'est seulement « par Dieu ! », qui est le plus droit de tous les serments. Ils disent que Socrate jurait le chien, Zénon cette même interjection qui sert à cette heure aux Italien – *Par le câprier !* –, Pythagore l'eau et l'air.

Je suis si aisé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles, qu'ayant eu en la bouche « Sire » ou « Altesse » trois jours de suite, huit jours après ils m'échappent pour « Excellence » ou pour « Seigneurie ». Et ce que j'aurai pris à dire en batelant et en me moquant, je le dirai lendemain sérieusement. Par quoi, à écrire, j'accepte plus envi [*à contrecœur*] les arguments battus, de peur que je les traite aux dépens d'autrui. Tout argument m'est également fertile. Je les prends sur une mouche ; et Dieu veuille que celui que j'ai ici en main n'ait pas été pris par le commandement d'une volonté autant volage ! Que je commence par celle qu'il me plaira, car les matières se tiennent toutes enchaînées les unes aux autres.

Mais mon âme me déplaît de ce qu'elle produit ordinairement ses plus profondes rêveries, plus folles et qui me plaisent le mieux, à l'improviste et lorsque je les cherche moins ; lesquelles s'évanouissent soudain, n'ayant sur-le-champ où les attacher ; à cheval, à la table, au lit, mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens. J'ai le parler un peu délicatement jaloux d'attention et de silence, si je parle de force : qui m'interrompt m'arrête. En voyage, la nécessité même des chemins coupe les propos ; outre ce que je voyage plus souvent sans compagnie propre à ces entretiens de suite, par où je prends tout loisir de m'entretenir moi-même. Il m'en advient comme de mes songes ; en songeant, je les recommande à ma mémoire (car je songe volontiers que je songe) mais, le lendemain, je me représente bien leur couleur comme elle était, ou gaie, ou triste, ou étrange, mais quels ils étaient au reste, plus j'ahane à le trouver, plus je l'enfonce en l'oubliance. Aussi de ces discours fortuits qui me tombent en fantaisie, il ne m'en reste en mémoire qu'une vaine image, autant seulement qu'il m'en faut pour me faire ronger et dépiter après leur quête, inutilement.

Or donc, laissant les livres à part, parlant plus matériellement et simplement, je trouve après tout que l'amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance en un sujet désiré, ni Vénus autre chose que le plaisir à décharger ses vases, qui devient vicieux ou par immodération, ou indiscrétion. Pour Socrate, l'amour est appétit de génération par l'entremise de la beauté. Et, considérant maintes fois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvements écervelés et étourdis de quoi il agite Zénon et Cratippe, cette rage indiscrète, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effet de l'amour, et puis cette morgue grave, sévère et extatique en une action si folle, et qu'on ait logé pêle-mêle nos délices et nos ordures ensemble, et que la suprême volupté ait du transi et du plaintif comme la douleur, je crois qu'il est vrai ce que dit Platon que l'homme est le jouet des dieux,

cruelle manière de jouer !
(Claudien, *Contre Eutrope*, I, 24)

et que c'est par moquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous égaler [*rendre égaux*] par là, et apparier les fous et les sages, et nous et les bêtes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand je l'imagine en cette assiette, je le tiens pour un affronteur [*trompeur*] de faire le prudent et le contemplatif ; ce sont les pieds du paon qui abattent son orgueil :

Qu'est-ce qui empêche de dire la vérité en riant ?
(Horace, *Satires*, I, 1, 24)

Ceux qui, parmi les jeux, refusent les opinions sérieuses, font, dit quelqu'un, comme celui qui craint d'adorer la statue d'un saint si elle est sans devantière [*habit*].

Nous mangeons bien et buvons comme les bêtes, mais ce ne sont pas actions qui empêchent les opérations de notre âme. En celles-là nous gardons notre avantage sur elles ; celle-ci met toute autre pensée sous le joug, abrutit et abêtit par son impérieuse autorité toute la théologie et la philosophie qui sont en Platon ; et si [*pourtant*], il ne s'en plaint pas. Partout ailleurs vous pouvez garder quelque décence ; toutes autres opérations souffrent des règles d'honnêteté ; celle-ci ne se peut pas seulement imaginer que vicieuse ou ridicule. Trouvez-y, pour voir, un procédé sage et discret ? Alexandre disait qu'il se connaissait principalement mortel par cette action et par le dormir : le sommeil suffoque et supprime les facultés de notre âme ; la besogne les absorbe et dissipe de même. Certes, c'est une marque non seulement de notre corruption originelle, mais aussi de notre vanité et difformité.

D'un côté, nature nous y pousse, ayant attaché à ce désir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses opérations ; et nous la laisse, d'autre part, accuser et fuir comme insolente et déshonnête, en rougir, et recommander l'abstinence.

Sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale [*bestiale*] l'opération qui nous fait ?

Les peuples, dans les religions, se sont rencontrés en plusieurs convenances, comme sacrifices, luminaires, encensements, jeûnes, offrandes, et, entre autres, en la condamnation de cette action. Toutes les opinions y viennent, outre l'usage si étendu du tronçonnement du prépuce, qui en est une punition. Nous avons à l'aventure raison de nous blâmer de faire une si sotte production que l'homme ; d'appeler l'action honteuse, et honteuses les parties qui y servent (à cette heure sont les miennes proprement honteuses, et peineuses [*misérables*]). Les Esséniens, de quoi parle Pline, se maintenaient – sans nourrice, sans maillot, plusieurs siècles – de l'abord des étrangers qui, suivant cette belle humeur, se rangeaient continuellement à eux ; ayant toute une nation hasardé de s'exterminer plutôt que s'engager à un embrassement féminin, et de perdre la suite des hommes plutôt que d'en forger un. Ils disent que Zénon n'eut affaire à femme qu'une fois en sa vie ; et que ce fut par civilité, pour ne sembler dédaigner trop obstinément le sexe. Chacun fuit à le [*l'homme*] voir naître, chacun suit à le voir mourir. Pour le détruire, on cherche un champ spacieux en pleine lumière ; pour le construire, on se musse [*cache*] dans un creux ténébreux et contraint. C'est le devoir de se cacher et rougir pour le faire ; et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus de le savoir défaire. L'un est injure, l'autre est grâce ; car Aristote dit que bonifier quelqu'un, c'est le tuer, en certaine phrase de son pays.

Les Athéniens, pour apparier la défaveur de ces deux actions, ayant à mundifier [*purifier*] l'île de Délos et se justifier envers Apollon, défendirent au pourpris [*dans l'enceinte*] de celle-ci tout enterrement et tout enfantement ensemble.

Nous estimons à vice notre être.
(Vers de Térence (*Phormion*, I, 3, 20) traduit par Montaigne)

Il y a des nations qui se couvrent [*cachent*] en mangeant. Je sais une dame,

et des plus grandes, qui a cette même opinion que c'est une contenance désagréable de mâcher, qui rabat beaucoup de leur grâce et de leur beauté, et ne se présente pas volontiers en public avec appétit. Et sais un homme qui ne peut souffrir de voir manger, ni qu'on le voie, et fuit toute assistance plus quand il s'emplit que s'il se vide.

En l'empire du Turc, il se voit grand nombre d'hommes qui, pour exceller sur les autres, ne se laissent jamais voir quand ils font leurs repas ; qui n'en font qu'un la semaine ; qui se déchiquètent et découpent la face et les membres ; qui ne parlent jamais à personne ; toutes gens fanatiques qui pensent honorer leur nature en se dénaturant, qui se prisent de leur mépris, et s'amendent de leur empirement.

Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même, à qui ses plaisirs pèsent ; qui se tient à malheur !

Il y en a qui cachent leur vie,

Et, pour l'exil, abandonnent leur maison et leur doux seuil,
(Virgile, *Géorgiques*, II, 511.)

et la dérobent de la vue des autres hommes ; qui évitent la santé et l'allégresse comme qualités ennemies et dommageables. Non seulement plusieurs sectes, mais plusieurs peuples maudissent leur naissance et bénissent leur mort. Il en est où le soleil est abominé, les ténèbres adorées.

Nous ne sommes ingénieux qu'à nous malmener ; c'est le vrai gibier de la force de notre esprit, dangereux outil en dérèglement !

Ô malheureux qui de leurs plaisirs se font un crime !
(Pseudo-Gallus, I, 180)

« Hé ! pauvre homme, tu as assez d'incommodités nécessaires sans les augmenter par ton invention ; et es assez misérable de condition sans l'être par art. Tu as des laideurs réelles et essentielles à suffisance sans en forger d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois trop à ton aise, si ton aise ne te vient à déplaisir ? Trouves-tu que tu aies rempli tous les offices nécessaires à quoi nature t'engage, et qu'elle soit manque [*imparfaite*] et oisive chez toi si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? Tu ne crains point d'offenser ses lois universelles et indubitables, et te piques aux tiennes, partisanes et fantastiques ; et d'autant plus qu'elles sont particulières, incertaines et plus contredites, d'autant plus tu fais là ton effort. Les règles positives de ton invention t'occupent et attachent, et les règles de ta paroisse : celles de Dieu et du monde ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette considération, ta vie en est toute. »

Les vers de ces deux poètes [*Virgile et Lucrèce*], traitant ainsi réservément et discrètement de la lascivité comme ils font, me semblent la découvrir et éclairer de plus près. Les dames couvrent leur sein d'un réseau [*tissu de dentelle*], les prêtres plusieurs choses sacrées ; les peintres ombragent leur ouvrage pour lui donner plus de lustre ; et dit-on que le coup du soleil et du vent est plus pesant par réflexion qu'à droit fil. L'Égyptien répondit sagement à celui qui lui demandait : « Que portes-tu là, caché sous ton manteau ? – Il est caché sous mon manteau afin que tu ne saches pas que c'est. » Mais il y a certaines autres choses qu'on cache pour les montrer. Écoutez celui-là, plus ouvert,

Et toute nue je l'ai pressée sur mon corps,
(Ovide, *Amours*, I, 5, 24)

il me semble qu'il me chaponne [*châtre*]. Que Martial retrousse Vénus à sa poste [*guise*], il n'arrive pas à la faire paraître si entière. Celui qui dit tout, il nous saoule et nous dégoûte ; celui qui craint à s'exprimer nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a. Il y a de la trahison en cette sorte de modestie, et notamment nous entrouvrant, comme font ceux-ci, une si belle route à l'imagination. Et l'action et la peinture doivent sentir le larcin.

L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintive, plus mineuse et couverte, me plaît. Je ne sais qui, anciennement, désirait le gosier allongé comme le cou d'une grue pour goûter plus longtemps ce qu'il avalait. Ce souhait est mieux à propos en cette volupté vite et précipiteuse, même [*surtout*] à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soudaineté. Pour arrêter sa fuite et l'étendre en préambules, entre eux tout sert de faveur et de récompense : une œillade, une inclination, une parole, un signe. Qui se pourrait dîner de la fumée du rôt, ferait-il pas une belle épargne ? C'est une passion qui mêle à bien peu d'essence solide beaucoup plus de vanité et rêverie fiévreuse : il la faut payer et servir de même. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper. Nous faisons notre charge extrême la première ; il y a toujours de l'impétuosité française. Faisant filer leurs faveurs et les étalant en détail, chacun, jusqu'à la vieillesse misérable, y trouve quelque bout de lisière selon son vaillant et son mérite. Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui ne gagne que du haut point, qui n'aime la chasse qu'en la prise, il ne lui appartient pas de se mêler à notre école. Plus il y a de marches et degrés, plus il y a de hauteur et d'honneur au dernier siège. Nous nous devrions plaire d'y être conduits, comme il se fait aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galeries, et plusieurs détours. Cette dispensation reviendrait [*conviendrait*] à notre commodité ; nous y arrêterions et nous y aimerions plus longtemps. Sans espérance et sans désir, nous n'allons plus qui vaille. Notre maîtrise et entière possession leur sont infiniment à craindre depuis [*après*] qu'elles sont du tout rendues à la merci de notre foi et constance, elles sont un peu bien hasardées [*risquées*]. Ce sont vertus rares et difficiles ; soudain [*aussitôt*] qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles :

après qu'ils ont assouvi leur désir violent,
Ils ne se souviennent plus de leurs paroles,
Ni ne craignent le parjure.
(Catulle, LXIV, 147)

Et Thrasonidès, jeune homme grec, fut si amoureux de son amour qu'il refusa, ayant gagné le cœur d'une maîtresse, d'en jouir pour n'amortir, rassasier et alanguir par la jouissance cette ardeur inquiète de laquelle il se glorifiait et paissait.

La cherté donne goût à la viande [*aux aliments*]. Voyez combien la forme des salutations, qui est particulière à notre nation, abâtardit par sa facilité la grâce des baisers, lesquels Socrate dit être si puissants et dangereux à voler nos cœurs. C'est une déplaisante coutume, et injurieuse aux dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour malplaisant qu'il soit.

À celui qui a une truffe de chien
D'où pendent des glaçons livides et une barbe dure,

Je préfère cent fois lécher le cul.
(Martial, *Épigrammes*, VII, 95, 10)

Et nous-mêmes n'y gagnons guère : car, comme le monde se voit parti [*partagé*], pour trois belles il nous en faut baiser cinquante laides ; et à un estomac tendre, comme sont ceux de mon âge, un mauvais baiser en surpaie un bon.

Ils font les poursuivants, en Italie, et les transis, de celles mêmes qui sont à vendre ; et se défendent ainsi : « Qu'il y a des degrés en la jouissance, et que par services ils veulent obtenir pour eux celle qui est la plus entière. Elles ne vendent que le corps ; la volonté ne peut être mise en vente, elle est trop libre et trop sienne. » Ainsi ceux-ci disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent, et ont raison. C'est la volonté qu'il faut servir et pratiquer. J'ai horreur d'imaginer mien un corps privé d'affection ; et me semble que cette forcènerie est voisine à celle de ce garçon qui alla salir par amour la belle image de Vénus que Praxitèle avait faite ; ou de ce furieux Égyptien échauffé après la charogne d'une morte qu'il embaumait et ensuairait : lequel donna occasion à la loi, qui fut faite depuis, en Égypte, que les corps des belles et jeunes femmes et de celles de bonne maison seraient gardés trois jours avant qu'on les mît entre les mains de ceux qui avaient charge de pourvoir à leur enterrement. Périandre fit plus monstrueusement, qui étendit l'affection conjugale (plus réglée et plus légitime) à la jouissance de Mélissa, sa femme trépassée.

Ne semblé-ce pas être une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant autrement jouir d'Endymion, son mignon, l'aller endormir pour plusieurs mois, et se paître de la jouissance d'un garçon qui ne se remuait qu'en songe ?

Je dis pareillement qu'on aime un corps sans âme ou sans sentiment quand on aime un corps sans son consentement et sans son désir. Toutes jouissances ne sont pas unes ; il y a des jouissances étiques et languissantes ; mille autres causes que la bienveillance nous peuvent acquérir cet octroi des dames. Ce n'est suffisant témoignage d'affection ; il y peut échoir de la trahison comme ailleurs : elles n'y vont parfois que d'une fesse,

comme si elles préparaient l'encens et le vin...
On dirait qu'elle est absente ou de marbre.
(Martial, *Épigrammes*, XI, 103 et 59 ; vers rapprochés ici par Montaigne)

J'en sais qui aiment mieux prêter cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là. Il faut regarder si votre compagnie leur plaît pour quelque autre fin encore ou pour celle-là seulement, comme d'un gros garçon d'étable ; en quel rang et à quel prix vous y êtes logé,

Si elle se donne à toi seul,
Si elle marque ce jour-là d'une pierre blanche.
(Catulle, LXVIII, 147)

Quoi, si elle mange votre pain à la sauce d'une plus agréable imagination ?

C'est toi qu'elle étreint, mais elle soupire après des amours absentes.
(Tibulle, I, 6, 35)

Comment ? Avons-nous pas vu quelqu'un, en nos jours, s'être servi de cette action à l'usage d'une horrible vengeance, pour tuer par là et empoisonner, comme il fit, une honnête femme ?

Ceux qui connaissent l'Italie ne trouveront jamais étrange si, pour ce sujet, je

ne cherche ailleurs des exemples ; car cette nation se peut dire régente du reste du monde en cela. Ils ont plus communément des belles femmes et moins de laides que nous ; mais des rares et excellentes beautés, j'estime que nous allons à pair. Et en juge autant des esprits : de ceux de la commune façon, ils en ont beaucoup plus, et évidemment la brutalité y est sans comparaison plus rare ; d'âmes singulières et du plus haut étage, nous ne leur en devons rien. Si j'avais à étendre cette similitude, il me semblerait pouvoir dire de la vaillance qu'au rebours elle est, au prix d'eux, populaire chez nous et naturelle ; mais on la voit parfois, en leurs mains, si pleine et si vigoureuse qu'elle surpasse tous les plus raides [*fermes*] exemples que nous en ayons. Les mariages de ce pays-là clochent en ceci : leur coutume donne communément la loi si rude aux femmes, et si serve, que la plus éloignée accointance avec l'étranger leur est autant capitale [*grave*] que la plus voisine. Cette loi fait que toutes les approches se rendent nécessairement substantielles ; et, puisque tout leur revient à même compte, elles ont le choix bien aisé. Et, ont-elles brisé ces cloisons, croyez qu'elles font feu : *la luxure est comme une bête féroce qu'on lâche après que ses chaînes l'ont irritée* (Tive-Live, XXIV, 4). Il leur faut un peu lâcher les rênes :

J'ai vu naguère un cheval rebelle au frein
Prendre force en la bouche et s'élancer comme l'éclair.
(Ovide, *Amours*, III, 4, 13)

On alanguit le désir de la compagnie en lui donnant quelque liberté.

Nous courons à peu près même fortune. Ils sont trop extrêmes en contrainte, nous en licence. C'est un bel usage de notre nation que, aux bonnes maisons, nos enfants soient reçus pour y être nourris et élevés pages comme en une école de noblesse. Et est discourtoisie, dit-on, et injure d'en refuser un gentilhomme. J'ai aperçu (car autant de maisons, autant de divers styles et formes) que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suite les règles plus austères n'y ont pas eu meilleure aventure. Il y faut de la modération ; il faut laisser bonne partie de leur conduite à leur propre discrétion : car, ainsi comme ainsi, n'y a-t-il discipline qui les sût brider de toutes parts. Mais il est bien vrai que celle qui est échappée, bagues sauves [*bagages saufs = sans dommage*], d'un écolage libre apporte bien plus de fiance de soi que celle qui sort saine d'une école sévère et prisonnière.

Nos pères dressaient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (les courages et les désirs étaient pareils) ; nous à l'assurance : nous n'y entendons rien. C'est aux Sarmates, qui n'ont loi de coucher avec homme, que, de leurs mains, elles n'en aient tué un autre en guerre. À moi, qui n'y ai droit que par les oreilles, suffit si elles me retiennent pour le conseil, suivant le privilège de mon âge. Je leur conseille donc, comme à nous, l'abstinence, mais, si ce siècle en est trop ennemi, au moins la discrétion et la modestie. Car, comme dit le conte d'Aristippe parlant à des jeunes gens qui rougissaient de le voir entrer chez une courtisane : « Le vice est de n'en pas sortir, non pas d'y entrer. » Qui ne veut exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom ; si le fond n'en vaut guère, que l'apparence tienne bon.

Je loue la gradation et la longueur en la dispensation de leurs faveurs. Platon montre qu'en toute espèce d'amour la facilité et promptitude sont interdites aux tenants [*assiégés*]. C'est un trait de gourmandise, laquelle il faut qu'elles couvrent de tout leur art, de se rendre ainsi témérairement en gros et tumultuairement. Se conduisant, en leur dispensation, ordonnément et mesurément, elles pipent

bien mieux notre désir et cachent le leur. Qu'elles fuient toujours devant nous, je dis celles mêmes qui ont à se laisser attraper ; elles nous battent mieux en fuyant, comme les Scythes. De vrai, selon la loi que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et désirer ; leur rôle est souffrir [*accepter*], obéir, consentir ; c'est pourquoi nature leur a donné une perpétuelle capacité, à nous rare et incertaine ; elles ont toujours leur heure, afin qu'elles soient toujours prêtes à la nôtre : ***nées pour subir*** (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCV). Et où elle a voulu que nos appétits eussent montre et déclaration proéminente, elle a fait que les leurs fussent occultes et intestins [*internes*], et les a fournies de pièces impropres à l'ostentation et simplement pour la défensive.

Il faut laisser à la licence amazonienne pareils traits à celui-ci. Alexandre passant par l'Hircanie, Thalestris, reine des Amazones, le vint trouver avec trois cents gendarmes de son sexe, bien montés et bien armés, ayant laissé le demeurant d'une grosse armée qui la suivait au-delà des voisines montagnes ; et lui dit, tout haut et en public, que le bruit de ses victoires et de sa valeur l'avait menée là pour le voir, lui offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprises ; et que, le trouvant si beau, jeune et vigoureux, elle, qui était parfaite en toutes ses qualités, lui conseillait qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il naquît de la plus vaillante femme du monde et du plus vaillant homme qui fût alors vivant quelque chose de grand et de rare pour l'avenir. Alexandre la remercia du reste, mais, pour donner temps à l'accomplissement de sa dernière demande, arrêta treize jours en ce lieu, lesquels il festoya le plus allégrement qu'il put en faveur d'une si courageuse princesse.

Nous sommes, quasi en tout, iniques juges de leurs actions, comme elles sont des nôtres. J'avoue la vérité lorsqu'elle me nuit de même que si elle me sert. C'est un vilain dérèglement qui les pousse si souvent au change et les empêche de fermir leur affection en quelque sujet que ce soit, comme on voit de cette déesse à qui l'on donne tant de changements et d'amis ; mais si [*pourtant*] est-il vrai que c'est contre la nature de l'amour s'il n'est violent, et contre la nature de la violence s'il est constant. Et ceux qui s'en étonnent, s'en écrient et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme dénaturée et incroyable, que ne voient-ils combien souvent ils la reçoivent en eux sans épouvantement et sans miracle ! Il serait, à l'aventure, plus étrange d'y voir de l'arrêt ; ce n'est pas une passion simplement corporelle : si on ne trouve point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise. Elle vit encore après la satiété ; et ne lui peut-on prescrire ni satisfaction constante, ni fin ; elle va toujours outre sa possession ; et si [*pourtant*], l'inconstance leur est à l'aventure un peu plus pardonnable qu'à nous.

Elles peuvent alléguer comme nous l'inclination, qui nous est commune, à la variété et à la nouvelleté, et alléguer secondement, sans nous, qu'elles achètent chat en poche (Jeanne, reine de Naples, fit étrangler Andréos, son premier mari, aux grilles de sa fenêtre avec un lacs [*corde*] d'or et de soie tissu de sa main propre, sur ce qu'aux corvées matrimoniales elle ne lui trouvait ni les parties, ni les efforts assez répondants à l'espérance qu'elle en avait conçue à voir sa taille, sa beauté, sa jeunesse et disposition, par où elle avait été prise et abusée) ; que l'action a plus d'effort que n'a la souffrance [*passivité*] : ainsi que de leur part toujours au moins il est pourvu à la nécessité, de notre part il peut advenir autrement. Platon, à cette cause, établit sagement par ses lois que, pour décider de l'opportunité des mariages, les juges voient les garçons qui y prétendent tous

fins nus, et les filles nues jusqu'à la ceinture seulement. En nous essayant, elles ne nous trouvent, à l'aventure, pas dignes de leur choix,

après avoir éprouvé la faiblesse de ses reins, et tenté,
D'une main infatigable, de réveiller son vit pareil à du cuir mouillé,
Elle abandonne ce lit impropre aux combats de l'amour.
(Martial, *Épigrammes* VII, 57, 3)

Ce n'est pas tout que la volonté charrie droit. La faiblesse et l'incapacité rompent légitimement un mariage :

Il aurait fallu un homme nanti d'un engin plus nerveux,
Et apte à dénouer la ceinture d'une vierge.
(Catulle, LXVII, 27)

pourquoi non ? Et, selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus active,

s'il ne peut mener à bonne fin son caressant labeur.
(Virgile, *Géorgiques*, III, 127)

Mais n'est-ce pas grande imprudence d'apporter nos imperfections et faiblesses en lieu où nous désirons plaire et y laisser bonne estime de nous et recommandation ? Pour ce peu qu'il m'en faut à cette heure,

pouvant à peine le faire une seule fois,
(Horace, *Épodes*, XII, 15)

je ne voudrais importuner une personne que j'ai à révérer et craindre :

Tu n'as rien à craindre, hélas !
D'un homme qui achève son dixième lustre.
(Horace, *Odes*, II, 4, 22. Montaigne a changé « huitième » en « dixième »)

Nature se devait contenter d'avoir rendu cet âge misérable sans le rendre encore ridicule. Je hais de le voir, pour un pouce de chétive vigueur qui l'échauffe trois fois la semaine, s'empresser et se gendarmer de pareille âpreté, comme s'il avait quelque grande et légitime journée dans le ventre : un vrai feu d'étoupe. Et admire sa cuisson si vive et frétillante, en un moment si lourdement congelée et éteinte. Cet appétit ne devrait appartenir qu'à la fleur d'une belle jeunesse. Fiez-vous-y, pour voir, à seconder cette ardeur indéfatigable, pleine, constante et magnanime qui est en vous, il vous la laissera vraiment en beau chemin ! Renvoyez-le hardiment plutôt vers quelque enfance molle, étonnée et ignorante, qui tremble encore sous la verge, et en rougisse,

Comme un ivoire de l'Inde teint de pourpre sanglante,
Ou comme des lis blancs enrichis de la couleur des roses qui les entourent.
(Virgile, *Énéide*, XII, 67)

Qui peut attendre, le lendemain, sans mourir de honte, le dédain de ces beaux yeux consents [*témoins*] de sa lâcheté et impertinence,

Et ses regards lançaient de silencieux reproches,
(Ovide, *Amours*, I, 7, 21)

il n'a jamais senti le contentement ni la fierté de les leur avoir battus et ternis par le vigoureux exercice d'une nuit officieuse et active. Quand j'en ai vu

quelqu'une s'ennuyer de moi, je n'en ai point incontinent accusé sa légèreté ; j'ai mis en doute si je n'avais pas raison de m'en prendre à nature plutôt. Certes, elle m'a traité illégitimement et incivilement,

Si mon vit n'est pas long, ni bien gros,
Bien sûr que les matrones l'ont vu,
Et elles voient d'un mauvais œil un petit vit,
(*Priapées*, LXXX, 1)

et d'une lésion énormissime.

Chacune de mes pièces me fait également moi que toute autre. Et nulle autre ne me fait plus proprement homme que celle-ci. Je dois au public universellement mon portrait. La sagesse de ma leçon est en vérité, en liberté, en essence, toute ; dédaignant, au rôle de ses vrais devoirs, ces petites règles, feintes, usuelles, provinciales ; naturelle toute, constante, universelle, de laquelle sont filles, mais bâtardes, la civilité, la cérémonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence quand nous aurons eu ceux de l'essence. Quand nous aurons fait à ceux-ci, nous courrons sus aux autres, si nous trouvons qu'il y faille courir. Car il y a danger que nous fantasions [*imaginions*] des offices nouveaux pour excuser notre négligence envers les naturels offices et pour les confondre. Qu'il soit ainsi, il se voit que, dans les lieux où les fautes sont maléfices, les maléfices ne sont que fautes ; que, dans les nations où les lois de la bienséance sont plus rares et lâches, les lois primitives et communes sont mieux observées, l'innumérable multitude de tant de devoirs suffoquant notre soin, l'alanguissant et dissipant. L'application aux menues choses nous retire des pressantes. Ô que ces hommes superficiels prennent une route facile et plausible au prix de la nôtre ! Ce sont ombrages de quoi nous nous plâtrons et entre-payons ; mais nous n'en payons pas, mais au contraire en rechargeons notre dette envers ce grand juge qui trousse nos panneaux [*vêtements*] et haillons d'autour nos parties honteuses, et ne se feint point à nous voir partout, jusqu'à nos intimes et plus secrètes ordures. Utile décence de notre virginale pudeur, si elle lui pouvait interdire cette découverte.

Enfin, qui déniaiserait l'homme d'une si scrupuleuse superstition verbale n'apporterait pas grande perte au monde. Notre vie est partie en folie, partie en prudence. Qui n'en écrit que révéremment et régulièrement, il en laisse en arrière plus de la moitié. Je ne m'excuse pas envers moi, et, si je le faisais, ce serait plutôt de mes excuses que je m'excuserais que de nulle autre partie. Je m'excuse à certaines humeurs, que je tiens plus fortes en nombre que celles qui sont de mon côté. En leur considération, je dirai encore ceci – car je désire de contenter chacun, chose pourtant très difficile – *qu'un seul s'accommode d'une si grande variété de mœurs, de discours et de volontés* (Quintus Cicéron, *La Candidature au consulat*, XIV), qu'ils n'ont à se prendre proprement à moi de ce que je fais dire aux autorités reçues et approuvées de plusieurs siècles, et que ce n'est pas raison qu'à faute de rime ils me refusent la dispense que même des hommes ecclésiastiques des nôtres, et plus crêtés [*huppés*], jouissent en ce siècle. En voici deux :

Si ta fente n'est pas une simple ligne, que je meure !
(Théodore de Bèze, *Juvenilia)*

Un vit d'ami la contente et bien traite.
(Mellin de Saint-Gelais, *Sur la dispute des vits*)

Quoi tant d'autres ? J'aime la modestie ; et n'est par jugement que j'ai choisi

cette sorte de parler scandaleux : c'est nature qui l'a choisi pour moi. Je ne le loue non plus que toutes formes contraires à l'usage reçu, mais je l'excuse et, par particulières et générales circonstances, en allège l'accusation.

Suivons. Pareillement, d'où peut venir cette usurpation d'autorité souveraine que vous prenez sur celles qui vous favorisent à leurs dépens,

Si furtivement, dans l'obscurité de la nuit, elle vous a accordé ses faveurs,
(Catulle, LXVIII, 145)

que vous en investissez incontinent l'intérêt, la froideur et une autorité maritale ? C'est une convention libre : que ne vous y prenez-vous comme vous les y voulez tenir ? Il n'y a point de prescription sur les choses volontaires.

C'est contre la forme ; mais il est vrai pourtant que j'ai, en mon temps, conduit ce marché, selon que sa nature peut souffrir, aussi consciencieusement qu'autre marché et avec quelque air de justice, et que je ne leur ai témoigné de mon affection que ce que j'en sentais, et leur en ai représenté naïvement la décadence, la vigueur et la naissance, les accès et les remises. On n'y va pas toujours un train. J'ai été si épargnant à promettre que je pense avoir plus tenu que promis ni dû. Elles y ont trouvé de la fidélité jusqu'au service de leur inconstance : je dis inconstance avouée et parfois multipliée. Je n'ai jamais rompu avec elles tant que j'y tenais ne fût que par le bout d'un filet, et, quelques occasions qu'elles m'en aient données, n'ai jamais rompu jusqu'au mépris et à la haine ; car telles privautés, lors même qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encore m'obligent-elles à quelque bienveillance. De colère et d'impatience un peu indiscrète, sur le point de leurs ruses et défuites [*faux-fuyants*], et de nos contestations, je leur en ai fait voir parfois, car je suis, de ma complexion, sujet à des émotions brusques qui nuisent souvent à mes marchés, quoiqu'elles soient légères et courtes.

Si elles ont voulu essayer la liberté de mon jugement, je ne me suis pas feint à leur donner des avis paternels et mordants, ni à les pincer où il leur cuisait. Si je leur ai laissé à se plaindre de moi, c'est plutôt d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement consciencieux. J'ai observé ma parole dans les choses de quoi on m'eût aisément dispensé ; elles se rendaient alors parfois avec réputation, et sous des capitulations qu'elles souffraient aisément être faussées par le vainqueur. J'ai fait caler, sous l'intérêt de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort plus d'une fois ; et, où la raison me pressait, les ai armées contre moi, si [*si bien*] qu'elles se conduisaient plus sûrement et sévèrement par mes règles, quand elles s'y étaient franchement remises, qu'elles n'eussent fait par les leurs propres.

J'ai, autant que j'ai pu, chargé sur moi seul le hasard de nos assignations [*risque de nos rendez-vous*] pour les en décharger ; et ai dressé nos parties toujours par le plus âpre et inopiné, pour être moins en soupçon et, en outre, par mon avis, plus accessible. Ils sont ouverts principalement par les endroits qu'ils tiennent de soi couverts. Les choses moins craintes sont moins défendues et observées : on peut oser plus aisément ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté.

Jamais homme n'eut ses approches plus impertinemment génitales. Cette voie d'aimer est plus selon la discipline ; mais combien elle est ridicule à nos gens, et peu effectuelle, qui le sait mieux que moi ? Si ne m'en viendra point le repentir : je n'y ai plus que perdre ;

le tableau votif que j'ai accroché
Dans le temple du dieu de la mer
Montre à tous que je lui ai consacré
Mes habits trempés par le naufrage.
(Horace, *Odes*, I, 5, 13)

Il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais tout ainsi comme à un autre je dirais à l'aventure : « Mon ami, tu rêves ; l'amour, de ton temps, a peu de commerce avec la foi et la prud'homie [*probité*] »,

prétendre l'assujettir à des règles,
C'est se mettre en devoir de déraisonner avec bon sens ;
(Térence, *L'Eunuque*, I, 1, 16)

aussi, au rebours, si c'était à moi à recommencer, ce serait certes le même train et par même progrès, pour infructueux qu'il me pût être. L'insuffisance et la sottise sont louables en une action mélouable. Autant que je m'éloigne de leur humeur en cela, je m'approche de la mienne.

Au demeurant, en ce marché, je ne me laissais pas tout aller ; je m'y plaisais, mais je ne m'y oubliais pas ; je réservais en son entier ce peu de sens et de discrétion que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien. Un peu d'émotion, mais point de rêverie. Ma conscience s'y engageait aussi jusqu'à la débauche et dissolution, mais jusqu'à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Je n'achetais pas le plaisir de ce vice à tout prix, et me contentais de son propre et simple coût : *Nul vice n'est enfermé en soi-même* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCV). Je hais quasi à pareille mesure une oisiveté croupie et endormie, comme un embesognement épineux et pénible. L'un me pince, l'autre m'assoupit. J'aime autant les blessures comme les meurtrissures, et les coups tranchants comme les coups orbes [*qui meurtrissent*]. J'ai trouvé en ce marché, quand j'y étais plus propre, une juste modération entre ces deux extrémités. L'amour est une agitation éveillée, vive et gaie ; je n'en étais ni troublé ni affligé, mais j'en étais échauffé, et encore altéré : il s'en faut arrêter là ; elle n'est nuisible qu'aux fous.

Un jeune homme demandait au philosophe Panétios s'il siérait bien au sage d'être amoureux : « Laissons là le sage, répondit-il ; mais toi et moi, qui ne le sommes pas, ne nous engageons en chose si émue et violente, qui nous esclave à autrui et nous rende contemptibles [*méprisables*] à nous. » Il disait vrai, qu'il ne faut pas fier chose de soi si précipiteuse à une âme qui n'ait de quoi en soutenir les venues, et de quoi rabattre par effet la parole d'Agésilas, que la prudence et l'amour ne peuvent [*peuvent demeurer*] ensemble. C'est une vaine occupation, il est vrai, messéante, honteuse et illégitime, mais, à la conduire en cette façon, je l'estime salubre, propre à dégourdir un esprit et un corps pesant ; et, comme médecin, l'ordonnerais à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aucune autre recette, pour l'éveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le retarder des prises de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux faubourgs, que le pouls bat encore,

Mes cheveux commencent à grisonner et j'entre en ma prime vieillesse,
Mais je ne suis pas encore voûté. Il reste aux Parques de quoi filer ;
Droit sur mes jambes, je n'ai toujours pas besoin de canne,
(Juvénal, *Satires*, III, 26)

nous avons besoin d'être sollicités et chatouillés par quelque agitation mordicante comme est celle-ci. Voyez combien elle a rendu de jeunesse, de vigueur et de gaieté au sage Anacréon. Et Socrate, plus vieux que je ne suis, parlant d'un objet amoureux : « M'étant, dit-il, appuyé contre son épaule de la mienne et approché ma tête à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, je sentis, sans mentir, soudain une piqûre dans l'épaule comme de quelque morsure de bête, et fus plus de cinq jours depuis [*après*] qu'elle me fourmillait, et m'écoula dans le cœur une démangeaison continuelle. » Un attouchement, et fortuit, et par une épaule, aller échauffer et altérer une âme refroidie et énervée par l'âge, et la première de toutes les humaines en réformation ! Pourquoi non, dea ? Socrate était homme, et ne voulait ni être ni sembler autre chose.

La philosophie n'estrive [*lutte*] point contre les voluptés naturelles, pourvu que la mesure y soit jointe, et en prêche la modération, non la fuite ; l'effort de sa résistance s'emploie contre les étrangères et bâtardes. Elle dit que les appétits du corps ne doivent pas être augmentés par l'esprit, et nous avertit ingénieusement de ne vouloir point éveiller notre faim par la saturité [*satiété*], de ne vouloir que farcir au lieu de remplir le ventre, d'éviter toute jouissance qui nous met en disette et toute viande [*nourriture*] et boisson qui nous altère et affame ; comme, au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un objet qui satisfasse simplement au besoin du corps ; qui n'émeuve point l'âme, laquelle n'en doit pas faire son fait, mais suivre nuement et assister le corps. Mais ai-je pas raison d'estimer que ces préceptes, qui ont pourtant, d'ailleurs, selon moi, un peu de rigueur, regardent un corps qui fasse son office, et qu'à un corps abattu, comme un estomac prosterné, il est excusable de le réchauffer et soutenir par art, et, par l'entremise de la fantaisie, lui faire revenir l'appétit et l'allégresse puisque de soi il l'a perdue ?

Pouvons-nous pas dire qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, purement ni corporel ni spirituel, et qu'injurieusement nous déchirons un homme tout vif ; et qu'il semble y avoir raison que nous nous portions envers l'usage du plaisir aussi favorablement au moins que nous faisons envers la douleur ? Elle était (pour exemple) véhémente jusqu'à la perfection en l'âme des saints par la pénitence ; le corps y avait naturellement part par le droit de leur colligence [*alliance*], et si [*pourtant*], pouvait avoir peu de part à la cause : si [*aussi*] ne se sont-ils pas contentés qu'il suivît nuement et assistât l'âme affligée ; ils l'ont affligé lui-même de peines atroces et propres, afin qu'à l'envi l'un de l'autre l'âme et le corps plongeassent l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire que plus âpre.

En pareil cas, aux plaisirs corporels, est-ce pas injustice d'en refroidir l'âme, et dire qu'il l'y faille entraîner comme à quelque obligation et nécessité contrainte et servile ? C'est à elle, plutôt, de les couver et fomenter, de s'y présenter et convier, la charge de régir lui appartenant ; comme c'est aussi, à mon avis, à elle, aux plaisirs qui lui sont propres, d'en inspirer et infondre [*instiller*] au corps tout le ressentiment que porte leur condition, et de s'étudier qu'ils lui soient doux et salutaires. Car c'est bien raison, comme ils disent, que le corps ne suive point ses appétits au dommage de l'esprit ; mais pourquoi n'est-ce pas aussi raison que l'esprit ne suive pas les siens au dommage du corps ?

Je n'ai point autre passion qui me tienne en haleine. Ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, les procès font à l'endroit des autres qui, comme moi, n'ont point de vacation assignée, l'amour le ferait plus commodément : il me rendrait

la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne ; rassurerait ma contenance à ce que les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne vinssent à la corrompre ; me remettrait aux études saines et sages, par où je me pusse rendre plus estimé et plus aimé, ôtant à mon esprit le désespoir de soi et de son usage, et le raccointant à soi ; me divertirait de mille pensées ennuyeuses, de mille chagrins mélancoliques, que l'oisiveté nous charge en tel âge et le mauvais état de notre santé ; réchaufferait, au moins en songe, ce sang que nature abandonne ; soutiendrait le menton, et allongerait un peu les nerfs et la vigueur et allégresse de l'âme à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruine.

Mais j'entends bien que c'est une commodité bien malaisée à recouvrer ; par faiblesse et longue expérience, notre goût est devenu plus tendre et plus exquis ; nous demandons plus alors que nous apportons moins ; nous voulons le plus choisir alors que nous méritons le moins d'être acceptés ; nous connaissant tels, nous sommes moins hardis et plus défiants ; rien ne nous peut assurer d'être aimés, sachant notre condition et la leur. J'ai honte de me trouver parmi cette verte et bouillante jeunesse,

Dont le membre, sur l'aine indomptée, est plus ferme
Que le jeune arbre qui se dresse sur la colline.
(Horace, *Épodes*, XIII, 26)

Qu'irions-nous présenter notre misère parmi cette allégresse ?

Pour que cette jeunesse vigoureuse se moque
De notre flambeau réduit en cendres ?
(Horace, *Odes*, IV, 13, 26)

Ils ont la force et la raison pour eux ; faisons leur place, nous n'avons plus que tenir.

Et ce germe de beauté naissante ne se laisse manier à mains si gourdes, ni pratiquer à moyens purs matériels. Car, comme répondit ce philosophe ancien à celui qui se moquait de quoi il n'avait su gagner la bonne grâce d'un tendron qu'il pourchassait : « Mon ami, l'hameçon ne mord pas à du fromage si frais. »

Or c'est un commerce qui a besoin de relation et de correspondance ; les autres plaisirs que nous recevons se peuvent reconnaître par récompenses de nature diverse, mais celui-ci ne se paye que de même espèce de monnaie. En vérité, en ce déduit, le plaisir que je fais chatouille plus doucement mon imagination que celui que je sens. Or celui-là n'a rien de généreux qui peut recevoir plaisir où il n'en donne point : c'est une vile âme, qui veut tout devoir, et qui se plaît de nourrir de la conférence [*conversation*] avec les personnes auxquelles il est en charge. Il n'y a beauté, ni grâce, ni privauté si exquise qu'un galant homme dût désirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien que par pitié, j'aime bien plus cher ne vivre point que de vivre d'aumône. Je voudrais avoir droit de le leur demander au style auquel j'ai vu quêter en Italie : *Faites-moi du bien pour vous-même* ; ou à la guise que Cyrus exhortait ses soldats : *Qui s'aimera, si* [qu'il] *me suive* (Xénophon, *La Cyropédie*, VII, 1).

« Ralliez-vous, me dira-t-on, à celles de votre condition que la compagnie de même fortune vous rendra plus aisées. » Ô la sotte composition, et insipide !

Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort.
(Martial, *Épigrammes* X, 90, 10)

Xénophon emploie pour objection et accusation, à l'encontre de Ménon, qu'en son amour il embesogna des objets passant fleur. Je trouve plus de volupté à seulement voir le juste et doux mélange de deux jeunes beautés, ou à le seulement considérer par fantaisie, qu'à faire moi-même le second d'un mélange triste et informe. Je résigne cet appétit fantastique à l'empereur Galba, qui ne s'adonnait qu'aux chairs dures et vieilles ; et à ce pauvre misérable,

Oh ! les dieux fassent que je puisse te voir telle !
Que je puisse baiser tes cheveux blanchis par le chagrin,
Et serrer dans mes bras ton corps amaigri !
(Ovide, *Pontiques* I, 4, 49)

Et, entre les premières laideurs, je compte les beautés artificielles et forcées. Émonès, jeune gars de Chio, pensant par des beaux atours acquérir la beauté que nature lui ôtait, se présenta au philosophe Arcésilas et lui demanda si un sage se pourrait voir amoureux : « Oui dea, répondit l'autre, pourvu que ce ne soit pas d'une beauté parée et sophistiquée comme la tienne. » Une laideur et une vieillesse avouée est moins vieille et moins laide à mon gré qu'une autre peinte et lissée.

Le dirai-je, pourvu qu'on ne m'en prenne à la gorge ? L'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison qu'en l'âge voisin de l'enfance,

Si, au milieu d'un chœur de jeunes filles,
On plaçait un jeune garçon aux cheveux flottants et au visage ambigu,
Son allure incertaine tromperait mille observateurs sagaces.
(Horace, *Odes*, II, 5, 21)

Et la beauté non plus. Car ce qu'Homère l'étend jusqu'à ce que le menton commence à s'ombrager, Platon même l'a remarqué pour rare fleur. Et est notoire la cause pour laquelle si plaisamment le sophiste Dion appelait les poils follets de l'adolescence « Aristogitons et Harmodiens[1] ». En la virilité, je le trouve déjà hors de son siège. Non qu'en [*à plus forte raison en*] la vieillesse :

Car au-dessus des chênes dénudés, il continue son vol.
(Horace, *Odes*, IV, 13, 9)

Et Marguerite, reine de Navarre, allonge, en femme, bien loin l'avantage des femmes, ordonnant qu'il est saison, à trente ans, qu'elles changent le titre de belles en bonnes.

Plus courte possession nous lui donnons sur notre vie, mieux nous en valons. Voyez son port : c'est un menton puéril. Qui ne sait, en son école, combien on procède au rebours de tout ordre ? L'étude, l'exercitation, l'usage sont voies à l'insuffisance : les novices y régentent. *L'amour ne connaît pas la règle* (Saint Jérôme, *Lettre à Chromatius*, fin). Certes, sa conduite a plus de garbe [*élégance*] quand elle est mêlée d'inadvertance et de trouble ; les fautes, les succès contraires y donnent pointe et grâce. Pourvu qu'elle soit âpre et affamée, il chaut [*importe*] peu qu'elle soit prudente. Voyez comme il va chancelant, achoppant et folâtrant ; on le met aux ceps [*fers*] quand on le guide par art et sagesse, et contraint-on sa divine liberté quand on le soumet à ces mains barbues et calleuses.

1. Les deux jeunes Athéniens Harmodios et Aristogiton, en tuant le tyran Hipparque, avaient débarrassé Athènes de la tyrannie ; de même, pour Dion, les premiers poils qui apparaissent sur le visage des adolescents libèrent les amants de toute tyrannie amoureuse.

Au demeurant, je leur entends souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et dédaigner de mettre en considération l'intérêt que les sens y ont. Tout y sert ; mais je puis dire avoir vu souvent que nous avons excusé la faiblesse de leurs esprits en faveur de leurs beautés corporelles, mais que je n'ai point encore vu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant prudent et mûr soit-il, elles veuillent prêter la main à un corps qui tombe tant soit peu en décadence. Que ne prend-il envie à quelqu'une de cette noble harde [*attache*] socratique du corps à l'esprit, achetant au prix de ses cuisses une intelligence et génération philosophique et spirituelle le plus haut prix où elle les puisse monter ? Platon ordonne en ses *Lois* que celui qui aura fait quelque signalé et utile exploit en la guerre ne puisse être refusé durant l'expédition de celle-ci, sans respect de sa laideur ou de son âge, du baiser ou autre faveur amoureuse de qui il la veuille. Ce qu'il trouve si juste en recommandation de la valeur militaire ne le peut-il pas être aussi en recommandation de quelque autre valeur ? Et que ne prend-il envie à une de préoccuper [*conquérir*] sur ses compagnes la gloire de cet amour chaste ? Chaste, dis-je bien,

> *car, si jamais on en vient au combat,*
> *C'est une flambée de paille, un feu sans force.*
> (Virgile, *Géorgiques*, III, 98)

Les vices qui s'étouffent en la pensée ne sont pas des pires.

Pour finir ce notable commentaire, qui m'est échappé d'un flux de caquet, flux impétueux parfois et nuisible,

> *Une pomme – cadeau secret de son amoureux –*
> *Est tombée du giron d'une jeune fille.*
> *La malheureuse, oubliant qu'elle l'avait cachée*
> *Sous son vêtement léger, s'est levée précipitamment*
> *À l'arrivée de sa mère. La pomme a roulé à ses pieds,*
> *Et la rougeur qui empourpre son visage révèle sa faute ;*
> (Catulle, LXV, 19)

je dis que les mâles et femelles sont jetés en même moule ; sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande.

Platon appelle indifféremment les uns et les autres à la société de tous études, exercices, charges, vacations guerrières et paisibles en sa *République* ; et le philosophe Antisthène ôtait toute distinction entre leur vertu et la nôtre.

Il est bien plus aisé d'accuser l'un sexe que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dit : le fourgon [*tisonnier*] se moque de la poêle.

CHAPITRE 6

Des coches[1]

Il est bien aisé à vérifier que les grands auteurs, écrivant des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment être vraies, mais de celles encore qu'ils ne croient pas, pourvu qu'elles aient quelque invention et beauté. Ils disent assez véritablement et utilement, s'ils disent ingénieusement. Nous ne pouvons nous assurer de la maîtresse cause ; nous en entassons plusieurs, voir si par rencontre elle se trouvera en ce nombre :

une seule cause ne suffit pas à faire le tour des possibilités :
Pourtant, de toutes ces causes, une seule sera la vraie.
(Lucrèce, *La Nature des choses* VI, 703)

Me demandez-vous d'où vient cette coutume de bénir ceux qui éternuent ? Nous produisons trois sortes de vents : celui qui sort par en bas est trop sale ; celui qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise ; le troisième est l'éternuement. Et parce qu'il vient de la tête et est sans blâme, nous lui faisons cet honnête recueil [*accueil*]. Ne vous moquez pas de cette subtilité : elle est, dit-on, d'Aristote.

Il me semble avoir vu en Plutarque (qui est de tous les auteurs que je connaisse celui qui a mieux mêlé l'art à la nature et le jugement à la science), rendant la cause du soulèvement d'estomac qui advient à ceux qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, ayant trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peut produire un tel effet. Moi, qui y suis fort sujet, sais bien que cette cause ne me touche pas, et le sais non par argument, mais par nécessaire expérience. Sans alléguer ce qu'on m'a dit, qu'il en arrive de même souvent aux bêtes, et notamment aux pourceaux, hors de toute appréhension de danger ; et ce qu'un mien connaissant m'a témoigné de soi, qu'y étant fort sujet l'envie de vomir lui était passée deux ou trois fois se trouvant pressé de frayeur en grande tourmente, comme à cet ancien : *J'étais trop malade pour songer au péril* (Sénèque, *Lettres à Lucilius,* LIII) ; je n'eus jamais peur sur l'eau, comme je n'ai aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de justes, si la mort l'est) qui m'ait au moins troublé ou ébloui. Elle naît parfois de faute de jugement, comme de faute de cœur. Tous les dangers que j'ai vus, ç'a été les yeux ouverts, la vue libre, saine et entière ; encore faut-il du courage à craindre. Il me servit autrefois, au prix d'autres, pour conduire et tenir en ordre ma fuite, qu'elle fût sinon sans crainte, toutefois sans effroi et sans étonnement ; elle était émue, mais non pas étourdie ni éperdue.

Les grandes âmes vont bien plus outre, et représentent des fuites non rassises seulement et saines, mais fières. Disons celle qu'Alcibiade récite de Socrate, son compagnon d'armes : « Je le trouvai (dit-il) après la route [*déroute*] de notre armée, lui et Lachès, des derniers entre les fuyants ; et le considérai tout à mon aise et en sûreté, car j'étais sur un bon cheval et lui à pied, et avions ainsi

1. Coche d'eau. Grand bateau servant au transport des personnes.

combattu. Je remarquai premièrement combien il montrait d'avisement et de résolution au prix de Lachès, et puis la braverie de son marcher, nullement différent du sien ordinaire ; sa vue ferme et réglée, considérant et jugeant ce qui se passait autour de lui, regardant tantôt les uns, tantôt les autres, amis et ennemis, d'une façon qui encourageait les uns et signifiait aux autres qu'il était pour vendre bien cher son sang et sa vie à qui essaierait de la lui ôter ; et se sauvèrent ainsi : car volontiers on n'attaque pas ceux-ci ; on court après les effrayés. » Voilà le témoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous essayons [*vérifions*] tous les jours, qu'il n'est rien qui nous jette tant aux dangers qu'une faim inconsidérée de nous en mettre hors. *D'ordinaire, moins on a peur, moins on court de danger* (Tite-Live, XXII, 5). Notre peuple a tort de dire : celui-là craint la mort, quand il veut exprimer qu'il y songe et qu'il la prévoit. La prévoyance convient également à ce qui nous touche en bien et en mal. Considérer et juger le danger est en quelque sorte le rebours de s'en étonner.

Je ne me sens pas assez fort pour soutenir le coup et l'impétuosité de cette passion de la peur, ni d'autre véhémente. Si j'en étais un coup vaincu et atterré, je ne m'en relèverais jamais bien entier. Qui aurait fait perdre pied à mon âme ne la remettrait jamais droite en sa place ; elle se retâte et recherche trop vivement et profondément, et pourtant ne laisserait jamais ressouder et consolider la plaie qui l'aurait percée. Il m'a bien pris qu'aucune maladie ne me l'ait encore démise. À chaque charge qui me vient, je me présente et oppose en mon haut appareil ; ainsi, la première qui m'emporterait me mettrait sans ressource. Je n'en fais point à deux ; par quelque endroit que le ravage faussât ma levée [*brisât ma digue*], me voilà ouvert et noyé sans remède. Épicure dit que le sage ne peut jamais passer à un état contraire. J'ai quelque opinion de l'envers de cette sentence, que, qui aura été une fois bien fou ne sera nulle autre fois bien sage.

Dieu donne le froid selon la robe, et me donne les passions selon le moyen que j'ai de les soutenir. Nature, m'ayant découvert d'un côté, m'a couvert de l'autre ; m'ayant désarmé de force, m'a armé d'insensibilité et d'une appréhension réglée ou mousse [*émoussée*].

Or je ne puis souffrir longtemps (et les souffrais plus difficilement en jeunesse) ni coche, ni litière [*lit couvert, sur brancards, porté par deux chevaux*], ni bateau ; et hais toute autre voiture que de cheval, et en la ville et aux champs. Mais je puis souffrir la litière moins qu'un coche et, par même raison, plus aisément une agitation rude sur l'eau, d'où se produit la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette légère secousse que les avirons donnent, dérobant le vaisseau sous nous, je me sens brouiller, je ne sais comment, la tête et l'estomac, comme je ne puis souffrir sous moi un siège tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emportent également [*sans heurt*], ou qu'on nous toue [*remorque*], cette agitation unie ne me blesse aucunement : c'est un remuement interrompu qui m'offense, et plus quand il est languissant. Je ne saurais autrement peindre sa forme. Les médecins m'ont ordonné de me presser et sangler d'une serviette le bas du ventre pour remédier à cet accident ; ce que je n'ai point essayé, ayant accoutumé de lutter les défauts qui sont en moi et les dompter par moi-même.

Si j'en avais la mémoire suffisamment informée, je ne plaindrais mon temps à dire ici l'infinie variété que les histoires nous présentent de l'usage des coches au service de la guerre, divers selon les nations, selon les siècles, de grand effet, ce me semble, et nécessité ; si [*si bien*] que c'est merveille que nous en ayons perdu toute connaissance. J'en dirai seulement ceci : que tout fraîchement, du

temps de nos pères, les Hongrois les mirent très utilement en besogne contre les Turcs, en chacun y ayant un rondellier [*soldat avec bouclier*] et un mousquetaire, et nombre d'arquebuses rangées, prêtes et chargées : le tout couvert d'une pavesade [*rempart de boucliers*] à la mode d'une galiote. Ils faisaient front à leur bataille de trois mille tels coches, et, après que le canon avait joué, les faisaient tirer avant et avaler aux ennemis cette salve avant que de tâter le reste, qui n'était pas un léger avancement ; ou les décochaient dans leurs escadrons pour les rompre et y faire jour [*percée*], outre le secours qu'ils en pouvaient tirer pour flanquer en lieu chatouilleux les troupes marchant en la campagne, ou à couvrir un logis à la hâte et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontières, impost [*impotent*] de sa personne et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchait par pays en coche de même cette peinture, et s'en trouvait très bien. Mais laissons ces coches guerriers. Les rois de notre première race [*dynastie*] marchaient en pays sur un chariot traîné par quatre bœufs.

Marc-Antoine fut le premier qui se fit mener à Rome, et une garce ménestrière [*musicienne*] avec lui, par des lions attelés à un coche. Héliogabale en fit depuis autant, se disant Cybèle, la mère des dieux, et aussi par des tigres, contrefaisant le dieu Bacchus ; il attela aussi parfois deux cerfs à son coche, et une autre fois quatre chiens, et encore quatre garces nues, se faisant traîner par elles en pompe tout nu. L'empereur Firmus fit mener son coche à des autruches de merveilleuse grandeur, de manière qu'il semblait plus voler que rouler.

L'étrangeté de ces inventions me met en tête cette autre fantaisie : que c'est une espèce de pusillanimité aux monarques, et un témoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir et paraître par dépenses excessives. Ce serait chose excusable en pays étranger, mais parmi ses sujets, où il peut tout, il tire de sa dignité le plus extrême degré d'honneur où il puisse arriver. Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vêtir curieusement [*avec soin*] en son privé ; sa maison, son train, sa cuisine répondent assez de lui.

Le conseil qu'Isocrate donne à son roi ne me semble sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une dépense de durée, qui passe jusqu'à ses successeurs ; et qu'il fuie toutes magnificences qui s'écoulent incontinent et de l'usage, et de la mémoire. »

J'aimais à me parer, quand j'étais cadet, à faute d'autre parure, et me seyait bien. Il en est sur qui les belles robes pleurent. Nous avons des comptes merveilleux de la frugalité de nos rois autour de leur personne et en leurs dons ; grands rois en crédit, en valeur et en fortune. Démosthène combat à outrance la loi de sa ville qui assignait les deniers publics aux pompes des jeux et de leurs fêtes ; il veut que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien équipés et bonnes armées bien fournies.

Et a-t-on raison d'accuser Théophraste d'avoir établi, en son livre *Des richesses*, un avis contraire, et maintenu telle nature de dépense être le vrai fruit de l'opulence. Ce sont plaisirs, dit Aristote, qui ne touchent que la plus basse commune, qui s'évanouissent de mémoire aussitôt qu'on en est rassasié, et desquels nul homme judicieux et grave ne peut faire estime. L'emploite [*dépense*] me semblerait bien plus royal comme plus utile, juste et durable en ports, en havres, fortifications et murs, en bâtiments somptueux, en églises, hôpitaux, collèges, réformation de rues et chemins. En quoi le pape Grégoire XIII a laissé sa mémoire recommandable de mon temps, et en quoi notre reine Catherine témoignerait à longues années sa libéralité naturelle et munificence si ses moyens suffisaient à

son affection. La fortune m'a fait grand déplaisir d'interrompre la belle structure du Pont-Neuf[1] de notre grande ville et m'ôter l'espoir avant de mourir d'en voir en train l'usage.

Outre ce, il semble aux sujets, spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait montre de leurs propres richesses et qu'on les festoie à leurs dépens. Car les peuples présument volontiers des rois, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soin de nous apprêter en abondance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part. Et pourtant l'empereur Galba, ayant pris plaisir à un musicien pendant son souper, se fit apporter sa boîte [*coffre*] et lui donna en sa main une poignée d'écus qu'il y pêcha avec ces paroles : « Ce n'est pas du public, c'est du mien. » Tant y a qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison, et qu'on repaît ses yeux de ce de quoi il avait à paître son ventre. La libéralité même n'est pas bien en son lustre en mains souveraines ; les privés y ont plus de droit ; car, à le prendre exactement, un roi n'a rien proprement sien ; il se doit soi-même à autrui.

La juridiction ne se donne point en faveur du juridiciant, c'est en faveur du juridicié. On fait un supérieur non jamais pour son profit, mais pour le profit de l'inférieur, et un médecin pour le malade, non pour soi. Toute magistrature, comme tout art, jette sa fin hors d'elle : *nul art n'est enfermé en soi-même* (Cicéron, *Les Fins*, V, 6).

Par quoi les gouverneurs de l'enfance des princes, qui se piquent à leur imprimer cette vertu de largesse et les prêchent de ne savoir rien refuser et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que j'ai vue en mon temps fort en crédit), ou ils regardent plus à leur profit qu'à celui de leur maître, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aisé d'imprimer la libéralité en celui qui a de quoi y fournir autant qu'il veut aux dépens d'autrui. Et son estimation se réglant non à la mesure du présent, mais à la mesure des moyens de celui qui l'exerce, elle vient à être vaine en mains si puissantes. Ils se trouvent prodigues avant qu'ils soient libéraux. Pourtant est-elle de peu de recommandation, au prix d'autres vertus royales, et la seule, comme disait le tyran Denys, qui se comporte bien avec la tyrannie même. Je lui apprendrais plutôt ce verset du laboureur ancien : qu'*il faut, à qui en veut retirer fruit, semer de la main, non pas verser du sac* (Juste Lipse, *L'Amphithéâtre*, VII, fin) – il faut épandre le grain, non pas le répandre ; et qu'ayant à donner ou, pour mieux dire, à payer et rendre à tant de gens selon qu'ils l'ont desservi [*servi*], il en doit être loyal et avisé dispensateur. Si la libéralité d'un prince est sans discrétion et sans mesure, je l'aime mieux avare.

La vertu royale semble consister le plus en la justice ; et de toutes les parties de la justice celle-là remarque mieux les rois, qui accompagne la libéralité ; car ils l'ont particulièrement réservée à leur charge, là où toute autre justice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'autrui. L'immodérée largesse est un moyen faible à leur acquérir bienveillance ; car elle rebute plus de gens qu'elle n'en pratique [*gagne*] : *Plus on l'exerce, moins on le peut. Quoi de plus fou que de se rendre incapable de faire longtemps ce qu'on aime faire ?* (Cicéron, *Les Devoirs*, II, 15). Et, si elle est employée sans respect du mérite, fait vergogne à qui la reçoit, et se reçoit sans grâce. Des tyrans ont été sacrifiés à la haine du peuple par les

1. Commencé en 1578, le Pont-Neuf de Paris fut achevé en 1608.

mains de ceux mêmes lesquels ils avaient iniquement avancés, telle manière d'hommes estimant assurer la possession des biens indûment reçus en montrant avoir à mépris et haine celui de qui ils les tenaient, et se ralliant au jugement et opinion commune en cela.

Les sujets d'un prince excessif en dons se rendent excessifs en demandes ; ils se taillent non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoi rougir de notre impudence ; nous sommes surpayés selon justice quand la récompense égale notre service, car n'en devons-nous rien à nos princes d'obligation naturelle ? S'il porte [*supporte seul*] notre dépense, il fait trop ; c'est assez qu'il l'aide ; le surplus s'appelle bienfait, lequel ne se peut exiger, car le nom même de libéralité sonne liberté. À notre mode, ce n'est jamais fait ; le reçu ne se met plus en compte. On n'aime la libéralité que future : par quoi plus un prince s'épuise en donnant, plus il s'appauvrit d'amis.

Comment assouvirait-il des envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent ? Qui a sa pensée à prendre ne l'a plus à ce qu'il a pris. La convoitise n'a rien si propre que d'être ingrate. L'exemple de Cyrus ne duira [*conviendra*] pas mal en ce lieu pour servir aux rois de ce temps de touche [*pierre de touche*] à reconnaître leurs dons bien ou mal employés, et leur faire voir combien cet empereur les assenait plus heureusement qu'ils ne font. Par où ils sont réduits de faire leurs emprunts sur les sujets inconnus, et plutôt sur ceux à qui ils ont fait du mal que sur ceux à qui ils ont fait du bien ; et n'en reçoivent aides où il y ait rien de gratuit que le nom. Crésus lui reprochait sa largesse et calculait à combien se monterait son trésor s'il eût eu les mains plus restreintes. Il eut envie de justifier sa libéralité, et, dépêchant de toutes parts vers les grands de son État qu'il avait particulièrement avancés, pria chacun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourrait à une sienne nécessité, et le lui envoyer par déclaration. Quand tous ces bordereaux lui furent apportés, chacun de ses amis, n'estimant pas que ce fût assez faire de lui en offrir autant seulement qu'il en avait reçu de sa munificence, y en mêlant du sien plus propre beaucoup, il se trouva que cette somme se montait bien plus que l'épargne de Crésus. Sur quoi lui dit Cyrus : « Je ne suis pas moins amoureux des richesses que les autres princes et en suis plutôt plus ménager. Vous voyez à combien peu de mise j'ai acquis le trésor inestimable de tant d'amis ; et combien ils me sont plus fidèles trésoriers que ne seraient des hommes mercenaires sans obligation, sans affection, et ma chevance [*patrimoine*] mieux logée qu'en des coffres, appelant sur moi la haine, l'envie et le mépris des autres princes. »

Les empereurs tiraient excuse à la superfluité de leurs jeux et montres [*démonstrations*] publiques de ce que leur autorité dépendait en quelque sorte (au moins par apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avait de tout temps accoutumé d'être flatté par telle sorte de spectacles et excès. Mais c'étaient particuliers qui avaient nourri cette coutume de gratifier leurs concitoyens et compagnons principalement sur leur bourse par telle profusion et magnificence : elle eut tout autre goût quand ce furent les maîtres qui vinrent à l'imiter.

Enlever de l'argent à ses propriétaires légitimes pour le donner à des étrangers ne doit pas être regardé comme une libéralité (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 14). Philippe, de ce que son fils essayait par présents de gagner la volonté des Macédoniens, l'en tança par une lettre en cette manière : « Quoi ? As-tu envie que tes sujets te tiennent pour leur boursier, non pour leur roi ? Veux-tu les pratiquer [*gagner*] ? Pratique-les des bienfaits de ta vertu, non des bienfaits de ton coffre. »

C'était pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter en la place, aux arènes, une grande quantité de gros arbres, tous branchus et tous verts, représentant une grande forêt ombrageuse, départie en belle symétrie, et, le premier jour, jeter là-dedans mille autruches, mille cerfs, mille sangliers et mille daims, les abandonnant à piller au peuple ; le lendemain, faire assommer [*tuer*] en sa présence cent gros lions, cent léopards et trois cents ours, et, pour le troisième jour, faire combattre à outrance trois cents paires de gladiateurs, comme fit l'empereur Probus. C'était aussi belle chose à voir ces grands amphithéâtres encroûtés [*recouverts*] de marbre au-dehors, labourés [*ornés*] d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de plusieurs rares enrichissements,

Voici l'enceinte revêtue de pierreries, voici le portique enrichi d'or,
(Calpurnius, *Églogues*, VII, 47).

tous les côtés de ce grand vide remplis et environnés, depuis le fond jusqu'au comble, de soixante ou quatre-vingts rangs d'échelons [*gradins*], aussi de marbre, couverts de carreaux [*coussins*],

Dehors ! Tu n'as pas honte !
Laisse les places réservées aux chevaliers
Si tu n'as pas de quoi le devenir ;
(Juvénal, *Satires*, III, 153)

où se peuvent ranger cent mille hommes assis à leur aise ; et la place du fond, où les jeux se jouaient, la faire premièrement, par art, entrouvrir et fendre en crevasses représentant des antres qui vomissaient les bêtes destinées au spectacle ; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde qui charriait force monstres marins, chargée de vaisseaux armés à représenter une bataille navale ; et, troisièmement, l'aplanir et assécher de nouveau pour le combat des gladiateurs ; et, pour la quatrième façon, la sabler de vermillon et de storax [*résine odoriférante*], au lieu d'arène [*sable*], pour y dresser un festin solennel à tout ce nombre infini de peuple, le dernier acte d'un seul jour ;

que de fois avons-nous vu une partie de l'arène
S'abaisser et, de ce gouffre, surgir des bêtes féroces,
Et toute une forêt d'arbres à l'écorce dorée de safran !
J'ai pu voir, aux théâtres, les monstres des forêts,
Mais aussi des phoques au milieu des combats d'ours,
Et le hideux troupeau des chevaux de mer.
(Calpurnius, *Églogues*, VII, 64)

Quelquefois on y a fait naître une haute montagne, pleine de fruitiers et arbres verdoyants, rendant par son faîte un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vive fontaine [*source*]. Quelquefois on y promena un grand navire, qui s'ouvrait et déprenait de soi-même et, après avoir vomi de son ventre quatre ou cinq cents bêtes à combat, se resserrait et s'évanouissait, sans aide. Autrefois, du bas de cette place, ils faisaient élancer des surgeons [*jets*] et filets d'eau qui rejaillissaient contremont, et, à cette hauteur infinie, allaient arrosant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'injure du temps, ils faisaient tendre cette immense capacité, tantôt de voiles de pourpre labourés [*travaillés*] à l'aiguille, tantôt de soie d'une ou autre couleur, et les avançaient et retiraient en un moment, comme il leur venait en fantaisie :

Bien qu'un soleil brûlant incendie l'amphithéâtre,
On retire les voiles dès qu'Hermogène arrive.
(Martial, *Épigrammes*, XII, 29, 15)

Les rets aussi qu'on mettait au-devant du peuple, pour le défendre de la violence de ces bêtes élancées, étaient tissus d'or :

les rets aussi brillent de l'or dont ils sont tissés.
(Calpurnius, *Églogues*, VII, 53)

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excès, c'est où l'invention et la nouveauté fournissent d'admiration, non pas la dépense.

En ces vanités mêmes nous découvrons combien ces siècles étaient fertiles d'autres esprits que ne sont les nôtres. Il va de cette sorte de fertilité comme il fait de toutes autres productions de la nature. Ce n'est pas à dire qu'elle y ait alors employé son dernier effort. Nous n'allons point, nous rôdons plutôt, et tournoyons çà et là. Nous nous promenons sur nos pas. Je crains que notre connaissance soit faible en tous sens, nous ne voyons ni guère loin, ni guère arrière ; elle embrasse peu et vit peu, courte et en étendue de temps, et en étendue de matière :

Il y a eu bien des héros avant Agamemnon,
Mais nous ne les pleurons pas,
Et une nuit profonde nous les cache.
(Horace, *Odes*, IV, 9, 25)

Bien avant la guerre de Troie, et la ruine de Troie,
Il y a eu d'autres poètes pour chanter d'autres événements.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 326)

Et la narration de Solon, sur ce qu'il avait appris des prêtres d'Égypte de la longue vie de leur État et manière d'apprendre et conserver les histoires étrangères, ne me semble témoignage de refus en cette considération. *Si nous pouvions voir, dans toutes ses parties, l'infini de l'espace et du temps où l'esprit se plonge et erre dans toutes les directions sans jamais rencontrer de borne à sa course, nous découvririons dans cette immensité une innombrable quantité de formes* (Cicéron, *La Nature des dieux*, I, 20 – le texte a été modifié par Montaigne).

Quand tout ce qui est venu par rapport du passé jusqu'à nous serait vrai et serait su par quelqu'un, ce serait moins que rien au prix de ce qui est ignoré. Et de cette même image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chétive et raccourcie est la connaissance des plus curieux ! Non seulement des événements particuliers que fortune rend souvent exemplaires et pesants, mais de l'état des grandes polices et nations, il nous en échappe cent fois plus qu'il n'en vient à notre science. Nous nous écrions du miracle de l'invention de notre artillerie, de notre impression [*imprimerie*] ; d'autres hommes, un autre bout du monde – à la Chine –, en jouissaient mille ans auparavant. Si nous voyions autant du monde comme nous n'en voyons pas, nous apercevrions, comme il est à croire, une perpétuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul ni de rare eu égard à nature, oui [*mais*] bien eu égard à notre connaissance, qui est un misérable fondement de nos règles, et qui nous représente volontiers une très fausse image des choses. Comme vainement nous concluons aujourd'hui

l'inclination [*abaissement*] et la décrépitude du monde par les arguments que nous tirons de notre propre faiblesse et décadence,

Tant notre époque est affaiblie, et affaiblie la terre ;
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 1136)

ainsi vainement concluait celui-là sa naissance et jeunesse par la vigueur qu'il voyait aux esprits de son temps, abondants en nouvelletés et inventions de divers arts :

C'est que l'univers, je le pense, est neuf,
Sa nature est jeune, sa naissance récente !
C'est pourquoi certains arts n'ont pas fini de s'affiner
Et s'améliorent encore. L'art de la navigation
Vient de connaître bien des perfectionnements.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 331)

Notre monde vient d'en trouver un autre [*Amérique*] (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les démons, les sibylles et nous avons ignoré celui-ci jusqu'à maintenant ?), non moins grand, plein et membru que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son ABC ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur.

Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si [*pourtant*] ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué [*conquis*] par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cuzco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or ; comme, en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son État et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture montre qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs, et la faim, et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages de quoi ils se sont servis à les piper, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux qui

n'avaient non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite [*formée*] à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces et arquebuses, capables de troubler César même, qui l'en eût surpris autant inexpérimenté, et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois ; des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : comptez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires.

Quand je regarde cette ardeur indomptable de quoi tant de milliers d'hommes, femmes et enfants se présentent et rejettent à tant de fois aux dangers inévitables pour la défense de leurs dieux et de leur liberté ; cette généreuse obstination de souffrir toutes extrémités et difficultés, et la mort, plus volontiers que de se soumettre à la domination de ceux de qui ils ont été si honteusement abusés, et certains choisissant plutôt de se laisser défaillir par faim et par jeûne, étant pris, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses, je prévois que, à qui les eût attaqués pair à pair, et d'armes, et d'expérience, et de nombre, il y eût fait aussi dangereux, et plus, qu'en autre guerre que nous voyons.

Que n'est tombée sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble conquête, et une si grande mutation et altération de tant d'empires et de peuples sous des mains qui eussent doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté et promu les bonnes semences que nature y avait produites, mêlant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'ils y eussent été nécessaires, mais aussi mêlant les vertus grecques et romaines aux originelles du pays ! Quelle réparation eût-ce été, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et déportements nôtres, qui se sont présentés par-delà, eussent appelé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu et eussent dressé entre eux et nous une fraternelle société et intelligence ! Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements naturels !

Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron [*modèle*] de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la mercadence [*commerce*] et du trafic ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre ! Mécaniques [*viles*] victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamités si misérables.

En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, certains Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : « Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes ; que, s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénignement

traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l'or pour le besoin de quelque médecine ; leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces. »

La réponse fut telle : « Que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine s'ils l'étaient ; quant à leur roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessiteux ; et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaissants ; quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus ; ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés et étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres », leur montrant les têtes de certains hommes justiciés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balburie de cette enfance. Mais tant y a que, ni en ce lieu-là, ni en plusieurs autres où les Espagnols ne trouvèrent les marchandises qu'ils cherchaient, ils ne firent arrêt ni entreprise, quelque autre commodité qu'il y eût, témoin mes Cannibales [*I, 31*].

Des deux les plus puissants monarques de ce monde-là, et, à l'aventure, de celui-ci, rois de tant de rois, les derniers qu'ils en chassèrent, celui du Pérou, ayant été pris en une bataille et mis à une rançon si excessive qu'elle surpasse toute croyance, et celle-là fidèlement payée, et avoir donné par sa conversation signe d'un courage franc, libéral et constant, et d'un entendement net et bien composé, il prit envie aux vainqueurs – après en avoir tiré un million trois cent vingt-cinq mille cinq cents pesants d'or, outre l'argent et autres choses qui ne montèrent pas moins, si [*si bien*] que leurs chevaux n'allaient plus ferrés que d'or massif – de voir encore, au prix de quelque déloyauté que ce fût, quel pouvait être le reste des trésors de ce roi, et jouir librement de ce qu'il avait réservé. On lui aposta une fausse accusation et preuve : qu'il desseignait [*avait dessein*] de faire soulever ses provinces pour se remettre en liberté. Sur quoi, par beau jugement de ceux mêmes qui lui avaient dressé cette trahison, on le condamna à être pendu et étranglé publiquement, lui ayant fait racheter le tourment d'être brûlé tout vif par le baptême qu'on lui donna au supplice même. Accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se démentir ni de contenance ni de parole, d'une forme et gravité vraiment royales. Et puis, pour endormir les peuples étonnés et transis de chose si étrange, on contrefit un grand deuil de sa mort, et lui ordonna-t-on des somptueuses funérailles.

L'autre, roi de Mexico, ayant longtemps défendu sa ville assiégée et montré en ce siège tout ce que peut et la souffrance et la persévérance, si jamais prince et peuple le montrèrent, et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avec capitulation [*garantie*] d'être traité en roi (aussi ne leur fit-il rien voir, en la prison, indigne de ce titre) ; ne trouvant point après cette victoire tout

l'or qu'ils s'étaient promis, après avoir tout remué et tout fouillé, se mirent à en chercher des nouvelles par les plus âpres géhennes [*tortures*] de quoi ils se purent aviser sur les prisonniers qu'ils tenaient. Mais, n'ayant rien profité, trouvant des courages plus forts que leurs tourments, ils en vinrent enfin à telle rage que, contre leur foi et contre tout droit des gens, ils condamnèrent le roi même et l'un des principaux seigneurs de sa cour à la géhenne en présence l'un de l'autre. Ce seigneur, se trouvant forcé de la douleur, environné de brasiers ardents, tourna sur la fin piteusement sa vue vers son maître, comme pour lui demander merci de ce qu'il n'en pouvait plus. Le roi, plantant fièrement et rigoureusement les yeux sur lui, pour reproche de sa lâcheté et pusillanimité, lui dit seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : « Et moi, suis-je dans un bain ? Suis-je pas plus à mon aise que toi ? » Celui-là, soudain après, succomba aux douleurs et mourut sur la place. Le roi, à demi rôti, fut emporté de là non tant par pitié (car quelle toucha jamais des âmes qui, pour la douteuse information de quelque vase d'or à piller, fissent griller devant leurs yeux un homme, non qu'un [*bien plus, un*] roi si grand et en fortune et en mérite ?), mais ce fut que sa constance rendait de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis [*après*], ayant courageusement entrepris de se délivrer par armes d'une si longue captivité et sujétion, où il fit sa fin digne d'un magnanime prince.

À une autre fois, ils mirent brûler pour un coup, en même feu, quatre cent soixante hommes tout vifs, les quatre cents du commun peuple, les soixante des principaux seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eux-mêmes ces narrations, car ils ne les avouent pas seulement, ils s'en vantent et les prêchent. Serait-ce pour témoignage de leur justice, ou zèle envers la religion ? Certes, ce sont voies trop diverses et ennemies d'une si sainte fin. S'ils se fussent proposé d'étendre notre foi, ils eussent considéré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes, et se fussent trop contentés des meurtres que la nécessité de la guerre apporte, sans y mêler indifféremment une boucherie, comme sur des bêtes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont pu atteindre, n'en ayant conservé par leur dessein qu'autant qu'ils en ont voulu faire de misérables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minières ; si [*si bien*] que plusieurs des chefs ont été punis à mort, sur les lieux de leur conquête, par ordonnance des rois de Castille, justement offensés de l'horreur de leurs déportements, et quasi tous désestimés et mal-voulus [*mal vus*]. Dieu a méritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbés par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines de quoi ils se sont entremangés entre eux, et la plupart s'enterrèrent sur les lieux, sans aucun fruit de leur victoire.

Quant à ce que la recette, et entre les mains d'un prince ménager et prudent [*Philippe II d'Espagne*], répond si peu à l'espérance qu'on en donna à ses prédécesseurs, et à cette première abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car, encore qu'on en retire beaucoup, nous voyons que ce n'est rien au prix de ce qui s'en devait attendre), c'est que l'usage de la monnaie était entièrement inconnu, et que par conséquent leur or se trouva tout assemblé, n'étant en autre service que de montre et de parade, comme un meuble réservé de père en fils par plusieurs puissants rois, qui épuisaient toujours leurs mines pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples, au lieu que notre or est tout en emploite et en commerce. Nous le menuisons et altérons en mille formes, l'épandons et dispersons. Imaginons

que nos rois amoncelassent ainsi tout l'or qu'ils pourraient trouver en plusieurs siècles, et le gardassent immobile.

Ceux du royaume de Mexico étaient un peu plus civilisés et plus artistes que n'étaient les autres nations de là. Aussi jugeaient-ils, ainsi que nous, que l'univers fût proche de sa fin, et en prirent pour signe la désolation que nous y apportâmes. Ils croyaient que l'être du monde se départ [*divise*] en cinq âges, et en la vie de cinq soleils consécutifs, desquels les quatre avaient déjà fourni leur temps, et que celui qui leur éclairait était le cinquième. Le premier périt avec toutes les autres créatures par universelle inondation d'eaux ; le second par la chute du ciel sur nous, qui étouffa toute chose vivante, auquel âge ils assignent les géants, et en firent voir aux Espagnols des ossements à la proportion desquels la stature des hommes revenait à vingt paumes de hauteur ; le troisième par feu, qui embrasa et consuma tout ; le quatrième par une émotion d'air et de vent qui abattit jusqu'à plusieurs montagnes ; les hommes n'en moururent point, mais ils furent changés en magots [*singes*] (quelles impressions ne souffre la lâcheté de l'humaine croyance !) ; après la mort de ce quatrième soleil, le monde fut vingt-cinq ans en perpétuelles ténèbres, au quinzième desquels fut créé un homme et une femme qui refirent l'humaine race ; dix ans après, à certain de leurs jours, le soleil parut, nouvellement créé. Et commence, depuis, le compte de leurs années par ce jour-là. Le troisième jour de sa création moururent les dieux anciens ; les nouveaux sont nés depuis, du jour à la journée. Ce qu'ils estiment de la manière que ce dernier soleil périra, mon auteur n'en a rien appris. Mais leur nombre de ce quatrième changement rencontre [*correspond*] à cette grande conjonction des astres qui produisit, il y a huit cents tant d'ans, selon que les astrologiens [*astronomes*] estiment, plusieurs grandes altérations et nouvelletés au monde.

Quant à la pompe et magnificence par où je suis entré en ce propos, ni Grèce, ni Rome, ni Égypte ne peuvent, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer certain de leurs ouvrages au chemin qui se voit au Pérou, dressé par les rois du pays, depuis la ville de Quito jusqu'à celle de Cuzco (il y a trois cents lieues), droit, uni, large de vingt-cinq pas, pavé, revêtu de côté et d'autre de belles et hautes murailles, et le long de celles-ci, par le dedans, deux ruisseaux pérennes [*intarissables*], bordés de beaux arbres qu'ils nomment *mollis.* Où ils ont trouvé des montagnes et rochers, ils les ont taillés et aplanis, et comblé les fondrières de pierre et chaux. Au chef de chaque journée [*fin de chaque étape*], il y a de beaux palais fournis de vivres, de vêtements et d'armes, tant pour les voyageurs que pour les armées qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, j'ai compté la difficulté, qui est particulièrement considérable en ce lieu-là. Ils ne bâtissaient point de moindres pierres que de dix pieds en carré ; ils n'avaient autre moyen de charrier qu'à force de bras, en traînant leur charge ; et pas seulement l'art d'échafauder, n'y sachant autre finesse que de hausser autant de terre contre leur bâtiment, comme il s'élève, pour l'ôter après.

Retombons à nos coches. En leur place, et de toute autre voiture, ils se faisaient porter par les hommes et sur leurs épaules. Ce dernier roi du Pérou, le jour qu'il fut pris, était ainsi porté sur des brancards d'or, et assis dans une chaise d'or, au milieu de sa bataille [*son armée*]. Autant qu'on tuait de ces porteurs pour le faire choir à bas (car on le voulait prendre vif), autant d'autres, et à l'envi, prenaient la place des morts, de façon qu'on ne le put jamais abattre, quelque meurtre qu'on fît de ces gens-là, jusqu'à ce qu'un homme de cheval [*Francisco Pizarre*] l'alla saisir au corps, et l'avala [*fit tomber*] par terre.

CHAPITRE 7

De l'incommodité de la grandeur

Puisque nous ne la pouvons aveindre [*atteindre*], vengeons-nous à en médire. (Si [*pourtant*], n'est pas entièrement médire de quelque chose d'y trouver des défauts ; il s'en trouve en toutes choses, pour belles et désirables qu'elles soient.) En général, elle a cet évident avantage qu'elle se ravale [*rabaisse*] quand il lui plaît, et qu'à peu près elle a le choix de l'une et l'autre condition ; car on ne tombe pas de toute hauteur ; il en est plus desquelles on peut descendre sans tomber. Bien me semble-t-il que nous la faisons trop valoir, et trop valoir aussi la résolution de ceux que nous avons ou vu, ou ouï dire l'avoir méprisée, ou s'en être démis de leur propre dessein. Son essence n'est pas si évidemment commode qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Je trouve l'effort bien difficile à la souffrance des maux ; mais, au contentement d'une médiocre [*moyenne*] mesure de fortune et fuite de la grandeur, j'y trouve fort peu d'affaire. C'est une vertu, ce me semble, où moi, qui ne suis qu'un oison, arriverais sans beaucoup de contention [*effort*]. Que doivent faire ceux qui mettraient encore en considération la gloire qui accompagne ce refus, auquel il peut échoir plus d'ambition qu'au désir même et jouissance de la grandeur ; d'autant que l'ambition ne se conduit jamais mieux selon soi que par une voie égarée et inusitée ?

J'aiguise mon courage vers la patience, je l'affaiblis vers le désir. Autant ai-je à souhaiter qu'un autre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscrétion, mais pourtant, si ne m'est-il jamais advenu de souhaiter ni empire ni royauté, ni l'éminence de ces hautes fortunes et commanderesses. Je ne vise pas de ce côté-là, je m'aime trop. Quand je pense à croître, c'est bassement, d'un accroissement contraint et couard, proprement pour moi, en résolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesse encore. Mais ce crédit, cette autorité si puissante, foule mon imagination. Et, tout à l'opposite de l'autre [*César*], m'aimerais à l'aventure mieux deuxième ou troisième à Périgueux que premier à Paris – au moins, sans mentir, mieux troisième à Paris, que premier en charge. Je ne veux ni débattre avec un huissier de porte, misérable inconnu, ni faire fendre en adoration les presses où je passe. Je suis duit [*formé*] à un étage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goût. Et ai montré, en la conduite de ma vie et de mes entreprises, que j'ai plutôt fui qu'autrement d'enjamber par-dessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance. Toute constitution naturelle est pareillement juste et aisée.

J'ai ainsi l'âme poltronne, que je ne mesure pas la bonne fortune selon sa hauteur ; je la mesure selon sa facilité.

Mais si je n'ai point le cœur gros assez, je l'ai à l'équipollent [*en compensation*] ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiment sa faiblesse. Qui me donnerait à conférer [*comparer*] la vie de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, savant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commodités et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'âme bien préparée contre la mort, la superstition, les douleurs et autres encombriers [*entraves*] de l'humaine nécessité, mourant enfin en bataille, les armes à la main, pour la défense de son pays, d'une

part ; et d'autre part la vie de Marcus Régulus, ainsi grande et hautaine que chacun la connaît, et sa fin admirable ; l'une sans nom, sans dignité ; l'autre exemplaire et glorieuse à merveilles ; j'en dirais certes ce qu'en dit Cicéron, si je savais aussi bien dire que lui. Mais s'il me les fallait coucher sur [*rapprocher de*] la mienne, je dirais aussi que la première est autant selon ma portée, et selon mon désir que je conforme à ma portée, comme la seconde est loin au-delà ; qu'à celle-ci je ne puis advenir que par vénération, j'adviendrais volontiers à l'autre par usage.

Retournons à notre grandeur temporelle, d'où nous sommes partis.

Je suis dégoûté de maîtrise, et active et passive. Otanès, l'un des sept qui avaient droit de prétendre au royaume de Perse, prit un parti que j'eusse pris volontiers ; c'est qu'il quitta à ses compagnons son droit d'y pouvoir arriver par élection ou par sort, pourvu que lui et les siens vécussent en cet empire hors de toute sujétion et maîtrise, sauf celle des lois antiques, et y eussent toute liberté qui ne porterait préjudice à celles-ci, impatient [*ne supportant pas*] de commander comme d'être commandé.

Le plus âpre et difficile métier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roi. J'excuse plus de leurs fautes qu'on ne fait communément, en considération de l'horrible poids de leur charge, qui m'étonne. Il est difficile de garder mesure à une puissance si démesurée. Si est-ce [*toujours est-il*] que c'est, envers ceux mêmes qui sont de moins excellente nature, une singulière incitation à la vertu d'être logé en tel lieu où vous ne fassiez aucun bien qui ne soit mis en registre et en compte, et où le moindre bien-faire porte sur tant de gens, et où votre suffisance, comme celle des prêcheurs, s'adresse principalement au peuple, juge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses auxquelles nous puissions donner le jugement sincère, parce qu'il en est peu auxquelles, en quelque façon, nous n'ayons particulier intérêt. La supériorité et infériorité, la maîtrise et la sujétion sont obligées à une naturelle envie et contestation ; il faut qu'elles s'entre-pillent perpétuellement. Je ne crois ni l'une, ni l'autre [*au sujet*] des droits de sa compagne ; laissons-en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer. Je feuilletais, il n'y a pas un mois, deux livres écossais se combattant sur ce sujet ; le populaire rend le roi de pire condition qu'un charretier ; le monarchique le loge quelques brasses au-dessus de Dieu en puissance et souveraineté.

Or l'incommodité de la grandeur, que j'ai pris ici à remarquer par quelque occasion qui vient de m'en avertir, est celle-ci. Il n'est à l'aventure rien plus plaisant au commerce des hommes que les essais que nous faisons les uns contre les autres, par jalousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps, ou de l'esprit, auxquels la grandeur souveraine n'a aucune vraie part. À la vérité, il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traite les princes dédaigneusement et injurieusement. Car ce de quoi je m'offensais infiniment en mon enfance – que ceux qui s'exerçaient avec moi épargnassent de s'y employer à bon escient pour me trouver indigne contre qui ils s'efforçassent –, c'est ce qu'on voit leur advenir tous les jours, chacun se trouvant indigne de s'efforcer contre eux. Si on reconnaît qu'ils aient tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celui qui ne se travaille à la leur prêter, et qui n'aime mieux trahir sa gloire que d'offenser la leur ; on n'y emploie qu'autant d'effort qu'il en faut pour servir à leur honneur. Quelle part ont-ils à la mêlée en laquelle chacun est pour eux ? Il me semble voir ces paladins du temps passé se présentant aux joutes et aux combats avec des corps

et des armes fées. Brisson, courant contre Alexandre, se feignit en la course ; Alexandre l'en tança, mais il lui en devait faire donner le fouet. Pour cette considération, Carnéade disait que les enfants des princes n'apprennent rien à droit qu'à manier des chevaux, d'autant qu'en tout autre exercice chacun fléchit sous eux et leur donne gagné ; mais un cheval, qui n'est ni flatteur ni courtisan, verse le fils du roi à terre comme il ferait le fils d'un crocheteur. Homère a été contraint de consentir que Vénus fût blessée au combat de Troie, une si douce, sainte, et si délicate, pour lui donner du courage et de la hardiesse, qualités qui ne tombent aucunement en ceux qui sont exempts de danger. On fait courroucer, craindre, fuir les dieux, s'enjalouser, se douloir [*souffrir*] et se passionner, pour les honorer des vertus qui se bâtissent entre nous de ces imperfections.

Qui ne participe aux hasard [*risques*] et difficulté ne peut prétendre intérêt à l'honneur et au plaisir qui suivent les actions hasardeuses. C'est pitié de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cèdent. Votre fortune rejette trop loin de vous la société et la compagnie, elle vous plante trop à l'écart. Cette aisance et lâche facilité de faire tout baisser sous soi sont ennemies de toute sorte de plaisir ; c'est glisser, cela, ce n'est pas aller ; c'est dormir, ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abîmez ; il faut qu'il vous demande par aumône de l'empêchement et de la résistance ; son être et son bien sont en indigence.

Leurs bonnes qualités sont mortes et perdues, car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors ; ils ont peu de connaissance de la vraie louange, étant battus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont-ils affaire au plus sot de leurs sujets, ils n'ont aucun moyen de prendre avantage sur lui. En disant : « C'est pour ce qu'il est mon roi », il lui semble avoir assez dit qu'il a prêté la main à se laisser vaincre. Cette qualité étouffe et consomme les autres qualités vraies et essentielles – elles sont enfoncées dans la royauté –, et ne leur laisse à eux faire valoir que les actions qui la touchent directement et qui lui servent, les offices de leur charge. C'est tant être roi qu'il n'est que par là. Cette lueur étrangère qui l'environne le cache et nous le dérobe, notre vue s'y rompt et s'y dissipe, étant remplie et arrêtée par cette forte lumière. Le sénat ordonna [*décerna*] le prix d'éloquence à Tibère ; il le refusa, n'estimant pas que, d'un jugement si peu libre, quand bien il eût été véritable, il s'en pût ressentir.

Comme on leur cède tous avantages d'honneur, aussi conforte-t-on et autorise les défauts et vices qu'ils ont, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chacun des suivants d'Alexandre portait comme lui la tête à côté [*penchée*] ; et les flatteurs de Denys s'entre-heurtaient en sa présence, poussaient et versaient ce qui se rencontrait à leurs pieds, pour dire qu'ils avaient la vue aussi courte que lui. Les grévures [*infirmités*] ont aussi parfois servi de recommandation et faveur. J'en ai vu la surdité en affectation ; et, parce que le maître haïssait sa femme, Plutarque a vu les courtisans répudier les leurs, qu'ils aimaient. Qui plus est, la paillardise s'en est vue en crédit, et toute dissolution ; comme aussi la déloyauté, les blasphèmes, la cruauté ; comme l'hérésie ; comme la superstition, l'irréligion, la mollesse ; et pis – si pis il y a –, par un exemple encore plus dangereux que celui des flatteurs de Mithridate, qui, d'autant que leur maître enviait l'honneur de bon médecin, lui portaient à inciser et cautériser leurs membres ; car ces autres souffrent cautériser leur âme, partie plus délicate et plus noble.

Mais, pour achever par où j'ai commencé, Adrien l'empereur débattant avec

le philosophe Favorinus de l'interprétation de quelque mot, Favorinus lui en quitta bientôt la victoire. Ses amis se plaignant à lui : « Vous vous moquez, fit-il ; voudriez-vous qu'il ne fût pas plus savant que moi, lui qui commande à trente légions ? » Auguste écrivit des vers contre Asinius Pollion : « Et moi, dit Pollion, je me tais ; ce n'est pas sagesse d'écrire à l'envi de celui qui peut proscrire. » Et avaient raison. Car Denys, pour ne pouvoir égaler Philoxène en la poésie et Platon en discours, en condamna l'un aux carrières, et envoya vendre l'autre esclave en l'île d'Égine.

CHAPITRE 8

De l'art de conférer[1]

C'est un usage de notre justice d'en condamner certains pour l'avertissement des autres.

De les condamner parce qu'ils ont failli, ce serait bêtise, comme dit Platon. Car, ce qui est fait ne se peut défaire ; mais c'est afin qu'ils ne faillent plus de même, ou qu'on fuie l'exemple de leur faute.

On ne corrige pas celui qu'on pend, on corrige les autres par lui. Je fais de même. Mes erreurs sont tantôt naturelles et incorrigibles ; mais, ce que les honnêtes hommes profitent au public en se faisant imiter, je le profiterai à l'aventure à me faire éviter :

> *Ne vois-tu pas comme le fils d'Albius vit mal ?*
> *Et l'indigence de Barrus ? Que cela nous serve d'exemple*
> *Pour ne pas dissiper notre patrimoine.*
> (Horace, *Satires*, I, 4, 109)

Publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que j'estime le plus en moi tirent plus d'honneur de m'accuser que de me recommander. Voilà pourquoi j'y retombe et m'y arrête plus souvent. Mais, quand tout est compté, on ne parle jamais de soi sans perte. Les propres condamnations sont toujours accrues, les louanges mécrues.

Il en peut être quelques-uns de ma complexion, qui m'instruis mieux par contrariété que par exemple, et par fuite que par suite. À cette sorte de discipline regardait le vieux Caton, quand il dit que les sages ont plus à apprendre des fous que les fous des sages ; et cet ancien joueur de lyre, que Pausanias récite avoir accoutumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur qui logeait vis-à-vis de lui, où ils apprissent à haïr ses désaccords et fausses mesures. L'horreur de la cruauté me rejette plus avant en la clémence qu'aucun patron [*modèle*] de clémence ne me saurait attirer. Un bon écuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme fait un procureur ou un Vénitien à cheval ; et une mauvaise façon de langage réforme mieux la mienne que ne fait la bonne. Tous les jours la sotte contenance d'un autre m'avertit et m'avise. Ce qui point touche et éveille mieux que ce qui plaît. Ce temps n'est propre à nous amender qu'à reculons, par disconvenance plus que par accord, par différence que par similitude. Étant peu appris par les bons exemples, je me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire. Je me suis efforcé de me rendre autant agréable comme j'en voyais de fâcheux, aussi ferme que j'en voyais de mous, aussi doux que j'en voyais d'âpres. Mais je me proposais des mesures invincibles.

Le plus fructueux et naturel exercice de notre esprit, c'est à mon gré la conférence [*conversation*]. J'en trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de notre vie ; et c'est la raison pourquoi, si j'étais aujourd'hui forcé de choisir, je

1. L'art de converser.

consentirais plutôt, ce crois-je, de perdre la vue que l'ouïr ou le parler. Les Athéniens, et encore les Romains conservaient en grand honneur cet exercice en leurs académies. De notre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profit, comme il se voit par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'étude des livres, c'est un mouvement languissant et faible, qui n'échauffe point ; là où la conférence apprend et exerce en un coup. Si je confère avec une âme forte et un raide [*solide*] jouteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre ; ses imaginations élancent les miennes ; la jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au-dessus de moi-même, et l'unisson est qualité du tout [*tout à fait*] ennuyeuse en la conférence.

Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s'épande comme celle-là. Je sais par assez d'expérience combien en vaut l'aune. J'aime à contester et à discourir, mais c'est avec peu d'hommes et pour moi. Car de servir de spectacle aux grands et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très messéant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité, mais de ne la pouvoir supporter, et s'en dépiter et ronger, comme il m'advient, c'est une autre sorte de maladie qui ne doit guère à la sottise en importunité, et est ce qu'à présent je veux accuser du mien.

J'entre en conférence et en dispute avec grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion trouve en moi le terrain malpropre à y pénétrer et y pousser de hautes racines. Nulles propositions m'étonnent, nulle créance me blesse, quelque contrariété qu'elle ait à la mienne. Il n'est si frivole et si extravagante fantaisie qui ne me semble bien sortable [*conforme*] à la production de l'esprit humain. Nous autres, qui privons notre jugement du droit de faire des arrêts, regardons mollement les opinions diverses, et, si nous n'y prêtons le jugement, nous y prêtons aisément l'oreille. Où l'un plat [*plateau*] est vide du tout en la balance, je laisse vaciller l'autre, sous les songes d'une vieille. Et me semble être excusable si j'accepte plutôt le nombre impair, le jeudi au prix du vendredi, si je m'aime mieux douzième ou quatorzième que treizième à table, si je vois plus volontiers un lièvre côtoyant que traversant mon chemin quand je voyage, et donne plutôt le pied gauche que le droit à chausser. Toutes telles rêvasseries, qui sont en crédit autour de nous, méritent au moins qu'on les écoute. Pour moi, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encore sont en poids les opinions vulgaires et casuelles autre chose que rien en nature. Et, qui ne s'y laisse aller jusque-là tombe à l'aventure au vice de l'opiniâtreté pour éviter celui de la superstition.

Les contradictions donc des jugements ne m'offensent ni m'altèrent ; elles m'éveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons à la correction, il s'y faudrait présenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conférence, non de régence. À chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à droit, comment on s'en défera. Au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirais être rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot, tu rêves. » J'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée. Il nous faut fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tendreur du son cérémonieux des paroles. J'aime une société et familiarité

forte et virile, une amitié qui se flatte en l'âpreté et vigueur de son commerce, comme l'amour, dans les morsures et égratignures sanglantes.

Elle n'est pas assez vigoureuse et généreuse si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le heurt et a ses allures contraintes.

Pas de discussion possible sans contradiction.
(Cicéron, *Les Fins,* I, 8)

Quand on me contrarie, on éveille mon attention, non pas ma colère ; je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit. La cause de la vérité devrait être la cause commune à l'un et à l'autre. Que répondra-t-il ? La passion du courroux lui a déjà frappé le jugement, le trouble s'en est saisi avant la raison. Il serait utile qu'on passât par gageure [*gage*] la décision de nos disputes, qu'il y eût une marque matérielle de nos pertes, afin que nous en tinssions état, et que mon valet me pût dire : « Il vous coûta, l'année passée, cent écus à vingt fois d'avoir été ignorant et opiniâtre. »

Je festoie et caresse la vérité en quelque main que je la trouve, et m'y rends allégrement, et lui tends mes armes vaincues de loin que je la vois approcher. Et, pourvu qu'on n'y procède d'une trogne trop impérieuse et magistrale, je prête l'épaule aux répréhensions que l'on fait en mes écrits ; et les ai souvent changés plus par raison de civilité que par raison d'amendement ; aimant à gratifier et nourrir la liberté de m'avertir par la facilité de céder ; oui [*même*] à mes dépens. Toutefois il est certes malaisé d'y attirer les hommes de mon temps ; ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'être, et parlent toujours avec dissimulation en présence les uns des autres. Je prends si grand plaisir d'être jugé et connu, qu'il m'est comme indifférent en quelle des deux formes je le sois. Mon imagination se contredit elle-même si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un autre le fasse : vu principalement que je ne donne à sa répréhension que l'autorité que je veux. Mais je romps paille [*me brouille*] avec celui qui se tient si haut à la main, comme j'en connais quelqu'un qui plaint son avertissement s'il n'en est cru, et prend à injure si on estrive [*rechigne*] à le suivre. Ce que Socrate recueillait, toujours riant, les contradictions qu'on faisait à son discours, on pourrait dire que sa force en était cause, et que, l'avantage ayant à tomber certainement de son côté, il les acceptait comme matière de nouvelle gloire. Mais nous voyons au rebours qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si délicat, que l'opinion de la prééminence et dédain de l'adversaire ; et que, par raison, c'est au faible plutôt d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rhabillent.

Je cherche à la vérité plus la fréquentation de ceux qui me gourment que de ceux qui me craignent. C'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent et fassent place. Antisthène commanda à ses enfants de ne savoir jamais gré ni grâce à homme qui les louât. Je me sens bien plus fier de la victoire que je gagne sur moi quand, en l'ardeur même du combat, je me fais plier sous la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sens gré de la victoire que je gagne sur lui par sa faiblesse.

Enfin, je reçois et avoue toutes sortes d'atteintes qui sont de droit fil, pour faibles qu'elles soient, mais je suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chaut [*importe*] peu de la matière, et me sont les opinions unes, et la victoire du sujet à peu près indifférente. Tout un jour je contesterai paisiblement si la conduite du débat se suit avec ordre. Ce n'est pas tant la force

et la subtilité que je demande, comme l'ordre. L'ordre, qui se voit tous les jours aux altercations des bergers, et des enfants de boutique, jamais entre nous. S'ils se détraquent, c'est en incivilité, si [*aussi*] faisons-nous bien. Mais leurs tumulte et impatience ne les dévoient pas de leur thème : leur propos suit son cours. S'ils préviennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On répond toujours trop bien pour moi, si on répond à propos. Mais quand la dispute est trouble et déréglée, je quitte la chose et m'attache à la forme avec dépit et indiscrétion, et me jette à une façon de débattre têtue, malicieuse et impérieuse, de quoi j'ai à rougir après.

Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot. Mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maître si impétueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes devraient être défendues et punies comme d'autres crimes verbaux. Quel vice n'éveillent-elles et n'amoncellent, toujours régies et commandées par la colère ! Nous entrons en inimitié, premièrement contre les raisons, et puis contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire, et, chacun contredisant et étant contredit, il en advient que le fruit du disputer, c'est perdre et anéantir la vérité. Ainsi Platon, en sa *République*, prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nés.

À quoi faire vous mettez-vous en voie de quêter ce qui est, avec celui qui n'a ni pas, ni allure qui vaille ? On ne fait point tort au sujet quand on le quitte pour voir du moyen de le traiter ; je ne dis pas moyen scolastique et artiste, je dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera-ce enfin ? L'un va en orient, l'autre en occident ; ils perdent le principal, et l'écartent dans la presse des incidents. Au bout d'une heure de tempête, ils ne savent ce qu'ils cherchent : l'un est bas, l'autre haut, l'autre côtier. Qui se prend à un mot et une similitude ; qui ne sent plus ce qu'on lui oppose tant il est engagé en sa course, et pense à se suivre, non pas à vous ; qui, se trouvant faible des reins, craint tout, refuse tout, mêle dès l'entrée et confond le propos, ou, sur l'effort du débat, se mutine à se faire tout plat, par une ignorance dépite, affectant un orgueilleux mépris ou une sottement modeste fuite de contention. Pourvu que celui-ci frappe, il ne lui chaut combien il se découvre. L'autre compte ses mots, et les pèse pour raisons. Celui-là n'y emploie que l'avantage de sa voix et de ses poumons. En voilà qui conclut contre soi-même. Et celui-ci, qui vous assourdit de préfaces et digressions inutiles ! Cet autre s'arme de pures injures et cherche une querelle d'Allemagne pour se défaire de la société et conférence d'un esprit qui presse le sien. Ce dernier ne voit rien en la raison, mais il vous tient assiégé sur la clôture dialectique de ses clauses et sur les formules de son art.

Or qui n'entre en défiance des sciences, et n'est en doute s'il s'en peut tirer quelque solide fruit au besoin de la vie, à considérer l'usage que nous en avons : *de ces lettres qui ne guérissent rien* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LIX) ? Qui a pris de l'entendement en la logique ? Où sont ses belles promesses ? *Ni à mieux vivre, ni à raisonner mieux* (Cicéron, *Les Fins*, I, 19). Voit-on plus de barbouillage au caquet des harengères qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession ? J'aimerais mieux que mon fils apprît aux tavernes à parler qu'aux écoles de la parlerie. Ayez un maître ès arts, conférez avec lui : que ne nous fait-il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants, comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre ? Que ne nous domine-t-il et persuade comme il veut ? Un homme si avantageux en matière

et en conduite, pourquoi mêle-t-il à son escrime les injures, l'indiscrétion et la rage ? Qu'il ôte son chaperon, sa robe et son latin ; qu'il ne batte pas nos oreilles d'Aristote tout pur et tout cru, vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble, de cette implication et entrelaçure de langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe : leur souplesse combat et force nos sens, mais elle n'ébranle aucunement notre croyance : hors ce batelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil. Pour être plus savants, ils n'en sont pas moins ineptes.

J'aime et honore le savoir autant que ceux qui l'ont ; et, en son vrai usage, c'est le plus noble et puissant acquêt des hommes. Mais en ceux-là (et il en est un nombre infini de ce genre) qui en établissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur mémoire, *qui se cachent à l'ombre d'autrui* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXIII), et ne peuvent rien que par livre, je le hais, si je l'ose dire, un peu plus que la bêtise. En mon pays et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, rarement les âmes. Si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste ; si déliées, elle les purifie volontiers, clarifie et subtilise jusqu'à l'exinanition [*anéantissement*]. C'est chose de qualité à peu près indifférente, très utile accessoire à une âme bien née, pernicieux à une autre âme et dommageable ; ou plutôt chose de très précieux usage, qui ne se laisse pas posséder à vil prix ; en quelque main, c'est un sceptre, en quelque autre une marotte. Mais suivons.

Quelle plus grande victoire attendez-vous que d'apprendre à votre ennemi qu'il ne vous peut combattre [*battre*] ? Quand vous gagnez l'avantage de votre proposition, c'est la vérité qui gagne ; quand vous gagnez l'avantage de l'ordre et de la conduite, c'est vous qui gagnez. Il m'est avis qu'en Platon et en Xénophon Socrate dispute plus en faveur des disputants qu'en faveur de la dispute, et pour instruire Euthydème et Protagoras de la connaissance de leur impertinence plus que de l'impertinence de leur art. Il empoigne la première matière comme celui qui a une fin plus utile que de l'éclaircir, à savoir éclaircir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse sont proprement de notre gibier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment. De faillir à la prise, c'est autre chose, car nous sommes nés à quêter la vérité ; il appartient de la posséder à une plus grande puissance. Elle n'est pas, comme disait Démocrite, cachée dans le fond des abîmes, mais plutôt élevée en hauteur infinie en la connaissance divine. Le monde n'est qu'une école d'inquisition. Ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peut faire le sot celui qui dit vrai que celui qui dit faux, car nous sommes sur la manière, non sur la matière, du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'avocat qu'à la cause, comme Alcibiade ordonnait qu'on fît.

Et tous les jours m'amuse à lire en des auteurs sans soin de leur science, y cherchant leur façon, non leur sujet. Tout ainsi que je poursuis la communication de quelque esprit fameux non pour qu'il m'enseigne, mais pour que je le connaisse.

Tout homme peut dire véritablement ; mais dire ordonnément, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent. Par ainsi, la fausseté qui vient d'ignorance ne m'offense point, c'est l'ineptie. J'ai rompu plusieurs marchés qui m'étaient utiles par l'impertinence de la contestation de ceux avec qui je marchandais. Je ne m'émeus pas une fois l'an des fautes de ceux sur lesquels j'ai puissance ; mais, sur le point de la bêtise et opiniâtreté de leurs allégations, excuses

et défenses ânières et brutales, nous sommes tous les jours à nous en prendre à la gorge. Ils n'entendent ni ce qui se dit, ni pourquoi, et répondent de même : c'est pour désespérer. Je ne sens heurter rudement ma tête que par une autre tête, et entre plutôt en composition avec le vice de mes gens qu'avec leur témérité, importunité et leur sottise. Qu'ils fassent moins, pourvu qu'ils soient capables de faire. Vous vivez en espérance d'échauffer leur volonté, mais d'une souche il n'y a ni qu'espérer, ni que jouir qui vaille.

Or quoi, si je prends les choses autrement qu'elles ne sont ? Il peut être, et pourtant j'accuse mon impatience, et tiens premièrement qu'elle est également vicieuse en celui qui a droit comme en celui qui a tort (car c'est toujours une aigreur tyrannique de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne) ; et puis, qu'il n'est, à la vérité, point de plus grande fadaise, ni plus constante, que de s'émouvoir et piquer des fadaises du monde, ni plus hétéroclite. Car elle nous formalise principalement contre nous. Et ce philosophe [*Héraclite*] du temps passé n'eût jamais eu faute d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se fût considéré.

Mison, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne [*Timon fut surnommé « haïsseur des hommes »*] et démocritienne, interrogé de quoi il riait tout seul : « De ce même que je ris tout seul », répondit-il.

Combien de sottises dis-je et réponds-je tous les jours selon moi ! Et volontiers donc combien plus fréquentes selon autrui ! Si je m'en mords les lèvres, qu'en doivent faire les autres ? Somme, il faut vivre entre les vivants, et laisser courre la rivière sous le pont sans notre soin, ou, à tout le moins, sans notre altération. Voire mais, pourquoi, sans nous émouvoir, rencontrons-nous quelqu'un qui ait le corps tordu et mal bâti, et ne pouvons souffrir la rencontre d'un esprit mal rangé sans nous mettre en colère ? Cette vicieuse âpreté tient plus au juge qu'à la faute. Ayons toujours en la bouche ce mot de Platon : « Ce que je trouve malsain, n'est-ce pas pour être moi-même malsain ? » Ne suis-je pas moi-même en coulpe ? Mon avertissement se peut-il pas renverser contre moi ? Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux autres, mais nos raisons aussi et nos arguments dans les matières controverses sont ordinairement contournables vers nous, et nous enferrons de nos armes. De quoi l'ancienneté [*Antiquité*] m'a laissé assez de graves exemples. Ce fut ingénieusement bien dit et très à propos par celui qui l'inventa :

Chacun aime l'odeur de son ordure
(Proverbe latin)

Nos yeux ne voient rien en derrière. Cent fois du jour, nous nous moquons de nous sur le sujet de notre voisin, et détestons en d'autres les défauts qui sont en nous plus clairement, et les admirons, d'une merveilleuse impudence et inadvertance. Encore hier, je fus à même de voir un homme d'entendement et gentil personnage se moquant aussi plaisamment que justement de l'inepte façon d'un autre qui rompt la tête à tout le monde de ses généalogies et alliances plus de moitié fausses (ceux-là se jettent plus volontiers sur tels sots propos, qui ont leurs qualités plus douteuses et moins sûres) ; et lui, s'il eût reculé sur soi, se fût trouvé non guère moins intempérant et ennuyeux à semer et faire valoir les prérogatives de la race [*famille*] de sa femme. Ô importune présomption de laquelle la femme se voit armée par les mains de son mari même ! S'ils entendaient latin, il leur faudrait dire :

Allez ! Si elle n'est pas assez folle, excite sa folie.
(Térence, *L'Andrienne*, IV, 2, 9)

Je n'entends pas que nul n'accuse qui ne soit net, car nul n'accuserait ; voire ni net en même sorte de coulpe. Mais j'entends que notre jugement, chargeant sur un autre duquel, pour lors, il est question, ne nous épargne pas d'une interne juridiction. C'est office de charité que qui ne peut ôter un vice en soi cherche à l'ôter ce néanmoins en autrui, où il peut avoir moins maligne et revêche semence. Ni ne me semble réponse à propos, à celui qui m'avertit de ma faute, dire qu'elle est aussi en lui. Quoi pour cela ? Toujours l'avertissement est vrai et utile. Si nous avions bon nez, notre ordure nous devrait plus puer d'autant qu'elle est nôtre. Et Socrate est d'avis que qui se trouverait coupable, et son fils, et un étranger, de quelque violence et injure, devrait commencer par soi à se présenter à la condamnation de la justice et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau, secondement pour son fils, et dernièrement pour l'étranger. Si ce précepte prend le ton un peu trop haut, au moins se doit-il présenter le premier à la punition de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'aperçoivent les choses que par les accidents externes. Et n'est merveille si, en toutes les pièces du service de notre société, il y a un si perpétuel et universel mélange de cérémonies et apparences superficielles, si [*si bien*] que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est toujours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceux qui nous ont voulu bâtir, ces années passées, un exercice de religion si contemplatif et immatériel ne s'étonnent point s'il s'en trouve qui pensent qu'elle fût échappée et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenait parmi nous comme marque, titre et instrument de division et de part, plus que par soi-même. Comme en la conférence : la gravité, la robe et la fortune de celui qui parle donnent souvent crédit à des propos vains et ineptes. Il n'est pas à présumer qu'un monsieur si suivi, si redouté, n'ait au-dedans quelque suffisance autre que populaire, et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si dédaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si loin et que personne n'emploie. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gens-là se considèrent et mettent en compte, chacun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interprétation. S'ils se rabaissent à la conférence commune et qu'on leur présente autre chose qu'approbation et révérence, ils vous assomment de l'autorité de leur expérience : ils ont ouï, ils ont vu, ils ont fait ; vous êtes accablé d'exemples. Je leur dirais volontiers que le fruit de l'expérience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses pratiques, et se souvenir qu'il a guéri quatre empestés et trois goutteux, s'il ne sait de cet usage tirer de quoi former son jugement, et ne nous sait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art. Comme, en un concert d'instruments, on n'entend pas un luth, une épinette et la flûte, on entend une harmonie en globe, l'assemblage et le fruit de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendés, c'est à la production de leur entendement de le faire paraître. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut peser et assortir, et les faut avoir digérées et alambiquées [*distillées*] pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne fut jamais tant d'historiens. Bon est-il toujours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables du magasin de leur mémoire. Grande partie, certes, au secours de la vie, mais nous ne

cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces récitateurs et recueilleurs sont louables eux-mêmes.

Je hais toute sorte de tyrannie, et la parlière, et l'effectuelle. Je me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent notre jugement par les sens ; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ai trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les autres.

En effet, le sens commun est rare en cette haute fortune.
(Juvénal, *Satires*, VIII, 73)

À l'aventure, les estime-t-on et aperçoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus et se montrent plus : ils ne répondent point au faix qu'ils ont pris. Il faut qu'il y ait plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge. Celui qui n'a pas rempli sa force, il vous laisse deviner s'il a encore de la force au-delà, et s'il a été essayé jusqu'à son dernier point ; celui qui succombe à sa charge, il découvre sa mesure et la faiblesse de ses épaules. C'est pourquoi on voit tant d'ineptes âmes entre les savantes, et plus que d'autres : il s'en fût fait des bons hommes de ménage, bons marchands, bons artisans, leur vigueur naturelle était taillée à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science : ils fondent dessous. Pour étaler et distribuer cette noble et puissante matière, pour l'employer et s'en aider, leur engin [*ingéniosité*] n'a ni assez de vigueur, ni assez de maniement : elle ne peut qu'en une forte nature ; or elles sont bien rares. « Et les faibles, dit Socrate, corrompent la dignité de la philosophie en la maniant. » Elle paraît et inutile et vicieuse quand elle est mal étuyée [*en mauvais étui*]. Voilà comment ils se gâtent et affolent,

Comme ce singe au visage presque humain
Qu'un enfant, pour rire, a habillé d'une précieuse étoffe de soie,
Lui laissant dos et cul nus à la grande joie des convives.
(Claudien, *Contre Eutrope*, I, 303)

À ceux pareillement qui nous régissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons ; ils sont bien loin au-dessous de nous s'ils ne sont bien loin au-dessus. Comme ils promettent plus, ils doivent aussi plus. Et pourtant leur est le silence non seulement contenance de respect et gravité, mais encore souvent de profit et de ménage : car Mégabysus, étant allé voir Apelle en son ouvroir, fut longtemps sans mot dire, et puis commença à discourir de ses ouvrages, dont il reçut cette rude réprimande : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblais quelque grande chose à cause de tes chaînes et de ta pompe, mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas jusqu'aux garçons de ma boutique qui ne te méprisent. » Ces magnifiques atours, ce grand état ne lui permettaient point d'être ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peinture : il devait maintenir, muet, cette externe et présomptive suffisance. À combien de sottes âmes, en mon temps, a servi une mine froide et taciturne de titre de prudence et de capacité !

Les dignités, les charges se donnent nécessairement plus par fortune que par mérite, et a-t-on tort souvent de s'en prendre aux rois. Au rebours, c'est merveille qu'ils y aient tant d'heur, y ayant si peu d'adresse :

La plus haute qualité d'un prince est de connaître ses sujets ;
(Martial, *Épigrammes*, VIII, 15)

car la nature ne leur a pas donné la vue qui se puisse étendre à tant de peuples pour discerner de la précellence et percer nos poitrines, où loge la connaissance de notre volonté et de notre meilleure valeur. Il faut qu'ils nous trient par conjecture et à tâtons, par la race [*famille*], les richesses, la doctrine, la voix du peuple : très faibles arguments. Qui pourrait trouver moyen qu'on en pût juger par justice et choisir les hommes par raison établirait de ce seul trait une parfaite forme de police.

« Oui, mais il a mené à point cette grande affaire. » C'est dire quelque chose, mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est justement reçue : qu'il ne faut pas juger les conseils [*desseins*] par les événements. Les Carthaginois punissaient les mauvais avis de leurs capitaines, encore qu'ils fussent corrigés par une heureuse issue. Et le peuple romain a souvent refusé le triomphe à des grandes et très utiles victoires parce que la conduite du chef ne répondait point à son bonheur. On s'aperçoit ordinairement aux actions du monde que la fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et qui prend plaisir à rabattre notre présomption, n'ayant pu faire les malhabiles sages, elle les fait heureux, à l'envi de la vertu ; et se mêle volontiers à favoriser les exécutions où la trame est plus purement sienne. D'où il se voit tous les jours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de très grandes besognes, et publiques et privées. Et, comme Sirannès le Perse répondit à ceux qui s'étonnaient comment ses affaires succédaient [*réussissaient*] si mal, vu que ses propos étaient si sages : qu'il était seul maître de ses propos, mais du succès de ses affaires, c'était la fortune ; ceux-ci peuvent répondre de même, mais d'un contraire biais. La plupart des choses du monde se font par elles-mêmes,

Les destins trouvent leur chemin.
(Virgile, *Énéide*, III, 395)

L'issue autorise souvent une très inepte conduite. Notre entremise n'est quasi qu'une routine, et plus communément considération d'usage et d'exemple que de raison. Étonné de la grandeur de l'affaire, j'ai autrefois su par ceux qui l'avaient menée à fin leurs motifs et leur adresse : je n'y ai trouvé que des avis vulgaires. Et les plus vulgaires et usités sont aussi, peut-être, les plus sûrs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre.

Quoi, si les plus plates raisons sont les mieux assises, les plus basses et lâches, et les plus battues se couchent mieux aux affaires ? Pour conserver l'autorité du conseil des rois, il n'est pas besoin que les personnes profanes y participent et y voient plus avant que de la première barrière. Il se doit révérer à crédit et en bloc, qui en veut nourrir la réputation. Ma consultation ébauche un peu la matière, et la considère légèrement par ses premiers visages ; le fort et principal de la besogne, j'ai accoutumé de le résigner au ciel :

Abandonne le reste aux dieux.
(Horace, *Odes*, I, 9, 9)

L'heur et le malheur sont à mon gré deux souveraines puissances. C'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rôle de la fortune. Et vaine est l'entreprise de celui qui présume d'embrasser et causes et conséquences, et mener par la main le progrès de son fait, vaine surtout aux délibérations guerrières. Il ne fut jamais plus de circonspection et prudence militaire qu'il s'en

voit parfois entre nous : serait-ce qu'on craint de se perdre en chemin, se réservant à la catastrophe de ce jeu ?

Je dis plus ; que notre sagesse même et notre consultation suivent pour la plupart la conduite du hasard. Ma volonté et mon discours se remuent tantôt d'un air, tantôt d'un autre, et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moi. Ma raison a des impulsions et agitations journalières et casuelles :

Les humeurs de l'âme changent,
Les cœurs éprouvent tantôt une émotion, tantôt une autre,
Au gré des nuées que le vent agite.
(Virgile, *Géorgiques*, I, 420)

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieux leurs besognes : on trouvera ordinairement que ce sont les moins habiles. Il est advenu aux femmes, aux enfants et aux insensés de commander des grands États, à l'égal des plus suffisants princes. Et y rencontrent [*réussissent*], dit Thucydide, plus ordinairement les grossiers que les subtils. Nous attribuons les effets de leur bonne fortune à leur prudence.

C'est à la faveur de la fortune qu'un homme peut s'élever,
Mais quand il s'élève, nous saluons tous son habileté.
(Plaute, *Pseudolus*, II, 3, 15)

Par quoi je dis bien, en toutes façons, que les événements sont maigres témoins de nos prix et capacité.

Or j'étais sur ce point qu'il ne faut que voir un homme élevé en dignité : quand nous l'aurions connu trois jours avant homme de peu, il coule insensiblement en nos opinions une image de grandeur, de suffisance, et nous persuadons que, croissant de train et de crédit, il est crû de mérite. Nous jugeons de lui non selon sa valeur, mais, à la mode des jetons [*boules d'abaque*], selon la prérogative de son rang. Que la chance tourne aussi, qu'il retombe et se remêle à la presse, chacun s'enquiert avec admiration de la cause qui l'avait guindé si haut. « Est-ce lui ? fait-on ; n'y savait-il autre chose quand il y était ? Les princes se contentent-ils de si peu ? Nous étions vraiment en bonnes mains ! » C'est chose que j'ai vue souvent de mon temps. Voire et le masque des grandeurs, qu'on représente aux comédies, nous touche quelque peu et nous pipe. Ce que j'adore moi-même aux rois, c'est la foule de leurs adorateurs. Toutes inclination et soumission leur sont dues, sauf celle de l'entendement. Ma raison n'est pas duite [*habituée*] à se courber et fléchir, ce sont mes genoux.

Mélanthios, interrogé ce qu'il lui semblait de la tragédie de Denys : « Je ne l'ai, dit-il, point vue tant elle est offusquée [*obscurcie*] de langage. » Aussi la plupart de ceux qui jugent les discours des grands devraient dire : « Je n'ai point entendu son propos tant il était offusqué de gravité, de grandeur et de majesté. »

Antisthène suadait [*persuadait*] un jour aux Athéniens qu'ils commandassent que leurs ânes fussent aussi bien employés au labourage des terres, comme étaient les chevaux ; sur quoi, il lui fut répondu que cet animal n'était pas né à un tel service : « C'est tout un, répliqua-t-il, il n'y va que de votre ordonnance, car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres ne laissent pas d'en devenir incontinent très dignes parce que vous les y employez. »

À quoi touche l'usage de tant de peuples, qui canonisent le roi qu'ils ont fait

d'entre eux, et ne se contentent point de l'honorer s'ils ne l'adorent. Ceux de Mexico, depuis [*après*] que les cérémonies de son sacre sont parachevées, n'osent plus le regarder au visage ; mais, comme s'ils l'avaient déifié par sa royauté, entre les serments qu'ils lui font jurer de maintenir leur religion, leurs lois, leurs libertés, d'être vaillant, juste et débonnaire, il jure aussi de faire marcher le soleil en sa lumière accoutumée, dégoutter les nuées en temps opportun, courir aux rivières leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses nécessaires à son peuple.

Je suis divers à [*différent de*] cette façon commune, et me défie plus de la suffisance quand je la vois accompagnée de grandeur de fortune et de recommandation populaire. Il nous faut prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son point, de rompre le propos ou le changer d'une autorité magistrale, de se défendre des oppositions d'autrui par un mouvement de tête, un sourire ou un silence, devant une assistance qui tremble de révérence et de respect.

Un homme de monstrueuse fortune, venant mêler son avis à certain léger propos qui se démenait tout lâchement en sa table, commença justement ainsi : « Ce ne peut être qu'un menteur ou ignorant qui dira autrement que, etc. » Suivez cette pointe philosophique, un poignard à la main.

Voici un autre avertissement duquel je tire grand usage : c'est qu'aux disputes et conférences tous les mots qui nous semblent bons ne doivent pas incontinent être acceptés. La plupart des hommes sont riches d'une suffisance étrangère. Il peut advenir à tel de dire un beau trait, une bonne réponse et sentence, et la mettre en avant sans en connaître la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'aventure se pourra-t-il vérifier par moi-même. Il n'y faut point toujours céder, quelque vérité ou beauté qu'elle ait. Ou il la faut combattre à escient, ou se tirer arrière sous couleur de ne l'entendre pas, pour tâter de toutes parts comment elle est logée en son auteur. Il peut advenir que nous nous enferrons, et aidons au coup outre sa portée. J'ai autrefois employé à la nécessité et presse du combat des revirades qui ont fait faussée [*brèche*] outre mon dessein et mon espérance ; je ne les donnais qu'en nombre, on les recevait en poids. Tout ainsi comme quand je débats contre un homme vigoureux, je me plais d'anticiper ses conclusions, je lui ôte la peine de s'interpréter, j'essaie de prévenir son imagination, imparfaite encore et naissante (l'ordre et la pertinence de son entendement m'avertissent et menacent de loin), de ces autres, je fais tout le rebours : il ne faut rien entendre que par eux, ni rien présupposer. S'ils jugent en paroles universelles : « Ceci est bon, cela ne l'est pas », et qu'ils rencontrent [*réussissent*], voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eux.

Qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence : pourquoi c'est, par où c'est. Ces jugements universels que je vois si ordinaires ne disent rien. Ce sont gens qui saluent tout un peuple en foule et en troupe. Ceux qui en ont vraie connaissance le saluent et remarquent nommément et particulièrement. Mais c'est une hasardeuse entreprise. D'où j'ai vu, plus souvent que tous les jours, advenir que les esprits faiblement fondés, voulant faire les ingénieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le point de la beauté, arrêtent leur admiration d'un si mauvais choix qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'auteur ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est sûre : « Voilà qui est beau ! », ayant ouï une entière page de Virgile. Par là se sauvent les fins. Mais d'entreprendre à le suivre par épaulettes, et de jugement exprès et trié vouloir remarquer par où un bon auteur se surmonte, par où se rehausse, pesant les mots,

les phrases, les inventions une après l'autre, ôtez-vous de là ! *Il faut examiner non seulement ce que chacun dit, mais encore ce qu'il pense, et pourquoi il le pense* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 41). J'entends journellement dire à des sots des mots non sots ; ils disent une bonne chose ; sachons jusqu'où ils la connaissent, voyons par où ils la tiennent. Nous les aidons à employer ce beau mot, et cette belle raison qu'ils ne possèdent pas ; ils ne l'ont qu'en garde ; ils l'auront produite à l'aventure [*au hasard*] et à tâtons ; nous la leur mettons en crédit et en prix.

Vous leur prêtez la main. À quoi faire ? Ils ne vous en savent nul gré, et en deviennent plus ineptes. Ne les secondez pas, laissez-les aller ; ils manieront cette matière comme gens qui ont peur de s'échauder ; ils n'osent lui changer d'assiette et de jour, ni l'enfoncer. Croulez-la tant soit peu, elle leur échappe ; ils vous la quittent, toute forte et belle qu'elle est. Ce sont belles armes, mais elles sont mal emmanchées. Combien de fois en ai-je vu l'expérience ? Or, si vous venez à les éclaircir et confirmer, ils vous saisissent et dérobent incontinent cet avantage de votre interprétation : « C'était ce que je voulais dire ; voilà justement ma conception ; si je ne l'ai ainsi exprimé, ce n'est que faute de langue. » Soufflez. Il faut employer la malice même à corriger cette fière bêtise. Le dogme d'Hégésias, qu'il ne faut ni haïr ni accuser, mais instruire, a de la raison ailleurs ; mais ici c'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celui qui n'en a que faire, et qui en vaut moins. J'aime à les laisser embourber et empêtrer encore plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se reconnaissent.

La sottise et le dérèglement de sens ne sont pas choses guérissables par un trait d'avertissement. Et pouvons proprement dire de cette réparation ce que Cyrus répond à celui qui le presse d'exhorter son ost [*armée*] sur le point d'une bataille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur-le-champ par une bonne harangue, non plus qu'on ne devient incontinent musicien pour ouïr une bonne chanson. » Ce sont apprentissages qui ont à être faits avant la main, par longue et constante institution.

Nous devons ce soin aux nôtres, et cette assiduité de correction et d'instruction, mais d'aller prêcher le premier passant et régenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel je veux grand mal. Rarement le fais-je, aux propos mêmes qui se passent avec moi, et quitte plutôt tout que de venir à ces instructions reculées et magistrales. Mon humeur n'est propre non plus à parler qu'à écrire pour les principiants [*débutants*]. Mais aux choses qui se disent en commun ou entre autres, pour fausses et absurdes que je les juge, je ne me jette jamais à la traverse, ni de parole, ni de signe. Au demeurant, rien ne me dépite tant en la sottise que de quoi elle se plaît plus qu'aucune raison ne se peut raisonnablement plaire.

C'est malheur que la prudence vous défend de vous satisfaire et fier de vous, et vous en envoie toujours mal content et craintif, là où l'opiniâtreté et la témérité remplissent leurs hôtes de réjouissance et d'assurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les autres hommes par-dessus l'épaule, s'en retournant toujours du combat pleins de gloire et d'allégresse. Et le plus souvent encore cette outrecuidance de langage et gaieté de visage leur donnent gagné à l'endroit de l'assistance, qui est communément faible et incapable de bien juger et discerner les vrais avantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne ?

Pouvons-nous pas mêler au titre de la conférence et communication les devis [*propos*] pointus et coupés que l'allégresse et la privauté introduisent entre les

amis, gaussant et gaudissant plaisamment et vivement les uns les autres ? Exercice auquel ma gaieté naturelle me rend assez propre. Et s'il n'est aussi tendu et sérieux que cet autre exercice que je viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingénieux, ni moins profitable, comme il semblait à Lycurgue. Pour mon regard [*pour ce qui me concerne*], j'y apporte plus de liberté que d'esprit, et y ai plus d'heur que d'invention ; mais je suis parfait en la souffrance, car j'endure la revanche non seulement âpre, mais indiscrète aussi, sans altération. Et à la charge qu'on me fait, si je n'ai de quoi repartir brusquement sur-le-champ, je ne vais pas m'amusant à suivre cette pointe, d'une contestation ennuyeuse et lâche, tirant à l'opiniâtreté : je la laisse passer et, baissant joyeusement les oreilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure. N'est pas marchand qui toujours gagne. La plupart changeant de visage et de voix où la force leur faut [*manque*], et par une importune colère, au lieu de se venger, accusent leur faiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise nous pinçons parfois des cordes secrètes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense, et nous entr'avertissons utilement de nos défauts.

Il y a d'autres jeux de main, indiscrets et âpres, à la française, que je hais mortellement : j'ai la peau tendre et sensible ; j'en ai vu en ma vie enterrer deux princes de notre sang royal[1]. Il fait laid se battre en s'ébattant.

Au reste, quand je veux juger de quelqu'un, je lui demande combien il se contente de soi, jusqu'où son parler et sa besogne lui plaisent. Je veux éviter ces belles excuses : « Je le fis en me jouant,

Cet ouvrage a été retiré de l'enclume à moitié fait ;
(Ovide, *Tristes*, I, 7, 29)

je n'y fus pas une heure ; je ne l'ai revu depuis. – Or, fais-je, laissons donc ces pièces, donnez-m'en une qui vous représente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure. » Et puis : « Que trouvez-vous le plus beau en votre ouvrage ? Est-ce ou cette partie, ou celle-ci ? La grâce, ou la matière, ou l'invention, ou le jugement, ou la science ? » Car ordinairement je m'aperçois qu'on faut [*se trompe*] autant à juger de sa propre besogne que de celle d'autrui, non seulement pour l'affection qu'on y mêle, mais pour n'avoir la suffisance de la connaître et distinguer. L'ouvrage, de sa propre force et fortune, peut seconder l'ouvrier outre son invention et connaissance, et le devancer. Pour moi, je ne juge la valeur d'autre besogne plus obscurément que de la mienne, et loge les *Essais* tantôt bas, tantôt haut, fort inconstamment et douteusement.

Il y a plusieurs livres utiles à raison de leurs sujets, desquels l'auteur ne tire aucune recommandation, et des bons livres, comme des bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. J'écrirai la façon de nos convives [*banquets*] et de nos vêtements, et l'écrirai de mauvaise grâce ; je publierai les édits de mon temps et les lettres des princes qui passent dans les mains publiques ; je ferai un abrégé sur un bon livre (et tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé), lequel livre viendra à se perdre, et choses semblables. La postérité retirera utilité singulière de telles compositions ; moi, quel honneur, si n'est de ma bonne fortune ? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

1. Henri II, tué dans un tournoi, et le duc d'Enghien, tué, au cours d'un jeu, par la chute d'un coffre lancé d'une fenêtre.

Quand je lus Philippe de Commynes, il y a plusieurs années, très bon auteur certes, j'y remarquai ce mot pour non vulgaire : qu'il se faut bien garder de faire tant de service à son maître qu'on l'empêche d'en trouver la juste récompense. Je devais louer l'invention, non pas lui : je la rencontrai en Tacite, il n'y a pas longtemps : *Les bienfaits sont agréables tant qu'on peut s'en acquitter ; mais s'ils dépassent la mesure, on les paye de haine au lieu de gratitude* (*Annales*, IV, 18). Et Sénèque vigoureusement : *Qui a honte de ne pouvoir rendre voudrait qu'il n'y ait personne à qui rendre* (*Lettres à Lucilius*, LXXXI). Quintus Cicéron, d'un biais plus lâche : *Qui ne se croit quitte envers vous ne peut en aucune façon être votre ami* (*La Candidature au consulat*, 9).

Le sujet, selon qu'il est, peut faire trouver un homme savant et mémorieux [*doué de mémoire*], mais pour juger en lui les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son âme, il faut savoir ce qui est sien et ce qui ne l'est point, et en ce qui n'est pas sien combien on lui doit en considération du choix, disposition, ornement et langage qu'il y a fournis. Quoi, s'il a emprunté la matière et empiré la forme, comme il advient souvent ? Nous autres, qui avons peu de pratique avec les livres, sommes en cette peine que, quand nous voyons quelque belle invention en un poète nouveau, quelque fort argument en un prêcheur, nous n'osons pourtant les en louer que nous n'ayons pris instruction de quelque savant si cette pièce leur est propre ou si elle est étrangère : jusqu'alors je me tiens toujours sur mes gardes.

Je viens de courre d'un fil l'histoire de Tacite (ce qui ne m'advient guère : il y a vingt ans que je ne mis en livre une heure de suite), et l'ai fait à la suasion [*sollicitation*] d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se voit en plusieurs frères qu'ils sont. Je ne sache point d'auteur qui mêle à un registre public tant de considération des mœurs et inclinations particulières. Et me semble le rebours de ce qu'il lui semble à lui, que, ayant spécialement à suivre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extrêmes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommément leur cruauté produisit en leurs sujets, il avait une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer que s'il eût eu à dire des batailles et agitations universelles ; si [*si bien*] que souvent je le trouve stérile, courant par-dessus ces belles morts comme s'il craignait nous fâcher de leur multitude et longueur.

Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile. Les mouvements publics dépendent plus de la conduite de la fortune, les privés de la nôtre. C'est plutôt un jugement que déduction d'histoire ; il y a plus de préceptes que de contes. Ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à étudier et apprendre ; il est si plein de sentences qu'il y en a à tort et à droit : c'est une pépinière de discours éthiques et politiques, pour la provision et ornement de ceux qui tiennent rang au maniement du monde. Il plaide toujours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon pointue et subtile, suivant le style affecté du siècle ; ils aimaient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvaient de la pointe et subtilité aux choses ils l'empruntaient des paroles. Il ne retire [*ressemble*] pas mal à l'écrire de Sénèque ; il me semble plus charnu, Sénèque plus aigu. Son service est plus propre à un état trouble et malade, comme est le nôtre présent : vous diriez souvent qu'il nous peint et qu'il nous pince. Ceux qui doutent de sa foi s'accusent assez de lui vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines et pend du bon parti aux affaires romaines. Je me plains un peu toutefois de quoi il a jugé de Pompée plus aigrement que ne porte l'avis

des gens de bien qui ont vécu et traité avec lui, de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il était plus couvert [*secret*]. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ni de vengeance, et ont craint ses amis mêmes que la victoire l'eût emporté outre les bornes de la raison, mais non pas jusqu'à une mesure si effrénée : il n'y a rien en sa vie qui nous ait menacés d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encore ne faut-il pas contre-peser le soupçon à l'évidence : ainsi je ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïves et droites, il se pourrait à l'aventure argumenter de ceci même qu'elles ne s'appliquent pas toujours exactement aux conclusions de ses jugements, lesquels il suit selon la pente qu'il y a prise, souvent outre la matière qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoin d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les lois qui lui commandaient, et ignoré la vraie. Cela, c'est son malheur, non pas son défaut.

J'ai principalement considéré son jugement, et n'en suis pas bien éclairci partout. Comme ces mots de la lettre que Tibère vieux et malade envoyait au sénat : « Que vous écrirai-je, Messieurs, ou comment vous écrirai-je, ou que ne vous écrirai-je point en ce temps ? Les dieux et les déesses me perdent pirement que je ne me sens tous les jours périr, si je le sais » ; je n'aperçois pas pourquoi il les applique si certainement à un poignant remords qui tourmente la conscience de Tibère ; au moins lorsque j'étais à même, je ne le vis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lâche, qu'ayant eu à dire qu'il avait exercé certain honorable magistrat [*magistrature*] à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dit. Ce trait me semble bas de poil pour une âme de sa sorte ; car le n'oser parler rondement de soi accuse quelque faute de cœur. Un jugement raide [*ferme*] et hautain, et qui juge sainement et sûrement, il use à toutes mains des propres exemples ainsi que de chose étrangère, et témoigne franchement de lui comme de chose tierce. Il faut passer par-dessus ces règles populaires de la civilité en faveur de la vérité et de la liberté. J'ose non seulement parler de moi, mais parler seulement de moi ; je fourvoie quand j'écris d'autre chose et me dérobe à mon sujet. Je ne m'aime pas si indiscrètement et ne suis si attaché et mêlé à moi que je ne me puisse distinguer et considérer à quartier, comme un voisin, comme un arbre. C'est pareillement faillir de ne voir pas jusqu'où on vaut, ou d'en dire plus qu'on en voit. Nous devons plus d'amour à Dieu qu'à nous et le connaissons moins, et si [*pourtant*] en parlons tout notre saoul.

Si ses écrits rapportent quelque chose de ses conditions, c'était un grand personnage, droiturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et généreuse. On le pourra trouver hardi en ses témoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se raidirent de froid et se collèrent à sa charge, si [*si bien*] qu'elles y demeurèrent attachées et mortes, s'étant départies des bras. J'ai accoutumé en telles choses de plier sous l'autorité de si grands témoins.

Ce qu'il dit aussi que Vespasien, par la faveur du dieu Sérapis, guérit en Alexandrie une femme aveugle en lui oignant les yeux de sa salive, et je ne sais quel autre miracle, il le fait par l'exemple et devoir de tous bons historiens : ils tiennent registre des événements d'importance ; parmi les accidents [*événements*] publics sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur rôle de réciter les communes croyances, non pas de les régler. Cette part touche les théologiens et les philosophes directeurs des consciences. Pourtant très sagement, ce sien com-

pagnon et grand homme comme lui : *À la vérité j'en rapporte plus que je n'en crois, car je ne peux affirmer ce dont je doute, ni supprimer ce que m'a transmis la tradition* (Quinte-Curce, IX, 1) ; et l'autre : *Ces choses, inutile de les affirmer ou de les infirmer... Il faut s'en tenir à la tradition* (Tite-Live, I, préface et VIII, 6) ; et écrivant en un siècle auquel la croyance des prodiges commençait à diminuer, il dit ne vouloir pourtant laisser d'insérer en ses annales et donner pied à chose reçue de tant de gens de bien et avec si grande révérence de l'Antiquité. C'est très bien dit. Qu'ils nous rendent l'histoire plus selon qu'ils reçoivent que selon qu'ils estiment. Moi qui suis roi de la matière que je traite, et qui n'en dois compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout ; je hasarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me défie, et certaines finesses verbales, de quoi je secoue les oreilles ; mais je les laisse courir à l'aventure. Je vois qu'on s'honore de pareilles choses. Ce n'est pas à moi seul d'en juger. Je me présente debout et couché, le devant et le derrière, à droite et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas toujours pareils en application et en goût.

Voilà ce que la mémoire m'en représente en gros, et assez incertainement. Tous jugements en gros sont lâches et imparfaits.

CHAPITRE 9

De la vanité

Il n'en est à l'aventure aucune plus expresse que d'en écrire si vainement. Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé devrait être soigneusement et continuellement médité par les gens d'entendement.

Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde ? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions : fortune les met trop bas ; je le tiens par mes fantaisies. Si ai-je vu un gentilhomme qui ne communiquait sa vie que par les opérations de son ventre ; vous voyiez chez lui, en montre, un ordre de bassins de sept ou huit jours ; c'était son étude, ses discours ; tout autre propos lui puait. Ce sont ici, un peu plus civilement, des excréments d'un vieil esprit, dur tantôt, tantôt lâche, et toujours indigeste. Et quand serai-je à bout de représenter une continuelle agitation et mutation de mes pensées, en quelque matière qu'elles tombent, puisque Diomède remplit six mille livres du seul sujet de la grammaire ? Que doit produire le babil, puisque le bégaiement et dénouement de la langue étouffa le monde d'une si horrible charge de volumes ? Tant de paroles pour les paroles seules ! Ô Pythagore, que ne conjuras-tu cette tempête[1] !

On accusait un Galba du temps passé de ce qu'il vivait oiseusement ; il répondit que chacun devait rendre raison de ses actions, non pas de son séjour [*repos*]. Il se trompait : car la justice a connaissance et animadversion aussi sur ceux qui chôment.

Mais il y devrait avoir quelque coercition des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéants. On bannirait des mains de notre peuple et moi et cent autres. Ce n'est pas moquerie. L'écrivaillerie semble être quelque symptôme d'un siècle débordé. Quand écrivîmes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble ? Quand les Romains tant que lors de leur ruine ? Outre ce que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement en une police ; cet embesognement oisif naît de ce que chacun se prend lâchement à l'office de sa vacation [*s'intéresse mollement aux devoirs de sa charge*] et s'en débauche. La corruption du siècle se fait par la contribution particulière de chacun de nous : les uns y confèrent la trahison, les autres l'injustice, l'irréligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants. Les plus faibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté, desquels je suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines quand les dommageables nous pressent. En un temps où le méchamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Je me console que je serai des derniers sur qui il faudra mettre la main. Cependant qu'on pourvoira aux plus pressants, j'aurai loi de m'amender. Car il me semble que ce serait contre raison de poursuivre les menus inconvénients quand les grands nous infestent. Et le médecin Philotimos, à un qui lui présentait le doigt à panser, à qui il reconnaissait au visage et à l'haleine un ulcère aux

1. Allusion au silence de deux années que Pythagore imposait à ses nouveaux disciples.

poumons : « Mon ami, fit-il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles. »

Je vis pourtant, sur ce propos, il y a quelques années, qu'un personnage duquel j'ai la mémoire en recommandation singulière, au milieu de nos grands maux qu'il n'y avait ni loi, ni justice, ni magistrat qui fît son office non plus qu'à cette heure, alla publier je ne sais quelles chétives réformations sur les habillements, la cuisine et la chicane. Ce sont amusoires de quoi on paît un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubli. Ces autres font de même, qui s'arrêtent à défendre à toute instance des formes de parler, les danses et les jeux, à un peuple perdu de toute sorte de vices exécrables. Il n'est pas temps de se laver et décrasser quand on est atteint d'une bonne fièvre. C'est à faire aux seuls Spartiates de se mettre à se peigner et testonner sur le point qu'ils se vont jeter à quelque extrême hasard [*risque*] de leur vie.

Quant à moi, j'ai cette autre pire coutume que, si j'ai un escarpin de travers, je laisse encore de travers et ma chemise et ma cape : je dédaigne de m'amender à demi. Quand je suis en mauvais état, je m'acharne au mal ; je m'abandonne par désespoir et me laisse aller vers la chute, et jette, comme on dit, le manche après la cognée ; je m'obstine à l'empirement et ne m'estime plus digne de mon soin : ou tout bien, ou tout mal.

Ce m'est faveur que la désolation de cet État se rencontre à la désolation de mon âge : je souffre plus volontiers que mes maux en soient rechargés, que si mes biens en eussent été troublés. Les paroles que j'exprime au malheur sont paroles de dépit ; mon courage se hérisse au lieu de s'aplatir. Et, au rebours des autres, je me trouve plus dévot en la bonne qu'en la mauvaise fortune – suivant le précepte de Xénophon, sinon suivant sa raison –, et fais plus volontiers les doux yeux au ciel pour le remercier que pour le requérir. J'ai plus de soin d'augmenter la santé quand elle me rit, que je n'ai de la remettre quand je l'ai écartée. Les prospérités me servent de discipline et d'instruction, comme aux autres les adversités et les verges. Comme si la bonne fortune était incompatible avec la bonne conscience, les hommes ne se rendent gens de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la modération et modestie. La prière me gagne, la menace me rebute ; la faveur me ploie, la crainte me roidit.

Parmi les conditions humaines, celle-ci est assez commune : de nous plaire plus des choses étrangères que des nôtres, et d'aimer le remuement et le changement.

La lumière même du jour ne nous plaît
Que parce que les heures reviennent sur de nouveaux chevaux.
(Pétrone, *fragment* 42)

J'en tiens ma part. Ceux qui suivent l'autre extrémité, de s'agréer en eux-mêmes, d'estimer ce qu'ils tiennent au-dessus du reste et de ne reconnaître aucune forme plus belle que celle qu'ils voient, s'ils ne sont plus avisés que nous, ils sont à la vérité plus heureux. Je n'envie point leur sagesse, mais oui leur bonne fortune.

Cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues aide bien à nourrir en moi le désir de voyager, mais assez d'autres circonstances y confèrent. Je me détourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, fût-ce dans une grange, et à être obéi des siens, mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant. Et puis, il est par nécessité mêlé de plusieurs

pensements fâcheux : tantôt l'indigence et oppression de votre peuple, tantôt la querelle d'entre vos voisins, tantôt l'usurpation qu'ils font sur vous vous affligent ;

Ou ce sont vos vignes que la grêle a ravagées,
Ou votre terre qui trompe vos espoirs.
Les arbres pâtissent de trop d'eau,
Les champs de trop de chaleur, ou d'un hiver trop rigoureux ;
(Horace, *Odes*, III, 1, 29)

et qu'à peine en six mois enverra Dieu une saison de quoi votre receveur se contente bien à plein, et que, si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prés :

Ou brûlés par la chaleur excessive du soleil dans l'éther,
Ou brutalement anéantis par les pluies ou les brouillards givrants,
Ou violemment malmenés par le souffle tourbillonnant des vents en fureur.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, V, 216)

Joint le soulier neuf et bien formé de cet homme du temps passé, qui vous blesse le pied[1] ; et que l'étranger n'entend pas combien il vous coûte et combien vous prêtez à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on voit en votre famille, et qu'à l'aventure l'achetez-vous trop cher.

Je me suis pris tard au ménage. Ceux que nature avait fait naître avant moi m'en ont déchargé longtemps. J'avais déjà pris un autre pli, plus selon ma complexion. Toutefois, de ce que j'en ai vu, c'est une occupation plus empêchante que difficile ; quiconque est capable d'autre chose le sera bien aisément de celle-là. Si je cherchais à m'enrichir, cette voie me semblerait trop longue ; j'eusse servi les rois, trafic plus fertile que tout autre. Puisque je ne prétends acquérir que la réputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformément au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal, et que je ne cherche qu'à passer, je le puis faire, Dieu merci, sans grande attention.

Au pis aller, courez toujours par retranchement de dépense devant la pauvreté. C'est à quoi je m'attends, et de me réformer avant qu'elle m'y force. J'ai établi au demeurant en mon âme assez de degrés à me passer de moins que ce que j'ai ; je dis passer avec contentement. *Ce n'est point par ses revenus mais par son train et son genre de vie qu'il faut estimer la fortune d'un homme* (Cicéron, *Paradoxes*, VI, 3). Mon vrai besoin n'occupe pas si justement tout mon avoir que, sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moi.

Ma présence, toute ignorante et dédaigneuse qu'elle est, prête grande épaule à mes affaires domestiques ; je m'y emploie, mais dépiteusement. Joint que j'ai cela chez moi que, pour brûler à part la chandelle par mon bout, l'autre bout ne s'épargne de rien.

Les voyages ne me blessent que par la dépense, qui est grande et outre mes forces ; ayant accoutumé d'y être avec équipage non nécessaire seulement, mais encore honnête, il me les en faut faire d'autant plus courts et moins fréquents, et n'y emploie que l'écume et ma réserve, temporisant et différant selon qu'elle vient. Je ne veux pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos ;

1. Allusion à une anecdote tirée de Plutarque (*Vie de Paul-Émile*, III). Alors qu'on s'étonnait qu'un ciyoyen romain eût répudié sa femme, qui était très belle, celui-ci répondit en montrant son soulier : « Il est beau et neuf, n'est-ce pas ? Mais ce que personne ne sait, c'est qu'il me blesse le pied. »

au rebours, j'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'autre. La fortune m'a aidé en ceci que, puisque ma principale profession en cette vie était de la vivre mollement et plutôt lâchement qu'affaireusement, elle m'a ôté le besoin de multiplier en richesses pour pourvoir à la multitude de mes héritiers. Pour un, s'il n'a assez de ce de quoi j'ai eu si plantureusement assez, à son dam ! Son imprudence ne mérite pas que je lui en désire davantage. Et chacun, selon l'exemple de Phocion, pourvoit suffisamment à ses enfants qui leur pourvoit en tant qu'ils ne lui sont dissemblables. Nullement serais-je d'avis du fait de Cratès. Il laissa son argent chez un banquier avec cette condition : si ses enfants étaient des sots, qu'il le leur donnât ; s'ils étaient habiles, qu'il le distribuât aux plus simples du peuple. Comme si les sots, pour être moins capables de s'en passer, étaient plus capables d'user des richesses.

Tant y a que le dommage qui vient de mon absence ne me semble point mériter, pendant que j'aurai de quoi le porter, que je refuse d'accepter les occasions qui se présentent de me distraire de cette assistance pénible. Il y a toujours quelque pièce qui va de travers. Les négoces, tantôt d'une maison, tantôt d'une autre, vous tirassent. Vous éclairez toutes choses de trop près ; votre perspicacité vous nuit ici, comme si [*aussi*] fait-elle assez ailleurs. Je me dérobe aux occasions de me fâcher et me détourne de la connaissance des choses qui vont mal ; et si [*pourtant*], ne puis tant faire qu'à toute heure je ne heurte chez moi en quelque rencontre qui me déplaise. Et les friponneries qu'on me cache le plus sont celles que je sais le mieux. Il en est que, pour faire moins mal, il faut aider soi-même à cacher. Vaines pointures, vaines parfois, mais toujours pointures. Les plus menus et grêles empêchements sont les plus perçants. Et comme les petites lettres offensent et lassent plus les yeux, aussi nous piquent plus les petites affaires. La tourbe des menus maux offense plus que violence d'un, pour grand qu'il soit. À mesure que ces épines domestiques sont drues et déliées, elles nous mordent plus aigu et sans menace, nous surprenant facilement à l'improuvu [*improviste*][1]. Je ne suis pas philosophe ; les maux me foulent selon qu'ils pèsent ; et pèsent selon la forme comme selon la matière, et souvent plus. J'en ai plus de connaissance que le vulgaire, si j'ai plus de patience. Enfin, s'ils ne me blessent, ils m'offensent. C'est chose tendre que la vie et aisée à troubler. Depuis que j'ai le visage tourné vers le chagrin, *personne ne résiste après qu'il a cédé à la première impulsion* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XIII), pour sotte cause qui m'y ait porté, j'irrite l'humeur de ce côté-là, qui se nourrit après et s'exaspère de son propre branle ; attirant et amoncelant une matière sur autre, de quoi se paître :

Goutte après goutte, l'eau creuse le rocher.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 314)

Ces ordinaires gouttières me mangent. Les inconvénients ordinaires ne sont jamais légers. Ils sont continuels et irréparables, nommément quand ils naissent des membres du ménage, continuels et inséparables.

1. L'édition de 1588 ajoutait ici : « Or nous montre assez Homère combien la surprise donne d'avantage, qui fait Ulysse pleurant de la mort de son chien et ne pleurant point des pleurs de sa mère : le premier accident, tout léger qu'il était, l'emporta d'autant qu'il en fut inopinément assailli ; il soutint le second, plus impétueux, parce qu'il y était préparé. Ce sont légères occasions qui pourtant troublent la vie ; c'est chose tendre que notre vie, et aisée à blesser. »

Quand je considère mes affaires de loin et en gros, je trouve, soit [*peut-être*] pour n'en avoir la mémoire guère exacte, qu'elles sont allées jusqu'à cette heure en prospérant outre mes comptes et mes raisons [*calculs*]. J'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a ; leur bonheur me trahit. Mais suis-je au-dedans de la besogne, vois-je marcher toutes ces parcelles,

Alors mon âme se partage entre mille soucis,
(Virgile, *Énéide*, V, 720)

mille choses m'y donnent à désirer et craindre. De les abandonner du tout il m'est très facile ; de m'y prendre sans m'en peiner, très difficile. C'est pitié d'être en lieu où tout ce que vous voyez vous embesogne et vous concerne. Et me semble jouir plus gaiement les plaisirs d'une maison étrangère, et y apporter le goût plus naïf. Diogène répondit selon moi [*comme je l'aurais fait*] à celui qui lui demanda quelle sorte de vin il trouvait le meilleur : « L'étranger », fit-il.

Mon père aimait à bâtir Montaigne, où il était né ; et en toute cette police d'affaires domestiques, j'aime à me servir de son exemple et de ses règles, et y attacherai mes successeurs autant que je pourrai. Si je pouvais mieux pour lui, je le ferais. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encore et agisse par moi. À Dieu ne plaise que je laisse faillir entre mes mains quelque image de vie que je puisse rendre à un si bon père ! Ce que je me suis mêlé d'achever quelque vieux pan de mur et de ranger quelque pièce de bâtiment mal dolé [*dégrossi*], ç'a été certes plus regardant à son intention qu'à mon contentement. Et accuse ma fainéance de n'avoir passé outre à parfaire les beaux commencements qu'il a laissés en sa maison, d'autant plus que je suis en grands termes d'en être le dernier possesseur de ma race et d'y porter la dernière main. Car, quant à mon application particulière, ni ce plaisir de bâtir qu'on dit être si attrayant, ni la chasse, ni les jardins, ni ces autres plaisirs de la vie retirée ne me peuvent beaucoup amuser. C'est chose de quoi je me veux mal, comme de toutes autres opinions qui me sont incommodes. Je ne me soucie pas tant de les avoir vigoureuses et doctes, comme je me soucie de les avoir aisées et commodes à la vie ; elles sont assez vraies et saines si elles sont utiles et agréables.

Ceux qui, en m'entendant dire mon insuffisance aux occupations du ménage, vont me soufflant aux oreilles que c'est dédain, et que je laisse de savoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on fait mes vins, comme on ente, et de savoir le nom et la forme des herbes et des fruits et l'apprêt des viandes [*aliments*] de quoi je vis, le nom et le prix des étoffes de quoi je m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haute science, ils me font mourir. Cela, c'est sottise et plutôt bêtise que gloire. Je m'aimerais mieux bon écuyer que bon logicien :

Pourquoi ne t'occupes-tu pas de quelque chose d'utile,
Comme tresser des paniers avec de l'osier ou des joncs souples ?
(Virgile, *Bucoliques*, II, 71)

Nous empêchons [*embarrassons*] nos pensées du général et des causes et conduites universelles, qui se conduisent très bien sans nous, et laissons en arrière notre fait et Michel, qui nous touche encore de plus près que l'homme. Or j'arrête [*séjourne*] bien chez moi le plus ordinairement, mais je voudrais m'y plaire plus qu'ailleurs.

Que je puisse là passer ma vieillesse !
Que ce soit le terme de mes fatigues de soldats
Sur mer, sur terre et en campagne !
(Horace, *Odes*, II, 6, 6)

Je ne sais si j'en viendrai à bout. Je voudrais qu'au lieu de quelque autre pièce de sa succession mon père m'eût résigné cette passionnée amour qu'en ses vieux ans il portait à son ménage. Il était bien heureux de ramener ses désirs à sa fortune, et de se savoir plaire de ce qu'il avait. La philosophie politique aura beau accuser la bassesse et stérilité de mon occupation, si [*pourtant*] j'en puis une fois prendre le goût comme lui. Je suis de cet avis, que la plus honorable vacation est de servir au public et être utile à beaucoup. *Nous ne jouissons jamais autant des fruits de l'esprit, de la vertu, de toute supériorité, qu'en les partageant avec nos plus proches amis* (Cicéron, *L'Amitié*, XIX). Pour mon regard, je m'en dépars [*pour ce qui me concerne, je m'en abstiens*] : partie par conscience (car par où je vois le poids qui touche telles vacations je vois aussi le peu de moyen que j'ai d'y fournir, et Platon, maître ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronnerie. Je me contente de jouir le monde sans m'en empresser, de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne pèse ni à moi, ni à autrui.

Jamais homme ne se laissa aller plus pleinement ni plus lâchement au soin et gouvernement d'un tiers que je ferais, si j'avais à qui. L'un de mes souhaits, pour cette heure, ce serait de trouver un gendre qui sût appâter [*prendre soin*] commodément mes vieux ans et les endormir, entre les mains de qui je déposasse en toute souveraineté la conduite et usage de mes biens, qu'il en fît ce que j'en fais et gagnât sur moi ce que j'y gagne, pourvu qu'il y apportât un courage vraiment reconnaissant et ami. Mais quoi ? nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est inconnue.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contrôle ; aussi bien me tromperait-il en comptant ; et, si ce n'est pas un diable, je l'oblige à bien faire par une si abandonnée confiance. *Beaucoup de gens poussent à ce qu'on les trompe par leur crainte d'être trompés ; leur suspicion autorise la faute* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, III). La plus commune sûreté que je prends de mes gens, c'est la méconnaissance. Je ne présume les vices qu'après les avoir vus, et m'en fie plus aux jeunes, que j'estime moins gâtés par mauvais exemple. J'entends plus volontiers dire, au bout de deux mois, que j'ai dépendu [*dépensé*] quatre cents écus que d'avoir les oreilles battues tous les soirs de trois, cinq, sept. Si [*aussi*] ai-je été dérobé aussi peu qu'un autre de cette sorte de larcin. Il est vrai que je prête la main à l'ignorance ; je nourris à escient quelque peu trouble et incertaine la science de mon argent ; jusqu'à certaine mesure, je suis content d'en pouvoir douter. Il faut laisser un peu de place à la déloyauté ou imprudence de votre valet. S'il nous en reste en gros de quoi faire notre effet, cet excès de la libéralité de la fortune, laissons-le un peu plus courre à sa merci : la portion du glaneur. Après tout, je ne prise pas tant la foi de mes gens comme je méprise leur injure. Ô la vilaine et sotte étude d'étudier son argent, se plaire à le manier, peser, et recompter ! C'est par là que l'avarice fait ses approches.

Depuis dix-huit ans que je gouverne des biens, je n'ai su gagner sur moi de voir ni titres, ni mes principales affaires, qui ont nécessairement à passer par ma science et par mon soin. Ce n'est pas un mépris philosophique des choses tran-

sitoires et mondaines – je n'ai pas le goût si épuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent –, mais certes c'est paresse et négligence inexcusable et puérile. Que ne ferais-je plutôt que de lire un contrat, et plutôt que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes négoces ou encore pis : de ceux d'autrui, comme font tant de gens à prix d'argent ? Je n'ai rien cher que le souci et la peine, et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir.

J'étais, ce crois-je, plus propre à vivre de la fortune d'autrui s'il se pouvait sans obligation et sans servitude. Et si [*pourtant*] ne sais, à l'examiner de près, si, selon mon humeur et mon sort, ce que j'ai à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques n'a point plus d'abjection, d'importunité et d'aigreur que n'aurait la suite d'un homme, né plus grand que moi, qui me guidât un peu à mon aise. *L'esclavage est la sujétion d'un esprit lâche et faible, non maître de sa propre volonté* (Cicéron, *Paradoxes*, V, 1). Cratès fit pis, qui se jeta en la franchise de la pauvreté pour se défaire des indignités et cures [*soins*] de la maison. Cela ne ferais-je pas (je hais la pauvreté à pair de la douleur), mais oui bien changer cette sorte de vie à une autre, moins brave et moins affaireuse.

Absent, je me dépouille de tous tels pensements ; et sentirais moins alors la ruine d'une tour que je ne fais présent la chute d'une ardoise. Mon âme se démêle bien aisément à part, mais en présence elle souffre comme celle d'un vigneron. Une rêne de travers à mon cheval, un bout d'étrivière qui batte ma jambe me tiendront tout un jour en humeur. J'élève assez mon courage à l'encontre des inconvénients, les yeux je ne puis.

Les sens, ô puissances du ciel, les sens !
(Source inconnue)

Je suis, chez moi, répondant de tout ce qui va mal. Peu de maîtres – je parle de ceux de moyenne condition, comme est la mienne –, et s'il en est ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela ôte volontiers quelque chose de ma façon au traitement des survenants (et en ai pu arrêter quelqu'un par aventure, plus par ma cuisine que par ma grâce, comme font les fâcheux), et ôte beaucoup du plaisir que je devrais prendre chez moi de la visitation et assemblée de mes amis. La plus sotte contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le voir empêché du train de sa police, parler à l'oreille d'un valet, en menacer un autre des yeux ; elle doit couler insensiblement et représenter un cours ordinaire. Et trouve laid qu'on entretienne ses hôtes du traitement qu'on leur fait, autant à l'excuser qu'à le vanter. J'aime l'ordre et la netteté,

et les plats et les verres
Me renvoient ma propre image,
(Horace, *Épîtres*, I, 5, 23)

au prix de l'abondance ; et regarde chez moi exactement à la nécessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez autrui, si un plat se verse, vous n'en faites que rire ; vous dormez, cependant que monsieur range, avec son maître d'hôtel, son fait pour votre traitement du lendemain.

J'en parle selon moi, ne laissant pas en général d'estimer combien c'est un doux amusement à certaines natures qu'un ménage paisible, prospère, conduit par un ordre réglé, et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et

inconvénients, ni dédire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chacun faire ses propres affaires sans injustice.

Quand je voyage, je n'ai à penser qu'à moi et à l'emploi de mon argent : cela se dispose d'un seul précepte. Il est requis trop de parties à amasser : je n'y entends rien. À dépendre [*dépenser*], je m'y entends un peu, et à donner jour à ma dépense, qui est de vrai son principal usage. Mais je m'y attends trop ambitieusement, qui [*ce qui*] la rend inégale et difforme, et en outre immodérée en l'un et l'autre visage. Si elle paraît, si elle sert, je m'y laisse indiscrètement aller, et me resserre autant indiscrètement si elle ne luit et si elle ne me rit.

Qui que ce soit, ou art ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à autrui nous fait beaucoup plus de mal que de bien. Nous nous défraudons [*privons*] de nos propres utilités pour former les apparences à l'opinion commune. Il ne nous chaut [*importe*] pas tant quel soit notre être en nous et en effet, comme quel il soit en la connaissance publique. Les biens mêmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruit s'ils ne sont jouis que de nous, s'ils ne se produisent à la vue et approbation étrangères. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux souterrains, imperceptiblement ; d'autres l'étendent tout en lames et en feuille ; si [*si bien*] qu'aux uns les liards valent écus, aux autres le rebours, le monde estimant l'emploite [*dépense*] et la valeur selon la montre. Tout soin curieux autour des richesses sent son avarice, leur dispensation même, et la libéralité trop ordonnée et artificielle : elles ne valent pas une advertance [*attention*] et sollicitude pénible. Qui veut faire sa dépense juste la fait étroite et contrainte. La garde ou l'emploite sont de soi choses indifférentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal que selon l'application de notre volonté.

L'autre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs présentes de notre État. Je me consolerais aisément de cette corruption pour le regard de l'intérêt public,

siècles pires que l'âge du fer, si criminels que la nature elle-même
N'a pu leur trouver de nom, ni les désigner par aucun métal,
(Juvénal, *Satires*, XIII, 28)

mais pour le mien, non. J'en suis en particulier trop pressé. Car, en mon voisinage, nous sommes tantôt, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'État si débordée,

Où le juste et l'injuste sont confondus,
(Virgile, *Géorgiques*, I, 505)

qu'à la vérité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir.

C'est armé qu'on laboure la terre,
Et l'on ne rêve que nouveaux pillages, et qu'à vivre de rapines.
(Virgile, *Énéide*, VII, 748)

Enfin je vois par notre exemple que la société des hommes se tient et se coud, à quelque prix que ce soit. En quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent [*empilent*] et se rangent en se remuant et s'entassant, comme des corps mal unis qu'on empoche sans ordre trouvent d'eux-mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eût su disposer. Le roi Philippe [*de Macédoine*] fit un amas des plus méchants hommes et incor-

rigibles qu'il pût trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fit bâtir, qui en portait le nom[1]. J'estime qu'ils dressèrent des vices mêmes une contexture politique entre eux, et une commode er juste société.

Je vois non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs, en usage commun et reçu, si monstrueuses en inhumanité surtout et déloyauté, qui est pour moi la pire espèce des vices, que je n'ai point le courage de les concevoir sans horreur ; et les admire [*m'en étonne*] quasi autant que je les déteste. L'exercice de ces méchancetés insignes porte marque de vigueur et force d'âme autant que d'erreur et dérèglement. La nécessité compose les hommes et les assemble. Cette couture fortuite se forme après en lois ; car il en a été d'aussi farouches qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutefois ont maintenu leurs corps avec autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sauraient faire.

Et certes toutes ces descriptions de police, feintes par art, se trouvent ridicules et ineptes à mettre en pratique. Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société et des règles plus commodes à nous attacher sont altercations propres seulement à l'exercice de notre esprit ; comme il se trouve dans les arts plusieurs sujets qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police serait de mise en un nouveau monde, mais nous prenons les hommes obligés déjà et formés à certaines coutumes, nous ne les engendrons pas, comme Pyrrha ou comme Cadmos. Par quelque moyen que nous ayons loi de les redresser et ranger de nouveau, nous ne pouvons guère les tordre de leur pli accoutumé que nous ne rompions tout. On demandait à Solon s'il avait établi les meilleures lois qu'il avait pu aux Athéniens : « Oui bien, répondit-il, de celles qu'ils eussent reçues. »

Varron s'excuse de pareil air : que s'il avait tout de nouveau à écrire de la religion, il dirait ce qu'il en croit, mais, étant déjà reçue et formée, il en dira selon l'usage plus que selon la nature.

Non par opinion mais en vérité, l'excellente et meilleure police est à chacune nation celle sous laquelle elle s'est maintenue. Ses forme et commodité essentielles dépendent de l'usage. Nous nous déplaisons volontiers de la condition présente. Mais je tiens pourtant que d'aller désirant le commandement de peu en un État populaire, ou en la monarchie une autre espèce de gouvernement, c'est vice et folie.

Aime l'État tel que tu le vois être :
S'il est royal, aime la royauté ;
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime l'aussi, car Dieu t'y a fait naître.
[Guy du Faur de Pibrac, *quatrain*]

Ainsi en parlait le bon monsieur de Pibrac[2], que nous venons de perdre : un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si douces ; cette perte, et celle qu'en même temps nous avons faite de monsieur de Foix sont pertes importantes

1. Ponéropolis, la « ville des méchants » (Plutarque, *La Curiosité*, X).

2. Gui du Faur, seigneur de Pibrac (Toulouse 1529-Paris 1584). Avocat, il représenta la France au concile de Trente et accompagna le futur Henri III en Pologne. Ses quatrains étaient parus en 1576 sous le titre : *Quatrains du seigneur de Pibrac, contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocylides, d'Épicharmus et autres anciens poètes grecs.*

à notre couronne. Je ne sais s'il reste à la France de quoi substituer un autre couple pareil à ces deux Gascons en sincérité et en suffisance pour le conseil de nos rois. C'étaient âmes diversement belles et, certes, selon le siècle, rares et belles chacune en sa forme. Mais qui les avait logées en cet âge, si disconvenables et si disproportionnées à notre corruption et à nos tempêtes ?

Rien ne presse [*n'accable*] un État que l'innovation : le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se démanche, on peut l'étayer : on peut s'opposer à ce que l'altération et la corruption naturelles à toutes choses ne nous éloignent trop de nos commencements et principes. Mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est à faire à ceux qui pour décrasser effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle, et guérir les maladies par la mort, *moins désireux de changer la forme de gouvernement que de la détruire* (Cicéron, *Les Devoirs*, II, 1). Le monde est inepte à se guérir ; il est si impatient de ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en défaire, sans regarder à quel prix. Nous voyons par mille exemples qu'il se guérit ordinairement à ses dépens ; la décharge du mal présent n'est pas guérison, s'il n'y a en général amendement de condition.

La fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair ; ce n'est que l'acheminement de sa cure. Il regarde au-delà, d'y faire renaître la naturelle et rendre la partie à son dû être. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le mâche, il demeure court, car le bien ne succède pas nécessairement au mal ; un autre mal lui peut succéder, et pire, comme il advint aux tueurs de César, qui jetèrent la chose publique [*République*] à tel point qu'ils eurent à se repentir de s'en être mêlés. À plusieurs depuis, jusqu'à nos siècles, il est advenu de même. Les Français mes contemporains savent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations ébranlent l'État et le désordonnent.

Qui viserait droit à la guérison et en consulterait avant toute œuvre se refroidirait volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce procédé par un exemple insigne. Ses concitoyens étaient mutinés contre leurs magistrats. Lui, personnage de grande autorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le sénat dans le palais et, convoquant le peuple en la place, leur dit que le jour était venu auquel en pleine liberté ils pouvaient prendre vengeance des tyrans qui les avaient si longtemps oppressés, lesquels il tenait à sa merci, seuls et désarmés. Fut d'avis qu'au sort on les tirât hors l'un après l'autre, et de chacun on ordonnât particulièrement, faisant sur-le-champ exécuter ce qui en serait décrété, pourvu aussi que tout d'un train ils avisassent d'établir quelque homme de bien en la place du condamné, afin qu'elle ne demeurât vide d'officier. Ils n'eurent pas plus tôt ouï le nom d'un sénateur qu'il s'éleva un cri de mécontentement universel à l'encontre de lui. « Je vois bien, dit Pacuvius, il faut démettre celui-ci : c'est un méchant ; ayons-en un bon en change. » Ce fut un prompt silence, tout le monde se trouvant bien empêché au choix ; au premier plus effronté qui dit le sien, voilà un consentement de voix encore plus grand à refuser celui-là, cent imperfections et justes causes de le rebuter [*écarter*]. Ces humeurs contradictoires s'étant échauffées, il advint encore pis du second sénateur, et du troisième ; autant de discorde à l'élection que de convenance à la démission. S'étant inutilement lassés à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se dérober peu à peu de l'assemblée, rapportant chacun cette résolution

en son âme que le plus vieux et mieux connu mal est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté.

Pour nous voir bien piteusement agités, car que n'avons-nous fait ?

Hélas ! Nos plaies, nos crimes, nos guerres fratricides !
Enfants d'un siècle barbare, devant quoi avons-nous reculé ?
Qu'avons-nous laissé à l'abri du sacrilège ?
La peur des dieux a-t-elle en quelque endroit
Retenu les mains de notre jeunesse ?
Quels autels a-t-elle épargnés ?
(Horace, *Odes*, I, 35, 33)

Je ne vais pas soudain me résolvant [*concluant*] :

la divine Salus le voudrait-elle, elle ne pourrait sauver cette famille.
(Térence, *Les Adelphes*, IV, 7, 43)

Nous ne sommes pas pourtant, à l'aventure, à notre dernière période. La conservation des États est chose qui vraisemblablement surpasse notre intelligence. C'est, comme dit Platon, chose puissante et de difficile dissolution qu'une civile police [*organisation de la société*]. Elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'injure des lois injustes, contre la tyrannie, contre le débordement et ignorance des magistrats, licence et sédition des peuples.

En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au-dessus de nous et regardons vers ceux qui sont mieux. Mesurons-nous à ce qui est au-dessous : il n'en est point de si malotru qui ne trouve mille exemples où se consoler. C'est notre vice, que nous voyons plus mal volontiers ce qui est devant nous que volontiers ce qui est après [*derrière*]. Si [*pourtant*], disait Solon, qui dresserait un tas de tous les maux ensemble, qu'il n'est aucun qui ne choisît plutôt de rapporter avec soi les maux qu'il a, que de venir à division légitime avec tous les autres hommes de ce tas de maux et en prendre sa quote-part. Notre police se porte mal ? Il en a été pourtant de plus malades sans mourir. Les dieux s'ébattent de nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains :

Les dieux se servent de nous, les hommes, comme de balles.
(Plaute, *Les Captifs*, prologue, 22)

Les astres ont fatalement destiné l'État de Rome pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre. Il comprend en soi toutes les formes et aventures qui touchent un État ; tout ce que l'ordre y peut, et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doit désespérer de sa condition voyant les secousses et mouvements de quoi celui-là fut agité et qu'il supporta ? Si l'étendue de la domination est la santé d'un État (de quoi je ne suis aucunement d'avis et me plaît Isocrate qui instruit Nicoclès non d'envier les princes qui ont des dominations larges, mais qui savent bien conserver celles qui leur sont échues), celui-là ne fut jamais si sain que quand il fut le plus malade. La pire de ses formes lui fut la plus fortunée. À peine reconnaît-on l'image de certaine police sous les premiers empereurs ; c'est la plus horrible et épaisse confusion qu'on puisse concevoir. Toutefois il la supporta et y dura, conservant non pas une monarchie resserrée en ses limites, mais tant de nations si diverses, si éloignées, si mal affectionnées, si désordonnément commandées et injustement conquises ;

contre un peuple maître de la terre et des mers,
La fortune n'apporte l'aide de sa haine à aucune nation.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 82)

Tout ce qui branle ne tombe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou. Il tient même par son antiquité, comme les vieux bâtiments auxquels l'âge a dérobé le pied, sans croûte et sans ciment, qui pourtant vivent et se soutiennent en leur propre poids,

ce n'est plus par de solides racines qu'il est fixé au sol,
C'est son propre poids qui le maintient.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 138)

Davantage, ce n'est pas bien procéder de reconnaître seulement le flanc et le fossé : pour juger de la sûreté d'une place, il faut voir par où on y peut venir, en quel état est l'assaillant. Peu de vaisseaux fondent [*coulent*] de leur propre poids et sans violence étrangère. Or tournons les yeux partout : tout croule autour de nous. En tous les grands États, soit de chrétienté, soit d'ailleurs, que nous connaissons, regardez-y : vous y trouverez une évidente menace de changement et de ruine :

Ils ont tous leurs infirmités, et la même tempête les menace.
(D'après Virgile, *Énéide*, XI, 422)

Les astrologues ont beau jeu à nous avertir, comme ils font, de grandes altérations et mutations prochaines ; leurs divinations sont présentes et palpables, il ne faut pas aller au ciel pour cela.

Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette société universelle de mal et de menace, mais encore quelque espérance pour la durée de notre État, d'autant que naturellement rien ne tombe là où tout tombe. La maladie universelle est la santé particulière, la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moi, je n'en entre point au désespoir, et me semble y voir des routes à nous sauver ;

Peut-être un dieu, par un retour favorable,
Nous remettra-t-il en notre premier état.
(Horace, *Épodes*, XIII, 7)

Qui sait si Dieu voudra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur état par longues et graves maladies, lesquelles leur rendent une santé plus entière et plus nette que celle qu'elles leur avaient ôtée ?

Ce qui me pèse le plus, c'est qu'à compter les symptômes de notre mal j'en vois autant de naturels – et de ceux que le ciel nous envoie et proprement siens – que de ceux que notre dérèglement et l'imprudence humaine y confèrent. Il semble que les astres mêmes ordonnent que nous avons assez duré outre les termes ordinaires. Et ceci aussi me pèse, que le plus voisin mal qui nous menace n'est pas altération en la masse entière et solide, mais sa dissipation et divulsion [*éclatement*], l'extrême de nos craintes.

Encore en ces rêvasseries-ci crains-je la trahison de ma mémoire, que par inadvertance elle m'a fait enregistrer une chose deux fois. Je hais à me reconnaître, et ne retâte jamais qu'envi [*à contre-cœur*] ce qui m'est une fois échappé. Or je n'apporte ici rien de nouvel apprentissage. Ce sont imaginations communes. Les ayant à l'aventure conçues cent fois, j'ai peur de les avoir déjà enrôlées. La redite

est partout ennuyeuse, fût-ce dans Homère, mais elle est ruineuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagère ; je me déplais de l'inculcation [*redite*], voire aux choses utiles, comme en Sénèque, et l'usage de son école stoïque me déplaît, de redire sur chaque matière, tout au long et au large, les principes et présuppositions qui servent en général, et réalléguer toujours de nouveau les arguments et les raisons communs et universels. Ma mémoire s'empire cruellement tous les jours,

Comme si, la gorge en feu, j'avais vidé les coupes
Qui donnent l'oublieux sommeil du Léthé.
(Horace, *Épodes*, XIV, 3)

Il faudra dorénavant (car, Dieu merci, jusqu'à cette heure il n'en est pas advenu de faute) que, au lieu que les autres cherchent temps et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, je fuie à me préparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle j'aie à dépendre. L'être tenu et obligé me fourvoie, et le dépendre d'un si faible instrument qu'est ma mémoire.

Je ne lis jamais cette histoire que je ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel : Lyncestès, accusé de conjuration contre Alexandre, le jour qu'il fut mené, en la présence de l'armée, suivant la coutume, pour être ouï en ses défenses, avait en sa tête une harangue étudiée, de laquelle, tout hésitant et bégayant, il prononça quelques paroles. Comme il se troublait de plus en plus, cependant qu'il lutte avec sa mémoire et qu'il la retâte, le voilà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui lui étaient plus voisins, le tenant pour convaincu. Son étonnement et son silence leur servirent de confession : ayant eu en prison tant de loisir de se préparer, ce n'est à leur avis plus la mémoire qui lui manque, c'est la conscience qui lui bride la langue et lui ôte la force. Vraiment c'est bien dit ! Le lieu étonne, l'assistance, l'expectation [*attente*], lors même qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire. Que peut-on faire quand c'est une harangue qui porte la vie en conséquence ?

Pour moi, cela même que je sois lié à ce que j'ai à dire sert à m'en déprendre. Quand je me suis commis et assigné entièrement à ma mémoire, je prends si fort sur elle que je l'accable : elle s'effraie de sa charge. Autant que je m'en rapporte à elle, je me mets hors de moi, jusqu'à essayer [*éprouver*] ma contenance ; et me suis vu quelque jour en peine de celer la servitude en laquelle j'étais entravé, là où mon dessein est de représenter en parlant une profonde nonchalance, et des mouvements fortuits et imprémédités, comme naissant des occasions présentes ; aimant aussi cher ne rien dire qui vaille que de montrer être venu préparé pour bien dire, chose messéante, surtout à gens de ma profession, et chose de trop grande obligation à qui ne peut beaucoup tenir : l'apprêt donne plus à espérer qu'il ne porte. On se met souvent sottement en pourpoint pour ne sauter pas mieux qu'en saie [*tunique*]. *Rien de plus défavorable à ceux qui veulent plaire que de laisser attendre beaucoup d'eux* (Cicéron, *Académiques*, II, 4).

Ils ont laissé par écrit de l'orateur Curion que, quand il proposait la distribution des pièces de son oraison en trois ou en quatre, ou le nombre de ses arguments et raisons, il lui advenait volontiers ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en ajouter un ou deux de plus. Je me suis toujours bien gardé de tomber en cet inconvénient, ayant haï ces promesses et prescriptions ; non seulement pour la défiance de ma mémoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste. *Il faut plus de simplicité aux soldats* (Quintilien, XI, 1). Baste [*il suffit*] que je me suis désormais

promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect. Car quant à parler en lisant son écrit, outre ce qu'il est monstrueux, il est de grand désavantage à ceux qui, par nature, pouvaient quelque chose en l'action. Et de me jeter à la merci de mon invention présente, encore moins : je l'ai lourde et trouble, qui ne saurait fournir à soudaines nécessités, et importantes.

Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essai et ce troisième allongeail [*Livre III*] du reste des pièces de ma peinture. J'ajoute, mais je ne corrige pas.

Premièrement, parce que celui qui a hypothéqué au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y ait plus de droit. Qu'il dise, s'il peut, mieux ailleurs, et ne corrompe la besogne qu'il a vendue. De telles gens il ne faudrait rien acheter qu'après leur mort. Qu'ils y pensent bien avant que de se produire. Qui les hâte ? Mon livre est toujours un. Sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveler afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vides je me donne loi d'y attacher (comme ce n'est qu'une marqueterie mal jointe) quelque emblème supernuméraire. Ce ne sont que surpoids, qui ne condamnent point la première forme, mais donnent quelque prix particulier à chacune des suivantes par une petite subtilité ambitieuse. De là, toutefois, il adviendra facilement qu'il s'y mêle quelque transposition de chronologie, mes contes prenant place selon leur opportunité, non toujours selon leur âge.

Secondement que, pour mon regard [*pour ce qui me concerne*], je crains de perdre au change ; mon entendement ne va pas toujours avant, il va à reculons aussi. Je ne me défie guère moins de mes fantaisies pour être secondes ou troisièmes que premières, ou présentes que passées. Nous nous corrigeons aussi sottement souvent comme nous corrigeons les autres. Mes premières publications furent l'an 1580. Depuis, d'un long trait de temps je suis envieilli, mais assagi je ne le suis certes pas d'un pouce. Moi à cette heure et moi tantôt, sommes bien deux, mais quand meilleur ? je n'en puis rien dire. Il ferait beau être vieux, si nous ne marchions que vers l'amendement. C'est un mouvement d'ivrogne titubant, vertigineux, informe, ou des jonchets [*joncs*] que l'air manie casuellement selon soi.

Antiochus avait vigoureusement écrit en faveur de l'Académie ; il prit sur ses vieux ans un autre parti. Lequel des deux je suivisse serait-ce pas toujours suivre Antiochus ? Après avoir établi le doute, vouloir établir la certitude des opinions humaines était-ce pas établir le doute, non la certitude, et promettre, qui lui eût donné encore un âge à durer, qu'il était toujours en terme de nouvelle agitation, non tant meilleure qu'autre ?

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'espérais, mais ce que je crains le plus, c'est de saouler ; j'aimerais mieux poindre que lasser, comme a fait un savant homme de mon temps. La louange est toujours plaisante, de qui et pourquoi elle vienne ; si [*encore*] faut-il, pour s'en agréer justement, être informé de sa cause. Les imperfections mêmes ont leur moyen de se recommander. L'estimation vulgaire et commune se voit peu heureuse en rencontre, et, de mon temps, je suis trompé si les pires écrits ne sont ceux qui ont gagné le dessus du vent populaire. Certes, je rends grâces à des honnêtes hommes qui daignent prendre en bonne part mes faibles efforts. Il n'est lieu où les fautes de la façon paraissent tant qu'en une matière qui de soi n'a point de recommandation. Ne te prends point à moi, lecteur, de celles qui se coulent ici par la fantaisie ou inadvertance d'autrui ; chaque main, chaque ouvrier y apporte les siennes. Je ne me mêle ni d'orthographe, et ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne, ni

de la ponctuation : je suis peu expert en l'une et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens, je m'en donne peu de peine, car au moins ils me déchargent ; mais où ils en substituent un faux, comme ils font si souvent, et me détournent à leur conception, ils me ruinent. Toutefois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honnête homme la doit refuser pour mienne. Qui connaîtra combien je suis peu laborieux, combien je suis fait à ma mode, croira facilement que je redicterais plus volontiers encore autant d'essais, que de m'assujettir à resuivre ceux-ci pour cette puérile correction.

Je disais donc tantôt qu'étant planté en la plus profonde minière de ce nouveau métal, non seulement je suis privé de grande familiarité avec gens d'autres mœurs que les miennes et d'autres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un nœud qui fuit à tout autre nœud, mais encore je ne suis pas sans hasard [*risque*] parmi ceux à qui tout est également loisible, et desquels la plupart ne peuvent désormais empirer leur marché envers notre justice, d'où naît l'extrême degré de licence. Comptant toutes les particulières circonstances qui me regardent, je ne trouve homme des nôtres à qui la défense des lois coûte, et en gain cessant et en dommage émergeant, disent les clercs, plus qu'à moi. Et tels font bien les braves de leur chaleur et âpreté qui font beaucoup moins que moi en juste balance.

Comme maison de tout temps libre, de grand abord, et officieuse [*accueillante*] à chacun (car je ne me suis jamais laissé induire d'en faire un outil de guerre, à laquelle je me mêle plus volontiers où elle est la plus éloignée de mon voisinage), ma maison a mérité assez d'affection populaire, et serait bien malaisé de me gourmander sur mon fumier ; et estime à un merveilleux chef-d'œuvre, et exemplaire, qu'elle soit encore vierge de sang et de sac, sous un si long orage, tant de changements et agitations voisines. Car, à dire vrai, il était possible à un homme de ma complexion d'échapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle fût ; mais les invasions et incursions contraires, et alternances et vicissitudes de la fortune autour de moi ont jusqu'à cette heure plus exaspéré qu'amolli l'humeur du pays, et me rechargent de dangers et difficultés invincibles. J'échappe, mais il me déplaît que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par justice, et me déplaît d'être hors la protection des lois et sous autre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, je vis plus qu'à demi de la faveur d'autrui, qui est une rude obligation. Je ne veux devoir ma sûreté ni à la bonté et bénignité des grands, qui s'agréent de ma légalité et liberté, ni à la facilité des mœurs de mes prédécesseurs et miennes. Car quoi, si j'étais autre ? Si mes déportements et la liberté de ma conversation obligent mes voisins ou la parenté, c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquitter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous lui condonnons [*accordons*] la libre continuation du service divin en la chapelle de sa maison, toutes les églises d'autour étant par nous désertées et ruinées, et lui condonnons l'usage de ses biens, et sa vie, comme il conserve nos femmes et nos bœufs au besoin. » De longue main chez moi, nous avons part à la louange de Lycurgue athénien, qui était général dépositaire et gardien des bourses de ses concitoyens.

Or je tiens qu'il faut vivre par droit et par autorité, non par récompense ni par grâce. Combien de galants hommes ont mieux aimé perdre la vie que la devoir ! Je fuis à me soumettre à toute sorte d'obligation, mais surtout à celle qui m'attache par devoir d'honneur. Je ne trouve rien si cher que ce qui m'est donné et ce pour quoi ma volonté demeure hypothéquée par titre de gratitude, et reçois plus volontiers les offices qui sont à vendre. Je crois bien : pour ceux-ci je ne

donne que de l'argent, pour les autres, je me donne moi-même. Le nœud qui me tient par la loi d'honnêteté me semble bien plus pressant et plus pesant que n'est celui de la contrainte civile. On me garrotte plus doucement par un notaire que par moi. N'est-ce pas raison que ma conscience soit beaucoup plus engagée à ce en quoi on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs ma foi ne doit rien, car on ne lui a rien prêté ; qu'on s'aide de la fiance et assurance qu'on a prise hors de moi ! J'aimerais bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des lois que de ma parole. Je suis délicat à l'observation de mes promesses jusqu'à la superstition, et les fais en tous sujets volontiers incertaines et conditionnelles. À celles qui sont de nul poids, je donne poids de la jalousie de ma règle ; elle me géhenne [*torture*] et charge de son propre intérêt. Oui, dans les entreprises toutes miennes et libres, si j'en dis le point, il me semble que je me le prescris, et que le donner à la science d'autrui c'est le préordonner à soi ; il me semble que je le promets quand je le dis. Ainsi j'évente peu mes propositions.

La condamnation que je fais de moi est plus vive et plus raide [*ferme*] que n'est celle des juges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune, l'étreinte de ma conscience plus serrée et plus sévère. Je suis lâchement les devoirs auxquels on m'entraînerait si je n'y allais. *Une action n'est juste que si elle est volontaire* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 9). Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grâce ni d'honneur.

Ce que la loi m'oblige à faire,
On ne l'obtient pas facilement de ma volonté.
(Térence, *Les Adelphes*, III, 5, 44)

Où la nécessité me tire, j'aime à lâcher la volonté, *parce que, pour tout ce qui est imposé par l'autorité, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui obéit* (Valère Maxime, II, 2, 6). J'en sais qui suivent cet air jusqu'à l'injustice, donnent plutôt qu'ils ne rendent, prêtent plutôt qu'ils ne payent, font plus écharsément [*chichement*] bien à celui à qui ils en sont tenus. Je ne vais pas là, mais je touche contre.

J'aime tant à me décharger et désobliger que j'ai parfois compté à profit les ingratitudes, offenses et indignités que j'avais reçues de ceux à qui, ou par nature ou par accident, j'avais quelque devoir d'amitié, prenant cette occasion de leur faute à autant d'acquit et décharge de ma dette. Encore que je continue à leur payer les offices apparents de la raison publique, je trouve grande épargne pourtant à faire par justice ce que je faisais par affection, et à me soulager un peu de l'attention et sollicitude de ma volonté au-dedans – *il est prudent de retenir, comme à la course, le premier élan de bienveillance* (Cicéron, *L'Amitié*, XVII) –, laquelle j'ai un peu bien urgente et pressante, où je m'adonne, au moins pour un homme qui ne veut aucunement être en presse ; et me sert cette ménagerie de quelque consolation aux imperfections de ceux qui me touchent. Je suis bien déplaisant [*fâché*] qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que j'en épargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eux. J'approuve celui qui aime moins son enfant d'autant qu'il est ou teigneux ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal né (Dieu même en a rabattu cela de son prix et estimation naturelle), pourvu qu'il se porte en ce refroidissement avec modération et exacte justice. En moi, la proximité n'allège pas les défauts, elle les aggrave plutôt.

Après tout, selon que je m'entends en la science du bienfait et de reconnais-

sance, qui est une subtile science et de grand usage, je ne vois personne plus libre ni moins endetté que je suis jusqu'à cette heure. Ce que je dois, je le dois aux obligations communes et naturelles. Il n'en est point qui soit plus nettement quitte d'ailleurs,

et les présents des grands me sont inconnus.
(Virgile, *Énéide*, XII, 519)

Les princes me donnent prou [*assez*] s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que j'en demande. Ô combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il lui a plu que j'aie reçu immédiatement de sa grâce tout ce que j'ai, qu'il a retenu particulièrement à soi toute ma dette ! Combien je supplie instamment sa sainte miséricorde que jamais je ne doive un essentiel grand-merci à personne ! Bienheureuse liberté, qui m'a conduit si loin. Qu'elle achève !

J'essaie à n'avoir exprès besoin de nul.

En moi est toute mon espérance (Térence, *Les Adelphes*, III, 5). C'est chose que chacun peut en soi, mais plus facilement ceux que Dieu a mis à l'abri des nécessités naturelles et urgentes. Il fait bien piteux et hasardeux dépendre d'un autre. Nous-mêmes, qui est la plus juste adresse et la plus sûre, ne nous sommes pas assez assurés. Je n'ai rien mien que moi et si [*pourtant*] en est la possession en partie manque et empruntée. Je me cultive et en courage – qui est le plus fort –, et encore en fortune, pour y trouver de quoi me satisfaire quand ailleurs tout m'abandonnerait.

Hippias d'Élis ne se fournit pas seulement de science, pour au giron des muses se pouvoir joyeusement écarter de toute autre compagnie au besoin, ni seulement de la connaissance de la philosophie, pour apprendre à son âme de se contenter d'elle et se passer virilement des commodités qui lui viennent du dehors quand le sort l'ordonne ; il fut si curieux [*soucieux*] d'apprendre encore à faire sa cuisine et son poil, ses robes, ses souliers, ses bagues, pour se fonder en soi autant qu'il pourrait, et soustraire au secours étranger.

On jouit bien plus librement et plus gaiement des biens empruntés quand ce n'est pas une jouissance obligée et contrainte par le besoin, et qu'on a, et en sa volonté et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Je me connais bien, mais il m'est malaisé d'imaginer nulle si pure libéralité de personne, nulle hospitalité si franche et gratuite qui ne me semblât disgraciée, tyrannique et teinte de reproche, si la nécessité m'y avait enchevêtré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prérogative, aussi est l'accepter qualité de soumission. Témoin l'injurieux et querelleux refus que Bajazet fit des présents que Thémir lui envoyait. Et ceux qu'on offrit de la part de l'empereur Soliman à l'empereur de Calicut le mirent en si grand dépit que non seulement il les refusa rudement, disant que ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient à coutume de prendre, et que c'était leur office de donner, mais en outre fit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyés à cet effet.

Quand Thétis, dit Aristote, flatte Jupiter, quand les Lacédémoniens flattent les Athéniens, ils ne vont pas leur rafraîchissant la mémoire des biens qu'ils leur ont faits, qui est toujours odieuse, mais la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus d'eux. Ceux que je vois si familièrement employer tout chacun et s'y engager ne le feraient pas, s'ils pesaient autant que doit peser à un sage homme l'engageure

d'une obligation ; elle se paie à l'aventure quelquefois, mais elle ne se dissout jamais.

Cruel garrottage à qui aime affranchir les coudées de sa liberté en tous sens. Mes connaissants, et au-dessus et au-dessous de moi, savent s'ils en ont jamais vu de moins chargeant sur autrui. Si je le puis au-delà de tout exemple moderne, ce n'est pas une grande merveille, tant de pièces de mes mœurs y contribuant : un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction de mes désirs et desseins, inhabileté à toute sorte d'affaires, et mes qualités plus favorites : l'oisiveté, la liberté. Par tout cela j'ai pris à haine mortelle d'être tenu ni à autre, ni par autre que moi. J'emploie bien vivement tout ce que je puis à me passer, avant que j'emploie la bénéficence [*bienfaisance*] d'un autre en quelque ou légère ou pesante occasion que ce soit. Mes amis m'importunent étrangement quand ils me requièrent de requérir un tiers. Et ne me semble guère moins de coût désengager celui qui me doit, usant de lui, que m'engager pour eux envers celui qui ne me doit rien. Cette condition ôtée, et cette autre qu'ils ne veuillent de moi chose négocieuse et soucieuse (car j'ai dénoncé à tout soin guerre capitale), je suis commodément facile au besoin de chacun. Mais j'ai encore plus fui à recevoir que je n'ai cherché à donner – aussi est-il bien plus aisé selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à autrui, et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eût fait naître pour tenir quelque rang entre les hommes, j'eusse été ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer. L'exprimerai-je plus insolemment ? J'eusse autant regardé au plaire qu'au profiter. Cyrus, très sagement, et par la bouche d'un très bon capitaine et meilleur philosophe encore, estime sa bonté et ses bienfaits loin au-delà de sa vaillance et belliqueuses conquêtes. Et le premier Scipion, partout où il se veut faire valoir, pèse sa débonnaireté et humanité au-dessus de sa hardiesse et de ses victoires, et a toujours en la bouche ce glorieux mot : qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis.

Je veux donc dire que, s'il faut ainsi devoir quelque chose, ce doit être à plus légitime titre que celui de quoi je parle, auquel la loi de cette misérable guerre m'engage, et non d'une si grosse dette comme celle de ma totale conservation : elle m'accable. Je me suis couché mille fois chez moi, imaginant qu'on me trahirait et assommerait cette nuit-là, composant avec la fortune que ce fût sans effroi et sans langueur. Et me suis écrié après mon patenôtre [*Notre Père*] :

C'est donc un soldat impie
Qui va jouir de ces champs si bien cultivés !
(Virgile, *Bucoliques*, I, 71)

Quel remède ? C'est le lieu de ma naissance, et de la plupart de mes ancêtres ; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoutumons. Et à une misérable condition, comme est la nôtre, ç'a été un très favorable présent de nature que l'accoutumance, qui endort notre sentiment à la souffrance de plusieurs maux. Les guerres civiles ont cela de pire que les autres guerres de nous mettre chacun en échauguette en sa propre maison.

Quelle misère que sa vie dépende d'une porte et d'un mur
Quand on se fie à peine à la solidité de sa maison !
(Ovide, *Tristes*, III, 10, 69)

C'est grande extrémité d'être pressé jusque dans son ménage et repos domes-

tique. Le lieu où je me tiens est toujours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a jamais son visage entier.

Même en temps de paix on tremble par peur de la guerre.
(Ovide, *Tristes*, III, 10, 67)

Chaque fois que la Fortune a rompu la paix,
C'est ici qu'ont passé les guerres ! Il aurait mieux valu, Fortune,
M'octroyer des maisons errantes en Orient,
Ou sous l'Ourse glacée.
(Lucain, *La Pharsale*, I, 256)

Je tire parfois le moyen de me fermir contre ces considérations de la nonchalance et lâcheté ; elles nous mènent aussi quelque peu à la résolution. Il m'advient souvent d'imaginer avec quelque plaisir les dangers mortels et les attendre ; je me plonge la tête baissée stupidement dans la mort, sans la considérer et reconnaître, comme dans une profondeur muette et obscure, qui m'engloutit d'un saut et accable en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la conséquence que j'en prévois me donne plus de consolation que l'effet de trouble. Ils disent, comme la vie n'est pas la meilleure pour être longue, que la mort est la meilleure pour n'être pas longue. Je ne m'étrange pas tant de l'être mort comme j'entre en confidence [*confiance*] avec le mourir. Je m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doit aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible.

Encore s'il advenait, comme disent certains jardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriférantes près des aulx et des oignons d'autant qu'ils sucent et tirent à eux ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre, aussi que ces dépravées natures humassent tout le venin de mon air et du climat et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur par leur voisinage, que je ne perdisse pas tout. Cela n'est pas ; mais de ceci, il en peut être quelque chose : que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare, et que la contrariété et diversité raidit et resserre en soi le bien-faire, et l'enflamme par la jalousie de l'opposition, et par la gloire.

Les voleurs, de leur grâce, ne m'en veulent pas particulièrement. Fais-je pas moi à eux ? Il m'en faudrait à trop de gens. Pareilles consciences logent sous diverse sorte de fortunes, pareille cruauté, déloyauté, volerie, et d'autant pire qu'elle est plus lâche, plus sûre et plus obscure, sous l'ombre des lois. Je hais moins l'injure professe que traîtresse, guerrière que pacifique. Notre fièvre est survenue en un corps qu'elle n'a de guère empiré : le feu y était, la flamme s'y est prise ; le bruit est plus grand, le mal de peu.

Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages : que je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche. Si on me dit que parmi les étrangers il y peut avoir aussi peu de santé, et que leurs mœurs ne valent pas mieux que les nôtres, je réponds : premièrement, qu'il est malaisé,

Tant le crime prend de visages !
(Virgile, *Géorgiques*, I, 506)

Secondement, que c'est toujours gain de changer un mauvais état à un état incertain, et que les maux d'autrui ne nous doivent pas poindre comme les nôtres.

Je ne veux pas oublier ceci, que je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil ; elle [*Paris*] a mon cœur dès mon enfance.

Et m'en est advenu comme des choses excellentes : plus j'ai vu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de celle-ci peut et gagne sur mon affection. Je l'aime par elle-même, et plus en son être seul que rechargée de pompe étrangère. Je l'aime tendrement, jusqu'à ses verrues et à ses taches. Je ne suis français que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités, la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loin nos divisions ! Entière et unie, je la trouve défendue de toute autre violence. Je l'avise que, de tous les partis, le pire sera celui qui la mettra en discorde. Et ne crains pour elle qu'elle-même. Et crains pour elle autant, certes, que pour autre pièce de cet État. Tant qu'elle durera, je n'aurai faute de retraite où rendre mes abois, suffisante à me faire perdre le regret de toute autre retraite.

Non parce que Socrate l'a dit, mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelque excès, j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune. Je ne suis guère féru de la douceur d'un air naturel. Les connaissances toutes neuves et toutes miennes me semblent bien valoir ces autres communes et fortuites connaissances du voisinage. Les amitiés pures de notre acquêt emportent ordinairement celles auxquelles la communication du climat ou du sang nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et déliés ; nous nous emprisonnons en certains détroits ; comme les rois de Perse, qui s'obligeaient de ne boire jamais autre eau que celle du fleuve de Choaspès, renonçaient par sottise à leur droit d'usage en toutes les autres eaux, et asséchaient pour leur regard tout le reste du monde.

Ce que Socrate fit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soi, je ne serai à mon avis jamais ni si cassé, ni si étroitement habitué en mon pays que je le fisse. Ces vies célestes ont assez d'images que j'embrasse par estimation plus que par affection. Et en ont aussi de si élevées et extraordinaires que, par estimation même, je ne puis embrasser, d'autant que je ne les puis concevoir. Cette humeur fut bien tendre à un homme qui jugeait le monde sa ville. Il est vrai qu'il dédaignait les pérégrinations et n'avait guère mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoi ? qu'il plaignait l'argent de ses amis à désengager sa vie, et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'autrui pour ne désobéir aux lois en un temps qu'elles étaient d'ailleurs si fort corrompues ! Ces exemples sont de la première espèce pour moi. De la seconde sont d'autres que je pourrais trouver en ce même personnage. Plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action, mais certains surpassent encore la force de mon jugement.

Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif ni travaillé, et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit et dix heures,

Au-delà des forces et condition d'un vieillard.
(Virgile, *Énéide*, VI, 114)

Nulle saison m'est ennemie, que le chaud âpre d'un soleil poignant, car les ombrelles, de quoi depuis les anciens Romains l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'elles ne déchargent la tête. Je voudrais savoir quelle industrie c'était aux Perses, si anciennement et en la naissance de la luxure [*luxe*], de se faire du vent frais et des ombrages à leur poste [*guise*], comme dit Xénophon. J'aime les pluies et les crottes, comme les canes. La mutation d'air et de climat ne me touche point : tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des altérations internes que je produis en moi, et celles-là m'arrivent moins en voyageant.

Je suis malaisé à ébranler ; mais, étant avoyé [*en route*], je vais tant qu'on veut. J'estrive [*rechigne*] autant aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'équiper pour faire une journée [*déplacement*] et visiter un voisin que pour un juste voyage. J'ai appris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traite : grandes et raisonnables journées ; et aux extrêmes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant jusqu'au levant. L'autre façon de repaître en chemin, en tumulte et hâte, pour la dînée [*déjeuner*], notamment aux jours courts, est incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais cheval ne m'a failli, qui a su faire avec moi la première journée. Je les abreuve partout, et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suivent de dîner à leur aise avant partir. Pour moi, je ne mange jamais trop tard ; l'appétit me vient en mangeant, et point autrement ; je n'ai point de faim qu'à table.

Certains se plaignent de quoi je me suis agréé à continuer cet exercice, marié et vieux. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente point sa forme passée. C'est bien plus d'imprudence de s'éloigner, laissant en sa maison une garde moins fidèle et qui ait moins de soin de pourvoir à votre besoin.

La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage. J'en vois quelqu'une avare, de ménagère fort peu. C'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher avant toute autre, comme le seul douaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. Je l'en mets au propre [*au défi*], lui laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec dépit, en plusieurs ménages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midi, que madame est encore après à se coiffer et attifer en son cabinet. C'est à faire aux reines, encore ne sais-je. Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail. Il n'adviendra, que je puisse, à personne d'avoir l'usage de mes biens plus liquide que moi, plus quiet et plus quitte. Si le mari fournit de matière, nature même veut qu'elles fournissent de forme.

Quant aux devoirs de l'amitié maritale qu'on pense être intéressés [*lésés*] par cette absence, je ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blesse. Toute femme étrangère nous semble honnête femme. Et chacun sent par expérience que la continuation de se voir ne peut représenter le plaisir que l'on sent à se déprendre et reprendre à secousses. Ces interruptions me remplissent d'une amour récente envers les miens et me redonnent l'usage de ma maison plus doux. La vicissitude échauffe mon appétit vers l'un et puis vers l'autre parti. Je sais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coin de monde à l'autre ; et notamment celle-ci, où il y a une continuelle communication d'offices

qui en réveillent l'obligation et la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a si grande colligence [*connexion*] et relation entre les sages que celui qui dîne en France repaît son compagnon en Égypte ; et qui étend seulement son doigt, où que ce soit, tous les sages qui sont sur la terre habitable en sentent aide. La jouissance et la possession appartiennent principalement à l'imagination. Elle embrasse plus chaudement ce qu'elle va quérir que ce que nous touchons, et plus continuellement. Comptez vos amusements journaliers, vous trouverez que vous êtes alors plus absent de votre ami quand il vous est présent : son assistance relâche votre attention et donne liberté à votre pensée de s'absenter à toute heure pour toute occasion.

De Rome en hors, je tiens et régente ma maison et les commodités que j'y ai laissées ; je vois croître mes murailles, mes arbres, et mes rentes, et décroître, à deux doigts près comme quand j'y suis :

Devant mes yeux tremble l'image de ma maison,
Tremble l'image de ces lieux.
(Ovide, *Tristes*, III, 4, 57)

Si nous ne jouissons que ce que nous touchons, adieu nos écus quand ils sont en nos coffres, et nos enfants s'ils sont à la chasse ! Nous les voulons plus près. Au jardin, est-ce loin ? À une demi-journée ? Quoi dix lieues ? Est-ce loin ou près ? Si c'est près, quoi onze, douze, treize ? Et ainsi pas à pas. Vraiment, celle qui prescrira à son mari le quantième pas finit le près [*à partir de quel pas finit le « près »*], et le quantième pas donne commencement au loin, je suis d'avis qu'elle l'arrête entre deux :

dites un chiffre et qu'on en finisse !
Si vous me laissez faire, comme si j'épilais crin par crin la queue d'un cheval,
Je vais retrancher unité après unité, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien,
Et vous serez vaincu par la force de mon raisonnement ;
(Horace, *Épîtres*, III, 1, 38 et 45)

et qu'elles appellent hardiment la philosophie à leur secours : à qui quelqu'un pourrait reprocher, puisqu'elle ne voit ni l'un ni l'autre bout de la jointure entre le trop et le peu, le long et le court, le léger et le pesant, le près et le loin, puisqu'elle n'en reconnaît le commencement ni la fin, qu'elle juge bien incertainement du milieu. *La nature ne nous a pas donné connaissance de la limite des choses* (Cicéron, *Académiques*, II, 29). Sont-elles pas encore femmes et amies des trépassés, qui ne sont pas au bout de celui-ci mais en l'autre monde ? Nous embrassons et ceux qui ont été et ceux qui ne sont point encore, non que les absents. Nous n'avons pas fait marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accoués [*attachés par la queue*] l'un à l'autre, comme je ne sais quels petits animaux que nous voyons, ou comme les ensorcelés de Karenty, d'une manière chiennine. Et ne doit une femme avoir les yeux si gourmandement fichés sur le devant de son mari qu'elle n'en puisse voir le derrière, où besoin est.

Mais ce mot de ce peintre si excellent de leurs humeurs serait-il point de mise en ce lieu, pour représenter la cause de leurs plaintes :

Si tu tardes à rentrer, ta femme s'imagine que tu fais l'amour
Ou qu'on te fait l'amour, ou que tu bois,
Ou que, seul, tu n'en fais qu'à ta tête tandis qu'elle est à la peine.
(Térence, *Les Adelphes*, I, 1, 7)

Ou bien serait-ce pas que de soi l'opposition et contradiction les entretiennent et nourrissent, et qu'elles s'accommodent assez pourvu qu'elles vous incommodent ?

En la vraie amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon ami plus que je ne le tire à moi. Je n'aime pas seulement mieux lui faire bien que s'il m'en faisait, mais encore qu'il s'en fasse qu'à moi : il m'en fait alors le plus quand il s'en fait. Et si l'absence lui est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa présence, et ce n'est pas proprement absence quand il y a moyen de s'entr'avertir. J'ai tiré autrefois usage de notre éloignement, et commodité. Nous remplissions mieux et étendions la possession de la vie en nous séparant ; il vivait, il jouissait, il voyait pour moi, et moi pour lui, autant pleinement que s'il y eût été. L'une partie demeurait oisive quand nous étions ensemble : nous nous confondions. La séparation du lieu rendait la conjonction de nos volontés plus riche. Cette faim insatiable de la présence corporelle accuse un peu la faiblesse en la jouissance des âmes.

Quant à la vieillesse, qu'on m'allègue, au rebours c'est à la jeunesse à s'asservir aux opinions communes et se contraindre pour autrui. Elle peut fournir à tous les deux, au peuple et à soi : nous n'avons que trop à faire à nous seuls. À mesure que les commodités naturelles nous faillent, soutenons-nous par les artificielles. C'est injustice d'excuser la jeunesse de suivre ses plaisirs, et défendre à la vieillesse d'en chercher. Jeune, je couvrais mes passions enjouées de prudence ; vieux, je mêle les tristes de débauche. Si [*aussi*] prohibent les lois platoniques de pérégriner avant quarante ans ou cinquante, pour rendre la pérégrination plus utile et instructive. Je consentirais plus volontiers à cet autre second article des mêmes lois, qui l'interdit après les soixante.

« Mais en tel âge, vous ne reviendrez jamais d'un si long chemin ! » Que m'en chaut-il [*que m'importe*] ! Je ne l'entreprends ni pour en revenir, ni pour le parfaire : j'entreprends seulement de me branler pendant que le branle me plaît. Et me promène pour me promener. Ceux qui courent un bénéfice ou un lièvre ne courent pas ; ceux-là courent qui courent aux barres, et pour exercer leur course.

Mon dessein est divisible partout ; il n'est pas fondé en grandes espérances ; chaque journée en fait le bout. Et le voyage de ma vie se conduit de même. J'ai vu pourtant assez de lieux éloignés, où j'eusse désiré qu'on m'eût arrêté. Pourquoi non, si Chrysippe, Cléanthe, Diogène, Zénon, Antipater, tant d'hommes sages de la secte plus renfrognée [*stoïcienne*] abandonnèrent bien leur pays sans aucune occasion de s'en plaindre, et seulement pour la jouissance d'un autre air ? Certes, le plus grand déplaisir de mes pérégrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette résolution d'établir ma demeure où je me plairais, et qu'il me faille toujours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si je craignais de mourir en autre lieu que celui de ma naissance, si je pensais mourir moins à mon aise éloigné des miens, à peine sortirais-je hors de France, je ne sortirais pas sans effroi hors de ma paroisse. Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis autrement fait : elle m'est une partout. Si toutefois j'avais à choisir, ce serait, ce crois-je, plutôt à cheval que dans un lit, hors de ma maison et éloigné des miens. Il y a plus de crève-cœur que de consolation à prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de notre entregent, car des offices de l'amitié celui-là est le seul déplaisant, et oublierais ainsi volontiers à dire ce grand et éternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommodités. J'ai vu plusieurs mourants bien piteusement assiégés de tout ce train : cette presse les étouffe. C'est

contre le devoir, et est témoignage de peu d'affection et de peu de soin de vous laisser mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche ; il n'y a sens ni membre qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié d'ouïr les plaintes des amis, et de dépit, à l'aventure, d'ouïr d'autres plaintes feintes et masquées. Qui a toujours eu le goût tendre, affaibli, il l'a encore plus. Il lui faut en une si grande nécessité une main douce et accommodée à son sentiment pour le gratter justement où il lui cuit, ou qu'on n'y touche point du tout. Si nous avons besoin de sage-femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir. Tel, et ami, le faudrait-il acheter bien chèrement, pour le service d'une telle occasion.

Je ne suis point arrivé à cette vigueur dédaigneuse qui se fortifie en soi-même, que rien n'aide ni ne trouble ; je suis d'un point plus bas. Je cherche à conniller [*m'esquiver*] et à me dérober de ce passage non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon avis de faire en cette action preuve ou montre de ma constance. Pour qui ? Alors cessera tout le droit et intérêt que j'ai à la réputation. Je me contente d'une mort recueillie en soi, quiète et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retirée et privée. Au rebours de la superstition romaine, où l'on estimait malheureux celui qui mourait sans parler et qui n'avait ses plus proches à lui clore les yeux, j'ai assez affaire à me consoler sans avoir à consoler autrui, assez de pensées en la tête sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles, et assez de matière à m'entretenir sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du rôle de la société ; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nôtres, allons mourir et rechigner entre les inconnus. On trouve, en payant, qui vous tourne la tête et qui vous frotte les pieds, qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous présentant un visage indifférent, vous laissant vous entretenir et plaindre à votre mode.

Je me défais tous les jours par discours de cette humeur puérile et inhumaine, qui fait que nous désirons d'émouvoir par nos maux la compassion et le deuil en nos amis. Nous faisons valoir nos inconvénients outre leur mesure pour attirer leurs larmes. Et la fermeté que nous louons en chacun à soutenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nôtre. Nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maux si encore ils ne s'en affligent. Il faut étendre la joie, mais retrancher autant qu'on peut la tristesse. Qui se fait plaindre sans raison est homme pour n'être pas plaint quand la raison y sera. C'est pour n'être jamais plaint que se plaindre toujours, faisant si souvent le piteux qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se fait mort vivant est sujet d'être tenu pour vif mourant. J'en ai vu prendre la chèvre [*se fâcher*] de ce qu'on leur trouvait le visage frais et le pouls posé, contraindre leur ris parce qu'il trahissait leur guérison, et haïr la santé de ce qu'elle n'était pas regrettable [*objet de compassion*]. Qui bien plus est, ce n'étaient pas femmes.

Je représente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et évite les paroles de mauvais pronostic et exclamations composées. Sinon l'allégresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre près d'un sage malade. Pour se voir en un état contraire, il n'entre point en querelle avec la santé, il lui plaît de la contempler en autrui forte et entière, et en jouir au moins par compagnie. Pour se sentir fondre contre-bas, il ne rejette pas du tout les pensées de la vie, ni ne fuit les entretiens communs. Je veux étudier la maladie quand je suis sain ; quand elle y est, elle fait son impression assez réelle sans que mon imagination l'aide. Nous nous préparons avant la main [*à l'avance*] aux voyages que nous entre-

prenons, et y sommes résolus : l'heure qu'il nous faut monter à cheval, nous la donnons à l'assistance et, en sa faveur, l'étendons.

Je sens ce profit inespéré de la publication de mes mœurs qu'elle me sert en quelque sorte de règle. Il me vient parfois quelque considération de ne trahir l'histoire de ma vie. Cette publique déclaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne démentir l'image de mes conditions, communément moins défigurées et contredites que ne portent la malignité et maladie des jugements d'aujourd'hui. L'uniformité et simplesse de mes mœurs produisent bien un visage d'aisée interprétation, mais, parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau jeu à la médisance. Si [*toujours*] est-il qu'à qui me veut loyalement injurier il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections avouées et connues, et de quoi s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent [*dans le vide*]. Si, pour en préoccuper [*saisir par avance*] moi-même l'accusation et la découverte, il lui semble que je lui édente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droit vers l'amplification et extension (l'offense a ses droits outre la justice), et que les vices de quoi je lui montre des racines chez moi, il les grossisse en arbres ; qu'il y emploie non seulement ceux qui me possèdent, mais ceux aussi qui ne font que me menacer. Injurieux vices, et en qualité et en nombre ; qu'il me batte par là.

J'embrasserais franchement l'exemple du philosophe Bion. Antigonos le voulait piquer sur le sujet de son origine ; il lui coupa broche : « Je suis, dit-il, fils d'un serf, boucher, stigmatisé [*marqué au fer*], et d'une putain que mon père épousa par [*à cause de*] la bassesse de sa fortune. Tous deux furent punis pour quelque méfait. Un orateur m'acheta enfant, me trouvant agréable, et m'a laissé, mourant, tous ses biens, lesquels ayant transportés en cette ville d'Athènes, me suis adonné à la philosophie. Que les historiens ne s'empêchent à chercher nouvelles de moi ; je leur en dirai ce qui en est. » La confession généreuse et libre énerve [*affaiblit*] le reproche et désarme l'injure.

Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue qu'on me déprise outre la raison. Comme il me semble aussi que, dès mon enfance, en rang et degré d'honneur, on m'a donné lieu plutôt au-dessus qu'au-dessous de ce qui m'appartient.

Je me trouverais mieux en pays auquel ces ordres fussent ou réglés, ou méprisés. Entre les hommes, depuis [*dès*] que l'altercation de la prérogative au marcher ou à s'asseoir passe trois répliques, elle est incivile. Je ne crains point de céder ou précéder iniquement pour fuir à une si importune contestation ; et jamais homme n'a eu envie de ma préséance à qui je ne l'aie quittée.

Outre ce profit que je tire d'écrire de moi, j'en espère cet autre que, s'il advient que mes humeurs plaisent et accordent à quelque honnête homme avant que je meure, il recherchera de nous joindre : je lui donne beaucoup de pays gagné, car tout ce qu'une longue connaissance et familiarité lui pourrait avoir acquis en plusieurs années, il le voit en trois jours en ce registre, et plus sûrement et exactement. Plaisante fantaisie : plusieurs choses que je ne voudrais dire à personne, je les dis au peuple et, sur mes plus secrètes sciences ou pensées, renvoie à une boutique de libraire mes amis plus féaux.

Nous livrons les replis de notre âme à leur examen.
(Perse, V, 22)

Si à si bonnes enseignes je savais quelqu'un qui me fût propre, certes je l'irais

trouver bien loin ; car la douceur d'une sortable [*appropriée*] et agréable compagnie ne se peut assez acheter à mon gré. Ô un ami ! Combien est vraie cette ancienne sentence, que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que des éléments de l'eau et du feu !

Pour revenir à mon conte, il n'y a donc pas beaucoup de mal de mourir loin et à part. Si [*aussi*] estimons-nous à devoir de nous retirer pour des actions naturelles moins disgraciées que celle-ci et moins hideuses. Mais encore, ceux qui en viennent là de traîner languissants un long espace de vie ne devraient à l'aventure souhaiter d'empêcher [*gêner*] de leur misère une grande famille. Pourtant [*c'est pourquoi*] les Indiens, en certaine province, estimaient juste de tuer celui qui serait tombé en telle nécessité ; en une autre province, ils l'abandonnaient seul à se sauver comme il pourrait. À qui ne se rendent-ils enfin ennuyeux et insupportables ? Les offices communs n'en vont point jusque-là. Vous apprenez la cruauté par force à vos meilleurs amis, durcissant et femme et enfants, par long usage, à ne sentir et craindre plus vos maux. Les soupirs de ma colique n'apportent plus d'émoi à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation, ce qui n'advient pas toujours pour la disparité des conditions qui produit aisément mépris ou envie envers qui que ce soit, n'est-ce pas trop d'en abuser tout un âge ? Plus je les verrais se contraindre de bon cœur pour moi, plus je plaindrais leur peine. Nous avons loi de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur autrui et nous étayer en leur ruine ; comme celui qui faisait égorger des petits enfants pour se servir de leur sang à guérir une sienne maladie, ou cet autre, à qui on fournissait des jeunes tendrons à couver la nuit ses vieux membres et mêler la douceur de leur haleine à la sienne aigre et pesante. Je me conseillerais volontiers Venise pour la retraite d'une telle condition et faiblesse de vie.

La décrépitude est qualité solitaire. Je suis sociable jusqu'à excès. Si [*pourtant*] me semble-t-il raisonnable que désormais je soustraie de la vue du monde mon importunité, et la couve à moi seul, que je m'appile [*resserre*] et me recueille en ma coque, comme les tortues. J'apprends à voir les hommes sans m'y tenir : ce serait outrage en un pas si pendant. Il est temps de tourner le dos à la compagnie.

« Mais en un si long voyage, vous serez arrêté misérablement en un cagnard [*taudis*] où tout vous manquera. » La plupart des choses nécessaires, je les porte avec moi. Et puis, nous ne saurions éviter la fortune si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me faut rien d'extraordinaire quand je suis malade : ce que nature ne peut en moi, je ne veux pas qu'un bolus [*pilule tonique et astringente*] le fasse. Tout au commencement de mes fièvres et des maladies qui m'atterrent, entier encore et voisin de la santé, je me réconcilie à Dieu par les derniers offices chrétiens, et m'en trouve plus libre et déchargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en faut moins que de médecins. Ce que je n'aurai établi de mes affaires tout sain, qu'on ne s'attende point que je le fasse malade. Ce que je veux faire pour le service de la mort est toujours fait ; je n'oserais le délayer [*retarder*] d'un seul jour. Et s'il n'y a rien de fait, c'est-à-dire : ou que le doute m'en aura retardé le choix (car parfois c'est bien choisir de ne choisir pas), ou que tout à fait je n'aurai rien voulu faire.

J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme [*latin*]. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans ? Il écoule tous les jours de

nos mains et depuis que je vis s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait. Autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ai garde de l'en tenir là tant qu'il fuira et se difformera [*transformera*] comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira son crédit selon la fortune de notre État.

Pourtant ne crains-je point d'y insérer plusieurs articles privés, qui consument leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'hui, et qui touchent la particulière science de certains, qui y verront plus avant que de la commune intelligence. Je ne veux pas après tout, comme je vois souvent agiter la mémoire des trépassés, qu'on aille débattant : « Il jugeait, il vivait ainsi ; il voulait ceci ; s'il eût parlé sur sa fin, il eût dit, il eût donné ; je le connaissais mieux que tout autre. » Or, autant que la bienséance me le permet, je fais ici sentir mes inclinations et affections ; mais plus librement et plus volontiers le fais-je de bouche à quiconque désire en être informé. Tant y a qu'en ces mémoires, si on y regarde, on trouvera que j'ai tout dit, ou tout désigné. Ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt :

C'est assez de ces quelques pistes ;
Un esprit perspicace comme le tien découvrira seul le reste.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, I, 403)

Je ne laisse rien à désirer et deviner de moi. Si on doit s'en entretenir, je veux que ce soit véritablement et justement. Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer. Des vivants mêmes, je sens qu'on parle toujours autrement qu'ils ne sont. Et si à toute force je n'eusse maintenu un ami que j'ai perdu, on me l'eût déchiré en mille contraires visages[1].

Pour achever de dire mes faibles humeurs, j'avoue qu'en voyageant je n'arrive guère en logis où il ne me passe par la fantaisie si j'y pourrai être et malade et mourant à mon aise. Je veux être logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non sale, ni fumeux ni étouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances, ou, pour mieux dire, à me décharger de tout autre empêchement, afin que je n'aie qu'à m'attendre à elle, qui me pèsera volontiers assez sans autre recharge. Je veux qu'elle ait sa part à l'aisance et commodité de ma vie. C'en est un grand lopin, et d'importance, et espère désormais qu'il ne démentira pas le passé.

La mort a des formes plus aisées les unes que les autres, et prend diverses qualités selon la fantaisie de chacun. Entre les naturelles, celle qui vient d'affaiblissement et appesantissement me semble molle et douce. Entre les violentes, j'imagine plus malaisément un précipice qu'une ruine qui m'accable, et un coup tranchant d'une épée qu'une arquebusade ; et eusse plutôt bu le breuvage de Socrate que de me frapper comme Caton. Et, quoique ce soit un, si [*pourtant*] sent mon imagination différence comme de la mort à la vie, à me jeter dans une fournaise ardente ou dans le canal d'une plate rivière. Tant sottement notre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effet. Ce n'est qu'un instant, mais il est de tel poids que je donnerais volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma mode.

1. L'édition de 1588 ajoutait : « Je sais bien que je ne laisserai après moi certain répondant si affectionné de bien loin et entendu en mon fait comme j'ai été au sien. Il n'y a personne à qui je veuille pleinement compromettre de ma peinture : lui seul jouissait de ma vraie image et l'emporta. C'est pourquoi je me déchiffre moi-même si curieusement [*soigneusement*]. »

Puisque la fantaisie d'un chacun trouve du plus et du moins en son aigreur, puisque chacun a quelque choix entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une déchargée de tout déplaisir. Pourrait-on pas la rendre encore voluptueuse, comme les comourants d'Antoine et de Cléopâtre ? Je laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent, âpres et exemplaires. Mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Pétrone et un Tigillinus, à Rome, engagés à se donner la mort, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprêts. Ils l'ont fait couler et glisser parmi la lâcheté de leurs passe-temps accoutumés, entre des garces et bons compagnons ; nul propos de consolation, nulle mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future, mais entre les jeux, les festins, facéties, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne saurions-nous imiter cette résolution en plus honnête contenance ? Puisqu'il y a des morts bonnes aux fous, bonnes aux sages, trouvons-en qui soient bonnes à ceux d'entre deux. Mon imagination m'en présente quelque visage facile, et, puisqu'il faut mourir, désirable. Les tyrans romains pensaient donner la vie au criminel à qui ils donnaient le choix de sa mort. Mais Théophraste, philosophe si délicat, si modeste, si sage, a-t-il pas été forcé par la raison d'oser dire ce vers latinisé par Cicéron :

C'est la fortune qui gouverne notre vie, non la sagesse.
(Cicéron, *Tusculanes*, V, 9)

Combien aide la fortune à la facilité du marché de ma vie, me l'ayant logée en tel point qu'elle ne fait désormais ni besoin à nul, ni empêchement. C'est une condition que j'eusse acceptée en toutes les saisons de mon âge, mais en cette occasion de trousser mes bribes et de plier bagage, je prends plus particulièrement plaisir à ne faire guère ni de plaisir, ni de déplaisir à personne en mourant. Elle a, d'une artiste compensation, fait que ceux qui peuvent prétendre quelque matériel fruit de ma mort en reçoivent d'ailleurs conjointement une matérielle perte. La mort s'appesantit souvent en nous de ce qu'elle pèse aux autres, et nous intéresse de leur intérêt quasi autant que du nôtre, et plus et tout parfois.

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mêle pas la pompe ni l'amplitude ; je la hais plutôt ; mais certaine propriété simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grâce toute sienne. *Non un repas copieux, mais un repas raffiné* (vers cité par Nonius, XI, 19 et par Juste Lipse]. *Plus d'esprit que de luxe* (Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*, XIII).

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons d'être surpris en chemin en cette extrémité. Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. Et faisant ainsi, je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue, et remarque de l'empêchement en la délicatesse même et en l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais ce qu'on m'avait dit (comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux) ? Je ne plains pas ma peine : j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point.

J'ai la complexion du corps libre et le goût commun autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile – de noix ou d'olive –, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse [*accentue*] cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêtassent l'indiscrétion [*avidité*] de mon appétit et parfois soulageassent mon estomac. Quand j'ai été ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers.

J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares puisqu'elles ne sont françaises ? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.

Ce que je dis de ceux-là me ramentait [*rappelait*], en chose semblable, ce que j'ai parfois aperçu en certains de nos jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardent comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Ôtez-leur les entretiens des mystères de la cour, ils sont hors de leur gibier, aussi neufs pour nous et malhabiles comme nous sommes à eux. On dit bien vrai qu'un honnête homme, c'est un homme mêlé.

Au rebours, je pérégrine [*voyage*] très saoul de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai assez laissé au logis) ; je cherche des Grecs plutôt, et des Persans ; j'accointe ceux-là, je les considère ; c'est là où je me prête et où je m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres. Je couche de [*m'avance*] peu, car à peine ai-je perdu mes girouettes de vue.

Au demeurant, la plupart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point, moins maintenant que la vieillesse me particularise et séquestre quelque peu des formes communes. Vous souffrez pour autrui, ou autrui pour vous ; l'un et l'autre inconvénients sont pesants, mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre. J'en ai eu faute extrême en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise dès le logis. Nul plaisir n'a goût pour moi sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si l'on me donnait la sagesse à condition que je la tienne enfermée et ne la communique à personne, je la refuserais* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, VI). L'autre l'avait monté d'un ton au-dessus : *Si un sage pouvait vivre dans l'abondance, libre de contempler et d'étudier à sa guise tout ce qui est digne d'être connu, mais condamné à une telle solitude qu'il ne puisse rencontrer aucun être humain, il quitterait la vie* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 43).

L'opinion d'Architas m'agrée, qu'il ferait déplaisant au ciel même et à se promener dans ces grands et divins corps célestes sans l'assistance d'un compagnon.

Mais il vaut mieux encore être seul qu'en compagnie ennuyeuse et inepte. Aristippe s'aimait à vivre étranger partout.

Quant à moi, si les destins me laissaient conduire ma vie à ma guise,
(Virgile, *Énéide*, IV, 340)

je choisirais à la passer le cul sur la selle :

désireux de voir ces régions où flamboient les feux du ciel
Et celles où s'abattent pluies et frimas.
(Horace, *Odes*, III, 3, 54)

Avez-vous pas des passe-temps plus aisés ? De quoi avez-vous faute ? Votre maison est-elle pas en bel air, et sain, suffisamment fournie et capable plus que suffisamment ? La majesté royale y a pu [*pu tenir*] plus d'une fois en sa pompe. Votre famille n'en laisse-t-elle pas en règlement plus au-dessous d'elle qu'elle n'en a au-dessus en éminence ? Y a-t-il quelque pensée locale qui vous ulcère, extraordinaire, indigestible ?

Qui, fichée en votre âme, vous consume et vous ronge ?
(Ennius cité par Cicéron, *La Vieillesse*, I)

Où pensez-vous pouvoir être sans empêchement et sans détourbier [*gêne*] ? *Les faveurs de la fortune ne sont jamais sans mélange* (Quinte-Curce, IV, 14). Voyez donc qu'il n'y a que vous qui vous empêchez, et vous vous suivrez partout, et vous plaindrez partout. Car il n'y a satisfaction çà-bas que pour les âmes ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si juste occasion, où pense-t-il le trouver ? À combien de milliers d'hommes arrête une telle condition que la vôtre le but de leurs souhaits ? Réformez-vous seulement, car en cela vous pouvez tout, là où vous n'avez droit que de patience envers la fortune. *Il n'y a de tranquillité vraie qu'apportée par la raison* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LVI).

Je vois la raison de cet avertissement, et la vois très bien ; mais on aurait plutôt fait, et plus pertinemment, de me dire en un mot : « Soyez sage. » Cette résolution est outre la sagesse : c'est son ouvrage et sa production. Ainsi fait le médecin qui va criaillant après un pauvre malade languissant qu'il se réjouisse ; il lui conseillerait un peu moins ineptement s'il lui disait : « Soyez sain. » Pour moi, je ne suis qu'homme de la basse forme. C'est un précepte salutaire, certain et d'aisée intelligence : « Contentez-vous du vôtre, c'est-à-dire de la raison. » L'exécution, pourtant, n'en est non plus aux plus sages qu'en moi. C'est une parole populaire, mais elle a une terrible étendue. Que ne comprend-elle ? Toutes choses tombent en discrétion et modification.

Je sais bien qu'à le prendre à la lettre ce plaisir de voyager porte témoignage d'inquiétude et d'irrésolution. Aussi sont-ce nos maîtresses qualités, et prédominantes. Oui, je le confesse, je ne vois rien, seulement en songe et par souhait, où je me puisse tenir. La seule variété me paie, et la possession de la diversité au moins, si quelque chose me paie. À voyager, cela même me nourrit que je me puis arrêter sans intérêts [*dommages*], et que j'ai où m'en divertir commodément. J'aime la vie privée, parce que c'est par mon choix que je l'aime, non par disconvenance à la vie publique, qui est, à l'aventure, autant selon ma complexion. J'en sers plus gaiement mon prince parce que c'est par libre élection de mon jugement et de ma raison, sans obligation particulière, et que je n'y suis pas rejeté ni contraint pour être irrecevable à tout autre parti et mal voulu [*mal vu*]. Ainsi

du reste. Je hais les morceaux que la nécessité me taille. Toute commodité me tiendrait à la gorge de laquelle seule j'aurais à dépendre :

Qu'une de mes rame batte l'eau, l'autre la grève.
(Properce, III, 3, 25)

Une seule corde ne m'arrête jamais assis. « Il y a de la vanité, dites-vous, en cet amusement. » Mais où non ? Et ces beaux préceptes sont vanité, et vanité toute la sagesse. *Le Seigneur sait les pensées des sages, et qu'elles ne sont que vanité* (Saint Paul, *Corinthiens* I, 3, 20). Ces exquises subtilités ne sont propres qu'au prêche : ce sont discours qui nous veulent envoyer tout bâtés en l'autre monde. La vie est un mouvement matériel et corporel, action imparfaite de sa propre essence, et déréglée ; je m'emploie à la servir selon elle.

Chacun de nous subit sa peine.
(Virgile, *Énéide*, VI, 743)

Il nous faut agir de façon à ne jamais transgresser les lois de la nature universelle ; mais, celles-ci étant respectées, c'est à notre propre nature que nous devons obéir (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 31).

À quoi faire ces pointes élevées de la philosophie sur lesquelles aucun être humain ne se peut rasseoir, et ces règles qui excèdent notre usage et notre force ? Je vois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles ni le proposant, ni les auditeurs n'ont aucune espérance de suivre, ni, qui plus est, envie. De ce même papier où il vient d'écrire l'arrêt de condamnation contre un adultère, le juge en dérobe un lopin pour en faire un poulet [*billet doux*] à la femme de son compagnon. Celle à qui vous viendrez de vous frotter illicitement criera plus âprement tantôt, en votre présence même, à l'encontre d'une pareille faute de sa compagne que ne ferait Porcie[1]. Et tel condamne des hommes à mourir pour des crimes qu'il n'estime point fautes. J'ai vu en ma jeunesse un galant homme présenter d'une main au peuple des vers excellents et en beauté et en débordement, et de l'autre main, en même instant, la plus querelleuse réformation théologienne de quoi le monde se soit déjeuné il y a longtemps.

Les hommes vont ainsi. On laisse les lois et préceptes suivre leur voie, nous en tenons une autre, non par dérèglement de mœurs seulement, mais par opinion souvent, et par jugement contraire. Sentez lire un discours de philosophie : l'invention, l'éloquence, la pertinence frappent incontinent votre esprit et vous émeuvent ; il n'y a rien qui chatouille ou poigne votre conscience ; ce n'est pas à elle qu'on parle, est-il pas vrai ? Si [*aussi*] disait Ariston que ni une étuve, ni une leçon n'est d'aucun fruit si elle ne nettoie et ne décrasse. On peut s'arrêter à l'écorce, mais c'est après qu'on en a retiré la moelle ; comme, après avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considérons les gravures et l'ouvrage.

En toutes les chambrées de la philosophie ancienne ceci se trouvera : qu'un même ouvrier y publie des règles de tempérance et publie ensemble des écrits d'amour et débauche. Et Xénophon, au giron de Clinias, écrivit contre la volupté aristippique. Ce n'est pas qu'il y ait une conversion miraculeuse qui les agite à ondées. Mais c'est que Solon se représente tantôt soi-même, tantôt en forme de

1. Fille de Caton d'Utique et femme de Brutus, dont Montaigne souligne la fidélité conjugale : elle se tua en apprenant la mort de son mari.

législateur : tantôt il parle pour la presse [*foule*], tantôt pour soi ; et prend pour soi les règles libres et naturelles, s'assurant d'une santé ferme et entière.

Que les malades en danger fassent appel aux plus grands médecins !
(Juvénal, *Satires*, XIII, 124)

Antisthène permet au sage d'aimer et faire à sa mode ce qu'il trouve être opportun, sans s'attendre aux lois ; d'autant qu'il a meilleur avis qu'elles, et plus de connaissance de la vertu. Son disciple Diogène disait opposer aux perturbations la raison, à fortune la confidence, aux lois nature.

Pour les estomacs tendres, il faut des ordonnances contraintes et artificielles. Les bons estomacs suivent simplement les prescriptions de leur naturel appétit. Ainsi font nos médecins, qui mangent le melon et boivent le vin frais cependant qu'ils tiennent leur patient obligé au sirop et à la panade.

Je ne sais quels livres, disait la courtisane Laïs, quelle sapience, quelle philosophie, mais ces gens-là battent aussi souvent à ma porte qu'aucuns autres. D'autant que notre licence nous porte toujours au-delà de ce qui nous est loisible et permis ; on a rétréci souvent outre la raison universelle les préceptes et lois de notre vie.

Personne, dans la faute, ne croit suffisant
De s'en tenir à ce qui est permis.
(Juvénal, *Satires*, XIV, 233)

Il serait à désirer qu'il y eût plus de proportion du commandement à l'obéissance ; et semble la visée injuste à laquelle on ne peut atteindre. Il n'est si homme de bien qu'il mette à l'examen des lois toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable dix fois en sa vie, voire tel qu'il serait très grand dommage et très injuste de punir et de perdre.

Ollus, que t'importe ce que tel ou telle fait de sa peau ?
(Martial, *Épigrammes*, VII, 9, 1)

Et tel pourrait n'offenser point les lois qui n'en mériterait point la louange d'homme de vertu, et que la philosophie ferait très justement fouetter – tant cette relation est trouble et inégale. Nous n'avons garde d'être gens de bien selon Dieu ; nous ne le saurions être selon nous. L'humaine sagesse n'arriva jamais aux devoirs qu'elle s'était elle-même prescrits et, si elle y était arrivée, elle s'en prescrirait d'autres au-delà, où elle aspirât toujours et prétendît, tant notre état est ennemi de consistance. L'homme s'ordonne à soi-même d'être nécessairement en faute. Il n'est guère fin de tailler son obligation à la raison d'un autre être que le sien. À qui prescrit-il ce qu'il s'attend que personne ne fasse ? Lui est-il injuste de ne faire point ce qu'il lui est impossible de faire ? Les lois qui nous condamnent à ne pouvoir pas nous accusent elles-mêmes de ne pouvoir pas.

Au pis aller, cette difforme liberté de se présenter à deux endroits, et les actions d'une façon, les discours de l'autre, soit loisible à ceux qui disent les choses ; mais elle ne le peut être à ceux qui se disent eux-mêmes, comme je fais : il faut que j'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doit avoir conférence [*être comparable*] aux autres vies. La vertu de Caton était vigoureuse outre la mesure de son siècle ; et à un homme qui se mêlait de gouverner les autres, destiné au service commun, il se pourrait dire que c'était une justice sinon injuste, au moins vaine et hors de saison. Mes mœurs mêmes, qui ne disconviennent de celles qui

courent à peine de la largeur d'un pouce, me rendent pourtant quelque peu farouche à mon âge, et inassociable. Je ne sais pas si je me trouve dégoûté sans raison du monde que je hante, mais je sais bien que ce serait sans raison si je me plaignais qu'il fût dégoûté de moi plus que je le suis de lui.

La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse, mêlée et artificielle, non droite, nette, constante, ni purement innocente. Les annales reprochent jusqu'à cette heure à quelqu'un de nos rois de s'être trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur[1]. Les affaires d'État ont des préceptes plus hardis :

Qu'il quitte la cour celui qui veut rester sage.
(Lucain, *La Pharsale*, VIII, 493)

J'ai autrefois essayé d'employer, au service des maniements publics, les opinions et règles de vivre, ainsi rudes, neuves, impolies ou impolluées, comme je les ai nées chez moi ou rapportées de mon institution, et desquelles je me sers sinon commodément au moins sûrement en particulier, une vertu scolastique et novice. Je les y ai trouvées ineptes et dangereuses. Celui qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule ou qu'il avance, voire qu'il quitte le droit chemin selon ce qu'il rencontre ; qu'il vive non tant selon soi que selon autrui, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on lui propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires.

Platon dit que qui échappe braies nettes du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en échappe. Et dit aussi que, quand il ordonne son philosophe chef d'une police [*dirigeant politique*], il n'entend pas le dire d'une police corrompue comme celle d'Athènes, et encore bien moins comme la nôtre, envers lesquelles la sagesse même perdrait son latin. Comme une herbe transplantée en solage fort divers à sa condition se conforme bien plutôt à celui-ci qu'elle ne le réforme à soi.

Je sens que, si j'avais à me dresser tout à fait à telles occupations, il m'y faudrait beaucoup de changement et de rhabillage. Quand je pourrais cela sur moi (et pourquoi ne le pourrais-je, avec le temps et le soin ?), je ne le voudrais pas. De ce peu que je me suis essayé en cette vacation [*tâche*], je m'en suis d'autant dégoûté. Je me sens fumer en l'âme, parfois, certaines tentations vers l'ambition ; mais je me bande et obstine au contraire :

Mais toi, Catulle, reste obstiné.
(Catulle, VIII, 19)

On ne m'y appelle guère et je m'y convie aussi peu. La liberté et l'oisiveté, qui sont mes maîtresses qualités, sont qualités diamétralement contraires à ce métier-là.

Nous ne savons pas distinguer les facultés des hommes ; elles ont des divisions et bornes malaisées à choisir et délicates. De conclure par la suffisance d'une vie particulière quelque suffisance à l'usage public, c'est mal conclu ; tel se conduit bien qui ne conduit pas bien les autres et fait des *Essais* qui ne saurait faire des effets ; tel dresse bien un siège qui dresserait mal une bataille, et discourt bien

1. Il s'agit de Charles VIII, qui, sur le conseil de son confesseur, remit le Roussillon à Ferdinand de Castille.

en privé qui haranguerait mal un peuple ou un prince. Voire à l'aventure est-ce plutôt témoignage à celui qui peut l'un de ne pouvoir point l'autre, qu'autrement. Je trouve que les esprits hauts ne sont de guère moins aptes aux choses basses que les bas esprits aux hautes. Était-il à croire que Socrate eût apprêté aux Athéniens matière de rire à ses dépens pour n'avoir jamais su computer [*calculer*] les suffrages de sa tribu et en faire rapport au conseil ? Certes, la vénération en quoi j'ai les perfections de ce personnage mérite que sa fortune fournisse à l'excuse de mes principales imperfections un si magnifique exemple.

Notre suffisance est détaillée à menues pièces. La mienne n'a point de latitude, et si est chétive en nombre. Saturninus, à ceux qui lui avaient déféré tout commandement : « Compagnons, fit-il, vous avez perdu un bon capitaine pour en faire un mauvais général d'armée. » Qui se vante, en un temps malade comme celui-ci, d'employer au service du monde une vertu naïve et sincère, ou il ne la connaît pas, les opinions se corrompant avec les mœurs (de vrai, écoutez-la leur peindre, écoutez la plupart se glorifier de leurs déportements et former leurs règles : au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'injustice toute pure et le vice, et la présentent ainsi fausse à l'institution des princes) ; ou, s'il la connaît, il se vante à tort et, quoi qu'il dise, fait mille choses de quoi sa conscience l'accuse. Je croirais volontiers Senèque de l'expérience qu'il en fit en pareille occasion, pourvu qu'il m'en voulût parler à cœur ouvert. La plus honorable marque de bonté en une telle nécessité, c'est reconnaître librement sa faute et celle d'autrui, appuyer et retarder de sa puissance l'inclination vers le mal, suivre envi cette pente, mieux espérer et mieux désirer.

J'aperçois, en ces démembrements de la France et divisions où nous sommes tombés, chacun se travailler à défendre sa cause, mais, jusqu'aux meilleurs, avec déguisement et mensonge. Qui en écrirait rondement en écrirait témérairement et vicieusement. Le plus juste parti, si [*pourtant*] est-ce encore le membre d'un corps vermoulu et véreux. Mais d'un tel corps le membre moins malade s'appelle sain, et à bon droit, d'autant que nos qualités n'ont titre qu'en la comparaison. L'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. J'aimerais bien à voir en Xénophon une telle louange d'Agésilas : étant prié par un prince voisin, avec lequel il avait autrefois été en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya, lui donnant passage à travers le Péloponnèse, et non seulement ne l'emprisonna ni empoisonna, le tenant à sa merci, mais l'accueillit courtoisement, sans lui faire offense. À ces humeurs-là, ce ne serait rien dire ; ailleurs et en autre temps, il se fera compte de la liberté et magnanimité d'une telle action. Ces babouins capettes[1] s'en fussent moqués, si peu retire [*ressemble*] l'innocence spartiate à la française.

Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux, mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs établies en règlement au-dessus de son siècle, ou qu'il torde et émousse ses règles, ou, ce que je lui conseille plutôt, qu'il se retire à quartier et ne se mêle point de nous. Qu'y gagnerait-il ?

Un homme éminent et vertueux,
C'est pour moi un prodige,
Comme un enfant à deux corps,

1. Les élèves du collège de Montaigu portait une cape qui leur avait valu le surnom de « capettes » ; le mot « babouin », lui, était généralement employé pour désigner plaisamment un écolier.

Des poissons mis à jour par une charrue étonnée,
Ou une mule qui mettrait bas.
(Juvénal, *Satires*, XIII, 64)

On peut regretter les meilleurs temps, mais non pas fuir aux présents ; on peut désirer autres magistrats, mais il faut, ce nonobstant, obéir à ceux-ci. Et à l'aventure y a-t-il plus de recommandation d'obéir aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des lois reçues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coin, m'y voilà planté. Si elles viennent par malheur à se contredire et empêcher entre elles, et produire deux parts de choix douteux et difficile, mon élection sera volontiers d'échapper et me dérober à cette tempête ; nature m'y pourra prêter cependant la main, ou les hasards [*risques*] de la guerre. Entre César et Pompée je me fusse franchement déclaré. Mais entre ces trois voleurs [*Octave, Antoine et Lépide*] qui vinrent depuis [*après*], ou il eût fallu se cacher, ou suivre le vent ; ce que j'estime loisible quand la raison ne guide plus.

Où t'égares-tu ?
(Virgile, *Énéide*, V, 166)

Cette farcissure est un peu hors de mon thème. Je m'égare, mais plutôt par licence que par mégarde. Mes fantaisies se suivent, mais parfois c'est de loin, et se regardent, mais d'une vue oblique. J'ai passé les yeux sur tel dialogue de Platon [*Phèdre*] mi-parti d'une fantastique bigarrure, le devant à l'amour, tout le bas à la rhétorique. Ils [*les anciens*] ne craignent point ces muances [*changements*], et ont une merveilleuse grâce à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière ; souvent ils la dénotent seulement par quelque marque, comme ces autres titres : *L'Andrienne*, *L'Eunuque*, ou ces autres noms : Sylla [*le Rouge*], Cicéron [*le Pois-Chiche*], Torquatus [*l'Homme au collier*]. J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades. C'est un art, comme dit Platon, léger, volage, démoniacle [*divin*]. Il est des ouvrages, en Plutarque, où il oublie son thème, où le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout étouffé en matière étrangère : voyez ses allures au *Démon de Socrate*. Ô Dieu, que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté, et plus lorsque plus elle retire au nonchalant et fortuit ! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi ; il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot qui ne laisse pas d'être bastant [*suffisant*], quoiqu'il soit serré. Je vais au change, indiscrètement et tumultuairement. Mon style et mon esprit vont vagabondant de même. Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise, disent et les préceptes de nos maîtres, et encore plus leurs exemples.

Mille poètes traînent et languissent à la prosaïque ! Mais la meilleure prose ancienne (et je la sème céans indifféremment pour vers) reluit partout de la vigueur et hardiesse poétiques, et représente l'air de sa fureur. Il lui faut certes quitter la maîtrise et prééminence en la parlerie. Le poète, dit Platon, assis sur le trépied des muses, verse de furie tout ce qui lui vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer ni peser, et lui échappe des choses de diverse couleur, de contraire substance et d'un cours rompu. Lui-même est tout poétique, et la vieille théologie poésie, disent les savants, et la première philosophie. C'est l'originel langage des dieux.

J'entends que la matière se distingue soi-même. Elle montre assez où elle se change, où elle conclut, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelacer

de paroles de liaison, ni de couture introduites pour le service des oreilles faibles ou nonchalantes, et sans me gloser moi-même. Qui est celui qui n'aime mieux n'être pas lu que de l'être en dormant ou en fuyant ? *Rien d'utile dans ce qui ne fait que passer* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, II). Si prendre des livres était les apprendre, et si les voir était les regarder, et les parcourir les saisir, j'aurais tort de me faire du tout si ignorant que je dis.

Puisque je ne puis arrêter l'attention du lecteur par le poids, *manco male* [*en italien : pas si mal*] s'il advient que je l'arrête par mon embrouillure. « Voire, mais il se repentira par après de s'y être amusé. – C'est mon [*en effet*], mais il s'y sera toujours amusé. » Et puis il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte dédain, qui m'en estimeront mieux de ce qu'ils ne sauront ce que je dis : ils concluront la profondeur de mon sens par l'obscurité, laquelle, à parler en bon escient, je hais bien fort, et l'éviterais si je me savais éviter. Aristote se vante en quelque lieu de l'affecter : vicieuse affectation.

Parce que la coupure si fréquente des chapitres, de quoi j'usais au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit née, et la dissoudre, dédaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, je me suis mis à les faire plus longs, qui requièrent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veut donner une seule heure on ne veut rien donner. Et ne fait-on rien pour celui pour qui on ne fait qu'autre chose faisant. Joint qu'à l'aventure ai-je quelque obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordamment.

J'avais à dire que je veux mal à cette raison trouble-fête, et que ces projets extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la vérité, je la trouve trop chère et incommode. Au rebours, je m'emploie à faire valoir la vanité même et l'ânerie si elle m'apportent du plaisir, et me laisse aller après mes inclinations naturelles sans les contrôler de si près.

J'ai vu ailleurs des maisons ruinées, et des statues et du ciel et de la terre : ce sont toujours des hommes. Tout cela est vrai ; et si pourtant ne saurais revoir si souvent le tombeau [*les ruines*] de cette ville [*Rome*], si grande et si puissante, que je ne l'admire et révère. Le soin des morts nous est en recommandation. Or j'ai été nourri dès mon enfance avec ceux-ci. J'ai eu connaissance des affaires de Rome longtemps avant que je l'aie eue de celles de ma maison : je savais le Capitole et son plan avant que je susse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ai eu plus en tête les conditions et fortunes de Lucullus, Métellus et Scipion, que je n'ai d'aucuns hommes des nôtres. Ils sont trépassés. Si [*aussi*] est bien mon père, aussi entièrement qu'eux, et s'est éloigné de moi et de la vie autant en dix-huit ans que ceux-là ont fait en seize cents ; duquel pourtant je ne laisse pas d'embrasser et pratiquer la mémoire, l'amitié et société, d'une parfaite union et très vive.

Voire, de mon humeur, je me rends plus officieux envers les trépassés ; ils ne s'aident plus ; ils en requièrent, ce me semble, d'autant plus mon aide. La gratitude est là justement en son lustre. Le bienfait est moins richement assigné où il y a rétrogradation et réflexion [*restitution et réciprocité*]. Arcésilas, visitant Ctésibios malade et le trouvant en pauvre état, lui fourra tout bellement sous le chevet du lit de l'argent qu'il lui donnait et, en le lui celant, lui donnait en outre quittance de lui en savoir gré. Ceux qui ont mérité de moi de l'amitié et de la reconnaissance ne les ont jamais perdues pour n'y être plus : je les ai mieux payés et plus soigneusement, absents et ignorants. Je parle plus affectueusement de mes amis quand il n'y a plus moyen qu'ils le sachent.

Or j'ai attaqué cent querelles pour la défense de Pompée et pour la cause de Brutus. Cette accointance dure encore entre nous [*entre les Romains et moi*] ; les choses présentes mêmes, nous ne les tenons que par la fantaisie. Me trouvant inutile à ce siècle, je me rejette à cet autre, et en suis si embabouiné que l'état de cette vieille Rome, libre, juste et florissante (car je n'en aime ni la naissance, ni la vieillesse) m'intéresse et me passionne. Par quoi je ne saurais revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruines profondes jusqu'aux Antipodes, que je ne m'y amuse [*arrête*]. Est-ce par nature ou par erreur de fantaisie que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation nous émeut un peu plus qu'ouïr le récit de leurs faits ou lire leurs écrits ?

Tant est grand le pouvoir évocateur des lieux !... Et, ce pouvoir, cette ville l'a à l'infini : où que l'on marche on marche sur l'histoire (Cicéron, *Les Fins*, V, 1 et 2). Il me plaît de considérer leur visage, leur port et leurs vêtements : je remâche ces grands noms entre les dents et les fais retentir à mes oreilles. *Je vénère ces grands hommes, et me lève toujours à de tels noms* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXIV). Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties même communes. Je les verrais volontiers deviser, promener et souper ! Ce serait ingratitude de mépriser les reliques et images de tant d'honnêtes hommes et si valeureux, que j'ai vus vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les savions suivre.

Et puis cette même Rome que nous voyons mérite qu'on l'aime, confédérée de si longtemps et par tant de titres à notre couronne : seule ville commune et universelle. Le magistrat souverain [*pape*] qui y commande est reconnu pareillement ailleurs : c'est la ville métropolitaine de toutes les nations chrétiennes ; l'Espagnol et le Français, chacun y est chez soi. Pour être des princes de cet État, il ne faut qu'être de chrétienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà-bas que le ciel ait embrassé avec telle influence de faveur et telle constance. Sa ruine même est glorieuse et enflée,

Plus précieuse par ces ruines admirables.
(Sidoine Apollinaire, *Poèmes*, XXIII, 62)

Encore retient-elle au tombeau des marques et image d'empire. *On dirait qu'en ce seul lieu la nature se soit plu à son ouvrage* (Pline, *Histoire naturelle*, III, 5). Quelqu'un se blâmerait et se mutinerait en soi-même de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir. Nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes ; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, je ne saurais avoir le cœur de la plaindre.

Je dois beaucoup à la fortune de quoi, jusqu'à cette heure, elle n'a rien fait contre moi outrageux, au moins au-delà de ma portée. Serait-ce pas sa façon de laisser en paix ceux de qui elle n'est point importunée ?

Plus on se prive, plus on reçoit des dieux.
Dépourvu de tout, je rejoins les rangs
De ceux qui ne désirent rien...
À celui qui demande beaucoup,
Il manque beaucoup.
(Horace, *Odes*, III, 16, 21 et 42)

Si elle continue, elle m'en enverra très content et satisfait.

Je ne demande rien de plus aux dieux.
(Horace, *Odes*, II, 18, 11)

Mais gare le heurt ! Il en est mille qui rompent au port.

Je me console aisément de ce qui adviendra ici quand je n'y serai plus ; les choses présentes m'embesognent assez,

J'abandonne le reste à la fortune.
(Ovide, *Métamorphoses*, II, 140)

Aussi n'ai-je point cette forte liaison qu'on dit attacher les hommes à l'avenir par les enfants qui portent leur nom et leur honneur, et en dois désirer à l'aventure d'autant moins s'ils sont si désirables. Je ne tiens que trop au monde et à cette vie par moi-même. Je me contente d'être en prise de la fortune par les circonstances proprement nécessaires à mon être, sans lui allonger par ailleurs sa juridiction sur moi ; et n'ai jamais estimé qu'être sans enfants fût un défaut qui dût rendre la vie moins complète et moins contente. La vacation stérile a bien aussi ses commodités. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi être désirées, notamment à cette heure qu'il serait si difficile de les rendre bons – *Il ne peut plus rien naître de bon, tant les germes sont corrompus* (Tertullien, *Apologétique*) – et si [*pourtant*] ont justement de quoi être regrettées à qui les perd après les avoir acquises.

Celui qui me laissa ma maison en charge pronostiquait que je la dusse ruiner, regardant à mon humeur si peu casanière. Il se trompa ; me voici comme j'y entrai, sinon un peu mieux ; sans office, pourtant, et sans bénéfice.

Au demeurant, si la fortune ne m'a fait aucune offense violente et extraordinaire, aussi n'a-t-elle pas de grâce [*ne m'a-t-elle pas octroyé de faveur*]. Tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est plus de cent ans avant moi. Je n'ai particulièrement aucun bien essentiel et solide que je doive à sa libéralité. Elle m'a fait quelques faveurs venteuses, honoraires et titulaires, sans substance ; et me les a aussi, à la vérité, non pas accordées, mais offertes, Dieu sait ! à moi qui suis tout matériel, qui ne me paie que de la réalité, encore bien massive, et qui, si je l'osais confesser, ne trouverais l'avarice guère moins excusable que l'ambition, ni la douleur moins évitable que la honte, ni la santé moins désirable que la doctrine, ou la richesse que la noblesse.

Parmi ses faveurs vaines, je n'en ai point qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paît chez moi, qu'une bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me fut octroyée dernièrement que j'y étais, pompeuse en sceaux et lettres dorées, et octroyée avec toute gracieuse libéralité. Et, parce qu'elles se donnent en divers style plus ou moins favorable, et qu'avant que j'en eusse vu j'eusse été bien aise qu'on m'en eût montré un formulaire, je veux, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en trouve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire ici en sa forme :

Sur le rapport fait au sénat par Orazio Massimi, Marzo Cecio, Alessandro Muti, conservateurs de la ville de Rome, touchant le droit de cité romaine à accorder à l'illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Très Chrétien, le sénat et le peuple romain ont décrété :

Considérant que, par antique usage, ceux-là ont toujours été adoptés parmi nous avec ardeur et empressement qui, éminents en vertu et en noblesse, avaient servi et honoré grandement notre République ou pouvaient le faire un jour, nous, pleins de

respect pour l'exemple et l'autorité de nos ancêtres, croyons devoir imiter et conserver cette belle coutume. À ces causes, l'illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Très Chrétien, fort zélé pour le nom romain, étant, par le rang, par l'éclat de sa famille et par l'éminence de ses qualités personnelles très digne d'être admis au droit de cité romaine par le suprême jugement et les suffrages du sénat et du peuple romain, il a plu au sénat et au peuple romain que l'illustrissime Michel de Montaigne, orné de tous les mérites et très cher à ce glorieux peuple, fût, lui et sa postérité, inscrit comme citoyen romain et appelé à jouir de tous les honneurs et avantages réservés à ceux qui sont nés citoyens et patriciens de Rome, ou le sont devenus au meilleur titre. En quoi le sénat et le peuple romain pensent qu'ils accordent moins un droit qu'ils ne paient une dette, et que c'est moins un service qu'ils rendent qu'un service qu'ils reçoivent de celui qui, en acceptant ce droit de cité, honore et illustre la cité même.

Les conservateurs ont fait transcrire ce sénatus-consulte par les secrétaires du sénat et du peuple romain, afin qu'il soit déposé dans les archives du Capitole, et en ont fait dresser cet acte muni du sceau ordinaire de la ville. L'an de la fondation de Rome 2331 et de la naissance de Jésus-Christ 1581, le 13 de mars.

Orazio Fosco, secrétaire du sacré sénat et du peuple romain
Vicente Martoli, secrétaire du sacré sénat et du peuple romain

N'étant bourgeois d'aucune ville, je suis bien aise de l'être de la plus noble qui fut et qui sera jamais. Si les autres se regardaient attentivement comme je fais, ils se trouveraient, comme je fais, pleins d'inanité et de fadaise. De m'en défaire, je ne puis sans me défaire moi-même. Nous en sommes tous confits, tant les uns que les autres, mais ceux qui le sentent en ont un peu meilleur compte – encore ne sais-je.

Cette opinion et usance commune de regarder ailleurs qu'à nous a bien pourvu à notre affaire. C'est un objet plein de mécontentement ; nous n'y voyons que misère et vanité. Pour ne nous déconforter, nature a rejeté bien à propos l'action de notre vue au-dehors. Nous allons en avant à vau-l'eau, mais de rebrousser vers nous notre course, c'est un mouvement pénible : la mer se brouille et s'empêche ainsi quand elle est repoussée à soi. « Regardez, dit chacun, les branles du ciel, regardez au public, à la querelle de celui-là, au pouls d'un tel, au testament de cet autre ; somme, regardez toujours haut ou bas, ou à côté, ou devant, ou derrière vous. » C'était un commandement paradoxe que nous faisait anciennement ce dieu à Delphes : « Regardez dans vous, reconnaissez-vous, tenez-vous à vous ; votre esprit et votre volonté qui se consomment ailleurs, ramenez-les en soi ; vous vous écoulez, vous vous répandez ; appilez-vous [*resserrez-vous*], soutenez-vous ; on vous trahit, on vous dissipe, on vous dérobe à vous. Vois-tu pas que ce monde tient toutes ses vues contraintes au-dedans et ses yeux ouverts à se contempler soi-même ? C'est toujours vanité pour toi, dedans et dehors, mais elle est moins vanité quand elle est moins étendue. Sauf toi, ô homme, disait ce dieu, chaque chose s'étudie la première et a, selon son besoin, des limites à ses travaux et désirs. Il n'en est une seule si vide et nécessiteuse que toi, qui embrasses l'univers ; tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction et, après tout, le badin de la farce. »

CHAPITRE 10

De ménager sa volonté

Au prix du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieux dire, me tiennent ; car c'est raison qu'elles touchent pourvu qu'elles ne nous possèdent. J'ai grand soin d'augmenter par étude et par discours ce privilège d'insensibilité, qui est naturellement bien avancé en moi. J'épouse et me passionne par conséquent de peu de choses. J'ai la vue claire, mais je l'attache à peu d'objets ; le sens délicat et mou. Mais l'appréhension et l'application, je les ai dures et sourdes : je m'engage difficilement. Autant que je puis, je m'emploie tout à moi, et, en ce sujet même, je briderais pourtant et soutiendrais volontiers mon affection qu'elle ne s'y plonge trop entière, puisque c'est un sujet que je possède à la merci d'autrui, et sur lequel la fortune a plus de droit que je n'ai. De manière que, jusqu'à la santé que j'estime tant, il me serait besoin de ne la pas désirer et m'y adonner si furieusement que j'en trouve les maladies importables. On se doit modérer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté ; et ordonne Platon une moyenne route de vie entre les deux.

Mais aux affections qui me distraient de moi et attachent ailleurs, à celles-là certes m'opposé-je de toute ma force. Mon opinion est qu'il se faut prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même. Si ma volonté se trouvait aisée à s'hypothéquer et à s'appliquer, je n'y durerais pas : je suis trop tendre, et par nature et par usage,

fuyant les affaires, né pour une tranquille oisiveté.
(Ovide, *Tristes*, III, 2, 9)

Les débats contestés et opiniâtrés qui donneraient en fin avantage à mon adversaire, l'issue qui rendrait honteuse ma chaude poursuite me rongeraient à l'aventure bien cruellement. Si je mordais à même, comme font les autres, mon âme n'aurait jamais la force de porter les alarmes et émotions qui suivent ceux qui embrassent tant ; elle serait incontinent disloquée par cette agitation intestine. Si quelquefois on m'a poussé au maniement d'affaires étrangères, j'ai promis de les prendre en main – non pas au poumon et au foie ; de m'en charger, non de les incorporer ; de m'en soigner, oui, de m'en passionner, nullement : j'y regarde, mais je ne les couve point. J'ai assez affaire à disposer et ranger la presse domestique que j'ai dans mes entrailles et dans mes veines sans y loger et me fouler d'une presse étrangère, et suis assez intéressé de mes affaires essentielles, propres et naturelles, sans en convier d'autres foraines [*extérieures*]. Ceux qui savent combien ils se doivent et de combien d'offices ils sont obligés à eux trouvent que nature leur a donné cette commission pleine assez et nullement oisive. Tu as bien largement affaire chez toi : ne t'éloigne pas.

Les hommes se donnent à louage. Leurs facultés ne sont pas pour eux, elles sont pour ceux à qui ils s'asservissent ; leurs locataires sont chez eux, ce ne sont pas eux. Cette humeur commune ne me plaît pas : il faut ménager la liberté de notre âme et ne l'hypothéquer qu'aux occasions justes, lesquelles sont en bien petit nombre si nous jugeons sainement. Voyez les gens appris à se laisser emporter

et saisir, ils le font partout, aux petites choses comme aux grandes, à ce qui ne les touche point comme à ce qui les touche ; ils s'ingèrent indifféremment où il y a de la besogne et de l'obligation, et sont sans vie quand ils sont sans agitation tumultuaire. *Ils ne cherchent la besogne que pour embesognement* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXII – traduit par Montaigne). Ce n'est pas qu'ils veuillent aller tant comme c'est qu'ils ne se peuvent tenir, ni plus ni moins qu'une pierre ébranlée en sa chute, qui ne s'arrête jusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est à certaine manière de gens marque de suffisance et de dignité. Leur esprit cherche son repos au branle, comme les enfants au berceau. Ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis comme importuns à eux-mêmes. Personne ne distribue son argent à autrui, chacun y distribue son temps et sa vie ; il n'est rien de quoi nous soyons si prodigues que de ces choses-là, desquelles seules l'avarice nous serait utile et louable.

Je prends une complexion toute diverse. Je me tiens sur moi, et communément désire mollement ce que je désire, et désire peu ; m'occupe et embesogne de même, rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et véhémence. Il y a tant de mauvais pas que, pour le plus sûr, il faut un peu légèrement et superficiellement couler ce monde. Il le faut glisser, non pas s'y enfoncer. La volupté même est douloureuse en sa profondeur :

tu marches sur un feu couvert d'une cendre trompeuse.
(Horace, *Odes*, II, 1, 7)

Messieurs de Bordeaux m'élurent maire de leur ville, étant [*alors que j'étais*] éloigné de France et encore plus éloigné d'un tel pensement. Je m'en excusai, mais on m'apprit que j'avais tort, le commandement du roi aussi s'y interposant[1]. C'est une charge qui en doit sembler d'autant plus belle qu'elle n'a ni loyer [*salaire*], ni gain autre que l'honneur de son exécution. Elle dure deux ans, mais elle peut être continuée par seconde élection, ce qui advient très rarement. Elle le fut à moi, et ne l'avait été que deux fois auparavant : quelques années y avait à monsieur de Lansac, et fraîchement à monsieur de Biron, maréchal de France, en la place duquel je succédai ; et laissai la mienne à monsieur de Matignon, aussi maréchal de France, brave de si noble assistance,

l'un et l'autre bons serviteurs de la paix et de la guerre !
(Virgile, *Énéide*, XI, 658)

La fortune voulut part à ma promotion par cette particulière circonstance qu'elle y mit du sien. Non vaine du tout ; car Alexandre dédaigna les ambas-

1. Le commandement du roi était en effet on ne peut plus pressant : « À Monsieur de Montaigne, chevalier de mon ordre, gentilhomme ordinaire de ma chambre, étant de présent à Rome.

« Monsieur de Montaigne, pour ce que j'ai en estime grande votre fidélité et zélée dévotion à mon service, ce m'a été plaisir d'entendre que vous avez été élu maire de ma ville de Bordeaux, ayant eu très agréable et confirmé ladite élection, et d'autant plus volontiers qu'elle a été sans brigue et en votre lointaine abscence. À l'occasion de quoi mon intention est, et vous ordonne et enjoins bien expressément, que sans délai ni excuse reveniez, au plus tôt que la présente vous sera rendue, faire le dû et service de la charge où vous avez été si légitimement appelé. Et vous ferez chose qui me sera très agréable, et le contraire me déplairait grandement ; priant Dieu, Monsieur de Montaigne, qu'il vous ait en sa sainte garde. Henri »

sadeurs corinthiens qui lui offraient la bourgeoisie de leur ville, mais quand ils vinrent à lui déduire comment Bacchus et Hercule étaient aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement.

À mon arrivée, je me déchiffrai fidèlement et consciencieusement, tout tel que je me sens être – sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur ; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence –, à ce qu'ils fussent informés et instruits de ce qu'ils avaient à attendre de mon service. Et parce que la connaissance de feu mon père les avait seule incités à cela, et l'honneur de sa mémoire, je leur ajoutai bien clairement que je serais très marri que chose quelconque fît autant d'impression en ma volonté comme avaient fait autrefois en la sienne leurs affaires et leur ville, pendant qu'il l'avait en gouvernement, en ce même lieu auquel ils m'avaient appelé. Il me souvenait de l'avoir vu, vieux, en mon enfance, l'âme cruellement agitée de cette tracasserie publique, oubliant le doux air de sa maison où la faiblesse des ans l'avait attaché longtemps avant, et son ménage et sa santé, et en méprisant certes sa vie qu'il y pensa perdre, engagé pour eux à des longs et pénibles voyages. Il était tel, et lui partait cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne fut jamais âme plus charitable et populaire. Ce train, que je loue en autrui, je n'aime point à le suivre, et ne suis pas sans excuse. Il avait ouï dire qu'il se fallait oublier pour le prochain, que le particulier ne venait en aucune considération au prix du général.

La plupart des règles et préceptes du monde prennent ce train de nous pousser hors de nous et chasser en la place, à l'usage de la société publique. Ils ont pensé faire un bel effet de nous détourner et distraire de nous, présupposant que nous n'y tinssions que trop, et d'une attache trop naturelle, et n'ont épargné rien à dire pour cette fin. Car il n'est pas nouveau aux sages de prêcher les choses comme elles servent, non comme elles sont. La vérité a ses empêchements, incommodités et incompatibilités avec nous. Il nous faut souvent tromper afin que nous ne nous trompions, et siller notre vue [*nous aveugler*], étourdir notre entendement pour les dresser et amender. *Ce sont des ignorants qui jugent, et il faut les tromper souvent afin qu'ils ne se trompent* (Quintilien, II, 17). Quand ils nous ordonnent d'aimer avant nous trois, quatre et cinquante degrés de choses, ils représentent l'art des archers qui, pour arriver au point, vont prenant leur visée grand espace au-dessus de la butte. Pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes autres religions, il y avait des mystères apparents pour être montrés au peuple, et d'autres mystères plus secrets et plus hauts, pour être montrés seulement à ceux qui en étaient profès [*initiés*]. Il est vraisemblable qu'en ceux-ci se trouve le vrai point de l'amitié que chacun se doit. Non une amitié fausse, qui nous fait embrasser la gloire, la science, la richesse et telles choses d'une affection principale et immodérée, comme membres de notre être, ni une amitié molle et indiscrète, en laquelle il advient ce qui se voit au lierre, qu'il corrompt et ruine la paroi qu'il accole ; mais une amitié salutaire et réglée, également utile et plaisante. Qui en sait les devoirs et les exerce, il est vraiment du cabinet des muses ; il a atteint le sommet de la sagesse humaine et de notre bonheur. Celui-ci, sachant exactement ce qu'il se doit, trouve dans son rôle qu'il doit appliquer à soi l'usage des autres hommes et du monde, et, pour ce faire, contribuer [*fournir*] à la société publique les devoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aucunement à autrui ne vit guère à soi. *Qui est l'ami de soi-même est, sache-le, l'ami de tous* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, VI). La principale

charge que nous ayons, c'est à chacun sa conduite ; et est-ce pour quoi nous sommes ici. Comme qui oublierait de bien et saintement vivre, et penserait être quitte de son devoir en y acheminant et dressant les autres, ce serait un sot ; tout de même, qui abandonne en son propre le sainement et gaiement vivre pour en servir autrui prend à mon gré un mauvais et dénaturé parti.

Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les paroles, et la sueur et le sang au besoin :

ne craignant pas moi-même de mourir
Pour mes amis chers, ni pour la patrie.
(Horace, *Odes*, IV, 9, 51)

Mais c'est par emprunt et accidentellement, l'esprit se tenant toujours en repos et en santé ; non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement lui coûte si peu qu'en dormant même il agit. Mais il lui faut donner le branle avec discrétion, car le corps reçoit les charges qu'on lui met sus, justement selon qu'elles sont ; l'esprit les étend et les appesantit souvent à ses dépens, leur donnant la mesure que bon lui semble. On fait pareilles choses avec divers efforts et différente contention de volonté. L'un va bien sans l'autre. Car combien de gens se hasardent tous les jours aux guerres, de quoi il ne leur chaut [*importe*], et se pressent aux dangers des batailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voisin sommeil ? Tel en sa maison, hors de ce danger qu'il n'oserait avoir regardé, est plus passionné de l'issue de cette guerre et en a l'âme plus travaillée que n'a le soldat qui y emploie son sang et sa vie. J'ai pu me mêler des charges publiques sans me départir de moi de la largeur d'un ongle, et me donner à autrui sans m'ôter à moi.

Cette âpreté et violence de désir empêchent plus qu'elle ne servent à la conduite de ce qu'on entreprend, nous remplissent d'impatience envers les événements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de soupçon envers ceux avec qui nous négocions. Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possédés et conduits :

la passion est toujours un mauvais guide.
(Stace, *Thébaïde*, X, 704)

Celui qui n'y emploie que son jugement et son adresse, il y procède plus gaiement : il feint, il ploie, il diffère tout à son aise, selon le besoin des occasions ; il faut d'atteinte [*manque le but*], sans tourment et sans affliction, prêt et entier pour une nouvelle entreprise ; il marche toujours la bride à la main. En celui qui est enivré de cette intention violente et tyrannique, on voit par nécessité beaucoup d'imprudence et d'injustice ; l'impétuosité de son désir l'emporte ; ce sont mouvements téméraires, et, si fortune n'y prête beaucoup, de peu de fruit. La philosophie veut qu'au châtiment des offenses reçues nous en distrayions la colère : non afin que la vengeance en soit moindre, mais au rebours afin qu'elle en soit d'autant mieux assenée et plus pesante ; à quoi il lui semble que cette impétuosité porte empêchement. Non seulement la colère trouble, mais de soi elle lasse aussi les bras de ceux qui châtient. Ce feu étourdit et consomme leur force. Comme en la précipitation – *la précipitation est cause de retard* (Quinte-Curce IX, 12) –, la hâte se donne elle-même la jambe, s'entrave et s'arrête. *La hâte s'entrave elle-même* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XLIV). Pour exemple, selon ce que j'en vois par usage ordinaire, l'avarice [*convoitise*] n'a point de plus grand détourbier [*empê-*

chement] que soi-même : plus elle est tendue et vigoureuse, moins elle en est fertile. Communément elle attrape plus promptement les richesses, masquée d'une image de libéralité.

Un gentilhomme, très homme de bien et mon ami, pensa brouiller la santé de sa tête par une trop passionnée attention et affection aux affaires d'un prince, son maître [*Henri de Navarre*]. Lequel maître s'est ainsi peint soi-même à moi : qu'il voit le poids des accidents [*événements*] comme un autre, mais qu'à ceux qui n'ont point de remède il se résout soudain à la souffrance [*à les supporter*] ; aux autres, après y avoir ordonné les provisions nécessaires, ce qu'il peut faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peut suivre. De vrai, je l'ai vu à même, maintenant une grande nonchalance et liberté d'action et de visage au travers de bien grandes affaires, et épineuses. Je le trouve plus grand et plus capable en une mauvaise qu'en une bonne fortune : ses pertes lui sont plus glorieuses que ses victoires, et son deuil que son triomphe.

Considérez qu'aux actions mêmes qui sont vaines et frivoles, au jeu des échecs, de la paume et semblables, cet engagement âpre et ardent d'un désir impétueux jette incontinent l'esprit et les membres à l'indiscrétion et au désordre : on s'éblouit, on s'embarrasse soi-même. Celui qui se porte plus modérément envers le gain et la perte, il est toujours chez soi ; moins il se pique et passionne au jeu, il le conduit d'autant plus avantageusement et sûrement.

Nous empêchons au demeurant la prise et la serre de l'âme à lui donner tant de choses à saisir. Les unes, il les lui faut seulement présenter, les autres attacher, les autres incorporer. Elle peut voir et sentir toutes choses, mais elle ne se doit paître que de soi, et doit être instruite de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les lois de nature nous apprennent ce que justement il nous faut. Après que les sages nous ont dit que, selon elle, personne n'est indigent, et que chacun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement les désirs qui viennent d'elle de ceux qui viennent du dérèglement de notre fantaisie ; ceux desquels on voit le bout sont siens, ceux qui fuient devant nous et desquels nous ne pouvons joindre la fin sont nôtres. La pauvreté des biens est aisée à guérir ; la pauvreté de l'âme impossible.

Car si l'homme pouvait se contenter de ce qui lui suffit,
Je serais assez riche. Mais, comme il n'en est rien,
Quelles richesses pourraient me satisfaire ?
(Lucilius, V, cité par Nonius Marcellus, V, 98)

Socrate, voyant porter en pompe par sa ville grande quantité de richesse, joyaux et meubles de prix : « Combien de choses, dit-il, je ne désire point. » Métrodore vivait du poids de douze onces par jour. Épicure à moins. Métroclès dormait en hiver avec les moutons, en été aux cloîtres des églises. *La nature pourvoit à ses exigences* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XC). Cléanthe vivait de ses mains et se vantait que Cléanthe, s'il voulait, nourrirait encore un autre Cléanthe.

Si ce que nature exactement et originellement nous demande pour la conservation de notre être est trop peu (comme de vrai combien ce l'est, et combien à bon compte notre vie se peut maintenir, il ne se doit exprimer mieux que par cette considération, que c'est si peu qu'il échappe la prise et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons-nous de quelque chose plus outre : appelons encore « nature » l'usage et condition de chacun de nous ; taxons-nous, traitons-nous à cette mesure, étendons nos appartenances et nos comptes jusque-là. Car jusque-là

il me semble bien que nous avons quelque excuse. L'accoutumance est une seconde nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coutume, je tiens qu'il me manque. Et aimerais quasi également qu'on m'ôtât la vie que si on me l'essimait [*diminuait*] et retranchait bien loin de l'état auquel je l'ai vécue si longtemps.

Je ne suis plus en termes d'un grand changement, ni de me jeter à un nouveau train et inusité. Non pas même vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir autre. Et, comme je plaindrais quelque grande aventure, qui me tombât à cette heure entre mains, de ce qu'elle ne serait venue en temps que j'en pusse jouir,

À quoi bon les faveurs de la fortune si je n'en peux plus jouir ?
(Horace, *Épîtres*, I, 5, 12)

je me plaindrais de même de quelque acquêt interne[1]. Il vaut quasi mieux jamais, que si tard devenir honnête homme, et bien entendu à vivre lorsqu'on n'a plus de vie. Moi qui m'en vais, résignerais facilement à quelqu'un qui vînt ce que j'apprends de prudence pour le commerce du monde. Moutarde après dîner. Je n'ai que faire du bien duquel je ne puis rien faire. À quoi bon la science à qui n'a plus de tête ? C'est injure et défaveur de fortune de nous offrir des présents qui nous remplissent d'un juste dépit de nous avoir failli en leur saison. Ne me guidez plus : je ne puis plus aller. De tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit. Donnez la capacité d'un excellent dessus [*ténor*] au chantre qui a les poumons pourris, et d'éloquence à l'ermite relégué aux déserts d'Arabie. Il ne faut point d'art à la chute : la fin se trouve de soi au bout de chaque besogne. Mon monde est failli, ma forme est vidée ; je suis tout du passé, et suis tenu de l'autoriser et d'y conformer mon issue.

Je veux dire ceci : que l'éclipsement nouveau des dix jours du pape[2] m'ont pris si bas que je ne m'en puis bonnement accoutrer. Je suis des années auxquelles nous comptions autrement. Un si ancien et long usage me revendique et rappelle à soi. Je suis contraint d'être un peu hérétique par là, incapable de nouvelleté, même corrective ; mon imagination, en dépit de mes dents, se jette toujours dix jours plus avant, ou plus arrière, et grommelle à mes oreilles. Cette règle touche ceux qui ont à être. Si la santé même, si sucrée, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret plutôt que possession de soi ; je n'ai plus où la retirer. Le temps me laisse ; sans lui rien ne se possède. Ô que je ferais peu d'état de ces grandes dignités électives que je vois au monde, qui ne se donnent qu'aux hommes prêts à partir, auxquelles on ne regarde pas tant combien dûment on les exercera que combien peu longuement on les exercera : dès l'entrée, on vise à l'issue ! Somme, me voici après à achever cet homme, non à en refaire un autre. Par long usage cette forme m'est passée en substance, et fortune en nature.

1. L'édition de1588 donnait au lieu de cette phrase : « Je ne me réforme pareillement guère en sagesse pour l'usage et commerce du monde, sans regret que cet amendement ne soit arrivé si tard que je n'aie plus loisir d'en user : je n'ai dorénavant besoin d'autre suffisance que de patience contre la mort et la vieillesse. À quoi faire une nouvelle science de vie à telle déclinaison, et une nouvelle industrie à me conduire en cette voie, où je n'ai plus que trois pas à marcher ? Apprenez voir la rhétorique à un homme relégué aux déserts d'Arabie ! Il ne faut point d'art à la chute. Somme, je suis après à achever cet homme. »

2. En 1582, le pape Grégoire XIII avait fait établir un nouveau calendrier – grégorien – et, pour rattraper le décalage accumulé pendant le long usage de l'ancien calendrier – julien –, on décida qu'on passerait du 9 au 20 décembre du jour au lendemain.

Je dis donc que chacun d'entre nous, faiblets, est excusable d'estimer sien ce qui est compris sous cette mesure. Mais aussi, au-delà de ces limites, ce n'est plus que confusion. C'est la plus large étendue que nous puissions octroyer à nos droits. Plus nous amplifions nos besoin et possession, d'autant plus nous engageons-nous aux coups de la fortune et des adversités. La carrière de nos désirs doit être circonscrite et restreinte à une courte limite des commodités les plus proches et contiguës ; et doit en outre leur course se manier non en ligne droite qui fasse bout ailleurs, mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent et terminent en nous par un bref contour. Les actions qui se conduisent sans cette réflexion – s'entend voisine réflexion, et essentielle, comme sont celles des avaricieux, des ambitieux et tant d'autres qui courent de pointe, desquels la course les emporte toujours devant eux –, ce sont actions erronées et maladives.

La plupart de nos vacations sont farcesques. *Le monde entier joue la comédie* (Pétrone, fragment cité par Juste Lipse, *La Constance*, I, 8). Il faut jouer dûment notre rôle, mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle, ni de l'étranger le propre. Nous ne savons pas distinguer la peau de la chemise. C'est assez de s'enfariner le visage sans s'enfariner la poitrine. J'en vois qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures et de nouveaux êtres qu'ils entreprennent de charges, et qui se prélatent [*se font prélats*] jusqu'au foie et aux intestins, et entraînent leur office jusqu'en leur garde-robe. Je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades [*salutations*] qui les regardent de celles qui regardent leur commission, ou leur suite, ou leur mule. *Ils s'abandonnent tellement à leur charge qu'ils en oublient jusqu'à la nature* (Quinte-Curce, III, II, 18). Ils enflent et grossissent leur âme et leur discours naturel à la hauteur de leur siège magistral. Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire. Pour être avocat ou financier, il n'en faut pas méconnaître la fourbe qu'il y a en telles vacations [*métiers*]. Un honnête homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son métier, et ne doit pourtant en refuser l'exercice : c'est l'usage de son pays, et il y a du profit. Il faut vivre du monde et s'en prévaloir tel qu'on le trouve. Mais le jugement d'un empereur doit être au-dessus de son empire, et le voir et considérer comme accident étranger ; et lui doit savoir jouir de soi à part, et se communiquer comme Jacques et Pierre, au moins à soi-même.

Je ne sais pas m'engager si profondément, ni si entier. Quand ma volonté me donne à un parti, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. Aux présents brouillis de cet État, mon intérêt ne m'a fait méconnaître ni les qualités louables en nos adversaires, ni celles qui sont reprochables en ceux que j'ai suivis. Ils adorent tout ce qui est de leur côté ; moi je n'excuse pas seulement la plupart des choses que je vois du mien. Un bon ouvrage ne perd pas ses grâces pour plaider contre ma cause. Hors le nœud du débat, je me suis maintenu en équanimité et pure indifférence. *Et, hors les nécessités de la guerre, je ne nourris aucune haine capitale* (Source inconnue). De quoi je me gratifie, d'autant que je vois communément faillir au contraire. *Que celui qui ne peut s'appuyer sur la raison s'abandonne à la passion* (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 25). Ceux qui allongent leur colère et leur haine au-delà des affaires, comme font la plupart, montrent qu'elles leur partent d'ailleurs, et de cause particulière : tout ainsi comme à qui, étant guéri de son ulcère, la fièvre demeure encore montre qu'elle avait un autre principe plus caché. C'est qu'ils n'en ont point à la cause en commun, et en tant qu'elle blesse l'intérêt de tous et de l'État, mais lui en veulent

seulement en ce qu'elle leur mâche en privé. Voilà pourquoi ils s'en piquent de passion particulière, et au-delà de la justice et de la raison publique. *Ils ne s'entendaient pas tous pour blâmer l'ensemble, mais chacun en particulier critiquait les détails qui le concernaient* (Tite-Live, XXXIV, 36).

Je veux que l'avantage soit pour nous, mais je ne forcène point s'il ne l'est. Je me prends fermement au plus sain des partis, mais je n'affecte pas qu'on me remarque spécialement ennemi des autres, et outre la raison générale. J'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner : « Il est de la Ligue, car il admire la grâce de monsieur de Guise. » ; « L'activité du roi de Navarre l'étonne : il est huguenot. » ; « Il trouve ceci à dire aux mœurs du roi : il est séditieux en son cœur. » Et ne concédai pas au magistrat même qu'il eût raison de condamner un livre pour avoir logé entre les meilleurs poètes de ce siècle un hérétique [*Théodore de Bèze*]. N'oserions-nous dire d'un voleur qu'il a belle grève [*jambe*] ? Et faut-il, si elle est putain, qu'elle soit aussi punaise ? Aux siècles plus sages, révoqua-t-on le superbe titre de Capitolin qu'on avait auparavant donné à Marcus Manlius comme conservateur de la religion et liberté publique ? Étouffa-t-on la mémoire de sa libéralité et de ses faits d'armes et récompenses militaires octroyées à sa vertu parce qu'il affecta, depuis [*après*], la royauté, au préjudice des lois de son pays ? S'ils ont pris en haine un avocat, lendemain il leur devient inéloquent. J'ai touché ailleurs le zèle qui poussa des gens de bien à semblables fautes. Pour moi, je sais bien dire : « Il fait méchamment cela, et vertueusement ceci. »

De même, aux pronostics ou événements sinistres des affaires, ils veulent que chacun, en son parti, soit aveugle et hébété, que nos persuasion et jugement servent non à la vérité, mais au projet de notre désir. Je faudrais plutôt vers l'autre extrémité, tant je crains que mon désir me suborne. Joint que je me défie un peu tendrement des choses que je souhaite. J'ai vu de mon temps merveilles en l'indiscrète et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la créance et l'espérance où il a plu et servi à leurs chefs, par-dessus cent mécomptes les uns sur les autres, par-dessus les fantômes et les songes. Je m'étonne plus de ceux que les singeries d'Apollonios et de Mahomet embufflèrent [*trompèrent*]. Leurs sens et entendement sont entièrement étouffés en leur passion. Leur discrétion n'a plus d'autre choix que ce qui leur rit et qui conforte leur cause. J'avais remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiévreux [*protestant*]. Cet autre qui est né depuis [*Ligue*], en l'imitant, le surmonte. Par où je m'avise que c'est une qualité inséparable des erreurs populaires. Après la première qui part, les opinions s'entre-poussent, suivant le vent comme les flots. On n'est pas du corps si on s'en peut dédire, si on ne vague le train commun. Mais certes on fait tort aux partis justes quand on les veut secourir de fourbes. J'y ai toujours contredit. Ce moyen ne porte qu'envers les têtes malades ; envers les saines, il y a des voies plus sûres, et non seulement plus honnêtes, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

Le ciel n'a point vu un si pesant désaccord que celui de César et de Pompée, ni ne verra pour l'avenir. Toutefois, il me semble reconnaître en ces belles âmes une grande modération de l'un envers l'autre. C'était une jalousie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à haine furieuse et indiscrète, sans malignité et sans détraction. En leurs plus aigres exploits je découvre quelque demeurant de respect et de bienveillance, et juge ainsi que, s'il leur eût été possible, chacun d'eux eût désiré de faire son affaire sans la ruine de son compagnon plutôt qu'avec sa ruine. Combien autrement il en va de Marius et de Sylla : prenez-y garde.

Il ne faut pas se précipiter si éperdument après nos affections et intérêts. Comme, étant jeune, je m'opposais au progrès de l'amour que je sentais trop avancer sur moi, et étudiais qu'il ne me fût si agréable qu'il vînt à me forcer enfin et captiver du tout à sa merci, j'en use de même à toutes autres occasions où ma volonté se prend avec trop d'appétit : je me penche à l'opposite de son inclination comme je la vois se plonger et enivrer de son vin ; je fuis à nourrir son plaisir si avant que je ne l'en puisse plus ravoir sans perte sanglante.

Les âmes qui, par stupidité, ne voient les choses qu'à demi jouissent de cet heur que les nuisibles les blessent moins ; c'est une ladrerie spirituelle qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne méprise pas du tout. Mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette manière se moqua quelqu'un anciennement de Diogène, qui allait embrassant en plein hiver, tout nu, une image [*statue*] de neige pour l'essai de sa patience [*endurance*]. Celui-là le rencontrant en cette démarche : « As-tu grand froid à cette heure ? lui dit-il. – Du tout point, répond Diogène. – Or, suivit l'autre, que penses-tu donc faire de difficile et d'exemplaire à te tenir là ? » Pour mesurer la constance, il faut nécessairement savoir la souffrance.

Mais les âmes qui auront à voir les événements contraires et les injures de la fortune en leur profondeur et âpreté, qui auront à les peser et goûter selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles emploient leur art à se garder d'en enfiler les causes, et en détournent les avenues. Ce que fit le roi Cotys. Il paya libéralement la belle et riche vaisselle qu'on lui avait présentée, mais, parce qu'elle était singulièrement fragile, il la cassa incontinent lui-même pour s'ôter de bonne heure une si aisée matière de courroux contre ses serviteurs. Pareillement, j'ai volontiers évité de n'avoir mes affaires confuses, et n'ai cherché que mes biens fussent contigus à mes proches et ceux à qui j'ai à me joindre d'une étroite amitié, d'où naissent ordinairement matières d'aliénation et dissension. J'aimais autrefois les jeux hasardeux des cartes et dés ; je m'en suis défait, il y a longtemps, pour cela seulement que, quelque bonne mine que je fisse en ma perte, je ne laissais pas d'en avoir au-dedans de la piqûre. Un homme d'honneur, qui doit sentir un démentir et une offense jusqu'au cœur, qui n'est pour prendre une sottise en paiement et consolation de sa perte, qu'il évite le progrès des affaires douteuses et des altercations contentieuses ! Je fuis les complexions tristes et les hommes hargneux comme les empestés, et, aux propos que je ne puis traiter sans intérêt [*dommage*] et sans émotion, je ne m'y mêle, si le devoir ne m'y force. *Il vaut mieux qu'ils ne commencent pas plutôt que d'avoir à s'arrêter* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXII). La plus sûre façon est donc se préparer avant les occasions.

Je sais bien que certains sages ont pris autre voie, et n'ont pas craint de se harper et engager jusqu'au vif à plusieurs objets. Ces gens-là s'assurent de leur force, sous laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succès ennemis, faisant lutter les maux par la vigueur de la patience :

comme un rocher qui s'avance sur la vaste mer
Contre la fureur des vents et des flots,
Bravant les menaces et les violences du ciel et de la mer,
Il demeure inébranlable.
(Virgile, *Énéide*, X, 693)

N'attaquons pas ces exemples ; nous n'y arriverions point. Ils s'obstinent à voir résolument et sans se troubler la ruine de leur pays, qui possédait et com-

mandait toute leur volonté. Pour nos âmes communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie qui fut jamais. À nous autres, petits, il faut fuir l'orage de plus loin ; il faut pourvoir au sentiment, non à la patience, et échever aux [*esquiver les*] coups que nous ne saurions parer. Zénon, voyant approcher Chrémonidès, jeune homme qu'il aimait, pour s'asseoir auprès de lui, se leva soudain. Et Cléanthe lui en demandant la raison : « J'entends, dit-il, que les médecins ordonnent le repos principalement, et défendent l'émotion à toutes tumeurs. » Socrate ne dit point : ne vous rendez pas aux attraits de la beauté, soutenez-la, efforcez-vous au contraire. Fuyez-la, fait-il, courez hors de sa vue et de sa rencontre, comme d'un poison puissant qui s'élance et frappe de loin. Et son bon disciple, feignant ou récitant – mais à mon avis récitant plutôt que feignant – les rares perfections de ce grand Cyrus, le fait défiant de ses forces à porter [*supporter*] les attraits de la divine beauté de cette illustre Panthée, sa captive, et en commettant la visite et garde à un autre qui eût moins de liberté que lui. Et le Saint-Esprit de même : *Ne nous soumets pas à la tentation* (Matthieu, VI, 13). Nous ne prions pas que notre raison ne soit combattue et surmontée par la concupiscence, mais qu'elle n'en soit pas seulement essayée [*éprouvée*], que nous ne soyons conduits en état où nous ayons seulement à souffrir les approches, sollicitations et tentations du péché ; et supplions Notre-Seigneur de maintenir notre conscience tranquille, pleinement et parfaitement délivrée du commerce du mal.

Ceux qui disent avoir raison de leur passion vindicative ou de quelque autre espèce de passion pénible disent souvent vrai comme les choses sont, mais non pas comme elles furent. Ils parlent à nous lorsque les causes de leur erreur sont nourries et avancées par eux-mêmes. Mais reculez plus arrière, rappelez ces causes à leur principe : là, vous les prendrez sans vert [*au dépourvu*]. Veulent-ils que leur faute soit moindre pour être plus vieille, et que d'un injuste commencement la suite soit juste ?

Qui désirera du bien à son pays comme moi, sans s'en ulcérer ni maigrir, il sera déplaisant, mais non pas transi de le voir menaçant ou sa ruine, ou une durée non moins ruineuse. Pauvre vaisseau,

que les flots, les vents et le pilote tirassent à si contraires desseins !
(Vers latins imités de George Buchanan, traduits par Montaigne)

Qui ne bée point après la faveur des princes comme après chose de quoi il ne se saurait passer ne se pique pas beaucoup de la froideur de leur recueil [*accueil*] et de leur visage, ni de l'inconstance de leur volonté. Qui ne couve point ses enfants ou ses honneurs d'une propension [*penchant*] esclave ne laisse pas de vivre commodément après leur perte. Qui fait bien principalement pour sa propre satisfaction ne s'altère guère pour voir les hommes juger de ses actions contre son mérite. Un quart d'once de patience pourvoit à tels inconvénients. Je me trouve bien de cette recette, me rachetant des commencements au meilleur compte que je puis, et me sens avoir échappé par son moyen beaucoup de travail et de difficultés. Avec bien peu d'effort j'arrête ce premier branle de mes émotions et abandonne le sujet qui me commence à peser, et avant qu'il m'emporte. Qui n'arrête le partir n'a garde d'arrêter la course. Qui ne sait leur fermer la porte ne les chassera pas entrées. Qui ne peut venir à bout du commencement ne viendra pas à bout de la fin. Ni n'en soutiendra la chute qui n'en a pu soutenir l'ébranlement. *Quand on s'écarte de la raison, les passions s'enflamment d'elles-mêmes : se*

fiant à soi-même, la faiblesse se lance, étourdie, vers la haute mer, où elle ne trouve plus de havre où s'abriter (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 28). Je sens à temps les petits vents qui me viennent tâter et bruire au-dedans, avant-coureurs de la tempête : *Longtemps avant d'être anéantie, l'âme est ébranlée* (Source inconnue).

ainsi, quand, faibles encore,
Les vents s'agitent et frémissent dans les forêts,
Leurs murmures sourds annoncent aux matelots la tempête imminente.
(Virgile, *Énéide*, X, 97)

À combien de fois me suis-je fait une bien évidente injustice pour fuir le hasard [*risque*] de la recevoir encore pire des juges, après un siècle d'ennuis et d'ordes [*sales*] et viles pratiques plus ennemies de mon naturel que ne sont la géhenne [*torture*] et le feu ? *Pour éviter les procès, il faut faire tout ce que l'on peut, et même davantage. Non seulement c'est honorable, mais il peut être avantageux de renoncer un tant soit peu à ses droits* (Cicéron, *Les Devoirs*, II, 18). Si nous étions bien sages, nous nous devrions réjouir et vanter, ainsi que j'ouïs un jour bien naïvement un enfant de grande maison faire fête à chacun de quoi sa mère venait de perdre son procès, comme sa toux, sa fièvre ou autre chose d'importune garde. Les faveurs mêmes que la fortune pouvait m'avoir données, parentés et accointances envers ceux qui ont souveraine autorité en ces choses-là, j'ai beaucoup fait selon ma conscience de fuir instamment de les employer au préjudice d'autrui et à ne monter par-dessus leur droite valeur mes droits. Enfin j'ai tant fait par mes journées (à la bonne heure le puissé-je dire !), que me voici encore vierge de procès – qui n'ont pas laissé de se convier à plusieurs fois à mon service par bien juste titre si j'eusse voulu y entendre – et vierge de querelles. J'ai sans offense de poids, passive ou active, écoulé tantôt une longue vie, et sans avoir ouï pis que mon nom [*sans avoir été injurié*] : rare grâce du ciel.

Nos plus grandes agitations ont des ressorts et causes ridicules. Combien encourut de ruine notre dernier duc de Bourgogne pour la querelle d'une charretée de peaux de mouton ? Et l'engravure d'un cachet[1], fut-ce pas la première et maîtresse cause du plus horrible croulement que cette machine ait jamais souffert ? Car Pompée et César, ce ne sont que les rejetons et la suite des deux autres. Et j'ai vu, de mon temps, les plus sages têtes de ce royaume assemblées, avec grande cérémonie et publique dépense, pour des traités et accords desquels la vraie décision dépendait cependant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames et inclination de quelque femmelette. Les poètes ont bien entendu cela, qui ont mis pour une pomme la Grèce et l'Asie à feu et à sang. Regardez pourquoi celui-là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie avec son épée et son poignard ; qu'il vous dise d'où vient la source de ce débat, il ne le peut faire sans rougir, tant l'occasion en est frivole.

À l'enfourner [*au commencement*], il n'y va que d'un peu d'avisement ; mais, depuis [*dès*] que vous êtes embarqué, toutes les cordes tirent. Il y fait besoin grandes provisions, bien plus difficiles et importantes. De combien il est plus aisé de n'y entrer pas que d'en sortir ! Or il faut procéder au rebours du roseau, qui produit une longue tige et droite de la première venue, mais après, comme s'il

1. Plutarque (*Vie de Marius*, III) écrit en effet que Marius s'était enflammé de haine contre Sylla quand il avait appris que ce dernier avait fait graver une médaille en commémoration de ses victoires sur Jugurtha.

s'était alangui et mis hors d'haleine, il vient à faire des nœuds fréquents et épais, comme des pauses qui montrent qu'il n'a plus cette première vigueur et constance. Il faut plutôt commencer bellement et froidement, et garder son haleine et ses vigoureux élans au fort et perfection de la besogne. Nous guidons les affaires en leurs commencements et les tenons à notre merci : mais par après, quand elles sont ébranlées, ce sont elles qui nous guident et emportent, et avons à les suivre.

Pourtant n'est-ce pas à dire que ce conseil m'ait déchargé de toute difficulté, et que je n'aie eu de la peine souvent à gourmer et brider mes passions. Elles ne se gouvernent pas toujours selon la mesure des occasions, et ont leurs entrées mêmes souvent âpres et violentes. Tant y a qu'il s'en tire une belle épargne et du fruit, sauf pour ceux qui, au bien-faire, ne se contentent de nul fruit si la réputation est à dire [*fait défaut*]. Car, à la vérité, un tel effet n'est en compte qu'à chacun en soi. Vous en êtes plus content, mais non plus estimé, vous étant réformé avant que d'être en danse et que la matière fût en vue. Toutefois aussi, non en ceci seulement mais en tous autres devoirs de la vie, la route de ceux qui visent à l'honneur est bien diverse à celle que tiennent ceux qui se proposent l'ordre et la raison.

J'en trouve qui se mettent inconsidérément et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dit que ceux qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mous et faciles à accorder, quoi qu'on leur demande, sont faciles après à faillir de parole et à se dédire, pareillement qui entre légèrement en querelle est sujet d'en sortir aussi légèrement. Cette même difficulté qui me garde de l'entamer m'inciterait quand je serais ébranlé et échauffé. C'est une mauvaise façon ; depuis [*après*] qu'on y est, il faut aller ou crever. « Entreprenez lâchement, disait Bias, mais poursuivez chaudement. » De faute de prudence on retombe en faute de cœur, qui est encore moins supportable.

La plupart des accords de nos querelles d'aujourd'hui sont honteux et menteurs. Nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons cependant et désavouons nos vraies intentions. Nous plâtrons le fait ; nous savons comment nous l'avons dit, et en quel sens, et les assistants le savent, et nos amis, à qui nous avons voulu faire sentir notre avantage. C'est aux dépens de notre franchise et de l'honneur de notre courage que nous désavouons notre pensée, et cherchons des connillières [*terriers de lapin*] en la fausseté pour nous accorder. Nous nous démentons nous-mêmes pour sauver un démentir que nous avons donné. Il ne faut pas regarder si votre action ou votre parole peut avoir autre interprétation ; c'est votre vraie et sincère interprétation qu'il faut désormais maintenir quoi qu'il vous coûte. On parle à votre vertu et à votre conscience ; ce ne sont pas parties à mettre en masque. Laissons ces vils moyens et ces expédients à la chicane du palais. Les excuses et réparations que je vois faire tous les jours pour purger l'indiscrétion me semblent plus laides que l'indiscrétion même. Il vaudrait mieux l'offenser encore un coup que de s'offenser soi-même en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, ému de colère, et vous l'allez rapaiser et flatter en votre froid et meilleur sens ; ainsi vous vous soumettez plus que vous ne vous étiez avancé. Je ne trouve aucun dire si vicieux à un gentilhomme comme le dédire me semble lui être honteux, quand c'est un dédire qu'on lui arrache par autorité, d'autant que l'opiniâtreté lui est plus excusable que la pusillanimité.

Les passions me sont autant aisées à éviter comme elles me sont difficiles à modérer. *On les arrache plus facilement de l'âme qu'on ne les bride* (Source inconnue – traduit du latin par Montaigne). Qui ne peut atteindre à cette noble impassi-

bilité stoïque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire. Ce que ceux-là faisaient par vertu, je me duis [*m'entraîne*] à le faire par complexion. La moyenne région loge les tempêtes ; les deux extrêmes – des hommes philosophes et des hommes ruraux – concourent en tranquillité et en bonheur.

Heureux qui a découvert le pourquoi des choses,
Foulant aux pieds les terreurs, le destin inexorable,
Et le bruit qu'on fait autour de l'avide Achéron !
Heureux aussi qui connaît les dieux champêtres, et Pan,
Et le vieux Silvain, et les Nymphes sœurs !
(Virgile, *Géorgiques*, II, 490)

De toutes choses les naissances sont faibles et tendres. Pourtant [*c'est pourquoi*] faut-il avoir les yeux ouverts aux commencements ; car comme, alors, en sa petitesse, on n'en découvre pas le danger, quand il est accru on n'en découvre plus le remède. J'eusse rencontré un million de traverses tous les jours plus malaisées à digérer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a été malaisé d'arrêter l'inclination naturelle qui m'y portait :

c'est avec raison que j'ai détesté de porter haut la tête
Et d'attirer les regards de loin.
(Horace, *Odes*, III, 16, 18)

Toutes actions publiques sont sujettes à incertaines et diverses interprétations, car trop de têtes en jugent. Certains disent de cette mienne occupation de ville [*mairie de Bordeaux*] (et je suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de montre de mes mœurs en telles choses), que je m'y suis porté en homme qui s'émeut trop lâchement et d'une affection languissante ; et ils ne sont pas du tout éloignés d'apparence [*d'avoir raison*]. J'essaie à tenir mon âme et mes pensées en repos. *Toujours calme par nature, et plus calme aujourd'hui avec l'âge* (Quintus Cicéron, *La Candidature au consulat*, II, fin). Et si elles se débauchent parfois à quelque impression rude et pénétrante, c'est à la vérité sans mon conseil. De cette langueur naturelle on ne doit pourtant tirer aucune preuve d'impuissance (car faute de soin et faute de sens, ce sont deux choses), et moins de méconnaissance et ingratitude envers ce peuple, qui employa tous les plus extrêmes moyens qu'il eut en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir connu et après, et fit bien plus pour moi en me redonnant ma charge qu'en me la donnant premièrement. Je lui veux tout le bien qui se peut, et, certes, si l'occasion y eût été, il n'est rien que j'eusse épargné pour son service. Je me suis ébranlé pour lui comme je fais pour moi. C'est un bon peuple, guerrier et généreux, capable pourtant d'obéissance et discipline, et de servir à quelque bon usage s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vacation s'être passée sans marque et sans trace. Il est bon : on accuse ma cessation [*inaction*] en un temps où quasi tout le monde était convaincu de trop faire.

J'ai un agir trépignant où la volonté me charrie. Mais cette pointe est ennemie de persévérance. Qui se voudra servir de moi selon moi, qu'il me donne des affaires où il fasse besoin de la vigueur et de la liberté, qui aient une conduite droite et courte, et encore hasardeuse ; j'y pourrai quelque chose. S'il la faut longue, subtile, laborieuse, artificielle et tordue, il fera mieux de s'adresser à quelque autre.

Toutes charges importantes ne sont pas difficiles. J'étais préparé à m'embeso-

gner plus rudement un peu s'il en eût été grand besoin. Car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que je ne fais et que je n'aime à faire. Je ne laissai, que je sache, aucun mouvement que le devoir requît en bon escient de moi. J'ai facilement oublié ceux que l'ambition mêle au devoir et couvre de son titre. Ce sont ceux qui le plus souvent remplissent les yeux et les oreilles, et contentent les hommes. Non pas la chose, mais l'apparence les paie. S'ils n'entendent du bruit, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes. J'arrêterais bien un trouble sans me troubler, et châtierais un désordre sans altération. Ai-je besoin de colère et d'inflammation ? Je l'emprunte et m'en masque. Mes mœurs sont mousses, plutôt fades qu'âpres. Je n'accuse pas un magistrat qui dorme ; pourvu que ceux qui sont sous sa main dorment avec lui, les lois dorment de même. Pour moi, je loue une vie glissante, sombre et muette, *ni basse, ni abjecte, ni orgueilleuse* (Cicéron, *Les Devoirs*, I, 34). Ma fortune le veut ainsi. Je suis né d'une famille qui a coulé sans éclat et sans tumulte, et, de longue mémoire, particulièrement ambitieuse de prud'homie [*probité*].

Nos hommes sont si formés à l'agitation et ostentation que la bonté, la modération, l'équabilité [*égalité d'âme*], la constance et telles qualités quiètes et obscures ne se sentent plus. Les corps raboteux se sentent, les polis se manient imperceptiblement ; la maladie se sent, la santé peu ou point ; ni les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa réputation et profit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place ce qu'on peut faire en la chambre du conseil, et en plein midi ce qu'on eût fait la nuit précédente, et d'être jaloux de faire soi-même ce que son compagnon fait aussi bien. Ainsi faisaient certains chirurgiens de Grèce les opérations de leur art sur des échafauds [*estrade*], à la vue des passants, pour en acquérir plus de pratique et de chalandise. Ils jugent que les bons règlements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette.

L'ambition n'est pas un vice de petits compagnons et de tels efforts que les nôtres. On disait à Alexandre : « Votre père vous laissera une grande domination, aisée et pacifique. » Ce garçon était envieux des victoires de son père et de la justice de son gouvernement. Il n'eût pas voulu jouir l'empire du monde mollement et paisiblement. Alcibiade, en Platon, aime mieux mourir jeune, beau, riche, noble, savant par excellence, que de s'arrêter en l'état de cette condition. Cette maladie est à l'aventure excusable en une âme si forte et si pleine. Quand ces âmettes naines et chétives s'en vont embabouinant, et pensent épandre leur nom pour avoir jugé à droit une affaire ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul qu'ils espèrent en hausser la tête. Ce menu bien-faire n'a ni corps ni vie : il va s'évanouissant en la première bouche, et ne se promène que d'un carrefour de rue à l'autre. Entretenez-en hardiment votre fils et votre valet, comme cet ancien qui, n'ayant autre auditeur de ses louanges, et consent de sa valeur, se bravait avec sa chambrière, en s'écriant : « Ô Perrette, le galant et suffisant homme de maître que tu as ! » Entretenez-vous en vous-même, au pis aller, comme un conseiller de ma connaissance, ayant dégorgé une battelée de paragraphes d'une extrême contention et pareille ineptie, s'étant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, fut ouï marmottant entre les dents tout consciencieusement : *Pas à nous, Seigneur, non, pas à nous, mais à ton nom donne la gloire* (*Psaumes*, CXV). Qui ne peut d'ailleurs, si [*qu'il*] se paie de sa bourse.

La renommée ne se prostitue pas à si vil compte. Les actions rares et exem-

plaires à qui elle est due ne souffriraient pas la compagnie de cette foule innombrable de petites actions journalières. Le marbre élèvera vos titres tant qu'il vous plaira, pour avoir fait rapetasser un pan de mur ou décrotter un ruisseau public, mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruit ne suit pas toute bonté, si la difficulté et l'étrangeté n'y sont jointes. Voire ni la simple estimation n'est due à toute action qui naît de la vertu, selon les stoïciens, et ne veulent qu'on sache seulement gré à celui qui par tempérance s'abstient d'une vieille chassieuse. Ceux qui ont connu les admirables qualités de Scipion l'Africain refusent la gloire que Panætius lui donne d'avoir été abstinent de dons, comme gloire non tant sienne propre comme de tout son siècle.

Nous avons les voluptés sortables [*appropriées*] à notre fortune ; n'usurpons pas celles de la grandeur. Les nôtres sont plus naturelles, et d'autant plus solides et sûres qu'elles sont plus basses. Puisque ce n'est par conscience, au moins par ambition refusons l'ambition. Dédaignons cette faim de renommée et d'honneur, basse et bêlîtresse, qui nous le fait coquiner [*mendier*] de toute sorte de gens – *Qu'est-ce que cette gloire qu'on peut acheter au marché ?* (Cicéron, *Les Fins*, II, 15) – par moyens abjects et à quelque vil prix que ce soit. C'est déshonneur d'être ainsi honoré. Apprenons à n'être non plus avides que nous ne sommes capables de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire et rare ; ils la veulent mettre pour le prix qu'elle leur coûte. À mesure qu'un bon effet est plus éclatant, je rabats de sa bonté le soupçon en quoi j'entre qu'il soit produit plus pour être éclatant que pour être bon ; étalé, il est à demi vendu. Ces actions-là ont bien plus de grâce, qui échappent de la main de l'ouvrier nonchalamment et sans bruit, et que quelque honnête homme choisit après et relève de l'ombre pour les pousser en lumière à cause d'elles-mêmes. *Pour ma part, je trouve bien plus louable ce qui se fait sans ostentation et loin des yeux du peuple*, dit le plus glorieux homme du monde (Cicéron, *Tusculanes*, II, 26).

Je n'avais qu'à conserver et durer, qui sont effets sourds [*actions feutrées*] et insensibles. L'innovation est de grand lustre, mais elle est interdite en ce temps, où nous sommes pressés et n'avons à nous défendre que des nouvelletés. L'abstinence de faire est souvent aussi généreuse que le faire, mais elle est moins au jour ; et ce peu que je vaux est quasi tout de ce côté-là. En somme, les occasions, en cette charge, ont suivi ma complexion ; de quoi je leur sais très bon gré. Est-il quelqu'un qui désire être malade pour voir son médecin en besogne, et faudrait-il pas fouetter le médecin qui nous désirerait la peste pour mettre son art en pratique ? Je n'ai point eu cette humeur inique et assez commune de désirer que le trouble et la maladie des affaires de cette cité rehaussassent et honorassent mon gouvernement : j'ai prêté de bon cœur l'épaule à leur aisance et facilité. Qui ne me voudra savoir gré de l'ordre, de la douce et muette tranquillité qui a accompagné ma conduite, au moins ne peut-il me priver de la part qui m'en appartient par le titre de ma bonne fortune. Et je suis ainsi fait que j'aime autant être heureux que sage, et devoir mes succès purement à la grâce de Dieu qu'à l'entremise de mon opération. J'avais assez disertement publié au monde mon insuffisance en tels maniements publics. J'ai encore pis que l'insuffisance : c'est qu'elle ne me déplaît guère, et que je ne cherche guère à la guérir, vu le train de vie que j'ai desseigné [*conçu*]. Je ne me suis en cette entremise non plus satisfait à moi-même, mais à peu près j'en suis arrivé à ce que je m'en étais promis, et ai de beaucoup surmonté ce que j'en avais promis à ceux à qui j'avais à faire : car je

promets volontiers un peu moins de ce que je puis et de ce que j'espère tenir. Je m'assure n'y avoir laissé ni offense ni haine. D'y laisser regret et désir de moi, je sais à tout le moins bien cela que je ne l'ai pas fort affecté [*recherché*] :

Que je me fie à ce monstre,
Que j'oublie ce que cachent ces flots apaisés,
Cette apparence de mer tranquille ?
(Virgile, *Énéide*, V, 849)

CHAPITRE 11

Des boiteux

Il y a deux ou trois ans qu'on accourcit l'an de dix jours en France. Combien de changements devaient suivre cette réformation ! Ce fut proprement remuer le ciel et la terre à la fois. Ce néanmoins, il n'est rien qui bouge de sa place : mes voisins trouvent l'heure de leurs semences, de leur récolte, l'opportunité de leurs négoces, les jours nuisibles et propices au même point justement où ils les avaient assignés de tout temps. Ni l'erreur ne se sentait en notre usage, ni l'amendement ne s'y sent. Tant il y a d'incertitude partout, tant notre apercevance est grossière, obscure et obtuse. On dit que ce règlement se pouvait conduire d'une façon moins incommode : soustrayant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques années le jour du bissexte – qui ainsi comme ainsi est un jour d'empêchement et de trouble –, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à satisfaire exactement cette dette (ce que même on n'a pas fait par cette correction, et demeurons encore en arrérages de quelques jours). Et si [*aussi*], par même moyen, on pouvait pourvoir à l'avenir, ordonnant qu'après la révolution de tel ou tel nombre d'années ce jour extraordinaire serait toujours éclipsé, si [*si bien*] que notre mécompte ne pourrait dorénavant excéder vingt-quatre heures. Nous n'avons autre compte du temps que les ans. Il y a tant de siècles que le monde s'en sert ! Et si [*pourtant*], c'est une mesure que nous n'avons encore achevé d'arrêter, et telle que nous doutons tous les jours quelle forme les autres nations lui ont diversement donnée, et quel en était l'usage. Quoi, ce que disent certains, que les cieux se compriment vers nous en vieillissant, et nous jettent en incertitude des heures même, et des jours et des mois ? Ce que dit Plutarque qu'encore de son temps l'astrologie [*astronomie*] n'avait su borner le mouvement de la lune ? Nous voilà bien accommodés pour tenir registre des choses passées.

Je rêvassais présentement, comme je fais souvent, sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité : ils laissent là les choses, et s'amusent à traiter les causes.

Plaisants causeurs. La connaissance des causes appartient seulement à celui qui a la conduite des choses, non à nous qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaitement plein, selon notre nature, sans en pénétrer l'origine ni l'essence. Ni le vin n'en est plus plaisant à celui qui en sait les facultés premières. Au contraire ! Et le corps et l'âme interrompent et altèrent le droit qu'ils ont de l'usage du monde, y mêlant l'opinion de science. Le déterminer et le savoir, comme le donner, appartiennent à la régence et à la maîtrise ; à l'infériorité, sujétion et apprentissage appartiennent le jouir, l'accepter. Revenons à notre coutume. Ils passent par-dessus les effets, mais ils en examinent curieusement les conséquences. Ils commencent ordinairement ainsi : « Comment est-ce que cela se fait ? » ; « Mais se fait-il ? » faudrait-il dire. Notre discours est capable d'étoffer cent autres mondes et d'en trouver les principes et la contexture. Il ne lui faut ni matière ni base ; laissez-le courre : il bâtit aussi bien sur le vide que sur le plein, et de l'inanité que de matière,

capable de donner du poids à la fumée.
(Perse, V, 20)

Je trouve quasi partout qu'il faudrait dire : « Il n'en est rien » ; et emploierais souvent cette réponse, mais je n'ose, car ils crient que c'est une défaite produite de faiblesse d'esprit et d'ignorance. Et me faut ordinairement bateler par compagnie à traiter des sujets et contes frivoles, que je mécrois entièrement. Joint qu'à la vérité il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de fait. Et peu de gens faillent, notamment aux choses malaisées à persuader, d'affirmer qu'ils l'ont vu, ou d'alléguer des témoins desquels l'autorité arrête notre contradiction. Suivant cet usage, nous savons les fondements et les causes de mille choses qui ne furent jamais. Et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le pour et le contre sont faux. *Le faux est si voisin du vrai que le sage ne se doit pas aventurer en terrain si escarpé* (Cicéron, *Académiques*, II, 21).

La vérité et le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goût et les allures pareilles ; nous les regardons de même œil. Je trouve que nous ne sommes pas seulement lâches à nous défendre de la piperie, mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer. Nous aimons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à notre être.

J'ai vu la naissance de plusieurs miracles de mon temps. Encore qu'ils s'étouffent en naissant, nous ne laissons pas de prévoir le train qu'ils eussent pris s'ils eussent vécu leur âge. Car il n'est que de trouver le bout du fil, on en dévide tant qu'on veut. Et y a plus loin de rien à la plus petite chose du monde qu'il n'y a de celle-là jusqu'à la plus grande. Or les premiers qui sont abreuvés de ce commencement d'étrangeté, venant à semer leur histoire, sentent par les oppositions qu'on leur fait où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroit de quelque pièce fausse. Outre ce que, *par la tendance innée en nous d'amplifier les rumeurs* (Tite-Live, XXVIII, 24), nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a prêté, sans quelque usure ni accession de notre cru. L'erreur particulière fait premièrement l'erreur publique, et, à son tour, après, l'erreur publique fait l'erreur particulière. Ainsi va tout ce bâtiment, s'étoffant et formant de main en main, de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé mieux persuadé que le premier. C'est un progrès naturel. Car quiconque croit quelque chose estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un autre ; et, pour ce faire, ne craint point d'ajouter de son invention, autant qu'il voit être nécessaire en son conte, pour suppléer à la résistance et au défaut qu'il pense être en la conception d'autrui.

Moi-même, qui fais singulière conscience de mentir et qui ne me soucie guère de donner croyance et autorité à ce que je dis, m'aperçois toutefois, aux propos que j'ai en main, qu'étant échauffé ou par la résistance d'un autre, ou par la propre chaleur de la narration, je grossis et enfle mon sujet par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et, encore par extension et amplification, non sans intérêt de [*dommage pour*] la vérité naïve. Mais je le fais en condition, pourtant, qu'au premier qui me ramène et qui me demande la vérité nue et crue je quitte soudain mon effort et la lui donne, sans exagération, sans emphase ni remplissage. La parole vive et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole.

Il n'est rien à quoi communément les hommes soient plus tendus qu'à donner voie à leurs opinions. Où le moyen ordinaire nous faut [*manque*], nous y ajoutons

le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en être là, que la meilleure touche de la vérité ce soit la multitude des croyants [*ceux qui y croient*], en une presse où les fous surpassent de tant les sages en nombre. *Comme si le manque de jugement n'était pas la chose la plus répandue* (Cicéron, *La Divination*, II, 39). *Belle autorité pour la sagesse que des fous en multitude !* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 10). C'est chose difficile de résoudre [*arrêter*] son jugement contre les opinions communes. La première persuasion, prise du sujet même, saisit les simples ; de là, elle s'épand aux habiles sous l'autorité du nombre et ancienneté des témoignages. Pour moi, de ce que je n'en croirais pas un, je n'en croirais pas cent un, et ne juge pas les opinions par les ans.

Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en qui la goutte avait perdu un beau naturel et une allègre composition, se laissa si fort persuader, au rapport qu'on faisait des merveilleuses opérations d'un prêtre qui, par la voie des paroles et des gestes, guérissait toutes maladies, qu'il fit un long voyage pour l'aller trouver et, par la force de son appréhension, persuada et endormit ses jambes pour quelques heures, si [*si bien*] qu'il en tira du service qu'elles avaient désappris lui faire il y avait longtemps. Si la fortune eût laissé amonceler cinq ou six telles aventures, elles étaient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva depuis [*après*] tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le jugea indigne d'aucun châtiment. Comme si [*aussi*] ferait-on de la plupart de telles choses, qui les reconnaîtrait en leur gîte. *Nous admirons des choses qui nous trompent par leur éloignement* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXVIII). Notre vue représente ainsi souvent de loin des images étranges, qui s'évanouissent en s'approchant. *La renommée ne dépend jamais de la vérité* (Quinte-Curce, IX, 2).

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions. Cela même en empêche l'information. Car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et pesantes, et dignes d'un si grand nom, on perd les vraies ; elles échappent de notre vue par leur petitesse. Et, à la vérité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifférent et non préoccupé [*sans préjugé*]. Jusqu'à cette heure, tous ces miracles et événements étranges se cachent devant moi. Je n'ai vu monstre ni miracle au monde plus exprès que moi-même. On s'apprivoise à toute étrangeté par l'usage et le temps ; mais plus je me hante et me connais, plus ma difformité m'étonne, moins je m'entends en moi.

Le principal droit d'avancer et produire tels accidents est réservé à la fortune. Passant avant-hier dans un village, à deux lieues de ma maison, je trouvai la place encore toute chaude d'un miracle qui venait d'y faillir, par lequel le voisinage avait été amusé plusieurs mois, et commençaient les provinces voisines de s'en émouvoir et y accourir à grosses troupes, de toutes qualités. Un jeune homme du lieu s'était joué à contrefaire une nuit, en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à autre finesse qu'à jouir d'un badinage présent. Cela lui ayant un peu mieux succédé [*réussi*] qu'il n'espérait, pour étendre sa farce à plus de ressorts il y associa une fille de village, du tout [*complètement*] stupide et niaise ; et furent trois, enfin, de même âge et pareille suffisance ; et de prêches domestiques en firent des prêches publics, se cachant sous l'autel de l'église, ne parlant que de nuit et défendant d'y apporter aucune lumière. De paroles qui tendaient à la conversion du monde et menace du jour du jugement (car ce sont sujets sous l'autorité et révérence desquels l'imposture se tapit plus aisément), ils vinrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules qu'à peine y a-t-il rien si

grossier au jeu des petits enfants. Si, toutefois, la fortune y eût voulu prêter un peu de faveur, qui sait jusqu'où se fût accru ce batelage ? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison, et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sais si quelque juge se vengera sur eux de la sienne. On voit clair en celle-ci, qui est découverte, mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant notre connaissance, je suis d'avis que nous soutenions notre jugement aussi bien à rejeter qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou, pour le dire plus hardiment, tous les abus du monde s'engendrent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons réfuter. Nous parlons de toutes choses par précepte et résolution. Le style [*procédure*] à Rome portait que cela même qu'un témoin déposait pour l'avoir vu de ses yeux, et ce qu'un juge ordonnait de sa plus certaine science, était conçu en cette forme de parler : « Il me semble. » On me fait haïr les choses vraisemblables quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots, qui amollissent et modèrent la témérité de nos propositions : « à l'aventure », « quelque peu », « quelque », « on dit », « je pense », et semblables. Et si j'eusse eu à dresser des enfants, je leur eusse tant mis en la bouche cette façon de répondre enquêteuse, non résolutive – « Qu'est-ce à dire ? » ; « Je ne l'entends pas » ; « Il pourrait être » ; « Est-il vrai ? » –, qu'ils eussent plutôt gardé la forme d'apprentis à soixante ans que de représenter les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veut guérir de l'ignorance, il faut la confesser. Iris est fille de Thaumas. L'admiration est fondement de toute philosophie, l'inquisition le progrès, l'ignorance le bout. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et généreuse qui ne doit rien en honneur et en courage à la science, ignorance pour laquelle concevoir il n'y a pas moins de science que pour concevoir la science.

Je vis en mon enfance un procès, que Corras, conseiller de Toulouse, fit imprimer, d'un accident étrange, de deux hommes qui se présentaient l'un pour l'autre[1]. Il me souvient (et ne me souvient aussi d'autre chose) qu'il me sembla avoir rendu l'imposture de celui qu'il jugea coupable si merveilleuse [*extraordinaire*] et excédant de si loin notre connaissance, et la sienne qui était juge, que je trouvai beaucoup de hardiesse en l'arrêt qui l'avait condamné à être pendu. Recevons quelque forme d'arrêt qui dise : « La cour n'y entend rien », plus librement et ingénument que ne firent les aréopagites, lesquels, se trouvant pressés d'une cause qu'ils ne pouvaient développer, ordonnèrent que les parties en viendraient à cent ans.

Les sorcières de mon voisinage courent hasard de [*risquent*] leur vie, sur l'avis de chaque nouvel auteur qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parole nous offre de telles choses, très certains et irréfragables exemples, et les attacher à nos événements modernes, puisque nous n'en voyons ni les causes, ni les moyens, il y faut autre engin [*habileté*] que le nôtre. Il appartient à l'aventure à ce seul très puissant témoignage de nous dire : « Celui-ci en est, et celle-là ; et non cet autre. » Dieu en doit être cru, c'est

1. C'est l'affaire célèbre de Duthil, ou du « faux Martin Guerre ». Non content d'usurper l'identité d'un villageois disparu en campagne, ce Duthil était revenu dans le village de Martin Guerre, où il s'était mis en ménage avec la femme de ce dernier. Le magistrat toulousain Jean de Corras, dans le commentaire du procès qu'il avait publié en 1561, faisait état, pour tenter d'expliquer cette usurpation d'identité, de phénomènes de magie.

vraiment bien raison ; mais non pourtant [*pour autant*] un d'entre nous, qui s'étonne [*s'épouvante*] de sa propre narration (et nécessairement il s'en étonne s'il n'est hors de sens), soit qu'il l'emploie au fait d'autrui, soit qu'il l'emploie contre soi-même.

Je suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraisemblable, évitant les reproches anciens : *C'est à ce qu'ils ne comprennent pas que les hommes ajoutent le plus de foi* (Source inconnue). – *L'esprit humain a une grande propension à croire les choses obscures* (Tacite, *Histoires*, I, 22). Je vois bien qu'on se courrouce, et me défend-on d'en douter, sur peine d'injures exécrables. Nouvelle façon de persuader. Pour Dieu merci, ma croyance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceux qui accusent de fausseté leur opinion, je ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affirmation opposite également avec eux, sinon si impérieusement. *Qu'on propose cela pour vraisemblable, mais qu'on ne l'affirme pas* (Cicéron, *Académiques*, II, 27). Qui établit son discours par braverie et commandement montre que la raison y est faible. Pour une altercation verbale et scolastique, qu'ils aient autant d'apparence que leurs contradicteurs, mais en la conséquence effectuelle qu'ils en tirent, ceux-ci ont bien de l'avantage. À tuer les gens, il faut une clarté lumineuse et nette, et est notre vie trop réelle et essentielle pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques. Quant aux drogues et poisons, je les mets hors de mon compte : ce sont homicides, et de la pire espèce. Toutefois, en cela même, on dit qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la propre confession de ces gens-ci, car on leur a vu parfois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvait saines et vivantes.

En ces autres accusations extravagantes, je dirais volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommandation qu'il ait, soit cru de ce qui est humain. De ce qui est hors de sa conception et d'un effet supernaturel, il en doit être cru alors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a autorisé. Ce privilège qu'il a plu à Dieu donner à certains de nos témoignages ne doit pas être avili, ni communiqué légèrement. J'ai les oreilles battues de mille tels contes : « Trois le virent un tel jour en levant ; trois le virent lendemain en occident, à telle heure, tel lieu, ainsi vêtu. » Certes je ne m'en croirais pas moi-même. Combien trouvé-je plus naturel et plus vraisemblable que deux hommes mentent, que je ne fais qu'un homme en douze heures passe, avec les vents, d'orient en occident ? Combien plus naturel que notre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de notre esprit détraqué, que cela : qu'un de nous soit envolé sur un balai, au long du tuyau de sa cheminée, en chair et en os, par un esprit étranger ? Ne cherchons pas des illusions du dehors et inconnues, nous qui sommes perpétuellement agités d'illusions domestiques et nôtres. Il me semble qu'on est pardonnable de mécroire une merveille, autant au moins qu'on peut en détourner et élider la vérification par voie non merveilleuse. Et suis l'avis de saint Augustin, qu'il vaut mieux pencher vers le doute que vers l'assurance dans les choses de difficile preuve et dangereuse croyance.

Il y a quelques années que je passai par les terres d'un prince souverain, lequel, en ma faveur, et pour rabattre mon incrédulité, me fit cette grâce de me faire voir en sa présence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de cette nature, et une vieille, entre autres, vraiment bien sorcière en laideur et difformité, très fameuse de longue main en cette profession. Je vis et preuves et libres confessions, et je ne sais quelle marque insensible sur cette misérable vieille, et m'enquis et parlai tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que je pusse – et ne

suis pas homme qui me laisse guère garrotter le jugement par préoccupation [*préjugé*]. Enfin et en conscience, je leur eusse plutôt ordonné de l'ellébore que de la ciguë : *Le cas me semble plus ressortir de la folie que du crime* (Tite-Live, VIII, 18). La justice a ses propres corrections pour telles maladies.

Quant aux oppositions et arguments que des honnêtes hommes m'ont faits, et là et souvent ailleurs, je n'en ai point senti qui m'attachent et qui ne souffrent solution toujours plus vraisemblable que leurs conclusions. Bien est vrai que les preuves et raisons qui se fondent sur l'expérience et sur le fait, celles-là je ne les dénoue point ; aussi n'ont-elles point de bout : je les tranche souvent, comme Alexandre son nœud [*nœud gordien*]. Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. On récite par divers exemples, et Præstantius de son père, que, assoupi et endormi bien plus lourdement que d'un parfait sommeil, il fantasia être jument et servir de sommier à des soldats. Et ce qu'il fantasiait, il l'était. Si les sorciers songent ainsi matériellement, si les songes se peuvent ainsi parfois incorporer en effets, encore ne crois-je pas que notre volonté en fût tenue à la justice.

Ce que je dis comme celui qui n'est ni juge ni conseiller des rois, ni s'en estime de bien loin digne, mais homme du commun, né et voué à l'obéissance de la raison publique et en ses faits et en ses dits. Qui mettrait mes rêveries en compte au préjudice de la plus chétive loi de son village, ou opinion, ou coutume, il se ferait grand tort, et encore autant à moi. Car en ce que je dis, je ne pleuvis [*garantis*] autre certitude sinon que c'est ce qu'alors j'en avais en ma pensée, pensée tumultuaire et vacillante. C'est par manière de devis [*causerie*] que je parle de tout, et de rien par manière d'avis. *Je n'ai pas honte, comme certains, d'avouer que j'ignore ce que j'ignore* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 25). Je ne serais pas si hardi à parler s'il m'appartenait d'en être cru ; et fut ce que je répondis à un grand qui se plaignait de l'âpreté et contention de mes enhortements [*exhortations*] : « Vous sentant bandé et préparé d'une part, je vous propose l'autre de tout le soin que je puis pour éclaircir votre jugement, non pour l'obliger ; Dieu tient vos courages et vous fournira de choix. » Je ne suis pas si présomptueux de désirer seulement que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance, ma fortune ne les a pas dressées à si puissantes et élevées conclusions. Certes, j'ai non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles je dégoûterais volontiers mon fils si j'en avais. Quoi ? si les plus vraies ne sont pas toujours les plus commodes à l'homme, tant il est de sauvage composition !

À propos ou hors de propos, il n'importe, on dit en Italie en commun proverbe, que celui-là ne connaît pas Vénus en sa parfaite douceur qui n'a couché avec la boiteuse. La fortune, ou quelque particulier accident ont mis il y a longtemps ce mot en la bouche du peuple ; et se dit des mâles comme des femelles. Car la reine des Amazones répondit au Scythe qui la conviait à l'amour : *le boiteux le fait le mieux* (Érasme, *Adages*, II, 9, 49 – traduit par Montaigne). En cette république féminine, pour fuir la domination des mâles, elles les estropiaient dès l'enfance, bras, jambes et autres membres qui leur donnaient avantage sur elles, et se servaient d'eux à ce seulement à quoi nous nous servons d'elles par-deçà. J'eusse dit que le mouvement détraqué de la boiteuse apportât quelque nouveau plaisir à la besogne, et quelque pointe de douceur à ceux qui l'essaient, mais je viens d'apprendre que même la philosophie ancienne en a décidé ; elle dit que, les jambes et cuisses des boiteuses ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est du, il en advient que les parties génitales, qui sont au-dessus,

sont plus pleines, plus nourries et vigoureuses. Ou bien que, ce défaut empêchant l'exercice, ceux qui en sont entachés dissipent moins leurs forces et en viennent plus entiers aux jeux de Vénus. Qui est aussi la raison pourquoi les Grecs décriaient les tisserandes d'être plus chaudes que les autres femmes : à cause du métier sédentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. De quoi ne pouvons-nous raisonner à ce prix-là ? De celles-ci je pourrais aussi dire que ce trémoussement que leur ouvrage leur donne, ainsi assises, les éveille et sollicite, comme font aux dames le croulement et le tremblement de leurs coches.

Ces exemples servent-ils pas à ce que je disais au commencement : que nos raisons anticipent souvent l'effet, et ont l'étendue de leur juridiction si infinie, qu'elles jugent et s'exercent en l'inanité même et au non-être ? Outre la flexibilité de notre invention à forger des raisons à toute sorte de songes, notre imagination se trouve pareillement facile à recevoir des impressions de la fausseté par bien frivoles apparences. Car, par la seule autorité de l'usage ancien et public de ce mot, je me suis autrefois fait accroire avoir reçu plus de plaisir d'une femme de ce qu'elle n'était pas droite, et mis cela en recette de ses grâces.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il fait de la France à l'Italie, dit avoir remarqué cela : que nous avons les jambes plus grêles que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval ; qui est celle même de laquelle Suétone tire une toute contraire conclusion : car il dit au rebours que Germanicus avait grossi les siennes par continuation de ce même exercice. Il n'est rien si souple et erratique que notre entendement : c'est le soulier de Théramène, bon à tous pieds. Et il est double et divers, et les matières doubles et diverses. « Donne-moi une drachme d'argent, disait un philosophe cynique à Antigonos. – Ce n'est pas présent de roi, répondit-il. – Donne-moi donc un talent. – Ce n'est pas présent pour cynique. »

Soit que la chaleur dilate les voies et les ouvertures dissimulées
Par où le suc vient aux plantes nouvelles,
Soit qu'elle durcisse la terre et resserre ses veines trop béantes,
La protégeant des pluies fines, des ardeurs épuisantes du soleil
Et du froid pénétrant de Borée
(Virgile, *Géorgiques*, I, 89)

Toute médaille a son revers [*dicton italien*]. Voilà pourquoi Clitomachos disait anciennement que Carnéade avait surmonté [*dépassé*] les labeurs d'Hercule pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est-à-dire l'opinion et la témérité de juger. Cette fantaisie de Carnéade, si vigoureuse, naquit à mon avis anciennement de l'impudence de ceux qui font profession de savoir, et de leur outrecuidance démesurée. On mit Ésope en vente avec deux autres esclaves. L'acheteur s'enquit du premier ce qu'il savait faire ; celui-là, pour se faire valoir, répondit monts et merveilles, qu'il savait et ceci et cela ; le deuxième en répondit de soi autant ou plus ; quand ce fut à Ésope, et qu'on lui eut aussi demandé ce qu'il savait faire : « Rien, dit-il, car ceux-ci ont tout préoccupé [*pris d'avance*] : ils savent tout. » Ainsi est-il advenu en l'école de la philosophie : la fierté de ceux qui attribuaient à l'esprit humain la capacité de toutes choses causa en d'autres, par dépit et par émulation, cette opinion qu'il n'est capable d'aucune chose. Les uns tiennent en l'ignorance cette même extrémité que les autres tiennent en la science. Afin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré partout, et qu'il n'a point d'arrêt que ceux de la nécessité et de l'impuissance d'aller outre.

CHAPITRE 12

De la physionomie

Quasi toutes les opinions que nous avons sont prises par autorité et à crédit. Il n'y a point de mal : nous ne saurions pirement choisir que par nous en un siècle si faible. Cette image des discours de Socrate que ses amis nous ont laissée, nous ne l'approuvons que pour la révérence de l'approbation publique ; ce n'est pas notre connaissance : ils ne sont pas selon notre usage. S'il naissait à cette heure quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent.

Nous n'apercevons les grâces que pointues, bouffies et enflées d'artifice. Celles qui coulent sous la naïveté et la simplicité échappent aisément à une vue grossière comme est la nôtre ; elles ont une beauté délicate et cachée ; il faut la vue nette et bien purgée pour découvrir cette secrète lumière. Est pas la naïveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche ? Socrate fait mouvoir son âme d'un mouvement naturel et commun. Ainsi dit un paysan, ainsi dit une femme. Il n'a jamais en la bouche que cochers, menuisiers, savetiers et maçons. Ce sont inductions et similitudes tirées des plus vulgaires et connues actions des hommes ; chacun l'entend. Sous une si vile forme, nous n'eussions jamais choisi la noblesse et la splendeur de ses conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne relève, qui n'apercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Notre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent, et se manient à bonds, comme les ballons. Celui-ci ne se propose point des vaines fantaisies : sa fin fut nous fournir de choses et de préceptes qui réellement et plus jointement servent à la vie,

garder la mesure, respecter les limites, suivre la nature.
(Lucain, *La Pharsale*, II, 381)

Il fut aussi toujours un et pareil et se monta, non par saillies, mais par complexion, au dernier point de vigueur. Ou, pour mieux dire, il ne monta rien, mais ravala plutôt et ramena à son point originel et naturel, et lui soumit la vigueur, les âpretés et les difficultés. Car, en Caton, on voit bien à clair que c'est une allure tendue bien loin au-dessus des communes ; aux braves exploits de sa vie, et en sa mort, on le sent toujours monté sur ses grands chevaux. Celui-ci ralle [*marche*] à terre et, d'un pas mou et ordinaire, traite les plus utiles discours, et se conduit et à la mort et aux plus épineuses traverses qui se puissent présenter au train de la vie humaine.

Il est bien advenu que le plus digne homme d'être connu et d'être présenté au monde pour exemple, ce soit celui duquel nous ayons plus certaine connaissance. Il a été éclairé par les plus clairvoyants hommes qui furent jamais : les témoins que nous avons de lui sont admirables en fidélité et en suffisance.

C'est grand cas d'avoir pu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les altérer ni étirer, il en ait produit les plus beaux effets de notre âme. Il ne la représente ni élevée ni riche, il ne la représente que saine, mais certes d'une bien allègre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantaisies ordinaires et communes, sans s'émouvoir et sans se piquer, il dressa

non seulement les plus réglées, mais les plus hautes et vigoureuses croyances, actions et mœurs qui furent jamais. C'est lui qui ramena du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et plus laborieuse besogne, et plus utile.

Voyez-le plaider devant ses juges ; voyez par quelles raisons il éveille son courage aux hasards [*dangers*] de la guerre ; quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la tête de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences ; les plus simples y reconnaissent leurs moyens et leur force ; il n'est possible d'aller plus arrière, ni plus bas. Il a fait grande faveur à l'humaine nature de montrer combien elle peut d'elle-même.

Nous sommes chacun plus riches que nous ne pensons ; mais on nous dresse à l'emprunt et à la quête : on nous duit [*forme*] à nous servir plus de l'autrui que du nôtre. En aucune chose l'homme ne sait s'arrêter au point de son besoin : de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peut étreindre ; son avidité est incapable de modération. Je trouve qu'en curiosité de savoir il en est de même ; il se taille de la besogne bien plus qu'il n'en peut faire, et bien plus qu'il n'en a affaire, étendant l'utilité du savoir autant qu'est sa matière. *Autant qu'en toute chose nous faisons preuve d'intempérance en l'étude des lettres* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CVI). Et Tacite a raison de louer la mère d'Agricola d'avoir bridé en son fils un appétit trop bouillant de science. C'est un bien, à le regarder d'yeux fermes, qui a, comme les autres biens des hommes, beaucoup de vanité et faiblesse propre et naturelle, et d'un cher coût.

L'emploite [*l'acquisition*] en est bien plus hasardeuse que de toute autre viande [*nourriture*] ou boisson. Car au reste, ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis en quelque vaisseau [*récipient*], et là avons loi d'en examiner la valeur, combien et à quelle heure nous en prendrons. Mais les sciences, nous ne les pouvons d'arrivée mettre en autre vaisseau qu'en notre âme : nous les avalons en les achetant, et sortons du marché ou infects déjà, ou amendés. Il y en a qui ne font que nous empêcher et charger au lieu de nourrir, et telles encore qui, sous titre de nous guérir, nous empoisonnent.

J'ai pris plaisir de voir en quelque lieu des hommes, par dévotion, faire vœu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de pénitence. C'est aussi châtrer nos appétits désordonnés d'émousser cette cupidité [*avidité*] qui nous époinçonne à l'étude des livres, et priver l'âme de cette complaisance voluptueuse qui nous chatouille par l'opinion de science. Et est richement accomplir le vœu de pauvreté d'y joindre encore celle de l'esprit. Il ne nous faut guère de doctrine pour vivre à notre aise. Et Socrate nous apprend qu'elle est en nous, et la manière de l'y trouver et de s'en aider. Toute cette nôtre suffisance, qui est au-delà de la naturelle, est à peu près vaine et superflue. C'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert. *Peu de lettres sont nécessaires pour former un esprit sain* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CVI). Ce sont des excès fiévreux de notre esprit, instrument brouillon et inquiet. Recueillez-vous : vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort vrais, et les plus propres à vous servir à la nécessité : ce sont ceux qui font mourir un paysan et des peuples entiers aussi constamment qu'un philosophe. Fussé-je mort moins allégrement avant qu'avoir vu les *Tusculanes* ? J'estime que non. Et quand je me trouve au propre, je sens que ma langue s'est enrichie, mon courage de rien ; il est comme nature me le forgea, et se targue, pour le conflit, d'une marche populaire et commune. Les livres m'ont servi non tant d'instruction que d'exercitation. Quoi ? si la science,

essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvénients naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a ses raisons et subtilités à nous en couvrir. Ce sont voirement subtilités par où elle nous éveille souvent bien vainement. Les auteurs, même plus serrés et plus sages, voyez autour d'un bon argument combien ils en sèment d'autres légers et, qui y regarde de près, incorporels. Ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent. Mais d'autant que ce peut être utilement, je ne les veux pas autrement éplucher. Il y en a céans assez de cette condition en divers lieux, ou par emprunt, ou par imitation. Si [*encore*] se faut-il prendre un peu garde de n'appeler pas force ce qui n'est que gentillesse, et ce qui n'est qu'aigu solide, ou bon ce qui n'est que beau : *des choses plus agréables à apprécier qu'à avaler* (Cicéron, *Tusculanes*, V, 5). Tout ce qui plaît ne paît pas, *dès lors qu'il s'agit de l'âme et non de l'esprit* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXV).

À voir les efforts que Sénèque se donne pour se préparer contre la mort, à le voir suer d'ahan pour se raidir et pour s'assurer, et se débattre si longtemps en cette perche [*perchoir*], j'eusse ébranlé sa réputation s'il ne l'eût en mourant très vaillamment maintenue. Son agitation si ardente, si fréquente, montre qu'il était chaud et impétueux lui-même. *Une grande âme s'exprime avec plus de calme et de sérénité. – Il n'y a pas une couleur pour l'esprit et une couleur pour l'âme* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXI et CXIV). Il le faut convaincre à ses dépens. Et montre en quelque sorte qu'il était pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus dédaigneuse et plus détendue, elle est, selon moi, d'autant plus virile et persuasive ; je croyais aisément que son âme avait les mouvements plus assurés et plus réglés. L'un, plus vif, nous pique et élance en sursaut, touche plus l'esprit. L'autre, plus rassis, nous informe, établit et conforte constamment, touche plus l'entendement. Celui-là ravit notre jugement, celui-ci le gagne.

J'ai vu pareillement d'autres écrits encore plus révérés qui, en la peinture du conflit qu'ils soutiennent contre les aiguillons de la chair, les représentent si cuisants, si puissants et invincibles, que nous-mêmes, qui sommes de la voirie du peuple, avons autant à admirer l'étrangeté et vigueur inconnue de leur tentation, que leur résistance.

À quoi faire nous allons-nous gendarmant par ces efforts de la science ? Regardons à terre les pauvres gens que nous y voyons épandus, la tête penchant après leur besogne, qui ne savent ni Aristote ni Caton, ni exemple ni précepte ; de ceux-là tire nature tous les jours des effets de constance et de patience, plus purs et plus raides [*fermes*] que ne sont ceux que nous étudions si curieusement [*soigneusement*] en l'école. Combien en vois-je ordinairement qui méconnaissent la pauvreté ? Combien qui désirent la mort ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celui-là qui fouit mon jardin, il a ce matin enterré son père ou son fils. Les noms mêmes de quoi ils appellent les maladies en adoucissent et amollissent l'âpreté ; la phtisie, c'est la toux pour eux ; la dysenterie, dévoiement d'estomac ; une pleurésie, c'est un morfondement ; et, selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien graves quand elles rompent leur travail ordinaire ; ils ne s'alitent que pour mourir. *Cette vertu simple et manifeste a été changée en science obscure et subtile* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCV).

J'écrivais ceci environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droit sur moi. J'avais d'une part les ennemis à ma porte, d'autre part les picoreurs, pires ennemis : *ce n'est pas avec les armes*

mais avec les vices que l'on combat (Source inconnue) ; et essayais [*éprouvais*] toute sorte d'injures militaires à la fois.

Un ennemi à droite, un ennemi à gauche,
Menacé de chaque côté par un danger imminent.
(Ovide, *Pontiques*, I, 3, 57)

Monstrueuse guerre : les autres agissent au-dehors, celle-ci encore contre soi se ronge et se défait par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruineuse qu'elle se ruine en même temps que le reste, et se déchire et démembre de rage. Nous la voyons plus souvent se dissoudre par elle-même que par disette de certaine chose nécessaire, ou par la force ennemie. Toute discipline la fuit. Elle vient guérir la sédition et en est pleine, veut châtier la désobéissance et en montre l'exemple, et, employée à la défense des lois, fait sa part de rébellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes-nous ? Notre médecine porte infection,

Notre mal s'empoisonne
Du secours qu'on lui donne.
(Vers français de source inconnue)

Le mal s'exaspère et s'aigrit par le remède.
(Virgile, *Énéide*, XII, 46)

Vertus et crimes confondus par notre folie coupable
Ont détourné de nous la justice des dieux.
(Catulle, *Épithalame*, 406)

En ces maladies populaires, on peut distinguer sur le commencement les sains des malades, mais quand elles viennent à durer, comme la nôtre, tout le corps s'en sent, et la tête et les talons ; aucune partie n'est exempte de corruption. Car il n'est air qui se hume si goulûment, qui s'épande et pénètre, comme fait la licence. Nos armées ne se lient et tiennent plus que par ciment étranger ; des Français, on ne sait plus faire un corps d'armée constant et réglé. Quelle honte ! Il n'y a qu'autant de discipline que nous en font voir des soldats empruntés. Quant à nous, nous nous conduisons à discrétion, et non pas du chef, chacun selon la sienne : il a plus affaire au-dedans qu'au-dehors. C'est au commandant de suivre, courtiser et plier, à lui seul d'obéir ; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaît de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité en l'ambition, par combien d'abjection et de servitude il lui faut arriver à son but. Mais ceci me déplaît-il de voir des natures débonnaires et capables de justice se corrompre tous les jours aux maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coutume, la coutume le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'âmes mal nées sans gâter les bonnes et généreuses. Si [*si bien*] que, si nous continuons, il restera malaisément à qui fier [*confier*] la santé de cet État, au cas que fortune nous la redonne.

N'empêchez pas
Ce jeune héros de secourir une génération chancelante.
(Virgile, *Géorgiques*, I, 500)

Qu'est devenu cet ancien précepte : que les soldats ont plus à craindre leur chef que l'ennemi ? Et ce merveilleux exemple : qu'un pommier s'étant trouvé

enfermé dans le pourpris [*enceinte*] du camp de l'armée romaine, elle fut vue lendemain en déloger, laissant au possesseur le compte entier de ses pommes, mûres et délicieuses ? J'aimerais bien que notre jeunesse, au lieu du temps qu'elle emploie à des pérégrinations moins utiles et apprentissages moins honorables, elle le mît moitié à voir de la guerre sur mer, sous quelque bon capitaine commandeur de Rhodes[1], moitié à reconnaître la discipline des armées turques, car elle a beaucoup de différences et d'avantages sur la nôtre. Ceci en est, que nos soldats deviennent plus licencieux aux expéditions, là plus retenus et craintifs ; car les offenses ou larcins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en guerre : pour un œuf pris sans payer, ce sont, de compte préfixé, cinquante coups de bâton ; pour toute autre chose, tant légère soit-elle, non propre à la nourriture, on les empale ou décapite sans déport [*délai*]. Je me suis étonné en l'histoire de Sélim, le plus cruel conquérant qui fut jamais, voir, lorsqu'il subjugua l'Égypte, que les admirables jardins qui sont autour de la ville de Damas en abondance et délicatesse restèrent vierges des mains de ses soldats, tout ouverts et non clos comme ils sont.

Mais est-il quelque mal en une police qui vaille être combattu par une drogue si mortelle ? Non [*même*] pas, disait Faonius, l'usurpation de la possession tyrannique d'un État. Platon de même ne consent pas qu'on fasse violence au repos de son pays pour le guérir, et n'accepte pas l'amendement qui coûte le sang et ruine des citoyens, établissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là ; seulement de prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire. Et semble savoir mauvais gré à Dion, son grand ami, d'y avoir un peu autrement procédé.

J'étais platonicien de ce côté-là avant que je susse qu'il y eût de Platon au monde. Et si ce personnage doit purement être refusé de notre consorce [*société*], lui qui, par la sincérité de sa conscience, mérita envers la faveur divine de pénétrer si avant en la chrétienne lumière, au travers des ténèbres publiques du monde de son temps, je ne pense pas qu'il nous sièse bien de nous laisser instruire à un païen combien c'est d'impiété de n'attendre de Dieu nul secours simplement sien et sans notre coopération. Je doute souvent si, entre tant de gens qui se mêlent de telle besogne, nul s'est rencontré d'entendement si imbécile, à qui on ait en bon escient persuadé qu'il allait vers la réformation par la dernière des difformations, qu'il tirait vers son salut par les plus expresses causes que nous ayons de très certaine damnation, que, renversant la police, le magistrat et les lois en la tutelle desquelles Dieu l'a colloqué [*placé*], démembrant sa mère et en donnant à ronger les pièces à ses anciens ennemis, remplissant des haines parricides les courages fraternels, appelant à son aide les diables et les furies, il puisse apporter secours à la sacro-sainte douceur et justice de la parole divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance n'ont point assez de propre et naturelle impétuosité ; amorçons [*enflammons*]-les et les attisons par le glorieux titre de justice et dévotion. Il ne se peut imaginer un pire visage des choses qu'où la méchanceté vient à être légitime, et prendre, avec le congé [*permission*] du magistrat, le manteau de la vertu. *Rien de plus trompeur qu'une religion dévoyée qui couvre ses crimes de l'intérêt des dieux* (Tite-Live, XXXIX, 16). L'extrême espèce d'injustice, selon Platon, c'est que ce qui est injuste soit tenu pour juste.

1. C'est-à-dire sous les ordres d'un capitaine commandant un vaisseau de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ordre qui, en 1522, avait quitté Rhodes pour Malte.

Le peuple y souffrit bien largement, alors, non les dommages présents seulement,

> *tant les campagnes sont partout*
> *En proie aux désordres,*
> (Virgile, *Bucoliques*, I, 11)

mais les futurs aussi. Les vivants y eurent à pâtir ; si [*aussi*] eurent ceux qui n'étaient encore nés. On le pilla, et à moi par conséquent, jusqu'à l'espérance, lui ravissant tout ce qu'il avait à s'apprêter à vivre pour longues années.

> *Ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener, ils le détruisent,*
> *Et leur bande scélérate incendie d'inoffensives chaumières.*
> (Ovide, *Tristes*, III, 10, 65)

> *Aucune sécurité derrière les murailles* [des villes],
> *Et les campagnes sont ravagées de pillages.*
> (Claudien, *Contre Eutrope*, I, 244)

Outre cette secousse, j'en souffris d'autres. J'encourus les inconvénients que la modération apporte en telles maladies. Je fus peladé [*battu*] à toutes mains : au gibelin j'étais guelfe, au guelfe gibelin ; quelqu'un de mes poètes dit bien cela, mais je ne sais où c'est. La situation de ma maison et l'accointance des hommes de mon voisinage me présentaient d'un visage, ma vie et mes actions d'un autre. Il ne s'en faisait point des accusations formées – car il n'y avait où mordre : je ne désempare jamais les lois, et qui m'eût recherché m'en eût dû de reste –, c'étaient suspicions muettes, qui couraient sous main, auxquelles il n'y a jamais faute d'apparence en un mélange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. J'aide ordinairement aux présomptions injurieuses que la fortune sème contre moi par une façon que j'ai dès toujours de fuir à me justifier, excuser et interpréter, estimant que c'est mettre ma conscience en compromis de plaider pour elle. *Car l'évidence est affaiblie par la discussion* (Cicéron, *La Nature des dieux*, III, 4). Et comme si chacun voyait en moi aussi clair que je fais, au lieu de me tirer arrière de l'accusation, je m'y avance et la renchéris plutôt par une confession ironique et moqueuse, si je ne m'en tais tout à plat comme de chose indigne de réponse. Mais ceux qui le prennent pour une trop hautaine confiance ne m'en veulent guère moins que ceux qui le prennent pour faiblesse d'une cause indéfendable, nommément les grands, envers lesquels faute de soumission est l'extrême faute, rudes à toute justice qui se connaît, qui se sent, non démise, humble, ni suppliante. J'ai souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'advint alors, un ambitieux s'en fût pendu ; si [*aussi*] eût fait un avaricieux.

Je n'ai soin quelconque d'acquérir.

> *Que je puisse conserver seulement ce que j'ai actuellement, et même moins,*
> *Et vivre les jours qui me restent, si les dieux veulent bien m'en accorder.*
> (Horace, *Épîtres*, I, 18, 107)

Mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autrui, soit larcin, soit violence, me pincent environ comme à un homme malade et géhenné [*tourmenté*] d'avarice. L'offense a, sans mesure, plus d'aigreur que n'a la perte.

Mille diverses sortes de maux accoururent à moi à la file ; je les eusse plus gaillardement soufferts à la foule. Je pensai déjà, entre mes amis, à qui je pourrais commettre [*confier*] une vieillesse nécessiteuse et disgraciée. Après avoir rôdé les

yeux partout, je me trouvai en pourpoint. Pour se laisser tomber à plomb, et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse et fortunée : elles sont rares, s'il y en a. Enfin je connus que le plus sûr était de me fier à moi-même de moi et de ma nécessité, et s'il m'advenait d'être froidement en la grâce de la fortune, que je me recommandasse de plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus près à moi. En toutes choses les hommes se jettent aux appuis étrangers pour épargner les propres, seuls certains et seuls puissants qui sait s'en armer. Chacun court ailleurs et à l'avenir, d'autant que nul n'est arrivé à soi. Et me résolus que c'étaient utiles inconvénients.

D'autant, premièrement, qu'il faut avertir à coups de fouet les mauvais disciples quand la raison n'y peut assez, comme par le feu et violence des coins nous ramenons un bois tordu à sa droiture. Je me prêche il y a si longtemps de me tenir à moi et séparer des choses étrangères ; toutefois, je tourne encore toujours les yeux à côté : l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage me tentent. Dieu sait s'il en est cherté en ce temps, et quel sens il porte ! J'entends encore, sans rider le front, les subornements qu'on me fait pour me tirer en place marchande, et m'en défends si mollement qu'il semble que je souffrisse plus volontiers d'en être vaincu. Or, à un esprit si indocile, il faut des bastonnades ; et faut rebattre et resserrer à bons coups de mail ce vaisseau [*à coups de maillet ce récipient*] qui se déprend, se découd, qui s'échappe et dérobe de soi.

Secondement, que cet accident me servait d'exercitation pour me préparer à pis, si moi – qui, et par le bénéfice de la fortune, et par la condition de mes mœurs, espérais être des derniers – venais à être des premiers attrapés de cette tempête, m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie et la ranger pour un nouvel état. La vraie liberté, c'est pouvoir toute chose sur soi. *Le plus puissant des hommes est celui qui se rend maître de soi* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XC).

En un temps ordinaire et tranquille, on se prépare à des accidents modérés et communs, mais en cette confusion où nous sommes depuis trente ans, tout homme français, soit en particulier, soit en général, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune. D'autant faut-il tenir son courage fourni de provisions plus fortes et vigoureuses. Sachons gré au sort de nous avoir fait vivre en un siècle non mou, languissant, ni oisif : tel, qui ne l'eût été par autre moyen, se rendra fameux par son malheur.

Comme je ne lis guère dans les histoires ces confusions des autres États que je n'aie regret de ne les avoir pu mieux considérer présent, ainsi fait ma curiosité, que je m'agrée quelque peu de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme. Et puisque je ne la puis retarder, suis content d'être destiné à y assister et m'en instruire.

Si [*ainsi*] cherchons-nous avidement de reconnaître, en ombre même et en la fable des théâtres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune.

Ce n'est pas sans compassion de ce que nous entendons, mais nous nous plaisons d'éveiller notre déplaisir par la rareté de ces pitoyables événements. Rien ne chatouille qui ne pince. Et les bons historiens fuient comme une eau dormante et mer morte des narrations calmes, pour regagner les séditions, les guerres, où ils savent que nous les appelons. Je doute si je puis assez honnêtement avouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie je l'ai plus de moitié passée en la ruine de mon pays. Je me donne un peu trop bon marché de patience dans les accidents qui ne me saisissent au propre, et pour me plaindre à moi regarde non tant ce qu'on m'ôte, que ce qui me reste de sauf, et dedans et dehors. Il y

a de la consolation à échever [*esquiver*] tantôt l'un, tantôt l'autre des maux qui nous guignent de suite et assènent ailleurs autour de nous. Aussi qu'en matière d'intérêts publics, à mesure que mon affection est plus universellement épandue, elle en est plus faible. Joint que certes, à peu près, *nous ne ressentons les maux publics que lorsqu'ils lèsent nos affaires privées* (Tite-Live, XXX, 44). Et que la santé d'où nous partîmes était telle qu'elle soulage elle-même le regret que nous en devrions avoir. C'était santé, mais non qu'à la [*pas seulement en*] comparaison de la maladie qui l'a suivie. Nous ne sommes chus de guère haut. La corruption et le brigandage qui sont en dignité et en ordre me semblent le moins supportables. On nous vole moins injurieusement dans un bois qu'en lieu de sûreté. C'était une jointure universelle de membres gâtés en particulier à l'envi les uns des autres, et la plupart d'ulcères envieillis, qui ne recevaient plus, ni ne demandaient guérison.

Ce croulement, donc, m'anima certes plus qu'il ne m'atterra, à l'aide de ma conscience qui se portait non paisiblement seulement, mais fièrement, et ne trouvais en quoi me plaindre de moi. Aussi, comme Dieu n'envoie jamais non plus les maux que les biens purs aux hommes, ma santé tint bon ce temps-là outre son ordinaire ; et, ainsi que sans elle je ne puis rien, il est peu de choses que je ne puisse avec elle. Elle me donna moyen d'éveiller toutes mes provisions et de porter la main au-devant de la plaie, qui eût passé volontiers plus outre. Et éprouvai en ma patience que j'avais quelque tenue contre la fortune, et qu'à me faire perdre mes arçons il me fallait un grand heurt. Je ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse : je suis son serviteur, je lui tends les mains ; pour Dieu qu'elle se contente ! Si je sens ses assauts ? Si fais. Comme ceux que la tristesse accable et possède se laissent pourtant par intervalles tâtonner à quelque plaisir et leur échappe un sourire, je puis aussi assez sur moi pour rendre mon état ordinaire paisible et déchargé d'ennuyeuse imagination. Mais je me laisse pourtant, à boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensées, qui me battent pendant que je m'arme pour les chasser ou pour les lutter.

Voici un autre rengrègement [*aggravation*] de mal qui m'arriva à la suite du reste. Et dehors et dedans ma maison, je fus accueilli d'une peste, véhémente au prix de toute autre. Car, comme les corps sains sont sujets à plus graves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent être forcés que par celles-là, aussi mon air très salubre, où d'aucune mémoire la contagion, bien que voisine, n'avait su prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effets étranges.

Vieillards et jeunes gens, pêle-mêle, s'entassent dans la tombe,
Aucune tête n'échappe à la féroce Proserpine.
(Horace, *Odes*, XXVIII, 19)

J'eus à souffrir cette plaisante condition que la vue de ma maison m'était effroyable. Tout ce qui y était était sans garde, et à l'abandon de qui en avait envie. Moi qui suis si hospitalier, fus en très pénible quête de retraite pour ma famille, une famille égarée, faisant peur à ses amis et à soi-même, et horreur où qu'elle cherchât à se placer, ayant à changer de demeure soudain [*dès*] qu'un de la troupe commençait à se douloir [*souffrir*] du bout du doigt. Toutes maladies sont prises pour pestes, on ne se donne pas le loisir de les reconnaître. Et c'est le bon que, selon les règles de l'art, à tout danger qu'on approche il faut être quarante jours en transe de ce mal, l'imagination vous exerçant cependant à sa mode et enfiévrant votre santé même.

Tout cela m'eût beaucoup moins touché si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autrui, et servir six mois misérablement de guide à cette caravane. Car je porte en moi mes préservatifs, qui sont résolution et souffrance [*endurance*]. L'appréhension ne me presse guère, laquelle on craint particulièrement en ce mal. Et si, étant seul, je l'eusse voulu prendre, c'eût été une fuite bien plus gaillarde et plus éloignée. C'est une mort qui ne me semble des pires : elle est communément courte, d'étourdissement, sans douleur, consolée par la condition publique, sans cérémonie, sans deuil, sans presse. Mais quant au monde des environs, la centième partie des âmes ne se pût sauver :

on aurait pu voir les royaumes des bergers désertés,
D'immenses pâturages partout désolés.
(Virgile, *Géorgiques*, III, 476)

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel : ce que cent hommes travaillaient pour moi chôme pour longtemps.

Or, alors, quel exemple de résolution ne vîmes-nous en la simplicité de tout ce peuple ? Généralement, chacun renonçait au soin de la vie. Les raisins demeurèrent suspendus aux vignes, le bien principal du pays, tous indifféremment se préparant et attendant la mort à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effrayés qu'il semblait qu'ils eussent compromis à cette nécessité, et que ce fût une condamnation universelle et inévitable. Elle est toujours telle. Mais à combien peu tient la résolution au mourir ? La distance et différence de quelques heures, la seule considération de la compagnie nous en rendent l'appréhension diverse. Voyez ceux-ci : pour ce qu'ils meurent en même mois, enfants, jeunes, vieillards, ils ne s'étonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en vis qui craignaient de demeurer derrière, comme en une horrible solitude, et n'y connus communément autre soin que des sépultures : il leur fâchait de voir les corps épars au milieu des champs, à la merci des bêtes, qui y peuplèrent incontinent. (Comment les fantaisies humaines se découpent : les Néorites, nation qu'Alexandre subjugua, jettent les corps des morts au plus profond de leurs bois pour y être mangés, seule sépulture estimée entre eux heureuse.) Tel, sain, faisait déjà sa fosse ; d'autres s'y couchaient encore vivants. Et un manœuvre des miens, avec ses mains et ses pieds, attira sur soi la terre en mourant : était-ce pas s'abriter pour s'endormir plus à son aise ? D'une entreprise en hauteur un peu pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, après la journée [*bataille*] de Cannes, la tête plongée dans des trous qu'ils avaient faits et comblés de leurs mains en s'y suffoquant. Somme, toute une nation fut incontinent, par usage, logée en une marche qui ne cède en raideur [*fermeté*] à aucune résolution étudiée et consultée.

La plupart des instructions de la science à nous encourager ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruit. Nous avons abandonné nature et lui voulons apprendre sa leçon, elle qui nous menait si heureusement et si sûrement. Et cependant, les traces de son instruction et ce peu qui, par le bénéfice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contrainte de l'aller tous les jours empruntant, pour en faire patron [*modèle*] à ses disciples de constance, d'innocence et de tranquillité. Il fait beau voir que ceux-ci, pleins de tant de belle connaissance, aient à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premières actions de la vertu, et que notre sapience apprenne des bêtes mêmes les plus utiles enseignements aux plus grandes et nécessaires parties de notre vie : comme il nous faut vivre et

mourir, ménager nos biens, aimer et élever nos enfants, entretenir justice, singulier témoignage de l'humaine maladie ; et que cette raison qui se manie à notre poste [*guise*], trouvant toujours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aucune trace apparente de la nature. Et en ont fait les hommes comme les parfumeurs de l'huile : ils l'ont sophistiquée de tant d'argumentations et de discours appelés du dehors, qu'elle en est devenue variable et particulière à chacun, et a perdu son propre visage, constant et universel, et nous faut en chercher témoignage des bêtes, non sujet à faveur, corruption, ni à diversité d'opinions. Car il est bien vrai qu'elles-mêmes ne vont pas toujours exactement dans la route de nature, mais ce qu'elles en dévient, c'est si peu que vous en apercevez toujours l'ornière. Tout ainsi que les chevaux qu'on mène en main font bien des bonds et des escapades, mais c'est [*de*] la longueur de leurs longes, et suivent ce néanmoins toujours les pas de celui qui les guide, et comme l'oiseau prend son vol, mais sous la bride de sa filière [*corde*]. *Médite sur l'exil, sur les tourments, la guerre, les maladies, les naufrages... afin que nul malheur ne te surprenne comme un novice* (Sénèque, *Lettres à Lucilius,* XCI et CVII).

À quoi nous sert cette curiosité de préoccuper [*imaginer à l'avance*] tous les inconvénients de l'humaine nature, et nous préparer avec tant de peine à l'encontre de ceux mêmes qui n'ont à l'aventure point à nous toucher ? *Pour ceux qui ont souffert, l'idée de la souffrance est aussi douloureuse que la souffrance elle-même* (Sénèque, *Lettres à Lucilius,* LXXIV). Non seulement le coup, mais le vent et le pet nous frappent. Ou comme les plus fiévreux, car certes c'est fièvre d'aller dès à cette heure vous faire donner le fouet parce qu'il peut advenir que fortune vous le fera souffrir un jour, et prendre votre robe fourrée dès la Saint-Jean parce que vous en aurez besoin à Noël ? « Jetez-vous en l'expérience des maux qui vous peuvent arriver, nommément des plus extrêmes : éprouvez-vous là, disent-ils, assurez-vous là. » Au rebours, le plus facile et plus naturel serait en décharger même sa pensée. Ils ne viendront pas assez tôt ; leur vrai être ne nous dure pas assez ; il faut que notre esprit les étende et allonge, et qu'avant la main [*à l'avance*] il les incorpore en soi et s'en entretienne comme s'ils ne pesaient pas raisonnablement à nos sens. Ils pèseront assez quand ils y seront, dit un des maîtres non de quelque tendre secte, mais de la plus dure [*Sénèque*]. Cependant favorise-toi ; crois ce que tu aimes le mieux. Que te sert-il d'aller recueillant et prévenant ta male fortune, et de perdre le présent par la crainte du futur, et être à cette heure misérable parce que tu le dois être avec le temps ? Ce sont ses mots. La science nous fait volontiers un bon office de nous instruire bien exactement des dimensions des maux,

Aiguillonnant de soucis nos cœurs de mortels.
(Virgile, *Géorgiques,* I, 123)

Ce serait dommage si partie de leur grandeur échappait à notre sentiment et connaissance.

Il est certain qu'à la plupart la préparation à la mort a donné plus de tourment que n'a fait la souffrance. Il fut jadis véritablement dit, et par un bien judicieux auteur : *la souffrance affecte moins nos sens que l'idée de souffrance* (Quintilien, I, 12).

Le sentiment de la mort présente nous anime parfois de soi-même d'une prompte résolution de ne plus éviter chose du tout [*tout à fait*] inévitable. Plusieurs gladiateurs se sont vus, au temps passé, après avoir couardement combattu,

avaler courageusement la mort, offrant leur gosier au fer de l'ennemi et le conviant. La vue de la mort à venir a besoin d'une fermeté lente, et difficile par conséquent à fournir. Si vous ne savez pas mourir, ne vous chaille [*n'en ayez cure*], nature vous en informera sur-le-champ, pleinement et suffisamment ; elle fera exactement cette besogne pour vous, n'en empêchez votre soin.

Vous cherchez en vain, mortels,
À connaître l'heure incertaine de votre mort
Et les voies qu'elle prendra pour venir !
(Properce, II, 27, 1)

Un malheur réel et soudain est moins pénible à supporter
Que le long supplice de la crainte de l'événement.
(Pseudo-Gallus, *Élégies*, I, 227)

Nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie. L'une nous ennuie, l'autre nous effraie. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons ; c'est chose trop momentanée. Un quart d'heure de passion sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers. À dire vrai, nous nous préparons contre les préparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort toujours devant les yeux, de la prévoir et considérer avant le temps, et nous donne après les règles et les précautions pour pourvoir à ce que cette prévoyance et cette pensée ne nous blessent. Ainsi font les médecins qui nous jettent aux maladies afin qu'ils aient où employer leurs drogues et leur art.

Si nous n'avons su vivre, c'est injustice de nous apprendre à mourir et de difformer la fin de son tout. Si nous avons su vivre constamment et tranquillement, nous saurons mourir de même. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira. *Toute la vie des philosophes est une méditation de la mort* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 30). Mais il m'est avis que c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie ; c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son objet. Elle doit être elle-même à soi sa visée ; son dessein, sa droite étude est se régler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs autres offices que comprend ce général et principal chapitre de savoir-vivre, est cet article de savoir-mourir, et des plus légers si notre crainte ne lui donnait poids.

À les juger par l'utilité et par la vérité naïve, les leçons de la simplicité ne cèdent guère à celles que nous prêche la doctrine ; au contraire. Les hommes sont divers en goût et en force ; il les faut mener à leur bien selon eux, et par routes diverses. *Quel que soit le rivage où la tempête me jette, c'est en hôte que je l'aborde* (Horace, *Épîtres*, I, 1, 15). Je ne vis jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation de quelle contenance et assurance il passerait cette heure dernière. Nature lui apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt. Et alors, il y a meilleure grâce qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue prévoyance. Pourtant [*c'est pourquoi*] fut-ce l'opinion de César que la moins pourpensée [*prévue*] mort était la plus heureuse et plus déchargée. *Il souffre plus que nécessaire celui qui souffre avant que ce soit nécessaire* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCVIII). L'aigreur de cette imagination naît de notre curiosité. Nous nous empêchons toujours ainsi, voulant devancer et régenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en dîner plus mal, tout sains, et se renfrogner de l'image de la mort. Le commun n'a besoin ni de remède, ni de

consolation qu'au coup, et n'en considère qu'autant justement qu'il en sent. Est-ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faute d'appréhension du vulgaire lui donnent cette patience [*endurance*] aux maux présents et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs ; que leur âme, pour être crasse et obtuse, est moins pénétrable et agitable ? Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons dorénavant école de bêtise. C'est l'extrême fruit que les sciences nous promettent, auquel celle-ci conduit si doucement ses disciples.

Nous n'aurons pas faute de bons régents, interprètes de la simplicité naturelle. Socrate en sera l'un. Car, de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens aux juges qui délibèrent de sa vie : « J'ai peur, Messieurs, si je vous prie de ne me faire mourir, que je m'enferre en la délation de mes accusateurs, qui est que je fais plus l'entendu que les autres comme ayant quelque connaissance plus cachée des choses qui sont au-dessus et au-dessous de nous. Je sais que je n'ai ni fréquenté ni reconnu la mort, ni n'ai vu personne qui ait essayé [*éprouvé*] ses qualités pour m'en instruire. Ceux qui la craignent présupposent la connaître. Quant à moi, je ne sais ni quelle elle est, ni quel il fait en l'autre monde. À l'aventure est la mort chose indifférente, à l'aventure désirable. (Il est à croire, pourtant, si c'est une transmigration d'une place à autre, qu'il y a de l'amendement d'aller vivre avec tant de grands personnages trépassés, et d'être exempt d'avoir plus à faire à juges iniques et corrompus. Si c'est un anéantissement de notre être, c'est encore amendement d'entrer en une longue et paisible nuit. Nous ne sentons rien de plus doux en la vie qu'un repos et sommeil tranquille et profond, sans songes.) Les choses que je sais être mauvaises, comme d'offenser son prochain et désobéir au supérieur, soit dieu, soit homme, je les évite soigneusement. Celles desquelles je ne sais si elles sont bonnes ou mauvaises, je ne les saurais craindre. Si je m'en vais mourir et vous laisse en vie, les dieux seuls voient à qui, de vous ou de moi, il en ira mieux. Par quoi, pour mon regard [*pour ce qui me concerne*], vous en ordonnerez comme il vous plaira. Mais selon ma façon de conseiller les choses justes et utiles, je dis bien que, pour votre conscience, vous ferez mieux de m'élargir si vous ne voyez plus avant que moi en ma cause ; et, jugeant selon mes actions passées, et publiques et privées, selon mes intentions et selon le profit que tirent tous les jours de ma conversation tant de nos citoyens et jeunes et vieux, et le fruit que je vous fais à tous, vous ne pouvez dûment vous décharger envers mon mérite qu'en ordonnant que je sois nourri, attendu ma pauvreté, au prytanée, aux dépens publics, ce que souvent je vous ai vus à moindre raison octroyer à d'autres. Ne prenez pas à obstination ou dédain que, suivant la coutume, je n'aille vous suppliant et émouvant à commisération. J'ai des amis et des parents (n'étant, comme dit Homère, engendré ni de bois, ni de pierre, non plus que les autres) capables de se présenter avec des larmes et le deuil, et ai trois enfants éplorés de quoi vous tirer à pitié. Mais je ferais honte à notre ville, en l'âge que je suis et en telle réputation de sagesse que m'en voici en prévention, de m'aller démettre à si lâches contenances. Que dirait-on des autres Athéniens ? J'ai toujours admonesté ceux qui m'ont ouï parler de ne racheter leur vie par une action déshonnête. Et aux guerres de mon pays, à Amphipolis, à Potidée, à Délie et autres, où je me suis trouvé, j'ai montré par effet combien j'étais loin de garantir ma sûreté par ma honte. Davantage, j'intéresserais [*nuirais à*] votre devoir et vous convierais à choses laides ; car ce n'est pas à mes prières de vous persuader, c'est aux raisons pures et solides de la justice. Vous avez juré aux dieux d'ainsi vous maintenir : il semblerait que je vous vou-

lusse soupçonner et récriminer de ne croire pas qu'il y en ait. Et moi-même témoignerais contre moi de ne croire point en eux comme je dois, me défiant de leur conduite et ne remettant purement en leurs mains mon affaire. Je m'y fie du tout, et tiens pour certain qu'ils feront en ceci selon qu'il sera plus propre à vous et à moi. Les gens de bien, ni vivants ni morts, n'ont aucunement à se craindre des dieux. »

Voilà pas un plaidoyer sec et sain, mais en même temps naïf et bas, d'une hauteur inimaginable, véritable, franc et juste au-delà de tout exemple, et employé en quelle nécessité ? Vraiment ce fut raison qu'il le préférât à celui que ce grand orateur Lysias avait mis par écrit pour lui, excellemment façonné au style judiciaire mais indigne d'un si noble criminel. Eût-on ouï de la bouche de Socrate une voix suppliante ? Cette superbe vertu eût-elle calé au plus fort de sa montre [*reculé au plus fort de son expression*] ? Et sa riche et puissante nature eût-elle commis à l'art sa défense, et en son plus haut essai renoncé à la vérité et naïveté, ornements de son parler, pour se parer du fard des figures et feintes d'une oraison apprise ? Il fit très sagement, et selon lui, de ne corrompre une teneur de vie incorruptible et une si sainte image de l'humaine forme pour allonger d'un an sa décrépitude et trahir l'immortelle mémoire de cette fin glorieuse. Il devait sa vie non pas à soi, mais à l'exemple du monde ; serait-ce pas dommage public qu'il l'eût achevée d'une oisive et obscure façon ? Certes, une si nonchalante et molle considération de sa mort méritait que la postérité la considérât d'autant plus pour lui : ce qu'elle fit. Et il n'y a rien en la justice si juste que ce que la fortune ordonna pour sa recommandation. Car les Athéniens eurent en telle abomination ceux qui en avaient été cause qu'on les fuyait comme personnes excommuniées. On tenait pollu [*souillé*] tout ce à quoi ils avaient touché. Personne à l'étuve ne lavait [*ne se baignait*] avec eux, personne ne les saluait, ni accointait [*fréquentait*] ; si [*si bien*] qu'enfin, ne pouvant plus porter cette haine publique, ils se pendirent eux-mêmes.

Si quelqu'un estime que, parmi tant d'autres exemples que j'avais à choisir pour le service de mon propos dans les dits de Socrate, j'ai mal trié [*choisi*] celui-ci, et qu'il juge ce discours être élevé au-dessus des opinions communes, je l'ai fait à escient. Car je juge autrement et tiens que c'est un discours en rang et en naïveté bien plus arrière et plus bas que les opinions communes : il représente en une hardiesse inartificielle et niaise, en une sécurité puérile, la pure et première impression et ignorance de nature. Car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur, mais non de la mort à cause d'elle-même : c'est une partie de notre être non moins essentielle que le vivre. À quoi faire nous en aurait nature engendré la haine et l'horreur, vu qu'elle lui tient rang de très grande utilité pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages, et qu'en cette république universelle elle sert plus de naissance et d'augmentation que de perte ou ruine ?

Ainsi toutes les choses se renouvellent.
(Lucrèce, *La Nature des choses*, II, 74)

Une seule mort engendre mille vies.
(Ovide, *Fastes*, I, 380)

La défaillance d'une vie est le passage à mille autres vies. Nature a empreint aux bêtes le soin d'elles et de leur conservation. Elles vont jusque-là de craindre

leur empirement, de se heurter et blesser, que nous les enchevêtrons et battons, accidents sujets à leurs sens et expérience. Mais que nous les tuons, elles ne le peuvent craindre, ni n'ont la faculté d'imaginer et conclure la mort. Si [*aussi*] dit-on encore qu'on les voit non seulement la souffrir gaiement (la plupart des chevaux hennissent en mourant, les cygnes la chantent), mais, de plus, la rechercher à leur besoin, comme portent plusieurs exemples des éléphants.

Outre ce, la façon d'argumenter de laquelle se sert ici Socrate est-elle pas admirable également en simplicité et en véhémence ? Vraiment, il est bien plus aisé de parler comme Aristote et vivre comme César, qu'il n'est aisé de parler et vivre comme Socrate. Là loge l'extrême degré de perfection et de difficulté : l'art n'y peut joindre [*atteindre*]. Or nos facultés ne sont pas ainsi dressées. Nous ne les essayons, ni ne les connaissons, nous nous investissons de celles d'autrui et laissons chômer les nôtres.

Comme quelqu'un pourrait dire de moi que j'ai seulement fait ici un amas de fleurs étrangères, n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier. Certes j'ai donné à l'opinion publique que ces parements empruntés m'accompagnent. Mais je n'entends pas qu'ils me couvrent, ni qu'ils me cachent : c'est le rebours de mon dessein, qui ne veux faire montre que du mien, et de ce qui est mien par nature ; et si je m'en fusse cru, à tout hasard, j'eusse parlé tout fin seul. Je m'en charge de plus fort tous les jours, outre ma proposition et ma forme première, sur la fantaisie du siècle et enhortements [*exhortations*] d'autrui. S'il me messied à moi, comme je le crois, n'importe : il peut être utile à quelque autre. Tel allègue Platon et Homère, qui ne les vit jamais. Et moi ai pris des lieux assez ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moi en ce lieu où j'écris, j'emprunterai présentement s'il me plaît d'une douzaine de tels ravaudeurs, gens que je ne feuillette guère, de quoi émailler le traité de la physionomie. Il ne faut que l'épître liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allégations, et nous allons quêter par là une friande gloire, à piper le sot monde.

Ces pâtissages de lieux communs, de quoi tant de gens ménagent leur étude, ne servent guère qu'à sujets communs, et servent à nous montrer, non à nous conduire, ridicule fruit de la science, que Socrate exagite [*critique*] si plaisamment contre Euthydème. J'ai vu faire des livres de choses ni jamais étudiées, ni entendues, l'auteur commettant à divers de ses amis savants la recherche de celle-ci et de cette autre matière à le bâtir, se contentant pour sa part d'en avoir projeté le dessein et empilé par son industrie ce fagot de provisions inconnues ; au moins sont siens l'encre et le papier. Cela, c'est en conscience acheter ou emprunter un livre, non pas le faire. C'est apprendre aux hommes non qu'on sait faire un livre, mais, ce de quoi ils pouvaient être en doute, qu'on ne le sait pas faire. Un président se vantait, où j'étais, d'avoir amoncelé deux cents tant de lieux étrangers en un sien arrêt présidentiel. En le prêchant à chacun il me sembla effacer [*qu'il effaçait*] la gloire qu'on lui en donnait. Pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel sujet et telle personne. Parmi tant d'emprunts, je suis bien aise d'en pouvoir dérober [*détrousser*] quelqu'un, les déguisant et difformant à nouveau service. Au hasard que je laisse dire que c'est par faute d'avoir entendu leur naturel usage, je lui donne quelque particulière adresse de ma main, à ce qu'ils en soient d'autant moins purement étrangers. Ceux-ci mettent leurs larcins en parade et en conte : aussi ont-ils plus de crédit aux lois que moi. Nous autres

naturalistes estimons qu'il y ait grande et incomparable préférence de l'honneur de l'invention à l'honneur de l'allégation [*citation*].

Si j'eusse voulu parler par science, j'eusse parlé plus tôt ; j'eusse écrit du temps plus voisin de mes études, que j'avais plus d'esprit et de mémoire ; et me fusse plus fié à la vigueur de cet âge-là qu'à celui-ci, si j'en eusse voulu faire métier d'écrire. Davantage, telle faveur gracieuse que la fortune peut m'avoir offerte par l'entremise de cet ouvrage eût alors rencontré une plus propice saison. Deux de mes connaissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon avis, d'avoir refusé de se mettre au jour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses défauts comme la verdeur, et pires. Et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besogne qu'à toute autre. Quiconque met sa décrépitude sous la presse fait folie s'il espère en épreindre [*exprimer*] des humeurs qui ne sentent le disgracié, le rêveur et l'assoupi. Notre esprit se constipe et se croupit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement ; accessoirement celle-ci et accidentellement, celle-là expressément et principalement. Et ne traite à point nommé de rien que du rien, ni d'aucune science que de celle de l'inscience. J'ai choisi le temps où ma vie, que j'ai à peindre, je l'ai toute devant moi : ce qui en reste tient plus de la mort. Et de ma mort seulement, si je la rencontrais babillarde, comme font d'autres, donnerais-je encore volontiers avis au peuple en délogeant.

Socrate, qui a été un exemplaire parfait en toutes grandes qualités, j'ai dépit qu'il eût rencontré un corps et un visage si vilains, comme ils disent, et disconvenables à la beauté de son âme, lui si amoureux et si affolé de la beauté. Nature lui fit injustice. Il n'est rien plus vraisemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. *Qu'elle soit dans un corps ou dans un autre importe beaucoup à l'âme : du corps, émanent de nombreux éléments dont certains aiguisent l'esprit tandis que les autres l'émoussent* (Cicéron, *Tusculanes*, I, 33). Celui-ci [*Cicéron*] parle d'une laideur dénaturée et difformité de membres. Mais nous appelons laideur aussi une mésavenance au premier regard, qui loge principalement au visage, et souvent nous dégoûte par bien légères causes : du teint, d'une tache, d'une rude contenance, de quelque cause inexplicable sur des membres bien ordonnés et entiers. La laideur qui revêtait une âme très belle en La Boétie était de ce prédicament [*sorte*]. Cette laideur superficielle, qui est pourtant très impérieuse, est de moindre préjudice à l'état de l'esprit et a peu de certitude en l'opinion des hommes. L'autre, qui d'un plus propre nom s'appelle difformité, est plus substantielle, porte plus volontiers coup jusqu'au-dedans. Non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé montre l'intérieure forme du pied.

Comme Socrate disait de la sienne qu'elle en accusait justement autant en son âme, s'il ne l'eût corrigée par institution. Mais en le disant je tiens qu'il se moquait suivant son usage, et jamais âme si excellente ne se fit elle-même.

Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté qualité puissante et avantageuse. Il l'appelait une courte tyrannie, et Platon le privilège de nature. Nous n'en avons point qui la surpasse en crédit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes, elle se présente au-devant, séduit et préoccupe [*prédispose*] notre jugement avec grande autorité et merveilleuse impression. Phryné perdait sa cause entre les mains d'un excellent avocat si, ouvrant sa robe, elle n'eût corrompu ses juges par l'éclat de sa beauté. Et je trouve que Cyrus, Alexandre, César, ces trois maîtres du monde, ne l'ont pas oubliée à faire leurs grandes affaires. N'a pas [*non plus que*] le premier Scipion. Un même mot

embrasse en grec le bel et le bon. Et le Saint-Esprit appelle souvent bons ceux qu'il veut dire beaux. Je maintiendrais volontiers le rang des biens selon que portait la chanson, que Platon dit avoir été triviale [*très répandue*], prise de quelque ancien poète : la santé, la beauté, la richesse. Aristote dit aux beaux appartenir le droit de commander, et, quand il en est de qui la beauté approche celle des images des dieux, que la vénération leur est pareillement due. À celui qui lui demandait pourquoi plus longtemps et plus souvent on hantait les beaux : « Cette demande, dit-il, n'appartient à être faite que par un aveugle. » La plupart et les plus grands philosophes payèrent leur écolage et acquirent la sagesse par l'entremise et faveur de leur beauté.

Non seulement aux hommes qui me servent, mais aux bêtes aussi, je la considère à deux doigts près de la bonté. Si [*pourtant*] me semble-t-il que ce trait et cette façon de visage, et ces linéaments par lesquels on argumente certaines complexions internes et nos fortunes à venir, sont choses qui ne logent pas bien directement et simplement sous le chapitre de beauté et de laideur. Non plus que toute bonne odeur et sérénité d'air n'en promettent pas la santé, ni toute épaisseur et puanteur l'infection en temps pestilent. Ceux qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs mœurs ne rencontrent pas toujours [*n'ont pas toujours raison*] ; car en une face qui ne sera pas trop bien composée, il peut loger quelque air de probité et de fiance, comme, au rebours, j'ai lu parfois entre deux beaux yeux des menaces d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables ; et en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent, parmi des hommes inconnus, l'un plutôt que l'autre à qui vous rendre et fier votre vie, et non proprement par la considération de la beauté.

C'est une faible garantie que la mine ; toutefois elle a quelque considération. Et si j'avais à les fouetter, ce serait plus rudement les méchants qui démentent et trahissent les promesses que nature leur avait plantées au front : je punirais plus aigrement la malice en une apparence débonnaire. Il semble qu'il y ait certains visages heureux, d'autres malencontreux. Et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages débonnaires des niais, les sévères des rudes, les malicieux des chagrins, les dédaigneux des mélancoliques, et telles autres qualités voisines. Il y a des beautés non fières seulement, mais aigres ; il y en a d'autres douces, et encore au-delà fades. D'en pronostiquer les aventures futures, ce sont matières que je laisse indécises.

J'ai pris, comme j'ai dit ailleurs, bien simplement et crûment pour mon regard [*pour ce qui me concerne*] ce précepte ancien : que nous ne saurions faillir à suivre nature ; que le souverain précepte, c'est de se conformer à elle. Je n'ai pas corrigé, comme Socrate, par force de la raison mes complexions naturelles, et n'ai aucunement troublé par art mon inclination. Je me laisse aller comme je suis venu, je ne combats rien ; mes deux maîtresses pièces vivent de leur grâce en paix et bon accord, mais le lait de ma nourriture a été, Dieu merci, médiocrement [*moyennement*] sain et tempéré.

Dirai-je ceci en passant ? que je vois tenir en plus de prix qu'elle ne vaut, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de prud'homie [*probité*] scolastique, serve des préceptes, contrainte sous l'espérance et la crainte ? Je l'aime telle que les lois et religions non fassent, mais parfassent et autorisent, qui se sente de quoi se soutenir sans aide, née en nous de ses propres racines par la semence de la raison universelle, empreinte en tout homme non dénaturé. Cette raison, qui redresse Socrate de son vicieux pli, le rend obéissant aux hommes et

aux dieux qui commandent en sa ville, courageux en la mort non parce que son âme est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingénieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse croyance suffire, seule et sans les mœurs, à contenter la divine justice. L'usage nous fait voir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience.

J'ai un port favorable et en forme et en interprétation,

> *Qu'est-ce que j'ai dit : « j'ai » ?*
> *Non, Chrémès, c'est : « j'ai eu » que je devais dire !*
> (Térence, *Le Bourreau de soi-même*, I, 1, 42)
>
> *Hélas ! Tu ne vois plus que les os d'un corps usé,*
> (Pseudo-Gallus, I, 283)

et qui fait une contraire montre à celui de Socrate. Il m'est souvent advenu que, sur le simple crédit de ma présence et de mon air, des personnes qui n'avaient aucune connaissance de moi s'y sont grandement fiées, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes, et en ai tiré dans les pays étrangers des faveurs singulières et rares. Mais ces deux expériences valent, à l'aventure, que je les récite [*raconte*] particulièrement.

Un quidam délibéra de surprendre ma maison et moi. Son art fut d'arriver seul à ma porte et d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le connaissais de nom, et avais occasion de me fier de [*à*] lui comme de mon voisin et, en quelque sorte, mon allié. Je lui fis ouvrir, comme je fais à chacun. Le voici tout effrayé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable : qu'il venait d'être rencontré à une demi-lieue de là par un sien ennemi – lequel je connaissais aussi, et avais ouï parler de leur querelle –, que cet ennemi lui avait merveilleusement chaussé les éperons [*l'avait poursuivi*] et, qu'ayant été surpris en désarroi et plus faible en nombre il s'était jeté à ma porte à sauveté ; qu'il était en grande peine de ses gens, lesquels il disait tenir pour morts ou pris.

J'essayai tout naïvement de le conforter, assurer et rafraîchir. Tantôt après, voilà quatre ou cinq de ses soldats qui se présentent, en même contenance et effroi, pour entrer ; et puis d'autres, et d'autres encore après, bien équipés et bien armés, jusqu'à vingt-cinq ou trente, feignant avoir leur ennemi aux talons. Ce mystère commençait à tâter mon soupçon. Je n'ignorais pas en quel siècle je vivais, combien ma maison pouvait être enviée, et avais plusieurs exemples d'autres de ma connaissance à qui il était mésadvenu de même. Tant y a que, trouvant qu'il n'y avait point d'acquêt d'avoir commencé à faire plaisir si je n'achevais, et ne pouvant me défaire sans tout rompre, je me laissai aller au parti le plus naturel et le plus simple, comme je fais toujours, commandant qu'ils entrassent. (Aussi, à la vérité, je suis peu défiant et soupçonneux de ma nature. Je penche volontiers vers l'excuse et interprétation plus douce. Je prends les hommes selon le commun ordre, et ne crois pas ces inclinations perverses et dénaturées, si je n'y suis forcé par grand témoignage, non plus que les monstres et miracles. Et suis homme, en outre, qui me commets volontiers à la fortune et me laisse aller à corps perdu entre ses bras. De quoi, jusqu'à cette heure, j'ai eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ai trouvée et plus avisée et plus amie de mes affaires que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peut justement nommer la conduite difficile ou, qui voudra, prudente ; de celles-là mêmes, posez que la

troisième partie soit du mien, certes les deux tiers sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et prétendons plus de notre conduite qu'il ne nous appartient. Pourtant [*c'est pourquoi*] fourvoient si souvent nos desseins. Il est jaloux de l'étendue que nous attribuons aux droits de l'humaine prudence au préjudice des siens, et nous les raccourcit d'autant que nous les amplifions.) Ceux-ci se tinrent à cheval dans ma cour, le chef avec moi en ma salle, qui n'avait voulu qu'on établât son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il aurait eu nouvelles de ses hommes. Il se vit maître de son entreprise, et n'y restait sur ce point que l'exécution. Souvent depuis [*après*] il a dit, car il ne craignait pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise lui avaient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui pour voir quel signe il leur donnerait, bien étonnés de le voir sortir et abandonner son avantage.

Une autre fois, me fiant à je ne sais quelle trêve qui venait d'être publiée en nos armées, je m'acheminai à un voyage par pays étrangement chatouilleux. Je ne fus pas sitôt éventé que voilà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper. L'une me joignit à la troisième journée, où je fus chargé par quinze ou vingt gentilshommes masqués, suivis d'une ondée d'argoulets. Me voilà pris et rendu, retiré dans l'épais d'une forêt voisine, démonté, dévalisé, mes coffres fouillés, ma boîte [*coffre*] prise, chevaux et équipage départis [*partagés*] à nouveaux maîtres. Nous fûmes longtemps à contester dans ce hallier sur le fait de ma rançon, qu'ils me taillaient si haute qu'il paraissait bien que je ne leur étais guère connu. Ils entrèrent en grande contestation de ma vie. De vrai, il y avait plusieurs circonstances qui me menaçaient du danger où j'en étais.

C'est alors qu'il te fallut du courage, Énée, et un cœur vaillant.
(Virgile, *Énéide*, VI, 261)

Je me maintins toujours sur le titre de ma trêve, à leur quitter seulement le gain qu'ils avaient fait de ma dépouille, qui n'était pas à mépriser, sans promesse d'autre rançon. Après deux ou trois heures que nous eûmes été là et qu'ils m'eurent fait monter sur un cheval qui n'avait garde de leur échapper, et commis ma conduite particulière à quinze ou vingt arquebusiers, et dispersé mes gens à d'autres, ayant ordonné qu'on nous menât prisonniers diverses routes, et moi déjà acheminé à deux ou trois arquebusades de là,

Ayant déjà imploré Castor et Pollux,
(Catulle, LXVI, 65)

voici une soudaine et très inopinée mutation qui leur prit. Je vis revenir à moi le chef avec paroles plus douces, se mettant en peine de rechercher en la troupe mes hardes écartées, et m'en faisant rendre selon qu'il s'en pouvait recouvrer, jusqu'à ma boîte. Le meilleur présent qu'ils me firent ce fut enfin ma liberté ; le reste ne me touchait guère en ce temps-là. La vraie cause d'un changement si nouveau et de ce ravisement, sans aucune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprise pourpensée [*mûrie*] et délibérée, et devenue juste par l'usage (car d'arrivée je leur confessai ouvertement le parti duquel j'étais, et le chemin que je tenais), certes je ne sais pas bien encore quelle elle est. Le plus apparent [*important*], qui se démasqua et me fit connaître son nom, me redit alors plusieurs fois que je devais cette délivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles, qui me rendaient indigne d'une telle mésaven-

ture, et me demanda assurance d'une pareille. Il est possible que la bonté divine se voulût servir de ce vain instrument pour ma conservation. Elle me défendit encore lendemain d'autres pires embûches, desquelles ceux-ci mêmes m'avaient averti.

Le dernier est encore en pieds [*vivant*] pour en faire le conte ; le premier fut tué il n'y a pas longtemps.

Si mon visage ne répondait pour moi, si on ne lisait en mes yeux et en ma voix la simplicité de mon intention, je n'eusse pas duré sans querelle et sans offense si longtemps, avec cette liberté indiscrète de dire à tort et à droit ce qui me vient en fantaisie, et juger témérairement des choses. Cette façon peut paraître avec raison incivile et mal accommodée à notre usage, mais outrageuse et malicieuse, je n'ai vu personne qui l'en ait jugée, ni qui se soit piqué de ma liberté s'il l'a reçue de ma bouche. Les paroles redites ont, comme autre son, autre sens. Aussi ne hais-je personne, et suis si lâche à offenser que, pour le service de la raison même, je ne le puis faire. Et lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles, j'ai plutôt manqué à la justice. *Je voudrais qu'on n'eût pas commis de fautes car je n'ai pas le courage de punir* (Tite-Live, XXIX, 21). On reprochait, dit-on, à Aristote d'avoir été trop miséricordieux envers un méchant homme. « J'ai été de vrai, dit-il, miséricordieux envers l'homme, non envers la méchanceté. » Les jugements ordinaires s'exaspèrent à la vengeance par l'horreur du méfait. Cela même refroidit le mien : l'horreur du premier meurtre m'en fait craindre un second, et la haine de la première cruauté m'en fait haïr toute imitation. À moi, qui ne suis qu'écuyer de trèfle [*valet de trèfle, c'est-à-dire homme de peu*], peut toucher [*s'appliquer*] ce qu'on disait de Charillos, roi de Sparte : « Il ne saurait être bon puisqu'il n'est pas mauvais aux méchants. » Ou bien ainsi, car Plutarque le présente en ces deux sortes, comme mille autres choses, diversement et contrairement : « Il faut bien qu'il soit bon, puisqu'il l'est aux méchants mêmes. » Comme aux actions légitimes je me fâche de m'y employer quand c'est envers ceux qui s'en déplaisent, aussi, à dire vérité, aux illégitimes je ne fais pas assez de conscience de m'y employer quand c'est envers ceux qui y consentent.

CHAPITRE 13

De l'expérience

Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut [*manque*], nous y employons l'expérience,

C'est par épreuves diverses que l'art est né :
L'exemple nous a montré la voie.
(Manilius, I, 59)

qui est un moyen plus faible et moins digne ; mais la vérité est chose si grande que nous ne devons dédaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes que nous ne savons à laquelle nous prendre ; l'expérience n'en a pas moins. La conséquence que nous voulons tirer de la ressemblance des événements est mal sûre, d'autant qu'ils sont toujours dissemblables : il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et variété. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprès exemple de similitude, nous servons de celui des œufs. Toutefois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui reconnaissait des marques de différence entre les œufs, si [*si bien*] qu'il n'en prenait jamais l'un pour l'autre, et, y ayant plusieurs poules, savait juger de laquelle était l'œuf. La dissimilitude s'ingère d'elle-même en nos ouvrages ; nul art peut arriver à la similitude. Ni Perrozet, ni autre ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes que certains joueurs ne les distinguent à les voir seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne fait pas tant un, comme la différence fait autre. Nature s'est obligée à ne rien faire autre qui ne fût dissemblable.

Pourtant, l'opinion de celui-là [*l'empereur Justinien*] ne me plaît guère, qui pensait par la multitude des lois brider l'autorité des juges, en leur taillant leurs morceaux [*limitant leur liberté de jugement*] : il ne sentait point qu'il y a autant de liberté et d'étendue à l'interprétation des lois qu'à leur façon [*élaboration*]. Et ceux-là [*les protestants*] se moquent, qui pensent rappetisser nos débats et les arrêter en nous rappelant à l'expresse parole de la Bible. D'autant que notre esprit ne trouve pas le champ moins spacieux à contrôler le sens d'autrui qu'à représenter le sien, et comme s'il y avait moins d'animosité et d'âpreté à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompait. Car nous avons en France plus de lois que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudrait à régler tous les mondes d'Épicure ; *de même qu'autrefois nous souffrions des scandales, nous souffrons maintenant des lois* (Tacite, *Annales*, III, 25) ; et si [*pourtant*] avons tant laissé à opiner et décider à nos juges, qu'il ne fut jamais liberté si puissante ni si licencieuse. Qu'ont gagné nos législateurs à choisir cent mille espèces et faits particuliers, et y attacher cent mille lois ? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples. Ajoutez-y en cent fois autant, il n'adviendra pas pourtant que, des événements à venir, il s'en trouve certain qui, en tout ce grand nombre de milliers d'événements choisis et enregistrés, en rencontre un

auquel il se puisse joindre et apparier si exactement qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requière diverse considération de jugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpétuelle mutation, avec les lois fixes et immobiles. Les plus désirables, ce sont les plus rares, plus simples et générales ; et encore crois-je qu'il vaudrait mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne toujours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons. Témoin la peinture de l'âge doré des poètes, et l'état où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres. En voilà qui, pour tout juge, emploient en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montagnes. Et ces autres élisent le jour du marché quelqu'un d'entre eux qui, sur-le-champ, décide tous leurs procès. Quel danger y aurait-il que les plus sages vidassent ainsi les nôtres selon les occurrences, et à l'œil, sans obligation d'exemple ni de conséquence ? À chaque pied son soulier. Le roi Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, pourvut sagement qu'on n'y menât aucuns écoliers de la jurisprudence, de crainte que les procès ne peuplassent [*se développassent*] en ce nouveau monde, comme étant science de sa nature génératrice d'altercation et division ; jugeant, avec Platon, que c'est une mauvaise provision de pays que jurisconsultes et médecins.

Pourquoi est-ce que notre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible en contrat et testament, et que celui qui s'exprime si clairement, quoi qu'il dise et écrive, ne trouve en cela aucune manière de se déclarer qui ne tombe en doute et contradiction ? Si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquant d'une péculière [*particulière*] attention à trier [*choisir*] des mots solennels et former des clauses artistes, ont tant pesé chaque syllabe, épluché si primement chaque espèce de couture, que les voilà enfrasqués [*engagés*] et embrouillés en l'infinité des figures et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tomber sous aucun règlement et prescription, ni aucune certaine intelligence [*compréhension sûre*]. *Tout ce que l'on divise jusqu'à le réduire en poussière devient confus* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXIX). Qui a vu des enfants essayant de ranger à certain nombre [*unité*] une masse d'argent-vif [*mercure*] : plus ils le pressent et pétrissent et s'étudient à le contraindre à leur loi, plus ils irritent la liberté de ce généreux métal : il fuit à leur art et va s'amenuisant et s'éparpillant au-delà de tout compte. C'est de même, car, en subdivisant ces subtilités, on apprend aux hommes d'accroître les doutes ; on nous met en train d'étendre et diversifier les difficultés, on les allonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on fait fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelles, comme la terre se rend fertile plus elle est émiée et profondément remuée. *La science crée la difficulté* (Quintilien, X, 3). Nous doutions sur Ulpien, redoutons encore sur Bartole et Balde. Il fallait effacer la trace de cette diversité innombrable d'opinions, non point s'en parer et en entêter la postérité.

Je ne sais qu'en dire, mais il se sent par expérience que tant d'interprétations dissipent la vérité et la rompent. Aristote a écrit pour être entendu ; s'il ne l'a pu, moins le fera un moins habile, et un troisième, que celui qui traite sa propre imagination. Nous ouvrons la matière et l'épandons en la détrempant ; d'un sujet nous en faisons mille, et retombons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Épicure. Jamais deux hommes ne jugèrent pareillement de même chose, et est impossible de voir deux opinions semblables exactement non seulement en divers hommes, mais en même homme à diverses heures. Ordinairement, je trouve

à douter en ce que le commentaire n'a daigné toucher. Je bronche plus volontiers en pays plat, comme certains chevaux que je connais, qui achoppent plus souvent en chemin uni.

Qui ne dirait que les gloses augmentent les doutes et l'ignorance, puisqu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, auquel le monde s'embesogne, duquel l'interprétation fasse tarir la difficulté ? Le centième commentaire le renvoie à son suivant, plus épineux et plus scabreux que le premier ne l'avait trouvé. Quand est-il convenu entre nous : ce livre en a assez, il n'y a désormais plus que dire ? Ceci se voit mieux en la chicane. On donne autorité de loi à infinis docteurs, infinis arrêts, et à autant d'interprétations. Trouvons-nous pourtant quelque fin au besoin d'interpréter ? S'y voit-il quelque progrès et avancement vers la tranquillité ? Nous faut-il moins d'avocats et de juges que lorsque cette masse de droit était encore en sa première enfance ? Au rebours, nous obscurcissons et ensevelissons l'intelligence ; nous ne la découvrons plus qu'à la merci de tant de clôtures et barrières. Les hommes méconnaissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne fait que fureter et quêter, et va sans cesse tournoyant, bâtissant et s'empêtrant en sa besogne, comme nos vers de soie, et s'y étouffe. *Une souris dans la poix* (dicton latin recueilli par Érasme, *Adages*, II, 2, 68). Il pense remarquer de loin je ne sais quelle apparence de clarté et vérité imaginaire, mais, pendant qu'il y court, tant de difficultés lui traversent la voie, d'empêchements et de nouvelles quêtes, qu'ils l'égarent et l'enivrent. Non guère autrement qu'il advint aux chiens d'Ésope, lesquels, découvrant quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvant approcher, entreprirent de boire cette eau, d'assécher le passage, et s'y étouffèrent. À quoi se rencontre ce qu'un Cratès disait des écrits d'Héraclite : qu'ils avaient besoin d'un lecteur bon nageur, afin que la profondeur et le poids de sa doctrine ne l'engloutissent et suffoquassent.

Ce n'est rien que faiblesse particulière qui nous fait contenter de ce que d'autres ou que nous-mêmes avons trouvé en cette chasse de connaissance ; un plus habile ne s'en contentera pas. Il y a toujours place pour un suivant, oui et pour nous-mêmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions ; notre fin est en l'autre monde. C'est signe de raccourcissement d'esprit quand il se contente, ou de lassitude. Nul esprit généreux ne s'arrête en soi : il prétend toujours, et va outre ses forces ; il a des élans au-delà de ses effets ; s'il ne s'avance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se choque, il n'est vif qu'à demi ; ses poursuites sont sans terme et sans forme ; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguïté. Ce que déclarait assez Apollon, parlant toujours à nous doublement, obscurément et obliquement, ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesognant. C'est un mouvement irrégulier, perpétuel, sans patron [*modèle*] et sans but. Ses inventions s'échauffent, se suivent et s'entre-produisent l'une l'autre.

Ainsi voit-on, en un ruisseau coulant,
Sans fin l'une eau après l'autre roulant,
Et tout de rang, d'un éternel conduit,
L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuit.
Par celle-ci celle-là est poussée,
Et celle-ci par l'autre est devancée :
Toujours l'eau va dans l'eau, et toujours est-ce
Même ruisseau, et toujours eau diverse.
[Étienne de La Boétie]

Il y a plus à faire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre sujet : nous ne faisons que nous entre-gloser.

Tout fourmille de commentaires ; d'auteurs, il en est grande cherté.

Le principal et plus fameux savoir de nos siècles, est-ce pas savoir entendre les savants ? Est-ce pas la fin commune et dernière de toutes études ?

Nos opinions s'entent les unes sur les autres. La première sert de tige à la seconde ; la seconde à la troisième. Nous échelons ainsi de degré en degré. Et advient de là que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain sur les épaules du pénultième.

Combien souvent, et sottement à l'aventure, ai-je étendu mon livre à parler de soi ? Sottement quand ce ne serait que pour cette raison qu'il me devait souvenir de ce que je dis des autres qui en font de même : que ces œillades si fréquentes à leur ouvrage témoignent que le cœur leur frissonne de son amour, et les rudoiements même dédaigneux de quoi ils le battent, que ce ne sont que mignardises et afféteries d'une faveur maternelle, suivant Aristote, à [*pour*] qui et se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, que je dois avoir en cela plus de liberté que les autres, d'autant qu'à point nommé j'écris de moi et de mes écrits comme de mes autres actions, que mon thème se renverse en soi, je ne sais si chacun la prendra.

J'ai vu en Allemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doute de ses opinions, et plus, qu'il n'en émut sur les écritures saintes. Notre contestation est verbale. Je demande que [*ce que*] c'est que nature, volupté, cercle, et substitution. La question est de paroles, et se paie de même. Une pierre, c'est un corps. Mais qui presserait : « Et corps qu'est-ce ? – Substance. – Et substance quoi ? », ainsi de suite, acculerait enfin le répondant au bout de son calepin [*dictionnaire*]. On échange un mot pour un autre mot, et souvent plus inconnu. Je sais mieux que [*ce que*] c'est qu'un homme que je ne sais que c'est animal, ou mortel, ou raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois : c'est la tête de l'Hydre. Socrate demandait à Ménon que c'était que vertu : « Il y a, fit Ménon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard. – Voici qui va bien ! s'écria Socrate : nous étions en cherche d'une vertu, en voici un essaim. » Nous communiquons une question, on nous en redonne une ruchée. Comme nul événement et nulle forme ressemble entièrement à une autre, aussi ne diffère nulle de l'autre entièrement. Ingénieux mélange de nature. Si nos faces n'étaient semblables, on ne saurait discerner l'homme de la bête ; si elles n'étaient dissemblables, on ne saurait discerner l'homme de l'homme. Toutes choses se tiennent par quelque similitude, tout exemple cloche, et la relation qui se tire de l'expérience est toujours défaillante et imparfaite ; on joint toutefois les comparaisons par quelque coin. Ainsi servent les lois, et s'assortissent ainsi à chacune de nos affaires, par quelque interprétation détournée, contrainte et biaise.

Puisque les lois éthiques, qui regardent le devoir particulier de chacun en soi, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont, ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont davantage. Considérez la forme de cette justice qui nous régit : c'est un vrai témoignage de l'humaine imbécillité [*faiblesse*], tant il y a de contradiction et d'erreur. Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice – et y en trouvons tant que je ne sais si l'entre-deux s'y trouve si souvent –, ce sont parties maladives et membres injustes du corps même

et essence de la justice. Des paysans viennent de m'avertir en hâte qu'ils ont laissé présentement en une forêt qui est à moi un homme meurtri de cent coups, qui respire encore et qui leur a demandé de l'eau par pitié et du secours pour le soulever ; disent qu'ils n'ont osé l'approcher et se sont enfuis, de peur que les gens de la justice ne les y attrapassent et, comme il se fait de ceux qu'on rencontre près d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident à leur totale ruine, n'ayant ni suffisance ni argent pour défendre leur innocence. Que leur eussé-je dit ? Il est certain que cet office d'humanité les eût mis en peine.

Combien avons-nous découvert d'innocents avoir été punis, je dis sans la coulpe [*faute*] des juges, et combien y en a-t-il eu que nous n'avons pas découverts ? Ceci est advenu de mon temps : certains sont condamnés à la mort pour un homicide ; l'arrêt, sinon prononcé, au moins conclu et arrêté. Sur ce point, les juges sont avertis par les officiers d'une cour subalterne voisine qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels avouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce fait une lumière indubitable. On délibère si pourtant on doit interrompre et différer l'exécution de l'arrêt donné contre les premiers. On considère la nouvelleté de l'exemple, et sa conséquence pour accrocher les jugements ; que la condamnation est juridiquement passée, les juges privés de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés aux formules de la justice. Philippe, ou quelque autre, pourvut à un pareil inconvénient en cette manière : il avait condamné en grosses amendes un homme envers un autre par un jugement résolu. La vérité se découvrant quelque temps après, il se trouva qu'il avait iniquement jugé. D'un côté était la raison de la cause, de l'autre côté la raison des formes judiciaires. Il satisfit en quelque sorte à toutes les deux, laissant en son état la sentence, et récompensant de sa bourse l'intérêt du condamné. Mais il avait affaire à un accident réparable ; les miens furent pendus irréparablement. Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime ?

Tout ceci me fait souvenir de ces anciennes opinions : qu'il est forcé de faire tort en détail qui veut faire droit en gros, et injustice en petites choses qui veut venir à chef de faire justice dans les grandes ; que l'humaine justice est formée au modèle de la médecine – selon laquelle tout ce qui est utile est aussi juste et honnête ; et de ce que tiennent les stoïciens – que nature même procède contre justice en la plupart de ces ouvrages ; et de ce que tiennent les cyrénaïques – qu'il n'y a rien juste de soi, que les coutumes et lois forment la justice ; et des théodoriens – qui trouvent juste au sage le larcin, le sacrilège, toute sorte de paillardise s'il connaît qu'elle lui soit profitable.

Il n'y a remède. J'en suis là, comme Alcibiade, que je ne me représenterai jamais, que je puisse [*si je le peux*], à homme qui décide de ma tête, où mon honneur et ma vie dépendent de l'industrie et soin de mon procureur plus que de mon innocence. Je me hasarderais à une telle justice qui me reconnût du bien fait comme du mal fait, où j'eusse autant à espérer qu'à craindre. L'indemnité n'est pas monnaie suffisante à un homme qui fait mieux que de ne faillir point. Notre justice ne nous présente que l'une de ses mains, et encore la gauche. Quiconque il soit, il en sort avec perte.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce ni connaissance des nôtres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers que ni les anciens ni nous ne pénétrons, les officiers députés par le prince pour visiter l'état de ses provinces, comme ils punissent ceux qui malversent en leur charge,

ils rémunèrent aussi de pure libéralité ceux qui s'y sont bien portés outre la commune sorte et outre la nécessité de leur devoir. On s'y présente non pour garantir seulement, mais pour y acquérir, ni simplement pour être payé, mais pour y être aussi étrenné.

Nul juge n'a encore, Dieu merci, parlé à moi comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile. Nulle prison m'a reçu non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la vue, même du dehors, déplaisante. Je suis si affadi après la liberté [*fou de liberté*] que qui me défendrait l'accès de quelque coin des Indes, j'en vivrais un peu plus mal à l'aise. Et tant que je trouverai terre ou air ouverts ailleurs, je ne croupirai en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourrais-je souffrir la condition où je vois tant de gens, cloués à un quartier de ce royaume, privés de l'entrée des villes principales et des cours, et de l'usage des chemins publics pour avoir querellé nos lois ! Si celles que je sers me menaçaient seulement le bout du doigt, je m'en irais incontinent en trouver d'autres, où que ce fût. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'emploie à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or les lois se maintiennent en crédit non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois. C'est le fondement mystique de leur autorité ; elles n'en ont point d'autre. Qui bien leur sert. Elles sont souvent faites par des sots, plus souvent par des gens qui, en haine d'équalité, ont faute d'équité, mais toujours par des hommes, auteurs vains et irrésolus.

Il n'est rien si lourdement et largement fautier que les lois, ni si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes ne leur obéit pas justement par où il doit. Les nôtres françaises prêtent en quelque sorte la main, par leur dérèglement et leur difformité, au désordre et à la corruption qui se voient en leur dispensation et exécution. Le commandement est si trouble et inconstant qu'il excuse quelque peu et la désobéissance et le vice de l'interprétation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit, donc, le fruit que nous pouvons avoir de l'expérience, à peine servira beaucoup à notre institution celle que nous tirons des exemples étrangers si nous faisons si mal notre profit de celle que nous avons nous-mêmes, qui nous est plus familière, et certes suffisante à nous instruire de ce qu'il nous faut.

Je m'étudie plus qu'autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique.

Par quel art Dieu gouverne cette maison : le monde ?
Où se lève la lune ? Vers où se retire-t-elle, et comment ?
(Chaque mois, réunissant ses cornes, elle se retrouve en son plein.)
D'où viennent les vents qui règnent sur la mer ?
Quel est l'effet du souffle de l'eurus ?
D'où vient l'eau qui perpétuellement va aux nuages ?
Et doit-il venir un jour qui détruira ce monde.
(Properce, III, 5, 26)

Cherchez, vous que travaille le souci de connaître le monde.
(Lucain, I, 417)

En cette université, je me laisse ignoramment et négligemment manier à la loi générale du monde. Je la saurai assez quand je la sentirai. Ma science ne lui saurait faire changer de route ; elle ne se diversifiera pas pour moi. C'est folie de

l'espérer, et plus grande folie de s'en mettre en peine, puisqu'elle est nécessairement semblable, publique et commune.

La bonté et capacité du gouverneur nous doivent à pur et à plein décharger du soin de son gouvernement.

Les inquisitions et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à notre curiosité. Les philosophes, avec grande raison, nous renvoient aux règles de nature, mais elles n'ont que faire de si sublime connaissance ; ils les falsifient et nous présentent son visage peint trop haut en couleur et trop sophistiqué, d'où naissent tant de divers portraits d'un sujet si uniforme. Comme elle nous a fourni de pieds à marcher, aussi a-t-elle de prudence à nous guider en la vie ; prudence non tant ingénieuse, robuste et pompeuse comme celle de leur invention, mais à l'avenant facile et salutaire, et qui fait très bien ce que l'autre dit, en celui qui a l'heur de savoir s'employer naïvement et ordonnément, c'est-à-dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Ô que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une tête bien faite !

J'aimerais mieux m'entendre bien en moi qu'en Cicéron. De l'expérience que j'ai de moi, je trouve assez de quoi me faire sage, si j'étais bon écolier. Qui remet en sa mémoire l'excès de sa colère passée, et jusqu'où cette fièvre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a courus, de ceux qui l'ont menacé, des légères occasions qui l'ont remué d'un état à autre, se prépare par là aux mutations futures et à la reconnaissance de sa condition. La vie de César n'a point plus d'exemple que la nôtre pour nous ; et première, et populaire, c'est toujours une vie que tous accidents humains regardent. Écoutons-y seulement : nous nous disons tout ce de quoi nous avons principalement besoin. Qui se souvient de s'être tant et tant de fois mécompté de son propre jugement est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en défiance ? Quand je me trouve convaincu par la raison d'autrui d'une opinion fausse, je n'apprends pas tant ce qu'il m'a dit de nouveau et cette ignorance particulière (ce serait peu d'acquêt), comme en général j'apprends ma débilité et la trahison de mon entendement, d'où je tire la réformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs je fais de même, et sens de cette règle grande utilité à la vie. Je ne regarde pas l'espèce et l'individu comme une pierre où j'aie bronché ; j'apprends à craindre mon allure partout, et m'attends à la régler. D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien que cela ; il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample et importante. Les faux pas que ma mémoire m'a faits si souvent, alors même qu'elle s'assure le plus de soi, ne se sont pas inutilement perdus ; elle a beau me jurer à cette heure et m'assurer, je secoue les oreilles ; la première opposition qu'on fait à son témoignage me met en suspens, et n'oserais me fier d'elle en chose de poids, ni la garantir sur le fait d'autrui. Et n'était que, ce que je fais par faute de mémoire, les autres le font encore plus souvent par faute de foi, je prendrais toujours en chose de fait la vérité de la bouche d'un autre plutôt que de la mienne. Si chacun épiait de près les effets et circonstances des passions qui le régentent, comme j'ai fait de celle à qui j'étais tombé en partage, il les verrait venir, et ralentirait un peu leur impétuosité et leur course. Elles ne nous sautent pas toujours au collet d'un primesaut ; il y a de la menace et des degrés.

Comme au premier souffle de vent la mer blanchit,
Puis, peu à peu, enfle et soulève ses vagues
Pour se dresser bientôt du fond de l'abîme jusqu'aux nues.
(Virgile, Énéide, VII, 528)

Le jugement tient chez moi un siège magistral, au moins il s'en efforce soigneusement ; il laisse mes appétits aller leur train, et la haine et l'amitié, voire et celle que je me porte à moi-même, sans s'en altérer ni corrompre. S'il ne peut réformer les autres parties selon soi, au moins ne se laisse-t-il pas déformer à elles : il fait son jeu à part.

L'avertissement à chacun de se connaître doit être d'un important effet, puisque ce dieu de science et de lumière [*Apollon*] le fit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avait à nous conseiller. Platon dit aussi que prudence n'est autre chose que l'exécution de cette ordonnance, et Socrate le vérifie par le menu en Xénophon. Les difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent en chacune science que par ceux qui y ont entrée. Car encore faut-il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer qu'on ignore, et faut pousser à une porte pour savoir qu'elle nous est close. D'où naît cette platonique subtilité que ni ceux qui savent n'ont à s'enquérir, d'autant qu'ils savent, ni ceux qui ne savent, d'autant que pour s'enquérir il faut savoir de quoi on s'enquiert. Ainsi en celle-ci – de se connaître soi-même –, ce que chacun se voit si résolu et satisfait, ce que chacun y pense être suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout, comme Socrate apprend à Euthydème en Xénophon. Moi qui ne fais autre profession y trouve une profondeur et une variété si infinie que mon apprentissage n'a autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. À ma faiblesse si souvent reconnue je dois l'inclination que j'ai à la modestie, à l'obéissance des croyances qui me sont prescrites, à une constante froideur et modération d'opinions, et la haine à cette arrogance importune et querelleuse, se croyant et fiant tout à soi, ennemie capitale de discipline et de vérité. Écoutez-les régenter : les premières sottises qu'ils mettent en avant, c'est au style qu'on établit les religions et les lois. *Il n'est rien de plus honteux que de donner le pas à l'assertion et à l'affirmation sur l'étude et la connaissance* (Cicéron, *Académiques*, I, 12).

Aristarque disait qu'anciennement à peine se trouva-t-il sept sages au monde, et que de son temps à peine se trouvait-il sept ignorants. Aurions-nous pas plus de raison que lui de le dire en notre temps ? L'affirmation et l'opiniâtreté sont signes exprès de bêtise. Celui-ci aura donné du nez à terre cent fois pour un jour : le voilà sur ses ergots, aussi résolu et entier qu'avant ; vous diriez qu'on lui a infus depuis quelque nouvelle âme et vigueur d'entendement, et qu'il lui advient comme à cet ancien fils de la terre [*Antée*], qui reprenait nouvelle fermeté et se renforçait par sa chute,

dont les membres exténués
Retrouvent des forces nouvelles dès qu'il touche sa mère.
(Lucain, *La Pharsale*, IV, 599)

Ce têtu indocile pense-t-il pas reprendre un nouvel esprit pour reprendre une nouvelle dispute ? C'est par mon expérience que j'accuse l'humaine ignorance, qui est, à mon avis, le plus sûr parti de l'école du monde. Ceux qui ne la veulent conclure en eux par un si vain exemple que le mien ou que le leur, qu'ils la reconnaissent par Socrate, le maître des maîtres. Car le philosophe Antisthène à

ses disciples : « Allons, disait-il, vous et moi, ouïr Socrate. Là, je serai disciple avec vous. » Et, soutenant ce dogme de sa secte stoïque, que la vertu suffisait à rendre une vie pleinement heureuse et n'ayant besoin de chose quelconque : « Sinon de la force de Socrate », ajoutait-il.

Cette longue attention que j'emploie à me considérer me dresse à juger aussi passablement des autres, et est peu de choses de quoi je parle plus heureusement et excusablement. Il m'advient souvent de voir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis qu'ils ne font eux-mêmes. J'en ai étonné quelqu'un par la pertinence de ma description et l'ai averti de soi. Pour m'être, dès mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'autrui, j'ai acquis une complexion studieuse en cela, et, quand j'y pense, je laisse échapper autour de moi peu de choses qui y servent : contenances, humeurs, discours. J'étudie tout : ce qu'il me faut fuir, ce qu'il me faut suivre. Ainsi à mes amis je découvre, par leurs productions, leurs inclinations internes, non pour ranger cette infinie variété d'actions, si diverses et si découpées, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions en classes et régions connues,

Mais, toutes ces espèces, on ne pourrait les dénombrer,
Pas plus que les nommer.
(Virgile, *Géorgiques*, II, 103)

Les savants partent [*répartissent*] et dénotent leurs fantaisies plus spécifiquement, et par le menu. Moi, qui n'y vois qu'autant que l'usage m'en informe, sans règle, présente généralement les miennes, et à tâtons. Comme en ceci : je prononce ma sentence par articles décousus, ainsi que de chose qui ne se peut dire à la fois et en bloc. La relation et la conformité ne se trouvent point en telles âmes que les nôtres, basses et communes. La sagesse est un bâtiment solide et entier, dont chaque pièce tient son rang et porte sa marque : *Seule la sagesse est tout entière renfermée en soi* (Cicéron, *Les Fins*, III, 7). Je laisse aux artistes, et ne sais s'ils en viennent à bout en chose si mêlée, si menue et fortuite, de ranger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrêter notre inconstance et la mettre par ordre. Non seulement je trouve malaisé d'attacher nos actions les unes aux autres, mais, chacune à part soi, je trouve malaisé de la désigner proprement par quelque qualité principale, tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres.

Ce qu'on remarque pour rare au roi de Macédoine Persée – que son esprit, ne s'attachant à aucune condition, allait errant par tout genre de vie et représentant des mœurs si essorées [*libérées*] et vagabondes qu'il n'était connu ni de lui, ni d'autre quel homme ce fût – me semble à peu près convenir à tout le monde. Et par-dessus tous, j'ai vu quelque autre de sa taille, à qui cette conclusion s'appliquerait plus proprement encore, ce crois-je : nulle assiette moyenne, s'emportant toujours de l'un à l'autre extrême par occasions indevinables, nulle espèce de train sans traverse ni contrariété merveilleuse, nulle faculté simple ; si [*si bien*] que, le plus vraisemblablement qu'on en pourra feindre un jour, ce sera qu'il affectait et étudiait de se rendre connu par être méconnaissable.

Il fait besoin des oreilles bien fortes pour s'ouïr franchement juger ; et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceux qui se hasardent de l'entreprendre envers nous nous montrent un singulier effet d'amitié ; car c'est aimer sainement d'entreprendre à blesser et offenser pour profiter [*procurer un profit*]. Je trouve rude de juger celui-là en qui les mauvaises qualités surpassent

les bonnes. Platon ordonne trois parties [*qualités*] à qui veut examiner l'âme d'un autre : science, bienveillance, hardiesse.

Quelquefois on me demandait à quoi j'eusse pensé être bon, qui se fût avisé de se servir de moi pendant que j'en avais l'âge.

Alors qu'un sang meilleur me comblait de forces,
Et que la vieillesse envieuse n'avait pas encore blanchi mes tempes.
(Virgile, *Énéide*, V, 415)

« À rien, fis-je. » Et m'excuse volontiers de ne savoir faire chose qui m'esclave à autrui. Mais j'eusse dit ses vérités à mon maître, et eusse contrôlé ses mœurs s'il eût voulu. Non en gros, par leçons scolastiques, que je ne sais point (et n'en vois naître aucune vraie réformation en ceux qui les savent), mais les observant pas à pas, à toute opportunité, et en jugeant à l'œil, pièce à pièce, simplement et naturellement, lui faisant voir quel il est en l'opinion commune, m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valût moins que les rois s'il était ainsi continuellement corrompu comme ils sont de cette canaille de gens. Comment si Alexandre, ce grand et roi et philosophe, ne s'en put défendre ! J'eusse eu assez de fidélité, de jugement et de liberté pour cela. Ce serait un office sans nom ; autrement, il perdrait son effet et sa grâce. Et est un rôle qui ne peut indifféremment appartenir à tous. Car la vérité même n'a pas ce privilège d'être employée à toute heure et en toute sorte : son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lâche à l'oreille du prince non seulement sans fruit, mais dommageablement, et encore injustement. Et ne me fera-t-on pas accroire qu'une sainte remontrance ne puisse être appliquée vicieusement, et que l'intérêt de la substance ne doive souvent céder à l'intérêt de la forme. Je voudrais à ce métier un homme content de sa fortune.

Voulant être ce qu'il est, et rien de plus.
(Martial, *Épigramme* X, 47, 12)

et né de moyenne fortune ; d'autant que, d'une part, il n'aurait point de crainte de toucher vivement et profondément le cœur du maître pour ne perdre par là le cours de son avancement, et, d'autre part, pour être d'une condition moyenne, il aurait plus aisée communication à toute sorte de gens. Je le voudrais à un homme seul, car répandre le privilège de cette liberté et privauté à plusieurs engendrerait une nuisible irrévérence. Oui, et de celui-là je requerrais surtout la fidélité du silence.

Un roi n'est pas à croire quand il se vante de sa constance à attendre la rencontre de l'ennemi pour le service de sa gloire si, pour son profit et amendement, il ne peut souffrir la liberté des paroles d'un ami, qui n'ont autre effort que de lui pincer l'ouïe, le reste de leur effet étant en sa main. Or il n'est aucune condition d'hommes qui ait si grand besoin que ceux-là de vrais et libres avertissements. Ils soutiennent une vie publique et ont à agréer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoutumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se trouvent, sans le sentir, engagés en la haine et détestation de leurs peuples pour des occasions souvent qu'ils eussent pu éviter, à nul intérêt [*détriment*] de leurs plaisirs mêmes, qui [*si on*] les en eût avisés et redressés à temps. Communément, leurs favoris regardent à soi plus qu'au maître ; et il leur va de bon, d'autant qu'à la vérité la plupart des offices de la vraie amitié sont,

envers le souverain, en un rude et périlleux essai ; de manière qu'il y fait besoin non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encore de courage.

Enfin, toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil. Mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moi, qui la présente pure, nullement corrompue ni altérée par art et par opination. L'expérience est proprement sur son fumier au sujet de la médecine, où la raison lui quitte toute la place. Tibère disait que quiconque avait vécu vingt ans se devait répondre des choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires, et se savoir conduire sans médecine. Et le pouvait avoir appris de Socrate, lequel, conseillant à ses disciples, soigneusement et comme une très principale étude, l'étude de leur santé, ajoutait qu'il était malaisé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernât mieux que tout médecin ce qui lui était bon ou mauvais. Si [*aussi*] fait la médecine profession d'avoir toujours l'expérience pour touche de son opération. Ainsi Platon avait raison de dire que, pour être vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait eût passé par toutes les maladies qu'il veut guérir et par tous les accidents et circonstances de quoi il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la vérole s'ils la veulent savoir panser. Vraiment je m'en fierais à celui-là. Car les autres nous guident comme celui qui peint les mers, les écueils et les ports, étant assis sur sa table et y fait promener le modèle d'un navire en toute sûreté. Jetez-le à l'effet, il ne sait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maux que fait un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu : tel poil, telle hauteur, telle oreille ; mais présentez-le-lui, il ne le connaît pas pourtant [*pour autant*].

Pour Dieu, que la médecine me fasse un jour quelque bon et perceptible secours, voir comme je crierai de bonne foi :

Enfin je tends les mains à une science efficace !
(Horace, *Épode*, XVII, 1)

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé et l'âme en santé nous promettent beaucoup, mais aussi n'en est-il point qui tiennent moins ce qu'ils promettent. Et en notre temps, ceux qui font profession de ces arts entre nous en montrent moins les effets que tous autres hommes. On peut dire d'eux pour le plus qu'ils vendent les drogues médicinales, mais qu'ils soient médecins, cela ne peut-on dire.

J'ai assez vécu pour mettre en conte l'usage qui m'a conduit si loin. Pour qui en voudra goûter, j'en ai fait l'essai, son échanson. En voici quelques articles, comme la souvenance me les fournira. (Je n'ai point de façon qui ne soit allée variant selon les accidents, mais j'enregistre celles que j'ai plus souvent vues en train, qui ont eu plus de possession en moi jusqu'ici.)

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : même lit, mêmes heures, mêmes viandes [*aliments*] me servent, et même breuvage. Je n'y ajoute du tout rien, que la modération du plus et du moins, selon ma force et appétit. Ma santé, c'est maintenir sans détourbier [*trouble*] mon état accoutumé. Je vois que la maladie m'en déloge d'un côté ; si je crois les médecins, ils m'en détourneront de l'autre ; et par fortune et par art, me voilà hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que ceci : que je ne saurais être offensé par l'usage des choses que j'ai si longtemps accoutumées.

C'est à la coutume de donner forme à notre vie telle qu'il lui plaît ; elle peut tout en cela : c'est le breuvage de Circé, qui diversifie notre nature comme bon lui semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein [*humidité du soir*] qui nous blesse si apparemment ; et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas, comme un Italien sur la plume, et un Français sans rideau [*rideau de lit*] et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à notre forme de manger, ni le nôtre à boire à la suisse.

Un Allemand me fit plaisir, à Augsbourg, de combattre l'incommodité de nos foyers par ce même argument de quoi nous nous servons ordinairement à condamner leurs poêles. Car, à la vérité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matière réchauffée de quoi ils sont composés entêtent la plupart de ceux qui n'y sont expérimentés ; à moi non. Mais au demeurant, étant cette chaleur égale, constante et universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs de quoi se comparer à la nôtre. Que n'imitons-nous l'architecture romaine ? Car on dit qu'anciennement le feu ne se faisait en leurs maisons que par le dehors, et au pied de celles-ci : d'où s'inspirait la chaleur à tout le logis par les tuyaux pratiqués dans l'épais du mur, lesquels allaient embrassant les lieux qui en devaient être échauffés ; ce que j'ai vu clairement signifié, je ne sais où, en Sénèque (*Lettres à Lucilius*, XC).

Celui-ci, m'entendant louer les commodités et beautés de sa ville, qui le mérite certes, commença à me plaindre de quoi j'avais à m'en éloigner ; et des premiers inconvénients qu'il m'allégua, ce fut la pesanteur de tête que m'apporteraient les cheminées ailleurs. Il avait ouï faire cette plainte à quelqu'un, et nous l'attachait, étant privé par l'usage de l'apercevoir chez lui. Toute chaleur qui vient du feu m'affaiblit et m'appesantit. Si [*pourtant*] disait Évenus que le meilleur condiment de la vie était le feu. Je prends plutôt toute autre façon d'échapper au froid.

Nous craignons les vins au bas [*en fin de fût*]. En Portugal cette fumée est en délices, et est le breuvage des princes. En somme, chaque nation a plusieurs coutumes et usances, qui sont non seulement inconnues, mais farouches et miraculeuses à quelque autre nation.

Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recette que de témoignages imprimés, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livre, ni la vérité si elle n'est d'âge compétent ? Nous mettons en dignité nos bêtises quand nous les mettons en moule. Il y a bien pour lui autre poids de dire : « Je l'ai lu », que si vous dites : « Je l'ai ouï dire. » Mais moi, qui ne mécrois non plus la bouche que la main des hommes et qui sais qu'on écrit autant indiscrètement qu'on parle, et qui estime ce siècle comme un autre passé, j'allègue aussi volontiers un mien ami qu'Aulu-Gelle et que Macrobe, et ce que j'ai vu que ce qu'ils ont écrit. Et, comme ils tiennent de la vertu qu'elle n'est pas plus grande pour être plus longue, j'estime de même de la vérité que, pour être plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir après les exemples étrangers et scolastiques. Leur fertilité est pareille à cette heure à celle du temps d'Homère et de Platon. Mais n'est-ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allégation que la vérité du discours, comme si c'était plus d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin[1] nos preuves, que de ce qui se voit en notre village ? Ou

1. Michel Vascosan (1500-1576). Imprimeur parisien, célèbre pour la qualité de sa produc-

bien, certes, que nous n'avons pas l'esprit d'éplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le juger assez vivement pour le tirer en exemple ? Car, si nous disons que l'autorité nous manque pour donner foi à notre témoignage, nous le disons hors de propos. D'autant qu'à mon avis, des plus ordinaires choses et plus communes et connues, si nous savions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature et les plus merveilleux exemples, notamment sur le sujet des actions humaines.

Or sur mon sujet, laissant les exemples que je sais par les livres et ce que dit Aristote d'Andron, argien, qu'il traversait sans boire les arides sablons de la Libye, un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disait, où j'étais, qu'il était allé de Madrid à Lisbonne en plein été sans boire. Il se porte vigoureusement pour son âge, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie que ceci : d'être deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-t-il dit, sans boire. Il sent de l'altération, mais il la laisse passer, et tient que c'est un appétit qui s'alanguit aisément de soi-même ; et boit plus par caprice que pour le besoin ou pour le plaisir.

En voici d'un autre. Il n'y a pas longtemps que je rencontrai l'un des plus savants hommes de France, entre ceux de non médiocre fortune, étudiant au coin d'une salle qu'on lui avait rembarrée [*enclose*] de tapisserie ; et autour de lui un tabut [*vacarme*] de ses valets plein de licence. Il me dit, et Sénèque quasi autant de soi, qu'il faisait son profit de ce tintamarre, comme si, battu de ce bruit, il se ramenât et resserrât plus en soi pour la contemplation, et que cette tempête de voix répercutât ses pensées au-dedans. Étant écolier à Padoue, il eut son étude si longtemps logée à la batterie des coches et du tumulte de la place qu'il se forma non seulement au mépris, mais à l'usage du bruit pour le service de ses études. Socrate répondait à Alcibiade, s'étonnant comme il pouvait porter le continuel tintamarre de la tête de sa femme : « Comme ceux qui sont accoutumés à l'ordinaire son des roues à puiser l'eau. » Je suis bien au contraire : j'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor ; quand il est empêché à part soi, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.

Sénèque en sa jeunesse, ayant mordu chaudement à l'exemple de Sextius de ne manger chose qui eût pris mort, s'en passait dans un an avec plaisir, comme il dit. Et s'en laissa seulement pour n'être soupçonné d'emprunter cette règle d'aucunes religions nouvelles, qui la semaient. Il prit en même temps des préceptes d'Attale de ne se coucher plus sur des loudiers qui enfondrent [*matelas où l'on s'enfonce*], et continua jusqu'à sa vieillesse ceux qui ne cèdent point au corps. Ce que l'usage de son temps lui fait compter à rudesse, le nôtre nous le fait tenir à mollesse.

Regardez la différence du vivre de mes valets à bras à la mienne : les Scythes et les Indes n'ont rien plus éloigné de ma force et de ma forme. Je sais avoir retiré de l'aumône [*mendicité*] des enfants pour m'en servir, qui bientôt après m'ont quitté, et ma cuisine et leur livrée, seulement pour se rendre à leur première vie. Et en trouvai un, amassant depuis des moules [*ramassant des escargots*] au milieu de la voirie pour son dîner, que par prière ni par menace je ne sus distraire de la saveur et douceur qu'il trouvait en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptés comme les riches, et, dit-on, leurs dignités et ordres

---

tion (papier, caractères, imposition, mise en page, etc.). Christophe Plantin (1514-1589), autre imprimeur français, qui fonda en 1550, à Anvers, le plus important établissement typographique des Pays-Bas.

politiques. Ce sont effets de l'accoutumance. Elle nous peut duire [*former*] non seulement à telle forme qu'il lui plaît (pourtant [*c'est pourquoi*], disent les sages, nous faut-il planter à la meilleure qu'elle nous facilitera incontinent), mais au changement aussi et à la variation, qui [*ce qui*] est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'être flexible et peu opiniâtre ; j'ai des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agréables que d'autres, mais avec bien peu d'effort je m'en détourne, et me coule aisément à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses règles pour éveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronir. Et n'est train de vie si sot et si débile que celui qui se conduit par ordonnance et discipline.

Lui plaît-il de se faire porter à un mille ?
Elle compulse son livre pour fixer l'heure du départ.
Le coin de l'œil la démange parce qu'elle l'a trop frotté ?
Pas de collyre avant d'avoir consulté son horoscope.
(Juvénal, *Satires*, VI, 567)

Il se rejettera souvent aux excès mêmes, s'il m'en croit : autrement la moindre débauche le ruine ; il se rend incommode et désagréable en conversation. La plus contraire qualité à un honnête homme, c'est la délicatesse et obligation à certaine façon particulière – et elle est particulière si elle n'est ployable et souple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance ou de n'oser ce qu'on voit faire à ses compagnons. Que telles gens gardent leur cuisine ! Partout ailleurs il est indécent, mais à un homme de guerre il est vicieux et insupportable, lequel, comme disait Philipœmen, se doit accoutumer à toute diversité et inégalité de vie.

Quoique j'aie été dressé autant qu'on a pu à la liberté et à l'indifférence, si est-ce [*toujours est-il*] que, par nonchalance m'étant en vieillissant plus arrêté sur certaines formes (mon âge est hors d'institution et n'a désormais de quoi regarder ailleurs qu'à se maintenir), la coutume a déjà, sans y penser, imprimé si bien en moi son caractère en certaines choses, que j'appelle excès de m'en départir. Et, sans m'essayer [*sans faire effort*], ne puis ni dormir sur jour, ni faire collation entre les repas, ni déjeuner, ni m'aller coucher sans grand intervalle comme de trois bonnes heures après le souper, ni faire des enfants qu'avant le sommeil, ni les faire debout, ni porter [*supporter*] ma sueur, ni m'abreuver d'eau pure ou de vin pur, ni me tenir nu-tête longtemps, ni me faire tondre après dîner [*déjeuner*]. Et me passerais autant malaisément de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lit, comme de choses bien nécessaires. Je dînerais sans nappe, mais à l'allemande, sans serviette blanche, très incommodément : je les souille plus qu'eux et les Italiens ne font, et m'aide peu de cuiller et de fourchette. Je plains [*regrette*] qu'on n'ait suivi un train que j'ai vu commencer à l'exemple des rois : qu'on nous changeât de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius que, vieillissant, il devint délicat en son boire, et ne le prenait qu'en une sienne coupe particulière. Moi je me laisse aller aussi à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun, non plus que d'une main commune. Tout métal m'y déplaît au prix d'une matière claire et transparente. Que mes yeux y tâtent aussi, selon leur capacité.

Je dois plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes : comme de ne soutenir plus deux pleins repas en un jour sans surcharger mon estomac, ni l'abstinence pure de l'un des repas sans me

remplir de vents, assécher ma bouche, étonner mon appétit, de m'offenser d'un long serein [*humidité du soir*]. Car depuis quelques années, aux corvées de la guerre, quand toute la nuit y court, comme il advient communément, après cinq ou six heures l'estomac me commence à troubler, avec véhémente douleur de tête, et n'arrive point au jour sans vomir. Comme les autres s'en vont déjeuner, je m'en vais dormir, et au partir de là aussi gai qu'auparavant. J'avais toujours appris que le serein ne s'épandait qu'à la naissance de la nuit. Mais, hantant, ces années passées, familièrement et longtemps, un seigneur imbu de cette croyance – que le serein est plus âpre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il évite soigneusement et méprise celui de la nuit –, il m'a pensé imprimer non tant son discours que son sentiment.

Quoi ! que le doute même et l'inquisition frappent notre imagination et nous changent ? Ceux qui cèdent tout à coup à ces pentes attirent l'entière ruine sur eux. Et plains plusieurs gentilshommes qui, par la sottise de leurs médecins, se sont mis en chartre [*en prison dans leur chambre*] tout jeunes et entiers. Encore vaudrait-il mieux souffrir un rhume que de perdre pour jamais, par désaccoutumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fâcheuse science, qui nous décrie les plus douces heures du jour. Étendons notre possession jusqu'aux derniers moyens. Le plus souvent, on s'y durcit en s'opiniâtrant, et corrige-t-on sa complexion, comme fit César le haut mal [*épilepsie*], à force de le mépriser et corrompre. On se doit adonner aux meilleures règles, mais non pas s'y asservir, si ce n'est à celles – s'il y en a quelqu'une – auxquelles l'obligation et la servitude soient utiles.

Et les rois et les philosophes fientent, et les dames aussi. Les vies publiques se doivent à la cérémonie ; la mienne, obscure et privée, jouit de toute dispense naturelle ; soldat et Gascon sont qualités aussi un peu sujettes à l'indiscrétion. Par quoi je dirai ceci de cette action : qu'il est besoin de la renvoyer à certaines heures prescrites et nocturnes, et s'y forcer par coutume et assujettir, comme j'ai fait ; mais non s'assujettir, comme j'ai fait en vieillissant, au soin de particulière commodité de lieu et de siège pour ce service, et le rendre empêchant par longueur et mollesse. Toutefois, aux plus sales services, est-il pas un peu excusable de requérir plus de soin et de netteté ? *L'homme est par nature un animal propre et délicat* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCII). De toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre plus mal volontiers m'être interrompue. J'ai vu beaucoup de gens de guerre incommodés du dérèglement de leur ventre ; le mien et moi ne nous faillons jamais au point de notre assignation, qui est au saut du lit, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point, comme je disais, où les malades se puissent mettre mieux en sûreté qu'en se tenant cois dans le train de vie où ils se sont élevés et nourris. Le changement, quel qu'il soit, étonne et blesse. Allez croire que les châtaignes nuisent à un Périgourdin ou à un Lucquois, et le lait et le fromage aux gens de la montagne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourrait souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante-dix ans, enfermez dans une étuve un homme de marine, défendez le promener à un laquais basque : ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumière.

Vivre est-il d'un si grand prix ?
(Source inconnue)

On nous force à renoncer à nos habitudes et,
Pour prolonger notre vie, à cesser de vivre...
Peut-on dire qu'ils vivent encore ceux à qui on rend
Insupportables l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire ?
(Maximilien, I, 155 et 247)

S'ils ne font autre bien, ils font au moins ceci : qu'ils préparent de bonne heure les patients à la mort, leur sapant peu à peu et retranchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, je me suis volontiers laissé aller aux appétits qui me pressaient. Je donne grande autorité à mes désirs et propensions. Je n'aime point à guérir le mal par le mal. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être sujet à la colique et sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre. Puisqu'on est au hasard [*risque*] de se mécompter, hasardons-nous plutôt à la suite du plaisir. Le monde fait au rebours, et ne pense rien utile qui ne soit pénible ; la facilité lui est suspecte. Mon appétit en plusieurs choses s'est assez heureusement accommodé par soi-même et rangé à la santé de mon estomac. L'acrimonie et la pointe des sauces m'agréèrent étant jeune ; mon estomac s'en ennuyant depuis, le goût l'a incontinent suivi. Le vin nuit aux malades ; c'est la première chose de quoi ma bouche se dégoûte, et d'un dégoût invincible. Quoi que je reçoive désagréablement me nuit, et rien ne me nuit que je fasse avec faim et allégresse ; je n'ai jamais reçu nuisance d'action qui m'eût été bien plaisante. Et si [*pourtant*] ai fait céder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion médicinale. Et me suis, jeune,

Alors que, resplendissant dans sa robe safran,
Cupidon voltigeait autour de moi,
(Catulle, LXVI, 133)

prêté autant licencieusement et inconsidérément qu'autre au désir qui me tenait saisi.

Et j'ai combattu, non sans gloire,
(Horace, *Odes*, III, 25, 2)

plus toutefois en continuation et en durée qu'en saillie :

Je me souviens à peine d'être allé jusqu'à six fois.
(d'après Ovide, *Amours*, III, VII, 26)

Il y a du malheur, certes, et du miracle à confesser en quelle faiblesse d'ans je me rencontrai premièrement en sa sujétion. Ce fut bien rencontre, car ce fut longtemps avant l'âge de choix et de connaissance. Il ne me souvient point de moi de si loin. Et peut-on marier ma fortune à celle de Quartilla, qui n'avait point mémoire de son fillage.

Aussi j'eus de bonne heure du poil sous l'aisselle,
Et ma barbe précoce étonna ma mère.
(Martial, *Épigrammes* XI, 22, 7)

Les médecins ploient ordinairement avec utilité leurs règles à la violence des envies âpres qui surviennent aux malades ; ce grand désir ne se peut imaginer si étranger et vicieux que nature ne s'y applique. Et puis, combien est-ce de contenter

la fantaisie ? À mon opinion, cette pièce-là importe de tout, au moins au-delà de toute autre. Les plus graves et ordinaires maux sont ceux que la fantaisie nous charge. Ce mot espagnol me plaît à plusieurs visages : *Dieu me défende de moi-même* ! Je plains [*regrette*], étant malade, de quoi je n'ai quelque désir qui me donne ce contentement de l'assouvir ; à peine m'en détournerait la médecine. Autant en fais-je sain : je ne vois guère plus qu'espérer et vouloir. C'est pitié d'être alangui et affaibli jusqu'au souhaiter.

L'art de médecine n'est pas si résolu que nous soyons sans autorité, quoi que nous fassions : il change selon les climats et selon les lunes, selon Fernel et selon L'Escale[1]. Si votre médecin ne trouve bon que vous dormiez, que vous usiez de vin ou de telle viande [*nourriture*], ne vous chaille [*peu importe*] : je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et des opinions médicinales embrasse toute sorte de formes. Je vis un misérable malade crever et se pâmer d'altération pour se guérir, et être moqué depuis par un autre médecin condamnant ce conseil comme nuisible ; avait-il pas bien employé sa peine ? Il est mort fraîchement de la pierre un homme de ce métier [*médecin*], qui s'était servi d'extrême abstinence à combattre son mal ; ses compagnons disent qu'au rebours ce jeûne l'avait asséché et lui avait cuit le sable dans les rognons.

J'ai aperçu qu'aux blessures et aux maladies le parler m'émeut et me nuit autant que désordre que je fasse. La voix me coûte et me lasse, car je l'ai haute et efforcée ; si [*si bien*] que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des grands d'affaires de poids, je les ai mis souvent en soin de modérer ma voix. Ce conte mérite de me divertir [*que je fasse une digression*] : quelqu'un, en certaine école grecque, parlait haut comme moi ; le maître des cérémonies lui manda qu'il parlât plus bas : « Qu'il m'envoie, fit-il, le ton auquel il veut que je parle. » L'autre lui répliqua qu'il prît son ton des oreilles de celui à qui il parlait. C'était bien dit, pourvu qu'il s'entende : « Parlez selon ce que vous avez affaire à votre auditeur. » Car si c'est à dire : « Suffise-vous qu'il vous entende », ou : « Réglez-vous par lui », je ne trouve pas que ce fût raison. Le ton et le mouvement de la voix ont quelques expression et signification de mon sens, c'est à moi à les conduire pour me représenter. Il y a voix pour instruire, voix pour flatter, ou pour tancer. Je veux que ma voix non seulement arrive à lui, mais à l'aventure qu'elle le frappe et qu'elle le perce. Quand je mâtine mon laquais d'un ton aigre et poignant, il ferait bon qu'il vînt à me dire : « Mon maître, parlez plus doux, je vous entends bien. »

Il est certaine voix très audible non par son volume, mais par sa qualité (Quintilien, XI, 3). La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. Celui-ci se doit préparer à la recevoir selon le branle qu'elle prend. Comme entre ceux qui jouent à la paume, celui qui soutient se démarche et s'apprête selon qu'il voit remuer celui qui lui jette le coup, et selon la forme du coup.

L'expérience m'a encore appris ceci : que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé.

La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance, et leurs jours ; qui essaie de les abréger impérieusement par force, au travers de leur course, il les allonge et multiplie, et les harcèle au lieu de les apaiser. Je suis de l'avis de Crantor, qu'il

1. Jean Fernel (1497-1558), médecin d'Henri II. Jules-César Scaliger (en français L'Escale) (1484-1558). Né à Padoue, il enseigna la médecine à Angers.

ne faut ni obstinément s'opposer aux maux, et à l'étourdie, ni leur succomber de mollesse, mais qu'il leur faut céder naturellement selon leur condition et la nôtre. On doit donner passage aux maladies ; et je trouve qu'elles arrêtent moins chez moi, qui les laisse faire ; et en ai perdu, de celles qu'on estime plus opiniâtres et tenaces, de leur propre décadence, sans aide et sans art, et contre ses règles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. – « Mais un tel en mourut. – Si [*aussi*] ferez-vous, sinon de ce mal-là, d'un autre. » Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois médecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, universel et à tout sens. Si c'est une médecine voluptueuse, acceptez-la ; c'est toujours autant de bien présent. Je ne m'arrêterai ni au nom, ni à la couleur, si elle est délicieuse et appétissante. Le plaisir est des principales espèces du profit.

J'ai laissé envieillir et mourir en moi de mort naturelle des rhumes, défluxions goutteuses, relaxation [*relâchement de ventre*], battement de cœur, migraines et autres accidents, que j'ai perdus quand je m'étais à demi formé à les nourrir. On les conjure mieux par courtoisie que par braverie. Il faut souffrir doucement les lois de notre condition. Nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades, en dépit de toute médecine. C'est la première leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des mères, ils les vont saluant ainsi : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais-toi. »

C'est injustice de se douloir [*se désoler*] qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peut advenir à chacun, *indigne-toi si c'est à toi seul qu'on applique un injuste traitement* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCI). Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse.

Imbécile ! À quoi bon ces vains souhaits et ces vœux puérils ?
(Ovide, *Tristes*, III, 8, 2)

N'est-ce pas folie ? Sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion sont symptômes des longues années, comme des longs voyages la chaleur, les pluies et les vents. Platon ne croit pas qu'Esculape se mît en peine de pourvoir par régimes à faire durer la vie en un corps gâté et imbécile [*faible*], inutile à son pays, inutile à sa vacation [*métier*], et à produire des enfants sains et robustes, et ne trouve pas ce soin convenable à la justice et à la prudence divines, qui doivent conduire toutes choses à utilité. Mon bonhomme, c'est fait : on ne vous saurait redresser ; on vous plâtrera pour le plus et étançonnera un peu, et on allongera de quelque heure votre misère.

Ainsi celui qui veut soutenir un bâtiment croulant
L'étaie aux endroits où il menace ruine, jusqu'au jour fatal
Où toute la charpente se disloque,
Où les étais s'effondrent avec l'édifice.
(Pseudo-Gallus, I, 171)

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Notre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et âpres, aigus et plats, mous et graves. Le musicien qui n'en aimerait que les uns, que voudrait-il dire ? Il faut qu'il s'en sache servir en commun, et les mêler. Et nous aussi les biens et les maux, qui sont consubstantiels à notre vie. Notre être ne peut sans ce mélange, et y est l'une bande non moins nécessaire que l'autre.

D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctésiphon, qui entreprenait de faire [*lutter*] à coups de pied avec sa mule.

Je consulte peu des altérations que je sens, car ces gens-ci [*les médecins*] sont avantageux quand ils vous tiennent à leur miséricorde : ils vous gourmandent les oreilles de leurs pronostics, et, me surprenant autrefois affaibli du mal, m'ont injurieusement traité de leurs dogmes et trogne magistrale, me menaçant tantôt de grandes douleurs, tantôt de mort prochaine. Je n'en étais abattu ni délogé de ma place, mais j'en étais heurté et poussé ; si mon jugement n'en est ni changé ni troublé, au moins il en était empêché : c'est toujours agitation et combat.

Or je traite mon imagination le plus doucement que je puis, et la déchargerais, si je pouvais, de toute peine et contestation. Il la faut secourir et flatter, et piper qui peut. Mon esprit est propre à ce service : il n'a point faute d'apparences partout ; s'il persuadait comme il prêche, il me secourrait heureusement.

Vous en plaît-il un exemple ? Il dit que c'est pour mon mieux que j'ai la gravelle ; que les bâtiments de mon âge ont naturellement à souffrir quelque gouttière (il est temps qu'ils commencent à se lâcher et démentir ; c'est une commune nécessité, et n'eût-on pas fait pour moi un nouveau miracle ? Je paie par là le loyer dû à la vieillesse, et ne saurais en avoir meilleur compte) ; que la compagnie me doit consoler, étant tombé en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon temps (j'en vois partout d'affligés de même nature de mal, et m'en est la société honorable d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands : son essence a de la noblesse et de la dignité) ; que des hommes qui en sont frappés, il en est peu de quittes à meilleure raison : et si [*ainsi*], il leur coûte la peine d'un fâcheux régime et la prise ennuyeuse et quotidienne des drogues médicinales, là où je le dois purement à ma bonne fortune : car quelques bouillons communs de l'eringium et herbe-du-Turc[1] – que deux ou trois fois j'ai avalés en faveur des dames, qui, plus gracieusement que mon mal n'est aigre, m'en offraient la moitié du leur – m'ont semblé également faciles à prendre et inutiles en opération. Ils ont à payer mille vœux à Esculape, et autant d'écus à leur médecin, de la profluvion [*écoulement*] du sable aisée et abondante que je reçois souvent par le bénéfice de nature. La décence même de ma contenance en compagnie ordinaire n'en est pas troublée, et porte mon eau dix heures et aussi longtemps qu'un autre. La crainte de ce mal, fait-il, t'effrayait autrefois, quand il t'était inconnu ; les cris et le désespoir de ceux qui l'aigrissent par leur impatience t'en engendraient l'horreur. C'est un mal qui te bat les membres par lesquels tu as le plus failli ; tu es homme de conscience.

Du mal immérité, nous avons loisir de nous plaindre.
(Ovide, *Héroïdes*, V, 8)

Regarde ce châtiment ; il est bien doux au prix d'autres, et d'une faveur paternelle. Regarde sa tardiveté : il n'incommode et occupe que la saison de ta vie qui, ainsi comme ainsi, est désormais perdue et stérile, ayant fait place à la licence et plaisirs de ta jeunesse, comme par composition. La crainte et pitié que le peuple a de ce mal te servent de matière de gloire ; qualité de laquelle, si tu as le jugement purgé et en as guéri ton discours, tes amis pourtant en reconnaissent encore

1. L'éringium (chardon-à-cent-têtes) et l'herbe-du-Turc (herniaire) étaient des potions diurétiques.

quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouïr dire de soi : « Voilà bien de la force, voilà bien de la patience ! » On te voit suer d'ahan, pâlir, rougir, trembler, vomir jusqu'au sang, souffrir des contractions et convulsions étranges, dégoutter parfois de grosses larmes des yeux, rendre les urines épaisses, noires et effroyables, ou les avoir arrêtées par quelque pierre épineuse et hérissée qui te point et écorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistants d'une contenance commune, bouffonnant à pauses avec tes gens, tenant ta partie en un discours tendu, excusant de parole ta douleur et rabattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé qui recherchaient les maux avec si grande faim pour tenir leur vertu en haleine et en exercice ? Mets le cas que nature te porte et te pousse à cette glorieuse école, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis que c'est un mal dangereux et mortel, quels autres ne le sont ? Car c'est une piperie médicinale d'en excepter certains, qu'ils disent n'aller point de droit fil à la mort. Qu'importe s'ils y vont par accident, et s'ils glissent et gauchissent aisément vers la voie qui nous y mène ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade ; tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien sans le secours de la maladie. Et à certains les maladies ont éloigné la mort, qui ont plus vécu de ce qu'il leur semblait s'en aller mourants. Joint qu'il est, comme des plaies, aussi des maladies médicinales et salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous ; il se voit des hommes auxquels elle a continué depuis leur enfance jusqu'à leur extrême vieillesse, et, s'ils ne lui eussent failli de compagnie, elle était pour les assister plus outre ; vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue, et quand elle te présenterait l'image de la mort voisine, serait-ce pas un bon office, à un homme de tel âge, de le ramener aux cogitations de sa fin ? Et qui pis est, tu n'as plus pour qui guérir. Ainsi comme ainsi, au premier jour la commune nécessité t'appelle. Considère combien artificiellement et doucement elle te dégoûte de la vie et déprend du monde : non te forçant d'une sujétion tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillards, qui les tiennent continuellement entravés et sans relâche de faiblesses et douleurs, mais par avertissements et instructions repris à intervalles, entremêlant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de méditer et répéter sa leçon à ton aise ; pour te donner moyen de juger sainement et prendre parti en homme de cœur, elle te présente l'état de ta condition entière, et en bien et en mal, et en même jour une vie très allègre tantôt, tantôt insupportable. Si tu n'accoles la mort, au moins tu lui touches en paume une fois le mois. Par où tu as de plus à espérer qu'elle t'attrapera un jour sans menace, et que, étant si souvent conduit jusqu'au port, te fiant d'être encore aux termes accoutumés, on t'aura, et ta fiance [*avec ta confiance*], passé l'eau [*le Styx*] un matin inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé.

Je suis obligé à la fortune de quoi elle m'assaille si souvent de même sorte d'armes ; elle m'y façonne et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue. Je sais à peu près désormais en quoi j'en dois être quitte. À faute de mémoire naturelle, j'en forge de papier, et, comme quelque nouveau symptôme survient à mon mal, je l'écris. D'où il advient qu'à cette heure, étant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque étonnement me menace, feuilletant ces petits brevets décousus comme des feuilles sibyllines, je ne faux [*manque*] plus de trouver où me consoler de quelque pronostic favorable en mon expérience passée. Me sert aussi l'accoutumance à mieux espérer pour l'avenir ; car, la conduite de cette vidange ayant continué si longtemps, il est à croire que nature ne changera point

ce train et n'en adviendra autre pire accident que celui que je sens. En outre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soudaine. Quand elle m'assaille mollement elle me fait peur, car c'est pour longtemps. Mais, naturellement, elle a des excès vigoureux et gaillards ; elle me secoue à outrance pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un âge sans altération ; il y en a tantôt un autre qu'ils ont changé d'état. Les maux ont leur période comme les biens ; à l'aventure est cet accident à sa fin. L'âge affaiblit la chaleur de mon estomac ; sa digestion en étant moins parfaite, il renvoie cette matière crue à mes reins. Pourquoi ne pourra être, à certaine révolution, affaiblie pareillement la chaleur de mes reins, si [*au point*] qu'ils ne puissent plus pétrifier mon flegme, et nature s'acheminer à prendre quelque autre voie de purgation ? Les ans m'ont évidemment fait tarir quelques rhumes. Pourquoi non ces excréments qui fournissent de matière à la grave ?

Mais est-il rien doux au prix de cette soudaine mutation, quand d'une douleur extrême je viens, par la vidange de ma pierre, à recouvrer comme d'un éclair la belle lumière de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soudaines et plus âpres coliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte qu'on puisse contrepeser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine et si contiguë que je les puis reconnaître en présence l'une de l'autre en leur plus haut appareil, où elles se mettent à l'envi comme pour se faire tête et contrecarre ! Tout ainsi que les stoïciens disent que les vices sont utilement introduits pour donner prix et faire épaule à la vertu, nous pouvons dire, avec meilleure raison et conjecture moins hardie, que nature nous a prêté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et de l'indolence. Lorsque Socrate, après qu'on l'eut déchargé de ses fers, sentit la friandise de cette démangeaison que leur pesanteur avait causée en ses jambes, il se réjouit à considérer l'étroite alliance de la douleur à la volupté, comme elles sont associées d'une liaison nécessaire, si qu'à tours [*si bien que tour à tour*] elles se suivent et s'entr'engendrent ; et s'écriait au bon Ésope qu'il dût avoir pris de cette considération un corps propre à une belle fable.

Le pis que je voie aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si graves en leur effet comme elles sont en leur issue : on est un an à se ravoir, toujours plein de faiblesse et de crainte ; il y a tant de hasard [*risque*] et tant de degrés à se reconduire à sauveté que ce n'est jamais fait ; avant qu'on vous ait défublé [*débarrassé*] d'un couvre-chef et puis d'une calotte, avant qu'on vous ait rendu l'usage de l'air, et du vin, et de votre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'êtes rechu en quelque nouvelle misère. Celle-ci a ce privilège qu'elle s'emporte tout net, là où les autres laissent toujours quelques impression et altération qui rendent le corps susceptible de nouveau mal, et se prêtent la main les uns aux autres. Ceux-là sont excusables qui se contentent de leur possession sur nous, sans l'étendre et sans introduire leur séquelle ; mais courtois et gracieux sont ceux de qui le passage nous apporte quelque utile conséquence. Depuis ma colique, je me trouve déchargé d'autres accidents, plus ce me semble que je n'étais auparavant, et n'ai point eu de fièvre depuis. J'argumente que les vomissements extrêmes et fréquents que je souffre me purgent, et d'autre côté mes dégoûtements et les jeûnes étranges que je passe digèrent mes humeurs peccantes, et nature vide en ces pierres ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me dise point que c'est une médecine trop cher vendue ; car quoi, tant de puants breuvages, cautères, incisions, suées, sétons, diètes, et tant de formes de guérir qui nous apportent

souvent la mort pour ne pouvoir soutenir leurs violence et importunité ? Par ainsi, quand je suis atteint, je le prends à médecine : quand je suis exempt, je le prends à constante et entière délivrance.

Voici encore une faveur de mon mal, particulière : c'est qu'à peu près il fait son jeu à part et me laisse faire le mien, ou il ne tient qu'à faute de courage ; en sa plus grande émotion, je l'ai tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre régime : jouez, dînez, courez, faites ceci et faites encore cela si vous pouvez ; votre débauche y servira plus qu'elle n'y nuira. Dites-en autant à un vérolé, à un goutteux, à un hernieux ! Les autres maladies ont des obligations plus universelles, gênent bien autrement nos actions, troublent tout notre ordre et engagent à leur considération tout l'état de la vie. Celle-ci ne fait que pincer la peau ; elle vous laisse l'entendement et la volonté en votre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains ; elle vous éveille plutôt qu'elle ne vous assoupit. L'âme est frappée de l'ardeur d'une fièvre, et atterrée d'une épilepsie, et disloquée par une âpre migraine, et enfin étonnée par toutes les maladies qui blessent la masse et les plus nobles parties. Ici, on ne l'attaque point. S'il lui va mal, à sa coulpe ! Elle se trahit elle-même, s'abandonne et se démonte. Il n'y a que les fous qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuit en nos rognons se puisse dissoudre par breuvage, par quoi, depuis [*après*] qu'il est ébranlé, il n'est que de lui donner passage ; aussi bien le prendra-t-il.

Je remarque encore cette particulière commodité que c'est un mal auquel nous avons peu à deviner. Nous sommes dispensés du trouble auquel les autres maux nous jettent par l'incertitude de leurs causes, et conditions et progrès, trouble infiniment pénible. Nous n'avons que faire de consultations et interprétations doctorales : les sens nous montrent que [*ce que*] c'est, et où c'est.

Par tels arguments, et forts et faibles, comme Cicéron le mal de sa vieillesse, j'essaie d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses plaies. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoirons d'autres échappatoires.

Qu'il soit vrai, voici depuis, de nouveau, que les plus légers mouvements épreignent [*expriment*] le pur sang de mes reins. Quoi, pour cela ? je ne laisse de me mouvoir comme avant et piquer après mes chiens, d'une juvénile ardeur, et insolente. Et trouve que j'ai grande raison d'un si important accident qui ne me coûte qu'une sourde pesanteur et une altération en cette partie. C'est quelque grosse pierre qui foule et consomme la substance de mes rognons, et ma vie que je vide peu à peu, non sans quelque naturelle douceur, comme un excrément désormais superflu et empêchant. Or sens-je quelque chose qui croule ? Ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à reconnaître mon pouls et mes urines pour y prendre quelque prévoyance ennuyeuse ; je serai assez à temps à sentir le mal, sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre déjà de ce qu'il craint. Joint que la dubitation et l'ignorance de ceux qui se mêlent d'expliquer les ressorts de nature, et ses internes progrès, et tant de faux pronostics de leur art, nous doivent faire connaître qu'elle a ses moyens infiniment inconnus. Il y a grande incertitude, variété et obscurité de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de tous les autres accidents je vois peu de signes de l'avenir sur quoi nous ayons à fonder notre divination.

Je ne me juge que par vrai sentiment, non par discours. À quoi faire, puisque je n'y veux apporter que l'attente et la patience ? Voulez-vous savoir combien je gagne à cela ? Regardez ceux qui font autrement et qui dépendent de tant de

diverses persuasions et conseils : combien souvent l'imagination les presse sans le corps ! J'ai maintes fois pris plaisir, étant en sûreté et délivre [*exempt*] de ces accidents dangereux, de les communiquer aux médecins comme naissant alors en moi. Je souffrais l'arrêt de leurs horribles conclusions bien à mon aise, et en demeurais de tant plus obligé à Dieu de sa grâce, et mieux instruit de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance. Notre vie n'est que mouvement. Je m'ébranle difficilement, et suis tardif partout : à me lever, à me coucher, et à mes repas ; c'est matin pour moi que sept heures, et, où je gouverne, je ne dîne [*déjeune*] ni avant onze, ni ne soupe qu'après six heures. J'ai autrefois attribué la cause des fièvres et maladies où je suis tombé à la pesanteur et à l'assoupissement que le long sommeil m'avait apportés, et me suis toujours repenti de me rendormir le matin. Platon veut plus de mal à l'excès du dormir qu'à l'excès du boire. J'aime à coucher dur et seul, voire sans femme, à la royale, un peu bien couvert ; on ne bassine jamais mon lit mais, depuis la vieillesse, on me donne quand j'en ai besoin des draps à échauffer les pieds et l'estomac. On trouvait à redire au grand Scipion d'être dormard, non à mon avis pour autre raison sinon qu'il fâchait aux hommes qu'en lui seul il n'y eût aucune chose à redire. Si j'ai quelque curiosité [*soin*] en mon traitement, c'est plutôt au coucher qu'à autre chose ; mais je cède et m'accommode en général, autant que tout autre, à la nécessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie, et le continue encore en cet âge huit ou neuf heures d'une haleine. Je me retire avec utilité de cette propension paresseuse, et en vaux évidemment mieux ; je sens un peu le coup de la mutation, mais c'est fait en trois jours. Et n'en vois guère qui vive à moins quand il est besoin, et qui s'exerce plus constamment, ni à qui les corvées pèsent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme, mais non pas véhémente et soudaine. Je fuis désormais les exercices violents, et qui me mènent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'échauffent. Je me tiens debout tout le long d'un jour, et ne m'ennuie point à me promener ; mais sur le pavé, depuis mon premier âge, je n'ai aimé d'aller qu'à cheval ; à pied je me crotte jusqu'aux fesses, et les petites gens sont sujets par ces rues à être choqués et coudoyés à faute d'apparence. Et ai aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siège.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire, occupation et noble en exécution – car la plus forte, généreuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance –, et noble en sa cause – il n'est point d'utilité ni plus juste, ni plus universelle que la protection du repos et de la grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaît, nobles, jeunes, actifs, la vue ordinaire de tant de spectacles tragiques, la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie mâle et sans cérémonie, la variété de mille actions diverses, cette courageuse harmonie de la musique guerrière qui vous entretient et échauffe et les oreilles et l'âme, l'honneur de cet exercice, son âpreté même et sa difficulté, que Platon estime si peu qu'en sa *République* il en fait part [*la départit*] aux femmes et aux enfants. Vous vous conviez aux rôles et hasards [*risques*] particuliers selon que vous jugez de leur éclat et de leur importance, soldat volontaire, et voyez quand la vie même y est excusablement employée,

Et je pense qu'il est beau de mourir sous les armes.
(Virgile, *Énéide*, II, 317)

De craindre les hasards [*dangers*] communs qui regardent une si grande presse, de n'oser ce que tant de sortes d'âmes osent, c'est à faire à un cœur mou et bas outre mesure. La compagnie assure [*rassure*] jusqu'aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en grâce, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre, mais de leur céder en fermeté d'âme, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante et pénible dans un lit qu'en un combat ; les fièvres et les catarrhes autant douloureux et mortels qu'une arquebusade. Qui serait fait à porter valeureusement les accidents de la vie commune n'aurait point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivre, mon cher Lucilius, c'est combattre* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCVI).

Il ne me souvient point de m'être jamais vu galeux. Si [*pourtant*] est la gratterie des gratifications de nature les plus douces, et autant à main [*aisée*]. Mais elle a la pénitence trop importunément voisine. Je l'exerce plus aux oreilles, que j'ai au-dedans pruantes [*qui me démangent*] par saisons.

Je suis né de tous les sens entiers quasi à la perfection. Mon estomac est commodément bon, comme est ma tête, et le plus souvent se maintiennent au travers de mes fièvres, et aussi mon haleine. J'ai outrepassé tantôt de six ans le cinquantième, auquel des nations, non sans occasion, avaient prescrit une si juste fin à la vie qu'elles ne permettaient point qu'on l'excédât. Si [*pourtant*] ai-je encore des remises, quoique inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire [*qu'il me manque peu*] de la santé et indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et allégresse ; ce n'est pas raison qu'elle me suive hors ses limites :

Désormais, mes forces ne me permettent plus
D'endurer la pluie sur le seuil [d'une maîtresse].
(Horace, *Odes*, III, 10, 19)

Mon visage me découvre incontinent, et mes yeux ; tous mes changements commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effet ; je fais souvent pitié à mes amis avant que j'en sente la cause. Mon miroir ne m'étonne pas, car, en la jeunesse même, il m'est advenu plus d'une fois de chausser ainsi un teint et un port troubles et de mauvais pronostic sans grand accident, en manière que les médecins, qui ne trouvaient au-dedans cause qui répondît à cette altération externe, l'attribuaient à l'esprit, et à quelque passion secrète qui me rongeât au-dedans : ils se trompaient. Si le corps se gouvernait autant selon moi que fait l'âme, nous marcherions un peu plus à notre aise. Je l'avais alors non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction et de fête, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son dessein :

Mon corps ne ressent pas le trouble de mon esprit malade.
(Ovide, *Tristes*, III, 8, 25)

Je tiens que cette sienne température [*tempérament*] a relevé mainte fois le corps de ses chutes : il est souvent abattu ; que, si elle n'est enjouée, elle est au moins en état tranquille et reposé. J'eus la fièvre quarte quatre ou cinq mois, qui m'avait tout dévisagé ; l'esprit alla toujours non paisiblement seulement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moi, l'affaiblissement et la langueur ne m'attristent guère. Je vois plusieurs défaillances corporelles qui font horreur seulement à nommer, que je craindrais moins que mille passions et agitations d'esprit que je vois en usage. Je prends parti de ne plus courir, c'est assez que je me traîne ; ni ne me plains de la décadence naturelle qui me tient,

Quoi d'étonnant de voir un goitreux dans les Alpes ?
(Juvénal, *Satires*, XIII, 162)

Non plus que je ne regrette que ma durée ne soit aussi longue et entière que celle d'un chêne.

Je n'ai point à me plaindre de mon imagination : j'ai eu peu de pensées en ma vie qui m'aient seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont été du désir qui m'éveillât sans m'affliger. Je songe peu souvent ; et alors ce sont des choses fantastiques et des chimères produites communément de pensées plaisantes, plutôt ridicules que tristes. Et tiens qu'il est vrai que les songes sont loyaux interprètes de nos inclinations, mais il y a de l'art à les assortir et entendre.

Il ne faut pas s'étonner que les hommes retrouvent en songe
Les choses qui les intéressent dans la vie, auxquelles ils pensent,
Qu'ils voient, qu'ils font quand ils sont éveillés.
(Attius, *Brutus*, cité par Cicéron, *La Divination*, I, 22)

Platon dit davantage, que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'avenir. Je ne vois rien à cela, sinon les merveilleuses expériences que Socrate, Xénophon, Aristote en récitent, personnages d'autorité irréprochable. Les histoires disent que les Atlantes ne songent jamais, qui ne mangent aussi rien qui ait pris mort, ce que j'y ajoute d'autant que c'est, à l'aventure, l'occasion pourquoi ils ne songent point. Car Pythagore ordonnait certaine préparation de nourriture pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres et ne m'apportent aucune agitation de corps, ni expression de voix. J'ai vu plusieurs de mon temps en être merveilleusement [*extraordinairement*] agités. Théon le philosophe se promenait en songeant, et le valet de Périclès sur les tuiles mêmes et le faîte de la maison.

Je ne choisis guère à table, et me prends à la première chose et plus voisine, et me remue mal volontiers d'un goût à un autre. La presse des plats et des services me déplaît autant qu'autre presse. Je me contente aisément de peu de mets ; et hais l'opinion de Favorinus qu'en un festin il faut qu'on vous dérobe la viande [*nourriture*] où vous prenez appétit, et qu'on vous en substitue toujours une nouvelle, et que c'est un misérable souper si on n'a saoulé les assistants de croupions de divers oiseaux, et que le seul becfigue mérite qu'on le mange entier. J'use familièrement de viandes salées ; si [*pourtant*] aimé-je mieux le pain sans sel, et mon boulanger, chez moi, n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu en mon enfance principalement à corriger le refus que je faisais des choses que communément on aime le mieux en cet âge : sucres, confitures, pièces de four. Mon gouverneur combattit cette haine de viandes [*nourritures*] délicates comme une espèce de délicatesse. Aussi n'est-elle autre chose que difficulté de goût, où qu'il s'applique. Qui ôte à un enfant certaine particulière et obstinée affection au pain bis et au lard, ou à l'ail, il lui ôte la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients pour regretter le bœuf et le jambon parmi les perdrix. Ils ont bon temps : c'est la délicatesse des délicats ; c'est le goût d'une molle fortune qui s'affadit aux choses ordinaires et accoutumées, *par lesquelles le luxe se joue de l'ennui des richesses* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XVIII). Laisser à faire bonne chère de ce qu'un autre la fait [*ne pas aimer ce qu'un autre aime*], avoir un soin curieux de son traitement, c'est l'essence de ce vice

Si, à table, tu ne sais te contenter de légumes servis dans une écuelle.
(Horace, *Épîtres*, I, 5, 2)

Il y a bien vraiment cette différence, qu'il vaut mieux obliger son désir aux choses plus aisées à recouvrer, mais c'est toujours vice de s'obliger. J'appelais autrefois délicat un mien parent qui avait désappris en nos galères à se servir de nos lits et se dépouiller [*déshabiller*] pour se coucher.

Si j'avais des enfants mâles, je leur désirasse volontiers ma fortune. Le bon père que Dieu me donna (qui n'a de moi que la reconnaissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde) m'envoya dès le berceau nourrir [*élever*] à un pauvre village des siens, et m'y tint autant que je fus en nourrice, et encore au-delà, me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *Un ventre bien réglé est une grande partie de la liberté* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXXIII). Ne prenez jamais et donnez encore moins à vos femmes la charge de leur nourriture [*de l'éducation des enfants*] ; laissez-les former à la fortune sous des lois populaires et naturelles ; laissez à la coutume de les dresser à la frugalité et à l'austérité : qu'ils aient plutôt à descendre de l'âpreté qu'à monter vers elle. Son humeur visait encore à une autre fin, de me rallier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide, et estimait que je fusse tenu de regarder plutôt vers celui qui me tend les bras que vers celui qui me tourne le dos. Et fut cette raison pourquoi aussi il me donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succédé [*réussi*] : je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moi. Le parti que je condamnerai en nos guerres, je le condamnerai plus âprement fleurissant et prospère ; il sera pour me concilier un peu à soi quand je le verrai misérable et accablé. Combien volontiers je considère la belle humeur de Chélonis, fille et femme de rois de Sparte. Pendant que Cléombrotos, son mari, aux désordres de sa ville, eut avantage sur Léonidas, son père, elle fit la bonne fille, se rallia avec son père en son exil, en sa misère, s'opposant au victorieux. La chance vint-elle à tourner ? La voilà changée de vouloir avec la fortune, se rangeant courageusement à son mari, lequel elle suivit partout où sa ruine le porta, n'ayant, ce semble, autre choix que de se jeter au parti où elle faisait le plus de besoin et où elle se montrait plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller après l'exemple de Flaminius, qui se prêtait à ceux qui avaient besoin de lui plus qu'à ceux qui lui pouvaient bien faire, que je ne fais à celui de Pyrrhus, propre à s'abaisser sous les grands et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables me fâchent et me nuisent : car, soit pour m'y être accoutumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis. Pourtant [*c'est pourquoi*] chez moi, quoiqu'elle soit des courtes, je m'y mets volontiers un peu après les autres, sur la forme d'Auguste ; mais je ne l'imite pas en ce qu'il en sortait aussi avant les autres. Au rebours, j'aime à me reposer longtemps après et en ouïr conter, pourvu que je ne m'y mêle point, car je me lasse et me blesse de parler l'estomac plein, autant comme je trouve l'exercice de crier et contester avant le repas très salubre et plaisant. Les anciens Grecs et Romains avaient meilleure raison que nous, assignant à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissait, plusieurs heures et la meilleure partie de la nuit, mangeant et buvant moins hâtivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions, et étendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entre-semant divers offices de conversation utiles et agréables.

Ceux qui doivent avoir soin de moi pourraient à bon marché me dérober ce qu'ils pensent m'être nuisible ; car en telles choses, je ne désire jamais ni ne trouve

à dire [*ne ressens le manque de*] ce que je ne vois pas ; mais aussi de celles qui se présentent, ils perdent leur temps de m'en prêcher l'abstinence. Si [*si bien*] que, quand je veux jeûner, il me faut mettre à part des soupeurs, et qu'on me présente justement autant qu'il est besoin pour une réglée collation ; car si je me mets à table, j'oublie ma résolution.

Quand j'ordonne qu'on change d'apprêt à quelque viande, mes gens savent que c'est à dire que mon appétit est alangui et que je n'y toucherai point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, je les aime peu cuites, et les aime fort mortifiées et jusqu'à l'altération de la senteur en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui généralement me fâche (de toute autre qualité je suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que j'aie connu), si [*si bien*] que, contre l'humeur commune, entre les poissons mêmes il m'advient d'en trouver et de trop frais, et de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents, que j'ai eues toujours bonnes jusqu'à l'excellence, et que l'âge ne commence de menacer qu'à cette heure. J'ai appris dès l'enfance à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entrée et issue de la table.

Dieu fait grâce à ceux à qui il soustrait la vie par le menu ; c'est le seul bénéfice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins pleine et nuisible ; elle ne tuera plus qu'un demi ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort : c'était le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon être et plusieurs autres sont déjà mortes, autres demi-mortes, des plus actives et qui tenaient le premier rang pendant la vigueur de mon âge. C'est ainsi que je fonds et échappe à moi. Quelle bêtise sera-ce à mon entendement de sentir le saut de cette chute déjà si avancée comme si elle était entière ? Je ne l'espère pas.

À la vérité, je reçois une principale consolation, aux pensées de ma mort, qu'elle soit des justes et naturelles, et que désormais je ne puisse en cela requérir, ni espérer de la destinée faveur qu'illégitime. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu autrefois, comme la stature, la vie aussi plus grande. Mais Solon, qui est de ces vieux temps-là, en taille pourtant l'extrême durée à soixante-dix ans. Moi, qui ai tant adoré, et si universellement, cette *médiocrité excellente* du temps passé et ai pris pour la plus parfaite la moyenne mesure, prétendrai-je une démesurée et monstrueuse vieillesse ? Tout ce qui vient au revers du cours de nature peut être fâcheux, mais ce qui vient selon elle doit être toujours plaisant. *Tout ce qui advient selon nature doit être compté parmi les biens* (Cicéron, *La Vieillesse*, XIX). Par ainsi, dit Platon, la mort que les plaies ou maladies apportent soit violente, mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus légère et quelque peu délicieuse. *Aux jeunes gens, c'est un coup violent qui arrache la vie ; aux vieillards, c'est la maturité* (Cicéron, *La Vieillesse*, XIX).

La mort se mêle et confond partout à notre vie : le déclin préoccupe [*anticipe*] son heure et s'ingère au cours de notre avancement même. J'ai des portraits de ma forme de vingt-cinq et de trente-cinq ans ; je les compare avec celui d'aujourd'hui : combien de fois ce n'est plus moi ! Combien est mon image présente plus éloignée de celles-là que de celle de mon trépas ! C'est trop abusé de nature de la tracasser si loin qu'elle soit contrainte de nous quitter, et abandonner notre conduite, nos yeux, nos dents, nos jambes et le reste à la merci d'un secours étranger et mendié, et nous résigner entre les mains de l'art, lasse de nous suivre.

Je ne suis excessivement désireux ni de salades, ni de fruits, sauf les melons. Mon père haïssait toute sorte de sauces : je les aime toutes. Le trop-manger

m'empêche ; mais, par sa qualité, je n'ai encore connaissance bien certaine qu'aucune viande [*nourriture*] me nuise ; comme aussi je ne remarque ni lune pleine, ni basse, ni l'automne du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et inconnus ; car des raiforts, pour exemple, je les ai trouvés premièrement commodes, depuis [*après*] fâcheux, à présent derechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomac et mon appétit aller ainsi diversifiant : j'ai rechangé du blanc au clairet [*vin rouge de Bordeaux*], et puis du clairet au blanc. Je suis friand de poisson et fais mes jours gras des maigres, et mes fêtes des jours de jeûne ; je crois ce que certains disent : qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande le jour de poisson, aussi fait mon goût de mêler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop éloignée.

Dès ma jeunesse, je dérobais [*supprimais*] parfois quelque repas : ou afin d'aiguiser mon appétit au lendemain – car, comme Épicure jeûnait et faisait des repas maigres pour accoutumer sa volupté à se passer de l'abondance, moi au rebours, pour dresser ma volupté a faire mieux son profit et se servir plus allégrement de l'abondance –, ou je jeûnais pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit – car l'un et l'autre s'apparessent cruellement en moi par la réplétion, et surtout je hais ce sot accouplage d'une déesse si saine et si allègre [*Vénus*] avec ce petit dieu indigeste et roteur, tout bouffi de la fumée de sa liqueur [*Bacchus*] –, ou pour guérir mon estomac malade ; ou pour être [*parce que j'étais*] sans compagnie propre, car je dis, comme ce même Épicure, qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange qu'avec qui on mange, et loue Chilon de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Périandre avant que d'être informé qui étaient les autres conviés. Il n'est point de si doux apprêt pour moi, ni de sauce si appétissante, que celle qui se tire de la société.

Je crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent. Mais je veux faire valoir l'appétit et la faim : je n'aurais nul plaisir à traîner, à la médicinale, trois ou quatre chétifs repas par jour ainsi contraints. Qui m'assurerait que le goût ouvert que j'ai ce matin je le retrouvasse encore à souper ? Prenons, surtout les vieillards, prenons le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs les éphémérides, et aux médecins. L'extrême fruit de ma santé, c'est la volupté : tenons-nous à la première présente et connue. J'évite la constance en ces lois de jeûne. Qui veut qu'une forme lui serve fuie [*qu'il fuie*] à la continuer ; nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment ; six mois après, vous y aurez si bien acoquiné votre estomac que, votre profit, ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hiver qu'en été, un bas de soie tout simple. Je me suis laissé aller pour le secours de mes rhumes à tenir la tête plus chaude, et le ventre pour ma colique ; mes maux s'y habituèrent en peu de jours et dédaignèrent mes ordinaires provisions. J'étais monté d'une coiffe à un couvre-chef, et d'un bonnet à un chapeau double. Les embourrures de mon pourpoint ne me servent plus que de garbe [*ornement*] : ce n'est rien, si je n'y ajoute une peau de lièvre ou de vautour, une calotte à ma tête. Suivez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en ferai rien, et me dédirais volontiers du commencement que j'y ai donné, si j'osais. Tombez-vous en quelque inconvénient nouveau ? Cette réformation ne vous sert plus : vous y êtes accoutumé, cherchez-en une autre. Ainsi se ruinent ceux qui se laissent empêtrer à des régimes

contraints et s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore, et encore après d'autres au-delà ; ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisaient les anciens, de perdre le dîner [*sauter le déjeuner*] et remettre à faire bonne chère à l'heure de la retraite et du repos, sans rompre le jour : ainsi le faisais-je autrefois. Pour la santé, je trouve depuis, par expérience, au rebours, qu'il vaut mieux dîner et que la digestion se fait mieux en veillant.

Je ne suis guère sujet à être altéré, ni sain ni malade : j'ai bien volontiers alors la bouche sèche, mais sans soif ; communément, je ne bois que du désir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Je bois assez bien pour un homme de commune façon : en été et en un repas appétissant, je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste, qui ne buvait que trois fois précisément ; mais, pour n'offenser la règle de Démocrite, qui défendait de s'arrêter à quatre comme à un nombre mal fortuné, je coule à un besoin jusqu'à cinq, trois demi-setiers environ [*trois quarts de litre*] ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaît de les vider, ce que d'autres évitent comme chose malséante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage que son médecin ordonnait à mon père et à soi, on mêle celui qu'il me faut dès la sommellerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent que Granaos, roi des Athéniens, fut inventeur de cet usage de tremper le vin d'eau ; utilement ou non, j'en ai vu débattre. J'estime plus décent et plus sain que les enfants n'en usent qu'après seize ou dix-huit ans. La forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle : toute particularité m'y semble à éviter, et haïrais autant un Allemand qui mît de l'eau au vin qu'un Français qui le boirait pur. L'usage public donne loi à telles choses.

Je crains un air empêché et fuis mortellement la fumée (la première réparation où je courus chez moi, ce fut aux cheminées et aux retraits [*lieux d'aisance*], vice commun des vieux bâtiments, et insupportable), et entre les difficultés de la guerre compte ces épaisses poussières dans lesquelles on nous tient enterrés, au chaud, tout le long d'une journée. J'ai la respiration libre et aisée, et se passent mes morfondements [*rhumes*] le plus souvent sans offense du poumon et sans toux.

L'âpreté de l'été m'est plus ennemie que celle de l'hiver ; car, outre l'incommodité de la chaleur, moins remédiable que celle du froid, et outre le coup que les rayons du soleil donnent à la tête, mes yeux s'offensent de toute lueur éclatante : je ne saurais à cette heure dîner assis vis-à-vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avais plus accoutumé de lire, je couchais sur mon livre une pièce de verre, et m'en trouvais fort soulagé. J'ignore jusqu'à présent l'usage des lunettes et vois aussi loin que je fis jamais, et que tout autre. Il est vrai que, sur le déclin du jour, je commence à sentir du trouble et de la faiblesse à lire, de quoi l'exercice a toujours travaillé mes yeux, mais surtout nocturne. Voilà un pas en arrière, à toute peine sensible. Je reculerai d'un autre, du second au troisième, du troisième au quatrième, si coiement [*doucement*] qu'il me faudra être aveugle formé avant que je sente la décadence et vieillesse de ma vue. Tant les Parques détordent artificiellement notre vie. Si suis-je en doute que mon ouïe marchande à s'épaissir [*pourtant je doute que je deviens dur d'oreilles*], et verrez que je l'aurai demi-perdue que je m'en prendrai encore à la voix de ceux qui parlent à moi. Il faut bien bander l'âme pour lui faire sentir comme elle s'écoule.

Mon marcher est prompt et ferme ; et ne sais lequel des deux, ou l'esprit ou

le corps, ai arrêté plus malaisément en même point. Le prêcheur est bien de mes amis qui oblige mon attention tout un .sermon. Aux lieux de cérémonie, où chacun est si bandé en contenance, où j'ai vu les dames tenir leurs yeux mêmes si certains, je ne suis jamais venu à bout que quelque pièce des miennes n'extravague toujours ; encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis. Comme la chambrière du philosophe Chrysippe disait de son maître qu'il n'était ivre que par les jambes (car il avait cette coutume de les remuer en quelque assiette qu'il fût, et elle le disait lorsque, le vin émouvant les autres, lui n'en sentait aucune altération), on a pu dire aussi dès mon enfance que j'avais de la folie aux pieds, ou de l'argent-vif, tant j'y ai de remuement et d'inconstance en quelque lieu que je les place.

C'est indécence, outre ce qu'il nuit à la santé, voire et au plaisir, de manger goulûment, comme je fais : je mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hâtiveté. Diogène, rencontrant un enfant qui mangeait ainsi, en donna un soufflet à son précepteur. Il y avait à Rome des gens qui enseignaient à mâcher, comme à marcher, de bonne grâce. J'en perds le loisir de parler, qui est un si doux assaisonnement des tables, pourvu que ce soient des propos de même, plaisants et courts.

Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs : ils se choquent et empêchent l'un l'autre. Alcibiade, homme bien entendu à faire bonne chère, chassait la musique même des tables à ce qu'elle ne troublât la douceur des devis [*propos*], par la raison – que Platon lui prête – que c'est un usage d'hommes populaires d'appeler des joueurs d'instruments et des chantres à leurs festins, à faute de bons discours et agréables entretiens, de quoi les gens d'entendement savent s'entrefestoyer. Varron demande ceci au convive [*banquet*] : l'assemblée de personnes belles de présence et agréables de conversation, qui ne soient ni muettes, ni bavardes, netteté et délicatesse aux vivres et au lieu, et le temps serein. Ce n'est pas une fête peu artificielle et peu voluptueuse qu'un bon traitement de table : ni les grands chefs de guerre, ni les grands philosophes n'en ont refusé l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma mémoire, que la fortune me rendit de principale douceur en divers temps de mon âge plus fleurissant, car chacun des conviés y apporte la principale grâce, selon la bonne trempe de corps et d'âme en quoi il se trouve. Mon état présent m'en forclôt [*exclut*].

Moi, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veut rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps. J'estime pareille injustice de prendre à contre-cœur les voluptés naturelles que de les prendre trop à cœur. Xerxès était un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptés humaines, allait proposer prix à qui lui en trouverait d'autres. Mais non guère moins fat est celui qui retranche celles que nature lui a trouvées. Il ne les faut ni suivre, ni fuir, il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus grassement et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exagérer leur inanité ; elle se fait assez sentir et se produit assez, merci [*grâce*] à notre esprit maladif, rabat-joie, qui nous dégoûte d'elles comme de soi-même : il traite et soi et tout ce qu'il reçoit, tantôt avant, tantôt arrière, selon son être insatiable, vagabond et versatile.

Si le vase n'est pur, ce qu'on y verse s'aigrit.
(Horace, *Épîtres*, I, 2 54)

Moi qui me vante d'embrasser si curieusement [*soigneusement*] les commodités de la vie, et si particulièrement, n'y trouve quand j'y regarde ainsi finement à

peu près que du vent. Mais quoi, nous sommes partout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'aime à bruire, à s'agiter, et se contente en ses propres offices, sans désirer la stabilité, la solidité, qualités non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination ainsi que les déplaisirs, disent certains, sont les plus grands, comme l'exprimait la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille : elle les compose à sa poste [*guise*] et se les taille en plein drap. J'en vois tous les jours des exemples insignes, et, à l'aventure, désirables. Mais moi, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à fait à ce seul objet si simple que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs présents de la loi humaine et générale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrénaïques tiennent, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels plus puissants, et comme doubles et comme plus justes.

Il en est qui, d'une farouche stupidité, comme dit Aristote, en sont dégoûtés. J'en connais qui, par ambition, le font ; que ne renoncent-ils encore au respirer ? Que ne vivent-ils du leur et ne refusent la lumière de ce qu'elle est gratuite et ne leur coûte ni invention ni vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure les sustentent, pour voir, au lieu de Vénus, de Cérès et de Bacchus : chercheront-ils pas la quadrature du cercle juchés sur leurs femmes ! Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue, ni qu'il s'y vautre, mais je veux qu'il s'y applique ; qu'il s'y assoit, non qu'il s'y couche. Aristippe ne défendait que le corps, comme si nous n'avions pas d'âme ; Zénon n'embrassait que l'âme, comme si nous n'avions pas de corps. Tous deux vicieusement. Pythagore, disent-ils, a suivi une philosophie toute en contemplation, Socrate toute en mœurs et en action ; Platon en a trouvé le tempérament entre les deux. Mais ils le disent pour en conter, et le vrai tempérament se trouve en Socrate, et Platon est bien plus socratique que pythagorique, et lui sied mieux.

Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors ; voire et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps, quelque autre partie je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit : c'est injustice de corrompre ses règles.

Quand je vois et César et Alexandre, au plus épais de leur grande besogne, jouir si pleinement des plaisirs naturels, et par conséquent nécessaires et justes, je ne dis pas que ce soit relâcher son âme, je dis que c'est la raidir, soumettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensées. Sages s'ils eussent cru que c'était là leur ordinaire vacation, celle-ci l'extraordinaire. Nous sommes de grands fous : « Il a passé sa vie en oisiveté », disons-nous. « Je n'ai rien fait d'aujourd'hui. – Quoi, avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. – Si on m'eût mis au propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je savais faire. – Avez-vous su méditer et manier votre vie ? Vous avez fait la plus grande besogne de toutes. »

Pour se montrer et exploiter, nature n'a que faire de fortune, elle se montre également en tous étages, et derrière, comme sans rideau. Composer nos mœurs est notre office, non pas composer des livres, et gagner non pas des batailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité à notre conduite. Notre grand et glorieux

chef-d'œuvre, c'est vivre à propos. Toutes autres choses, régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules pour le plus. Je prends plaisir de voir un général d'armée, au pied d'une brèche qu'il veut tantôt attaquer, se prêtant tout entier et délivre [*à l'aise*] à son dîner, à son devis, entre ses amis ; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirés à l'encontre de lui et de la liberté romaine, dérober à ses rondes quelque heure de nuit pour lire et breveter [*annoter*] Polybe en toute sécurité. C'est aux petites âmes ensevelies du poids des affaires de ne s'en savoir purement démêler, de ne les savoir et laisser et reprendre :

Ô vaillants guerriers qui souvent, avec moi,
Avez souffert les pires épreuves,
Noyez aujourd'hui vos soucis dans le vin,
Demain nous voguerons sur la vaste mer.
(Horace *Odes*, I, 7, 30)

Soit par gausserie [*moquerie*], soit à certes [*sérieusement*], que le vin théologal et sorbonnique est passé en proverbe, et leurs festins, je trouve que c'est raison qu'ils [*les étudiants*] en dînent d'autant plus commodément et plaisamment qu'ils ont utilement et sérieusement employé la matinée à l'exercice de leur école. La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures est un juste et savoureux condiment des tables. Ainsi ont vécu les sages ; et cette inimitable contention à la vertu qui nous étonne en l'un et l'autre Caton, cette humeur sévère jusqu'à l'importunité, s'est ainsi mollement soumise et plu aux lois de l'humaine condition et de Vénus et de Bacchus, suivant les préceptes de leur secte, qui demandent le sage parfait autant expert et entendu à l'usage des voluptés naturelles qu'en tout autre devoir de la vie. *Qui a le cœur avisé doit avoir le palais avisé* (Cicéron, *Les Fins*, II, 8).

Le relâchement et la facilité honorent, ce semble, à merveilles et siéent mieux à une âme forte et généreuse. Épaminondas n'estimait pas que de se mêler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de sonner et s'y embesogner avec attention fût chose qui dérogeât à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaite réformation de mœurs qui était en lui. Et parmi tant d'admirables actions de Scipion l'Aïeul, personnage digne de l'opinion d'une origine céleste, il n'est rien qui lui donne plus de grâce que de le voir nonchalamment et puérilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à cornichon-va-devant[1] le long de la marine [*plage*] avec Lélius, et, s'il faisait mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à représenter par écrit en comédie les plus populaires et basses actions des hommes, et, la tête pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les écoles en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie jusqu'à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome. Ni chose plus remarquable en Socrate que ce que, tout vieux, il trouve le temps de se faire instruire à baller [*danser*] et jouer des instruments, et le tient pour bien employé.

Celui-ci s'est vu en extase, debout, un jour entier et une nuit, en présence de toute l'armée grecque, surpris et ravi par quelque profonde pensée. Il s'est vu, le premier parmi tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiade accablé des ennemis, le couvrir de son corps et le décharger de la presse à vive

1. Jouer à cornichon-va-devant c'est, tout en courant, tenter de ramasser des objets posés à terre.

force d'armes, et, le premier parmi tout le peuple d'Athènes, outré comme lui d'un si indigne spectacle, se présenter à recourir [*délivrer*] Théramène, que les trente tyrans faisaient mener à la mort par leurs satellites ; et ne désista cette hardie entreprise qu'à la remontrance de Théramène même, quoiqu'il ne fût suivi que de deux en tout. Il s'est vu, recherché par une beauté de laquelle il était épris, maintenir au besoin une sévère abstinence. Il s'est vu, en la bataille délienne, relever et sauver Xénophon renversé de son cheval. Il s'est vu continuellement marcher à la guerre et fouler la glace les pieds nus, porter même robe en hiver et en été, surmonter tous ses compagnons en patience de travail, ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire. Il s'est vu, vingt-sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin. Mais cet homme-là était-il convié de boire à lut [*à qui boira le plus*] par devoir de civilité, c'était aussi celui de l'armée à qui en demeurait l'avantage ; et ne refusait ni à jouer aux noisettes avec les enfants, ni à courir avec eux sur un cheval de bois, et y avait bonne grâce, car toutes actions, dit la philosophie, siéent également bien et honorent également le sage. On a de quoi, et ne doit-on jamais se lasser de présenter l'image de ce personnage à tous patrons [*modèles*] et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie pleins et purs, et fait-on tort à notre instruction de nous en proposer tous les jours d'imbéciles et manques, à peine bons à un seul pli, qui nous tirent arrière plutôt, corrupteurs plutôt que correcteurs.

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extrémité sert de borne d'arrêt et de guide, que par la voie du milieu, large et ouverte, et selon l'art que selon nature, mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement. La grandeur de l'âme n'est pas tant de tirer à mont et tirer avant comme de savoir se ranger et circonscrire. Elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme, et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie ; et, de nos maladies, la plus sauvage, c'est mépriser notre être. Qui veut écarter son âme le fasse hardiment, s'il peut, lorsque le corps se portera mal, pour la décharger de cette contagion. Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, ni de s'y complaire conjugalement, y apportant, si elle est plus sage, la modération, de peur que par indiscrétion ils ne se confondent avec le déplaisir. L'intempérance est peste de la volupté, et la tempérance n'est pas son fléau : c'est son assaisonnement. Eudoxe, qui en établissait le souverain bien, et ses compagnons, qui la montèrent à si haut prix, la savourèrent en sa plus gracieuse douceur par le moyen de la tempérance, qui fut en eux singulière et exemplaire. J'ordonne à mon âme de regarder et la douleur et la volupté de vue pareillement réglée – *l'exaltation de l'âme dans la joie est aussi blâmable que sa crispation dans la peine* (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 31) – et pareillement ferme, mais gaiement l'une, l'autre sévèrement, et, selon ce qu'elle y peut apporter, autant soigneuse d'en éteindre l'une que d'étendre l'autre. Le voir sainement les biens tire après soi le voir sainement les maux. Et la douleur a quelque chose de non évitable en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'évitable en sa fin excessive. Platon les accouple, et veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur et à l'encontre des immodérées et charmeresses blandices de la volupté. Ce sont deux fontaines aux-

quelles qui puise, d'où, quand et combien il faut, soit cité, soit homme, soit bête, il est bien heureux. La première, il la faut prendre par médecine et par nécessité, plus écharsement [*parcimonieusement*], l'autre par soif, mais non jusqu'à l'ivresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine sont les premières choses que sent un enfant ; si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

J'ai un dictionnaire [*manière de parler*] tout à part moi : je passe le temps quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retâte, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais et se rasseoir [*s'arrêter*] au bon. Cette phrase [*expression*] ordinaire de « passe-temps », et de « passer le temps », représente l'usage de ces prudentes gens qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et échapper, de la passer, gauchir et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et dédaignable. Mais je la connais autre, et la trouve et prisable, et commode, voire en son dernier décours [*déclin*], où je la tiens ; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances, et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous échappe inutilement. *La vie du fou est déplaisante, confuse, tout entière tournée vers l'avenir* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XV). Je me compose pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme modeste et importune. Aussi ne sied-il proprement bien de ne se déplaire à mourir qu'à ceux qui se plaisent à vivre. Il y a du ménage [*art*] à la jouir : je la jouis au double des autres, car la mesure en la jouissance dépend du plus ou moins d'application que nous y prêtons. Principalement à cette heure, que j'aperçois la mienne si brève en temps, je la veux étendre en poids ; je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie, et par la vigueur de l'usage compenser la hâtiveté de son écoulement. À mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité ; je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant. Si [*aussi*] la faut-il étudier, savourer et ruminer, pour en rendre grâces condignes à celui qui nous l'octroie. Ils jouissent les autres plaisirs comme ils font celui du sommeil, sans les connaître. À cette fin que le dormir même ne m'échappât ainsi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât pour que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moi, je ne l'écume pas, je le sonde et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et dégoûtée. Me trouvé-je en quelque assiette tranquille ? Y a-t-il quelque volupté qui me chatouille ? Je ne la laisse pas friponner aux sens, j'y associe mon âme, non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer ; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver ; et l'emploie de sa part à se mirer dans ce prospère état, à en peser et estimer le bonheur, et amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu d'être en repos de sa conscience et d'autres passions intestines, d'avoir le corps en sa disposition naturelle, jouissant ordonnément et compétemment des fonctions molles et flatteuses par lesquelles il lui plaît compenser de sa grâce les douleurs de quoi sa justice nous bat à son tour, combien lui vaut d'être logée en tel point que, où qu'elle jette sa vue, le ciel est calme autour d'elle ; nul désir, nulle crainte ou doute qui lui trouble l'air, aucune difficulté passée, présente, future, par-dessus laquelle son imagination ne passe sans offense. Cette considération prend grand lustre de la comparaison des conditions différentes. Ainsi je me propose, en mille visages, ceux que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempête, et encore ceux-ci, plus près de

moi, qui reçoivent si lâchement et incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement leur temps ; ils outrepassent le présent et ce qu'ils possèdent pour servir à l'espérance, et pour des ombrages et vaines images que la fantaisie leur met au-devant,

Pareils à ces fantômes qui voltigent, dit-on, après la mort,
Ou à ces songes qui trompent nos sens assoupis,
(Virgile, *Énéide*, X, 641)

lesquels hâtent et allongent leur fuite à même qu'on les suit. Le fruit et but de leur poursuite, c'est poursuivre, comme Alexandre disait que la fin de son travail, c'était travailler,

Convaincu de n'avoir rien fait
Tant qu'il restait quelque chose à faire.
(Lucain, *La Pharsale*, II, 657)

Pour moi, donc, j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vais pas désirant qu'elle eût à dire [*qu'elle ne connût pas*] la nécessité de boire et de manger, et me semblerait faillir non moins excusablement de désirer qu'elle l'eût double – *Le sage recherche avidement les richesses naturelles* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXIX) ; ni que nous nous sustentassions mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Épiménide se privait d'appétit et se maintenait ; ni qu'on produisît stupidement des enfants par les doigts ou par les talons, mais, parlant en révérence, plutôt qu'on les produise encore [*en plus*] voluptueusement par les doigts et par les talons, ni que le corps fût sans désir et sans chatouillement. Ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon cœur, et reconnaissant, ce que nature a fait pour moi, et m'en agrée et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout-puissant donneur de refuser son don, l'annuler et défigurer. Tout bon, il a fait tout bon. *Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime* (Cicéron, *Les Fins*, III, 6).

Des opinions de la philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est-à-dire les plus humaines et nôtres : mes discours sont, conformément à mes mœurs, bas et humbles. Elle fait bien l'enfant, à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous prêcher que c'est une farouche alliance de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le déraisonnable, le sévère à l'indulgent, l'honnête au déshonnête, que volupté est qualité brutale, indigne que le sage la goûte : le seul plaisir qu'il tire de la jouissance d'une belle jeune épouse, c'est le plaisir des consciences de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. N'eussent ses suivants non plus de droit, et de nerfs, et de suc au dépucelage de leurs femmes qu'en a sa leçon ! Ce n'est pas ce que dit Socrate, son précepteur et le nôtre. Il prise comme il doit la volupté corporelle, mais il préfère celle de l'esprit comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de variété, de dignité. Celle-ci va nullement seule selon lui (il n'est pas si fantastique [*fanstasque*]), mais seulement première. Pour lui, la tempérance est modératrice, non adversaire des voluptés.

Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste. *Il faut pénétrer la nature des choses, et voir exactement ce qu'elle exige* (Cicéron, *Les Fins*, V, 16). Je quête partout sa piste : nous l'avons confondue [*brouillée*] de traces artificielles, et ce souverain bien académique et péripatétique, qui est vivre selon celle-ci, devient à cette cause difficile à borner et exprimer ; et celui des

stoïciens, voisin à celui-là, qui est consentir à nature. Est-ce pas erreur d'estimer certaines actions moins dignes de ce qu'elles sont nécessaires ? Si [*aussi*] ne m'ôteront-ils pas de la tête que ce ne soit un très convenable mariage du plaisir avec la nécessité, avec laquelle, dit un ancien, les dieux complotent toujours. À quoi faire démembrons-nous en divorce un bâtiment tissu d'une si jointe et fraternelle correspondance ? Au rebours, renouons-le par mutuels offices. Que l'esprit éveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arrête la légèreté de l'esprit et la fixe. *Celui qui célèbre l'âme comme le souverain bien en condamnant la chair comme un mal embrasse l'âme charnellement et charnellement fuit la chair, parce qu'il en juge selon la vanité humaine et non selon la vérité divine* (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XIV, 5).

Il n'y a pièce indigne de notre soin en ce présent que Dieu nous a fait ; nous en devons compte jusqu'à un poil. Et n'est pas une commission par acquit, à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition : elle est expresse, naïve et très principale, et nous l'a le créateur donnée sérieusement et sévèrement. L'autorité peut seule envers les communs entendements, et pèse plus en langage pérégrin [*étranger*]. Rechargeons en ce lieu. *Qui n'avouerait que le propre de la sottise soit de faire mollement et en rechignant ce qu'on est obligé de faire, de pousser le corps à hue, l'âme à dia, tiraillé entre des mouvements aussi contraires ?* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXIV).

Or sus, pour voir, faites-vous dire un jour les amusements et imaginations que celui-là met en sa tête, et pour lesquels il détourne sa pensée d'un bon repas et plaint l'heure qu'il emploie à se nourrir, vous trouverez qu'il n'y a rien si fade en tous les mets de votre table que ce bel entretien de son âme (le plus souvent il nous vaudrait mieux dormir tout à fait que de veiller à ce à quoi nous veillons), et trouverez que ses discours et intentions ne valent pas votre capilotade [*ragoût*]. Quand ce seraient les ravissements d'Archimède même, que serait-ce ? Je ne touche pas ici et ne mêle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes, ni à cette vanité de désirs et cogitations qui nous divertissent, ces âmes vénérables, élevées par ardeur de dévotion et religion à une constante et consciencieuse méditation des choses divines, lesquelles, préoccupant par l'effort d'une vive et véhémente espérance l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrêt des chrétiens désirs, seul plaisir constant, incorruptible, dédaignent de s'attendre à nos nécessiteuses commodités, fluides et ambiguës, et résignent facilement au corps le soin et l'usage de la pâture sensuelle et temporelle. C'est une étude privilégiée. Entre nous, ce sont choses que j'ai toujours vues de singulier accord : les opinions supercélestes et les mœurs souterraines.

Ésope, ce grand homme, vit son maître qui pissait en se promenant : « Quoi donc, fit-il, nous faudra-t-il chier en courant ? » Ménageons le temps ; encore nous en reste-t-il beaucoup d'oisif et mal employé. Notre esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besognes, sans se désassocier du corps en ce peu d'espace qu'il lui faut pour sa nécessité. Ils veulent se mettre hors d'eux et échapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent. Ces humeurs transcendantes m'effraient, comme les lieux hautains et inaccessibles ; et rien ne m'est à digérer fâcheux en la vie de Socrate que ses extases et ses démoneries, rien si humain en Platon que ce pour quoi ils disent qu'on l'appelle divin. Et, de nos sciences, celles-là me semblent plus terrestres et basses qui sont le plus haut montées. Et je ne trouve rien si humble ni si mortel en la vie d'Alexandre que ses fantaisies

autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa réponse ; il s'était conjoui avec lui par lettre de l'oracle de Jupiter Ammon qui l'avait logé entre les dieux : « Pour ta considération j'en suis bien aise, mais il y a de quoi plaindre les hommes qui auront à vivre avec un homme et lui obéir, lequel outrepasse et ne se contente de la mesure d'un homme. » *C'est en te soumettant aux dieux que tu règnes* (Horace, *Odes*, III, 6, 5).

La gentille inscription de quoi les Athéniens honorèrent la venue de Pompée en leur ville se conforme à mon sens :

D'autant es-tu dieu comme
Tu te reconnais homme.

C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous pour ne savoir quel il y fait. Si [*aussi*] avons-nous beau monter sur des échasses, car sur des échasses encore faut-il marcher de nos jambes. Et au plus élevé trône du monde, si [*pourtant*] ne sommes assis que sur notre cul.

Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu, protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale :

Accorde-moi, ô fils de Latone, de jouir de mes biens
Avec une santé robuste et, si possible, toutes mes facultés.
Fais que ma vieillesse ne soit pas avilissante
Et que je puisse toujours pincer la lyre.
(Horace, *Odes*, I, 31, 17)

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1477. L'arrière-grand-père de Michel, Ramon Eyquem, commerçant bordelais, fait l'acquisition de la « terre noble » de Montaigne. Il mourra l'année suivante en laissant quatre enfants : deux filles et deux fils, Pierre, et Grimon, le grand-père de Michel.

1495. Naissance de Pierre Eyquem, fils aîné de Grimon et père de Michel. Il sera suivi de cinq autres enfants (trois fils et deux filles).

1528. Retour des guerres d'Italie, Pierre Eyquem épouse Antoinette de Louppes (ou de Lopez), fille de commerçants toulousains.

1530. Naissance d'Étienne de La Boétie.
Pierre Eyquem est prévôt de Bordeaux.

1533. Le 28 février. Naissance, à Montaigne, du troisième fils de Pierre : Michel. Il est mis en nourrice, près de Montaigne, chez de simples paysans.

1534. Naissance de Thomas, frère de Michel.

1535. Naissance de Pierre, frère de Michel.
Pierre de Montaigne confie l'éducation de son fils Michel à un précepteur allemand qui, ne sachant pas un mot de français, instruit son élève en latin.

1536. Naissance de Jeanne, sœur de Michel.

1539. Michel entre au collège de Guyenne, à Bordeaux, dirigé par André de Gouvéa, « le premier principal de France ». Il y restera jusqu'en 1546.

1544. Naissance de Françoise de La Chassaigne, future femme de Montaigne

1549. On pense que Montaigne est étudiant en droit à Toulouse jusqu'en 1553 ; mais lui-même, dans *Les Essais*, est plus que discret sur cette période.

1552. Naissance de Léonor, sœur de Montaigne.

1554. Naissance de Marie, sœur de Montaigne.
Montaigne a vingt et un ans. Il est nommé conseiller à la cour des aides de Périgueux (récemment créée par Henri II), en remplacement de son père, élu maire de Bordeaux.
La Boétie est nommé conseiller au parlement de Bordeaux.

1557. Montaigne entre au parlement de Bordeaux. Il y va faire connaissance

d'Étienne de La Boétie, et les deux hommes se lieront d'une haute amitié dont la vigueur se manifeste en de nombreuses pages des *Essais* .

1560. Naissance de Bertrand, frère de Michel.

1561. Montaigne est chargé par le parlement de Bordeaux d'une mission à la cour concernant les troubles religieux de Guyenne. Il restera un an et demi à Paris.

1562. Devant le parlement de Paris, Montaigne prononce sa profession de foi catholique.
Il fait, avec la cour, le voyage à Rouen, après que la ville a été reprise aux huguenots. Il y rencontre des Indiens en provenance des terres nouvelles découvertes en Amérique.

1563. Le 18 août, Étienne de La Boétie meurt à Germignan, près de Bordeaux.

1565. Montaigne consent à se laisser « mener au mariage ». Il épouse Françoise de La Chassaigne le 22 septembre.

1568. Mort de Pierre Eyquem, le « meilleur des pères qui furent jamais ». Michel devient seigneur de Montaigne.

1570. Montaigne vend sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux.
Il publie les poésies de La Boétie.

1570. Naissance de Toinette, première fille de Montaigne, qui mourra deux mois plus tard.

1571. Montaigne décide de se retirer en ses terres. Il explique ainsi ce renoncement en faisant peindre dans sa bibliothèque, le 28 février, cette inscription en latin : « L'an du Christ 1571, âgé de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, depuis longtemps déjà lassé de la servitude de la cour de parlement et des charges publiques, mais encore dans le plein de ses forces, s'en vint se reposer sur le sein des doctes Vierges où, dans la paix et la sécurité, il passera les jours qui lui restent à vivre. Puisse le destin lui permettre de parfaire ce séjour des douces retraites de ses ancêtres qu'il consacre à sa liberté, à sa tranquillité, à ses loisirs. »
La même année, Montaigne est fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.
Le 9 septembre, naissance de Léonor, seule de ses enfants qui vivra.

1572. Montaigne commence la rédaction des *Essais.*

1574. Nombreux séjours de Montaigne à Paris.

1577. Montaigne ressent sa première atteinte de colique néphrétique. Il souffrira de « la maladie de la pierre » pendant toute sa vie.
Le 30 novembre, Henri de Navarre le fait gentilhomme de sa chambre.

1580. Le 1er mars, première édition des *Essais* (Bordeaux, Simon Millanges). Elle comprend les livres I et II, en deux volumes in-8°. Simon Millanges, érudit bordelais, ancien régent du collège de Guyenne, est imprimeur ordinaire du roi.

Le 22 juin, départ pour un voyage en Italie, par l'Allemagne et la Suisse, en compagnie de quatre jeunes hommes, dont le seigneur de Mattecoulon, frère cadet de Montaigne. Pour soulager ses coliques, Montaigne décide de « prendre les eaux » (bains et boissons) en France, Suisse, Italie. Il passe préalablement par Paris afin de remettre un exemplaire des *Essais* au roi Henri III.

1580. Montaigne visite successivement Plombières, Thann, en Allemagne, puis Mulhouse et Bâle, Augsbourg, Munich, le Tyrol, Padoue, Venise, Ferrare – où il rend visite à Torquato Tasso (Le Tasse), enfermé dans un hôpital pour fous –, Rome (audience auprès du pape Grégoire XIII), Florence, Pise, Lucques (bains Della Villa) où il apprend sa nomination, pour deux années, à la mairie de Bordeaux.

1581. Le 30 novembre, Montaigne est de retour chez lui.

1582. Deuxième édition des *Essais* (Bordeaux, Simon Millanges). C'est l'édition du retour d'Italie. Elle comprend les livres I et II (en un volume in-8°), revus et augmentés des citations des poètes italiens.

1583. Nouvelle désignation de Montaigne à la mairie de Bordeaux pour deux ans.

1584. Le 19 décembre, première visite d'Henri de Navarre à Montaigne.

1585. En juin, la peste se déclare à Bordeaux. Montaigne, qui est absent de la ville, essaie de trouver pour lui et les siens un lieu abrité de la contagion. Pendant l'été, la maladie s'étend dans toute la région, et Montaigne, avec sa famille et ses gens, est contraint de changer plusieurs fois de résidence.

1586. Rédaction du troisième livre des *Essais*. Publication (Paris, Jean Richer) des deux premiers livres en un volume in-12 (première édition parisienne).

1587. Le 24 octobre, quatre jours après la bataille de Coutras, le roi de Navarre est à Montaigne.

1588. Début des relations avec Mlle de Gournay, jeune lectrice enthousiaste que Montaigne appelle sa « fille d'alliance », et qui défendra farouchement la mémoire de l'auteur des *Essais* (dont elle établira elle-même de nombreuses éditions).

1588. Le 12 mai, journée des Barricades. Henri III quitte Paris, Montaigne l'accompagne à Rouen.

1588. En juin, quatrième édition des *Essais* portant la mention « cinquième édition » (Paris, Abel Langelier). Un seul volume in-4°, comprenant plus de six

cents additions aux deux premiers livres, et augmenté de l'édition originale du troisième livre.

Le 10 juillet, Montaigne est fait prisonnier par les ligueurs et embastillé. Le soir même, la reine Catherine de Médicis le fait libérer.

Montaigne passe plusieurs semaines, en juillet et août, chez Marie de Gournay, à Gournay-sur-Aronde, en Picardie.

Il se rend aux états généraux de Blois, où il rencontre De Thou et Pasquier. Il quitte Blois avant l'assassinat du duc de Guise.

1589. Le 2 août, mort d'Henri III.

1590. Le 27 mai, mariage de Léonor de Montaigne avec François de La Tour. Le 20 juillet, Henri de Navarre, devenu roi de France sous le nom d'Henri IV, demande à Montaigne de le rejoindre afin de lui confier un poste de conseiller. Refus de Montaigne.

1591. Le 31 mars, naissance d'une petite-fille de Montaigne : Françoise de La Tour.

1592. Michel Eyquem, seigneur de Montaigne, meurt le 13 septembre. Il est enterré dans l'église des Feuillants, à Bordeaux.

1595. Nouvelle édition des *Essais* (Paris, Abel Langelier). Les trois livres en un volume in-folio. C'est Marie de Gournay qui se charge de cette édition pour laquelle elle rédige une longue préface. Elle utilise une copie (due aux soins de madame de Montaigne et de Pierre de Brach) des additions et corrections faites par Montaigne avant sa mort.

1601. La mère de Montaigne meurt à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

1616. Mort de Léonor.

1669. Nouvelle édition des *Essais* (Paris, Rondet, Journet & Chevillon ; et Lyon, Olyez) trois volumes in-12.

1724. Nouvelle édition (Pierre Coste, Londres, imprimerie Tonson & Watts) trois volumes in-4°.

1774. Publication du *Journal de voyage de Montaigne en Italie*, découvert à Montaigne par l'abbé de Prunis.

1802. Nouvelle édition des *Essais* (Paris, imprimerie P. et F. Didot), quatre volumes in-8°. C'est la première édition établie à partir d'un exemplaire de l'édition de 1588 (conservé à Bordeaux, d'abord au monastère des Feuillants puis à la bibliothèque de la ville), sur lequel Montaigne avait porté de très nombreuses corrections, et depuis lors appelé « exemplaire de Bordeaux ».

1906-1933. Nouvelle édition (Bordeaux, F. Pech), cinq volumes in-4°, parus au cours de ces vingt-sept ans, dite « édition municipale ». Elle est établie fidè-

lement, scrupuleusement, sur « l'exemplaire de Bordeaux », par Fortunat Strowsky, François Gebelin, Pierre Villey et Grace Norton. Malheureusement, le relieur – indiligent sinon indélicat –, en rognant les marges de ce précieux exemplaire, avait fait disparaître, totalement ou en partie, nombre d'additions et corrections de Montaigne. Les éditeurs de « l'édition municipale » ont donc été contraints, pour pallier les manques de l'exemplaire de Bordeaux, de recourir à l'édition Langelier de 1595 établie par Marie de Gournay. L'édition Pech comprend cinq volumes : trois volumes pour le texte, un pour les notes de Pierre Villey, et un pour le glossaire de Mlle Norton. Elle est désormais la source de toutes les éditions des *Essais*. Elle a été la référence de la présente édition.

1922. Nouvelle édition en trois volumes in-8°, par Pierre Villey, Paris, Alcan éditeur. Rééditée en 1931 (avec les sentences de la bibliothèque, le catalogue des livres ayant appartenu à Montaigne et un appendice sur l'influence des *Essais*).

GLOSSAIRE

Seuls sont ici expliqués les mots aujourd'hui disparus, ou dont le sens a changé depuis le XVIe siècle, et qui reviennent régulièrement dans les *Essais*. Les mots et expressions obsolètes mais d'emploi plus rare sont au contraire, à chaque occurrence, expliqués dans le texte par une « traduction » [*entre crochets et en italique*].

à : à, au moyen de, avec, dans, par, pour
abuter (s') : se donner pour but
accident : événement
par accident : par hasard
accointance : fréquentation, familiarité
à ce que : afin que
admiration : étonnement
adresser : redresser
affaire : embarras
affection : désir, attachement
affoler : profaner
âge : époque, période, vie
agonie : débat intérieur
aheurter (s') : s'obstiner
ainsi que : tandis que
ainsi comme ainsi : en tout cas
airte (à l') : à l'écart
alongeail : ajout
ambition : désir
à même : comme
amitié : affection, amour
amuser (s') : occuper (s')
ancienneté : Antiquité
anonchali : aveuli
à peu : peu s'en faut
apoltroni : amolli
aposté : prémédité, simulé
apparence : apparence de raison, vraisemblance
appâter : nourrir
appéter : désirer
appétit : désir
appréhension : compréhension
à quoi faire : pourquoi
arène : sable
arrêter : rester
arrivée (d') : d'emblée
ars : brûlé
art (par) : de façon prémédité
artifice : art
assez : beaucoup
assiette : position, état
attendre (s') : s'appliquer
autant (d') : à qui mieux mieux, à l'envi
avaler : abaisser
avant main : en avance
avare : cupide
aventure (à l') : peut-être

badin : comédien
barguignage : hésitation
bellique : guerrier
bourellement : supplice
bout (sus) : sur-le-champ
branloire : balançoire, balancier
bruit : renommée

çà-bas : ici-bas
casuellement : au hasard
cependant : pendant ce temps
certes (à) : sérieusement
c'est mon : c'est mon avis
chair : viande
chaloir : importer
chevance : biens, fortune,
coint : galant
colligeance : alliance
comique : familier, comique
communication : fréquentation
contexture : disposition
contre-mont : en haut
convenir : ressembler
conversation : fréquentation
convive : banquet
corps : cadavre, matière
couleur : apparence
coulpe : faute
cupidité : passion
cure : souci
curieusement : avec soins

de : à cause de, par, avec
déduit : plaisir amoureux
défaire : tuer
délivre : libre
départ : partage
déportements : conduite, comportement
depuis : après, dès
dès : depuis
desseigner : avoir dessein, projeter
devis : propos

dire (avoir à) : regretter
dire (être à) : faire défaut
discrétion : discernement
disposition : aisance
divertir : détourner
doctrine : science
dogme : opinion
douloir : souffrir
doute (sans) : sans nul doute
duire : former, habituer

écharsement : chichement
économie : administration des biens
effet (par) : effectivement
effort : force
égosiller : égorger
embesogner : mettre au travail, occuper
émotion : émeute
émouvoir : ameuter, mettre en mouvement
empenné : garni de plumes
empanné : d'un seul pan
endemain : lendemain
enfin : à la fin
enfourner (à l') : au commencement
engin : génie, esprit, habileté
enrôler : enregistrer
enseigne : signe
entreprise : invasion, effort
envi (à l') : à contre-cœur
épreindre : exprimer
essai : épreuve, exercice
essayer : éprouver
étonner : stupéfier
événement : issue

fable : récit
faillir : manquer, se tromper
fantaisie : imagination
farce : comédie
fiance : confiance
fier : confier
fortune : chance, hasard
fortune (par) : par hasard
franchise : liberté

gauchir : dévier
généreux : noble
gorgiase : élégante
gourmander : dévorer, attaquer
guère : beaucoup

heur : bonheur

imagination : esprit, opinion
imbécillité : faiblesse
indiscrétion : démesure, outrance
industrie : adresse
institution : instruction
intéresser : nuire
intérêt : dommage

joint (que) : outre (que)

leçon : lecture
libertin : affranchi

maltalent : ressentiment
mécompte : erreur
ménage : soins du ménage
menu (par le) : peu à peu
merveille (c'est) : c'est étonnant
mode (de ... que) : de sorte que
muable : changeant

naïf : naturel, inné
nom : renom
nonchaloir : paresse
nourrir : élever
nouveau (de) : pour la première fois
nouvelleté : idée nouvelle, révolution

office : service, devoir
opération : résultat
ord : sale

parlement : pourparlers
partant : pour autant
passion : impression, souffrance
peindre : écrire
peine (à, à toute) : très difficilement
pensement : pensée
pérenne : perpétuel
police : gouvernement, administration, société
porter : supporter
pourtant : pour autant, c'est pourquoi
préceller : exceller
presse : foule, embarras
privés (les) : les particuliers
profiter : aider
propre (au) : dans le vif
propre (en son) : personnellement
prou : assez, beaucoup
punais(e) : qui sent mauvais

que : de sorte que
qui : tel

ramentevoir : rappeler
réciter : raconter, rapporter
rencontre (par) : (par) hasard
route : déroute

science : conscience
si : pourtant, aussi, encore, tellement
si est-ce que : toujours est-il que
simplesse : naïveté
somme que : si bien que
soudain que : aussitôt
souloir : avoir l'habitude de
suader : persuader
succéder : réussir
succès : issue

tant y a : toujours est-il
testonner : coiffer
touche : pierre de touche, épreuve
trafic : commerce
trétous : tous

uberté : fertilité
universel : uniforme
usage (hors d') : exceptionnel

vacation : métier, fonction, occupation
val (à) : en descendant
vertu : courage
viande : nourriture, aliment
voire, voire et : et même
voirement : vraiment

TABLE

LES ESSAIS

LIVRE PREMIER

LIVRE II

Chapitres

LIVRE III

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AOÛT 2011
SUR LES PRESSES DE
CORLET IMPRIMEUR
À CONDÉ-SUR-NOIREAU
C A L V A D O S

Numéro d'édition : 0595
Numéro d'impression : 139569
Dépôt légal : septembre 2007
Imprimé en France

MONTAIGNE
LES ESSAIS



« C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver certains traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré et me présenterais en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention [*effort*] ni artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve [*naturelle*], autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc. »

de Montaigne, ce 1er de mars 1580

mis en français moderne et présentés par Claude Pinganaud



Maquette : Guillaume Chavanne

Diffusion le Seuil

n° 53

Prix 23 €